UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/larevuedsepoct1915pariuoft

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1915

137792
10/2/16

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1915

AP
20
R47
1915
sept.-oct.

LE PETIT PIERRE[1]

XII

FUREUR SACRÉE

Environ cette époque, au tomber d'un beau jour d'été, je feuilletais, près de la fenêtre, une Bible en images, très antique, toute dépenaillée, et dont les estampes, d'un style pompeux et dur, excitaient parfois ma surprise, mais ne me charmaient pas, car elles manquaient de cette douceur sans laquelle rien ne m'a jamais souri. Une seule me plaisait, qui représentait une dame portant une très petite coiffe, les cheveux aplatis sur le haut de la tête et bouffants sur les oreilles, le chignon en boule, très bien attifée à la mode du temps de Louis XIII, avec un col de dentelle, et qui, debout sur une terrasse à l'italienne, présentait à Jésus-Christ un verre à pied rempli d'eau. Je contemplais cette dame qui me semblait belle, je méditais cette scène mystérieuse et surtout j'admirais le verre pour sa forme élégante et les pointes de diamant qui en ornaient le pied. Et j'étais plein du désir d'un tel verre quand ma bonne mère m'appela et me dit :

— Pierre, nous irons demain voir Mélanie... Tu es content, je pense?

Oui, j'étais content. Il y avait déjà dix-huit mois que

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet et 1er août 1915.

Mélanie nous avait quittés pour se retirer chez sa nièce qui était fermière à Jouy-en-Josas. J'avais d'abord désiré avec ferveur de revoir ma vieille bonne. Je suppliais ma chère maman de me mener auprès d'elle ; avec le temps, ce désir s'attiédissait. Maintenant, j'étais accoutumé à ne plus la voir et son souvenir, déjà lointain, s'effaçait peu à peu de mon cœur. Oui, j'étais content, mais, à vrai dire, c'était surtout l'idée du voyage qui me réjouissait. Ma vieille bible ouverte sur les genoux, je pensais à Mélanie, et, me reprochant mon ingratitude, je m'évertuais à l'aimer comme autrefois. Je tirai son souvenir du fond de mon cœur où il était enfoui, je le frottai, le fis reluire et parvins à lui donner l'aspect d'une chose un peu usée, sans doute, mais précieuse.

A dîner, voyant ma mère boire dans un verre assez commun, je lui dis :

— Maman, quand je serai grand, je te donnerai un beau verre à pied, long comme un cornet à fleurs, pareil à celui que j'ai vu dans une ancienne gravure qui représente une dame donnant à boire à Jésus-Christ.

— Je t'en remercie d'avance, Pierre, — répondit ma mère, — mais il faut penser à apporter un gâteau à cette pauvre vieille Mélanie, qui aime beaucoup la pâtisserie.

Nous allâmes par le chemin de fer à Versailles. Au débarcadère, une carriole nous attendait, attelée d'un cheval boiteux et que conduisait un garçon à jambe de bois, qui nous mena à Jouy, à travers une vallée où couraient des ruisseaux dans les prés et les vergers, et que des bois sombres couronnaient.

— Cette route est jolie, — dit ma mère. — Sans doute elle était encore plus jolie au printemps, quand les pommiers, les cerisiers, les pêchers formaient des bouquets d'une blancheur avivée de rose. Mais il n'y avait alors dans l'herbe que des fleurettes timides et pâles, telles que les bassinets, les marguerites des prés. Vois : les fleurs d'été sont plus hardies et portent au soleil, comme ces nielles, ces bleuets, ces pieds-d'alouette, ces coquelicots, des couleurs éclatantes.

J'étais ravi de tout ce que je voyais. Nous arrivâmes à la ferme et trouvâmes madame Denizot dans la cour, près d'un tas de fumier, une fourche à la main.

Elle nous conduisit dans la salle enfumée où Mélanie, au

coin de la cheminée, dans un haut fauteuil de bois blanc grossièrement paillé, tricotait de la laine bleue. Un essaim de mouches bourdonnait autour d'elle. Une marmite chantonnait dans l'âtre. A notre venue, Mélanie fit effort pour se soulever de son siège. Ma mère l'y retint d'un geste affectueux. Nous l'embrassâmes. Ma bouche enfonçait dans ses joues molles. Elle remuait les lèvres, mais il n'en sortait pas de son.

— La pauvre vieille, — dit madame Denizot, — a perdu l'habitude de parler. Ce n'est pas surprenant : elle en a si peu l'occasion, ici !

Mélanie essuya d'un coin de son tablier ses yeux brouillés. Elle nous sourit et sa langue se délia :

— C'est-il Dieu possible que vous voilà, madame Nozière ? Vous n'avez pas changé. Comme votre petit Pierre a grandi ! Il ne se ressemble plus..... Le cher enfant, il nous pousse dans l'autre monde.

Elle s'enquit de mon père qui était bien bel homme et pitoyable au pauvre monde; de ma tante Chausson qui ramassait les épingles qu'elle trouvait à terre, louable en cela, car il ne faut rien laisser perdre ; de la bonne madame Laroque, qui me taillait des tartines de confitures, et de son perroquet Navarin qui m'avait, un jour, mordu le doigt jusqu'au sang. Elle demanda si M. Danquin, mon parrain, aimait toujours autant les truites au bleu, et si M. Bellaguet avait marié ses demoiselles. Tout en questionnant ainsi, sans attendre les réponses, la bonne Mélanie avait repris son ouvrage.

— Qu'est-ce que vous faites là, Mélanie ? — demanda ma mère.

— Un jupon de laine pour ma nièce.

La nièce dit tout haut, en haussant les épaules :

— Elle laisse tomber des mailles qu'elle ne relève pas. Son lé va s'apetissant. C'est de la laine perdue.

M. Denizot, ayant décrotté ses sabots, entra et salua la compagnie.

— Madame Nozière, — dit-il, — vous pouvez vous assurer que la vieille ne manque de rien.

— Elle nous coûte assez cher, — ajouta madame Denizot.

Je la regardais tricoter son jupon, un peu contristé pour elle que ce fût de la laine perdue. Elle n'avait qu'un verre à

ses lunettes; encore était-il brisé en trois morceaux, ce dont elle ne semblait prendre aucun souci.

Nous causâmes comme de bons amis, mais nous n'avions pas grand'chose à nous dire. Elle abondait en maximes et m'enseignait qu'on doit respecter ses père et mère, ne jamais perdre un morceau de pain et acquérir du savoir pour remplir ensuite son état. Cela m'ennuyait. Donnant un autre tour à la conversation, je lui appris que l'éléphant était mort, et qu'il était venu un rhinocéros au Jardin des Plantes.

Alors, elle se mit à rire et me dit :

— Je ris en pensant à madame de Sainte-Luce, chez qui, sur mon jeune âge, j'étais en condition. Un jour, elle alla voir le rhinocéros à la foire et demanda à un gros homme habillé en Turc, si c'était lui le rhinocéros. « — Non, madame, répondit le gros homme, mais c'est moi qui le montre. »

Je lui parlai ensuite des Cosaques qui étaient venus en France en 1815. Et elle me conta ce qu'elle m'avait conté maintes fois, jadis, dans nos promenades.

— Un de ces vilains Cosaques voulut m'embrasser. Je m'y refusai, et rien au monde ne m'y aurait fait consentir. Ma sœur Célestine me disait de prendre garde que nous n'étions point nos maîtres et que, si je rebutais ainsi les Cosaques, ils pourraient mettre, de dépit, le feu au village. Et dans le fait, ils étaient vindicatifs. Mais je ne me laissai point embrasser.

— Mélanie, est-ce que tu aurais rebuté le Cosaque, si tu avais été sûre qu'il brûlerait le village pour cela?

— Je l'aurais rebuté, dussent mes père et mère, oncles, tantes, neveux, nièces, frères et sœurs, et monsieur le maire, monsieur le curé et tous les habitants, être grillés dans leurs maisons avec les bêtes et les denrées.

— Ils étaient bien laids, n'est-ce pas, Mélanie, les Cosaques?

— Oh ! oui. Ils avaient le nez écrasé, les yeux bridés et des barbes de bouc. Mais grands et forts. Et celui qui voulut m'embrasser était bel homme, en ce qu'il était, et bien découplé. C'était un chef.

— Et très méchants, les cosaques?

— Oh ! oui. S'il arrivait malheur à un quelqu'un des leurs, ils mettaient le pays à feu et à sang. On allait se cacher dans les bois. Ils disaient à tout propos *Capout* et faisaient signe

de nous couper la tête. Quand ils avaient bu de l'eau-de-vie, il ne fallait pas les contrarier ; car alors ils devenaient furieux, et frappaient tout autour d'eux, sans regarder à l'âge ni au sexe. A jeun, bien souvent, ils pleuraient du regret d'avoir quitté leur pays et certains d'entre eux jouaient sur une petite guitare des airs si tristes que le cœur se fendait à les entendre. Mon cousin Niclausse en tua un et le jeta dans un puits. Mais personne n'en sut rien... Nous en logions une douzaine à la ferme. Ils puisaient de l'eau, portaient du bois et gardaient les enfants.

J'avais entendu bien des fois ces histoires ; elles m'intéressaient toujours.

Pendant que nous étions seuls avec Mélanie, ma mère lui glissa une petite pièce d'or dans la main, et je vis la pauvre vieille la saisir en tremblant, et la cacher sous son tablier, avec une expression de crainte et d'avidité qui me fit de la peine. Était-ce donc là cette Mélanie qui jadis, à l'insu de ma mère, tirait tous les jours des sous de sa poche pour m'acheter des friandises?...

Cependant, la bonne créature, redevenue confiante et parlante comme autrefois, rappelait en souriant mes espiègleries; disait combien je la faisais endêver soit en cachant ses balais, soit en mettant des poids très lourds dans son panier quand elle s'apprêtait pour aller au marché. Elle était gaie et comme rajeunie. Alors, il me passa par la tête de lui dire :

— Et tes *castrolles*, Mélanie, tes belles *castrolles* qui reluisaient et que tu aimais tant?

A ce souvenir, Mélanie soupira et de grosses larmes coulèrent sur ses joues ridées.

Notre couvert, à ma mère et à moi, était mis dans la chambre à coucher qui sentait la lessive. Les murs étaient blanchis à la chaux et l'on voyait, contre la glace de la cheminée, les portraits au daguerréotype de monsieur et de madame Denizot et un vieux diplôme de maître d'armes tout fleuri de drapeaux tricolores. Je demandai qu'on fît déjeuner ma vieille bonne avec nous. Mais la fermière objecta que sa tante n'avait plus de dents, mangeait lentement, qu'elle avait l'habitude de prendre ses repas seule dans la salle, et que, si nous la placions à table à notre côté, elle se sentirait gênée.

Je déjeunai fort bien d'une omelette aux fines herbes, d'une aile de poulet au gros sel et d'un morceau de fromage. Je bus un doigt de vin bleu, et ma mère me conseilla d'aller faire une promenade autour de la ferme.

Le soleil, qui commençait à descendre, brisait ses flèches de feu contre les feuilles tranquilles des arbres. De légers nuages blancs se tenaient immobiles dans le ciel. Des alouettes chantaient au ras des champs. Une joie inconnue s'empara de mon âme. La nature pénétrait en moi par tous les sens et m'embrasait d'une ardeur délicieuse. Je criai, je bondis dans la futaie, ivre, en proie à ce délire que j'ai reconnu plus tard dans les poètes grecs qui célèbrent les danses des Ménades. Et comme elles, j'agitais en dansant un thyrse arraché à un jeune coudrier. Foulant l'herbe et les fleurs, étourdi d'air et de parfums, flagellé par les branches flexibles, je fuyais.

Ma mère m'appela, m'attira sur son cœur :

— Pierrot, — me dit-elle, un peu inquiète, — comme tu es rouge ! Tu es tout en sueur !

XIII

PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LA LOUVE ROMAINE

— Il ne peut pourtant pas rester toujours à muser du matin au soir avec Justine, — dit ma mère.

— Et à lire tous les livres qui lui tombent sous la main, — dit mon père. — Hier, je l'ai trouvé plongé dans un traité d'obstétrique.

L'on résolut de me mettre en pension.

Après de longues recherches, mon père trouva ce qui me convenait ; une maison d'éducation tenue par des prêtres et fréquentée par des enfants de bonne famille, deux points essentiels pour mes parents qui avaient des sentiments religieux et des penchants aristocratiques. Ne voulant point se séparer de leur enfant unique, ils ne firent pas de moi un pensionnaire, ce dont je leur garde une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie. Quant à m'envoyer comme externe

deux heures le matin, deux heures le soir, ils ne le jugèrent ni possible, ni désirable. Ma mère souffrait en ce temps-là d'une maladie de cœur et Justine, occupée de la cuisine et du ménage, n'avait pas le temps, en vérité, de me conduire deux fois le jour au lieu lointain de mes études et de m'y aller chercher deux fois. On craignait d'ailleurs que, dans la maison paternelle, je ne fisse pas exactement, faute de surveillance, les travaux prescrits. Crainte bien fondée, car je ne me serais pas facilement livré aux bonnes études, pendant que Justine préparait dans sa cuisine l'inondation et l'incendie, ou luttait dans le salon avec Moïse et Spartacus. Pour ne me point exiler loin des miens, et cependant me soumettre à une exacte discipline, on me constitua demi-pensionnaire. Justine eut la charge de me conduire à l'institution Sainte-Anne le matin à huit heures, et d'aller m'y chercher l'après-midi à quatre heures.

Cette institution Sainte-Anne occupait un vieil hôtel de la rue Bonaparte, qui avait grand air.

Je ne dis pas que j'en goûtais le style, ni que j'estimais à son prix le grand escalier de pierre, avec sa rampe en fer forgé, et les grands salons blancs, verdis par le reflet des arbres, où M. Grépinet nous faisait la classe. Mon goût mal poli me portait plutôt à admirer la chapelle avec sa Vierge peinte, ses fleurs en papier dans des vases sous des globes, et sa lampe d'or qui pendait d'un ciel bleu, semé d'étoiles.

L'institution Sainte-Anne servant d'école préparatoire au collège X..., on n'y gardait que des petits qui n'y étaient pas, ainsi que dans les lycées, en proie aux grands comme les goujons aux brochets dans les rivières et les étangs. D'un âge tendre, égaux en faiblesse, encore peu avancés en méchanceté, nous ne nous opprimions pas trop les uns les autres. Les maîtres montraient de la douceur. La puérilité des surveillants les rapprochait de nous. Enfin, sans me plaire beaucoup dans cette maison, je n'y éprouvai pas ces tristesses qui devaient plus tard assombrir ma vie scolaire.

Jugeant que mademoiselle Mérelle m'avait suffisamment appris le français, on me mit au latin et je fus classé, je n'ai jamais su pour quelle raison, parmi les élèves sachant un peu de grammaire et ayant expliqué l'*Epitome*. Mais est-il tou-

jours si facile de découvrir une raison aux actes des administrations publiques ou privées? Au temps où l'on me mit dans la classe de M. Grépinet, un penseur à l'œil doux et portant des moustaches gauloises, nommé Victor Considérant, que je vis maintes fois pêchant à la ligne sous le pont Royal, annonçait, sur la foi de Fourier, son maître, que les hommes jouiront d'une bonne administration quand ils se trouveront en harmonie, c'est-à-dire dans un état exactement réglé par Victor Considérant lui-même. Alors un petit animal aussi ignorant que j'étais n'entrera pas dans la classe de M. Grépinet, et la condition humaine s'améliorera sur beaucoup d'autres points. Nous ne ferons que ce qu'il nous plaira ; nous aurons comme les babouins une queue pour nous pendre aux arbres et un œil au bout de cette queue. C'est ainsi du moins que mon parrain exposait la doctrine phalanstérienne. En attendant, les choses continuent à marcher du même train que dans mon enfance, et le sort des écoliers d'aujourd'hui n'est, à tout prendre, ni meilleur ni pire que celui du petit Pierre. Mon professeur donc s'appelait Grépinet. Je le vois comme s'il était assis devant moi. Doué d'un gros nez et d'une lippe disgracieuse, il ressemblait à Laurent de Médicis, non par la libéralité de ses mœurs, mais par la laideur de son visage. C'est ce dont je me suis avisé quand j'ai vu des médailles du Magnifique. Si l'on avait des médailles de M. Grépinet, on ne les distinguerait de celles de Laurent que par la facture : les deux profils seraient semblables. M. Grépinet était très bon homme, ou je me trompe fort, et faisait très bien sa classe. Il n'y a point de sa faute si je profitai si mal de ses leçons. La première m'enchanta. A la voix de M. Grépinet, je vis sortir comme par une opération magique, d'un livre plus indéchiffrable pour moi que le plus indéchiffrable grimoire, le *De Viris*, des scènes ravissantes. Un berger trouve dans les roseaux du Tibre deux enfants nouveau-nés qu'une louve nourrit de son lait ; il les porte dans sa cabane, où sa femme en prend soin, et les élève comme des pâtres, ne sachant pas que ces jumeaux sont du sang des rois et des dieux. Je les voyais à mesure que la voix du maître les tirait des ténèbres du texte, les héros d'une si merveilleuse histoire, Numitor et Amulius, rois d'Albe la Longue, Rhea Silvia, Faustulus, Acca Laurentia, Remus et

Romulus. Leurs aventures occupaient toutes les facultés de mon âme ; la beauté de leurs noms me les faisait paraître beaux. Quand Justine me ramena à la maison, je lui décrivis les deux jumeaux et la louve qui les nourrissait, et lui contai enfin toute l'histoire que je venais d'apprendre et qu'elle eût mieux écoutée, si ses esprits eussent été moins émus d'une pièce fausse de deux francs, que le charbonnier lui avait subrepticement passée ce jour même.

Le *De Viris* me causa encore quelques joies. J'aimai la nymphe Égérie qui inspirait à Numa, dans une grotte, au bord d'une fontaine, des lois sages. Mais bientôt, les Sabins, les Étrusques, les Latins, les Volsques, me tombèrent sur les bras et m'assommèrent. Et puis, si je savais mal le français, je ne savais pas du tout le latin. Un jour, M. Grépinet me demanda d'expliquer un endroit de cet obscur *De Viris* où il s'agissait des Samnites. Je m'en montrai tout à fait incapable et reçus un blâme public. J'en pris le *De Viris* et les Samnites en dégoût. Mais mon âme se troublait au souvenir de Rhea Silvia, à qui un dieu donna deux enfants qui lui furent ôtés et qu'une louve nourrit dans les roseaux du Tibre.

Le supérieur, M. l'abbé Méyer, plaisait par sa douceur et sa distinction. Il me reste encore aujourd'hui l'idée que c'était un excellent homme, prudent, affectueux, maternel.

Il dînait à onze heures au réfectoire au milieu de nous et portait la salade à sa bouche avec ses doigts. Ce que j'en dis n'est pas pour nuire à sa mémoire. En sa jeunesse, ç'avait été le bel usage : ma tante Chausson m'a affirmé que mon oncle Chausson ne mangeait pas autrement la romaine.

M. le directeur venait souvent nous voir pendant que M. Grépinet faisait la classe. Il nous faisait signe en entrant de rester assis et, passant devant les bancs, examinait le travail de chacun. Je n'ai pas remarqué qu'il s'occupât moins de moi que des autres, qui étaient plus riches ou de plus haute naissance. Il nous parlait à tous avec une aménité qui était surtout sensible dans les reproches qu'il nous faisait, et qui ne décourageaient point. Il ne grossissait point nos fautes, ne noircissait point nos intentions. Ses blâmes étaient innocents et légers comme nos crimes. M. le directeur me dit un jour que j'écrivais comme un chat, et cette comparaison, neuve pour

moi, me donna un fou rire, qui s'affola encore de ce que M. le directeur, pour me montrer comment on forme les lettres, prit ma plume, qui n'avait qu'un bec, et écrivit comme un chat et demi.

Depuis lors M. le directeur ne passa pas une seule fois devant mon pupitre sans me recommander de ménager mes plumes, de ne les point plonger brutalement jusqu'au fond de l'encrier, et de les essuyer après m'en être servi.

— Une plume doit faire un long usage, — ajouta-t-il un jour. — Je connais un savant qui a écrit avec une seule plume un livre entier, grand comme...

Et M. le directeur, parcourant du regard la salle nue, désigna de ses deux bras ouverts la vaste cheminée de marbre rouge.

J'admirai.

A peu de temps de là, comme je passais avec Justine par la rue du Vieux-Colombier, apercevant dans une cour, devant un magasin d'antiquité, un saint de pierre si gigantesque que sa tête touchait aux fenêtres du premier étage, et qui écrivait dans un livre grand comme une cheminée, d'une plume à l'avenant, je le donnai pour l'ami de M. le directeur à ma bonne, qui n'y vit pas de difficulté.

A défaut de bonheur, j'avais quelquefois des ivresses. Il me souvient de m'être enivré de mouvement et de bruit dans la cour de l'institution pendant une des récréations qui suivaient le déjeuner. En plaisirs comme en travaux, la règle m'importunait. Je n'aimais pas ces jeux géométriques tels que les barres, où tout était ramené à des combinaisons simples. Leur exactitude m'ennuyait ; ils ne me donnaient pas l'image de la vie. J'aimais les jeux abhorrés des mères et que les surveillants interdisent tôt ou tard, pour le désordre qui s'y mêle, les jeux sans règle ni frein, les jeux violents, forcenés, pleins d'horreur.

Or, ce jour-là, dès que sur le signal accoutumé nous nous répandîmes dans la cour, notre camarade Hangard qui nous dominait tous de sa haute taille, de sa voix forte et de son caractère impérieux, monta sur un banc de pierre et nous harangua

loro sic orsus ab alto.

Hangard était bègue mais éloquent ; c'était un orateur, un tribun ; il y avait en lui du Camille Desmoulins.

— Moucherons, — nous dit-il, — est-ce que vous n'en avez pas assez de jouer au chat perché et au cheval fondu? Changeons de jeu. Jouons à l'attaque de la diligence. Je vais vous montrer comment on s'y prend. Ce sera très amusant ; vous verrez.

Il dit. Nous lui répondons par des cris de joie et des acclamations. Aussitôt, faisant succéder l'action à la parole, Hangard organise le jeu. Son génie pourvoit à tout. En un instant, les chevaux sont attelés, les postillons font claquer leur fouet, les brigands s'arment de couteaux et de tromblons, les voyageurs bouclent leurs bagages et remplissent d'or leurs sacs et leurs poches. Les cailloux de la cour et les lilas qui bordaient le jardin de M. le directeur nous avaient fourni le nécessaire. On partit. J'étais un voyageur et l'un des plus humbles ; mais mon âme s'exaltait à la beauté du paysage et aux dangers de la route. Les brigands nous attendaient dans les gorges d'une montagne affreuse, formée par le perron vitré qui conduisait au parloir. L'attaque fut surprenante et terrible. Les postillons tombèrent. Je fus renversé, foulé aux pieds des chevaux, criblé de coups, enseveli sous une montagne de morts. Se dressant sur cette montagne humaine, Hangard en faisait une forteresse redoutable que les brigands escaladèrent vingt fois, et dont ils furent vingt fois rejetés. J'étais moulu, j'avais les coudes et les genoux écorchés, le bout du nez incrusté d'une multitude de petites pierres aiguës, les lèvres fendues, les oreilles en feu; jamais je n'avais senti tant de plaisir. La cloche qui sonna me déchira l'âme en m'arrachant à mon rêve. Pendant la classe de M. Grépinet, je demeurai stupide et privé de sentiment. La cuisson de mon nez et la brûlure de mes genoux m'étaient agréables en me rappelant cette heure où j'avais si ardemment vécu. M. Grépinet me fit plusieurs questions auxquelles je ne pus répondre, et il me traita d'âne, ce qui me fut d'autant plus pénible que n'ayant pas lu les *Métamorphoses*, je ne savais pas encore qu'il me suffisait de manger des roses pour redevenir homme. L'ayant appris à la fleur de mes ans, j'ai promené indolemment mon ânerie dans les jardins de la métaphysique, et l'ai nourrie des roses de la

science et de la méditation. Elle en a dévoré des buissons entiers avec leurs parfums et leurs épines ; mais, sur sa tête humanisée, il a toujours percé un petit bout d'oreille pointue.

XIV

COMMENT J'EUS UNE VIE INTÉRIEURE

M. Bellaguet jouit jusqu'à la dernière heure de la considération réservée à l'improbité prospère. Sa famille reconnaissante lui fit des funérailles solennelles. Des personnages de finance tenaient les cordons du poêle. Derrière le char, le maître des cérémonies portait sur un coussin les honneurs, croix, cordons, plaques et crachats.

Sur le passage du cortège, les femmes se signaient, les hommes du peuple se découvraient et murmuraient les mots de filou, d'escroc et de vieux gredin, accordant ainsi les respect de la mort avec le sentiment de la justice.

Mis en possession des biens du défunt, les héritiers firent opérer divers changements dans la maison, et ma mère obtint que notre appartement fût remanié et rafraîchi. Par une meilleure distribution et en supprimant des cabinets noirs et des placards, on constitua une petite pièce de plus, qui devint ma chambre. Jusque-là, je couchais, soit dans un cabinet attenant au salon et trop petit pour qu'on pût en tenir la porte fermée pendant la nuit, soit dans le cabinet des robes déjà encombré de meubles, et je travaillais sur la table de la salle à manger. Justine interrompait sans respect mes travaux pour mettre le couvert et la substitution des plats, des assiettes et de l'argenterie, aux livres, au cahiers et à l'encrier, ne s'opérait jamais sans trouble. Dès que j'eus une chambre, je ne me reconnus plus. D'enfant que j'étais la veille, je devins un jeune homme. Mes idées, mes goûts s'étaient formés en un moment. J'avais une manière d'être, une existence propre.

De ma chambre, la vue n'était ni belle ni étendue ; elle donnait sur une petite cour de service. Le papier de tenture offrait aux yeux un semis de petits bouquets bleus sur fond crème.

Un lit, deux chaises et une table la meublaient. Le lit de fonte mérite d'être décrit. Il était peint d'une couleur dont le choix ne se concevait pas tant qu'on n'avait pas saisi qu'elle imitait le palissandre. Ce lit, historié en toutes ses parties dans le style Renaissance, tel qu'on le traitait sous Louis-Philippe, présentait notamment, à son devant, un médaillon orné de perles, d'où sortait une tête de femme coiffée d'une féronnière. Des oiseaux dans des feuillages ornaient la tête et le pied Il ne faut pas perdre de vue que ces têtes, ces oiseaux, ces feuillages étaient de fonte de fer imitant le bois de violette Comment ma pauvre maman avait-elle acheté une semblable chose, c'est un mystère cruel que je n'ai pas le courage d'éclaircir? Une carpette étendue au pied de ce lit offrait aux regards de jeunes enfants jouant avec un chien. Sur les murs étaient pendues des aquarelles, représentant des Suissesses en costume national. Le mobilier se composait encore d'une étagère où je mettais mes livres, d'une armoire de noyer, et d'une petite table Louis XVI en bois de rose, que j'eusse volontiers échangée contre le grand bureau d'acajou à cylindre de mon parrain, qui m'eût acquis, à mon sens, plus de considération.

Dès que j'eus une chambre à moi, j'eus une vie intérieure. Je fus capable de réflexion, de recueillement. Cette chambre, je ne la trouvais pas belle. Je ne pensai pas un moment qu'elle dût l'être. Je ne la trouvais pas laide. Je la trouvais unique, incomparable. Elle me séparait de l'univers, et j'y retrouvais l'univers. Elle m'inspira le goût de l'étude, du travail et de la méditation.

XV

LES MALHEURS DE LA FILLE DES TROGLODYTES

Je ne retrouvais plus en Justine cette ardeur destructive qui s'était exercée, dans les premiers temps de sa condition, sur la vaisselle confiée à ses soins et les bronzes offerts au docteur Nozière par ses malades guéris et reconnaissants. La cuisine retentissait moins souvent du bruit des assiettes

écroulées, et des cris frénétiques de la jeune servante hachant le bout de ses doigts avec le bœuf bouilli. Les feux de cheminée et les inondations devenaient plus rares ; les lustres ne tombaient plus d'eux-mêmes et spontanément sur les planchers, et si mon père la disait encore féconde en catastrophes, s'il dénonçait le génie sivaïte de cette simple créature, s'il l'accusait de troubler sans cesse le repos nécessaire à l'homme d'études, c'était qu'incapable ainsi que la plupart des hommes de réformer ses jugements sur de nouvelles expériences, il s'en tenait aux opinions acquises et aux idées préconçues. Ma mère, plus juste et mieux avisée, reconnaissait qu'au chaos des premiers jours succédait, en cette intelligence servile, les premiers linéaments de l'ordre et les premiers accords de l'harmonie.

Justine avait fait sa paix avec le Spartacus de la pendule. Elle ne le frappait plus de la hampe de son plumeau dépenaillé et le héros ne menaçait plus de l'écraser de son poids. Mais elle se refusait obstinément à croire qu'il s'appelât Spartacus. En vain, je m'efforçais de le lui prouver, histoire et dictionnaire en main, avec le pédantisme niais et taquin d'un humaniste de treize ans. Elle opposait à mes démonstrations un sourire tranquille et répondait invariablement :

— Non ! Non ! mon petit maître, il ne s'appelle pas du nom que vous dites. Oh ! non certes.

— Pourquoi cela?

— Vous seriez trop content si je vous le disais.

— Mais, Justine, comment s'appelle-t-il, s'il ne s'appelle pas Spartacus?

— Il s'appelle rien ; c'est vous qui avez donné à ce guignol un vilain nom.

— Justine, apprenez que Spartacus à la tête d'une troupe d'esclaves défit quatre armées prétoriennes, trois armées consulaires, et qu'enfin, le Sénat ayant envoyé contre lui les légions de Crassus et de Pompée, forcé d'accepter la bataille, il tua son cheval...

Justine m'interrompit :

— Il faut que j'aille remuer mes lentilles qui sont sur le feu, car il n'y a rien de traître comme les lentilles pour s'attacher.

Je la retins par son tablier.

— Justine, cette statue de Spartacus est le chef-d'œuvre de monsieur Foyatier, un ami de papa, maintenant très vieux. Il était berger dans son enfance, et en gardant les troupeaux, il sculptait de petits animaux dans du bois, avec son couteau...

— C'est comme mon frère Phorien, — dit Justine. — Pas plus haut qu'une botte, en paissant les bêtes, il faisait des pièges à prendre les oiseaux et toutes sortes d'engins. Il se montrait déjà très capable. Mais faut que j'aille remuer mes lentilles.

Et Justine courut vers la cuisine d'où s'échappait une âcre odeur de brûlé.

Ce Spartacus du doux Foyatier, dont l'original, dans le jardin des Tuileries, tournait jadis contre le château ses regards irrités et ses poings menaçants, je l'ai pris en grippe pour l'avoir trop vu dans mon enfance, et parce que c'est un morceau insipide. M. Ménage en disait : « Ce bonhomme est baudruchard. » Mon père l'aimait. Je ne crois pas, entre nous, qu'il l'ait jamais vu, ce qu'on appelle vu. Il ne regardait rien de ce qui ne touchait pas à sa profession, excepté les aspects de la nature, quand ils étaient riants ou sublimes. Ce qu'il admirait dans le Spartacus de son cher Foyatier, c'était l'idée, le symbole. Il considérait en cette figure le libérateur des opprimés, spectacle agréable à ses yeux, car il aimait la justice et détestait la tyrannie.

— Si j'étais républicain, — disait-il, — je pourrais à la rigueur admettre l'oppression au nom d'un principe fondamental ou d'un intérêt supérieur; mais je suis royaliste et la première raison d'être d'un roi, je dirai même son unique raison d'être, c'est de garantir la liberté des peuples. Une royauté oppressive est un non-sens.

A quoi mon parrain répondait :

— Malheureusement le souverain, d'ordinaire, retire au peuple les libertés nécessaires pour lui garantir les autres.

— C'est ce qui arrive quand le peuple est souverain.

— Faut-il qu'un homme possède notre bien pour nous le garder, et ne pouvons-nous le garder nous-mêmes?

— En possédant tout, le roi, qui n'est qu'un homme, ne possède rien que par fiction et le peuple jouit de tout. Au con-

traire, dans une démocratie, les partis qui gouvernent et forment une multitude, possèdent réellement le bien commun ; ils frustrent le peuple qui ne jouit de rien.

— La liberté est le plus précieux des biens.

— A condition de le perdre. On aliène sa liberté chaque fois qu'on en use.

— Un républicain n'en aliène jamais le principe. Voilà la différence !

Ainsi ces deux excellents hommes, nés sitôt après l'orage qui bouleversa la société jusque dans ses fondements, disputaient ensemble sans jamais se persuader l'un l'autre, et sans s'apercevoir jamais de l'évidente inutilité de leurs paroles. Ils étaient Français et aimaient l'éloquence.

Cependant Justine avait un amoureux et elle l'aimait. Je m'en étais aperçu. A quels signes? Était-ce à l'impatience anxieuse avec laquelle elle épiait le facteur? A la joie qui brillait dans ses yeux et embellissait son pauvre visage quand elle recevait une lettre, et à sa façon de la glisser sous son corsage? Au rayonnement de toute sa personne? A son humeur bizarre et changeante? Aux brusques éclats de ses joies, au jaillissement soudain de ses larmes très douces? Je ne saurais le dire. Mais pour moi tout en elle trahissait ses sentiments.

Tout à coup son humeur s'assombrit. Elle perdit ses couleurs. Ses yeux se cernèrent de noir. Elle maigrit. On ne pouvait lui arracher une parole. Ses lèvres amincies et serrées, semblaient arrêter au passage des plaintes et des reproches. Le soir, elle étalait des cartes crasseuses sur la table de la cuisine, les consultait comme des oracles, puis les brouillait avec colère. Insensiblement, elle tomba dans un abattement profond. Elle ne regardait plus ses casseroles ; elle oubliait de boire et de manger. Ses mouvements devenaient difficiles et lents, et si elle brisait encore quelque vaisselle, ce n'était plus, comme autrefois dans une sorte de fureur sauvage, mais par l'effet d'une langueur qui lui coupait les bras et lui amollissait les doigts. Je ne doutai point que l'amour causât ces douleurs et que Justine eût perdu son amoureux. Et il n'y avait pas à en douter. J'avais vu dans le magasin de madame Letort une gravure représentant « l'Abandonnée », une jeune femme en robe de velours noir, assise sur un banc de pierre,

dans une forêt dépouillée par l'automne. Justine, dans la cuisine, immobile sur sa chaise de paille, ressemblait à l'abandonnée, bien que moins jolie de beaucoup. Même expression douloureuse et tranquille, mêmes regards perdus dans l'espace, même lassitude des bras tombés inertes sur les genoux. Son état m'inspirait un extrême intérêt. Connaissant la cause de son chagrin, je souhaitais qu'elle me la confiât et me permît de la consoler. Mais je ne l'espérais pas. Je savais bien qu'elle ne me dirait point son mal, parce qu'il est embarrassant de parler de ces choses à un garçon, et aussi parce qu'elle me jugeait incapable de rien comprendre. Son opinion était faite à mon égard. Je la plaignais en silence.

Un matin, elle resta très longtemps, plus d'une heure, seule avec ma mère, dans la chambre aux boutons de rose. Je l'en vis sortir en larmes mais avec un air rasséréné, et je ne doutai pas alors quelle n'eût confié son chagrin à sa maîtresse et qu'elle n'en eût reçu des consolations. Ne craignant plus d'être indiscret je dis à ma mère :

— Justine a été abandonnée par son fiancé. C'est bien triste.

Ma mère me regarda avec surprise.

— Elle te l'a dit?

— Non maman, mais je le sais.

Et je lui expliquai comment j'avais surpris par la seule finesse de mon esprit le secret de Justine, et n'en avais rien révélé par discrétion.

— C'est fort bien d'être discret, — me répondit ma chère maman, — mais tu l'aurais été davantage en ne cherchant pas à surprendre des secrets qu'à tous égards tu ne devais pas connaître. Pierre, j'aurais attendu de toi plus de délicatesse.

Elle parlait sévèrement, mais il me parut qu'elle admirait en secret ma perspicacité.

A quelque temps de là, Justine tomba malade, et quitta la maison pour plusieurs semaines.

(*A suivre.*)

ANATOLE FRANCE

TROUPES COLONIALES

LES CONTINGENTS CRÉOLES

Des mesures récentes viennent d'appeler les originaires de nos vieilles colonies à participer à la guerre européenne. Ainsi se termine victorieusement la longue et opiniâtre campagne de leurs élus, notamment de M. Henry Bérenger. Ils savaient le loyal et valeureux concours que nous pouvions attendre de ces Français qui, nés hors de France, se trouvaient victimes d'un hasard géographique. En nos anciennes possessions — « les Isles » de nos pères — tout natif, quelle que soit sa couleur, est bien citoyen français. Mais, par une anomalie singulière, l'administration des Colonies s'était évertuée à soustraire ses ressortissants au devoir militaire, en dépit des lois de recrutement du 15 juillet 1889 et du 21 mars 1905. Sous des dehors libéraux, cette exception cachait tout bonnement le préjugé des races. Elle faisait de ses apparents bénéficiaires des « citoyens de seconde classe », comme l'assure l'humour sénégalais, par forclusion des avantages appréciables qui ont comme condition nécessaire ou suffisante le service militaire : retraites, emplois civils, accès à certaines fonctions.

A force d'insistance, MM. Bérenger et Candace, l'un sénateur, l'autre député des Antilles, étaient parvenus, en 1913, à faire incorporer les recrues des vieilles colonies, avec les conscrits de France, dans les régiments d'infanterie coloniale du Midi. C'était un premier essai de vie militaire dans la métropole.

Il fut désastreux. Les froids rigoureux qui sévirent dès les premiers jours de l'hiver éprouvèrent cruellement les fils des Tropiques, malgré tous les soins. Au 16 janvier 1914, sur 1 560 appelés, 28 étaient morts et 781 réformés. Une expérience aussi cruelle faillit couper court à tout recrutement ultérieur. Un instant, il fut même décidé de rendre incontinent à leur climat moins rude les survivants de l'aventure. Toutefois, la politique veillait. Pour une fois, elle n'eut pas tort. Elle fit surseoir à une mesure précipitée, peut-être aussi prématurée, puisqu'on avait eu contre soi toutes les chances. Une fois faite cette sélection forcée, les recrues d'outre-mer furent versées en Algérie, dans les régiments de zouaves. Elles y demeurèrent sans encombre. Après des débuts que dépaysement, mauvaises impressions antérieures firent un peu pénibles, elles satisfirent vite aux données du problème, faisant sous la chechia fort bonne figure, pour noire qu'elle fût. M. Noulens, alors ministre de la Guerre, décida donc, en appelant la classe 1913, de renouveler, encore en Algérie, mais au mois d'avril et, partant, dans des conditions plus favorables que précédemment, un essai qui, réussi, serait profitable pour le pays. Il dépassait en effet par ses conséquences les raisons peut-être un peu étroites qui l'avaient motivé. Un contingent minimum de 1 500 hommes, c'était pour trois ans de service 4 500 soldats, soit une brigade, qu'une exploitation progressive et plus expérimentée de la matière recrutable eût doublé très vite en une belle division. Appoint fort à considérer, pensait-on, dans l'état de notre natalité et de nos effectifs. Mais ce n'était pas tout — et même après la guerre présente qui n'est point éternelle, cet argument sera de poids. — Le service actif constituera, les hommes de retour au foyer, des réserves instruites. Aux Antilles, cela peut, à l'occasion, prendre de l'importance. Panama s'ouvre. Autour de ce couloir mondial, une fois passé l'ouragan d'aujourd'hui, des convoitises se préciseront, grandiront, qui ne sont pas près de s'éteindre. Les tentatives défuntes de l'Allemagne sont encore présentes aux mémoires : son spectre a rôdé autour de Saint-Thomas, l'îlot danois, facile à transformer en quelque Heligoland ou Gibraltar, qu'une menace aux frontières du Sleswig eût pu lui donner.

De quoi demain sera-t-il fait? La France ne nourrit là-bas, c'est entendu, aucun appétit de conquête. Mais elle y a des capitaux, partant des intérêts auxquels « demain », précisément, donnera sans aucun doute une forme fortement expansive. Il sera bon d'y veiller. Nous sommes payés pour savoir ce que pèsent la garantie des « chiffons de papier » internationaux et la signature, notamment en Amérique, de fantoches politiques improvisés par les hasards électoraux conducteurs de peuples et chefs d'État. Concluons que le plus sûr sera de nous garder nous-mêmes. La conscription antillaise y pourvoira. Elle nous fournira en tout temps les éléments d'une forte troupe, 50 000 hommes au moins, à pied d'œuvre et dont on ne voit pas que des concurrents aient l'équivalent possible. Nos réserves insulaires pourraient donc nous assurer dans l'avenir, à peu de frais, une situation militaire respectable, dans ce golfe du Mexique où si justement Élisée Reclus signala une « Méditerranée américaine » appelée au rôle de « seconde sphère d'attraction du monde ».

Ces considérations, pour être de demain, tirent des leçons de l'actuelle politique internationale une singulière valeur.

Un bienfait n'est jamais perdu. La conscription antillaise, en consolant la France de certains déboires inhérents au geste généreux qu'elle fit quand elle décida d'assurer le droit de vivre à des races opprimées, pourrait bien aussi l'en récompenser. Déjà c'est chose faite. Car les Français des « Isles » ont quelque mérite à demander place dans l'armée, juste au plus fort de la bataille. Voici légitimés du coup, s'il en était besoin, tous les arguments qu'ils avaient jusqu'alors invoqués. Mais leur arrivée dans nos rangs pose dans l'esprit du public une question : que vaudront, comme militaires, ces défenseurs venus de si loin? Or l'Histoire nous renseigne sur le cas qu'on en fit autrefois : nous avons eu en tout temps et fréquemment l'occasion d'éprouver nos soldats d'Amérique, en immense majorité noirs ou de couleur.

Déjà en 1625, année où Belain d'Esnambuc, Urbain de Roissey et quelques compagnons normands achètent, aux Antilles, de compatriotes venus on ne sait d'où s'installer là, « deux forts èsquels il y a quatre-vingts hommes et des munitions pour leur conservation et aussi des esclaves jusqu'au

nombre de quarante environ », ceux-ci sont pour leur acharnement au combat la terreur des colons anglais qui peuplent les îles voisines. Il n'est nullement exagéré de dire que sous l'ancien régime et jusqu'à l'ordonnance de 1765, dite « des milices », qui institua aux « Isles » les premières troupes coloniales régulières, pour les deux tiers d'ailleurs formées d'hommes de couleur, les esclaves armés ont fourni le gros, ou tout au moins partie, de toute expédition, soit contre les établissements étrangers, soit contre les bandes de « marrons ». Ils s'y distinguent. En 1697 par exemple, ils prennent, sous M. de Pointis, une part si honorable à l'assaut de Carthagène que le roi libère en bloc ceux d'entre eux qui ont pris part à l'expédition. Plus tard, nous voyons Maurice de Saxe incorporer à son régiment de « Saxe-Volontaires », sa fameuse garde particulière, toute d'Antillais noirs montés sur chevaux blancs, troupe incontinent si populaire par sa bravoure et son originalité, qu'elle légua pour un siècle son uniforme vert à nos dragons. Ceux d'aujourd'hui, tout comme nos cuirassiers et nos gardes républicains, ne se doutent guère qu'ils portent encore le casque sous lequel leurs devanciers noirs sabrèrent les Anglais à Fontenoy avec l'illustre et bouillant maréchal. Telle était son estime pour sa garde que, s'autorisant de son exemple, il soumit au roi un véritable plan d'armée noire, trop hardi pour cette époque esclavagiste et qui, pour cette raison, échoua.

Dans son volume *la Force Noire*, le général Mangin a résumé l'admirable défense du conventionnel Victor Hugues et de ses troupes noires, créées de toutes pièces sur place, à la Guadeloupe. Leurs exploits nous conservèrent la colonie, abandonnée de la métropole impuissante. La *Revue de Paris* du 15 août 1913 a signalé sous la signature de M. Jacques Rambaud les services du régiment « Royal-Africain [1] », précédemment « Bataillon des pionniers de Mantoue », dont la monographie, curieuse à souhait, vaudrait d'être écrite. Composé de noirs jetés en France par les convulsions politiques des Antilles, ce corps formait, dans l'armée napolitaine, une troupe d'élite, et l'une des seules solides. Il combat les Anglais à Gaëte, Fra Diavolo

1. *Fra Diavolo*, par M. Jacques Rambaud.

dans les Calabres, puis les Cosaques dans les neiges de Russie, toute l'Europe à Leipzig. Ségur, dans ses *Souvenirs d'un aide de camp de Napoléon*, rend hommage à l'insouciante bravoure des noirs du Royal-Africain, courant après les bombes pour en arracher la mèche avant explosion. Citons cet autre témoignage aussi concluant, moins connu, mais confirmant utilement les précédents :

... Voilà les hommes qui ne cessent de dire que les nègres sont des lâches ! Qu'ils interrogent 30 000 Français qui ont vu le régiment noir dans les Calabres et au siège de Gaëte : ce sont des noirs de Saint-Domingue et des colonies françaises ; il n'y a pas un officier, pas un soldat qui n'ait admiré l'excessive audace de ce régiment.

Au siège de Gaëte, ils ont fait des prodiges de valeur, les boulets les enlevaient par rangs ; ils n'étaient pas plus ébranlés que les plus intrépides Français ; ils couraient après les bombes, et, avec un gazon à la main, ils empêchaient presque toujours l'effet de ce projectile [1].

En 1808, une compagnie de noirs, commandée par un capitaine blanc et un officier noir, fut envoyée en colonne mobile dans les montagnes de la Calabre. Ils furent attaqués par plus de 1 500 Calabrais : la compagnie prit position et se battit avec un sang-froid digne de leur chef et d'eux. N'ayant plus de cartouches, ayant perdu 50 des leurs, ou leur parla de se rendre ; ils s'y opposèrent : « Quoi ! nous rendre ? Quoi ! Royal-Africain déshonorer l'armée française ? Non. » disaient le lieutenant nègre et tous les autres. — « Mais nous sommes cernés ! — A la baïonnette, capitaine, et nous passerons au travers de ces brigands. »

Le capitaine eut la faiblesse de capituler ; mais jamais les nègres ne voulurent mettre bas les armes. Arrivés à leur destination et se croyant en sûreté, ils furent fusillés ainsi que leur capitaine.

Cette horrible action irrita tellement les Africains que l'on n'osa pas renvoyer le régiment en Calabre ; il aurait tout tué [2].

1. Cf. Ségur, *loc. cit.*

2. *Des Colonies et particulièrement de celle de Saint-Domingue*, par le colonel Malenfant, sous-inspecteur aux Revues, propriétaire à Saint-Domingue, ex-délégué du gouvernement français à Surinam. — Paris, Audibert, 1814, p. 242. Cet ouvrage est devenu fort rare.

Malenfant, né à Rennes, commande les avant-postes des troupes du comte de Boutillier pendant les troubles de Saint-Domingue (1792) ; puis une compagnie de gardes nationaux dans la colonie (1793) ; joue entre les commissaires de la Convention, Polverel et Sauthonax, et la municipalité de Port-au-Prince, un rôle conciliateur ; blessé et transporté à la Jamaïque par les Anglais, il demeure prisonnier sur parole, grâce à la recommandation du marquis de la Rochejacquelein. Inspecteur général des biens et cultures séquestrés à Saint-Domingue en l'an IV, colonel adjoint à l'état-major du général Moreau à l'armée du Rhin (1800), sur le point d'être nommé inspecteur aux Revues à Saint-Domingue, est l'objet à Brest

Leur couleur n'empêchait nullement ces soldats exotiques d'avoir leur point d'honneur. Le même auteur nous apprend en effet qu' « ils vivaient très bien avec les troupes françaises, à quelques coups de sabres et de fleurets mouchetés près, qu'ils donnaient aux soldats qui les appelaient nègres ou mauricauds (*sic*) ».

Arrivons maintenant à d'autres faits quasi oubliés, sinon complètement ignorés, bien qu'ils datent d'hier : ils remontent seulement à la campagne du Mexique. Plus près de nous, ils se comparent mieux aux cas analogues du temps présent.

L'émancipation définitive des esclaves avait eu pour résultat de raréfier à l'extrême, au milieu du siècle dernier, la main-d'œuvre au Nouveau-Monde. A peine échappés à l'ergastule, les noirs avaient interprété la liberté nouvellement acquise surtout comme le droit de vivre, sous leur doux climat, sans rien faire. Si la nonchalance créole, passive par crainte de l'effort, finissait par s'accommoder d'une situation aussi défavorable dans le privé, la chose publique avait, elle, d'autres exigences. Or, construire un pont, une route, réparer un phare étaient devenus d'insolubles problèmes. On avait donc dû, aux Antilles, se servir des soldats français du génie ; remède pire que le mal. Soumis aux fatigues résultant de travaux corporels, les malheureux sapeurs mouraient, sous le ciel des tropiques, de fièvres, paludéenne ou jaune, et de fatigues. La solution était donc coûteuse pour un rendement presque nul. Il fallait trouver autre chose.

Le gouvernement local de la Martinique imagina alors de créer un corps spécial de soldats-ouvriers indigènes, troupe

d'une dénonciation du général Leclerc, comme présumé favorable aux noirs et parent du général Moreau dont il était seulement l'ami. Débarqué le 21 frimaire an X, pour motif de santé, est inscrit réformé. Court trois ans les mers avec une cargaison et retrouve, en septembre 1805, Moreau, lors de son arrivée à Philadelphie. En 1808, le duc de Feltre, ministre de la Guerre, rappelle au service Malenfant, fort prisé du maréchal Perigron, des généraux Dessoles et Grenier. On le reçoit à Naples. Il se rallie le 3 avril 1814 aux Bourbons et est nommé sous-inspecteur aux Revues à Rennes (13e division militaire), titre sous lequel il figure à l'annuaire royal de 1814-1815. On perd ensuite sa trace. Il n'est pas décédé à Rennes où sa famille est éteinte. Par les détails qu'elle fournit au cours d'une époque et d'une vie singulièrement accidentées, l'histoire de ce personnage serait intéressante à reconstituer. (Renseignements dus à l'aimable obligeance de M. R. le Bourdellès, conseiller à la Cour d'appel de Rennes.)

éminemment économique en même temps qu'insensible aux atteintes du climat. Les propositions du gouverneur, le comte de Gueydon, retouchées à Paris, aboutirent, le 23 février 1854, à la formation d'une compagnie de sapeurs-mineurs coloniaux, encadrée par l'artillerie de marine. Le projet avait vivement frappé l'empereur : toutes difficultés s'en trouvèrent aplanies. Afin de développer les ressources en gradés indigènes, on autorisa, plusieurs années durant, les différentes colonies de peuplement noir à envoyer en France un certain nombre de jeunes gens y faire leur éducation spéciale, au cours d'un engagement contracté dans les troupes métropolitaines du génie.

Le souverain veilla lui-même au bon accord — assez rare — entre les deux départements intéressés, Guerre et Marine. On vit par exemple le ministre de la Marine se déclarer « très heureux qu'il fût possible de former avec l'élément indigène de bons sous-officiers qui fourniraient un contingent précieux » aux compagnies d'ouvriers coloniaux : « Je me suis en conséquence entendu, ajoute-t-il, avec S. E. le Ministre de la Guerre qui m'a fait connaître qu'il était tout disposé à admettre dans les régiments du génie les jeunes créoles que je lui désignerai [1]. » « Créoles » est ici un euphémisme : un état de mutation des « créoles » passés du 1er génie (Montpellier) au 3e (Metz) porte en effet, vis-à-vis du nom de l'un d'eux, d'Erneville, Sénégalais, la mention « presque blanc ».

Dans ses comptes de fin d'exercice, la Martinique s'aperçut très vite qu'elle avait fait, en créant ses sapeurs noirs, une heureuse opération. Les résultats obtenus motivèrent de l'Administration centrale un projet analogue, étendu à toutes nos colonies. Comme conséquence, une dépêche du ministre de la Marine, datée du 19 décembre 1856, provoquait la formation d'une nouvelle compagnie à la Réunion. En 1858, la Guadeloupe suivait à son tour cet exemple. L'empereur, convaincu, se fit présenter, lors de la préparation du budget de 1860, un rapport du ministre de l'Algérie et des Colonies sur la question. Il est intéressant d'y relever certaines idées qui sont, pour l'époque, des découvertes :

Lors de la discussion du budget de 1854, en séance du Conseil d'État, Votre Majesté a posé en principe que l'*élément indigène devait entrer*

1. Dépêche au gouverneur de la Guadeloupe, en date du 4 mai 1861.

dans une certaine proportion dans la composition de nos garnisons coloniales...

Parmi les corps indigènes dont la création a été effectuée par des arrêtés locaux figurent trois compagnies d'ouvriers militaires, à la Martinique, à la Réunion et à la Guadeloupe.

La première, organisée depuis environ six ans, sous la dénomination de « compagnie de sapeurs-mineurs », a déjà rendu d'importants services et M. le Gouverneur de la Martinique *ne laisse échapper aucune occasion de manifester la confiance* que lui inspire cette troupe indigène. Les deux autres compagnies, créées plus récemment, sous le nom de « compagnies indigènes d'ouvriers du génie » sont encore en voie de formation [1]...

Puis, venant à parler de l'unité à constituer au Sénégal :

L'aptitude militaire des *noirs sénégalais ne saurait être mise en doute*, depuis que le bataillon de tirailleurs [2] montre chaque jour qu'on peut tirer de ces hommes les plus utiles services...

Issu de ce rapport, un décret du 4 avril 1840 créa quatre « compagnies indigènes d'ouvriers du génie » stationnées à la Martinique, la Guadeloupe, la Réunion et au Sénégal, dépendant non plus des gouvernements locaux, mais de l'autorité métropolitaine : de locales qu'elles étaient, ces troupes devenaient françaises.

La compagnie de la Réunion n'eut aucun rôle militaire à jouer ; celle du Sénégal eut une page brillante dans la conquête du Sénégal, où l'employa Faidherbe ; mais son effort y resta confiné. Les compagnies de la Martinique et de la Guadeloupe, au contraire, combattirent au Mexique côte à côte avec les vétérans de Crimée et d'Italie, — comme leurs compatriotes du Royal-Africain avaient marché jadis du même pas que les grognards de la Révolution et de l'Empire jusque dans les neiges de Russie. Il n'apparut pas que les fils eussent dégénéré et cela prouve qu'en ne demandant jusqu'ici aucun service à ses fils noirs des Antilles, la France s'est privée d'une ressource précieuse, qu'il suffit de savoir utiliser.

Ils furent au Mexique de redoutables soldats.

A peine débarqués à la Vera-Cruz, le 27 avril 1862, ils relevèrent l'infanterie de marine du service, pénible entre tous, où

1. L'effectif fixé n'avait pu être atteint complètement par voie d'engagements volontaires, mode de recrutement adopté.

2. Créé par décret du 21 juillet 1857.

elle avait vu fondre ses effectifs, victimes de la fièvre jaune : la garde et l'entretien de la voie ferrée et des postes dans les Terres chaudes. Les noirs sont insensibles, on le sait, à la terrible endémie. Mais il n'en restait pas moins aux compagnies antillaises, pour remplir leur tâche, à soutenir une guerilla meurtrière contre un ennemi habile et farouche. Elles vivaient dans l'obligation permanente, sous peine de massacre, de prouver à tout instant avec éclat leur valeur militaire. Elles n'y faillirent pas, et certains combats qu'elles soutinrent eurent parmi les troupes du corps expéditionnaire un retentissement mérité. Telle l'affaire de Téjéria qui « fait d'autant plus d'honneur à M. Maréchal, capitaine d'artillerie de marine, que son détachement est entièrement composé de noirs de la Martinique et de la Guadeloupe qu'il a recrutés, disciplinés, formés lui-même. Pas un n'a bronché et les blessés ont continué à se battre tant qu'ils ont pu se soutenir[1]... » Voici au surplus en quels termes le ministre de la Guerre en informe son collègue de la rue Royale :

Monsieur le Ministre et cher collègue,

Le journal des marches et opérations du corps expéditionnaire du Mexique, pendant le mois de septembre dernier, contient des détails concernant une attaque qui a été repoussée par M. Maréchal, capitaine d'artillerie de marine. J'ai l'honneur de donner ci-après à Votre Excellence extrait du journal précité :

« Dans la nuit du 23 au 24, vers trois heures du matin, le poste de la Téjéria, à l'extrémité du chemin de fer, est attaqué par une troupe assez nombreuse de guerilleros à pied et à cheval, estimée à environ 800 hommes. M. Maréchal, capitaine d'artillerie de marine, commandant le poste de Téjéria, ayant sous ses ordres 129 hommes du génie colonial, dont 59 malades, a opposé une énergique résistance. L'attaque s'est manifestée sur trois points à la fois ; elle a été partout repoussée. L'ennemi a été poursuivi jusqu'à 1 500 mètres du camp. A huit heures un groupe de guerilleros, venant de Medelin, s'est présenté de nouveau et a été également mis en fuite. »

Pour copie conforme,
Le contre-amiral, chef d'état-major, chargé de la 1re direction.
Signé : DE LA RONCIÈRE LE NOURY

1. Lettre du capitaine de vaisseau Durand Saint-Amand, commandant supérieur à la Vera-Cruz, au commandant en chef des forces navales françaises de l'expédition du Mexique, 30 septembre 1862.

On ne peut suivre ici l'histoire des compagnies indigènes du génie au Mexique. Leurs services, oubliés aujourd'hui, étaient fort appréciés comme on va voir. En 1865, le ministre de la Guerre, estimant trop réduit l'effectif de la compagnie de la Guadeloupe, invita le maréchal Bazaine à la renvoyer dans l'île. Il s'agissait, qu'on le remarque, d'une maigre unité. Il est probable que pour toute autre force équivalente le commandant du corps expéditionnaire n'eût fait aucune objection. Or, il n'en alla point ainsi. Le maréchal présenta d'abord des observations par lettre du 19 septembre 1865, réitérées comme il suit le 28 octobre :

Ces compagnies, dit-il, n'ont cessé de rendre des services très réels et aussi bien comme travailleurs que comme soldats ; tous les hommes qui les composent ont droit à la reconnaissance de l'armée pour la double tâche qu'ils ont su si bien remplir dans une zone dangereuse. Je ne pense pas qu'il soit possible de se priver du concours d'une troupe qui, acclimatée dans les Terres chaudes, peut seule exécuter des travaux auxquels succomberaient nos soldats européens.

Le silence du département obligea le maréchal à obéir. Mais avant de se conformer, fort mal d'ailleurs, aux instructions reçues, il fit publiquement l'éloge des Antillais — ce qui était particulièrement honorable, en un temps de guerres fréquentes et d'armées de métier, où l'on n'abusait pas des remercîments. L'ordre général n° 46 du corps expéditionnaire du Mexique en date de Mexico, le 10 octobre 1865, est sans contredit l'un des plus beaux qu'ait signé son chef :

La compagnie des ouvriers du génie de la Guadeloupe va retourner aux Antilles après un séjour au Mexique de plus de trois ans. Cette compagnie, débarquée à Vera-Cruz le 27 avril 1862, a pris part aux faits de guerre suivants :

(Ici une liste de dix opérations où les sapeurs de la Guadeloupe s'étaient particulièrement distingués.)

Dans ces différentes affaires où elle a toujours déployé un courage et un dévouement au-dessus de tout éloge, la compagnie du génie de la Guadeloupe a eu 7 soldats tués à l'ennemi et 1 officier et 12 sous-officiers et soldats blessés. Mais ce ne sont pas là ses titres les plus méritants.

Cette compagnie, de même que la compagnie de la Martinique, est, depuis le débarquement, restée dans les Terres chaudes, agissant tantôt comme troupe d'infanterie, pour assurer la tranquillité du pays, et tantôt travaillant à fortifier les différents points qu'il était néces-

saire d'occuper. Quel que soit le service auquel elle ait été employée, la compagnie du génie de la Guadeloupe a toujours donné les preuves de la plus grande abnégation, affrontant la fièvre jaune avec autant de calme et de sang-froid qu'elle en avait en abordant l'ennemi [1]...

Au moment de se séparer de cette compagnie qui a conquis de si beaux titres au Mexique, titres qui se perpétueront dans sa tradition, le maréchal commandant en chef la remercie de tous les services qu'elle a rendus.

Le maréchal commandant en chef,
Signé : BAZAINE

Le maréchal s'arrangea ensuite de manière à obéir sans se priver toutefois du concours des Antillais. Comme il gardait la compagnie de la Martinique, il y versa, hormis cadres et libérables, celle de la Guadeloupe. Cela fait, il demanda... de renforcer la compagnie de la Martinique qu'il avait conservée [2] !

Sa demande resta sans résultat. Les dépôts étaient vides et on mettait de la nonchalance à les remplir. On voit apparaître, à ce moment, dans la correspondance officielle, les lamentations ordinaires aux autorités coloniales en mal de recrutement. En fait, les gouverneurs n'avaient pas d'avantage à envoyer au Mexique des jeunes gens intelligents, qui pouvaient fournir, une fois dressés dans la colonie, de bons ouvriers d'art. D'autre part, sous la pression de l'opinion libérale, on étudiait en France un programme d'économies militaires. Un décret du 15 octobre 1866 remplaça par des « directions du génie »— cadres sans troupe — les compagnies du même corps : elles avaient vécu.

Les Antillais venaient d'affirmer encore une fois, et d'une façon vraiment concluante, toutes leurs qualités militaires; à cette occasion, le Ministère de la Guerre, alors partisan déclaré des troupes noires, tenta même de les développer. L'opposition sourde de la Marine le fit échouer.

Les résultats fournis par les compagnies antillaises avaient ouvert la voie. Le concours des troupes noires était au Mexique — comme il le fut au Maroc — indispensable ; ainsi pensait le maréchal Bazaine. Dès 1862, faute d'unités indigènes françaises, l'empereur avait demandé au khédive un bataillon

1. Les officiers et une partie des sous-officiers étaient blancs.

2. Lettre au ministre de la Guerre, du 28 octobre 1865, *loc. cit.*

soudanien qui, débarqué à la Vera-Cruz, le 23 février 1863, demeura dans les Terres chaudes jusqu'au mois de mars 1867. Rapatrié à cette époque, il fut amené à Paris, où il souleva une curiosité extraordinaire : « Des décorations furent distribuées à ces troupes, écrit le général Mangin, et en 1898, dans les bataillons envoyés pour réoccuper Fachoda, il y avait encore un sergent titulaire de la médaille militaire et de la médaille du Mexique [1]. » Puisque nous avions chez nous, au Sénégal, l'étoffe de pareilles troupes, on songea à multiplier les corps indigènes du Mexique. Le ministre de la Guerre s'adressa à son collègue de la Marine. Mais entre les deux départements, le bel accord du début n'était plus qu'un souvenir. Il n'avait pas résisté au dessaisissement de la Marine par la Guerre, dans le commandement des opérations, passé des mains de l'amiral Jurien de la Gravière à celles du général Forey, nommé peu après maréchal de France. Le maréchal Randon, ministre de la Guerre, pressé par la nécessité, risqua néanmoins l'aventure. Le 3 octobre 1863, il écrivait à M. de Chasseloup-Laubat, ministre de la Marine et des Colonies :

Le bataillon égyptien qui a été envoyé au Mexique pour y être employé dans les Terres chaudes rend des services très réels dans cette contrée, où il est impossible aux troupes européennes de faire un séjour prolongé...

Dans cette situation, M. le colonel commandant supérieur de Vera-Cruz et des Terres chaudes demande l'envoi au Mexique d'un ou même de deux bataillons de noirs sénégalais, de 1 000 hommes chacun.

M. le colonel Jeanningros expose, à l'appui de sa demande, que ces noirs résisteraient aussi bien que les Égyptiens au climat des Terres chaudes, qui a beaucoup d'analogie avec celui du Sénégal et qu'ils rendraient même plus de services que les Égyptiens, parce qu'ils sont plus habitués aux marches et à la guerre et qu'ils pourraient fournir non seulement une bonne infanterie, mais encore une bonne cavalerie...

La proposition dont il s'agit me paraissant de nature a être accueillie favorablement, j'ai l'honneur de prier Votre Excellence de me faire connaître si elle partage mon opinion à cet égard et, dans le cas de l'affirmative, dans quelles limites elle serait disposée à me prêter son concours.

Le Maréchal de France,
Ministre Secrétaire d'État à la Guerre,
Signé : RANDON [2]

1. *La Force Noire*, Hachette, 1910, p. 167.
2. Lettre du 3 octobre 1863, au ministre de la Marine et des Colonies (Arch. col.).

Pour la forme, le ministre de la Marine acquiesça à la proposition de son collègue, qui, enchanté et impatient, demanda de presser la formation des nouveaux corps :

J'ai reçu, écrit-il le 1 novembre au marquis de Chasseloup-Laubat, la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 31 octobre dernier au sujet du projet d'envoi au Mexique d'un corps de noirs sénégalais. J'accepte avec empressement l'offre que vous voulez bien me faire d'inviter M. le général Faidherbe à former immédiatement, pour être mis à la disposition de mon département, un détachement de fantassins, pris parmi les hommes de bonne volonté du bataillon de tirailleurs sénégalais. Je verrais avec plaisir que M. le Gouverneur du Sénégal fût, en même temps, ainsi que vous le proposez, invité... à procéder avec la plus grande activité à l'instruction des nouveaux admis...

Or, en même temps que le ministre de la Marine répondait favorablement au maréchal Randon, il faisait examiner la question. Mais, loin de consulter le gouverneur du Sénégal, il ordonnait qu'on lui fît dans ses bureaux un rapport, qu'il avait eu soin d'inspirer : son siège était fait. Voici cette pièce :

Son Excellence a exprimé la crainte qu'en donnant à M. le Gouverneur du Sénégal l'ordre de préparer dès à présent un détachement de troupes indigènes pour être envoyé au Mexique et en l'invitant à donner une grande extension au recrutement, on pût porter atteinte à notre force indigène au Sénégal et qu'elle ne se trouvât ainsi affaiblie au moment même où, par suite d'une autre décision, la garnison européenne va elle-même être réduite.

Le ministre n'ignore pas d'ailleurs que l'élément d'un recrutement aussi nombreux que le désire M. le Ministre de la Guerre manque au Sénégal.

D'après ces considérations, je pense qu'il y aurait avantage à faire procéder au recrutement du corps dont il s'agit sur un autre point de la Côte Occidentale d'Afrique où le recrutement offre beaucoup plus de ressources et notamment dans nos comptoirs de la Côte d'Or et du Gabon. M. le contre-amiral Laffon de Ladébat pourrait être immédiatement invité à ouvrir les enrôlements dans les divers postes soumis à notre autorité et à réunir au Gabon même toutes les recrues...

Je joins ici un projet de lettre à adresser à M. le contre-amiral de Ladébat pour l'exécution des dispositions qui précèdent. Toutefois, je crois devoir soumettre en même temps au ministre, pour le cas où Son Excellence n'admettrait pas ces propositions, un nouveau projet de lettre à adresser à M. le Gouverneur du Sénégal pour le consulter *seulement sur la possibilité d'exécuter le recrutement demandé.*

Le Directeur du Personnel,
Signé : x...

Ce rapport était un chef-d'œuvre de machiavélisme. On n'ignorait pas, en effet, rue Royale, que Faidherbe disposait d'une troupe toute prête et excellente, ses tirailleurs sénégalais, et qu'il y refusait du monde. On savait à merveille que lesdits tirailleurs fournissaient précisément les garnisons de la Côte d'Or et du Gabon, où, parmi des populations maritimes, quasi amphibies, le recrutement pour une troupe de terre a donné et donnera des résultats nuls. On n'en allait pas moins prier sérieusement l'amiral Laffon de Ladébat d'y aller opérer lui-même, en lui souhaitant bonne chance !

Mais, sur ces entrefaites, on trouva le prétexte cherché pour opposer en toute sûreté une fin de non-recevoir inattaquable. Une note au crayon, jointe au dossier des Sénégalais demandés pour le Mexique, nous le donne et démasque les véritables sentiments qui animaient les protagonistes de cette comédie, dont nos soldats faisaient les frais dans les Terres chaudes :

Le ministre n'a pas contresigné, explique-t-elle, la dépêche au ministre de la Guerre au sujet des noirs à recruter au bas de la Côte (Gabon, etc.) pour le Mexique. S. E. craint qu'un pareil recrutement ne ressemble à l'engagement libre contre lequel l'Angleterre a protesté avec succès [1].

Il n'y a donc pas lieu d'expédier ni de s'occuper désormais de la dépêche qui avait été préparée dans le même but pour l'amiral Laffon de Ladébat.

Quant à l'invitation faite au gouverneur du Sénégal touchant le recrutement des noirs demandés par le maréchal Forey, *elle deviendra ce qu'elle pourra. Le ministre ne paraît par attacher la moindre importance à une réussite.* Il faut donc nous abstenir avec soin de quoi que ce soit qui serait de nature à compromettre notre recrutement de troupes indigènes ou à engager nos crédits. — 16 novembre 1863.

Restait à se couvrir, par prudence. On expédia tout de même à l'amiral Laffon de Ladébat des instructions quelconques, sur le compte desquelles on ne se leurrait pas. Mais à Faidherbe qui aurait pu efficacement agir et trouver du monde, le ministre de la Marine écrivit le 24 décembre 1863 :

M. le Ministre de la Guerre m'a entretenu de l'utilité que pourrait présenter l'envoi au Mexique de troupes spéciales placées par leur

1. Allusion aux engagements libres prévus par la loi du 9 mars 1831, dont l'abus servait de prétexte à une traite déguisée et florissante. On verra plus loin le même motif invoqué sur l'initiative de l'empereur, à propos d'un recrutement pour l'Extrême Orient.

origine à l'abri des influences du climat. M. le maréchal Randon a demandé qu'il fût procédé dans ce but à la formation de deux bataillons de mille hommes chacun, recrutés parmi les indigènes de nos possessions africaines.

J'ai l'honneur de vous prier de me faire savoir dans quelles limites les populations sénégalaises pourraient offrir des ressources pour cette formation sans nuire, bien entendu, au recrutement de nos forces indigènes du Sénégal. Je crois savoir qu'un recrutement de cette importance y présenterait de graves difficultés.

Je vous invite à étudier avec soin la question et à me faire connaître le plus tôt possible votre avis à ce sujet, en indiquant au besoin l'époque précise à laquelle un premier contingent de cinq cents recrues pourrait être réuni à Gorée et les mesures qu'il y aurait à prendre dans ce but.

Ces instructions furent communiquées au maréchal Randon, qui, en dépit de leurs réticences visibles, se confondit en remerciements. Mais afin d'en préciser le sens, on prit soin de les paraphraser par d'autres, *non signées du ministre*, mais adressées *directement*, au mépris de toute règle administrative, par le chef du bureau des troupes de la Marine au gouverneur du Sénégal. Celles-là sont explicites :

Mon cher gouverneur, écrit le fonctionnaire en question, vous allez recevoir par ce courrier une dépêche du ministre vous invitant à vous occuper d'un recrutement d'indigènes pour être envoyés au Mexique.

Je viens de la part de mon directeur et sur l'ordre du ministre lui-même, vous prier de faire surtout attention à la recommandation contenue dans la dépêche de prendre garde de nuire au recrutement de nos propres troupes indigènes.

Il est donc essentiel que, si vous croyez pouvoir faire pour le compte du Département de la Guerre un recrutement sérieux, vous insistiez bien sur l'assurance que cela ne doit point nuire au recrutement de nos propres troupes. Nous avons déjà fait savoir au Département de la Guerre que vous rencontreriez nécessairement beaucoup d'obstacles dans l'éparpillement des populations, dans l'ignorance de notre langue, dans leur répugnance à s'expatrier, dans l'habitude qu'ils ont d'emmener leur femme avec eux, etc. Si ces obstacles sont tels, ce sera à vous de les faire valoir encore mieux dans une lettre que nous puissions envoyer au Département de la Guerre...

... Je joins d'ailleurs ici la copie de la demande de la Guerre et la réponse que nous y avons faite et du rapport que nous avons soumis au ministre à cette occasion. Cela vous mettra mieux que tout le reste au courant de la situation.

Faidherbe comprit et, en soldat discipliné, s'inclina. Il fit la lettre qu'on lui demandait où jure cette seule phrase : « Il est vrai que notre bataillon de tirailleurs trouve aujourd'hui facilement à se recruter », et développa par lettre du 26 janvier 1864, la leçon qu'on lui avait suggérée. Expédiée sans retard à la Guerre, en février, avec cette annotation : « Transmettre en attirant l'attention sur les difficultés résultant de ce que les hommes n'aiment pas à quitter leurs femmes, la religion, etc. », sa réponse enterrait la question : le tour était joué.

Incapables d'aboutir chez nous, nous dûmes recourir de nouveau aux troupes khédiviales. Un second bataillon noir fut mis à notre disposition à Souakim : une épidémie de choléra le retint et, finalement, il ne partit pas.

La Marine s'était ingéniée à forger *a priori* de mauvaises raisons : encombrement des femmes, religion. recrutement malaisé, dont on peut mesurer maintenant le peu de valeur, depuis l'initiative de MM. Ponty, gouverneur général de l'Afrique Occidentale, et comme tel successeur de Faidherbe, et Clozel, gouverneur du Soudan. Mais la Marine se chargea bientôt de démontrer elle-même ce qu'elle pensait de ses arguments. Nous venions de nous engager en Extrême Orient de façon à ne plus pouvoir reculer. Les mêmes raisons qui obligent sous toutes les latitudes à créer un outil militaire approprié au milieu conduisaient fatalement aux mêmes conclusions qu'au Mexique. Mais, cette fois, la Marine allait travailler pour son compte. Le 28 mai 1867, le général de Barolet de Purigny, inspecteur général de l'infanterie de marine, reprenait par ordre les projets de troupes noires à employer en Cochinchine. Ses négociations avec le gouverneur du Sénégal allaient aboutir, quand un scrupule de l'empereur vint tout arrêter. Aux rapports du gouverneur se trouve épinglée une note, le préambule de la convention conclue le 1er juillet 1861 entre Napoléon III et la reine Victoria :

S. M. l'Empereur des Français, ayant fait connaître par une déclaration en date de ce jour sa volonté de mettre fin au recrutement sur la Côte d'Afrique de travailleurs noirs par voie de rachat et en conséquence S. M. la Reine du Royaume-Uni désirant faciliter l'immigration des travailleurs libres dans les colonies françaises, ont résolu de con-

clure une convention destinée à régler le recrutement pour les territoires britanniques de l'Inde...

Rapprochée d'une déclaration de l'empereur, ainsi conçue :

Je désire que le recrutement africain par voie de rachat soit complètement abandonné par le commerce français à partir du jour où le traité commencera à recevoir son exécution.

Cette note donne l'explication de l'arrêt imposé au recrutement noir : les deux souverains s'efforçaient de couper court à des opérations commerciales à grande échelle ayant pour objet le recrutement de travailleurs nécessaires à nos colonies, traite déguisée qui, même de nos jours, est moins abolie qu'on ne pense dans certaines possessions européennes.

L'empereur avait voulu ôter tout prétexte officiel à des expatriations sans garantie de retour. La question ne fut pas reprise et le recrutement projeté pour l'Indo-Chine n'eut pas lieu. L'idée n'en avait pas moins impliqué la négation même des motifs opposés par la Marine à l'envoi de bataillons noirs au Mexique.

*
* *

L'emploi des troupes noires antillaises et leur réussite au Mexique eurent, on le voit, des répercussions imprévues : à petites causes grands effets. S'il en faut retenir, à titre documentaire, les démêlés pharisaïques entre les deux départements ministériels, où l'on voit un homme tel que M. de Chasseloup-Laubat berner un homme tel que le maréchal Randon, il convient aussi d'en conclure que négliger les ressources du recrutement créole eût été folie pure. En toutes ces discussions, chacun s'est efforcé de prendre ou de retenir, mais nul n'a mis en doute, au contraire, la valeur de l'objet en litige.

Toutefois faut-il encore l'utiliser congrûment. Or, actuellement, faute d'avoir consulté le passé, une fois de plus, il semble bien qu'on aille un peu à la légère : on a réparti les créoles entre les régiments français. Est-ce bien la solution juste? Elle est contraire aux leçons de l'expérience. Les noirs venus des Antilles étaient dispersés dans les armées de la République : Napoléon, à la réflexion, rassembla aux Pion-

niers de Mantoue leurs premiers échantillons. En 1814, le colonel Malenfant constatait « combien ils étaient intrépides et audacieux lorsqu'ils étaient commandés par des blancs », vérité que leurs frères de race soudanaise ont illustrée en cimentant de leur sang l'immense empire français d'Afrique. Au Mexique, les compagnies formèrent corps. Former corps ! toute la question est là. Un corps de troupe, en effet, c'est une personne vivante, douée de vertus et de défauts, d'une âme immatérielle : l'esprit de corps. Demandez-le à nos « vitriers », à nos « marsouins » splendides. C'est à ce fond commun que l'homme du rang puise pour vaincre bien des dépressions physiques et morales, pour trouver ces sursauts de fierté qui mènent à l'héroïsme. Maintenant, fortifiez cela de l'orgueil de race ! Or aucun ordre général non plus qu'aucun gradé n'empêchera le troupier blanc, bienveillant, mais rustaud ou gavroche, d'appeler son camarade noir : « Boule-de-Neige » ou « Mal-Blanchi » dans la promiscuité de la tranchée ou de la chambrée. Ce qui blessera Boule-de-Neige, que la rivalité de races ou les malentendus électoraux, en son pays où il est le nombre, ont fait très fier. Il souffrira, s'aigrira. Ce sera, entre Français — puisqu'il l'est et le prouve — bien inutile. Mieux vaudrait donc grouper les troupes créoles. Que craint-on? Des billevesées politiques : on ne veut plus de « prétoriens » ou bien on redoute « une diminution du citoyen noir confiné dans les unités spéciales ». Qui songe sérieusement à quelques bataillons de « prétoriens » noyés dans l'armée française? et quant à l'autre objection, le jour où les troupes rentrant de Berlin passeront sous l'Arc de Triomphe, si les régiments antillais se sont acquis une plus large part d'honneur, ils se seront évidemment spécialisés, mais de la belle façon, celle qu'ils souhaitent. Ils sauront bien le reconnaître aux bravos de la foule et l'on peut imaginer qu'ils en seront fiers.

Il reste un point à examiner. Ce recrutement d'outre-mer peut porter, en utilisant toutes les classes, sur plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Mais l'enrôlement de 1913 a démontré que si leur origine première est la même, soldats d'Afrique et soldats des « Isles » ne sont plus, physiquement, interchan-

geables. Ciel clément, vie moins dure, atteintes vénériennes et alcooliques ont certainement affaibli aux Antilles cette résistance de bête humaine supérieure dont nos bataillons sénégalais ont donné dans les sables sahariens, les neiges de l'Atlas, les brouillards glacés de l'Yser des preuves que nul ne songe plus à contester. Il est possible qu'une sélection sévère, un acclimatement progressif, la suppression de l'alcool, rendent aux contingents créoles les qualités physiques spéciales à leur race. Mais c'est l'avenir. Or, c'est dans le présent, le présent immédiat, qu'il faut les utiliser. La chose est-elle possible? Ceci n'est point de ma compétence, mais le cas a été examiné : M. le docteur A. Le Dantec, professeur de pathologie exotique à la Faculté de Bordeaux, a traité la question dans le *Journal de Médecine de Bordeaux et de la région du Sud-Ouest*[1].

Voici en substance ses conclusions : le contingent créole, spécialement sensible à deux ordres de faits pathologiques : infestation par parasites intestinaux (dangereux pour nous, Européens) et sensibilisation par le froid à la pneumonie, devrait être *stérilisé* d'abord — on le peut sans peine, — au point de vue parasitaire dans son pays d'origine, pendant les quelques mois d'instruction, puis transporté au mois d'octobre en Algérie, où il tiendrait garnison et remplacerait « un nombre correspondant de troupes métropolitaines devenues disponibles pour la frontière de l'Est ». La guerre a inversé les propositions, dit le docteur Le Dantec. Les contingents créoles sont ou arrivent en France : ils s'acclimatent en ce moment. Reste à les *stériliser*, sous peine qu'ils soient un danger pour les troupes européennes où ils seront versés.

Ne voit-on pas qu'encore ici, ce serait une erreur de ne point les avoir groupés *inter se*. Après l'histoire, prenons garde de méconnaître la biologie, autrement inexorable.

Concluons maintenant.

Bien évidemment, cette première utilisation de nos ressources coloniales, dont il faut savoir gré au gouvernement, doit n'être qu'une toute petite étape vers des possibilités

1. Numéro du 15 mars 1914.

d'une autre envergure, si l'on veut bien se reporter aux projets d'armée noire et d'armée jaune qu'ont exposés dans cette même *Revue de Paris* deux des personnalités militaires les plus considérables de cette armée coloniale dont la valeur spéciale de troupe de métier s'affirme actuellement avec un incomparable éclat de la Belgique aux Dardanelles. L'exemple *impérial* que nous donne aujourd'hui l'Angleterre doit guider dans cette voie ce pays, où le bon sens inné met à rude épreuve toute idée neuve, mais qui en revanche possède une si admirable puissance d'intelligence et de création.

Cette question à vrai dire demanderait elle-même toute une étude. Je ne puis cependant terminer sans suggérer aux réflexions du pays qu'il suffit de le vouloir, pour extraire des 50 millions de Français et d'apprentis français d'outre-mer des centaines de milliers de soldats alertes et braves, à l'heure précise où le niveau de nos effectifs, pour suffisant qu'il soit, devra néanmoins être l'objet de l'examen le plus attentif.

It's a long, long way to... Berlin.

X...

CAHIERS D'UN ARTISTE [1]

(1914-1915)

Les femmes de Paris attendent les lettres de soldats, derrière des fenêtres qui s'ouvrent peu, fenêtres moroses et muettes dont je ne puis détacher mes yeux. Les femmes de Paris ont la patience, et elles ont l'énergie ; mais à elles, plus qu'à toutes autres, le temps dure, et il en est dont le désir de revoir un époux ou un fils, prend la forme d'une obsession.

J'en connais une, pour qui tout obstacle s'aplanit entre elle et le cantonnement de X..., où se trouve le père de son enfant de trois mois. Un matin, elle part, le bébé dans ses bras, un petit sac pendu à sa taille.

Elle sait quels sont les dangers; elle part, toute de candide assurance, et dans un long manteau de laine bise, non pas nantie de papiers en due forme, mais prétextant, chez le commissaire de police, d'une cousine malade dans un village picard; c'est donc bien à l'aventure qu'elle se met en route, avec un permis pour le chemin de fer.

Quand elle descend du train dans la ville où elle a, soi-disant, affaire, elle marche.

Le poids du nouveau-né est lourd, car l'enfant est de belle venue. Elle marche à travers champs, le jour, se cache, quand la nuit vient, couche dans des granges, à côté d'inconnus. Elle

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1915.

ne redoute pas les outrages, car elle porte un enfant, son bouclier, avec sa candide assurance. Elle marche sous la pluie, dans la boue, où un soir, elle perd une de ses bottines; elle retire l'autre, et attend les premières lueurs du jour pour retrouver la manquante. Elle ôte ses bas, et n'en ayant pas de rechange, marche nu-pieds.

Madame Laplanche se dirige vers la guerre, et comme dans un orage le tonnerre, elle croit entendre de tous côtés le canon. Elle va vers la guerre, et elle ne voit qu'une campagne cultivée s'étendre indéfiniment; des hameaux aux arbres grêles, des fermes, un simple paysage d'hiver. Où est-elle? A qui demander son chemin? et quoi répondre aux questions qu'on lui pose? Elle se dissimule, elle est prise de désespoir; quand les gendarmes, l'un après l'autre, l'interrogent, elle n'a plus d'esprit pour leur répondre. Une fermière lui prête un tablier et un fichu, elle accroche son sac à sa taille, sous ses jupons, ce qui la fait paraître difforme. Elle a plusieurs fois envie de s'enfuir, commençant à comprendre que son équipée est chimérique.

Mais un militaire lui assure qu'avec prudence, patience et adresse, peut-être pourra-t-elle *le* voir à la fin, son homme, s'il est encore vivant, car « ça chauffait dur », ces jours-ci, près de X...

Et son désir devient si impérieux qu'elle en oublie ses misères. L'homme avait dit : « Des femmes ! c'est pas ça qui manque, près des lignes. Une fois que vous serez à Saint-Pol, il y aura moyen de vous arranger. Il y en aura toujours une pour vous donner un tuyau. »

Le cinquième jour, l'enfant tousse, il a de la fièvre. Il refuse le sein. La mère croit devenir folle. Elle est prise de vertige. A bout de force, elle s'assied le long de la route.

Une automobile passe; les roues de devant s'enlizent dans la boue, à quelques mètres de l'endroit où madame Laplanche s'est effondrée.

Une femme descend de la voiture, pendant que deux chauffeurs la réparent. Cette personne est jeune, cheveux blonds frisés, casquette de toile cirée, et sa voix rauque, les mots immodestes dont elle interpelle ses compagnons, font bien peur à madame Laplanche.

Toutefois un colloque s'établit entre les deux voyageuses, au sujet de l'enfant malade ; il est convenu que si l'automobile peut se remettre en marche, la mère et le petit seront convoyés à Saint-Pol.

Madame Laplanche ne se sent pas de courage pour refuser — ni le droit, en pareille détresse — quoique la soi-disant infirmière lui paraisse « bien originale » et d'un genre qui ne lui revient pas.

Ce que madame Laplanche dut écouter, je n'en appris que ce que ses gestes m'en ont traduit, par des bras levés au ciel. « Faut-il, monsieur, qu'il y en ait, des gourgandines ! Enfin j'avais le gosse, et je voulais voir mon mari ! »

Saint-Pol est, comme le décrit l'heureux Hélie, une ville assez gaie, en temps de guerre. Si les bombes d'avions pleuvent parfois sur elle, comme des dragées de baptême, on y fait chère lie. Le vin de Champagne y coule comme la bière ; les bijoutiers, les traiteurs, les libraires s'y enrichissent. Les Anglais ont fait venir des bar-maids pour les servir dans des salons de thé et des tavernes. Le long des trottoirs, une foule d'officiers en khaki, de soldats français, des goumiers en khaftans bleus, et des filles se promènent, haut perchées sur les talons de souliers à empeignes blanches, une badine à la main, vêtues de ces complets à redingote, jupes courtes et plates, qui les font pareilles à de jeunes garçons.

Madame Laplanche comprend qu'elle est *dans la guerre*, et pourquoi l'on dit que nos hommes ont un si bon moral. Sa bienfaitrice le lui a assez dit : « Là où il y a beaucoup d'hommes, il faut bien du plaisir et des femmes. »

Madame Laplanche n'avait plus d'illusions sur la blonde à la voix de rogomme. L'ayant beaucoup remerciée, madame Laplanche se déroba ; elle prit une chambre chez une fruitière.

Ce n'était pas encore la tranchée ! le cantonnement de son mari était à une distance qu'elle désespéra, une fois de plus, de jamais atteindre...

De Saint-Pol, il faudrait gagner Béthune, et de là?...

Un paysan lui offrit une place dans sa charrette, il allait lui aussi à Béthune, avec un chargement de carottes et d'oignons.

Le temps était devenu plus froid, il avait gelé, une neige fine

saupoudrait des espaces vides, terrains à peine ondulés du pays du charbon, et ces routes aux rares voyageurs, où filent les autos militaires, bolides éclaboussant, au passage, la malheureuse et son fardeau, parmi les bottes de légumes.

Passer encore des nuits dans une ville? On dit Béthune pis encore que Saint-Pol.

Le paysan encourage madame Laplanche :

— Voyez-vous, la mère, c'sont les Parisiens qui croient tout ça. On n'a jamais autant travaillé par ici. Y s'en fait des fortunes! Y a des terrains que c'est plus riche en cuivre, en fer qu'en cailloux. Un vrai arsenal ! Ce que ça vaudra, quand ils déterreront les balles, la mitraille, les morceaux d'obus ! Y en a qui veulent acheter tout de suite. Si on avait de l'argent ! Ah! quel beau commerce! La guerre? ça n'arrête rien par ici.

» Les semailles sont faites. On ne lâche pas son bien à cause des shrapnells. On s'habitue. Chacun est content d'emplir ses poches. A Béthune, c'est la rigolade, y z'ont de quoi godailler, les officiers, avec leur paye.

Madame Laplanche se décida pour Nœux-les-Mines, village aux maisonnettes contiguës, toutes pareilles, derrière leur jardin potager ; habitations d'ouvriers, propres à l'intérieur. Elle y prit quelque repos ; elle s'offrit même le luxe de faire sa toilette à fond, car les mineurs ont des établissements de bains et des douches. Elle voulut effacer la trace de ses privations, à l'approche de l'époux. Mais le plus difficile de l'expédition restait encore à accomplir.

Madame Laplanche s'arrangea avec une commère qui, tous les trois jours, portait des oranges, du sucre et des quatre-quarts, à V..., c'est-à-dire à l'ouverture du boyau de trois kilomètres qui mène à la tranchée.

Autour de Béthune, dans les corons, ou dans les fermes, d'innombrables errants viennent chercher un abri; famille aux patois incompréhensibles, pauvres diables que ravitaillent les braves gens de la ville. Il fallut piétiner dans des cours gluantes de fumier, attendre de porte en porte, pendant que la marchande pérore.

Sur la route, ce sont des patrouilles, des estafettes, des convois, des sentinelles. Plus on se rapproche du but, plus l'aspect

des lieux déconcerte. C'est un pays congestionné par la fièvre, comme un affreux mal crevant, et d'où s'écouleraient toutes sortes de sanies. Une pléthore de vie dans un décor de ruines ; des constructions à moitié détruites et qui n'ont plus leurs trois dimensions, devenues toutes plates comme des découpures d'ombres chinoises ; des pans de murs avec des trous dedans, et qui ne se raccordent à rien, des cheminées tronquées comme des colonnes de sépultures ; des cimetières, le long des routes, des tombes, des tombes, des tombes, des croix de bois, la mort fleurie, honorée et vite oubliée, dans la course des cyclistes, des pétrolettes et des automobiles. Une vie grouillante, intense, pressée et indifférente, des appels, des crépitements de mitrailleuses, des salves, au loin ; le silence, puis du bruit encore ; dans le ciel, un nuage blanc, un sifflement, un obus décrivant sa trajectoire, un ballon captif au bout d'une corde, monte; et, — si incessante que bientôt, accoutumés, vous ne l'entendez plus, — la canonnade.

Madame Laplanche, joyeuse à la fois et saisie d'épouvante, rit, pleure, regarde les tiges de fer, les poutres qui pendent des faîtes sans ardoises ni tuiles, les arbres décapités, les branches hachées, le cloaque où la voiture s'embourbe pour faire de la place à un détachement de soldats — la dévastation — et au milieu de ce sinistre chaos, des chansons, des hommes, des hommes boueux qui chantent, visages de santé, par centaines, par milliers, anonymes, des hommes parmi lesquels, peut-être, le papa du paquet qui pleure dans les bras de sa mère, chante aussi.

Un passage à niveau ; une sentinelle. Voici V..., le dernier petit village, et puis la tranchée. Le long d'une palissade de planches, des femmes, comme un jour de foire, se tiennent, assises ou debout, leurs paniers à terre. De la volaille, des lapins, des légumes frais. Une de ces femmes porte sur un éventaire : papier à lettres, chaînes de montre, menus objets dont elle tire un gros profit.

Madame Laplanche est à l'orifice du boyau. C'est de ces coulisses que, peut-être, *il* va sortir.

Elle s'enhardit, elle demande ; elle arrête les hommes : ont-ils vu le caporal Laplanche?

— Laplanche?

— Il a été évacué il y a trois jours.

— Blessé?

— Ah ! oui, ceux qui en sont revenus, ils peuvent dire que la mort ne veut pas d'eux...

Où est-il? Madame Laplanche ne se rappelle pas comment, elle aussi, en est revenue. Quand elle rentra à Paris, Laplanche était au Val-de-Grâce.

Une lettre du front.

4 décembre 1914.

« J'ai vu enfin notre sergent. J'avais appris que des chasseurs à pied redescendaient de Belgique, et cette fameuse ...e division dont nous sommes tous deux. Je suis donc allé de cantonnements en cantonnements, de granges en granges, criant : « Sergent Desroches ! Sergent Desroches ! » Tous dorment encore, harassés d'une longue étape de nuit ; mais, peu m'importe d'en réveiller cinquante pour en trouver un. Enfin, de sous un tas de vêtements bleus, une voix sort, lourde et grognante : — Et quoi? — C'est Cacan ! — Quel cri et quel bond !... Ah ! vieux, comment vas-tu? — Car tous deux sommes aussi grognards l'un que l'autre, et faits aux usages militaires.

« Ses traits sont accentués par la vie brutale. Sourcils tendus et allures brusques, et sans transition, tout d'un coup nonchalantes. Nos visages n'ont plus guère que deux expressions... mornes ou hilares...

« Au milieu de discussions confuses sur un tel qui a pris le lit de l'autre, quand tels et tels couchent sur la paille; assourdis par le vacarme de ces criards, nous avons tout de même pu nous demander des nouvelles de chez nous, et vous imaginez ce que c'est, de se retrouver dans ce chaos ! nous sommes restés cinq heures ensemble, nous communiquant par instant des lettres précieuses des êtres qui nous sont chers, nous les rendant sans commentaires, et continuant avec le voisin d'occasion à causer de popote, de rapines ou de faits de guerre.

« Tout de même, quelle joie de redevenir soi-même pendant quelques instants. J'ai pu prononcer et entendre votre nom !

oublier la guerre, un peu ! Voyez-vous, on cesse d'être soi-même, on est n'importe qui, jusqu'à ce que...

« Ah ! les cauchemars des blessés que je garde ! Et les testaments que j'ai lus — quelquefois à moi dictés ! Braves gens que la mort délivre du militaire, et laisse paraître enfin ce qu'ils sont en réalité. On ne peut pas, on ne peut naturellement pas être autre chose qu'une brute, et ne pas souhaiter d'en être une pendant ces longues heures vides. On ne peut penser — il ne le faut pas. On ne peut agir — on ne peut ni lire, ni écrire, car la pensée libre vous donne le « cafard », — on ne peut q e dormir, ou boire, ou jouer aux cartes... Ou être une brute gueularde et sans morale.

« Nous avons dîné ensemble, il m'avait invité au *mess* et nous vous aurions voulu à cette table de sous-officiers de tous âges, de tous pays, de toutes conditions ; les uns tout neufs, qui n'ont presque pas vu le feu, les autres, vieux de quatre mois de guerre, et de tous les combats. Au dessert, ils se lèvent, et chacun lance sa petite romance. Il y a le comique, il y a le ténor qui module, et le chanteur sentimental qui « nuance », les yeux à demi clos, et une grimace pour sourire.

« Après, Marcel m'accompagnant un peu sur la route noire, à l'abri d'une encoignure, nous avons pu causer seuls. Et vous étiez encore présent. J'avais lu ses notes, dans son carnet. Entre autres choses, m'avait frappé cette crainte de ne pas en faire assez ; tout ce que l'on a le droit de reprocher au « militaire », il le retourne contre lui-même. Pour un cœur comme le sien, le « *n't'en fais pas* » qui est le mot d'ordre, au repos, est un défi à l'enthousiasme. Il ne faut surtout pas être différent des autres. Je crois qu'il a eu très peur de descendre au niveau commun, et qu'il a beaucoup souffert de l'isolement parmi ces masses d'hommes.

« C'est très difficile de voir claire sa route à travers la discipline.

« Prenez n'importe lequel de ces hommes, il vous dira « Vivement la paix ! » et quelques moments après, dites-lui que l'Allemagne cherche à négocier avec l'un des alliés : le citoyen revient à lui, et alors, quelle résolution ! Il faudrait que les officiers comprissent bien, et les eussent eux-mêmes, les senti-

ments du moindre paysan. Trop de fois les formules militaires éteignent chez l'officier ce qui pourrait faire la *communion*. On aurait pu aviver la flamme, mais n'importe, cela ira jusqu'au bout, si loin soit-il. Au moment du danger, chacun redevient « soi », avec le souci de bien faire et de briller, qui est au fond de tous les Français.

« Ce qui bientôt sera impossible, c'est le civil. Il nous gêne, et nous le martyrisons. Et pour nous, en effet, il est un suspect. C'est par lui que filent les renseignements ; et pour nos vivres, il empiète sur nos rations, dans nos marches, il encombre la route. Le rêve c'est un pays évacué, où l'ennemi n'est plus et où l'on fait militairement ce que l'on veut. On s'installe bien en démolissant tout ce qui gêne. On allume le feu avec des meubles fragiles qui font du petit bois, et le pied d'une table en chêne tourné est une bûche autrement commode que le bois de sciage de l'habitant. Il n'y a pas à discuter. On vous répond, bourru et indigné : « Et ceux qui ont tout perdu alors?... Faudrait qu'à ce salop-là la guerre lui profite? » Car voilà le fond de tout : l'égalité. C'est peut-être l'obsession des charniers où tous se ressemblent, qui nous fait si égalitaires.

« Comment la nation vivra-t-elle durant ces jours et ces jours que la guerre durera encore? Car il n'y a pas, il faut que la vie reprenne avec tout son trafic et son commerce. Que les écoles soient suivies; que les navires importent des produits, et les hommes qui restent, les manufacturent. Le paysan ne lâche pas son champ, sous les obus parfois, il le soigne et prépare la germination prochaine. (Ils sont têtus dans ce Nord, et autour des canons de troisième ligne, ils viennent cultiver, suivant pas à pas le terrain conquis... la force de vie dans ceux-là !) Un jour, peut-être proche, nous allons donner un effort probablement décisif. Nous sentons que l'on prépare quelque chose, on doit fabriquer des canons de grosse artillerie (on les avait négligés), des obus (depuis un mois déjà, on recherche des ouvrie s tourneurs); nous sentons comme un lutteur qui reprend souffle et va retendre ses nerfs. Maintenant, au travail ! comme les paysans entêtés à suivre les saisons, malgré les cataclysmes. Ce qui serait épouvantable, ce serait que, derrière les troupes, on renonçât à la lutte, et que la vie

devînt impossible, à notre retour, quand il y aura de grandes choses à faire. Ces jours-ci ont été très bons et il y a d'excellente besogne d'accomplic. Les Russes ont tout de même servi de « teinture d'iode » et décongestionnent ce front. Cette bonne besogne en prépare d'autre, et nous voyons se former de nouvelles divisions que l'on entraîne au nez des « Boches ».

« Mon maître bien cher, voici mon tour d'aller dormir, je vous quitte, ceci partira tel quel, car je tombe de sommeille. A vous de tout cœur.

« F. C. »

10 décembre.

Une feuille maculée, prise dans le calepin d'un camarade, et puis une autre, de couleur bise, papier de sac à sel. Une partie de la lettre écrite au crayon Conté, l'autre à la plume, d'une encre étendue de salive et de tabac. Des notes, des impressions, des renseignements souvent biffés; des mots qui manquent; des réticences de modestie.

Ces lettres de militaires nous raccrochent à la vie, par une chaîne qui s'allonge ou se raccourcit, selon les jours : puisse-t-elle ne pas se rompre dans cette solitude des êtres que les séparations livrent au désarroi !

Deux hommes se retrouvent là-bas, perdus dans la foule des régiments, comme des épingles d'une même pelote dans la paille d'un champ. Leurs haleines avinées se croisent, les jurons grasseyent ; deux bonshommes de glaise, sur une litière de fumier, des butors parmi les charognes ; mais entre deux bouchées de cervelas ou de « singe », les voix rauques s'adoucissent. Ces deux-là parlent d'un troisième, ils prononcent un nom, et leur affection géminée le répète comme dans une prière d'enfants.

S'ils le voyaient, cet autre, ainsi que les chrétiens croient que Dieu voit les hommes ! S'ils savaient ! Ceux qui se sentent égarés dans l'inconnu des camaraderies sanguinaires, si près, si loin de cet Auteuil qu'ils imaginent demeuré pareil, mais où tout s'assombrit et s'efface...

Ciel bleu d'ardoise mouillée, vent dans les arbres aux mousses trop vertes, rayons horizontaux du bas soleil d'hiver,

fenêtres des immeubles d'en face, matinée de ce 10 décembre 1914 ! Le balai mécanique rase la trame des vieux entrelacs de Smyrne sur lesquels j'ai grandi, que tous les miens ont foulés, par combien de pieds usés qui tour à tour se sont déchaussés pour le suaire... Nous prendrons bientôt le même chemin, vers les hauteurs de Passy, aux cyprès faméliques. Je traîne mes sandales dolentes sur les entrelacs du tapis, en relisant mes feuilles de papier de sac à sel.

Le Destin réunit deux hommes, à confronter leurs métamorphoses dans la lueur d'un sanglant crépuscule, ou dans le gel de la lune à son premier quartier. Et quelque chose de moi-même, impondérable émanation, fait un cercle visible autour de leurs capuchons, un halo qui tremble comme les feux follets dont la sentinelle, pendant les nuits de garde, s'angoisse au voisinage des charniers.

Nous trois, dépouillés de nos enveloppes de jadis, telles qu'elles apparaissaient dans l'atelier aujourd'hui désert, nous, revenants, fantômes de temps révolus, recherchons parmi les ruines, des restes. Trois noms volent dans la ténèbre, tels les phalènes qu'un coup de vent rapproche, qu'un autre plus fort dispersera.

*
* *

On dit que la vie est la seule chose qui nous appartienne : Folie ! Nous appartient-elle? Du moins pouvons-nous la donner.

Si nous ne donnions qu'elle, serait-ce assez?

« Un homme ne compte pas, écrit William James, si incapable d'aucun sacrifice ; et d'autre part quelles que soient ses faiblesses, s'il est prêt à donner sa vie pour la cause qui lui est sacrée, son héroïsme l'ennoblit assez pour que nous passions sur tout le reste. Quand même il nous serait inférieur à bien des égards, si nous nous cramponnons à la vie, tandis qu'il s'en défait comme on jette une fleur, nous sentons que cet homme nous dépasse. Chacun de nous est intimement persuadé qu'il rachèterait ses fautes aisément, s'il pouvait traiter sa propre vie avec cette magnanime indifférence. C'est un mystère métaphysique dont le bon sens lui-même a quelque

intuition, qu'en embrassant la mort vous vivez de la vie la plus haute, la plus intense, la plus parfaite, dont l'acétisme a été toujours, dans le monde, le fidèle champion. La folie de la croix, que l'intelligence se refuse à comprendre, conserve à jamais sa signification profonde et vivante... »

Odon déclame ces phrases du célèbre philosophe américain, ces phrases choisies; Odon l'élégant qui trépigne dans l'impatience d'une mort réparatrice, et croit avoir à racheter son inutilité ou ses vices. Rachat ! Rachat ?

Odon revient des bords de l'Yser où tout, de lui, sauf son anodin visage, fut déchiqueté par un obus. L'oisif voluptueux, l'inutile et las essayeur de toutes les délices, s'est senti supérieur à ce dont il se croyait capable. N'aviez-vous donc rien aimé, ni cru à rien, Odon?

— Pour la première fois, — dit-il, — j'ai fait quelque chose de propre, j'ai vu que je pourrais valoir quelque chose.

Modestie touchante d'Odon, qui, jusqu'ici, prit trop de soin de la cacher aux autres. Il se vanta, dilettante, d'être un égoïste.

Nous ne demandons pas de si humbles contritions à ceux qui reviennent vivants des bords de l'Yser. J'admire tout chez ceux qui reviennent de la Mort. Laissez-nous vous vénérer.

Vous a-t-il donc fallu, Odon, le délire du carnage, et l'ivresse d'un assaut dans les fumées de la poudre, pour que vous connussiez la sainte exaltation? Enfin ! Odon, vous vous êtes conduit d'une façon bien magnifique. Vous comprendrez mieux, maintenant, la vie ; il faut l'avoir chérie, pour que s'en défaire comme d'une fleur soit un geste sublime.

L'héroïsme ne semble permis au soldat que rarement — mais toujours le sacrifice, à quoi il ne se soustrait que par le crime, et au prix de sa propre déchéance.

La guerre donne une rude leçon d'humilité à l'orgueilleux.

Le soldat n'a pas à juger si la *cause est juste*, et elle lui doit être sainte, par delà les limites assignées à sa raison. Instinct ou loi subie, qu'il ne cherche pas à comprendre. A la guerre, la liberté de l'individu peut être nulle, et le plus cruel pour lui, mais le plus noble aussi, c'est qu'elle le soit dans l'ano-

nymat d'une égalité incessante. La guerre commande toutes les vertus dont une seule, en temps de paix, signale un homme à notre respect.

Maîtriser ses nerfs : pour certains, devoir surhumain. Essayer de faire mieux que les autres : magnanime effort. Cherche l'occasion héroïque : peut-être te fuira-t-elle toujours. Sois amputé d'un bras et d'une jambe, meurs dans d'horribles souffrances : ce n'est pas encore assez, car tu veux, héros, que ton acte comporte le choix, la conscience pleine du risque, la responsabilité, et le don de toi-même, qui est plus, écoute-moi, qu'une fleur qu'on jette négligemment.

Lisez les citations à l'ordre du jour. Pour une de ces missions d'honneur, réparties comme les corvées et les rations de soupe : le chef a besoin d'un homme ; quatre lèvent la main, veulent être celui-là : quatre héros, comme celui qui se précipite sous le tramway pour sauver l'inconnue qui tombe; comme celui qui refuse une place dans la barque au moment du naufrage; comme votre ordonnance, Odon, quand elle accourut parmi la mitraille, pour vous empêcher d'être fait prisonnier. Et vous ne croyiez pas que cet homme fût de la même race que vous !

Ceux-là sont des héros nés. Dans la guerre, et hors de la guerre. Mais la guerre unificatrice brouille les noms, comme les numéros, pêle-mêle, dans un sac de loto, qu'une main, plongée dans le noir, en tire au hasard. La guerre moderne porte en elle la fatalité du cataclysme; elle étouffe sous sa pluie de cendre la voix du héros dont elle cache le geste.

Nous disons qu'il « est tombé au champ d'honneur » et nous avons encore des formules plus sèches. « Heldentod » est celle dont l'Allemagne ennoblit la mort de ses plus obscurs soldats.

Non, en voulant embrasser la mort, vous ne vécûtes pas, Odon, la seule vie qui vaille, ni la plus haute, si la plus intense. La page de William James est écrite pour les salons; elle sonne, aujourd'hui, comme le discours cauteleux d'un professeur à la table du riche.

Ne méprisez rien, et surtout pas la vie, vous qui avez vu la mort sans effroi!

Tout semble fade, cet hiver, qui n'est pas jailli de la source

d'amertume où les lèvres gercées trompent leur soif. Ne parlons pas aux soldats d'ascétisme ; qu'ils surmontent l'horreur de la mort, par passion de la vie, par amour de ceux qu'ils aiment, de ce qu'ils regrettent d'avoir quitté, de ce qu'ils veulent perpétuer, de ce qu'ils voient dans la nuit qui n'est pas menteuse, elle, l'impitoyable nettoyeuse des cerveaux.

« Parle, parle, sergent! Je ne comprends pas tout ce que tu dis, mais ta voix est un son de vie dans le concert de la mort. »

Matinée de ce décembre 1914, ciel bleu d'ardoises mouillées, squelettes des arbres aux mousses d'un vert métallique sous le soleil sans chaleur, solitude des fenêtres derrière les palissades nues du jardin, paysage d'agonie, combien vous rendez plus précieux et plus désirable le juillet assoupi dans sa chaleur de vie!

Une lettre du front.

« Ainsi, parce que je vous demande des « nouvelles » vous avez cru que je souhaite des journaux. Que non ! nous en avons ici, quelques-uns arrivent et nous ne les lisons que pour passer le temps : ils ne nous intéressent pas.

« A part ce qui transparaît des efforts de la diplomatie, nous n'y trouvons rien de ce que nous désirerions tant savoir et qui nous obsède et nous inquiète : votre vie à vous tous, vos pensées, ce que vous faites tous, en attendant ainsi. Nous voudrions tant qu'en ouvrant un de ces journaux, ce fût comme une grande lettre de vous tous, et croire entendre de chères voix parlant de vos petits soucis à côté de notre grand devoir. Elles sont si précieuses, ces lettres de famille où l'on nous dit que tel jour il a fait froid, que des poussins sont nés ou que la mare sera vidée... Savez-vous que nous sommes bien surpris qu'il n'y ait plus d'accidents de tramways ! Nous restons sceptiques — et nous lisons par désœuvrement ces histoires de héros dont les journaux sont pleins et dont déjà un journal, fait exprès pour nous, nous fatigue.

« Au fait, il est vrai que vous, n'est-ce pas, ces histoires vous intéressent? et ne songeant qu'à nous, il vous plaît

qu'on vous donne de nous un portrait « arrangé » comme les photographies offertes en prime par les grands magasins. Nous ne pouvons tout de même regarder sans raillerie l'image d'un monsieur si avantageusement campé devant l'éternité.

« Je suis certain que, chezvous, les garçons allant au collège portent un bonnet de police et tendent le jarret en rêvant à la manière de devenir un héros. Ils ne savent pas, les chers gosses, que cette gloire n'a pas d'éclat ici, et que nous sommes des hommes tout ordinaires sur lesquels le sort s'appesantit. Sous l'étreinte chacun réagit à sa manière, selon ses forces, ses nerfs, heureux s'il peut n'être pas au-dessous de la circonstance.

« Nous sommes ici pour le devoir; l'accomplir nous suffit et qui cherche la gloire ou défie le sort, nous agace; il a un peu l'air, celui-là, d'un avantageux qui se pavane devant nos pensées douloureuses. Nous savons si bien que, même pour la gloire, le hasard ici encore est dieu. C'est à lui que nous devons et le poste dangereux où nous tomberons obscurément, et la place en lumière où l'honneur nous touchera. Combien reposent sous un tertre anonyme, qui mériteraient la stèle des héros ! Seuls, des camarades répètent leurs noms et honorent leur mémoire; on ne sait pas toujours ce qu'ils ont fait ; mais on sait ce qu'ils valurent parmi ceux qui attendent leur tour de combat, comme on attend la corvée, en exigeant que ce ne soit pas toujours les mêmes qui y aillent. Nous savons lesquels n'écoutent jamais l'épouvante. Nous connaissons les braves avant qu'ils se connaissent eux-mêmes, et ceux que l'occasion a déjà révélés, leurs noms sont sur toutes les lèvres et, à leur passage, les faibles se rapprochent d'eux pour s'encourager. ». . . . . .

*
* *

« J'avoue, m'écrit Philipp, de Dixmude, que si l'on n'objecte pas d'argument plus sérieux contre la guerre que ses inconforts et ses privations dans l'ordre de la vie matérielle, je ne vois pas le bien-fondé des plaintes pacifistes. L'humanité ne peut pas se révolter contre ses souffrances, plus que contre l'accouchement par exemple, qui est douloureux aussi, et

dont l'inévitabilité est admise par les mères. La guerre est la suprême exigence que la nature impose au sexe mâle, comme la parturition aux femmes. Les guerres sont les tortures de l'enfantement de l'ère nouvelle... *British Head Quarters.* »

Ces lignes sur un grand papier-diplomate, luisant, solide, timbré aux armes d'Angleterre. Le gamin qui les écrit était encore à Oxford, il y a six mois. Il méprisait l'action, croyait à la sainteté de l'art, à l'inutilité du mouvement qui dérange les lignes, entre son sofa où il fumait l'opium, et son *harpsichord* sur lequel il joue des fugues de Bach !

« Dans les moments de repos, il y a près d'ici un piano et je continuerais mes études du grand Sébastien, si je n'étais aussi sollicité d'accompagner mes chanteurs de camarades, amateurs du « *Gaiety* ».

« *Tipperary* », « *Beautiful Baby Doll* », et « *Cant you go back to Michigan* » sont parmi les disconforts de la campagne, les plus pénibles pour votre petit « *Father Bach !* »

Une photographie, dans la même enveloppe, représente Philipp avec une moustache noire et des yeux qui reviennent de l'autre monde. Mélancolie pathétique de cette silhouette en khaki ; métempsychose ! Je dresse cette image à côté de la reproduction du groupe de deux petits garçons et de deux filles que je faisais poser avec tant de peine, pendant qu'Aunt Brunnel lisait à haute voix les aventures de Mr. Pickwick.

Philipp n'écoutait rien, mais éclatait de rire, chaque fois que mes lunettes tombaient sur le parquet. C'était à cette époque-ci, un peu avant Noël, et l'on se préparait à partir pour le Nord, chez le grand-père, auprès de ses fabriques du Northumberland. Philipp s'est engagé, comme devait le faire l'héritier du baronnet, le futur directeur du Creusot de l'Angleterre. Jim, seize ans, veut s'échapper d'Eton et imitera son frère aîné. Marjorie interrompt son rêve d'*Alice in Wonderland* pour faire la cuisine des réfugiés belges, et Cynthia apprend à bander des plaies.

* * *

Scarborough vient d'être bombardé par la flotte allemande ; elle est venue ; elle a tiré ses boulets ; elle est repartie comme

elle était venue. Londres attend les zeppelins. « Bon pour le recrutement », grogne Kitchener.

Un secrétaire de l'ambassade à Paris, me téléphone que la grande victoire navale de la semaine dernière (navires allemands capturés là-bas, là-bas, dans l'océan Pacifique — et dont nos journaux ne parlent pas) est un fait gigantesque pour le commerce et le ravitaillement, que l'on ne doit pas arrêter son attention sur une misérable plaisanterie comme celle de Scarborough. Pourquoi l'ambassade ne force-t-elle pas nos journaux à nous donner ces bonnes nouvelles?

Personne en France ne se doute, en effet de l'œuvre colossale que l'Angleterre accomplit dans le silence hautain de son Amirauté. Sans elle, que seraient nos côtes de la Manche et de l'Océan? Elle nettoie les mers en traînant un grand filet où se prennent les bateaux ennemis comme du *white bait* dans la Tamise.

Nous ne pouvons oublier les paroles de Kitchener : « Même Paris dévasté, et aurions-nous à descendre jusqu'aux Pyrénées nous reprendrions l'offensive et serions vainqueurs, ensuite. » Propos de cabinet sur les bords de la Tamise, tenus devant le feu, avant d'aller à l'Alhambra. L'Angleterre n'est, pas plus que la Russie, angoissée.

Londres s'amuse encore. Londres dira toujours : *No use making one self too miserable.* Vienne danse au son des czardas; Berlin est à son ordinaire. Les deux jeunes comtes russes qui soignent leurs bronches à Cannes, nous écrivent qu'ils n'ont pas un parent ni un ami sur le front : « Est-ce que vous seriez troublé de l'expédition à Madagascar?... » demandent-ils.

Non, il n'y a pas *la* guerre, mais *des* guerres. Tenons à la nôtre, Français de l'Ile-de-France qui y avons nos fils et nos amis.

Mais comment toutes ces guerres vont-elles se fondre et s'achever en un bouquet de fusées d'artifice?

Je suis chez moi, à Paris, la pensée aussi lucide que celle de Lord Kitchener, mais ma pensée ne rejoint pas toujours la sienne. Pour nous, la guerre ne se passe pas sur la terre étrangère!

*
* *

Le Gouvernement est rentré à Paris.

« *La vie reprend* » ; des affiches de cinémas, de music-halls, de concerts et de théâtres, bariolent les kiosques Morris qui, hier encore striés de bleu, de blanc et de rouge, ressemblaient à des guérites de sentinelles.

Le Parlement va siéger, les magasins rouvrent ; le gaz s'allume, les rues s'encombrent de voitures ; le mot d'ordre est : « Reprise des affaires », confiance, sérénité.

Tel officier écrit à sa famille : « Surtout pas de mélancolie. Ne changez rien à vos habitudes. » Et il conseille les visites, les cadeaux du jour de l'an. C'est la trêve des confiseurs. Une vie factice s'organise à l'instar de Berlin et de Vienne. Paris, si digne et si lavé de ses taches, le Paris d'hier va faire des grâces, vaporise ses parfums de femmes, comme pour faire oublier l'incongru voisinage.

La politique reprend langue. Les partis doublent leurs provisions de cartouches et mettent la main sur le revolver.

« La réaction, par le prêtre, essaie de se saisir de la tranchée, laquelle son adversaire lui cède, exaspéré.

« Qui ne voit donc que nous sommes entre les mains de ceux qui, ne voulant pas la guerre, sans préparation, mais l'ayant acceptée et prônée même, au nom de l'égalité, de la liberté et de la justice, ont plus d'action que vous, timides d'hier, sur un peuple qu'ils ont mentalement formé à leur manière? Les uns agissent avec les autres, pour nous tous, dans la collaboration de ces heures décisives, loin de la politique.

« Ayant besoin de toutes les bonnes volontés et de tous les optimismes même les plus suspects, il n'est pas encore temps de nous épier et de nous reconnaître. Accommodons-nous des voisinages indésirables, quitte à les déplorer plus tard, quand nous serons vainqueurs. »

Ainsi parle mon ami le député socialiste, mais est-il sûr que ses collègues *ne s'épient pas*? Il revient de la guerre. Qu'il attende!

Les parlementaires sont gardés par des flottilles d'aéro-

planes au-dessus du Palais-Bourbon. Pourquoi sont-ils partis, s'ils devaient revenir si tôt? Si demain l'ennemi faisait une nouvelle marche contre Paris, un autre départ ne serait plus possible. Le président et ses ministres auraient à jouer les Bourgeois de Calais. La corde au cou. Et pourtant, leur devoir serait ailleurs que dans Paris.

Les pianos se font entendre quand on passe sous les fenêtres. Pourquoi ? Le Gouvernement est rentré. Sécurité dans l'air. Alors la guerre est finie? Voulez-vous donc la paix?

Les Parisiennes en allant faire leurs emplettes de jour de l'an, dépliant leur journal, ont lu ceci : « Bombardement de la côte anglaise par la flotte allemande. » La flotte fraîche sort de sa boîte de joujoux pour Christmas, quitte ses eaux avec lesquelles la couleur dont elle est peinte se confond, et surprend la Licorne endormie dans son île. Asquith, Churchill, Lord Charles Beresford, chacun occupé à manger vos rôties à l'heure du thé, qu'avez-vous pensé, en recevant les télégrammes de Scarborough?

*
* *

La princesse T. de X... est allée voir son mari, près du front.

Elle le rencontra à la poste, où, vaguemestre, il portait la correspondance de son bataillon. Le prince savait que sa femme devait tenter le voyage, mais ignorait quand.

Surpris, d'abord, il ne la reconnaît pas dans son tailleur « genre guerre » et sa toque de toile cirée. Il laisse choir le paquet de lettres qu'il tient dans son sarrau. On s'embrasse, il demande des nouvelles des enfants, et puis se tait, n'ayant plus rien à dire. On ne va pas ainsi au pays des héros.

— Maintenant que je t'ai vue, c'est bien, va-t-en. Je n'ai rien à te raconter.

— Mais, je suis venue de Biarritz, jusqu'ici, — dit-elle.

— Merci, f... ton camp !

Elle lui apportait des tricots, des passe-montagnes. Le vaguemestre, dédaigneux, regarde et ordonne :

— Remporte cela ; ce n'est pas d'ordonnance. Nous n'avons besoin de rien.

Madame de X... fut mieux reçue par ceux qui ne sont pas son mari. Elle a pris un repas dans la tranchée, et sa malle, dans la gare de Biarritz, était lourde de casques, de fer barbelé, et de quelques balles dum-dum, quand elle débarqua, décidée à ne plus faire de zèle.

18 décembre.

Alain, pour deux jours à Paris, demande à sa sœur où l'on peut danser. Y a-t-il un Ciro's?

— Vous vous morfondez là, comme si ce n'était pas assez que nous battions la semelle dans la neige. Dansez donc !

Son meilleur ami était mort la veille, dans ses bras. Alain a reçu la médaille militaire et fut blessé deux fois.

Que la vie continue : telle est la loi, et sans doute la sagesse.

22 décembre.

— La victoire s'installe lentement mais sûrement. Nous en sommes à l'acte ennuyeux et traînant du drame, avant la magnifique scène finale qui le dénoue, — dit Jean, tout ébloui des spectacles aériens. Compagnon de Garros, il voit la guerre en poète qui laisse la terre, bien loin, en bas, sous son biplan.

Mais comment la victoire s'organise-t-elle? Je vais m'enquérir auprès de mon ami le député qui est revenu siéger, après quatre mois de campagne.

Une conversation avec lui nous ramène ici-bas. Ses poches sont pleines de lettres de soldats, camarades socialistes; des ouvriers, des artisans intellectuels. A entendre cet autre son de la douleur — moins résignée — du citoyen encore dans la vie de luttes, de revendications, de libre examen, de révolte sociale, je me demande quelle sera l'attitude des parlementaires. Vont-ils recommencer à « causer »?

Ces hommes supplient qu'on les relève. Ils n'en peuvent plus. Ils n'ont pas le soutien moral d'une foi religieuse ou profonde ou d'occasion, qui aide les autres dans le constant voisinage de la mort.

La force morale et la force physique ont leurs limites, dans

le gel, la neige et l'inconfort des disciplines. L'esprit critique des électeurs de T... n'est pas endormi par les promesses d'une vie future.

Pour eux, il n'y a pas de Dieu qui nous surveille d'entre les nuages, ils ne se gênent pas pour avouer leurs angoisses, et s'ils adressent des prières, ce n'est pas aux saints, mais à leurs mandataires du Corps législatif.

X... a confiance dans les « camarades », mais « il est urgent que le Parlement siège, et que les députés servent de « *régulateurs de l'administration militaire* ».

Nous devinons déjà quel est l'ennemi, non encore avoué, quels sont les noms suspects des chefs entre les mains desquels la France, un bandeau sur les yeux, a remis ses pouvoirs. Les « camarades demandent à voir » : cinq mois de crédit, cinq mois d'applaudissement à des actes joués derrière le rideau de fer. Va-t-on réclamer aujourd'hui la grande lumière pour tous, et que les vedettes de la troupe défilent devant la rampe?

Il n'est pas encore temps de juger; va-t-on exiger des représailles?

X..., avant de venir dîner, hier soir, est allé voir M. Poincaré.

Le président, en chapeau mou, molletières, tenue de campagne, car il revient du front, possède « la plus absolue confiance ». Les membres du Gouvernement partagent cet optimisme serein et leur opinion s'exprime par les mots : « Nous les tenons ! »

— Ne les portons-nous pas plutôt sur nos épaules?

— Nos lignes sont maintenant si fortes, qu'il serait impossible de les percer.

Les Allemands s'expriment de même, quant à leurs armées, leurs positions, leurs retranchements.

Si nous sommes de chaque côté inamovibles, c'est une muraille de la Chine. La muraille de la Chine est debout depuis combien de siècles?

La muraille de la Chine gémit. La boue monte jusqu'à la ceinture des hommes à qui sont infligées des souffrances telles, que jamais notre planète n'en connut de semblables. C'est dans cette géhenne, perdue dans les brumes du solstice d'hiver,

que la France militaire apprend son métier, comme dans un four à bachot, met les bouchées doubles, rattrape en quelques semaines le temps perdu, sûre de son génie créateur.

De l'autre côté de la muraille, il y a de bons élèves, des « forts en thème » qui pleurent et s'impatientent de ne pas retourner pour la fin de l'année à Berlin, manger l'oie de Noël dans leurs maisons intactes. Ce que le kaiser leur a promis.

C'est, d'un côté et de l'autre, la popote ensanglantée, le fourneau, la marmite grasse d'une cuisine régimentaire, l'hivernage raidi de sommeil; c'est la guerre morne, la terre vue comme par les chiens, qui marchent la tête basse. Plus haut, l'aviateur file à travers l'espace « survole » les régiments, les divisions, les armées, le soleil ou la lune dans l'œil, se trompe sur les différentes nuances de khaki, de brun ou de beige, laisse tomber des bombes sur ses frères comme sur ses ennemis, tape dans le tas, sans y voir, et s'évade vers le zénith.

C'est peut-être là-haut, dans les nuages, que tu te ferais des idées nettes!...

A miss T...

Londres, 23 décembre.

Chère amie,

Il faut pourtant bien nous souhaiter quelque chose, à l'occasion de Christmas. Merci du *Home-made plum-pudding*, lequel nous mangerons mélancoliquement après-demain, en pensant à vous tous ; puisqu'il ne serait point sage de souhaiter pour nos deux pays la fin prochaine de ces horreurs, souhaitons-nous la force d'âme, la patience, la résolution, sans quoi nous n'atteindrions pas le but de tant d'efforts déjà accomplis, de tant d'autres que la patrie exigera encore, pour abattre le géant. Avec vous, j'ose écrire ce mot ; en public, il serait interdit, du moins ici, où je me rends compte que la fiction est nécessaire. Et tant mieux qu'on ignore si complètement l'ogre qui aiguise la lame de son coutelas à dépecer l'Europe.

Si les échecs de vos armes ou une surprise comme celle de Scarborough fouettent vos énergies, nous avons besoin de

croire au succès. De nos journaux, les hommes du front ne lisent que le *communiqué* : le reste, ces braves l'appellent « guerre pour les civils ». Eh ! bien, nos journaux sont excellents, leurs articles, la littérature qui convient à la ville.

Le plus admirable, c'est que jusqu'ici des esprits sceptiques et judicieux à l'ordinaire se soumettent à la règle et récitent le nouveau catéchisme. Dans un immeuble parisien, chaque locataire partage les espérances de la concierge et ne se méfie que de l'espion inoffensif qui porte un nom « boche ». On répète : « Nous ne leur permettrons plus d'avoir ni un fusil, ni un canon, nous les écraserons comme des punaises », et l'on parle déjà de « l'anéantissement » définitif de l'Allemagne.

« Nous donnerons jusqu'à la dernière goutte de notre sang. » Cette formule ne suffirait-elle pas? Autour de moi, l'on objecte : Guillaume fixa des dates pour la prise de Paris, de Calais et de Varsovie ; pourquoi n'annoncerions-nous pas que nous ne nous arrêterons qu'à Berlin?

Une phraséologie encourageante est la colle qui sert à tenir ensemble les différents partis politiques, dans l'*union sacrée* des civils qui sera moins durable, je le crains, que celle de la troupe où l'union est une conséquence du péril, et une nécessité. Toutefois, n'oublions pas que « Poilu » sait lire, et qu'il connaît mieux que nous la lourdeur de sa tâche. Prenez garde qu'il ne se rie de nous.

On m'écrit : « Nous ne sommes ni dans la sociale, ni dans la réaction. C'est du bon sens, du gros bon sens, bien confiant en sa raison, sûr de sa cause juste. Mon cher Pitou ! Je l'aime beaucoup, même quand il est saoûl, ce qui lui arrive assez souvent. La guerre me révèle cette espèce de gens très terre à terre. Pas de génie, pas d'élan, même pas de vues sur la mission du pays, quoi qu'en aient dit les « genre Hervé » ; tout bonnement la conception claire que l'on doit d'abord se défendre contre les voleurs. Le sacrifice, la douleur, la ruine, nos hommes les supportent avec la volonté de tout rebâtir ensuite. »

Admirables caractères d'hommes, ces Français de 1914 que vous apprécierez bientôt, puisque vos amies, les misses W... vous prendront dans l'ambulance qu'elles organisent en Normandie.

Nos pauvres campagnards seront surpris de vos soins, de

vos manières, et ils vous étonneront aussi. Je vois d'ici votre ambulance modèle, dans le village que vous allez secouer de sa torpeur. Avec l'administration du service médical, vous aurez peut-être des démêlés...

Félicien n'y tient plus, je n'ai qu'une crainte, c'est qu'il ne parvienne un de ces jours à jeter aux orties son sarrau d'infirmier. Il a rejoint Desroches, le nouveau sergent de chasseurs, qui a fini par partir pour le front (car chacun y va, s'il le veut, quoi qu'on en dise). Cacan n'aura de cesse qu'il n'ait un fusil sur l'épaule, il juge plus nécessaire de tuer que de relever ceux qui tombent.

C'est une conception bien française du devoir patriotique, dont les conséquences sont incertaines : faut-il qu'un diplomate lâche son ambassade pour aller au front, qu'un fabricant de munitions dise adieu à ses ouvriers, qu'un médecin devienne colonel? Chez nous, je redoute un gaspillage ou une mauvaise répartition des valeurs et des spécialités : un homme y est rarement *in the right place*. Dès qu'un travail a pris forme, le Français se détourne vers un autre objet. Il a trop d'idées. Son imagination l'appelle ailleurs. Il veut toujours faire mieux et entreprendre autre chose.

Je ne dis pas cela pour mon ami, car je sais son enthousiasme et devine ses larmes, son découragement dans ces ambulances d'évacuation, démunies de tout, auprès des amputés dont l'insuffisance du service sanitaire double le nombre ; quelle rage de n'y pouvoir rien et de savoir ce qu'il faudrait faire !

Félicien est utile à ses malades avec la douceur maternelle de son geste, ses paroles affectueuses, son intelligence souple et inventive. Il est à la fois un ancien carabin et une « religieuse poilue », comme l'appellent ses malades; il est, avant tout, un organisateur ingénieux, un chef. Voilà l'homme qui balaye, vide des cuvettes et assiste au pansement des plaies par des doigts non lavés, sans même avoir le droit de faire flamber les ciseaux de l'opérateur.

Le service de santé, dans les postes de première ligne, plus improvisé qu'existant, aura commis de terribles fautes.

Routine, bâtons dans les roues, négligences, et surtout : rivalités bureaucratiques. Enfin, bientôt, vous serez admise à regarder derrière le paravent.

Chère amie, quelle lettre de Noël! Quel sera le prochain Christmas? Où le célèbrerons-nous? Quand pourrons-nous parler de choses moins graves? Peut-être jamais plus...

Je voudrais vous montrer les Christmas-cards que je reçois de Béthune : des prisonniers allemands, des faces rendues vertes par l'arrêt du sang, que la terreur plombe, des chevaux éventrés, des cadavres. L'art est vivant tout de même, si j'en juge d'après les merveilleux cahiers de croquis dont je vous expédie, par cette poste, un échantillon.

A bientôt !...

23 décembre.

Barrès n'a pas maintenu sa motion relative à la fête nationale de Jeanne d'Arc. Barrès a su plier, par discipline. Il ne faut pas mécontenter M. Homais ; Jeanne est suspecte.

Grande séance de rentrée. Personne n'a dit de paroles imprudentes ; la séance, voulue historique, et un pendant à celle du 4 août, fut digne et belle.

Il fallait une séance modèle pour nos ennemis et nos alliés, une séance que les câblogrammes porteraient au loin comme un écho du cri de la France. Les parlementaires ne montrent que la coque de l'œuf, avant de la briser. Qui dira ce que valent le blanc et le jaune?

Journaux enthousiastes ; discours de Viviani, discours de Paul Deschanel « un vrai petit bijou », m'a dit mon médecin.

Aujourd'hui, autre séance. Ce n'est point encore celle-ci, qu'on redoute.

Les parlotes de bureaux et de couloirs débrident les plaies, le pus tombe dans les crachoirs des buvettes ; mais « *il n'est pas possible*, écrit Barrès, *que les séances régulières de la Chambre et du Sénat reprennent; on ne pourrait pas éternellement les remplir de somptueuses draperies qui étouffent les querelles et les imprudences.* »

Il proteste contre des sessions en janvier. On n'étale pas aux yeux du public ses misères, comme les blessés ont tant envie de découvrir les leurs. Mais qui croit encore aux blessures sales? Habitude d'hôpital.

Taisons-nous ; laissons le cancer de guerre suivre son cours. Pour l'enrayer, espérons en le génie d'un grand inconnu qui

cherche dans son laboratoire un nouveau radium. Mais gare à celui-là ! Personne, alors, pour célébrer l'auteur de la découverte, pas plus qu'une Jeanne d'Arc ou une sainte Geneviève.

Chacun, une fois le remède trouvé, avec un clignement d'yeux désignera sa poitrine : c'est moi ! laissera-t-il entendre et s'appellera : « Bibi ». Et une autre guerre se prépare dans le Parlement. Les députés croient leur mission éternelle ; qu'une fois la paix signée, ils retourneront, chacun à son pupitre et à son fauteuil, comme des employés à leur ministère. Et il n'y aura rien de changé dans leurs âmes !

Le monde se transforme, un monde va naître et la fourmi n'interrompt pas son œuvre !

« L'union sacrée », si elle existe dans la partie de la nation qui, par la mort, recrée une vie, transforme l'humanité, existera-t-elle chez ceux qui ne songent qu'à replâtrer les fissures de la demeure ancestrale; chez cet autre qui bâtit la sienne avec de patientes économies, ou chez celui-là surtout dont le toit lui fut prêté, et qu'il ne lâchera plus? Nous parlions une langue nouvelle : que les parlementaires ne nous en enseignent pas encore une autre !

Il y a « union sacrée » entre nos défenseurs et nous qu'ils défendent, il y a union sacrée dans la partie de la nation qui est déjà dans la nouvelle cité qu'elle bâtit, sans le savoir, en s'offrant à la mort, hors du vieux monde qui se cramponne à la vie. Comment y aurait-il union chez ceux qui proposeraient, chacun son plan de reconstruction, ou de restaurer des ruines? Ne soyons pas des Viollet-Leduc.

Le futur s'élaborera dans les régions où le héros a fait l'union sacrée. Si, pour qu'elle se prolonge parmi nous, nous devions encore penser comme la concierge, soumettons-nous, ainsi que Maurice Barrès.

Les parlementaires, qu'ils s'occupent de nos fabriques de munitions. Combien d'obus aujourd'hui, combien pour demain, combien pour le printemps, et de quelle qualité? Voilà ce que je veux savoir. Faire plus, faire mieux, mais pas encore de représailles contre celui qui a failli ! Ne demandez pas s'il va à la messe, ou s'il est mécréant. Donnez-nous plus d'obus.

25 décembre, Noël.

Elle portait un voile de crêpe qui moulait son crâne. C'était un casque de crêpe, et elle était toute noire comme les cils de ses yeux, qui paraissent voir les choses, et ne voient que dans les âmes. Elle tenait un mouchoir sur ses lèvres, quand nous nous sommes dit adieu. Elle me regarda longuement par la vitre de son automobile, jusqu'à ce que je disparusse dans la voûte du métro.

Quand nous rencontrerons-nous sur cette place de la Concorde qu'elle ne croyait plus retrouver avec les colonnades de Gabriel, les fontaines et les chevaux de Marly?

La voilà déjà qui repart pour l'autre bout de l'Europe.

Jamais deux mains ne se pressèrent avec plus d'éloquence. Elle inclina sa tête comme une reine qui remercie en s'en allant.

Elle est venue par l'Allemagne, par l'Autriche et l'Italie.

Elle compara les capitales. Son cœur s'est angoissé dans Paris. Elle sait. Elle sent. Enfin, elle s'en va et je ne puis pas deviner la couleur de ses visions d'avenir, sous son casque de crêpe, dans la rue de Rivoli.

« Bien rares, les heures où, à des questions comprises, nous obtenons des réponses qui y répondent. Le jeu des propos interrompus qu'est la conversation journalière dérange inutilement les molécules de l'air. Point de départ et but opposés; va-et-vient des tramways qui passent à côté l'un de l'autre et ne se rencontreront pas sur leurs lignes parallèles... ou peut-être dans l'infini, qui est vraiment trop loin. Nous sommes entraînés dans ce rythme mécanique, et l'on ne s'étonne que si l'un des wagons déraille. Il se produit alors un tumulte, on s'empresse pour remettre la machine en marche, et l'on se relance sur les lignes parallèles.

« Les hommes se battront toujours à cause de la confusion de la parole, dans cette Tour de Babel. On se heurte contre la pensée irréductible : on en meurt dans les peuples, comme dans les ménages d'époux », m'a-t-elle dit.

C'est pourquoi nous devons nous taire en rentrant chez nous, et sourire et approuver, quelles que choses qui soient dites.

Elle et moi, nous nous sommes entendus.

Elle a dit encore : « Les bons se sont fait une âme de la *Légende dorée*. Ils croient à tout, acceptent tout, ignorent l'impossible. Les expulsés du Nord et de la Belgique, dont les maisons n'existent plus, même les corps coupés en plusieurs morceaux, se ressoudant comme par un miracle de saint Nicolas, se retrouveront, heureux et tels qu'avant, dans leurs demeures rebâties, pour la fête de l'Ascension.

Le premier dit : j'ai bien dormi,
Le second dit : et moi aussi,
Et le troisième répondit :
Je me croyais en Paradis.

Boucher, boucher ne t'enfuis pas,
Repens-toi, Dieu t'pardonnera !

« Dieu pardonnera, le boucher pardonnera, les enfants seront contents, coupés, hachés, recollés. »

*
* *

Bertrand, mon compagnon de collège est venu chez moi pour le jour de Noël. Il s'écrie en entrant :

— Quelle purification ! Que cela est beau ! Quel avenir splendide !

J'en suis témoin, Bertrand adresse depuis quarante-quatre ans des rogations au Ciel, et, Dieu soit loué ! Bertrand n'est pas mort avant que ne tombât la purificatrice averse de sang.

Puissions-nous glaner les blés futurs avec les coquelicots rouges, devenus géantes pivoines sombres, dans l'or des champs, et vivre heureux d'une hécatombe si pleinement réparatrice. Mais Bertrand, en cet obscur crépuscule de 1914 se rappelle-t-il que nous sommes à une époque où rien n'a, depuis longtemps, reçu de solution, où il n'y a plus la proportion juste entre les moyens et le but, l'effort et le résultat? Les hommes posent les chiffres, et s'arrêtent devant la preuve. Comme le bon lecteur de journaux, Bertrand croit à une « liquidation ». Il y a ceux qui s'attendent à une Révolution incomparable. Bertrand croit à un âge d'or; il s'apprête à

entrer dans la ronde des bienheureux qui tressent des guirlandes de pâquerettes et sourient séraphiquement, tels que J.-D. Ingres les représenta dans sa fresque de Dampierre.

Réconciliation, allégresse religieuse. Finale de la Sonate pour piano et violon de César Franck.

Le Paris de cette fin d'année 1914, obéit à l'ordre parti du front; les magasins illuminent, les petites boutiques du boulevard dressent leurs lampes d'acétylène, une foule se presse sur les trottoirs, des paquets de bonbons sous le bras, et les marchandes de fleurs poussent leurs charrettes où le houx se mélange aux blanches boules de gui.

Pourtant, il y a un nouveau timbre dans les journaux : *ne pas perdre patience, ne pas se déprimer.* Je crois que le mot *déprimer* est, pour la première fois, mis en noir sur du blanc, cet hiver. Le public s'attendait à une offensive, la grande marche en avant de Joffre. Et puis l'on cherche « l'*Espion* ». Quand le trouvera-t-on? N'y en a-t-il qu'un? En est-il plusieurs? Voici une question que Bertrand néglige.

Notre terre doit être bien étonnante, vue de la planète Sirius.

Dans l'éther, Garros mène sa bataille à lui tout seul. Sur son biplan, maître de ses ailes, de ses bombes, de sa tactique. Sa virtuosité d'aviateur est faite de son intelligence. Établissons, même dans la guerre, une préséance des cerveaux.

Deux artistes dans le ciel, duel des avions : Garros dans l'un, et H..., dans son taube. Les deux virtuoses, comme des bretteurs champions, s'étaient si souvent mesurés, que leurs passes, leurs feintes, leur rythme, leur sont reconnaissables comme le bouquet d'un vin à des dégustateurs professionnels.

Garros écoute, croit percevoir un son, entend et ne voit pas. C'est son rival d'hier, peut-être son ami, son égal, aujourd'hui l'adversaire qu'il faut abattre.

Ils se cherchent dans la nue. Garros plonge de l'aile gauche, l'autre fait de même ; des boucles savantes, entrelacs en huit, belles formes géométriques, ils inscrivent leur signature dans l'air : les deux chevaliers sans peur foncent l'un sur l'autre.

Serrement de cœur, angoisse... mais non, en voulant se détruire, ils s'évitent à cause de leur virtuosité même.

31 décembre.

Dans le *Times* d'hier, ces lignes que les journaux français reproduisent aujourd'hui : « Guerre dure, très dure, terriblement dure. La terre est de boue, le ciel est de boue, nos soldats sont des blocs de boue; boue liquide et froide où les hommes se meuvent. Elle remplit les culasses, on ne peut plus tirer, les hommes se battent à coups de crosse et à coups de poing. »

C'est pour cet holocauste qu'on prépare les petits jeunes gens que de grandes affiches vertes appellent aux cours du soir, jeudis et dimanches, après la soupe en famille. Cent cinquante et un jours ont fait — des Français — des Spartiates ; les mères admirables doivent sourire et encouragent, elles entrent, le cœur fier, dans la seconde année de guerre.

« Il les grignote. » On répète le mot de Joffre, dont la silhouette encourageante, placide, ronde, paterne, est celle d'un bon gros chien de garde, qui sait qu'il a le temps ; il grignote l'immense quartier de chair et d'os qu'il tient entre ses pattes.

Je suis seul éveillé dans la maison à attendre les douze coups de minuit. Ils l'attendent, nos amis de là-bas, et les carillons des villages, comme à Noël vont se mettre en branle, dans les plaines de boue et de sang ; le vin de Champagne, frappé par le gel, grésille sur des langues brûlantes de fièvre, comme de l'alcool sur une pelle rougie, et le suc de fête s'y consume immédiatement. Les sacs de bonbons, les chocolats à la crème dégringolent sur le fumier avec les papiers d'enveloppe des inutiles présents de la reconnaissance et de l'amour. Sur ma table, ces deux lettres, d'il y a huit jours :

Noël.

« ... Comme au temps jadis, je voudrais faire des vœux, pour vous, les vôtres, votre maison. Qu'en dépit des deuils, des larmes, persiste la coutume ! A la porte de l'Enfer, je veux songer à la vie comme si demain était à nous. Maison si chère, si accueillante, où des amitiés toujours attentives surent

embellir le spectacle de la vie, foyer de tendresse, restez intact !

« J'ai aux lèvres le goût de la mort, et de détruire devient un geste peut-être utile, s'il protège ce foyer, s'il prépare la matière de quoi seront faites des œuvres nouvelles.

« On entend des cloches, malgré le tonnerre des canons, et j'aime plus que jamais tous ceux qui j'ai aimés ; c'est dur, ce soir, de n'être qu'une carne qui rendra plus grasses les prochaines moissons. Œuvres, famille, travail de Pénélope, sur un métier qui se brise !

« Est-ce l'idée seule de la Patrie qui sanctifie l'abjection de la guerre? Mystère impénétrable, fatalité cosmique qui dépasse notre fragile raison. Les Allemands, aux tranchées voisines, célèbrent leur Dieu par des cantiques. Tout à l'heure, une voix de ténor chantait *la Jeune fille et la mort*. Ils ont Schubert, ils ont Schumann et la Bible avec eux.

« J'ai une Bible, aussi, dans mon sac, je l'ai découverte dans des ruines, et je relis Ézéchiel et le livre de Job.

« Tout recommencera : c'est notre réponse éternelle et notre orgueil...

« A vous de tout moi-même.

« F. C. »

Et celle-ci :

« ... Ne croyez pas ce qu'il vous dit, nous avons de tout assez, et trop même. Il nous vient, d'on ne sait où, les choses les plus bizarres, certaines de formes tellement inconnues, que la question se pose souvent : pourquoi est-ce faire?

« Mes braves chasseurs ont le sang chaud, beaucoup de courage et de bonne humeur. Ce soir, je me demande si je rêve : l'odeur des choux de Bruxelles vient jusqu'ici, Cacan partagera notre gigot de Noël, un pot-au-feu ronronne depuis ce matin, et le boulanger du petit patelin confectionne des tartelettes que nous mangerons avec honte, en pensant à ceux qui n'ont plus rien chez eux. Est-ce vrai ce que les journaux racontent, qu'à la cour de Berlin, les Altesses en sont aux épluchures de pommes de terre? Je ne le crois pas, mais je le répète aux « poilus ».

« Ne nous plaignez pas. Quelle joie de voir Cacan quand il vient dans mon gourbi ! chaque fois qu'une course l'amène

par ici, c'est un peu de vous qui entre. Mais il s'en va après! Je suis sa silhouette sur la route boueuse, qui coupe une plaine comme celle d'Hautot. J'ai à ce moment-là une émotion que je refoule vite, car on ne se permet pas ces faiblesses-là.

« Il veut passer aux chasseurs, et il finira par y venir. Je ne puis pas imaginer Cacan sous mes ordres. Ce serait ridicule! Mais c'est bien là un des effets de cette guerre de 1914. Il est étonnant, il a une figure de Christ, et après lui pendent des albums, une boîte à couleurs; c'est un rapin et un militaire magnifique.

« L'autre jour, il pleuvait à verse, puis soudain un splendide arc septicolore apparut. Son cintre était au-dessus de nos lignes, l'une de ses bases dans le camp ennemi, l'autre, par ici. Cela semblait une invitation divine à la fraternité. Mais peu d'instants après, la fusillade qui s'était tue, comme par magie, a repris de plus belle. . . . . .

« M. D. »

Des millions d'hommes écrivent ainsi, et des millions d'hommes et de femmes lisent les cartes, les chiffons de papier à chandelle, sur quoi les mêmes pensées s'expriment ou essayent de s'exprimer; la bonté emplit le monde, l'être humain exulte d'amour et d'appétance, au moment où il tombe dans le néant. Hommes de la glèbe, hommes des fabriques, bétail humain, et vous princes, artistes, poètes, tous confondus comme les grains de sable du désert, la blancheur de votre gloire scintille, telle cette poudre lumineuse d'étoiles que verse, cette nuit, sur vos têtes inclinées, le noir firmament.

Minuit a sonné. Nous voici dans un autre inconnu.

A miss T...

Londres, 2 janvier 1915.

Ma bonne amie,

Combien je souhaite vous voir ici, et que votre affaire d'ambulance s'arrange au plus vite, et d'enfin vous dire ce que les lettres ne peuvent raconter. Je sais bien qu'une âme

amie devine, mais selon vos conseils j'évite tout ce qui est personnel. Vous vous méfiez du cabinet noir. Votre correspondance devient sibylline, avec les noms manquants.

Je crois que la politique est chez vous sinon autant qu'ici, nerveuse. Dans cette improvisation quotidienne, pour tous hormis les Allemands, l'on marche à tâtons. Je crois que 1915 va nous prouver que nous n'avons rien su encore de ce que devait être la guerre moderne. Il n'y a rien de fait, *il n'y a rien de commencé*! De tout ce qu'a prévu celui qui inflige au monde cette épouvantable misère ; de l'ordre et de la marche de son programme, il ne reste rien debout. Ce qui devait être court, brusque, d'un effet foudroyant, le Maître l'a « raté ». Tout est remis en question. Celui qui a voulu hésite-t-il? Quels seront ses nouveaux atouts ?

Jusqu'au printemps, nous serons encore dans cette inertitude à laquelle tant d'esprits mous s'accommodent. La clairvoyance dans le danger n'est un stimulant que pour les forts. Les forts peuvent se permettre ce que les faibles appellent pessimisme, terme inexact.

Notre adaptabilité dépasse ce que j'aurais cru possible. Mais elle comporte aussi trop de confiance, et certains prennent leur irréflexion pour une vertu de guerre.

Le 1er janvier, nous avons dîné chez nos cousins X..., traditionnel repas qui remonte au temps de mon père. Sauf que les deux gendres présents sont en uniformes d'officiers, ce fut à l'ordinaire.

Comme pendant « l'Affaire », pour avoir quelques minutes de détente, on « *n'en parla pas* ». Il est convenu de dire que tout va au mieux. Mais chacun garde devers soi son opinion.

Le cliquetis des aiguilles à tricoter la laine aide beaucoup les femmes pour remplir les silences et l'on détourne la conversation, dès qu'elle s'échauffe. Les ouvroirs, les ambulances, « le ménage des blessés », occupent les maîtresses de maison, et celles-ci parlent comme des gardes-malades. C'est à mourir d'ennui, mais c'est moins dangereux que les « points de vue ».

Madeleine, dès le matin de ce jour de fête où les jeunes viennent voir les vieux comme nous, Madeleine qui ne sortait

plus jamais le jour du nouvel an, est partie pour le Bourget, dans une automobile pleine de cadeaux anonymes.

Est-ce une faiblesse? Sans des figures aimées, ou du moins connues, sur lesquelles je fixe mon attention, il me semble que je deviendrais machinal, et fonctionnaire. Je sais, d'ailleurs, que *servir*, c'est cela même.

Aux ambulances, je crains que les femmes n'endorment trop leur sensibilité. A voir tellement souffrir les hommes, elles deviendront comme les carabins et les infirmiers civils. On les dit compliquées : leur psychologie nous paraît souvent telle, alors qu'elle est d'une simplicité désarmante, à un point que l'homme ne peut concevoir.

Et nous cherchons en vous des mobiles mystérieux, alors que vous n'avez qu'un instinct !...

« *Vous* », il est bien entendu que c'est « les autres »...

Ayez soin de votre beauté, même sous la coiffe et le voile blanc, soyez coquettes, sans avoir la franchise de cette dame, qui disait, minaudant dans ses fourrures, et si jolie sous sa toque de loutre :

— Je suis fataliste ; puisque nous sommes environnés de terreur et de dangers, je ferme mes paupières; je sais ce qui arrive avec une simple lampe à alcool, j'ai failli être défigurée en me lavant les cheveux. Surtout, qu'on ne touche pas à mon visage !

Les vertueuses et les sages, dans leur professionnelle diligence d'infirmières, exercent une sorte de justice distributive sans doute d'ordonnance, mais d'une rigueur un peu trop militaire.

Qu'avons-nous donc tant besoin de vos mains sur notre front au moment de la fièvre et de la crise, si vous devez les enlever, alors que le patient vous crie : « Encore ! encore, vos mains et votre voix !... »

Et le malade appelle pendant que l'infirmière passe dans l'autre salle, *pour ne pas faire d'injustice.*

Il y a dans les meilleurs hôpitaux des thermomètres détraqués, et qui ne marquent pas.

Les brevets ne sont rien, sans le diagnostic.

Pardon, chère amie, de ce procès aux femmes. Vous me

comprenez, vous savez combien l'égoïsme des hommes peut les rendre injustes, quand ils se croient frustrés.

Combien difficile d'être une bonne infirmière ! Rappelez-vous que si les hommes sont très naïfs, ils sont bien plus compliqués que vous. Ne devenez pas aussi dures pour vous-mêmes que pour les autres, dans l'exercice de votre aide patriotique. . . . . .

. . . . . .

A la même.

7 janvier.

La politique commence à combiner le mélange de ses poisons. Depuis le retour des Chambres, le téléphone m'appelle (parce que je ferme ma porte aux visiteurs). J'entends trop de bruits de couloirs, je devine les manœuvres et prévois les guets-apens. L'armée passe au second plan, dans cette guerre comme il n'y en eut jamais. On ne sait dire où notre destin se joue, mais c'est ailleurs que là où le public porte son regard : dans les cabinets de ministres, d'ambassadeurs, conseils d'administration, Bourses, fabriques, loges maçonniques, « trades unions »? Peut-être ailleurs encore. Les rouages politiques d'une démocratie comme la France sont d'une complication telle, que l'on se demande comment, à chaque minute, la machine ne s'arrête pas. Si elle s'arrêtait tout court?

Nous ne supporterions pas une crise ministérielle. Amertume des arrivistes, malveillance jalouse, bas sentiments que la présence du péril empêche de remonter à la surface, ou qui se cachent encore dans l'eau trouble où se pêchent les portefeuilles ; incompétence des ambitieux ; hélas ! aussi, incompétences des spécialistes, que d'autres incompétences veulent remplacer. Il est des ambitieux à tous les étages.

La conscience de nos politiciens ne s'éclaire pas, comme celle des monarques, des lumières du Saint-Esprit. Icônes, tabernacles, médailles, cathédrales, il n'est pas trop de votre prestige spirituel, pour unir les fils, les mères, les empereurs autour du columbarium. Puisse l'union sacrée de nos gou-

vernants survivre aux grandes séances publiques, historiques de la Défense nationale.

S'ils est encore des espions, nous sommes à la merci des « traîtres », des traîtres inconscients, souvent involontaires ; traîtres par ancienne vénération pour l'Allemagne ; par foi dans cette Allemagne qui les forma intellectuellement ; traîtres par impatience, par dilettantisme, par élégance, et traîtres surtout par imbécillité. Peut-être braves gens dans le privé.

Il faudrait se mettre à l'écart de la politique ; mais n'est-ce pas un enfantillage, que de dénier au député, qui dépose son uniforme militaire, de « venir voir aux affaires de l'État » ? Déjà l'on dit : « *embusqués parlementaires* ». Il aurait convenu qu'une loi ne les laissât pas libres de choisir entre le front et le Parlement. Ou bien, dissoudre la Chambre.

Le puzzle du moment semble être celui-ci : expliquez la victoire de la Marne. Monseigneur le cardinal de Paris dira : reliques de Sainte-Geneviève. Péguy n'eût pas contredit le cardinal Amette, notre grand Péguy qui, de son épée, signa la plus belle strophe de son ode, au moment du miracle.

Vous entendrez dire : Joffre ; ou bien Galliéni. D'autres noms de généraux seront prononcés. Chaque parti en réserve plusieurs, à l'aide desquels il veut ternir l'éclat d'autres étoiles : politique, politique !

Le jeune Clampin, employé à la gare du Nord, est venu m'offrir ses vœux de nouvel an. Je le fis placer, jadis, à la compagnie dont il est aujourd'hui un serviteur modèle. Il me raconte comment l'obstination du kronprinz à rester dans l'Est, retarda de vingt-quatre heures la rencontre du prince avec le général Von Kluck. Celui-ci attendit ; ce serait à ce hasard que Paris doit son salut.

Cette ligne du Nord était un repaire de « Boches ». Chefs de gare, ouvriers fraîchement naturalisés, espions aidant les espions propriétaires d'usines, de châteaux, de vignobles. Il y a peu de jours, on fusilla un des plus hauts fonctionnaires de la gare de Paris.

Encore dix ans de paix, et nous étions « Boches ».

En septembre, des tauben survolent, chaque fois qu'un train de troupes se forme pour partir ; la gare du Nord est

visée, les Allemands ont des compères dans la place, dont ils obtiennent tous renseignements.

Votre cousin de Scotland Yard doit avoir de belles histoires d'espionnage. Nos deux nations gardèrent trop longtemps la sereine confiance du brave homme qui ne veut pas connaître ses ennemis et s'étonne d'en avoir, jusqu'à ce qu'il reçoive des coups dans la rue. Aussi bien, X. et Y. vous diront que les Allemands... mais je viens de vous parler de ces traîtres, ou de ces esprits trop ingénieux, qui ne peuvent se résoudre à voir l'Allemagne telle qu'elle est.

A la même.

9 janvier.

. . . . . .

...Vous avez donc aussi vos différends avec les réfugiés belges. L'auréole des héros et des martyrs pâlit, en dehors de l'arène. Le roi et la reine, ces personnages de légende, s'enfoncent de plus en plus dans le lyrisme de l'épopée.

Ét. de B. et sa femme ont fait encore un mois de travail à Furnes. Aujourd'hui, la comtesse souhaite un repos, l'oubli de l'enfer dont elle est sortie. Une heure après son départ, la petite hôtellerie où elle descendit a reçu les dernières bombes qui la démolirent. Un mois de disette, de froid dans l'obscurité, au bord de la mer phosphorescente, sous les tauben, les zeppelins et les shrapnells ; chemins impraticables, service d'ambulance impossible. L'auto de B. dut bondir par-dessus deux chevaux d'artillerie, une bouillie rouge, fumante encore d'un obus reçu. Les B. allèrent à la Panne voir la comtesse Ghislaine de Caraman-Chimay, en service d'honneur auprès de la reine Élisabeth. Les souverains, dont la tête est mise à prix, et que les avions guettent, n'ont pas voulu abandonner cette langue de terre qui est le royaume de Belgique.

Une petite villa de bains de mer fut prise, d'où les propriétaires avaient fui. Sans vivres presque, sans vêtements de rechange, la reine est là, ne quittant pas le roi, allant dans les tranchées remonter le moral de ces quelques soldats belges, qui « n'en peuvent plus ». Pommes de terre des dunes,

viandes de conserve, c'est tout ce dont « la cour » dispose pour la table. Le déjeuner fut interrompu par la chute des bombes, et c'est toujours dans l'air, comme le ronflement d'un immense vol d'abeilles, à l'heure où les avions sont le plus haut ; mais ils descendent parfois très bas. La comtesse Ghislaine fait de l'aquarelle, comme jadis, sur la falaise de Dieppe. Elle ne tient plus compte des zeppelins depuis Anvers, où, la nuit elle voyait la silhouette de ces monstres sur les stores de sa chambre, comme un tramway qui passerait très vite. Elle ne se lève pas quand elle entend leur moteur.

La reine croit reconnaître la canonnade des Bavarois. Malgré sa haine pour les envahisseurs, elle s'informe, et n'admet pas que les Bavarois, ses cousins, son frère lui-même, « fassent le mal », combattent contre son peuple à elle.

Quel formidable tragique, ce ménage royal sans royaume, presque sans armée, aussi pauvre que les réfugiés d'André Gide, ce couple souverain dans un chalet de bains de mer, symbole réduit au plus élémentaire schéma d'une cour royale au XXe siècle !

La reine pense être de retour à Laeken pour le printemps.

M. le G., le maréchal des logis de l'expédition, avoue n'avoir jamais fermé l'œil, dans l'hôtellerie de Furnes, pendant que Et. de B. dormait si tranquille qu'on n'osait le réveiller pour le faire descendre dans la cave, quand « ça chauffait ».

Ils connurent la fameuse proclamation de Joffre, qu'interdit la censure. Ce devait être *la grande offensive*. Nos amis avaient l'ordre d'attendre les blessés à six heures du matin. Ils se couchèrent de bonne heure, mais furent réveillés par un bruit de mascaret ou de torrent dans la montagne. C'étaient des moteurs, des roues sur la route pavée. B. se leva. Une file d'autobus de Paris, phares éteints, stores baissés, emmenaient au combat les pauvres agneaux endormis et rêvant de gloire, les enfants de la classe 14.

B. se découvrit comme devant des condamnés au passage de ces voitures, plus noires que des corbillards. Il avait si souvent fait la route ! Il savait où aurait lieu l'attaque, tout droit au bout de la route, puis à droite, jusqu'au point rap-

proché où descendraient les dormeurs, en s'étirant. Il comptait les heures.

A peine B. était-il à son poste, avec ses brancards et ses aides, que déjà revenaient quelques déchets de ce bataillon de gosses. L'hécatombe avait été inutile! Pas moyen de prendre l'offensive. Et ces enfants blessés racontèrent qu'ils « pionçaient » dans l'autobus, ayant cru se rendre à quelque dépôt. On les avait versés dans la fournaise comme du coke.

Les quatre membres de l'expédition sont venus hier chez M. M... ; j'ai pu confronter les témoignages. Ils concordent.

A les entendre, on ne comprend pas ces jeunes êtres gais, de nouveau en vêtements civils, autour de la table à thé, qui ont faim de gâteaux, et décrivent l'enfer. Sur leurs visages, ainsi que chez les blessés, passe, de temps à autre, comme une brume dans le ciel clair. Il y a des arrêts subits dans leur discours, comme s'ils avaient peur de ce qu'ils vont dire. Le plus merveilleux, c'est cette liberté d'esprit, chez des gens qui vont, des bords de l'Yser à leur maison de Paris et retournent au feu avec une belle humeur que rien n'entame.

Ét. de B. est brave et même téméraire, le boute-en-train de toute la bande ; en voilà un pour qui la bravoure fait partie de la bonne éducation. Il se tient sous la mitraille comme sous les lustres de fête. Il n'a point d'effort à dépenser et repartira après-demain, comme il est venu hier. Le service qu'il organisa dès le début, aura servi de modèle aux autres entreprises volontaires. Son équipe a été citée à l'ordre du jour.

12 janvier.

... Je suis de votre avis sur les paroles tenues par les ministres de nos deux pays. Je relisais tantôt les discours de décembre ; La déclaration de votre Gouvernement ne me semble pas très politique, mais sonne plutôt comme une fanfaronnade hors de saison. Pourquoi s'engager d'avance, jusqu'à l'extrême de ce qu'on souhaite d'accomplir, en des formules péremptoires qu'on agite comme du rouge devant le taureau? Il y a certes, notre courage à soutenir et il faut préparer la France à la longue attente ; mais nos journaux passent les frontières, et si vous

vous moquez des manifestes impériaux, prenez garde, vous-mêmes, à la grandiloquence. La vraie dignité est plus réticente. Les vertus de la paix ne cessent pas d'être des qualités assez belles, en temps de guerre, surtout puisque l'ennemi est chez nous, et si difficile à déloger. Gardons les crépines d'or pour le jour béni de la victoire définitive, et d'une paix satisfaisante. Les alliés se présentent trop comme des vainqueurs.

Chez nous l'enquête sur les atrocités *devait* être faite, mais j'aurais attendu, pour la divulguer, le retour après notre invasion, espérée, mais non pas certaine, de l'Allemagne.

D'ailleurs cette enquête est expurgée, l'auteur s'arrête là où le sadisme commence et le sadisme fait partie de la religion du guerrier germain.

Ne comparons pas les « atrocités » des différentes nations, des soudards grisés par l'odeur du sang et dont la raison chavire; ou je réclame le huis-clos. Chez les Caraïbes, ceux qui doivent être des guerriers sont, à leur naissance, pris par les prêtres et les sorciers. On entoure leur tête de bandelettes, comprimant le front, modelant pour ainsi dire le cerveau. Ainsi faisant, ces peuplades sauvages croient former une race de brutes combatives.

Vous me demandez des nouvelles de mes garçons. Quand vous serez ici, je vous donnerai leurs lettres, lesquelles je classe dans des cartons que vous me fîtes faire, pour d'autres fins. Je me familiarise petit à petit avec la nouvelle psychologie de ces êtres de douceur et de tendresse, avec qui je vivais sans soupçonner ce dont ils seraient un jour capables.

Félicien me fait peur. Certaines de ses lettres sont d'un fou. Desroches qui le voit souvent, et avec qui il s'échauffe et s'exalte, me le décrit tour à tour comme un bandit, ou comme un halluciné. Si ces deux-là passent le Rhin, quel appétit de carnage auront ces bêtes à bon Dieu !

Félicien s'adapte à notre guerre française de hasard, d'improvisation, d'ingéniosité, d'indépendance, de fol héroïsme, avec les illusions, l'enthousiasme, puis les tristesses, les révoltes de l'intelligence dans l'abnégation même. Ce soldat de fortune sera militaire, comme le furent nos hommes de la Révolution.

Je l'aurais vu partir pour la conquête de l'Alsace-Lorraine,

avec un fusil fleuri d'une rose ; le romantique-classique de la Revanche. Mais il y a plus que la revanch, car maintenant, il me semble que la guerre pour laquelle il nous quitta en août, est sur le point de se fondre en une autre, beaucoup plus vaste, moins définie, où le plan de ceux qui l'ont voulue est débordé, et dont les proportions sont surhumaines.

Je n'ose pas dire ces choses ; cependant vous sentez n'est-ce pas, mon amie, que, s'ils ont jamais été entre les mains des monarques, nos destins vont s'organiser bien au-dessus de ces têtes augustes. Il ne s'agit plus d'une guerre. Dès le jour de la mobilisation, j'ai cru au cataclysme universel. Autour de moi, les gens n'ont vu qu'une chance de revanche. Vous, Anglais, je ne sais ce que vous imaginez, mais vous avez tout de suite conclu des baux de trois-six-neuf. Au seuil de cette année 1915, on peut frémir en songeant aux complications de la maladie initiale. Les docteurs vont perdre leur science. Il s'agit bien (entre nous) d'être pessimiste ou optimiste !...

Mais je m'arrête, il n'est pas encore temps de parler franc même à vous, chère Licorne, qui dressez votre blanche défense dans votre île...

Vous trouverez avec cette lettre, des notes sur l'ambulance de X..., que je vous prie de ne pas montrer à ces dames de la *British Red Cross*...

P.-S. — Frédéric Nietzche dit, dans *Zarathustra*, je crois : « Qui ne sait pas mentir, ne sait dire la vérité. » Mentir, soit, pour pouvoir mieux dire la vérité.

Ambulance de 1re ligne à X...

Toutes les chambres sont encore pleines de blessés, même la pièce qu'ils ont, entre eux, appelée la chambre de malheur.

Sept mourants y râlent, et l'on ne peut rien faire d'autre que d'attendre la fin ; blessés à la poitrine, ils suffoquent, la soif les brûle, et ils ne peuvent boire ; ils vomissent, se vident, s'infectent et meurent en gémissant : à boire ! La nuit en faisant la ronde, j'écoute à la porte et je retarde de l'ouvrir.

Dans le noir, le moindre bruit prend des proportions fantastiques, des souffles haletants remplissent cette grande maison dont ma lanterne sourde est la seule lumière. J'enjambe des

corps étendus, des yeux s'écarquillent, effarés, sous le rayon aveuglant. Ceux qui ne remuent pas, on les touche du doigt, légèrement, craignant de les sentir froids. Certains se lèvent, fantômes surgis de l'ombre, on ne les entend pas, mais on se heurte à eux, qui poussent un cri ; on a frôlé une plaie. L'un, entre autres, la tête bandagée jusqu'au menton, n'y voyant pas, butte inconscient contre les lits, monte dessus, trébuche et réveille des douleurs qui protestent et hurlent ; il cherche inlassablement une issue... seule pensée qui lui reste. Il ne souffre pas, paraît-il, malgré son crâne défoncé, mais nous devons l'attacher, parce qu'il grimpe sur les camarades et les piétine. Quelques moments après, je le trouve fourrageant avec ses mains du côté de sa bouche ; ce sont des pommes de terre crues qu'il a ramassées. La brute d'infirmier qui le veille dit : « Il est idiot, il s'amuse. »

Il y a des coups qui ne laissent rien à un homme de ses facultés cérébrales. A vingt ans, être comme en enfance, l'œil à peine sensible à la lumière, et peut-être pour ne pas mourir tout de même !

Un autre a la moitié de la joue en moins ; on l'a cru perdu ; hâtivement pansé avec des chiffons sales, parce qu'on en a peu et que ce ne serait pas la peine, on l'a mis à l'écart, dans un cabinet, en attendant qu'il meure ; il sent déjà la pourriture.

Deux jours plus tard, il brise un carreau, et je vois des lambeaux de chair violette, avec un œil suspendu dans son orbite, un paquet monstrueux et répugnant. Il n'est pas mort, il réclame, il arrache son pansement, il est dans l'ordure, une odeur asphyxiante sort du réduit, dont il a brisé une vitre avec son coude, car ses mains sont en bouillie.

Celui-là, j'ai pu en faire mon affaire, je sais qu'il vit encore. On voit sa langue par un trou, et son front est emporté jusqu'à l'oreille. Si nous avions de quoi les soigner, ces pauvres bougres ! Mais non, rien, et il faut que j'assiste à cela impuissant ! Oh ! faites-nous parvenir des linges, un peu de pharmacie !...

Certaines nuits, l'habituel convoi des brancardiers ne rapplique pas. Ah ! ceux qui n'ont qu'un seul mot dans la bouche : pas faire de zèle !

Ou alors c'est un officier, un lieutenant d'artillerie, comme

hier, qui nous ramène sur ses caissons des rescapés d'entre les lignes ennemies, d'un terrain où le combat date de trois ou quatre jours : jours de pluie, sans nourriture, sans assistance, entre deux feux, là où personne ne va plus. Mais il y a, parfois, l'audace d'un canonnier, qui connaît les lieux et se détourne de la route dans la nuit, pour faire le bon Samaritain.

Magnifique apparition, celle d'hier soir, d'un lieutenant sous le rayon de ma lanterne.

Je remarque une persistance — ou une renaissance — du type militaire peint par Géricault. Et on les verrait aussi, ces braves, comme ces cavaliers francs que taillèrent dans le marbre les Romains. Ils pourraient porter aussi bien que le képi, la calotte d'étain, et monter à cheval sans selle et sans étriers. Ils caracolent dans le carnage, heureux du coup de main réussi. Mon lieutenant s'est dressé sur ses étriers pour raconter les effets de sa première pièce à répétition : « Les bras, les jambes sautaient dans la poussière, et la pétarade était telle, que mon cheval dansait de bonheur. »

Et c'est ce diable-là qui rapporte à l'ambulance d'autres bras et d'autres jambes à ressouder ; mais des membres français, ceux-là !...

« Le Créateur voulait détourner les yeux de lui-même, alors il créa le Monde. »

(A suivre.)

JACQUES-E. BLANCHE

LA GUERRE SOUS-MARINE

Il n'en est point de la guerre sous-marine comme de la guerre aérienne, qui ne date que d'hier. Elle est ancienne déjà, mais elle a connu une longue période de stagnation. Entre le torpillage du *Housatonic*, devant Charleston, le 18 février 1864, et celui des trois croiseurs cuirassés anglais, le 22 septembre 1914, un demi siècle s'est écoulé pendant lequel on ne peut relever aucune action militaire de la part des nombreux types de bâtiments sous-marins mis au jour au cours de cette longue période. Les mines, engins passifs ou qui n'agissent qu'à l'aveuglette, engins simples, par conséquent, jouèrent un rôle beaucoup plus marqué. Torpilles fixes et torpilles dérivantes firent des victimes pendant la guerre de Sécession, la guerre turco-russe de 1877-1878, la guerre russo-japonaise, etc... Je ne parle pas de la guerre franco-allemande de 1870-1871, où il faudrait noter cependant l'attitude expectante de la flotte française devant les estuaires de la mer du Nord que l'on savait semés de mines. Les marins d'alors avaient l'excuse qu'on ne mettait à leur disposition aucun moyen de draguer ou de détruire ces engins.

Entre temps, toutefois, une autre arme sous-marine, l'arme

par excellence, parce qu'elle est, si je puis dire, « auto-offensive », en même temps qu'automobile, la torpille Whitehead, avait beaucoup fait parler d'elle et signalé sa redoutable puissance par maints hauts faits. Mais, faute d'un véhicule sous-marin approprié, elle avait été obligée d'emprunter le secours des bâtiments de surface. On en avait même créé un tout exprès pour elle, qu'on appela le *bateau torpilleur*. C'était bien un bateau, en effet, un simple bateau tout petit et qu'on avait raison de faire tout petit, puisqu'il s'agissait de surprendre les grands bâtiments et, donc, de se dissimuler à leurs vues sur la surface unie de la mer le plus longtemps possible. C'était l'époque où la torpille automobile n'avait que quelque trois ou quatre cents mètres comme portée efficace. On lui en attribue aujourd'hui quinze ou seize, avec une vitesse double et une justesse remarquable. Et l'on pressent de plus grands progrès.

Tant y a que, par ambition — l'ambition si naturelle de grandir —, le bateau-torpilleur ou *torpilleur* tout court, perdit bientôt son essentielle caractéristique, l'invisibilité relative. La mer, la mer des côtes tourmentées de nos pays, comme la mer du large, n'est point clémente aux petits. Sans doute ses grandes vagues ne les engloutissent pas toujours, mais soulevant ces coques de noix et les laissant brusquement retomber, elle les arrête tout net, elle « casse leur erre ». Comment arriver à quatre cents mètres du cuirassé sans être coulé par ses gros obus quand, au lieu de vingt nœuds on n'en filait plus que cinq ou six? Fallait-il donc attendre l'embellie et manquer ainsi d'excellentes occasions? Fallait-il se restreindre aux opérations de nuit, avec toutes leurs incertitudes? Non, assurément. On voulut gagner en force et en résistance, passer de 50 tonnes à 100, puis à 200 et 300, car, à peine arrivé à 100 tonnes et même un peu avant, on s'était armé de petits canons pour repousser les torpilleurs ennemis et puis, timidement, sournoisement presque, on avait blindé de fortes tôles son appareil moteur, on s'était cuirassé !... Oui, mais en même temps, on offrait au gros canon du mastodonte la belle cible qu'il attendait.

C'en est fait, aujourd'hui. Il n'y a plus, à proprement parler, de *torpilleur* ; ou plutôt c'est le sous-marin, le seul sous-

marin qui a droit à cette dénomination. Les anciens torpilleurs de surface, devenus contre-torpilleurs ou *destroyers* (destructeurs) de torpilleurs — et l'ironie est assez forte ! — ne sont plus que des avisos légers, auxquels on donne en ce moment un millier de tonnes de déplacement et qui rendent d'ailleurs aux escadres d'excellents services comme engins de reconnaissance, de flanquement, de liaison, comme porteurs d'ordres rapides, comme « découvertes », ainsi que l'on disait autrefois, des divisions légères chargées de l'éclairage à grande distance.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'un torpilleur de surface ne puisse, à l'occasion, lancer efficacement une de ces torpilles automobiles dont il continue à s'armer. On l'a vu aux Dardanelles où un torpilleur turc — revanche lointaine des coups heureux des torpilleurs russes en 1878 — réussit, en se glissant le long d'une côte accidentée, à mettre à mal un cuirassé anglais, le *Goliath*, engagé dans une violente action d'artillerie où s'absorbaient évidemment toutes ses facultés d'attention.

Mais c'est là un fait exceptionnel. On a même eu la surprise, au début de cette grande guerre, si singulière à tant d'égards, de ne pouvoir mettre aucun coup d'éclat à l'actif des grandes flottilles de torpilleurs de 500 à 600 tonnes que les Allemands entraînaient si bien et avec lesquelles ils se proposaient — j'ai eu souvent l'occasion de le rappeler ici — de diminuer immédiatement l'écart numérique qui sépare le gros de leur force navale de celui de la flotte britannique.

Il est vrai qu'ils y ont un peu mieux réussi avec leurs sous-marins, et c'est où nous entrons dans le vif d'une étude où je ne me propose point de faire du technisme, mais où je voudrais commenter brièvement des opérations, évaluer des résultats matériels, en peser d'autres, les effets moraux, qui ne sont point si « impondérables » qu'on l'a dit, enfin tâcher d'écarter un peu les voiles de l'avenir et de discerner le sort qui attend, après le conflit actuel, les armes et les véhicules des armes qui servent en ce moment à la guerre navale...

*
* *

Lorsqu'on étudiera, plus tard, à tête reposée, les péripéties de la lutte dramatique engagée depuis un an pour la maîtrise de la mer, la date du 22 septembre 1914 apparaîtra comme vraiment mémorable. C'est celle de la destruction de trois beaux croiseurs cuirassés par un sous-marin. Dans mes précédentes études, ici, j'ai essayé d'expliquer comment un tel événement avait pu se produire. Mais toutes les explications, tous les commentaires n'affaiblissent pas l'*effet moral*, l'effet sur l'opinion d'un coup si violent et qui n'est pas resté isolé, puisque, pour ne parler que des grandes unités, on compte jusqu'au moment où j'écris vingt torpillages exécutés avec succès par les sous-marins allemands, autrichiens ou alliés.

Les marins de la vieille roche ne furent cependant, tout d'abord, ni aussi émus, ni même aussi surpris qu'on pouvait le croire : « Nous savions fort bien, disaient-ils, que la torpille automobile est un fort dangereux engin et il était déjà de doctrine, chez nous, que les sous-marins rendraient fort difficiles, sinon impossibles, les blocus de côtes... »

On pouvait observer là-dessus que si l'on était si bien instruit de la terrible efficacité de la torpille, on eût bien dû prendre contre elle des mesures préservatrices du genre de celles qui défendent depuis longtemps déjà contre les projectiles de l'artillerie les œuvres mortes des bâtiments de combat ; ou que, si les ingénieurs se déclaraient impuissants à donner aux œuvres vives, à la carène plongée, une protection analogue, il fallait envisager résolument un changement complet d'orientation, aussi bien dans les constructions navales que dans les méthodes de guerre et de combat.

Mais laissons là le passé et ses imprévoyances.

Le torpillage de l'*Aboukir*, du *Hogue*, du *Cressy*, comme plus tard et dans une autre mer ceux du *Jean-Bart* et du *Léon-Gambetta*, ne firent donc que fortifier l'opinion qu'il n'était plus possible aux grands bâtiments de se tenir — même en marche continuelle — aux environs des ports défendus par les sous-marins. Les cuirassés reculèrent, les uns

jusque vers l'Écosse, les autres jusque vers la Grèce ; bien mieux, ils s'établirent dans des rades défendues, elles aussi, d'où, à la vérité, ils détachaient des croiseurs et des bâtiments légers du côté de l'ennemi, se tenant toujours prêts eux-mêmes à appareiller aussitôt que la force navale ennemie prendrait la mer. Il y a lieu de croire, d'ailleurs, que ce repos forcé était utilisé pour l'étude attentive « d'appareils de fortune » propres à atténuer le péril-torpille, aussi bien que pour la création de moyens d'action nouveaux en vue de la grande bataille rangée dont on continuait, non sans quelque raison, à admettre l'éventualité.

Quoi qu'il en soit, les conséquences de cette attitude passive étaient intéressantes. En premier lieu, si un blocus *lointain* pouvait à la rigueur paralyser le gros, toujours assez lent, des escadres cuirassées de l'adversaire, les unités rapides de grande taille — les « croiseurs de combat » — restaient toujours capables, après avoir rompu les faibles mailles du réseau de surveillance des bâtiments légers, d'aller frapper un coup violent sur le littoral opposé. Elles n'y manquèrent pas, du côté allemand ; mais elles furent, la seconde fois, au combat de Doggerbank, rudement châtiées par des unités de type analogue qui se trouvaient supérieures en nombre et individuellement plus fortes dans le camp adverse. La Grande-Bretagne dut se féliciter en cette occasion que la guerre eût éclaté deux ou trois ans avant l'achèvement du nouveau programme naval allemand. Comme elle avait arrêté, avec le *Tiger*, lancé en 1913, la construction de ses croiseurs de combat, elle se fût trouvée, en 1917, en infériorité très nette quant à cette précieuse catégorie de bâtiments.

En second lieu, il ne fallait plus compter sur le bénéfice d'opérations combinées entreprises sur le littoral ennemi. Pour mener à bonne fin ces opérations, il était nécessaire de *masquer* la force navale de l'adversaire en se rapprochant de ses ports, en semant force mines automatiques à l'entrée de ses chenaux ou de ses détroits et en se tenant toujours prêt à combattre pour interdire le dragage de ces engins. Mais on n'acceptait pas l'idée de se rapprocher ainsi, et, quelqu'en pût être l'intérêt, d'exposer les « dreadnoughts » à un contact trop immédiat avec les sous-marins allemands, qui pourtant,

au début des hostilités, se montraient aussi maladroits dans leurs tirs que peu entreprenants dans leurs opérations. Les résultats de cette réserve des grandes escadres, que nous devons jusqu'à plus ample informé considérer comme fondée, furent d'abandonner à l'adversaire un théâtre d'opérations — diplomatiques d'abord, militaires ensuite — où la cause des Alliés eût pu rallier d'anciennes sympathies qui allaient bientôt se perdre dans l'âpre recherche des profits matériels d'une neutralité purement conventionnelle, puisqu'elle ne profite qu'à l'un des belligérants. Les événements qui viennent de se dérouler sur le front oriental et dont, au moment où j'écris, il n'est pas aisé de mesurer toutes les conséquences, montrent l'intérêt qu'il y aurait eu à ce que les puissantes marines de l'Ouest pussent immédiatement tendre la main à celle de la Russie et combiner avec celle-ci des coups de vigueur sur la partie du littoral allemand la plus étendue, la plus abordable, la moins bien défendue, enfin la plus voisine du cœur de l'Empire.

En troisième lieu, la détermination prise de s'en tenir à ce que j'ai appelé le « blocus lointain » allait nécessairement entraîner à des difficultés avec les neutres, particulièrement avec l'Union américaine, ne fût-ce que sur la question qui apparaît aujourd'hui si capitale, si essentielle, du réapprovisionnement de l'Allemagne en coton. J'entends bien que ce textile — qui est aussi la base de toutes les poudres à canon et à fusil, en même temps que des charges de torpilles — n'avait pas été et n'est même pas encore déclaré contrebande de guerre conditionnelle. L'eût-il été, aussi bien que tant d'autres produits, denrées, vivres, charbon, pétrole, matières premières, etc., qu'il n'en restait pas moins à l'ennemi la faculté, dont il use si largement, de le faire passer par la Hollande et surtout par les Pays scandinaves, sans que les Alliés eussent rien à objecter, puisque le droit de s'opposer au « voyage continu » (ou, mieux, au « voyage par étapes », comme le dit notre éminent ingénieur naval, M. Bertin [1]) n'a été accordé par les conventions de la Haye qu'en ce qui touche la contre-

1. « Droit international et guerre navale » (*Revue des Deux-mondes* du 15 août 1915).

bande de guerre *absolue*, telle que les armes, équipements militaires, munitions confectionnées, etc[1].

Mais il y a mieux : « On insiste partout ici, dit le correspondant américain du *Daily Mail*, dans les premiers jours d'août, sur ce fait que le blocus britannique est incomplet parce qu'il ne peut englober les eaux de la Baltique dans ses opérations... » Et, en effet, la déclaration de Paris (16 avril 1856), que l'on retrouve toujours à la base du droit international en ces matières, n'accorde de force opérante qu'au blocus complet et *effectif* de ports déterminés, de sorte qu'en droit strict un neutre qui ne porte que de la contrebande conditionnelle ne peut être saisi dans l'Atlantique par un croiseur allié, si son port destinataire est Stettin, par exemple, qui certainement n'est pas bloqué. Et les Allemands ajoutent : « Si son port destinataire est Hambourg, dont le blocus n'est pas effectif », prétention qu'il est d'ailleurs aisé de combattre, encore qu'elle ait certaine apparence spécieuse.

Fort heureusement, nos adversaires se sont chargés eux-mêmes de tourner contre eux le monde entier par la guerre de « représailles » qu'ils ont adoptée et dont nous allons parler un peu plus loin. Le correspondant que je citais tout à l'heure exprime fort bien les résultats moraux obtenus par les torpillages que l'on sait, en disant le succès que trouvent aux États-Unis les illustrations « qui représentent les victimes saignantes de l'Allemagne, drapées dans le drapeau étoilé, pesant lourdement dans la balance qui penche de leur côté et dont l'autre plateau ne contient que les petits paquets de contrebande que les Anglais ont confisqués ».

Mais je reviens à mon sujet pour noter, en dernier lieu, que l'attitude effacée, *en apparence*, de la grande flotte anglaise n'a pas été sans influer en sens divers sur le moral des peuples belligérants. Les uns en ont éprouvé une pénible surprise, une sorte de déception, que les déclarations officielles, les discours et explications des hommes d'État britanniques ont combattu vivement, et efficacement sans doute. Les autres ont ingénument célébré la puissance de leur marine qui, malgré son infériorité numérique, réussissait à tenir en échec, jusqu'au

1. Le coton vient d'être déclaré contrebande *absolue*.

jour prochain où elle la battrait, cette invincible flotte anglaise à laquelle rien ne devait résister. La guerre actuelle ne se terminera pas sans que la querelle ne soit en effet vidée dans le champ clos de la mer du Nord. Le Doggerbank verra peut-être encore cette bataille mémorable où, certainement, un grand nombre de cuirassés allemands iront, comme le *Blücher*, s'enfoncer dans le lit de sable vaseux qui, dans les grandes guerres maritimes d'autrefois, reçut tant de vaisseaux anglais et hollandais.

Mais, ce jour-là, que nos alliés prennent bien garde à la mise en jeu de nouveaux engins de guerre sous-marine, soit offensifs, soit défensifs. Les Allemands emploient en ce moment à préparer leurs coups de surprise tout ce qu'ils ont d'expérience acquise et d'ingéniosité destructrice.

*
* *

Ainsi, dès le début du conflit, l'influence des sous-marins allemands s'était fait sentir, non seulement pour « chasser les cuirassés de la mer du Nord », comme l'avait prédit quelques mois avant la guerre l'amiral Percy Scott, mais aussi, par voie de conséquence, pour rendre impossible aux yeux des états-majors navals toute action énergique dans la Baltique, pour rendre incertains et précaires les effets du blocus économique, enfin, pour surexciter tout au moins la confiance de nos ennemis dans l'efficacité de leur force navale.

Chez les Alliés, cependant, quelques marins se demandaient si, ces conséquences une fois acceptées comme inévitables, le parti qui était le plus fort et qui, cependant, semblait recevoir la loi du plus faible, ne pourrait pas à son tour faire usage des engins de la guerre sous-marine pour infliger des dommages sensibles à la marine allemande ou pour la resserrer si étroitement dans ses estuaires que le blocus en parût décidément effectif, non seulement au plus pointilleux des juristes, mais au général le plus soucieux de ne pas risquer des transports de troupes sur une mer qui n'est pas parfaitement sûre.

En d'autres termes et d'une manière précise, allait-on laisser aux Allemands le monopole de l'emploi des mines sous-marines et des sous-marins?

Il semble probable qu'il s'était produit, chez les Alliés de l'Ouest, avant le début des hostilités, des propositions relatives, soit au blocus rapproché des embouchures des fleuves allemands, soit à l'attaque immédiate et directe des escadres impériales par les submersibles que l'on avait sous la main à ce moment même. Ces propositions ne purent sans doute être agréées, pour des raisons dont nous ne saurions être juges; mais quelques semaines plus tard, on apprenait, d'une manière officielle, que des sous-marins de l'une des deux nations croisaient dans les eaux de la « Helgoländerbucht » et, tout dernièrement, à la suite des succès retentissants d'un sous-marin anglais dans la Baltique orientale, on nous faisait connaître que trois submersibles britanniques opéraient dans cette mer, de concert avec les sous-marins russes, depuis le début des hostilités.

Il n'est donc pas douteux que l'emploi des sous-marins avait été envisagé, du côté des Alliés, comme susceptible de causer des pertes à la force navale allemande, encore que celle-ci eût pris toutes ses précautions pour se garder d'attaques de ce genre. Il en était de même dans l'Adriatique pour les sous-marins français et l'on sait qu'il y eut, de la part de ces derniers, d'intéressantes tentatives pour pénétrer dans la port de Pola. Le *Curie* fut à deux doigts d'y réussir...

Que tentèrent exactement les Anglais dans la mer du Nord? Nous l'ignorons. Du moins ne connaissons-nous que les quelques succès qu'ils obtinrent au large des ports et estuaires contre les bâtiments légers allemands. Les deux sorties des croiseurs de combat ne donnèrent lieu à aucun torpillage, sans doute à cause de la brume, ou peut-être parce que nos adversaires, toujours bien renseignés, — surtout sur ce qui se passe en Angleterre — avaient su choisir le moment où les submersibles britanniques procédaient à leur ravitaillement.

Les Allemands ont été moins heureux dans la Baltique. Les opérations qui se déroulent depuis trois mois sur la côte de Courlande les ayant conduits à se risquer, soit avec des transports, soit avec de grands bâtiments de guerre en dehors

de leurs rades défendues, ils ont éprouvé des pertes sensibles et ont vu couler notamment, le 2 juillet, un cuirassé de sérieuse valeur, le *Pommern*[1].

Mais, pour brillants qu'ils soient, les succès ainsi remportés par les submersibles anglais dans les mers du Nord ne résolvent pas l'importante question de savoir si un sous-marin peut pénétrer dans un port ou dans une rade pourvus de tous les obstacles classiques et, une fois là, — quitte à n'en pas sortir lui-même — détruire à peu près autant de bâtiments de haut bord qu'il a de torpilles dans ses tubes, ou en réserve.

Que faut-il donc pour obtenir ce résultat si désiré et qui semble inaccessible, jusqu'ici?

Pour répondre à cette question d'une manière précise, il faudrait savoir quelle est exactement la nature des obstacles que l'on oppose, chez nos adversaires, à la pénétration des sous-marins. Cela n'est pas facile. On peut seulement conjecturer, sans grandes chances d'erreur, que ces obstacles consistent surtout en filets et en mines automatiques mouillées plus profondément que celles qui visent à atteindre les carènes des bâtiments naviguant en surface.

D'une manière générale, la coque d'un sous-marin ne peut guère supporter une pression supérieure à celle de 3 kilogrammes par centimètre carré de surface, c'est-à-dire qu'il lui faut éviter des plongées de plus de 30 mètres. Ces plongées, on les exécute cependant quand il le faut ; et il le faut, par exemple, aux Dardanelles, où les filets métalliques tendus d'une rive à l'autre des « Narrows » descendent, affirme-t-on, jusqu'à 30 mètres. On les exécute, dis-je, mais non sans risques. Est-ce à ces risques qu'il faut attribuer l'insuccès du *Saphir* et du *Mariotte*? Il se peut. Je n'ai, là-dessus, aucun renseignement particulier. Le certain, c'est que des sous-marins anglais de la série australienne ont réussi à passer, peut-être aussi quelques-uns des nôtres.

Restent les mines spécialement mouillées en vue de la destruction des sous-marins. C'est à l'un de ces engins que l'on

1. Ceci était écrit avant la victoire de la marine russe dans le golfe de Riga (16-21 août) et avant le torpillage du *Moltke*, à l'ouvert de ce golfe, par un sous-marin anglais encore.

attribue la perte du *Joule*, le quatrième de nos submersibles disparu, et, celui-là, sans laisser aucune trace. L'explosion, en effet, est assez violente pour tout supprimer du malheureux bateau. Les débris, qui ont pu s'élever jusqu'à la surface, retombent sur le fond, et tout est dit. L'ennemi même ne peut faire que des hypothèses sur la signification exacte du bouillonnement et de la gerbe d'eau, plus ou moins haute, qu'il aperçoit.

Mais s'il en est ainsi aux Dardanelles et que les moyens employés, s'ils sont souvent efficaces, ne le soient du moins pas toujours, puisque, répétons-le, plusieurs submersibles ont réussi à échapper à tous les dangers, comment peuvent se passer les choses dans les estuaires allemands?

Là, il faut le reconnaître, l'adversaire a un avantage, c'est que, s'il s'agit des filets, ceux-ci arrivent aisément jusqu'au fond, qui varie dans les passes de 10 à 15 mètres, tandis qu'aux Dardanelles il reste au sous-marin — si sa coque est assez résistante — une zone de plusieurs dizaines de mètres au-dessous du filet et par où il peut franchir l'obstacle. Mais ce filet que l'on ne peut tourner par-dessous quand il touche le fond, est-il donc impossible de le percer? Les torpilles automobiles ont bien prouvé qu'elles le savaient faire et les filets qui ceinturaient le *Majestic*, pour ne parler que de ce cuirassé coulé dans les Dardanelles, se sont laissé couper par les lames tranchantes qui garnissent l'avant du cône de charge de l'engin. Ne pourrait-on imaginer quelque chose d'analogue pour le sous-marin qui, s'il marche beaucoup moins vite que la torpille, a une masse incomparablement plus forte? J'entends bien que la comparaison pèche en ce que l'engin ne présente, à sa surface, aucun des obstacles qui hérissent celle du bateau : kiosque, périscopes, manches, gouvernails horizontaux, tubes-carcasse, quand ils sont à l'extérieur, etc., etc... Il est vrai; mais ce n'est pas là une difficulté insurmontable et avec un peu d'imagination on aperçoit le moyen d'y parer. D'ailleurs, il y a d'autres procédés. Il est naturel de penser que ce que le sous-marin ne saurait faire lui-même, un simple pétard peut y réussir. Emmancher cette petite mine au bout d'une longue tige fixée à l'avant et la munir d'antennes actionnant le détonateur, cela paraît simple ; mais la proue du submer-

sible pourrait courir des risques. Et puis l'explosion, encore qu'assez faible, serait perçue à la surface et la gerbe produite indiquerait trop bien l'endroit où l'assaillant invisible est en train d'opérer.

Mieux vaut charger un ou deux hommes de couper le filet (ou les filets, car il y en aura probablement plusieurs disposés à faible distance les uns des autres). Mais comment envoyer des hommes à l'extérieur du sous-marin? Rien de plus simple dans le cas que nous étudions. Il n'y a qu'à s'inspirer des traits caractéristiques du type *Lake*, dont il est aisé de prévoir que la fortune, très indécise jusqu'ici, va grandir pendant ou après cette guerre. L'ingénieur américain Lake avait, en effet, depuis longtemps pensé qu'il serait intéressant pour un bateau de plongée de reposer sur le fond, de s'y mouvoir même, d'ouvrir un compartiment à sas et d'en faire sortir un scaphandrier chargé d'explorer les alentours. En 1901-1902, M. Lake présenta un sous-marin nommé le *Protector*, dont je ne dirai pas autre chose, ici — où, je le répète, je ne vise pas à faire de la discussion technique — que ce qu'en dit M. l'ingénieur Ch. Radiguer, dans son livre sur la *Navigation sous-marine* :

Le *Protector* fut examiné par une commission officielle (de la marine des États-Unis) qui fit ressortir les facilités que le bâtiment avait pour circuler à travers les mines sous-marines et envoyer des hommes en dehors couper les câbles des mines ennemies. La commission demandait l'achat de cinq de ces sous-marins [1].

Je pense que ceci suffit pour l'édification de mes lecteurs. J'ajouterai cependant que l'un des commandants de sous-marins français actuels, officier dont je connais depuis longtemps la haute valeur, me disait, *quelques mois avant la guerre actuelle* : « J'essaierais volontiers, le cas échéant, de pénétrer dans... avec mon bateau en me traînant sur le fond, qui est de sable mou et vaseux ; et j'aurais certainement des chances de réussir [2]... »

1. *La Navigation sous-marine*, par M. Ch. Radiguer, ingénieur du génie maritime, p. 64.

2. Il est entendu que je traite la question d'une manière très générale. En réalité, il existe des difficultés de détail, nullement insurmontables, que je dois passer sous silence.

*
* *

En examinant ce qu'on peut entreprendre avec les engins de la guerre sous-marine contre ce littoral de l'ennemi qui, jusqu'ici, a semblé inviolable, je n'ai guère parlé que des sous-marins eux-mêmes et du rôle offensif qu'on leur pouvait faire jouer.

Ne peut-on se servir aussi des mines automatiques?

Sans doute. Comme toutes les armes possibles, ces engins sont aussi utiles au parti assaillant qu'au défenseur ; elles interdisent, prétendent-elles du moins, l'entrée d'un port; elles peuvent également en interdire la sortie.

Supposons — encore une fois il ne s'agit que de pures spéculations théoriques, qui ne peuvent tenir compte des circonstances de fait, — supposons, dis-je, que, le 23 janvier 1915, le « groupe des croiseurs » de la *Hochsee Flotte*, en sortant de l'Elbe, ou de l'Ems, ou de la Jade, se fût trouvé dans la nécessité de franchir une ou plusieurs lignes de mines automatiques semées à quelque distance du littoral par les mouilleurs de mines anglais, il aurait probablement éprouvé des pertes et le « raid » n'aurait pas eu lieu. Il est vrai que les Anglais n'eussent pas porté à leur actif le joli succès du lendemain et que le *Blücher* n'eût pas été coulé à coups de canon. Mais il l'eût peut-être été par l'explosion d'une mine ; et ceci me fait penser aux termes d'une lettre de l'un de mes camarades, capitaine de vaisseau en retraite, qui s'indigne contre les torpilles et les mines, « armes terribles, mais bêtes », dit-il. Hé oui ! c'est tout justement ce que disaient à Crécy les victimes des premières bombardes. Aujourd'hui c'est le canon qui est l'arme noble, au lieu de l'épée à double tranchant, de la lance et de la masse d'armes. Les hommes ont toujours la même répugnance à changer d'habitudes, même en ce qui touche les moyens de se détruire...

Revenons aux mines automatiques, à celles que l'on appela d'abord « mines de blocus », parce que, justement, on comptait s'en servir pour bloquer, pour embouteiller l'ennemi dans ses ports. Les Anglais ont des mouilleurs de mines; ils en

avaient sept grands — anciens croiseurs de 3 500 tonnes — au début de la guerre et rien n'est plus facile que de transformer un paquebot assez rapide, un croiseur qui a encore quelque vitesse, de manière à lui faire porter plusieurs centaines de mines. Nous en avions, ou plutôt nous allions en avoir deux, en août 1914. Anglais et nous, comme d'ailleurs les Allemands et les Autrichiens, donnaient des mines automatiques, qui plus qui moins, à tous leurs navires de combat. Nos cuirassés, par exemple, en portaient au moins une douzaine. Tout cela a-t-il servi? Les abords des estuaires allemands, en particulier, ont-ils été semés de mines? Je l'ignore. J'avoue qu'il ne le semble pas et je ne sais à quoi l'on peut attribuer une abstention qui doit certainement avoir ses raisons. Il est vrai que le croiseur cuirassé *York* a coulé à l'entrée de la Jade, à la suite de la première sortie des croiseurs allemands ; mais il paraît bien établi que c'est sur une mine de la défense qu'il a sombré, ayant eu l'imprudence de vouloir rentrer dans ces passes difficiles au moment où la brume ne permettait pas de reconnaître les « amers » des portières ménagées dans les lignes de mines.

En tout cas, depuis cet événement, qui s'est produit le 3 novembre, il ne paraît pas que les mouvements des navires germains aient été gênés par d'autres mines que les leurs, dont le gisement — déplacement accidentel à part — leur est connu.

Quelles sont, ces constatations faites, les conditions dans lesquelles un blocus peut être organisé avec le concours des mines automatiques?

Que l'on puisse arriver à les mouiller, ces engins, aux bons endroits et d'après un plan arrêté, c'est ce qui n'est guère douteux, encore qu'il soit nécessaire d'attendre des circonstances favorables. Le difficile est surtout d'empêcher que l'adversaire ne les drague, ou ne les fasse sauter au moyen de contre-mines. Pour y parer, il ne faut pas moins que l'organisation d'une surveillance continue, toujours active, toujours en force suffisante. Cela ne paraît pas impossible à réaliser pour une marine puissante, mais qui a pourtant beaucoup de besoins à satisfaire et qui disperse nécessairement son effort.

*
* *

J'ai eu maintes fois l'occasion de dire que l'on n'a jamais assez de bâtiments légers, à telles enseignes que, remarquez-le, il est de plus en plus question, dans les télégrammes journaliers, des navires auxiliaires de toute sorte, des yachts, grands et petits, des remorqueurs, des navires de port ou de plaisance, voire des chalutiers, des canots à vapeur ou à essence, tous chargés d'une mission de surveillance particulière ; car l'ennemi, le navire de surface rapide ou le sous-marin, est toujours là, peu visible ou invisible, menaçant, à l'affût de toute occasion d'agir à l'improviste, de détruire, de couler, de tuer... Or, des navires légers, mais cette fois de vrais navires de guerre, bien armés, endurants, prêts à marcher vite à la première alerte, il en faudrait déjà beaucoup pour veiller sur les lignes de mines de blocus, la nécessité d'une « relève » étant admise. Mais ce n'est pas tout. Pour appuyer ses dragueurs, l'ennemi fera venir, lui aussi, des bâtiments légers — précisons : des contre-torpilleurs ou « destroyers » —, d'où premier combat, première canonnade, de part et d'autre du champ de mines contesté. Inévitablement, les croiseurs interviendront. Chez les Anglais, ce seraient, s'il y en avait assez, les excellents « light armoured cruisers », les croiseurs cuirassés légers, des types *Arethusa* et *Calliope* [1], ou encore les éclaireurs d'escadre de 4 500 à 5 500 tonnes qui portent les noms de villes d'Angleterre. Du côté allemand, riposte immédiate, avec les « kleine Kruiser » qui ont à peu près la même force que ces derniers et qui portent des noms de villes d'Allemagne, *Karlsruhe*, *Rostock*, *Graudenz*, etc., etc.

Voilà déjà un combat plus sérieux. Bientôt ce seront les grands croiseurs, attirés par la canonnade, avertis d'ailleurs par la T. S. F. ; enfin — et pourquoi pas? — puisqu'on ne peut

1. *Calliope* (type le plus récent) : 4 400 tonnes ; 30 nœuds (chauffe au pétrole) ; 76 mm. de cuirasse d'acier spécial à la ceinture de flottaison ; 2 canons de 152 mm. ; 6 de 102 ; 4 tubes lance-torpilles.

laisser compromettre les siens, les cuirassés d'escadre. Qui sait si la rencontre, la première rencontre au moins, entre les « gros » de ces deux flottes qui s'épient l'une l'autre, chacune à un bout de la diagonale nord-ouest-sud-est de la mer du Nord, ne se serait pas ainsi imposée? Et ce n'est pas nos alliés qui l'eussent regretté !

Un combat récent donne une idée de ce qui se passerait en pareil cas. C'est celui du 8 août où, dans la Baltique, à l'orée du golfe de Riga, si bien gardé par les bancs rocheux de la grande île d'Œsel, une forte escadre allemande a essayé de franchir, sous le feu d'une force navale russe, les lignes de mines qui complètent la barrière de roches noires où s'ouvre la passe de Domesnœs. Quoiqu'elle fût probablement plus nombreuse et plus puissante que l'escadre russe, composée surtout, je pense, des garde-côtes de la défense avancée de Riga, l'allemande n'a pu franchir le passage. Elle a fait trois tentatives infructueuses qui lui ont coûté un croiseur et deux « destroyers ».

Au fond, cela ne rappelle-t-il pas la guerre à terre, ce combat où l'on se dispute une ligne de mines au lieu d'une ligne de tranchées? Et c'est bien là l'une des physionomies intéressantes des conflits navals de l'avenir. Mais encore, demanderont des lecteurs obstinés, pourquoi donc n'a-t-il point été question de tout cela dans la mer du Nord, où de telles péripéties semblaient assurément plus indiquées que la stagnation profonde qui surprend si justement le public?

La guerre n'est pas finie. Il s'en faut, puisqu'un ministre anglais nous parlait tantôt de trois années et que, dans la Grande-Bretagne belliqueuse qui se révèle peu à peu, on construit et l'on outille les usines de guerre pour cinq années. Ne reprochons donc pas à nos vaillants alliés une réserve derrière laquelle se prépare visiblement un formidable effort. Pensons plutôt que cet effort vise les opérations navales aussi bien qu'il va satisfaire aux besoins si étendus, si complexes des opérations continentales. Ne lisais-je pas dernièrement, dans les lettres d'un correspondant de grand journal, que nul ne pouvait se douter des surprises que la marine anglaise ménage à la rivale dont elle a solennellement juré la perte? J'en accepte

l'augure avec d'autant plus de satisfaction que, j'en ai la conviction et je ne crains pas de le répéter, la marine allemande, renfermée dans son grand camp retranché, au milieu de ses immenses usines navales dont les événements nous ont révélé la puissance, prépare, elle aussi, pour la lutte suprême des moyens d'action absolument inattendus.

*
* *

Tant que la mise en jeu des éléments de la guerre sous-marine ne visait que la défense des eaux territoriales — à la vérité ce mot étant entendu dans un sens très large — de l'empire allemand, les prévisions des adversaires de l'Allemagne n'étaient pas, malgré la rudesse de certains coups, trop sensiblement dépassées.

On s'était, en somme, accommodé à une situation qui, si elle ne satisfaisait qu'assez médiocrement l'amour-propre de la vieille Angleterre, n'en devait pas moins avoir l'avantage de la conduire au but poursuivi, l'anéantissement de la puissance extérieure de la Germanie, par l'usure progressive de tous les moyens d'action de cette dernière.

Cette situation changea de face le 18 février 1915. Ce jour-là l'Allemagne exaspérée des entraves que ses adversaires mettaient à son ravitaillement, ou, peut-être (car elle ne souffrait pas autant qu'elle le disait de ces entraves) résolue à essayer de ce blocus commercial dont on avait autrefois parlé chez nous, à l'époque de nos dissentiments avec la Grande-Bretagne, l'Allemagne, dis-je, prit nettement l'offensive avec ses sous-marins et déclara que, sous peine d'être coulé par eux, sans appel ni miséricorde, aucun navire ne pourrait se risquer dans les eaux de l'archipel anglais, déclarées « zone de guerre ».

On sourit d'abord en Angleterre — et chez nous — d'une prétention qui semblait exorbitante. Il était entendu, je l'ai dit, que le sous-marin était une arme de portée très restreinte. Après lui avoir concédé qu'il défendrait assez bien les atterrages d'un port, il avait fallu reconnaître que la mer du

Nord lui appartenait quand il jugeait convenable de s'y mouvoir. Peut-être, sans le dire, s'estimait-on heureux qu'il n'essayât pas — ou qu'il essayât sans succès — de forcer la porte des rades où l'on tenait les « Home fleets » abritées, tout aussi bien que la « Hochsee Flotte » se dissimule dans l'Elbe ou dans le canal maritime, inviolable refuge, sauf pour les avions et hydravions.

Mais enfin la mer du Nord, la partie méridionale de la mer du Nord du moins, c'était déjà beaucoup. Comment le sous-marin irait-il plus loin, comment surtout s'établirait-il à demeure, *croiserait-il*, ne fût-ce qu'une semaine, dans la Manche, dans la mer d'Irlande, dans le canal Saint-Georges, aux Scilly, vers la Grande Sole si tempêtueuse, aux Hébrides si battues, aux Orcades et aux Shetland, si funestes aux petites unités? Quelle résistance à la mer, quelle endurance physique et morale ne faudrait-il pas et à l'équipage et au bateau lui-même? Et puis, surtout, comment se ravitaillerait-il, ce tout petit bâtiment isolé, délicat, faible, dont l'appareil moteur, si économique qu'on l'eût voulu faire, était encore bien exigeant?...

A la vérité on savait que, poursuivant, sans que rien les en pût écarter, un plan bien mûri, bien concerté, les Allemands venaient de s'établir sur la côte belge, où on les avait laissés prendre un port tout neuf et de tout premier ordre, Zeebrugge. Leurs lignes d'opérations s'en trouvaient accourcies de 200 milles, en ce qui touche la Manche et le débouché de cette mer dans l'Atlantique, de plus encore, en ce qui touche la mer d'Irlande. A Zeebrugge, d'ailleurs, avec les chantiers d'Hoboken (Anvers) et de Termonde en deuxième ligne, toutes les opérations de ravitaillement, d'entretien, de réparations, petites et grosses, s'exécutaient avec un plein succès. Il y avait bien les bombardements des navires ou des aéroplanes alliés, mais on se retirait jusqu'à Bruges, à 18 kilomètres dans les terres, on se dissimulait aux vues des avions et en définitive, toujours intermittents s'ils étaient intenses, ces bombardements laissaient au défenseur le loisir de réparer les dégâts qu'ils causaient.

. . . . . .

. . . . . .

*
* *

Malheureusement, les torpillages n'y perdirent rien. Il apparut clairement qu'aucune des difficultés que l'on jugeait insurmontables ne rebutait les submersibles allemands de forte taille, les *U*-17 à *U*-26 et surtout les *U*-27, etc. (550-700 tonneaux; 700-850 tonneaux) que l'on venait d'achever en 1914. Peu à peu et au grand étonnement de nos voisins, on s'aperçut qu'une foule de complicités inattendues s'accordaient pour résoudre le problème le plus difficile, celui du ravitaillement ; qu'une foule de cargos « neutres » se trouvaient juste à point nommé sur le passage des sous-marins allemands naviguant en surface pour leur faire innocemment passer quelques barils d'huile minérale, qu'il n'y avait criques profondes des archipels atlantiques qui ne pussent recéler quelque magasin improvisé et qu'enfin, partout où il existait du pétrole et une âme vénale, un submersible ennemi était assuré de refaire le plein de ses caisses.

Il y eut, osons le reconnaître, une période de lourdes préoccupations. Les esprits réfléchis virent bien que l'effet moral du nouveau système de guerre navale dépasserait de beaucoup l'effet matériel. Mais, au fond, n'était-ce pas là ce que voulait un adversaire qui, si peu psychologue qu'il soit, se pique de savoir frapper l'opinion? La première et vive impression passée, toutefois, une balance exacte s'établissait, d'une part entre l'incontestable émoi que provoquaient des destructions sensationnelles, de l'autre entre l'appât de gains considérables, que les risques courus augmentaient peu à peu. Et puis, la fermeté anglaise se montrait là tout à plein, dans son mépris hautain des odieux procédés des « pirates ». On s'encouragea d'ailleurs à remarquer — statistiques en mains, statistiques un peu complaisantes peut-être [1] — que la proportion des sinistres était singulièrement

1. Les chiffres donnant les entrées et les sorties des ports d'un pays considéré sont très élastiques : on peut, pour les grossir, y comprendre le petit cabotage, la pêche, les mouvements des navires de port eux-mêmes, les services locaux de communications, etc., etc...

faible dans le chiffre toujours croissant des entrées et des sorties de navires marchands. Enfin il fallait, *il fallait absolument*, marcher quand même et l'on marcha. Le gros du péril est passé aujourd'hui ; on peut donc examiner l'affaire avec plus de sang froid. Elle en vaut la peine, puisque ce qu'il y avait en question, ce n'était pas seulement l'issue du conflit actuel, mais les destinées futures de la Grande-Bretagne.

« La campagne des sous-marins allemands a été un lamentable échec », ont dit des publicistes dont on eût attendu plus de clairvoyance, mais qui avaient sans doute l'excuse de vouloir rassurer le public, moins effrayé, du reste, qu'ils ne le supposaient. Avant de se prononcer sur l'effet de cette campagne, au moins eût-il fallu en attendre la fin. On sait que l'Allemagne est entrée dans la lice avec, à peine, une trentaine de sous-marins réellement disponibles. Elle en a perdu un bon nombre, mais un nombre difficile à préciser, une douzaine, une quinzaine peut-être. Quelle a été sa production, jusqu'ici ? Quelle sera-t-elle avant que cette longue guerre ne finisse ? Cela non plus n'est point facile à établir. Le programme naval définitif, celui qui devait être complètement rempli en 1917, comportait 54 sous-marins armés et 18 en réserve, 72 en tout. On avait, à la vérité, hésité, tâtonné longtemps ; en 1913-1914 on était fort en retard, mais le budget de l'exercice 1914-1915 (24 à 25 millions, comme le précédent, pour les constructions neuves de submersibles) admettait la mise en chantier, la construction ou l'achèvement à flot de 24 unités nouvelles : 12 à Dantzig, 12 à Kiel (établissement « Germania »).

Il est bien certain que tout cela doit être achevé et tout près, au moins, d'entrer en service. On disposait, de plus, de 5 submersibles destinés à l'Autriche. Les a-t-on gardés ? Beaucoup de journaux ont affirmé que deux ou trois de ces bateaux avaient été envoyés à Pola par les voies ferrées, « découpés en tranches ». Cela n'est pas absolument impossible et cela s'est fait déjà. Cependant il semble que ces informations ne s'appliquent, en réalité, qu'à des *moteurs à combustion interne* envoyés d'Allemagne — d'Augsbourg-Nuremberg, probablement — pour des coques rapi-

demment construites à Fiume. En tout cas, nous pouvons compter, sans crainte d'erreur, sur 27 unités résultant de l'exécution des programmes de l'une et de l'autre marine pour l'exercice financier en cours. Mais ce n'est pas tout. Les Allemands ont annoncé, il y a quelque mois, *cent* mises en chantiers nouvelles depuis un an. Evidemment, ce chiffre est très exagéré. A supposer que les chantiers de l'Empire, augmentés de ceux de la Belgique (Hoboken, Termonde, etc.) et de la Russie (Libau) pussent entreprendre et pousser vigoureusement la construction de cent coques de sous-marins *qui, dans ce cas, seraient nécessairement de tonnage modéré*, les établissements industriels de l'Allemagne, de la Suisse, du Danemark, d'autres pays neutres peut-être, seraient assez empêchés de construire les cent moteurs correspondants. Et la marine impériale, si admirablement organisée qu'elle soit, n'arriverait pas à *mettre au point*, en situation de rendre des services de guerre, en quelques mois, les cent « ensembles » ainsi constitués. Réduisons donc, réduisons largement. Nous ne serons probablement pas très éloignés de la vérité en admettant que, vers la fin de la présente année, l'effectif des sous-marins allemands sera très voisin de celui que l'amiral von Tirpitz avait fixé pour 1917, soit 72.

On conviendra sans doute que, dans ces conditions, et si les Allemands persistent dans l'application de la méthode de guerre qui leur vaut en ce moment des succès qui semblent les satisfaire, en même temps que des embarras contre lesquels ils se roidissent vainement, il sera sage de s'attendre à des pertes plus sensibles de navires de commerce[1].

J'ajoute que ce n'est pas précisément du *nombre* de navires coulés, ni même de leur *tonnage global* qu'il faudrait se préoccuper, mais que c'est surtout de la *nature du chargement*. Or, c'est ce que les statistiques des pertes n'accusent pas. Nous savons assez maintenant, et les Américains mieux que nous encore, par quelle variété de moyens ingénieux les Alle-

1. Au moment où j'écris — 13 août — le *Berliner Tageblatt* publie une étude du capitain de vaisseau von Persius, critique naval distingué, qui reconnait que, jusqu'ici, la campagne des sous-marins allemands n'a pas donné tout ce qu'on en attendait. Mais il réserve l'avenir. Faisons comme lui et tenons-nous sur nos gardes.

mands arrivent à connaître le jour et l'heure du départ d'un paquebot, l'itinéraire qu'il suivra, son port d'arrivée et tout ce que contient sa cale. Ils choisissent leurs victimes. Ils continueront à les choisir, si nous n'y mettons bon ordre, comme il y a lieu de l'espérer. Hé ! que peut bien me faire qu'il rentre aujourd'hui dans les ports des alliés cent cargo-boats chargés d'objets indifférents ou dont je n'ai pas un besoin immédiat, si j'apprends qu'un sous-marin a justement coulé, hier, celui que j'attendais avec impatience, le seul qui portât ce qui m'est indispensable ou seulement utile?...

Je n'insiste pas. Comme je l'ai dit plus haut, ce qu'il y avait de dangereux dans la situation que j'expose à grands traits, du fait de l'urgence de nos besoins, besoins que notre implacable ennemi connaissait si bien — car il ne s'agissait pas pour lui d'affamer l'Angleterre ! — ce qu'il y avait de préoccupant dans cette situation s'est déjà largement amélioré. Encore un peu et nous pourrons sourire de tous les efforts des submersibles allemands ; mais, en attendant, chassons-les, traquons-les de plus belle et par tous les moyens...

*
* *

Cette immobilité, cette stagnation systématiques des belles escadres de cuirassés, paralysées par l'emploi intensif des mines automatiques et par l'entrée en jeu des sous-marins allemands et autrichiens, pesaient singulièrement aux généreux marins qui les montaient, autant qu'aux amirautés et aux peuples même. Il y eut à cet égard une sorte de soulagement quand on apprit que, sinon les magnifiques « dreadnoughts » trop grands, trop coûteux, trop précieux pour qu'on les voulût compromettre ailleurs que dans la « grande bataille rangée », du moins les unités de combat de deuxième ligne, celles qui, il y a quelques années, nous paraissaient déjà bien encombrantes et bien chères, allaient enfin combattre et donner leur mesure sur un théâtre d'opérations où, Dieu merci ! il n'était point question de sous-marins, encore qu'il pût y avoir des mines, que l'on aurait tôt fait de draguer.

Il n'y avait point de sous-marins, en effet, dans les Dardanelles, lorsqu'on les attaqua, le 18 mars. Si l'on se fût résolu plus tôt à cette opération, d'ailleurs *politiquement* judicieuse, on n'aurait même trouvé dans le détroit que peu de mines automatiques et probablement pas de mines dérivantes. Mais ne revenons pas là-dessus.

Un jour, vers le 10 ou 15 mai, un télégramme d'Athènes, d'allure assez mystérieuse, informait le public que l'Amirauté anglaise offrait une récompense considérable à qui lui donnerait un avis utile sur le sous-marin allemand qui, disait-on, avait apparu dans la Méditerranée et semblait se diriger vers la mer Egée. Quelques mois plus tôt, la nouvelle eût soulevé une incrédulité générale. Mais on commençait à ne se point étonner si aisément et, seules, quelques « compétences » exprimèrent des doutes sur la possibilité d'une randonnée que celles de nos propres submersibles, il y a quelques années déjà, pouvaient cependant faire considérer comme très possible.

Quelques jours se passèrent à se demander où pouvait être le sous-marin que tous les caïques de l'archipel juraient avoir aperçu. On crut savoir toutefois que l'intrus, après avoir franchi en surface et en plein jour le canal d'Oro, la grande porte de l'Egée, était allé se ravitailler à Smyrne. Le 25 mai, le cuirassé anglais *Triumph* était torpillé à l'entrée des Dardanelles et coulé en quelques instants. Le 27, le cuirassé *Majestic* éprouvait le même sort, au moment où son équipage dînait, confiant dans les doubles filets d'acier dont se ceinturait la coque de cette belle unité de combat. Le doute n'était plus permis : il y avait bien au moins un sous-marin devant les Dardanelles et ce sous-marin ne pouvait être qu'un allemand.

Telle fut la troisième phase de la guerre sous-marine et la plus importante peut-être. Le sous-marin, ou plutôt, nécessairement ici, le submersible [1], beaucoup plus apte aux

1. Le *submersible* insère une coque de *sous-marin* pur dans une coque de contre-torpilleur. Le vide compris entre les deux coques forme « water-ballast », se remplissant d'eau ou se vidant suivant que l'on veut s'immerger ou émerger. Le submersible navigue donc en surface comme un « destroyer » et il est, en

opérations de grande envergure, ne se contentait plus de défendre victorieusement la côte qui constituait sa base fondamentale, ni d'interdire à l'adversaire — j'entends aux grandes unités de l'adversaire — une large zone de mers territoriales ; il ne lui suffisait même pas d'agir offensivement contre cet adversaire si celui-ci se trouvait près de lui et, pour ainsi dire, à portée de sa main ; non, il allait chercher les cuirassés ennemis à 3000 milles de ses points d'appui naturels et les obligeait, dans la mer Egée, aux mêmes précautions minutieuses que dans la mer du Nord. Ne craignons pas de le dire : si, au lieu d'un ou deux submersibles, trois peut-être, en comptant celui qui aurait, dit-on, été remonté sur les chantiers de Constantinople, les Allemands avaient pu en envoyer là-bas dix ou douze, la force navale anglo-française et ses innombrables transports ou bâtiments auxiliaires eussent été dans le plus grave embarras, ne disposant à Moudros que d'une rade insuffisante [1] pour s'abriter avec quelque sécurité.

Je considère qu'il y a, pour les marins alliés, un mérite rare et sur lequel l'attention n'a peut-être pas été suffisamment attirée, à n'avoir perdu, depuis le torpillage des deux cuirassés anglais, qu'un transport et quelques unités sans importance. Il est vrai qu'en outre des judicieuses mesures de défense qu'il prenaient, les alliés jouaient hardiment à leur tour de l'offensive avec leurs sous-marins et il est assez curieux de constater — mais n'est-ce pas là l'application d'une loi générale? — que le meilleur moyen d'éviter à nos bâtiments de dangereuses attaques fut encore d'aller torpiller dans la mer de Marmara, dans la partie Est des Dardanelles, et — admirable audace — jusque dans la Corne d'Or, les bâtiments de l'ennemi. L'offensive est la meilleure des défenses.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

somme, très habitable. Au point de vue exclusivement technique il se différencie du sous-marin par une *flottabilité* beaucoup plus grande.

1. Ils ont maintenant les deux beaux ports complètement fermés de Mitylène. D'autre part, j'apprends à l'instant le torpillage du beau transport anglais *Royal Edward*.

*
* *

Je disais tout à l'heure que nous en étions, ici, au troisième stade de l'évolution de la guerre sous-marine. Pour être plus complet, comprenons dans notre exposé une opération du même genre que celle qui a failli paralyser les escadres alliées dans le Levant, mais qui n'en est encore qu'à l'état de menace des Allemands contre les Américains. Nos adversaires voient grand, on le sait, et j'ai essayé ici même [1] d'expliquer comment ils avaient su développer leur imagination au point de vue du concept des opérations militaires et de la création des moyens d'action correspondants. Aussitôt qu'ils ont compris que l'Union américaine ne céderait pas à leurs prétentions, ils ont admis la possibilité d'une rupture et parlé de l'envoi de leurs terribles sous-marins sur le littoral des États-Unis. Vaine menace, dira-t-on, et « bluff » évident ! Une chose est d'aller de Wilhelmshaven à Smyrne, puis à Constantinople, où l'on retrouve une base complète d'opérations, une autre de traverser tout l'Atlantique et d'aller s'établir « en l'air » — si l'on peut juxtaposer ces deux mots — en face d'une côte immense où tout serait ennemi. A mon avis la menace n'est point si méprisable, ni si insurmontable la difficulté ; et je suis assuré que l'état-major naval de Berlin a déjà méthodiquement et minutieusement dressé le plan de cette opération.

De quoi s'agit-il, en fin de compte : 1° d'avoir des submersibles de grand rayon d'action ; 2° de se créer une base, un point d'appui et de ravitaillement dans le voisinage du littoral qu'il s'agit d'écumer.

Sur le premier point, il faut dire que les Allèmands, s'ils construisent en ce moment et en hâte plutôt des sous-marins de tonnage moyen (400 tonnes en surface, 550 environ en plongée), destinés aux opérations dans les eaux européennes, peuvent parfaitement répéter à quelques exemplaires leur type *U*-33 — *U*-38 (710-850 tonnes) dont le rayon d'action est de 3 000 milles, à condition d'embarquer, au départ, du

1. « Les Mentalités » (*Revue de Paris* du 15 juillet 1915).

combustible liquide en surcharge. Ils peuvent même aller beaucoup plus loin, et ils ont dit qu'ils allaient le faire : comme sous-marin d'escadre et comme sous-marin « du large », ils auront, quand ils le voudront, un type atteignant 1 000 et 1 200 tonnes en surface, avec une vitesse comparable à celle des cuirassés (22 nœuds au moins), tandis que le déplacement en plongée arrivera à près de 1 500 tonnes, avec 14 ou 15 nœuds de vitesse.

Mais ne considérons que les *U*-33 qui ont l'avantage d'exister déjà, d'entrer en service en ce moment. On ne voit pas pourquoi ces bâtiments ne traverseraient pas l'Atlantique par la route de l'extrême nord qui leur assurerait relâches et ravitaillements, soit en pays neutres, soit en terres anglaises, le tout admirablement préparé, machiné comme le savent faire les Allemands. La traversée la plus longue, celle de la pointe sud du Groënland à un fjord quelconque, écarté, peu connu, presque désert, de la côte du New-found-land, ne dépasserait pas 800 milles. Ce n'est pas là de quoi les effrayer. Et je ne parle pas du moyen très pratique, quand il est bien réglé, du remorquage par un « neutre » complaisant, ni des réapprovisionnements en pleine mer, à des rendez-vous marqués, qui sont toujours possibles s'il n'y a pas trop mauvais temps. Bref, il ne s'agit que de *vouloir*. Nous n'avons pas le droit de douter que nos adversaires y soient fort entendus.

La création immédiate, de toutes pièces, d'une base navale secondaire dans une île, ou un groupe d'îles voisines de la côte ennemie, est assurément une opération délicate, mais nullement irréalisable. J'en ai parlé — à propos des Allemands, justement — ici même [1], il y a peu d'années. J'envisageais alors cette création au point de vue de l'organisation des croisières de grands bâtiments rapides. C'est que je voyais nos adversaires y incliner, fort préoccupés qu'ils étaient alors, déjà, de leur lutte contre l'Angleterre. A cette époque à peine pensaient-ils aux sous-marins dont ils construisaient négligemment quelques unités, types d'expériences...

1. *Revue de Paris* du 1er décembre 1909 : « Le Débarquement des Allemands en Angleterre ».

Tant y a que, du cap Breton au cap Hatteras, il ne manque point d'îles — je m'abstiens de les désigner — qui satisferaient fort bien aux conditions requises et qu'il ne serait pas aisé de reprendre aux Allemands s'ils avaient pu réussir à s'y installer. La principale difficulté que je vois à cette affaire est dans la sortie de la force navale assez considérable qu'il faudrait employer à cette opération. A la vérité cette force navale ne serait composée que d'unités rapides — croiseurs de combat en tête — mais il lui faudrait cependant des combinaisons de mouvements fort délicates et le secours d'une brume favorable pour se dérober par le nord à la surveillance si exacte des croiseurs anglais.

*
* *

Je viens de parler des « sous-marins d'escadre ». Cela me conduit tout naturellement au dernier stade que l'on peut envisager pour le développement de la guerre sous-marine. Ce n'est pas, certes, que l'idée soit nouvelle de faire figurer les petites unités qui nous occupent dans la composition des escadres et de leur assigner un rôle dans la bataille navale. C'est ainsi qu'on a constitué dans plusieurs marines des groupes de sous-marins auxquels on a donné, en même temps qu'un ravitailleur particulier — bâtiment construit *ad hoc* ou croiseur rapide désaffecté — un commandant d'escadrille monté sur un navire léger, petit croiseur ou contre-torpilleur de forte taille. Il est arrivé malheureusement que dans ces formations, qui tendaient, par une pente naturelle, à se modeler sur celles des bâtiments de surface, le caractère très particulier de l'action militaire des sous-marins était, peu à peu, perdu de vue. N'a-t-on pas cité de ces groupes où les « plongées » étaient devenues exceptionnelles? Restons en tout cas dans les généralités en constatant que la guerre actuelle proclame la nécessité de laisser au sous-marin la plus grande autonomie qui se puisse concilier — s'il s'agit du submersible d'escadre — avec l'intérêt de combiner ses mouvements avec ceux des grands bâtiments, en vue de la rencontre tactique décisive.

Cette combinaison de mouvements sera d'autant plus aisée, c'est évident, que les vitesses des deux catégories de navires — navires de surface et navires de plongée — seront plus rapprochées. Or, c'est par là que pêchait jusqu'ici l'alliance, toujours équivoque, du cuirassé, devenu peu à peu assez rapide, et du sous-marin, dont on ne se préoccupait pas d'accélérer l'allure, plutôt lente. Comment courir au combat, dans un cas pressé, avec des petits bâtiments qui ne pouvaient dépasser une douzaine de nœuds, tandis que les cuirassés en donnaient facilement quinze ou seize « en route »? Et comment, avec leur marche réduite, en plongée, de 12 nœuds à 8 ou 9, obtenir sur le champ de bataille ces concentrations rapides sur tel ou tel point de la ligne de l'adversaire qui peuvent, seules, assurer le succès?

On ne tarda pas à comprendre, un peu partout, qu'il fallait que les sous-marins acquissent une vitesse comparable, ainsi que je le disais tout à l'heure, à celles des cuirassés. Ce fut là (et non pas, comme on le pourrait croire aujourd'hui, pour étendre leur rayon d'action) le motif essentiel de l'augmentation des tonnages dans cette nouvelle classe de bâtiments. Attendons-nous donc à ce que, dans la grande bataille navale qui marquera certainement la phase finale de la guerre actuelle, on mette en ligne, de part et d'autre, de très grands sous-marins, des *submersibles*, bien entendu, de vrais « destroyers » susceptibles de s'immerger rapidement et qui, s'étant rapprochés de l'ennemi à 21 ou 22 nœuds, en surface, termineront leur marche offensive en plongée à la vitesse de 13 ou 14. Ces bâtiments ne pourront guère déplacer moins de 1200 tonnes. Leur construction, quelque hâte qu'on y mette, durera au moins une année, à supposer que l'on ait déjà fait choix de moteurs appropriés et que ces moteurs soient commandés — car c'est là, en ce moment, la grosse et grave question. Il n'y a donc pas un moment à perdre pour ceux qui ne sont pas pourvus déjà...

***

« L'alliance équivoque », écrivais-je plus haut, du sous-marin et du cuirassé... Le fait est que l'on est, en ce moment,

plutôt habitué à l'idée d'un conflit fondamental, obstiné, implacable, entre ces deux éléments si divers de la « force navale ». Faut-il absolument entrer dans cette vue et se demander, après tant d'autres, comment finira cette angoissante lutte? Je pourrais, pour réserver mon opinion, alléguer justement qu'une des données de la question ne sera bien définie qu'après cette bataille rangée où les sous-marins, utilisés en groupe suivant des règles tactiques bien établies, donneront l'exacte mesure de leur efficacité. Mais qui sait si leur intervention, se produisant de l'un ou de l'autre côté avant que la lutte d'artillerie ne s'engage ou même avant que les deux armées ne s'aperçoivent, n'aura précisément pas pour effet de supprimer la bataille rangée en supprimant la majeure partie des unités qui allaient y prendre part? Tout est mystère encore dans la physionomie de cette rencontre et puisqu'aussi bien je ne veux pas me dérober au périlleux honneur d'émettre un avis sur les destins futurs des deux antagonistes, ne tablons que sur ce que nous savons déjà de bonne source, sur ce qu'établit solidement l'expérience de douze mois de guerre.

Or qu'établit cette expérience? Que le cuirassé, *tel qu'il est aujourd'hui*, est perdu s'il se laisse approcher par le sous-marin, *tel qu'il est, lui aussi*. Le cuirassé ne pourra donc subsister que s'il se modifie profondément et si — notons bien ce point — les modifications, les transformations plutôt, qu'il acceptera tiennent compte de l'augmentation des facultés offensives dont il faut dès maintenant attribuer le bénéfice au sous-marin et, plus encore peut-être, de l'accroissement continu de puissance destructive de la torpille automobile. Que restera-t-il, ceci admis, du grand cuirassé d'escadre — réserve faite du cuirassé très rapide improprement appelé « croiseur de combat » que sauveront quelque temps encore et sa grande vitesse et son rôle essentiel de coureur agile de ces vastes espaces de mer où se perdent les facultés actuelles du sous-marin? Que restera-t-il de ces magnifiques *dreadnoughts* qu'on n'a su ou pu protéger que contre le canon et qui chavireraient lamentablement sous la formidable explosion des 120 kilogrammes de fulmicoton du terrible silure?

Ajoutons ceci, qu'il n'est point du tout question, quoi qu'en puissent dire quelques attardés des discussions du passé, de

la suppression de la cuirasse. Tant qu'il y aura bâtiment de surface — et le submersible, lui-même, n'est-il pas le plus souvent bâtiment de surface? — il y aura canon ; et tant qu'il y aura canon, il faudra bien qu'il y ait cuirasse. Ne déplaçons donc pas ni n'embrouillons la question, qui se résume en ceci :

Jusqu'où sera poussée la transformation du *cuirassé d'escadre*, de l'instrument de combat principal des eaux côtières et des mers intérieures où se jouent toujours les grandes parties de dés des conflits maritimes?

Personne n'en sait rien encore. Je n'en sais pas plus que les autres. Je n'oserais même pas dire : jusqu'à la création du bélier-torpilleur rapide que j'ai proposé ici même, il y a neuf mois, justement parce que c'est moi qui l'ai proposé [1]. En tout cas il paraît certain qu'en dépit des suggestions de la logique abstraite et des calculs purement économiques, on sera conduit à diminuer beaucoup le déplacement des unités en augmentant sensiblement leur nombre, ne fût-ce que pour cesser de « mettre tous ses œufs dans le même panier », un panier auquel on n'ose plus faire courir aucun risque et qu'on entoure de tant de précautions ! Il faudra, en d'autres termes, spécialiser les instruments de combat et appliquer plus complètement le principe de la division du travail. Cela n'est pas nouveau. On en parlait beaucoup dans la marine d'il y a vingt ans. Nous y reviendrons.

CONTRE-AMIRAL DEGOUY

1. *Revue de Paris* du 15 novembre 1914 : « Cuirassés et sous-marins ».

QUELQUES SOUVENIRS

SUR FRANÇOIS-JOSEPH

Depuis Sadowa, l'Europe, à chaque catastrophe nouvelle tombant sur la maison d'Autriche, témoignait à la personne de l'empereur François-Joseph un sentiment de respect, souvent mêlé d'étonnement. D'étonnement, parce que la conscience universelle des peuples, pour accessible qu'elle fût à la compréhension d'une haute résignation en face de désastres exceptionnels, n'en était pas moins surprise de constater que chaque fois, à côté de cette dignité extérieure avec laquelle on portait à la cour les deuils successifs des disparitions et des amoindrissements, rien n'apparaissait à la lumière du dehors qui eût pu faire croire à une douleur éternelle. Les consciences françaises, qui, avec une si pieuse obstination, savaient conserver le deuil des provinces perdues, n'étaient pas les dernières à trouver parfois qu'à Vienne, les coups les plus inattendus et les plus cruels du destin, ceux même qui atteignaient les bases de l'existence impériale, comme une hache atteint les racines maîtresses d'un chêne, que ces coups ne pouvaient rien sur le vieillard couronné, et que le lendemain des catastrophes, que dis-je, les heures suivantes, le trouvaient debout à peu près comme auparavant, allant de son pas tranquille

à ses occupations journalières, une fois qu'il avait, avec la parfaite correction de son sentiment du devoir, rempli les obligations souvent pesantes et assisté aux écrasantes cérémonies commandées par les circonstances.

Pour expliquer cette façon de réagir contre la mauvaise fortune, si surprenante pour la sensibilité normale de l'homme moderne, il ne suffit point de dire que François-Joseph est un « égoïste », comme on se plaît parfois à l'affirmer avec cette tendance à la simplification si chère aux foules, et si précieuse à l'incompétence.

L'égoïsme de l'empereur, au dire des personnes les plus autorisées pour le connaître, n'est pourtant point compliqué. Se considérant comme usufruitier naturel des privilèges et des malheurs publics, le souverain a toujours accepté sans émotion apparente des faits inévitables et accomplis. Un sort presque unique au monde, celui d'avoir régné aussi longtemps sur un empire, et qu'un loyalisme de plus de soixante années à sa personne avait légitimé, l'avait bercé de quiétude, malgré les revers, et un trop grand nombre de désastres avait émoussé sa sensibilité dans l'habitude. Mais cet « égoïsme » ne lui a jamais fait perdre de vue ses obligations envers l'État et, même aux moments les plus troublés de sa vie, il expédiait, avec une scrupuleuse conscience, des affaires difficiles à examiner, et plus difficiles à arranger. De la sensibilité, il en eut peut-être davantage autrefois, mais le vieillard ne s'en souvient plus, et, depuis la présente guerre, nous ne sommes que peu instruits sur ses agissements par des sources dignes de foi.

Dans la représentation extérieure, il apporte toujours le strict respect de la tradition, sans essayer jamais d'en retrancher des devoirs dont la suppression eût flatté sa simplicité ou agrémenté ses commodités. Lorsqu'il allait, selon la constitution, faire des séjours comme roi de Bohême sur le Hradschin à Prague, il y menait sa bonhomie, un peu distante pourtant, et comme refroidie par une ambiance que parfois il suspectait. Car, dans maintes circonstances, il avait exprimé le regret que le loyalisme dont il recevait les témoignages dans ces pays tchèques, fût moins un hommage de fidélité rendu à la dynastie, qu'un compliment de sympathie allant à sa personne.

En Hongrie, son attitude s'inspirait visiblement de plus de confiance et il aimait les séjours parmi les Magnats et le peuple hongrois, dont il avait toujours goûté la passion et l'ardeur, et dont il disait volontiers : « *es ist ein Herrenvolk* » (un peuple de seigneurs).

Mais, en réalité, il n'est entièrement lui-même que dans ses pays de langue germanique, où il est comme fondu dans l'essence même de la terre natale. Jamais son puissant prestige personnel, son talent de conciliation et sa cordialité voulue, si bien faits « pour fusionner l'inassimilable et réaliser l'impossible », ne se sont autant exercés que dans l'archiduché d'Autriche, en Styrie et dans le comté du Tyrol. Car, pour bien comprendre le monarque, il faudrait connaître à fond ce type de gentilhomme autrichien qu'en d'innombrables spécimens on peut rencontrer dans ses domaines. Il y est tout entier, on y trouve tout son caractère, assez médiocre d'ailleurs. Rien d'exceptionnel ne jaillit donc de la personne de François-Joseph en dehors du fait même de sa mission dynastique. Qu'on veuille bien faire connaissance avec ce gentilhomme, et peu de traits sans doute demeureront à l'ombre dans la psychologie de l'empereur.

Débonnaire, de cette jovialité épicurienne que la race austro-allemande du Saint-Empire romain charrie dans ses veines depuis des siècles avec tous ses déchets, il est avant toutes choses « l'homme qui va à la chasse ». Dans ces fonctions primitives de l'être humain, il puisa longtemps la robustesse de son tempérament, toute l'étroitesse et toute la signification de son caractère. Il y puise ses qualités et ses travers, sa sociabilité et son amour pour la solitude, sa rondeur et sa brusquerie, sa bienveillance et son indifférence. La nature du sol, les grandes forêts, les vastes terres de la noblesse l'invitaient à rester non seulement fidèle à ces sports et à leur conserver la priorité sur tous les autres divertissements, mais la plupart des préoccupations, fussent-elles importantes et d'ordre public, devaient céder le pas devant ce sport ancestral. C'est qu'en vérité, la chasse, il la considère comme un acte national et comme une religion nationale dont on ne discute même pas les devoirs. Dans ses châteaux, ce gentilhomme vit au milieu d'innombrables trophées : les bois de cerf, les bêtes empaillées, les aigles aux ailes déployées descendent des plafonds,

s'alignent parmi les armures des chevaliers ; sa maison est un musée cynégétique où l'on fait bonne chère avec plus de mesure que de raffinement. On s'acquitte fort décemment de ses devoirs envers l'Église, avec cette fidélité, pour la tradition, assez commode en somme et obstinée qui fut toujours une des marques fondamentales de la race, et sans l'apport des réflexions et des critiques, qui, déjà avant la Réforme, avaient, en Allemagne, attaqué les principes de la Foi. La guerre, il ne l'aime point comme on l'aime en Prusse, et ce serait porter une méconnaissance absolue au caractère du « gnädige Herr » que de le supposer naturellement belliqueux. Si, dans les manuels de l'Histoire, on lit infatigablement : *l'abaissement de la Maison d'Autriche*, il revient une partie des responsabilités précisément au fait que le désir d'aventure, que l'instinct de l'attaque et de la conquête se sont, dans cette race, singulièrement affaiblis depuis la guerre de Trente ans, et que la combativité était moins dans l'âme du gentilhomme épicurien que dans une infime minorité virulente, parfois même dans une personnalité unique, qui arrivait à devenir l'arbitre de la situation, en même temps que les seigneurs nonchalants s'accommodaient d'une molle défensive.

Si l'amour très marqué pour la maison et la terre constitue pour le gentilhomme de solides vertus patriarcales, l'instinct épicurien altère ces dispositions. Les Allemands du nord l'appellent la « frivolité autrichienne » alors même que celle-ci affecte, en dehors du mariage, la forme d'un louable attachement consacré par l'habitude et respecté par la société. Telle est cette manière de galanterie qui en Autriche a souvent force de loi, et qui réalise cet état paradoxal : la fidélité dans l'inconstance.

Lorsqu'un prince de l'illustre Maison d'Autriche annonçait à François-Joseph, avec des ménagements, ou par l'entremise d'une *persona gratissima*, sa résolution inébranlable de s'unir dans les liens du mariage avec une dame de ses pensées, rencontrée en dehors des limites de la *Ebenbürtigkeit* (équivalence dans la hiérarchie), l'empereur se fâchait, puis exprimait hautement ses regrets qu'un archiduc ne pût pas aimer sans perdre complètement la raison. Et lorsque l'intermédiaire diplo-

matique voulait lui offrir des arguments conciliants et énumérer les qualités de la fiancée, il l'interrompait généralement en s'écriant : « Oui, je m'en doute, elle est vertueuse comme une sainte, elle sait rôtir une oie et elle va avoir un enfant. »

Puis, il se retirait dans un grand courroux, mais acceptait parfois le fait accompli, tout de même, car il pratiquait rarement l'intransigeance autrement qu'en matière de religion, et désarmait souvent devant l'inévitable. Mais rarement aussi il demandait à connaître la personne « si belle et si bonne ». Quand l'occasion s'en présentait et que la « morganatique » lui plaisait, il lui arrivait de témoigner à celle-ci, tantôt en catimini, tantôt devant toute la cour, des marques de bienveillance dont le prix se doublait de la surprise. Il avait une fois envoyé un diadème à la comtesse H... au moment où elle était encore l'objet de la réprobation, et il lui avait dit : « J'espère que vous séduirez toute la ville, mais pour Dieu, que l'empereur ne le sache jamais. »

C'est dans son goût marqué pour le théâtre que le gentilhomme autrichien satisfait le mieux son penchant pour le marivaudage, pour la femme gaie et aimable. Elle lui fait parfois un second foyer par le double attrait de son art viennois toujours souriant et de ses vertus familiales, qu'elle pratique, dans le cadre d'une vie de coulisses, avec la robuste aisance d'une épouse ordonnée.

Je fus, voici longtemps, témoin du goût, ou plutôt — en cette circonstance — de la curiosité de François-Joseph pour le théâtre, non pas à Vienne, mais dans un paysage d'une extrême rusticité. Je m'étais attardé près de Kufstein, dans la vallée de l'Inn, non loin d'un village qui, avec ses propres éléments, avait constitué une troupe de comédiens. C'était moins le « théâtre de la nature » tel que nous le connaissons en France avec des professionnels en tournée et un public bourgeois en vacances, que proprement une tradition du moyen âge, un théâtre de paysans, continuation directe des *mystères* qui s'étaient créés autrefois avec les seules ressources des milieux populaires.

C'était un dimanche. Des villages voisins, les Tyroliens arrivaient dans leurs beaux costumes de fêtes, les femmes, les filles aux nattes luisantes roulées autour de leur tête. Elles

portaient toutes le fichu de soie, blanc et rose, des chaînes d'argent croisées en tous sens dansaient sur leur poitrine. Elles semblaient toutes fort émues dans l'attente du drame qu'elles allaient voir. Car on y jouait un drame, et même un mélodrame, tiré d'une de ces nombreuses légendes de la féodalité qui alimente l'imagination des campagnes. Un Guillaume Tell transposé, la liberté du sol défendue contre le Tyran, le moine bénissant l'union secrète du vaillant berger avec la fille du chevalier qu'il avait sauvée d'un incendie...

Ce spectacle se passait au fond d'une vaste grange qu'on avait débarrassée de son foin. Déjà remplie de paysans à mon arrivée, c'étaient d'étranges demi-ténèbres où couraient des lumières rousses filtrant à travers les planches ensoleillées. Les décors représentaient des murs crénelés, d'une sombre maladresse de peintures de foire. Sur la scène, des personnages criaient, déclamaient et s'apostrophaient, irrésistiblement comiques dans leurs accoutrements romantiques, comme découpés d'un plaisant gothique d'almanach dédié à la duchesse de Berry.

Soudain, au milieu de l'action, j'aperçus un groupe de messieurs en tenue de chasseurs, se frayant péniblement un passage parmi les paysannes qui encombraient la porte de la « grange dramatique ». Deux breaks stationnaient un peu plus loin sur une prairie où rôdaient les poules. Les nouveaux venus ne pouvant s'avancer davantage, le groupe demeura debout, comme une cognée dans un tronc d'arbre, parmi ce peuple serré l'un contre l'autre, assis sur les bancs de l'école. Les messieurs se haussèrent sur la pointe des pieds, fort intéressés, s'amusant discrètement du jeu des acteurs, de leurs gestes convaincus et empruntés. Puis, à la chute du rideau, après une scène particulièrement tragi-comique, les inconnus s'en retournèrent à leurs voitures.

Lorsque je sortis à mon tour, je me trouvai face à face avec M. de G..., ministre d'État à Vienne, dont j'avais fait la connaissance en chemin de fer et qui habitait fort simplement dans le même hôtel que moi, je veux dire une délicieuse auberge pleine de savoureuse couleur locale, depuis longtemps disparue et où l'on mangeait la plus honnête nourriture qui soit. Il m'apprit, à mon vif étonnement, que François-Joseph venait

de sortir de la grange. Il s'y était fort diverti et, en essuyant de son mouchoir des larmes de rire que la naïveté des artistes lui avaient fait verser, il avait manifesté un vif regret de ne connaître point la fin de cette « affreuse histoire », son temps étant limité dans ce court déplacement.

Ainsi, il était venu sans avoir été remarqué et sans avoir été annoncé dans le pays. Le surlendemain, M. de G..., assis à la table commune pour le repas du soir, me raconta que l'empereur, ce jour-là, au fond de la montagne, avait pénétré chez un petit aubergiste fermier avec les personnes de sa suite. L'un d'eux s'était penché sur l'homme et, lui ayant appris qu'il avait l'honneur d'avoir l'empereur sous son toit, lui demanda d'aller chercher le bourgmestre qu'il désirait voir. L'aubergiste s'approcha de François-Joseph, le dévisagea longuement et lui dit : « C'est bon ! Vous voulez vous payer ma tête ! Eh bien ! c'est moi le bourgmestre ! Que me voulez-vous? » Et, comme François-Joseph, fort amusé de ce jeu, lui avoua qu'en effet on avait voulu faire une farce, le Tyrolien, débonnaire, désignant avec sa pipe le dessus de la porte où trônait le portrait de l'empereur, jeune, en une grossière imagerie populaire, s'écria : « Je le savais bien ! Le voilà l'empereur ! Il n'est pas aussi craquelé que vous ! »

La vie, entre la chasse et le théâtre, est déjà si bien remplie et si bien équilibrée qu'il reste pour les préoccupations politiques moins de place qu'on ne pense. C'est l'insouciance, l'usure des énergies et la tolérance nonchalante qui a affaibli l'Autriche et qui lui a fait perdre la place qu'elle avait si longtemps occupée en Europe. Peu à peu, de plus audacieux gagnent du terrain, et un jour le fait est accompli : le gentilhomme a trop chassé... En 1813, pendant le mouvement de délivrance, la Prusse s'était ostensiblement indignée de l'inertie de l'Autriche et en 1870 elle s'en était réjouie.

François-Joseph malgré la conscience avec laquelle il était — selon le témoignage de l'Europe entière jusqu'à la guerre de 1914 — demeuré le chef de l'État, soucieux de bien faire, ne fut-il pas un peu le hobereau submergé par les événements? Un fonctionnaire qui l'approche beaucoup me le décrivit de cette manière :

« L'empereur, levé tôt, est rentré de la promenade solitaire. Il trouve les nouvelles condensées venant de son vaste empire. Il écoute les rapports. Il doit signer deux condamnations à mort. Il apprend que de terribles inondations ont ravagé telles provinces, que tel incendie, que telle émeute ont fait de nombreuses victimes. Il écoute en silence, puis il déplore hautement ces malheurs et demande *qu'on fasse le nécessaire...* Enfin la conversation privée s'engage. On lui apprend que la comtesse C... a été tuée dans un drame intime. Et le voilà qui tout à coup s'anime, s'agite, se lamente. Ce fait-divers a pris une place considérable dans sa vie. Il connaît la pauvre dame. Il connaît le mari. Il connaît l'autre... « *Das ist ja schrecklich* » (cela est terrible !), s'écrie-t-il dans son fort accent viennois. Il demande des détails, demeure un instant songeur. A ce moment, on lui apporte la collation de midi. Un plateau est posé sur son bureau même, un plateau de vieux célibataire. Il supporte une escalope de veau pannée, un légume et un verre de bière. « *Schrecklich !* » répète-t-il. Puis d'une main tranquille il repousse des papiers et, comme un bourgeois qui prend dans son bureau ses repas, montés par les soins diligents d'un garçon de restaurant, il mange alors de très bon appétit. « *Schrecklich !* » répète-t-il tout à coup se souvenant une dernière fois du drame de la ville, puis il allume sa pipe et en tire de larges bouffées. »

Il est simple et borné. Tout son caractère s'explique par ces deux mots. Point d'embarras avec cette inutile légion de domestiques, fort dévoués d'ailleurs pour la plupart, qui peuplent ses châteaux. L'étiquette, le faste, pour les grandes circonstances, dans la cour la plus aristocratique qui soit et qui par beaucoup de côtés rappelle encore celle de Louis XIV et de Louis XV. Mais à l'ordinaire, pour lui, le plus strict minimum. Point de grands gestes. Pas d'autre *théâtre* que celui où, sur les petites scènes, on joue les pièces gaies, où la vie aimable et tout ce qu'on préfère dans le commerce du monde se reflète comme dans un miroir.

*
* *

Si malgré la gravité de l'heure il m'est permis de rappeler ici des souvenirs personnels — bien minces en vérité en face de

la tragédie actuelle — concernant François-Joseph, que je vis maintes fois, je dois rechercher mes premières impressions dans ses rapides passages en voiture, d'une souriante banalité, et dans les récits fort détaillés que j'entendis pendant mon enfance, dans mon entourage immédiat d'alors, fort instruit sur son intimité.

Dans les notes d'un témoin oculaire, je relève un amusant propos de l'empereur pendant un séjour de la cour au château de Gödölö, en Hongrie, après la guerre de 1866. Le couple impérial se trouvait là sous le même toit pendant plusieurs semaines, et l'impératrice avait l'habitude de faire de longues chevauchées matinales avec les officiers d'un régiment de hussards qui tenait garnison en cet endroit. Parfois, elle trouvait plaisant dans sa fougue cavalière, de vouloir se mettre à la tête de ses troupes et de partir ainsi au grand galop des chevaux vers le vaste horizon de la plaine automnale. Elle jouissait alors de cette sensation incomparable de liberté qu'elle avait tant aimée comme le premier et le plus précieux bien dans sa vie trop lourde de servitudes souveraines, et lorsqu'elle entendait le souffle rythmé de sa monture écumante, elle avouait « qu'une ivresse d'espace, de mouvement et de fuite tout à la fois » envahissait tout son être jusqu'à la dérober à sa conscience d'elle-même.

C'est ainsi, qu'un matin, l'auguste époux la vit revenir après une de ces courses folles, ayant sur ses épaules une natte défaite de ses magnifiques cheveux. François-Joseph fut toujours de ces parfaits gentilshommes qui, fort chevaleresques et galants avec les femmes, gardent pour l'épouse et ses caprices une souriante indulgence, dont ils aiment à être payés en retour dans certaines circonstances. Mais il tenait pardessus tout aux apparences et à la dignité des démonstrations extérieures; lorsqu'il aperçut l'impératrice, il eut un geste désolé et, se tournant vers un familier, il dit sur un ton dont la décision et le sérieux accentuaient le comique : « Faites-moi le plaisir de lever pour moi, sans tarder, un régiment d'amazones avec les belles filles du pays, si toutefois vous en trouvez. Je me mettrai à leur tête, et je ne reviendrai plus... »

Et, après une courte réflexion, il avait achevé, bonhomme et

goguenard : « Mais ça lui sera, probablement, tout à fait égal. »

On parlait à mots couverts des difficultés d'ordre intime qui, dès les premières années de son mariage, se seraient élevées entre lui et l'impératrice. Aux appréciations du monde sur une situation que l'empereur aurait rendue peu compatible avec les strictes lois de l'Église, s'ajoutaient des récits que la Fama amplifiait à volonté et qui dépassaient de beaucoup la vérité. Il n'en était pas moins certain qu'une scission profonde s'était produite dès le début, et, pour qui connaissait le caractère de l'un et le tempérament de l'autre, il n'y avait point là de quoi s'étonner.

La vie conjugale continuait dès lors sur le mode des gens du monde « qui se rencontrent quelquefois ». Néanmoins les époux se consultaient encore sur mille choses du dehors et du dedans avec le ton d'une amitié que tant d'intérêts communs avaient scellée dans l'habitude et dans la nécessité.

Durant les séjours que je fis autrefois dans les montagnes du Tyrol et de la Styrie, j'aperçus parfois l'empereur, et je pus constater que la vénération dont il jouissait était partout, même au lendemain de l'effondrement de 1866, mêlée d'une affection, d'une confiance quand même, peut-être sans exemple chez un peuple. Non seulement on ne le rendait pas responsable des revers, de la diminution de l'empire et de l'humiliation subie, non seulement la rancune populaire, même des Slaves plus ardents à la haine, ne se tournait jamais contre lui, mais on semblait, dans ces heures de malheur, redoubler d'amour et de fidélité pour le souverain éprouvé, qui, d'ailleurs, acceptait ces rares témoignages avec la douce satisfaction d'un homme qui y comptait bien. Ni le rigide royalisme de la Prusse, ni la foi mystique de la Russie envers leurs souverains ne sauraient être comparés à cet amour d'un peuple. Mais on trouverait dans la spontanéité du cœur, dans les élans de la vieille France, des exemples semblables, notamment dans le récit qu'on nous a fait des braves gens se portant au-devant de Marie Leczinska, lorsqu'elle traversa les provinces pour aller voir le roi, malade à Metz. C'est ainsi que, durant tout le règne de François-Joseph, on vit le peuple se porter à son passage, et avec la complexité des races s'entremêlant, se cho-

quant, se combattant sans cesse dans les limites de l'empire, il fallait considérer une telle popularité comme une manière de miracle. A ce résultat, le caractère du monarque, sa simplicité extrême, son esprit de conciliation n'étaient certes pas étrangers. Toujours il entendait demeurer le seigneur qui fait le tour de ses terres, arrête les paysans au passage et cause avec les bûcherons, comme les princes des images d'Épinal. Il n'était pas dépourvu d'une certaine brusquerie, il avait de rententissantes colères, vite apaisées d'ailleurs et, à part des dispositions qui lui firent abolir la « schlague », spécialité barbare de l'armée autrichienne où les déliquants étaient ficelés sur une planche et recevaient la bastonnade, il tolérait, parallèlement à la bonhomie, cette rudesse native d'un peuple qui, dans les guerres, pouvait facilement dégénérer en brutalité et même, dans certaines provinces, en vandalisme, ainsi que le prouvent les exploits du sinistre feld-maréchal Radetzky et ceux de la guerre contre les Serbes.

*
* *

En 1878, l'année précisément de la campagne d'Herzégovine et de Bosnie, je me trouvais à Vienne, et par une période de chaleurs étouffantes, j'assistai au retour des troupes. Elles arrivaient des gares par petits paquets, minables, les uniformes en loques, harassées, assoiffées et couvertes de poussière. Croates, Allemands, Polonais, ils parlaient dix langues à la fois, se cherchaient, se rassemblaient difficilement au milieu du désordre des gens, des paquetages sortis des wagons qui s'accumulaient le long des voies. Ils n'étaient point glorieux. Ils venaient d'une aventure qui avait réussi contre les Turcs et qui ne laissait guère à ce moment d'autres traces qu'une ligne fléchie dans les Balkans. L'enthousiasme du public était nul. Partout l'indifférence pour un mince fait d'armes qu'on sentait sans prestige. Au Prater, les chevaux de bois continuaient à tourner, en même temps que les couples enlacés suivaient avec leur insouciance légendaire le gai rythme des valses de Johann Strauss dirigeant son orchestre. L'empereur était arrivé d'Ischl pour quelques jours seulement, et venait en passant visiter l'atelier d'un peintre hongrois, mort depuis,

pour voir le portrait d'une dame qu'il avait, je crois, commandé, et qui était en voie d'exécution. Amené là par un artiste transylvanien, je m'y trouvai à ce moment. L'empereur, simple comme toujours, y demeura assez longtemps et, après les remarques et critiques, fort anodines d'ailleurs, sur le portrait, il parlait de la cour et de la ville, puis enfin des différents types de femmes d'Europe auxquels il préférait celui de son pays, dans la double incarnation de la Viennoise et de la Hongroise. Je me rappelle avoir été frappé de la rondeur toute particulière avec laquelle, dans son bon patois du peuple, il énumérait les qualités de l'une et de l'autre, et du silence complet qu'il gardait sur l'événement du jour : le retour des troupes de l'Herzégovine. Bien que le lieu de cet entretien fût tout désigné pour causer d'art et de beauté plutôt que de guerre, il m'avait semblé qu'il parlait de tout son cœur d'un sujet qu'il préférait à l'autre. Mais, peu de temps après, je recueillis sur lui un mot qu'il avait prononcé au sujet de cette conquête et qui, aujourd'hui, à la lumière des événements actuels, prend un relief singulier. Il avait dit à propos de la Bosnie et de l'Herzégovine : « Ce sont d'excellentes populations, auxquelles il ne manque qu'un bon maître et de l'ordre dans l'administration. Nous allons inaugurer là « *ein gütiges Patronat* » (un régime de bienveillance) et nous les amènerons complètement à nous en moins de temps qu'on le suppose. Nous nous sommes bien fait aimer de nos Polonais, et il n'y a pas de meilleurs sujets. »

A Ischl, je le rencontrai bien plus tard, dans des circonstances qui pouvaient encore fournir un prétexte de critiques à ceux qui accusaient l'empereur d'opposer aux malheurs des autres la placidité de son indifférence et des nerfs durcis par trop d'adversité. J'étais alors en visite chez une dame qui venait d'être plongée dans un cruel deuil par la mort de son mari. Celui-ci avait longtemps rempli auprès de François-Joseph d'importantes fonctions honorifiques. Le salon était plein de monde qui entourait les membres de la famille ; une atmosphère oppressante planait, faite de crêpe noir et de silences qu'interrompaient des sanglots et des soupirs, le va-et-vient discret des personnes apportant des paroles de circonstance.

Tout à coup on annonça l'empereur qui déjà montait l'escalier. Vite on improvisa un vide relatif. On s'écarta autour des portes. Les hommes se retirèrent au fond de la pièce contre les lourdes portières à demi baissées qui s'ouvraient sur d'autres salons. François-Joseph parut, la tête un peu penchée, le visage tanné, et comme entaillé « des rides robustes du plein air, des rides en largeur », ainsi qu'un physionomiste aimait à les définir, pour les distinguer de celles « en longueur » des hommes moroses et calfeutrés. Son crâne luisant et jaune avait la forme un peu allongée d'un œuf. Ses favoris gris étaient bien détachés des joues rondes et petites, « de pommes bien conservées de l'année dernière ». Dans son regard ordinairement distrait et aquatique se lisait une sincérité et une bonhomie qui ne pouvaient point tromper, et je ne sais quelle animation réelle, qui n'était pas de la tristesse, et qui ne pouvait passer pour de l'émoi. Il avança à petits pas zélés et demeura debout devant la veuve, à laquelle il exprimait, dans des termes fort simples et sur un ton assourdi, ses sentiments d'une correction parfaite.

Empressé, en quelques phrases courtes de curiosité bienveillante, il interrogea la famille, demanda quelques détails sur la maladie et sur la fin prématurée de l'ami qu'il disait avoir perdu. Puis il prit congé de l'assistance qui, rangée contre les murs, s'inclina profondément. Reconduit par la famille jusqu'au seuil de la porte, il s'opposa énergiquement à être reconduit plus loin, avec un mouvement nerveux de sa main gantée. C'était un ordre. On obéit, et je songeai à ce mot de Louis XIV à son entourage, qui avait désigné un ambassadeur comme « l'homme le plus poli du monde » pour avoir obéi simplement à son ordre de monter avant lui dans son carrosse, sans faire des embarras. Plus penché encore qu'à son entrée, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, je vis le souverain s'éloigner, suivi de son aide de camp.

Le départ de l'empereur avait rapproché les groupes, chacun s'empressant de louer la grande bonté du monarque et de se déclarer flatté pour la famille de l'honneur qui venait de lui être fait. Je me trouvais debout contre la porte d'entrée, lorsqu'une dame étrangère, arrivée à ce moment, s'approcha d'un monsieur, avant de saluer la veuve et, comme en état de

gourmandise aiguë, elle engagea devant moi un caquet en catimini et, en un flot de paroles hâtives et amusées, elle raconta ses plus récentes impressions : « Je montais, disait-elle, l'escalier, lorsque j'entendis quelqu'un qui descendait, siffler discrètement entre ses lèvres un air de *la Belle Hélène*. Qui donc, me demandais-je, peut ainsi étourdiment s'oublier dans cette maison en deuil et en partir aussi gaiement ? Je levai la tête, mais je n'aperçus que l'empereur, avec le comte H..., qui tenait la rampe de l'escalier... »

L'auditeur, gros gentilhomme jovial, qui trouvait cela fort drôle, s'apprêtait déjà à sourire discrètement dans son chapeau, lorsqu'une vieille dame attachée à la cour, qui avait entendu ce récit, s'approcha vivement ; avec un geste à la fois contrit et suppliant, elle prit la main de la dame indiscrète et murmura : « Vous n'avez rien vu, n'est-ce pas, chère madame, vous n'avez rien entendu ! »

*
* *

Le séjour presque continuel de l'empereur dans un cercle étroit et national, toujours le même, et qu'interrompait seul le séjour constitutionnel à Prague et à Budapest, lui a conservé un caractère prodigieux du terroir. Depuis longtemps il a oublié le contact vivant du monde extérieur qui jadis, avant Solférino, et avant Garibaldi, l'avait lié personnellement à l'étranger. Plus ou moins bien renseigné sur la politique, chaque désastre l'avait éloigné davantage des peuples dont il ne comprenait peut-être pas entièrement les aspirations nouvelles.

Nullement dupe de la prudence de son cabinet qui ne laissait filtrer que l'indispensable, il se plaisait à dire parfois à une dame étonnée de lui apprendre un fait de notoriété publique : « Les souverains sont comme les médecins, ils ignorent à peu près tout. »

Les fréquentes visites de l'empereur Guillaume prenaient chaque année, au dire des personnes de la cour, une importance moins grande pour lui, à mesure que le malaise de l'Europe allait grandissant, car Guillaume II avait trouvé dans l'archiduc François-Ferdinand un auditeur plus attentif, plus jeune et plus ardent à l'avenir que le vieux monarque.

J'eus même l'affirmation en ces temps récents — huit jours avant la guerre — que l'archiduc avait « dépassé les espérances » que l'empereur allemand avait mises dans ses ambitions belliqueuses.

François-Joseph, avec son profond désir de repos, a dit à plusieurs reprises, après les visites de son « cousin », sur son ton familier et bonhomme, « qu'il ne goûtait rien tant que la conversation animée de l'empereur d'Allemagne, lorsque celle-ci roulait sur des anecdotes de chasse, et qu'il se moquait un peu de ses amis ».

François-Joseph recevait visiblement, depuis les dernières années, sur beaucoup d'affaires qui se tramaient dans les cabinets, le seul écho du fait accompli et son esprit ne s'alimentait pas suffisamment des importantes réalités, des courants nouveaux qui venaient des peuples étrangers. Il les suspectait silencieusement et, pour ne parler que de la France, il considérait qu'elle avait entièrement perdu les traditions qui lui semblaient les plus indispensables facteurs de sa vitalité morale. Mais il parlait toujours avec une extrême courtoisie aux Français qu'il avait l'occasion d'approcher, et il acceptait avec plaisir les nouvelles venant des sources diplomatiques et mondaines. Il rappelait alors avec agrément des jours lointains qu'il avait passés dans notre pays, mais il s'obstinait à apporter dans son jugement sur l'ensemble de la France moderne une méfiance atavique que la fin du Concordat avait singulièrement augmentée. Dans ses conversations avec les diplomates et quelques dames françaises, il évoquait avec plaisir les années brillantes du second Empire, mais les quarante années de République n'avaient pas contribué à augmenter ses sympathies pour une France libérale et il ne se gênait pas pour le dire.

La physionomie de l'impératrice, sa femme, ne saurait être évoquée ici qu'incidemment. Si je me permets d'en parler à cette place, c'est parce qu'elle complète par certains côtés l'ensemble des souvenirs que j'ai conservés de François-Joseph, et, dans l'attitude de cette souveraine, on pouvait parfois, lorsqu'il était question de son époux, découvrir comme une sourde réprobation de tout ce qu'il était et de tout ce qu'il faisait.

Au cours des dernières années de l'impératrice Élisabeth, j'eus à différentes reprises l'occasion d'approcher celle-ci ; dans ses entretiens, elle parlait peu de l'empereur et, sans appréciation directe; mais son mutisme était éloquent. Une fois, au cours d'une conversation sur François-Joseph, je crus remarquer une extrême sécheresse dans le ton de sa voix. Je lui parlai alors de Louis II de Bavière, pour qui elle professait un culte passionné. Je m'occupais déjà de ce « chevalier au Cygne »; je rassemblai plus tard les éléments d'une étude sur sa vie et sur sa tragique destinée. Aussi, parlant des derniers jours de sa captivité, où tant de choses demeureront inexpliquées, je racontai à l'impératrice qu'au cours d'un voyage à Insbruck, j'avais recueilli, de la bouche même du premier piqueur du roi, la certitude d'une tentative de fuite qui avait été faite avec le concours de quelques rares personnes restées fidèles à son infortune. Il s'agissait, disais-je, d'une évasion sur le territoire autrichien où le roi eût trouvé un accueil enthousiaste, une protection, une sécurité parmi les populations du Tyrol fanatiques pour le défendre, et déjà soulevées. A ce moment, elle m'interrompit assez brusquement et me dit, avec un accent presque dur et qui révélait une longue rancune contenue que, pour des raisons politiques, il n'avait pas été dans les intentions de l'empereur, son époux, de se prêter à cette hospitalité, et que des ordres avaient été donnés de s'opposer au passage du roi à la frontière.

Je n'insistai plus sur le sujet de conversation que j'avais abordé, car j'avais senti dans son souvenir une animosité profonde contre ceux qui avaient empêché le roi de recouvrer la liberté. Au cours de cette causerie, l'impératrice me parla des voyages et du bénéfice qui en résultait pour l'esprit. J'ai noté au retour ce qu'elle m'en a dit, notamment ceci : « Les gens du monde se déplacent, mais ils ne voyagent pas. Ils ne connaissent rien et restent avec leurs idées étroites sur toutes choses. »

Je songeai alors, sans le dire, à l'empereur qui demeurait si obstinément confiné dans ses États, et qu'elle semblait avoir désigné avec toute la cour, lorsqu'elle ajouta avec cet air d'un fugitif mais incommensurable mépris qu'elle pouvait prendre, lorsqu'elle exécutait son entourage :

« Il est vrai que c'est aussi une grande force de ne rien vouloir connaître. Un homme qui reste dans son pays n'hésite jamais dans son jugement sur les voisins. Celui qui les connaît bien hésite toujours. Savoir est une chose bien lourde à porter et, loin de vous donner une supériorité parmi le monde, si généralement ignorant, les idées larges et les connaissances étendues vous isolent de la terre. Il ne reste plus alors qu'à s'en évader, et à demeurer seul avec ce que l'on sait, sans profit pour le prochain. »

Lors d'un séjour au Cap Martin, j'eus une dernière fois l'occasion de voir François-Joseph. J'aperçus le vieux monarque, se promenant seul sur la route qui longeait la mer et qui depuis fut déviée pour agrandir la propriété de M. Kahn. Il marchait de son pas régulier et un peu penché, le feutre sur l'oreille ; lorsqu'il longea la clôture de la villa Cyrnos, je le saluai.

Ce fut précisément en face d'une modeste petite porte qui existe encore et qui a son histoire : c'est par cette entrée qu'à l'aube naissante l'impératrice d'Autriche avait l'habitude de pénétrer dans le domaine de celle qui avait régné sur la France. De son pas élastique et aérien qui rappelait le mot de Saint-Simon sur la duchesse de Bourgogne : « elle marchait comme une déesse sur les nues », Élisabeth de Bavière venait errer dans les beaux jardins d'Eugénie de Montijo. La petite porte grinçait sur ses gonds, ses pieds rapides frôlaient le sable fin du sentier qui, en des lacets innombrables, descendait jusqu'à la mer. A travers les pins, dans l'admirable rusticité des broussailles parfumées de thym et de marjolaine, dont l'auguste hôtesse avait respecté la beauté sauvage, sa frêle silhouette noire paraissait, puis disparaissait sans cesse dans sa course vers le soleil levant. Elle allait toujours à la lumière comme si elle eût voulu s'absorber en elle, se baigner dans sa sereine incandescence. Je la vis ainsi plusieurs fois errer d'un pas de plus en plus rapide, comme portée par une ivresse surnaturelle et absente de la terre « *qui lui avait trop donné ett rop ravi* », comme elle disait dans ses minutes ténébreuses.

L'impératrice Eugénie me rappelait, il y a quelques années, devant cette porte même, l'impression et presque l'émotion

que lui avait parfois causée au lever du jour l'apparition soudaine de cette dame noire si mince et si fragile, qui surgissait sous ses fenêtres dans l'imprévu de l'heure matinale. Elle m'en parlait avec un souvenir profondément attendri, comme d'un être lointain que le destin avait dévoré ainsi qu'un frêle oiseau créé par l'azur.

Au moment le plus tragique de sa vie, au lendemain de la mort de l'archiduc Rodolphe, l'impératrice avait eu une crise particulièrement grave de misanthropie farouche. L'empereur fut frappé comme par le double tranchant d'une épée, dans son cœur de père et de souverain, surpris par l'événement qui, aux dires de certains, en avait révélé un autre plus bouleversant encore. Il n'avait, pour résister à de tels coups du destin, trouvé que le silence. Tout à fait muet sur le drame, il avait à son tour cherché la solitude. La première tempête passée, après le déchaînement des racontars les plus invraisemblables, deux versions persistèrent : celle du suicide, généralement admise, et qui eût été la conséquence d'un refus de l'empereur concernant le mariage de Rodolphe avec la baronne Vescera, la fille de l'éleveur qui fournissait des chevaux à l'impératrice. Pour d'autres, les causes de la mort de l'archiduc étaient moins liées à un fait passionnel qu'à une série de faits politiques et de projets conçus en dehors de l'empereur et concernant le régime de la Hongrie. Cette circonstance, et la vie profondément dissolue de son fils auraient fait accepter à François-Joseph l'horrible disparition de celui-ci avec une résignation plus grande que celle dont on le savait capable en temps ordinaire. Aujourd'hui encore il serait audacieux de préciser des faits dont le secret est resté dans le cercle des familiers et des acteurs responsables. Le prince Philippe de Cobourg, seul survivant de ce drame, a gardé le plus profond silence, et de la Hongrie dont l'avenir était, semble-t-il, intimement mêlé à ce drame, n'est pas davantage venu un éclaircissement suffisant.

Quel tempérament eût résisté à de telles adversités ! Et pourtant, l'empereur avait repris bientôt le cours de sa vie si simple, de plus en plus réduite, et dans laquelle ne demeura debout que le strict nécessaire, convenable à l'homme si fruste dans ses goûts et dans ses habitudes.

*
* *

François-Joseph, depuis l'habituelle résignation avec laquelle il avait accepté l'avènement de la Prusse et son alliance, avait-il conçu d'autres ambitions que celle de demeurer fidèle à ce compromis? Privé de ce ressort de volonté et d'intelligence qui produit les grandes actions, il n'en nourrissait personnellement aucune avec le ferme dessein de l'atteindre. Pendant des années, l'aventure éternellement menaçante des Balkans l'irritait, sans le préparer à des décisions vigoureuses. Il en parlait, il s'emportait, puis en fin de compte il préférait le *statu quo* et s'en rapportait au hasard dont il attendait toujours plus que de son initiative propre. C'était fuir les responsabilités et espérer l'imprévu. Au fond de son cœur, tout imprégné des traditions de sa Maison, il n'a pas oublié que celle-ci a été durant des siècles la protectrice naturelle et ethnographique des pays de l'Allemagne du Sud. Il apporte dans ce souvenir la même impuissance de revendication sérieuse et sans nourrir, à l'égard d'un retour à l'ancienne confédération, un espoir illusoire, il y pensait souvent, sans d'ailleurs jamais rien tenter pour le réaliser. Il savait parfaitement que la Prusse a fait l'impossible pour élever l'esprit de la nouvelle Allemagne dans le mépris des Habsbourg et des Autrichiens, dont elle soulignait à tous propos les défaites, la négligence et la sottise. C'était une œuvre sournoise et savante sous le couvert d'une amitié extérieure qu'elle faisait sentir comme une grâce, et d'une aide matérielle qu'elle faisait sentir comme une massue. Tout ce que cette situation comportait d'équivoque, l'empereur l'acceptait en apparence et nous pouvons avoir la certitude que son optimisme lui promettait néanmoins un heureux imprévu qui pouvait lui venir même d'une défaite de son alliée la Prusse.

Dans les conversations avec des personnes qui jouissaient de sa confiance, l'empereur, sceptique, parlait sans haine, sans récrimination de cette alliée, mais souvent avec le souvenir d'un temps où le Sud de l'Allemagne était encore sous le charme de sa Maison et d'une situation qui lui paraissait tout de même plus conforme aux lois de groupements naturels. Ainsi, au moment de l'époque troublée d'Agadir, où l'Alle-

magne pour la seconde fois avait appuyé ses prétentions avec une singulière brutalité, François-Joseph avait abordé un jour à Schœnbrunn la brûlante question d'une guerre avec la France, et le comte de H... au cours d'un dîner, me communiqua à ce sujet, à Rome, ces curieuses paroles impériales :

« Je crois l'Allemagne du Nord dans son état actuel tout à fait invulnérable à l'est et à l'ouest. Il n'en est peut-être pas de même du sud que la Prusse ne se chargera pas de défendre avec la même énergie que ses propres frontières. Il en résultera peut-être un état de choses nouveau qui, pour pénible qu'il soit, pourra amener plus tard une orientation qui ne sera plus la *Vernunftheirath* (mariage de raison). C'est que les États du Sud, nos vieux compagnons d'armes, ont toujours fait à la Prusse l'effet de parents pauvres, appelés à participer à la maison de commerce en apportant leurs économies. Qu'il arrive une crise, le plus fort retombera sur ses pieds, mais l'autre aura tout perdu. »

Puis, trouvant que sa comparaison ne rendait pas entièrement sa pensée, il en chercha une autre, puisée dans les mœurs du peuple autrichien, et il avait ajouté :

« Voyez-vous, pour le Nord, les Allemands du Sud n'ont jamais été au fond que des « *Schützenfreunde* » (des amis qui se réunissent aux fêtes de tir) mais, pour nous, c'étaient des « *Kegelfreunde* » (des amis de jeu de quilles). On a essayé de renverser ces rôles, mais le Passé avait raison. »

Pour comprendre le caractère de ces exemples, il faut connaître les particularités de ces sports en Autriche. Les *Schützenfreunde* sont des gens que les grandes circonstances des fêtes annuelles ont réunis, où l'on chante, boit et tire ensemble sans être véritablement lié d'amitié, tandis que, par les *Kegelfreunde* François-Joseph avait désigné la réunion intime et cordiale des gens du même village faits pour vivre et pour vieillir ensemble.

Un jour, au retour d'un séjour à Carlsbad, c'était, si mes souvenirs sont exacts, en 1888, je tombai à Stuttgard dans la grande fête internationale qui avait amené en cette ville plus de vingt mille tireurs. François-Joseph s'y intéressait personnellement, en raison de la participation nombreuse de

ses meilleurs fusils. Un immense cortège devant défiler dans la ville, je louai une fenêtre chez un particulier et, durant des heures, je vis se dérouler la fête dans le claquement des grands drapeaux et l'encens de résine que dégageaient sous le soleil ardent les arcs de triomphe, ornés de branches de sapins fraîchement coupées. Si un étranger, complètement ignorant des races germaniques eût voulu, à cette place, recevoir un enseignement plastique de leur caractère, il eût reçu à cette fenêtre la démonstration la plus précise d'une incompatibilité inguérissable. Les sociétés du nord passaient dans un silence réfrigérant, en masses compactes comme des murs, au pas de parade prussien, présomptueux et outrecuidant. En pleine canicule, sous le soleil implacable, ils portaient des chapeaux hauts de forme et des redingotes noires ! Ces milliers d'hommes funèbres, solennels et raides, jetaient une note étrange, d'une extraordinaire sécheresse dans le remous joyeux de cette fête pacifique. Je me souviens encore de ce défilé des sociétés de Cologne, des villes industrielles du Rhin — et du malaise qu'il avait produit en moi.

Mais soudain au loin d'immenses clameurs soulevaient les populations. De toutes les fenêtres fleuries, de tous les balcons, du haut des toits, des cris couraient, frénétiques. On agitait des mouchoirs, on jetait des fleurs et des rubans : « Les Autrichiens ! criait-on, voici les Autrichiens ! » Ce fut du délire lorsque parurent les Tyroliens. Des bandes joyeuses en désordre, pittoresques et colorées, les visages martiaux, les yeux clairs pétillants de malice et d'audace, jetaient leurs chapeaux en l'air en lançant des trilles de montagne. Je verrai toujours un immense gaillard noueux comme un chêne, qui agitait un étendard. Il semblait, avec sa face rude et tannée et sa longue moustache, la personnification du Lansquenet du Saint-Empire romain, éternisé par Albert Dürer. Cette manière de fièvre qui s'était communiquée à cette cité à la vue des Autrichiens, après le glacial accueil des gens du Nord, m'avait montré comme un soudain réveil de leur sang particulariste — vite étouffé sous la pression prussienne. Mais j'avais réellement assisté à une rapide fusion de ces éléments d'autrefois.

Ces indications, plus que jamais aujourd'hui, ont leur valeur

et méritent sans doute une attention supérieure à celle qu'on donne à un fait-divers rétrospectif. Par un attaché d'ambassade qui quelques jours après se retrouva à Ischl avec François-Joseph, j'appris qu'il s'était montré très touché de l'accueil que ses tireurs avaient reçu et il avait dit : « *wo das Jodeln aufhört, da hört eben auch das wahre Deutschland auf* » (que voulez-vous ! Où l'on cesse de chanter la « Tyrolienne » cesse aussi la vraie Allemagne).

Ces mots qui dépeignent tout entier le vieux monarque prennent une singulière importance au jour présent où cet empire va vers d'autres destinées, et si nul ne peut peser l'avenir, ni se hasarder sans ridicule au jeu des hypothèses, il est néanmoins permis de dire que les vieux groupements des fédérations du Sud avec Vienne et du Nord avec Berlin, avaient apporté à l'Europe des garanties de paix plus solides. Leur reconstitution affaiblirait pour longtemps la virulence de l'hégémonie prussienne. Avec une habileté consommée, celle-ci a attiré à elle par la force les ressources, les servilités et les ambitions purement matérielles des pays du Sud, jadis si profondément pacifiques. Elle a déplacé l'axe même des peuples germaniques en érigeant au nord un centre artificiel dépourvu des bases nécessaires à la véritable homogénéité des races. Le vieux François-Joseph fut le nonchalant auxiliaire, tantôt volontaire, tantôt involontaire, d'une influence qui a fini par grandir jusqu'à devenir un grand crime contre la civilisation.

Monarque médiocre dans un empire affaibli par les défaites, par les discordes et les habitudes de jouissances qui primèrent tout dans la vie intime et nationale, il est le riche héritier qui s'ensevelit lentement sous les ruines de sa maison mal administrée.

Avant la guerre de 1914, François-Joseph était certainement moins parfait qu'on le disait. Mais sans doute est-il devenu depuis un peu plus noir qu'il n'est. Car dans l'éternelle fluctuation des événements, l'opinion ne peut juger qu'avec ses nerfs et avec ses moyens d'information. C'est là une base bien fragile et bien incomplète pour une telle complexité.

Victime complaisante d'un voisinage dont l'impérieuse autorité l'acculait sans cesse à la cruelle alternative « de se

soumettre ou de se démettre », l'empereur d'Autriche subissait plus qu'il n'aimait une amitié intéressée, hautaine et dangereuse et, héritier d'une agglomération de races que les siècles avaient maintenu déjà par miracle jusqu'à ce jour, il sera jugé à la fois sur la tragédie de l'heure présente et sur la fatalité de son destin à la hauteur duquel il n'aura jamais été.

FERDINAND BAC

LA MOBILISATION CIVILE DE LA RUSSIE

« Tous et tout pour l'armée! » Tel est le cri qui retentit à travers la Russie depuis que ses troupes ont commencé à évacuer la Galicie.

Ce n'est pas, en effet, par un fléchissement de foi ni par un mouvement de désespoir, c'est au contraire par un sursaut d'énergie et de volonté que les Russes accueillirent les tristes nouvelles de l'abandon de Przemysl et de Lemberg. Notre armée, disent-ils, a prouvé sa vaillance en soutenant durant de longs mois une lutte gigantesque; elle reste intacte, malgré la retraite; en se repliant, elle continue de combattre, infligeant à l'ennemi des pertes effroyables. Pourquoi donc désespérer? Si l'armée doit reculer, c'est parce qu'elle manque de munitions, que son outillage de guerre est insuffisant, que son élan se brise contre le formidable matériel allemand.

Mais le pays a-t-il fait tout son devoir pour donner à l'armée ce dont elle a besoin, l'assister de tout son effort industriel, la seconder de toutes ses forces productrices, techniques, intellectuelles? A lui de s'organiser, de se mobiliser à l'arrière de l'armée.

Tout le monde en a compris la nécessité. Aussi, depuis le mouvement de retraite de l'armée russe, assistons-nous en

Russie à un mouvement de mobilisation civile du pays, mouvement spontané et considérable qui entraîne toutes les classes, unit toutes les énergies dans le désir commun de vaincre.

Dans les brèves notes qui suivent, nous tâcherons de faire connaître ce mouvement, qui donnera d'abord à la Russie plus de force dans la guerre actuelle, et qui, de plus, la préparera, par un profond renouvellement de la vie nationale, à un avenir de paix et de prospérité.

*
* *

Dès le début des hostilités surgirent en Russie deux grandes organisations dont l'apparition attestait la popularité de la guerre et l'union du pays dans la volonté de vaincre : l'Union des villes (ou municipalités) et l'Union des zemstvos.

On ignore à peu près, dans les pays d'Occident, l'institution des *zemstvos* qui est tout à fait particulière à la Russie. Ils assurent le *selfgovernment* de la Russie agricole, et on a parfaitement raison de les appeler *les conseils de la terre russe* [1]. L'administration municipale n'existe en Russie que dans les villes d'une certaine importance, plus ou moins développées industriellement. Les *communes*, c'est-à-dire toute la Russie, sont administrées par les zemstvos, qui, bien qu'élus au suffrage restreint et n'ayant pas toute l'indépendance désirable, ont néanmoins un champ d'action assez considérable, puisque l'instruction et la santé publiques, l'entretien des routes communales et départementales, l'approvisionnement, etc., sont de leur compétence. Les zemstvos sont organisés par districts ; de plus dans chaque province ou département, pour les affaires d'intérêt général existe une assemblée commune où sont représentés les zemstvos de tous les districts. Ainsi, s'il faut les comparer aux institutions françaises, les zemstvos sont à la fois les conseils municipaux des communes, les conseils d'arrondissement et les conseils généraux.

Depuis leur création par Alexandre II, les zemstvos eurent une tendance très naturelle à élargir leur activité, et à obtenir

1. Le nom de zemstvos provient d'ailleurs du mot « zemlia », qui veut dire terre.

plus d'indépendance. D'où une lutte entre eux et le gouvernement, qui s'efforçait de les tenir soumis au pouvoir central. Se méfiant de ce qu'on appelait leurs tendances constitutionnelles, le gouvernement russe s'est gardé d'avoir recours à eux, même dans des moments critiques, comme la guerre russo-japonaise, où ils auraient pu rendre des services inappréciables à l'approvisionnement et au service sanitaire de l'armée.

C'est précisément pendant la guerre russo-japonaise, peu populaire en Russie, que la lutte entre les zemstvos, ces foyers du libéralisme, et le gouvernement atteignit son maximum d'intensité. C'est une assemblée des représentants des zemstvos, non autorisée, mais siégeant ouvertement, qui vers la fin de 1904 formula la première un programme nettement constitutionnel, donnant ainsi un essor considérable au mouvement qui devait aboutir à la convocation du Parlement russe — de la Douma de l'Empire.

Dans la guerre actuelle, guerre essentiellement nationale, les zemstvos obtinrent l'autorisation de former une Union pour venir en aide aux soldats et à leurs familles. Le gouvernement permit également aux municipalités des villes de former une autre Union dans le même but. La Russie s'est ainsi trouvée dotée de deux organisations puissantes, capables de grouper, en dehors de l'administration, toutes les initiatives privées, et qui, secondant le gouvernement, la Croix-Rouge et même l'intendance, ont rendu de précieux services à la défense nationale. Grâce à ces organisations, qui émanent plus ou moins directement du peuple, le pays entier se trouve en quelque sorte à l'arrière de l'armée, pour en améliorer la nourriture, l'habillement et surtout pour évacuer les innombrables blessés, les soigner dans les ambulances et hôpitaux, les faire rentrer dans leurs foyers.

Chaque zemstvo, comme chaque municipalité, fait son devoir sur place, son devoir pour ainsi dire local, mais en même temps, par leurs Unions, ils s'entr'aident et agissent en commun.

C'est par ce concours que dans la guerre actuelle le service sanitaire russe est vraiment à la hauteur de sa lourde tâche, tâche d'autant plus ardue que le front russe est très mouvant, faisant des bonds considérables en avant et en arrière,

contrairement à ce qui se passe sur le front occidental. Durant seulement les deux premiers mois de la guerre, l'Union des zemstvos, à elle seule, a installé 150 000 lits, les échelonnant à travers le pays de manière à pouvoir évacuer les blessés et les malades, selon leur état et les circonstances, plus près ou plus loin du théâtre des opérations.

Les zemstvos et les villes ont enrôlé toute la jeunesse universitaire russe, hommes et femmes; ils ont véritablement levé toute une armée de médecins, d'infirmiers et infirmières, de brancardiers, de techniciens. Il n'y a pas actuellement en Russie de ville, si humble soit-elle, qui n'ait son hôpital ou son ambulance, organisé par les zemstvos ou les municipalités ou placé sous leurs auspices; car beaucoup de sociétés ou de particuliers qui créèrent de leurs propres moyens des hôpitaux, ambulances ou postes de ravitaillement, les mirent sous le contrôle des zemstvos et des villes.

Au front même, les villes et particulièrement les zemstvos ont de multiples formations sanitaires qui accomplissent le travail le plus pénible et le plus dangereux. C'est sur le champ de bataille même qu'ils vont au secours de la vaillante armée qui depuis un an combat héroïquement et sans trêve. Nombreux sont ceux, hommes et femmes, qui, faisant le service des zemstvos, furent tués, blessés ou faits prisonniers.

Les zemstvos et les villes ont aussi au front des postes de ravitaillement d'où des serviteurs zélés, appartenant à toutes les classes de la société russe, portent aux soldats jusque dans les tranchées la tasse de thé dont aucun Russe ne peut se passer. Dans les villes voisines du front, les deux Unions ont installé des dépôts de produits pharmaceutiques, d'instruments de chirurgie, de vêtements, de linge. Pendant l'hiver elles ont fait travailler tout le pays pour assurer aux soldats des vêtements chauds. Elles ont installé, en peu de temps, des usines pharmaceutiques pour fabriquer des produits que la Russie recevait auparavant de l'étranger et particulièrement de l'Allemagne. Elles ont constitué des commissions savantes pour rechercher les moyens de fabriquer en Russie même certains produits chimiques indispensables à l'armée, ou pour trouver les moyens de combattre efficacement les gaz asphyxiants allemands. Elles ont aménagé de multiples trains

sanitaires, avec lits, cuisine, salle d'opération, salle de pansement, et un personnel de choix. Elles ont organisé des trains-bains où les soldats trouvent du linge propre de rechange.

Les zemstvos ont aussi créé des sections techniques « volantes », qui se transportent très facilement et, installent, selon les besoins, des cuisines, des bains, des réfectoires, des lavoirs, des postes de secours. Les deux Unions, dans leurs formations sanitaires, ont des sections auxquelles on a également donné le nom de « volantes » (*letoutzki*) parce qu'elles font le service sanitaire dans les positions de première ligne et donnent les premiers secours aux blessés sur le champ de bataille [1].

Plus d'une fois les Unions ont organisé des quêtes pour envoyer aux soldats des paquets individuels contenant tabac, victuailles, linge, papier à lettres, envois bienfaisants si l'on pense à l'isolement du soldat russe qui ne reçoit pas aisément comme ses camarades français ou anglais, des paquets ou de l'argent de sa famille.

Les zemstvos et les villes ont aussi fait beaucoup pour l'évacuation et l'assistance des réfugiés. Il faut encore mentionner la lutte des zemstvos contre la propagation des maladies épidémiques, conséquence habituelle de la guerre.

Aussi les services des zemstvos et des villes sont-ils hautement appréciés par tous, comme le prouvent les félicitations des commandants des armées, du généralissime russe, le grand duc Nicolas Nicolaïevitsch, et du tsar Nicolas. Le gouvernement a même contribué à développer leur action en alimentant largement leurs caisses, car leurs propres ressources ne leur auraient pas suffi pour donner une telle extension à leurs œuvres [2].

1. Une des récentes formations sanitaires de l'Union des villes, celle de Tomsk, partie au front au mois de juin, avait un personnel de 5 médecins, 1 dentiste. 22 infirmières, 10 infirmiers, 145 sanitaires, plusieurs tailleurs, cordonniers, serruriers, menuisiers. Elle emportait, en outre, des médicaments, instruments, provisions, etc., tout le matériel nécessaire pour l'installation d'un établissement de bain pouvant servir à 1 500 hommes en vingt-quatre heures et un poste de ravitaillement pouvant fournir 3 000 repas par jour. La formation avait en outre plusieurs « letoutzki » devant faire le service dans les positions de première ligne. Enfin, plusieurs chimistes y étaient attachés pour étudier sur place les moyens de combattre les gaz asphyxiants allemands.

2. Selon le dernier rapport de la direction du Service sanitaire et d'évacuation. il y avait en Russie, durant les mois janvier-juin, au moins 180 000 lits

Mais le gouvernement a trouvé aussi le moyen de réaliser des économies considérables en s'adressant aux zemstvos pour l'approvisionnement de l'armée et en évitant ainsi les fournisseurs intermédiaires, car les zemstvos achètent blé, fourrage, chevaux sur place, et ne cherchent, bien entendu, à faire aucun bénéfice. Ils sont les fournisseurs les plus consciencieux et les plus désintéressés de l'État.

*
* *

Quand vinrent les heures d'épreuves, le pays vit dans l'action des zemstvos et des villes un admirable exemple à suivre et à généraliser pour satisfaire à tous les besoins de l'armée.

Le devoir du pays envers l'armée était clair, impérieux : lui fournir en grande quantité, sans arrêt et toujours en plus grand nombre, des canons, des fusils, des munitions. Le tsar constitua donc, sous la présidence du ministre de la guerre, un conseil supérieur des munitions où furent invités quatre membres du Conseil d'État et quatre membres de la Douma, parmi lesquels son président, M. Rodzianko [1]. Pour la première fois depuis la guerre, le gouvernement appela ainsi des représentants du pays à collaborer à la direction de la défense nationale.

C'était la première innovation que le gouvernement, cédant aussi bien à la force des choses qu'à l'opinion publique, apportait à l'organisation de la guerre. D'autres devaient suivre, comme les remaniements dans le ministère [2] et la convocation

disponibles et qui restaient libres même au moment des batailles les plus acharnées de Galicie et de Pologne. — Sur le nombre des établissements sanitaires, un tiers avait été installé et organisé par les soins du gouvernement et deux tiers par la Croix-Rouge, les zemstvos, les municipalités et des particuliers. Le gouvernement, pendant les six premiers mois de 1915, avait subventionné les organisations pour les sommes suivantes : à la Croix-Rouge, 28 167 736 ; à l'Union des zemstvos, 71 305 050 ; à l'Union des villes, 28 158 448 ; à certains zemstvos, 7 406 000 ; à la municipalité de Pétrograd, 9 500 000 ; à celle de Moscou, 13 656 000 roubles.

1. L'initiative de la création de ce conseil appartient à M. Rodzianko, ce qui explique les bruits qui lui en attribuaient la présidence.

2. Sans compter la nomination du comte Ignatieff à la direction du ministère de l'Instruction publique, en remplacement de M. Kasso, décédé, ont été

de la Douma, appelée cette fois non plus à siéger quelques jours pour entendre des déclarations officielles et voter le budget, mais à travailler efficacement à l'œuvre nationale.

Les actes du gouvernement furent accomplis quand le pays était déjà en mouvement pour se masser à l'arrière de l'armée, quand avait déjà retenti le cri : « Tous pour la guerre ! »

Dans son mémorable rescrit du 14-27 juin, le tsar, ordonnant la convocation du Parlement, attestait déjà la grandeur du mouvement :

De tous les côtés du pays natal, je reçois des appels témoignant une forte volonté de tous les Russes de consacrer leurs forces à l'œuvre de l'approvisionnement de l'armée. Je puise dans cette unanimité nationale l'assurance inébranlable d'un avenir radieux.

La guerre prolongée demande des efforts toujours nouveaux ; mais surmontant les difficultés croissantes et parant aux vicissitudes inévitables de la guerre, nous raffermissons et trempons dans nos cœurs la résolution de mener la lutte, avec l'aide de Dieu, jusqu'au triomphe complet des armées russes.

L'ennemi devra être abattu, sans quoi la paix est impossible. Avec une foi ferme dans les inépuisables forces de la Russie, j'attends que les institutions gouvernementales et publiques [1], l'industrie russe et tous les fidèles fils de la patrie, sans distinction de tendance ni de classe, travaillent solidairement et unanimement pour satisfaire les besoins de l'armée. C'est ce problème unique et désormais national qui doit attirer toutes les pensées de la Russie unie et invincible dans son unité [2].

La première grande manifestation de ce mouvement est le congrès des industriels, qui s'est réuni vers la fin du mois de

remplacés en peu de temps : le général Soukhomlinoff par le général Polivanoff, au ministère de la Guerre ; M. Maklakoff par M. Stzerbatoff, au ministère de l'Intérieur ; M. Steglovitoff par M. Khvostoff, au ministère de la Justice ; M. Sabler par M. Samarine, à la direction des Cultes (Saint-Synode). Nous n'avons pas à apprécier ici ces changements dans le cabinet de Pétrograd, mais il est de toute évidence qu'ils ont été faits avec l'intention d'un rapprochement entre le gouvernement et la Douma. En ce qui concerne la nomination du général Polivanoff, qui est le grand réformateur de l'artillerie russe, elle a été dictée en outre par des considérations sans doute plus strictement militaires.

1. Le mot *publiques* qui est dans la traduction officielle du rescrit est plutôt mal choisi pour définir les *obszestvennya outzrejdenia* dont parle le tsar pour désigner les institutions du pays, comme les zemstvos et les municipalités.

2. A remarquer que la date du rescrit est celle de la mémorable réunion de tous les ministres, sous la présidence du tsar, au grand quartier général des armées.

mai à Pétrograd. Dès l'ouverture du congrès, son président, le grand industriel M. Avdakoff, et l'adjoint du ministre du Commerce et de l'Industrie, M. Veselavo, parlèrent de la nécessité d'intensifier l'industrie russe, de la mettre toute entière au service de l'armée. « Il faut, déclara le représentant du gouvernement, M. Veselavo, que tous, industriels, ouvriers, techniciens, savants, s'unissent pour venir en aide à l'armée combattante. » Les orateurs suivants, affirmant le grand devoir que la situation imposait à tous, parlèrent des différentes mesures à prendre et surtout de la convocation de la Douma.

Mais le congrès n'a pris toute sa portée qu'avec l'arrivée du délégué de Moscou, M. Riabouchinsky, qui venait du théâtre des opérations; dans un discours vibrant et fort, il dit ses impressions du front, parla ouvertement des erreurs sinon des fautes commises, engagea le congrès à entrer immédiatement dans la voie des réalisations pratiques.

Nous ne pouvons plus nous occuper de nos affaires de tous les jours, — dit M. Riabouchinsky. Tous, dans nos usines et fabriques, nous ne devons plus penser et travailler que pour abattre l'ennemi. Nous devons tout oublier et nous unir dans le seul but de le vaincre. Il ne s'agit plus maintenant de parler; il faut agir... Vainqueurs, nous pouvons tout espérer, tout atteindre... Le congrès doit donc affirmer qu'il faut, malgré toutes les difficultés, continuer la guerre jusqu'au dernier souffle... Nous devons coûte que coûte obtenir une victoire, non pas indécise, mais définitive, qui nous délivrera pour toujours du danger germanique.

Le président de la Douma, M. Rodzianko, invité à assister au congrès et revenu, lui aussi, d'un voyage au front, appuya encore ce langage en donnant sa devise au mouvement qui allait naître.

Je viens, dit-il, de parcourir des milliers de kilomètres au front et à l'arrière, je viens de voir nos troupes qui ne se lassent pas de combattre, et nos jeunes soldats qui s'instruisent pour prendre la place de ceux qui tombent au champ d'honneur. Je ne trouve pas de paroles suffisantes pour exprimer toute l'émotion que j'ai éprouvée, toute l'admiration que j'ai ressentie au contact des uns et des autres, également prêts à faire le sacrifice suprême pour la patrie. Mais tous les citoyens russes ont un devoir immédiat et impérieux : nous devons tous assister l'armée et travailler sans trêve pour elle, pour sa victoire.

Désormais, tous les citoyens russes ne doivent avoir qu'un mot d'ordre : *Tous et tout pour l'armée !* Tout doit être fait pour obtenir la victoire par l'union de tous... De même que la société est venue en aide au gouvernement pour assister les malades et les blessés, pour assurer l'approvisionnement de l'armée, de même le pays doit s'organiser pour procurer à l'armée tout ce dont elle a besoin et surtout les munitions. *La bureaucratie plus ou moins archaïque ne peut pas suffire à la tâche... Il faut que le pays intervienne de toute sa force vitale...*

Le congrès, sans longues discussions et dans une véritable fièvre de travail, prit une série de résolutions inspirées par le désir d'aboutir immédiatement, résolutions que le pays entier approuva avec enthousiasme.

Afin de diriger toutes les forces productives de la Russie vers l'organisation du travail national pour la guerre, le congrès décida :

1° d'organiser dans toutes les régions industrielles des comités locaux chargés :

a) de dresser la liste des entreprises pouvant être utilisées pour la production des munitions ;

b) d'élaborer un plan de travail pour chaque entreprise et de déterminer les besoins des usines et des fabriques en matières premières, en combustibles, moyens de transport et personnel ;

c) de coordonner le travail des usines et des fabriques dans chaque région ;

2° d'organiser à Pétrograd un comité militaro-industriel central, dont l'action doit consister à coordonner le travail des comités régionaux et à réaliser une collaboration étroite avec le gouvernement. Ce comité doit comprendre, outre les industriels désignés par le congrès, des représentants des sociétés savantes, des administrations des chemins de fer et des compagnies de navigation, de l'Union des zemstvos et de celle des municipalités.

Le gouvernement, qui voyait ainsi naître une formidable organisation, résolue moins à aider l'administration qu'à la suppléer, se rendit pourtant à l'évidence : le tsar, comme le grand-duc Nicolas, félicitèrent le congrès en souhaitant à la nouvelle organisation d'aboutir pleinement dans son admirable initiative.

Quelques jours plus tard commença le remaniement du ministère dont nous avons parlé plus haut. Le mouvement était déclanché, les barrières étaient rompues.

*
* *

Aussitôt après les industriels, l'Union des zemstvos et l'Union des villes réunirent à Moscou [1] des congrès de leurs représentants.

Au congrès de l'Union des zemstvos, son président, le prince Lvoff, prononça un discours retentissant qui posa le problème du jour dans toute son ampleur :

Il ne peut plus y avoir de doute actuellement, déclara le prince Lvoff. Le problème qui se pose devant la Russie, devant nous tous, ne peut pas être résolu par le gouvernement tout seul. C'est un problème national dont la solution exige l'effort du pays entier. Les zemstvos ne peuvent pas rester à l'écart de la grande tâche qui s'impose...

Jetons un regard en arrière. Voyons comment la guerre a été menée pendant les dix mois écoulés. Était-elle faite avec toute la tension de toutes les forces nécessaires, était-elle faite par l'union de tous? Nous devons nous rendre compte de l'état réel des choses, nous devons les voir telles quelles, sans crainte et sans vouloir nous dissimuler aucunement l'avenir. Nous connaissons la puissance de notre pays et nous pouvons garder tout notre sang-froid, quelque difficile ou dangereuse que soit la situation. Mais nous ne devons pas avoir d'illusions...

Nous, les zemstvos, nous travaillons partout où combat notre armée, assurant le service de l'évacuation et l'assistance des blessés et des malades. Nous avons complètement fusionné avec l'armée. Demandez à nos délégués aussi bien qu'aux commandants des armées, et tous vous l'affirmeront. Il faut qu'ici, à l'intérieur de l'Empire, soit réalisée la même union que sur les champs de bataille, et quand cela sera fait, quand l'armée le saura, l'ennemi sera vaincu...

Nous pouvons bien dire que tous les services auxquels participent les forces vives du pays, le service sanitaire comme celui de l'approvisionnement, fonctionnent bien et sont complètement assurés. Seuls les services auxquels les organisations du pays ne furent pas appelées à participer, comme le ravitaillement de l'armée en munitions, le transport des munitions, l'approvisionnement de la population à l'intérieur du pays, sont défectueux. Mais je suis loin d'en déses-

1. Le 6/19 juin.

pérer. Dans ce fait même que les forces du pays ne sont pas encore absorbées, je vois la garantie du succès final. Nous ne sommes pas encore mobilisés, alors que nos ennemis épuisent leurs dernières forces. Il n'est pas encore trop tard et tant qu'il n'est pas trop tard nous devons nous hâter de nous mobiliser. *Toute la Russie doit devenir une organisation militaire.* Toute, elle doit se transformer en un énorme arsenal de l'armée. A toute demande, à toute réclamation de son armée, le pays doit pouvoir immédiatement répondre : Présent !

L'Union des zemstvos ainsi que l'Union des villes, qui tint ses assises le même jour, décidèrent de se joindre au mouvement du pays. Les deux Unions élurent des comités chargés spécialement de rechercher les moyens d'intensifier la production des munitions et d'en organiser la fabrication dans les usines et les ateliers des villes et des villages non encore touchés par la mobilisation industrielle. Elles déléguèrent des représentants au comité central des industriels et se mirent immédiatement à l'œuvre, montrant dans la nouvelle tâche qu'elles ont assumée la même initiative, la même énergie, le même esprit pratique que dans leur organisation du service médico-sanitaire.

Vinrent ensuite le congrès des chefs de tous les chemins de fer de Russie, le congrès des *koustari* (petits artisans villageois) du gouvernement de Moscou, le congrès des petits industriels, le congrès des écoles techniques, la conférence pour l'approvisionnement de l'armée en blé, la conférence pour donner du travail aux ouvriers réfugiés des régions envahies — d'autres congrès encore ayant tous le même but : réaliser la mobilisation civile du pays.

***

Le Comité central des industriels se constitua aussitôt après le congrès, laissant ses portes largement ouvertes à tous ceux dont le concours lui pouvait être utile. Sous la présidence du célèbre industriel, membre du Conseil d'État, M. Avdakoff, il comprend des industriels comme MM. Riabouchinsky, Nobel, Joukovsky ; des représentants des zemstvos, dont leur président, le prince Lvoff ; des représentants des municipalités, dont les maires de Pétrograd et de Moscou, le comte I. Tolstoï et M. Tchelnokoff ; des membres de la Douma, dont le président

actuel et l'ancien président MM. Rodzianko et Alexandre Goutchkoff et les députés Protopopoff, Dmitrukoff, Boublikoff, Savitch, Feldmann ; des anciens ministres comme MM. Koutler et Fedoroff ; l'ancien chef de l'Office de travail, M. Litvinoff-Falinsky ; des délégués des ministères de la guerre et de l'industrie ; des délégués des sociétés savantes ; des ingénieurs, des techniciens, etc., etc.

Le comité militaro-industriel s'est divisé en sections, au nombre de douze : sections des machines, des explosifs, des obus, des inventions, des avions, des transports, des combustibles, sections ouvrière, financière, juridique, etc. Chaque section a le droit de s'adjoindre toutes les personnes dont la collaboration peut lui être utile.

S'étant assuré du concours du gouvernement, le comité central commença à organiser partout des comités locaux, envoya des délégués dans toutes les régions industrielles afin d'étudier sur place toutes les questions concernant le ravitaillement de l'armée, obtint du gouvernement tous les renseignements nécessaires sur les munitions et l'outillage, organisa à travers le pays une enquête pour établir quelles sont les usines et les fabriques inutilisées jusqu'ici, mais pouvant travailler pour l'armée, quel est le matériel dont elles ont besoin pour cela et dans quelle mesure on peut intensifier le travail des entreprises privées qui fabriquent déjà des munitions.

L'Union des zemstvos et celle des villes constituèrent aussi des comités de défense nationale. Mais alors que le comité des industriels étend son action particulièrement sur la grande industrie, les zemstvos et les municipalités dirigent principalement leurs efforts vers la mobilisation des petits industriels, dans les villes ou à la campagne.

Les zemstvos se sont demandé s'il n'était pas possible de faire travailler pour l'armée les *koustari* si nombreux dans les provinces du centre et qui sont des ouvriers fort habiles. Sans doute, on ne peut pas leur confier la fabrication des obus, mais ils peuvent parfaitement faire des ciseaux, des pelles, des haches, des voiturettes, des harnais, sans parler des vêtements, du linge et de tant d'autres objets si nécessaires à l'armée. Les zemstvos envoyèrent donc partout des spécimens de ces objets et organisèrent même dans certaines villes des expositions afin

que chacun pût voir ce dont l'armée a besoin et ce qu'il peut utilement fabriquer pour elle.

Enfin l'Union des municipalités s'emploie particulièrement à mobiliser les écoles techniques et professionnelles. Après un certain temps d'action indépendante, les comités militaires des deux Unions ont fusionné et forment maintenant une seule organisation d'autant plus importante et forte.

*
* *

Comment le pays a-t-il répondu aux appels de ces grandes organisations? Comment la population réalise-t-elle l'effort que la situation militaire exige d'elle? Il nous suffit de reproduire ici, telles quelles, les informations que nous trouvons à ce sujet dans les journaux russes.

Tamboff : Il vient de se constituer dans notre ville un comité militaro-industriel. Les zemstvos, la municipalité et l'administration du chemin de fer y sont représentés. Il a été décidé d'utiliser tous les ateliers disponibles dans toute la province pour la fabrication des munitions. Une commission spéciale est allée faire une enquête sur place pour établir quels ateliers peuvent être mobilisés immédiatement.

Voronej : Un comité militaro-industriel s'est constitué, composé des représentants de la municipalité, du zemstvo, de l'industrie, du commerce. A la première réunion du comité, on a fait une quête qui a donné 12 000 roubles. Il a été décidé d'organiser la fabrication de grenades. On a pour cela une usine dont l'aménagement ne prendra que très peu de temps.

Viátka : A une réunion des notables de notre ville, on a élu un comité militaro-industriel qui a décidé d'ouvrir des sections dans toutes les villes de la province.

Ekaterinodar : Les représentants des banques, des industriels, des commerçants, des artisans viennent de se réunir et ont décidé d'organiser un comité militaro-industriel.

Perm : Les représentants des usines de l'Oural ont décidé de mobiliser toute l'industrie de notre contrée.

Novotzerkask : Le comité militaro-industriel considère parfaitement possible d'aménager une de nos grandes usines pour la fabrication des munitions. Ce sera chose faite d'ici peu de temps.

Krementchoug : L'organisation du comité militaro-industriel est achevée. Il est composé des ingénieurs, techniciens, industriels, repré-

sentants du zemstvo et de la municipalité. Dès sa constitution il s'est mis à l'œuvre.

Samara : Le zemstvo a voté un crédit de 100 000 roubles pour le comité militaro-industriel de notre ville.

Kalouga : Le comité militaro-industriel a décidé de mobiliser immédiatement les nombreuses usines de notre contrée pour la fabrication des munitions.

Tiflis : Il vient de se constituer ici un comité militaro-industriel pour tout le Caucase. Ce comité régional créera des organisations pour la mobilisation du pays dans toutes les autres villes du Caucase.

Taganrog : Le comité militaro-industriel vient de recevoir une commande considérable de l'État. Le travail est partagé entre les grandes usines. Mais le comité vient de convoquer une réunion de petits industriels et d'artisans pour savoir lesquels d'entre eux pourront se charger de la fabrication des munitions...

Il en est ainsi dans toutes les villes, grandes et petites, et en continuant ces citations nous aurions pu faire vraiment le tour de la Russie, depuis la mer Blanche jusqu'à la mer Noire et depuis Pétrograd jusqu'à Vladivostok.

Voici maintenant quelques exemples en ce qui concerne la mobilisation des sociétés savantes et des écoles :

La grande Société Impériale technique russe a constitué un comité de concours militaro-industriel qui se distingue par une activité vraiment prodigieuse. Il s'emploie surtout à adapter les usines de toutes les industries à la fabrication des munitions. Il s'efforce aussi d'intensifier partout le travail : c'est ainsi qu'en peu de temps il a plus que triplé la force productrice des grandes usines de Pétrograd. — L'Institut technologique de Kharkoff a organisé le travail pour l'armée dans toutes les écoles techniques et professionnelles de plusieurs gouvernements (provinces). — La Haute École technique de Moscou prépare des instructeurs pour la fabrication des obus et des explosifs. Tous les ateliers de l'École fabriquent des munitions. — La faculté physico-mathématique de l'Université de Kieff est mobilisée et s'occupe particulièrement de la réparation des instruments de physique employés par l'armée. — L'Institut de commerce de Moscou a organisé des cours pour les étudiants et les ouvriers afin de leur donner des connais-

sances chimiques et techniques suffisantes. En outre, l'Institut fabrique lui-même les appareils de protection contre les gaz asphyxiants. — Les laboratoires de l'Université de Pétrograd travaillent aussi pour l'armée. Cette mobilisation des écoles acquiert chaque jour plus d'extension.

Il faut enfin citer quelques manifestations de l'initiative privée.

A une réunion du comité de la Bourse de Moscou qui eut lieu peu après le congrès des zemstvos, on présenta une liste de souscription et on recueillit ainsi près de dix millions de roubles que le comité décida d'employer pour la construction immédiate de deux usines à munitions. En six semaines, ces usines doivent être bâties et prêtes à fonctionner ! — Les gros industriels et commerçants de Nijni-Novgorod ouvrirent également une souscription pour la fabrication des munitions. Nous relevons sur la liste des sommes de 50 000 roubles souscrits par la Compagnie de navigation « Volga », de 76 500 par les Sociétés Bachkiroff, de 15 000 par la Société Bougroff, etc. — La Société des industries textiles des régions de Pétrograd et d'Ivanovo-Vosnesensk a décidé de construire en toute hâte une usine métallurgique pour fabriquer des munitions, en plus des usines qu'elle a déjà mises à la disposition du Comité central des industriels.

En ce qui concerne ces initiatives privées nous aurions pu également multiplier les exemples. Mais les faits que nous venons d'énumérer nous semblent suffire pour attester la grandeur de l'effort.

« La guerre est nationale et elle doit, par conséquent, être faite par toutes les forces, par tous les moyens de la nation ! » a déclaré un délégué au Congrès des industriels à Pétrograd.

C'est à la réalisation de ce grand principe que nous assistons actuellement en Russie.

*
* *

Sans doute, on ne peut pas, du jour au lendemain, industrialiser un pays et surtout un pays comme la Russie, immense et peu organisé, manquant de chemins de fer et de routes, d'écoles et de liberté, et gouverné encore selon des principes

reconnus depuis longtemps archaïques par tous les autres États de l'Europe. Mais sans accomplir de miracles, la Russie est capable d'égaler son effort industriel à toutes les nécessités de cette guerre, à condition que ses forces vives puissent se manifester. Le mouvement actuel en est une preuve éclatante.

Voici quelques exemples des lacunes et des oublis que le mouvement actuel est appelé à combler et à réparer : Le comité militaro-industriel de l'Union des zemstvos, après avoir fait une enquête auprès des zemstvos de provinces, a pu constater que toute une catégorie de grandes usines pouvant fabriquer du matériel de guerre n'a pas encore été utilisée [1]. — A sa première réunion, le comité militaro-industriel de Moscou a pu constater que seulement un nombre infime des entreprises industrielles de la région de Moscou participe à l'œuvre de la défense nationale [2]. — Le comité central des industriels, après enquête, a pu constater que la production de la fonte, pendant les six premiers mois de la guerre, a diminué de 15 p. 100 à cause surtout du manque de personnel. Or, pour y remédier, le comité dut faire des démarches auprès du ministère de l'Intérieur pour obtenir certaines libertés de transport pour les ouvriers ; ceux-ci ne manquent pas, mais souvent sont empêchés par des prescriptions administratives surannées d'aller où l'on a le plus besoin d'eux [3]. — Dans une réunion des patrons des usines et ateliers de constructions mécaniques (automobile et aviation), on constate avec stupeur que la plupart des ateliers qui à Pétrograd même, pourraient parfaitement travailler pour l'armée, ne sont aucunement utilisés. A Moscou, une usine allemande qui ne fonctionne plus, renferme tout un matériel utile, et c'est le zemstvo qui s'en aperçoit et réclame à l'administration l'autorisation de s'en servir. — On n'a commencé à adapter à la fabrication des munitions les distilleries de l'État rendues plus ou moins libres par la suppression de la *vodka*, que quand a éclaté le mouvement de la mobilisation civile.

1. *Rousskia Vedomosti*, de Moscou, du 24 juin 1915.
2. *Ibid m*, 12 juin 1915.
3. *Ibid m*, 15 juin 1915.

Et un député, le comte Bobrinsky, a pu citer à la tribune de la Douma ce fait vraiment incroyable : la direction de l'artillerie, répondant au comité des industriels, pour les questions concernant la défense nationale, qu'elle ne pouvait pas examiner les propositions du comité, car elles n'étaient pas formulées sur un papier affranchi de la façon réglementaire.

La mobilisation civile du pays a déjà rompu certaines barrières, jeté bas certains obstacles.

Avec sa Douma, avec ses zemstvos, avec ses municipalités, avec ses multiples comités d'action, avec sa volonté ardente, avec son orgueil d'aboutir, le pays est maintenant prêt à donner toutes ses forces à la défense nationale.

La Russie est debout : c'est pour vaincre et se rénover.

L. B...

GENS DE MER[1]

XIV

— Par votre Virginité très sainte et votre Immaculée Conception, ô Vierge des Vierges, préservez de toute souillure mon cœur, mon esprit et mon corps ! Ainsi soit-il !

Les bras de Rose tombèrent sur ses genoux. Elle regarda sans la voir la statuette de pierre. Les avertissements du recteur bourdonnaient dans sa tête. Il disait que c'était mal d'aimer la créature autrement que comme prochain, citant ce commandement : « Œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. » Rose s'effrayait. Faisait-elle œuvre de chair en pensant à Madhouas, outrageant Dieu qui la voyait et la punirait? Sans aucun doute. L'homme, c'était, ou le prochain qu'on aime en ami, ou la chair, qu'on aime d'amour.

Elle se savait amoureuse à n'en plus pouvoir douter. Toujours, entre son ouvrage et ses yeux, entre la Vierge même et elle, Désiré s'interposait. Il effaçait tout le reste : les devoirs pieux, la joie d'être adroite au travail et la peur de Boulhuec le méchant. Tout cela disparaissait, comme si un brouillard se fût tendu devant. Rose ne voyait plus que le matelot, seul, fort, beau, séduisant. Elle rêvait.

Son rêve n'était pas que douceur. Sa conscience souffrait du

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 août 1915.

péché commis. Elle récitait dix actes de contrition par jour, en plus de ses pénitences, pour attendrir Jésus irrité. La souillure de sa pensée, écartée de la religion, se voyait à son front, et tout le monde la regardait d'une manière étrange. Elle sentait monter autour d'elle la réprobation générale. D'abord, il y avait eu l'unanime mouvement de sympathie, après la démarche ridicule de la Boulhuec à Vannes. Plus encore qu'avant, les gens la saluaient de loin et s'approchaient en lui disant bonjour. Les pêcheurs lui donnaient en cadeau les homards bleus pris dans leurs dragues, ou des coquillages jolis. Chacun tenait à la féliciter de sa bonne mine, ou sollicitait d'elle un renseignement, sur le prochain voyage de la Fitte, ou sur les intentions de son père. A présent, ces mêmes gens paraissaient gênés de la voir et se détournaient. Les marins affectaient de regarder la mer, lorsqu'elle traversait le Rebarquère, allant à l'ouvroir, et l'hostilité des femmes se devinait dans leur lenteur à la saluer.

Qu'avait-elle fait, la malheureuse, et que devait-on dire derrière elle? Elle croyait entendre les justes propos méprisants. Elle avait fauté : elle pensait à Madhouas, et tous le savaient. C'était visible ; son cœur éclatait.

Son père aussi changeait d'attitude. Il paraissait taciturne, lui jovial autrefois. Elle surprenait souvent ses yeux tristes, son regard fixé sur elle, avec une grosse expression de reproche muet. Il s'irritait facilement, imposait silence à sa femme bavarde, ressassant l'incident Boulhuec, s'émerveillant de la pétition nombreuse, de la justice rendue au syndic honnête par le commissaire. Il n'aimait pas entendre parler de cela. Puis, il vieillissait vite, soudain. En huit jours, ses tempes s'argentaient. N'était-ce pas la honte de savoir sa fille égarée qui courbait ainsi ses épaules? Il souffrait. Quand il l'embrassait, il ne la serrait plus comme jadis, et il lui arrivait même de ne pas lui donner le baiser du soir. Il ne lui disait rien, mais une sorte de trou se creusait entre eux, les séparait. Ils n'étaient plus l'un contre l'autre. Leurs bras devraient se tendre pour les réunir. C'était Rose la coupable. Elle n'aurait pas dû attendre pour lui confier son secret. Mais comment le lui dire sans l'irriter plus encore, en avouant des fautes anciennes déjà?

Elle demeura songeuse. Dehors, il faisait beau ; un gai soleil jouait sur la lande brune et verte, et la mer n'était pas mauvaise. Les voiles rouges des barques s'égaillaient dans le golfe, de Biriac au plateau Saint-Jacques, sans qu'aucune menace de vent les fît tanguer.

Dans la salle, les petites voyaient bien qu'il y avait quelque chose d'anormal. Elles échangeaient des clins d'yeux par-dessus leurs coutures, et des chuchotements voletaient d'une chaise à l'autre. Mademoiselle Merrien conversait, chez les grandes, avec sœur Thérèse, et celle-ci apparaissait parfois, troublée, avec un faux air de vigilance inquiète, et faisait : chut ! du bout des lèvres, pour réclamer le silence. Tantète Jorace disait dans les coins, en baissant son museau futé, que Rose avait été grondée et que ses yeux restaient rouges de dépit. Toutes l'espionnaient à la dérobée. Elle semblait pourtant attentive à son travail, mais on voyait à son attitude qu'elle réprimait un gros chagrin secret. Il y avait de la douleur dans la crispation de sa bouche humide. Cet air de souffrance contenue excitait les curiosités des fillettes nerveuses, comme la vue du sang exaspère les compagnes d'une poule blessée. D'abord Rose mordait ses lèvres et ne paraissait pas entendre les murmures défendus. Plusieurs avaient déjà pu quitter la salle sans permission, ou dégourdir leurs jambes en frottant à terre leurs sabots, sans réprimande. Quand la sacristaine levait les paupières et qu'on s'attendait à quelques paroles, on était surpris de la voir fixer avec une longue attention le jour cru de la fenêtre, devant laquelle les nuages roulaient. Elle rêvait des minutes entières, regardant un point éloigné, par delà le Piot, vers la mer dont la ligne claire barrait l'horizon. Puis elle soupirait et reprenait son ouvrage. Elle avait eu des gestes d'impatience aux premières questions posées le matin, et n'avait pu débrouiller un écheveau de fil, tant ses mains tremblaient. Cela, toutes le remarquèrent. Et aussi qu'elle n'avait pas fait la prière à haute voix avec les autres.

En partant déjeuner, à onze heures, les approbanistes demandaient aux moyennes des renseignements. Elles avaient appris que le recteur viendrait le tantôt. Sœur Thérèse le disait. C'était pour Rose, peut-être? Ces choses se mêlaient

dans les cervelles puériles. Marianne, la lectrice nommée au dernier conseil, assurait que les affaires allaient mal du côté des pêcheurs. Boulhuec avait encore fait du tapage, la veille au soir, en injuriant la Fitte au débit. On en jasait dans les maisons. Et des petites, qui avaient rencontré l'infirme au calvaire, contaient qu'il effrayait, avec ses mouvements pénibles, plus encore ce jour-là, parce qu'il mâchonnait entre ses dents des gros mots, comme un homme ivre. Ses yeux brillaient d'une lueur singulière. Alors qu'il s'était approché des têtes blondes, elles s'étaient égaillées en se moquant de lui. Il avait lâché derrière leurs jupes envolées un vilain juron, qui les avait fait se signer.

Elles se répétaient leurs découvertes, intriguées. Clémence Isert, même, interrogeait Rose, qui la renvoyait doucement. La langue démangeait à toutes de lui parler encore, mais elles n'osaient pas. D'ailleurs la directrice l'appelait. Elle posait son dé, et, lentement, obéissante, traversait les salles. Les conversations s'élevèrent dès qu'elle disparut.

Puis, on se tut pour écouter. Mais les grandes faisaient du bruit dans leur salle, et la mélopée chantant des gamins récitant l'alphabet à l'école bourdonnait au-dehors. On n'entendit rien de ce qui fut dit, mais on put voir que Rose venait de pleurer, lorsqu'elle revint, et qu'elle avait peine à contenir ses sanglots. On la plaignit. Le seul crissement du fil dans les linges s'éleva, avec le claquement métallique des ciseaux fermant leurs mâchoires coupantes.

A la vérité, Rose venait d'être grondée très fort par mademoiselle Merrien, pour n'avoir pas rendu compte de la démarche de Madhouas chez son père. Elle était coupable de dissimulation, et la directrice le lui reprochait sévèrement, comme une faute très grave, qui indisposait le curé. Elle avait désobéi à l'esprit de la Congrégation et péché par orgueil, en gardant secrète une action dont elle devait confidence à ses directeurs. Le curé viendrait la tancer à cet égard, et, peut-être, prendrait-on contre elle une sanction disciplinaire qu'elle méritait. Sa conduite scandalisait la vieille demoiselle. C'était presque un outrage envers elle que ce mutisme pervers et cette obstination à ne pas avouer un penchant délictueux.

Madhouas, on le savait, guettait sa maison. On l'avait vu.

Puis, il y avait les bruits sur Boulhuec. Qu'est-ce que c'était? On prétendait qu'il se vengeait du dédain de Rose en cherchant noise au syndic. Le château l'avait su, par la mairie, et la directrice trouvait cent bonnes raisons de plainte à n'avoir été avertie que par son frère. Elle réprimandait encore :

— Tu excites donc les hommes, à présent, l'un contre l'autre? Quelle pitié ! Tu n'as pas honte? Réponds ! Tu pleures, ce n'est pas une réponse...

L'abbé Rèze entrait précisément dans la cour, d'un air pressé. Il tenait entre ses mains grasses son bréviaire à fermoir de cuivre, et son chapeau penchait en arrière pour dégager son front échauffé. Quelque chose d'alerte dans son allure montrait qu'il arrivait pour combattre. Il avait un pas brusque et sonore de soldat. Tout de suite, il saluait mademoiselle Merrien et sœur Thérèse, puis inspectait les salles en tapotant du bout des doigts, de ci, de là, une joue fraîche et ronde. Il avait plaisir à se trouver dans l'atmosphère laborieuse, mais il restait plus préoccupé qu'à l'ordinaire. Il ne se détendait pas en riant, après avoir conté une histoire amusante tirée des Écritures. Cependant, il forma le rond, les petites au centre et les grandes derrière.

— Mes chères filles, — dit-il, — je vous réunis pour mettre en garde votre innocence contre les ruses du Malin. Il est bien perfide, le Démon, et il faut une attention constante pour déjouer ses embûches. Veillez particulièrement sur l'observance de l'article 14 de notre règlement, si précis, si nécessaire à la pureté de vos âmes : « Les congréganistes doivent fuir soigneusement la fréquentation des jeunes gens, les conversations suspectes, les lectures dangereuses, en un mot, tout ce qui peut blesser la retenue et la modestie. » Ayez toujours ceci présent à l'esprit. Ne vous laissez pas tenter par le mal du siècle. Je sais que beaucoup d'entre vous n'ont pas toujours dans leur entourage le bon exemple. Mais elles ont plus de mérite encore à résister et à triompher. Qu'elles se réfugient ici ! qu'elles n'oublient pas que le but suprême des Enfants de Marie est de servir et d'honorer la Vierge immaculée, non seulement par les prières, mais encore par toute la conduite de la vie !

Rose écoutait avec les autres. Elle attendait. Elle sentait

bien que le recteur pensait à elle, qu'il parlait pour elle sans avoir besoin de la regarder.

— Toute la conduite de la vie ! — continuait le prêtre. — Tous ceux qui disent : « Seigneur ! Seigneur ! » n'entreront pas au royaume des Cieux; mais celui-là qui fait la volonté de Dieu ! Qu'on ne puisse dire à aucune de vous, mes enfants : « Tu as péché ! »

Il tournait le dos à la sacristaine. Elle ne voyait de lui que ses larges épaules et son auréole de cheveux argentés. Seulement, mademoiselle Merrien, placée devant elle, la fixait obstinément, pour observer l'effet immédiat du discours et renseigner le conférencier. Paternel, il achevait en demandant à quelques-unes des indications sur leurs travaux ou sur la santé de leurs vieilles grand'mères. Cette familiarité faisait rire et causait du brouhaha. Il l'apaisait à sa volonté, en haussant la voix, récitant une invocation comme conclusion :

— Nous vous saluons, ô Vous qui êtes notre vie, notre consolation, notre espérance ! Nous élevons vers Vous nos voix, nous Vous présentons nos soupirs et nos gémissements dans cette vallée de larmes, ô Vierge Marie, pleine de clémence, de douceur et de tendresse pour les hommes !

Pendant que le cercle se disloquait, il abordait enfin Rose, s'arrêtait, plantait son regard dans sa figure cramoisie :

— Tu viendras te confesser, — dit-il simplement.

Et il passa, escorté de la directrice et de la sœur, empressées à le conduire. La jeune fille resta stupéfaite et confuse. Ce n'était pas son jour de tribunal. Pourtant, elle ne chercha pas à résister. Elle se sentait si malheureuse d'être déchue qu'elle aspirait à l'absolution. Elle éprouvait le besoin impérieux de laver son âme, pour retrouver sa tranquillité perdue.

Une envie de secours et de repos la tendait toute vers le pardon apaisant, vers la purification. Ses prières ardentes ne suffisaient pas, trop alourdies de réticences. Elle ne voyait plus Dieu.

A quatre heures, elle courut à l'église. La nef était claire, agrandie par le vide. Mais, dans un bas côté, vingt gamins écoutaient la voix sévère de l'abbé Rèze. Ils étaient assis, tête nue, sur les bancs de noyer sculpté. Leurs coiffures s'entas-

saient sur le catafalque noir, écartelé de blanc, posé sur un tréteau. Le curé disait :

— Où étiez-vous, il y a cent ans? Vous n'étiez pas. La feuille existait sur les arbres ; cette petite chose, que le vent porte si haut, tenait déjà sa petite place sur la terre. Et vous, vous n'étiez pas. Si je me reporte par la pensée à des siècles en arrière, je vois cette église qui nous abrite, je vois la terre qui nous porte, je vois l'arbre, je vois le ver de terre que vous écrasez, et j'ai beau regarder à droite, regarder à gauche, je ne vous vois pas...

Cela, scandé, écrasait les enfants. Ils se sentaient si petits sous l'œil du prêtre qu'ils n'osaient remuer les doigts. Il les appelait à la piété envers Celui qui est de tous les temps; parlait de devoir, de tradition. Debout, il les dominait de sa haute taille corpulente. Ils étaient de pauvres petits oiseaux frissonnants. Mais soudain leur angoisse de catéchumènes se dissipa dans un soupir d'aise. Le recteur fermait sa claquette et tous se levèrent. Le *Pater* bourdonna sous le cintre aux poutres brunes. Puis les gamins reprirent leurs chapeaux et leurs bonnets et partirent en tapant leurs sabots sur les dalles. Alors l'abbé considéra sa pénitente agenouillée, avant d'entrer dans le confessionnal. Elle vint, craintive, à son appel. Elle s'écroula.

— Récitez votre acte de contrition, — ordonna-t-il, — dites avec moi : Mon Sauveur Jésus, qui êtes mon Créateur et mon Rédempteur, j'ai une douleur sincère de vous avoir offensé, parce que vous êtes mon Dieu et que le péché vous déplaît. Je vous aime plus que toutes les créatures... Eh bien?... je vous aime plus que toutes les créatures...

— Je suis résolue à tout abandonner et à mourir plutôt que de vous offenser...

Rose redisait les paroles connues. Mais leur signification précise lui apparaissait tout à coup, traversait sa tête avant de s'échapper des lèvres. Elle les comprenait, les paroles rituelles, prononcées d'habitude au fil des phrases monotones. Elles vivaient, à présent. Elles disaient quelque chose d'effroyable. Elles renonçaient ; elles repoussaient Madhouas, l'amour, les rêves. Elles tuaient la perfide douceur intérieure. Le ton de la pénitente dénonça sa révolte intérieure. Elle ne

pouvait pas achever. Elle tremblait de la netteté implacable des mots. Elle balbutiait, se reprenait, s'arrêtait. Inflexible, le prêtre continuait la torture, arrachait la plante poussée dans l'âme.

— Je me propose, moyennant Votre sainte grâce, de confesser tous mes péchés, avec une ferme résolution de n'en plus commettre, de m'éloigner des occasions qui peuvent me porter au mal...

Et comme elle hésitait encore, la voix coléreuse du recteur gronda.

— Allons donc ! Vous le savez bien, pourtant !... Je me pro-po-se de m'é-loi-gner des oc-ca-sions qui peu-vent me por-ter au mal ! d'accomplir la pénitence qui me sera imposée !... Sainte Vierge ! comme il est dur d'arriver au bout ! Vous péchez envers Dieu, mon enfant, par vos négligences dans vos devoirs de piété et vos distractions dans vos prières. Vous résistez à la grâce et vous manquez de résignation. Je ne pourrai vous absoudre.

— Mon père !

— Je vais réciter pour vous... Répétez mentalement : Seigneur ! je vais me présenter au prêtre à qui Vous avez donné le pouvoir de remettre les péchés...

Rose pleurait, silencieusement, la main comprimant sa bouche. Son front se meurtrissait au bois dur de la lucarne à glissières. Toute sa peine montait en ondes chaudes de son cœur gonflé, coulait par ses yeux, cuisait son visage. Elle voulait le sacrifice ; elle ne pouvait pas l'offrir.

— Faites que je n'aie point de honte à confesser toutes mes offenses, puisque je n'en ai pas eu à les commettre...

Sacrilège ! Elle n'osait mentir jusqu'au bout, jurer la fidélité impossible. Elle restait croyante et humble pourtant, soumise à l'église et à la religion. Une force triomphait de sa conscience, imposait sa puissance.

— Rose, prenez garde ! — morigénait l'abbé, grave. — Vous vous détournez des saintes voies de Dieu. Vous qui étiez tout notre espoir... Reprenez-vous ! Est-il possible que vous fassiez, vous, une mauvaise confession?

— Mon père !

— Renoncez !

— Je ne peux pas, mon père !

Il la sentait à la fois obéissante et rebelle, et la lutte l'excitait.

— Vous venez au tribunal de la pénitence avec un cœur impur, pour railler Notre Seigneur Jésus-Christ. Vous n'êtes pas contrite. Vous retombez dans le péché. Vous vous laisserez tenter encore et vous vous perdrez tout à fait.

Il la repoussait maintenant et son débit se précipitait. Chaque mot se faisait pierre pour la lapider. Mais en elle, le mal résistait, tenace, tassé, intact au fond de sa poitrine. Elle supplia encore, la voix faible.

— Mon père !

Alors, il la ramassa, comme l'on fait d'une pauvresse, lui jeta de l'espoir, ainsi qu'une aumône, avec des reproches.

— Faites pénitence. Trois *Ave*, trois *Pater*, et les psaumes 6, 31 et 37 de la Pénitence, dix fois chacun : *Ayez pitié de moi, mon Père...* et *Parce que je me suis tue sur mon péché...*

Il ferma brutalement le judas, quitta la logette. Elle pria, anéantie par sa grande douleur. Elle aurait crié de n'être pas absoute, tant cela lui était monstrueux. Elle en avait comme une plaie vive dans sa tête vide. Dès qu'elle se leva, elle courut pour revoir le recteur, l'implorer encore. Sa vue brouillée ne pénétrait pas les coins ombreux de l'église déserte, ses jambes vacillaient. Elle sortit du sanctuaire, attendit sous l'auvent.

Le crépuscule violaçait la lande déclive, embrumait la mer mêlée au ciel. Les arbres fumaient leur filet léger de branches vaporeuses, roux dans la rousseur des nuages. Une torpeur tranquille enveloppait les choses. Autour de Rose immobile, les petits tas de sable, qui étaient des tombes, enflaient le sol de bosses régulières, qui semblaient des êtres couchés. Là dormaient les anciens du bourg, ceux qui étaient morts dans leurs lits, les pères, les aïeux, les ancêtres, les hardis marins, les laboureurs, les marchands ; et les épouses, les mères, les filles, les aïeules ; et les vieux et les jeunes du passé ; tous ceux et celles qui avaient vécu avant, qui avaient habité les maisons, neuves alors, décrépites à présent, et qui avaient prié dans cette même église, prononcé les mêmes mots, répété les mêmes invocations, les mêmes cantiques. Ils étaient là, groupés sous la croix, morts dans la foi de leurs pères. On

disait encore des messes pour le repos de leurs âmes. C'était pour eux que revenaient si souvent les paroles charitables, au prône : un tel et ses défunts! une telle et ses défunts! telle famille et ses défunts ! On priait pour soi et pour eux. Tous, ils étaient poussière dans la poussière. Ils avaient aimé, ils avaient souffert, ils avaient cru. Ils étaient l'humanité perpétuelle, qui naît, vit, passe et pourtant demeure, toujours pareille, petite, craintive et misérable.

Rose sentait confusément ces vérités, tandis que son attente se prolongeait. Elle ne distinguait presque plus les croix modestes, les bouquets fanés, les couronnes. Sur la place, par delà le cimetière, des fenêtres flambaient soudain, papillons lumineux ouvrant leurs ailes claires sur les maisons. On tendait sur elles les rideaux discrets, pour que le regard du passant s'y heurtât. et n'y pût pénétrer. Et le recteur ne venait pas.

Sa silhouette noire parut enfin. Rose se détacha du mur sombre, s'approcha. Le prêtre l'avait déjà reconnue.

— C'est toi? — dit-il durement. — Que veux-tu?

— Mon père, absolvez-moi.

Il demeura muet. Elle n'osait tendre le bras pour le saisir par sa manche. Elle ne voyait pas sa figure, mais seulement l'auréole de ses cheveux d'argent.

— Pitié ! — dit-elle.

Il frappa du pied, tassant le sable d'une sépulture.

— Tu ne veux pas sincèrement, — dit-il, — tu veux tromper Jésus. Quelle démence ! Pauvre petite ! Ne sais-tu pas qu'il te voit, comme il nous voit tous, et qu'il te juge? Que me veux-tu? Que moi, son serviteur, je le trahisse à mon tour? Recule-toi ! Humilie-toi ! Sa bonté est infinie et immense sa miséricorde. Prie !

Il n'écoutait pas ses sanglots. Il posa sa main sur son épaule, plaça ses yeux près des siens pour bien les voir.

— Prie ! — répéta-t-il.

Et il s'en alla. Son large soulier égratigna le gravier. Il s'enfonça dans la nuit.

Rose était seule dans les ténèbres. Elle était réprouvée. Mais, au milieu de cette souffrance, la vie résistait encore, chantait en sourdine sa joie éternelle de victorieuse. Madhouas lui devenait plus cher, du combat pénible livré pour le garder.

Il était comme un rocher solide sur la mer furieuse. Elle s'y appuyait. Il l'avait voulue, lui, demandée, et, comme elle, avait été repoussé. Une sensation courageuse la pénétra. Elle sécha ses yeux rouges, décida sa marche, entra dans la rue obscure, gardée par les maisons. Un vent léger venu du large rafraîchissait sa figure, calmait la cuisson des larmes à ses paupières. Il bavardait tout bas en frôlant ses cheveux, apportait de la lande un vagissement atténué de bête plaintive et le halètement lointain du flot berceur. Des senteurs d'humus et de varechs le parfumaient. La lune mince émettait une clarté diffuse et calme, qui se posait sur les toits, sur les mares, ourlait les murs, blanchissait la grande nuée grise tendue ainsi qu'un voile.

La jeune fille ralentissait son pas pour laisser reposer ses traits. La pensée de Madhouas se reformait plus précise dans sa cervelle. Elle ne la chassait plus, lui laissait conquérir tout son être, et, soudain, elle ne voulut plus d'obstacles, refusa le renoncement, serra sa volonté. Elle devait, tenter encore une démarche, parler à son père, avouer son amour, demander l'autorisation. Elle saurait l'attendrir, le convaincre. Il la protègerait et consentirait à la voir heureuse. Il l'aimait. Elle lui dirait tout : comment le matelot l'avait intéressée, puis surprise et charmée, et que son cœur en était rempli, qu'elle le voulait pour mari, lui et nul autre, et qu'elle mourrait si on ne voulait pas la satisfaire. La solution, si simple, l'éblouissait, et elle était surprise de n'y avoir pas songé plus tôt, sûre de la réussite et de la joie prochaine.

Elle touchait sa maison. Ayant franchi d'un bond les pierres, elle monta. Un rais lumineux soulignait la porte du bureau. Vite, elle toqua, entra. Le syndic courbé tourna la tête, le front plissé.

— Tiens ! c'est Rose, — fit-il, — laisse-moi, petite, j'ai des comptes.

Elle ferma le battant, se retourna, gênée. La chose, maintenant, était difficile à dire. Mais elle comprit que son beau courage allait fondre, si elle attendait, et, jetant son aveu d'un élan, elle prononça le nom cher, le nom évocateur, gros de promesses et de menaces.

— Père, c'est pour Madhouas, que je viens, — fit-elle.

Il s'ébahit une seconde, puis se renfrogna. Mais elle n'avait pas de temps à perdre, et vite elle expliquait.

— Je sais qu'il est venu. Tu lui as refusé. Tu ne savais pas, toi ! Dame non ! Tu ne savais pas. Nous sommes bien d'accord, tous deux.

Il se dressa, l'attira, les doigts noués à ses poignets, et la dévisagea.

— Qu'est-ce que tu dis là? — cria-t-il, soupçonneux d'une horrible supposition. — Regarde moi ! Fi de garce ! Lève tes yeux ! Non, hein? Tu plaisantes?

— Puisque je l'aime, — murmura-t-elle.

Il s'affolait et scrutait sa fille. Puis, vite rassuré par ses prunelles de vierge, candides et pures, il souffla. La pourpre de ses joues, atténuée, revint avec violence et la colère succéda à sa douleur profonde.

— Est-ce que ce sont les filles qui commandent? — cria-t-il. — Je veux? Je veux? Ah, tu veux! Eh bien, moi, je ne veux pas! entends-tu? Je-ne-veux-pas! Est-ce clair? Et puisque vous êtes si bien d'accord tous les deux, vous resterez d'accord chacun de votre côté. C'est compris? File en haut et tiens-toi tranquille, c'est tout ce que j'ai à te dire. Ouste ! Je veux?...

Il enfonça ses mains dans ses poches, fixa le plancher.

— Je l'ai flanqué à la porte, ton galant, — reprit-il, — et je ne lui conseille pas de remettre les pieds ici, ni à d'autres ! Ma parole, ils sont tous fous, dans ce pays. L'un, c'est au père qu'il en a, et l'autre, c'est à la fille! Mais, qu'ils bronchent, et, aussi vrai que mon nom est Pourru, je leur brise les reins ! Voilà ce que je ferai, tu entends? Je ne veux de personne dans ma maison. Personne ! Je ne veux pas qu'on farfouille dans mes affaires, et tu resteras comme tu es, ou tu t'en iras. Te voilà prévenue! jamais un faraud n'entrera ici. Jamais, jamais et jamais !

Il marchait sur elle, l'éloignait des écritures accumulées sur sa table, la conduisit dehors. Elle ne résistait plus, affaiblie et navrée, mais soumise, n'ayant plus de larmes, plus de volonté ni même de désirs. Elle avait peur, seulement, peur de son père courroucé, peur du mal qu'elle faisait, peur de son aveu inutile, peur de demain et de la vie.

Mais elle emportait serré contre elle, cramponné à sa chair,

rivé à son âme, à elle toute, son amour vivant, pelotonné comme un petit, frileux, cherchant son cœur pour s'y blottir.

Elle se réfugia dans sa chambre.

XV

La colère du syndic ne manquait pas de sérieuses raisons. Pourru n'était pas sûr, absolument, d'avoir tué le bruit mauvais dans le bourg, et rien ne pouvait empêcher qu'il y persistât. L'élan cordial des pêcheurs posant leurs signatures n'avait d'autre valeur que celle mesurée par leur mentalité à courte vue. Il suspendait le danger hiérarchique, l'ennui d'une enquête du commissaire, soulageait. Il ne supprimait pas le bruit, qui existait, tapi quelque part.

Pourtant le syndic se réjouissait de la dure défaite de l'adversaire. Boulhuec était châtié. Sa mère devait maintenant aller plus loin que Murzac, au Bourg-Jacques, et même jusqu'à Noyal et Guerneau, toute courbée par l'âge et lasse au long des routes, pour vendre sa pénible récolte de moules. Les gens de Sohec, indignés, refusaient d'entr'ouvrir les portes qu'elle cognait de son bâton d'épine. Elle voyait, derrière les vitres sombres, s'agiter les têtes des femmes guetteuses, et, lorsqu'elle approchait, celles-ci quittaient les fenêtres, s'enfonçaient dans l'ombre des pièces. Une longue semaine passa ainsi. Hyacinthe, le boiteux, dut choisir un lieu de repos éloigné du calvaire, car les enfants et les mousses, en jouant à la mailloche, l'atteignaient trop souvent avec leurs pierres.

Boulhuec rongeait son frein et cherchait, en se traînant accablé, un coin de silence. Il s'échouait de l'autre côté des Gloses, sur un chemin envahi d'herbes où personne ne passait, que, parfois, des laveuses robustes portant d'énormes paquets de linge humide. Elles se moquaient de lui, qui restait accroupi, immobile, les yeux fixes. La haine corrodait sa poitrine. Il regardait la mer déferler sur une plage de cailloux, et, des fois, hurlait comme un chien pris de rage.

Voilà ce qui rendait Pourru joyeux. Mais tout n'était pas fini ; le bruit n'était pas mort, aboli. Il ressuscitait, comme le

feu, sous la cendre grise, rejaillit. Il courait de porte en porte, de bouche à oreille. On ne l'entendait pas. On savait qu'il était. Chacun le colportait un peu, en y ajoutant une toute petite part d'invention. Il faisait le tour du bourg, galopait jusqu'à une demeure éloignée, revenait, sautait deux maisons, entrait dans la troisième, se glissait au bâillement des portes, sortait par les fenêtres. Il traînait au long des haies et sur le Rebarquère, le jour. La nuit, il frôlait les talus, porté par la brise. Il s'amplifiait. Trois mots le tenaient au début, et des phrases entières ne le contenaient plus ensuite. Parfois on le croyait disparu, puis il revenait, plus important, plus impérieux plus véridique. Le syndic humait sa présence, le trouvait dans les yeux, dans les attitudes, dans les bouches muettes Il ne pouvait le saisir, l'écraser, l'anéantir.

Le bruit planait. Personne ne voulait le recevoir, ni l'héberger, mais tous l'attendaient. Les commères se défendaient tout haut de lui, et le susurraient tout bas. Pas de conversation, de rencontre même, sans qu'il s'y coulât, insinuât, apparût. On le rencontrait à Murzac, à Bourg-Jacques, à Denescu, ailleurs. Il semait des idées sur sa route, des regrets de perte. Il traînait après lui de grosses sommes d'argent, impossible à évaluer. On faisait des réserves. On aurait bien voulu savoir le fin mot.

On épluchait la vie du syndic, de sa femme, de sa fille et de la Fitte. On remarquait que Pourru faisait beaucoup de cadeaux, pour un homme de son emploi, mais on y était habitué. On recevait ce qu'il offrait. Donner c'était son droit. La Fitte, elle, calmait fréquemment des pleurnicheurs en sortant de sa poche des cent sous, des dix et même des quinze francs, qu'elle prêtait sans être bien sûre de les revoir. Ce n'était pas tout à fait naturel, cela, dame ! L'un ou l'autre, parmi les gens, ne donnerait pas ainsi, aux lieu et place de la Marine.

La Boulhuec avait peut-être bien raison, après tout, quoi qu'en dît Madhouas. Il n'y a jamais de fumée sans feu. Mais elle n'avait pas su s'expliquer. Son fils aurait dû avoir sa pension, en somme. Il avait été blessé, sûr, puisqu'il lui fallait une béquille pour se traîner. Et la mère et le fils crevaient de faim. Pourtant, ceux de Damgan, ceux de Pénerf, touchaient, eux.

On en connaissait. On savait jusqu'à des Sinagots qui avaient eu des secours considérables. Quelqu'un avait dit qu'à Quiberon, à Port Haliguen et partout par là, il n'y avait même pas besoin de demander pour recevoir. Ainsi !...

Tout bien regardé, qui donc gagnait le plus d'argent à Sohec?

La Fitte.

On comptait. Elle gagnait comme débitante, comme commissionnaire, comme marchande de poisson. Elle gagnait surtout en prêtant des sous qu'il fallait lui rendre, et plus qu'on n'avait reçu.

Qui la nourrissait? Tout le monde. Tout l'argent du bourg passait das ses poches. Elle avait le bras long.

Et Pourru? C'était un brave homme, ayant le cœur sur la main, volontiers obligeant et pas fier. Mais, s'il fallait tout dire, peut-être bien, dame, qu'il n'était pas le plus fort dans son ménage. Il y a des hommes qui se laissent conduire par les femmes, et celui-là en avait trois à ses trousses : la Fitte, capable de tout, la Pourru, qui ne se privait de rien, et Rose, mignonne, mais coquette. Une grande fille pareille, qui s'attife sans être regardante, coûte. Celui qui voudrait devenir son mari, Madhouas, par exemple, devrait suer pour la vêtir, la fournir de coiffes ajourées, de guimpes en dentelle, de mouchoirs de soie. Sans doute, elle avait raison d'en porter, puisqu'elle pouvait les acheter. Nul ne la jalousait. Mais, qui payait, en définitive?

Quelqu'un interrogea la Boulhuec, un jour, sans en avoir l'air. Méfiante et revêche, elle fit la discrète, son visage ridé clos aux lèvres et aux yeux. La curiosité s'aviva. Elle savait plus qu'elle ne voulait dire, pour être ainsi muette. Elle était peut-être payée pour se taire, elle qui, si pauvre, était propre, toujours. La pêche des moules, une besogne de miséreux ou de vieillard impotent, ne pouvait la nourrir. Elle savait des choses. Alors, on l'amadoua.

Les femmes s'en chargèrent. Comme elle passait courbée sous son lourd sac de mollusques, l'une d'elles l'arrêta.

— Mais ils étaient très beaux ses coquillages. Où allait-elle donc les pêcher? Par là? Tiens donc! Et elle les vendait, comme ça, à Questembert, et partout, dans les terres? C'était

bien loin pour elle, à son âge, et elle devait être lasse, au soir ?

— C'est vrai, dame, qu'après le malheur de son gars, plus bon à rien qu'à être nourri, il lui fallait trimer dur. Eh bien, donc ! qu'elle passe de temps en temps. Elle pouvait aussi apporter des crabes et des anguilles, quand elle aurait l'occasion.

— Et pour ses affaires, il n'y avait rien de neuf encore? Sainte Vierge ! elle réclamait, au moins, elle ne se laissait pas faire, pour sûr? Le gars avait droit à quelque chose. Enfin, ça la regardait, et on ne voulait pas s'y mêler, mais, à sa place...

La vieille s'étonna un jour ou deux, puis comprit à moitié, et la confiance lui revint. Elle économisait ses pas en vendant ses coquilles dans le bourg. Elle répondit donc.

— Bien sûr qu'elle avait droit; mais, à cause des écritures, on l'avait embrouillée. Si son gars allait à Vannes lui-même, il s'expliquerait et on ne le roulerait pas comme elle, qui n'était qu'une pauvre imbécile. Le malheur, c'est qu'il ne voulait plus bouger, maintenant. Il se rongeait les sangs, tout seul, à traînailler, et, certains soirs, il avait des yeux de vrai fou. C'est ainsi qu'on excite les gens, dame, et qu'il arrive des malheurs. Elle qui était la mère, pourtant, il y avait des fois où son fils lui faisait peur, fi de garce, oui !

Et le bruit emplissait Sohec, errait avec le vent, grondait avec la mer.

Un beau matin clair, alors qu'il ramenait la drague déchirée, maniant l'aiguille double, sur le pont net de la *V. 2208*, Madhouas entendit le bruit.

— Tout de même, si Pourru était un voleur, comme on prétend ?...

D'abord, l'indignation scella les lèvres du matelot, puis la colère chauffa sa cervelle.

— Voilà donc que cette infamie recommençait !

Il en souffrait comme d'une injure personnelle. Elle atteignait le père et la mère de Rose, et souillait Rose elle-même. Il ne pouvait la supporter. Le syndic était un homme violent, qui l'avait chassé, mais c'était affaire entre hommes, et cela ne faisait pas de Pourru un malhonnête. Il était impossible que ce fût un brigand, ou alors il n'y avait plus d'espoir de le

fléchir un jour, et Dieu n'était plus Dieu, ni le soleil chaud et jaune, ni la nuit noire.

Madhouas questionna Dréan.

— Tu y crois, toi, à ces balivernes?

— Dame, je ne les écoute pas, ça vaut mieux.

Beaucoup d'autres pêcheurs restaient indifférents à ces propos de jupes. Bien sûr, ils regrettaient que leurs vieux, les pères, mères, oncles, tantes ou voisins, n'eussent pas de secours plus importants, et que la Marine n'augmentât pas le chiffre de ses pensions. Plus d'argent ne cause jamais déplaisir. Mais ils étaient forts, eux autres, leurs muscles étaient durs, leurs poitrines larges. Ils avaient du travail : la barque, la pêche. Tant qu'ils pourraient prendre du poisson, l'apporter dans les corbeilles, le déposer aux pieds des marchandes loquaces, empocher leur salaire, payer les Invalides, chiquer toute la semaine et boire la goutte le dimanche, en maniant les cartes venues d'Espagne en contrebande et ramenées de Bordeaux, ils avaient bien assez de tourments et de joies sans en chercher de nouveaux. La plupart se souvenaient de leurs obligations envers Pourru ; d'autres devaient à la Fitte. Ils protestaient contre l'insinuation.

— On dit ça, et puis, quelles preuves qu'on a? Rien du tout. C'est des on dit. Faut pas y faire cas !

Ils crachaient, clignaient, puis lançaient au loin leur regard de matelots. Mais Madhouas, obstiné, pensait à Rose. Il ne voulait pas qu'elle fût la fille d'un voleur et qu'on pût la soupçonner complice. Il comprenait bien aux propos à son sujet qu'elle était hors de cause ; cela ne lui suffisait pas. Il la voulait immaculée pour tous. Il serrait les poings comme s'il eût dû s'en servir tout de suite contre Boulhuec. La menace mystérieuse de l'infirme occupait sa mémoire.

— Ni toi, ni d'autres ! — avait-il dit. — Personne ne l'aura.

Quelle canaille d'avoir combiné un coup pareil ! Malgré l'évidence du mensonge, un doute subsistait dans les esprits. Quand lui, Madhouas, montrait l'inanité de la plainte, les gens l'écoutaient la tête hochante.

— Bien sûr qu'il avait peut-être raison?...

Mais ils se réservaient et cela l'exaspérait. En croyant un

peu la médisance, on salissait Rose, qui pleurerait; Rose la douce, l'inaccessible, pour l'instant gardée par son père comme le trésor de la maison. L'amoureux allait de l'un à l'autre, interrogeait, niait, se débattait.

— Bien sûr, fi de garce, — répondaient les hommes.

— Bien sûr, dame, — répondaient les femmes.

On les sentait impénétrables, fermés comme des logis dans l'ombre. Leurs regards guettaient dans leurs yeux, comme à l'affût. Leur idée restait secrète sous leur crâne dur, et ils attendaient sans hâte l'événement qui leur donnerait raison ou tort. Ou bien ils s'informaient de la santé de la Madhouas.

— Allait-elle mieux, à cette heure? Plus de fièvre? Il devrait lui faire prendre de la rhubarbe de moine, pour la soulager. C'était bon.

Il remerciait : elle allait bien à présent, solide, vaquant à ses besognes, le dos sous le châle, la bride de la coiffe au menton, le ventre sous le tablier. Elle en avait pour des ans encore, heureusement. Et il disait vite, après, à son interlocuteur :

— Tu y crois, toi, aux dires de Boulhuec?

— Qué qu'on sait? — objectait l'autre. — Nous autres, on ne saura jamais le fin bout. C'est peut-être des menteries, peut-être des vérités.

— En tout cas, — remarquait-il, — s'il y avait apparence de trafic, le commissaire serait venu enquêter.

— Des fois...

Il n'y avait pas moyen d'en tirer autre chose, pas plus que d'arrêter le bruit méchant et faux. Il était comme un souffle de maladie maligne qui pénètre partout, dans les logis les plus clos, les plus écartés, apporte le mauvais air et ravage. Du bien, au lieu du mal, n'aurait jamais pu se répandre ainsi. Du moins, Madhouas, chagriné, le pensait.

XVI

Le vent soufflait. Il y mettait une sorte de rage, lancé comme une brute. Il arrivait par rafales, reprenant à peine haleine pour mieux courir ensuite. Après avoir franchi d'un saut la

surface plane de la lande, il se heurtait à tout ce qui était debout. Les arbres ployaient en gémissant aux cassures de leurs branches. Les maisons frémissaient sur leurs bases, et leurs ardoises s'envolaient. La couverture de zinc du clocher se déchirait comme une peau qui s'écaille.

La mer, flagellée, s'irritait. Elle était glauque et trouble, et, chassée vers la terre, lançait sur elle de grosses lames furieuses qui arrivaient du large, ramassaient tous les clapotis, toutes les pointes provocantes d'eau et de mousse, hérissaient leur dos, et, soudain, se heurtaient aux rochers pointus, culbutaient à moitié, bavaient, poursuivaient leur course et frappaient le rivage à grand fracas. La falaise grondait de sa clameur sourde, et les galets arrachés, roulés, broyés, hurlaient leur plainte stridente.

Depuis dix jours, les barques ne sortaient plus. Depuis dix jours, les pêcheurs venaient par les ruelles au Rebarquère, en surouêt, les mains dans les poches de leurs cirés, examinaient le baromètre indiquant la tempête, causaient et s'assuraient, de loin, que leurs barques alignées dans le Piot ne se détachaient pas de leurs ancres. Le vieil Isert, le nez rougi par la brise, affirmait n'avoir pas vu pareille fureur depuis vingt ans, pour le moins.

Cette tornade venait de l'autre côté de l'océan, des Florides, ou de par delà la Guyane. Elle ravageait tout sur son passage. M. Merrien avait dit, à la mairie, qu'elle suivait le gulf-stream, et cela semblait possible. Sohec était isolé comme une île, sur sa butte. Tout autour, la marée entrait par le Piot, envahissait le lit étroit de la rivière Saint-Martial et prenait de l'aise dans la lande. L'herbe ne se voyait plus guère qu'aux talus, et les arbres plongeaient jusqu'à mi-corps. L'eau battait l'empierrement de la route de Murzac, au pied du grand calvaire. On se serait cru aux équinoxes, lorsque les grandes marées inondent les bas terrains, remontent par les sources jusqu'à Ambon, filtrent partout.

On attendait l'accalmie en geignant. Il fallait se priver, car le manque de poisson supprimait l'abondance. Les marchandes, surtout, se lamentaient avec des termes énergiques. Elles restaient des heures assises au Rebarquère, les genoux serrant leurs jupes épaisses, les yeux mauvais. Leurs glapissements

irritaient les hommes patients. Elles regrettaient le profit de leurs courses dans les terres, sous les charges des corbeilles pleines.

— Les gars de Moustériau, — assurait l'une, — vont sur des mers plus démontées, et leurs femmes les suivent...

— J'ai vu, à l'Ile-aux-Moines, — disait l'autre, — des gamins bondir de vague en vague, sur des plates sans avirons.

Chacune contait son anecdote, pour faire honte aux marins de Sohec. Il ne fut pas jusqu'à Boulhuec qui ne profitât de l'angoisse commune pour reparaître et dire son mot, calé sur sa béquille.

— J'ai navigué par des temps plus durs, dans les mers de Chine. Seulement, on était des vrais matelots, là-bas...

— J'ai vu mieux aussi, — contait Dréan, — au cap Horn, sur des voiliers...

D'autres parlaient de la Terre de Feu, d'autres de Dakar, en Sénégal. Puis on regardait à nouveau le golfe aux rochers empanachés d'écume. Le phare blanc disparaissait par intervalles sous un embrun. On se serrait, en groupes, à l'abri des murs, pour voir.

— Il y en a qui craignent bien le vent, — remarquait Boulhuec, — on ne les voit jamais ici.

— Qui donc?

— Des gens, des marins, qu'on dit...

Il clignait en voyant arriver Madhouas, qui distribuait quelques bonjours brefs et s'en allait en l'apercevant.

— Il a mieux à faire qu'à rester, sans doute, — ricanait l'infirme, dans son dos.

Désiré se réjouissait presque de la tempête. Il tournait le Rebarquère occupé par le monde, enfilait la route du Rohec et montait lentement la côte taillée dans la roche rouge. Des ormes enlacés par le lierre ébouriffaient leurs têtes chauves. Les champs étroits s'enclosaient de petits murs aux pierres rousses tachetées de lichens et de mousses. Il montait encore, émergeait au sommet, près du moulin, sur le plateau couvert de bruyères et d'ajoncs. Il dominait de là six lieues de pays à la ronde, découvrant un immense panorama circulaire, parsemé de bouquets d'arbres, de villages et de landes où paissaient des moutons. Son regard dépassait Limerzel, Noyal,

le Guerno, se promenait à Arzal, franchissait la Vilaine, et devinait au loin Camoël et Tréhiguier, avec la côte plus proche où se campaient Pénerf, Damgan et Ambon.

Mais le vent assaillant le plateau frappait violemment sa poitrine. Il aimait le sentir courir sur sa peau. Il restait adossé au moulin, derrière les ailes immobiles, que le remous de l'air faisait gémir et craquer. Il guettait, de son œil perçant, tout au long de la route sinueuse de Sohec et voyait soudain une voiture minuscule sortir des Gloses. Elle longeait le mur, traversait le bourg, descendait vers Murzac. Parfois, une haie la cachait pour la rendre, plus proche et grossie. Au grand calvaire, elle s'arrêtait.

Deux femmes en descendaient et s'avançaient en quêtant sur le sol. Elles se baissaient parmi les plantes, cueillaient des tiges, s'encombraient les bras de gerbes et montaient vers le moulin.

Ce jour-là encore, Désiré distingua les visages de mademoiselle Merrien et de Rose. Il dégringola alors dans une grande crevasse sciant la terre. On y avait autrefois extrait de la pierre dure, et, entre ses deux hauts murs rouges, on pouvait disparaître comme dans une rue. Des flaques de pluie y croupissaient, auxquelles des pies venaient boire. Embusqué, Madhouas siffla court, par intervalles, comme le hulot. Rose s'agita. Elle s'assura que la directrice était absorbée par ses recherches et se redressa ; puis, fascinée, elle vint vers la cachette et vit Désiré.

La première rencontre ainsi préparée l'avait mise en fuite vers sa compagne. Elle en était restée apeurée deux ou trois jours. Mais elle s'était habituée à savoir Madhouas près d'elle, à agir sous ses yeux. Elle avait ensuite aimé venir. Il faisait des signes, disait bonjour par gestes, envoyait même des baisers qu'elle recevait sur le cœur, comme des coups. Apprivoisée, elle tournait souvent la tête. Mademoiselle Merrien admirait l'ardeur qu'elle montrait soudain pour la cueillette des simples nécessaires à l'ouvroir. Rose s'y attardait, complaisante. Il lui semblait être sous l'œil de Dieu dans la colline broussailleuse où s'accomplissait sa besogne charitable et qu'elle ne faisait pas le mal en écoutant un peu son amour. Le grand souffle marin arrivant, parfumé de sel et d'iode,

apportait les claires sonneries des cloches de Sohec et de Noyal. Toute une musique de bronze s'éparpillait sur la hauteur, mêlée à l'immense ahan de la mer furieuse. Le vent sifflait sur le sol, zézayait dans les branches, chantait sous les nuages. Des oiseaux filaient dans le ciel, lancés comme des flèches. Des brins de paille, pris par des tourbillons, tournoyaient en s'élevant de terre, dans une forme mobile de danseuse légère et fragile.

— Arrache donc cette toute-saine, à tes pieds ! — disait la directrice.

— Tiens, du mille-pertuis ! Nous le ferons macérer dans l'huile pour les plaies.

Rose se baissait, cueillait la plante. Et, sous ses cils, elle distinguait, entre deux pierres, les yeux guetteurs de son amoureux.

— Ça te rend toute rouge, s'étonnait la châtelaine, tu as une bonne mine de santé.

Le compliment la rendit pourpre davantage. Elle appuya fort sa cueillette sur son sein, pour comprimer les battements de son cœur. Il lui semblait qu'ils pouvaient la trahir. Elle esquissa un mouvement d'effroi, parce que sa compagne allait vers la crevasse.

La catastrophe fut prompte, nette, décisive. Madhouas, entendant un pas vers lui, se montra et fut en présence de la directrice des Enfants de Marie. Il posait au bout de ses doigts un baiser qu'il ne pouvait retenir. Il resta interdit, gauche, sans même songer à ôter son bonnet. La vieille fille eut un haut-le-corps et se rejeta en arrière. Elle courut sur Rose pâlie.

— Je n'aurais jamais cru cela de vous ! — cria-t-elle. — Vous êtes une mauvaise fille ! Vous m'avez trompée. N'êtes-vous pas honteuse? Impure !

Elle arrachait de ses mains les simples, les éparpillait.

— Laissez cela, qui vous a servi à cacher votre ignominie. Allez devant !

Elle entraîna Rose, le pas saccadé, et, sans lui permettre de tourner la tête, descendit à sa suite le sentier tordu, aux halliers frissonnants. Les feuilles palpitaient et chuchotaient, les pierres roulaient en claquant sur les marches rustiques creu-

sées de place en place dans la roche. La sente zigzaguait entre des arbres noueux et trapus, et des touffes violettes de blé noir. Elle rampait ici comme un serpent agile, galopait là, dégringolait plus loin. Peu à peu, la croix du grand calvaire montait du carrefour ; puis les statues paraissaient, et les balustres, enfin, tout le reposoir divin, édifié à la rencontre des routes pour la prière, le repentir et l'espérance. La voiture attendait, sur la petite pelouse d'herbe fine, devant le monument. Mademoiselle Merrien ouvrit la portière.

— Vous arrêterez chez le syndic, — ordonna-t-elle au cocher, qui se hâtait d'éteindre sa pipe pour monter sur le siège.

L'homme toucha son cheval. Le paysage s'anima dans les vitres et s'éploya, virant sur l'horizon. De grands pans de landes et de labours passaient. La route grimpait, rude, empierrée par les deux cantonniers, qui égalisaient avec du gazon pris aux talus leur travail du matin. Les femmes se taisaient, séparées par l'irréparable. Rose se pelotonnait dans un angle, et elle voyait aux lèvres agitées de la directrice que celle-ci priait en silence. Elle détourna son regard. Sohec barrait la route. Quelques ormes d'un pré vert secouaient au vent leur chevelure hérissée, et les roues grinçaient sur le pont enjambant la rivière Saint Martial. Le cheval, au pas, tirait par secousses. Des petites filles, qui jouaient à la marelle, crièrent bonjour, puis restèrent interdites.

— Je pense que vous vous confesserez, — dit tout à coup mademoiselle Merrien.

Le tapage du fer cogné chez Jorace annonçait l'arrivée. Le cocher arrêtait devant l'enseigne officielle : *Syndic des Gens de mer*. Rose sauta à terre. Ses pensées même s'émiettaient. Elle avait le sentiment immense et triste du désastre irrémédiable. Il n'y avait plus à résister, à attendre ou à vaincre. Sa réputation était perdue. Elle allait être chassée de l'ouvroir, cette fois, étant prévenue lors du premier scandale. On la montrerait au doigt. Les fillettes informeraient les parents, et, dans chaque maison, dans les rues, au Rebarquère, partout où les gens se rencontrent, où les épouses trouvent leurs maris, où les amis se parlent, s'entendrait la même phrase impitoyable et moqueuse :

— Rose Pourru a été surprise au Rohec avec Désiré Madhouas !

Elle entendait ces mots grimper l'escalier avec elle, se grouper, l'entourer, cruels comme un vol de guêpes. Ils arrivaient en essaim à l'étage, traversaient le palier, entraient dans sa chambre. Des commentaires, déjà, naissaient à leur approche, ricaneurs, hostiles.

Sa mère, étonnée, poussait la porte, s'exclamait, facile au parlage.

— Tiens ! tu ne vas pas aux Gloses?

Elle inventait vite un prétexte pour éviter les explications immédiates, se débarraissait, incapable de sangloter sur ce cœur vain, dont la mollesse ne pouvait lui offrir d'appui dans la crise. Et, solitaire, elle examinait encore, une à une, les phases de sa situation : son éviction des Enfants de Marie et des Gloses, l'allusion certaine du recteur au prêche prochain, la fureur paternelle et la rumeur pareille à une fumée âcre et invisible, qui séparerait les honnêtes gens de l'hypocrite Rose Pourru.

Elle n'avait plus du tout conscience du Dieu clément et secourable, qui pardonnait toujours aux Madeleines repentantes. Elle abandonnait la piété pour l'amour. L'obstacle attirait sa pensée, l'irritait, la retenait. Dans le calme du village, vidé le jour de ses hommes et clos la nuit par l'ombre, elle songeait à Madhouas. Elle ne pouvait l'effacer. Les yeux ouverts, elle le voyait ; ses yeux fermés, il était visible encore. Il apparaissait dans la veille et dans le sommeil. Elle ne lui avait pas parlé depuis des jours, mais, parfois, elle tressaillait en entendant sa voix, et il lui fallait une bonne minute d'attente pour reconnaître l'endroit où elle se trouvait seule. Et, lorsqu'on la croyait occupée à prier, le front dans ses mains, toute recueillie et immobile, elle s'entretenait avec Désiré, et le voyait distinctement, au delà de ses paumes tendues devant ses yeux.

Dans son trouble actuel, il s'imposait encore, alerte dans son maillot foncé, la moustache blonde et l'œil gai. Il espérait contre tout espoir, ne renonçait pas à elle pour une autre, et, repoussé du père, ne se dédisait pas. Il demeurait fidèle, attentif à plaire. Elle l'aimait davantage d'être têtu. Il lui semblait

qu'ils étaient liés ensemble par leurs volontés pareilles et qu'on ne pourrait les séparer, même en les éloignant. C'était à lui qu'ingénument elle offrait la souffrance appréhendée, au lieu de l'offrir à Jésus, en bonne chrétienne. Pieuse encore, elle doutait déjà des prêtres ; timide, elle défiait l'opinion ; respectueuse, elle désobéissait à ses parents ; dans son âme, pour lui, cela était à la fois terrible et doux.

XVII

Il y avait du monde dans le débit clos et tiède, presque autant qu'un dimanche. Devant les fenêtres, la Gutte avait tiré les rideaux de toile blanche, puis tendu un grand morceau de molleton rouge. La lampe de cuivre, lourde comme un fanal de bord, éclairait les faces rudes de plus de vingt gars de Sohec, jouant aux cartes, en buvant sur les tables. Il y avait des vieux et des jeunes, des matelots robustes en jersey ou en blouse, le béret serrant la tête, Jorace, aux doigts forts comme des pinces, et des retraités, l'œil vif dans le masque ridé, les ongles jaunes, les jambes maigres dans les pantalons à pièces de futaine. Tous parlaient, fumaient, chiquaient, crachaient sur la terre battue, écrasant leur salive du pied. L'air puait l'humide, l'alcool, le tabac et le suint de sueur, de sel et de goudron évaporé des vestes.

Hors cette chambrée, le vent courait dans les rues cognait les murs, glissait des toits. Il venait de la mer, traversait la lande, rencontrait le bourg et le secouait, en passant, comme il secouait les branches des arbres. On ne se hasardait pas à le subir, préférant les intérieurs tranquilles à ses violents caprices vagabonds. On avait vu, le matin, la grande hurleuse s'écraser sur les roches et rebondir en écume jusqu'au feu du Piot, et, dans ce vacarme de tempête, la *V. 2208* partir au large, Dréan, Madhouas et Angeloc à bord, pour pêcher. On avait haussé les épaules à cette avidité téméraire de gain, puis regardé les voiles rouges s'éployer aux mâts, et la barque glisser dans la passe. Elle dansait dès le travers, piquait, redressait, roulait, puis entrait dans la brume. Cer-

tains disaient qu'elle ne tiendrait pas et rentrerait vite. Il lui fallait courir droit sur l'île Dumet et se tenir loin de la côte. Elle embarquerait, pour sûr, sans même faire bonne pêche. La drague pouvait s'accrocher aux fonds et se perdre, par la dérive, et beaucoup pensaient que risquer ainsi des vies et un bateau était tenter le sort.

Puis, l'un tirait vers sa maison, l'autre entrait au débit avaler une goutte, y trouvait des camarades, s'asseyait et maniait les cartes graisseuses, pour passer le temps maussade. On écoutait de bonnes histoires déjà connues, qui faisaient tout de même plaisir à entendre, dans la quiétude. Grégam, l'ancien, contait, en mangeant des syllabes, son aventure de Tahiti, du temps des corvettes à deux ponts, la fois qu'allant porter à son capitaine un petit baril de farine, il s'était noyé sur la côte, et qu'on l'avait retrouvé, raide, dans les galets. Jorace insistait, la voix haute, pour placer ses souvenirs, et comment il était allé jusqu'à la Cévenne sans trouver du travail. On n'entendait pas tous les mots, parce qu'on parlait soi-même, ou qu'un causait près de soi, et l'on ne prêtait plus attention à qui entrait ou sortait. On avait bu, on avait chaud, et l'on criait pour un coup douteux de l'adversaire.

Mais, soudain, il y eut une rumeur, près de la porte. Une phrase voleta sur les gens ; des mots dits, qui se répétaient. On se tut pour entendre, on se regarda. Le petit Pierre Touce, pâle et essoufflé, redisait la chose.

— Le Dréan est aux Darges ! Puis, il y a Isert et sa fille qui ont chaviré...

Chacun resta suspendu, un instant, coi, pour comprendre. Jorace questionnait.

— Qu'est-ce que tu dis d'Isert?

— Il a chaviré, — répéta le messager. — Il pêchait aux moules, avec Clémence, dans leur canot. Il s'est fait prendre à la remorque par Dréan, pour rentrer.

D'instinct, le sens de la nouvelle parvint à tous les cerveaux des hommes. Ils imaginaient bien l'accident, la barque emportée par le vent, avec cette coquille à l'arrière, au bout d'un filin, et la lame qui survenait, attrapait le canot, le culbutait et le vidait. Ils ne s'émouvaient pas tout de suite. L'enfant courait

ailleurs répandre l'alarme. Les matelots, indécis, achevèrent leur geste arrêté, posèrent leurs cartes sur les tables, en silence. Le vent cria plus fort dans la nuit.

— C'était son idée de sortir tout de même, — dit quelqu'un. Il parlait de la *V. 2208*, échouée.

— Aux Darges, heureusement, il y a du sable.

— C'était sûr qu'il arriverait du mal, — prononça un autre.

— Le vent était norouêt, ce matin !

— Il a tourné vite surouêt !

— Oui, même plein sud !

C'était tout. Ils savaient, maintenant, les causes et les effets. Ils n'avaient plus rien à dire, pour le moment.

— Il faudrait y aller, tout de même, — prononça la Fitte, à son comptoir.

— Dame, il peut avoir besoin, — fit Jorace.

— Mais, Isert, qu'est-ce qu'il faisait là? — reprit un homme.

— Avec sa fille, qu'on dit...

Ils clamaient au hasard, un peu égarés de n'avoir pas de chef qui commandât, pour agir.

— Faut prévenir Pourru, — jeta une voix.

Cette phrase les rassura. Puis, le syndic devait y être; c'était son devoir. Malgré les doutes que certains avaient de son honnêteté, il était le syndic, le représentant du commissaire des classes. Ils se levaient enfin, en appuyant leurs poings pour enjamber les bancs. Ils quittaient le chaud, partant comme au travail, sans hâte ni retard, du même pas dont ils descendaient chaque jour la côte, et dont ils la remontaient, longeant le mur des Gloses, la cadence régulière et paisible. Leurs sabots s'accrochaient à des cailloux. Des lanternes paraissaient au seuil des maisons, erraient. Ils allaient. Ils luttaient contre l'air, rattrapant leurs bérets et serrant leurs blouses. Ils ne parlaient pas, baissant la tête pour respirer.

Pourru fut tout à coup présent dans un groupe, et demanda des détails qu'on lui donna en déboulant la lande velue, sur les levées des marais qu'une clarté douteuse faisait deviner pâles. Les premiers partis escaladaient déjà la dune assaillie d'embruns. Les autres les rejoignirent. Ils virent tous, au loin, le feu de l'île Dumet, clignotant comme une étoile tombée flottant sur la mer, et, dans la crique rocheuse des Darges,

ils aperçurent la *V. 2208* échouée. Elle touchait juste entre deux pointes, inclinée sur le flanc, les mâts fichés de biais dans sa coque, et la moindre dérive pouvait la soulever et la jeter à la côte, pour la briser.

— Il faut une plate ! — ordonna le syndic.

Plusieurs coururent au Piot, de l'autre côté, tandis que d'autres criaient pour faire connaître leur présence. Mais le vent emplissait leurs bouches et emportait leurs voix. Ils se tenaient difficilement debout sur le sol immobile, fauchés par la bourrasque. Pourru guida la manœuvre pour la plate. La marée amenait l'eau haute et l'on ne pouvait crocher la bosse du corps mort sans entrer jusqu'au ventre dans la vase. Il y entra, hala le canot jusqu'à la jetée, où sa troupe le saisit, aidée du flot dans la nuit gênante. Alors, tirant et poussant à bras la lourde charge, ils s'arcboutèrent tous, l'enlevèrent, muscles tendus, et traversèrent la terre, jusqu'à la plage. Il y avait cent pas, pénibles sous le poids. En un instant, la toue flotta. Trois hommes embarquèrent et se mirent aux rames ; Pourru prit la barre. On n'avait pas le temps de s'étonner.

— Nage ! — dit le syndic.

Les avirons tombèrent. Les matelots souquaient, le canot bondit. Des embruns se jetaient sur lui. Les vagues s'écrêtaient avec fureur contre la coque et rugissaient autour, dans les roches. Elles bourlinguaient le petit esquif, et de gauche à droite, et d'avant en arrière, comme un fétu. Toute la mer vivante semblait accourir du fond du golfe pour défendre sa proie contre les sauveteurs. Elle dépêchait ses lames rousses et vertes, noires et blanches, guidées par le vent vers l'épave en danger, et sa colère impétueuse emplissait l'espace obscurci par les nuages mous. Elle crachait et bavait, crissante, rageuse, poussant son troupeau farouche, sautait, glapissait, allait, revenait.

— Tiens bon ! — criaient les marins secoués.

De la barque naufragée, on leur répondit. Ils approchèrent, jetèrent un câble, à trois reprises. Mais leur canot, léger comme un bouchon, dansait sur la lame, trop haut ou trop bas. Ils l'éloignèrent, pour ne pas être broyés sur l'épave, et ils voyaient mal, les yeux emplis d'eau et d'ombre. Enfin, le câble fut saisi.

Angeloc se laissa glisser, puis Madhouas, et Dréan, qui portait les corbeilles.

— J'ai ancré, — dit simplement le patron. — Fichu temps !

Un tourbillon emporta son dire ; les autres n'avaient pas le loisir de répondre. Ils nageaient, plongeant leurs rames dans l'écume. Désiré cherchait à les reconnaître, surpris de voir Pourru à la barre. Pour qui le syndic risquait-il le danger certain ?

— Oh ! Eho ! Hô ! — criaient les camarades, de la dune, pour guider.

On accosta. Les groupes se serrèrent, pour savoir. Tout le monde parlait.

— Qu'est-ce qu'il y a, à Isert?

— Il est péri.

— Avec sa fille?

— Noyé ; quand?

— Où ça?

— A la remorque, qu'on dit, donc.

Dréan expliquait à Pourru. C'était le vieux qui les avait perdus. Il pêchait des moules avec Clémence, et la marée entraînait leur plate. Ils ne pouvaient bientôt plus revenir, car la mer était trop forte pour leurs bras, et, comme ils avaient aperçu la *V. 2208*, ils avaient demandé une amarre. Seulement, ils refusaient de monter à bord, disant que ce n'était pas la peine, et qu'ils étaient bien, à cause de la petite, pour sûr, et qui aurait pu se hisser, pourtant. Et soudain, une lame les prenait en traître, par-dessous, et les chavirait. Isert apparaissait un moment, cramponné à la quille. Clémence, elle, coulait à pic, comme une pierre. Cela se passait avant la nuit fermée, mais il n'y avait rien à tenter pour le sauvetage, dans un flot si brassé qu'on tirait des bordées soi-même. On avait la grand voile carguée et trois ris dans la misaine, et c'était de la toile trop lourde encore, avec le rocher derrière et devant.

On remontait vers Sohec en écoutant cela. Sauveteurs et sauvés étaient ruisselants, pareils. Angeloc insoucieux contait à deux novices comment l'ancre n'avait pas mordu du premier coup, et qu'on avait réussi à échouer aux Darges, où la *V. 2208* ne souffrirait pas trop, si elle n'allait pas sur le caillou. On la tirerait demain.

Madhouas, renfrogné, ne répondait pas aux questions. Il suivait Pourru, en songeant, et s'interrogeait : est-ce qu'il lui en voulait encore, le syndic, qui l'avait sauvé ce soir, au péril de sa vie? C'était donc pas un mauvais bougre, comme il l'avait cru, lui, par dépit d'amoureux éconduit, et il savait montrer de la générosité. Alors, fallait lui parler, ou non? Des bouts de phrases, criés par les voisins, le gênaient pour réfléchir.

— Fi de garce! Aller aux moules d'un failli temps comme ça !

— Le père et la fille ensemble!

Sauf cette mort, qui endeuillait le bourg, le reste paraissait simple à tous, étant naturel. Des leurs étaient en danger, ils allaient les chercher, les ramenaient. Dans la pêche, on est des concurrents, pour mieux vendre le poisson et gagner plus d'argent, mais, dans le danger, il n'y a ni amis, ni ennemis. Il y a des hommes qui vont périr, si on ne les aide pas. On peut les aider, on les aide, ils le rendront quelque jour, à vous ou à d'autres. Il n'y a pas de mérite à faire cela, qui ne coûte pas. On n'en parle guère. C'est un accident coutumier de la vie sur la côte ; chacun peut y passer, à son tour, chez les matelots.

Mais on arrivait en haut de la butte. On débouchait sur le Rebarquère. Il y avait là des gens qui attendaient, entourant des femmes anxieuses, qu'il avait fallu empêcher de courir aux Darges.

La Dréan riait en voyant son mari sauf.

— Qu'est-ce que tu fais là, donc? — s'exclamait le syndic en apercevant Rose. — Veux-tu bien rentrer !

— Isert est mort, donc? — lui demandait le recteur accouru.

— Oui, et sa fille.

La vieille Madhouas, embéguinée de sa cape de laine, palpait son fils en l'embrassant. Elle avait eu grand'peur tout le jour, avec ce tumulte de tempête, et n'avait plus senti ses jambes lorsqu'on lui avait appris la nouvelle. Si on ne l'eût retenue, elle serait descendue au Piot, Sainte Vierge ! pour être plus près. Elle tenait Désiré, et voulait l'entraîner. Mais il avait du poisson à vendre, et le posait à terre. Toute l'assistance rit de le voir faire, car on ne songeait plus à acheter. L'abbé Rèze aussi, qui écoutait Pourru, sourit de voir le

matelot promener la lanterne maternelle sur les corbeilles, disant que, tout de même, la pêche était bonne. C'était vrai.

— Rose ! répéta le syndic en se retournant, veux-tu filer ! Elle est incorrigible.

— Cette petite, — remarqua le prêtre, — porte beaucoup d'intérêt aux sinistrés, n'est-ce pas?

Elle s'arrachait, passait devant Pourru pour partir, puis, prise par l'ombre, elle revenait vite dans son dos, s'arrêtait tout contre Madhouas.

— Désiré, j'ai eu bien peur, — souffla-t-elle, — mais, grâce à Dieu, vous êtes réchappé. J'ai voulu vous dire... que... que...

Il fit un geste pour la saisir, l'étreindre, soudain bouleversé. Elle se déroba, se sauva tout à fait. La nuit se ferma sur elle.

— Qui veut mes soles, là, pour rien? — cria Madhouas. — C'est pas le jour de vendre, après tout.

Il empoigna ses corbeilles. Ses yeux le piquaient. Il abandonna la place.

XVIII

Tous les pêcheurs étaient là, sérieux et tristes, leurs casquettes neuves à la main. Les femmes caquetaient. Elles y étaient toutes aussi, les jeunes épouses guettées par l'avenir; celles des hommes aux métiers sédentaires, comme Malhric, le cordonnier, Potrel, le boucher, et d'autres, les femmes de marins, et, les plus nombreuses, les veuves, pensionnées par la Marine. Il y avait les vieilles, voûtées, édentées et branlantes, si cassées qu'on croyait ne jamais devenir comme elles. Leux yeux conservaient des rougeurs de larmes, et leurs voix, un tremblement. Elles hésitaient en leurs mémoires comme en leurs gestes, ruineuses et ratatinées, quelques-unes amères et hargneuses, d'autres apaisées et douces, d'autres encore si minces, si racornies, qu'elles n'étaient plus qu'une sorte de cep rugueux, sous leurs vêtements noirs, avec un visage tailladé dans du buis. Puis, il y avait les jeunes, plaisantes à voir, avec leurs guimpes bombées par la poitrine, leurs coiffes en dentelle et leurs tabliers à bavette.

Un enfant de chœur secouait l'encensoir fumeux. Un autre ramassait dans ses doigts les chaînes du bénitier, d'où sortait le manche du goupillon, et Mahel attendait pour lever sa croix que le cortège fût formé. L'abbé Rèze, en surplis, la barette en tête, pressa le mouvement. Les camarades d'Isert soulevèrent le catafalque où il s'allongeait, dans sa bière. Celle de Clémence était couverte d'un drap blanc et suivie des Enfants de Marie, pieuses et graves. On partit, suivant la rue du Rebec pour traverser le bourg. Au Rebarquère, M. Merrien, qui attendait, salua largement. Le curé toucha sa coiffe.

A mesure qu'on passait devant les portes, des gens se joignaient au convoi. D'autres, plus loin, se signaient en voyant arriver les cercueils. Des mots s'échangeaient à voix basse entre les proches voisins. Puis, Pourru arriva, rouge, et s'introduisit au premier rang. Des chuchotements coururent, à son sujet, rapport au sauvetage. On l'approuvait. Cela faisait oublier davantage la dénonciation périmée. On aimait mieux avoir confiance en lui, qu'on connaissait, en sa bonne face joviale et colorée, que défiance. On avait l'habitude de le savoir syndic. Les plus jeunes n'en avaient jamais vu d'autre. Et, pour sûr, il s'était bravement conduit, cette fois encore, pour des matelots. On lui en savait gré. Mais, comme il subsistait quelque chose d'inavoué, on ricana un peu, lorsqu'on vit au passage, la Pourru guetter à la fenêtre, ses gros seins emplissant sa camisole, indécemment. L'irrévérence envers l'épouse compensait le respect dû au mari. Personne d'ailleurs n'oubliait complètement l'histoire méchante, et beaucoup savaient que la femme d'Isert, devenue veuve à présent, n'était pas femme à se laisser faire. Sa réputation d'avaricieuse était justement établie. Par elle, on saurait vite quoi penser de Pourru et de ses manigances, s'il y en avait, car elle possédait bec et griffes de mauvaise gale.

Les méchants y pensaient en suivant les morts. Les bons ne songeaient qu'à l'épreuve de la grande famille, diminuée d'un vieillard et d'une vierge, la grande famille des gens de mer de Sohec, la grande famille bretonne. Ils se sentaient solidaires, rapprochés par le malheur. La marche scandait leur rêverie affligée. Ils n'entendaient, outre le moutonnement des pas,

que l'habituel halètement de la mer enragée, qui avait rejeté les corps après leur avoir ôté la vie.

Puis, les premières notes du glas tintèrent au clocher, lentes; des sanglots aériens, hoquetés par la tour. Elles vibraient en résonant dans les poitrines, comme si le battant de bronze eût touché la peau de chacune. On ne pensait plus à rien, en l'entendant, qu'à la prière, à Dieu, à la mort. Madhouas lui-même, qui portait avec trois autres Isert défunt, ne voulut plus, au moment du relais sur la place, parler au syndic une fois encore, ainsi qu'il y songeait depuis la veille. Le grand bourdonnement funèbre de la cloche l'attristait trop. Il aurait fallu qu'il répétât ce qu'il avait dit déjà : qu'il aimait Rose. Et puis, s'entendre refuser peut-être, bien qu'il ne fût pas, cette fois-ci, un peu bu, comme l'autre jour !

Le cortège entrait dans l'église. Les gars ôtaient leurs bonnets, regardant loin devant eux. Les femmes se signaient au bénitier, et, délibérées, allaient droit à leurs stalles avec une aisance d'habitude. Madhouas songeait toujours. Il n'avait rien à dire au syndic qu'un grand merci, et n'avait même plus à le défendre des imputations calomnieuses. Le temps avait bien calmé les esprits, en apparence, et rares étaient ceux que le silence de l'administration n'avait pas convaincus de la bonne foi de la Fitte et de Pourru. Alors, qu'aurait-il fait, lui, Madhouas? Oui, quoi? D'avoir été tiré d'une mauvaise passe par le père, cela ne donnait pas la fille, même consentante. Et Pourru l'avait bien dit, ferme.

— Il ne voulait pas de gars chez lui !

C'était comme cela. Il fallait attendre, être patient. Plus tard, on ne savait pas la vie. Ce qui n'arrivait pas aujourd'hui survenait très bien demain ! Puis, ce n'était pas vraiment le jour de parler de joie, au milieu du deuil. Une seule chose restait possible, qui était de regarder Rose à son banc, parmi les Enfants de Marie, entourant la bière de leur petite compagne, d'une garde juvénile aux rubans bleus, aux médailles scintillantes. Mademoiselle Merrien et la sœur Thérèse surveillaient les jeunes, faciles aux rires. Les grandes lisaient leur paroissien, attentives, cependant que le recteur bénissait l'assistance et aspergeait d'eau lustrale les humbles caisses de bois enfermant les noyés. Sa chasuble violette le faisait ressembler à

une fleur énorme, montant les marches de l'autel. Il appuyait sur la première syllabe des versets latins, dont les répons étaient susurrés dans la nef.

— *Requiem æternam dona eis, Domine...*

— *Absolve, Domine, animas omnium fidelium...*

— *Donum fac remissionis...*

— *Lux æterna luceat eis, Domine...*

L'invocation dépassait les crânes baissés, montait vers le ciel, hors des voûtes, vers la Divinité, que la foi des fidèles faisait présente. Cela était triste encore, mais Désiré avait sa joie. Sans attirer l'attention de personne, il pouvait voir à son aise la Rose, grâce au pilier contre lequel il s'appuyait. Elle était prise dans un rayon lumineux qui traversait une verrière, et les couleurs vives jouaient sur elle, l'enveloppaient, mettaient comme des rubans autour de sa tête, sur sa coiffe et sa guimpe, et rosissaient ses joues et ses lèvres. Madhouas la voyait par-dessus le catafalque de Clémence, posé sur des chaises, parce qu'il n'y avait qu'un support et que le cercueil d'Isert l'occupait.

Devant la jeune fille et derrière, il y avait d'autres jeunesses, les filles de l'ouvroir, au teint blanchi par la retraite. On pouvait les comparer entre elles et regarder Rose ensuite. Elle était mieux que la plus belle. Son plus petit geste était gracieux, comme aussi la rondeur de son cou, sa taille, ses mains. Il la contemplait dans la lumière teinte, détachée sur le fond assombri du transept où s'élevait la chapelle de la Vierge. Il pouvait voir combien elle était plus belle que la statuette peinte, avec le charme de la vie épanouissant ses formes.

Mais Mahel ouvrit à deux battants la grande porte centrale et le jour blafard entra. Des gens s'ébrouèrent. Un mouvement unanime passa dans l'assistance. C'était fini. Des hommes empoignaient les cercueils. Des femmes sanglotaient. Les Enfants de Marie pleuraient presque toutes et se mouchaient en tamponnant leurs yeux. On sortait en un défilé contraint, on se rangeait dans le cimetière, près des tombes fraîches ouvertes. Il n'y avait d'autre préséance que celle due au prêtre et au maire. Pourru restait dans la foule, proche de Madhouas et de Dréan.

Désiré trépignait un peu d'impatience à parler au syndic,

mais il devait attendre, parce que l'abbé Rèze récitait les ultimes paroles, puis se baissait, prenait une pincée de gravier, dessinait le geste rituel, et lâchait le sable, qui sonna sur les planches. Le maire l'imita, puis les autres suivirent. Les fillettes passaient une à une, ouvrant leurs menottes pour l'offrande pieuse de la terre paroissiale. Les pêcheurs défilaient aussi, la mine grave. Tous les visages restaient soucieux et tristes de la peine commune. Les femmes succédaient aux hommes, larmoyantes. Cela durait, et, la toute dernière, soutenue par Rose, vint la nouvelle veuve, défaillante et douloureuse. Son visage tuméfié était fripé par le chagrin. Il contrastait si vivement avec celui, frais et plein, de la jeune fille que les plus distraits en étaient frappés. Désiré, planté, s'extasiait, sans voir que le syndic suivait Dréan, qui partait avec les premiers groupes, dépassait l'abside sans hâte, et quittait l'enceinte sépulcrale.

Les pêcheurs, désœuvrés pour le reste du jour, biaisaient vers le débit, tandis que les femmes jasaient déjà et disaient les mérites des défunts, avec des remarques moins généreuses sur quelques vivants. Leurs voiles noirs et leurs coiffes blanches s'enfonçaient dans les maisons. L'air était pur maintenant et le ciel à moitié bleu s'ouatait de nuages légers, qui voguaient vers la terre du côté du moulin de Rohec tournoyant dans le vent. Il ne restait plus à sortir que la veuve Isert et la Rose. L'abbé demeurait avec les enfants de chœur et Mahel. La solitude coutumière du cimetière succédait au mouvement de la cérémonie funéraire. La veuve approchait à son tour de la sortie et avisait Madhouas, qui la saluait.

— T'as bien failli y rester aussi, — mon pauvre Désiré, — dit-elle.

— Dame oui, — fit-il, — je dois une chandelle au syndic. Je ne l'oublierai pas.

Il regardait Rose, émue de sa déférence, et de le retrouver seul, l'attendant, gauche du désir qu'il n'osait formuler et qu'elle partageait avec lui, tremblante encore de la crainte qu'elle avait ressentie à l'idée de sa mort possible, là-bas, sur les Darges. Leurs regards se croisèrent. Ils sentirent qu'ils s'appartenaient, même séparés, qu'ils s'appartenaient contre tout et tous, sans avoir besoin de se le dire, simplement parce que leurs âmes étaient unies et que leurs cœurs battaient d'un

rythme pareil. Ils ne se détachaient pas en s'éloignant l'un de l'autre, comme la vie les y obligeait. Ils restaient ensemble pour supporter les bonheurs et les peines, se retrouvant aux jours de joie et aux jours de deuil, au baptême de la *V. 2208*, dans la liesse, et à l'ensevelissement des morts, dans les larmes. Rien ne pouvait morceler ce qui n'était pas divisible : leur amour. Les persécutions, l'attente, les railleries même, le fortifieraient. Il était la force qui soutient, qui donne la patience et la certitude. Il était le soleil qui illumine et chauffe, le parfum subtil qu'on ne respire que sur le sol natal, l'espoir qui console et protège. Ils savaient qu'ils s'attendraient et qu'ils seraient vainqueurs des obstacles, de la fatalité, de tout ce qui s'élevait de provisoire entre eux. Ils avaient la confiance des simples.

Et Rose s'en allait avec la veuve. Elle tournait à gauche, Désiré tournait à droite. Ils s'écartaient sans se hâter, sans se retourner, paisibles et troublés à la fois, fortifiés par la promesse mutuelle de leurs yeux. Car ils s'étaient dit dans ce regard tout ce qu'ils avaient à se dire : leur fidélité inébranlable, leur don d'eux-mêmes. Ils ne doutaient pas l'un de l'autre ; elle était sa douce, il était son galant. Plus tard, ils seraient mari et femme, s'il se pouvait, lorsque le seul obstacle, la volonté de Pourru, aurait fléchi, et ils s'aimeraient comme aujourd'hui, ils en étaient sûrs, parce que cela était doux et nécessaire, aussi naturel que respirer et vivre.

(*La fin prochainement.*)

EMMANUEL BOURCIER

LES LOIS DE LA GUERRE

DANS

L'ANTIQUITÉ GRECQUE

> Toute guerre, quoique étant une perturbation de l'état de droit, n'en a pas moins des lois spéciales.
>
> POLYBE, dans *Diodore*, XXX, 18, 2.

Notre ville est ouverte à tous. Pas de loi chez nous qui écarte les étrangers d'une étude ou d'un spectacle dont nos ennemis pourraient profiter. Car notre confiance repose moins sur des préparatifs et des stratagèmes prémédités que sur le courage que nous portons en nous-mêmes. D'autres, par un laborieux exercice commencé dès l'enfance, se font de la bravoure une vertu d'éducation; nous, au contraire, malgré une disposition naturelle au laisser-aller, nous sommes à la hauteur de tous les dangers... Et quand il serait vrai que nous aimons mieux nous former à la vaillance par une vie facile que par un entraînement pénible, à l'aide des mœurs plutôt que des lois, nous avons l'avantage de ne pas nous tourmenter à l'avance des épreuves à venir et, quand il faut être là, nous ne nous montrons pas moins intrépides que ceux dont la vie est un travail sans fin[1].

Qui donc oppose ainsi à un État militarisé en permanence une nation trop insouciante pour mettre toute son existence au régime de l'avant-guerre? L'homme qui parle ici n'est pas un citoyen de Paris ou de Londres en l'an 1915 après Jésus-Christ ; c'est Périclès s'adressant aux Athéniens en 431 avant

1. Thucydide, II, § 39.

Jésus-Christ. Ces mots, qui expriment si bien les plus graves préoccupations de l'heure présente, et qu'on dirait découpés dans un de nos journaux, ont été prononcés il y a plus de vingt-trois siècles.

Il ne faudrait pas croire à l'une de ces étranges coïncidences que l'éternelle identité de la nature humaine fait surgir à chaque coin de l'histoire. Quand il s'agit des Grecs, les ressemblances de l'antiquité la plus reculée avec les temps modernes ne sont pas fortuites ; elles méritent toujours, le premier moment de surprise passé, de fixer l'attention et de stimuler la pensée. Car c'est dans l'Hellade que se trouve la source même de toutes nos conceptions. Bien des fois il a été dit que les Grecs sont des précurseurs, qu'ils ont allumé au feu sacré de leurs autels les flambeaux que se sont transmis les générations successives, qu'ils ont répandu dans le monde toutes les grandes idées, vérités ou erreurs, qu'ils ont essayé toutes les formes de la vie politique et sociale. Et précisément chez eux, soit dans les petites cités où la race avait ses cadres naturels, soit dans les monarchies qu'elle fonda en Orient, se trouvaient réunies les conditions nécessaires à la formation et au développement d'un droit international : la pluralité des États et l'unité de civilisation. Au-dessus d'un « droit commun aux hommes » apparut un « droit commun aux Grecs ». Toutes les questions que soulève maintenant la grande guerre ont été débattues jadis. Au fracas des batailles se mêle, dans les récits des plus vieux historiens, l'écho de discussions tragiques. Cherchons-y ce que Polybe appelait déjà « les lois et le droit de la guerre » ; nous entendrons des paroles qui sont d'aujourd'hui.

***

La guerre doit être juste. Elle ne peut l'être qu'à condition de ne pas rompre injustement les traités. La vindicte divine et l'opinion publique des nations ont un tel prestige, elles sont à ce point capables de renforcer ou d'affaiblir une cause, que les cités, même une fois décidées à la guerre, font tout ce qu'elles peuvent pour ne pas avoir l'air d'en prendre l'initia-

tive. Quand Athènes et Sparte sont bien résolues à en venir aux mains, elles restent encore un an à se tâter ; elles imaginent les roueries les plus subtiles et les provocations les plus perfides pour rejeter sur la partie adverse la responsabilité d'hostilités inévitables. C'est que le respect de la foi jurée est la condition de la vie sociale, — condition naturelle, puisque la vie sociale est un fait de nature. Isocrate loue les Athéniens « de se soumettre aux traités comme à des lois nécessaires ». Une obligation élémentaire est, par cela même, universelle.

Telle est la puissance des traités, dit encore Isocrate, qu'ils règlent presque entièrement l'existence des Grecs et des barbares : c'est le seul bien commun dont ne cessent de jouir tous les hommes [1].

Mais à la sainteté des traités s'opposent la force et la raison d'État qui essaient de se constituer en droit. A maintes reprises Thucydide donne à entendre que les Athéniens du ve siècle finirent par ne plus vouloir d'autre base juridique pour leur empire. A la veille de la guerre du Péloponèse, l'ambassadeur athénien qui assiste au congrès de Sparte défend ainsi la politique de ses concitoyens devant leurs adversaires :

De tout temps il a été admis que le plus faible est maîtrisé par le plus fort... Vous parlez de justice. La justice a-t-elle jamais empêché personne de prendre par la force tout ce qu'il pouvait [2] ?

En 427, les Athéniens délibèrent sur le sort des Mityléniens réduits à merci. Les rebelles méritent la mort. Tous les orateurs sont d'accord sur le principe ; ils ne diffèrent que sur la question d'opportunité. Cléon est partisan de la rigueur.

Votre domination, dit-il à ses compatriotes, est une véritable tyrannie, imposée à des hommes malintentionnés qui n'obéissent qu'à contre-cœur... Injuste ou non, si vous voulez conserver votre empire, il faut punir sans tenir compte de la justice, par intérêt.

L'adversaire de Cléon, Diodotos, ne conteste nullement le droit des Athéniens ; c'est l'utilité seulement qu'il considère.

1. Isocrate, *Panégyrique*, § 81 ; *Contre Callimaque*, § 28.

2. Thucydide, I, § 76.

Je ne vois aucune raison, réplique-t-il, de conclure à la mort, si nous n'y trouvons pas notre avantage, comme aussi je ne veux de clémence que si le bien de l'État l'exige [1].

Quelques années après, quand Athènes veut mettre fin à l'indépendance des Méliens, les négociateurs qui parlent en son nom exposent péremptoirement une théorie qui, pour eux, ne fait plus de doute [2].

Cette théorie, qui ne servit pas seulement aux Athéniens, trouva des philosophes pour la soutenir. Aristote, sans lui donner raison, ne voulut pas lui donner tort :

Bien des juristes, dit-il, accusent ce droit, comme on accuse un orateur politique, d'illégalité, parce qu'il est horrible que le plus fort, par cela seul qu'il peut employer la violence, fasse de sa victime son esclave et son sujet. Ces opinions opposées sont soutenues toutes les deux par des sages. La cause de ce dissentiment, le motif allégué au fond de part et d'autre, c'est que le mérite peut, quand il en a le moyen, user jusqu'à un certain point même de la violence, et que la victoire suppose toujours une supériorité quelconque. Il semble donc qu'il n'y a pas de force sans mérite ; mais toute la contestation porte sur la notion du droit : les uns placent le droit dans le bon vouloir réciproque ; pour les autres le droit même est la domination du plus fort. Or, chacune de ces argumentations contraires, prise séparément, est également faible et fausse ; car elles insinuent l'une et l'autre que le droit de commander n'appartient pas à la supériorité du mérite.

Du moins Aristote n'admet pas que les abus de la force soient justifiés *a priori*.

Il y a des gens, ajoute-t-il, qui, s'en tenant à ce qu'ils croient un droit,... avancent, sans toutefois l'affirmer d'une façon absolue, que tout asservissement est juste qui résulte du fait de la guerre ; mais le principe de la guerre elle-même peut être injuste [3].

En fait, dans les pires abus de la force, apparaît une inquiétude chez ceux qui les commettent. On a beau marcher à la tête d'une armée irrésistible ; avant d'envahir un territoire couvert par la foi des traités, on invoque les dieux et les héros locaux, on les prend à témoin qu'on a fait tout son possible

1. Thucydide, III, § 37, 40, 44.

2. Thucydide, V, § 89 et suiv.

3. Aristote, *Politique*, I, § 2, 16-18.

pour s'entendre avec les habitants et que leur refus est une offense qu'on doit venger : on admet la nécessité pour la guerre d'être juste, par cela même qu'on prétend mettre la justice de son côté. Si puissant qu'on soit, on ne nie pas l'existence d'une vindicte divine.

On est plus disposé à dédaigner l'opinion publique des nations. Mais il faut bien qu'on en tienne compte, à partir du moment où elle ne se contente plus de timides murmures et groupe contre les abus de la force tous les États qui ont un égal intérêt à s'y opposer. Ainsi la Grèce vit naître la politique de l'équilibre. Elle la pratiqua d'abord d'une façon spontanée, presque inconsciente, chaque fois qu'une puissance voulait imposer une hégémonie oppressive. Déjà Démosthènes trouvait, pour la définir, quelques traits saisissants que Hume, le théoricien moderne de l'équilibre européen, a soigneusement relevés [1]. C'était au temps où Athènes, déchue de ses rêves, pouvait craindre à la fois les jeunes ambitions de Thèbes et le retour de la suprématie spartiate. Que faire alors?

Changer de rivaux, dit l'orateur, ce n'est pas là ce que nous cherchons ; nous voulons que ni les uns ni les autres ne soient de force à nous faire tort : voilà le moyen d'obtenir le maximum de sûreté [2].

Mais c'est seulement après les grandes guerres qui mirent aux prises les successeurs d'Alexandre, travaillant pour ou contre la monarchie universelle, c'est à propos de la formidable lutte entre Rome et Carthage que Polybe formule le principe définitif :

On ne doit laisser prendre à aucune puissance un tel empire, que ses projets puissent s'exécuter sans résistance [3].

Cette coalition de la justice divine et de la solidarité humaine fut souvent capable de maîtriser la violence. D'ailleurs, dans les luttes continuelles qui déchiraient la Grèce, tour à tour chaque cité eut à invoquer les lois qui protégèrent les faibles et les vaincus. L'expérience accumulée donna ainsi au droit

1. Hume, *The balance of power*, édit. Green et Grose, I, p. 348 et suiv.

2. Démosthènes, *Pour les Mégopolitains*, § 5.

3. Polybe, I, § 83, 3

une validité reconnue et une force de plus en plus efficace. L'obligation de ne commencer une guerre que pour de justes motifs fit hésiter bien des ambitions ; car, selon Démétrios de Phalère, qui n'était pas un esprit chimérique,

> Quand la cause d'une guerre paraît juste, elle augmente la valeur des succès et diminue le danger des échecs ; quand elle est honteuse et inique, c'est le contraire qui arrive [1].

Mais c'est une redoutable question de savoir à quel moment les griefs d'un pays contre un autre justifient la guerre.

> Des sages, dit Xénophon, ne doivent point commencer les hostilités quand ils sont séparés par de faibles dissentiments... Si les dieux ont voulu qu'il y ait des guerres parmi les hommes, il faut du moins ne les commencer qu'à la dernière limite [2].

La plupart des différends peuvent être vidés par arbitrage, et un grand nombre le sont en effet : les *Publications de l'Institut Nobel norvégien* débutent par un volume sur l'arbitrage international chez les Hellènes, où sont étudiés plus de quatre-vingts exemples connus depuis le VIIIe siècle jusqu'à l'ère chrétienne [3], et, à chaque instant, de nouvelles inscriptions viennent allonger la liste. Même en dehors des cas prévus par les conventions d'arbitrage, un peuple ne peut légitimement avoir recours aux armes qu'en face d'exigences qui mettent en péril sa vie ou son honneur. Repousser la force par la force, demander raison pour la rupture flagrante d'un traité, pour un acte d'inimitié formelle ou pour une offense particulièrement grave : voilà les seuls motifs de guerre qu'autorise le droit des gens hellénique.

En somme, le droit à la résistance est certain, dès lors qu'il apparaît comme un devoir. Il ne faut pas que l'injustice, si forte qu'elle soit, puisse compter sur la résignation de ses victimes. Qu'on s'accroche, tant que c'est possible, à « ce bien qui, de l'aveu général, est le plus grand de tous », à « ce bien que nous demandons tous aux dieux, que nous sommes prêts

1. Polybe, XXXVI, § 1*a*.
2. Xénophon, *Helléniques*, VI, § 3, 5.
3. A. Rœder, *l'Arbitrage international chez les Hellènes*. Kristiania, 1912.

à acheter au prix de mille souffrances, qui seul a chez les hommes une valeur incontestée, la paix [1] ». Mais l'amour de la paix ne doit pas dégénérer en lâcheté. Quand Polybe vient de raconter que les Messéniens laissaient envahir leur pays par les Étoliens sans le défendre, il s'indigne :

Oui, je le reconnais, c'est un terrible fléau que la guerre, mais non pas terrible au point qu'il faille tout supporter pour l'éviter. Que signifient, en effet, tous ces beaux mots d'égalité, de liberté, d'indépendance, s'il n'y a rien au-dessus de la paix?... Sans doute la paix avec la justice et l'honneur est le plus beau et le plus précieux des biens. Mais, au prix d'une vilenie et d'une servitude honteuse, c'est la suprême infamie et le mal le plus funeste [2].

De même, Thucydide déclare qu'il y a des circonstances où « la guerre est une nécessité autant qu'un acte de sagesse », parce que « c'est par la guerre que la paix s'affermit, tandis que l'inertie pacifique ne préserve pas de la guerre ». Et voici comment il fait parler les Corinthiens, lassés de la tyrannie athénienne :

Certes, disent-ils à leurs alliés, il est de la prudence de rester tranquilles tant que nul ne nous outrage ; mais, quand on les offense, les hommes de cœur n'hésitent pas à courir aux armes... Vous ne serez pas les premiers à rompre la paix... ; vous en vengerez plutôt la violation ; car la rupture ne vient pas de ceux qui se défendent, mais de ceux qui commettent la première agression... Soyez donc persuadés que l'État qui s'érige en tyran de la Grèce est une menace pour nous tous également, puisqu'il tient déjà les uns sous sa domination et qu'il aspire à y placer les autres. Marchons pour l'abattre, afin de vivre désormais en sécurité et de délivrer les Grecs maintenant asservis [3].

*
* *

La manifestation la plus odieuse du droit que s'arroge la force, celle où, par conséquent, le véritable droit est le plus sûr de soi et peut inspirer le plus d'héroïsme, c'est l'agression contre un petit pays qui veut garder la neutralité. Les contemporains de Thucydide réfléchirent beaucoup sur ce cas. A

1. Thucydide, IV, § 62, 2 ; Polybe, IV, § 71, 3.
2. Polybe, IV, § 31.
3. Thucydide, I, § 120-124.

deux reprises l'historien présente longuement, avec une froide impartialité dont l'effet est saisissant, les arguments qu'essaient de faire valoir la force qui se heurte au droit et le droit qui se débat contre la force. On dirait chaque fois entendre, comme dans la fable d'Hésiode, l'épervier insulter le rossignol qu'il tient entre ses serres.

En 429, le roi de Sparte Archidamos paraît devant Platées ; il somme la ville de lui livrer passage, pour qu'il puisse se jeter sur l'Attique. Les Platéens lui envoient des députés, qui lui disent :

Archidamos et vous, Lacédémoniens, ce n'est pas une conduite juste, ni digne de vous et de vos pères, que d'entrer à main armée dans le pays des Platéens. Lorsque le Lacédémonien Pausanias eut délivré la Grèce [1]..., en présence de tous les alliés assemblés, il rendit aux Platéens la libre possession de leur ville et de leur territoire, déclarant que, si jamais personne les attaquait injustement et pour les asservir, les alliés présents les assisteraient de tout leur pouvoir. Voilà ce que vos pères nous garantirent... Et vous, vous faites précisément le contraire. Vous venez pour nous asservir. Prenant donc à témoin les dieux qui reçurent alors vos serments, nous vous sommons de respecter le territoire de Platées.

Archidamos répond :

Ce que vous dites est juste... Gardez l'indépendance que Pausanias vous a garantie ; mais joignez-vous à nous... en observant la neutralité. Recevez les deux partis à titre d'amis, sans aider ni l'un ni l'autre de vos armes. C'est tout ce que nous vous demandons.

Les députés vont soumettre cette proposition à leurs concitoyens. Ils reviennent dire qu'une pareille convention ferait courir à Platées le plus grand danger, soit de la part des Athéniens, qui s'y opposeraient sûrement, soit de la part des Thébains, ennemis de Platées et alliés de Sparte, qui profiteraient de l'occasion pour garder la ville. Archidamos s'efforce de les rassurer :

Eh bien ! remettez aux Lacédémoniens votre ville et vos maisons... Retirez-vous où bon vous semblera... pour toute la durée des hostilités.

1. Allusion à la victoire de Platées, qui délivra la Grèce continentale de l'invasion perse en 479.

La guerre finie, nous vous restituerons le tout avec fidélité. Jusque-là nous le garderons en dépôt.

Cependant les Platéens obtiennent un délai. D'autres députés vont demander à Athènes quelles sont ses intentions. Ils rapportent la déclaration suivante :

Platéens, depuis le jour où vous êtes devenus leurs alliés, les Athéniens ne vous ont jamais laissés en butte à un outrage ; ils ne vous abandonneront pas davantage aujourd'hui, et leur appui ne vous fera pas défaut.

Sur ce rapport, les Platéens décidèrent de ne pas céder aux exigences des Lacédémoniens, « mais de supporter au besoin que leurs terres fussent ravagées sous leurs yeux et de se résigner à toutes les extrémités [1] ».

En 416, les Athéniens suivent l'exemple donné par les Spartiates. La neutralité de Mélos est une insulte à la toute-puissance de leur empire. Ils sont décidés à mettre la main sur cet îlot, coûte que coûte. Leurs troupes débarquent. Une conférence réunit les représentants des deux parties.

Les Athéniens vont droit au fait :

Nous n'irons point chercher de belles phrases pour justifier notre domination par notre triomphe sur le Mède, et notre agression actuelle par vos torts envers nous : ces longs discours ne convaincraient personne... Il faut partir d'un principe constant : c'est que, dans les affaires humaines, on se règle sur la justice quand on en sent la nécessité de part et d'autre, mais que les forts exercent leur puissance et que les faibles la subissent.

Les Méliens, ainsi contraints de se placer sur le terrain de l'intérêt, demandent qu'au moins on ne fasse pas abstraction de l'utilité commune.

LES ATHÉNIENS : Si nous sommes ici pour le bien de notre empire, nous ne perdons pas de vue le salut de votre ville : nous voulons que vous acceptiez notre souveraineté docilement et que vous soyez sauvés dans l'intérêt des deux parties.

LES MÉLIENS : Et si nous restions neutres et tranquilles, en étant vos amis au lieu d'être vos ennemis, vous n'y consentiriez pas?

LES ATHÉNIENS : Non ; car votre hostilité nous est moins préju-

1. Thucydide, II, § 71-74.

diciable qu'une amitié où nos sujets verraient un signe de faiblesse, tandis que votre haine atteste notre puissance.

LES MÉLIENS : Mais pensez à ceux qui sont neutres aujourd'hui ; comment pourrez-vous ne pas vous en faire des ennemis, quand ils verront ce qui se passe ici et qu'ils se diront qu'un jour ou l'autre ce sera leur tour?

Les Athéniens ne veulent pas de conseils.

LES MÉLIENS : Il y aurait faiblesse et lâcheté, à nous qui sommes encore libres, à ne pas tout risquer plutôt que de tomber dans l'esclavage.

LES ATHÉNIENS : Non, si vous délibérez sagement. Il ne s'agit pas ici de courage, ni d'une lutte d'égal à égal, où vous ne pourriez succomber sans ignominie ; il s'agit d'aviser à votre conservation, sans vous hasarder contre des forces infiniment supérieures.

LES MÉLIENS : Nous savons qu'il est difficile d'entrer en lutte avec votre puissance et votre fortune... Toutefois, pour ce qui est de la fortune, nous plaçons notre confiance dans la faveur divine, car notre cause est juste, et la vôtre ne l'est pas ; et, pour ce qui est de nos forces, l'infériorité en sera compensée par l'alliance des Lacédémoniens, alliance dictée par la communauté d'origine et par un sentiment d'honneur.

LES ATHÉNIENS : Nous ne craignons pas non plus que la protection divine nous manque... Quant à votre confiance dans les Lacédémoniens, que vous vous figurez prêts à vous secourir par un sentiment d'honneur, nous admirons votre innocence, tout en plaignant votre crédulité. Les Lacédémoniens, entre eux et pour tout ce qui touche à leurs lois nationales, sont pleins de vertus ; mais leur politique extérieure, on peut la résumer en deux mots : c'est l'exemple le plus éclatant qu'on connaisse de la confusion entre le bon plaisir et l'honnête, entre l'utile et le juste.

LES MÉLIENS : C'est là précisément ce qui nous rassure : dans leur propre intérêt, ils ne voudront pas abandonner Mélos.

LES ATHÉNIENS : Ne pensez-vous pas que l'intérêt ne va pas sans la sûreté, tandis que la justice et la droiture sont inséparables des dangers?... Vous n'allez pas suivre le chemin qui mène presque toujours à la ruine, celui de l'honneur... Réfléchissez, et dites-vous bien que c'est ici pour votre patrie une question de vie ou de mort.

La discussion est close. Les Méliens, demeurés seuls, adoptent une résolution définitive :

Athéniens, notre manière de voir n'a pas changé. Il ne sera pas dit qu'une cité qui compte sept siècles d'existence se soit laissé en quelques instants ravir sa liberté. Pleins de confiance dans la protec-

tion divine, qui nous a préservés jusqu'à ce jour, dans le secours des hommes et notamment des Lacédémoniens, nous essaierons de pourvoir à notre salut [1].

S'opposer par tous les moyens aux attentats de la force brutale contre l'indépendance ou la neutralité des cités, c'est donc bien un devoir. Devoir imprescriptible, non seulement pour ceux que l'État despote a choisis comme adversaires, mais même pour ceux qu'il a préféré s'enchaîner comme alliés. Un peuple entier peut ainsi se trouver placé devant un terrible cas de conscience, lorsque, engagé dans les liens d'une alliance occasionnelle, il s'aperçoit que les obligations qu'il a contractées l'entraînent, au mépris de son passé, au détriment de son avenir, dans des complicités qu'il abhorre. C'est dans une pareille circonstance que Démosthènes eut un jour à montrer aux Athéniens le droit chemin. Les Spartiates, voyant Thèbes occupée par une guerre lointaine et désastreuse, voulaient se jeter sur sa protégée, la faible Mégalopolis. Ils savaient bien qu'Athènes, quoique associée à eux depuis quelques années, n'était pas du tout disposée à les suivre. Ils lui envoyèrent un ambassadeur avec mission spéciale de lui promettre un territoire limitrophe qu'elle avait perdu en des temps malheureux et qu'elle ne cessait de regretter. Certains politiciens conseillaient d'accepter une offre aussi tentante. Mais Démosthènes tint tête à ces gens « qu'on eût pris pour des Laconiens, s'ils n'avaient pas été si connus et n'avaient pas parlé la langue attique [2] ». Dénoncer l'alliance, c'était, disait-on, déconsidérer Athènes. Non; si l'alliance est rompue, la responsabilité en retombe tout entière sur la partie qui agit en contradiction avec l'esprit de l'alliance. En concluant le traité, Athènes entendait sauvegarder ses intérêts, maintenir l'équilibre hellénique, assurer le droit international ; du moment qu'on lui demande de compromettre son existence, d'élever un État au-dessus des autres et de faire régner l'injustice en Grèce, elle refuse son concours, et elle en a le droit.

Je m'étonne qu'on ose dire qu'en agissant de la sorte la cité paraîtra changer de politique et ne plus mériter aucune confiance.

1. Thucydide, V, § 89, 111.

2. Démosthènes, *Pour les Mégalopitains*, § 2.

C'est le contraire qui me paraît la vérité. Et pourquoi? Parce que personne ne niera qu'en sauvant les Lacédémoniens après les Thébains, et puis les Eubéens, pour faire ensuite alliance avec eux, la cité ait toujours poursuivi le même but. Lequel? Sauver les opprimés. S'il en est ainsi, ce n'est pas nous qui avons changé, mais ceux qui refusent de rester dans le droit ; c'est la situation qui a changé, manifestement, et toujours par la faute d'un peuple qui veut être au-dessus de tout[1].

Contre la nation qui prétend ériger la force en droit, la guerre est donc juste pour les ennemis qu'elle attaque directement, pour les neutres qu'elle violente, pour les alliés qu'elle voudrait captiver.

*
* *

Les conditions même qui légitiment la guerre en déterminent le but. Il ne saurait être question d'anéantir un peuple, pour prendre possession de ses terres et de ses biens. Il s'agit seulement d'obtenir le redressement d'un tort collectif par une contrainte collective. Aux barbares on peut faire la guerre « jusqu'à extermination » ; entre gens de même race, on ne doit la faire que « jusqu'à la victoire ». Dans la *République* de Platon, Socrate, parlant pour les Grecs et les traitant en peuples frères, demande que la guerre ait toujours pour objet de donner une correction quasiment amicale en exigeant une satisfaction légitime, et qu'elle soit toujours menée en vue d'une prompte réconciliation[2]. Est-ce là une utopie sentimentale? Écoutons le réaliste Polybe :

Un peuple généreux combat un peuple même criminel, non pas pour exterminer et pour détruire, mais pour redresser et réparer les torts, non pour envelopper dans un même châtiment coupables et innocents, mais plutôt pour sauver et ménager avec les justes ceux qui paraissent ne l'être point[3].

Déjà Thucydide avait fait dire par les Corinthiens que la guerre nécessaire et sage est celle qui se propose un affermissement de la paix[4]. Aristote prononce le mot décisif :

La guerre a pour but la paix[5].

1. Id., *ibid.*, §. 14.
2. Platon, *Ménexène*, p. 239 ; *République*, V, p. 471.
3. Polybe, V, p. § 5.
4. Thucydide, I, § 124, 2.
5. Aristote, *Politique*, IV, § 13, 16.

La guerre ainsi comprise doit obéir à des lois.

Toute guerre, dit Polybe, quoique étant une perturbation de l'état de droit, n'en a pas moins des lois spéciales [1].

Comment est-ce possible? Le but suprême de chaque belligérant n'est-il pas de faire à l'ennemi le plus de mal qu'il peut? N'importe ; il est des règles positives, confirmées par le consentement tacite des peuples et par une politique constante, qui défendent rigoureusement certains actes.

A l'égard des combattants, les règles sont assez simples. Les lois de la guerre interdisent de violer les armistices, de porter la main sur les parlementaires, de tuer tout homme qui se rend, de dépouiller les morts, de refuser à l'ennemi une trêve pour les ensevelir. Toutes les armes ne sont pas licites, ni toutes les ruses. Strabon mentionne un traité très ancien où Chalcis et Érétrie convenaient de ne pas employer certains projectiles [2]. Mais déjà Polybe regrette le temps où l'on s'engageait réciproquement à ne se servir ni d'armes cachées, ni de traits lancés de loin, où l'on se battait au grand jour, corps à corps ; il constate avec amertume que la pratique des moyens réprouvés dans la conduite de la guerre s'est tellement répandue, qu'agir à découvert passe pour le fait d'un mauvais général et que la fourberie paraît une nécessité [3].

En ce qui concerne les non-combattants, les questions sont plus complexes, et plus variables les solutions. Le principe est toujours le même : « une loi universellement reconnue attribue les biens acquis en temps de guerre à ceux qui les ont acquis [4] », et ces biens comprennent les personnes mêmes du peuple vaincu. Mais, dans l'application, ce principe se restreint et s'adoucit plus ou moins. Tantôt on fait prévaloir l'idée que la guerre est un mode d'acquisition légitime ; tantôt on s'en tient à la conception de l'utilité militaire, et l'on autorise tous les actes qui ont pour effet d'affaiblir l'adversaire ; enfin,

1. Polybe, dans Diodore, XXX, § 18, 2.
2. Strabon, X, § 1, 12.
3. Polybe, XIII, § 3.
4. Aristote, *Politique*, I, § 2, 16.

dans l'une et l'autre de ces théories, on tient compte ou non de la différence entre Grecs et barbares.

Le droit de faire des esclaves à la guerre s'est donc prêté à des pratiques très diverses. On admet de bonne heure qu'il ne s'exerce pas dans les villes et villages qui capitulent ou ne se défendent pas. Dans les places emportées d'assaut, le droit strict subsiste. Nombreux sont les sièges qui se terminent par la vente des femmes et des enfants, et, si l'on adjoint les hommes au troupeau, c'est par clémence, parce qu'on ne veut pas les passer au fil de l'épée. Cependant des hésitations se produisent lorsqu'il s'agit de Grecs. Épaminondas et Pélopidas, par exemple, furent loués de n'avoir jamais tué un seul homme après la victoire et de n'avoir réduit aucune ville en servitude. Mais l'arrivée des Macédoniens amena une régression dans les usages de la guerre. Philippe faisait le plus d'esclaves possible, pour lui, pour les siens, pour tous ceux qu'il voulait récompenser ou gagner à sa cause. Bientôt on ne fait plus aucune réserve en faveur des Grecs, et les tempéraments admis deviennent moins obligatoires. Au temps de Polybe, les lois de la guerre ne distinguent plus entre les villes prises d'assaut et les autres : « laisser partir tout le monde en vertu d'une capitulation », ce n'est plus qu'une « concession [1] ».

La vieille loi qui mettait les biens de l'ennemi à la discrétion de l'armée envahissante ne l'autorisait cependant pas à tout piller, à tout saccager. Voici comment Platon détermine les droits de l'envahisseur en territoire grec :

Quand tes soldats auront pour ennemis des Grecs, leur permettras-tu de dévaster les champs et de mettre le feu aux maisons?... Moi, je ne permettrai ni l'un ni l'autre, mais seulement d'emporter la récolte de l'année... Comme ils sont eux-mêmes des Grecs, ils ne vont pas dévaster la Grèce, ni brûler les habitations, ni traiter en ennemie toute la population... Les vainqueurs se contenteront d'enlever les récoltes aux vaincus, dans la pensée qu'ils se réconcilieront et ne se feront pas toujours la guerre [2].

Polybe s'inspire certainement de Platon, quand il écrit :

Je ne puis approuver ceux qui se laissent emporter contre des gens de même race au point, non seulement de saccager la récolte

1. Polybe, II, § 58, 9 et 5.

2. Platon, *République*, V, § 16, p. 470A-471A.

annuelle de l'ennemi, mais de détruire les arbres et tout le matériel, sans laisser même de place au repentir.

Et Polybe, qui entend être toujours « pragmatique [1] », ajoute :

Il faut laisser tout ce qui ne sert pas pour le moment à la défense. Dévaster la campagne pour des années est une cruauté ; épargner les villes prises, quand leur destruction n'est pas absolument nécessaire, est une loi d'humanité [2].

Ces restrictions, forcément très vagues, ne gênaient guère la rapacité ou la férocité des armées victorieuses ; mais une loi d'une valeur universelle et absolue assurait l'inviolabilité aux temples. Si un peuple s'en prenait aux sanctuaires, l'excuse même des représailles n'autorisait pas à venger le sacrilège par le sacrilège.

Tous les actes contraires au droit de la guerre sont réunis par Polybe dans le récit où il raconte les incursions des Étoliens. Leur chef Scopas arrive en Macédoine, à Dion.

Les habitants avaient évacué la ville. Il y entre, rase les murs, les maisons et le gymnase, incendie les portiques qui entourent l'enceinte sacrée et renverse toutes les statues des rois. Et dire que pour avoir fait la guerre, non seulement aux hommes, mais aux dieux mêmes, il reçut des éloges ! Quand il revint en Étolie, on ne le traita pas en impie, mais en brave, en serviteur dévoué de l'État ; on l'honora, on le regarda de toutes parts avec admiration, tant il avait rendu aux Étoliens l'espérance et gonflé leur orgueil !

Un autre stratège des Étoliens, Dorimachos, pénètre dans la Haute Épire.

Il ravage le pays avec acharnement, moins dans l'intérêt de sa campagne que pour le plaisir de faire le mal. Arrivé au sanctuaire de Dodone, il en brûle les portiques, y détruit un grand nombre d'ex-voto et renverse l'édifice sacré [3].

Polybe condamne les excès des Étoliens ; il n'est pas moins

1. Le mot est de Polybe lui-même et se trouve au début de son *Histoire* (I, § 2, 8).

2. Polybe, XXIII, § 15, 1-2.

3. Polybe, IV, § 62, 67.

sévère pour Philippe V de Macédoine, quand ce roi, par représailles, met le feu au temple de Thermos :

Par le pillage des offrandes il se rendit sacrilège envers les dieux et, par la violation des droits de la guerre, coupable envers les hommes [1]

C'est à ce propos que Polybe résume, avec une admirable précision, tout ce qui est permis et défendu par les usages de la guerre :

Enlever à l'ennemi et détruire forteresses, ports, villes, soldats, vaisseaux, récoltes, en un mot faire tout ce qui peut affaiblir l'adversaire et donner plus d'efficacité à nos plans et à nos opérations, c'est chose que les lois et le droit de la guerre nous contraignent à faire. Mais, sans aucun espoir d'augmenter ses propres forces ou de diminuer celles de l'adversaire pour la poursuite de la guerre, renverser de gaîté de cœur les temples avec les statues et tous les objets sacrés, n'est-ce pas le fait de la passion aveugle et de la rage folle [2] ?

*
* *

De tout cela rien n'a vieilli. On a vu, par des exemples caractéristiques, qu'à mesure que les événements politiques et militaires se déroulent, tous les problèmes que les hommes agitent aujourd'hui parmi des tourbillons de feu et des flots de sang ont passionné les esprits au même degré et reçu des solutions identiques chez le peuple en qui nous devons, pour tout ce qui est de l'ordre intellectuel et moral, reconnaître nos ancêtres. Chez les Grecs comme chez nous, le droit des gens a dû se dégager, à force de souffrances, des sophismes homicides et incendiaires. Qu'il s'agisse des motifs de guerre, du respect de la neutralité, du maintien des alliances, des moyens de conduire les hostilités, la Grèce a eu ses Frédéric le Grand et ses Guillaume II, ses Bethmann-Hollweg et ses Bülow, ses Clausewitz et ses Bernhardi ; elle a médité, elle aussi, les vieilles Instructions pour la direction de l'Académie des nobles et les dernières Instructions du grand état-major allemand. Mais elle a entendu d'autres voix exprimer d'autres idées que

1. Polybe, § 7. 3.

2. Polybe, V, § 11, 3-4.

l'expérience a fortifiées et que la conscience humaine a précieusement recueillies, celles que les siècles ont transmises aux hommes d'État français et anglais et qui ont donné un si bel accent au langage d'un Broqueville ou d'un Salandra. Et — on peut en être sûr — chaque fois que dans l'avenir se poseront de nouvelles questions de droit international, on en trouvera les antécédents chez les Grecs, jusqu'au jour où l'on pourra dire avec Platon :

> Il ne faut pas prolonger la lutte au delà du moment où les coupables seront forcés par les innocents, las de souffrir, à donner satisfaction [1].

GUSTAVE GLOTZ

1. Platon, *République*, V, § 16, p. 471.

PROBLÈMES YOUGO-SLAVES[1]

On parle beaucoup de l'expérience politique ; or, il arrive souvent que ceux-là mêmes qui devraient en avoir le plus en manquent tout à fait. Voici, par exemple, le gouvernement autrichien : ses pertes en Italie auraient dû le renseigner sur la politique à suivre envers les nationalités qui lui restaient soumises. Or, il n'a jamais consenti à les traiter avec équité ; il a voulu avoir une mesure pour les Allemands et les Magyars et une autre pour les Slaves, à moins qu'ils ne fussent russophobes, comme parfois les Polonais. Quand des nationalités ont résisté, il s'est proposé ouvertement d'étouffer les unes au profit des autres.

Il est d'ailleurs curieux d'observer que le régime autrichien a fait lui-même germer et croître ce qu'il s'est efforcé plus tard de détruire. Au XVIIIe siècle, l'empereur Joseph II a permis l'ouverture d'écoles en langue nationale ; elles se sont multipliées, développées dans toutes les directions. Puis est venu,

1. M. Stoyan Novakovitch est mort subitement, cet hiver, quelques jours après avoir écrit cet article, qu'il n'avait pas entièrement mis au point. Nous nous sommes permis de l'abréger ; quelques développements historiques n'auraient pu être utiles pour le lecteur français qu'avec des éclaircissements. Il sera, d'ailleurs, intégralement publié en serbe.

Est-il utile de rappeler que M. Novakovitch a été le plus éminent des historiens serbes, et que, plusieurs fois ministre et président du Conseil, notamment lors de la crise provoquée par l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, il a encore représenté la Serbie au congrès de Londres en 1913? Avec lui a disparu une des plus hautes personnalités du monde balkanique.

au XIXe siècle, l'influence du nationalisme romantique et fantastique, importé d'Allemagne, où il servait le germanisme, en Autriche où il favorisa l'éveil des nationalités les plus diverses. Slaves, Magyars, Roumains sentirent une douce mélancolie à s'envelopper des ténèbres des mythes nationaux à demi historiques; leur littérature populaire ressuscita légendes et héros d'autrefois. L'exemple des uns entraînait les autres ; les Tchèques éveillaient les Slovaques ; les Serbes, les Croates, et ceux-ci, les Slovènes. Les masses qu'on croyait presque germanisées apparurent subitement comme des unités nationales, conscientes et jalouses de leurs droits.

Surprise peu agréable pour les dirigeants, Vienne devint par la force des circonstances, un centre panslaviste. Mieux qu'ailleurs on pouvait s'y informer de tout ce qui touchait les Tchèques, les Polonais, les Russes, les Slovènes, les Croates, les Serbes, les Bulgares. La première chaire de slavisme positif — « objectif », comme disent les Allemands — fut créée à Vienne ; Kopitar et Miklosich, deux Slovènes, et Jagic, un Croate, y consacrèrent leur talent à l'élaboration de ce que l'État ne désirait pas ; en fixant les bases historiques du slavisme, ils jetèrent les premiers jalons d'un « panslavisme » conforme aux réalités vivantes.

Ces aspirations slaves, qu'on avait contribué à susciter, on aurait dû les satisfaire. Pourtant, quand il y eut lieu de refaire l'Autriche après les guerres malheureuses de 1859 et de 1866, on ne songea qu'à satisfaire les Magyars. L'ancienne Autriche devint l'Autriche-Hongrie ; quant aux Slaves, ils furent sacrifiés, et particulièrement les Slaves du Sud ou Yougo-Slaves, Serbes de Hongrie, Croates, Dalmates, Slovènes de Carniole ou de Carinthie. Le duché autonome de Serbie, une création de 1848, avait déjà disparu en 1860 ; en 1867, la Croatie perdit la meilleure part de son antique autonomie ; la Dalmatie, jadis unie à la Croatie, devint simple province autrichienne. Puis, quand des Slaves protestèrent, on en rendit responsables leurs frères du dehors, Serbes ou Russes ; il était entendu, à Vienne, que sans ces malencontreux voisins, les Slaves d'Autriche n'auraient pas songé à revendiquer leurs droits.

Nous nous proposons d'examiner ici les revendications de leur groupe le plus important, les Yougo-Slaves, et d'en mon-

trer l'origine, moins dans les combinaisons des siècles passés que dans le fait de l'unité de race, et plus encore dans l'évolution des masses populaires. Le « yougo-slavisme » est le produit du mouvement démocratique moderne; les forces qui s'opposent à son progrès viennent du moyen âge, et la lutte que nous voyons se poursuivre est avant tout celle de deux époques.

I

Au moyen âge, diverses circonstances ont empêché la formation d'un État yougo-slave unique. Après que l'invasion slave eut submergé la majeure partie de la péninsule balkanique, nulle part il ne se forma de noyau capable de rassembler autour de lui les tribus éparses. Les Bulgares réussirent bien, à la fin du xe siècle, à réunir celles qui occupaient la moitié orientale de la presqu'île; mais de bonne heure ils succombèrent sous les coups de l'Empire byzantin. Dans l'autre moitié de la presqu'île, la masse slave donna naissance, vers les viiie et ixe siècles, aux États serbes et croates, s'appuyant, les uns à la mer, les autres au massif des Alpes dinariques. Les Byzantins et les Vénitiens étaient leurs ennemis héréditaires, et aussi les Allemands de la Bavière et du duché d'Autriche qu'attirait la mer Adriatique. Exposés à la pression allemande venue de l'ouest et du nord, les Slaves des Alpes orientales furent submergés les premiers, et les Allemands atteignirent la mer du côté de l'Istrie. Cependant, dans la plaine du Danube, les Slaves étaient refoulés par les Magyars qui, cherchant, eux aussi, une issue vers l'Adriatique, finirent par faire tomber les Croates dans leur sphère « d'influence »; dès lors tiraillées, désunies, les masses slaves ne servirent plus qu'à fournir des matériaux amorphes à leurs ennemis.

Les influences de culture et de religion ne furent pas moins contraires à l'union des Slaves. La culture chrétienne, l'unique culture en ce temps, se répandait par deux sources, dont l'une était à Constantinople et l'autre à Rome, et chacun de ces deux centres étendait avec le christianisme sa domination

politique. Or, le malheur des Yougo-Slaves voulut qu'ils se trouvassent partagés entre ces zones d'influences rivales. Les uns, ceux de l'est, reçurent de Byzance leurs apôtres, Cyrille et Méthode, et leur durent une liturgie et une culture nationales; les autres, ceux de l'ouest, restèrent soumis à l'autorité de Rome qui voyait une hérésie dans la liturgie slave. Croates et Slovènes furent dressés par leurs prêtres catholiques à ne plus voir dans les Serbes, leurs frères de race, que des schismatiques impurs, qu'il fallait éviter comme des lépreux.

D'ailleurs, ni du côté serbe ni du côté slave, personne ne supposait qu'une telle séparation, entre gens de même race et de traditions identiques, fût anormale. En ce temps, les agglomérations ne se faisaient que par la force mise au service des religions; un groupement formé uniquement d'après des penchants et des sentiments nationaux pareils à ceux de notre époque, ne se rencontrait jamais.

Dans les pays serbes ou croates, les seigneurs étaient hostiles à toute union; elle aurait compromis leur puissance. Les rois eux-mêmes ne paraissent pas en avoir eu le désir. Alors même que la puissance des Hongrois n'y faisait pas obstacle, les alliances de familles n'amenaient nul rapprochement. Au XIIIe siècle, la fille d'un roi serbe épouse un ban de Bosnie; l'isolement de la Bosnie reste le même. La puissante famille croate des Choubitch (plus tard les Zrinyi) est mêlée, au XVe siècle, à la vie de la Bosnie; il n'en résulte aucun lien entre Bosniaques et Croates. A la vérité, le gendre croate, Mladène Choubitch, de l'empereur serbe Étienne Douchan, suit la politique de son beau-père à l'égard des Vénitiens et des Hongrois; mais c'est là concordance à demi fortuite. Tout au plus peut-on noter que l'identité de langue entre les Yougo-Slaves ne fut pas sans quelque effet pratique. C'est grâce à elle que les Ragusains établirent des liens commerciaux entre la Serbie et l'Europe occidentale; par elle aussi que l'Allemand Palmann, né en pays slovène, contribua aux victoires de Douchan, en lui amenant des mercenaires mieux armés que les Serbes.

II

Transportons-nous un moment au temps présent. Je prie qu'on me permette d'invoquer ici des souvenirs personnels qui me semblent caractéristiques.

En l'année mémorable 1912, quelques jours seulement avant la guerre balkanique, je m'arrêtai, au cours d'un voyage à Lioubliana (Laibach), pour y passer une journée en flânerie et recueillir des impressions directes. Je sortis de mon hôtel avec l'intention de visiter les divers centres du mouvement littéraire et de la culture slovène, la *Matica Slovenska* [1] en premier lieu.

Me promenant lentement par les rues, je m'adressai en serbe aux gens que je rencontrai, demandant mon chemin. Chacun me répondit en son slovène sans paraître surpris de mon langage, et je trouvai ce que je cherchais à Lioubliana sans plus de difficulté que si j'avais été à Belgrade. En flânant ensuite par la ville, je remarquai partout un esprit slovène très vif. Les enseignes en slovène prédominaient. La moindre affiche était en slovène, ce qui me sembla très caractéristique. Quand je me trouvai avec mes amis, ils s'étonnèrent de ce que nous écrivions sur nos envois postaux *Laibach* au lieu de mettre tout simplement *Lioubliana.* Ils se sentaient blessés par notre manque de confiance dans la valeur de leur langue en son propre pays.

Deux ans plus tard, quelques semaines avant l'attaque autrichienne de la fin de juillet 1914, on inaugura à Belgrade un beau monument érigé à Dosithée Obradovic, le célèbre philosophe du XVIIIe siècle, le protagoniste de la langue nationale, des idées libérales et de l'instruction du peuple, en même temps que de l'unité nationale des Serbes et des Croates sans égard à leur religion. Le monument avait été érigé par souscription nationale serbe, et c'est le projet d'un Croate qui avait été choisi après concours. A Belgrade, on avait organisé

1. Société littéraire et scolaire.

les fêtes de l'inauguration un peu à la hâte ; néanmoins, les municipalités de Zagreb, de Raguse, de Lioubliana répondirent à l'invitation de celle de Belgrade et de la *Srpska Kgnijevna Zadrouga* (Société littéraire serbe), et déléguèrent des hommes éminents. Il y eut alors à l'hôtel de ville, une réunion solennelle, où tous les délégués prononcèrent des discours. Ceux de Zagreb et de Raguse parlèrent naturellement en leur langue croate, qui ne diffère en rien du serbe, et fut goûtée autant que le serbe des orateurs belgradois. Quand le tour des Slovènes arriva, ils parlèrent aussi en leur langue maternelle. Le public était formé d'intellectuels de toute classe, membres de l'Académie, journalistes, élèves des hautes écoles, etc. Le représentant de Lioubliana parlait avec verve et j'observais attentivement l'effet de son discours à cause de la différence des langues. Or, ce public purement serbe démontrait par ses applaudissements qu'il comprenait jusqu'aux moindres nuances de l'orateur. La même chose se produirait à Lioubliana si l'occasion s'y présentait d'entendre un orateur serbe. Personne n'aurait besoin d'une traduction.

L'époque contemporaine où se manifestent ces signes d'unité yougo-slave est tout à fait différente de celle dont nous parlions tout à l'heure. Le peuple autrefois ne comptait pour rien ; l'impulsion partait des classes dirigeantes ; maintenant elle vient du peuple, et ses chefs doivent suivre la voie qu'il a choisie. Comment l'a-t-il trouvée?

Chez les Slovènes, les progrès de l'imprimerie furent le premier levain qui généralisa la pensée et la communiqua aux masses. Ses progrès furent suivis par ceux du protestantisme qui, d'Allemagne, se répandit dans tous les pays voisins. Comme les Slovènes se trouvaient sur la route d'Augsbourg et de Munich à Trieste et à l'Adriatique, ils furent bientôt entraînés par le courant. Or, il se trouva qu'il les servait non seulement dans leur lutte contre Rome pontificale, mais aussi dans leur résistance à la germanisation. A la stupéfaction des seigneurs et du clergé, on se mit en Slovénie à écrire en slave. Puis le mouvement gagna les Croates, mais il est curieux de constater qu'il n'eut pas d'écho en Dalmatie. La Slovénie et la Croatie faisaient partie, en effet, des pays

de civilisation allemande ; la Dalmatie, au contraire, était imprégnée de la culture de l'Italie, et comme celle-ci ne faisait point cas des leçons de Luther, la Dalmatie n'y prit pas garde non plus. D'ailleurs le protestantisme ne réussit à se maintenir ni en Croatie, ni en Slovénie ; mais l'attachement à la littérature nationale et le sentiment ethnique ne disparurent pas avec lui. Une fois réveillé, l'esprit slave se maintint tant bien que mal jusqu'aux époques qui lui apportèrent une nourriture plus abondante, mais sans impliquer encore un sentiment de solidarité avec les Slaves de même langue, placés plus à l'est, sous le joug des Turcs. Il fallut, pour le créer, les événements militaires et politiques des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

III

Le XVIIe siècle a été, pour l'Europe orientale, celui de la débâcle des Turcs ; de Buda-Pest à la Save, leurs conquêtes d'antan leur furent reprises par les Charles de Lorraine et les Eugène de Savoie, de sorte que beaucoup de Serbes, qui habitaient ces provinces, se trouvèrent affranchis, et avec eux beaucoup d'autres Serbes que les promesses des généraux autrichiens firent accourir, du fond des Balkans, sur les terres abandonnées par les Turcs. Le XVIIIe siècle fut, lui, le siècle des efforts pour organiser ces nouvelles conquêtes, et l'Autriche tout entière. On sait comment Joseph II s'efforça de transformer la mosaïque autrichienne en un État de langue et de culture allemandes, et quel résultat contraire à ses intentions il obtint. Or, dans le mouvement de résistance qu'il suscita, les Serbes jouèrent un rôle important : ils avaient, grâce à leur solidarité religieuse, à leur alphabet cyrillique, à leur attachement traditionnel à la Russie, la pleine conscience de leur unité nationale. Au contraire, leurs frères de race, Dalmates ou Croates, étaient moins avancés ; chez eux la diversité était partout jusque dans l'orthographe, qui variait selon les provinces. Cet émiettement plaisait à l'Autriche, dont il favorisait la politique ; mais, dès la fin du XVIIIe siècle, les esprits

éclairés comprirent le besoin de l'unification. Malgré les divergences, l'unité ethnique était évidente; dès le début d'une ère d'émancipation et de lumières, elle devait apparaître aux yeux de tout le monde. Déjà en 1780, le philosophe serbe Dosithée Obradovic savait et prêchait l'union entre Serbes et Croates, orthodoxes ou catholiques, qu'ils fussent de Syrmie, de Slavonie, de Croatie, de Dalmatie, de Bosnie, d'Herzégovine ou de Serbie; pour lui, sa réalisation n'était plus qu'une question de temps.

A cette idée nouvelle, la tourmente qui secoua l'Europe à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe donna une force inattendue. Certes, la Révolution française, avec ses idées de liberté, de progrès, d'union nationale, ne pouvait pas ne pas atteindre les plages yougo-slaves; mais qui aurait cru que les représentants de cette Révolution française viendraient eux-mêmes, en chair et en os, sur le littoral adriatique pour y apporter leurs suggestions fécondes? Ce fut pourtant ce qui arriva.

En 1797, le général Bonaparte occupa Venise et mit fin à la République vénitienne; les îles et les cités à demi autonomes du littoral dalmate restèrent sans maître. Bientôt, par le traité de Campo-Formio, le général céda ces pays vénitiens, mais de nationalité serbo-croate, à l'Autriche qui les occupa immédiatement. Huit ans plus tard, par la paix de Presbourg, ils furent rétrocédés aux Français, qui les occupèrent en 1806, et c'est alors qu'ils mirent fin à l'antique république de Raguse. Puis, en octobre 1809, par la paix de Schoenbrunn, Napoléon acquit encore l'Istrie, une partie de la Carinthie, la Carniole et la Croatie, à droite de la Save, jusqu'à l'embouchure de l'Ouna. Tous ces territoires, dont la population était slave, avec très peu d'Italiens ou d'Allemands, Napoléon les groupa sous le nom — proposé par leur gouverneur, le général Marmont, et sans doute suggéré par quelque érudit ragusain — de *Provinces illyriennes*. Le sens de ce mot renouvelé de l'antique, se révèle dans la langue du journal officiel de Lioubliana, le *Télégraphe des provinces illyriennes*; cette langue est le serbo-croate.

Le régime français n'a pas duré longtemps, mais il a laissé derrière lui le souvenir d'une administration équitable, et

d'efforts heureux pour améliorer la culture et les communications. Il a laissé aussi le souvenir de l'unité éphémère qu'il avait créée. Vingt ans plus tard, le Croate Lioudevit Gaï a repris le mot « illyrien » pour répandre l'idée d'unité nationale en Croatie, en Slavonie, en Dalmatie, et même chez les Serbes orthodoxes. Mais bientôt Vienne soupçonna que « l'illyrisme » pouvait aboutir à détacher de l'Autriche ses pays yougo-slaves, pour en former, en les joignant à la Serbie, une « Illyrie » indépendante ; le résultat de cette révélation fut que l'emploi du mot fut aussitôt défendu, à la grande stupéfaction des « Illyriens » de Croatie. A Vienne mieux qu'à Zagreb, on avait compris ce que ces jalons signifiaient pour l'avenir ; mais, par contre, on s'y faisait singulièrement illusion sur l'efficacité des interdictions officielles.

Les littératures serbes et croates étaient déjà, en effet, pénétrées d'un commun esprit : l'esprit serbo-croate. Ce qu'elles demandaient, ce n'était pas l'union politique — on voyait trop bien la difficulté de l'atteindre — mais du moins la liberté de parler et de propager la grande idée. L'effet produit sur les masses par cette idée apparut à la lueur des événements de 1848-1849, quand le nom serbo-croate fut porté, avec les armées et les étendards nationaux, sur les champs de bataille de Hongrie et presque sous les murs de Vienne. Depuis ces années, les progrès de la presse, de l'enseignement, des communications ont répandu partout l'idée de l'union ; la question n'était plus que de savoir si elle se ferait sous l'égide serbe ou sous l'égide croate. Le mot « yougo-slavisme » qui comprenait aussi les Slovènes et les Bulgares apparut en 1860, quand l'évêque d'Ossiek, l'illustre patriote Strossmayer, fonda, à Zagreb, l'Académie *yougo-slave* des Arts et des Sciences ; de son vaste regard il envisageait l'avenir lointain qu'elle devait préparer. Elle fut inaugurée en 1867, avec la participation officielle de la Serbie, en dépit de la moue impuissante des gouvernants de Vienne. La grande idée, d'une génération à l'autre, se fortifia et pénétra dans les masses ; on ne pouvait plus, à Vienne, compter que sur l'appui du cléricalisme catholique dont on s'imaginait qu'il ne transigerait jamais avec l'orthodoxie grecque... Je rentrais en 1911 de Zagreb où j'avais dû m'entendre avec l'Académie yougo-slave au sujet de l'édi-

tion d'un dictionnaire encyclopédique yougo-slave. Un Allemand de Vienne vint me voir et causer avec moi. Il me questionna sur mes impressions de Zagreb. Je lui dis qu'elles étaient si bonnes que je considérais l'unité nationale serbo-croate comme accomplie. Il me fit alors cette question : « Et le clergé catholique, en êtes-vous tout à fait sûr aussi? » Je lui répondis que le clergé catholique n'aurait à la fin qu'à suivre ses ouailles.

IV

Personne n'a cru que la véritable cause de l'attaque dirigée par l'Autriche-Hongrie contre la Serbie fût le meurtre de Sarajevo. Le vrai crime des Serbes, c'était la ténacité nationale de ceux qui vivaient en Autriche, et le mauvais exemple que leur donnait l'indépendance de ceux qui vivaient en dehors.

Utiles jadis pour la guerre contre les Turcs, les Serbes étaient devenus, de bonne heure, pour l'Autriche, des sujets peu commodes. Elle ne pouvait, en effet, espérer les changer, comme d'autres, en Allemands ou demi-Allemands ; leur sentiment national était trop vif. D'autre part, toutes leurs caractéristiques, confession grecque orthodoxe, langue religieuse à peu près nationale, alphabet cyrillique, leur étaient communes avec les Russes, et, du jour où la Russie, avec Pierre le Grand, était apparue sur la scène européenne, on s'était senti fort gêné, à Vienne, d'avoir au sud de la monarchie, ces frères ou ces cousins des grands voisins du nord. On s'efforça donc, d'abord, de les détacher de l'orthodoxie, de leur calendrier, de leur alphabet, en les unissant à l'église de Rome ; puis, ces efforts ayant été vains, on se rabattit sur la politique qui consistait à prévenir la formation, sur les frontières, de toute autonomie capable de devenir gênante.

Faut-il rappeler l'histoire du Serbe Georges Brankovitch qui, à la fin du XVIIe siècle, induit par l'homonymie de son nom avec celui de l'ancienne dynastie des Brankovitch, eut l'idée de s'attribuer leur titre de despote héréditaire, tout en restant fidèle à l'empereur, mais en visant à la création d'un État

serbe à demi libre? Son geste suffit à le faire saisir, emprisonner à Vienne, puis en Bohême, à Eger, où il mourut vingt ans plus tard. Que ne firent pas les Serbes pour le sauver? Tout fut vain; de Vienne on leur répondait: « *Nihil malefecit, sic ratio status exiguit.* »

Plus tard, après d'infructueuses tentatives pour conquérir la Serbie du sud de la Save, l'Autriche aurait pu lui obtenir au traité de Sistovo (1790) une certaine autonomie; les Serbes, qui avaient versé leur sang sous ses drapeaux, l'en suppliaient; ce fut encore en vain. On sentait dès lors que, pour la Serbie, la maxime du cabinet de Vienne était « ou turque ou autrichienne »; on le sentit encore mieux lors de l'insurrection de Karageorges. Au commencement, tant qu'il sembla qu'elle aboutirait à livrer le pays à l'Autriche, les autorités autrichiennes lui furent favorables; aussitôt qu'on le vit prendre un autre chemin, vers l'indépendance, et recevoir des secours russes, on lui fut hostile. Pourtant, quand Napoléon proposa à Metternich, en 1810, d'occuper Belgrade; quand la Russie elle-même, en 1812, lui offrit la Serbie, il n'osa accepter ni l'une ni l'autre de ces offres, par crainte, d'un côté, d'une rupture ultérieure avec la Russie ou, de l'autre, d'un conflit avec la Turquie; la Serbie en profita pour s'affermir, pousser plus profondément ses racines. Ah! certes, s'il n'y avait eu en cause que la Turquie et l'Autriche, la pauvre principauté aurait disparu sans laisser de traces! Mais Metternich comprenait, mieux que le comte Berchtold, qu'il y avait là un problème de toute l'Europe. Qu'il ait eu raison, la crise actuelle en est la preuve.

C'est après la guerre russo-turque de 1876-1878 que l'Autriche commença à être moins prudente. Au congrès de Berlin, pour s'agrandir et entraver, en même temps, le progrès de la Serbie, elle se fit accorder l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, avec certains droits sur le sandjak de Novi Bazar. Puis elle interposa ses garnisons entre la Serbie et le Monténégro, ne s'occupa que des chemins de fer aboutissant à Budapest et à Vienne, jamais de ceux qui auraient atteint l'Adriatique, et s'efforça, d'autre part, d'entamer l'indépendance de la Serbie par des traités de commerce et des conventions de chemins de fer dont aurait pu sortir une union

douanière, etc. Les gouvernements serbes se gardèrent de leur mieux. Les ministères progressistes du roi Milan (1880-1887) firent certaines concessions en matière de commerce pour faciliter l'essor économique du pays, mais il ne se trouva personne pour adhérer à n'importe quelle union douanière. Le roi Milan se laissa bien entraîner, sans consulter ses ministres, à signer une convention secrète (1881) par laquelle il reconnaissait l'annexion de la Bosnie en échange de la promesse d'appuyer sa dynastie et de favoriser l'extension serbe en Macédoine : mais un nouveau ministère progressiste, en 1895, ne voulut accepter le pouvoir qu'à la condition que cette convention ne serait pas renouvelée et le roi Alexandre y consentit. La Serbie ne céda donc à l'Autriche que temporairement, dans la mesure où son intérêt l'exigeait, et sortit de ces luttes sans avoir subi une atteinte quelconque à son indépendance.

Enfin, quand on sentit, au XXe siècle, approcher la liquidation de la Turquie d'Europe, le cabinet de Vienne commença à craindre la reconquête par les Serbes de leurs anciens pays de Vieille-Serbie et de Macédoine; il fomenta donc, en 1912, l'insurrection albanaise, pendant laquelle les Albanais occupèrent, tambour battant, Prichtina, Skoplié et d'autres villes, mais pour finir, comme toujours, par pactiser avec Constantinople qui savait par où les prendre. La guerre balkanique éclata quelques mois plus tard, mais sans que Vienne s'en émût ; on y était persuadé que les Turcs seraient vainqueurs. La fausse nouvelle qu'ils avaient gagné la bataille de Koumanovo y fit éclater une joie qui fit place à la consternation lorsqu'arriva la vraie nouvelle, celle de la victoire serbe. De ce jour, la presse de Vienne se mit à crier à l'impossibilité de supporter une succursale de l'Empire de Russie sur la Save ; de ce jour, le gouvernement pensa à détruire la Serbie, ou du moins à la rendre à jamais inoffensive, et c'est dans cet état d'esprit qu'est la véritable cause de la déclaration de guerre du 15-28 juillet.

Certes une compréhension aussi bizarre des « intérêts vitaux » de l'Autriche-Hongrie, ne se serait pas produite si Vienne avait voulu se plier à l'état naturel des choses ; si le dualisme n'avait pas essayé de subordonner à 23 millions d'Allemands et de Magyars (largement comptés), 28 ou 29 mil-

lions de Slaves et de Latins. La répartition des populations de l'Autriche-Hongrie par langues, d'après les statistiques officielles, était en 1910 :

1. —	Allemands	12 010 669
	Hongrois	10 067 992
	Total	23 078 661
2. —	Bohémiens, Moraves, Slovaques	8 475 292
	Polonais	5 019 496
	Ruthènes (Malorusses)	3 998 872
	Croates et Serbes	5 545 531
	Slovènes	1 349 222
	Total	24 388 413
3. —	Roumains	3 224 755
	Italiens et Latins	804 271
	Total	4 029 026

Si l'on s'était décidé à une confédération où chacun aurait eu sa part, on n'aurait pas eu à craindre les tendances des Slaves vers la Serbie ou vers la Russie, ni celle des Latins vers l'Italie et la Roumanie; le contraire, l'attraction vers l'Autriche, aurait pu se produire. Mais il aurait fallu pour cela renoncer à l'injustice et à l'intolérance traditionnelles des Allemands et des Magyars, et c'était apparemment trop difficile.

En somme, la guerre contre la Serbie a été commencée sans qu'on s'en fût fait une idée exacte et sans qu'on en eût calculé toutes les conséquences. On avait trop d'orgueil pour reconnaître qu'il pût s'agir d'une guerre entre l'Autriche-Hongrie et le pauvre petit royaume de Serbie ; on baptisait donc l'entreprise, à Vienne, du nom de *Strafexpedition*. En même temps, à Berlin, on disait qu'il ne s'agissait que d'une leçon à donner à un petit État inconscient de ses devoirs ; on n'imaginait pas que ce petit État pût avoir des droits, tout comme une grande puissance, et l'on affectait de croire que la Russie, la France et l'Angleterre ne trouveraient rien à redire à ce que l'Autriche corrigeât sa voisine, cette gamine. Était-ce là une affaire internationale ? En définitive, la parole est restée aux canons et aux fusils; la *Strafexpedition* a tourné contre son auteur, et dès à présent on peut, sans devancer la parole finale du destin, examiner quel est l'enjeu de la guerre, d'après les Autrichiens eux-mêmes.

Dans le réquisitoire contre la Serbie, du 27 juillet 1914, qu'il a fait distribuer à toutes les grandes puissances, le gouvernement autrichien affirme que « l'agitation serbe s'est donné pour but d'arriver à séparer de la monarchie autrichienne les parties slaves du sud pour les rattacher à un grand État serbe » et que cette agitation qui « remonte très loin en arrière » avait fini, après la crise de l'annexion de la Bosnie, par se montrer « avec toute la franchise de ses tendances », révélant ainsi « son intention de réaliser ses desseins, sous le patronage du gouvernement serbe, avec tous les moyens disponibles ».

Que ces incriminations ne correspondent pas à la vérité, l'Europe le sait. Sauf peut-être dans ces groupes de jeunes gens qu'aucun pays ne prend au sérieux, nulle part, en Serbie, ni dans les cercles gouvernementaux, ni dans les partis modérés et mûrs, personne ne songeait à un démembrement quelconque de l'Autriche-Hongrie; on savait très bien qu'il n'en pourrait sortir qu'une grande guerre européenne. On ne désirait donc qu'un régime juste pour les Slaves autrichiens et surtout pour les Serbes et Croates ; tout en voulant profiter des lois libérales autrichiennes pour fortifier l'idée d'unité nationale, on souhaitait qu'un Serbe, en Autriche-Hongrie, pût accorder sa fidélité à l'Empire avec la fidélité à sa nation. Il est certain que les procès monstrueux de Zagreb et de Vienne, que les infractions capricieuses et arbitraires au droit constitutionnel, en Croatie ou en tout autre pays yougo-slave ou slave ne pouvaient trouver d'approbation chez nous, et il faut reconnaître qu'on les y condamnait bruyamment, d'autant plus que notre presse est absolument libre. Mais, quoi qu'il en soit des prétextes invoqués par la note autrichienne, elle détermine exactement l'objet du litige quand elle nomme « les parties slaves du sud de la monarchie ». Elle a posé la question ; après cinq mois de la guerre la plus atroce, nous avons le droit d'y répondre.

Nous ne nous appuyons ni sur le droit de conquête des comtes et ducs du moyen âge, ni sur celui de la force, ni sur le « droit héréditaire » qui en provient. Notre base est uniquement le droit divin de la nationalité. L'État yougo-slave doit comprendre les pays de nationalité serbo-croate et

slovène et englober la Serbie et le Monténégro actuels, la Dalmatie, l'Herzégovine, la Bosnie, le Banat de Temesvar, selon les frontières de l'ancien duché serbe de 1848 [1], le comitat de Baranya en Hongrie, la Slavonie avec la Syrmie (Srem), la Croatie avec le district de Fiume (aujourd'hui rattaché à la Hongrie contre tout droit), l'Istrie et la Slovénie.

Sans aucun égard à son unité ethnique, et peut-être pour la mieux dissimuler, la Slovénie se trouve répartie en différentes circonscriptions administratives : duchés de Carinthie et de Styrie, le comté de Goritz, Trieste, comté d'Istrie.

Voici la statistique ethnique des Slovènes :

1. — Dans le duché de Carinthie	762 200
2. — Dans le duché de Styrie	410 800
3. — Dans le comté de Goritz	155 000
4. — Dans la ville autonome de Trieste et ses environs	80 000
5. — Dans le comté d'Istrie	55 000
6. — En Amérique	100 000
7. — En différents pays	20 000
Total	1 482 000

Que ces pays soient unis par la géographie, ce n'est pas ici le lieu de le prouver longuement ; un simple coup d'œil sur la carte suffit à montrer que la Save est leur lien. Par leur fleuve, par la configuration de leurs pays, les Slovènes sont

1. Le duché de Serbie, réalisation tardive des demandes réitérées que les Serbes d'Autriche-Hongrie avaient exprimées dans leurs congrès nationaux des XVIIe et XVIIIe siècles, a été proclamé, avec les frontières désignées par l'Assemblée nationale des Serbes-Autrichiens, le 1-13 mai 1848, à Karlovci (Karlowitz). Ces résolutions furent sanctionnées par l'empereur François-Joseph le 3-15 décembre 1848, sans d'ailleurs que les frontières du duché fussent précisées. Le duché de Serbie et le Banat de Temesvar furent mentionnés, à titre de nouveau *Kronland*, dans l'article 72 de la nouvelle constitution du 4 mars 1849. Puis, par lettre patente impériale du 6 novembre 1849, ses frontières furent fixées, mais autrement que ne l'avait fait l'Assemblée nationale de Karlovci, car des pays peuplés par des Roumains, que les Serbes n'avaient pas convoités, y furent inclus. Le nouveau *Kronland* comprenait le comtat de Bacska, les circonscriptions de Ruma et d'Ilok en Syrmie, le Banat, c'est-à-dire les comitats de Krasov, Tamis et Torontal. La ville de Temesvar devenait la capitale du nouveau *Kronland*. Les régiments des frontières adjacentes y furent rattachés aussi avec leur territoire, tout en restant sous les ordres du Ministère de la Guerre de Vienne. On commençait lentement à exécuter la lettre patente du 6 novembre 1849, quand, à la suite des difficultés créées par la nature hétérogène de la population, et surtout sur les instances des Magyars, l'empereur supprima le duché de Serbie (15-27 décembre 1860).

orientés vers les Serbes et les Croates, avec lesquels ils fusionnent d'ailleurs très facilement et très vite, avec ceux-ci peut-être encore plus vite qu'avec ceux-là, car aucune différence de religion ne les en sépare. L'union se fera, mais il est difficile de dire sous quel nom, dans quelle forme. Fera-t-on simplement une « Grande-Serbie », ou bien une confédération d'États yougo-slaves, d'un côté une Serbie agrandie, comprenant, outre les deux royaumes actuels, la Bosnie, l'Herzégovine, la Dalmatie jusqu'à la Zétina, le Banat et la Syrmie, puis, de l'autre côté, l'ancien royaume de Croatie et la Slovénie, réunis à la Serbie à la façon de la Hongrie et de l'Autriche, ou de la Saxe et de la Prusse? Ne fera-t-on pas de même avec la Slovénie?

Quelle constitution donner à ces pays? Une constitution centraliste comme celle de la Serbie, ou une constitution de pays confédérés sous l'hégémonie de la Serbie, mais en laissant à chacun son organisation conforme à ses traditions et ses besoins? Y aura-t-il dans chaque pays une diète à part ; puis, pour l'ensemble des pays confédérés, une assemblée générale, en prenant comme exemple la Confédération Suisse ou le système allemand, autrichien ou américain? Les prémisses manquant absolument, nous ne pouvons pas être plus positifs et ce n'est qu'un vague essai que nous faisons ici, d'autant plus que tout l'avenir des Yougo-Slaves ne tient pas dans celui du groupe serbo-croate.

V

Il existe, en effet, deux conceptions du yougo-slavisme : une plus large et plus complète et une autre plus restreinte. La première comprend les Bulgares qui ne peuvent être rangés nulle part en dehors des Yougo-Slaves ; la deuxième ne comprend que les Yougo-Slaves de l'ouest de la péninsule jusqu'aux Alpes Noriques.

Il semble impossible actuellement de parler du yougo-slavisme au sens large ; on ne peut pourtant, dans une étude des problèmes yougo-slaves, passer la Bulgarie sous silence.

Si elle persiste dans son entêtement de vie à part, il y aura deux États yougo-slaves dans l'Orient balkanique : la Yougo-Slavie proprement dite et la Bulgarie, qui, si elle continue sa politique actuelle, s'efforcera de garder le contact avec tous les adversaires du nouvel État yougo-slave et flirtera sans cesse avec eux jusqu'au jour où tous les pays qu'elle prétend bulgares, auront été réunis dans son giron. Or, au sujet de ces pays, on pourra toujours contester; les chauvins bulgares parlent comme si les Bulgares étaient des Sémites et les Serbes des Aryens mais, en fait, il est impossible de trouver, dans la zone centrale de la presqu'île balkanique, une ligne de démarcation entre les dialectes ; celui qu'on parle en Macédoine n'est ni le serbe, ni le bulgare, mais il contient les éléments de l'un et de l'autre. Le *to be or not to be* de la Macédoine est tout entier dans le choix qu'elle doit faire entre les langues littéraires de Sofia ou de Belgrade; celle-ci, m'assure-t-on, est pour un Macédonien la plus facile à apprendre.

Est-il sûr, d'ailleurs, que, comme on le dit à Sofia, les États ne puissent être formés que sur le principe ethnique? S'il en était ainsi, une paroisse bulgare à Valona ou à Durazzo suffirait pour que ces villes devinssent bulgares, à presque aussi bon titre que la Macédoine où, de leur aveu, les Bulgares ne comptent que pour un tiers de la population.

Le rêve de certains Bulgares, c'est la suppression, avec l'aide de l'Autriche, de la Serbie indépendante et l'installation sur ses ruines, d'une Grande-Bulgarie, magyarophile, germanophile, antislave; mais imagine-t-on à Sofia que 11 millions de Serbes, de Croates et de Slovènes se résigneraient à cet esclavage? La Bulgarie pourrait-elle supporter l'état de désordre et de guerre perpétuelle qui s'ensuivrait, et ne vaut-il pas mieux rêver d'un avenir de paix et de civilisation?

Un temps arrivera où les Bulgares eux-mêmes le penseront, où leur rêve d'hégémonie balkanique, et d'impérialisme renouvelé des tsars du xe siècle, s'évanouira pour toujours. Quand? Nous n'en savons rien; mais nous sommes persuadés que les Bulgares ne tarderont point à s'entendre avec les autres Yougo-Slaves pour créer, de la mer Noire à l'Adriatique, une confédération que ne troubleront ni querelles de clochers, ni polémiques suscitées par la place de l'accent dans

tel ou tel dialecte. Nous nous en réjouirons pour notre part, et c'est sans rancune que nous leur ferons place à nos côtés. Ce que sera cette place au juste, le congrès européen le dira quand, après cette formidable guerre, il refera les cartes politiques; le litige macédonien trouvera sa solution devant lui. La Bulgarie n'a pas voulu de l'arbitrage du tsar en juin 1913, mais se refusera-t-elle à celui de l'Europe, et n'est-il pas probable qu'en l'acceptant, elle acceptera des conceptions d'avenir différentes de celles qu'elle caresse aujourd'hui? *Tempora mutantur et nos in illis.*

STOYAN NOVAKOVITCH

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

YOUMA

La *da*, aux premiers temps de la colonisation, tenait souvent une place importante dans les riches familles de la Martinique. La *da* était, en général, une négresse de la nuance la plus foncée, — une *capresse* plutôt qu'une *mestive*. A son égard, le préjugé de la couleur n'existait pas. La *da* était esclave, mais jamais l'affranchie la plus belle, la plus cultivée, n'a joui d'une situation privilégiée comparable à celle de certaines *das*.

La *da* était aimée et respectée comme une mère : elle était à la fois la mère adoptive et la nourrice. Car l'enfant créole avait deux mères : l'aristocratique maman blanche qui lui donnait le jour, — et la sombre mère-esclave qui lui donnait tous ses soins, qui le nourrissait, le baignait, lui apprenait le doux et mélodieux parler des nègres, le promenait dans ses bras afin de lui montrer la belle nature tropicale, lui racontait le soir de merveilleuses histoires populaires, l'endormait aux sons de berceuses, et, en somme, se tenait nuit et jour prête à accomplir son moindre désir. Aussi n'est-il guère surprenant que les *das* aient été mieux aimées que les mères blanches, au moins pendant l'enfance des petits créoles qu'elles élevaient. Lorsqu'il existait une préférence marquée, elle était presque toujours en faveur de la *da*. C'est que l'enfant se trouvait beaucoup plus souvent avec elle qu'avec sa vraie mère. C'est que

la *da* seule savait contenter tous ses menus caprices : il la trouvait plus indulgente, plus patiente, peut-être même plus caressante que sa mère. Et la *da* elle-même était une enfant ; elle en avait l'âme ; elle parlait le langage des enfants, elle prenait plaisir à des choses enfantines ; elle était naïve, enjouée, affectueuse. Elle savait comprendre les pensées, les élans, les peines et les fautes du tout petit, mieux que ne l'eût fait, souvent, la mère blanche. Elle savait d'instinct l'apaiser en toute circonstance, amuser, divertir ou flatter son imagination. Une harmonie parfaite régnait entre les deux natures, — une heureuse communauté de sympathies et d'antipathies, — un parfait accord dans la joie animale d'exister. Plus tard, au moment où l'enfant, grandi, recevait les premières leçons de français du précepteur, ou de la gouvernante, au fur et à mesure des progrès de son esprit, son affection pour la *da* commençait à se distinguer de son affection pour sa mère. Mais bien qu'il se mît peut-être alors à aimer sa mère plus qu'auparavant, il ne chérissait pas moins la *da*. Son amour pour sa nourrice durait toute sa vie. Et rarement la *da* était-elle abandonnée par la famille. Cela n'arrivait guère que lorsqu'elle avait été durement louée par un marchand d'esclaves.

Souvent la *da* était née sur la propriété de la famille, parfois elle servait de bonne d'enfants à deux générations nées sous le même toit. Mais il arrivait plus souvent que lorsque la famille augmentait et se divisait, lorsque les fils et les filles devenus grands se mariaient à leur tour, elle soignait tous leurs enfants l'un après l'autre. Elle finissait ses jours auprès de ses maîtres ; bien qu'elle leur appartînt selon la loi, c'eût été presque une infamie de la vendre. Lorsqu'on l'affranchissait, en reconnaissance *des services rendus*, elle n'avait pas le désir de fonder un foyer propre : la liberté n'avait pour elle que peu de prix, à moins qu'elle ne survécût à ceux auxquels elle était attachée. Elle souhaitait la liberté pour ses enfants, plus que pour elle-même. Elle avait même le droit de la demander pour eux puisqu'elle avait sacrifié tant de ses plaisirs maternels pour les enfants d'autrui. Son désintéressement et son dévouement forçaient la reconnaissance des natures les plus dures. Elle représentait le type le plus haut de la bonté dans une race

intellectuellement peu développée et maintenue dans une demi-barbarie par la servitude, mais qui, cependant, était remarquablement raffinée au point de vue physique, grâce au climat, au milieu et à toutes ces influences mystérieuses qui déterminent le caractère des peuples créoles.

La *da* appartient déjà au passé : c'était un type tout particulier tiré de l'esclavage, par sélection. C'est sans doute le seul produit de l'esclavage qu'on puisse regretter, — fleur étrange poussant parmi les sombres herbes touffues de ce sol amer. L'atmosphère de la liberté ne devait pas être nécessairement fatale à la durée de ce type, mais la liberté amena bien des changements inattendus. L'établissement du suffrage universel fut suivi d'une grande dépression industrielle, due à la concurrence étrangère et aux nouvelles découvertes, tandis que la subordination de l'élément blanc à l'élément noir provoquait une insurrection politique, et la ruine complète de l'ancienne organisation sociale. La transformation était trop violente pour amener de bons résultats. L'abus des pouvoirs politiques, conférés trop vite et sans choix, aviva les haines anciennes et en provoqua de nouvelles. Les deux races se séparèrent pour toujours au moment même où elles étaient le plus nécessaires l'une à l'autre. Et puis, les difficultés toujours croissantes de la vie développèrent vite l'égoïsme. La générosité et la prospérité disparurent ensemble. La vie créole se fit plus étroite, se resserra sur soi-même. Et visiblement, chacune des classes, sous la pression de nécessités inconnues, s'enferma dans son caractère.

Il n'y a plus de *das*. Aujourd'hui, il y a des gardiennes et des bonnes, qui souvent ne restent guère dans la même place trois mois de suite. La loyauté et la simplicité de la *da* ne sont plus que des traditions, et il serait bien inutile de rechercher des vertus équivalentes dans la génération nouvelle de domestiques salariés. Cependant plusieurs des *das* d'autrefois vivent encore. Elles portent toujours ce nom. Celles à qui on l'a donné le gardent toute leur vie comme un titre d'honneur. On voit encore quelques *das* à Saint-Pierre.

Il y a par exemple du côté de la Grande-Rue, face à la mer, une très belle maison où, tous les matins de beau temps, une très vieille négresse, qui aime le soleil, sort et vient s'asseoir

sur le seuil de marbre. C'est *da* Suyotte. Des passants occupant de hautes situations, dans le monde des affaires ou du barreau, la saluent en se croisant avec elle. Les hommes de la famille chez qui elle vit, — le vieux père grisonnant et ses grands fils, s'arrêtent pour bavarder avec elle avant de se rendre à leur bureau. Les jeunes femmes se baissent et l'embrassent, avant de monter dans la voiture qui va les mener à la promenade. Et, si vous vous attardez un instant, vous remarquerez que tous les visiteurs la saluent avec un sourire, et lui demandent amicalement :

— Comment ou yé, *da* Suyotte?

Malheur à l'étranger qui, se figurant qu'elle n'est qu'une domestique, lui parlerait grossièrement.

— Si elle n'est qu'une domestique, — répliqua un jour le maître de la maison à quelqu'un qui avait commis cette erreur, — vous n'êtes qu'un va et !

Insulter la *da*, c'était insulter toute la famille. Quand *da* Suyotte mourra, on lui fera de ces obsèques qui ne s'achètent pas au prix d'argent ; elle aura un enterrement de première classe, auquel assisteront tous les habitants les plus riches et les plus orgueilleux de la ville. Ce jour-là, certains planteurs feront vingt milles à cheval, par-dessus les mornes, pour venir tenir les cordons du poêle. Certaines femmes qui foulent rarement le pavé des rues, et qui sortent presque toujours en voiture, suivront à pied, sous le soleil brûlant, le cercueil de la vieille négresse jusqu'au cimetière du Mouillage. Et ils enterreront la *da* dans le caveau de la famille, tandis que les cimes des grands palmiers frissonneront à la voix du bourdon.

I

Il y a encore à Saint-Pierre des vieilles gens qui se rappellent Youma. C'était une grande capresse. Elle appartenait à madame Peyronnette. La servante était plus connue que la maîtresse ; car, depuis la mort de son mari, un riche négociant qui l'avait laissée dans une situation très aisée, madame Peyronnette sortait peu.

Youma était l'esclave favorite et aussi la filleule de madame Peyronnette ; sous l'ancien régime, il n'était pas rare que des dames créoles devinssent les marraines de petits esclaves. Douceline, la mère de Youma, avait été achetée pour servir de *da* à Aimée, la fille unique de madame Peyronnette ; mais elle était morte lorsque Aimée eut cinq ans. Les deux enfants avaient à peu près le même âge, et paraissaient très attachées l'une à l'autre. Après la mort de Douceline, madame Peyronnette résolut d'élever la petite capresse et d'en faire la compagne de jeu de sa fille.

Les caractères des deux enfants étaient très différents, et cette différence alla s'accentuant au fur et à mesure qu'elles grandissaient. Aimée était démonstrative et affectueuse, sensible et passionnée, avec de brusques passages du chagrin à la joie, des larmes aux sourires, Youma, au contraire, était presque taciturne ; elle trahissait rarement une émotion quelconque ; elle jouait silencieusement quand Aimée criait, et souriait à peine tandis qu'Aimée riait si fort qu'elle effrayait presque sa mère. Mais, malgré ces différences, ou peut-être précisément à cause de ces différences, les deux fillettes s'entendaient fort bien. Elles n'eurent jamais de querelle sérieuse, et ne se séparèrent pour la première fois que lorsque Aimée fut envoyée, à neuf ans, dans un couvent, pour y compléter son éducation. Aimée éprouva un grand chagrin en quittant sa compagne ; sa peine ne fut pas adoucie lorsqu'on lui assura qu'elle retrouverait au couvent des amies plus gentilles que la petite capresse. Youma, qui certes perdait le plus par la séparation, demeura calme, en apparence ; elle fut d'une conduite irréprochable, dit madame Peyronnette, trop fine observatrice pour attribuer cette « conduite irréprochable » à l'insensibilité.

Cependant, les deux amies continuèrent à se voir. Tous les samedis, madame Peyronnette se rendait au couvent dans sa voiture, et elle emmenait toujours Youma. Aimée ne paraissait guère moins heureuse de voir son ancienne compagne de jeu que de voir sa mère. Leur amitié d'enfance se renoua naïvement pendant les premières vacances d'été, et pendant celles de Noël, et leur affection réciproque survécut à la fin de leur existence commune. Bien qu'elle fût théoriquement une

domestique, et qu'elle ne s'adressât à Aimée qu'en la nommant « maîtresse », Youma était traitée presque comme une fille adoptive. Et, lorsque « mademoiselle » eut fini ses étudse, la jeune servante esclave demeura sa confidente, et en quelque sorte sa compagne. Youma n'apprit jamais à lire, ni à écrire. Madame Peyronnette croyait que si elle s'instruisait elle souffrirait d'un avenir que rien ne saurait lui épargner. Mais la jeune fille était d'une intelligence naturelle qui compensait, sous bien des rapports, son défaut d'instruction. Elle savait toujours ce qu'il fallait dire et faire dans toutes les circonstances de la vie. Youma était devenue une femme superbe ; c'était certainement la plus belle *capresse* de l'arrondissement. Son teint était d'un rouge profond mais clair ; tous ses traits avaient une douce et vague beauté, un je ne sais quoi qui, surtout de profil, faisait songer au visage indéfinissable du Sphinx. Ses cheveux, bien que bouclés comme une toison noire étaient longs et assez beaux. De plus elle était gracieuse et très grande. A quinze ans elle semblait tout à fait femme, à dix-huit ans elle avait la tête et les épaules de plus que sa jeune maîtresse : et lorsqu'elles sortaient ensemble, mademoiselle Aimée, qui était de taille moyenne, était obligé de lever les yeux pour regarder Youma. La jolie bonne était universellement admirée, c'était bien une de ces silhouettes que les Martiniquais montraient orgueilleusement aux étrangers, comme le type accompli de la beauté des races mêlées. Car même au temps de l'esclavage, le créole ne se refusait pas le plaisir d'admirer ces tons bronzés ou dorés de la peau humaine. Il avouait très franchement qu'il les appréciait ; au point de vue esthétique le préjugé de la couleur n'existait pas. Pourtant aucun des jeunes gens de la race blanche n'eût osé dire à Youma son admiration. Quelque chose dans le regard et les manières sérieuses de la jeune esclave la protégeait tout autant que le prestige de la famille qui l'avait élevée.

Madame Peyronnette était fière de sa domestique ; elle prenait plaisir à la voir vêtue, avec toute l'élégance possible, du costume brillant et gracieux que portaient alors les femmes de couleur. En fait de toilettes, Youma n'avait à envier aucune femme de la classe des affranchies. Elle possédait tout ce qu'une capresse pouvait souhaiter. Au goût du pays, qui

recherchait les contrastes de couleurs, elle avait des jupes de soie et de satin, des *robes dezindes*, avec des foulards et des coiffures assorties, — azur et orange, rouge et violet, jaune et bleu criard, vert et rose. Pour les grandes circonstances, telles que la première communion d'Aimée, la fête de madame, un mariage auquel toute la famille était conviée, Youma revêtait un costume magnifique. Sa jupe à traîne de satin orange, était attachée un peu au-dessous des seins ; la chemise brodée, fermée par des lacets, avait des manches courtes qui laissaient nus les bras chargés de bracelets, et maintenues au coude par des fermoirs d'or (*boutons à clous*) ; son foulard (*mouchoué enlai*) était jaune canari rayé vert et bleu ; elle portait un triple collier de perles d'or ciselées, *collier chou* ; ses boucles d'oreilles ou *zanneaux à clous*, étaient chacune composée d'épais cylindres d'or entrelacés ; son turban Madras aux raies jaunes était tout scintillant de bijoux, *d'épingles tremblantes*, de chaînes, de glands d'or frissonnants. Ainsi parée, Youma eût pu poser pour un peintre la Reine de Saba. Youma possédait aussi de jolis petits ornements qui lui venaient d'Aimée. Mais la plupart de ses bijoux lui avaient été donnés par madame Peyronnette comme cadeaux de nouvel an.

En somme rien ne manquait à Youma de ce qu'elle pouvait raisonnablement désirer, — sinon de la liberté. Peut-être ne s'était-elle jamais beaucoup inquiétée à ce sujet ; cependant madame Peyronnette y avait songé longuement et elle avait pris une décision. Elle refusa deux fois la liberté de Youma à mademoiselle Aimée malgré les supplications et les pleurs de sa fille. Son refus était motivé par des raisons qu'Aimée était trop jeune encore pour bien comprendre. Madame Peyronnette comptait affranchir Youma dès que la liberté rendrait celle-ci plus heureuse. Pour le moment, elle considérait que sa servitude était pour la servante une protection morale : Youma demeurait ainsi sous le contrôle de ceux qui l'aimaient le mieux, et elle était à l'abri de dangers qu'elle ne soupçonnait pas encore. Et surtout elle était ainsi dans l'impossibilité de contracter un mariage que sa maîtresse désapprouverait. Madame Peyronnette avait ses projets pour l'avenir de sa filleule ; elle avait l'intention de la marier un

jour à un affranchi travailleur et économe, qui lui ferait un foyer agréable : à un charpentier, un ébéniste, un constructeur ou patron mécanicien. Alors Youma recevrait la liberté, et peut-être une petite dot. Mais en attendant, elle serait ainsi aussi heureuse que possible.

A dix-neuf ans, Aimée fit un mariage d'amour ; — elle épousa M. Louis Desrivières un cousin éloigné, plus âgé qu'elle de dix ans. M. Desrivières avait hérité d'une importante plantation, en pleine prospérité, située sur la côte est de l'île ; mais, comme beaucoup d'autres riches planteurs, il passait de préférence la plus grande partie de l'année en ville. Et il mena sa jeune femme dans la maison de sa mère, située dans le quartier du Fort. Suivant le désir d'Aimée, Youma l'accompagna dans sa nouvelle demeure. Il n'y avait pas loin de la Grande-Rue, où se trouvait la maison de madame Peyronnette, à celle des Desrivières dans la rue de la Consolation : ainsi ni sa fille ni sa filleule ne s'attristeraient de la séparation.

Treize mois plus tard, Youma vêtue comme une princesse orientale porta au baptistère une petite fille, dont la venue dans le petit monde colonial fut enregistrée ainsi aux archives de la Marine :

« Lucile-Aimée-Francillette-Marie, fille du sieur Raoul-Ernest-Louis Desrivières, et de dame Adélaïde-Hortense-Aimée Peyronnette, son épouse. »

Alors Youma devint la *da* de la petite Mayotte. L'enfant créole est toujours désigné par le dernier des noms qui lui ont été donnés à son baptême, ou plutôt par quelque diminutif créole de ce nom... Et le diminutif de Marie est Mayotte.

Dans les deux familles on avait décidé que Mayotte ressemblait plus à son père qu'à sa mère ; elle avait de celui-ci les yeux gris, et les cheveux bruns, — ces cheveux brillants qui, chez les enfants des plus anciennes familles créoles s'assombrissent et deviennent presque noirs avec les années. Elle promettait de devenir jolie.

Une autre année passa. Il n'y avait pas de ménage plus heureux que celui d'Aimée Desrivières. Puis, avec une soudaineté cruelle, Aimée mourut. Elle était sortie avec son mari pour faire une excursion en voiture sur la belle promenade qu'on appelle la Trace. Youma et l'enfant étaient restées à

la maison. Les promeneurs furent surpris, au beau milieu d'une après-midi particulièrement chaude, par une de ces averses glacées et torrentielles, qui, en certaines saisons accompagnent les orages. Ils étaient encore éloignés de tout abri et furent tous deux trempés en un instant. Un violent vent du nord-est s'éleva et souffla jusqu'à leur arrivée chez eux. La jeune femme, naturellement délicate, s'alita, atteinte de pleurésie ; malgré tous les soins possibles, elle succomba avant le lever du soleil. Et Youma la vêtit pour la dernière fois, adroitement, tendrement, comme elle l'avait habillée pour son premier bal tout en bleu pâle, et pour son mariage tout en blanc vaporeux. Seulement, cette fois, Aimée était vêtue de noir, comme le sont les mères créoles.

M. Desrivières avait passionnément aimé sa jeune femme. Il s'était marié le cœur neuf et le caractère pas encore endurci au contact des rudesses de la vie. L'épreuve fut pour lui terrible, et pendant quelque temps on craignit qu'il n'y survécût pas. Lorsqu'il se remit un peu de la grave maladie que lui avait value sa douleur, il lui fut impossible de demeurer dans la maison de la rue de la Consolation, toute remplie de souvenirs. Il se réfugia, dès qu'il le put, dans sa plantation et essaya de s'y occuper, en faisant de temps à autre de brusques visites à la ville pour y voir sa fille. Madame Peyronnette avait insisté pour se charger de Mayotte. Mais l'enfant était délicate comme sa mère, et six mois plus tard, pendant une saison d'épidémie, madame Peyronnette décréta qu'il serait plus sage de l'envoyer à la campagne chez son père, avec Youma. Anse-Marine était un des endroits les plus salubres de la colonie, Mayotte y gagna vite des forces, de même que la sensitive, — la *zhébé-Mamisi*, — se fortifie dans la chaude brise marine.

II

Il y a une longue chevauchée pour aller, à travers la montagne, de la ville de Saint-Pierre à la plantation d'Anse-Marine que les Desrivières possédaient autrefois. Pourtant

la fatigue de six heures de selle, sous le soleil des tropiques n'est rien pour quiconque n'est pas insensible à la merveilleuse beauté du paysage. Parfois la route s'élève presque jusqu'à ces nuages blancs, qui souvent voilent les cimes des grands pics. Parfois elle s'enfonce en pente douce dans le crépuscule vert des forêts vierges ; parfois elle domine les vastes profondeurs de vallées murées de montagnes aux formes et aux couleurs étranges. Parfois encore elle serpente par-dessus des champs de cannes à sucre dont l'étendue jaune s'interrompt au loin à la courbe vaporeuse d'une mer presque pourpre.

Et pendant des heures entières, vous n'observerez probablement aucun autre mouvement que ceux des feuilles et de leurs ombres, vous n'entendrez pas d'autre bruit que la sonorité des sabots de votre cheval, ou le bruissement des cannes à sucre balancées par le vent, — ou encore, à la lisière de quelque abîme de verdure, voilé de fougères arborescentes, le long appel flûté d'un oiseau inconnu. Mais, tôt ou tard, à un détour du chemin, il surviendra un incident plus humain, — plus vivant, et d'un charme exotique : par exemple une caravane de jeunes négresses nu-pieds et nu-bras, portant sur leurs têtes le produit d'un *cacaoyère* qu'elles vont vendre au marché, ou bien un nègre, qui passe courant malgré sa charge formidable de fruits-à-pain ou de *régimes-bananes*.

Vous rencontrerez peut-être une troupe de noirs traînant à la côte un gommier déjà vidé et taillé en forme de canot posé sur un *diable*, véhicule solide et bas, aux essieux grinçants. Les nègres placés à l'arrière du *diable* le poussent ; ceux qui se trouvent à l'avant le tirent ; et un tambour frappe de son *ka* le fond du bateau inachevé, pour rythmer l'effort de tous, et le chant que voici :

Bom ! ti canot ! Allé chaché ! Mené vini ! Bom ! ti canot !...

Ou bien vous apercevrez une bande de bûcherons, qui sur le bord de la route, scient, pour en faire des planches, le cœur jaune safran ou rouge vermillon d'un arbre à peine abattu et dont vous ignorez le nom. Le tronc encore vivant est hissé sur un robuste cadre de bois, et trois hommes activent la lourde scie, — un dessus et deux dessous. Tous trois ont le torse nu. Et l'un est jaune orange, l'autre couleur cannelle,

le troisième est d'un noir brillant comme la laque. Tous sont musclés en statues. Et, tout en travaillant, ils chantent :

Aië! Dos calé!
Aië!
Aië dos calé!
Aië scié bois
Aië
Pour nous allé...

Cependant les incidents de route se font plus rares quand commence la longue descente à travers les champs de cannes et *les cacaoyères*, qui part des cimes boisées et va jusqu'à la mer lointaine. Là plus d'ombre ni de fraîcheur. Vous chevauchez par des terres nues, offertes au soleil. Mais l'immense paix charme comme une caresse, et la magnifique étendue ouverte au regard console de l'apparente absence de toute vie humaine. Derrière vous, et aussi au nord et au sud, *les mornes* élèvent leurs demi-cercles au-dessus des lieues ondulantes de cannes à sucre ; plus loin surgissent des sommets aigus, tout violets : au-dessus de ces pointes violettes se superposent des pics, des cornes et des pitons, fantômes bleus et nacrés. Devant vous, au delà des plaines jaunes, le croissant lointain de la mer rougit, à la courbe de l'horizon, bande de lumière opaline qui pâlit près du ciel. Un vent fort et chaud vous souffle au visage... Vous continuez votre chemin, parfois au-dessus d'un plateau, — plus souvent le long d'une pente douce ; — la mer tour à tour apparaît et disparaît, et vous quittez enfin la route principale pour suivre un sentier jusque-là caché derrière les ondulations du sol, un sentier de plantation, bordé de cacaotiers. Il vous amène par de longs détours à travers les hautes cannes à sucre qui vous ferment la vue des deux côtés, dans une des plus jolies vallées du monde. Du moins c'est ainsi qu'elle vous apparaîtra, lorsque vous ferez halte au flanc du *morne* pour admirer le demi-cercle presque parfait des collines doucement ridées qui s'ouvrent sur la mer, dont la ligne d'écume s'étend comme un fil neigeux et frémissant entre deux pics verts au delà d'une bande de plage sombre. Plus près de vous, les champs dorés des cannes à sucre que la rivière divise et que marquent des franges de bambous s'élargissent pour atteindre les brisants, et sur tout

cela plane la tendresse d'ombres bleuies par des buées, le scintillement du soleil dans l'argent des cascades, et enfin, l'union bleue du ciel et de la mer.

Vous remarquerez ensuite sur une petite colline, au-dessous de vous, les bâtiments de la plantation, dans un bosquet de cacaotiers ; le long moulin, peint en jaune, avec sa roue grondante et sa haute cheminée, la sucrerie, la *rhummerie*, le village de cases à toits de chaume, où des feuilles de bananiers tremblent dans de tous petits jardins ; la maison à un étage du planteur, toute basse pour résister aux vents et aux tremblements de terre ; le cottage de l'intendant ; la maison à ouragan ou *case-à-vent*, et la silhouette blanche de la haute croix de bois plantée à l'autre extrémité de la petite colonie.

Tout cela appartenait jadis aux Desrivières, — comme la vallée entière, depuis la plage jusqu'au sommet de la colline : l'*atelier* comprenait à peu près cent cinquante mains. Depuis lors, la plantation a été vendue et revendue plusieurs fois, elle a été exploitée avec plus ou moins de succès par des étrangers et par des créoles. Pourtant si peu de changements semblent s'être produits que le village est sans doute resté tel qu'il était il y a cinquante, ou même cent ans,

Mais à l'époque où les Desrivières possédaient Anse-Marine, la vie des plantations offrait un aspect bien différent de ce qu'elle est aujourd'hui. Sur cette propriété, en particulier, elle était patriarcale et pittoresque au point que cela est inconcevable pour ceux qui n'ont connu la colonie qu'après l'affranchissement. Les esclaves étaient traités presque comme des enfants ; c'était une politique traditionnelle de la famille de vendre seulement ceux qui ne se laissaient diriger qu'à l'aide de châtiments corporels. On donnait à chacun des adultes un petit jardin qu'il pouvait cultiver à sa guise. Deux demi-journées par semaine lui étaient réservées pour cela. L'esclave avait le droit de garder la plus grande partie de l'argent gagné par la vente des produits de son jardinet. Légalement un esclave ne pouvait rien posséder. Pourtant plusieurs serviteurs des Desrivières, encouragés d'ailleurs par leurs maîtres, avaient économisé des sommes considérables. Tous travaillaient avec accompagnement de chants et au rythme d'un tambour. Il y avait des jours de vacances, et des soirées où il était permis

de danser. Le grand jour de l'année était la fête de madame Desrivières, la mère du jeune planteur, la vieille maîtresse (*tétesse*). Ce jour-là, il y avait des *bamboulas* et des *caleindas* ; la maîtresse recevait tous ses esclaves sous la véranda. Ils venaient tous lui baiser la main, et chacun y trouvait une pièce d'argent.

Pour un étranger, et surtout pour un Européen, c'était une vraie joie que le spectacle des incidents ordinaires de cette vie coloniale rustique, si pleine de bizarreries exotiques, et d'inconsciente poésie.

La routine de chaque jour commençait par une scène fort amusante : l'inspection matinale des pieds des enfants. Ceux-ci jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, n'avaient guère d'autres occupations que jouer et manger. Ils étaient confiés à l'infirmière, Tanga, une vieille Africaine. Celle-ci, aidée de ses filles préparait leur simple nourriture et les surveillait pendant que leurs mères étaient aux champs. Dès le lever du soleil, Tanga, accompagnée du surveillant, assemblait tous les enfants, et les faisait asseoir en rang sur les longs bancs de bois disposés sous les tentes de l'infirmerie. Puis, au commandement de « *Lévé Piezault* » ils levaient tous ensemble leurs petits pieds et l'inspection commençait. Si l'œil exercé de Tanga découvrait la petite enflure ronde qui trahit la présence d'une *chique*, l'enfant était envoyé à l'infirmerie pour y être soigné immédiatement, et le surveillant notait le nom de la mère afin de la gronder, car elle était tenue pour responsable de la *chique* qu'elle avait laissé subsister une nuit entière dans le pied de son enfant. Mais, pendant ces inspections, on se chatouillait, on riait et on criait si fort, qu'il fallait toujours que Tanga effrayât plusieurs fois les enfants de ses gronderies et de ses menaces avant d'arriver au bout de son examen.

Une autre scène matinale intéressante était le départ d'une caravane chantante de femmes et de jeunes filles. Elles portaient au marché, dans des paniers posés sur leurs têtes, les différents produits de la plantation : du cacao, du café, du cassis et des fruits, — des noix de coco, des mangues, des oranges, des bananes, des corossols, et des pommes canelles...

Puis un joyeux événement se produisait presque chaque semaine : c'était la sortie du *gommier*, — immense canot de

près de soixante pieds de long, taillé dans un seul arbre gigantesque. Ce canot n'avait pas de gouvernail, mais une proue à chaque extrémité, de façon à pouvoir naviguer aussi facilement dans les deux directions ; il contenait des bancs pour une douzaine de rameurs, et au milieu un siège plus élevé pour le joueur de tambour. Le gommier avait deux « commandeurs », un à chaque proue, il pouvait porter une douzaine de barils de rhum, et six ou sept tonneaux de sucre. On s'en servait surtout pour transporter ces produits aux petits navires venus de Saint-Pierre, qui n'osaient pas s'aventurer trop près des brisants dangereux. Le gommier ne pouvait prendre la mer que s'il était lancé, à l'aide d'un cadre incliné construit exprès, dans une eau profonde, au creux d'une haute falaise. Lorsque la cargaison était arrimée à bord, et que les rameurs étaient à leur poste, le tambour donnait le signal : on enlevait les cales, on lâchait les cordes, et la longue embarcation filait dans la mer, — toutes ses rames frappant l'eau en même temps, au rythme du *tamtam* ou du *tambou belai*.

Tous les dimanches, dans l'après-midi, le père Kerambrun arrivait à cheval du prochain village, pour apprendre le catéchisme aux négrillons. Il tenait en général la petite classe dans la sucrerie. Les larges portes à l'avant et à l'arrière du bâtiment s'ouvraient toutes grandes à la brise de la mer, et le soleil projetait sur le sol l'ombre des cimes des palmiers. Le vieux prêtre savait enseigner les tout petits dans leur propre langue ; il répétait inlassablement chaque question et chaque réponse du catéchisme créole jusqu'à ce que les enfants les sussent par cœur, et fussent capables de les chanter comme un refrain.

— *Coument ou ka crié fi Bon Dié?* — demandait le père. (Comment appelez-vous le Fils du Bon Dieu?)

Alors toutes les voix enfantines, répétant la question et la réponse, flûtaient en unisson :

— *Comment ou ka crié fi Bon Dié? Nou ka crié li Zézou Chri !*

— *Et ça y fait pou nou-zault, fi Bon Dié?*

— *Li payé pou nou p'allé dans l'enfé ; li baill toult sang-li pouça.*

(Il a payé pour que nous n'allions pas en enfer ; il a donné tout son sang pour ça.)

— *Et quilé prié qui pli meillé-adans toute prié nou ka fait?* (Et quelle est la meilleure prière parmi toutes les prières que nous récitons?)

C'est note Pé.
Pacé Zezou Chri
Montré nou li.

Tous les enfants chantaient ensemble. (C'est le Pater Noster parce que c'est Jésus-Christ qui nous l'a enseigné.)

Et, à la fin de la tâche quotidienne, lorsque rententissait pour la dernière fois la coquille de lambi, afin de rappeler tout le monde des champs et du moulin, on assistait au spectacle patriarcal de la prière du soir, selon la vieille coutume coloniale. Le maître et son surveillant, debout près de la croix érigée à l'entrée du petit village de la plantation, attendaient que tous les esclaves fussent réunis. Les hommes apportaient chacun le paquet réglementaire de foin pour les animaux ; ils le posaient à terre devant eux, puis ils enlevaient leur chapeau. Alors, tous, hommes et femmes, s'agenouillaient et répétaient ensemble le « Je vous salue, Marie », le *Pater* et le *Credo*, tandis que les étoiles frémissantes apparaissaient et que le jaune flamboiement du soleil s'éteignait derrière les cimes.

Souvent, par les nuits claires et chaudes, les esclaves s'assemblaient après le repas du soir, pour écouter les histoires contées par *les libres de savanes*, vieux et vieilles esclaves exempts de travail. Et c'étaient de curieuses histoires. Elles formaient la meilleure partie de la littérature traditionnelle d'une race à qui la lecture était interdite. Dans ce temps-là cette littérature orale enchantait les grands comme les petits, elle plaisait aux *békés* comme aux nègres. Elle exerçait même une influence très visible sur le caractère colonial. Toute *da* était une conteuse d'histoires ; ses récits développaient d'abord l'imagination du petit blanc confié à ses soins, en l'africanisant tellement que l'éducation européenne ne devait plus effacer cette empreinte, et en créant chez lui un double et curieux amour du comique et du merveilleux. On ne se lassait pas d'entendre répéter ces histoires, car elles étaient dites avec un art impossible à décrire. Les refrains ou les chansons

dont elles s'entrecoupaient, étaient composés de mots africains et plus souvent de rimes dépourvues de sens, imitant les chants des *bamboulas* et les improvisations des *calcindas*. Elles avaient un charme étrange que les grands musiciens eux-mêmes étaient bien forcés de reconnaître. Et de plus il y a dans les contes créoles une couleur locale surprenante, qu'ils soient d'invention purement africaine, ou qu'ils aient été simplement adaptés du folk-lore du vieux monde ; il y a dans ces contes un je ne sais quoi de l'âme de la vie et de la pensée coloniale qui ne peut passer dans aucune traduction. Leurs scènes se déroulent parmi les bois et les collines des Antilles, ou parfois dans le quartier le plus bizarre d'un vieux port colonial. Le cottage européen des histoires populaires devient la case ou l'ajoupa des tropiques, aux murs de bambou, et au toit de feuilles de canne séchés ; les Belles du Bois Dormant sont toujours surprises dans les forêts primitives par un *nègre marron* ou un *chasseur-Chou*. Les Cendrillons et les Princessess apparaissent comme de belles jeunes métisses portant des costumes qu'on ne voit jamais dans les livres d'images ; les fées des légendes du vieux monde y sont remplacées par la Vierge Marie et le Bon Dié ; les Barbes-Bleues et les Géants se transforment en *quimboiseurs* et en diables ; les démons eux-mêmes, sauf quand ils baîllent pour montrer le feu brûlant dans leurs gorges, ressemblent trop aux *travailleurs* demi-nus, vêtus de pantalons de canevas, du *mouchoué-fautas*, et d'autres pièces de costume nègre pour qu'on ne puisse les reconnaître. Il faut les examiner de très près pour déterminer chez eux les signes diaboliques, — les cheveux rouges, les yeux cramoisis et les racines des cornes, dans l'ombre de l'énorme chapeau dit « chapeau nourriture de mule », ou *chapeau bakoué*.

Et puis le Bon Dié y figure comme le meilleur et le plus doux des vieux *békés*, des vieux blancs; c'est un affable planteur grisonnant dont la demeure est située dans les nuages au-dessus de la montagne Pelée. On voit parfois ses « moutons » et ses *choux-caraïbes* dans le ciel. Et celui qui rompt les enchantements, c'est le prêtre de la paroisse, *Missié Labbé*, — qui sauve les jolies filles peu sages en leur passant son étole autour du cou !

Ce fut à Anse-Marine que Youma apprit la plupart des his-

toires qu'elle raconta ensuite à Mayotte, dès que la petite fille fut assez grande pour les aimer.

Depuis un siècle, la vie s'écoulait ainsi sans beaucoup varier dans la vallée de la plantation. Sans doute il y eut bien quelques ombres et quelques douleurs qui ne s'exprimèrent jamais ; il y eut, sans doute aussi, certains événements qui ne furent notés dans les vers d'aucune *chanterelle*,—il y eut des journées sans chansons et sans rires, où les champs étaient silencieux. Mais, toujours, le soleil des tropiques l'inonda de couleurs éblouissantes, — les grandes lunes la baignèrent de lumière rose, et toujours, toujours, de l'immensité pourpre de la mer, un souffle puissant y soufflait, chaud et pur, le souffle des vents appelés invariables, — les Vents Alizés.

III

Le matin, Youma conduisait généralement Mayotte à la rivière. Elle l'y baignait dans une crique claire et peu profonde, dissimulée par des bambous et peuplée d'innombrables et bizarres petits poissons. Parfois, vers le soir, une heure avant le coucher du soleil, elle la menait à la plage goûter la brise de mer et admirer l'écume des brisants. Mais, durant les heures chaudes de la journée, l'enfant n'avait la permission de regarder le monde merveilleux de la plantation que des vérandas entourant la maison. Et ces heures lui paraissaient longues. La moisson de la canne à sucre dans les champs voisins, au rythme du tambour, — l'allée et venue des chariots qui grinçaient sous leurs fardeaux de tiges coupées, — l'aiguisage des coutelas sur la meule, l'odeur sucrée du *vesou*, le grondement des machines, l'écume bruyante du petit ruisseau qui faisait tourner la roue du moulin, tous les aspects, toutes les odeurs, et tous les bruits de la vie de la plantation, lui faisaient souhaiter follement de s'y mêler. Et ce qui la tourmentait le plus, c'était le spectacle des petits enfants d'esclaves s'amusant sur l'herbe autour des maisons, à des jeux fort drôles auxquels elle eût voulu prendre part.

— Je voudrais être une petite négresse, — dit-elle un jour qu'elle se tenait sous le porche et regardait les enfants jouer.

— Oh ! — s'écria Youma étonnée, — et pourquoi cela?

— Parce que alors, tu me laisserais courir et me rouler au soleil.

— Mais le soleil ne fait pas de mal aux petits nègres et aux petites négresses. Et le soleil te rendrait très malade, doudoux...

— C'est pourquoi j'aimerais être une petite négresse !

— Ce n'est pas bien de désirer cela ! — déclara Youma sévèrement.

— Pourquoi?

— Si !... Vouloir ressembler à laide petite négresse !...

— Pourtant toi tu es une négresse, *da*, ou presque, et tu n'es pas laide du tout. Tu es belle, *da*, tu as l'air d'être toute en chocolat.

— Mais n'est-ce pas beaucoup plus joli de ressembler à de la crème?

— Non ! J'aime mieux le chocolat que la crème... Raconte-moi une histoire, *da* !

C'était la seule façon de la faire tenir tranquille. Mayotte avait maintenant quatre ans, et elle s'était éprise d'une passion extraordinaire pour les histoires. L'histoire de Montala, ou de l'oranger-sorcier qui poussait jusqu'au ciel : l'histoire de *Manzelin-gouin*, ou la jeune fille orgueilleuse qui épousa un fantôme ; celle de l'*Oiseau Zombi*, dont les plumes avaient « la couleur des jours passés », qui chantait dans les estomacs de ceux qui le mangeaient, et renaissait ensuite ; l'histoire de la Belle, qui avait la Vierge pour marraine ; l'histoire de *Pié-Chique-a*, qui apprit à jouer du violon à la façon du diable ; l'histoire de Colibri, l'oiseau bourdonneur : Colibri possédait le seul tambour qu'il y eût au monde, et il refusa de le prêter lorsque le Bon Dié le lui demanda pour faire une route, bien que les nègres eussent déclaré qu'il leur était impossible de travailler sans tambour ; l'histoire de *Nanie-Rosette*, la petite fille gourmande, qui s'assit sur le Rocher du Diable, et ne put plus se relever, de sorte que sa mère dut engager cinquante menuisiers pour lui construire une case, avant que minuit ne sonnât !

Et puis l'histoire merveilleuse de Yé, qui ayant trouvé un vieux diable aveugle en train de faire cuire des escargots dans un bois, lui vola sa nourriture dans sa calebasse, mais le vieux diable attrapa Yé, et se fit de force emporter chez lui et nourrir pendant très longtemps...

Mayotte avait entendu toutes ces histoires, et bien d'autres encore, et plus elle en entendait, plus sa curiosité était stimulée. Si ces légendes n'étaient pas son plus grand plaisir pendant son séjour à la plantation, du moins elles enchantaient et coloraient tous ses autres plaisirs, — entourant la réalité d'une atmosphère délicieusement irréelle, communiquant une personnalité fantastique aux choses inanimées, remplissant les ombres de *zombis*, donnant la parole aux arbustes, aux arbres et aux pierres, car les cannes à sucre elles-mêmes lui parlaient *chououa-chououa* comme le vieux Babo, le vieux *libre-de-Savane* qui se murmurait des choses tout bas. Chaque habitant de la plantation, depuis le plus petit négrillon jusqu'au grand Gabriel, ou « Gabou » le *commandeur* de tous les autres, personnifiait pour Mayotte quelque silhouette sortie des contes. Et chacun des recoins des collines, des ravins ou de la plage qu'elle parcourait pendant ses promenades matinales avec Youma, lui fournissait le décor de quelque épisode fantastique...

— Mayotte, — s'écria Youma, — tu sais bien qu'il ne faut pas raconter des histoires dans la journée, à moins qu'on ne veuille voir des zombis, la nuit !

— Non, *da* ! Raconte-moi une, tout de même, une toute petite,... je n'ai pas peur.

— Oh ! la petite menteuse !... Tu as peur, tu as très peur des *zombis*. Et si je te raconte une histoire, tu les verras ce soir !

— Non, *doudoux da* ! Dis-m'en une...

— Tu ne me réveilleras pas cette nuit en me disant que tu vois des *zombis*?

— Non, *da* ! Je te le promets.

— Eh bien, alors pour cette fois, dit — Youma, en prononçant les paroles traditionnelles qui annoncent que le conteur d'histoire créole est prêt à parler : *bobonne fois?*

— *Toua fois bel conte !* — s'écria l'enfant ravie.

Alors Youma commença :

Dame Kélément.

« Il y avait une fois, il y a très très longtemps, une vieille femme que tout le monde disait être une sorcière, et d'accord avec le diable. Et presque toutes les méchantes choses qu'on racontait sur elle étaient vraies.

Un jour, une pauvre petite fille perdit son chemin dans les bois. Elle marcha tant et tant qu'enfin elle ne pouvait plus faire un pas. Alors elle s'assit, et se mit à pleurer. Et elle pleura très, très longtemps.

Tout autour d'elle, il n'y avait que des arbres et des lianes. Le sol était recouvert de racines vertes, très glissantes ; et les lianes s'y entrecoisaient à tel point, qu'il y faisait très sombre. Elle était perdue dans les grands bois, — dans les grands bois où grouillent les serpents !

Tout à coup, comme elle était assise là, elle entendit près d'elle des bruits étranges, des bruits de chants et de danses Elle se leva, et marcha dans la direction d'où venaient ces bruits. Elle regarda à travers les branches et elle vit la vieille femme dont tout le monde parlait, chevauchant un balai [1], et dansant en rond avec d'innombrables serpents et des *crapauds-ladé*, — les grands crapauds qui sont si laids. Et ils chantaient tous ensemble cette chanson :

Kingué,
Kingué,
Vonvon
Malato,
Bloum-voum !
Jambie,
Kingué,
Tou galé
Zo galé
Vloum !

La petite fille immobile, était hébétée de peur, elle n'avait même plus la force de pleurer. Mais la vieille femme avait vu remuer les feuilles. Et elle s'approcha tout entourée de flammes qui jouaient autour d'elle, et elle demanda à la petite fille :

1. Balai fait des branches d'un arbuste appelé *guiyan'ine*.

— Que fais-tu dans le razié?

— Mère, j'ai perdu mon chemin dans les bois.

— Alors mon enfant, il faut me suivre dans ma maison... Car si tu en avais l'occasion tu me trahirais, tu me tuerais peut-être.

Mais la petite fille ne comprenait pas ce que la sorcière lui disait. Car la méchante vieille lui parlait de choses que seuls les magiciens connaissent.

Lorsqu'elles arrivèrent à la maison de la sorcière, la pauvre petite fille était très fatiguée, elle s'assit sur une calebasse qui servait de chaise à la sorcière. Puis elle vit celle-ci allumer deux feux sur le sol de terre battue, avec de la gomme-à-torche qui à l'odeur de l'encens. Sur un des deux elle posa un grand pot tout rempli de *maman-chou*, de *camagniocs* de *yams*, de *christophines*, de *melonjène-diable*, et de beaucoup d'herbes dont la petite fille ignorait les noms. Et sur l'autre feu, elle fit bouillir quelques crapauds et un lézard de terre, un *zanoli té*. A midi, la vieille femme avala tout cela, comme si ce n'était rien du tout, puis elle regarda la petite fille qui était presque morte de faim, et lui dit :

— Tu n'auras rien à manger jusqu'à ce que tu me dises quel est ton nom...

Puis elle s'en fut, en laissant la petite fille seule.

Alors la petite fille se mit à pleurer. Mais tout à coup, elle se sentit frôlée par quelque chose. C'était un grand serpent, le plus grand qu'elle eût vu de sa vie. Elle eut tellement peur, qu'elle crut mourir. Et elle s'écria :

— *Oti Papa moin?*

Oti Maman moin?

Latitolé-ké mangé moin!

Mais le serpent ne lui fit pas de mal ; il frotta seulement de sa tête très doucement l'épaule de la petite fille et chanta :

— *Bennemé, Bennepé, tambou belai.*

Yehé p'accoutumé tambou belai.

Alors la petite fille cria encore plus fort

— *Oti Papa moin? Oti Maman moin?*

Latitolé-ké mangé moin.

Mais le serpent frottant toujours sa tête doucement contre elle, répondit en chantant très bas :

— *Bennépé, Bennemé, tambou belai.*

Yehé p'accoutumé bambou belai.

Alors, quand il la vit un peu rassurée, il leva sa tête tout près de l'oreille de la petite fille, et lui murmura quelque chose.

Dès qu'elle entendit ce que le serpent lui avait murmuré, elle sortit en courant de la maison, et s'élança dans les bois. Et là, elle se mit à demander à tous les animaux le nom de la vieille sorcière.

Elle interrogea tous les animaux qui vont à quatre pattes, tous les lézards, et tous les oiseaux. Mais ils ne savaient pas.

Elle arriva à une grande rivière et elle questionna tous les poissons. Et les poissons lui répondirent tous, l'un après l'autre qu'ils ne savaient pas. Mais le *cirique*, le petit crabe de rivière qui est jaune comme le plantain, le cirique savait. Le cirique était le seul être, dans tout l'univers, qui sut le nom de la sorcière : Dame Kélément.

Alors la petite fille regagna la maison de la vieille en courant aussi vite que possible. Son petit estomac vide lui faisait si mal qu'elle savait qu'elle ne pourrait pas supporter la douleur encore longtemps. La vieille était déjà de retour, grattant du manioc pour en faire de la farine et de la *cassave*.

La petite fille marcha droit vers elle et dit :

— Donne-moi à manger, *Dame Kélément !*

Deux étincelles enflammées jaillirent des yeux de la sorcière, et elle eut un sursaut si violent qu'elle se fracassa presque la tête contre les pierres sur lesquelles elle balançait ses pots.

— Enfant ! tu m'as vaincue ! — hurla-t-elle. — Prends tout ! Prends tout ! Mange ! Mange ! Mange ! Tout ce qui est dans la maison t'appartient !

Puis elle bondit par la porte rapide comme une explosion de poudre, elle sembla voler à travers les bois et les champs... Et elle courut tout droit à la rivière, car c'était sous le lit de la rivière, que le diable avait enfoui très profondément le nom qu'il lui avait donnée. Et elle s'arrêta sur les bords de la rivière, et se mit à chanter :

— Loche ! ô loche, est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément?

Alors la loche, qui est noire comme les pierres noires de la rivière, leva la tête et cria :

— Non, maman, non, maman, ce n'est pas moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

— *Titiri*, ô *titiri !* Dites moi, est-ce un de vous qui a dit que je m'appelais Dame Kélément?

Alors les titiri, les minuscules et transparents titiri, répondirent tous ensemble, aggrippés aux cailloux :

— Non ! maman ! Non, maman ! Aucun de nous a jamais dit que tu t'appelais Dame Kélément !

— Cribiche! ô cribiche, est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément?

Alors la cribiche, la grande écrevisse leva la tête et les pinces et répondit :

— Non maman, non maman, ce n'est pas moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

— Têtard ! ô têtard, est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément?

Et le têtard qui est gris comme les rochers gris de fer auxquels il s'accroche, répondit :

— Non, maman! non, maman ! Ce n'est pas moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

— Dormeur, ô dormeur, est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément?

Et le dormeur, le dormeur paresseux qui sommeille à l'ombre des rochers, s'éveilla, se leva et répondit :

— Non, maman, non, maman ! Ce n'est pas moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

— Matavalé, ô matavalé, est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément?

Et le matavalé, le matavalé brillant qui scintille comme du cuivre lorsque le soleil se pose sur ses écailles, ouvrit la bouche et dit .

— Non maman ! Ce n'est pas moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

— Milel!—bouc!—pisquette!—Zangui!—Zhabitant! Est-ce l'un de vous qui a dit que je m'appelais Dame Kélément?

Et ils crièrent tous :

— Non ! non ! non ! maman, nous n'avons jamais dit que tu t'appelais Dame Kélément !

— Cirique, ô cirique est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément?

Alors le cirique leva les yeux et ses pinces jaunes, et cria :

— Oui, oui, vilaine vieille ! Oui, vieille sorcière ! Oui ! vieille malédiction ! Oui, c'est moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

Dès qu'elle entendit ces paroles, elle se mit à trépigner si fort sur le sol, que le diable l'entendit et ouvrit un grand trou à ses pieds. Et elle s'y précipita la tête la première. Et la terre se referma sur elle. Et, deux jours plus tard, à cet endroit même, avait poussé une touffe de l'arbuste qu'on nomme l'*arrête-nègre*, de l'arbuste qui est tout en épines

Or, pendant que tout ceci se passait, le serpent s'était transformé en homme, car c'était la méchante vieille sorcière qui l'avait changé en reptile. Et il prit la petite fille par la main, et la ramena à sa mère.

Mais le lendemain, ils revinrent fouiller la case de Dame Kélément. Ils y trouvèrent sept tonneaux remplis d'ossements humains et aussi beaucoup d'or et d'argent, plus qu'il n'en fallait pour que la petite fille devînt très riche. Et lorsqu'elle se maria, elle eut la plus belle noce qu'on eût jamais vue dans ce pays !... »

Les visites que Mayotte faisait, chaque matin avec Youma à la rivière, lui avaient permis d'imaginer tous les décors de la dernière partie de cette sotte petite histoire. Et elle fut si fort enchantée qu'elle obligea sa bonne à les lui répéter plusieurs fois. Elle avait vu les écrevisses sortir leurs têtes des flaques d'eau ; elle avait attrapé, dans ses petites mains, les titiri ; elle connaissait de vue la loche, le têtard, le matavalé, le zhabitant, le dormeur et le cirique. Elle connaissait aussi, grâce à de douloureuses expériences, l'*arrête-nègre*. Elle se disait que Dame Kélément devait ressembler à la vieille Tanga, quand celle-ci était en colère ; et la petite fille qui perdit son chemin dans les bois était sans doute l'image de certaine petite négresse que Tanga grondait souvent et qui se mettait

à pleurer d'une façon tout à fait extraordinaire : *Aië-yaië-yaië-yaië-yaië-yaië !*

Mais au milieu de son extase, elle ressentit une légère crainte en se rappelant l'avertissement de Youma :

— *Da,* — demanda-t-elle presque timidement, — dis, je ne verrai pas de zombis ce soir.

— Ah ! il ne faut plus me demander de te raconter des histoires le jour ! — répondit Youma avec réserve.

— Mais dis-moi, je ne les verrai pas ce soir? dis?

— Si tu les vois, — répliqua Youma, — appelle-moi ! Je les chasserai !

IV

Ce soir même, Youma était seule à la maison avec l'enfant, M. Desrivières était allé à cheval jusqu'à Sainte-Marie, et les domestiques occupaient un bâtiment voisin... Soudain elle fut éveillée de son sommeil en entendant Mayotte crier :

— *Da, oh da, moin pé !*

La lampe qui brûlait habituellement devant les images des saints s'était éteinte, et la petite Mayotte avait peur.

— *Pa pé !* — dit Youma en se levant vivement pour la caresser, — *mi da-ou, ché !*

— Oh ! il y a quelque chose dans la chambre, *da !* — dit l'enfant.

Elle avait entendu des bruits furtifs.

— Non, doudoux, tu as rêvé. *Da* va t'allumer la lampe.

Youma étendit la main, tâta pour trouver les allumettes sur la table de nuit, elle ne put les trouver, et se souvint qu'elle les avait laissées dans le salon contigu. Alors elle se dirigea vers la porte, et soudain son pied se posa sur quelque chose qui glaça tout son sang, — quelque chose de visqueux et de froid qui vivait... Elle porta immédiatement tout le poids de son jeune corps souple sur son pied gauche, — elle ne sut jamais dire pourquoi. Peut-être était-ce par pur instinct Sous son talon nu, la vie frigide qu'elle tentait d'écraser se tordait avec une force soudaine qui la fit presque tomber; et

au même instant elle sentit quelque chose s'enrouler autour de sa cheville, au-dessus de son genou, enlaçant toute la chair du talon jusqu'à la cuisse avec une force meurtrissante : c'était les anneaux d'un serpent.

— *Tambou !* — murmura-t-elle entre ses dents.

Et elle tendit tous ses muscles contre l'enlacement qui se resserrait et affermit la pression de son pied sur l'ennemi invisible... Le pied des métis, que les souliers n'ont jamais déformé, garde une certaine facilité d'appréhender les objets, et peut saisir comme une main ; le serpent se tordit en vain pour essayer d'échapper. Déjà la terreur glacée de Youma s'était dissipée, et elle ne ressentait plus que la colère calme de la résolution ; elle avait une de ces natures à demi sauvages chez lesquelles la peur ne dure pas au delà du premier moment de surprise nerveuse.

Elle appela doucement l'enfant :

— Ti doudoux?

— *Da*?

— Ne bouge pas avant que je ne te le dise. Reste dans ton lit. Il y a une bête dans la chambre.

— Aïe ! Aïe ! — sanglota l'enfant terrifiée. — Qu'est-ce que c'est, *da*?

— N'aie pas peur, cocotte. Je la tiens, elle ne peut pas te mordre si tu ne quittes pas ton lit. Je vais appeler Gabriel. Ne bouge pas, chérie.

Et, de toute la force de sa voix claire, Youma appela :

— *Sucou ! Sucou. Eh ! Gabou.*

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est, *da?* — pleurait la petite fille.

— Ne crie pas comme ça, ou je vais me fâcher... Comment puis-je voir ce que c'est dans le noir?...

Elle appela de nouveau au secours, et puis encore : *Bon Dié !* Comme le serpent était fort, la pression de ses anneaux lui donnait une souffrance engourdissante. Youma sentait sa force diminuer déjà sous la pression obstinée, glacée, toujours plus forte... Qu'arriverait-il si la crampe s'en mêlait? Ou était-ce le venin pénétrant dans son sang qui provoquait les étranges tremblements et les cinglements? Elle ne s'était pas sentie mordue, mais il y avait à peine un mois de cela un des

esclaves avait été mordu, dans l'obscurité, sans le savoir... On n'avait pas pu le sauver... *Eh Gabou !...* Les domestiques dans le pavillon voisin paraissaient dormir comme des morts... Et si l'enfant quittait son lit, malgré sa défense?...

— Oh ! on vient, *da !* — s'écria Mayotte. — Gabou vient !

Elle avait aperçu le scintillement de la lanterne du commandeur à travers les lattes des volets.

— Mais, *da*, la porte est fermée !

— Reste dans ton lit, sans quoi tu seras mordue, si tu bouges.

Le salon s'emplit de voix et du bruit de pas. Puis on poussa la porte de la chambre à coucher.

— Elle est fermée, — cria Youma, — mais enfoncez-la, brisez-la, je ne puis pas bouger.

Un fracas ! la pièce s'emplit du reflet des lanternes. Et alors Youma vit qu'elle tenait la gorge du serpent sous son pied, pendant que le reptile tendait vainement sa tête hideuse vers son talon.

— *Pas bouéné piess !* — cria la voix du commandeur. — Ne bouge pas, pour ta vie, ma fille. Reste tranquille ! Reste comme tu es.

Youma demeura immobile comme un bronze. Gabriel était près d'elle, son coutelas ouvert à la main.

— *Quim foè ! Quim fò ! pas bouené piess, piess, piess...*

Alors elle vit l'éclair de l'acier, et la tête tranchée du serpent bondir jusqu'aux lambris, où elle tomba, les yeux brûlants encore comme des étincelles de charbon. Au même instant les anneaux se desserrèrent et Youma leva le pied; le corps du reptile fouetta le parquet se tordit et essaya de ramper comme pour rejoindre la tête, mais le coutelas s'abattit encore, toujours, et pourtant chaque fragment sectionné continuait à remuer.

— Es-tu blessée, ma fille? — demanda une voix amicale. C'était M. Desrivières qui avait tout vu.

— *Pa coué, maître,* — répondit-elle, en regardant son pied.

Mais elle ne savait pas. Alors il la mena jusqu'à une chaise, s'agenouilla et l'examina lui-même. Tandis que Mayotte grimpa sur les genoux de Youma et se suspendit à son cou, en l'embrassant, en la serrant et en pleurant :

— Est-ce qu'il t'a mordue, chère *da* ? Est-ce qu'il t'a mordue?

— Non, doudoux ! Non, cocotte ! Ne crains rien.

Elle disait vrai, sans s'en douter, car le serpent n'avait pu se servir de ses crochets. Pourtant la marque de son corps resta imprimée sur la peau lisse et rouge de Youma qui semblait marquée au fer.

Gabriel avait lâché son coutelas, et défait le long *mouchoir fantas* qui enserrait sa taille pour faire une ligature. C'était lui le *panseur* de la plantation.

— C'est inutile, mon fils, — lui dit M. Desrivières, — elle n'a pas été mordue.

Gabriel demeura muet d'étonnement.

Pendant ce temps, la chambre s'était emplie d'esclaves, et il y régnait un brouhaha d'exclamations.

— *Dié Seigné, qui sépent !*

— *Mi tête-là ké lé modé toujou !*

— *C'est guiabe mêmm !*

— *Moccaua ka rimié pou yo joinne.*

— *Aie ! Youma tchoque ! ouile papa?*

Et un serpent de près de six pieds de long ! Personne n'avait jamais entendu pareil exploit. Lorsque Youma raconta ce qui était arrivé, très simplement, et avec un grand sang froid, il y eut un lourd silence d'admiration. Ce silence fut rompu par la basse vigoureuse du commandeur qui s'écria :

— *Ouaill ! ou brave ma fi ! Ou sévé !*

Sévère est l'adjectif le plus fort dont le nègre dispose pour qualifier le courage, et garde dans son patois un sens bizarre, admiratif et respectueux, presque le sens qui survit dans ce mot lorsque nous autres modernes nous l'appliquons à l'art et à la vérité. Aujourd'hui, le créole ne l'emploie plus que par ironie, mais Gabriel le prononça avec une délicatesse inconsciente. Et M. Desrivières lui-même l'applaudit.

— *Doudoux-da-moin*, — s'écria Mayotte en étouffant sa bonne de caresses. — *Ti-cocotte-da-moin ! Mais bo-y, papoute, bo y !* — supplia-t-elle, en s'adressant à son père.

Alors, il sourit et embrassa Youma sur le front.

— Et c'est tout de ma faute, — dit Mayotte, en se remet-

tant à pleurer, — j'ai voulu qu'elle me raconte des histoires en plein jour !

Mais ce serpent-là n'était pas un *zombi*, on retrouva sa trace et on la suivit jusqu'à un trou qui avait été creusé par un rat dans le parquet du salon, sous un buffet.

V

A partir de ce jour-là, Youma devint l'objet d'une sorte de culte à Anse-Marine. Il n'y a pas de qualité que le nègre admire autant que le courage physique. *L'atelier* entier témoigna à son égard d'un intérêt presque fétichiste. L'héroïsme de la jeune fille fit taire toutes les mesquines antipathies que ses manières citadines et sa réserve naturelle avaient éveillées ; les petites jalousies des domestiques de la maison qui se croyaient supplantés par une étrangère dans la demeure de leur maître s'évanouirent pour toujours. Ils ne cherchaient plus qu'à obtenir ses bonnes grâces, et à gagner son sourire ; la plantation entière se déclara fière d'elle et vanta sa prouesse aux esclaves des propriétés voisines ; les manœuvres la saluaient quand elle passait, comme si elle était une « maîtresse » ; et les improvisateurs des chants de *calcindas* célébraient ses louanges dans leurs *belais*. Le surintendant lui-même, M. de Comiselles, bien qu'il fût un fervent défenseur de la discipline, ne s'adressait plus à elle en l'appelant *ma fi*, — ma fille, — mais : *manzelle Youma*.

Mais Youma était surtout sensible aux attentions de Gabriel. Gabriel semblait avoir pris un goût soudain pour elle. Il était l'homme le plus occupé de la propriété, pourtant il trouvait le temps de lui témoigner son amitié par de petites gentillesses, et des marques de courtoisie dont on n'eût guère cru capable une aussi rude nature.

Il inventait des prétextes pour la retrouver pendant le repas de midi, et aussi le soir, avant ou après sa tournée nocturne, pour s'assurer si toutes les règles de bon ordre et de propreté avaient été observées dans toutes les cases, si les

vêtements étaient lessivés et les ordures enlevées. Ses visites étaient forcément brèves ; elles étaient aussi étrangement silencieuses. Il parlait rarement, sauf lorsqu'on lui posait une question directe, ou lorsque Mayotte le taquinait, et le forçait à la prendre sur ses genoux et à répondre à son babillage. Plus souvent il s'asseyait simplement sur la véranda, près de la chaise à bascule de Youma, et l'écoutait bavarder avec l'enfant ou raconter des histoires. Il tournait rarement son visage vers elle, et paraissait attentif seulement à la vie bruyante des cases. Cependant à chacune de ses visites il apportait quelque petit présent pour l'enfant, sachant qu'elle le partagerait avec sa *da*. C'était ou des fruits cueillis dans son propre jardin, un bouquet de *figues*, qui sont de toutes petites bananes de dessert à peine longues de deux pouces, ou un *zabricot* (abricot des tropiques), ce fruit singulier, que les anciens habitants de Haïti tenaient pour sacré parce qu'il était la nourriture des fantômes : une prune colossale, aussi grande que le plus grand des navets, à la chair vermeille et musquée, au noyau gros comme un œuf de canard ; ou bien une branche odorante de *zorange-mandarine*, chargée de mandarines, ou un *fouille défendu*, le même suivant la tradition créole que le serpent fit manger à Ève, sorte d'immense orange, plus grosse qu'une citrouille, mais dont la chair rose est savoureuse... Un jour, le jour de la fête de Mayotte, Gabriel apporta un très joli cadeau : un panier qu'il avait tressé lui-même avec des lattes de bambou, et des tiges de lianes, rempli d'échantillons de presque tous les produits de la plantation. Il y avait un joli petit pain de sucre, un paquet de *bâtons-caco*, ou bâtons de chocolat, un petit *couï*, ou demi-calebasse rempli, de sucre brun, un bidon de sirop raffiné, un *pain-mi*, ou gâteau de maïs bouilli, sucré et enveloppé dans une feuille de balisier attachée par un *ti-liane razié*, quelques tablettes de cacao gratiné, confites dans du sucre liquide, et un joli paquet de canne à sucre de Chambéry attaché par une feuille de canne. Un autre jour, tandis que Youma conduisait l'enfant à la rivière pour prendre son bain matinal, elle y trouva, fixé sur les bords du petit étang un large banc rustique, construit avec des longues tiges dures du pommier rose, et dont le siège et le dossier étaient de bambous fendus. C'était l'œuvre de Gabriel, il y avait

travaillé toute la nuit, et l'avait porté à la rivière avant l'aurore, pour faire une surprise à Youma...

Toutes silencieuses que fussent les visites de Gabriel, elles commençaient à exercer sur Youma une certaine influence. Elle y trouvait un plaisir inaccoutumé, elle se surprit à les attendre avec une ardeur insconciente ; elle se sentait même vaguement malheureuse lorsqu'il ne venait pas. Et pourtant, lorsqu'elle ne l'avait pas vu depuis plus longtemps que de coutume, elle ne demandait jamais ce qui avait retardé sa visite : elle ne se serait jamais avoué, même à elle-même, qu'elle redoutait l'indifférence de Gabriel. Celui-ci, d'autre part, ne donnait jamais d'explication. Ces deux natures étranges se comprenaient sans parler, d'une façon muette, primitive, et à demi barbare.

... Une après-midi, il apporta un beau *sapote*, — ce fruit à la peau douce, rosée et sombre, qui rappelle à l'imagination créole la beauté des métis. Sa graine noire et plate contient entre les deux moitiés du noyau une pellicule, — crémeuse, fragile, en forme de cœur ; pour l'ôter sans la briser, il faut beaucoup d'adresse. Les amoureux se défient à ce jeu, symbole d'amour.

— Mayotte, — dit Youma, quand elles eurent mangé le fruit ensemble, — je veux voir si tu m'aimes.

Elle fit craquer entre ses dents la coquille dure d'une graine ; elle essaya ensuite d'enlever la pellicule : elle la cassa.

— Oh *da* ! — s'écria l'enfant, — ce n'est pas vrai, tu sais bien que je t'aime.

— *Piess ! Piess !* — dit Youma pour la taquiner, — tu ne m'aimes pas du tout !

Alors Gabriel demanda une graine, et elle la lui tendit. Et tous rudes et durs que fussent ses doigts, il enleva délicatement le petit cœur et le tendit intact à Mayotte.

— *Ou oué !* — dit-il malicieusement, — *da ou ainmein moin passé ou !* (Votre *da* m'aime mieux que vous.)

— Ce n'est pas vrai ! Non, cocotte ! — affirma Youma pour rassurer l'enfant.

Mais elle n'était pas bien convaincue de ce qu'elle disait.

Lorsque la saison de la moisson des cannes à sucre fut passée,

Gabriel demanda et obtint la permission d'aller, un matin de fête, à la Trinité. Il revint le même soir, plus tard que l'heure où il rejoignait habituellement la jeune capresse sous la véranda. Youma était encore là. En le voyant approcher, elle se leva, tenant l'enfant endormie dans ses bras, et porta un doigt à ses lèvres.

— *Quimbé !* — murmura Gabriel en glissant dans la main de Youma quelque chose de plat et de carré, enveloppé de papier de soie.

Puis, sans prononcer un mot de plus, il regagna son quartier.

Lorsqu'elle eut mis Mayotte au lit, Youma regarda le paquet... C'était une petite boîte en carton ; dedans, sur une couche de ouate rose, brillaient deux grands et légers anneaux d'or simple, deux boucles d'oreilles barbares que seuls les orfèvres coloniaux travaillent, mais qui s'harmonisent bien au costume et à la peau bronzée de la race de couleur... Youma possédait déjà de bien plus beaux bijoux, mais Gabriel avait fait trente kilomètres à pied pour lui acheter ceux-ci !

Il sourit, lorsqu'il passa devant sa fenêtre, le lendemain matin et vit les anneaux qui brillaient aux oreilles de la jeune capresse. Le fait qu'elle eût accepté ce cadeau, signifiait son assentiment à une question qu'il n'avait pas encore posée, à cette question que les hommes civilisés redoutent le plus de poser, mais que l'esclave créole avait su formuler sans paroles.

VI

— Qu'y a-t-il, mon fils? — dit M. Desrivières à Gabriel qui avait demandé à lui parler en particulier. Mais le commandeur demeurait silencieux et tournait nerveusement entre ses doigts son grand chapeau de paille.

— Maître, — commença-t-il timidement, — *moin ainmein ti bonne ou...*

— Youma? — demanda M. Desrivières surpris.

— Mais oui, maître.

— Et Youma consent-elle à t'épouser?

— Mais oui, maître.

M. Desrivières ne répondit pas de quelques instants. Il n'avait jamais songé à la possibilité d'un mariage entre Gabriel et Youma, et l'aveu de Gabriel lui causa presque un choc. Le commandeur était certainement un des plus beaux hommes de sa race, il était jeune, travailleur, intelligent. Pourtant il ferait un bien rude mari pour une fille élevée comme Youma. Sans doute, elle n'était qu'une esclave sans instruction, mais elle avait reçu une éducation domestique qui lui donnait une supériorité bien marquée sur les autres femmes de sa classe. Elle avait également des qualités morales infiniment plus raffinées que celles de Gabriel. Et puis, surtout, elle avait été la compagne d'enfance d'Aimée, et ensuite son amie plutôt que sa servante. Elle se ressentait encore beaucoup de l'influence d'Aimée ; elle avait dans ses manières et sa pensée quelque chose des manières et de la pensée d'Aimée.

Non. Madame Peyronnette ne voudrait jamais entendre parler de cette union : l'idée même la révolterait comme une brutalité.

— Maître, je sais que Youma appartient à madame Peyronnette, dit Gabriel en faisant tourner le bord de son *chapeau-bacoué* encore plus vite. Mais je pensais que vous aimeriez faire quelque chose pour moi.

Le planteur sourit à ces paroles. Il avait souvent exprimé à Gabriel le désir de le voir se marier, et avait même promis de lui faire un beau cadeau de noces dès qu'aurait il fixé son choix. Mais Gabriel ne paraissait nullement pressé de choisir. Puis, on apprit que tandis qu'il demeurait indifférent aux filles d'Anse-Marine il avait l'habitude de faire des visites furtives à une propriété voisine ; M. Desrivières s'y rendit en personne, afin de découvrir qui était l'objet de ces visites : c était une belle « *griffone* » et, voulant faire une surprise agréable à Gabriel, il acheta cette fille pour quinze cents francs et la ramena avec lui. Mais dès l'instant où elle appartint à la plantation, Gabriel ne lui témoigna plus la moindre attention. Dans son for intérieur, il avait été froissé de l'intervention de son maître, et pourtant malgré cet incident, il lui paraissait tout naturel de supplier maintenant M. Desrivières d'acheter Youma pour lui.

Le planteur ne se fâcha point, l'aventure l'amusait. Il esti-

mait beaucoup Gabriel et le comprenait bien : c'était une nature impatiente de toute autorité mais capable d'en exercer une très grande. Comme *commandeur* il était inappréciable, comme *travailleur* il eût été impossible à diriger. Son propriétaire précédent, un *petit blanc*, avait été ravi de le vendre, en assurant sincèrement qu'il était « bougon, incorrigible et dangereux ».

— Je ne puis acheter Youma pour toi, mon fils, dit M. Desrivières doucement. Elle n'est pas à vendre, madame Peyronnette ne la vendra à aucun prix, même pas à moi. Mais demain je vais à Saint-Pierre, je demanderai à ma belle-mère si elle consent à ce que Youma t'épouse. C'est tout ce que je puis pour toi.

Gabriel cessa de faire tourner son chapeau ; il demeura quelques instants silencieux les yeux baissés, et son visage prit une expression sinistre. Il n'avait jamais songé que le sort de Youma pût ne pas dépendre de la fortune et de l'influence de M. Desrivières. Et sa pensée fut momentanément assombrie par le soupçon que les assurances du planteur étaient peut-être fausses. Puis il releva la tête, salua M. Desrivières, et se retira en murmurant d'une voix rauque :

— *Méci, maîte.*

« C'est Youma qui souffrira le plus », songea M. Desrivières en le regardant s'éloigner.

VII

La décision de madame Peyronnette fut précisément ce que M. Desrivières avait prévu. Elle fut encore plus étonnée que lui par le choix de Youma, et ne put l'expliquer que par une attirance purement physique, ou, comme elle disait, animale ; et c'était là un danger qu'elle avait toujours redouté pour Youma. Elle fit même des reproches à son gendre, le tenant comme responsable de toute cette affaire. Enfin elle insista pour que Youma retournât immédiatement à Saint-Pierre. Elle ne voulait pas qu'une autre devînt la bonne de

Mayotte, mais que l'enfant demeurât ou non à Anse-Marine, Youma réintégrerait la ville. Du reste, il était grand temps que l'enfant apprît autre chose qu'à sucer les cannes à sucre, et à jouer avec des négrillons. Et puis elle était devenue tout à fait forte, et la ville était exceptionnellement saine. Youma pouvait continuer à vivre chez les Desrivières au quartier du Fort, mais une jeune fille qui était assez innocente pour s'amouracher du premier nègre vulgaire qui lui faisait la cour, avait besoin d'être surveillée... Et madame Peyronnette comptait s'assurer que pareille aventure ne se reproduirait pas.

M. Desrivières ne fit aucune résistance aux désirs de sa belle-mère. Il déclara qu'il avait l'intention de revenir en ville aussitôt que possible, et qu'il ramènerait Mayotte et sa bonne avec lui.

Cette décision causa à Youma un tel choc douloureux qu'elle en fut trop étourdie pour pleurer. Puis, avec le ressentiment machinal et instinctif que provoque la douleur soudaine, elle comprit pour la première fois, pleinement et amèment, qu'elle n'était qu'une esclave impuissante à résister à la volonté qui la frappait. Toutes les déceptions qu'elle avait eues, toutes les contraintes, tous les refus, tous les reproches qu'elle avait subis, toutes les fois où elle avait réprimé un mouvement spontané, toutes les petites peines dont elle avait souffert, revinrent en foule à sa mémoire, la brûlant. Elle eut l'illusion qu'elle avait été malheureuse toute sa vie, et elle fut remplie d'une colère sourde et violente contre la longue injustice dont elle s'imaginait être la victime, — d'une colère qui anéantit son bon sens, son habitude acquise de sereine résignation. A ce moment elle se prit presque à haïr sa marraine, à haïr M. Desrivières, à haïr tout le monde, sauf Gabriel. Dès l'arrivée de Gabriel dans sa vie, quelque chose qui depuis longtemps était tenu en soumission chez elle, quelque chose qui ressemblait à une seconde âme plus sombre, plus passionnée, remplie d'étranges impulsions et de mystérieuses émotions s'était levé allant au-devant de Gabriel, brisant ses liens, et parvenant enfin à la domination : la nature de la race sauvage dont le sang prédominait dans ses veines.

Jusqu'ici, les révoltes de ce sang sauvage n'avaient eu d'au-

tres résultats que de secrets accès de mélancolie, qui commencèrent après le départ d'Aimée pour le couvent. C'est à cette époque que Youma fut admise pour la première fois dans une existence, qui dans ce temps, était entourée par les hauts murs de formalités extraordinaires. Sauf pendant les soirées d'une brève saison théâtrale, et à l'occasion d'un bal très choisi, les dames créoles demeuraient presque cloîtrées chez elles, d'un dimanche à l'autre. Elles ne quittaient guère leur appartement que pour aller à l'église ; elles n'entraient jamais, sous aucun prétexte, dans un magasin, car elles faisaient faire leurs moindres emplettes par des esclaves. Énervées par un climat qui eût sans doute exterminé l'élément européen de la population au bout de quelques générations, n'avait été l'apport constant de sang étranger nouveau, les femmes blanches des colonies s'adaptaient sans peine à cette vie de réclusion fraîche et élégante. Mais Youma appartenait à la race qui aime le soleil.

Les privilèges même qu'on lui concédait, l'éducation qu'elle avait reçue en sa qualité de fille adoptive, avaient tendu plutôt à comprimer sa vie naturelle qu'à l'épanouir. A la campagne elle avait trouvé plus d'occasions de plaisirs au grand air, elle s'était libérée de contraintes formalistes; mais, même à la campagne, sa vie s'était trouvée limitée par son devoir de bonne, enfermée en quelque sorte dans la petite sphère des exigences d'un enfant. Youma était trop jeune pour être une *da*. Pour la *da* il n'y a pas de plaisirs. Une telle situation n'exigeait rien de moins qu'un sacrifice de soi absolu, aussi n'en confiait-on en général, la responsabilité qu'à des esclaves qui avaient été mères, qui avaient déjà accompli la destinée naturelle de la femme. Mais à peine Youma avait-elle cessé d'être une enfant, qu'elle se voyait de nouveau condamnée à agir, penser et parler comme un enfant, — pour l'amour d'une fillette qui n'était pas à elle. Sa jeunesse magnifique protestait silencieusement contre cette contrainte perpétuelle. Malgré le sentiment de dignité personnelle que madame Peyronnette n'avait épargné nulle peine pour lui inculquer, — le sentiment d'une supériorité sociale parmi ceux de sa classe, — elle se surprenait parfois à envier le lot de certaines femmes qui eussent volontiers changé de place avec elle :

les filles qui voyageaient en chantant par les routes ensoleillées des montagnes, les négresses qui travaillaient aux champs, en fredonnant des belais au rythme du *ka*. Youma ressentait comme un plaisir douloureux à les regarder. Elle souffrait tant de la lassitude, de l'inaction physique ! Elle était si lasse de vivre à l'ombre, de se reposer dans des fauteuils à bascule, de parler un babil enfantin !... De même autrefois elle s'était lassée de vivre derrière les volets clos à broder ou à coudre dans le demi-jour, à écouter des conversations qu'elle ne comprenait pas... Pourtant, à ces moments-là, elle s'était jugée ingrate, presque méchante ; elle avait lutté contre son mécontentement elle l'avait vaincu, jusqu'à l'arrivée de Gabriel.

Gabriel !... Il lui avait révélé un monde nouveau, où se trouvait tout ce à quoi son être aspirait, — la lumière, la joie, la mélodie. Il lui apparut comme mêlé en quelque sorte à la liberté de l'air et du soleil, à la liberté de la rivière et de la mer, aux parfums frais des bois et des champs, aux longues ombres bleues du matin, à la lumière rose du clair de lune tropical, aux chansons des *chanterelles*, à la gaîté des danses sous les cocotiers, au battement des tambours tonnants. Gabriel, si calme, si droit ! Son homme parmi tous les autres hommes, le Bon Dié l'avait créé pour elle ! Gabriel qui, bien qu'esclave, forçait l'estime de son maître ! Gabriel, pour qui elle priait chaque soir et pour qui elle déposait une petite offrande de fleurs sauvages devant l'image de la Vierge ; Gabriel avec qui elle serait heureuse même dans la plus misérable des ajoupas. Elle sacrifierait volontiers sa liberté, si elle l'avait, et même sa vie pour l'aider. On disait qu'elle était belle, *yon bel bois*, comme un jeune palmier. Pourtant elle ne désirait être belle que pour plaire à Gabriel. Et cependant, on allait la séparer de lui, sous prétexte qu'il n'était pas bon pour elle ! Comme si les maîtres pouvaient savoir ! Ils désiraient la garder auprès d'eux pour toujours, pour toujours souffrir pour eux à vivre dans l'obscurité et dans le silence comme un *manicou*. Et ils avaient le droit de la torturer, de lui enlever Gabriel ! Tout était mauvais sur cette terre, pour elle du moins. Tous ceux qu'elle avait aimés lui avaient été enlevés, d'abord sa mère, Douceline, puis Aimée Desrivières, et maintenant Gabriel...

Le lendemain de son retour à la ville, M. Desrivières prit Youma à part et lui apprit ce qu'il avait décidé, d'accord avec madame Peyronnette. Youma revenait de la rivière avec Mayotte, après avoir donné à l'enfant son bain quotidien. Il lui parla avec bonté, mais très franchement et d'une manière qui ne lui laissa plus aucun espoir.

Elle demeura longtemps immobile et silencieuse, dans sa chambre. Puis obéissant au désir de Mayotte, elle l'accompagna sur la véranda. Il faisait une journée d'une clarté exquise; une brise tiède soufflait de la mer ; du côté le plus rapproché de la vallée retentissait le roulement sourd et fondu d'un *tambour-belai*, et le refrain d'une chanson africaine. Une troupe de manœuvres traçait un nouveau sentier jusqu au sommet d'un morne, l'ancien chemin ayant été balayé par des pluies récentes. L'intendant avait déterminé la direction à suivre, et tracé des zigzags avec des cordes. Et les ouvriers descendaient lentement en une double file : ils chantaient tous, et, de leurs bêches et de leurs battes, ils battaient la mesure au rythme des tambours. Parfois ils jetaient leurs bêches en l'air, et les rattrapaient, ou bien ils se les lançaient les uns aux autres, sans perdre la cadence du mouvement. Une jeune fille, la petite Chryalinde, portait un plateau chargé de tasses d'étain, de *dabannes* d'eau et d'un pichet de liqueur. Elle versait à boire à tous dans les moments de répit, car il faisait chaud à travailler... Youma chercha des yeux à la tête de la colonne, une grande silhouette vêtue d'une chemise de cotonnade bleue, et de pantalons de canevas blanc. Mais Gabriel était invisible. Marius, un autre esclave, le remplaçait il surveillait le travail, guettant les serpents.

Plus que trois jours ! Ensuite elle quitterait Anse-Marine, et elle ne verrait plus Gabriel. Ils allaient retourner à la ville monotone et chaude pendant le mois le plus monotone et le plus chaud de l'année. Gabriel le savait-il?... Était-ce parce qu'il avait appris son prochain départ qu'elle ne le voyait pas parmi les ouvriers?... Youma devinait que s'il savait, il trouverait bien moyen de lui parler...

Au moment même où elle éprouvait le désir de le voir, Gabriel apparut devant la maison. Il lui fit signe de laisser l'enfant et de le rejoindre.

Il lui posa doucement la main sur l'épaule et lui murmura :

— Le maître m'a tout raconté ce matin... Il va vous enlever à nous?

— Oui, — répondit-elle tristement, — nous retournons à la ville.

— Quand ça?

— Lundi prochain.

— Et il n'est que jeudi ! — dit-il avec un sourire étrange. — Doudoux, vous savez qu'une fois qu'ils vous auront ramenée en ville, ils ne vous laisseront plus jamais me revoir, plus jamais. Oui, vous le savez !

— Mais, Gabriel, — répondit-elle d'une voix qui s'étranglait, blessée par le ton de supplication de ses paroles, — que puis-je faire? Il n'y a pas de moyen !

— Si, il y a un moyen, — interrompit Gabriel, presque durement.

Étonné elle le regarda, et un espoir, nouveau et vague, pointa dans ses grands yeux.

— Il y a un moyen, ma fille, — répéta Gabriel, si vous êtes brave. Regardez !

Du doigt il désigna un point au delà de la vallée, au-dessus de la mer, vers le nord-est, où surgissait une forme d'une beauté fantastique, — visible seulement par le beau temps. Du cercle pourpré de l'Océan, la silhouette de la Dominique se découpait sur le jour améthyste, couronnée de surnaturelles cimes violettes, au-dessus desquelles s'enroulaient des nuages, pareilles à une lumineuse ouate d'or.

— Doudoux, on arriverait là-bas, en une seule nuit, — murmura-t-il, en surveillant le visage de Youma.

Elle comprit ce qu'il voulait dire... La liberté attendait l'esclave qui poserait le pied sur le sol britannique !

— Gabriel ! — appela la voix de l'intendant.

— *Eli !* — cria-t-il en réponse. — Penses-y ma fille, — dit-il tout bas à Youma, — *chongé, chongé bien, ché !*

— Gabriel ! — cria une deuxième fois l'intendant.

— *Ka vini !* — dit Gabriel en courant où on l'appelait.

Youma regagna sa place habituelle, sous la véranda, où Mayotte jouait avec un petit chat noir. Elle entendit à peine

le rire de l'enfant, qui cherchait gaîment à lui faire remarquer les gambades comiques de l'animal. Elle lui répondit machinalement, comme à demi éveillée. Son regard était toujours fixé sur l'apparition qui brillait à l'horizon et dont la vaporeuse beauté tentait son désir. Et tandis qu'elle la contemplait l'île prit lentement une pâleur diaphane, et commença à s'effacer dans l'immense clarté.

Puis à mesure que le soleil montait dans le ciel, elle disparut mystérieusement : et il ne resta plus que la mer claire et mouvante, et le dôme pur du ciel d'été...

Pourtant le lumineux souvenir violet de la vision s'attarda en elle, et pénétra toute sa pensée. Ce jour-là elle ne revit plus Gabriel. Il sembla l'éviter exprès, pour lui laisser le temps de réfléchir.

(*La fin prochainement.*)

LAFCADIO HEARN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MARC LOGÉ.

TROUPES COLONIALES

NOS FORCES IGNORÉES

La guerre se prolonge. La campagne d'hiver est certaine et les espoirs, sinon les plus optimistes, du moins les plus autorisés et les plus raisonnables, ne conçoivent guère la mort de la Bête avant un an, peut-être davantage. Sans doute elle s'épuise ; son sang fuit par mille blessures; mais le nôtre coule aussi, et nous devons l'économiser. Or, quelle est aujourd'hui la situation de nos effectifs?

Disons tout de suite qu'elle est bonne. Nous n'avons, Dieu merci, connu la crise du nombre que pendant la paix. Ce n'est pas un des moindres mérites du Temporisateur qui tient en ses mains patientes nos destinées, d'avoir en pleine guerre résolu le problème angoissant de jadis. Mais notre flot est au plein, et nous donne aujourd'hui son maximum de force, Ce n'est un secret pour personne que, de toutes nos classes normalement mobilisables, les deux plus anciennes (1887 et 1888) seules, n'ont pas été appelées. Si bien intentionnés que puissent être les soldats de ces classes, ils ne peuvent avoir l'élasticité des muscles ni la vigueur que nécessitera la reprise inévitable de la guerre de mouvement menant à la victoire. Pratiquement, ce sont deux classes « de remplacement »; moins nombreuses que les précédentes en raison du déchet vite croissant avec les années, elles peuvent tout

juste libérer des services de l'arrière moins de deux classes plus jeunes.

. . . . . .

. . . . . .

Or, devant nous s'ouvrent jusqu'au printemps huit mois de guerre d'usure, précédant vraisemblablement l'assaut final mené par des troupes de choc, spécialement ardentes; comment remplacer ceux qui auront disparu à cette date?

*
* *

Une des caractéristiques de cette guerre c'est le rôle considérable joué par les moyens de communication modernes. Supprimant en partie l'espace et le temps, ils ont aggloméré les forces dispersées aux quatre coins du monde. L'Angleterre, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, les Indes, le Canada, tous ces fils de l'Empire britannique mêlent leurs forces sur l'immense champ de bataille, depuis l'Yser jusqu'à l'océan Indien.

Or, nous aussi, nous disposons d'un empire. Seuls quelques manuels vétustes enseignent encore que la France est bornée au sud par la Méditerranée. Par delà ses eaux bleues, nous avons pris la charge de groupes humains participant désormais de notre vie, appelés à prospérer et à souffrir avec nous. Leur existence, leur destinée sont fonction des nôtres. A nous de les élever à une vie supérieure, et de les préserver de la domination de l'Allemagne, qui, partout, s'est montrée si dure aux indigènes, et qui ne voit dans ses colonies que matière à exploitation. Nous avons donc le droit, — et pas seulement un droit de maître, — de requérir l'aide de nos sujets, puisque leur intérêt se confond avec le nôtre.

Quelle part de l'effort commun leur avons-nous demandée? Une part vraiment bien minime.

Dans nos possessions et protectorats d'outre-mer, vivent à l'ombre de notre drapeau, des populations indigènes réparties comme il suit :

Algérie	4 740 526
Tunisie (statistique générale de la Tunisie)	1 740 000
Maroc (partie occupée)	2 300 000
A reporter	8 780 526

Report.....		8 780 526
Afrique Occidentale française :		
Sénégal.....	1 238 739	10 758 920
Mauritanie.....	250 000	
Haut-Sénégal-Niger.....	5 090 253	
Guinée.....	1 922 277	
Côte d'Ivoire.....	1 359 426	
Dahomey.....	898 225	
Afrique Équatoriale française :		
Gabon.....	258 733	5 602 416
Moyen Congo.....	900 534	
Oubanghi-Chari.....	310 769	
Territoire militaire du Tchad.....	2 632 380	
Territoires reconquis aux Allemands...	1 500 000	
Madagascar et Dépendances.....		3 130 498
Mayotte.....		93 739
Côte française des Somalis.....		5 232
Établissements de l'Inde.....		225 423
Indo-Chine :		
Cochinchine.....	2 866 467	14 250 293
Cambodge.....	1 524 750	
Tonkin.....	6 067 751	
Annam.....	2 984 988	
Laos.....	638 471	
Kouang-Tchéou-Van.....	167 866	
		42 847 047

Ces chiffres, extraits des statistiques officielles, appellent quelques commentaires. Ils ne comprennent pas les vieilles colonies ; celles-ci ont été, depuis 1912, soumises, sur leur demande, à la loi de recrutement française. En outre, ils ont été arrêtés en 1911, et certains, concernant l'Afrique noire, sur des calculs remontant à 1905 et 1906. Or, en quelques points, il a été possible de mesurer l'accroissement extrêmement rapide du peuplement de l'Afrique noire, depuis que nous lui avons apporté la paix, la vaccination et un bien-être relatif. Ce peuplement paraît devoir doubler en un laps de temps un peu supérieur à vingt-sept ans, mais sûrement inférieur à trente. De 1905 à 1915, c'est dix ans : soit un tiers d'augmentation.

Puis, les recensements sont fiscaux. Je m'explique : en France même, on sait que la population officielle est généralement inférieure à la réalité : si une ville, d'un recensement à l'autre, dépasse un nombre déterminé d'habitants, elle est rangée dans une classe supérieure, et ses charges, impôts, traitements des fonctionnaires, etc., augmentent en proportion.

Pour cette raison, elle a intérêt à réduire le nombre de ses ressortissants. L'écart n'est jamais très considérable, car le contrôle de l'état civil existe. Or, dans les pays d'outre-mer, rien qui ressemble à l'état civil; l'administré, astreint à la capitation, possède cent moyens de se dérober à une autorité qui, taxant et percevant sous sa responsabilité propre, n'a nul intérêt à compliquer sa tâche. Au fond, on est d'accord de part et d'autre pour ne se faire réciproquement nulle peine, même légère. Il en résulte que le recensement est d'une approximation fort élastique, variable selon les mailles plus ou moins larges du réseau administratif.

En fait, l'expérience a prouvé — en Afrique Occidentale notamment — que les chiffres sur lesquels on tablait en 1911, et qui se sont accrus depuis, étaient déjà d'un tiers trop faibles. Si les évaluations sont plus serrées pour l'Afrique du Nord, et même pour l'Indo-Chine, en revanche elles le sont infiniment moins en Afrique Équatoriale. La Côte française des Somalis, qui ressort au total pour 5 232 habitants, est en état, d'après les remarquables travaux du lieutenant d'infanterie coloniale Depui, de fournir plusieurs bataillons par an.

Enfin, je ne vois nulle difficulté à escompter, dans la mesure du possible, les contingents que les habitants du Togo[1] et du Cameroun[2] voudront bien nous offrir, en vue des belles revanches qu'ils ont, eux aussi, à prendre sur les Allemands, leurs maîtres d'hier. Laissons de côté notre Afrique du Nord, dont l'organisation n'est pas à forme coloniale ; nous sommes très certainement au-dessous du vrai, en fixant à 35 millions la totalité des ressources humaines dont nous disposons en Afrique noire et en Extrême Orient.

1. Un million environ.

2. 2 540 000.

Exploitée à l'européenne, cette matière recrutable devrait rendre 3 500 000 soldats. Qu'en avons-nous tiré?

Comme il ne nous est pas possible de donner un chiffre, disons seulement : un contingent très faible. Qu'on en défalque près des deux tiers maintenus outre-mer, soit pour assurer une sécurité locale, que rien ne trouble, soit pour achever la conquête des colonies allemandes, on est en droit de conclure qu'au rebours de l'exemple impérial anglais, l'aide militaire venue de ces possessions est à peu près nulle. Pourquoi nous en sommes-nous tenus là ? Plus on regarde au fond des choses et moins on aperçoit de réponse valable à cette question.

Deux causes seulement pourraient justifier notre extrême discrétion dans l'emploi de nos forces indigènes : leur infériorité devant d'aussi redoutables adversaires que les Allemands ; les difficultés de recrutement.

Les seules troupes indigènes que nous ayons importées viennent d'Afrique : Algéro-Tunisiens, Marocains et troupes noires. Des Algéro-Tunisiens — les *turcos* — il est superflu de parler. C'est leur seconde campagne d'Allemagne, et nos ennemis se souviennent encore de leurs anciens de Wissembourg, noirs pour les trois cinquièmes, soit dit en passant. L'éloge des Marocains, lui non plus, n'est pas à faire. Leurs services éclatants de la Marne à Arras les égalent aux meilleures troupes..... Les Africains du Nord sont donc hors de cause.

Parce qu'elles étaient moins connues, que leur utilisation en Europe avait soulevé de passionnées polémiques, les troupes noires ont excité d'abord plus de défiance . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Vinrent ensuite les magnifiques bataillons d'Algérie et du Maroc, corps homogènes, admirablement entraînés par le dressage intensif pratiqué dans les postes du Sud et par d'incessantes campagnes..... Ils furent excellents.

Voici quelques jugements typiques de chefs de corps :

Le soldat sénégalais a prouvé depuis le commencement de la guerre franco-allemande qu'il n'avait rien perdu de son aptitude guerrière. Le feu de l'artillerie, particulièrement de la grosse, ainsi que ses effets étaient inconnus de lui. Il n'en a ressenti aucune surprise et on peut même dire qu'il s'en est amusé. Journellement, le bataillon était arrosé, à Reims, nuit et jour, par des bordées de shrapnells et d'obus de gros calibre. Dès le deuxième jour, les noirs s'en amusaient et jamais, malgré les avertissements qui leur étaient donnés, ils ne s'en sont abrités lorsqu'ils étaient hors de leurs tranchées. Plusieurs ont été blessés, d'autres ont été tués, un caporal a eu la tête emportée : pas une fois, l'artillerie n'a obligé les Sénégalais à un mouvement de recul...

Espérant les terroriser, les Allemands, chaque fois qu'ils se sont trouvés en face d'eux aux tranchées ou en rase campagne, ont concentré sur eux toute leur artillerie disponible. Jamais les hommes n'ont reculé. Chose curieuse, ils ont appliqué d'eux-mêmes ce qu'on leur avait appris en garnison, et c'est par la fuite en avant qu'ils cherchaient à se soustraire au feu de l'artillerie ennemie. A plusieurs reprises, j'ai entendu des hommes dire : « L'artillerie fait beaucoup de bruit, mais n'y a pas beaucoup mal. Si marmites touchent Sénégalais, lui y a mort ; mais lui à peu près tout seul et c'est que li bon Dieu l'aura voulu. »

Dans toutes les attaques des tranchées allemandes, ils ont poussé de l'avant sous le feu d'artillerie le plus violent jusqu'aux fils de fer de l'ennemi.

Plus loin, le même chef de corps déclare que ce « bataillon pouvait être mis en parallèle avec n'importe quel bataillon de chasseurs. En marche, en stationnement, au combat, il a émerveillé tous ceux qui l'approchaient et il tenait haut la main le premier rang parmi les troupes de son entourage immédiat. »

Un autre officier supérieur écrit :

Les deux bataillons noirs que j'avais l'honneur de commander (le premier venant du Maroc, le second venant d'Algérie) ont été placés dans des tranchées ébauchées, le jour même de leur arrivée sur le front. Dès le premier jour, ils ont fait très bonne figure et ont repoussé les attaques allemandes tout aussi bien que les autres troupes que je commandais dans un secteur près de Reims. J'ajoute qu'ils ont fait, dès le début, meilleure figure que certaines troupes françaises. Ils se sont mis tout de suite à cette guerre spéciale et le bataillon .... a su leur faire faire en très peu de temps des tranchées

mieux conditionnées que celles de certaines autres troupes de mon secteur (les tranchées de ce bataillon se trouvaient en rase campagne). Chaque fois que nos Sénégalais ont eu à attaquer, ils l'ont fait avec l'ardeur qui les caractérise...

En un mot, ces troupes noires sont excellentes pour la guerre européenne, si on sait les employer et si les officiers qui les commandent sont à la hauteur de leur tâche : tout est là.

Ces appréciations pourraient se répéter pour les cinq autres bataillons qui complétèrent avec les trois précédents le petit groupe de troupes noires dont nous disposions au début des hostilités.

Corroborons tous les témoignages par celui-ci, qui n'est pas suspect et qui, à lui seul, vaut tous ceux que nous pourrions invoquer : dans une étude consacrée à l'armée française, le correspondant de guerre de la *Gazette de Francfort*, M. Walter Oertel, décerne à nos soldats noirs ce certificat de bonne conduite : « Les Sénégalais sont également d'excellents tireurs et se battent en général très bien [1]. »

Quant aux soldats jaunes, la guerre russo-japonaise a montré ce qu'on peut attendre de ces races qui étaient réputées, il y a un quart de siècle seulement, entièrement réfractaires aux choses militaires. Nous avons eu d'ailleurs la preuve de la fausseté de cette opinion dans le rôle des régiments de tirailleurs annamites et des compagnies chinoises pendant la conquête du Tonkin. Nous avons pu constater nous-mêmes, par la bravoure et la fidélité à leurs chefs qu'ont constamment témoignées les célèbres Pavillons-Noirs, de la valeur très réelle des soldats des hautes régions et des confins chinois. Il est, en outre, fort aisé de donner aux troupes d'Indo-Chine une armature solide en ouvrant largement l'accès à l'épaulette aux officiers d'origine annamite. Les forces tirées d'Indo-Chine prendraient ainsi une âme nationale, et quelque chose de cette force morale qui fut le secret de la victoire japonaise. Au surplus, à cette même place, la question a été longuement étudiée par l'homme du monde qui la connaît le mieux, le général de division Pennequin, lequel, débarqué sous-lieute-

1. Cité par *le Matin* du 27 décembre 1914.

nant en Indo-Chine en 1878, y a terminé sa glorieuse carrière coloniale comme commandant supérieur des troupes, en février 1913.

A défaut d'expériences faites au cours de la guerre actuelle, citons cette appréciation des troupes indo-chinoises émise par M. Messimy :

> L'éloge de nos troupes indigènes, tirailleurs annamites et tonkinois n'est pas à faire. Les qualités de bravoure, de discipline, de résistance physique dont ils ont déjà donné tant de preuves sous notre commandement sont trop connues pour qu'il y ait lieu d'y insister [1].

Il n'est pas de raison pour que celles des populations de Madagascar qui ont gardé le type primitif, très voisin de celui des peuplades noires de l'Afrique centrale, ne donnent pas des résultats comparables. En ce qui a trait à notre Afrique Équatoriale, il suffit de remarquer que les Belges tirent de populations toutes semblables leurs 30 000 hommes de milice locale; qu'à l'heure actuelle, nous luttons péniblement, au Cameroun, avec l'élite de nos tirailleurs sénégalais, contre des forces noires recrutées par les Allemands dans ce pays; que les premiers essais de recrutement congolais, tentés notamment par M. le général Goullet, avaient donné toute satisfaction. Nous pouvons donc conclure que notre Afrique Équatoriale peut et doit, tout comme sa voisine, l'Afrique Occidentale, apporter à la défense nationale sa quote-part, sans qu'on soit fondé à douter *a priori* de la valeur des ressources qu'elle offre. Notons par ailleurs que la question de l'acclimatement, qui pourrait faire hésiter, ne se posera pas pour une troupe indigène, si on l'appelle d'abord à participer aux opérations du printemps et de l'été.

*
* *

Passons maintenant à la seconde objection : difficulté de recrutement. Celle-ci n'est guère plus sérieuse. Les modalités du système de recrutement appliqué en nos diverses colonies sont différentes, et réglées par décrets spéciaux à chacune

1. *Notre œuvre coloniale*, par A. Messimy, 1910, p. 177.

d'elles. Mais elles se ramènent toutes soit au service obligatoire, soit à l'engagement volontaire, à vrai dire mal rémunéré.

Il importe toutefois de ne pas se payer de mots. Que peut bien représenter le mot « obligatoire » dans des pays où la base même de l'obligation manque : je veux dire l'état civil? On sait combien de Français lui échappaient ces dernières années en dépit des précautions minutieuses que prend l'état civil. Des voix autorisées, comme celle de M. Ch. Humbert, dénonçaient peu avant la guerre les 70 000 insoumis passés à travers les mailles du filet. Joignez-y les omis, les « fuyards » de toute espèce, et vous aurez 10 p. 100 environ des effectifs de paix. Qu'on juge de ce que peuvent être les mêmes causes en des pays où l'autorité locale s'exerce sans gendarmes, sans télégraphe, sans communications, sans ce catalogue qu'est l'état civil et par l'intermédiaire de fonctionnaires résidant à des journées de marche des extrémités de leurs circonscriptions administratives. L'obligation s'est donc toujours traduite dans la pratique par la contrainte imposée aux seuls chefs des communautés indigènes d'avoir à fournir un certain contingent, ce qui était, pour la communauté, un pur sacrifice, sans compensation comme sans but. Voici ce qu'en dit M. Messimy, à propos de l'Indo-Chine :

> Les recrues étaient désignées par les notables parmi la classe la plus pauvre de la population ; les indigènes ainsi choisis étaient souvent amenés devant la commission contre leur gré, et il en résultait de nombreuses désertions dans les premiers mois qui suivaient l'incorporation.

A mêmes causes, mêmes effets. Des décrets de 1911 et 1914 ont introduit en Afrique Occidentale et en Afrique Équatoriale le système de l'obligation. Les résultats s'en sont immédiatement fait sentir. La qualité des contingents a aussitôt baissé et le métier militaire, qui était jusqu'alors recherché, a tendu à perdre toute popularité. Peut-être au surplus l'autorité coloniale a-t-elle tout simplement cherché à limiter les demandes de la métropole en faisant craindre que leur multiplicité ne provoquât des révoltes.

En fait, dès que, la guerre déclarée, il a fallu reconstituer

les effectifs des bataillons noirs engagés en Europe, dont l'emploi et par suite le renouvellement n'avaient pas été prévus, on a procédé d'urgence à coups de télégrammes et, disons-le, de force. Qu'on imagine l'effet que peut produire en des villages de paysans, totalement étrangers à une guerre ignorée et lointaine, livrés à leurs travaux agricoles habituels, l'apparition du recruteur exigeant qu'un certain nombre d'habitants quittent sur l'heure père, femme, enfants pour le suivre. Telle est pourtant la physionomie de l'opération. Faut-il s'étonner qu'on ait vu se produire dans les troupes noires des maux jusqu'alors ignorés : désertion, mauvais recrutement, indiscipline, même grave et collective.

Pourtant, faut-il rejeter l'idée même de l'obligation? Non pas. D'abord, elle pose un principe : elle habitue l'indigène à cette idée qu'il doit en échange de la paix qu'il goûte, de l'enrichissement qu'il en tire, un certain impôt qui n'est pas tout en écus, et cela dans l'intérêt d'une grande famille dont il est, à un titre imprécis à ses yeux, un membre éloigné tout de même. Il sait fort bien que, du temps où il était livré à lui seul, ses chefs exigeaient le même impôt du sang avec une dureté autrement impérieuse que celle que nous y apportons. Le principe de l'obligation a donc du bon et il serait fâcheux de le laisser tomber en désuétude. Il peut servir dans un cas particulier de mauvaise volonté démontrée. Mais en général, dans ces pays où l'autorité blanche s'exerce faiblement, à grande distance, la loi demeure un vain mot. Elle donne ce qu'elle peut et c'est tout. Elle a donné ce qu'elle a pu en Afrique noire et il faut chercher autre chose. Quoi?

La solution en a été fort clairement indiquée par les faits mêmes : puisque l'obligation ne suffit pas, faisons appel à l'engagement volontaire. Les résultats qu'il a fournis ont toujours été excellents quant à la qualité des hommes. Quant au nombre, s'il ne s'est pas accru aussi vite que nos besoins, c'est bien notre faute. Pour attirer, il fallait offrir. Or, au fur et à mesure qu'on allait, on offrait moins. Le nombre d'amateurs toutefois ne baissait point, au contraire, mais il demeurait insuffisant, ce qui nous avait acheminés tout naturellement à adopter le principe économique de l'obligation.

Il eût suffi pourtant de peu pour donner tout son rende-

ment au système excellent de l'engagement. Des preuves surabondantes démontrent que l'indigène aime le service : la plus frappante est le nombre sans cesse croissant des rengagements : 75 p. 100 environ pour les bataillons noirs après les campagnes du Maroc ; 33 p. 100 en Indo-Chine. Quand la mission de recrutement des troupes noires du général Mangin parcourut l'A. O. F. en 1910-1911, elle était officiellement autorisée à promettre aux indigènes : 1° l'engagement volontaire ; 2° le paiement immédiat de la prime d'engagement (permettant au volontaire de prendre femme en payant la dot demandée) ; 3° un congé avec voyage gratuit jusqu'au village natal entre deux rengagements de quatre ans ; 4° la retraite à douze ans de services. Le contact direct de la mission avec la population dans des palabres qui parfois rassemblèrent, a dit le général Mangin[1], des milliers d'auditeurs, donna des résultats qui stupéfièrent les autorités locales, toujours en quête d'une main-d'œuvre trop peu payée. On vit quatre administrateurs du Mossi, vaste région peuplée de 2 millions d'habitants environ, déclarer officiellement qu'ils se chargeraient d'obtenir et d'entretenir, en cas de besoin, un effectif de ..... hommes ; l'administrateur de Faranah estima que les moyens mis en œuvre eussent suffi « à dépeupler son cercle ». Le Gouverneur du Dahomey, M. Malan, admettait pour sa colonie, peuplée de 800 000 âmes, ... recrues. Les indigènes des campagnes — non des villes — sénégalaises, chefs en tête, consentaient à ce qu'on leur demandait. Bref, sans pression, par le simple appel à la bonne volonté, et après discussion raisonnable et publique, le général Mangin avait trouvé, en la seule A. O. F., un total probable supérieur à ..... hommes par an. Le tirailleur noir accomplit en moyenne huit années de services. C'eût été une armée noire de ..... soldats de métier assurée.

Mais les promesses faites ne furent pas tenues et nous en sommes restés au contingent actuel. Il est vrai que le recrutement obligatoire, ne s'adressant pas à la même clientèle, n'a guère touché à nos vraies ressources, à la masse d'hommes qui serait venue à nous volontairement.

Comment en obtenir sur-le-champ tout ce qu'elle peut

1. Conférence faite à l'*Afrique française* en décembre 1910.

rendre. Nous n'avons pas le choix : il faut parler à l'intérêt. En l'espèce, il n'est pas simple. Il y a l'intérêt de l'engagé : prendre femme et fonder sa famille ; sa prime, immédiatement payée, y pourvoira. Il y a aussi l'intérêt de son chef de famille, indispensable à satisfaire.

Le *paterfamilias*, c'est, en pays noir, un personnage considérable. Il est le survivant, l'ancien, devenu maître d'une cellule sociale dont il a charge et qu'il administre. Dans ces sociétés qui n'ont guère conçu d'échelon supérieur à la *gens*, au plus au canton, au « pays » de l'ancienne France, la famille a pris une force sans équivalence. Son chef y exerce tous les droits, car il doit pourvoir à toutes les nécessités. Or, quand nous avons fait appel au jeune homme, d'office ou de plein gré, nous avons enlevé un de ses membres à la famille, sans compensation pour la perte subie. Si bien que, toujours, nous avons trouvé devant nous, soumis en apparence, mais sournoisement hostile, le chef de cette famille non indemnisée. Celui-là aussi, il nous faut le gagner.

Ainsi se dégagent nettement les considérations qui doivent nous guider. Elles découlent d'un sentiment respectable entre tous et cher par excellence au noir : l'amour de la famille, ascendante et descendante. Si nous réparons dans la première la perte sèche d'un homme et si nous assurons à la seconde le moyen de vivre, nous aurons résolu le problème. Il s'agit d'étendre à l'Afrique la pratique de l'allocation aux femmes des mobilisés. Seulement ici, elle est à partager entre le chef de famille et la femme du soldat. Donnons à l'un et à l'autre une indemnité journalière de 0 fr. 50, et, en cas de mort, une pension à partager entre l'un et l'autre ; assurons une retraite honorable aux mutilés ; nous aurons à la fois satisfait la justice et nos besoins militaires, car à l'autorité nous aurons substitué un agent autrement actif : la puissance de l'argent.

Elle est, dans ces pays sans numéraire, formidable. Qu'on songe qu'une solde de 20 francs par mois suffit au Mossi à faire vivre comme un pacha un garde de milice : il peut avoir deux ou trois femmes, un ou plusieurs chevaux et sa valetaille. Il n'est pas de campagne en Afrique où une large subsistance dépasse un ou deux sous par jour. Dans les villes,

hormis certains ports où touchent les paquebots européens, une vie luxueuse se mène avec 10 ou 12 francs par mois. Le tirailleur actuel n'a pas de disponibilités comparables, et cependant sa femme, toujours coquettement vêtue, porte pagnes de soie, bijoux d'argent et même d'or. Dans l'escarcelle du chef de *gens*, pour 10 volontaires, 150 francs vont tomber chaque mois. Pour cette rente, il vendrait toute sa famille. L'affaire deviendrait immorale si l'on ne savait justement que l'obstacle véritable aux engagements volontaires a toujours été l'opposition obstinée du vieillard, *laudator temporis acti*. « Alors, disait l'un d'eux au cours d'un palabre, la nuit tombée, le fils s'en va sans avoir dit adieu au père. »

***

J'ai parlé spécialement de l'Afrique noire parce qu'elle est appelée à fournir les plus gros effectifs. Mais le même principe jouerait en Indo-Chine ou à Madagascar. Il ne s'agit donc que de l'appliquer en vue du rendement maximum.

La première chose à faire est d'en répandre à profusion l'idée dans le public indigène, d'organiser par conséquent une réclame aussi intense, aussi insistante que possible. Nous venons d'assister à une opération de ce genre dont le résultat paradoxal a dépassé toutes les attentes : j'entends la création de l'armée britannique. En un pays, non point antimilitariste, mais antimilitaire, où toute activité en quête d'emploi trouve travail et rémunération, on a pu, en un an, lever et armer 3 millions de volontaires. Qui l'eût cru? Mais aussi quelle admirable méthode, quel art de sollicitation, quelle obsession perpétuelle s'imposant au récalcitrant!... Or notre autorité coloniale n'a pas aujourd'hui de devoir plus sacré que de s'employer à semblable tâche. Par tous les moyens, palabres dans les lieux publics, tournées administratives, elle doit s'efforcer de semer les paroles d'où lèveront les moissons de soldats. Elle n'a pas d'autre façon — et celle-ci est excellente — de prendre sa part d'une guerre où elle n'a pas le droit de rester simple spectatrice, où ses intérêts immédiats sont engagés. On voit la suite du système : tout édifice administratif transformé en bureau de recrutement ; derrière chaque guichet, chaque table, tout

fonctionnaire devenu délégué de l'autorité militaire. Appliquée avec une conscience suffisante, nul ne peut fixer de limite au rendement de la méthode : un demi-million de fusils en ligne au printemps prochain, peut-être davantage.

L'imprévu, l'énormité du chiffre fait surgir immédiatement d'autres questions : comment encadrer ce flot d'hommes?

Avant de répondre, faisons d'abord quelques constatations. Le nouvel examen des anciens réformés, puis la loi Dalbiez ont ramené sous les drapeaux environ 700 000 hommes sur lesquels on ne comptait pas. Nous avions d'autre part commencé la guerre avec un déficit de ..... lieutenants ou sous-lieutenants. On sait les pertes en officiers que nous ont coûté les premiers mois de guerre. Aujourd'hui, néanmoins, ces 700 000 soldats sont absorbés dans les cadres. Avons-nous pour cela résolu un problème surhumain? Non point : songeons à l'Angleterre qui sut créer non seulement les effectifs, mais les cadres en même temps.

La guerre nourrit la guerre, Nos armées contiennent aujourd'hui toutes les jeunes classes qui, en temps de paix, nous auraient donné les élèves des grandes écoles et des officiers de réserve. Comment pourraient-ils apprendre mieux leur métier qu'en vivant toute une année sous les marmites allemandes? Or, de général à sous-lieutenant, la pépinière d'un grade est naturellement le grade inférieur et le renouvellement du grade le plus bas, celui de chef de section, est le plus important. 500 000 hommes exigent 6 000 chefs de section. A qui fera-t-on croire que, sur un effectif combattant de 2 millions d'hommes, la France ne puisse, en cas pressant, trouver 6 000 jeunes gens capables de mener, d'enlever hardiment 50 soldats, — ce à quoi se réduit presque le rôle de chef de section.

Disons d'ailleurs que l'encadrement possède dans nos troupes de métier des ressources encore si amples, que chez certaines, en dépit des pertes sévères, la seule venue des réservistes retraités a suffi à combler à peu près tous les vides. Des cadres européens, non certes, nous n'en manquerons point, maintenant surtout que toutes nos jeunes classes sont instruites. Le tout est de les adapter immédiatement, dès le premier jour, à la troupe qu'ils devront commander.

Toutefois les troupes d'outre-mer possèdent un cadre indigène et celui-ci est moins facile à trouver. La formation de ce chef-d'œuvre de bravoure, d'autorité et de dignité qu'est un sergent sénégalais est une tâche longue : il y faut des fatigues, des campagnes, du sang versé ; on devrait donc puiser jusqu'aux dernières ressources dans les 13 bataillons du Marco, aguerris déjà et anciens de service, dans les 5 à 6 000 tirailleurs qui mènent au Cameroun les combats au canon et à la mitrailleuse, que notre légèreté coloniale s'était dispensée de prévoir. Enfin, il faudrait faire appel à la fierté, à l'autorité des fils de grandes familles noires, qui, dans nos rangs, paient aujourd'hui largement de leurs personnes : le fils de Mademba, *fama* (roi) de Sansanding, blessé, cité, attend son épaulette ; un fils de Samory, Mande Touré, adjudant, a obtenu aux Dardanelles une admirable citation ; un fils de Behanzin et un fils de Dinah Salifou sont, dit-on, lieutenants. En Indo-Chine, le problème n'a pas la même acuité ; le général Pennequin l'a étudié dans son projet d'armée annamite et tout fait croire qu'il serait aisé de trouver dans cette race intelligente tous les éléments d'un encadrement en sous-officiers et même, pour une part, en officiers subalternes.

Les autres problèmes, armement, habillement, équipement, sont de pure organisation. Certains peuvent être délicats, aucun n'apparaît insoluble : ils se ramènent tous au fond à une question d'argent.

Il n'est, bien entendu, pas possible, de lever d'un seul coup un demi-million d'hommes. Cette opération dépend de conditions inéluctables, notamment la distance et les voies de communication. On pourrait, dès aujourd'hui, par un simple câblogramme, donner connaissance aux gouvernements locaux des moyens nouveaux de recrutement mis à leur disposition ; mais cet ordre n'arriverait guère qu'après une quinzaine aux postes éloignés de l'A. O. F., après des semaines aux extrémités de l'Afrique Équatoriale. Par suite, s'il peut s'exécuter sur l'heure au voisinage des chemins de fer et des lignes télégraphiques, il ne porterait d'effet général que peu à peu. D'où, dans les pays rapprochés de la mer, un afflux successif par région, d'ailleurs facile à prévoir et régler. Concurremment, de France, l'organisation suivrait les mêmes étapes et les cadres seraient expé-

diés graduellement aux garnisons fixées. Il faut évidemment à une telle affaire, que la paix eût dû préparer, un cerveau organisateur. Mais après les miracles que la France a faits au cours de cette guerre, il faudrait désespérer de son clair génie si, de ses fils lointains accourus à son appel, elle ne savait tirer, au jour du péril, les soldats qu'il lui faut.

X...

GENS DE MER[1]

QUATRIÈME PARTIE

XIX

Un grand mois épuisa tous ses jours. Sohec vivait sa vie calme. Chaque dimanche, les cloches appelaient les fidèles, qui entraient à l'église, emplissaient la nef, écoutaient le prêche, suivaient la messe et se répandaient une heure après sur la place, puis disparaissaient dans les maisons. Autrement les rues et les ruelles restaient livrées au silence. Par rares intervalles, une silhouette de femme ou d'homme se déplaçait un instant. Un chien flairait la terre, un chat ensommeillé s'étirait, une poule picorait dans la poussière. Les pêcheurs envahissaient, aux marées, le Rebarquère, descendaient au Piot, remontaient le poisson, allaient boire au débit. Les enfants chantaient l'alphabet à l'école ou jouaient devant le Calvaire. Le piéton apportait une fois le jour, de la poste de Murzac, quelques lettres de gars au service de la marine de l'État, et deux ou trois journaux, que l'abbé Rèze et M. Merrien lisaient.

Au delà, d'un côté, c'étaient la lande et la mer, avec les variations lumineuses des heures, la candeur des aubes, l'ago-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juillet, 1er, 15 août et 1er sept. 1915.

nie des couchants. Les bestiaux de la ferme des Darges paissaient dans les enclos. Des pies et des corbeaux volaient et s'abattaient. Le feu aux lueurs rouges et vertes s'allumait et s'éteignait. De l'autre côté, c'étaient la colline et la terre, les arbres et le moulin du Rohec, la rivière Saint-Martial qui serpentait, la route sinueuse reliant par plus de vingt kilomètres d'étape Vannes, ou, à l'inverse, la Roche-Bernard, sur la Vilaine.

Sohec, dans cette étendue de sol et d'eau, limitée par l'horizon circulaire soutenant le ciel, Sohec végétait comme une plante maigre de pierre, de plâtre et d'ardoises. Isolés au bout du canton, les gens ne songeaient à rien qu'au manger et au boire, à la religion, au gain modique. Ils étaient prisonniers de leurs maisons, de leurs habitudes, de leurs existences. Ils ne cherchaient pas à changer.

Boulhuec se taisait, maintenant, pour ne pas nuire au commerce de sa mère. Il fallait qu'il eût bu une topette de vulnéraire en plus de son compte pour menacer encore les filles sortant de l'ouvroir, les garçons sautant au cheval fondu, ou injurier le syndic. Il semblait accepter son sort, ou s'y résigner. Et Jorace, martelant le fer rouge, le voyait moins souvent rôder auprès du Rebarquère, en guettant les passages de Rose... La torpeur de Sohec avait abattu sa violence d'infirme. Il s'assagissait, occupé à tendre des lignes sur la côte, ou à saisir les anguilles gluantes cachées sous les pierres, après la marée. Le forgeron le disait à Madhouas :

— Boulhuec avait eu une fureur légitime, mais il ne faudrait pas lui en garder rancune ; il n'était pas méchant comme il en prenait l'air.

C'était fini le temps des injures à Pourru, et personne ne s'en souvenait, pas même lui, peut-être.

Aussi, ce fut une stupeur, comme un coup de tonnerre dans un ciel pur, lorsque Jorace et des pêcheurs qui battaient les cartes, avec Boulhuec, à ce moment-là, chez la Fitte, virent arriver la veuve Isert. Sa coiffe était toute dérangée par la vivacité de sa course. Elle crocha sa main sur la clenche et pesa. La porte s'ouvrit. Elle entra, toute colère, dans la salle obscure, et d'abord ne distingua pas les choses ni les gens. Il lui fallut reprendre haleine, tant elle avait marché vite. Dès

qu'elle fut introduite, elle cria dans la figure de la Gutte ahurie, qui essuyait des bols. Sa voix âpre tremblait de fureur.

— La Fitte est là?

— Oui, dame, — fit l'autre.

— Fais-la un peu venir, que je lui dise un mot !

On voyait aisément à son ton qu'elle ne plaisantait pas, branlant sa tête à cheveux gris, et tous les gars présents songèrent tout de suite à son défunt si calme, qu'elle secouait ainsi, au su de tous, en maîtresse femme qu'elle était. Sa douleur de mère et d'épouse ne lui faisait pas négliger complètement son intérêt, et d'avoir perdu à la fois mari et fille, d'avoir souvent les yeux humides ne l'empêchait pas de songer à son dû et de faire le nécessaire pour l'obtenir. Elle avait servi, domestique, autrefois à la ville et connaissait les choses. On ne lui en remontrait pas et elle semblait inébranlable, solide, taillée en force, comme un homme.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? — s'inquièta la Fitte, en paraissant sur le seuil d'arrière, haute et noire dans le jour qui l'enveloppait.

Les deux femmes se mesurèrent du regard avant de combattre. Elles se valaient, d'un aspect pareil de commères robustes, dures ainsi que les poutres majeures, larges, l'œil petit, le front bombé, la bouche mince, et la taille pleine, sous les cottes. Les marins les observaient en silence, certains d'apprendre du neuf.

— Avance, qu'on te dit, — cria la Isert, — voilà une lettre de monsieur Podras, ma fille, et qui en dit long.

— Le conseiller général?

— Lui-même. Écoute un peu : qu'il a su que j'avais à revenir un secours de trente francs. Tu peux voir, c'est porté dessus. Eh bien? où donc qu'ils sont, mes trente francs? Hein? En sais-tu quelque chose, toi, dis voir?

— Dame, non, je n'en sais rien.

L'indignation blémit les pommettes de la réclamante. Elle se campa, le cou tendu, ramassa d'un geste l'attention de tous les présents, avant de s'exclamer, puis elle attaqua. Elle apportait la justice et la vérité qu'elle plaçait en face de la faute et du mensonge, haussant la voix, vidant sa colère amassée dans sa maison solitaire, à ne rien voir venir, ni consolations, ni

argent, depuis un mois. Elle avait reçu, déjà, les bonnes paroles du syndic et de la commissionnaire, les paroles d'espoir encourageant à la patience et à la résignation. Mais elle n'était pas une de celles qui se laissent faire. Elle casserait tout, s'il le fallait, pour son droit. Et aussi sûre d'elle que de la fourberie de la Fitte et de Pourru, elle explosait, maintenant qu'elle avait la preuve, sa lettre, qu'elle brandissait. Elle en criait les termes, éclatants de lumière pour elle et pour tous. Elle trouvait brusquement des mots qui faisaient balle, prompts et durs, d'autres plus légers, s'éparpillant en grenaille, et, sous la mitraille verbeuse lancée par sa bouche infatigable, grondaient en sourdine, comme un son de canon, lointains encore, les mots qu'elle ne disait pas et qui bourdonnaient dans sa tête, les mots qui auraient abattu sur la figure de l'adversaire sa conviction du vol dont elle était victime, elle après d'autres, qu'elle venait venger.

Son homme mort, sa fille morte, c'était de l'argent à revenir, une pension, des secours. La Marine devait. Et la Marine payait !

— Je lui avais écrit, moi, à monsieur Podras, — hurlait-elle, — pour savoir de lui la vérité, et que je m'étonnais de ne rien recevoir de la Marine, et puis tout. Je mettais les choses sur mon papier, oui, dame, comme c'était, et je lui demandais de faire les démarches. Ça n'a pas traîné, tu vois. Voilà sa réponse ! Il met que mon secours de trente francs a été touché à Vannes par la veuve Fitte, mandataire des gens de mer, et qu'il est content de me l'annoncer. Un secours d'urgence, entends-tu? Alors, où c'est qu'il est, cet argent-là?

Elle dévisageait la commissionnaire, crispée à son comptoir. Elle triomphait. Le témoignage venu de l'extérieur, hors du bourg, avait une force incomparable. Ce n'était pas le racontar de n'importe qui, d'une commère au lavoir, ou d'un pêcheur de moules. C'était l'écrit d'une personne sérieuse, considérable : le conseiller général, qui voyait le préfet, était quelqu'un. Il ne parlait pas pour s'amuser, celui-là, ou pour causer préjudice. Il disait ce qu'il avait appris, pas plus, pour rendre service. Alors, tant pis pour ceux que cela gênait ! Elle avait son droit, elle, femme Isert, de réclamer. Et même, elle était bonne de ne pas se plaindre du retard. C'était cela qui l'amenait, et

avec raison peut-être, mais elle écouterait les explications, s'il il y en avait.

— D'abord, — commença la Fitte, — tu n'as pas besoin de crier pour t'expliquer. On dirait qu'on t'a écorché la peau vive. Et puis, tu pouvais bien venir me trouver sans remuer les bras comme tu fais. Ce n'est déjà pas si gentil d'avoir un espion contre Pourru et moi. Je vois bien ce que tu veux, va, et personne n'en sera la dupe : c'est les choses qui recommencent contre le syndic, pour le perdre. Mais on verra ton affaire. On n'a pas tout dans la tête, tu penses bien, et, si on a oublié de te remettre ton argent, tu l'auras, sans avoir besoin d'avoir peur.

Mais l'autre sentit la victoire, et l'indécision de la réponse. Elle insista.

— C'est tout de suite que je le veux ! Voilà assez que j'attends, peut-être? Je ne sors pas d'ici sans mes dix écus.

Elle voyait sur les bancs les hommes attentifs. Boulhuec ricanait et l'encourageait à petits coups approbatifs du col. Les autres, ne sachant que penser, gardaient des mines gênées, les yeux clignants. Plusieurs avaient signé la pétition pour le syndic, et la veuve le savait, mais cela ne l'arrêtait pas. Sa certitude était profonde et soutenait sa rancune de bafouée. Elle refusait tout, tout atermoiement nouveau, tenace et hargneuse, excitée par la lutte, prête à griffer, s'il le fallait, à se battre même, le corps projeté en avant, menaçant de la tête calée dans ses épaules arrondies.

La Fitte s'encolérait aussi, dépitée et confuse, l'œil allumé. La querelle emplissait le cabaret de ses reprises criardes. Devant la porte restée ouverte, le petit Touce, curieux, se dandinait, la figure ébahie d'attention. La tranquillité du bourg entier, assoupi dans sa quiétude, mais vivant et guetteur, semblait faire silence pour mieux entendre. Le sort de chacun se débattait entre ces deux partenaires. Tout à l'heure, la chose serait sue, se répandrait parmi les maisons, pénétrerait partout. Le débat était vital. L'une ou l'autre devait vaincre, sur-le-champ, et elles le sentaient toutes deux. Il y allait de cent intérêts informulés, de la confiance à accorder ou à refuser, définitivement. Les mots allaient tuer quelqu'un et faire naître l'état nouveau pour tous les membres du pré-

posat. La gêne ambiante allait disparaître, et déjà, on sentait un fléchissement. La Fitte se troublait, reculait.

— Je peux te donner quelque chose, — dit-elle, — si tu en as besoin, et pour t'obliger. Nous compterons après. Veux-tu dix francs?

— C'est tout qu'il me faut, je te dis !

— Comme t'y vas !

— Sûr ! Je demande ma justice, vois-tu, la bonne ! Ça ne te plaît pas. Tant pis ! Ah, garce ! Y a assez qu'on attend ! Qu'est-ce que tu croyais donc? Tu m'as volée, volée, volée ! Je te dis, moi, si nul n'y songe, et tout le monde le saura. Je ne mâche pas ma langue pour te parler. Toi et Pourru, c'est de la même graine, qu'on vous donnerait la confession à votre mine, dame, et que vous ne valez rien de rien. T'es une pas grand'chose, et tu vas payer ! C'est fini de rire, saleté ! Voleuse !

Les buveurs se réjouissaient. Ils retrouvaient la parole. La veuve les persuadait. Il leur avait fallu le temps de comprendre. A présent, ils voyaient clair, ils savaient, et ils étaient fâchés d'avoir hésité, honteux de leur niaiserie. Ils se levaient, rouleurs, jetaient leur monnaie sur les tables, partaient. Des marchandes de poisson posaient contre le mur leurs corbeilles vides, avant d'entrer, et assistaient à la fin de la scène. Ils les renseignaient.

— Quelle entêtée ! — rugissait la Fitte, en étalant les pièces. — Gare si tu te trompes, ce ne sera plus la peine de compter sur Pourru pour s'occuper de toi, tu penses? Ton homme s'est noyé en me devant. C'est-y pour boire qu'il empruntait mes sous? Dis? Ton homme, oui, ton homme, que tu ne raccommodais pas, au vu de tous, et qui se promenait quasi avec les jambes à l'air. Que c'était une pitié et qu'il vaut mieux qu'il soit mort !

— Il y a assez longtemps que tu lanternes, dame, — railla l'autre, en ramassant les écus, — il fallait que ça finisse un jour. Tu nous prenais pour plus bêtes qu'on n'est.

Boulhuee, lent et sournois, sortait en traînant sa béquille. La joie brûlait dans son regard méchant.

— Ce qu'il y a? — expliquait-il aux coureuses de route, interdites et n'osant commander la goutte qu'elles venaient

boire. — Il y a que la veuve d'Isert, qui s'est noyé avec Clémence, menace des gendarmes la Fitte et Pourru. Elle a une lettre de monsieur Podras, le conseiller général, qui suffirait pour conduire en prison bien des gens. Voilà !

Et il se tournait encore pour féliciter la victorieuse, qu'il avait conseillée lui-même en secret, pour sa démarche.

— Bravo ! C'est comme ça qu'il faut faire ! Ça va être aux honnêtes gens de rire. T'as bien agi. Ce sera mon tour avant peu.

La femme marchait, fière et agitée, traversant le groupe en rumeur des arrivantes. Puis elle avisait la Grégam, cassée par l'âge, et l'abordait.

— Faut réclamer aussi, toi !

Elle disait sa victoire, dans la joie de la réussite, montrant son pécule, au creux de sa paume, nommait les témoins, qui avaient vu. On l'entourait, gesticulante, enfiévrée et les yeux guettaient l'envol des mots sur les lèvres. Les têtes hochaient, l'envie descendait dans les cœurs d'avoir soi aussi sa part du butin, la reprise de l'argent venu de la Marine maternelle et lointaine, soustrait par fraude. Les objections se dispersaient au souffle de l'évidence, comme la fumée s'effiloche au vent de la mer. La preuve du dol s'avérait, s'imposait aux esprits. On se sentait victime, créancier de la faillite enfin prononcée. Chacun et chacune, renseignés, portaient désormais cette vérité nouvelle, indiscutable : l'accusation contre Pourru était juste. Il volait les gens de mer ! La Fitte avait avoué, elle payait, elle remboursait. Il fallait se hâter pour profiter. Instantanément, ainsi que l'air pénètre, l'incident récité s'infiltrait, entrait dans les maisons, réjouissait les couseuses embusquées derrière leurs fenêtres à carreaux troubles, réveillait les vieux chauffant leurs membres froids près des cendres, animait les causeries des laveuses tapant le linge dans la rivière Saint-Martial, gagnait du terrain, emplissait le bourg. L'abbé Rèze l'apprenait au presbytère, l'instituteur, à l'école, M. Merrien, au château, La grosse Dréan, qui revenait de Morzac, et montait en soufflant le raidillon au long du cimetière, l'avait su de Potrec le boucher, la vieille Boulhuec l'entendait d'un retraité, en arrachant des moules aux rochers. Une voix mystérieuse et multiple colportait rapidement, la vérité, par les rues

et les ruelles, à travers les clos et les murs, chassait les hésitations, ressuscitait les souvenirs. Les partisans de Pourru perdaient pied, abandonnaient leurs arguments favorables, écrasés par l'accusation victorieuse. Leurs objections tombaient mortes. En vain rappelaient-ils sa conduite lors de l'échouage de la *V. 2208*. Il semblait à tous qu'il n'eût pas de mérite, et que c'était louche, déjà, qu'il eût ainsi payé de sa personne. Les plus hostiles disaient qu'il voulait savoir plus tôt le sort des naufragés, pour profiter de leur décès, établir ses dossiers, ramasser l'argent. Il devenait capable de tous les crimes, haï soudain pour sa duplicité plus que pour ses exactions.

Car on se repentait d'avoir été crédule, aveugle et sourd, malgré les avertissements, d'avoir méconnu Boulhuec, plus malin que tous, et qui savait. On discutait les suites à prévoir, le mépris à la bouche; les violences sortaient des gosiers, pressées de venger l'affront, la misère, la trahison. On se sentait solidaires, du même troupeau tondu par le mauvais berger, depuis si longtemps que les fils avaient succédé aux pères, sous la même exploitation éhontée, sans protester, sans se plaindre, dans l'accoutumance d'une soumission qui soulevait à présent le dégoût. Celui-ci se souvenait de la dette contractée chez la Fitte, pour suppléer au secours refusé ; celui-là pensait au lopin de terre vendu pour payer la dépense d'une maladie soudaine. L'un avait gémi de la modicité d'une pension, l'autre n'avait pu réparer sa barque. Tous les maux, toutes les souffrances venaient du syndic prévaricateur, étaient de son fait, de sa gestion coupable... Et tous se croyaient frustrés d'une somme que le temps avait grossie, et dont le chiffre restait ignoré.

On répétait, pour bien se convaincre, la défense piteuse de la Fitte, puis sa reddition, qui avouait. Et l'on calculait que la chose ne saurait en rester là et que, bientôt, sans doute, les gendarmes allaient s'en mêler. On les voyait venir, sombres et rayés de blanc, frapper à la porte, monter l'escalier, exécuter les ordres. Pourru partirait entre leurs uniformes, à grand scandale, la tête basse. On le conduirait à Vannes, en prison. Il tomberait comme dans un trou et l'on serait délivré de sa honte, contagieuse et malpropre, qui souillait Sohec.

Le châtiment de la loi, évoqué, palpitait autour des fronts songeurs, fatal et formidable, dans son appareil de juges, de tribunal et de geôliers. L'air qu'on respirerait après serait nouveau, purifié, comme si une chose malodorante, découverte, eût été enlevée et enfouie. On avait besoin de le savoir puni, d'être vengé. Vengé d'avoir été crédule, d'avoir souffert, d'avoir peiné, d'avoir lutté, vengé des privations, des mauvaises pêches, des dettes et des deuils. On s'associait, francs et honnêtes, contre le fourbe et le voleur. On le huait, et nul ne trouvait plus, sous l'outrage de la révélation, la pensée d'une excuse possible, ou le pardon. La haine germait, semée dans les cœurs comme la graine par le vent dans les terres, changeait les âmes et s'exhalait en paroles, dans les conciliabules épars ici ou là, au coin des rues, aux angles des ruelles, au dehors et au dedans des maisons. Le bourg entier frémissait ainsi qu'un être frappé qui geint, tout bas, la plainte de sa blessure. L'âme commune était prête pour vouloir l'exécution.

XX

C'est le matin, z'au point du jour,
Qu'on fait le branle-bas, z'au fifre et au tambour.
Dans leur hamac, si y en a qui s'attardent,
L'capitaine d'arme y dit : Attends que j'te r'garde !
C'lui-là, qu'il aura pris son nom,
C'lui-là n'en aura pas, du vin dans son bidon !

— Un deux ! — cria Dréan.

C'lui-là, qu'il aura pris son nom,
C'lui-là n'en aura pas, du vin dans son bidon !

— Ah ! Je l'ai assez chantée, celle-là et d'autres, dame, sur les voiliers ! C'était le bon temps. On savait ce que c'était que les bordées, garce !

— On les disait bien aussi, va, nous autres, fit Madhouas en levant la tête, tout en serrant entre deux doigts les mailles rompues de la drague.

Le monde commence à déjeuner,
Faut nous voir l'un et l'autre nous mettre à béquiller !
Mais, attention ! Tout un chacun qui gueule,
L'capitaine d'arme, il le met sur sa feuille...

— Voilà ce que c'est de partir vite, coupa le patron ; je n'ai pas ma carotte, et j'en suis tout gêné. Vivement qu Angeloc arrive pour retourner en prendre !

Désiré acheva.

C'lui-là, dont auquel il prend l'nom,
C'lui-là n'en aura pas, du vin dans son bidon !

Il s'appliquait à son ouvrage, accroupi, les jambes croisées sur le sable des berges du Piot. Alignées, les barques flottaient au jusant, et les équipages préparaient les chaluts et les voiles. Les petites lames du flot clapotaient sur les rives en les léchant. Par delà les marais, la lande onduleuse se teintait, du violet au bleu tendre, parsemée des rares bouquets d'arbres maigres et roux. Au loin, derrière, Sohec campait près de l'église ses maisons basses, et, plus loin encore, tache à peine distincte dans la grisaille, Murzac se devinait, au bout d'une lieu de terrain. Madhouas mâchonnait entre les dents sa chansonnette.

Pour le dîner, quand vient midi,
On chique la légume, suivant l'jour que c'est-y.
Le vendredi, c'est le jour du fromage,
Et si l'pauvr' matelot y dit : Ah ! Quel dommage !
L'officier, qui passe sur le pont,
Lui dit : T'en auras pas, du vin dans ton bidon !

— Tiens ! Le voilà, Angeloc ! — s'écria Dréan, en guettant un point noir mobile sur la route.

Il le suivit du regard, qui passait les marais, puis prenait le raccourci en faisant lever sous ses pas les lourdes pies.

— Oui, — dit Madhouas tranquille, — le voilà.

Demain, nous serons à Toulon,
Là qui y en a toujours du vin plein les bidons !

Le mousse approchait. D'autres hommes quittaient le bourg, dévalaient vers le Piot. C'étaient les pêcheurs qui venaient à la marée, pour prendre la mer.

Nous en irons chacun chez notr' hôtesse,
Qui nous fera cinquante politesses,
Buvons, mes amis, buvons donc...

Le chant traînait sur les lèvres de Désiré, bourdonnait, à l'allure lente de la rêverie du gars. L'hôtesse, c'était Rose, pardi !

Et y en aura toujours du vin plein les bidons !

Sur la *V. 3010*, la grand'voile grimpa pesamment sur le mât et s'éploya, toute rouge.

C'lui-là, qu'il a fait la chanson,

Puis la misaine s'étala à son tour. Un grincement aigu de chaîne strida.

C'lui-là, c'est Chenu, un gabier d'artimon.

Et, la première, la vieille barque froissa l'eau unie, en glissant dessus.

C'était un soir, qu'étant en pénitence,
Au sec dans les haubans, pour avoir fait bombance,

Les deux hommes regardèrent passer les camarades.

Avoir liché sans permission,
Du vin qu'il en restait dans le fond d'un bidon !

— Dépêche-toi un peu ! — criait Dréan au mousse qui apparaissait au tournant !

— Ah ! bien ! Vous ne savez pas, — s'exclama celui-ci, — Y a du beau !

Du vin qu'il en restait dans le fond d'un bidon !

— Va donc me chercher de la carotte... — commença le patron.

Mais il s'interrompit et resta béant à regarder Angeloc, dont toute la figure paraissait changée.

— Qu'est-ce qu'il dit donc? — fit-il à Madhouas, qui leva le nez.

— Il y a, — cria le gamin en courant, — que la veuve Isert

a menacé la Fitte des gendarmes, et qu'elle avait un papier.

Et, d'une seule haleine, il expliqua l'aventure, comment la Isert avait écrit à Podras, le conseiller général, et la réponse qu'elle en avait reçue, que la mandataire avait touché trente francs pour elle, et avait dû les lui rendre, devant tout le monde, Jorace, Boulhuec et les autres, qui étaient au débit. Désiré restait stupéfait à l'entendre, la poitrine serrée d'émotion.

— Et tu dis que la Fitte a payé? — questionnait le patron.

— Comme je vous vois. Trente francs !

Madhouas se le fit répéter encore, pour bien le croire. Une sorte de masse pesante semblait passer sur sa tête et l'hébétait. Il regardait le porteur de mauvaise nouvelle avec une telle anxiété qu'il lui faisait peur. La terre tournait autour de lui, comme s'il avait été au centre d'un manège; il ne voyait plus que le temps était beau et qu'une à une, les barques filaient dans le Piot, couvrant et découvrant à mesure, de leurs voiles rouges, les maisons éloignées de Sohec et la grande tour carrée des Gloses. Il était étourdi comme un homme ivre. Car brusquement, lui aussi, il ne pouvait plus douter de la culpabilité de Pourru devant l'aveu de sa complice. Et Rose se trouvait atteinte. Rose, sa pure idole parfumée, trois fois sainte, enfermée au fond de son cœur dans un tabernacle secret, tombait d'un seul coup, brisée sous l'opprobre, liée à des misérables, fille et nièce de voleurs. Cela lui causait encore plus de stupeur que de peine. Il avait l'effroi et l'angoisse que cela fût seulement possible. Et il sentait que c'était vrai, sans comprendre. C'était. Cela existait. C'était inouï, mais certain, absolu : le syndic volait. Ce n'était plus Boulhuec jaloux qui l'accusait. C'était un homme honorable, une autorité, M. Podras, un riche. La Fitte remboursait.

— Alors? — dit-il.

— C'est tout, — répliqua Angeloc, — mais d'autres réclameront, pour sûr.

— Oui, mais alors, quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

Il ne savait plus bien ce qu'il disait, ni ce qu'il demandait. Il aurait voulu qu'on l'éveillât d'un mauvais cauchemar, qu'on le rassurât, d'un mot, en lui disant qu'il se trompait, que tout était faux, qu'il y avait erreur, mensonge et calomnie,

et il n'entendait rien que les derniers détails accusateurs tombés de la bouche du gamin. La certitude s'ancrait dans son cerveau, impérieuse. Il l'avait en lui, lui, Madhouas, qui serrait les poings quand il se retenait pour ne pas écraser les détracteurs du syndic... Il aurait voulu se meurtrir pour châtier sa foi involontaire dans le mal. Mais Pourru était coupable. Mille faits ténus, repoussés comme futiles, accouraient, se groupaient. La vérité était aussi lumineuse que le ciel en ce moment.

— Ah bien ! — grommelait Dréan, — ça fera du train, dame !

— Y a déjà du monde pour en causer, — déclara le mousse.

— C'est bon, embarque ! Si tu veux, Madhouas, c'est le temps.

Désiré les suivit, tous deux, qui se hissaient à bord. Il faisait, pour les aider au départ, les gestes machinaux, tirant sur les filins, halant les vergues, tendant la fune. Mais, tandis que la barque prenait le flot et sortait de la jetée, tandis qu'elle bondissait sur l'écume de la passe et qu'elle filait droit sur l'île Dumet en longeant Piriac, l'âme du matelot fuyait vers la terre, traversait la lande, entrait dans le bourg, jusqu'à la rencontre de la silhouette chérie entre toutes, qui avait de grands yeux innocents, une bouche aux lèvres rouges, et toute une séduction candide, adorable. Il se portait au-devant pour la défendre, avec un besoin instinctif de mettre sa force au service de cette faiblesse, prêt à la secourir, sans rien lui demander en échange que d'être supporté pour cette tâche librement voulue.

Et pourtant, il ne ressentait aucune pitié pour le syndic et ne cherchait pas à atténuer sa faute. Pourru lui faisait horreur, ainsi qu'un être faux et dangereux. Il ne voulait ni l'excuser, ni le comprendre. Il le sentait coupable davantage, parce qu'il était le chef, et il éprouvait à son égard le même sentiment douloureux qu'il avait eu déjà, au service, en voyant la sotte forfaiture d'un gradé, rendu voleur par la passion du jeu. Cela dérangeait son honnêteté native, c'était étranger à sa conscience. C'était monstrueux. Il le constatait, il ne pouvait l'expliquer.

Il devinait bien que ses compagnons silencieux suivaient

des songes pareils, au-dessus des clapotis légers de l'eau verte et calme. Il leur sentait au cœur la même colère triste qui emplissait le sien contre le traître. Chacun, dans Sohec, devait être amoindri et furieux, un peu déshonoré et sot, à la fois. Mais il avait, de plus que les autres, la blessure saignante faite à sa Rose, quelque chose qui pleurait doucement en lui, goutte à goutte...

Le refus du syndic devenait compréhensible. Il ne voulait pas de gendre, pas de témoin dans sa maison, qui pût un jour constater ses vols. Il voulait être le maître d'arranger ses papiers, d'y inscrire à sa volonté, de garder son profit déshonnête, dépouillant les gens. Pour cela, il repoussait l'amoureux d'un geste de mépris, simple et brutal, sans même fournir de raisons. Et, pardi ! lesquelles aurait-il pu donner, dans sa honte? Voleur ! C'était un voleur ! Madhouas se le répétait.

— Pourru, le syndic, est un voleur !

La chose était énorme et couvrait tout ce qui n'était pas elle. La mer n'était plus la mer, belle et changeante.

— Pourru est un voleur !

Les vagues le criaient en s'étirant, voluptueuses et inquiètes. Les mâts, en grinçant au roulis, le scandaient. Les vergues gémissaient, les voiles claquaient...

— Voleur !

Le vent courait...

— Voleur !

Les barques s'essaimaient dans le golfe. Mais tout disparaissait sous la hantise. Madhouas fixait le pont humide, arqué sous ses jambes bottées, le corps à l'abandon, l'âme chavirée comme le canot d'Isert, l'autre jour. L'obsession lui martelait le crâne.

— Pourru, le syndic, est un voleur !

Et, près de lui, Dréan commandait la manœuvre, inclinait la barre, faisait délier les garcettes. Qu'est-ce qu'il disait, à faire? Qu'est-ce qu'Angeloc fredonnait entre ses dents? Pourquoi le regardaient-ils? N'y avait-il pas des yeux, dans les remous de l'eau, qui regardaient aussi ? N'y avait-il pas des bouches qui susurraient l'accusation, sans cesse, comme une musique?

— Pourru est un voleur !

Mais depuis quand cela dure? Est-ce qu'on saura? Est-ce qu'on ne s'est pas trompé, aussi? A-t-on bien vu?

— Angeloc?

— Quoi?

— Alors, elle n'avait pas payé la veuve d'Isert?

— Non, dame, depuis un mois.

Ainsi, il ne peut y avoir de doute. On sent bien les choses qui sont vraies. Elles ne vous entrent pas dans la poitrine pareilles aux autres. Elles font tout de suite leur trou et se logent, on ne peut plus les arracher. On n'a même pas besoin qu'on vous les explique ; on y croit parce qu'elles sont vraies. Quoi? Peut-on les oublier, après qu'on les a sues? On sent bien qu'elles ont croché en pleine viande, et qu'elles tiennent au cœur. Est-ce qu'on peut épouser Rose, maintenant, sans être complice? Est-ce que ça ne fait pas pitié, ce déshonneur? Est-ce que les Madhouas ont volé, de père en fils, depuis les aïeux des temps, qui dorment leur sommeil de justes dans le cimetière, jusqu'au père qui les a rejoints, voilà dix ans déjà, péri en mer? Aurait-on pu, à celui-là, reprocher une peccadille seulement? Et pourquoi a-t-il fait cela, Pourru? C'est donc si tentant, la honte? On peut donc y entraîner ses enfants, sans rien sentir dans son ventre qui s'agite?

— Madhouas !

— Eh ben, quoi? Madhouas !

— A hisser !

C'est bon. On s'y met. On se penche sur la fune ruisselante, qui remonte ; on tourne le treuil à pleins muscles, hardi ! et l'on souffle, et l'on gémit, et l'on se crispe. Le chalut affleure, hardi ! et han ! han ! ahan ! Fi de garce ! Tire, amène !

Le poisson grouille. Belle affaire :

— Pourru est un voleur !

Quand même ! Oui, la pêche sera bonne et gros le profit. Trois mois encore de cette vie de chien, sans répit, malgré les gerçures qui fendent la peau, sous le sel, malgré la fatigue, malgré les nuits blanches, les heures longues, le danger, le vent, la pluie, et l'ombre, et le soleil, le froid et le chaud, et Désiré pourrait acheter sa barque, à crédit, la commander à Concarneau, avec ses beaux mâts en bon bois rouge de Nor-

vège, avec un pont solide et des apparaux neufs. Il serait patron, à son tour, aurait la moitié de la recette pour la barque, sa part, et la moitié du menu pour sa femme. Il paierait les Invalides, le vin de marée, la marchande, tiendrait la barre, ferait hisser les voiles, les carguer, prendrait son corps mort dans le Piot, à la suite des autres. Ce serait l'aisance presque, et la sécurité du lendemain. Il avait combiné cela, lui, pour les accordailles. Est-ce que ça n'aurait pas été joli, de dire à la Rose :

— Dès que je t'ai vue, je t'ai voulue. C'était au baptême de la *V. 2208*. Voilà ma barque, à présent. En veux-tu être marraine, et femme du patron?

C'était sûr qu'elle le voudrait bien, et avec une fierté, encore, que tout avouait à l'avance et qu'elle ne songeait pas à cacher. Les jours auraient coulé bien paisibles ensuite, avec du bonheur à rendre jaloux. Un beau foyer bien propret, qu'elle aurait tenu si net, coquette comme elle l'était. Et que ça ferait plaisir de la voir, si fine, sous sa coiffe neuve d'épousée, rougissante. Et tout cela qui passait dans la tête de Madhouas, en rêves imprécis mais doux, des formes de petits marmots trébuchant dans les jambes, à la rentrée, et farfouillant dans la barbe râpeuse, de leurs menottes roses comme sont les fleurs des haies, le bec tout humide et la frimousse barbouillée.

Ah, malheur !

Est-ce qu'il y a vraiment une justice du bon Dieu, qu'on en parle toujours, et qu'il arrive des coups pareils? Est-ce que vraiment, si le Dieu du ciel était juste, il permettrait tout cela? Et pourtant, fallait-il donner tort à la Isert, pauvre femme tant éprouvée et déjà si à plaindre? C'était son bien qu'on lui enlevait, qu'on lui volait, que Pourru lui volait, comme à d'autres, lui, syndic, gras à lard, rougeaud, suant la santé, brusque comme un qui n'a rien à se reprocher et qui peut rudoyer les gens. Bien sûr qu'elle avait eu raison, cette femme, et que la chose n'en resterait pas là. On en jasait. L'autorité allait se mettre en mouvement, enquêter et sévir. C'était du propre.

Ah ! Rose ! Rose ! si jolie, si gracieuse et si douce, aimante, bien sûr, et qui languissait de la séparation. Comme elle allait souffrir, la tendre fleur, humiliée et honteuse, n'osant se mon-

trer, toute amollie par les larmes. Le monde la mépriserait en méprisant son père et chacun lui jetterait la pierre. Comme les commères jalouses allaient s'en donner !

Fi de garce ! Halte-là ! Le premier qui y touche trouvera Madhouas. Après tout, est-elle responsable? Qu'on la laisse tranquille, ou gare ! Et que le Boulhuec ne s'avise pas de ricaner par triomphe, lui aussi ! S'il a droit à quelque chose, qu'il réclame, qu'il fasse valoir sa plainte ! Mais qu'il en reste là ! C'est bien assez du malheur qui arrive sans qu'il y mêle sa gausserie sournoise. Et même, qu'on n'aie pas la preuve qu'il a conduit toute la manigance, ce dont il est bien capable, car il en adviendrait quelque atout pour son compte...

— Pare à virer ! — crie Dréan.

Change l'écoute, Angeloc. On va rentrer. On va savoir le fin de l'histoire. Il y aura assez de parleurs pour donner les détails. On sera fixé. C'est loin. C'est là-bas, au delà du phare, derrière le Piot, près la tour des Gloses, qui pointe, que sont Pourru le voleur, sa maison aux marches usées, l'inscription à moitié déteinte : *Syndic des Gens de Mer*, ses registres, ses dossiers, la preuve. Quand on aura doublé l'île de Belair, puis la pointe de Cofrenau, on n'en aura plus que pour une bonne demi-heure à entrer dans la passe. Le soleil tombe ; avant la nuit, on foulera du pied la place du Rebarquère, et, tandis que les marchandes pèseront le poisson et offriront leurs prix en criant, on apprendra ce qu'il faut apprendre pour être instruit de tout et se faire une opinion juste. Mais, d'avance, on sait bien ce que ce sera. On sait bien qu'on ne pourra pas faire que ce ce qui est ne soit, pas, et qu'il faudra accepter l'évidence.

— Pourru, le syndic, est un voleur !

Est-ce que Dréan, lui-même, qui parle si peu, ne le dit pas, après avoir compté le poisson, que le mousse a rangé par tailles dans les corbeilles.

— Ça ne te fait pas drôle, toi, Désiré, que Pourru soit un voleur?

Ah, fi de garce ! Si, cela fait drôle ! Si drôle que les yeux piquent, Saints du Paradis, comme s'il y avait presque des larmes pour y brouiller la vue, et que la mâchoire est tant serrée que les dents vont se briser, un peu plus. Si, cela fait

drôle, cela fait qu'on a comme des envies de sauter dans l'eau, là, devant la barque, pour arriver plus vite, se donner du mouvement et brasser la mer à furieux coups de coudes, pousser sur les roches, cramponner la côte et courir à toute haleine, par le travers de la lande, sans souci des pierres et des flaques, des talus, des herbes et des piquants, pour être tout près, dans le bruit, dans la certitude.

— Ah, si ! cela fait drôle, va, Dréan !

XXI

Serrée de tout le long de son corps contre la cloison, Rose sanglotait doucement. Elle avait entendu chaque cri, et la dispute résonnait encore dans sa tête.

— Il faudra tout payer, tout, tout et tout ! — criait Boulhuec exaspéré, en tapant le plancher de sa canne. — C'est plus des histoires qu'il faut. C'est de l'argent !

Et cela avait continué presque une heure, dans le bureau. Le syndic s'était défendu tout d'abord. Sa voix dominait celle de l'infirme, cherchant à lui imposer silence.

— Je ne me laisserai pas faire, — hurlait le boiteux, — on fera les comptes !

Son rire passait au travers des murs. Pourru grondait en vain, essayant de tenir tête. Mais il n'avait pas pu. Et il n'avait plus rien dit, lorsqu'il avait vu, par la fenêtre, Jorace, hors de sa forge, qui levait le nez, attentif, auprès de l'abbé Rèze, arrêté. La porte s'était ouverte. Boulhuec sortait, braillant dans l'escalier, et donnant, avant de descendre, de tels coups de poing sur la rampe, que la maison entière était ébranlée. Il lâchait encore une bordée de gros mots, effroyables, de ces mots ramassés dans les ports, qui semblent râcler les gorges vomissantes et s'étalent comme de la boue. Puis son pas clopinant frappait les marches de bois. Et, au seuil, il vociférait, devant les gamins allant à l'école qui formaient le cercle, et les approbanistes se rendant à l'ouvroir. La rue était pleine de sa clameur, jusqu'à ce que le recteur

s'interposât, chassant les enfants et les filles, et l'entraînant, lui, en tenant son bras.

Alors, un silence tragique avait succédé au tapage, comme le calme après la tempête. Mais Rose savait maintenant. Elle pantelait, avec une horrible sensation de blessure physique... Elle savait que les gens tenaient son père pour un voleur, que la Grégam, la vieille Isert et beaucoup d'autres l'accusaient de nourrir sa femme et sa fille et de faire des largesses avec l'argent des malheureux.

Tout le bourg hostile clamait son mépris. Boulhuec avait cité les noms. Celui-ci, celui-là, cet autre, celle dont le mari était mort, celle dont le fils avait disparu, et tous et toutes, victimes infortunées que la mer accablait, et que le syndic dépouillait. Il disait même des chiffres, des trente francs, des cinquante, des dix et des quinze, qui faisaient des sommes, des centaines de francs détournés, volés, depuis des ans et des ans. Et qu'il n'était pas étonnant que sa fille, elle, Rose, eût de si belles coiffes et fût si difficile dans le choix d'un galant, avec le magot amassé par le père !

Cela surtout la faisait souffrir. Elle avait un dégoût d'elle-même.

Car, d'abord, elle s'était révoltée, prête à bondir sur l'insulteur, pour lui cracher au visage.

— Tu es un naufrageur ! — glapissait Boulhuec, — et c'est au bagne qu'on envoie les naufrageurs !

Peut-on entendre de telles paroles et ne pas mourir sur le coup? Son père répondait. Mais par quelle violence, se débattant avec quel accent de rage impuissante? Il se défendait comme un coupable pris au piège, niait, discutait, au lieu de jeter dehors le misérable menteur, de le châtier... Puis, soudain, il avouait.

— Et puis, si je l'ai fait, et après?

— Ta fille est chassée de l'ouvroir, — reprenait l'autre. — C'est bien fait, et ce n'est pas fini. Les gendarmes viendront te prendre ; ils viendront ici avec leurs menottes, pour t'emmener comme un voleur !

C'est alors que le syndic s'était tu.

— Tu peux pleurer tes larmes de crocodile, — avait jeté l'infirme en partant, — tu rembourseras !

Tu peux pleurer ! Son père pleurait ! Son père ! Cette bonne figure aimée, souriante, joviale, lavée par des larmes ! Des larmes paternelles ! Quelles souffrance ! Et ne pouvoir courir à lui, l'enlacer, le consoler, ou pleurer avec lui, s'abîmer dans la même douleur, à bras joints, front contre front, joue contre joue, pour la même cause, supporter avec lui le lourd fardeau envoyé par le sort, l'apaiser, le redresser !

Rose ne le pouvait pas. Elle devinait son père acculé ainsi qu'une bête fauve fouaillée par son maître. Elle était épouvantée. Elle ne trouvait plus les mots qui forment les prières. Ses jambes étaient rompues, sa tête vide. Elle s'appuyait pour ne pas tomber, hébétée, molle comme une chiffe, la gorge serrée, malheureuse de savoir que ce qu'elle avait bu, ce qu'elle avait mangé, ce qui la vêtait, sa guimpe, sa jupe, sa coiffe et son fichu, tout ce qu'elle touchait, tout ce qu'elle voyait, avait une origine trouble et misérable, était l'épave de quelque victime rançonnée par son père, son père voleur !

C'était la raison véritable de son renvoi de l'ouvroir. Mademoiselle Merrien prétextait son amour pour Madhouas pour refuser de la voir. On la rayait d'abord de sa dignité de sacristaine et des réunions du conseil. Marianne prenait sa place et surveillait les petites. Puis, sur son refus, en confession, de choisir Dieu seul en chassant Désiré de son âme, on l'excluait tout à fait des Enfants de Marie, à grande honte. Elle n'avait plus de place marquée à l'église et se dissimulait dans un bas côté pour entendre la messe, n'osant lever les yeux de son livre et s'abîmant en prières éperdues. Il y avait deux mois déjà qu'elle n'avait pu obtenir l'absolution, deux mois qu'elle vivait dans le péché, avec ce poids sur la conscience, malgré son repentir et ses remords. Il y avait deux mois que chacune de ses fautes s'ajoutait aux premières, la surchargeant et l'étouffant. Et il y avait le même temps que ses compagnes ne lui souriaient plus et se détournaient d'elle. Elle était la brebis galeuse du troupeau.

Et maintenant? Sa tante Fitte volait ! Son père volait ! Sa mère?...

— Tu nourris ta femme et ta fille avec nos dépouilles...

Ta femme et ta fille? Elle, Rose, qu'elle fût coupable, elle le savait. Elle ne se plaignait pas d'être frappée. Elle avait

choisi Madhouas. Mais imaginer que son père volait, que ce n'était pas là une invention diabolique, était au-dessus de ses forces. Ou bien c'est que Dieu la punissait..

... Il y avait du temps qu'elle était immobile. Ses cheveux pesaient lourd à son crâne chaud. Ses yeux brûlaient. L'ombre, peu à peu, rétrécissait la pièce.

Elle n'osait remuer, faire connaître sa présence, ni sortir pour allumer la lampe dans la grande salle. Tout à l'heure, il lui faudrait revivre, pourtant, s'asseoir devant son assiette à la table familiale, regarder la figure de son père et de sa mère et répondre à leurs paroles. Il lui faudrait regarder le visage nouveau de son père dévoilé, le visage de son père voleur ! Oui, regarder le visage du père voleur, qui lui avait dit, lorsqu'on l'avait chassée de l'ouvroir :

— Tu veux donc amener le déshonneur dans cette maison respectée?

Il ne dirait plus cette phrase terrible. Mais elle la lirait encore dans ses yeux, dans son attitude.

Brusquement, elle tomba sur ses genoux, traça le signe de la croix sur elle, et implora :

— Notre Père, qui êtes aux cieux... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...

XXII

Boulhuec ne goûtait pas sans inquiétude l'orgueil d'avoir aidé la justice. Il n'avait pas été assez longtemps populaire et constatait un revirement singulier dans l'attitude générale à son égard. Après le premier enthousiasme, à voix tonnantes et à poings levés, le calme prudent s'était étendu sur les faces. Et Boulhuec appréhendait les périls de son rôle. Il était l'insurrection. Les gens l'avaient suivi, dans leur colère de dupes, approuvant sa conduite auprès de la veuve Isert. Puis, ils se réservaient, pour le reste. Leurs yeux conservaient le secret de leurs âmes hésitantes, alors même que leurs bouches grondaient encore les mots de violence.

D'abord, ils ne voulaient pas risquer une mauvaise affaire et se compromettre. Ils avaient à perdre en déplaisant à M. Merrien et au recteur, et ceux-ci soutenaient le syndic. L'abbé Rèze y avait fait allusion aux prêches, sans embarras, absolvant le coupable et imposant aux fidèles l'indulgence et le pardon, au nom de la commisération divine. Quant au maire, son attitude semblait plus nette encore, puisqu'il était venu ouvertement au débit faire un petit discours dans le même sens clément. L'un prenait ainsi les femmes pieuses, l'autre les hommes buveurs. Cela faisait réfléchir. En causant, opinions échangées, on s'apercevait que le silence convenait à l'histoire trouble. Pourru, protégé, rembourserait sans doute, et l'on oublierait. On préférerait se taire et voir venir. L'espoir du gain, seul, donnait à l'infirme protestataire une apparence d'autorité verbale. On le poussait en avant, et l'on restait derrière...

Il le comprenait et suppléait à sa sécurité apparente par une hardiesse outrée de langage. On le voyait aller et venir dans le bourg, toquant aux portes, clignant de l'œil devant les carreaux, arrêtant les matelots lorsqu'ils partaient au Piot, s'accoudant au parapet de la rivière Saint-Martial pour jaser aux laveuses, et disant son mot aux retraités aspirant l'air sur les seuils. Le débit lui manquait à présent, car il n'osait s'y aventurer, redoutant la fureur de la Fitte, qui l'aurait mis dehors sans tarder, avec sa vigueur de forte commère. Et, lorsqu'il n'y avait personne dans les rues, que les pêcheurs étaient en mer, les épouses à leurs besognes, les garçons à l'école et les filles à l'ouvroir, il ne savait vraiment plus que faire, seul entre les maisons. Les cantonniers connaissaient son récit et ne l'écoutaient plus, tassant la terre avec leurs demoiselles pour n'être pas surpris en défaut par M. Merrien, et les paysans, peinant dans leurs clos, ne voyaient pas d'un bon œil cet innoccupé stationner, le bavardage prêt aux lèvres. D'ailleurs, le litige ne les intéressait pas.

Et Boulhuec était contraint par toute cette ambiance. Il se sentait blâmé par la cure et par la mairie, suspect à beaucoup, antipathique à d'autres.

Il restait pour la plupart le petit Boulhuec, le bancroche, qui avait une rancune légitime. Plusieurs le prévenaient de

l'hostilité de Madhouas, qui en tenait pour Pourru. Seulement, l'infirme se vengeait le soir. Lorsque la nuit prenait le ciel et la terre, suspendant les regards des curieux, il entrait ici ou là, où il y avait veillée, derrière le linge opaque tendu aux châssis des fenêtres. Les voisins ne s'étaient pas assemblés pour l'attendre et l'hôte le recevait d'une salutation ordinaire. Le silence l'accompagnait et entrait avec lui. Les jeunes filles baissaient la voix pour se conter dans leur coin des secrets dont elles pouffaient, et les vieux tiraient sur leurs pipes, à joues creuses, les yeux guetteurs sous les paupières.

Boulhuec s'asseyait, et bientôt il parlait. Il parlait du syndic Pourru. Toute sa joie libre montait du fond de lui à sa bouche. Les mots se pressaient contre ses dents. Il ne cherchait pas ce qu'il avait à dire. Il libérait d'abondance ses arguments précis, et s'échauffait à s'entendre. Parfois, un contradicteur émettait à voix haute un détail, et la réplique partait, vive, soulevant comme un tourbillon de paroles. Les hommes s'animaient, pour ou contre, et les plus assurées des femmes, les matrones de bon âge, ni décrépites, ni jeunettes, lançaient, elles aussi, leurs phrases aigres, pour combattre ou approuver. L'argent, toujours, sonnait dans les propos. Son tintement clair picotait les cervelles, dans l'espoir indécis des pièces trébuchantes que l'audace pourrait valoir. Les calculs se faisaient, au maniement mutuel des chiffres, et les sommes modifiaient leur total à chaque observation présentée. Puis le désir et le regret luttaient ensemble. Les bouches se fermaient, les yeux restaient fixes. Et l'on n'entendait plus que Boulhuec, grognant après le recteur et le maire, qui se mettaient du côté des voleurs, pour spolier le pauvre monde.

On ne répondait plus, on ne protestait pas davantage. Le trouble gagnait. On songeait. Nul n'aurait pu dire qui avait raison, qui avait tort, mais Boulhuec allait trop loin, et on le laissait aller seul. Les têtes durcies n'avaient plus d'oreilles ni de langues. Les masques ne vivaient plus, ni les corps. On ne bougeait plus pour ne pas attirer l'attention, éviter la mise en cause directe, qui compromettrait. On ne perdait cependant pas une syllabe et on formait son opinion, jusqu'à ce que l'heure fût venue de la détente brusque pour le départ, la sortie du clair de la pièce pour rentrer dans l'obscur, et le retour

des ombres anonymes dans l'ombre ambiante des rues confondues et muettes. Alors, on s'en allait, par couples, enfermés de nuit. On rentrait chez soi, on poussait la targette. Et là, rassuré, on combinait de visiter dès le lendemain le syndic pour lui arracher une somme. On savait la chose possible. Ceux qui avaient essayé étaient revenus contents, et même n'ayant aucun droit, ni de secours, ni d'autre, par simple crainte inspirée et pour leur silence acheté, avaient eu des légumes, ou des saucisses du cochon tué la semaine d'avant. Autant de cadeaux pris, et aussi utiles pour soi que pour le voisin. Il fallait en user, durant le bon moment. Pourru devenait une épave. On se lançait sur l'épave, on allait au pillage. On y rêvait en montant au lit, et le rêve vous berçait sous la couette.

XXIII

La vie n'était plus tenable dans la maison du syndic. Il se souvenait du temps si lointain où il naviguait dans la flotte, insoucieux, jeune et gai. Il ne pensait pas au vol, dans ces époques-là, ni à rien de pareil. Il avait bonne allure de franc gars, et le mot pour faire rire les camarades. Son bateau était désarmé comme on le libérait, juste en même temps. Son grade de second maître lui avait valu une place d'auxiliaire, à Bordeaux. Encore du bon temps, avec les commis, sous un brave homme d'administrateur indulgent. Enfin la nomination deux ans après, à Sohec, et les ans succédant aux ans, un à un. Celui du mariage était dans les bons, celui de la venue de Rose aussi, et puis...

Et puis, c'était un cas qui se présentait, le premier. Un brevet de pension rendu, son titulaire mort, par la commission d'un hospice, la facilité d'un certificat de vie à établir par lui, syndic. Justement, il y avait des frais pour le baptême de la petite, et peu d'argent dans la tire-lire. Il y avait eu, quoi donc? Oui, on ne sait plus, un rhume, ou le toit à refaire cette année-là, quelque chose enfin. Et voilà que ce brevet survenait, quinze jours avant le trimestre. Le défunt n'était pas

du pays, ou, s'il en était, peut-être, c'est un autre après, qui n'en était pas. Toujours est-il que celui-là n'avait pas de parents. Alors, de fil en aiguille, d'idée en raison et de raison en idée, il avait machinalement fait le nécessaire pour toucher à la banque ce prochain trimestre de pension, qui tombait si près. Même qu'il allait à Vannes exprès pour cela. On le connaissait dans les bureaux. Il serrait des mains amies.

— Signe-moi donc ça, hein, qu'il faut que je touche pour un de mes paroissiens !

— Oui, donc.

Bon ! Voilà deux témoins trouvés, comme par hasard. La pièce est en règle. Le commissaire fait payer. On oublie le danger, quand il est passé. Après, le reste va de soi. Le baptême a lieu, en grande cérémonie. Quelle belle fête ! On ne s'y ennuie pas, pour sûr, on y boit, on y chante. La vie est douce. Oui, mais ensuite, dame, survient quelque accident. Une bouche de plus à nourrir, ça compte. C'est cent sous par ci, quarante par là, qu'on prend sur un secours. C'est une commission prélevée sur une demande, sur une démarche, sur une pension. Faut vivre. On s'habitue à la dépense. On achète un champ, pour récolter quelques légumes, par économie. Faut de l'argent pour s'acquitter, quoi ! Puis, faut bien continuer à toucher aussi les trimestres suivants pour ce brevet de hasard, sans quoi on verrait la fraude. On ne fait déjà plus la différence entre cette somme là et le vrai traitement. C'est une augmenation qui devient naturelle et l'on est gêné encore. Si un cas pareil se présente, l'aubaine sera la bienvenue. Trop longue à venir, on y supplée. Ce mort ne dira rien d'une allocation perçue en son nom? Le ministre a signé la liste, et c'est comme un mandat au porteur qu'on a. La Fitte est là, qui touchera sans inconvénient.

Et puis...

Et puis? Ah, malheur ! Ça va vite sur ce chemin-là. Il conduit à une pente terrible. L'argent, c'est comme l'alcool. Plus on boit, et plus on a soif. On croit le mener à sa guise, et c'est lui qui vous mène, où il veut et comme il veut. On est sa proie bien docile.

Et puis...

Il faut bien faire mourir un jour les défunts, pour que leur

âge trop avancé n'éveille pas les soupçons dangereux. L'un a quatre-vingt-douze ans. Déjà ! Il y a combien de temps qu'il dure? Vingt ans. Vingt ans ! Non? Il y a vingt ans qu'on touche à sa place, à cet inconnu, péri en mer, dont la carcasse elle-même n'existe sûrement plus ! Vingt ans ! Ce n'est pas possible. Vingt ans ! Fi de garce !

Eh oui ! Il y a cela. Il y a vingt ans qu'on le certifie vivant, solide au poste. Mais tout de même, on commence à plaisanter dans les bureaux. D'autant qu'il y en a d'autres qui suivent. Le plus près a soixante-dix-neuf ans.

— Ça conserve, l'air de Sohec, a remarqué le trésorier, une fois, en payant.

C'est vrai. Quatre-vingt-douze ans ! Alors, au premier voyage, la Fitte annonce sa fin et montre le petit avis jaune de cessation de paiement. Voilà un trou dans le budget. Un autre encore peut se produire. Allons, c'est trop tard pour s'arrêter !

Allons ! Pourru, allons ! A l'œuvre ! Déterre un cadavre nouveau ! Redonne-lui une vie factice, puisque tu le peux ! Va au cimetière, choisis ! Les morts, c'est discret. Signe ! Certifie une existence ! Crée-la ! Faux en écritures publiques ! Bah ! va donc ! As-tu jamais été pris? Sors celui-ci encore de sa tombe ! Vole celui-là ! Prends à cet autre ! Va donc ! Fitte veut sa part, augmente la tienne ! Ta fille grandit, ses robes s'allongent, paye ! Ajoute un nom sur ta liste ! Tourne ta ronde majuscule : *Propositions d'allocations à titre de secours*

Tous vivants ! Ah, ah ! Et puis?... Boulhuec? Le chien ! Il arrive. Il braille. Qu'est-ce qu'il veut? On ne l'a pas volé, lui? Son affaire vient de plus loin. Se taira-t-il, l'animal?

Là ! Ça y est, il casse ! L'idiot ! Ah, canaille ! Il réclame. Bon ! On lui donne tort. Le voilà maté. Non? Encore? La veuve Isert, à présent ! Bon Dieu ! Bien sûr, fallait pas. Je l'avais dit à la Fitte. La Société des Naufragés avait fait parvenir la somme, mais le trimestre a été mauvais. Elle ne savait pas, la vieille, que son argent était là. Et Podras, cet imbécile, qui mange le morceau ! Tout va de mal en pis, maintenant, et tout est possible. Il y a quelque mauvais sort de jeté. Qu'est-ce qu'il y a de pire qu'avant? Rien et tout. Tout est traître, tout est hostile, tout est faux, louche, méchant. Les

morts surgissent des papiers. Ils grimacent. Le vieil Isert, le dernier, ricane dans sa barbe blanche, et sa fillette, la Clémence, a l'aspect de Rose plus jeune, une Rose qui serait noyée, son cadavre verdi jeté par la vague sur la plage.

Non ! Eh là ! Je rêve? Rose ! Oh là ! Ma Rose ! Ah ! Elle-même, on me l'a chassée de l'ouvroir, comme une chienne ! Tout craque bien, tout grince, tout menace. Est-ce que je suis coupable encore, depuis le temps? Ma fille n'est-elle pas honnête, et élevée comme il faut qu'on soit?

Là, je savais bien :

... les négligences constatées dans votre service m'obligeront, si elles se reproduisent, à une répression qu'il vous est encore loisible d'éviter.

Le commissaire de l'Inscription maritime.

Ah, le commissaire ! C'est lui qui prévient. Il va sévir ! Ma place ! On peut me chasser de ma place, et c'est Boulhuec qui me vaudrait cela ! Qu'est-ce que j'ai fait? Rien ! Et ce Madhouas qui voulait ma Rose ! Ils sont tous associés contre moi. Ils m'en veulent. Ils oublient ce que j'ai fait pour eux. Ils étaient bien contents de venir faire leurs grâces pour avoir des secours, pour avoir des pensions, pour obtenir quelque chose. Ils en font fi, à présent. Est-ce que je dois quelque chose à personne? Non. C'est Fitte qui m'a poussé, la carogne ! C'est elle, je vous dis ! Elle a le lucre et l'usure dans le sang, cette garce-là ! Moi, je voulais m'arrêter. Ainsi, le vieux Grégam, je ne voulais pas. On pouvait savoir, deviner, apprendre. C'était dangereux. Eh bien, il a fallu ! Elle voulait tout. Et puis, est-ce qu'on sait comment cela va? On oublie. On a pris, la somme a fondu. Sait-on même où elle passe?

Mes comptes ! Ah, si les gendarmes venaient ! Si les gendarmes venaient ici, m'arrêter, moi, Pourru, syndic, ancien second maître ! Si les gendarmes me mettaient les menottes ! Ils me conduiraient en prison, au bagne. J'ai naufragé. Je suis un naufrageur, et c'est au bagne que vont les naufrageurs. Au bagne. Au bagne ! J'aurais la casaque brune, le crâne rasé, les galoches. Et puis le numéro. Ah, non ! Non ! Non ! Là-bas, à Cayenne, avec le fort qui domine le pénitencier, et les chaouchs armés du revolver ! Ou à Bourail, à la Nouvelle, moi, Pourru !

Pourru, tu iras au bagne ! On te jugera, on te condamnera.

Tu as volé. Tu es un voleur ! Les morts t'accusent, les papiers t'accusent, les vivants t'accusent ! Tout t'accuse, tout !

Qui est-ce qui a ri? Qui est-ce qui ricane donc là, dans l'ombre? Qu'il se montre ! Il y a quelqu'un là. Il n'y a personne, je suppose. Je rêve. Est-ce que je rêve? On a bougé. Hein?

Mais je vais les refaire, mes comptes. Voyons !

Cent francs, secours. Non, Société de Courcy. Peut-être. Allocation de la Société centrale. C'est au sommier. J'ai détruit. Il faut certifier, avant que les gendarmes n'arrivent. Ils vont venir, les gendarmes, et ils n'auront pas pitié. Les gens crieront, par derrière, comme des chiens qui hurlent. Il me faut arranger mes comptes avant. Mes comptes ! Comment les rendrai-je, mes comptes? Vous voyez bien que cette écriture danse et que les papiers font une ronde dans le vent. Les voilà qui s'envolent, et mes comptes montent en tourbillonnant, plus haut que le clocher, vers le ciel. Mes comptes ! Ah, ah ! Mes comptes ! Qui veut que je lui rende des comptes? En voilà, des comptes ! J'ai volé ; Pourru a volé. Entendez-vous, braves gens?

Pourru a volé ! Pourru, votre syndic, vous a tous volés, tous, tous ! Tous volés ! Ah, mais ! Oui, tous volés ! Il ne peut pas rendre ses comptes, puisqu'il vous a tous volés. Les petits, les grands, les gros et les maigres, les vivants et les morts, tous, vous êtes tous dépouillés, et Pourru n'a pas d'argent à vous remettre, ni de comptes, ni rien. Plongez vos mains dans sa caisse, et prenez ; elle est vide. Qu'est-ce que vous en dites? Vous ne le saviez pas? Cela vous étonne? Non, hein? Vous le saviez bien? Arrive, fossoyeur, rentre-moi tous ces morts qui braillent. Allez, ouste, dans la fosse ! Jette-moi celui-ci à l'eau, au fond de la mer. C'est sa place. Pourquoi me regarde-t-il? Allez, allez ! Je ne rends pas de comptes. Je ne sais pas ce qu'on me veut.

Qui a parlé de comptes? On ne parle pas de comptes ici. Il n'y a pas de comptes. Je n'ai jamais compté, moi. Jamais, je vous dis. C'était la sarabande des écus, gai ! On la menait joyeuse, et tant pis pour les naïfs que cela gênait. Pourquoi j'aurais eu des comptes? Est-ce que vous savez compter, vous autres? Moi, pas. Les gendarmes me prendront bien sans

comptes. Ils ne comprendraient pas. Pourquoi faire, des comptes?

Vous dites qu'il faut rendre des comptes? Mais comment, les rendrais-je, mes comptes, encore une fois? Il peut venir, l'administrateur, voir s'il y a des comptes ici. Le curé en a voulu, des comptes. Nenni. Le maire aussi. Nenni. Tout le monde : non ! Pas de comptes ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !... Ah !

Pas de comptes. Ils sont morts. Ils sont tous morts, et les gendarmes vont les emporter.

. . . . . .

Rose regardait avec épouvante son père fou. La menace du commissaire avait eu cet effet terrible. Le syndic avait, depuis, des regards errants vers les choses. Il repoussait des fantômes menaçants qui l'assaillaient, et lançait des jurons à sa femme, lorsqu'elle voulait l'apaiser. Des peurs le dominaient. Il se cachait la tête sous les couvertures de son lit, et il fallait des sollicitations nombreuses pour le décider à risquer les yeux dehors, et à prendre quelque nourriture. Il fallait lutter avec lui pour l'empêcher de se jeter sur les fenêtres. Ses traits burinés par le mal, se crispaient en d'atroces rictus et ses sourcils roulaient au-dessus de ses paupières, comme deux grosses chenilles velues. Il n'y avait plus une seule chemise intacte dans les armoires, car il les avait toutes déchirées en minces lanières, pour s'étrangler. Il grelottait de terreur. Chaque craquement des murs le faisait sursauter et guetter les portes closes, comme si un ennemi dissimulé y fût prêt à bondir. Il demandait ses livres, tournait les pages, essayait des comptes et grondait, pour des grattages observés, trépignait, pleurait, puis tombait, en des prostrations lugubres qui le tenaient immobile, le regard arrêté. Il en sortait furieux, pris d'accès effroyables le lançant sur les murailles, la bave à la bouche. Il sanglotait par instants, et demandait pardon du mal commis, avec une voix d'enfant.

Rose voyait tout cela, horrifiée. Elle entendait son père s'accuser de crimes, citer les morts dépouillés, dire ses forfaits et hurler de la peur du châtiment. Elle l'empêchait de heurter son front, et le ramassait lorsqu'il sautait de son lit et roulait sur le sol. Il la supportait sans la reconnaître. Des lueurs fulguraient dans ses prunelles quand ses yeux rencontraient

les siens. Elle pleurait, voyant le doigt de Dieu appliquant cette épreuve à son âme de coupable abandonnée de l'Église.

— Tu vois, — avait dit le recteur, — ce qui arrive, lorsqu'on a offensé Dieu.

Elle le croyait. Elle s'humiliait, implorant Jésus et la Vierge, pour qu'ils abrégeassent ce martyre. L'hostilité des hommes ajoutait pour elle l'opprobre de la terre à la réprobation céleste. Le curé venait, le maire venait. A eux trois, ils compulsaient les registres, cherchaient à rétablir les comptes embrouillés, fouillant les casiers, rangeant les paperasses. Nul ordre ne sortait de leurs travaux. Ils ne retrouvaient pas les sommiers nécessaires, les feuilles d'allocations, mais découvraient les titres mensongers des pensions retenues en fraude, les preuves des faux, des dols, des abus de toutes espèces. La culpabilité du syndic prévaricateur s'enflait à chaque page nouvelle mise à jour. Le total des sommes détournées augmentait indéfiniment. Les mois s'ajoutaient aux mois, les trimestres aux trimestres, les années aux années. Il devenait vite impossible d'éviter le désastre, de le nier. Chaque trouvaille aggravait le cas déjà grave du voleur, aux yeux des témoins et aux yeux de sa fille rouge de honte. En vain M. Merrien avait-il averti à Vannes d'une indisposition légère du syndic de Sohec, et dit que par ses soins les livres seraient tenus. La vérité allait sortir, se répandre, amener l'irréparable.

Et tandis qu'on cherchait, dans le bureau, la voix exaspérée du fou glapissait à l'étage, traversait les murs, ameutait les gamins dans la rue. Les marchandes de poisson s'arrêtaient et se groupaient pour l'entendre. Tout le monde jasait. On s'inquiétait de la maladie du syndic. Les uns tenaient pour les fièvres des îles, ces tremblements froids et chauds pris dans les mauvais climats et qui courbent les marins après le retour ; les autres croyaient à une éruption, et quelques-uns répétaient les sarcasmes de Boulhuec, plus arrogant que jamais, criant partout au mensonge et à l'imposture.

La Fitte s'était enfuie chez une parente, à Murzac, fermant le débit et ne laissant que la Gutte pour fournir aux acheteurs le tabac nécessaire. Il y avait eu avant son départ une scène terrifiante, alors qu'elle revenait de Vannes. C'était la première crise du syndic dément. Elle avait grimpé le trouver, lorsque

retentit soudain un hurlement, un cri pareil à celui que poussent les cochons que Potrel égorge, avec des râles et des glapissements. Puis, une tuerie avait succédé à cela. Pourru criait comme on n'avait jamais entendu crier un chrétien. A l'école, les enfants se taisaient au beau milieu de l'alphabet, en entendant ce vacarme. Rose se précipitait, et elle voyait sa tante sortir du bureau, échevelée, la coiffe en loques et la lèvre saignante, débouler les marches et traverser le Rebarquère en courant. Par la porte laissée ouverte, elle apercevait son père gesticulant, dans un désordre inexprimable, cognant les meubles, renversant l'encre, déchirant les cahiers...

Et puis, c'étaient, sans relâche, les doléances des gens venant réclamer, avec des mines compatissantes et curieuses. Ils se plaignaient de leur misère, prêts aux allusions, interrogeant et menaçant à la fois. Les femmes insidieuses demandaient toujours plus de détails, l'œil inquisiteur, l'attention aiguë. Elles s'inquiétaient de la présence possible du démon, que le recteur exorciserait. Elles citaient les dires des autres, la face hypocrite, affirmant qu'un sort fatal était jeté sur le pays, auparavant si tranquille. Elles rappelaient que, la nuit, dans la lande, les chandelles de malheur avaient été vues errantes autour des Gloses. Trois, une à chaque angle, et le nord seul libre, s'étaient consumées sur la tour, au vu de chacun. Les feux de la Loire s'étaient reflétés un soir sur le ciel en longue traînée rouge. Elles se signaient sans cesser de guetter les réponses ou de prêter l'oreille aux clameurs du syndic hurlant son impuissance à rendre ses comptes et sa terreur des gendarmes. Les dialogues étaient affreux, scandés par ces cris inhumains. Rose n'essayait plus de feindre, accablée. Elle disait humblement son ignorance aux commères arrogantes, dont elle sentait le mépris triomphant affilant la coupure des lèvres. Sa mère ajoutait à son embarras, au lieu de l'aider, clabaudant sa peine auprès de tous les auditeurs complaisants, galvaudant sa fille à tous propos et son mari, tout le long du jour. Elle joignait ses accusations acrimonieuses à celles des autres, pour s'attirer des sympathies menteuses et geignardes, en des jérémiades qui n'en finissaient plus. Elle ne savait heureusement rien des comptes et parlait au hasard. Sa fille, attentive aux besoins

du malade, l'entendait pérorer. Et les deux femmes se retrouvaient ensemble pour les repas brefs.

— Qu'est-ce que dit monsieur Merrien? — interrogeait la mère.

— Il dit qu'il va falloir faire interner papa à l'asile de Lesvellec, — répondait Rose sanglotante.

La femme levait les bras et les yeux, puis sa curiosité la talonnait.

— Qu'est-ce que dit monsieur le recteur? Te reprendra-t-il à l'ouvroir? Nous sommes perdues, ma pauvre enfant.

Non, l'abbé Rèze ne reprendrait pas Rose à l'ouvroir, pour l'exemple, et malgré sa pitié sincère de la jeune fille. Il n'abordait même pas ce sujet, et elle n'osait en parler la première, dans les circonstances présentes. Même en son affliction, elle ne renonçait pas à son péché, elle rêvait à Madhouas.

Elle regrettait bien, pourtant, les calmes journées de couture, dans la salle laborieuse où s'appliquaient les approbanistes. Elle les revoyait toutes, passant la rue à des heures régulières : elles levaient leurs yeux sournois vers ses fenêtres. Leurs gestes restaient en sa mémoire. Elle savait les adroites, qui apprenaient vite les points difficiles, et les sottes, dont le fil cassait ou s'embrouillait toujours. Elle savait les câlines aux manières de chattes, et les bourrues, hargneuses ainsi que des dogues. Des détails revenaient tout à coup, des souvenirs de réunions dominicales, où l'on chantait des cantiques après vêpres, et des réceptions aux Gloses, par mademoiselle Merrien offrant les confitures faites des fruits de ses arbres. Elle rappelait d'autres souvenirs encore, plus reculés dans son enfance, de menus faits d'école, ou bien l'affection protectrice de la sœur Angélique de la Foi, qui avait précédé la languissante sœur Thérèse, et qui lui avait appris à reconnaître les simples, parmi les herbes. C'était aussi d'elle que Rose tenait ses connaissances utiles, par exemple faire de l'acidulage avec les baies de l'épine vinette, ou des pâtes de roses trémières. Rose évoquait avec attendrissement l'image de cette grande femme marquée de petite vérole, et qui l'aimait bien. La sœur avait une manie douce, qui agaçait le recteur, c'était de dire à tous propos des proverbes de Salomon qu'elle connaissait par cœur :

« L'Éternel a fondé la terre par la sagesse, et disposé les cieux par l'intelligence. »

« N'entre point au sentier des méchants, et ne pose pas ton pied au chemin des pervers. »

Cela faisait rire Rose toute petite. Combien il y avait de vérité pourtant dans ces maximes ! L'une d'elles restait précise dans l'esprit de l'enfant :

« La grâce trompe et la beauté s'évanouit ; mais la femme qui craint l'Éternel est celle qui sera louée. »

Ce proverbe marquait longtemps la fillette de sa profonde empreinte, et elle évitait presque un an de se regarder dans la glace de sa chambre, pour offrir puérilement à Dieu le sacrifice de sa grâce de gamine. Ses yeux de vingt ans s'humectaient à ces évocations qui lui rappelaient aussi des années de tranquille bonheur familial, de paix et de candeur.

Brusquement, dans ce calme d'autrefois, ramené à la surface de l'âme par la songerie amollissante, un hurlement fusait, sauvage :

— Mes comptes ! Comment rendrai-je mes comptes?

Et son père, furieux, repoussait ses draps, sautait et courait par la chambre. Elle l'attrapait, inconscient, au passage, et l'enlaçait de ses bras, pour le maîtriser.

XXIV

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

—

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

—

Asile public d'aliénés
de
Lesvellec

—

DIRECTION

—

Lesvellec, le 11 décembre 18..

Objet :

M.,

Le Directeur, Médecin en chef de l'Asile public d'aliénés de Lesvellec, a le regret de vous informer du décès de M. Pourru, Justin-Alexis, survenu dans la nuit du 10 décembre.

Et, en vous priant d'agréer ses respectueuses condoléances, vous informe que l'inhumation aura lieu après demain, 13 courant, à neuf heures du matin. *Pr le Directeur, Médecin en chef,*

Le Secrétaire de Direction,

IEANIC

Rose faiblit et tomba, assise, le dos rond, la tête enfouie dans sesmains. Puis les larmes ardentes jaillirent et coulèrent sur ses paumes. Elle suffoquait, éperdue de chagrin. Elle n'avait pas encore la force de penser. Ce choc l'assommait ; son père était mort, parti, disparu. Il n'en restait plus qu'un corps inerte, à confier à la terre. Elle se le représentait, étendu dans cet horrible hospice grillé, là-bas, où elle l'avait vu, des mois, rugir comme une bête, — ne la reconnaissant pas, ni sa mère, à leurs visites lamentables, escortées d'un gardien inflexible, qui limitait l'entrevue au strict nécessaire, ou la refusait, quand il en avait reçu l'ordre, à cause de l'état d'exaltation du fou. Elle le revoyait, boursouflé, comme il était la dernière fois, avec ses cheveux blancs hirsutes, ses joues rugueuses de barbe repoussée, et ses effroyables orbites, surtout, cerclées comme des billes de verre à stries. Elle entendait les affreuses clameurs de son repentir, obsédantes, mêlées aux plaintes, aux gémissements et aux fureurs des hallucinés enclos dans les cabanons voisins : vacarme tel que l'épouse avait renoncé aux voyages et laissé à la fille seule ce soin pieux et douloureux...

Ainsi, il était mort, tout à fait mort, cette fois, le pauvre homme. Une grande pitié envahissait Rose, pour la morne fin du terrible malheur paternel. Elle ne sentait plus que sa perte définitive, le lien qui se rompait avec l'être aimé, chéri malgré ses fautes, malgré l'opprobre, malgré la maladie dégradante, et elle avait une immense impression d'abandon. C'était le terme de sa lutte filiale : la raison de son courage s'en allait pour toujours. Cela rompait l'ordre nouveau introduit dans sa vie par les événements.

Il était mort, là-bas, de l'autre côté du département, dans la geôle médicale, tué par le remords auquel sa raison avait succombé. Il était mort d'avoir volé, châtié par Dieu juste et puissant. Elle savait, elle, sa fille, qu'il en était ainsi, et que Dieu l'avait jugé et atteint. Et elle implorait souvent la clémence divine, pour que le supplice lui fût abrégé. Le céleste Juge l'exauçait aujourd'hui. Il délivrait l'âme du coupable pour la faire comparaître à son tribunal. Déjà le pécheur était en présence de son maître, qui pèserait les torts et dicterait la peine. Son père échappait aux hommes. Il n'y avait plus

de recours qu'en l'intercession de Jésus et de la Vierge, pour attendrir le Père. Il ne restait plus qu'à prier.

Oh oui ! prier pour le malheureux, implorer et s'humilier pour le sauver ! Racheter son passé trouble, en se donnant en holocauste à la colère divine, supplier et glorifier le Seigneur, fait de lumière, de puissance et d'éternité ! Sortir de son cœur la contrition sincère qui rachète, être dans les mains créatrices la victime consentante, offrir sa faiblesse à l'omnipotence, sa douleur à la sévérité, sa passion à la Passion !

Elle pria. Des hoquets la secouaient, montés du fond de ses entrailles tressautantes. Elle se confiait à la Mère virginale, qui est toute pitié et toute adoration, pour qu'elle intercédât et apaisât l'horreur méritée par le crime. Elle pria pour éviter l'enfer qui corrode et brûle, l'enfer rougeoyant de flammes, empesté de soufre, retentissant de cris et de pleurs, l'enfer des damnés tourmentés par les démons noirs aux masques d'épouvante, aux rictus sardoniques. Elle pria pour écarter la poix vive, le goudron incandescent, le plomb fondu, la fumée puante, que les récits et les lectures avaient jetés dans son imagination naïve.

Sa prière était fervente, mais sa pensée demeurait confuse, incapable d'atteindre à la splendeur surhumaine de l'enfer dont elle pressentait les formes vagues, pareilles à celles d'un nuage orageux. Elle priait avec sa ferveur filiale et sa terreur pieuse, mais, autour d'elle, la vie continuait. Le doux ciel breton tendait aux carreaux sa faille grise et moirée, les chants des écoliers studieux vrombissaient au dehors, le fer martelé de Jorace tintait en notes de bruit clair, et Herbec, le nouveau syndic, fredonnait dans le bureau conservé provisoirement en attendant l'installation définitive. Elle priait, mais les soins domestiques s'imposaient et endormaient peu à peu sa douleur, Dans ses invocations s'emmêlaient le besoin de prévenir sa mère insoucieuse, partie laver le linge à la rivière, et qui geindrait sans mesure, la nécessité d'écrire à la tante Fitte, réfugiée à Ploërmel chez les parents de son mari défunt et la coïncidence de cette mort, à la fois attendue et subite, avec la pension de retraite obtenue grâce au maire, qu'il faudrait toucher à Vannes, à l'Inscription maritime.

Il s'y mêlait encore une sorte de soulagement indistinct, une

délivrance où Madhouas inoublié surgissait. Et Madhouas amenait, avec sa belle prestance intacte, les remembrances amoureuses, ses regards attendris, ses démarches discrètes, ses saluts, ses dires, et la rivalité ancienne, maintenant éteinte, avec Boulhuec, doté d'une pension et saulnier aux marais de M. Merrien.

Et ceci combattait cela. L'espérance poussait le désespoir, l'écartait, illuminait les ténèbres. La paix dans les sens succédait à l'anxiété et triomphait. La fatigue physique l'aidait, l'engourdissait. La souffrance de la meurtrissure se calmait, et la jeune fille endolorie encore pouvait relire à prunelles libres la lettre fatale, en sa froideur administrative, régler dans son esprit les devoirs successifs qui s'imposaient, tandis que l'impatience de la vie assaillait son deuil de sa clarté d'aube et de résurrection.

XXV

Dans la rue, quelques femmes passaient, la coiffe bien blanche enveloppant la tête serrée dans le filet, et les volants repliés derrière, avec une épingle. Les tabliers verts, violets ou bleus serraient les tailles, et les corsets droits montaient haut en aplatissant les poitrines. Elles portaient des paniers à anses et des parapluies de coton.

— Dépêchons-nous, Rose, — fit madame Pourru, — Nous prendrons le beurre et les pommes. Il faudra demander aussi chez Horward qu'il nous porte la viande avec sa voiture.

Rose descendit en silence, auprès d'elle, la pente du Tréhec. Désiré Madhouas, juché sur son toit, qu'il passait à la chaux pour occuper ses loisirs, la vit s'en aller. Il arrêta le mouvement régulier de son tampon de toile, et contempla sa démarche aisée. Elle allait, balançant les hanches, fine auprès de sa mère lourde, pareille à une petite barque gracieuse louvoyant sous le vent d'un gros transport. Il se réjouit à la pensée de la bonne ménagère qu'elle allait devenir, enfin, après des mois passés à l'attendre. A présent que les accordailles étaient

faites et la date des noces fixée, il ne voulait plus se souvenir des mauvais jours. Cela eût pu être mieux, mais il fallait se contenter. En somme, la Rose de maintenant valait celle d'autrefois, et il ne l'avait jamais tenue pour responsable du gâchis fait par son farceur de père. Il pouvait bien la prendre, en toute honnêteté, et nul n'aurait à redire. Boulhuec lui-même ne répétait plus sa phrase mauvaise, à son sujet :

— Ni toi, ni d'autre !

Dame, le Boulhuec s'était résigné. L'argent de sa pension suffisait à le rendre heureux. Lui, Madhouas, c'était la Rose qu'il voulait. Il l'avait dans l'idée, et il ne changeait pas facilement d'idée, quand il en tenait une. Son obstination trouvait sa récompense. Il badigeonna, de franc cœur, en chantonnant le fameux refrain des bidons.

Le pont z-il a été briqué,
Sur le gaillard d'arrière, on nous fait s'aligner.
Sur nos habits, s'il y a quelque tache...

En fait de pont qui serait briqué, celui de la *V. 2302*, qui se construisait en ce moment même à Concarneau, ne serait jaloux d'aucun. Et allez, donc, il y aurait de beaux jours à venir, pour les braves gens.

L'commandant dit : Faut que tu te décrasses,
Avec de l'eau et du savon,
Ou bien t'en auras pas, du vin dans ton bidon !

Ma foi oui, le Madhouas épousait la Rose. Et après ? Était-ce son droit? Dréan l'approuvait, M. Merrien aussi, et tous les camarades. Sa mère, la vieille Madhouas, avait dit : « J'en suis contente, mon gars. » Il n'y avait que quelques commères prudes, qui grimaçaient en en causant. Belle affaire, en vérité ! Eh bien ! On serait un peu moins au festin et à la danse, à claquer des mains et à vider des pots, mais la gaieté serait la même, les gêneurs s'abstenant. On ferait même ripaille, avec bonnes cuisines en plein air doux et tablées creusées dans la terre, et l'on visiterait la Gutte, au débit tenu par elle, depuis le départ de la Fitte.

Et cependant qu'il s'activait, la Rose et sa mère descendaient vers Murzac. La route était animée, ce jour-là. C'était

la foire mensuelle, et les ménagères s'y rendaient pour leurs emplettes. On les voyait marcher en tendant les jambes, et leurs jacasseries résonnaient dans l'air tranquille. Elles ne prêtaient pas d'attention à la lande où traînait la petite rivière Saint-Martial, passant et repassant entre les monticules herbus. A chaque tournant, on en voyait davantage, endimanchées. Des paysans rasés, le chapeau breton descendu sur les pattes de poils de leurs joues, conduisaient des vaches nerveuses et des porcs.

Au grand Calvaire du Rohec, tous se signaient. L'une ou l'autre des passantes, se détachant d'un groupe, s'arrêtait un instant et s'agenouillait pour dire vite cinq *Pater* et cinq *Ave*, qui gagnaient les quarante indulgences. On les voyait, en bas de la dernière des treize marches moussues, noires entre les statues de plâtre de Bélisaire et d'Anne, sous la grand'croix semée de larmes d'or où agonisait pour toujours le Sauveur couronné d'épines. En levant à peine les yeux sur le socle en forme de tombeau, elles apercevaient, souvent sans le lire, l'exergue gravé dans la pierre : *Rex Gloriæ*. Les autres continuaient leur route, et la retardataire pieuse se pressait ensuite pour les rejoindre, mêlée aux gens de Tréhiguier, dont le chemin débouchait au carrefour.

Les vieux moulins de Murzac étaient au repos, les ailes immobiles. On remarquait, de loin, une grande animation dans le bourg. En approchant, on entendait la rumeur de la foule. Les taches bleues des blouses allaient et venaient. Et, dès qu'on atteignait l'auberge de Mahé, on entraît dans la cohue. Le collecteur courait après tous les piqueurs de bœufs et les carrioles chargées de porcs et de veaux, et donnait le ticket de stationnement pour un sou ou deux, suivant l'animal. Sur la place, des rangs parallèles de bêtes, au pelage jaune pâle ou noir, taché de blanc, attendaient l'acheteur. Les bœufs meuglaient, roulant leurs gros yeux stupides, ou lançaient leur langue épaisse dans leurs naseaux humides de bave. Les piqueurs, la face rouge, les frappaient à coups d'aiguillon. On reconnaissait les valets à la crasse de leurs cols, à l'usure de leurs chapeaux rongés, et à leurs blouses décolorées par les lavages et rapiécées. Les maîtres étaient plus propres, finement rasés. Ils suaient tous en s'agitant, pesant sur les cornes

des vaches, tandis que les amateurs tâtaient les pis et faisaient couler un peu de lait, dans leur paume. Des discussions élevaient les voix. Les femmes y prenaient part en glapissant, pour couvrir les cris des cochons liés par une patte.

Au long de la route, hors de ce fouillis vivant, les voitures s'alignaient, boueuses et grises, et les chevaux poilus, dételés, se couchaient dans leur crottin en mâchant l'avoine et la paille. A l'auberge, les servantes s'empressaient dans les deux salles pleines. Accoudés aux tables, les buveurs commandaient les gouttes, les bolées et les miques. Des gens, partis dès l'aube de leurs terres lointaines, se restauraient avec des portions de ragoût. Des commères émerillonnées querellaient leurs partenaires et offraient en gémissant la tournée nécessaire aux contrats. Les marchandages, ébauchés dehors, s'achevaient dedans. Excités, les vendeurs ravis du gain parlaient haut dans la figure de leurs auditeurs, qui n'écoutaient guère, et renversaient en remuant le contenu de leurs tasses. Puis, les accords se faisaient. Sur le coin des tables trempées de cidre et d'alcool, on comptait les louis d'or et les écus d'argent, et on les recomptait encore, l'un devant l'autre, en faisant tinter les pièces. Le marché conclu, les valets libres roulaient leurs cordes autour des jougs, qu'ils remportaient. Ou bien ils se mettaient à table pour boire.

Rose et sa mère évitèrent les bestiaux, et, longeant l'hôtel de ville, atteignirent la Grand'Place, pleine d'éventaires et de marchands. C'étaient, sous les tentes de coutil rouge, blanc ou bleu, des étalages colorés de multiples objets, tous utiles ou séduisants. Il y avait la rangée des toiles, avec les cotons, les soieries, les roguets, les jupons chauds, les caleçons pelucheux, les couvertures de laine, les coupons de velours, les gilets de chasse en tricot, et, plus loin, les casquettes, les chapeaux, pour tous les besoins et toutes les envies. Il y avait l'allée de la vaisselle, avec les assiettes à grosses enluminures, les soupières pansues, les terrines, les plats, la verrerie. Puis, d'autres commerces voisinaient, des vendeurs de bimbeloterie, de brosses, de couteaux, de lampes, et jusqu'à des friteuses, qui cuisaient des crêpes, pour la gourmandise.

Les femmes se rencontraient et bavardaient dans le coin où les fermières vendaient leurs œufs, leurs poulets et leurs

lapins. Des volailles passaient la tête hors des paniers et gloussaient en clignant des yeux. Des chiens rôdaient entre les jupes, rabroués, enfonçant leurs queues entre leurs jambes. Des gendarmes, les mains au dos, surveillaient des coureurs de routes, qui, la boîte en sautoir, offraient des aiguilles, du fil et du papier odorant. Des caravanes aux volets rabattus occupaient en biais tout un angle, pleines de mercerie. Entre deux de ces voitures, un chanteur dépenaillé braillait pour des badauds. Il désignait à mesure, du doigt, sur la violente enluminure qu'il colportait, les péripéties et les personnages de l'horrible drame de sa complainte. Sa voix dominait les invites des marchands, les rires des femmes et les cris des animaux.

— Voyez, braves gens ! — disait-il, — le misérable que voici se lance avec son couteau grand ouvert, voilà le couteau, sur sa pauvre victime, qui est cette femme-là, et plante son grand couteau rouge, voyez-le, dans la gorge de la pauvre victime. Mais alors, les gendarmes viennent et mettent les menottes aux mains de l'affreux brigand. Voyez la figure sauvage du criminel ! Voyez, braves gens, l'assassinat épouvantable, et la complainte que voici, qui a été faite sur l'air composé exprès pour ces tristes circonstances ! Vous avez ce grand papier et ce superbe tableau, plus les paroles qui sont imprimées, et toute la musique, pour deux sous seulement, qui ne seront pas perdus, braves gens, et je vais recommencer la funèbre romance. Écoutez !

Rose passait toute droite, sans écouter ce boniment. Elle ne prêtait pas attention aux œillades impertinentes des hommes. Elle suivait sa mère, qui voulait acheter un beau châle pour en garnir les épaules de l'épousée, et bavardait.

— Allons, fille, presse ! Je ne vois rien de bon dans tout ça. Et toi?

Elle palpait une étoffe, s'informant du prix, et allait plus loin. Les vendeuses habiles jetaient sur le dos de Rose leurs mouchoirs soyeux, en les liant à deux mains aux épaules, à la mode de Murzac. Mais madame Pourru n'était satisfaite ni de l'une, ni des autres. Certaines montraient des coiffes fines, aux brides transparentes, délicatement ajourées. Elles les plaçaient sur leurs poings, pour les faire admirer dans tous

les sens, et trouvaient à dire des mots enjôleurs. L'une y mit plus d'insistance, parlant, le sourire trouble, des galants, avec un sans-gêne de nomade habituée aux hardiesses des auberges, mais le regard courroucé qu'elle reçut renfonça ses gaillardises dans sa gorge. Enfin, les deux chercheuses s'arrêtèrent longuement à un éventaire où les toiles furent déballées devant elles. Chacune était seyante.

— Qu'en penses-tu, Rose? — faisait la mère, tentée.

Car elles étaient bien jolies, ces toiles, sous la lumière rosie par le grand parasol rouge fiché au bout d'un pieu, et la fillette était avenante dans leurs plis. Mais son front s'embrumait pourtant, et elle refusait avec douceur. Elle ne voulait pas être frivole, pour ne choquer personne de sa joie et ne pas attirer les médisances faciles aux mauvaises langues. On dut recommencer les recherches, froisser dans les doigts de nouvelles pièces, déplier d'autres rouleaux, fouiller dans les voitures, dans les coffres suspendus entre les roues par des chaînes, et sous les bâches par-dessus les caravanes. On examina avec attention les soies teintes en couleurs foncées, on les étala, on les plissa jusqu'à ce qu'un morceau fût agréé.

Ce fut ensuite le tour du galochier. Il y avait chez lui des sabots de toutes formes et de toutes tailles, des petits, pour protéger les pieds minuscules des princesses de contes, et d'énormes, pour les bergers épais qui gardent les vaches dans les landes. Il y en avait d'ouvragés comme des châsses, avec des figures et des fleurs sculptées, d'autres tout simples, à peine équarris, que de la paille emplirait, chauffant des pieds nus.

Rose prêta sa jambe à la servante agenouillée, qui essayait patiemment et décrochait du plafond de nouvelles guirlandes de galoches, pour les montrer à choisir, et tâchait de placer les plus belles, sans y parvenir. Car Rose tenait à son idée. Elle voulait rester simple, comme on la voyait toujours, en son ajustement presque sévère, même en ce jour proche du grand bonheur, où Désiré allait la prendre tout contre lui, et la mener, bien fière et bien heureuse, s'asseoir au foyer des Madhouas, petite épouse nouvelle, si longtemps attendue. Dans sa joie passaient les phrases entendues autrefois, qui accusaient sa coquetterie, innocente du mal.

— Tu nourris ta femme et ta fille avec nos dépouilles !

Il n'y avait plus de dépouilles, et elle en voulait chasser jusqu'au souvenir. Il fallait que la noce fût joyeuse, et que chacun, claquant des mains, hommes et femmes, voisins et parents, apportât dans la ronde, sur la place, son cadeau sur le tas. L'un verserait un ustensile de cuisine, l'autre un objet d'ajustement. Les plus pauvres donneraient quelque chose, de bon cœur, à l'habitude. Mahel avait promis d'allumer les cierges pour rien, et Potrec gardait au piquet un agneau de six semaines, pour le repas.

L'abbé Rèze, qui circulait en conduisant mademoiselle Merrien, s'arrêtait dans la rue, devant Rose et sa mère, la figure épanouie d'un sourire. Sa grosse voix entra dans la boutique :

— Choisis-les solides, tes sabots, Rose ! — disait-il. — Il faut qu'ils durent pour ne pas s'user dans le droit chemin. Je t'attends pour deux heures, demain, au tribunal, ma fille. Ton absolution est prête !

EMMANUEL BOURCIER

LES SOLDATS ALLEMANDS

EN CAMPAGNE

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE

Lorsque le moment sera venu d'écrire l'histoire de la guerre, ce n'est pas seulement la suite des opérations et le détail des manœuvres militaires que l'on cherchera à mettre en lumière. On sera également curieux d'étudier l'histoire psychologique des belligérants et, en particulier, celle des combattants allemands. Quels ont été, pendant les diverses phases de la lutte, les sentiments des acteurs et auteurs du drame? Commerçants, fonctionnaires, ouvriers, cultivateurs, arrachés à une existence confortable et méthodique, à des travaux d'apparence pacifique, à une civilisation qui se vantait d'être ultra-moderne, et brusquement précipités dans une tourmente d'un autre âge, invités du jour au lendemain à retrouver au fond d'eux-mêmes l'âme vengeresse et la fureur sacrée du vieux guerrier teuton, — comment ont-ils réagi? Qu'ont-ils pensé? Qu'ont-ils compris? Comment ont-ils interprété les actes auxquels ils ont pris part?

Si l'on veut se renseigner à ce sujet, ce ne sont pas les grands journaux quotidiens que l'on consultera. Raisonnant tous d'après le même mot d'ordre — et surtout avec la même

dialectique — ils nous présentent l'Allemand tel qu'il doit être d'après la théorie des penseurs germaniques, et non pas nécessairement tel qu'il est. Les lettres et journaux de route trouvés sur les prisonniers fournissent des indications et des témoignages bien autrement précieux et dignes de foi. Mais il est une troisième source de renseignements que l'on ne connaît guère en France, et qu'il sera fort intéressant d'examiner.

A côté des grandes gazettes quotidiennes, il paraît en Allemagne — il a paru surtout pendant la guerre — un nombre considérable de petites feuilles périodiques où sont publiées régulièrement des lettres de soldats. Ce sont d'abord les bulletins des grands syndicats, qui cherchent à faire connaître par des témoignages directs l'état d'esprit de leurs membres : syndicats d'ouvriers métallurgistes, d'ouvriers du bâtiment, d'ouvriers des transports, syndicats de boulangers, de peintres, de chapeliers et de la plupart des corps de métiers. A côté se rangent les feuilles publiées par les associations professionnelles : associations d'employés de commerce, de postiers, de concierges, de garçons de café, de gardiens de la paix, de sténographes, d'employés communaux ; la liste complète serait aussi longue que pittoresque. Souvent ce sont les patrons qui se chargent de recueillir les lettres de leurs employés : ainsi font la Société générale d'Électricité, une grande maison de cafés de Berlin, plusieurs fabriques de produits chimiques. Puis nous avons les organes de sociétés diverses : confréries religieuses ou maçonniques, annuaires de corporations universitaires, bulletins de sociétés agricoles, antialcooliques, sportives. Et si nous quittons les grandes villes pour pénétrer dans les campagnes, nous serons submergés sous le flot des feuilles paroissiales, que rédigent les pasteurs de villages, et dont le nombre se chiffre par milliers.

Quelle multitude de renseignements ne trouvera-t-on pas dans ces publications lorsqu'on pourra se les procurer et les lire à loisir? Contentons-nous pour l'instant d'extraire de quelques-unes d'entre elles certaines indications sur l'état d'âme et les dispositions du soldat allemand pendant les premiers mois de la campagne.

I

C'est d'abord l'enthousiasme du départ, les plaisanteries du voyage, les chants patriotiques, la joie de pénétrer en territoire ennemi.

Nous arrivâmes, — écrit le fils du peintre Koller [1], — à la frontière française, qui fut franchie au cri de : *Hourra !* Bientôt nous entrâmes dans la ville de Cirey, où nous avons bu notre premier vin de France : il coûtait 80 centimes la bouteille.

Mais bientôt les surprises commencent. On croyait faire la guerre à la France et voici que la Belgique veut attaquer l'Allemagne.

Je vous avais toujours dit dans mes dernières lettres, — écrit à sa famille le soldat Ernst Bergmann [2], — que nous marchions contre la France. C'était vrai au commencement. C'est seulement en cours de route — nous n'étions pas encore sur le sol belge — que nous apprîmes que la Belgique nous avait déclaré la guerre. C'est pourquoi nous avons marché contre la place de Liége.

Pour ceux qui opèrent en Alsace-Lorraine, autres déceptions. Un militaire, dont le régiment est dirigé vers la Lorraine à travers la Belgique et le Nord de la France, raconte [3] :

Nous fûmes embarqués en chemin de fer pour aller faire connaissance avec la Lorraine allemande. Un ignoble pays, — je veux parler de la population. En Belgique et en France, au moins, on était bien. Là nous vivions confortablement. Les habitants étaient aimables. D'ailleurs, le plus souvent, les maisons étaient abandonnées et nous en profitions pour nous mettre à notre aise. La cuisine de campagne était bonne également parce qu'elle s'approvisionnait à bon marché !... Mais la Lorraine ! Les habitants paraissent plus Français qu'Allemands ! La plupart parlent à peine l'allemand. L'idée ne leur venait même pas d'avoir quelques attentions pour nos soldats. Plusieurs

1. Lettre publiée dans la *Süddeutsche Maler-Zeitung*, Munich, 29 novembre 1914.

2. Lettre d'Ernst Bergmann, soldat au 135e d'infanterie, datée de Liége, 7 août, publiée dans *Aus der Heimat, Evangelisches Gemeindeblatt für Kayna*, septembre 1914.

3. Lettre de Karl Lampe, membre de la corporation universitaire A. T. V. *Kurmark*, publiée dans le bulletin *Altherren-Boote des A. T. V. Kurmark*, Berlin, 15 mars 1915

familles ont même leurs fils dans les rangs de l'armée française. Et cela après que nous leur avons fait des avances pendant quarante-quatre ans !

A ceux qui traversent les champs de bataille et les villages de Belgique et de France, les ravages causés par les armées qui les ont précédés apparaissent bientôt dans toute leur horreur.

Le spectacle d'un champ de bataille n'est pas beau, — écrit le docteur Obladen [1]. — Des monceaux de cadavres, dont certains sont encore en position à genoux, raidis par la mort, le fusil dressé comme pour tirer. Des débris de canons, d'hommes, de chevaux entassés. Des membres arrachés, des entrailles dans les tranchées. Il faut avoir les nerfs solides...

Ce que nous avons vu est terrible, — écrit de Lille le soldat Max Sierlinsky [2]. — Partout les belles villes et les beaux villages de France sont totalement anéantis et détruits par le feu de l'artillerie. Partout où l'on tourne ses regards, on n'aperçoit que des flammes.

... Des rues entières ont été détruites, — écrit le concierge Franz Tuschick [3], parlant probablement de Louvain. — Coupables ou innocents, on ne pose pas la question. Dans certaines maisons qui ne sont pas brûlées, fenêtres et rideaux sont percés à jour comme des tamis. Sous les décombres on trouve tous les objets imaginables; de nombreux cadavres; beaucoup de cassettes et beaucoup de vin ont déjà été retirés... Quant aux gens riches, la plupart se sont enfuis avec tous leurs domestiques; même les *concierges* sont partis en grand nombre. Châteaux et villas restent abandonnés avec tout ce qu'ils contenaient.

A chaque pas le soldat retrouve le spectacle des édifices en ruines. W. W. écrit le 11 octobre à son collègue Boenisch [4] :

Nous sommes allés en chemin de fer jusqu'à Dinant. Dinant était — je dis à dessein *était* — une ville d'environ 10 000 habitants, une station

1. Lettre du docteur Obladen, vétérinaire militaire, membre de la corporation universitaire *Unitas Salia*, publiée dans le bulletin *Unitas*, décembre 1914.

2. Lettre publiée dans *Gott im Kriege, Eine Gabe zum Kriegs-Weihnachtsfest* 1914, *dem Kirchspiel Technitz dargebracht von seinen Soehnen im Felde, bereitet von Pfarrvikar Karl Joseph Friedrich.*

3. Lettre publiée par la *Deutsche Portier-Zeitung, Organ des deutschen Portier-Verbandes*, Berlin, 15 décembre 1914.

4. Lettre publiée dans *Der Proletarier*, Hanovre, 13 février 1915.

d'été très fréquentée sur la Meuse. Entourée à gauche par des rochers à pic, à droite par des collines boisées, c'était un ravissant coin de terre. Mais aujourd'hui quel aspect ! Un monceau de ruines fumantes ! Pas une pierre n'est restée en place. Bien peu de maisons sont encore debout. En voyant cela nous comprîmes toute l'horreur de la guerre. On nous raconta que les habitants avaient pris part à la lutte. C'est pourquoi la ville fut détruite [1]...

Un autre assiste du fort Brimont à l'incendie de Reims [2].

On voyait la nuit la ville en feu ; les tours de la célèbre cathédrale étaient enveloppées de nuages rouges. Effrayant spectacle !

Un troisième appartient au régiment d'artillerie qui « reçut l'ordre d'abattre (*niederlegen*) la cathédrale d'Ypres » parce qu'on avait cru y découvrir un poste d'observation.

Depuis hier 22 novembre, — écrit-il [3], — il faut dire : Ypres *avait* une cathédrale. Aujourd'hui cette cathédrale, détruite par les obus et l'incendie, n'est plus qu'une ruine.

Mais ce sont surtout les souffrances humaines, les deuils et la misère des populations, qui impressionnent les soldats dans leur marche à travers les territoires dévastés.

Les habitants sont à faire pitié, — dit un boucher écrivant de France [4]. — Quand on va aux environs pour réquisitionner du bétail, on voit des étables qui contenaient naguère de vingt à trente bêtes et où il n'y a plus maintenant que deux ou trois maigres vaches perdues dans un coin. *Tout a été pris à ces gens.* On leur enlève jusqu'à la dernière botte de paille pour protéger les hommes contre la gelée. Hier j'ai dû réquisitionner dans une ferme dont les bâtiments sont à peu près aussi grands que ceux de Goben-Bauern [5]. En fait de bétail il ne restait qu'une chèvre. La fermière m'a dit que, depuis trois semaines,

1. « Le plus horrible spectacle que nous ayons vu, — écrit le 14 novembre un employé de commerce, Paul Hartung, — est la ville de Dinant sur la Meuse, entièrement détruite. Il y a là-dessus un article de moi dans le *Leipziger Tageblatt* du 12 octobre. C'est un article intitulé « Le premier vin français », que ma femme a donné (l'article non le vin) à mon insu. » (Lettre publiée par les *Verbandsblaetter*, Leipzig, janvier 1915.)

2. Lettre d'un aide-major, publiée dans le bulletin du *Verein S. G. V.* Gœttingen, 19 janvier 1915.

3. Lettre d'un membre de la corporation universitaire *Allemania*, publiée dans les *Burschenschaftliche Blaetter*, Berlin, 15 février 1915.

4. Lettre du boucher Joseph Ehrl junior, de Teisbach, Bavière, publiée par l'*Isar-Zeitung*, 13 décembre 1914.

5. Sans doute une ferme des environs de Teisbach.

elle ne vivait que du lait de cette chèvre et de quelques pommes de terre.

Et le jardinier Arthur Naumann, décrivant son arrivée dans un village français qui, pris et repris quatre fois, est resté la cinquième fois aux mains des Allemands[1] :

Cette fois — dit-il — nous avons à remplir une mission particulière. Nous devons perquisitionner dans le village pour reconnaître la population civile, le bétail, les vivres, le charbon et tout ce que nous pouvons utiliser. Nous ne trouvons pas grand'chose. Quelques vieux chevaux à moitié morts de faim, une vache et environ trente femmes et enfants. Tout cela est transporté au loin à l'arrière. Mais ce que nous avons vu pendant notre perquisition, cela est indescriptible. Des cadavres de bêtes et de gens tombés ou brûlés, cela ne nous fait pas grande impression. Mais, dans une cave, où se trouvaient un ménage avec deux enfants, manifestement morts de faim, l'horreur a saisi nos cœurs endurcis !...

Est-ce la peur qui a retenu ces malheureux dans leur cave, se demande Naumann, ou bien « étaient-ils trop fiers pour solliciter un morceau de pain de l'ennemi » ? — Combien d'épisodes tragiques de cette guerre resteront à jamais ignorés !

***

Beaucoup de villages ont été détruits par les obus au cours de la lutte ; mais un grand nombre ont été incendiés par ordre, à titre de châtiment (*Strafe*), parce que des civils étaient accusés ou soupçonnés d'avoir commis des actes hostiles. C'est ce qui est arrivé à Louvain, à Malines, à Badonviller et en tant d'autres endroits.

Dans toutes les localités où l'on tirait sur nous, — écrit un fidèle de l'église de Groeningen[2], — les maisons étaient incendiées et le village brûlé. La Belgique est totalement anéantie.

Comme nous arrivions sur la place du Marché (de Namur), — écrit un membre de la *Turnerschaft Philippina*[3], — des coups de feu par-

1. Lettre publiée par l'*Allgemeine Deutsche Gaertner-Zeitung*, Berlin, 12 décembre 1914.

2. Lettre publiée dans l'*Evangelisches Gemeindeblatt fur den Kirchenkreis Groeningen* (Bezirk *Magdeburg*), décembre 1914.

3. Lettre de F. W. Beushausen, du 5e régiment de la Garde, publiée dans la *Zeitschrif der Turnerschaft Philippina*, Marburg, janvier 1915.

tirent des fenêtres et des caves. Au bout d'une demi-heure l'hôtel de ville et toute la place du Marché étaient en flammes. Nous avons dû mettre le feu par vengeance, et cent maisons environ ont été brûlées.

Le village de Jarny, — écrit le docteur Hecking[1] le 21 novembre, — a maintenant une triste apparence. Là les habitants, à la fin d'août, avaient pris part à la lutte et on avait même tiré sur nos troupes du haut du clocher. Aujourd'hui la moitié du village n'est plus qu'un tas de ruines, plusieurs personnes ont été fusillées, si bien que la tranquillité et la paix règnent maintenant dans le village.

Grâce à ces terribles répressions, on espère produire un effet d'intimidation.

Le séjour de Bruxelles[2], — écrit un commerçant, — est pour le moment sans danger, car il y a une garnison suffisante et, en outre, des obusiers sont tournés vers la ville basse et la regardent d'un air menaçant, prêts à faire feu si les habitants se laissent entraîner à des actes hostiles. *D'ailleurs le sort de Louvain est sous les yeux des Bruxellois pour leur servir d'exemple.*

Que les soupçons des Allemands contre la population civile aient été le plus souvent — presque toujours — injustifiés, d'irréfutables témoignages l'ont établi. Il suffit d'ailleurs de lire les lettres de leurs soldats pour constater qu'ils avaient une véritable phobie des « francs-tireurs[3] », qu'ils en voyaient sans cesse où il n'y en avait pas, et qu'ils n'hésitaient pas à infliger un *châtiment* alors même que la preuve du délit était impossible à faire.

1. Lettre publiée dans le bulletin de la fabrique de produits chimiques Henkel et Cie : *Blaetter vom Hause*, Düsseldorf, 15 décembre 1914.

2. Lettre publiée dans *Der Handelstand*, Hambourg, 1er janvier 1915.

3. On sait que, détournant le mot de sa signification primitive, les Allemands appellent aujourd'hui « franc-tireur » tout civil qui aide directement ou indirectement les armées alliées ou, simplement, se trouve avoir une arme chez lui. Les francs-tireurs sont ceux qu'on refuse de traiter en militaires, ce qui n'empêchera pas de regarder à l'occasion les militaires comme des francs-tireurs lorsque l'on y trouvera avantage. « Ce qu'il y eut de particulier à Badonviller, — écrit un soldat du 2e régiment bavarois, — c'est que les habitants n'étaient pas seuls à tirer ; il y avait avec eux un très grand nombre de soldats qui s'étaient cachés là en battant en retraite, et qui se rappelaient maintenant leur qualité. La suite se devine sans peine : des cadavres, des blessés et des maisons en flammes. » (Lettre de Kanefend, publiée par le bulletin de la *Turnerschaft Philippina*, Marburg, janvier 1915.)

Un soir, — écrit dans son journal de route l'aumônier militaire von Bergh [1], — un soir, c'était à Namur, des bruits alarmants commencèrent à circuler. On disait que de fortes colonnes de francs-tireurs approchaient. On croyait voir distinctement sur les hauteurs des signaux lumineux. Mais c'était une fausse alerte. La nuit se passa tranquillement.

Combien de fois l'alarme n'a-t-elle pas été ainsi indûment donnée !

Le docteur Obladen [2] décrit plusieurs combats de rues qui furent livrés la nuit et dans des conditions telles — le récit le prouve clairement — qu'il était impossible aux Allemands de savoir s'ils avaient affaire à des civils ou à des militaires attardés.

A B..., comme nous arrivions de nuit, l'aimable population nous accueillit par des pruneaux. Alors nous mîmes le feu à cinq maisons, par ordre. *Qui, et combien de gens, nous avons tué à cette occasion, il ne fut pas possible de s'en rendre compte malgré la lueur du feu...*

A S..., dans des maisons incendiées, j'ai trouvé des cadavres de femmes et d'enfants carbonisés, — fin de francs-tireurs. Nous continuâmes par M... et arrivâmes à V... la nuit. Pour changer, nous reçûmes de nouveau des coups de fusil *sans pouvoir découvrir le tireur.* Une patrouille de douze hommes fut donc formée, nous prîmes comme otages le maire et « monsieur le curé », et nous leur fîmes traverser le parc du château (il serait plus exact de dire la forêt vierge), un parc d'environ vingt arpents, dans lequel la population était cachée et d'où les coups partaient. Tous les vingt pas la troupe s'arrêtait, et monsieur le pasteur élevait sa voix sonore pour faire comprendre à la population qu'au premier de coup de feu, lui et le maire seraient fusillés, qu'il faudrait de plus payer trois mille francs d'amende et que toutes les maisons seraient détruites.

Que parfois un civil, croyant agir en patriote, ou indigné par les horreurs qu'il voit sous ses yeux, fasse usage d'une arme à feu ou commette un acte hostile, cela est inévitable. Mais qu'il soit permis de punir, et souvent de détruire, tout un village pour la faute d'un seul, la conscience humaine et les conventions internationales se refusent à l'admettre. C'est cependant ce que l'armée allemande a fait et entend faire

1. Lettre publiée dans le *Deutscher Soldatenfreund, Kalender*. Stuttgart 1915.

2. Lettre du docteur Obladen, déjà citée plus haut.

d'une manière systématique[1]. La lettre du peintre Carl Christiansen indique clairement de quelle manière le principe est appliqué[2].

Avant-hier a été pour les habitants des villages où nous cantonnons, un jour d'une tristesse indicible. Ils ont dû, au galop, évacuer leurs demeures. Pourquoi? La veille, un de nos camarades, qui comprend le français, entend un garçon de onze ans dire à sa mère : « Tu sais, ce soir, nos soldats ne tireront pas sur les Allemands à Roye. » Notre camarade engage la conversation et demande au petit, sans en avoir l'air, d'où il sait que Roye ne sera pas bombardé ce soir. « C'est... qui nous l'a dit. » La suite de l'histoire vous la devinez tous. L'enquête révèla que de la maison de N... un câble souterrain conduisait aux positions françaises. N... fut pendu. Mais, conséquence plus grave, *tous* les habitants, femmes, enfants et vieillards, à qui on avait laissé jusque-là leurs demeures et leurs biens, durent cette fois les abandonner. Encore un résultat de la pratique des francs-tireurs. Naturellement nos camarades, qui avaient épargné jusque-là les maisons habitées, s'y installent maintenant avec empressement ; car en hiver, tout de même, les greniers et les granges ne sont pas aussi confortables que les bonnes maisons du village. Et nouvelle conséquence, il arrive que tout — *mais absolument tout* — ce qui est utilisable, nous le prenons ou le consommons. Et les pauvres gens perdent ainsi jusqu'à leur dernier avoir. Pouvez-vous, par la pensée, vous « peindre » ce tableau? Et pourtant il est bien qu'il en soit ainsi, car la guerre finira d'autant plus vite. Peut-être y a-t-il des personnes qui ne peuvent se faire à cette conception de la guerre. Et, cependant, soyez persuadés que nous avons tous une profonde pitié pour les malheureux. Mais l'échelle de la pitié n'est plus la même qu'en temps normal. De dures nécessités dictent notre conduite. La tendresse et le sentiment ne nous troublent plus, croyez-le. Que nous puissions seulement nous habituer à supporter toutes ces fatigues !

Cette fois l'armée allemande s'est contentée de piller. Mais l'incendie et le massacre sont pratiqués d'après la même méthode.

1. Le cas est prévu dans les manuels de conversation française destinés aux soldats allemands. On y trouve, avec la prononciation figurée, des phrases comme celles-ci : « Des francs-tireurs y a-t-il? — Le village sera détruit s'il y a des francs-tireurs ! » (*Däh frangtirör iatil? — Lö willassch ssera detrüih silja däh frangtirör !*) — « Je vous ferai fusiller et détruire le village ! » (*Schö wuh ferräh füsijeh eh dehtrüir lö willasch !*) [*Deutsch-französischer Kriegs-Dolmetscher für Soldaten*, von Dr. F. Wolfson, Leipzig.]

2. Lettre du 11 décembre, publiée dans l'*Allgemeine Maler Zeitung*, 16 janvier 1915.

Coupables ou innocents, on ne se pose pas de question, dit le concierge Tuschick dans la lettre que nous avons citée [1]. On s'en donne dès lors à cœur joie. W. Rieck, un autre concierge, prend part au *châtiment* de la ville d'A... où des civils sont accusés d'avoir tiré.

On leur a bientôt montré, — écrit-il [2], — qu'ils n'étaient pas les plus forts. Ce qui s'est passé, tu ne peux te l'imaginer. C'est [3] alors qu'on a tapé et lardé. C'était horrible à voir. Torrents de sang et cadavres plein les rues et les maisons. Là il n'y avait pas de merci. Portes et volets étaient enfoncés et cette lâche racaille recevait son dû.

Et le docteur Karl Ruehl [4] passant à Cernay :

Çà et là une maison en feu, d'où l'on a tiré sur nos hommes ; une troupe de francs-tireurs prisonniers en larmes, parmi eux de belles jeunes filles et de vieux ratatinés à l'air idiot ; un jugement rapide ; des soldats et des paysans curieux rassemblés sur la place du marché ; un prêtre pâle et hâve qui dispense les dernières consolations; un commandement bref et coupant ; une dernière convulsion dans le corps des délinquants, puis ils s'abattent. On passe à la deuxième fournée, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le terrible travail soit achevé avec méthode et précision.

*
* *

En présence de ces scènes atroces, que pensent et que disent les soldats allemands? Beaucoup ne peuvent réprimer un premier mouvement d'horreur. On l'a vu dans les lettres qui précèdent. Quelques-uns même, bien timidement, osent exprimer le trouble de leur conscience :

Avant-hier, — écrit le docteur Kaufmann [5], — j'ai dû faire arrêter le maire du faubourg de Saint-M... qui était soupçonné de trahison.

1. Voir plus haut : « *Schuldige, auch Nichtschuldige, das kann dabei nicht in Frage kommen.* »

2. Lettre publiée dans la *Deutsche Portier-Zeitung*, Berlin, 15 décembre 1914.

3. « *Da gab es Hiebe und Stiche, das war direkt grauenhaft... Da gab es kein Pardon...* »

4. *Burschenschaftliche Blaetter*, Berlin, 15 décembre 1914 : lettre du docteur Ruehl, membre de la Corporation *Allemania* de Giessen. Il s'agit de Cernay (Marne).

5. Lettre du docteur Paulus Kaufmann, publiée dans *Der Evangelist*, Brême, 26 décembre 1914.

A parler franc, c'est vraiment indigne la dureté avec laquelle il faut agir dans ces circonstances. L'homme se tient blotti dans une cave avec sa vieille mère. Celle-ci a une hémiplégie, causée par une attaque. Néanmoins je dois, impitoyable, arracher le fils à la vieille femme gémissante. A côté de moi se tiennent deux hommes baïonnette au canon. C'est la guerre !

J..., ouvrier peintre, écrivant de Pologne [1], décrit l'entrée des troupes allemandes dans un village russe que l'artillerie allemande vient de détruire :

Lorsque tout fut en flammes nous avançâmes. L'horreur me saisit. Là un homme était assis près d'un arbre, la tête emportée. Ici un autre avait le corps ouvert ; partout des pieds, des mains, des bras, des têtes arrachés. On amena même une vieille femme dont la poitrine laissait échapper un flot de sang : sa longue chevelure blanche l'enveloppait comme d'un suaire. J'ai appris ce jour-là jusqu'à quel degré de bestialité l'homme est capable de se dégrader. Nous passions près d'une batterie russe détruite : sous un canon se trouvait un artilleur à l'air intelligent, grièvement blessé. Il nous regardait d'un œil triste et si malheureux que les larmes en venaient aux yeux. Néanmoins, un homme qui passait ne put résister à l'envie de lui cracher au visage. Pense un peu ! A un pauvre mourant abandonné ! Et cependant l'homme qui a fait cela était bon. Il a partagé avec moi son dernier morceau de pain. Mais la vue d'un Russe suffit à le ravaler au niveau d'une bête. Tel est l'effet de cette guerre.

Je pourrais te raconter bien d'autres traits, qui nous empêcheront d'être jamais des partisans de la guerre. Ce sont de tristes histoires qu'entendra la postérité. Je suis toujours agacé quand je vois des journaux, qui ont systématiquement excité à la guerre, s'étendre maintenant sur les atrocités et les horreurs de cette lutte furieuse. Sauront-ils au moins tirer les conséquences de ces événements et écarter dans l'avenir les causes de la guerre? Je doute qu'ils touchent jamais aux causes primordiales. Mais nous, nous savons maintenant quelles calamités entraîne la guerre.

J... est malheureusement une exception. Non moins exceptionnels sont les trois néo-apostoliques auteurs de l'étrange lettre qui suit [2], où ils dénoncent à leur évêque les actes de brutalité et d'irrévérence commis par les soldats allemands dans une église française.

1. *Vereins-Anzeiger, Organ des Verbandes der Maler, Lackierer*, etc., Hambourg, 16 janvier 1915.

2. Lettre publiée par la *Neuapostolische Rundschau, Zeitschrift zur Foerderung des Glaubenlebens der Neuapostolischen Gemeinden*, Leipzig, 27 décembre 1914.

Nous n'avons trouvé notre régiment qu'à Liége. Ce régiment a beaucoup, beaucoup souffert à Namur, Maubeuge, etc. Qui sait où nous serions [*si nous l'avions rejoint plus tôt*]? Mais voici seulement que nous rejoignons, et nous disons : « Le Seigneur a fait en nous de grandes choses ; nous nous en réjouissons. Il sacrifie des hommes pour toi et des peuples pour ton âme. »... Nous étions il y a huit jours dans une église à Boucouville. Quel spectacle ! Les murs, les fenêtres percés par les obus, les crucifix, les cierges, les tableaux, l'autel et l'harmonium en morceaux, les accessoires du Saint-Sacrement, les étoffes sens dessus dessous. On voit des soldats qui tournent en dérision la barette du prêtre. Les habits des enfants de chœur, dépouillés de leurs dentelles, servent comme essuie-mains ou pour d'autres usages. Cela nous fait penser à Sion, s'il tombait entre les mains de l'ennemi. Terrifiante pensée ! Un soldat avait mis sur sa tête la coiffure du prêtre ; je la lui arrachai ; il la reprit de force et, là-dessus, tout le monde de rire. Tel est l'endurcissement du cœur, indomptable et insensé jusqu'à la fin. A Dieu notre respect; à vous et à notre cher apôtre cordial merci : à nos femmes notre cœur et notre main. Nous vous saluons avec la devise : « Si Dieu est pour nous, qui donc sera contre nous? »

AD. BAUNMUTTER, WALT. PETSCH, W. KRAMER.

***

La plupart des combattants s'endurcissent, cependant, et bientôt les horreurs de la guerre ne font plus sur eux d'impression. « La tendresse et le sentiment ne nous troublent plus », disait le peintre Christiansen[1]. — « On s'habitue peu à peu comme si c'était tout naturel », écrit un autre. — « Les maisons incendiées sont à l'ordre du jour; leur vue ne surprend plus personne », déclare un instituteur[2]. — Les soldats allemands obéissent au mot d'ordre que formule si bien une institutrice de Dresde dans une lettre adressée à un journal de la ville[3] :

Nos ennemis ne reconnaissent pas notre générosité, — dit-elle, — et la prennent pour de la faiblesse. *Il faut que nous soyons pour nos ennemis d'une dureté inexorable...*

1. Voir plus haut.

2. Lettre publiée par la *Hannoversche Schulzeitung*, Hanovre, 5 janvier 1915.

3. *Dresdner Nachrichten*, 30 décembre 1914. L'institutrice écrit au journal de Dresde pour se plaindre de la faiblesse avec laquelle sont traités les correspondants de journaux étrangers. « Pourquoi, dit-elle, ne faisons-nous pas tout de suite leur procès à ces traîtres? Peu importe qu'ils soient Anglais ou Américains... »

Ne nous guérirons-nous donc jamais de notre sentimentalisme? Dans cette guerre — la plus terrible de toutes — il ne faut pas que la voix du cœur se fasse entendre. *Nous devons montrer à nos ennemis que nous sommes capables d'être cruels et impitoyables.* « Landgrave, endurcis-toi. » En parlant ainsi, ce n'est pas mon opinion que j'exprime, mais celle de centaines de milliers d'individus, celle — j'ose le dire — de la majorité de notre peuple allemand.

Donc le soldat allemand sera dur. Il commettra volontairement des brutalités, tout en conservant son sang-froid et en riant sous cape des bonnes plaisanteries auxquelles il se livre.

Malgré les fatigues et les privations, — écrit l'employé Dietel [1], — notre campagne a été fort variée et intéressante; les scènes comiques n'ont pas manqué non plus. Un jour, par exemple, je voulais obtenir d'un paysan du bois à brûler. — Réponse : « *Ne plus de bois* [2] ». — Ah ! c'est comme ça? je vais chercher une hache, je prends la chaise sur laquelle il venait de s'asseoir et je commence tout tranquillement à fendre du bois. Le bonhomme pousse un cri, disparaît et rapporte une charge de bois, si grosse qu'il plie sous le poids. Et voilà comment les jours s'écoulent. — Mes meilleurs saluts. Volontaire DIETEL. « *C'est la guerre* [3]. »

H... et F. M..., de la paroisse de Vilsen, inventent d'ingénieuses distractions.

Les habitants, — écrivent-ils du Nord de la France [4], — n'ont plus rien à manger. Nous leur donnons bien du pain, mais, quand les enfants viennent demander, nous les forçons d'abord à chanter : *Deutschland, Deutschland über alles !* Ils chantent cela très bien déjà; on les prendrait pour des Allemands. Nous les forçons aussi à dire : *Français capout !* C'est très comique.

Tout en lampant dans un petit café français une tasse à dix centimes, le canotier Fritz Mussoff flirte délicatement. Une jeune fille est seule dans la salle :

1. Lettre du 9 novembre, publiée dans le *Nachrichtenblatt* du personnel de la maison H. Schlinck et Cie, à Hambourg.

2. En français dans le texte.

3. En français dans le texte.

4. Lettre publiée par le *Vilser Inspektions Bote*, décembre 1914.

Je la prenais d'abord pour une Allemande, — dit Musolff[1], — car elle n'avait rien du type français ; elle était blonde tandis que toutes les femmes ici ont les cheveux d'un noir éclatant. De plus, contrairement à la coutume générale des Françaises, exceptionnellement, elle n'était point fardée. Comme elle me servait le café, je ne voulus pourtant pas laisser échapper l'occasion favorable — songez que pendant cinq mois on n'avait pas vu un être du sexe féminin ! — et je me permis donc de lui pincer les joues.

Et, poète à ses heures, le référendaire Erich Kunz[2] décrit en termes pittoresques un village dévasté qui présente les motifs « les plus ravissants » :

Les armoires arrachées et renversées ont répandu leur contenu bigarré dans les chambres, dans les cours et dans les jardins. A côté d'une camisole de nuit blanche, un vieux haute-forme enfoncé porte, sous les rameaux fleuris, le deuil de son ancien maître ; une paire de lunettes bleues regarde tristement hors d'un seau de pommes pourries, et en haut d'un tas de fumier trône un lit d'enfant bleu de ciel... Les nombreux lapins qui sautillaient joyeusement alentour ont été l'un après l'autre rôtis sur les poêles français et « incorporés » dans nos corps allemands. Il n'y a plus que deux maigres poulets qui courent çà et là dans la cour, jouissant d'une liberté inusitée ; mais eux aussi sont déjà suivis par des regards amoureux.

***

Un trait caractéristique de l'Allemand, et que nous retrouvons dans sa correspondance de guerre, est la persistance chez lui de l'empreinte professionnelle. Qu'il entre dans un salon, qu'il voyage, ou qu'il se récrée, l'Allemand n'oublie jamais sa spécialité, son *Fach* : il ne l'oublie pas davantage sur le champ de bataille.

Le jardinier sait gré aux Belges de n'avoir pas obligé les Allemands à détruire la ville de Gand[3] :

Gand possède en effet plus de monuments ennemis que toutes les autres grandes villes de la Belgique réunies. Et l'art des jardiniers,

1. *Sonder-Ausgabe zum 25-jährigen Bestehen des Berliner-Ruder-Club Sturmvogel*, Berlin 1915.

2. Lettre publiée dans les *Burschenschaftliche Blätter*, Berlin, 15 janvier 1915.

3. Lettre publiée dans l'*Allgemeine Deutsche Gaertner-Zeitung*, Berlin, 19 décembre 1914.

spécialement, aurait reçu là un coup funeste ! Il y a plusieurs centaines de jardins aux abords de cette ville magnifique. Là flamboie le rouge de milliers de bégonias, etc...

Le peintre juge la guerre à son point de vue :

Et ce magnifique tableau, — écrit Philippe Sch. [1], — quand les ennemis, en colonnes débandées, se dispersent dans la vallée, les pantalons rouges flambant sur les champs ondoyants. A ce spectacle la démangeaison de peindre vous prend. Malheureusement il nous était interdit de mettre impudemment le nez hors de la tranchée, car chaque fois nous attrapions quelque chose.

Le commerçant n'oublie pas ses affaires et il parcourt les magasins des villes françaises pour voir s'il y trouvera les produits de sa maison [2]. Le Herr Doktor terrorise en latin les habitants des villages français. L'éleveur de lapins fait un singulier mélange de ses impressions de guerre et de ses préoccupations professionnelles :

Très honoré monsieur Koppe, — écrit Franz Herkroth [3] à un ami, — nous sommes en guerre. Il n'y a pas à sortir de là... Nous avons traversé toute la Belgique en vainqueurs. Maubeuge fut la première forteresse qui dut se soumettre. L'exemple fut bientôt suivi par la fière Anvers, que d'après les Belges nous ne devions jamais conquérir. Comme elle a vite ouvert ses portes cependant ! J'ai souvent eu l'occasion de voir des cages à lapins, mais nulle part je n'ai trouvé des procédés d'élevage et une race comparables à ce que nous avons en Allemagne. J'ai aussi expérimenté divers rôtis : la viande avait bon goût et me changeait agréablement de l'ordinaire. Maintenant nous sommes depuis des mois en Flandre.

Je t'envoie de l'écurie un salut de soldat. — FRANZ HERKROTH.

... Nous avons conquis toute la Belgique, à un petit coin près, — écrit un autre éleveur [4] — et bientôt tout le pays sera allemand, aussi allemand que le sol béni de notre patrie. Il nous faudra donc veiller à faire revivre, ici en Belgique, l'élevage des lapins, et nous ne devrons pas oublier qu'après la guerre la Belgique sera pour nous un

1. Lettre du 26 décembre, publiée par l'*Allgemeine Maler-Zeitung*, Berlin, 16 janvier 1915.

2. Lettre d'Otto Straub, employé de la maison de cafés Franck et fils, publiée dans le bulletin de guerre de la maison : *Mitteilungen von Ihrer Firma und Ihren Kollegen*, Berlin, 2 janvier 1915.

3. Lettre publiée dans *Der Kaninchenzüchter*, Leipzig, 26 février 1915.

4. *Ibidem*.

débouché. Comme il ne reste que très peu de lapins sur le sol belge et que les Belges demeurés dans le pays désirent recommencer l'élevage, ils seront obligés de s'adresser à l'Allemagne. Ils réclameront des « géants belges » ou « flamands ». Si nous leur répondons que le « géant belge » n'existe plus chez nous, et si nous le baptisons d'un autre nom, le Belge se fâchera et l'éleveur allemand perdra son débouché. Mais sans doute conservera-t-on l'ancien nom, car après tout la Belgique est dans nos mains ; elle est et elle restera allemande. Après la conclusion de la paix, nous ferons voir aux éleveurs belges les avantages des procédés de sélection, et nous échangerons avec eux nos bêtes et nos idées. Il faut espérer que nous pourrons faire de même dans une partie des territoires français conquis. Mais une chose est sûre. Il faut que Dieu punisse l'Angleterre et qu'il la punisse bien !

Cet attachement de l'homme à son métier a au premier abord quelque chose de touchant. Mais méfions-nous du spécialiste, trop souvent fermé aux sentiments généreux et dont les préoccupations étriquées témoignent tout au moins d'une singulière indifférence à l'égard des drames et des misères dont il est le témoin. Grattez un peu, et vous verrez apparaître le pédant, le cuistre, gonflé de suffisance et d'orgueil national.

Laissez-moi, — écrit le pâtissier Hugo Kreuter [1], — vous donner quelques impressions du pays de la « grande nation ». J'ai toujours entendu dire et lu que le peuple français était civilisé. Il n'en est rien aujourd'hui ! — Peut-être au XVIIIe siècle ce peuple a-t-il atteint un certain degré de civilisation. Aujourd'hui les villes et la campagne ont un aspect d'abandon ; la soif de la vengeance a empêché ce peuple de travailler et de produire. Il n'y a dans tout le pays que les grandes routes qui soient en bon état. Les chemins de campagne sont presque inconnus dans le Nord de la France. C'est surtout dans l'art de bâtir que les Français sont prodigieusement en retard. Il est rare qu'on trouve chez eux des chambres convenablement aménagées. Quelques beaux monuments de l'ancien temps rappellent la grandeur passée du pays. — Les localités où notre métier est représenté laissent fort à désirer. J'ai visité plusieurs installations de pâtissiers et n'en ai presque trouvé aucune qui eût l'air d'un vrai fournil. Çà et là, cependant, il y a, — ou plutôt il y avait, — quelques maisons bien installées. Malheureusement le travail est arrêté presque partout. A Cambrai et à Saint-Quentin j'eus l'occasion de voir plusieurs confiseries; mais, à part quelques sucreries, elles ne vendaient que du chocolat et des fruits confits et candis. J'aurais bien voulu m'acheter une brioche authentique, mais partout

1. Lettre publiée dans la *Konditor-Zeitung*, Trèves, 18 décembre 1914.

c'était la même réponse : « *Ne plus, monsieur* [1] ». Quant aux petits fours et aux « gâteaux mêlés », on ne peut en voir nulle part.

Si la pâtisserie allemande elle-même affirme si péremptoirement sa supériorité, il est clair que les alliés n'ont plus aucune indulgence à attendre dans aucun domaine.

Les femmes belges ne sont pas précisément jolies, — écrit un soldat [2], — elles sont toutes coiffées en « ponnys », leurs cheveux ramenés sur le front leur couvrent presque les yeux. C'est affreux. Et toutes laides de visage ! Et mal habillées ! Ah ! combien je préfère les jeunes filles allemandes, en général et en particulier ! Quant aux hommes, ils me paraissent extrêmement paresseux. On les voit partout flâner, les mains dans les poches, et ils ne consentent pas à se déranger. C'est ici que nous sentons tout le prix des vertus et des manières allemandes.

Dans les villes françaises tout est vétuste, petit et désordonné. Heureusement, on se préoccupe d'habituer à l' « ordre allemand » le petit nombre de civils français qui sont restés. Cette éducation se fait « sous la surveillance des gendarmes prussiens [3] ».

Quant à la Russie, c'est le néant.

Le pays que nous traversons, — dit un électricien [4], — est le comble de l'inculture. Pas la moindre trace de civilisation.

Il faut maintenant que je vous décrive la Russie, — écrit un autre [5]. — Comme les Russes se sont fortement retranchés au nord de la Vistule et ne peuvent pas, par suite, passer à l'offensive, nos troupes reçurent l'ordre de s'approcher de l'ennemi à marches forcées. Nous cantonnâmes pour la première fois à Koschlieglowo (?) qui est censé être une ville. C'est un misérable et sale campement où logent des créatures également misérables qu'on ne reconnaît pour des hommes qu'en les voyant marcher debout. D'une manière générale les hommes ici, sans exagération aucune, ressemblent à des cochons.

Voilà des observations qui ont le mérite d'être précises !

1. En français dans le texte.

2. Lettre du 4 décembre, publiée dans l'*Osnabrücker-Zeitung*, 18 décembre 1914.

3. Lettre de Schneider, publiée par les *Verbandsblaetter*, organe d'une association d'employés de commerce, Leipzig, novembre 1914.

4. Lettre publiée dans les *Mitteilungen des Vereins der Beamten der A. E. G. und B. E. W.*, Berlin, novembre 1914.

5 *Ibidem*

*
* *

Tout le monde n'a pas l'esprit critique aussi développé. La plupart des combattants, une fois surmontées la stupeur et l'émotion du début, tombent dans l'apathie la plus complète et ne sont plus animés que par des préoccupations très élémentaires : boire, manger, garnir leurs bagages, — et tout ce que la censure allemande interdit de raconter.

A quoi bon se priver des choses qui vous font envie? Tout cela ne coûte rien. On paye avec des bons, c'est-à-dire avec du papier.

C'est moi, — écrit un instituteur [1], — qui, comme le plus ancien sous-officier, dois maintenant [2] commander la compagnie. Je me fais à moi-même l'effet d'un demi-dieu. Je dois donner des signatures importantes et établir des bons pour tous les objets possibles ou impossibles. On ne paye plus rien comptant.

Je lui ai signé en échange un bon de trois cents marks, — écrit le médecin-major Köhne [3] qui vient de prendre un cheval à un vieux paysan français. Tout cela sera payé — ou ne le sera pas — après la guerre [4].

Quand on rencontre une maison inoccupée, point n'est besoin de formalités, et l'on « achète » avec la plus grande facilité tout ce qui vous tombe sous la main. Ainsi le docteur Obladen [5] va en tournée dans une voiture de chasse « achetée », et « mobilise » dans les villages bouteilles de champagne et bouteilles de cognac. D'autres officiers se meublent, et au besoin s'approvisionnent en souvenirs.

Les habitants avaient disparu comme toujours, — écrit Rudolf Seng [6], — nous nous mîmes donc à l'ouvrage. Ici, il y avait une petite

1. Lettre citée plus haut, publiée par la *Hannoversche Schulzeitung*.

2. La compagnie vient de subir de lourdes pertes et n'a plus d'officiers.

3. Journal de route publié dans la *Zeitschrift der Turnerschaft Philippina*, Marburg, janvier 1915.

4. « La rétribution pour le logement sera versée plus tard » enseigne à dire le manuel de conversation du docteur Wolfson (*La rchtribüssjong puhr lö loschmang ssera werseh plüh tahr !*)

5. Voir plus haut.

6. Lettre publiée dans l'*Alte-Herren-Zeitung der Burschenschaft Holzminda*, Gœttingen, février 1915.

armoire fort commode, là un miroir qui faisait très bien dans le coin... et l'horloge avait une bien belle sonnerie!

Avant tout il s'agit de bien vivre, et c'est à quoi s'appliquent principalement les envahisseurs. Le lieutenant Fischer [1] arrive à Anvers au milieu d'octobre :

C'est une bénédiction, — écrit-il, — d'être de nouveau dans une ville. Nous avons subi des fatigues et des privations terribles. Maintenant, enfin, nous recommençons à vivre bien, aux frais de la population d'Anvers, dont la plus grande partie s'est enfuie.

L'entrée des Allemands à Reims fut l'occasion d'âpres rivalités. Qui boirait le premier?

L'aumônier de la garde, von Bergh [2], narre en ces termes l'arrivée de son corps en vue de la ville :

... Comme nos canons tiraient encore, voici qu'une auto aux puissantes lanternes arrive tout à coup de Reims à toute vitesse. L'occupant, un officier d'état-major saxon, annonce que les Saxons avaient pénétré dans la ville de l'autre côté, et que les Français s'étaient retirés. Nous cessâmes le feu naturellement et nous nous remîmes en route. Nous aurions bien voulu voir de près la belle ville et boire à la source le meilleur « champagne ». *Mais cette récompense nous fut refusée. Elle fut réservée aux Saxons qui étaient entrés les premiers dans la ville.* Au lieu de cela on nous octroya une nouvelle marche qui fut très pénible pour nos hommes. Le soir nous atteignîmes Dizy-Magenta, d'où nous eûmes une vue superbe sur les vallées d'Ay et d'Épernay si célèbres par leur vin. Là *enfin* nous pûmes procéder à quelques expériences et nous savons maintenant quel est le goût du véritable « champagne ».

Les descriptions d'aventures gastronomiques reviennent sans cesse dans la correspondance des soldats allemands. Voici par exemple les expériences que fit N., ouvrier électricien, et que ses patrons ont cru bon de livrer à la publicité [3] :

La semaine dernière nous sommes passés près d'une grande ferme, à l'aspect de fabrique, qui était abandonnée. Elle fut aussitôt visitée de près. Nous y avons trouvé du beurre et de la crème, des centaines

1. *Zeitschrift der Turnerschaft Philippina*, janvier 1915.

2. Journal de route du *Divisionspfarrer* von Bergh.

3. Lettre publiée dans les *Mitteilungen des Vereins der Beamten der A. E. G. und B. E. W.*, Berlin, novembre 1914.

de quintaux. J'ai bu pour ma part au moins deux litres de crème douce. J'ai encore découvert dans la cave une boîte contenant cinq livres de chocolat qui firent fort bien mon affaire, et aussi des confitures françaises. Dans les caves des fermes on trouve souvent des centaines de pots de fraises et de prunes en confitures. J'ai aussi fait récemment l'essai du champagne, pour la première fois ; il fut fort à mon goût ; en revanche, je n'arrive pas à aimer le vin ordinaire, dont il y a ici des quantités énormes ; je préférerais une cigarette ; elles sont très rares ici.

En France, — écrit O..., de la paroisse de Groeningen [1], — le vin et le champagne ne manquent pas. Dans chaque maison, la cave est pleine de tonneaux de vin. Chaque fois que nous nous arrêtions quelque part, tous les hommes se précipitaient dans les maisons pour prendre du vin.

Un sous-officier qui écrit [2] à ses parents raconte l'emploi de sa journée dans un village français :

Un punch magnifique est en train de chauffer. Hier nous avons découvert deux cents bouteilles de vin rouge et blanc qui étaient murées... Le lendemain matin, à notre grande joie, nous avons aperçu des poules nombreuses qui se promenaient dans le jardin. Nous n'étions pas de service. Vite à la chasse aux poules ! Une poule est vite attrapée, plumée toute chaude, rôtie, vidée ; au bout de quelques minutes un plat de poulet aux pommes de terre était prêt. Le temps est beau. Vite je sors une table que je place sous un pommier, je la couvre (j'avais trouvé un jupon blanc tout neuf dans l'armoire), avec cela quelques bouteilles de bière française (nous les avions trouvées murées), quelques verres de vin, et le plat de poulet et de pommes de terre fumantes. Mon camarade mangea peu, un tiers de poule seulement ; c'est moi qui ai mangé les deux autres tiers.

Il y a cependant un ascète dans l'armée allemande, et nous nous en voudrions de ne point le faire connaître : Willy Patzig, de l'église de Technitz, écrit [3] à son pasteur cette lettre édifiante :

Il y en a malgré tout beaucoup qui se font envoyer de la maison des saucisses et du lard. Il me semble tout de même que ce n'est pas bien.

1. Lettre publiée dans l'*Evangelisches Gemeindeblatt für den Kirchenkreis Groeningen*, décembre 1914.

2. Lettre publiée dans le *Kirchliches Gemeindeblatt für Anhalt*, Dessau 28 décembre 1914.

3. Lettre publiée dans *Gott im Kriege* (voir plus haut)

En tout cas il me paraît parfaitement dans l'ordre de manger du pain sec à la guerre. J'ai célébré le patron de notre église en m'offrant un extra de pain d'ordonnance et imaginant par la pensée que c'était du gâteau.

Hélas! Willy Patzig n'a point fait école, et la masse des soldats allemands se rue avec avidité sur notre infortuné pays. De la plupart des lettres que nous lisons une même impression se dégage : c'est que l'Allemand est singulièrement à son aise dans son rôle d'envahisseur. On dirait que les vieux nstincts de sa race se réveillent chez lui. Tant qu'il n'est pas personnellement exposé, l'Allemand ne voit dans la guerre qu'une intéressante partie de plaisir, un voyage de vacances profitable, et il jouit naïvement de ses aventures. Il faudra qu'il soit à la peine et qu'il souffre cruellement, pour s'apercevoir en fin de compte que tous les aspects de la guerre ne sont pas également joyeux.

(*A suivre.*)

PIERRE BOUTROUX

LES ANGLAIS A ROUEN

Avec ses quais, ses docks, ses magasins, sa sécurité de port intérieur et la proximité de la Manche, avec les facilités de débarquement qu'il offre et le réseau ferré dont il est le centre, Rouen s'imposait, comme base militaire, au choix de nos alliés britanniques. Ils y vinrent dès la seconde semaine d'août 1914, et se mirent aussitôt à l'œuvre. Ce fut, cette fois, pour peu de temps. Au lendemain de Charleroi, l'ennemi envahissait notre territoire. En même temps qu'il fonçait sur Paris, il se déployait vers le sud-ouest. Nos hôtes n'attendirent pas qu'il fût à Amiens pour lever le camp et se transporter en lieu sûr. Pendant toute une nuit, ce fut à travers la ville un roulage ininterrompu dont on ignorait la destination. On sut plus tard que la base rouennaise s'était transportée à Nantes, celle du Havre à Saint-Nazaire.

Je ne vis point cette arrivée ni cet exode, me trouvant alors à Penmarch, dans une paix paradoxale et accablante que troublaient, de loin en loin, de mystérieux coups de canon. Les barques de pêche, dont les équipages étaient encore presque au complet, allaient à leur besogne quotidienne, qui était fructueuse. Les usines de la côte travaillaient de leur mieux, escomptant d'ailleurs que les réquisitions épuiseraient vite leurs stocks. Hors le va-et-vient des voiles brunes en baie, peu ou point de navigation. En septembre, le spectacle changea soudain. De gros vapeurs apparurent du large, faisant

cap au sud-est, droit sur la pointe. Penmarch est un observatoire unique pour de tels passages. On regardait grandir les fumées, se préciser les silhouettes : il y avait des deux-mâts, des trois-mâts, des quatre-mâts, se succédant par groupes. Un croiseur convoyait chacun de ces groupes, les précédait parfois, puis revenait seul, après l'avoir sans doute confié à un autre gardien. Il s'approchait de la côte jusqu'à en raser la première ligne de récifs, courait brusquement à l'ouest, et se perdait dans les brumes de l'horizon. Des marins du pays disaient : « C'est le *Kléber* ! » ou : « C'est le *Lavoisier* ! » ou encore : « Ce n'est pas un de chez nous ! » Mais sur le compte des paquebots, point d'hésitation : c'étaient des anglais, d'aucuns précisaient : cunarders. Assurément ils avaient embarqué à Liverpool ou à Glasgow des troupes et du matériel, et se dirigeaient sur « la rivière de Nantes ». Tout ce que le port comptait de jumelles, marines ou non, et de longues-vues, y compris celle du syndic, dont l'objectif officiel était fêlé, se braquait sur les longs et hauts navires qui transportaient tant de nos espérances. On les suivait jusqu'à leur disparition derrière le phare d'Eckmühl, on les admirait, on supputait leur tonnage, leur chargement, leur vitesse. Pendant que tout haut on leur attribuait quantité de nœuds à l'heure, tout bas on s'inquiétait de les voir ralentir dans les grosses houles, stopper presque, pour des raisons obscures. Et nous pressions en pensée leur marche vers les ports de France qui les attendaient.

Depuis, ils ont repris la direction de la côte normande, et la base rouennaise, ébauchée seulement en août, s'est constituée solidement. Rouen, aux premiers jours d'octobre, avait encore des airs de ville morte. Non seulement elle a repris vie, mais encore elle est devenue, grâce à l'alliance, l'une des cités les plus actives, les plus grouillantes de ces temps de guerre, et l'une de nos garnisons les plus pittoresques.

*
* *

D'une des hautes falaises qui la dominent, de la crête du mont Gargan ou de la terrasse de Bon-Secours, par exemple, on a une bonne vue d'ensemble sur le camp des Anglais, ou

plutôt sur le principal de leurs camps. Il occupe, dans une boucle de la Seine, un vaste terrain de prés et de bruyères, jusqu'aux lisières d'une sombre forêt de pins, sur laquelle se détache au soleil la blancheur des tentes et des toitures en tôle ondulée. Mais, pour en apprécier l'importance, il faut le traverser en long et en large, soit muni d'une autorisation qui est assez facilement accordée, soit mêlé à la foule qu'on y admet les après-midi de dimanches. Avec leurs propres ressources et l'aide d'entrepreneurs français, nos alliés ont réalisé là des merveilles. Ils ont bâti avec de la toile et des planches, non pas une caserne et une infirmerie, mais un grand village, un village modèle, d'aspect presque riant à force de netteté. Il ne lui manque ni le château d'eau, ni l'éclairage électrique, ni le tramway circulaire ; et vous y distinguez des rues correctement alignées, des places géométriques et des linéaments de squares. Quel progrès depuis les premiers travaux qui, maintes fois gênés par les bourrasques et les averses d'automne, multipliaient sous les pas les débris et les fondrières ! Les soldats pataugeaient dans une boue noirâtre ; mais ce sont des terrassiers remarquables : ils ont bêché, pioché, nivelé, macadamisé. Des trottoirs en mâchefer courent le long de leurs baraquements en clair sapin, auxquels il ne faut plus qu'un revêtement de verdure pour paraître d'avenants cottages de la banlieue londonienne. Peut-être l'auront-ils : déjà des potagers et des parterres minuscules les égaient partout où c'est possible. J'ai vu de pacifiques rangées d'oignons, de laitues, de haricots, de petits pois (avec ou sans perches) prospérer au soleil de mai sous l'arrosoir de jardiniers dont beaucoup, partis depuis au feu, n'auront pas eu la joie de la cueillette. Qu'importe? D'autres sont venus, d'autres viendront. *Carpent tua poma...* Voici encore des plantes d'ornement et des fleurs ; voici des géraniums qui sortent de deux grosses souches pourvues de terreau, primitives potiches signalant une allée principale ; voici des blocs de marne faisant le même office, et des alignements de cailloux crayeux, de mousses, de lichens, délimitant des plates-bandes ; et voici des décorations plus compliquées, chefs-d'œuvre d'architectes paysagistes, des croix de différents ordres, des écussons, des ancres (ces fantassins insulaires sont toujours un peu mate-

lots), mieux : un ensemble héraldique formé de deux drapeaux, l'un anglais, l'autre français, d'un fer à cheval et de l'universelle devise : *To good luck!* (Bonne chance!) Dans un endroit plus ombragé, plus fleuri, plus abrité contre l'indiscrétion des visiteurs, des tentes d'une particulière blancheur forment cercle autour d'une arène ratissée. Commodément assis dans de larges fauteuils de rotin, des officiers passent leur fin de dimanche à lire des journaux et des magazines. C'est là leur mess : un vrai coin de villégiature !

En dehors de ce camp et de quelques autres, plus modestes, les alliés occupent dans la ville et dans sa banlieue un nombre considérable d'immeubles : hangars, magasins, salles de spectacle, couvents désaffectés, écoles vides d'élèves, palais gothiques ou Renaissance, hôtels à fronton du XVIIIe siècle, appartements modernes, ils ont loué pour leurs bureaux et services — leurs « offices » — tout ce qu'ils ont pu, tout ce qui leur convenait. On s'étonne, en passant devant des maisons de maître ou de rapport situées en bonne place, faites pour l'existence cossue et voilée de nos bourgeois, de surprendre, à travers des fenêtres veuves de leur tulle grec ou de leur filet, des tables de bois blanc, des chaises de paille, un lit de sangle, des ampoules électriques à réflecteurs de tôle peinte, un téléphone et tout un réseau compliqué de fils parmi lesquels circulent des uniformes. Des casquettes pendent à des clous fichés dans le papier de luxe dont les murs sont restés tendus : contraste étrange avec les baguettes de cuivre et les moulures de la corniche, les glaces et les cheminées de marbre ! Quelques réparations seront nécessaires, quand il sera temps d'y songer, et les propriétaires n'y perdront rien : le War Office paie largement, ce qui ne veut pas dire sans compter. On a tôt fait de créer des légendes, et l'on s'est hâté d'affirmer que les Anglais, à Rouen, jetaient, selon la formule, l'argent par les fenêtres ; qu'ils louaient pour deux ans, pour trois ans, comme si la guerre allait durer toujours. La vérité est que tous les immeubles sans distinction sont loués au mois, le bail étant prolongeable à la volonté seule du preneur. Bien entendu, il ne s'agit point ici des tractations privées. Un grand nombre d'officiers, de sous-officiers, de soldats auxiliaires ont leur appartement ou leur chambre en ville. Au début, et

par exception, ils étaient reçus chez l'habitant à titre gratuit, grâce au système des billets de logement. Aujourd'hui qu'ils disposent de camps et d'immeubles, toutes ces locations supplémentaires sont à la charge des intéressés : excellents payeurs et qui regardent peu à la dépense, pourvu qu'on leur assure à peu près le confort dont ils ont l'habitude, au minimum une salle de bain.

Il faut avoir parcouru Rouen et sa banlieue à maintes reprises et y avoir découvert, à chaque visite, quelque installation nouvelle de ses hôtes, pour se rendre compte de l'activité anglaise dans l'organisation des services de l'arrière, de l'importance et de la multiplicité de ces services : services de l'armée métropolitaine, de l'armée indienne, australienne, canadienne, services de l'état-major, de l'intendance, de la santé, de la trésorerie, de la poste, tous nos services en un mot, augmentés de deux : celui du culte que nous n'avons plus, et celui des jeux, que nous n'avons pas encore.

On sait que dans l'armée britannique les ministres du culte, pasteurs, prêtres, rabbins, sont strictement enrégimentés. Tous ont rang d'officiers et portent l'uniforme, reconnaissables seulement à leurs pattes d'épaule noires. A Rouen, le culte ritualiste se célèbre en un temple de l'île Lacroix, qui existait avant la guerre et a toujours été réservé aux dévotions de la colonie anglaise. Les adeptes des autres sectes forment des groupes, pourvus ou non de leur « chapelain ». Lesdits chapelains ont, eux aussi, leurs bureaux, où ils sont accessibles à des heures définies. Et je ne parle pas de la fameuse *Salvation Army* — l'Armée du Salut — qui a immédiatement fondé à Rouen une succursale, si l'on peut dire, promène dans les rues de vastes écriteaux portant que « Christ est notre juge », et distribue libéralement de petites bibles illustrées de chromos. Quant aux catholiques de l'armée anglaise, ils sont avisés par des affiches et des circulaires que chaque dimanche, à midi, il y a messe à la cathédrale pour les soldats français et alliés. Ils ne manquent guère d'y assister. Le 3 janvier — jour désigné par le roi George pour « d'humbles prières » en commun — l'office hebdomadaire prit un caractère plus solennel : l'officiant était Mgr Keatinge, aumônier catholique en chef du corps expéditionnaire. Dans le chœur

avaient pris place, outre plusieurs notables, des généraux français, belges et anglais, parmi lesquels le « général » Simms, chapelain directeur de toute l'armée britannique, lequel est protestant, mais protestant d'une secte dissidente. Des officiers et soldats des trois armées remplissaient la nef. A l'élévation, les tambours et clairons français sonnèrent : au drapeau ! Il y eut un sermon en anglais, de M. King, et une bénédiction de Mgr Fuzet, archevêque de Rouen, qui présidait la cérémonie.

Divertissements et culte sont parfois combinés très hardiment et très pratiquement par nos alliés. Ici, le bureau d'un chapelain voisine avec un club de soldats. La très puissante et très active « Société chrétienne de la jeunesse » (*Young men Christian association*) — abréviativement l'*Y. M..C. A.* — collabore avec les chefs de l'armée pour donner aux troupes des plaisirs honnêtes et sains. Elle avait loué jusqu'à la mi-juin un établissement de caractère assez frivole dénommé les « Folies-Bergère » et y avait organisé un cercle aussi édifiant que récréatif. Le détail est savoureux pour ceux qui savent à quel point cette enseigne symbolise, pour la moyenne de nos amis insulaires, les piments de la gaîté parisienne et l'alléchante facilité de nos mœurs. Or, l'enseigne était restée sur l'édifice et se répétait en toutes lettres sur les affiches anglaises de la pieuse *Y. M. C. A.* Dans un jardin d'hiver, fait à d'autres coutumes, les soldats soucieux de leur tenue et de leurs aisés trouvaient des boissons hygiéniques, de bonnes lectures et des sièges de repos. Une fois par semaine, un concert se donnait dans la salle de spectacle devant un public exclusivement britannique et militaire, y compris les *nurses* des hôpitaux. Amateurs et professionnels se prodiguaient. Ne croyez pas que ces professionnels fussent de second ordre, des doublures : on vit là des célébrités de la scène anglaise, entre autres miss Lena Ashwell. J'ai pu assister à l'une de ces soirées — non sans peine. On la donnait au bénéfice de la veuve d'un réfugié du Nord, écrasé quelques jours plus tôt — un jour de terrible bourrasque — par un des lourds camions britanniques. Pour augmenter la recette, il avait été décidé que les simples civils seraient admis cette fois. Cependant, quand je me présentai au guichet avec un

Belge de ma connaissance, nous nous heurtâmes au : *no !* sans réplique de l'honorable gentleman qui siégeait là. Notre douce obstination à ne point partir toucha le cœur d'un sergent écossais, qui agréa notre obole et nous ouvrit la porte. La salle était comble. La représentation venait de commencer : trois jeunes filles en toilette de ville, d'une élégance discrète, occupaient la scène, assises sur de modestes chaises de jardin, avec un major organisateur de la soirée et un simple soldat — évidemment du meilleur monde — qui tenait le piano. Chacune à tour de rôle se détachait du groupe et s'approchait de la rampe, l'une jouant un morceau de violon — généralement du Schumann (nul jingoïsme, on le voit), une autre chantant avec une grâce très *sweet* des romances en vogue outre-Manche, la troisième s'armant d'un petit air crâne pour précipiter de plaisants couplets sur une mesure de gigue. Toute la salle reprenait le refrain, notamment un certain *Sister Suzie stewing shirts for soldiers* (« Ma sœur Suzie cousant des chemises pour les soldats »), lequel fut, ne disons pas applaudi, mais *sifflé* avec enthousiasme, puisque les Anglais marquent ainsi leur approbation. Ce sifflement prolongé, joint à celui de tous ces *s* du vers à succès, ne manquait certes pas d'exotisme pour des oreilles françaises. Un comique disputa à la vaillante miss les honneurs de la soirée en imitant à s'y méprendre la recrue qu'on exerce, le boxeur qui s'entraîne, la poule qui pond, le roquet à qui l'on marche sur la patte, l'oie qui s'avance au pas de parade, et même le kangourou ! A ma gauche, trois sombres Indiens riaient à en perdre leur dignité orientale. *La Marseillaise* et le *God save*, écoutés debout, terminèrent gravement le concert.

Cette libérale *Y. M. C. A.* dont on voit trépider les autos dans les rues de la ville, quelquefois avec une femme au volant, est parvenue à installer dans l'intérieur même du camp anglais des baraques spacieuses qui sont à la fois des salles de spectacles, munies d'une petite scène et d'un piano, et des salles de jeu, de repos, de lecture, de correspondance : *Reading, Writing, Recreation*, telle est leur enseigne. Ce sont aussi des bars, — bars de tempérance, naturellement. Le camp possède d'ailleurs des cantines analogues à celles de nos casernes, ouvertes comme elles pendant un temps limité, *dry canteens* et *wet canteens*,

cantines « sèches » où se vendent au prix coûtant les fruits confits et les cakes chers aux palais britanniques, les boîtes d'allumettes à deux doubles (quatre sous) la douzaine, le tabac favori, etc., et — je ne trouve pas l'équivalent en francais — ... les autres, où se débitent les liquides autorisés, surtout la bière, bière rouennaise, celle-ci, point méprisable, mais trop dénuée de force, me confiait un soldat évidemment frappé dans sa tendresse pour l'*ale* et le *stout* natals.

C'est un perpétuel sujet de surprise, pour nous Français, que l'organisation du repos et du plaisir dans l'armée britannique. Dans plusieurs quartiers de Rouen, des appartements convenables et presque spacieux ont été convertis en *soldier's clubs*. Le nouveau venu qui erre, un peu désemparé, dans la ville amie, mais étrangère, sait qu'il trouvera là des camarades. Un écriteau à la porte d'entrée, le drapeau national au balcon, un air du pays jeté de l'intérieur à la rue par quelque piano ou banjo, des piles de sandwiches prenant le frais à une fenêtre entre des bouteilles de bière et de limonade, et parfois, à une fenêtre voisine, les pieds d'un compatriote ami de ses aises, lui désignent cordialement l'hospitalier local. Les infirmières ne sont pas plus à plaindre : de coquettes maisons de faubourg leur ont été aménagées en *nursing rests*.

Mais ces clubs sont surtout à l'usage des sédentaires que leur service a fixés dans la ville. Pour ceux qui passent, le principe est de les retenir le plus possible au camp, en leur offrant sur place ce qui les amuse le mieux. On a été jusqu'à louer à leur intention tout le matériel d'un cirque forain : cette grosse tente parmi les innombrables petites tentes, c'est un cinéma. Voici un tir où, pour un penny, on peut, si l'on est adroit et que la carabine soit juste, mettre cinq balles dans un Allemand porte-casque figuré sur le traditionnel carton. Mais l'essentiel pour des soldats anglais est de trouver là les jeux qui exercent le corps et en améliorent la « forme ». Ils y sont. Le dimanche, vous voyez ces sportsmen se livrer avec conviction aux joies du foot-ball, de la course, de la corde, des anneaux, du disque, tâcher d'encercler, à une dizaine de mètres, avec une sorte de palet troué, un piquet de bois fiché dans le sol. Et n'allons pas oublier le « noble art » — qui est, comme chacun sait, la boxe ! J'en ai vu une séance bien amusante. Il

y avait, près d'une *wet canteen* — voisinage imprudent, mais si naturel ! — un *ring* classiquement surélevé et entouré de cordes, et sur ce *ring* quatre personnages : les deux concurrents, qui attendaient, chacun à son coin, l'un en chaussettes et l'autre nu-pieds ; une sorte d'Hercule roux sans veste, aux manches retroussées sur de pittoresques tatouages, discoureur véhément et passablement abreuvé, qui paraissait s'être chargé du boniment ; enfin, un complaisant camarade qui présentait sa casquette à la générosité de l'assistance, pour constituer la bourse de rigueur dans tout *match* qui veut être pris au sérieux. Quand elle eut été jugée suffisante, un sous-officier grimpa sur le *ring*, fit déguerpir l'homme à la casquette et l'Hercule, passa les gants de combat aux adversaires, tira sa montre, donna le signal, et l'assaut se développa dans les formes. Il ne fut pas long : au deuxième *round*, après de vigoureux échanges de coups et une sensationnelle culbute dans les cordes, l'un des deux combattants était proprement *knocked out*, étendu les bras en croix sur le plancher, chronométré dans cette humiliante posture les neuf secondes réglementaires, puis livré à des soigneurs facétieux, qui lui soufflèrent dans le nez pour lui rendre le sentiment. Et, comme le vaincu était le plus osseux, le plus large, le plus fort et, disait-on aussi, le plus méchant, une fois de plus triomphait la justice populaire, qui a toujours été contre les Goliath. Je notai que pendant la séance, dont les préliminaires furent assez tumultueux, un policeman se tenait, discret, mais attentif, au premier rang des spectateurs.

C'est peut-être dans le service de santé que se révèle le mieux l'excellence de l'organisation anglaise. On voudra bien me dispenser, sur ce point, d'une technicité qui n'entre point dans ma compétence ni dans les intentions de cette étude. Avant tout, il s'agit d'y présenter des images et des traits de mœurs. Dans l'aménagement scrupuleux d'une ambulance, comme dans celui d'une salle de jeux ou d'un terrain de sport, ne voyons pas seulement de la conscience professionnelle, une poursuite peut-être exagérée du définitif dans le provisoire, mais plutôt le sentiment élevé des égards qu'inspire la personne humaine au pays de l'*habeas corpus*. Le soldat anglais n'est pas, à la manière allemande, un simple rouage dans la

machine de guerre, qu'il est matériellement avantageux d'entretenir en forme pour le rendement total ; il est un citoyen, un semblable. Cela se reconnaît à plus d'un signe : cette abondance d'hôpitaux disséminés à Rouen même et autour de Rouen, cette perfection des installations chirurgicales qui fait l'admiration et l'envie de nos spécialistes, cette armée de médecins et d'infirmières reconnaissables à la minuscule croix de Genève qu'ils portent en écusson sur la manche khaki et, pour compléter le contingent du *Medical Corps*, le sympathique régiment des *nurses*, les unes militarisées, les autres volontaires, toutes également placées sous la direction très effective des chefs de service. Ces nurses sont une des curiosités du Rouen actuel. Quelles que soient les exigences de leur tâche, on en voit circuler sans cesse dans les rues, ce qui suppose un roulement par équipes, et, partant, d'amples effectifs. Beaucoup d'entre elles, notamment les *nurses* de carrière, ne sont pas des modèles de grâce féminine, dans leur accoutrement grisâtre de diaconesses, rehaussé d'un vermillon acide. Mais plusieurs ont fait de lointaines et difficiles campagnes, il en est qui portent la médaille du Transvaal ou de l'Inde, et toutes commandent le respect. Je dois spécifier, pour les amateurs d'élégance, que les dernières venues — des Canadiennes — sont mieux prises dans un uniforme plus militaire de drap bleu marine ou de toile bleu azur, et qu'on leur trouve généralement bonne mine et un grain de fantaisie sous leur coquet panama.

Il est aisé de voir que nos alliés ont voulu pour leurs blessés et leurs malades les locaux les plus salubres et les plus accueillants : ici c'est un couvent presque neuf agrémenté de hauts arbres et de pelouses drues, là une fabrique dressée à mi-coteau devant la spacieuse vallée d'une rivière chétive, ailleurs une sorte de château environné d'un magnifique parc, qui jusque-là servait de sanatorium à de fragiles ouvrières et qu'on appelait, pour cette raison, la « maison des midinettes » : de nombreuses tentes ont envahi le parc, mais il a gardé ses ombrages, ses allées sablées et ses fleurs ; autour, c'est le plateau cauchois avec ses prairies, ses étendues de blé, ses pommiers, ses bois barrant l'horizon, et j'imagine qu'il est doux aux éclopés de la bataille de réparer leurs forces dans un

pareil site, en respirant cet air abondant de campagne, même si ce n'est point l'air de la patrie.

Mais le principal groupe des locaux sanitaires se trouve au camp, dont ils occupent les régions les plus verdoyantes. Des baraques encore et surtout des tentes en constituent la majeure partie. Par l'ouverture de la toile épaisse doublée de jaune, s'aperçoivent lits de fer et petits poêles de fonte, les uns et les autres égayés d'émail noir. Des fleurs aux chevets ou sur la table des réfectoires contribuent encore à donner l'impression du *home*. Par les beaux jours, on voit les grands blessés prendre l'air sur des chaises roulantes. Les convalescents vont et viennent dans les allées, et de préférence dans celle qui borde la route, bien qu'un écriteau le leur interdise : *Patients must not loiter near realings* — « les malades ne doivent pas flâner près de la grille... » A cause de la poussière ou des promiscuités possibles? Toujours est-il qu'ils paraissent apprécier fort cette flânerie coupable, et qu'ils ne manquent pas une occasion d'interpeller les badauds. C'est là qu'on les voit le plus, debout, assis, allongés sur l'herbe, la pipe ou la cigarette aux dents, douillettement vêtus d'un molleton bleu doublé de blanc, et cravatés de rouge, ce qui fait de chacun d'eux une sorte de vivant emblème à nos couleurs. Seuls les Indiens, qui sont soignés à part dans le même camp, gardent leur uniforme poussière : simplement un bonnet de laine remplace leur volumineux turban.

Au service de ces hôpitaux vont et viennent les automobiles portant la croix de Genève, presque toutes à quatre brancards, et, depuis quelque temps, de longs autobus, réservés aux blessés les plus valides. Ce n'est pas tout : une demi-douzaine de péniches, remises à neuf, radoubées jusqu'à étanchéité parfaite, intérieurement blanchies au ripolin, pourvues de lits, de chaises longues et de tentes, font le service d'évacuation de Paris à Rouen, de Rouen au Havre. La première qu'on vit arriver était le *Fuego*, de Dunkerque. C'était le jour de la Toussaint, un beau dimanche ensoleilié. Les passagers — tous des amputés — avaient pu rester sur le pont et jouir du merveilleux parcours, comblés de vœux et de friandises à chaque escale. Deux ou trois fois par semaine, un navire-hôpital, *Saint-Patrick*, *Saint-Andrew* ou *Saint-George*, vient

d'un port anglais à Rouen, y faire son chargement de glorieuses souffrances. C'est un des spectacles les plus émouvants — les plus féconds aussi — de la vie rouennaise en ces mois de guerre. Accourues des différents points de la ville, les autos de la Croix-Rouge défilent le long du vapeur blanc et vert à l'élégante silhouette d'aviso. Et l'on transborde au fur et à mesure ceux qu'on rapatrie, têtes bandées, bras en écharpe, visages exsangues et parfois rubiconds, ceux-ci clopinant, d'autres emportés sur des civières empaquetés dans des couvertures qui tantôt laissent deviner des jambes, et tantôt de pauvres moignons. Mais, si mutilés soient-ils, presque tous fument une cigarette. La foule recueillie se sent émue d'une amitié et d'une reconnaissance qu'elle ne sait comment exprimer. Le soir, tous les hublots s'éclairent, et des promeneurs s'attardent à surprendre des intérieurs d'acajou et de pitchpin verni, un salon en miniature, des coins de réfectoire, et le va-et-vient des *nurses* affectées au paquebot. Une bande de verts falots électriques court sur la rambarde, et une grande croix de Genève luit en rouge à la hauteur des cheminées, mettant sous sa protection la traversée qui s'annonce. Chaque semaine aussi, pendant de longs mois, s'amarrait au quai un charmant petit yacht, le *Sunbeam* — « le Rayon de Soleil » — qui avait pour mission de ravitailler les ambulances anglaises de Rouen, et de prendre également à son bord quelques malades. Ce yacht appartient à lord Brassey — nom britannique de la vieille maison normande des Brecey — grand patriote et fervent ami de la France. D'ici longtemps, Rouen ne verra plus le *Sunbeam* ni lord Brassey : ils sont partis l'un et l'autre aux Dardanelles.

D'autres volontaires de l'assistance médicale méritent une mention spéciale : ce sont les dames de la *Red Cross* qui ont fondé au centre de la ville un hôpital anglo-belge pour le traitement des paralysies locales dues à des blessures. Les chirurgiens, comme les blessés, sont belges, mais l'organisation est tout anglaise. L'initiative en revient à une femme de grand cœur et d'esprit remarquablement pratique, miss Dorner Maunder. Elle avait déjà fondé un hôpital du même genre au Kursaal d'Ostende; devant l'invasion, il fallut partir. Elle vint à Rouen, où elle fit plus et mieux. Le 11 mars,

le général de Selliers de Moranville lui a remis, au nom du roi Albert, la croix de chevalier de l'ordre de Léopold : juste hommage à l'une des plus belles œuvres de solidarité que la guerre actuelle ait fait naître.

On n'attend pas que, pour continuer cette rapide revue d'une base anglaise, nous jettions un regard indiscret sur les bureaux de l'état-major. Mais nous pouvons aborder au moins le chapitre des approvisionnements. Rouen est devenu un vaste entrepôt de l'armée britannique. Une bonne partie de ses quais, de ses docks, est — ne disons pas : encombrée (car tout y est classé avec une rigoureuse méthode) — mais chargée d'un amoncellement de victuailles. Là s'étagent en masses imposantes les caisses de biscuits, de fromage, de confitures, de bœuf salé, le tout aux meilleures marques ; là s'empilent les quartiers de viande frigorifiée qu'il faut détailler à coups de hache, les sacs de farine par centaines, ceux d'avoine et les cubes de foin comprimé. Un troupeau de moutons et de chèvres, renouvelé sans cesse, et réservé à l'alimentation des troupes indiennes, a longtemps rempli une ancienne halle aux grains. Chèvres et moutons proviennent des pentes de l'Himalaya : les Indiens n'en voudraient point d'autres. Quant au soldat métropolitain, il a aussi ses exigences. Son appétit est excellent, son palais délicat, et il n'entend point raillerie sur ce chapitre. Quand nous parlons, un peu au hasard, de son confort, il nous arrive d'exagérer : volontiers il couche sur la planche, ce qui est si désagréable à nos soldats des dépôts. Point de matelas dans son camp, ni de paillasse, ni même de paille. Son sac lui suffit comme oreiller, et, comme couverture, sa capote. En revanche, il se contenterait difficilement de l'éternelle soupe et de l'éternel « rata » de nos casernes. A Rouen on a vu de simples Tommies se plaindre à leur général qu'on leur servît trop souvent du ragoût, et il a fallu leur promettre qu'ils n'en auraient plus que trois fois par semaine. D'autres lui ont respectueusement affirmé que la pomme devenait dans leur marmelade un véritable abus. Or nous savons, depuis la guerre sud-africaine, combien la question de la marmelade tient au cœur, ou à l'estomac de ces militaires. Des ordres furent donnés pour qu'on variât leur marmelade.

Si les munitions anglaises ont pu se faire rares à certains moments, le matériel proprement dit est toujours venu en abondance. Il faut voir les équipes en tricot brun ou en flanelle grise s'empresser au débarquement des toiles de tentes, des cloisons toutes préparées, des paquets de pneumatiques, des motocyclettes, des automobiles et des puissants camions qui pourront porter de une à trois tonnes. Suspendus au bras de grues par quatre fils d'acier que le contraste fait paraître d'une minceur paradoxale, ils sont déposés délicatement sur le pavé, puis s'alignent, semblables à des soldats, et vêtus comme eux de khaki pour défiler ensuite par les rues jusqu'à leurs dépôts en plein air. En les regardant de près, on s'aperçoit que leur uniformité n'est pas absolue, qu'ils sont de modèles différents et de différentes marques. Par surcroît, la fantaisie des chauffeurs leur attribue à chacun une personnalité, leur donne un nom, peint en blanc ou simplement tracé à la craie sur le couvercle du moteur — un léger nom de femme, antithétique et charmant, Arabella, Nelly, Dorothy, Lucy, Alice, j'ai aussi découvert un John Bull, fidèlement suivi d'une Mary Bull. Tour à tour les mastodontes prennent la route du Nord, remplacés par de nouveaux arrivants d'une façon presque ininterrompue.

Ininterrompu aussi l'arrivage des troupes. On peut s'en offrir le spectacle presque chaque jour, à condition d'être vigilant, car l'opération est rapide, il est vrai qu'un transport accoste rarement seul, et qu'il en vient d'ordinaire deux ou trois ensemble. Ce sont de petits transports d'environ 2 000 tonnes, chargés en temps normal du service des estuaires ou des îles. Sévèrement noircis — coque, mâts, cheminée — portant les antennes du « sans-fil » et, à la drisse de misaine, la flamme rouge qui signale : « matières explosibles », les voilà transformés en guerre. Pas ombre de canon à leur bord, sinon à l'arrière un inoffensif canon-joujou d'alarme ou porte-amarre. Mais leur vitesse et surtout l'aide des convoyeurs leur ont permis jusqu'ici d'échapper aux mauvais desseins de l'adversaire. Il est établi que les sous-marins de l'amiral Tirpitz, si entreprenants contre de pacifiques chalutiers, sont d'une prudence méritoire à l'égard des destroyers, et qu'ils ne hasardent pas facilement leur périscope.

On se doute de l'animation du port de Rouen, avec ces débarquements de troupes, de provisions et de matériel. Elle est d'autant plus grande qu'il n'a pas cessé d'être un port de commerce des plus actifs. On y a même connu une période d'encombrement et de désarroi, quand affluaient sur ses quais les charbons de Cardiff et de Newcastle, dont il a toujours été un grand entrepôt, mais qu'il reçut par quantités inédites l'automne dernier. Dès le 24 octobre, après deux mois de stagnation, on y signalait à l'arrivée vingt-cinq navires, dont vingt-deux charbonniers d'Angleterre. Ce mouvement n'a fait que croître : les pilotes de Quillebeuf et de Villequier sont sur les dents. Mais jamais leur profession n'a été aussi lucrative et généreusement ils le reconnaissent par d'abondantes souscriptions dont la *Red Cross* rouennaise a sa bonne part. C'est qu'en dehors même des bateaux affrétés pour les besoins du War Office, la plupart des cargos qui remontent la Seine battent pavillon britannique. Il continue cependant à en venir de norvégiens, de suédois, de danois, quelques espagnols, quelques grecs. Vers la mi-février, quand l'Allemagne eut annoncé son blocus par sous-marins et que les premiers torpillages au large de la Hève eurent précisé la menace, ce furent à bord des navires neutres, de Rouen à Croisset et à Quevilly, de soudains et curieux travaux de peinture : pendant des heures et des jours, on vit leurs équipages occupés à faire flamboyer sur les coques, en lettres géantes, le nom du navire, de son port d'attache, de sa nationalité, à y étaler leurs couleurs sous un pinceau prodigue, cependant que, par une méthode inverse, les alliés effaçaient sous une couche uniformément noire ou grise les indications les plus modestes. Je ne veux pas jurer qu'au large ils n'eussent pas les moyens de rompre cette austère uniformité qui à elle seule eût été pour l'ennemi une désignation. Qu'ils l'aient fait ou non, plus d'un, hélas ! est resté en route. Mais le trafic, dans son ensemble, n'a pas souffert. Tel est même le nombre des entrées, que chaque arrivant est obligé d'attendre son tour, soit en rade du Havre, soit dans l'avant-port de Rouen. Or des prisonniers allemands sont internés par là, sur les deux rives de la Seine, et employés au déchargement de quelques cargos et péniches. Il m'est revenu qu'ils grincent un peu des dents quand ils

voient — spectacle quotidien — passer sous leurs yeux le pavillon de l'Union Jack. Leur dépit se conçoit : à quoi pense donc leur « vieux Dieu », expressément chargé de punir l'Angleterre? Nous n'avons pas à nous attendrir sur leur sort qui, matériellement, n'a rien de sinistre. Quant aux taubes et aviatiks dont ils pourraient saluer la venue avec joie, il s'en est, à ma connaissance, aventuré un ou deux jusqu'ici. Mais nos aviateurs veillent, et l'on se doute, à voir passer les hommes du *Royal Flying Corps*, si gaillards sous leur bonnet khaki, que chez nos alliés on ne veille pas moins.

*
* *

Ce n'est pas un mince honneur pour Rouen, que d'abriter une base anglaise : jamais ville de France n'avait, en si peu de mois, dû à l'entente devenue alliance autant de visites considérables. Celle de lord Roberts, il est vrai, lui a manqué au moment même où tout se préparait à y recevoir le vétéran illustre. Mais elle a eu celle du field-marshal Robertson, inspecteur général des communications. Elle a eu, du 8 au 10 décembre, celle d'un jeune homme beaucoup moins élevé dans la hiérarchie militaire, mais devant qui s'inclinent les plus hauts grades, le prince de Galles. Pendant trois jours, il a visité les ambulances de la base, le camp en formation et, incognito, la ville, qu'il avait jadis parcourue en compagnie de son précepteur. Pendant trois jours, la population rouennaise, légèrement intriguée, mais ne soupçonnant pas son importance, le vit, charmant, rose, blond, et la pipe à la bouche comme un grenadier, passer entre deux officiers à visière ornée d'or, s'arrêter aux vitrines, plaisanter, rire, entrer dans les magasins et les églises. Des femmes et des jeunes filles disaient en croisant le groupe : « Celui du milieu est gentil. Comme il a l'air mignon ! » A Saint-Ouen, on faillit le reconnaître. Il sortit à temps et, après être allé saluer le général Goiran, quitta la ville, où l'on souhaite son retour. — Le 31 janvier, Mgr Bourne, archevêque de Westminster et ancien élève de Saint-Sulpice, revêtu de la *capa magna* et assis sur le trône du chœur, présidait une grand'messe à la cathédrale avec l'assis-

tance de son secrétaire Mgr Jackmann, de Mgr Keatinge et du général Simms. Un autre jour, c'est madame Despard-French, la sœur du maréchal, qui vient conférencier sur l'union nécessaire. Un autre jour encore, c'est M. Henderson, qui accompagne à Rouen un formidable envoi de vêtements, de victuailles et de jouets à l'intention des réfugiés et des nécessiteux de la ville. M. Henderson, à cette date, ne faisait pas encore partie, comme ministre, du gouvernement du Royaume-Uni.

Mais il était déjà membre du Parlement, chef du parti travailliste, et, ce qui importait surtout en la circonstance, président du *N. B. C.*, entendez : le *National Brotherhood Council*, vaste mutualité de six cent mille membres. On connaît les efforts de ce rude lutteur contre les taudis et l'alcool. Solide, haut en couleur avec d'abondantes moustaches à la gauloise (rasées depuis, si l'on s'en rapporte à des photographies récentes), l'air d'un bon vivant prompt au rire — au rire éclatant — causeur agréable, plein de bonhomie et de verve, il laisse aisément entrevoir ce que peut être son action sur les foules. Il a pu se rendre compte qu'elle ne serait pas déplacée dans la capitale de la Normandie, et l'on me dit que sur ses conseils il s'y organise déjà une... *Sisterhood* (nous n'avons pas le mot), une sorte de mutualité féminine, qui sera bien, à Rouen, l'un des fruits les plus inattendus de cette guerre.

Toutes ces visites sont restées discrètes et, en dehors des initiés, elles ont passé inaperçues. Ce qui frappe tous les yeux, c'est l'aspect nouveau de la ville. Ville franco-anglaise, à la lettre, on serait tenté de dire : plus anglaise que française, tant l'uniforme allié, si peu voyant qu'il soit, y prédomine. Et alors on se demande : comment donc s'opère la fusion, ou le mélange? Est-ce sans mécompte et sans heurt que se produisent les contacts de chaque jour? Qu'on ne m'objecte pas que c'est là une question déplacée, injurieuse aux uns comme aux autres !

Qui ne sait que les meilleures volontés sont sujettes à des défaillances, que des inclinations réciproques ne sont pas une garantie de concorde, ni la communauté des intérêts une assurance contre la diversité des humeurs? Voici une ville de France

où des amis d'Angleterre séjournent depuis de longs mois. Elle a, comme une autre, ses façons, ses goûts, ses préjugés, ses libertés, ses contraintes. Ils y apportent les leurs. Quel est donc le bon Français, quel est aussi, je pense, le bon Anglais qui juge oiseuse l'étude de ce mutuel apport, et qui ne se penche avec sollicitude, avec inquiétude, avec espoir, sur cette épreuve précise et prolongée de l'entente?

Eh ! bien, je ne crois pas m'exposer à des démentis en affirmant que l'épreuve est pleinement rassurante. Signalerai-je la parfaite correction, la franche cordialité des relations militaires et administratives? Toutes les facilités ont été accordées à nos hôtes, toutes les difficultés réglées à l'amiable. La police de la rue pouvait amener quelques situations délicates. On a autant que possible divisé la tâche en adjoignant aux agents municipaux des policemen pour la surveillance des soldats anglais. A toute heure du jour on en voit passer deux par deux, à peine reconnaissables sous l'uniforme que distingue seul un brassard noir portant en rouge les lettres *M. P.* (*Military police*). Chaque soir, les patrouilles des alliés parcourent la ville et, plus tard, le bourgeois qui se couche entend sonner sous sa fenêtre le sabot des chevaux de leur gendarmerie. Des arrêtés bilingues, et trilingues quand le flamand s'en mêle, ont été pris d'un commun accord et affichés. Il fallait, notamment, réglementer une circulation devenue intense et périlleuse.

Au début, les wattmen anglais cédaient peut-être outre mesure au vertige de la vitesse en des rues parfois étroites, sur des pentes souvent rapides. Ce n'était pas toujours sans dommage pour les piétons ni pour eux. Il y eut quelques blessés et quelques morts. Le moins qu'on leur reprochât, par les jours pluvieux d'hiver, était de consteller de boue les façades et les devantures. De grands écriteaux en anglais furent apposés aux bons endroits, leur prescrivant, par exemple, de ne point dépasser six milles à l'heure, de prendre leur droite (ce qui, on le sait, est le contraire de l'habitude anglaise), d'éviter telle allée, tel trottoir. Des avis, placardés à l'intérieur des tramways, leur prescrivirent aussi d'avoir à payer leur place — plus exactement leur demi-place — ce qui, vraisemblablement, en avait surpris plus d'un. Ainsi a-t-il fallu, çà et là,

procéder à quelques opérations de mise au point, qui toutes ont été accueillies avec une accommodante discipline.

Que les rapports entre les autorités en contact soient tels qu'on pouvait s'y attendre de gens bien élevés et soucieux des devoirs de l'heure présente, il serait superflu de le signaler, s'il ne se mêlait à cette politesse une nuance remarquable de vif et cordial empressement. C'est ce qui caractérise les manifestations locales — grandes et petites — de l'entente, les lettres qu'échangent le général Goiran, commandant de notre troisième région, et le général Marrable, commandant de la base anglaise, une visite de la municipalité aux hôpitaux britanniques, sur invitation de leur organisateur, le colonel Skinner, la commémoration d'un épisode de 70, l'inauguration d'un monument aux morts, une remise de croix de guerre à des blessés. Quand miss Maunder vint fonder à Rouen son hôpital anglo-belge, ce fut la ville de Rouen qui lui offrit un immeuble. Le comité rouennais de la *Red-Cross* recueille des souscriptions françaises. Un concert anglo-français fut donné certain soir, à son bénéfice. La musique municipale va jouer dans les ambulances de nos alliés. En revanche, les Tommies et leurs officiers ont contribué de leur mieux au succès de toutes les « Journées » nationales. Le 15 mai, ils ont fleuri la statue assez emphatique et contestable qui, sous le nom de Jeanne, orne depuis cent cinquante ans la place de la Pucelle. Le 30, deux soldats sont venus, avec un beau salut militaire, décorer d'une gerbe nouée aux couleurs de l'Union le marbre qui perpétue le souvenir du martyre, de « l'impérissable faute, dit Kipling, dont chacun des deux peuples eut sa part, sur la place du marché de Rouen ». Entre temps, le 24 mai, lundi de la Pentecôte, il y avait eu un pèlerinage patriotique à l'église de Bon-Secours. Les catholiques de la ville manifestaient ainsi leur reconnaissance d'avoir été sauvés de l'invasion. Nombre d'Anglais en uniforme, ainsi que de Belges, s'étaient joints à la foule des pèlerins, les uns en dévots, la plupart peut-être en curieux. Mais ce fut une curiosité pleine d'égards et d'émotion. Il y avait là autre chose que du simple tourisme : le désir de s'exalter entre amis, un émouvant témoignage de l'union sacrée qui règne entre opinions, entre cultes, entre peuples.

Veut-on voir à l'œuvre, dans un cas particulier, la bonne volonté anglaise? Le 26 mai, un violent incendie éclate dans un entrepôt de rouenneries, se propageant à des maisons voisines. Les pompiers et les casernes étaient à peine prévenus, que deux cents Anglais, cantonnés aux environs, accouraient sous les ordres du *provost-marshal*, et ce ne fut pas un spectacle banal que de voir ces troupiers alertes déménager avec prestesse et sollicitude des meubles variés, dont un lourd piano, rouler des fûts d'huile et de pétrole, emporter des sacs de pommes de terre, des paniers, des bottes de paille, faire la chaîne et mettre en action une vieille pompe dénichée dans un coin de la préfecture toute proche. On en voyait surgir à toutes les fenêtres dans des nuages de fumée ; on leur criait de descendre. Ils tinrent bon jusqu'à l'arrivée des pompes. Le général Goiran leur fit adresser de chaleureux remerciements par la voie de l'ordre.

Il n'est pas sans intérêt de citer ce passage de la réponse du général Marrable : « Je me félicite que ce sinistre, dont nous regrettons la gravité, ait du moins donné aux troupes britanniques de Rouen l'occasion, encore insuffisante à leur gré, de fournir à la population rouennaise une preuve de leur reconnaissance pour les attentions dont elles ont été constamment l'objet de la part de tous les habitants de cette ville, et de vous, mon général, en particulier. »

Compliments de pure forme? Non pas : l'accueil de Rouen à ses hôtes a été d'une chaleur d'autant plus digne de remarque que les compatriotes de Corneille, qui sont aussi ceux de Fontenelle, passent, à tort ou à raison, pour un peu froids. Cette chaleur persiste ; mais, naturellement, elle n'est plus démonstrative comme aux premiers jours, malgré tous les incidents, toutes les circonstances de nature à renouveler l'enthousiasme. J'y pensais en assistant, il y a quelques semaines, à un débarquement de troupes, six cents hommes environ, des *Royal Scots* pour la plupart. Le petit transport avait jeté ses amarres au quai et il approchait lentement, incliné à babord sous le poids des soldats qui se pressaient coude à coude pour mieux voir. La multitude des visages faisait une ligne extraordinairement rose sur le fond khaki des équipements et noir du navire. Quelques casquettes s'agitaient, ou quelques bonnets bleus

à ruban. De temps à autre une voix lançait le : *Are you downhearted?* auquel répondait un *no* formidable. Et parfois un groupe entamait un refrain qui n'était pas nécessairement celui de *Tipperary*. Je l'avoue, j'étais un peu fâché qu'en réponse à leur bonne humeur et au symbole de leur arrivée il n'y eut sur le quai que quelques saluts de la main, quelques paroles d'un monsieur parlant leur langue, la piaillerie de gamins crasseux en quête de biscuits que ces soldats leur jetaient avec une prodigalité joyeuse, les offres des marchandes de gâteaux et d'oranges, et le sourire provocant, mais édenté, d'inévitables personnes au corsage rutilant, vert, mauve, azur, voire « tango ». Il y avait pourtant quelque chose de particulièrement touchant dans le fait que beaucoup de visages roses étaient des visages de tout jeunes hommes, de grands adolescents à qui le bonnet à pompon et le *kilt* donnaient un air encore plus enfantin que martial. Solides gaillards, du reste, dont les jambes demi-nues disaient l'entraînement sportif, et qui tenaient ferme en main leur fusil courtaud. On les regarda débarquer, s'aligner par sections et se mettre en marche en colonnes par quatre, comme les nôtres, mais le fusil sur l'épaule gauche. Et ce fut tout : de la cordialité certes, mais nulle grande émotion visible. On se borne à regarder, en badauds sympathiques. Au début, il n'en allait pas ainsi : que de bravos, de hurrahs, de poignées de main, de cigarettes, de fleurs, de chopes de bière et de pièces blanches ! Mais quoi ! Il y a des mois et des mois que ces débarquements ont lieu. Des manifestations quotidiennes finiraient par ressembler à celles d'une claque. Plusieurs de ces soldats n'en sont plus eux-mêmes à leur premier voyage. Ils comprennent de mieux en mieux la gravité d'une guerre où ils allaient, l'an passé, comme à un sport périlleux et passionnant. Ils ne peuvent qu'apprécier la sympathie discrète, mais confiante, qui a remplacé les exubérances d'antan : c'est celle dont nous saluons le départ de nos propres soldats, celle qu'on réserve à de vieux amis.

Et puis l'habitude a émoussé bien des curiosités. Les Français d'une autre ville qui tombent ici, dans une exubérance de couleur locale et de romantisme, peuvent être surpris, choqués même du sang-froid qui préside au grouillement quoti-

dien. Eh ! quoi, tous ces soldats en drap khaki dans des rues de chez nous, ces officiers d'état-major à casquette rehaussée de rouge, ces minces lieutenants armés d'une badine, ces vétérans chenus et décorés, ces Écossais en jupe courte, ces Australiens coiffés de cuir, ces *nurses* grises ou bleues, tout ce monde va, vient, se promène sans qu'on ait l'air de s'en douter ! Voici passer des Sikhs, des Pathans, des Gourkhas, et pas un ne fait retourner les têtes ! Ne sommes-nous donc plus dans cette France où, jadis, il paraissait invraisemblable qu'on pût être Persan? Si fait, mais rien ne blase sur l'étrangeté d'une coiffure comme de la revoir chaque jour à de plus nombreux exemplaires. En octobre, ces Indiens avaient le plus grand succès. Les clôtures du pré où paissaient leurs chèvres fléchissaient sous la poussée des visiteurs. On remarquait sous les turbans jaunâtres de fines têtes de bergers aux cheveux drus, aux traits de jeunes filles, d'autres qui semblaient vénérables et presque sacerdotales avec leur épaisse et longue barbe blanche. Il y avait surtout le sacrificateur, que nous, mécréants occidentaux, nous appellerions un boucher : comme il était très haut, très noir, qu'il balançait sur de fléchissantes guibolles un buste d'athlète, et qu'il portait habituellement une hache courte au manche indéfini, on voulait lui trouver un air terrible. On offrait des cigarettes aux chevriers imberbes, on s'amusait de leurs sourires, de leurs turbans compliqués dont ils raffermissaient de temps en temps l'édifice, de leurs babouches aux pointes courbes qui tenaient mal à leurs pieds nus (et, soit dit en passant, je n'ai jamais observé qu'un de ces Indiens parût souffrir du froid), on s'amusait surtout des chemises de flanelle que leur avaient délivrées les magasins d'habillement et que, avec un souci très particulier d'élégance, ils s'obstinaient à faire pendre pardessus leur pantalon. On souriait des lunettes cerclées d'or qui font à certains de ces militaires des têtes de savants respectables, et aussi des parapluies que beaucoup d'entre eux ont portés sous le bras tout l'hiver, moins par utilité, il semble, que par coquetterie. Finis, ces sourires et ces découvertes ! On ne s'étonne pas plus, après dix mois, de les voir à Rouen, que sans doute ils ne s'étonnent d'y être. Et voilà bien, peut-être, le plus étonnant !

Quant à nos alliés insulaires, il est entendu qu'il sont partout chez eux ; mais il est certain que l'attitude des Rouennais leur a encore facilité l'acclimatation. Toute la ville, pour les recevoir, s'est plus ou moins anglicisée. Elle avait leurs sympathies à se concilier, leur clientèle à conquérir. Nous sommes en pays normand, qui de tradition aime à *gaigner* et s'y entend assez bien. L'adaptation a été rapide, la réfection des enseignes générale. Le coiffeur est devenu, du jour au lendemain, un *hair dresser*. La vitrine du chapelier, du chemisier, du tailleur s'est mise à faire étalage de khaki. Voici un établissement de bains qui, dans un sabir de circonstance, se baptise sur une large banderolle *Grands Baths*. Crieurs et crieuses de journaux circulent avec des paquets de *Daily Mail*, de *Daily Miror*, d'*Illustrated News*, etc., tandis que les libraires exposent les collections britanniques et les magazines en vogue, les manuels de conversation anglo-français, les dictionnaires de poche, les cartes postales où chatoient naïvement, à l'aquarelle ou au coton perlé, les couleurs de l'Union avec celles de la France, les fers à cheval, les pensées, les myosotis, les devises sentimentales et patriotiques : *Remember !... For England !... Right with might !* et d'autres analogues. Le soldat stationne devant ces merveilles, et parfois en achète, sans mépriser les vues de Rouen. Ailleurs, des « palaces » cinématographiques l'invitent dans sa langue, sauf à l'écorcher un peu, à s'égayer des aventures de Max et de Rigadin, que corseront quelques films importés d'outre-Manche. En voici un qui se targue d'accepter de la monnaie anglaise : *here we take english money*. Vaine prétention ! L'effigie de Sa Majesté Victoria, d'Édouard VII et de George V circule dans tout Rouen aussi librement que celle de notre République.

Parmi les bénéficiaires de l'alliance, gloire surtout aux pâtissiers ! Grâce à l'institution sacro-sainte du *five o'clock*, ils ont doublé, triplé leur clientèle, sans autre initiative à prendre que de multiplier les petites tables. Quelques-uns crurent bien faire en s'approvisionnant d'authentiques *plum-cakes* de Gloucester, des biscuits au sel et au gingembre qui sont en honneur là-bas. C'était un excès de zèle superflu. Le goût de nos voisins s'est immédiatement fait à nos pâtes, et

ce n'est pas une mince satisfaction pour l'amour-propre national que de voir ces guerriers affluer dans les salons rouennais de la crème au beurre. Les *nurses* aussi y font bonne contenance. L'exemple de cette prospérité ne pouvait manquer d'être contagieux : on n'imagine pas le nombre des *tea-rooms* que Rouen a vu naître depuis l'automne, soit par génération spontanée, soit par métamorphose — non pas, comme on pourrait le croire, de ces maisons au « chic » britanno-parisien dont l'accès reste difficile au soldat impécunieux, mais de chétives boutiques qui furent pour la plupart de braves laiteries, fruiteries, brasseries, et qui affichent aujourd'hui, en un anglais presque correct, le *breakfast*, le *luncheon*, les boissons légères, — *light refreshments* — notamment la bière rouennaise et le cidre mousseux — *frothy cider* — lequel ne saurait être une révélation pour les natifs du Devon, du Dorset et du Somerset.

Là point de surprise : les prix sont annoncés par écrit, et Tommy sait, en entrant, ce que lui coûtera la tasse de chocolat, celle de thé, la tranche de jambon ou de *bacon* sous un couple d'œufs frits ; il lit, à la porte de telle taverne, que pour trois « doubles » il y trouvera une grande pinte de bière ; à la porte de telle autre, qu'à trois francs la bouteille on lui servira une « spécialité de Champagne, la meilleure de toutes les boissons », *the best drink of all*, précise un grandiloquent écriteau. Il a d'ailleurs ses préférences, qui vont en général aux comptoirs où il a le plus de chances de se faire comprendre. Heureuses les maisons qui peuvent mettre légitimement sur leur vitrine ou à leur porte : *English spoken !*

En dehors des grâces mercantiles et des amabilités de magasins, nos alliés ne sauraient trouver que Rouen leur fait grise mine. Ils y sont populaires. Cela se devine à des enfantillages de la mode, depuis les grosses pipes des lycéens jusqu'aux imperméables khaki et aux toques de toile cirée que des femmes arborent par les temps les plus secs. J'ai vu trois petites oies — pas blanches — y ajouter un stick qu'elles portaient gravement sous le bras, à la façon des officiers, ce qui fit éclater de rire deux braves vétérans d'Écosse. Elles ont trouvé des imitatrices. N'insistons pas sur quelques fautes de goût. D'une façon générale, on se doute que des Français n'avaient

pas à se forcer pour être aimables. Plaire est un peu notre vocation.

Il faut cependant noter, ici, l'absence presque complète de certaines relations qui n'eussent pas manqué, en d'autres circonstances, d'être aussi fécondes que charmantes. Depuis un an, il n'y a plus à Rouen — comme dans toute la France — de vie mondaine. La raison n'en est pas seulement dans les deuils qui se multiplient, dans le souci de décence que l'heure impose, elle est surtout dans les œuvres très absorbantes — hôpitaux, ouvroirs, trains de réfugiés, trains de blessés — auxquelles les femmes les plus désœuvrées jadis se consacrent quotidiennement. En août, des officiers de la base ont été logés dans les meilleures maisons rouennaises. Ils y ont été reçus — cela va sans dire — le mieux du monde, ils ont gardé de cet accueil un reconnaissant souvenir; il en est résulté de bonnes relations que la paix future ne devra pas interrompre. Mais l'expérience ne s'est pas étendue; les formalités d'introduction ne la facilitent pas, et c'est dommage.

En revanche, rien n'est accessible comme les petites gens, et le menu peuple rouennais est d'une familiarité savoureuse, toujours prêt (le calvados y aidant plus d'une fois) à faire confidence au passant de ses émotions et de ses idées. De là bien des conversations où le geste doit suppléer aux lacunes et de l'anglais et du français, mais où la cordialité surabonde. Il faut dire aussi que quantité de boutiquiers et de logeurs sont devenus des amis pour leurs clients d'outre-Manche, ce qui est à leur mutuel honneur. Le dimanche, on voit de ces braves gens se promener ensemble, en famille. Les pentes sont raides, au sortir de la ville : le mari, conscient de son devoir, porte sur les épaules son dernier né; la femme, consciente aussi du sien, fait l'aimable ; monsieur le sergent ou le caporal, à la fois sérieux et à l'aise, donne la main à une fillette ou à un garçonnet qui ne paraît pas insensible à cet honneur. Une fois le plateau atteint, on s'asseoit à la terrasse d'une auberge dont le cidre ou la bière rafraîchira les gosiers en « arrosant » l'alliance.

Autre scène dominicale : nous sommes au camp anglais. Des jeunes filles, dûment escortées de leurs mères, se sont emparées d'un bout de terrain vague et sautent à la corde.

Elles sont en cheveux, en mantille. Il y a parmi elles une fraîche figure de *keepsake*, toute fine, toute rose, avec des yeux bleus et des sourcils noirs, au bout d'un corps dégingandé qui rappelle l'âge ingrat. Des soldats s'approchent, regardent et se mêlent au jeu sans qu'on les invite (mais n'est-on pas chez eux?). A la longue, on les juge encombrants et l'on fait mine de s'en aller. Ils s'entêtent, tirent sur un bout de la corde, elles sur l'autre. Rires, quolibets, colères simulées chez ces dames, impuissantes contre tant de biceps. La corde leur échappe. Une goutte de sang rougit l'index de la jolie fille, victime d'un ongle brutal. Le coupable, un jovial gaillard, bien pris, les cheveux bouclés, des yeux gris avivés de caressante malice — laisse passer quelques minutes, puis vient faire sa paix en baisant fort galamment le doigt éraflé. Et le jeu recommence, très sérieux, encore que bruyant.

Voici, sur une place populeuse, qu'un cercle s'est formé autour d'un grêle violoneux et d'une volumineuse cantatrice. Dans l'affluence, la tache verdâtre de quelques casquettes anglaises, de quelques turbans indiens. Tous chantent à pleine voix le refrain de *Tipperary*, et rien n'est amusant comme d'entendre les gosiers français détacher à l'anglaise, c'est-à-dire à l'emporte-pièce, les *to go !* et les *It's a there !* Mais si, j'ai vu mieux : une manifestation internationale devant certaine boulangerie-pâtisserie dont le propriétaire, un Badois, disait-on, avait eu la maladresse d'attirer sur lui l'attention publique en faisant à un voisin une querelle d'Allemand. Non seulement des Anglais, mais des Indiens étaient là, et, s'il était une chose imprévue, c'était bien le cas de ces fils du Gange en train de faire chorus, dans une ville française, contre un indésirable d'outre-Rhin.

Dans toutes les scènes humoristiques gentilles, édifiantes, pittoresques, qu'un amateur clicherait à chaque coin de rue, le premier rôle revient aux enfants. Nos alliés montrent une prédilection particulière et vraiment touchante pour ces petits, qui le leur rendent bien en admiration, en affection, en curiosité parfois indiscrète et tapageuse. Comme dans la plupart des villes industrielles, il y a ici une terrible marmaille. Les Tommies la supportent volontiers ou la corrigent avec bonne humeur, dédommagés qu'ils sont par les jolies manières des

autres. Je pense quelquefois au merveilleux roman de voyages que vivent ces enfants de Rouen sans avoir à quitter leur ville, et dont ils garderont un souvenir enchanté. Chaque jour ils se familiarisent avec l'exotisme en sautant sur les genoux de nos alliés, en venant leur prendre les mains et se faire caresser par eux. Et ces soldats se plaisent en leur compagnie, s'intéressent à leurs jeux, y participent. J'ai vu une grave patrouille, policemen en tête, provoquée au cours d'une halte par un gamin, jouer à la balle avec lui. Peut-être estiment-ils, ces excellents sportsmen, qu'en France il n'y a de bon sport que jusqu'à douze ans. Puis, leurs jeunes amis sont des intermédiaires naturels près des grandes personnes, tenues à plus de réserve. Et enfin, ce sont de bons élèves d'anglais et de dévoués professeurs de français. Que de groupes sympathiques et studieux sur l'herbe, sur un banc de jardin, autour des manuels de poche « pour parler » l'une ou l'autre langue ! Je soupçonne que l'hindoustani même est intéressé à ces aimables leçons, tant j'y vois de Sikhs et de Gourkhas assidus.

Quelles impressions ces Orientaux rapporteront-ils chez eux, de la lointaine cité où ils ont déjà passé de nombreux jours? A en juger par leur fréquent et joli sourire, qui n'a rien d'obséquieux et qui s'accorde à beaucoup de majesté naturelle, ces impressions ne lui seront pas défavorables. L'un d'eux, un Bengali de taille imposante qui m'escortait un jour de mai à travers champs (il m'avait, je crois, adopté comme dictionnaire), me résumait les siennes en des phrases d'une rudimentaire syntaxe, dont celle-ci, répétée avec complaisance : « Rouen, beaucoup promenades. » Je l'interprétai non seulement comme une allusion à la circonstance, mais aussi comme l'hommage d'un connaisseur à la beauté du site rouennais. Les soldats métropolitains l'apprécient également : s'ils stationnent volontiers devant la cathédrale, Saint-Ouen, Saint-Maclou, le palais de justice, peut-être leur préfèrent-ils encore les belles prairies veloutées comme des pelouses, les amples frondaisons, les forêts profondes, les vergers, les jardins, le fleuve, toute cette splendeur et cette aménité normandes qui leur rappellent leurs plus florissants paysages des comtés du Sud.

Ils s'étonnent que, le dimanche venu, tous les Rouennais

ne prennent pas leurs ébats au grand air, dans la verdure reposante, et qu'il en reste à battre le pavé des rues : ils ignorent à quel point la sociabilité française est exigeante, et combien il est essentiel pour nos grands et petits bourgeois de « voir des gens ». Eux, ils se répandent à l'envi dans cette grasse campagne, en flâneurs, en touristes, en sportsmen. Les uns se contentent d'aller aux lisières de la ville assister ou participer à quelque match entre une équipe de l'*A. S. C.* (*Army service corps*) ou du *R. A.* (*Royal artillery*) et une équipe du *F. C. R.* (*Foot-ball Club rouennais*). D'autres pédalent le long des routes crayeuses. D'autres rament sur la Seine, d'une île à l'autre, comme ils le feraient sur la Tamise ou l'Avon. D'autres s'embarquent à bord d'un des vapeurs qui descendent le fleuve jusqu'à la Bouille. Ils reviennent le soir en chantant. J'écoutais récemment un de ces chœurs. La nuit tombait, une belle nuit de juin. Des « scies » humoristiques se succédaient, ponctuées de rires. Et soudain, à la première escale, ce fut le refrain de *la Marseillaise*. Le chant était juste, grave, sans accent, et, à la faveur de l'ombre, on aurait pu croire que les chanteurs étaient des nôtres. Je sais bien qu'ils avaient copieusement dîné dans quelque guinguette du bord de l'eau, et que la digestion favorise l'enthousiasme. N'importe : l'hymne de liberté a une puissance qui s'impose à tout et à tous, et, par ces temps de guerre sainte, dans cette nuit piquée par les feux des cargos nolisés, il prenait une belle signification sur les lèvres de ces étrangers, nos compagnons de lutte. Les gens de l'embarcadère, ignorant le *God save*, applaudirent.

Bons et braves alliés ! Il y a vraiment plaisir à les voir passer de leur pas résolu de *pedestrians*, le buste droit, les épaules un peu chaloupantes comme il sied à des frères de marins, la mine ouverte et satisfaite, traînant après eux une odeur de tabac anglais. J'entendais une jeune bourgeoise dire d'eux, avec une expression admirative : « Ils sont frais. » Mot très juste, que ne justifient pas seulement leur visage rose et rasé de près, leur vêtement net et de bonne coupe, leurs molletières bien mises, leurs buffleteries neuves, mais aussi quelque chose de plus intérieur, une sorte d'ingénuité juvénile qui n'a rien à craindre du grisonnement des tempes ni des pires fréquentations. Les premiers débarqués, en 1914, firent

l'effet d'écoliers en vacances. C'étaient des soldats de carrière, un peu mauvais sujets, assure-t-on. Leurs successeurs sont plus sérieux.

Cependant, ils continuent à réaliser pour la plupart le type du bon compagnon, du *jolly good fellow*, et de nous faire souvenir que le pays du *spleen* s'est longtemps appelé la joyeuse Angleterre — *merry England*. Philosophes-nés, ils excellent à prendre le temps comme il vient, sans arrière-pensée, sans complication, tout entiers à leur tâche ou à leur plaisir. Demain on peut leur demander de combattre, de se faire tuer s'il le faut : ce n'est pas une raison pour s'ennuyer aujourd'hui, surtout en France.

Que leur gaîté ne soit pas toujours innocente, c'est indéniable. Lord Kitchener connaissait bien ses soldats quand il leur demandait, au moment du départ, non point du courage — recommandation superflue —, mais d'être sobres et de ne pas outrer la galanterie. Or Tommy n'est pas toujours sobre, et il lui arrive d'être plus que galant. Contre le premier péché, on a pris des mesures, généralement efficaces. Contre l'autre également, mais avec moins de succès, parce que c'était beaucoup plus difficile. La police et l'hygiène du front ont fait refluer dans certaines villes de l'arrière (et Rouen vient en tête de celles-ci) des cohortes de professionnelles sirènes dont les appels sont d'autant plus puissants sur Tommy qu'ils le changent davantage de la respectabilité britannique. Mais la justice m'oblige à ajouter qu'il passe aussi pour un terrible charmeur, et que, dans un monde moins gangrené, il ne trouve pas beaucoup de cruelles. Le soir, on voit s'égarer ça et là des couples internationaux, la taille mutuellement enlacée : admirable sujet pour cartes postales ! Christmas inaugura, dit-on, plus d'une de ces idylles. Il apparaît d'ailleurs que si pour nos alliés ces plaisirs d'amour sont sans conséquence, nos pécheresses en jugent à peu près de même en ce qui les concerne. Telle s'indignerait des entreprises d'un concitoyen, qui ne peut rien refuser à l'étranger ami. Les demoiselles de magasin, si facilement sèches envers des clients dénués d'exotisme, sont tout sourire pour l'allié et — ceci soit dit pour établir la candeur relative de leurs intentions — elles ne mesurent point leur amabilité au grade : le simple

soldat en a sa part, comme le capitaine. Est-ce engouement chez elles, ou sentiment du devoir?

J'ai entendu des gens de Paris ou d'ailleurs se scandaliser que Rouen prît, dans certains quartiers et à de certaines heures, les aspects d'une ville de plaisir. De bons Rouennais aussi se lamentent des inconvenances qu'ils voient. Ils se demandent avec inquiétude ce que penseront de la femme française leurs alliés, une fois venue l'heure du recueillement. Ils redoutent pour elle le jugement des Anglaises qui séjournent à Rouen près de leurs maris ou de leurs fils, celui des excellentes *nurses*, qui sont de bien poétiques personnes, aimant les fleurs, les gâteaux, les fruits, et qui ne flirtent pas, elles, sinon un peu, quelquefois, avec leurs seuls officiers, des compatriotes. Je pense qu'ils peuvent se rassurer : la réputation de la femme française, ou seulement rouennaise, n'a pas grand'chose à voir dans le cas de quelques veuves joyeuses, de quelques fillettes précoces et de quelques épouses défaillantes. Nous pouvons compter que le bon sens de nos hôtes leur évitera les généralisations déplacées. Ils savent que la folie est bruyante, mais que la souffrance et la charité sont discrètes. Ils savent que la liberté de la rue est grande en France. Ils savent enfin qu'il y aurait de l'injustice à se montrer trop sévère pour des faiblesses qu'on a partagées et favorisées. Je crois plutôt qu'ils n'y penseront pas, à l'occasion, sans un peu de complaisance et de tendresse bien pardonnables.

Un grave inconvénient de tous ces plaisirs et des autres, c'est qu'ils coûtent cher, et, si munificent que soit le War Office, Tommy, quand il n'a plus un double en poche, en est réduit à s'abstenir — ou à trafiquer. Il « touche » d'excellent tabac qu'il offre au meilleur compte : pour « oune franque » et même moins, il vous cédera une pleine boîte de *Navy cut*. Mais ce sont là de bien mesquines opérations : avec un sens parfait des affaires — *business is business* — Tommy se fait marchand d'habits, au grand préjudice de son équipement. Il se dépouille de ses chaussettes de laine — la bonne laine d'Écosse — de son épais tricot, de son fin caoutchouc. Il met en réserve des confitures, du beurre, du fromage, des rumsteacks, et revend le tout dans les coins à des acheteurs désencombrés de scrupules. Il le revendait, devrais-je dire : car ce trafic, qui

devenait une calamité, n'a guère résisté à une répression énergique. On a fortement sévi, au camp et aussi en ville. Tantôt c'est une demoiselle qui récolte six jours de prison pour avoir accepté des pots de marmelade ; tantôt c'est un gaillard qui paie de dix jours, en plus des décimes convenus, la chemise d'un Écossais. On a fini par trouver que ces « occasions » devenaient coûteuses : la demande a baissé, et l'offre aussi.

Croirait-on que des esprits hargneux — il faut tout dire — persistent à brandir de tels griefs contre des troupes dont la plupart des commerçants louent au contraire la parfaite honnêteté et l'humeur plus qu'accommodante? Ce sont les mêmes gens qui leur en veulent de garder, la nuit, leurs portes ouvertes, de ne pas éteindre, de chanter trop tard, de faire du bruit trop tôt, et — ceci est un comble — d'être envahissants ! S'ils allaient s'incruster, comme au temps de Jeanne d'Arc ! Voilà les joyeusetés de la routine — un des vilains côtés de notre province, triste contrepartie de l'amabilité nationale. Que pèsent, au reste, ces misères en regard de la fraternité d'armes qu'on sent palpiter dans cette ville entre les deux nations alliées, et qu'entretiennent de nobles spectacles? Dans l'un de ces bataillons britanniques qui chaque jour s'embarquent pour le front, on remarquait avec émotion, il y a quelques semaines, qu'un des officiers les plus jeunes était amputé d'un bras : il n'en marchait pas moins d'un pas allègre devant ses hommes, prêt à d'autres mutilations. Mais il est auprès de la ville un lieu entre tous révélateur : c'est, au cimetière Saint-Sever, le terrain des Anglais, quatre cents tombes environ, formant sur une douzaine de rangs une sorte d'hémicycle. Des hommes du camp les ont creusées, faute d'un nombre suffisant de fossoyeurs civils. Là quelques officiers reposent, et des soldats de toutes armes, de tout régiment : enfants de l'Angleterre, de l'Écosse, de la loyale Irlande, Canadiens dont plusieurs portent un nom de chez nous — un Dassous, un Ernest Coté, un Boudreau — quelques Indiens. Tous sont venus, après de terribles combats, chercher en terre française la paix suprême : *peace, perfect peace,* porte une inscription funéraire. La plupart de ces tombes n'ont encore qu'une petite croix de bois, quelques-unes ont déjà une stèle qui perpétue une mémoire aimée : *In loving memory...* Regardez

bien : sur chacune de ces stèles ou de ces croix, ce menu bouquet de celluloïd tricolore, c'est le comité rouennais du « Dernier devoir » qui l'a offert aux victimes de la grande lutte. Ces cartes suspendues à un fil de fer ou épinglées au bois portent le nom des gens de la ville ou de la banlieue qui ont pris à leur compte l'entretien de ces sépultures. Pas une qui soit négligée, pas une que n'attendrisse un œillet, un géranium, un héliotrope, un ornement modeste. Voilà où il est bon d'aller au sortir du Rouen qui s'amuse un peu trop, pour mieux prendre conscience du présent tragique et sublime. Dans l'air sacré des tombes, au contact de ces glorieux morts auxquels font vis-à-vis les nôtres, on sent qu'en cette ville le mot d' « humanité » acquiert chaque jour, en dépit de quelques apparences, un sens plus neuf, plus précis et plus fort.

AUGUSTE DUPOUY

LA

PREMIÈRE AMBASSADRICE DE BELGIQUE

A PARIS[1]

Elle s'appelait la comtesse Le Hon. Pendant des années, elle trôna vraiment à Paris en reine de la beauté, assemblant autour de sa personne un cercle d'admirateurs où ne craignirent pas de s'introduire, avec les plus grands artistes, les plus grands noms de France. Sous la Restauration, elle groupa autour d'elle une véritable cour dans sa jolie habitation de la rue du Mont-Blanc. Sous le second Empire son hôtel des Champs-Élysées fut célèbre et par la qualité des personnages qui le fréquentèrent et pour les intrigues politiques qui s'y nouèrent. En tous temps, elle fut adulée, flattée, encensée de toutes les manières et par les plus authentiques connaisseurs de la Femme, comme Théophile Gautier et Arsène Houssaye. Elle mérita les épithètes les plus extravagantes, depuis celle d' « Iris aux yeux bleus » que lui décerna un jour Balzac, jusqu'à celle d' « ambassadrice aux cheveux d'or » que les dandys lui appliquaient couramment du Café de Paris au balcon du Jockey-Club. Enfin, partout où elle passa,

1. Encore que M. Le Hon « ministre de Belgique à Paris » n'eût jamais porté le titre officiel d'ambassadeur, la comtesse, sa femme, est toujours désignée sous le nom d'*ambassadrice* dans tous les périodiques de l'époque. Cf. *la Mode*, *la Sylphide*, *le Follet*, *le Bon Ton*, *le Mercure de France*, etc.

elle provoqua ce frisson d'enthousiasme et d'envie qui est, à Paris, le signe visible des royautés de cette nature.

Est-il besoin d'ajouter que cette ambassadrice d'une toute petite nation qui venait à peine de naître rendit le plus grand service à son pays en imposant celui-ci à la société parisienne, toujours disposée à s'incliner devant la beauté, et qui reporta sur la Belgique entière un peu de l'engouement dont elle était prise pour son ambassadrice?

La comtesse Le Hon fut donc mieux qu'une femme à la mode en ce brillant Paris du règne de Louis-Philippe : elle eut. sans le vouloir, un véritable rôle diplomatique en gagnant pas à pas les faveurs de la Cour, en faisant tomber une à une les barrières érigées par la vieille étiquette formaliste contre les jeunes peuples.

C'est ce double rôle que nous voudrions mettre en valeur en soulignant les traits qui donnent à madame Le Hon son caractère de femme à la mode, tout en évoquant les milieux mondains de ce temps si pittoresque que traversa l'ambassadrice.

*
* *

L'avènement à la Cour de la bourgeoisie française, sous Louis-Philippe, amena, par contre-coup, la consécration quasi-officielle d'un de ses centres les plus brillants, celui de la chaussée d'Antin.

Nous ne pouvons plus aujourd'hui nous faire une idée de ce qu'était alors la démarcation très nette entre les différents quartiers de la capitale : chacun d'eux avait ses mœurs, ses traditions, et la société qui le composait se refusait à frayer avec celle du quartier voisin.

La chaussée d'Antin était le centre des enrichis de fraîche date, grands financiers et haute bourgeoisie. Quartier tout flambant neuf, aux belles maisons, aux hôtels élégants entourés de spacieux jardins : « La chaussée d'Antin, s'écrie avec emphase un écrivain du temps [1], c'est la terre promise de toutes les ambitions qui visent au bonheur. C'est le faubourg Saint-Germain du nouveau régime, avec cette diffé-

1. Bazin, *Époque sans nom.*

rence que cet autre paradis de l'aristocratie acquise est ouvert à chacun, à la seule condition de s'y étaler noblement et de contribuer ainsi à la splendeur commune. »

Au centre de ce quartier opulent, la rue du Mont-Blanc (aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin) formait l'artère principale. Elle était bordée de beaux jardins et de superbes maisons particulières : celle qui s'élevait au n° 7 (sur l'emplacement actuel de la rue Meyerbeer) allait devenir précisément la demeure de madame Le Hon.

Ce très joli hôtel avait toute une histoire. Il avait été construit à l'usage de l'opulent Necker lequel, en 1788, l'avait passé au banquier Récamier, qui l'avait transformé, embelli à la mode du temps. L'architecte Berthaut s'était chargé de cette restauration. On lui avait donné carte blanche pour la dépense : il s'acquitta de sa tâche avec infiniment de goût en se faisant aider dans son entreprise par Percier. Rien ne fut négligé de ce qui pouvait rendre la maison plus harmonieuse et plus confortable. Chacune des pièces de l'ameublement fut dessinée et modelée tout exprès, et c'est Jacob lui-même, le premier ébéniste du temps, qui exécuta les modèles. Draperies de soie chamois ornementées d'or, relevées sur des rideaux de soie ornementés de noir, meubles d'acajou, fauteuils à cols de cygne, tables rehaussées de bronze et garnies de marbre, lampes antiques répandues de tous côtés, ce fut vraiment la maison-type du goût Directoire où, pendant dix ans, siégea la royauté de Juliette Récamier. En 1808, survint la faillite du banquier : la nécessité de donner des gages à ses créanciers le poussa à revendre cet hôtel, déjà quasi-historique pour la qualité des personnages qui l'avaient fréquenté.

Il chercha un acquéreur et en trouva tout de suite un dans la personne du père de madame Le Hon, M. Mosselman, banquier de Bruxelles déjà opulent, propriétaire d'importantes mines de houille, qui, rêvant de conquérir Paris à son tour, s'établit avec joie dans le somptueux hôtel en compagnie des deux filles et des deux fils qu'il avait eus de son mariage avec Marie-Josèphe Tacqué.

Ces quatre enfants étaient également beaux, également généreux, également créés pour la vie oisive et brillante. De fait, aucun d'eux n'a rien manqué à sa destinée : Alfred Mos-

selman qui fut attaché à la légation de Belgique devint l'un des hommes les plus spirituels du boulevard, tandis que son frère Hippolyte, qui fut surtout un homme de turf, se rendit fameux par ses chevaux et par ses maîtresses, dont la fameuse présidente madame Sabatier [1]. Des deux filles, l'une épousa M. Fontenilliat et devint la belle-mère du duc Pasquier et de Casimir-Périer, l'autre fut la comtesse Le Hon. On peut donc dire que chacun des membres de la famille Mosselman aura également réussi : mais aucun n'aura connu les faveurs de la gloire comme notre héroïne, épousant M. Le Hon, le premier ambassadeur de Belgique à Paris.

*
* *

Né à Tournai en 1792, ce dernier avait été élu vers 1820 membre des États Généraux des Pays-Bas, puis bourgmestre de Tournai à la Révolution de 1830. A ce moment, marié à mademoiselle Mosselman, il cherchait à venir à Paris. Ayant fait partie de la députation chargée d'offrir au duc de Nemours la couronne de Belgique, il montra des preuves d'habileté diplomatique, plut au Roi et se fit agréer comme ministre plénipotentiaire dans la capitale française. L'ambassade de Belgique fut installée par lui dans le petit hôtel de la rue du Mont-Blanc.

Les soins de cette installation furent réglés par la comtesse elle-même.

Elle laissa à la cour d'honneur ses réverbères imposants et fit décorer le joli perron XVIIIe siècle de tapis turcs, de fleurs et d'arbustes rares. L'antichambre conserva ses consoles d'acajou et son lustre de bronze. Les deux salons de droite demeurèrent intacts, ainsi que la fameuse chambre à coucher de madame Récamier, qui fut respectée comme le sanctuaire des sanctuaires. Fidèle à la tradition qui nous montre les invités de la belle Juliette défilant en cortège dans la chambre de la maîtresse de céans, madame Le Hon se proposa de faire une sorte de musée de cette très belle pièce : rien absolument ne fût modifié au chef-d'œuvre de Percier. « L'acajou y régnait en

1. Cf. *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, de Léon Séché.

maître : pilastres en bois d'acajou, chambranles et portes en bois d'acajou, piédestaux en bois d'acajou, fenêtres en bois d'acajou.

« D'un filet aux mailles d'or, frangées d'or et de perles, quatre rideaux descendaient sur un lit d'acajou. Deux cygnes de bronze doré bordaient le lit d'une guirlande de fleurs échappée de leurs becs, le lit se confessait à une glace de ruelle encadrée d'un acajou à filets d'or[1]. » Partout des draperies dans le goût du temps, de grandes glaces entre les portes à marqueterie, une table de nuit d'acajou surmontée d'une corbeille de fleurs en tôle, une autre table sur laquelle repose une lampe antique, — décor digne de Pompéi, borné à gauche par une statuette de marbre, à droite par un candélabre de bronze.

La salle de bains ornée de glaces, la salle à manger décorée de jolies peintures demeurèrent également intactes, mais madame Le Hon voulut avoir son coin bien à elle, arrangé à la mode de l'époque, et ce fut naturellement le boudoir qu'elle choisit pour le transformer en boudoir 1833.

Un rédacteur de *la Mode*, extasié, le décrit ainsi : « Un des plus jolis boudoirs de Paris, en moire bleu-de-ciel avec une colonnade formée par de gros câbles d'argent. Les rideaux en moire blanche diaphane sont bordés d'un très large galon bleu brodé en argent. Le tapis bleu à rosace blanche ; autour, un divan en moire bleue ayant de riches dessins incrustés en lapis, enrichis de reliefs d'argent. Une lampe en lapis, soulevée par des chaînes, est suspendue au milieu du plafond également tendu en moire bleue, les câbles d'argent réunis tous au milieu et se séparant vers le bord. »

Dans ce décor très Restauration, qui jure évidemment avec le style des autres pièces, madame Le Hon se tient de préférence, heureuse de fixer dans ce cadre bleu la blondeur de sa beauté. Car la femme du ministre de Belgique est déjà célèbre pour ses beaux cheveux et ses yeux splendides, ainsi qu'il est dit dans *les Belles Femmes de Paris* :

« Quoique Belge, s'écrie son admirateur anonyme, madame Le Hon est le vrai type de la jolie femme de Paris. D'abord

1. E. et J. de Goncourt, *la Société française pendant le Directoire.*

madame Le Hon est blonde, non de ce blond audacieux et risqué qui, chez les femmes du Midi, tourne quelquefois au roux, mais d'un blond pâle, cendré et contenu que nous ne saurions comparer qu'au blond de l'épi... Les yeux sont bleus, non de cet azur opaque et fulgurant que donne le ciel d'Italie, mais d'un bleu tendre, quoique vif et passionné. Ils regardent admirablement, sans affectation ni mignardise, mais avec cette grâce friponne qui sied si naturellement aux blondes...

« La taille, ce signe distinctif des femmes de Paris, est prodigieusement fine, surtout si nous la comparons aux plans assez largement étendus des épaules, des seins et du col... La main que nous avons toujours vue gantée nous a paru heureusement tournée et adorablement mignonne. Une jambe finement arrondie par le bas profite des indiscrétions de la robe pour se montrer de temps en temps aux regards séduits et curieux. Tout cela forme un ensemble d'une harmonie parfaite... »

Et la comtesse Dash, qui faisait sa connaissance vers la même époque, de noter dans ses *Mémoires* :

« Je ne crois pas avoir vu une plus belle taille ; mince comme une guêpe, elle avait des épaules splendides. Le visage était bien, sans être d'une beauté régulière : des yeux magnifiques et des cheveux blonds d'une nuance délicieuse en faisaient une merveille, bien qu'il fût un peu plat et la bouche un peu dédaigneuse. Ajoutez à cela une suprême élégance, des toilettes que l'on citait partout. Joignez-y un esprit rare, beaucoup d'instruction, un grand sérieux dans les idées sous une apparence légère, et vous comprendrez le grand succès de l'ambassadrice de Belgique. »

*
* *

Ce grand succès, madame Le Hon ne le conquit pas du premier coup. Nous l'avons dit, elle le mérita par une diplomatie de plusieurs années qui lui ouvrit le chemin de la chaussée d'Antin au faubourg Saint-Germain. Nulle route plus âpre : la lutte s'était établie tout de suite après l'Empire entre le quartier des enrichis et celui de la vieille société traditionnaliste; sous Louis-Philippe, elle prit des allures épiques.

Les « émigrés », comme on les appelait encore, se groupèrent en une cohorte compacte qui refusa de reconnaître l'usurpateur, le cribla d'épigrammes, lui et sa famille, et, plus encore, la société qu'il admettait aux Tuileries.

Cependant, si solidement qu'on tînt entrebâillées les portes du divin faubourg, la poussée fut telle à certains moments que pas mal de personnes parvinrent à s'y glisser. Madame Le Hon fut du nombre. Il est vrai qu'elle fut servie par sa beauté, sa grâce, son élégance et surtout la situation diplomatique de son mari qui lui donna tout de suite accès dans la haute société étrangère, société brillante, tenant tout le premier plan des mondanités de l'époque. Que madame Le Hon regarde autour d'elle, elle ne trouvera pas de salon mieux composé ni plus éblouissant que celui de l'ambassade d'Angleterre, de l'ambassade d'Autriche ou de l'ambassade de Russie. Chacun de ces centres aristocratiques a, du reste, ses habitudes, ses traditions : l'on y reçoit d'une façon particulière et à une certaine heure.

A l'ambassade d'Angleterre, chez lord Grandville, l'ambassadrice de Belgique est accueillie avec une aménité particulière. Elle est de toutes les fêtes, de tous les *raouts*; son nom figure sur tous les comptes rendus donnés par *la Mode, le Bon Ton, le Conseiller des Dames*. Les salons du faubourg Saint-Honoré sont somptueux, les fleurs de l'ambassade célèbres. Ce qu'on y attend, c'est la magnificence du souper toujours servi dans les serres tapissées de roses en toute saison et où la comtesse Le Hon apparaît parfois, ainsi que les autres invitées, vêtue de blanc et de rose, couleurs favorites de la reine Victoria, les hommes portant tous à la boutonnière un petit bouquet composé d'une rose et de quelques tiges de muguet [1]. Madame Le Hon a déjà un petit cercle d'admirateurs autour d'elle.

Tant de beauté, jointe à tant de grâce et à tant de distinction, séduit tout ce qui l'approche. Voici MM. de Contades, de la Trémoille et d'Haussonville qui l'invitent respectueusement à un *walse* ou à une redowa. Voici le bel Antonin de Noailles, celui qu'on a surnommé Antinoüs, et les Morny

1. Beaumont-Vassy, *les Salons de Paris*.

et les Jumilhac. Voici M. Hope, le richissime banquier, et M. Thorn, le fastueux Américain ; voici les deux Labriffe et les Baring ; voici les gens de lettres, Balzac toujours vulgaire, mais si amusant et dont le regard est si merveilleusement inquisiteur ; Eugène Sue impeccable dans son habit couleur bronze ; les Roqueplan, Lautour-Mézeray avec son éternel camélia à la boutonnière, et tant d'autres... Des femmes aussi, déjà jalouses des succès de cette belle étrangère, mais qui n'osent la bouder en public.

Rue de Grenelle-Saint-Germain, à l'ambassade d'Autriche, c'est la même cohue élégante. Mais le comte Apponyi n'a rien d'un libéral et la comtesse voudra ignorer jusqu'à la fin les gens du « juste milieu ». Partagée entre ses opinions et ses obligations d'ambassadrice, elle a imaginé d'avoir les grands et les petits jours, les uns pour les intimes, les autres pour le monde *obligé*. Aux intimes les soirées musicales restreintes où ne figurent que les ultras, ceux qui appellent Gros-Poulot le duc d'Orléans et parlent d'Holy-Rood avec des soupirs à fendre l'âme [1]. Au monde officiel, les fameux déjeuners dansants.

On arrive en plein soleil, à deux heures de l'après-midi. Les équipages envahissent l'étroite rue de Grenelle, la livrée de l'ambassade bleu foncé avec aigrettes sur l'épaule et cocarde jaune et noire se précipite aux portières. Madame Le Hon descend de sa voiture, reçoit, en entrant, un bouquet et pénètre dans les salons dont la salle du trône, splendide, étincelle de mille bougies. Au pied du trône, devant un amoncellement de plantes vertes, se tient le comte Apponyi dans un éblouissant costume de magyar, la Toison d'or au cou. Ventripotent et la lèvre dédaigneuse, il regarde passer, d'un œil morne, cette cohue d'artistes et de femmes élégantes qu'il méprise du haut de son autocratisme.

Dans les salons, c'est toute la société parisienne, pairs de France, officiers, ambassadeurs, hommes de lettres, étrangers mêlés en une foule pittoresque où chatoient les uniformes et où éclate la parure des femmes sur le drap sombre des redingotes masculines.

1. *La Mode*, mai 1836 ; *le Bon Ton*, juin 1835.

Courtisée par les uns, enviée par les autres, l'éclatante beauté de l'ambassadrice de Belgique est le point de mire de tous les regards. Dédaigneuses, les femmes du vrai faubourg l'observent de loin qui va de groupe en groupe, sollicitée de toutes parts, passant de la société de madame de Rothschild à celle de la duchesse de Sutherland ou de lady Grandville, et l'on jase, et un rédacteur de *la Mode* prépare dans un coin la flèche empoisonnée qu'il lancera dimanche prochain contre la blonde étrangère dans son petit journal ultra-légitimiste.

Cependant les walses se succèdent, menées dans un rythme langoureux par Pastouret, le roi des chefs d'orchestre, et l'on s'éparpille dans les jardins où, sous une tente, un souper est préparé. Madame Le Hon y figure en bonne place auprès de quelques artistes qu'elle a choisis elle-même et de deux ou trois hommes du monde qui se sont offerts. Et la journée s'achève comme elle a commencé dans le fracas des voitures, le piaffement des attelages, les appels de la livrée dans la nuit qui tombe, aux premiers feux des réverbères que l'on allume et qui font scintiller les gourmettes des chevaux ou l'éclair d'un diadème dans une coiffure [1]...

*
* *

Aux Tuileries, madame Le Hon est naturellement devenue une assidue des quatre grands bals qui s'y donnent chaque hiver et des deux petits concerts où la reine reçoit plus particulièrement.

L'envoyée de la Belgique ne saurait être accueillie avec trop de bonne grâce par tout ce qui touche au château. En somme, ce petit pays, c'est un peu l'œuvre de Louis-Philippe, c'est avec le sang français que vient de se sceller sa liberté et se fonder son indépendance. Le roi est sensible à l'habileté de M. Le Hon qui est parvenu à se faire agréer par le corps diplomatique au rang des ambassadeurs des autres puissances, et il est reconnaissant aussi à la belle comtesse d'ajouter tant de beauté à tant de bonne grâce.

1. Cf. Beaumont-Vassy, *les Salons de Paris*. — *La Mode*, *la Sylphide*, 1832 à 1840.

C'est à l'une de ces soirées que madame Le Hon peut approcher les princes et qu'elle se lie plus particulièrement avec le duc d'Orléans. Celui-là est plus qu'aimable, c'est le charme même. Les traits réguliers, la taille bien prise, la voix chaude, une ardeur contenue dans l'expression et toujours, cependant, un beau sang-froid : un cavalier accompli. Il y a dans sa voix, dans son sourire, quelque chose qui fascine. Un charme magnétique émane de lui.

A peine lui-même a-t-il aperçu l'*ambassadrice aux cheveux d'or*, comme on appelle déjà la comtesse, il est séduit. Il se la fait présenter, lui parle, et les voilà tout de suite les meilleurs amis du monde. Madame Le Hon est infiniment flattée de l'hommage public qu'elle reçoit. Désormais le prince s'intitule son cavalier, il lui servira de parrain pour forcer toutes les portes, elle peut disposer de son cœur et de son crédit. Madame Le Hon en use au mieux de ses intérêts et de ceux de son pays, et elle se fait accueillir, elle et son mari, chez le favori de demain, l'énergique petit M. Thiers.

Là tout est calme, décence et bourgeoisie : les salons sont modestes, l'éclairage raréfié, la livrée absente. Mais au-dessus de toutes ces mesquineries il y a l'esprit du maître de la maison, et cette galanterie respectueuse mais continue qu'il pratique auprès de toutes les femmes et qui les flatte comme un hommage perpétuel. Ainsi que les autres, madame Le Hon est prise par ce beau ramage, et ses grands yeux bleus ont pour le petit homme à lunettes la même expression câline que s'il était Chérubin en personne. Et, après une soirée passée ainsi dans un tête-à-tête familial en un coin du simple hôtel de la place Saint-Georges, il lui semble qu'elle a fait un grand pas dans la conquête de Paris.

*
* *

Déjà, en effet, elle a autour d'elle quelques fidèles qui vont devenir ses amis. Les frères Roqueplan sont au premier rang. Entre Camil e et Nestor, elle opte, du reste, presque toujours pour ce dernier, séduite, comme elles l'étaient toutes, par l'élégance, l'esprit, la gloire boulevardière de celui que madame de Girardin appelait un Musset à cheveux noirs.

Nestor Roqueplan arrivant rue du Mont-Blanc, c'est le Café de Paris en personne faisant irruption chez madame Le Hon. Comment ne la bouleverserait-il point? C'est le plus délicieux des enfants gâtés, auquel on pardonne toutes ses frasques, tous ses actes, toutes ses plaisanteries. Habillé à la mode de demain, parfumé d'aromes, il a l'élégance impeccable d'un dandy et l'esprit infernal d'un *petit journaliste*. Il apporte les nouvelles et il les détaille d'un ton inimitable, il est au courant des derniers potins et il fait circuler les plus énormes avec une verve de mystificateur à froid qui transporte son auditoire. Pour amuser madame Le Hon, que ne débite-t-il pas devant elle?

Il prétend avoir trouvé l'invalide qui fait les pièces de Dennery moyennant trois francs par jour et la nourriture. Il a déjeuné ce matin avec le forçat évadé qui, retiré dans les carrières de Montmartre, fournit ses « mots » à Romieu. Il dit son exécration de la campagne et il affirme que les arbres eux-mêmes ne la peuvent souffrir, venant tous se réfugier à Paris : « Voyez-les plutôt passer en chariot sur les boulevards [1] ! »

Avec la même gaminerie, il a accepté le faix de cinq ou six directions de théâtres qu'il porte allègrement. On l'interroge sur ses créanciers : il répond par une boutade ; sur ses soucis de directeur : il réplique par un mot. Il est la vie, le mouvement et la gaieté mêmes. Son amour de la toilette qu'il pousse jusqu'aux raffinements les plus extrêmes (il ne dort pas de la nuit lorsqu'il doit essayer un vêtement le lendemain matin) lui fait priser le goût dont témoigne madame Le Hon pour l'arrangement de ses robes et le choix de ses chapeaux. Mais il n'approuve nullement la façon dont elle a *embelli* l'hôtel de la belle Juliette. C'est que Roqueplan est collectionneur. En compagnie de son ami Eugène Gautier, il parcourt sans cesse boutiques et antiquaires, à la recherche continuelle de l'objet rare, du meuble précieux, du bibelot surtout. Le bibelot, cette chose fragile et éphémère, le ravit. Il collectionne soigneusement les boîtes à poudre, les tabatières, les saxes et les bonbonnières du XVIIIe siècle. Il ne dédaigne pas non plus les

1. Villemessant, *Mémoires d'un Journaliste*, t. II.

bahuts, les commodes et il expose dans sa salle à manger jusqu'à vingt-neuf bassinoires [1] !

Sous l'influence de Roqueplan, voilà madame Le Hon qui, elle aussi, se met en quête d'antiquailles et rêve bibelots. A la suite du dandy, elle pille les magasins de vieilleries, farfouille dans les tapisseries poussiéreuses, s'éprend des étoffes passées et des dentelles défraîchies. Et le vieil hôtel de la rue du Mont-Blanc, paré de toutes ces choses, prend un aspect nouveau. Un rédacteur du *Mercure de France*, qui le visite à cette époque, parle avec admiration de l'horloge de Boule qui décore l'antichambre et des magnifiques lampes citron et blanc à grands ramages qui ornent maintenant le salon : « Tout l'entourage de la maîtresse de maison est vieille mode. Dans une niche à glaces entourée de vieilles draperies bleues doublées de rose, s'élève sur une estrade un *sopha* à coussins fendus ; en face est la cheminée avec sa pendule Dubarry, ses flambeaux, ses vases. Des meubles de Boule contiennent de petits objets qui servaient jadis à notre usage habituel et que je retrouve soigneusement enfermés sous clef... C'est que le temps leur a donné sa valeur de convention, le temps seul peut les avoir rendus précieux... » L'auteur anonyme des *Belles Femmes de Paris* renchérit encore sur ce goût du bibelot que satisfait la belle ambassadrice :

« Elle a chez elle des meubles à la Louis XV de très grand prix, d'énormes vases de porcelaine du Japon, des fauteuils Louis XIII à franges d'or, des bahuts moyen âge, de sorte que son ameublement est une mosaïque de plusieurs temps. Tout ce qui est chez madame Le Hon, fleurs, vases, pendules, curiosités, lui ressemble ; tout cela a sa délicatesse, sa fraîcheur et sa grâce. »

Ainsi aménagé sur les conseils de Roqueplan, le petit hôtel n'est plus reconnaissable. Il n'est bruit dans Paris que de cette transformation et la curiosité s'en donne à cœur joie. Chacun félicite, du reste, l'ambassadrice de son bon goût et de la façon où elle a su tirer parti du décor. Un des plus chaleu-

1 Cf. Villemessant, *op. cit.* ; Claudin, *Mes Souvenirs* ; A. Karr, *le Livre de Bord*, t. I.

reux partisans de cette mode nouvelle du bibelotage, maintenant un des familiers de la rue du Mont-Blanc, est Eugène Sue qui, vers cette année 1834, passe pour l'un des *fashionables* les plus accomplis.

Où madame Le Hon l'a-t-elle rencontré? A l'ambassade d'Angleterre probablement dont il est devenu l'un des intimes. — car il pousse l'anglomanie au point de ne vouloir s'entourer que d'Anglais. Avec ses larges épaules bien carrées, sa tête carrée aussi et couverte d'une épaisse chevelure d'un noir de jais, avec ses yeux brillants sous d'épais sourcils et son nez légèrement retroussé, sensuel et amusant à la fois, c'est bien, sous l'impeccable tenue du dandy, le « beau pirate » tel qu'il l'a maintes fois décrit dans ses romans. Madame Le Hon est éblouie par ce cavalier magnifique qui a des recherches de tenue toutes féminines, des épaules de boxeur et une vie *infernale*. Il la séduit, mieux : il l'hallucine. L'aisance avec laquelle il a forcé les portes les mieux closes du Faubourg a quelque chose de diabolique, il n'est bruit que du luxe de ses déjeuners, de la richesse folle de son intérieur. Dans les meilleures maisons on l'agrée, il est le favori de la duchesse de Rauzan, fréquente les petites soirées des Apponyi, traite sur le pied de la familiarité le comte Molé et jusqu'à M. de Chateaubriand.

A un bal costumé éblouissant donné par M. Thorn, madame Le Hon, qui porte à ravir une délicieuse toilette de chasseresse, ne se lasse pas de l'admirer en pourpoint de velours noir conversant avec Anatole Demidoff en Tartare russe et M. Hope en banquier hollandais.

De l'admiration, l'ambassadrice passe à l'imitation. Comme M. Sue, elle déclare de bon goût l'anglomanie, appelle John son palefrenier, juge que Paris n'est qu'un vaste cloaque à côté de « l'air pur » de Londres, parle sans cesse de *confortabilité*, de *fashionabilité*, achète des sucreries à l'*India Tea Warehouse* de la place Vendôme, s'entretient du chenil, des chiens, des animaux, des boxeurs et enfin et surtout des courses. Comme M. Sue, elle suit les courses de chevaux, les chasses à courre, les réunions du Jockey et celles du Champ-de-Mars, encore que ces dernières ne soient pas assez anglaises à son gré. A la Croix-de-Berny, elle se montre régulièrement, mais

c'est à Chantilly que vont ses préférences, — Chantilly, l'endroit le plus aristocratique et le plus délicieux aux environs de 1837.

Les *fashionables* s'y rendent dès la veille, soit dans un rapide tilbury, soit dans un phaéton. L'ambassadrice de Belgique s'y montre dans sa *wurst* sans portières, si basse et si rapide, abritée par de larges ailes contre la boue, où elle paraît raser le sol. Tout le village est en fête, les auberges grouillent de monde, les sapeurs du château, aux barbes majestueuses, font la haie, les paysans offrent des bouquets aux belles dames, on tire des pétards, le mât de cocagne est dressé, le ciel est bleu, la pelouse d'un vert éblouissant : il y a de la joie champêtre dans l'air.

Accompagnée de son fidèle Eugène Sue, madame Le Hon inaugure une robe à la duchesse doublée de mousseline des Indes avec entre-deux brodés du plus merveilleux effet. Son chapeau en paille de riz, comme il sied, égayé de fleurs des champs, forme un cadre délicieux à son blond visage juvénile. L'auteur de *Mathilde* est éblouissant, lui aussi, serré dans sa *redingotte* courte, le pantalon de nankin, les guêtres grises, le chapeau gris, et, à la boutonnière, la rose blanche, insigne du Jockey.

A l'intérieur du champ de courses, le spectacle est du plus haut goût :

« La pelouse est diaprée d'équipages, de chevaux, de fraîches toilettes d'été, d'ombrelles éclatantes, de drapeaux flottant au vent. Dans les tribunes, même éclat, mêmes toilettes chatoyantes ; les princes braquent leurs lorgnettes de course sur les chevaux et les jockeys ; les jolies femmes braquent leurs jumelles sur la tribune des princes et celle du club ou se lorgnent elles-mêmes et critiquent réciproquement leurs toilettes ; les dandys, la rose à la boutonnière, roulent leur stick entre leurs gants jaunes [1]. »

C'est là, sur ce terrain neutre, que madame Le Hon peut mesurer le chemin accompli par elle. Une petite cour se presse autour d'elle, dont le duc d'Orléans n'est pas le moins fidèle. Mais déjà aussi il a un rival dans le cœur de la belle ambassa-

1. Beaumont-Vassy, *op. cit.* — *La Mode.* — *Le Journal des Haras*, etc.

drice en la personne de Morny. Sans doute celui-ci n'est pas prince, sans doute il ne dispose pas de la puissance, mais il a tant de séduction ! Sans être véritablement beau, il a la physionomie fine, de l'élégance, de la race. Et, surtout, il y a en lui un besoin de jouissance, un désir d'arrivisme, comme nous dirions aujourd'hui, qui impressionne les faibles femmes. Une légende auréole son nom. L'ancien pupille de madame de Souza n'a fait que passer par l'armée, mais il y a laissé le souvenir du plus intrépide des lanciers du roi. Il s'est ensuite établi grand industriel, et il a réussi à merveille. Son intelligence souple s'accommode de tout, son habileté est prête à le servir dans tous ses desseins. Décidé à vivre dans le luxe, on le sent prodigue et ambitieux, sans scrupules dans la réussite, mais heureux de faire partager sa fortune à ses amis. Il a, d'instinct, le mépris des hommes, et, cependant, il goûte la coquetterie de leur plaire, il est tour à tour séduisant et plein de hauteur, dissimulé et férocement cynique : ce sera « l'homme fort » du second Empire. Pour l'instant, c'est le beau cavalier ambitieux, à la poursuite de la conquête, qui vous enlèverait en croupe pour vous faire partager sa fortune.

Madame Le Hon, quand elle le contemple comme en cette journée de Chantilly, si correct, si gentleman, et, pourtant, si impétueux déjà, si dominateur, ne peut s'empêcher d'être émue, et, en secret, elle compare le charme féminin du duc d'Orléans à la grâce virile de Morny, et son cœur ne sait décider pour l'un ni pour l'autre...

*
* *

Tant de séduction, de grâce et d'adresse ont, cependant, porté leurs fruits. Voici l'ambassadrice de Belgique promue au rang de femme à la mode. La comtesse Le Hon est maintenant citée en tête de tous les comptes rendus mondains de fêtes et de théâtres. La « belle ambassadrice », l'« ambassadrice aux cheveux d'or », « la reine de Paris », « la blonde fée de toutes nos fêtes » sont les qualificatifs les plus ordinaires employés par *le Bon Ton*, *le Follet* ou *la Sylphide* lorsqu'ils parlent d'elle. Les légitimistes, sans doute, grognent encore, et

la Mode ne perd pas une occasion d'égratigner l'ambassadeur de Belgique et sa femme, mais c'est un fait que madame Le Hon est parvenue à s'imposer au premier rang de la société parisienne. Ses moindres gestes défraient maintenant la chronique.

On le voit bien en cet automne de 1836 où éclate ce que les petits journaux appellent le *scandale de la loge de madame Le Hon.*

Ce scandale se réduit, en somme à peu de chose, mais la qualité des personnes en jeu lui donne une importance exceptionnelle. Depuis l'avènement du docteur Véron au siège directorial de l'Opéra, madame Le Hon, comme toutes les femmes élégantes de Paris, possède une loge de six places, et cette loge, elle y tient, on le pense bien, comme à la prunelle de ses beaux yeux. Or qu'elle n'est pas sa surprise, à son retour des « eaux » de Pornic, d'apprendre que M. le baron de Rothschild, par on ne sait quelle subtilité de prestidigitateur, est arrivé à la lui souffler ! Madame Le Hon dépossédée de sa loge ! « Il serait impossible de décrire la colère de madame l'ambassadrice : cette loge où elle brillait trois fois par semaine de tout l'éclat de sa beauté, cette loge si bien placée près des loges royales que madame Le Hon avait presque l'air d'être de la famille [1] !... » Tout le Paris du *Boulevart* est en émoi ! Piquée au jeu, madame Le Hon multiplie les démarches, harcèle les ministres, va jusqu'à M. Thiers. Là-dessus, des gens proposent leurs bons offices : on offre des transactions. On s'entend sur le prix qui serait partagé, mais chacun des deux adversaires désire que la loge soit à son nom. Et les hostilités de recommencer de plus belle... Où la chose va-t-elle s'arrêter? « M. Thiers, que cette affaire préoccupe beaucoup, a reculé devant la difficulté de trouver un accommodement, et l'on n'a plus d'espoir que dans la médiation de M. de Metternich. On dit que si madame Le Hon n'a plus sa loge à l'Opéra, M. l'ambassadeur de Belgique prendra le parti de demander à M. Thiers ses passeports. » Dieu merci, l'affaire ne va pas jusque-là, et madame Le Hon peut rentrer en triomphatrice dans sa loge sans avoir fait déclarer la guerre : mais que

1. *La Mode*, 1836.

de luttes, que d'émotions, et quelle ténacité de jolie femme !...

On devine comment un tel retour est accueilli en cette soirée de décembre 1836 : toutes les lorgnettes de la salle sont braquées sur madame Le Hon. L'ambassadrice n'a jamais été, du reste, d'une beauté aussi éclatante : elle porte ce jour-là, comme dit *le Bon Ton*, « une vraie robe de blonde », robe blanche à manches plates formant trois étages, et, à l'endroit où finit chaque volant, découvrant un bracelet d'or qui serre le bras. Ses cheveux sont tout parsemés de diamants. Autour d'elle, les Morny, le la Valette, le duc Decazes, le fidèle Roqueplan, Balzac et Lautour-Mézeray, tous les habitués de la *loge infernale*, venus saluer la « divine Iris aux yeux bleus ».

On s'entasse dans l'arrière-salon : on parle des pirouettes de Fanny Essler et de la Taglioni, des soirées de M. Thiers et du concert Musard, des bons mots de M. Dupin et de ceux de mademoiselle Déjazet. Balzac est rutilant dans son habit bleu à boutons d'or, Roqueplan fait des mots sur le catarrhe de M. Pasquier et madame Le Hon demande avec curiosité des nouvelles de l'orang-outang qui se meurt au Jardin des Plantes. Ainsi vont et viennent les propos en ce Paris léger et spirituel où une histoire de cercle fait émeute et la dispute d'une loge de théâtre, révolution.

A la mode tout cet hiver, madame Le Hon l'est encore tout le printemps suivant à cause du portrait que Dubufe a fait d'elle et qui devient l'un des « clous » du Salon de 1837. L'artiste a surtout voulu rendre la grâce incomparable, la joliesse du modèle, et il y a réussi admirablement : « Vous qui n'avez pas vu le portrait, s'écrie Arsène Houssaye enthousiaste, vous le devinez. Elle est svelte et se cambre avec une grâce provocante.

« Elle a tordu ses blonds cheveux sur sa tête, tout en éparpillant quelques touches légères sur les épaules, comme la folle avoine s'échappant de la gerbe. Les yeux sont bleus et souriants, épanouis comme des fleurs par une pensée amoureuse. Trois fossettes creusées dans le marbre rose des joues et du menton par M. de Cupidon lui-même. Le nez bat des ailes parce que la passion bat le rappel. La robe montre tout juste ce qu'il faut voir du sein pour attarder les yeux. »

Dès l'ouverture du Salon, ce n'est qu'un cri d'admiration chez tout le beau monde qui se presse devant ce portrait, demain légendaire. On discute, on s'exalte, on critique : « Plusieurs personnes très excitées reprochent à l'artiste d'avoir enlaidi le modèle, d'autres font des réserves sur le fond du tableau. Nous avons vu quelques femmes que nous pourrions nommer pincer les lèvres et déclarer qu'*en somme elle n'est pas si jolie que cela !* »

Petites rages féminines qui n'empêchent le très grand succès mondain de ce portrait durant tout le printemps de cette année-là : « Il est maintenant *fashionable* d'aller passer une heure ou deux dans ces longues galeries », constate *la Mode* qui n'est cependant pas tendre pour l'ambassadrice de Belgique.

Les femmes y vont avec la toilette de la promenade et des Tuileries, le chapeau de velours ou de satin à plumes, le boa et le manchon de martre-zibeline, les manteaux crispin bordés d'hermine. Les *gants jaunes* du Boulevard s'y montrent avec les petites *redingottes* couleur *fumée de Londres* adorablement pincées à la taille. Romieu arbore un gilet à schall ouvert qui laisse échapper les plis d'un jabot de batiste « sur lequel se détache un cordon de soie noire, tressé de l'épaisseur d'un fil, qui retient le lorgnon en écaille, de rigueur pour admirer Delaroche ou Dubufe ». Au milieu de ce concert de louanges, madame Le Hon se laisse aller au cours du bonheur. Le comte Apponyi qui assistait à une grande fête donnée vers cette époque à l'hôtel de la rue du Mont-Blanc a une jolie expression : « La maîtresse de maison me rappelait un cygne qui nage tranquillement en se mirant dans la surface calme d'un bassin. »

Pourquoi, en vérité, ne serait-elle pas heureuse? N'a-t-elle pas atteint son but? Toutes les portes — ou presque — ne se sont-elles pas ouvertes devant elle, devenue une des reines de Paris et qui reçoit maintenant à l'ambassade une partie du Faubourg? De 1836 à 1840, ce sont les années de gloire officielle de la belle comtesse. Chaque fête rue du Mont-Blanc est un événement qui met en émoi la chaussée d'Antin tout entière. Apponyi lui-même, si dédaigneux quand il ne s'agit pas de personnes bien nées, ne peut s'empêcher de reconnaître

l'éclat de ces fêtes magnifiques. Ne vous y trompez pas, du reste : c'est madame Le Hon qui organise, invente, combine toutes choses, aidée du seul M. Vatout, l'ineffable M. Vatout dont elle a fait le bon toutou de la maison, son docile et tout dévoué secrétaire. « Que de mal se donne ce pauvre M. Vatout pour jouer les Voiture ! », écrit *la Mode* d'un ton pincé. Sans doute, mais le succès couronne son zèle : jamais l'ancien hôtel de madame Récamier ne brilla d'un plus vif éclat.

Madame Le Hon l'a encore une fois transformé : elle n'a décidément conservé du souvenir de la belle Juliette que la chambre-musée. Elle-même, après s'être aménagé un boudoir, fait d'un des salons son cabinet de travail. Comme, jadis, madame Récamier entraînant ses invités dans sa chambre, quelques familiers comme Roqueplan ou Vatout entraînent les belles dames et les élégants cavaliers, les soirs de bal, vers le fameux cabinet de travail de la maîtresse de maison, et c'est aussitôt un concert de louanges :

« Où sommes-nous dans cette atmosphère parfumée et céleste, en un demi-jour voilé qui nous permet à peine de suivre les lignes de cette table surchargée de mille objets d'art : des bronzes, des statuettes, des pinceaux, des crayons, des albums, un croquis commencé, une broderie qui s'achève, et, autour de cette table, une grille dorée qui nous dépasse en hauteur et que tapissent les innombrables enlacements d'un lierre naturel qui laisse courir ses vertes guirlandes sur le tapis? On dirait d'un musée : c'est le cabinet de travail de madame la comtesse Le Hon [1]. »

On s'extasie sur un goût aussi artiste, sur les bibelots et les peintures, les estampes et les meubles. Puis l'on se répand à travers la demeure où deux orchestres versent des flots d'harmonie. Soudain, à onze heures sonnées par la pendule rococo du grand salon, on entend un brouhaha et une voix annoncer :

— Monsieur et madame Thiers !...

« A ce nom, l'orchestre se tut, les danses s'arrêtèrent comme par enchantement : tous les regards étaient fixés sur l'illustre président du Conseil, comme quelques heures auparavant, à la Chambre des députés. Et, après ce premier hom-

1. *La Sylphide*, 1840, t. I.

mage de l'admiration silencieuse, toutes les voix crièrent : bravo ! toutes les mains battirent d'enthousiasme. M. Thiers demeurait calme au milieu de ces acclamations : son bonheur ne rayonnait que sur le visage blanc et rose de madame Thiers, simple dans sa fraîche robe blanche [1]. »

Tels sont les effets de la gloire chez les personnes bien nées. Telle était aussi la qualité des hôtes que groupait chez elle la comtesse Le Hon : l'arrivée de monsieur et madame Thiers dans les salons de la rue du Mont-Blanc, n'est-ce pas l'apothéose d'un beau travail diplomatique?...

*
* *

Après un tel succès, la belle comtesse pouvait sans remords résigner ses fonctions officielles pour se contenter de demeurer une des plus jolies femmes de Paris. Elle le fit de bonne grâce un peu après cette année 1841 qui lui avait valu ses plus belles victoires mondaines. Désormais elle demeurait au premier rang dans la ville que sa beauté avait conquise. Elle avait fait mieux que d'inscrire son nom parmi ceux de toutes les femmes qui furent à la mode en ce capricieux Paris : elle avait fait accueillir en sa personne un peuple tout entier.

JULES BERTAUT

1. *La Sylphide.*

LA GUERRE

VUE PAR DES ENFANTS

— SEPTEMBRE 1914 —

J'ai rencontré à Épernay des enfants qui, l'an dernier à pareille époque, ont vu la guerre de près. Les uns, après avoir subi huit jours l'invasion allemande, furent délivrés par la victoire de la Marne ; d'autres, des Rémois, ont vu le bombardement et l'incendie de leur cathédrale ; ceux mêmes qui à la fin d'août 1914 précédèrent ou accompagnèrent la retraite française, ont du moins, revenus chez eux à l'automne, parcouru les plaines de Saint-Gond ou les sinistres bois de Fère-Champenoise, vu les tranchées, les trous d'obus, les ruines, et ces centaines de tombes qui disséminent au hasard leurs croix de bois et leurs képis décolorés. A ces enfants, j'ai demandé de raconter ce qu'ils ont vu, et voici, classées mais non pas corrigées, quelques-unes des pages que m'ont remises les élèves de troisième du collège d'Épernay.

Ces récits sont sincères ; leurs auteurs d'abord manquent trop d'imagination pour embellir leurs souvenirs, et leur sécheresse garantit leur véracité ; d'autre part leur spontanéité confiante assure qu'ils n'ont pas de scrupule à dévoiler leurs vrais sentiments. Également éloigné de la blague du Méridional et de la réserve ombrageuse du Breton, l'enfant de Champagne ne dit que ce qu'il a vu, et dit tout ce qu'il a vu.

André A..., physiquement et moralement, est bien de son pays : quinze ans et demi, un gars bien planté, cheveux blonds, œil brun

et lèvre rouge, un esprit étranger aux vaines littératures et peu instruit des choses de l'art, mais net et pratique, observateur méticuleux et travailleur réfléchi, et par là-dessus, un cœur très jeune et très sensible ; c'est à lui qu'il faut demander le compte rendu complet et méthodique de tout ce qui s'est passé à Épernay du 29 août au 11 septembre 1914.

Je vais raconter jour par jour ce qui s'est passé dans notre ville où je suis resté avec mes parents, moins par mépris du danger (car, après ce qu'avaient fait les Allemands en Belgique, on pouvait craindre beaucoup de leur sauvagerie) que par l'impossibilité de partir.

C'est le samedi 29 et le dimanche 30 août que commença à proprement parler la retraite des soldats français qui venaient de Charleroi. Elle fut précédée par le passage de plus de trois cents autobus, arrivant par la rue du Commerce [1] et se dirigeant sur Paris par la rue de Grandpierre [2], roulant sans interruption depuis trois heures jusqu'à sept heures du soir. C'est aussi à partir de dimanche que commença la fuite de beaucoup de gros commerçants d'Épernay : de fortes limousines dont le porte-bagages était comble de malles et de paquets entassés pêle-mêle, sillonnaient la ville à toute allure, se dirigeant sur Paris. La gare était également envahie, et l'on ne pouvait y pénétrer ; de même pour celle du C. B. R [3].

Le lundi [31], à partir de trois heures du matin jusqu'à onze heures, de nouveaux camions automobiles passèrent sans arrêt. La chaleur était insupportable, depuis plus de huit jours il n'était pas tombé une goutte d'eau ; les malheureux conducteurs étaient couverts de poussière, à peine voyait-on leurs figures tirées, et pantalons rouges et dolmans bleus étaient tout gris. Ils étaient épuisés et la soif les tenaillait terriblement : aussi beaucoup d'habitants avaient-ils sur leur passage mis de grands baquets d'eau fraîche avec du coco et les gamins allaient en porter aux soldats. Pour ma part, avec mon ami L..., nous allâmes au jardin chercher une grande brouettée de fruits : pommes, poires, reines-Claude, et nous

1. Route de Châlons-sur-Marne, à l'est d'Épernay.

2. Route de Sézanne, au sud.

3. Chemin de fer de la banlieue rémoise, ligne d'Épernay à Montmirail.

faisions la distribution : nous courions après les camions et dans les képis que nous tendaient les soldats nous lancions les fruits rafraîchissants.

Le 1er septembre, ce fut un spectacle bien différent. Depuis cinq heures du matin un gigantesque troupeau de bêtes à cornes et de chevaux, conduit par des soldats, passa sans discontinuer jusqu'à neuf heures. C'étaient les animaux que les soldats avaient trouvés abandonnés dans les champs ou que les fermiers leur avaient confiés pour les mettre en sûreté. Les pauvres bêtes avaient déjà couché la nuit précédente à la belle étoile dans la plaine d'Ay[1] et elles allaient, comme nos propres soldats, vers une direction inconnue.

L'après-midi, ce fut le cortège angoissant des émigrés de Rethel, des environs de Reims et même de Belgique. Ils venaient de là-bas avec des charrettes remplies jusqu'aux bords de ce qu'ils avaient de plus précieux, lits, matelas, bicyclettes, sommiers entassés pêle-mêle. C'était terrible à voir ; sans le vouloir, les larmes nous montaient aux yeux. Ce qui est le plus malheureux, c'est que beaucoup de ces pauvres émigrés qui avaient quitté leur pays pour ne pas se trouver face à face avec les Allemands, furent dans le plein de la bataille de la Marne et eurent à souffrir des brutes germaniques qui leur prirent tous leurs biens.

Ce fut aussi le mardi que la Croix-Rouge fut dissoute : devant l'approche de l'ennemi, on évacua les quelques blessés qu'il y avait dans les hôpitaux militaires et annexes, et après le renvoi du personnel, on déménagea les locaux en reportant les lits chez les particuliers qui les avaient prêtés.

Vers le soir, les soldats commencèrent à arriver en grand nombre, mais la plupart par le train. Ils n'étaient pas trop épuisés, mais beaucoup se demandaient où ils étaient. Ils stationnèrent sur les diverses places de la ville... Dans la soirée, on commença à entendre le canon du côté de Château-Thierry. On sentait que les Allemands approchaient de plus en plus, et les habitants qui allaient prendre le train étaient plus nombreux que jamais ; on devait garder la gare militairement et les faire passer un par un, tant il y en avait.

1. Quatre kilomètres au nord-est d'Épernay, sur la rive droite de la Marne.

Le mercredi 2 septembre, de nombreux aéroplanes survolèrent la ville, une quarantaine environ, dont plusieurs boches qui, du reste, furent bientôt mis en fuite par les nôtres. Plusieurs aéros français atterrirent dans la plaine d'Ay et de Cumières : plusieurs de mes amis m'ont dit qu'ils étaient blindés et armés de mitrailleuses, mais je ne puis l'affirmer, n'ayant pas pu aller les voir moi-même [1].

Beaucoup de soldats passèrent sans discontinuer en ville ; c'était le gros de l'armée. Ils se dirigeaient surtout du côté de Mardeuil et Cumières [2]. A Mardeuil, où mon oncle était G. V. C., les soldats avaient établi leur boucherie. Ils tuèrent en une après-midi quatre-vingts bœufs de la sucrerie ; aussitôt on mit cette viande dans de gros autobus, tapissés intérieurement de petit treillage très fin : cela ressemblait à de grands garde-manger ambulants. Il y eut beaucoup de viande perdue, et les habitants de Mardeuil eurent du pot-au-feu à manger pendant quatre jours : les soldats donnaient de la viande à tout le monde.

C'est ce mercredi que nous avions, mes parents et moi, résolu de partir. Nos paquets étaient faits, nos sauf-conduits en règle, et le soir nous avions été dire au revoir à mon oncle. A dix heures du soir, après avoir essayé de nous en aller en auto, puis en voiture, ces combinaisons ayant toutes échoué, nous allâmes à la gare pour prendre le train. Mais il y avait tant de monde que nous aurions dû attendre au moins jusqu'au lendemain matin pour avoir des billets ; encore n'aurions-nous pas été certains de pouvoir partir.

Pendant la nuit du mercredi [2] au jeudi [3 septembre] et le jeudi toute la journée, des soldats passèrent sans arrêt devant nos portes. Monté sur le rebord de la grille, de huit heures du matin à midi, je ne me lassais pas de les regarder passer. Il y avait de tout, artilleurs, fantassins, chasseurs à pied, dragons, chasseurs à cheval, spahis algériens, sénégalais, etc. Ils étaient épuisés. Chaque fois qu'il y avait un arrêt, sans attendre l'ordre, ils se couchaient par terre ou venaient dans les mai-

1. Ce détail suffit à garantir la parfaite véracité de tout le récit.

2. Deux villages à l'ouest d'Epernay, Mardeuil sur la rive gauche, Cumières sur la rive droite de la Marne.

sons demander à boire. Comme des grappes ils s'accrochaient aux grilles et tous ces hommes aux figures tirées n'avaient qu'un cri : « A boire, à boire ». C'était poignant, et tous les habitants de la rue de Grandpierre avaient mis, soit dans leur jardin, soit sur le pas de leur porte, de grandes tinettes d'eau avec du vin ou du coco : c'étaient les chefs qui nous avaient recommandé de mouiller beaucoup le vin, pour qu'il ne tapât pas trop sur la tête des soldats.

Tout cela me frappa beaucoup, mais ce sont les petits spahis algériens qui m'ont ému le plus. Montés sur de petits chevaux rétifs qui ruaient à chaque instant, ils allaient au trot, brandissant leurs cimeterres ou leurs carabines en criant : « Allah, Allah ! » et d'autres mots, puis dans leur langue gutturale ils entamaient une chanson. Ils paraissaient farouches dans leurs habits khaki, bariolés de toutes les couleurs ; leurs chefs étaient vêtus de teintes voyantes : groseille, bleu clair, etc. ; le drapeau était bizarre : un long manche avec une oriflamme verte, blanche ou rouge, où était brodé un croissant, et en haut de la hampe une queue de cheval blanche, noire ou châtain : c'était très drôle. A un moment donné, place des Fusiliers, ils furent terribles. La rue était encombrée par de l'infanterie et un convoi d'artillerie. Les spahis algériens qui arrivaient par une autre rue, car ils venaient de débarquer de Marseille sans avoir jamais combattu, voulurent passer avant les autres soldats. Comme ceux-ci ne se garaient pas assez vite, les officiers algériens commandèrent la charge. Aussitôt les soldats tirant leurs cimeterres les brandirent et chargèrent. Les artilleurs et fantassins se mirent alors de côté et les spahis passèrent. Ils prirent l'avenue Paul-Chandon, puis la rue Magenta, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent devant notre maison, dans un nuage de poussière.

Il passa ainsi des troupes toute la journée et toute la nuit. Les boulangeries furent dévalisées, et comme je n'y avais pas été de bonne heure, nous manquâmes de pain au repas de midi. L'après-midi, on retira tout ce qu'il y avait à la poste, ainsi que les machines aux ateliers des Chemins de fer de l'Est. On sentait que les Boches arrivaient de plus en plus vite. Le canon tonnait beaucoup plus fort, et mon oncle ainsi que ceux avec qui il était sur les voies furent renvoyés. A cinq

heures, il passa deux automobiles contenant chacune deux officiers allemands, debout, les yeux bandés, et gardés par deux gendarmes revolver au poing. Au moment de leur passage, on disait que c'étaient des parlementaires et tous les habitants criaient : « A mort ! à mort! » Mais je ne sais au juste, même maintenant, ce qu'étaient ces officiers : car le soir on me les disait parlementaires et le lendemain prisonniers. A six heures, deux C. B. R. arrivèrent remplis de blessés[1]. Reims était occupé, disait-on, et les Allemands s'approchaient d'Épernay. A huit heures du soir, des explosions se firent entendre. Était-ce le tunnel de Reims[2] qui sautait? se demandait-on avec angoisse ; nous apprîmes plus tard que non.

Le vendredi 4 septembre, je fus réveillé par ma tante qui me criait : « Lève-toi vite pour chercher du pain, nous allons encore en manquer. » En effet, rue de Grandpierre, il y avait déjà une procession de gens qui venaient de la « Goësse » avec de gros pains fumants dans leurs tabliers. La retraite des Français continuait toujours et les derniers traînards passèrent à dix heures. Nous essayâmes bien encore de partir, mais cela nous fut complètement impossible, car les routes encombrées étaient gardées, et de plus que faire à pied !

Les Allemands arrivèrent en ville en grand nombre (car à deux heures il était déjà arrivé une demi-douzaine de uhlans et deux motocyclistes, revolver au poing) entre trois heures et quatre heures, musique en tête jouant leur hymne national : *l'Allemagne au-dessus de tout.* En passant place Victor-Hugo (il en arrivait de tous côtés) où était un des fils de l'empereur et les officiers supérieurs, les soldats prirent le grotesque *pas de parade* qui caractérise bien la brutalité et la bestialité teutonnes.

Le lendemain 5 septembre, les troupes du kaiser défilaient toujours arrivant par toutes les routes. Des taubes survolaient continuellement la ville. Vers le soir, un civil ayant tiré un coup de feu sur un Allemand, on parlait de mettre le feu au

1. De la direction de Reims.

2. Tunnel du chemin de fer de Reims à Épernay, à travers la Montagne de Reims.

pâté de maisons où l'attentat avait été commis [1]. Le maire fut pris comme otage avec trois conseillers municipaux et menacé plusieurs fois d'être fusillé.

Le dimanche [6 septembre], le canon tonnait très fort du côté de Vertus [2]. On apprit plus tard que ce jour avait été l'un des plus forts de la bataille de la Marne. Les renforts prussiens arrivaient jour et nuit par la rue du Commerce et la route de Reims. Les troupes du kaiser avaient réquisitionné à la municipalité 12 000 kilos de lard, ou, si cela lui était impossible, cinq fois la valeur de la réquisition, soit 176 550 francs, dont 45 000 en or et le reste en argent, car les Allemands, qui croyaient bien que la France était écrasée, n'avaient plus confiance en ses billets. Cette somme devait être donnée à midi. On remit l'argent, car quoique les gardes civils eussent perquisitionné chez tous les charcutiers, ils ne trouvèrent pas le poids de lard demandé [3].

Le 7 septembre, les Prussiens montèrent leurs fours à pain sur le square Raoul-Chandon (ils se croyaient sûrs de la victoire et de faire d'Épernay un centre de ravitaillement : ils ignoraient que deux jours après ils seraient obligés de déloger). On disait que les Français avaient lâché les eaux dans les marais de Saint-Gond pour inonder les Boches (comme on les appelle vulgairement) qui en avaient jusqu'aux genoux et dont les pièces de canon étaient pour la plupart embourbées jusqu'à l'essieu [4].

Le mardi 8, nous étions dans l'anxiété plus que d'ordinaire ; qu'allait-il arriver? Le canon tonnait de plus en plus fort et taubes et aviatiks survolaient continuellement la ville, se dirigeant sur Reims et Châlons. Un grand nombre de blessés arrivaient et quelques troupes, toutes en mauvais état, revenaient

1. Cf. une affiche du maire : « Aux habitants d'Épernay » (6 septembre) : « Hier, vers midi, un grave événement s'est produit : un soldat allemand, posté dans la ruelle des Vignolles, a reçu une balle dans la jambe gauche... »

2. Environ vingt kilomètres au sud d'Épernay.

3. Cf. le compte rendu de la *Séance extraordinaire du Conseil municipal d'Épernay*, le samedi 5 septembre au soir.

4. Ce bruit courut dans le pays sur la foi de blessés Allemands, qui attribuaient à une inondation artificielle ce qui était en réalité le résultat d'un violent orage, détrempant la vallée marécageuse du Petit-Morin.

par la route de Grandpierre [1]. Pouvions-nous espérer encore la délivrance? Telle était la question que se posait chacun.

Le 9 commença la grande reculade des Allemands et leur retour précipité à Épernay. Des blessés arrivaient toujours soit par le C. B. R., soit par de gros tombereaux. Les Allemands retirèrent les fours à pain du square Raoul-Chandon. Route de Grandpierre, les soldats revenaient harassés et marchant à la débandade : c'était pourtant le fameux corps de la Garde qui était arrivé le premier à Épernay frais et dispos, car c'était lui qui devait faire l'entrée triomphale à Paris. Artilleurs, fantassins étaient tous mélangés. En montant sur la terrasse d'un voisin, je les voyais avec une jumelle se diriger sur Reims par Champillon. Le canon tonnait toujours, mais les coups étaient plus sourds ; les soldats passaient en désordre et, dès leur arrivée place de la République, ils se couchaient de tout leur long sur le pavé recouvert de poussière. Quelque espoir commençait à renaître, mais qu'allait-il advenir de cette retraite? Les Prussiens vaincus n'allaient-ils pas bombarder la ville?

C'est le jeudi 10 que la retraite battit son plein. Le canon ne tonnait presque plus. Les soldats : artilleurs, fantassins, uhlans, hussards de la Mort, passaient en même temps que les autos qui roulaient sur les trottoirs, sur cinq rangs de file. Ils étaient épuisés et mouraient de faim ; ils voulaient prendre le pain à tout le monde et un grand nombre de soldats le payèrent un ou deux marks ; certaines personnes en faisaient un commerce. Les troupes passèrent ainsi toute la journée et toute la nuit. Beaucoup de personnes manquèrent de pain. Quant à nous, nous en avons eu tout de même, car nous allâmes de bonne heure en chercher.

Les autorités allemandes rendirent à la municipalité les 176 550 francs pour qu'on soignât leurs blessés [2] ; ils firent même jurer au docteur V... de ne pas les abandonner. Dans

1. De la direction de Sézanne, Baye, Montmort.

2. Avis de la mairie (du 9 septembre) : « Le maire de la ville d'Épernay a l'honneur de faire connaître aux habitants que, pour les remercier des bons soins donnés aux blessés allemands, M. le Général Commandant les Gardes du Corps a bien voulu faire remise à la ville de l'amende de guerre qui leur avait été infligée... »

la journée beaucoup d'aéroplanes survolèrent la ville, dont un français (le premier depuis l'occupation). Vers le soir et pendant la nuit, les Prussiens enlevèrent tous leurs blessés transportables dans des voitures drapées intérieurement de noir. Il ne resta à Épernay qu'environ deux cents blessés prussiens, dont un grand nombre mourut.

Le vendredi matin 11 septembre, tous les Allemands quittèrent la ville. A dix heures, on entendit de nombreuses explosions ; c'étaient les dernières troupes du kaiser qui, après leur passage, faisaient sauter tous les ponts sur la Marne et le canal. Enfin nous commençâmes à revivre ; nous étions délivrés ! Cette sale vermine de Prussiens n'était restée que huit jours à Épernay [1].

Durant cette semaine, ils dévalisèrent les bureaux de tabac, mirent à sac les maisons abandonnées, les casernes et les hôpitaux auxiliaires, firent des saletés partout (c'est du reste ce qui les caractérisait), prirent quelques « souvenirs », comme ils disaient, chez les particuliers où ils furent logés et nourris. Ce qui leur était le plus cher, et par conséquent ce qu'ils nous empruntèrent le plus, c'étaient les montres, les pendules et les bouteilles de champagne [2].

Les premiers Français, des chasseurs à cheval, arrivèrent à midi, juste deux heures après que les derniers Allemands eurent quitté Épernay. Un accueil inoubliable fut fait à ces braves cavaliers de la délivrance que nous ne croyions plus revoir, sinon comme prisonniers. Dans la rue de Grandpierre, par laquelle ils entrèrent à Épernay, tout le monde était sur le pas des portes, de magnifiques gerbes de fleurs tricolores dans les bras. On attendit ainsi pendant une demi-heure qui nous parut un siècle, impatient de voir les premiers pantalons rouges et dolmans bleus. Le temps était maussade, il faisait à peine clair ; tout cela avec l'attente pesait sur tout le monde.

1. Les heures précises sont, pour l'arrivée, le vendredi 1 à 11 h. 45 (à la Cascade, route de Paris) et pour le départ, le vendredi 11 à 9 h. 30 (au pont de Marne, route de Reims).

2. « Ce qu'ils préféraient prendre, écrit de même Fernand J... (voir plus loin son récit), c'étaient des montres, des bijoux, des jumelles, des bicyclettes... Tout ce qui leur semblait comestible, ils l'avalaient comme de vrais gloutons ; puis tous demandaient : « *cikaren, cikaretten* »...

Tout à coup à l'extrémité de la rue, une grande rumeur se fit entendre : « Les voilà, les voilà ! » Nos nerfs se détendirent : en effet, nos soldats arrivaient fièrement, se redressant parmi les fleurs magnifiques qui les couvraient. Tous les spectateurs criaient à leur passage, des larmes dans les yeux.

Il en défila jusqu'au soir ; la plupart avaient des casques allemands, des sacs, des pompons, quelquefois même des manteaux d'officiers. Tous les habitants leur donnaient quelque chose. Ce qui est le plus étrange, c'est que les bureaux de tabac, qui avaient été presque tous dévalisés par les Allemands, étaient ouverts et fournissaient encore du tabac à nos braves soldats qui en avaient manqué pendant huit jours. Rue Saint-Thibault on voyait des fantassins avec des bouteilles de champagne, et beaucoup de dames, malgré une pluie torrentielle, venaient avec de grands plateaux offrir aux soldats des gâteaux et verser dans leurs quarts du café bien chaud. Ils étaient d'ailleurs dignes de ces présents : eux, qui huit jours auparavant étaient passés épuisés, bien qu'ayant combattu encore huit jours de plus, repassaient fièrement, oubliant toutes les souffrances qu'ils avaient endurées, heureux de nous délivrer. Ce spectacle sera à jamais gravé dans ma mémoire [1].

***

J'ai retranché très peu de choses à ce récit net et complet, sobrement et fermement écrit ; j'emprunte maintenant à d'autres relations quelques pages plus pittoresques qui en illustreront la précision un peu sèche. Henri L..., un grand gosse blond de treize ans et demi, raconte le passage des émigrés du Nord avec un mélange curieux d'observation froide et presque ironique et d'émotion attendrie.

... Le plus débrouillard de chaque groupe d'émigrés était chargé de diriger le convoi. C'était un spectacle émouvant : de grandes voitures comme on n'en voit pas par ici, attelées d'un cheval, supportaient toutes sortes d'objets ; on y voyait

1. A partir de 4 h. 30 jusqu'à 8 heures du soir, les Allemands bombardèrent le pont de la Marne. Leurs obus ne réussirent pas à empêcher les troupes françaises de traverser la rivière, mais allumèrent un grand incendie et firent quelques victimes parmi les soldats du génie et même dans la population civile.

jusqu'à des lits et des armoires. Tout avait été emporté, même la basse-cour : entre les roues, de grands paniers maintenus par des ficelles donnaient asile à des lapins, des poules, etc. A côté de ces chariots à betteraves devenus voitures de déménagement marchaient des hommes, des femmes et des enfants. Quelquefois les grand'mères, incapables de faire un pareil trajet à pied, étaient étendues sur un matelas casé tant bien que mal sur le mobilier. Sur leur passage, tout le monde courait leur porter un morceau de pain, de l'argent, de la bière, etc. Quelque peu de valeur qu'eût ce qu'on leur donnait, c'était pour eux une consolation de voir combien les habitants des pays qu'ils traversaient prenaient part à leur malheur. Par contre, cela faisait revivre leur tristesse : ils se revoyaient chez eux, où eux-mêmes avaient partagé leur part avec des évacués des pays occupés avant les leurs. Que de petits enfants malades ! Par ces jours de chaleur, un verre d'eau fraîche était disputé entre plusieurs et parfois partagé. Inévitablement, des troubles intestinaux survenaient [1].

Je me souviens d'avoir donné quelques œufs à des Belges de Namur. Leur joie était inexprimable : vite, un couteau était prêt à faire deux petits trous à chaque œuf, et aussitôt plusieurs bouches étaient déjà ouvertes, attendant leur part avec impatience ; elle n'était pourtant pas bien grande, cette part, et elle semblait être tout un repas, fait par deux gosses avec un œuf...

*
* *

Et voici de nouveau les phases du drame : l'arrivée de l'ennemi, l'occupation qui ne détruit pas l'espoir, puis la fuite et le retour des nôtres, tout cela vu par Fernand J..., un garcon de quinze ans, intelligent mais ingénu, à la fois très curieux et un peu poltron, prompt au rire comme aux larmes.

Retraite des Français et arrivée des Allemands. — 4 septembre. — ... Nos pauvres soldats étaient exténués de fatigue ; ils ignoraient où ils allaient et marchaient comme des moutons, ne sachant pas qu'ils allaient vers la victoire. Certains cepen-

1. Henri L... est fils d'un pharmacien.

dant nous disaient : « On va les attendre à Champaubert, les Boches », et un petit sourire, rempli à la fois de joie et de colère, éclairait leur visage fatigué.

Vers deux heures de l'après-midi, le défilé des troupes françaises cessa. Derrière nos régiments suivaient des fourgons, puis enfin des traînards, des éclopés, etc. Il en passa comme cela jusqu'à deux heures et demie, puis c'est tout : plus de soldats français.

A quatre heures de l'après-midi, on apprit que les Prussiens étaient aux portes d'Épernay ; anxieux, on attendit. Soudain on vit venir de l'avenue Paul-Chandon deux automobiles filant à toute vitesse et cornant le plus fort possible. Elles étaient montées par des Allemands qui, revolver au poing, fusil en main, nous dévisageaient effrontément et ironiquement : c'étaient des parlementaires. Tout effrayé, je courais pour rentrer à la maison, mais je passai près d'un groupe au milieu duquel se tenait un cyliste allemand. Il était blanc de poussière et malgré le masque gris qui cachait ses traits, je crus reconnaître en lui un gentil garçon d'une vingtaine d'années...

Tout à coup s'arrêta devant l'hôtel de Montmirail une automobile. Il en descendit trois officiers, coiffés du casque à pointe ; ils étaient grands, forts et avaient le visage sévère. L'un d'eux demanda à l'hôtelier de lui montrer les écuries ; pendant l'inspection de l'hôtel, ce grand diable d'Allemand tenait toujours son revolver à la main. Après avoir marqué à la craie sur les portes des écuries le nombre des chevaux qui devaient y loger, l'officier rejoignit ses compagnons qui buvaient du champagne de première marque dans une salle de l'auberge. Sur ce, ils firent un bon de réquisition et continuèrent leur route.

... Je retournai la tête, je ne sais pas exactement pourquoi. Ce que je vis me glaça d'effroi, et tous ceux qui étaient là se dispersèrent. C'était un grand officier monté sur un cheval superbe. Une main tenait les guides de son cheval et l'autre était sur sa hanche. Il était revêtu d'une grande cape bleue qui descendait jusqu'au bas-ventre de son cheval. Ses yeux petits et sa barbe droite, rousse, son casque à pointe, lui donnaient une expression de sauvage, de barbare, et je voyais

en lui le vrai type prussien. Je ne peux exprimer la peur que me causa cet officier. Je m'enfuis tremblant et je racontai tout bas à mon parrain la vue effrayante de cet homme.

Par prudence, il me pria de rester près de lui. Mais c'était plus fort que moi, il fallait que je voie. Je sortis et me dirigeai je ne sais où. Je rencontrai ma mère et ma sœur qui me cherchaient. Ma mère voulait rentrer, ma sœur et moi voulions voir... Tout à coup j'entendis de la musique du côté de l'hôtel : c'était l'infanterie qui arrivait, venant de la route de Reims. La musique marchait en tête ; on entendait le bruit bizarre des fifres, le roulement sinistre de leurs tambours et le son grossier de leurs cuivres ; je fus ému et des larmes mouillaient mes yeux. Les musiciens et tous les soldats défilaient au pas de parade. J'avais envie de rire de les voir lever la jambe, mais par prudence je me retenais. Ils étaient tous de même grandeur et leurs casques à pointe les faisaient paraître plus grands et encore plus sauvages.

Je ne pus observer continuellement ce qui se passait, car un soldat boche me demanda mon couteau pour couper le bout de son cigare. Je le lui prêtai, mais je faisais attention qu'il ne le mît pas dans sa poche. Déjà il l'avait refermé et m'avait tourné le dos, mais je ne me laissai pas influencer par sa haute stature et lui demandai mon couteau. Il me le rendit, sans doute à regret, car c'était un beau canif.

Les Prussiens rompirent les rangs, les musiciens furent conduits par un sous-officier dans l'hôtel de Montmirail. Ils étaient trente-cinq et il fallait les loger. Le chef était bref, cassant. L'hôtelier lui faisait comprendre qu'il ne pouvait loger tous ces soldats, vu qu'il avait des pensionnaires. L'Allemand répondit : « Je me moque de vos pensionnaires », et il ordonna de lui montrer les chambres. Il réussit à loger ses trente-cinq soldats. Quand ces derniers descendirent de leur chambre, ils vinrent à la buvette et tous demandaient : *cikaren, cikaretten.* Je les regardais du coin de l'œil, ils me virent et m'entraînèrent dans la rue. Je refusai obstinément de les conduire, je leur montrai simplement de loin les bureaux de tabac. Quelques-uns me demandaient des marchands de chaussettes, mais je faisais semblant de ne pas comprendre (ce qui les faisait rager) et je m'éloignai. Quelques-uns aussi tâchaient

de me questionner. Il y en a un, un sous-officier (je me rappellerai toujours son visage sournois), qui me demanda s'il y avait des Français cachés dans la ville, ou s'ils étaient loin. Comme je voyais à quoi il voulait en venir, je rentrai précipitamment à l'hôtel.

Détails de l'occupation allemande. — Un jour, je me rappelle, j'étais venu voir mon parrain à l'hôtel. Les musiciens, qui étaient partis dès le lendemain matin de leur arrivée, avaient été remplacés par des gendarmes. Ils étaient habillés en vert et leur visage était très rude. Parmi eux, il y en avait un très jeune qui me paraissait malin, mais bon garçon. Il s'approcha de moi et moitié en français, moitié en allemand, il me parla de la guerre. « Français capout, nous comme cela », me dit-il, en décrivant avec son pied, sur le sol, un demi-cercle, « et Français dedans, Français dedans ; donc Français capout ! » Moi je rageais et n'osais lui répondre ; il le voyait bien et toujours il me disait : « Français capout. » Je voulais toujours m'écarter de lui, mais toujours il venait vers moi. Il me disait que les Russes étaient repoussés et qu'ils étaient « capout, aussi ». Une fois, comme il voyait que je savais un peu l'allemand, il me demanda où je l'avais appris. Je lui dis : au collège d'Épernay. Il me répondit : « Maintenant toi apprendre allemand toujours, toi chanter allemand toujours et toi être Allemand. »

Il me disait cela d'un air railleur, mais il ne savait guère que je me moquais de toutes ses menaces : car j'avais de l'espoir et je savais que les Prussiens seraient repoussés.

Retraite des Allemands et retour des Français. — Jeudi 10. — A deux heures, les voitures, les fourgons commencèrent à passer : « C'est la débandade, se disait-on tout bas, nous sommes vainqueurs », et nos cœurs battaient à rompre. Les soldats fouettaient rageusement les chevaux, les officiers commandaient sèchement, les mouvements brefs, et ils avaient moins d'arrogance envers les habitants. Une colère sourde les envahissait surtout, de voir nos visages s'égayer, et de se savoir battus.

Il passa des voitures toute la nuit. Vers une heure du matin

ce fut pêle-mêle : infanterie, artillerie, tout passait en courant. Les soldats étaient exténués de fatigue. Chaque fois qu'il y avait un petit arrêt, ils se couchaient au milieu de la rue.

Vendredi 11. — Plus d'Allemands ! Oh ! quelle joie, quel bonheur de ne plus être sous le joug de pareils sauvages ! Tout le monde sortait sur le pas des portes et la ville reprenait un peu d'animation. Vers onze heures on entendit de toutes parts : « Voilà les Français ! voilà les Français ! » J'en pleurais et frissonnais de joie. Bientôt quelques chasseurs à cheval arrivaient dans la ville. « Vive la France ! Vive l'armée ! » criait-on. Quelle joie de revoir nos soldats avec leurs gais uniformes ! On leur offrait des cigarettes, du chocolat, des gâteaux, des bouquets. Un fier sourire illuminait leur visage fatigué et semblait nous dire : « Eh bien, que dites-vous de cela? » et nous, ne sachant contenir notre bonheur, nous leur lancions des fleurs.

*
* *

Chouilly, Cumières, petits villages de la vallée de la Marne, au pied des coteaux couverts de vignes : de là partent tous les matins des garçons du pays qui font à pied les quatre ou cinq kilomètres de la grand'route pour venir au collège de la ville. En voici un de Chouilly, Léon M..., qui souvent manque la classe pour aider à sulfater les vignes paternelles : grand diable de dix-sept ans, fantasque et bizarre, qui, dans le désordre de ses impressions, laisse percer çà et là des visions singulièrement intenses.

C'est le 4 septembre à onze heures vingt du matin que j'aperçus le premier Allemand descendant en motocyclette la côte de Chouilly [1] ; il venait de Châlons et se dirigeait sur Épernay avec une vitesse folle.

Puis une auto passa, où se trouvaient quatre Allemands de forte taille ; les deux de derrière avaient le fusil braqué sur le côté. Puis trois hussards de la Mort, montés sur de beaux chevaux rouges, traversèrent le pays [2]. Dans l'après-midi,

1. Village à cinq kilomètres à l'est d'Épernay, sur la route de Châlons.

2. On appelle les villages des « pays » en Champagne.

on ne vit que des convois. Vers six heures du soir, le génie passa : de grandes barques étincelant au soleil ; les soldats, cartouchière au côté, avec de grandes bottes jaunes et le casque recouvert de vert...

Le sixième jour [9 septembre], une automobile passa doucement et l'on put distinguer un chef allemand complètement bandé de toile blanche recouverte de sang ; caché derrière les rideaux, j'étais content de le voir souffrir. Deux heures après, un autobus de Berlin passa, et l'on apercevait à l'intérieur des blessés allemands couverts de sang et de poussière ; sur la plate-forme arrière, cinq à six gros Teutons blessés légèrement étaient assis; soudain l'un d'eux tira sa baïonnette et l'on put y apercevoir un filet de sang : je devins blanc comme un mort, car je ne m'attendais pas à cela. Pendant ce temps, le conducteur fumait de gros cigares...

*
* *

Jean R..., enfant de Cumières [1], a seize ans et demi ; on les lui donnerait facilement : gaillard râblé et forte tête, avec cette expérience précoce que donne la vie des champs ; il a de plus une certaine roublardise littéraire qui, spontanément, classe ses souvenirs en une série de petits tableaux assez habilement composés.

Vers le 30 août, j'étais allé à bicyclette avec quelques camarades dans la forêt, sur la route de Reims ; nous ignorions complètement une si grande proximité des Boches. Il était environ cinq heures du soir, nous nous rafraîchissions à Mont-Chenot [2], quand nous perçûmes assez distinctement plusieurs rafales d'artillerie. Nous étions tous complètement interloqués ; vivement nous enfourchons nos bicyclettes pour revenir. Au bout de quelques kilomètres, en entrant de nouveau sous bois, nous entendîmes par moment le cri strident des mitrailleuses ; un combat venait de s'engager au nord de Reims. Nous fîmes en une demi-heure le trajet que l'on fait

1. Village au nord-ouest d'Épernay, sur la rive droite de la Marne, au pied de la forêt de Reims.

2. Sur la route d'Épernay à Reims, à quinze kilomètres de Reims environ.

habituellement en une heure. Au pays, personne ne voulut nous croire...

Le lendemain, vers six heures du soir, il ne restait plus à Cumières que quelques chasseurs à cheval, la carabine sur la cuisse, prêts à toute éventualité. Toute la nuit ils patrouillèrent dans le pays. Le lendemain matin, vers six heures, trois coups de carabine claquèrent à l'entrée du village, puis trois chasseurs passèrent au triple galop ; ils rejoignirent les autres et partirent vers Épernay. Alors arrivèrent les premiers uhlans...

Un matin je venais de monter avec mon père et quelques amis sur la place près de la Grande-Rue, quand à l'entrée du pays apparurent deux uhlans, la carabine sur la cuisse ; ils devançaient un convoi de ravitaillement. Quand l'officier qui était en tête du convoi apparut, il nous fit le salut militaire *à la boche*; nous lui ôtâmes nos casquettes. Puis vint la longue file des voitures. Il en défilait depuis un quart d'heure quand nous vîmes, encadrés de Saxons baïonnette au canon, un groupe d'environ cent cinquante prisonniers français, l'allure dégagée, l'air indifférent, la tête haute, surtout les grands tirailleurs sénégalais (car il y en avait de toutes les armes) qui dépassaient les autres de toute la tête. Tous ceux qui les regardaient passer avaient les larmes aux yeux : on leur porta à boire et à manger, et les Prussiens laissèrent faire. L'un des prisonniers demanda : « Est-ce ici Cumières ? — Oui », lui répondit-on ; et il ajouta : « B... sain et sauf. » C'était un de ses camarades du 9e cuirassiers, un jeune homme du pays, dont il donnait des nouvelles.

Environ une heure plus tard arriva un autre convoi de ravitaillement, toujours avec deux uhlans en tête, puis l'officier ensuite. En arrivant sur la place, avisant sans le savoir un vieux combattant de 70, il demande en assez bon français, et d'un ton arrogant : « Avez-vous vu les prisonniers français? » Le vieux qui avec ses yeux noirs et sa barbe hérissée avait l'air farouche, lui répond avec autant d'arrogance : « Non. » L'autre paraît étonné d'une telle audace et prenant un air terrible, il tire son sabre, prend le vieux à la gorge et lui posant la pointe du sabre sur la poitrine, il répète en articulant chaque syllabe, avec un accent qui dénote la rage : « Avez-vous vu

les prisonniers français ? » Alors, avec le même air arrogant, le vieux répète : « Non. » Aussitôt le Boche, admirant une telle audace, rangea son cheval près du vieux, le montra avec la pointe du sabre à tous les gens présents en ayant l'air de dire : « Admirez-le », puis il repartit, se retournant plusieurs fois pour le regarder.

Bientôt après, c'était la retraite.

Des régiments allemands qui étaient passés au complet quelques jours auparavant revenaient maintenant fondus des trois quarts, et les hommes qui restaient étaient à bout de forces. Il repassa sur le pont de Cumières douze drapeaux accompagnés seulement de quinze cents hommes ; le reste était tué, blessé ou prisonnier. Quelle ne fut pas ma joie quand le lendemain un de mes cousins, du 12e chasseurs à cheval, arriva en éclaireur par Damery[1], seul à la recherche des Boches qui venaient de faire sauter le pont d'une façon magistrale. Dans le village, c'était du délire de revoir enfin un soldat français. Il les rejoignit à Hautvillers[2] où il en tua un, puis redescendit à fond de train faire son rapport à ses chefs. Les Boches envoyaient encore quelques obus sur le pont d'Épernay pour empêcher les Français de le raccommoder. Enfin les fantassins à culottes rouges[3] arrivèrent, exténués mais souriants et couverts de gloire, car ils venaient de sauver la France.

A ce moment, nous allions traverser la Marne en barque afin d'aller barrer l'avenue du pont détruit et porter à manger et à boire aux soldats qui venaient d'arriver, quand ceux-ci nous crièrent que les Boches arrêtés à Hautvillers nous lorgnaient et gesticulaient au haut de la côte. Nous passâmes quand même, mais au moment où nous arrivions de l'autre côté, un Français leur envoya un coup de fusil qui reçut en échange

1. Trois kilomètres à l'ouest de Cumières, sur le bord de la Marne.

2. Au-dessus de Cumières, à flanc de coteau.

3. Le mot n'est pas indifférent. Déjà, plus haut, Fernand J... parlait des « *gais uniformes* » de nos troupes ; un Rémois, Pierre L... (quinze ans) écrit plus explicitement : « Cinq minutes après, quatre chasseurs à cheval apparaissent ; ils s'arrêtent à peine et repartent aussitôt. C'est suffisant, nous avons revu les pantalons rouges, *ce fameux rouge si dangereux dans la bataille, mais si gai quand il annonce notre victoire et la déroute des ennemis.* »

une volée de mitrailleuses. J'avoue qu'à ce moment un frisson me traversa le corps : *cela m'avait fait drôle*, comme on dit...

*
* *

Voici maintenant un Rémois, Emile C... ; malgré ses seize ans et demi, son style a des puérilités singulières, et sa main est plus habile à construire un canon-miniature qu'à orthographier des mots difficiles ; mais il a, plus que ses camarades, de l'imagination, une imagination étrange qui lui fait inventer à la fois des mécaniques compliquées et des images frappantes.

[Le 30 août] je vais comme tous les jours à la Croix-Rouge dont je faisais partie comme cycliste : plus personne à la Croix-Rouge[1]. Je vais me promener dans la rue de Vesle, mais arrive à toute vitesse une auto, puis deux, trois, quatre ; il y avait dedans des Boches, fusil au poing, qui nous regardaient furieux. Je les vis repartir ; moi, je rentrai à la maison bien tranquillement. Tout à coup un sifflement prolongé, aigu, se fait entendre, puis un éclatement de ferraille, mais je n'y fais pas attention ; encore un autre, puis deux, trois, enfin cela n'arrêtait plus. Je commençai à marcher plus vite, surtout que les obus (car c'étaient des obus) passaient sur ma tête en sifflant. Quand je vis de loin ma maison, je me dis : je suis sauvé ; mais un sifflement se fit entendre très fort ; l'obus arriva *comme un train qui déraille*, rasa notre maison et éclata à dix mètres d'elle et à cent mètres de moi ; une fumée terrible s'éleva puis se dispersa. Moi, à ce moment, j'eus un peu plus peur, je me mis à courir et j'arrivai à la porte de chez moi à fond de train. Je descendis l'escalier et arrivai à la cave, où je vis mes parents réunis qui s'inquiétaient de mon sort. Au bout de quarante minutes, les obus cessèrent peu à peu. On sortit de la cave et à la place de l'obus on vit un petit trou de vingt centimètres de profondeur, des traces d'éclats sur le mur de la maison d'en face, tous les carreaux étaient cassés, des éclats entrés par une fenêtre avaient renversé une armoire et défait un lit.

Ensuite, pendant huit jours, *on vit les Boches qui avaient*

1. On avait fait évacuer les hôpitaux à l'approche des Allemands.

la forme des singes et comme des têtes fauves... Le samedi [12 septembre] le canon était aux portes de la ville... Le soir, il pleuvait à seaux : vingt Boches et un officier vinrent demander si on pouvait les recevoir ; on les mit dans la plomberie et le lendemain matin, ils furent faits prisonniers par les Français.

... Le samedi 19 septembre après-midi, les obus commencèrent à pleuvoir autour de la cathédrale ; tout à coup un obus tombe sur le toit, éventre tout, et fait un énorme trou dans la toiture. Ensuite un obus tombe au pied de la tour droite : une fumée intense, puis plus rien. On vit ensuite une fumée s'élever, devenir plus épaisse, puis les flammes paraître ; l'obus avait mis le feu à la paille sur laquelle étaient couchés les blessés allemands, puis à l'échafaudage. Alors l'échafaudage tout en flammes plia, puis tomba avec des flammes encore plus grandes, et il s'écrasa sur le sol avec une épaisse fumée qui s'éleva et enveloppa la cathédrale. Une fois les échafaudages tombés, le feu avait pris à la toiture, déjà tout le plomb fondait et coulait dans les gargouilles ; un nuage énorme, tout blanc avec des reflets jaunes, monta vers le ciel, et qui paraissait sortir de la cathédrale. Il ne resta plus que la charpente toute rouge, puis elle tomba sur la voûte et cessa peu à peu de brûler, *comme une pièce de feu d'artifice qui s'éteint.* Il ne restait plus que des dentelles de pierre tout autour de la voûte. Quand vint la nuit, une lueur rouge s'éleva dans le ciel, comme le sang de la cathédrale brûlée qui demande vengeance.

*
* *

Immédiatement après la bataille de la Marne, un petit garçon de quinze ans, le plus rieur et le plus insouciant, Jean D..., parcourait à bicyclette un coin de la plaine de Saint-Gond, et le tragique de son récit étonne pour qui connaît la puérilité de l'auteur.

Entre Vertus et Bergères-les-Vertus [1]. — Quarante-cinq chevaux allemands étaient là étendus, pattes cassées, ventres ouverts, couchés sur le dos, sur le flanc, appuyés contre le talus

1. Vertus, chef-lieu de canton, entre Épernay et Fère-Champenoise ; Bergères, à deux kilomètres au sud de Vertus.

de la route ou contre les arbres : c'était affreux. Un aéroplane français qui était passé deux jours auparavant, avait lancé là des bombes. Tout à côté de la route douze tombes : c'étaient douze Allemands, tués aussi par les bombes...

Férebrianges [1]. — Nous allons aussitôt dans l'habitation du beau-père de mon ami. Quel désastre ! Les portes sont enfoncées, nous entrons dans la cuisine; le tout est pêle-mêle, les chaises sont cassées, les bancs retournés, sur le parquet il y a une épaisseur de dix centimètres d'épluchures de pommes de terre, des choux, des plumes ; et seul au milieu de tout, le gros chien de la maison...

Sur la route de *Congy* [2], les tombes se multiplient de plus en plus ; on les voit simplement indiquées par une branche de sapin. Le paysage devient de plus en plus triste ; les routes sont couvertes de débris de sacs, ceinturons, fusils, vêtements. A cet endroit, sur la route de Congy à Coizard, au moins cinq cents poteaux télégraphiques ont été abattus. Dans les champs tout autour, des troupeaux entiers broutent le peu d'herbe qui reste.

Nous arrivons à *Coizard* [3]. Le feu et les obus ont détruit la plus grande partie du village, des fermes complètes sont détruites, et une fumée âcre couvre encore les décombres. Nous entrons dans une maison déserte ; on trouve là des amas de sacs, ceinturons, cartouches, uniformes, fusils, le tout appartenant aux Allemands. C'est là qu'ils avaient établi une infirmerie, mais comme le village avait été pris et repris par les turcos, au moins deux cents soldats avaient péri et gisaient sur le foin, dans la cour, dans les appartements, partout.

Nous fûmes vite sortis de cet endroit où les cadavres en décomposition nous firent horreur. Mais en continuant notre route, nous entrons dans les marais : pièces, caissons, chevaux, hommes jonchaient la plaine ; par endroits, des

1. Cinq kilomètres à l'est de Champaubert.

2. Deux kilomètres au sud-ouest de Férebrianges, sur le plateau dominant au nord la plaine de Saint-Gond.

3. A la lisière nord des marais de Saint-Gond.

tas de soldats de soixante-quinze centimètres barraient les sentiers...

*
* *

Un mois plus tard, le champ de bataille gardait encore assez d'horreur pour altérer la sereine bonne humeur du gros Robert D... (seize ans et trois mois).

... Nous nous sommes dirigés vers le village de *Reuves*[1] où nous avons déjeuné dans une auberge qui n'a reçu que deux obus. Dans ce village, il y a une partie presque intacte, mais l'autre partie a été arrosée par les obus boches et français ; la pauvre église est très malade, il ne reste que les quatre murs et le clocher ne tient que par deux ou trois poutres à demi consumées...

Après le déjeuner, nous sommes repartis dans la direction du château de Mondement qui se trouve au bord d'un plateau ; pendant la bataille de la Marne se trouvait dans le château un état-major allemand. Le château fut pris et repris quatre fois par nos troupes marocaines. Il ne lui reste plus de toit, les murs sont des écumoires, et les communs sont aux trois quarts démolis ; il n'y a plus d'écuries, ni de remises, ni de serres ; la pièce d'eau est défoncée par les obus. Nos troupes quand elles arrivèrent dans le château pour la quatrième fois, se battirent partout, dans les couloirs, dans les chambres ; et comme beaucoup n'avaient plus de fusil, ils se battaient avec des barres de fer qu'ils ramassaient un peu partout. Les arbres qui se trouvent à côté du château ont été coupés comme avec une hache soit au ras de la terre, soit à la hauteur d'un homme. Le château était affreux à voir et je voyais un paysage tellement ravagé partout que j'avais presque envie de pleurer. Je pensais aussi aux pauvres soldats qui étaient morts en montant à l'assaut du château, mais je me disais que c'était une belle mort que de mourir au champ d'honneur pour sa patrie... Je suis retourné depuis dans ces endroits ; la vie a repris comme avant, les maisons sont en partie reconstruites, et les champs qui étaient incultes sont maintenant labourés et ensemencés.

1. A la lisière sud des marais de Saint-Gond, directement au-dessous du plateau de Montgivroux-Mondement. Sur cet épisode de la bataille de la Marne, cf. les récits, dessins et plans parus dans *l'Illustration* du 3 juillet 1915.

Les collégiens qui ont écrit ces pages ont acquis l'an dernier une terrible expérience ; leur âme a, certains jours, trop fortement vibré pour qu'il ne leur en reste pas pour toute leur vie une sensibilité particulière à de certaines émotions. On aurait tort de croire pourtant qu'ils aient gardé de ces spectacles l'épouvante hagarde qu'on voit à certains convois de réfugiés ; ils n'ont rien perdu de leur belle humeur [1]. Mais leur âme a gagné à cette épreuve en profondeur, en maturité, en énergie. Ils s'en aperçoivent plus ou moins obscurément, et naïvement ils s'en étonnent. « La guerre, dit l'un, nous a vieilli le caractère », et cet autre, rappelant combien l'an passé il avait peur de tout, conclut : « Eh bien! maintenant je suis brave. Je le suis devenu depuis la guerre. Pourquoi? Je ne sais pas. »

RENÉ MAUBLANC

1. On ne saurait trop protester contre la légende des enfants « qui ne savent plus jouer » pour avoir vu de près les horreurs de la guerre. Lorsqu'arrivant à Épernay, je demandai au collège si les élèves étaient plus tristes et moins bruyants qu'à l'ordinaire, tout le monde me rit au nez. Il n'en est pas autrement sur les champs de bataille, où les gosses considèrent avant tout les ruines comme un excellent terrain pour jouer à cache-cache.

FRONT ITALIEN[1]

Voici un nouveau et bien séduisant théâtre d'opérations. Que nous sommes loin, sous ce ciel de la Méditerranée, parmi ces fières montagnes, de l'humble relief qui se déroule de la mer du Nord aux Vosges, et de la Baltique aux Karpates ! Du premier élan, voilà les alpins italiens accrochés, à 2 246 mètres, au sommet du Monte-Nero, ou couronnant de leur artillerie, à 2 078 mètres, la montagne qui porte le nom ambitieux d'Altissimo ! A côté de ces âpres cimes décharnées, les sommets arrondis et boisés des Beskids font piètre figure ; vus de ces hauteurs, la crête de Notre-Dame de Lorette et le bastion des Éparges se confondraient avec les plaines qu'ils dominent. En même temps, une magnifique variété embellit de son éclat le nouveau champ de bataille. En bas, la mer bleue, elle-même variée, puisqu'à l'Est elle s'insinue dans les replis rocheux de la côte d'Istrie, tandis qu'à l'Ouest elle se mêle aux terres basses de la Vénétie dans le dessin capricieux des lagunes. Puis la plaine, large d'une cinquantaine de kilomètres, tour à tour humide, verdoyante et débordante de vie aux abords de la côte, plus aride et plus pauvre à l'approche des montagnes. Enfin le monde des Alpes, un dédale de vallées profondes et changeantes, de chaînons, plateaux et hauts massifs, où la variété des roches et du plissement entraîne la diversité

1. Voir la carte à la fin de la livraison.

des formes. Le mélange des races et des langues vient accroître la complexité de la nature. Les Italiens occupent les rivages et la plaine, remontent les hautes vallées de l'Ouest : à l'Est la poussée slave submerge les plateaux, tandis qu'au Nord les Germains tendent à déborder par les deux ailes. Les sinuosités d'une frontière politique presque partout absurde apportent un dernier élément de complication et de variété.

Il est possible cependant de mettre un peu d'ordre dans ce chaos de contrastes. Entre ces rivages, ces plaines, ces vallées et ces montagnes, il y a un lien d'origine. Toutes ces chaînes puissantes sont en effet orientées, — disons, en style militaire, *organisées*, — par rapport à la fosse d'effondrement à demi comblée qu'est l'Adriatique ; c'est pourquoi elles forment autour de l'extrémité septentrionale de cette mer une sorte d'immense amphithéâtre, dont les larges gradins, desservis par le réseau de couloirs que forment les vallées, s'enlèvent majestueusement du bord de la fosse adriatique vers l'intérieur. Au centre de l'amphithéâtre, la plaine de Vénétie est une conquête de la montagne sur la mer ; elle est faite des débris arrachés aux Alpes et patiemment accumulés dans la dépression par une foule de torrents, qu'on voit encore à l'œuvre, poussant à la mer leurs deltas et rétrécissant les lagunes. Ainsi la plaine, avec ses terrasses, ses cours d'eau, ses rivages, est liée intimement à la montagne. Non seulement la montagne la commande et la domine, y fait déboucher et croiser ses routes : mais cette plaine est fille des Alpes, elle est faite de leur chair ; la structure de chacun des massifs se reflète dans la nature et les conditions d'existence de la partie de terres basses qu'ils surplombent. Dès lors, on comprend déjà ce qu'a d'irrésistible et de sacré le désir des Italiens de posséder toutes les pentes de cet amphithéâtre et de réaliser l'unité politique d'une région dont l'unité physique nous apparaîtra avec clarté.

Pénétrons donc d'abord dans cette large plaine de Vénétie, d'où partent les armées italiennes pour le difficile assaut des hauteurs. A leur suite, nous gravirons les gradins de l'amphithéâtre, le long des trois façades que la montagne dispose autour de la plaine, le Trentin avec ses chaînes et ses vallées Nord-Sud, les Alpes Carniques orientées de l'Ouest à l'Est,

enfin les Alpes Juliennes et leurs grands plateaux alignés vers le Sud-Est. Tout au long de ces montagnes, nous retrouverons dans le climat, la végétation, les cultures, les occupations humaines, l'influence de la mer voisine, attestant l'unité de cet ensemble qui mérite d'être appelé l'amphithéâtre alpin de l'Adriatique.

LA PLAINE DE LA VÉNÉTIE

Depuis Coni et Saluces, dans le lointain Piémont, jusqu'à Gorizia et Monfalcone, toute la plaine de l'Italie du Nord est un présent des montagnes qui la dominent. L'énorme masse de débris arrachés aux Alpes a fait peu à peu refluer la mer hors de la dépression, jusqu'à ses limites actuelles, et a constitué ainsi un sol d'alluvions, de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur. Ces dépôts sont variés : leur perméabilité, la grosseur et la disposition des éléments qui les forment, diffèrent suivant l'ampleur, le nombre et le régime des cours d'eau alpins, et aussi suivant la nature des montagnes auxquelles ces alluvions ont été enlevées. Cependant, dans toute la plaine dont le Pô occupe l'axe, c'est bien aux bords des montagnes que se trouvent les dépôts les plus grossiers et les plus élevés, par suite les plus secs, tandis que les éléments fins, moins perméables, se trouvent entraînés plus bas et plus loin, garnissant le sol des parties plus proches de l'axe. Au contact de ces deux zones qui se poursuivent parallèlement au bord des montagnes, une grande partie des eaux infiltrées à travers les cailloux et graviers des dépôts grossiers sourd en suintements, en filets, en ruisselets, qui viennent épancher leurs ondes pures à travers les terres basses dont le sol imperméable n'est déjà que trop disposé à conserver l'humidité à sa surface. Pas assez d'eau sur les hautes surfaces sèches du rebord, trop d'eau au-dessous de la ligne de sources qu'on appelle en Milanais les « *fontanili* » ; le premier problème qui s'est imposé aux habitants de la plaine a été celui d'une meilleure répartition de l'eau. Créer sur les terrasses élevées et sèches des rigoles d'irrigation, organiser l'écoulement à travers les terres basses et préserver celles-ci des inondations tout en

essayant d'y aménager des voies navigables, c'est là une tâche considérable dont l'état d'achèvement est loin d'être égal dans les différentes parties de la plaine.

Parmi ces régions, la Vénétie, c'est-à-dire le pays qui s'étend à l'Est de l'Adige, est probablement celle où ce problème de l'eau a reçu les solutions les plus élémentaires. Et aussitôt nous voyons se dresser au-dessus de la plaine l'influence hostile des montagnes qui la dominent. Cet amphithéâtre de montagnes, qui de trois côtés cerne la Vénétie et l'isole des grandes Alpes, écarte d'elle les eaux nées au pied des plus hauts sommets. Les cours d'eau puissants qu'alimentent des glaciers s'échappent par l'Ouest ou par l'Est : l'Adige, filant derrière les murailles des Dolomites et des monts Lessini, est rabattue vers le Pô ; la Drave, mieux écartée encore, se dirige vers le Danube. La plaine ne voit fondre sur elle que des torrents rageurs, que ne calme pas, avant de pénétrer dans les terres basses, l'influence apaisante des grands lacs. En effet, ces sauvages montagnes des Préalpes vénitiennes, faites de roches croulantes que le déboisement livre aux intempéries, n'engendrent que des rivières inégales, sur lesquelles les averses énormes du régime méditerranéen provoquent de dangereux paroxysmes. Ajoutons que les dépôts alluviaux accumulés par ces torrents impétueux, et à la surface desquels ceux-ci roulent à la sortie des montagnes, ont conservé une forte pente ; les crues bondissent donc avec violence vers les parties les plus basses, où le souci légitime des habitants a été de se préserver de leurs atteintes, bien plutôt que d'utiliser ces eaux pour une irrigation savante, semblable à celle qui fait la gloire du Milanais.

A ces causes physiques d'infériorité, il convient d'ajouter des causes historiques. L'influence de Venise sur le développement de ses possessions de Terre Ferme n'a pas toujours été favorable. Tandis qu'en Milanais l'existence d'un grand foyer urbain au centre de la région à améliorer valait à celle-ci toute la sollicitude des dirigeants de la cité, ici l'impulsion partait d'une ville située à l'écart, dont les intérêts étaient très différents, souvent opposés à ceux des gens de la plaine, qui se trouvaient ainsi sacrifiés. N'oublions pas que la conquête de la Terre Ferme n'a été effectuée par la République que pour

s'assurer du cours inférieur des fleuves côtiers, et en régulariser l'embouchure de façon à écarter des lagunes vénitiennes le danger de leurs alluvions. Venise a donc de bonne heure détourné et enserré dans un corset de digues la Brenta, le Sile et la Piave, pour les empêcher de reprendre un jour, dans une course vagabonde, le chemin des lagunes. D'autre part, afin d'organiser en arrière du grand port un utile réseau navigable, l'effort des ingénieurs de la République a tendu à concentrer les eaux dans les chenaux fluviaux, plutôt qu'à les épancher à travers la plaine dans un lacis de rigoles d'irrigation. On s'explique ainsi que la Vénétie présente moins que le Milanais le spectacle d'une région entièrement aménagée, et presque forcée par l'homme ; cette partie de la plaine s'est donc conservée plus proche de la nature, et les traits particuliers à chacune des zones que l'on y distingue sont restés plus nets dans le paysage.

Nulle part cette netteté des aspects, cette dépendance, restée étroite, de l'homme à l'égard des conditions géographiques, ne sont plus remarquables que dans la partie orientale de la Vénétie, qu'on appelle le Frioul. Cette petite région, qui s'étend du fleuve Livenza jusqu'à Gorizia et aux pentes du Karst, a toujours été dans la grande plaine italienne un pays à part, dont l'originalité est attestée par l'usage qu'y font les habitants d'un dialecte assez spécial, déjà bigarré de mots slaves. C'est l'entrée orientale, c'est-à-dire une des grand'portes, de la plaine : donc, un pays sans cesse menacé, et qui porte encore la peine de l'insécurité de cette situation. Aujourd'hui encore la frontière autrichienne, tailladant la plaine à l'Ouest de l'Isonzo, vient brutalement rappeler les dangers d'invasion suspendus au-dessus du Frioul. Enfin les conditions physiques y sont moins favorables que dans tout le reste de la plaine du Pô. L'influence des mauvaises montagnes qui se dressent avec rudesse au-dessus de ses vastes horizons y a exagéré les caractéristiques habituelles du bas pays. En Frioul plus qu'ailleurs les hautes terres du bord des montagnes occupent une vaste étendue, et nulle part elles ne sont aussi arides, aussi âpres et tristes. En revanche, la zone basse a trop d'eau ; l'apport de la ligne des sources est si considérable, qu'une partie ne peut s'écouler et alimente des

marais. Vers la mer enfin, une large bande de terres à demi noyées et de lagunes isole l'intérieur presque complètement du littoral, et le prive d'échanges aisés avec la mer.

Les fleuves qui descendent des montagnes vers la mer sont responsables de cet état de choses. La nature des chaînes où ils s'alimentent, l'allure du climat dont ils dépendent, contribuent à en faire de redoutables torrents. Tandis qu'à l'Ouest, dans la Vénétie proprement dite, sortent de la base des plateaux calcaires interposés entre plaine et montagne des cours d'eau paisibles et tout formés d'un coup, comme la tranquille Livenza, à l'Est les âpres chaînes du Pramaggiore jettent droit sur le Frioul des rivières violentes, que surexcitent la raideur des pentes, et la présence de roches imperméables et éboulcuses. L'alimentation de ces torrents est défectueuse ; des averses brutales assaillent ces montagnes à la fin du printemps, précipitant la fonte des neiges ; des trombes d'eau plus violentes encore s'abattent sur la contrée en automne. A Tolmezzo, bourgade pourtant tapie au fond de la vallée du Tagliamento, il tombe 2 mètres et demi d'eau par an ; à Plezzo (Flitsch), sur l'Isonzo supérieur, qui n'est qu'à 450 mètres d'altitude, près de 3 mètres. Il est donc probable que les parties élevées en reçoivent, par déluges, 4 à 5 mètres. Lorsque ces masses d'eau, à la fin du printemps ou à l'automne, dévalent sur les pentes dénudées des montagnes, elles transforment tout à coup en fleuves redoutables, roulant des masses de débris, les minces filets d'eau qui se traînaient sur les graviers ; le débit du Tagliamento, mesuré au point où le fleuve débouche dans la plaine, peut varier en quelques jours de 40 à 9 000 mètres cubes. Ce flot énorme, échappant brusquement à l'étreinte des montagnes, s'élargit, s'épanouit en une nappe de plusieurs kilomètres, ralentit son impétuosité, dépose les plus lourds des matériaux qu'il traînait et les accumule en un immense talus de débris. Ainsi se sont formés peu à peu, et continuent à se former sous nos yeux, les vastes cônes d'alluvions du Tagliamento et de l'Isonzo, que les cônes secondaires construits par des torrents moins considérables ont peu à peu soudés en un vaste plan incliné qui forme la zone sèche et élevée du Frioul.

L'étendue de ces terres arides, qui portent comme en Lom-

bardie le nom de *Campagna*, dans lequel nous reconnaissons nos Champagnes, est beaucoup plus grande ici que dans tout le reste de la plaine du Pô : réduites en général à une frange le long des montagnes, elles forment en Frioul un peu plus de la moitié du territoire, témoignage éloquent de la puissance de transport que possèdent les organismes torrentiels des Alpes vénitiennes. De même, la pente de ce plan incliné est souvent remarquable : le long de la Cellina, torrent du Frioul occidental, elle est de 15 mètres par kilomètre. Enfin l'épaisseur de cette masse de débris grossiers est si considérable, que parfois à 100 mètres de profondeur la sonde n'a pas encore atteint l'eau qui a disparu de la surface. La perméabilité de cette plaine de cailloux est donc extrême ; elle absorbe les averses les plus copieuses sans en rien laisser écouler ; elle happe au passage les eaux des rivières, et transforme des cours d'eau puissants en oueds, analogues à ceux d'Algérie. La Cellina, la Meduna, la Torre, qui descendent à grand bruit des montagnes, se transforment bientôt, en plaine, en champs de cailloux où l'eau ne paraît que lors de crues exceptionnelles. Le Tagliamento lui-même est réduit à moins de 10 mètres cubes au pont de la Delizia, et parfois on a vu son lit entièrement à sec.

Cette perméabilité entraîne l'aridité. La Campagna du Frioul est une steppe ; on ne peut mieux la comparer qu'à notre Crau d'Arles, mais une Crau gigantesque, dont la base a 80 kilomètres de longueur. Les parties les plus désolées sont les vastes lits actuels des cours d'eau, amples étendues de galets luisants qui couvrent parfois des largeurs de plusieurs kilomètres. De chaque côté, les territoires abandonnés depuis longtemps par les eaux forment les *magredi* (terres maigres), où une végétation pauvre et monotone a commencé à s'installer : ombellifères aux teintes fauves, bruyères, scabieuses, centaurées, innombrables touffes de choin (*Schoenus nigricans*) dont la couleur vert cendré aggrave la tristesse du paysage. Quelques saules et peupliers souffreteux et tordus se risquent aux abords des torrents, où ils peuvent trouver un peu d'eau. Les villages les imitent, en dépit des dangers d'inondation, parce que le voisinage de ces oueds est le seul emplacement où des nappes d'eau peuvent se rencontrer à

une profondeur raisonnable, particulièrement au long du Tagliamento. Autour de leurs maisons serrées se groupent étroitement les champs cultivés, les mûriers et les vignes ; tout le reste de la Campagna est abandonné au pâturage. Heureusement, à l'Est du Tagliamento les conditions s'améliorent. Au delà du fleuve que rejette au Sud-Ouest la masse de moraines édifiées au bord de la plaine, les montagnes sont plus résistantes, et n'encombrent pas entièrement le Frioul de leurs débris ; de la Campagna pointent des îlots de roches du socle, sur l'un desquels s'est installée la ville d'Udine. La perméabilité est moindre, mais la fertilité plus grande : d'autre part les pluies, déjà très abondantes dans ce cul-de-sac que cernent les hauteurs, permettent de larges récoltes de maïs. Des arbres de développement rapide, comme l'acacia, parsèment la plaine. Les villages sont plus petits, mais beaucoup plus nombreux ; l'un d'eux nous rappelle de glorieux souvenirs : c'est le célèbre Campo-Formio. Tout d'ailleurs parle de guerre dans cette plaine, assez sèche pour favoriser le passage, assez riche pour ravitailler les envahisseurs ; beaucoup de villages s'entourent encore de murailles ruinées et de fossés établis du XIIe au XIVe siècles pour braver les raids des Hongrois, des Mongols, et les violences des féodaux. Plus tard ce sont les Turcs qui essaieront par cette voie d'atteindre Venise, et c'est pour les arrêter que la République édifie au XVIIe siècle la forteresse de Palmanova.

Mais ces facilités de passage s'évanouissent dès qu'on aborde la zone humide, en atteignant la ligne le long de laquelle naissent partout sous les pas les *risultive* ou *risurgive*, c'est-à-dire les sources qui ramènent au jour les eaux absorbées par les graviers de la Campagna. Brusquement l'eau apparaît, sourd de toutes parts entre les graviers et les sablons, ruisselle sur la pente adoucie du plan incliné ; et telle est la quantité absorbée par les hautes terres altérées, qu'ici il y a tout d'un coup surabondance, et parfois excès d'humidité. Une foule de gros ruisseaux émergent de la lisière des *magredi* désertes, dessinant sur le sol un chevelu serré, et s'unissent bientôt en cours d'eau abondants et réguliers, aisément navigables, qui ne connaissent pas d'inondation et ne colmatent pas les lagunes : le Lemene, la Stella, véritables artères du

bas pays. Les fleuves venus des montagnes, et roulant d'une pente assagie, y retrouvent la vigueur perdue dans la traversée des terres sèches ; le Tagliamento, égaré à la Delizia dans sa plaine de cailloux, se resserre et se raffermit en aval, devient navigable à Latisana. L'afflux des eaux retrouvées est parfois si grand, qu'elles ne peuvent s'écouler et s'attardent en marais; à l'Est, pincés entre le cône du Tagliamento et celui de l'Isonzo, les ruisseaux nés à la base de la plaine d'Udine se perdent dans les marais de Talmassons, qui se dégorgent péniblement vers la lagune de Marano. D'ailleurs, dans tout ce bas Frioul, l'écoulement des eaux n'a jamais été vraiment aménagé ; l'homme s'est adapté à la nature, sans essayer de la plier à ses commodités. Pas d'irrigation véritable : on utilise l'eau là où on la trouve, le long des tortueuses rivières nées des sources, sans chercher à l'amener là où elle manque, où à en diminuer ailleurs la surabondance. Cette apathie tient à des causes historiques : le conflit des intérêts locaux avec ceux de Venise, l'influence néfaste d'une féodalité turbulente, qui n'a disparu que depuis un siècle, la menace constante des invasions, l'insécurité due au rôle de pays frontière, tiraillé aujourd'hui encore entre deux dominations.

Aussi des coins de nature sauvage, des touches de l'aspect primitif, parsèment-ils encore cette terre pourtant si favorable à l'homme, et si fortement habitée. Des bosses caillouteuses, prolongement des campagnes du Nord, et recouvertes de prés maigres, ondulent parmi les herbages trop humides, les marais peuplés de joncs et de roseaux. En rangées denses, les saules, les aulnes, les peupliers suivent fidèlement les méandres des cours d'eau ; mais il reste aussi des bouquets de chênes où l'on chasse, débris de la grande forêt qui a couvert tout le bas Frioul, et que Conrad II donnait en 1028 au patriarche d'Aquilée. Partout ailleurs, voici les cultures, les champs de céréales, de sorgho et de luzerne, les files de mûriers et d'arbres fruitiers, la vigne accrochée en festons de saule en saule, comme Hérodien le note déjà pour le pays d'Aquilée, et Martial autour de Padoue. L'homme envahit le paysage ; dans la zone des sources, les habitations sont encore groupées sur les points élevés, évitant les marais ; mais au-dessous, où l'écoulement est mieux assuré, les maisons s'éparpillent à travers

la campagne, ne se rapprochant en lignes plus serrées qu'au long des routes (*passaggi*) ou sur les bords des cours d'eau (*riviere*). Les communications sont en effet difficiles au milieu de ce dédale d'eaux courantes, de marais, de digues. Deux routes desservent le pays, au long desquelles se sont groupés une foule de villages et de bourgs. En haut, la Stradalta, installée à la limite même de la zone des sources, et qui remplace peut-être la via Postumia : de Gorizia et Gradisca elle mène vers Palmanova, Codroipo et Pordenone, pour gagner de là Trévise. En dessous la Callalta se lance hardiment à travers le pays bas, franchissant les principaux cours d'eau aux points où ils commencent à être navigables, par Cervignano, Latisana, Portogruaro, doublée aujourd'hui par la voie ferrée de Venise à Trieste.

La Callalta n'est haute, comme son nom l'indique, que par rapport à une zone plus basse encore, celle des lagunes et des marais du littoral. A l'approche de cette bande amphibie, large de 5 à 15 kilomètres, les habitations disparaissent ; l'homme fuit devant la fièvre. La nature redevient entièrement sauvage : entre la Callalta et la lagune de Marano s'étend un manteau de grands bois de chênes, puis de vastes marais à demi exploitables, où paissaient jadis en troupeaux comme dans notre Camargue les chevaux de race frioulane, disparus depuis le partage de ces terres basses. Enfin apparaît la lagune, si peu profonde que le reflux de la faible marée de l'Adriatique (0 m. 80) y laisse à découvert de vastes étendues, appelées lagune morte, toutes tapissées d'herbes marines. Depuis qu'Aquilée s'est éteinte, enlisée dans la vase, aucune autre exploitation ici que celle des pêcheries ; quelques hameaux de pêcheurs, Grado, Caorle sont installés sur la courbe molle du cordon littoral, trouée çà et là de chenaux (Porto-Buso), et que recouvre une maigre végétation d'yeuses, de genévriers et de pins, débris de l'antique pinède qui s'étendait jadis du Pô au Timavo. Cependant à l'Est cette région marécageuse et déserte se rétrécit, finit par disparaître. L'Isonzo a construit sur sa rive gauche, au pied du plateau du Karst, un vaste talus de débris que sa pente, restée suffisante, préserve de l'excès d'humidité : c'est la plaine de Monfalcone, assez perméable pour qu'il soit nécessaire de l'irriguer. Un gros canal, dérivé

de l'Isonzo à Sagrado, pourvoit à cette tâche, et permet la culture du riz, des céréales, de la vigne ; c'est ce canal que les Autrichiens avaient barré non loin de Monfalcone, de façon à inonder la région de Sagrado-Ronchi et à barrer ainsi par une nappe d'eau les abords du Karst. Par cette plaine fertile et sèche, le Frioul atteint enfin librement la mer, une mer assez profonde pour que la grande navigation puisse y prendre contact avec la côte : là s'ouvrent, au pied du Karst, les bassins et s'élèvent les chantiers de Monfalcone, dont l'activité annonce déjà Trieste, aperçue au-dessus des flots, à l'horizon du Sud-Est.

Ainsi l'unique débouché maritime du Frioul était jusqu'ici entre les mains de l'étranger. L'influence de la proximité de l'ennemi, la paralysie déterminée par la menace de l'invasion, pesaient hier encore sur cette marche de l'Italie. Trouble d'autant plus grave, que la nature est ici plus violente, moins aisée à discipliner que dans le reste de la plaine du Pò. Ainsi l'influence des rudes montagnes qui cernent le Frioul est une oppression physique, aussi bien que morale. Il lui faut donc de l'air, de la sécurité, pour le développement de ses ressources et l'aménagement de son sol, aux traits un peu trop accusés ; plus qu'à tout le reste de la plaine, la possession des menaçantes chaînes qui l'entourent lui est une nécessité. Aussi est-ce de là que part le grand effort des armées italiennes, vers ce revers méridional des Alpes qu'il leur faut conquérir pour achever le véritable édifice de l'Italie.

LE TRENTIN

L'entreprise des armées italiennes n'est pas aisée ; les montagnes auxquelles elles s'attaquent sont hautes, variées, difficiles. Leur masse est peut-être plus épaisse à l'Est ; les gradins de l'amphithéâtre y sont plus larges, mais moins élevés. C'est à l'Ouest, dans le Trentin, que les chaînes sont les plus hautes, escarpées et serrées. C'est là aussi qu'est pour l'Italie la menace la plus grave, puisque cette masse montagneuse

pousse droit au Sud à travers la plaine, séparant le Milanais de la Vénétie, dominant l'un et l'autre.

Cette direction des montagnes du Trentin, non moins que leur structure, évoque les rapports entre la formation de ces chaînes et celle de la mer Adriatique ; chaînes et vallées sont disposées par rapport à la fosse où est installée cette mer : comme le disent les géologues, elles sont *périadriatiques*. Des massifs, des chaînons, orientés presque exactement au Sud, séparés par des vallées qui le plus souvent ont utilisé des failles, donnent à cette région accidentée un dessin général d'une grande régularité. Cependant ces directions ne sont pas strictement parallèles. Vers le Sud, les coulisses de montagnes tendent à se serrer, tandis qu'elles s'écartent au Nord ; la forme est donc plutôt celle d'un éventail de montagnes et de vallées, dont le manche s'engagerait dans la direction de Vérone. Ainsi les vallées du Trentin, larges et amples dans leur partie septentrionale où l'action des glaciers a d'ailleurs été plus considérable sur le creusement, se rétrécissent, s'étranglent au Sud, ne livrant plus que des débouchés étroits vers la plaine du Pô, entre les barrières montagneuses rapprochées.

A l'Ouest du lac de Garde et de l'Adige, plusieurs rangées serrées de hautes chaînes défendent efficacement l'accès du pays. D'abord se dresse, au-dessus de la vallée de l'Oglio (val Camonica) l'énorme bastion de l'Adamello, réplique du massif de l'Ortler, qui en prolonge la direction au Nord. La montagne est de formes lourdes, et présente jusque peu au-dessous des crêtes supérieures (3 564 mètres) des formes aplaties, entièrement couvertes de glace. Dans cette masse de roches dures s'ouvrent des vallées profondes, étranglées, si étroitement dominées par de hautes falaises hostiles, que ni forêts, ni cultures ne peuvent s'y installer ; sur la haute Chiese, le village le plus élevé n'est qu'à 767 mètres d'altitude. En arrière de cette masse inhospitalière, dont les flancs d'éboulis grisâtres ne portent qu'une maigre végétation, d'autres chaînes défendent l'accès du val d'Adige. Moins épaisses, et moins élevées, elles sont cependant difficiles à franchir : ce sont de longues murailles calcaires, dont les pentes descendent avec quelque lenteur vers l'Ouest, mais tombent brusquement vers l'Est par des à-pic. Ainsi se présentent les

âpres montagnes qui surplombent la rive occidentale du lac de Garde, et la crête aiguë du Monte-Baldo, dont l'extrémité septentrionale (mont Altissimo) domine l'Adige à Rovereto. Ces escarpements sont si raides que les éboulements sont fréquents et désastreux ; plusieurs lacs de la montagne doivent leur origine à l'obstacle que forment ces pans de murailles écroulées, et sur la basse Adige vers Mori les décombres des Slavini di San Marco obstruent encore la vallée. Sans doute ces chaînons difficiles sont traversés par des gorges, où passent les rivières qui se dirigent vers l'Adige ou le lac de Garde, Sarca, Noce. Mais ces défilés sont si profonds et abrupts, qu'il est aisé d'intercepter le passage. Au Nord de l'Adamello, l'accès de la vallée de la Noce (val di Sole, ou Sulzberg) par le col de Tonale (1 884 mètres) est facile à défendre. Au Sud, un détachement tournant l'Adamello par la dépression longitudinale du val Giudicaria, devra pour déboucher sur Arco et Trente forcer successivement les défenses du col de Roncone, puis les défilés de la Sarca sous Stenico et derrière Sarche. Ainsi ces raides montagnes, peu utilisées par l'homme, couvertes de forêts maigres de pins ou de pâturages dévastés, sont surtout un obstacle efficace ; elles couvrent hermétiquement à l'Ouest la belle vallée de l'Adige.

A l'Est, les remparts montagneux sont fort différents ; et quoique plus larges, plus variés, leur rôle de barrière est moins effectif. Le long de la plaine se dressent brusquement des plateaux calcaires, interposant entre la Vénétie et la haute montagne, jusqu'à la frontière du Frioul, un paysage de causses : vastes bassins fermés, où sont groupés les villages pastoraux des Sette Comuni parmi lesquels les Allemands retrouvent avec attendrissement et vénération des descendants des Cimbres ; conque boisée du Bosco del Cansiglio, dominant tout le Frioul du rebord escarpé de son Monte Cavallo ; surfaces plus échancrées, plus hérissées, des monts Lessini, dont les pentes méridionales, avec leurs gros villages entourés de cultures délicates, tombent de façon si charmante sur Vérone, mais que les vallées profondes descendant à l'Adige ont découpé au Nord en vrais sommets (Pasubio). Entre ces plateaux s'enfoncent des cañons pittoresques et difficiles, qu'ont entaillés la Piave en aval de Feltre, l'Astico,

et surtout la Brenta pour sortir du Val Sugana. Rien n'est plus aisé que de défendre ces gorges, comme le font les fortifications italiennes de Primolano et de la Cima di Campo sur la Brenta. Mais les plateaux donnent vers la plaine, ou vers le Nord, un accès aisé. C'est par là que les Italiens menacent le plus efficacement les vallées du Trentin méridional ; au Nord des monts Lessini, l'occupation du Corni Zugna et du Pasubio menace Rovereto ; les combats autour de Lavarone et de Folgaria leur donnent peu à peu l'accès de Trente ; vers le Val Sugana, ils dominent Borgo. L'importance de ces passages est d'autant plus grande qu'ils débouchent au Nord sur de belles et amples vallées, parallèles à l'axe des montagnes, et établies sur l'emplacement des failles qui les ont morcelées : large bassin de Belluno, conque du Val Sugana supérieur, tout remplis de magnifiques cultures, mûriers, vignes, maïs, riants et peuplés.

Mais en arrière, des montagnes moins accueillantes se dressent, qui par leur altitude, la raideur de leurs formes, l'ampleur de leur masse, sont des obstacles plus difficiles à surmonter. Au Nord du Val Sugana, l'horizon est fermé par un dôme granitique, riche en métaux, la Cima d'Asta, aux raides pentes couvertes d'éboulis, puis par la crête sauvage des monts Lagoraï, découpée en pointes aiguës qui dépassent 2 700 mètres ; cette sombre muraille n'est franchie que par quelques sentiers proches de 2 000 mètres, sauf à l'Est où la route du col de Rolle, à 1 984 mètres, joint péniblement au Trentin le bassin de Primiero. D'ailleurs, derrière la chaîne, les obstacles ne sont pas moindres. L'énorme masse de porphyre de Botzen forme entre les Lagoraï et l'Adige un grand plateau ondulé de 1 000 kilomètres carrés d'étendue, haut de 1 200 à 1 600 mètres, pauvre et en grande partie boisé, presque impraticable parce qu'il est découpé par des vallées profondes comme des gouffres, Eggental, vallée de l'Avisio. Celle-ci est si encaissée, vers l'aval surtout, entre les hautes murailles rougeâtres de porphyre s'érigeant aux angles en colonnades effilées au-dessus des masses d'éboulis, qu'elle a toujours été une sorte de république indépendante, dont l'organisation autonome n'a pas entièrement disparu. Enfin, pour flanquer au Nord-Est ce glacis coupé de fossés, voici

un redoutable bastion : le massif des Dolomites. L'originalité de ces étranges montagnes est due à la superposition de couches très variées, où prédominent les calcaires dolomitiques, auxquels l'érosion donne des silhouettes fantastiques, toujours hardies, d'aspect ruiniforme ; de là un relief surprenant et varié, murailles blanches surmontant des assises rougeâtres ou de sombres amoncellements volcaniques, falaises à pic sur 500 à 600 mètres, pointes déchiquetées, tours, dont la beauté est rehaussée par la présence de névés abondants, de petits glaciers, et surtout par les teintes d'une splendide végétation de forêts et d'alpages. Le pays est rude, à cause de sa grande altitude ; les principaux sommets dépassent 3 000 mètres, les cols, 2 000. Aussi est-il à peine peuplé : le fameux village de Cortina d'Ampezzo, capitale de tourisme, n'a pas 1 000 habitants. Cependant les Dolomites ont des routes, créées à grands frais pour permettre la visite du pays aux étrangers, qui y viennent plus nombreux qu'en toute autre partie des Alpes orientales ; mais ces voies, qui franchissent des cols de 2 250 mètres et sont encore encombrées en juillet des débris d'avalanches tombées au printemps, sont faciles à obstruer et à défendre. Le seul passage vraiment accessible, qui débouche de Cortina sur Landro par le col de Polzenigo (1 544 mètres) a ses abords soigneusement fortifiés ; encore donne-t-il accès sur le Pustertal, et n'a-t-il rien à voir avec la vallée de l'Adige.

Entre ces puissantes montagnes, qui en gardent si jalousement toutes les avenues, cette belle captive qu'est le val d'Adige va s'épanouissant peu à peu vers le Nord, jusqu'au pied des chaînes centrales des Alpes orientales. On l'a comparé à un arbre puissant, dont la ramure irait s'élargissant vers le haut. La comparaison est exacte : vers le Sud, la vallée se rétrécit, les affluents diminuent de nombre et d'ampleur ; le Trentin se transforme en une gorge. Pour déboucher sur la plaine, l'Adige doit s'engager dans un étroit défilé de 200 mètres de profondeur, la cluse de Vérone, que domine à droite la courbe harmonieuse des arcs morainiques où se perche le village de Rivoli. En amont, vers Borghetto, Ala, jusqu'à Mori et Rovereto, la vallée n'a guère que 500 mètres de large. Mais à l'inverse des vallées ordinaires, celle-ci ne cesse de s'épa-

nouir vers l'amont, finit par occuper une étendue de trois à quatre kilomètres, se transforme à Botzen en une vaste plaine. C'est que l'énorme glacier qui l'a creusée et élargie, au lieu d'accroître sa puissance vers l'aval, la voyait rapidement diminuer dans cette direction, non seulement à cause de la fonte, plus active en approchant de la plaine italienne, mais surtout parce qu'il perdait une grande partie de sa masse en projetant à droite et à gauche deux langues puissantes, dont l'une a creusé le val Sugana, l'autre la basse vallée de la Sarca et la fosse du lac de Garde ; ainsi, c'était un appareil très diminué qui s'épuisait à déblayer la gorge d'Ala, et aboutissait aux moraines de Rivoli. Le Val Sugana et la basse vallée de la Sarca peuvent donc être considérés comme des débouchés du val d'Adige, et si celle-ci ne mène qu'aux eaux bleues et profondes du lac de Garde, serrées entre leurs montagnes, le premier a été longtemps la route de l'Allemagne vers Venise et l'une des issues du Trentin, comme Bonaparte le fit bien voir à Würmser, en l'y poursuivant l'épée dans les reins par Primolano et Bassano. Vers le Nord, la ramure de l'arbre du Trentin s'épanouit. En amont de Trente débouchent par des gorges les vallées de l'Avisio et de la Noce ; à Botzen se réunissent le haut Adige et l'Eisack. Si celle-ci, presque tout au long, court dans des défilés, ceux de la Sachsenklemme en amont, du Kunsterweg en aval, la haute vallée de l'Adige, labourée par les glaces de l'Ötztal, de l'Ortler et même des Grisons, présente presque jusqu'au col de Reschen l'aspect d'une ample dépression, large de deux kilomètres, et par où remontent jusqu'au cœur des Alpes les influences du Midi.

Si nettement séparées de l'Italie par les montagnes et les défilés, ces vallées du Trentin sont en effet entièrement italiennes par le climat, la végétation, les cultures. Dès qu'au sortir des cols et des gorges du Nord on aborde les combes de l'Eisack ou de l'Adige, c'est la lumière éclatante, le ciel bleu et profond, la végétation aux couleurs vives, le pittoresque des villages, la vivacité des visages et des paroles. La température est assez douce pour que les amples bassins du Nord, abrités par la masse de l'Ötztal et des Alpes de Sarntal, soient des séjours d'hivernants : Meran et Botzen sont les fleurons d'une « Riviera » allemande, et la première de ces villes

accueillait chaque année 25 000 hôtes de villégiature. Si le fond des vallées, souvent marécageux et parfois brumeux, est fréquemment désert, les pentes sont couvertes de vignobles, de plantations d'arbres fruitiers ; le figuier, le mûrier entourent les champs ; l'olivier même s'installe à l'extrémité du lac de Garde. Jusqu'à 800 et 900 mètres, aux bonnes expositions, la vigne et le châtaignier alternent sur les pentes d'éboulis. Une abondante population, dont la densité varie de 75 à plus de 200 habitants au kilomètre carré, éparpille sur toutes les basses pentes, cônes d'alluvions, talus d'éboulis, ses gros villages pittoresques avec leurs balcons de bois garnis de treilles, dominés par la flèche des campaniles. Des villes nombreuses et actives, Meran, Botzen (Bolzano), Trente, Rovereto, occupent le long de l'Adige tous les emplacements favorables au commerce. Toute la vallée est ainsi comme un écrin où sont disposés, dans un décor magnifique, des joyaux de civilisation méridionale, disons même italienne, ou mieux, latine.

Cependant, cette civilisation latine lutte depuis des siècles contre la poussée du germanisme. Voilà neuf siècles que la bataille fait rage, mêlée de succès et de revers. La langue latine, suivant les aigles romaines, avait pris complète possession de ces vallées du versant Sud des Alpes, comme d'ailleurs de celles du versant Nord, et ce sont les fidèles de ce latin des montagnes, conservé sous le nom de *ladin* ou de rhéto-roman, qui peuplent encore les vallées des Dolomites et certaines communes du Val di Non (Nonsberg); c'est au XVIIIe siècle seulement que l'allemand a conquis sur le ladin toute la haute vallée de l'Adige en amont de Meran (Vintschgau). Dans ce pays roman, les colons allemands n'apparaissent guère qu'à partir du XIe siècle ; et comme dans les provinces baltiques, comme en Transylvanie, comme dans la bordure orientale des Alpes, ils sont imprudemment appelés par les souverains locaux ; l'archevêque de Trieste, la République de Venise, ont encouragé ces solides et dociles Bavarois à venir défricher les forêts, d'autres à faire du commerce. On leur offre des privilèges, et voilà que se constituent ces républiques paysannes des Sette et des Tredici Comuni, ces communautés allemandes de Brixen, Botzen, Meran et même de Mezzo-Tedesco, S. Michele et Lavis, aux portes de Trente. Au

xve siècle la mise en exploitation des mines de la Cima d'Asta a jeté sur le Primiero et le Val Sugana une nouvelle alluvion de colons germaniques. Peu à peu les Allemands s'infiltraient ainsi à travers le Trentin, s'installaient sur les montagnes qui dominent la Vénétie. C'est la contre-réformation qui, à partir du xviie siècle, a donné le signal du retour offensif de la langue italienne. Dès le xviiie siècle, l'italien s'avance de nouveau jusqu'à Botzen, et assimile les communautés ladines de l'Avisio et du Val di Non; les colonies allemandes du Sud sont submergées, et réduites à l'îlot, très compromis, du village de Luserna, que toute la piété germanique se sent impuissante à préserver. Mais la bataille continue, très âpre, sur l'Adige supérieur. Les Italiens du Trentin, prolifiques et pauvres, offrant une main-d'œuvre à bon marché, remontent vers le Nord ; ils essaiment jusque dans les districts industriels du Vorarlberg. Sur l'Adige, en amont de Salurn, ils forment jusqu'à Botzen, dans des villages aux noms germaniques, plus de la moitié de la population et représentent entre Botzen et Meran une minorité imposante, à l'entrée de ce Vintschgau où les souvenirs ladins sont encore d'hier. Seule la vallée de l'Eisack, route du Brenner et du Pustertal, reste purement allemande derrière ses cluses. Ces succès, qui ont abouti à une reconquête presque complète du Trentin, sont de bon augure ; ils attestent la vitalité de l'italianisme, dès avant la reconstitution du jeune royaume : ils légitiment la volonté enfin déclanchée de l'Italie, de racheter ces fils enchaînés par le germanisme derrière la haute barrière des montagnes.

LES ALPES CARNIQUES

Beaucoup plus simple que le Trentin, et beaucoup plus favorable aux Italiens, est le théâtre d'opérations qui se déroule à l'Est des Dolomites, celui des Alpes Carniques, entre la Piave et l'Isonzo. Ici, les Italiens sont chez eux ; ils occupent presque toute la largeur des montagnes. Appuyés sur cette base d'opérations que sont les vallées des Préalpes vénitiennes, ils assaillent la chaîne Carnique, d'où ils peuvent

déboucher dans les grandes vallées de la Carinthie et du Tyrol.

C'est d'ailleurs une âpre région que celle de ces montagnes et vallées italiennes, pays de la haute Piave que les Italiens appellent le *Cadore*, pays du haut Tagliamento qu'ils nomment la *Carnie*. De rudes montagnes calcaires, qui dépassent souvent 2 000 mètres et ne sont pas loin d'atteindre 3 000, érigent des profils raides et menaçants, tours, crêtes, dents, murailles. Au-dessous, d'énormes masses de débris, que le déboisement, aidé par les violences du climat méridional, livre sans défense à l'érosion ; les éboulements sont fréquents, ou les glissements de pans de montagnes que sollicite l'inclinaison des roches imperméables de leur socle. Dans les vallées, d'énormes grèves de cailloux, sur lesquelles serpentent les filets d'eau des torrents ; mais viennent quelques-unes de ces formidables chutes de pluie, capables de donner 3 mètres d'eau par an, et toute la vallée est envahie par un flot où s'entrechoquent les débris arrachés à la montagne. Ainsi se présentent les lignes dures du Cadore, qui ont inspiré au Titien, fils de ces montagnes, ce qu'il y a d'étrange dans ses paysages; plus au Sud les Alpes de Pramaggiore, d'où sortent les redoutables torrents du haut Frioul, sont encore plus délabrées et désolées ; on peut y circuler des jours entiers, sur des sentiers jonchés de débris, brûlés par le soleil ardent que réfléchissent les roches blanches, sans rencontrer âme qui vive. Les habitants sont surtout des pasteurs, qui gagnent l'été les alpages plus frais et plus riches des montagnes de Carinthie ; beaucoup d'entre eux se font à la belle saison maçons, terrassiers, rémouleurs ou colporteurs à travers l'Allemagne et l'Autriche ; d'autres, enfin, quittent définitivement le pays : la province d'Udine a perdu par émigration, dans certaines périodes, jusqu'à 5 p. 100 de sa population.

En remontant ces vallées de la Piave, du Degano, du But, on atteint une chaîne régulière et continue, orientée presque exactement Est-Ouest, et qu'accompagne sur une grande partie de sa longueur la frontière actuelle : c'est la haute chaîne Carnique. C'est une muraille, peu épaisse (15 kilomètres environ), mais très continue sur 100 kilomètres, raide et sauvage, particulièrement à l'Ouest, où ses pointes schisteuses s'élèvent jusqu'à plus de 2 700 mètres (Creta Verde, Coglians).

Dans l'Est, sur des roches plus variées, les formes sont plus douces, les altitudes moindres ; les sommets de la ligne de faîte sont souvent des dômes herbeux, des alpages, à proximité desquels s'élèvent des chalets (casere) ; telles les fameuses positions du Freikofel, du Pal Piccolo, du Pal Grande, si obstinément disputées. La grande difficulté qu'on éprouve à franchir cette chaîne réside dans la brusque différence d'altitude entre cette ligne de plus de 2 000 mètres et les vallées profondes qui la longent, celles du Degano, du But, au Sud, à 7 et 800 mètres, celle du Gail au nord, à moins de 700. Heureusement, il existe au milieu même de la chaîne une échancrure très prononcée. De la vallée italienne de Timau, où vivent encore des descendants de bûcherons germaniques, on monte aisément au col du Monte-Croce Carnico, que les Autrichiens appellent Plöcken Pass, et qui franchit la chaîne à 1 363 mètres ; de là on dégringole le long du rapide torrent de Valentin sur Mauthen et le Gailtal. D'autre part, à l'extrémité occidentale de la chaîne, une route partant du Cadore mène aisément dans le Pustertal par un autre col de la Croix, le Monte-Croce de Padola (Comelico) (1 636 mètres), d'où l'on descend droit sur Innichen et Toblach.

Ces passages sont peu employés aujourd'hui. Le Plöcken ne voit guère passer sur son mauvais chemin que les pâtres de Carnie gagnant avec leurs troupeaux les pâturages du Gailtal, ou les maçons et colporteurs partant pour le Nord. Le col de Padola n'est desservi du côté autrichien que par une route médiocre. Cependant, ils valent mieux que leur utilisation actuelle : ils ont été de grandes voies internationales. Une route romaine se glissait dans l'échancrure du Plöcken ; au Sud, elle venait d'Aquilée, l'ancien port des lagunes frioulanes ; au Nord, elle se bifurquait en trois tronçons, dont l'un gagnait Juvavum (Salzbourg) par les passes des Radstädter Tauern, le second menait aux mines d'or des Hohe Tauern, le dernier enfin au Brenner, évitant ainsi le passage des défilés du Kunsterweg sur l'Eisack, longtemps impraticables. Plus tard, lorsque Aquilée enfermée dans sa lagune comblée eut abandonné sa prépondérance à Venise, les routes se déplacèrent vers l'Ouest, de la Carnie vers le Cadore, et par le Monte-Croce du Comelico passa la *Strada per Germania*, en concur-

rence avec la *Strada d'Alemagna* qui remontait la vallée d'Ampezzo et le col de Polzenigo ; par ces deux routes fut dirigé du XIIe au XIVe siècles tout le trafic du Brenner, jusqu'à ce que fût ouvert en 1314 le chemin audacieux du Kunsterweg, qui dévia définitivement par Botzen et le Val Sugana le commerce de l'Allemagne avec Venise. Ainsi ces cols ont un glorieux passé ; ils sont donc encore utilisables. L'empressement des Italiens à s'assurer leur possession, dès les premiers jours des hostilités, l'obstination des Autrichiens à essayer de les leur reprendre, particulièrement le Plöcken, que ne maîtrise aucune forteresse, disent assez leur importance.

Mais que trouve-t-on derrière les montagnes qu'ils traversent? Sur quoi débouchent les routes qui les utilisent? Un détachement franchissant le Plöcken n'est pas au bout de ses peines. Devant lui s'ouvre une large et profonde vallée marécageuse, celle du Gail, extrêmement rectiligne, profondément excavée par les glaces, au contact de roches tendres. Ce Gailtal, où d'énormes cônes de débris descendus des montagnes voisines empêchent l'écoulement régulier des eaux, est tout en prairies humides et en marais semés de bosquets d'aulnes ; l'hiver et l'automne, des buées froides se lèvent des terres humides. En dépit de la faible altitude (6 à 700 mètres), la population est peu nombreuse et pauvre ; le trafic est nul, les difficultés du passage étant aggravées du fait que la vallée se termine à l'Ouest en cul-de-sac, par une sorte de rainure étroite et impraticable. Ce n'est donc pas une commode voie d'invasion. Lorsque la route romaine empruntait le Plöcken, elle se hâtait de traverser le Gailtal pour aborder aussitôt la chaîne sauvage qui borde la vallée au Nord, et la franchir au col de Gailberg. C'est au delà de ce nouvel obstacle qu'on rencontre enfin une grande ligne de communication, l'extrémité orientale de ce curieux *Pustertal* (Pusteria), qui de chaque côté d'un seuil insignifiant (col de Toblach, 1 209 mètres) mène à l'Est le long de la Drave vers les bassins de Carinthie, à l'Ouest par la Rienz à l'Eisack et à la montée du Brenner. En s'introduisant dans cette grande dépression longitudinale, véritable chemin de ronde disposé derrière l'amphithéâtre alpin de l'Adriatique, on peut couper les communications du Trentin avec le Sud-Est de la monarchie austro-hongroise, menacer la

voie du Brenner. Mais est-il possible de faire plus? Une tentative vers le Brenner se heurterait, au débouché sur l'Eisack, aux défilés de Franzensfeste, barricade du Tirol ; une marche vers l'Est aurait à franchir les gorges de Lienz, puis la « porte du Tirol » à Drauburg, enfin, le défilé de Sachsenburg avant de pénétrer au cœur de la Carinthie et de mettre la main sur la grande voie ferrée qui traverse les Tauern, joignant par Salzbourg Berlin à Trieste. La présence d'une pareille succession d'obstacles, l'inconvénient de ne déboucher, après les avoir surmontés, que dans des régions très montagneuses et encore très éloignées des plaines ou des grandes villes, font qu'une offensive importante des troupes italiennes ne paraît pas probable à travers la Carnie et le Cadore. En occupant ces chaînes et leurs passages, nos alliés se gardent contre une attaque de flanc des Autrichiens ; de plus, ils menacent les derrières de l'ennemi ; ils donnent, comme on disait au grand siècle, des jalousies à l'adversaire. Mais c'est vers l'Est, par des passages plus directs, ou à travers des montagnes moins élevées, que doit s'engager l'action décisive.

LES ALPES JULIENNES

Dès avant d'aborder les montagnes, fondues de plus en plus en plateaux, qui tournent résolument au Sud-Est dans les Alpes Juliennes, se présente un des plus beaux passages des Alpes, et mieux même qu'un passage, un carrefour. Cet emplacement privilégié, c'est celui de Tarvis.

Au bord méridional de la ligne de vieilles roches qui forme la haute chaîne carnique et son prolongement oriental, les Karawanken, s'est dessinée dans des affleurements plus tendres une bande déprimée, où coulent aujourd'hui en des sens différents, unis plutôt que séparés par des seuils de 797 et 868 mètres, la Fella vers l'Adriatique, le Gailitz vers la Drave, enfin la Save supérieure. Sur cette superbe voie Est-Ouest se sont ouvertes, à grand renfort d'actions glaciaires, des portes vers le Nord et vers le Sud : au Nord le long du Gailitz une route atteint bientôt Villach, au cœur de la Carinthie ; vers

le Sud par le col de Predil (1 162 mètres) on descend bientôt sur Plezzo (Flitsch) et la haute vallée de l'Isonzo. Qui tient Tarvis peut donc déboucher à la fois vers le haut ou le bas Frioul, vers les bassins de Carniole ou ceux de Carinthie. Aussi les hommes d'Église germaniques du haut moyen âge, sous l'influence desquels s'est faite la poussée allemande dans ces contrées, s'étaient-ils avisés d'établir dans ce carrefour un élément allemand qui s'est maintenu jusqu'à nos jours de Pontafel à Tarvis entre l'étau des Italiens et des Slovènes. Bien entendu, les Autrichiens y ont accumulé, sur le col de Predil et autour de Malborghetto, dominant la dépression étroite et pierreuse qui mérite ainsi son nom de Kanal (défilé), de puissants travaux de fortification.

En attendant la destruction de ces ouvrages, qui libèrera cette route par où Bonaparte s'élança en 1797 vers Leoben et le Semmering, c'est donc plus au Sud encore, entre les sources de l'Isonzo et la mer, que s'opère la principale poussée des troupes italiennes. Le caractère des montagnes y change, en même temps que leur direction. La bande de hautes terres, au delà de Tarvis, tourne résolument au Sud-Est, triple de largeur, mais s'abaisse peu à peu d'autant. Les chaînes altières qui dominent au Sud la vallée de Kanal se transforment peu à peu en plateaux austères, qui s'affaissent en gradins vers le Sud-Ouest, et vers l'Est au contraire descendent en pentes plus douces vers les amples bassins de la Save. Donc, du côté de la Carniole, rien de brutal ; une transition assez ménagée fait passer sans secousses de la nature de montagne au paysage des collines croates. Mais vers le Frioul, le contraste est violent, et soudain ; et comme pour mieux l'accentuer, la montagne se couvre de ce côté d'un fossé profond, au tracé tortueux, où se précipite un fleuve torrentiel, l'Isonzo.

Les formidables masses calcaires dont tous ces massifs sont construits se découpent vers le Nord, aux abords de Tarvis, en véritables chaînes, hautes murailles blanches déchiquetées en pointes du Montasio, du Mangart, qui dominent de 2 000 mètres la vallée de la Fella ou le bassin de Plezzo ; au Sud de celui-ci, le chaînon parallèle du Monte-Nero (Krn) s'élève à 2 246 mètres. Ces montagnes escarpées rappellent les Dolomites, sans avoir la variété que vaut à celles-ci la super-

position de roches très différentes : ce sont trop exclusivement des falaises calcaires, sous lesquelles s'épanouit un piédestal d'éboulis, pentes croulantes sans végétation. C'est là que se sont accrochés hardiment les Italiens pour dominer le haut et le moyen Isonzo, qu'ils surplombent à Caporetto de plus de 2 000 mètres. Vers le Sud-Est, ces montagnes s'empâtent, car les deux chaînes se transforment en rebords d'un vaste plateau qui descend en gradins vers la Save. Ces rebords sont encore très élevés (2 864 mètres au Triglav); en revanche, au cœur du plateau est enfoncée la profonde vallée de Wochein, où de grosses sources font jaillir les eaux infiltrées à la surface des masses calcaires. Rudes sont les contrastes de pentes, que l'action des glaciers, jadis puissants dans ces massifs très arrosés, a exagérés ; rude est la nature sur ce plateau sans eau, où se grave déjà profondément la topographie d'effondrements propre aux surfaces calcaires. Vers le Sud, les chaînes font décidément place aux tables. Il y a bien encore quelques crêtes sur la rive droite de l'Idria, dominant la vallée où s'enfonce si profondément cet affluent de l'Isonzo : un pays coupé, raviné, difficile. Mais les plateaux triomphent dès qu'on a franchi, vers le Sud-Est, la longue ligne de fracture Tolmino-Idria-Loitsch : plateau, la vaste conque de la forêt de Ternova, relevant son bord méridional jusqu'à 1 300 mètres ; plateau, son prolongement, la forêt de Birnbaum, haute encore de 1 300 mètres. Cependant, la masse s'abaisse. Au delà d'une zone d'effondrement où s'installe la vallée du Vippaco, le plateau recommence, mais plus aplani, de plus en plus régulier, de moins en moins élevé. L'altitude est encore de 5 à 600 mètres au-dessus du Vippaco ; la voilà qui descend à 250 mètres derrière Miramar, et même à 120 mètres au bord du Frioul, au-dessus de Sagrado et Monfalcone. Le passage n'est-il pas tout indiqué ici, sur ces vastes étendues du *Karst* (Carso), d'autant plus favorables à la circulation que sa surface est aussi sèche que la peau d'un crocodile? Aussi les voies de communication apparaissent, se pressent sur ces plateaux abaissés qui ne tarderont pas à se relever au Sud. La voie romaine menant d'Aquilée en Pannonie, insinuée par la vallée du Vippaco, passait le long du Birnbaum. Par Adelsberg se glisse le tronc de voie ferrée, qui s'épanouit dans la région

côtière aux embranchements de San-Peter, Divazza, Cosina, Nabresina; là est le lien qui unit à l'intérieur de la monarchie la blanche Trieste, pressée contre la mer à l'abri de la falaise karstique, à l'endroit où l'Adriatique, insinuée entre les replis du plateau d'Istrie, commence à y ménager des abris et des sites de ports.

Voilà donc enfin cette région de passage, que nous avions cherchée en vain jusque-là autour de l'amphithéâtre alpin de l'Adriatique. Avouons qu'elle n'est pas encore très favorable. Laissant de côté les obstacles que présente encore le relief, bords raides de plateaux avivés par des failles, abîmes des bassins d'effondrement, ou des rainures fluviales qui s'enfoncent pour rejoindre la profonde vallée de l'Isonzo, constatons que le pays est singulièrement pauvre et revêche. Le climat est dur. Le terrible vent de la bora, frère aîné de notre mistral, souffle avec tant de violence à la surface des plateaux, bondissant en hurlant vers l'Adriatique, qu'il tranche comme une faux tout ce qui ne se tapit pas dans les creux. Des déluges de pluie assaillent le pays en automne, et encore au printemps : 2 800 millimètres d'eau par an au bord du Ternova, 3 m. 25 aux abords d'Idria ; les Italiens ont eu déjà fort à faire avec les crues de l'Isonzo. Une neige épaisse couvre tout le massif pendant l'hiver ; des hauteurs de 3 mètres n'y sont pas rares. Cette neige tombe jusqu'au printemps dans les parties hautes, avec accompagnement d'avalanches, obstruant les passages, et ceux qui connaissent le pays prévoyaient aisément que l'Italie ne pouvait se risquer avant la fin du printemps à y entreprendre une action militaire. La plus grande partie des plateaux ne peut même pas être exploitée par l'homme. Sur les hautes terres du Wochein et du haut Isonzo, la superficie entièrement improductive est environ de la moitié du sol ; un quart est occupé par de maigres pâturages à moutons, le reste par des forêts, qui ne dépassent pas d'ailleurs l'altitude de 1 600 mètres, soit une des plus basses limites de végétation que présentent toutes les Alpes. Les plateaux moins élevés de Ternova et Birnbaum sont presque entièrement couverts de bois, où se pressent les chênes, hêtres et frênes des forêts illyriennes. Les cultures n'apparaissent guère qu'au-dessous de 800 mètres, tapies dans les vallées, ou dans les cavités du

plateau karstique. La population est donc très peu nombreuse. Les Slovènes qui la composent sont dispersés en une foule de petits villages, et leur existence est si misérable, qu'ils passent une partie de l'année hors de chez eux à vendre des fruits méditerranéens, à se louer comme maçons ou bûcherons. Ils tendent aussi à se rapprocher des pays riches, au ciel clément, la côte, la plaine frioulane ; ils sont déjà 57 000 à Trieste d'après les chiffres officiels, et peut-être 80 000, réduisant les Italiens à ne plus former que 63 p. 100 du total de la population ; à Gorizia ils possèdent tous les faubourgs industriels, et dans la ville même ne sont pas loin de former la moitié des habitants. Croissance rapide, et grosse de complications, dont les Autrichiens n'ont pas manqué de tirer parti.

Quelque revêches que soient ces hautes terres, et pour monotone qu'en soit la traversée, du moins ont-elles le mérite de ne pas dissimuler derrière elles d'autres obstacles. Vers l'Est s'ouvrent des régions accueillantes. Les plateaux s'affaissent et se disloquent ; de vastes bassins d'effondrement, que les alluvions ont comblés, étalent leurs terrasses couvertes de cultures. La Save, passant de l'un à l'autre, ménage par sa vallée une voie de communication qui passe du petit bassin de Radmannsdorf, encore élevé et froid (500 mètres d'altitude), à celui de Krainburg, plus ample et plus bas (360 mètres) et enfin aux plaines de Laibach, dont l'altitude n'atteint même plus 300 mètres. Il fait encore grand froid l'hiver au fond de ces dépressions où l'air glacé s'accumule, et sur lesquelles la brume s'appesantit des semaines ; mais la forte chaleur des étés, d'ailleurs arrosés de pluies copieuses, assure la maturité rapide des céréales. Champs de blé et de seigle se partagent les plaines de Carniole, refoulant le millet et le sarrazin ; le bétail, abondant, va paître l'été dans les forêts qui couvrent les plateaux environnants. Au sortir des hautes terres boisées, ces larges étendues cultivées animées de villages et de routes, et semées d'îlots rocheux qui en rompent la monotonie, déroulent entre les festons de leur rebord la gaieté de vastes oasis. La population se presse sur les terrasses qui dominent les cours d'eau, ou le long des flancs du haut pays. Peu de villes, peu d'industrie, une civilisation tout agricole. Le pays est purement slovène sauf dans quelques bourgades commerçantes

et dans les lieux de villégiature où se fait sentir l'influence germanique ; pourtant il fut un temps où les évêchés allemands de Brixen et Freising possédaient les deux tiers du territoire. A Laibach même (Ljubljana), l'élément allemand est passé en trente ans de 23 p. 100 à moins de 15. Cette capitale de la Carniole est une des villes les plus slaves de l'Autriche, et cela a son intérêt, car elle commande toutes les avenues du pays. Proche de la Save, échancrant de la plaine qu'elle maîtrise les plateaux du Karst au droit de leur ensellement le plus accentué, elle est le carrefour des routes menant à Trieste, à Tarvis, et vers l'Est, par un paysage de collines ondulées, vers la Croatie et la Hongrie.

Mais pour arriver dans ces plaines ouvertes, qui les mènent au cœur du pays ennemi, pour déboucher sur les plateaux qui dominent ces dépressions, les Italiens ont à surmonter un redoutable obstacle : il leur faut franchir l'Isonzo, gravir les pentes escarpées qui à l'Est dominent le fleuve. Ce cours d'eau au nom italien, sur les rives duquel la langue italienne prédomine, c'est le plus sérieux rempart de la monarchie austro-hongroise. Les difficultés qu'il oppose à la marche d'une armée sont multiples. D'abord la direction tortueuse de son cours distribue ses rives en rentrants et en saillants successifs. Tendant à descendre directement des hauteurs du Triglav, où il naît, vers la plaine du Frioul, il est plusieurs fois détourné brutalement vers le Sud-Est, le long de failles ou de bassins d'effondrement parallèles à la direction des montagnes ; de là les coudes qu'il prononce brutalement, soit au sortir du bassin de Plezzo, soit à Tolmino, soit à Plava, et encore à Gorizia. D'autre part, la présence, le long du tracé, de bassins très affaissés et de lignes de faible résistance a permis au cours d'eau, d'ailleurs très vigoureusement alimenté, d'établir son lit tout au long à une très faible altitude ; mais il n'est arrivé à ce résultat qu'en sciant profondément les blocs calcaires qu'il lui faut traverser, et en s'enfouissant au fond de gorges profondes, appelées ici Canale, comme dans toute la région. Fossé profond et contourné, dominé par d'énormes pentes, pris d'enfilade du haut des saillants de la montagne, tel se présente l'obstacle de l'Isonzo.

La haute vallée est atroce. Enfoncée au-dessous de 500 mètres,

et dominée à pic par des montagnes de 2 500 mètres, elle est toute en pentes croulantes, entièrement nues, à peine tachetées de quelques touffes de genévriers. Chaque printemps, les avalanches y glissent à grands fracas, renouvelant le manteau grisâtre de pierres et d'éboulis qui drape de ses lignes raides les flancs de la gorge. En bas, le torrent se débat avec fureur contre tous les obstacles qu'y accumule la démolition de la montagne : névés d'avalanches, cônes d'éboulis, fragments écroulés des versants. Pas d'habitants ; ni alpages, ni champs, et l'homme n'y paraît que pour y poursuivre les chamois, ou guider quelques moutons ; le district de Plezzo tout entier n'a que 15 habitants au kilomètre carré. Brusquement la montagne s'ouvre en un ample bassin ; du Nord débouche, par la vallée de la Koritnitza, la route de Predil. Sur une terrasse d'alluvions, hors de portée des avalanches et de la mitraille des éboulements, voici des champs bien tenus, une oasis verdoyante au milieu des montagnes grises : c'est Plezzo, avec ses 1 300 habitants, ses maisonnettes à l'aspect italien, quoique en partie habitées par des Slovènes. A l'Ouest, par des sentiers mal entretenus, mais qui ne s'élèvent même pas à 900 mètres, on atteint sans grand'peine le Tagliamento.

Mais déjà l'oasis est loin en arrière. La vallée redevient héroïque. Elle tourne brusquement au Sud-Est, et s'enfonce sous la haute falaise du Polonnik, qui prolonge à l'Ouest le Monte-Nero. De nouveau la montagne menace le fleuve, lui décoche ses décharges d'éboulis ; des pans entiers de versants se sont écroulés sur la vallée, à Serpenizza et Caporetto. Nouvelle accalmie : par 216 mètres d'altitude, le fleuve franchit la cluse de Ternova, débouche dans la zone de moindre résistance que jalonne la faille Tolmino-Idria. L'Isonzo y a déblayé un sillon plus large, qui se dilate même en bassins. Des montagnes désolées, aux pentes nues, Monte-Nero à gauche, Matajur et Kolovrat à droite, mettent au-dessus du couloir la menace de leurs cimes ; mais en bas la nature est déjà riante ; la vigne apparaît dès Caporetto, le long de toutes les basses pentes exposées au Sud-Ouest. Des bourgades, Caporetto, Tolmino, s'installent aux bonnes expositions. Aux deux extrémités, des routes mettent ce secteur en relation avec l'extérieur. De Caporetto, une large brèche mène presque de plain-

pied au Natisone et à la frontière ; par là les Italiens ont pénétré dès les premiers jours, et d'un élan hardi escaladé les pentes du Monte-Nero, d'où ils maîtrisent toute la haute vallée. A Tolmino débouchent les routes qui mènent au bassin de Krainburg, et mieux encore, la voie ferrée des Tauern, qui a traversé par un tunnel de 6,3 kilomètres le plateau de Wochein, et par où se fait la liaison directe de l'Allemagne vers Trieste. Mais déjà les Italiens s'infiltrent autour de la bourgade, la tiennent sous leur feu, et barrent les passages.

Cependant, l'Isonzo a changé de direction, et sa vallée d'aspect. De nouveau le fleuve fonce à travers les montagnes et les plateaux, s'y fraie une gorge, d'abord extrêmement étroite et déserte sous Santa-Lucia, un peu élargie à Canale. Quelques débris de terrasses sont restés accrochés aux flancs ; là se cramponne une végétation méridionale déjà vigoureuse, la vigne, les plantes méditerranéennes. La voie ferrée l'accompagne, trouant les parois de tunnels. A Plava, une route se risque hors du défilé, grimpe en lacets jusqu'aux hauteurs qui dominent la frontière : par là sont encore venus les Italiens, qui ont occupé ce coude de la vallée au point où elle se replie au Sud-Est, et se logeant sur la rive gauche prennent pied sur le plateau de Ternova. De nouveau la vallée est étroite, rectiligne, dominée presque à pic, de 500 mètres de haut, par des falaises boisées. Dernier avatar : l'Isonzo tourne à l'Ouest. Ses eaux bleu-verdâtre s'engagent, tumultueuses, dans la cluse de Salcano, et tout à coup débouchent dans un large bassin, antichambre de la plaine frioulane qu'on voit luire entre les pentes aimables des collines. Là se cache la douce Gorizia. La haute falaise de la Forêt de Ternova la couvre des morsures de la bora ; tout à l'entour saint Michel, saint Pierre, saint Marc, saint Daniel, saint Florian, saint Martin, saint Mauro, saints italiens et saints slovènes, du haut de leurs oratoires, veillent sur les pentes bénies couvertes de vignobles, d'arbres fruitiers, de jardins, de chênes verts. Des voix plus rudes grondent aujourd'hui sur les collines, rapidement hérissées de batteries ; les Autrichiens en ont fait un camp retranché improvisé, qui défend le passage du fleuve, et surtout la route la plus directe d'Italie vers Laibach, celle de la vallée du Vippaco, sur l'emplacement de la Via Postumia.

Gorges, falaises, pentes pierreuses, forêts, les Italiens n'ont ici, en fait d'obstacles, que l'embarras du choix ; tous d'ailleurs aggravés par la présence du torrent, roulant avec violence des eaux inégales qu'enflent de brusques inondations. Cependant, ils paraissent avoir habilement procédé pour vaincre toutes ces difficultés. Maîtres du bassin de Plezzo, ils pressent par le Sud les défenses de Predil ; agrippés au Monte-Nero et au Kolovrat, ils dominent Tolmino ; par Plava et par le Karst, ils tournent Gorizia. Les surprises heureuses, d'ailleurs longuement méditées, que les troupes italiennes ont effectuées dès les premiers jours de la guerre, les ont mises en état de poursuivre méthodiquement la tâche de forcer le passage du fleuve et de déboucher sur le plateau. D'un bout à l'autre de la frontière autrichienne, les affaires de l'Italie paraissent menées avec ensemble, prudence et décision. Dominant et masquant le Trentin, menaçant du haut des chaînes carniques les lignes de communication de l'ennemi, l'armée de nos alliés peut en toute tranquillité consacrer ses efforts à l'opération essentielle, prendre pied sur les plateaux abaissés de l'Illyrie, et de là foncer, à la rencontre des Slaves du Sud, vers les terres basses de la Save et du Danube.

RAOUL BLANCHARD

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LE PETIT PIERRE[1]

XVI

PRESTIGE

A peu de temps de là, un événement s'accomplit qui fait époque dans ma vie. J'assistai à la représentation d'une pièce de théâtre. Mes parents n'allaient guère au spectacle et il fallut, pour qu'ils m'y menassent, un concours extraordinaire de circonstances : il fallut que mon père sauvât par son art et ses soins la femme d'un auteur dramatique, qui peu de temps après cette heureuse guérison fit jouer un drame historique à la Porte-Saint-Martin, il fallut que l'auteur reconnaissant offrît une loge à mon père et que le billet fût valable pour la seule soirée de la semaine où je pusse veiller, celle du samedi, jour où les directeurs de théâtre sont avares de leurs faveurs, il fallut enfin que la pièce parût de sorte à ne point offenser d'innocentes oreilles.

Pendant vingt-quatre heures, je vécus agité de crainte et d'espérance, dévoré de fièvre, dans l'attente de cette félicité inouïe, et qu'un coup soudain pouvait détruire. On devait craindre jusqu'à la dernière minute que le docteur ne fût appelé auprès d'un malade. Je crus que, le jour de la représentation, le soleil ne se coucherait jamais. Le dîner dont je

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er août et 1er septembre 1915.

n'avalai pas une bouchée, me parut interminable, et je fus dans des transes mortelles d'arriver en retard. Ma mère n'en finissait pas de s'habiller. Elle craignait, en manquant les premières scènes, de désobliger l'auteur et perdait cependant un temps précieux à arranger des fleurs à son corsage et dans ses cheveux. Ma chère maman étudiait devant son armoire à glace sa robe de mousseline blanche recouverte d'une tunique transparente semée de pois verts, et semblait attacher une sérieuse importance à l'ordre de sa coiffure, à la ligne que dessinait sa berthe sur ses épaules nues, aux broderies de ses manches courtes et à diverses autres circonstances de sa toilette que je jugeais frivoles. Jugement que, depuis, j'ai réformé. Le fiacre appelé par Justine attendait. Maman mit de l'eau de lavande sur son mouchoir et descendit. Elle s'aperçut dans l'escalier qu'elle avait oublié son flacon de sels sur la toilette et m'envoya le chercher. Enfin, nous arrivâmes ; l'ouvreuse nous introduisit dans une loge toute rouge qui s'ouvrait sur une vaste salle bourdonnante, d'où partaient les sons inharmonieux des instruments que les musiciens accordaient. La solennité des trois coups frappés sur la scène et suivis d'un profond silence m'émut. Le lever du rideau fut vraiment pour moi le passage d'un monde à un autre. Et dans quel monde splendide j'entrais ! Habité par des chevaliers, des pages, des dames et des damoiselles, la vie y était plus grande et plus magnifique que dans le monde où ma naissance m'avait placé, les passions plus terribles, la beauté plus belle. Dans ces vastes salles gothiques, les costumes, les gestes, les voix charmaient les sens, étonnaient l'esprit, ravissaient le cœur. Rien n'existait plus pour moi que ce monde enchanté subitement ouvert à ma curiosité et à mon amour. Une irrésistible illusion s'était emparée de moi, et ce qui aurait dû la détruire en me rappelant que j'assistais aux jeux du théâtre, les planches, les frises, les bandes de toile peinte qui représentaient le ciel, ces rideaux qui encadraient la scène, me retenaient encore plus fortement dans le cercle magique. Le drame nous transportait aux dernières années du règne de Charles VII. Et pas un des personnages qu'il fit passer sur la scène, non pas même le veilleur de nuit et le sergent du guet, ne se montra à mes yeux sans y laisser une vive image. Mais quand parut Margue-

rite d'Écosse, un trouble extraordinaire s'empara de moi, je me sentis brûlant et glacé et fus près de défaillir. Je l'aimai. Elle était belle. Je n'aurais jamais cru qu'une femme pût l'être autant. Elle apparut pâle et mélancolique dans la nuit. La lune, qu'on reconnaissait tout de suite pour une lune du moyen âge à cause de son cortège de nuages lugubres, et par sa visible amitié pour les clochers, versait sur la jeune dauphine des rayons d'argent. Je ne sais dans le tumulte de mes souvenirs quel ordre suivre ni comment achever mon récit. J'admirai que Marguerite fût si blanche et, lui voyant les paupières bleues, je pensai que c'était un signe d'aristocratie. Femme du dauphin Louis, elle aime l'archer Raoul, jeune et beau, et qui ne se connaît ni père ni mère, ce qui le rend extrêmement triste. On n'ose blâmer la dauphine d'aimer l'archer Raoul, quand on sait que cet archer est fils de Charles VII. Le roi, averti par les astrologues qu'il mourrait de la main de ce fils, le fit exposer, dès sa naissance, et lui substitua un enfant trouvé qui épousa Marguerite d'Écosse et devint le dauphin Louis, en sorte que c'est réellement à Raoul que Marguerite était destinée. Elle ne le sait pas, Raoul l'ignore, mais une force mystérieuse les attire l'un vers l'autre.

Les entr'actes qui me ramenaient brusquement à la vie de tous les jours me semblaient d'une brutalité odieuse, et les cris de : sirop, limonade, bière ! bien que nouveaux à mes oreilles et par conséquent sans vulgarité, me blessaient par leur caractère profane.

Je vis sur le programme que le rôle de Marguerite d'Écosse était tenu par mademoiselle Isabelle Constant, et ce nom se grava dans mon cœur en traits de feu, très doux. Il me restait encore assez d'intelligence pour distinguer entre le personnage et l'interprète ; mais je prêtais à mademoiselle Constant le caractère de Marguerite d'Écosse, tel que le dramaturge l'avait exprimé, le goût des lettres, une âme généreuse et pure, un cœur noble, une mélancolie romantique.

Pendant le dernier entr'acte, l'auteur, grand homme grisonnant, bourgeonné, vint dans notre loge et je le vis qui saluait courtoisement ma mère. En vain il me posa la main sur la tête comme autrefois avait fait Rachel, en vain il me parla obligeamment de mes études, me félicitant de mon goût

précoce pour les lettres, et m'exhortant à apprendre à fond le latin, connaissance qu'il possédait lui-même et à laquelle il attribuait la force de son style, bien différent de celui de ses confrères dramatiques qui écrivaient comme des fiacres. Je lui répondis à peine et sans le regarder. S'il avait su la cause de mon indifférence, il en aurait été flatté, mais probablement il me trouva stupide, sans attribuer ma stupidité à l'impression prodigieuse que son œuvre produisait sur mon esprit. La toile se releva. Je recommençai à vivre. Marguerite d'Écosse me fut rendue. Hélas ! je ne la retrouvai que pour la perdre aussitôt. Elle périt de la main du dauphin Louis au moment où l'archer Raoul se jetait à ses pieds. L'archer Raoul tomba frappé du même poignard et apprit en expirant qu'il était aimé. Combien j'enviai son sort !

Le lundi, à la classe du matin, avec quel superbe dédain je regardai mon professeur qui insistait sur l'importance qu'il y avait à bien distinguer les trois voix des verbes grecs, comme si quelque chose au monde importait hors mademoiselle Isabelle Constant, sa gloire et sa beauté. Contemplant l'image adorable imprimée dans mon cœur, je n'entendis point les explications de M. Beaussier sur la voix moyenne qui ne répond pas au verbe purement réfléchi, comme on ne le croit que trop communément. Ce défaut d'attention me rendit incapable de décider, sur l'injonction de mon professeur, si παρασκεθεσθαι, signifie *se présenter* ou *présenter pour soi*, sens évidemment différents l'un de l'autre. Au lieu de répondre au hasard, ce qui me réservait une chance sur deux de rencontrer juste, je gardai stupidement le silence et fus traité de cancre, injure que je ressentis cruellement au dedans de moi, car l'amour rend les âmes fières.

Pendant la récréation, je contai la soirée qui avait décidé de mon sort à Mouron dont l'âme exquise me semblait propre à recevoir mes confidences. A ma grande déception, Mouron, loin d'admirer et de s'émouvoir, garda durant mon récit un sourire moqueur, et quand je lui dis la beauté d'Isabelle, il me répondit, sans nulle émotion, par un de ces agaçants jeux de mots, habituels à son esprit polyglotte :

— *Isabella bella dona*, Isabelladone par contraction.

Il y avait des petitesses dans l'esprit de Mouron.

Le soir, pendant que, nos portefeuilles sous le bras, nous suivions ensemble, selon la coutume, la rue du Cherche-Midi et la rue des Saints-Pères, je ne pus me défendre de parler à Fontanet du seul sujet qui existât pour moi. Connaissant l'esprit ironique de mon camarade, je craignais qu'il ne se moquât de mes sentiments exaltés. Il me montra, au contraire, un visage grave et parut m'encourager par son silence à lui verser mon âme toute entière. Trouvant inopinément un cœur fait pour me comprendre, je décrivis à mon cher condisciple l'état où m'avait plongé l'apparition de Marguerite d'Écosse, blanche sous les rayons de la lune.

Fontanet me regarda d'un air sombre et me dit :

— Prends garde, Nozière, prends garde : la femme est perfide.

Et il ajouta avec une violence imprévue :

— Quand on a aimé une femme, quand on a foulé avec elle la mousse des bois, quand on a noué dans ses cheveux la fleur de l'églantier, quand on a reçu ses serments sous un tilleul, si cette femme est infidèle, vois-tu, c'est terrible ! On n'a plus de raison d'être dans la vie, on n'existe plus, on n'est plus qu'une ombre et qu'un cadavre.

Évidemment, ces paroles ne correspondaient pas exactement aux miennes, mais elles respiraient l'amour, et tous deux, nous alternions nos chants comme des bergers de Sicile. J'y goûtais du plaisir, non sans en éprouver de la surprise.

Jamais avant ce jour Fontanet ne m'avait entretenu de la perfidie des femmes, et jamais il n'avait parlé avec tant d'exaltation. Ses conversations ordinaires donnaient plutôt l'idée d'un esprit propre aux affaires, et je l'admirais surtout comme homme d'État. Mais, ce jour-là, Fontanet ne songeait pas à la vie publique. Voué tout entier à l'amour fatal, il annonçait des résolutions farouches.

— Ah ! s'écria-t-il, goûter les délices de la vengeance !

— Je voudrais la revoir, ne fut-ce qu'un instant, — dis-je en soupirant, — me trouver dans l'ombre sur son passage.

Fontanet murmurait le nom de Madeleine et semblait en proie à de magnifiques tortures.

— Qui est Madeleine, — demandai-je ému, — où l'as-tu connue?

Fontanet me répondit avec gravité.

— Madeleine est l'héroïne d'un roman qui est une histoire véritable. Je l'ai lu dimanche, dans le jardin du Luxembourg sur un banc, devant la statue de Velléda. Ce roman s'appelle *Sous les Tilleuls*. Il faut l'avoir lu pour connaître les passions. Je te le prêterai.

Les jours succédaient aux jours et je n'oubliais pas Isabelle, je me demandais quel palais elle habitait, dans quels jardins délicieux elle se promenait. Mais je ne trouvai personne qui pût me l'apprendre. Je manquais de relations dans le monde du théâtre. Faute de renseignements, je lui donnai un logis à mon goût, un château du xve siècle où j'entassai toutes les splendeurs de l'Orient.

Un jeudi, je rencontrai rue de Tournon mon voisin M. Ménage, qui revenait du musée du Luxembourg où il copiait pour vivre l'*Appel des Condamnés*, grande toile sentimentale dont il se disait écœuré. Il se plaignit de la décadence des arts, poursuivit de ses invectives les philistins, ennemis nés du génie, vomit longuement la peinture chlorotique d'Ary Scheffer et, plein d'horreur et de dégoût pour le temps présent, jeta l'anathème sur la poésie, le roman et le théâtre bourgeois. A force de ruse et de patience, je parvins à maintenir la conversation sur le théâtre et lui demandai s'il ne connaissait pas mademoiselle Isabelle Constant.

— Ah ! — s'écria-t-il en souriant tout à coup, — la petite Constant... C'est la fille du père Constant, le coiffeur de la rue d'Assas, tu vois d'ici sa boutique bleue, surmontée d'une boule d'or, d'où pend une queue de cheval. Dans une cage accrochée à une fenêtre de l'entresol sifflent les serins de la petite Constant, qui lui ressemblent par la couleur, le ramage et l'esprit... Et il faut voir la mère Constant, son chapeau orné de coquelicots, ses anglaises attachées à ses oreilles par des ficelles rouges, ses coques, son petit châle jaune et son cabas ! Elle ne quitte pas sa fille, l'accompagne au théâtre, lui fait gober des œufs crus pour lui éclaircir la voix, s'installe dans la loge de la petite, reçoit les critiques et les amoureux, dénombre aux ouvreuses toutes les beautés d'Isabelle, et les médecines qu'elle lui administre, et ramène l'enfant par « la dernière omnibus »... Si tu veux la voir, la petite Constant, ce n'est pas

difficile. Tous les lundis régulièrement, le père Constant lui lave la tête au quinquina, puis vers les quatre heures, lorsque le temps est beau, il la mène au Luxembourg, la fait asseoir sur un pliant et fume sa pipe à côté d'elle, pendant que les cheveux de l'infante sèchent au soleil...

XVII

AMITIÉ

Je faisais partie, avec Mouron et Fontanet, du groupe des péripatéticiens qui, pendant les récréations, en se promenant de long en large dans la cour, dissertaient de toute chose connaissable et inconnaissable. Et je ne surprendrai point les sages en disant que plus les problèmes que nous examinions étaient ardus, plus nous les résolvions facilement.

Nous ne rencontrions guère de difficultés métaphysiques, et n'éprouvions nul embarras relativement au temps et à l'espace, à l'esprit et à la matière, au fini et à l'infini. Je m'embarrassais peut-être un peu plus que les autres dans les difficultés que de tels sujets offrent à l'esprit, aussi Fontanet doutait-il de la profondeur de mon intelligence.

Nous parlions souvent du choix d'une carrière, et, à mesure que nous avancions dans nos études, ce sujet se présentait avec plus de force à notre esprit. Se sentant atteint du même mal dont son père était mort jeune, Mouron pour se donner le change, abondait en projets. Son goût réel de la linguistique le poussait vers les carrières studieuses et sédentaires, telles que le haut enseignement ; cependant, dans la crainte que sa santé ne lui permît pas de se livrer à des travaux assidus, il se destinait à la navigation. Il avait aussi du penchant pour l'entomologie et les travaux de laboratoire, et vraiment il nous surprenait par sa connaissance approfondie des mœurs des fourmis.

Fontanet montrait moins d'hésitation dans le choix d'une carrière. Il se destinait au barreau et se proposait d'entrer à la Chambre dès qu'il aurait l'âge légal. Jaloux de devenir un

nouveau Berryer, notre éloquent camarade cherchait déjà pour l'embrasser une grande cause perdue. C'était, disait-il, dans le parti des vaincus que se montre la grandeur d'âme.

Quant à moi, ne me découvrant point de vocation, je me résignais par avance à accomplir d'humbles tâches, et pour conformer ma destinée à ma nature, j'aspirais à la médiocrité. Mais cette médiocrité concernant les choses ne s'étendait pas aux idées ; j'aspirais à tout voir, tout savoir, tout sentir, à renfermer le monde entier en moi, désir qui ne devait pas être pleinement satisfait.

Chazal se joignait souvent à nous. Nous méprisions l'inélégance de son esprit, mais il nous fallait reconnaître sa rude et simple bonté. Moqué à l'envi par ses maîtres et ses camarades pour son parler antique, son accent berrichon, son ignorance des arts et des lettres et son bon sens dont tous les traits portaient, souvent rossé, malgré sa force musculaire dont il n'abusait pas, Chazal gardait sa tranquillité, la possession de soi et cette sereine gaîté qui prenait sa source au dedans de lui-même. Chazal n'aimait que la campagne ; issu de gros propriétaires, il se destinait à faire valoir les biens de sa famille. J'aimais la campagne autant qu'il pouvait l'aimer, mais non pas de la même manière. Il l'aimait en paysan laborieux et âpre. Il cherchait en elle l'effort et le gain, Et moi, je demandais à la nature de goûter sur son sein la volupté qu'elle mêle à la mort. Je lui demandais de me livrer sa beauté désespérante. Comme on change peu ! En écrivant ces lignes, je me sens agité de tous les frissons de mon enfance.

Je me sentais capable d'amitié et croyais en éprouver pour Mouron. Succédant à une longue inimitié, ma tendresse pour lui avait jalli soudain avec force, et le charme de Mouron la rendait exquise. J'estimais son esprit d'un fini précieux et son caractère ferme dans sa douceur. Le seul danger qui menaçât notre parfaite concorde venait de cette tendance à l'exagération qui a souvent gâté mes meilleures intentions. L'ayant trop longtemps méconnu, j'admirais Mouron, par compensation, avec un excès fatigant pour lui comme pour moi. Et ce n'était pas seulement sa modestie que je risquais d'offenser, mais un sentiment de la mesure qui faisait le fond même de son esprit et de son caractère.

Je ne savais pas que j'aimais Chazal et cette ignorance paraîtra incompréhensible, quand j'aurai dit que je ne pouvais voir et entendre Chazal sans être illuminé de joie. Je sentais l'agreste beauté de son âme, je goûtais la saveur de son langage rustique. Mais servilement soumis à l'opinion publique qui faisait de Chazal une bête, j'étais assez sot pour croire que c'était mon esprit qui donnait du sel à ses balourdises. Pour tout dire, il exhalait une forte odeur de sueur, et j'eusse préféré qu'il sentît la violette.

Quant à Fontanet, le connaissant depuis très longtemps, je n'examinais plus les fondements d'une vieille amitié qu'il convenait de regarder comme inébranlable. Mon admiration pour son esprit ingénieux et plus encore la satisfaction que lui donnait ma simplicité confiante la resserraient tous les jours. Fontanet qui avait le profil du renard, en avait aussi les mœurs. Et, sans son goût pour la trufferie, sans sa perpétuelle démangeaison d'engeigner autrui, je crois qu'il aurait recherché un compagnon moins candide que moi.

On comptait encore parmi les péripatéticiens S. Lavigny haut comme une botte, fier comme Artaban, qui se destinait à la marine et se refusait obstinément à étudier la géographie, alléguant qu'il l'apprendrait très bien en naviguant, et Maxime Denis qui composait un poème latin, imité d'Ovide, sur la métamorphose de M. Mésange en oiseau. Pour ceux qui le pourraient ignorer, il faut dire que M. Mésange, notre professeur de mathématiques, portait en cette vie transitoire un corps immense, informe, portenteux, d'une pesanteur inique, sous laquelle il succombait. Cette masse indigeste ruisselait d'une transpiration perpétuelle, et il s'en exhalait une buée chaude, très agréable aux mouches. Or, la nature ayant joint sans discernement à ce tronc monstrueux des bras d'enfant, M. Mésange ne pouvait sans peine chasser les insectes ailés qui venaient par essaims se nourrir sur son crâne onctueux.

Et tandis qu'il nous enseignait les propriétés des nombres, il contemplait d'un œil d'envie les oiseaux légers qui becquetaient les miettes de pain dans la cour. Aussi était-ce dans un esprit de bienveillance que Maxime Denis chantait la métamorphose du professeur obèse en cet oiseau, chasseur

d'abeilles, dont il portait le nom. Je n'ai de ce poème retenu qu'un vers, dont on goûtera l'élégante latinité :

Versicolorque merops, apibus certissima fessis
Pernicies...

Ainsi sous l'œil soupçonneux du surveillant Pélissier, nous échangions des idées ou riantes ou graves. Mais je fus emporté tout à coup hors de cette compagnie d'élite par un sentiment auquel je m'abandonnai avec une ardeur singulière. Une circonstance peu importante le fit éclater. Mon père observant d'aventure mon impuissance à résoudre des problèmes de géométrie qui n'étaient nullement insolubles, attribua cette incapacité à mon ignorance des éléments d'une science dans laquelle les vérités se déduisent les unes des autres. Pour y remédier, il demanda à M. Mésange de me donner des répétitions de géométrie. M. Mésange y consentit et me prit à part, deux fois la semaine, de quatre heures et demie à cinq heures et demie, avec mon camarade Tristan Desrais, que je connaissais fort bien, puisqu'il suivait depuis six mois les mêmes classes que moi, mais avec qui j'avais entretenu aussi peu de relations que possible. A peine avions-nous échangé quelques paroles à la classe de dessin où il se montrait fort dissipé, tandis que je copiais attentivement la tête d'Hersilie. Desrais, de même taille et de même âge que moi, paraissait un peu plus jeune. Je n'observais guère les traits de son visage, mais ses lèvres rouges comme si elles eussent été fardées, attiraient le regard. Je remarquai aussi ses cheveux châtains, légèrement ondés et dorés par endroits, ses longs cils, son teint mat et ses oreilles trop évasées. Il aurait paru froid et dur sans un mince sourire qui lui éclairait habituellement le visage. Il se rongeait les ongles jusqu'au sang, ce qui lui gâtait les mains. Sa sveltesse et sa taille déliée dissimulaient des muscles robustes. Tous ses mouvements étaient empreints d'une élégance que ma précoce habitude de la statuaire antique me faisait sentir. Au reste, sa supériorité dans tous les exercices du corps était unanimement reconnue et il paraissait au milieu de nous comme un étudiant anglais. La jeunesse des écoles, en ce temps-là, ne s'adonnait guère aux sports. On ignorait la culture physique ; les leçons de gymnastique que nous donnait un caporal

de pompiers étaient peu suivies. Nous dédaignions le gymnase établi dans une des cours. Mais certains jeux, comme les barres et le ballon, donnaient occasion aux plus forts de se montrer à leur avantage. Desrais en partageait la royauté avec La Berthelière. Je fuyais ces jeux athlétiques pour lesquels je n'avais point de goût et où je n'espérais pas briller, et Desrais n'attirait nullement mon attention. Mais dès la première répétition de géométrie que nous prîmes ensemble, j'éprouvai pour lui une amitié soudaine.

En soi, ces répétitions de géométrie n'étaient pas la chose du monde la mieux entendue. M. Mésange y faisait marcher de front Desrais qui préparait ses examens pour Saint-Cyr et un apprenti géomètre qui n'eût point passé sans aide le Pont aux Anes. Elles se donnaient dans une classe du grand collège, à l'heure du goûter ; nous efforçant

> De poursuivre une sphère en ses cercles nombreux
> Et du sec A plus B les sentiers ténébreux,

nous tracions des figures sur le tableau noir, et nous avalions avec notre pain et notre chocolat la poussière de la craie, tandis que dans la salle voisine, M. Régnier, lauréat du Conservatoire, donnait à La Berthelière et à Morlot une leçon de violon qu'on eût facilement prise pour un concert de chats et dont les charmes aigus plongeaient rapidement M. Mésange dans un sommeil profond et sonore. Respectant le repos du maître, j'échangeais avec Desrais des propos qui me ravissaient, je ne sais pourquoi. Desrais parlait souvent de ses cravates, dont il vantait la forme et la couleur ; il me confiait aussi ses progrès en équitation et l'espoir que sa mère, aux vacances, lui donnerait un poney. Quand il jugeait que la répétition avait assez duré, il secouait le torchon poudreux sur le maître endormi, bouche bée, qui s'éveillait en sursaut, suffoquant dans un nuage de craie.

J'appris peu de géométrie dans ces répétitions, mais j'y goûtai les plaisirs très doux de l'amitié. Voir Desrais, causer et rire avec lui m'étaient infiniment agréables. Dès lors, je recherchai sa compagnie, et me mêlai à ses jeux. Quand la mode fut aux échasses, Desrais, qui suivait toujours la mode, s'en procura une paire. Je l'imitai et me hissai sur des échasses

aussi hautes que les siennes, malgré une horrible peur de tomber que justifiait ma maladresse. Désormais, je ne manquais plus une partie de barres ni de ballon, moi qui n'avais éprouvé jusque-là que du dégoût pour ces jeux. Sans me flatter, j'ai toujours eu de la propension à la libéralité ; encore me fallait-il une occasion de l'exercer. J'en trouvai dès lors un perpétuel sujet. Ayant remarqué que Desrais aimait la papeterie, je lui donnai les cahiers les plus beaux qui se pussent trouver dans la boutique de madame Fuzelier, des cahiers reliés en toile blanche, en chagrin noir, en maroquin Lavallière et dorés sur tranche. Je lui offris un porte-plume fait d'un piquant de porc-épic terminé par une boule d'argent, et un encrier de poche en galuchat. Je m'y ruinais ; ma mère s'étonnait du désordre de mes finances et de l'importunité de mes demandes.

Sans être très réfléchi ni très laborieux Desrais montrait un esprit facile et, sachant plaire, se faufilait dans l'élite, parmi ceux que mon parrain le paléontologue appelait les *primates*. Mon amitié pour lui m'inspira assez d'émulation pour me soulever quelque temps dans les mêmes régions, et il m'y fallait plus d'efforts, n'ayant pas, comme lui, la grâce.

Recherchant sa compagnie, bien plus qu'il ne recherchait la mienne, après la répétition de géométrie je l'accompagnais jusqu'à la maison de la rue Saint-Dominique où il demeurait, bien que ce ne fût pas mon chemin. Un soir, sur le carrefour de la Croix-Rouge, nous rencontrâmes le caporal de pompiers Duluc, notre moniteur.

— Nous allons le griser, — me dit Desrais à l'oreille.

Et abordant le jeune soldat, timide comme une demoiselle, il l'entraîna rougissant chez un marchand de tabac du carrefour où il lui offrit de l'eau-de-vie et des cigarettes. Et nous levâmes notre verre à sa santé. Desrais ne grisa pas le pompier, mais me causa un violent mal de tête. Le lendemain il me fit fumer une cigarette de maryland qui me souleva le cœur. Enfin, chaque jour me faisait découvrir de nouvelles raisons d'admirer mon ami.

Desrais, d'une famille d'officiers, se destinait à l'armée. Je me découvris alors un goût du métier militaire, que je ne m'étais pas connu jusque-là. Je me voyais déjà lieutenant,

capitaine, héroïque et doux et mélancolique comme un officier d'Alfred de Vigny. En attendant, je cherchais vainement à donner à Desrais des marques illustres de mon attachement.

Un jour, je lus dans je ne sais quel traité de la poésie grecque, que M. Dubois m'avait prêté, l'épigramme funéraire d'Amyntor, fils de Philippe, qui mourut jeune dans un combat, en couvrant un ami de son bouclier. Je tressaillis et me sentis transporté du désir de mourir pour Desrais.

Cette amitié héroïque se brisa en un moment. Un jour d'automne, à la récréation de midi, comme on avait décidé une partie de ballon, Desrais et La Berthelière, chefs de camp, choisissaient leurs champions. Alléguant que j'étais très faible à ce jeu, ce qui était une évidente vérité, Desrais ne me prit pas dans son camp. Je rompis aussitôt avec lui, plein de dépit, mais sans regret, et sentant bien que je ne renouerais jamais.

Et l'ami pour qui la veille je voulais mourir me devint indifférent.

XVIII

M. DUBOIS

J'avais eu, cette semaine-là, des notes déplorables. Ma conduite était mauvaise, mon travail nul. Ma pauvre mère, accablée d'affliction, implora M. Dubois.

— Puisque vous voulez bien vous intéresser à cet enfant, — lui dit-elle, — grondez-le. Il vous écoutera mieux que moi. Faites-lui comprendre le tort qu'il se fait en négligeant ses études.

— Comment lui faire concevoir ce tort, chère madame, — répondit M. Dubois, — si je ne le conçois pas moi-même?

Et tirant un volume de sa poche, il lut ces lignes :

« Homère ne passa point dix ans dans le fond d'un collège à recevoir le fouet pour apprendre quelques mots qu'il eût pu, chez lui, savoir mieux en cinq ou six mois. »

Ma mère le regarda, surprise et désolée. Et M. Dubois, me tirant doucement l'oreille :

— Mon ami, ce n'est pas tout que d'être sourd à ces cuistres, ennemis de la nature ; il faut écouter la nature qui seule peut t'expliquer Virgile et t'enseigner les lois des nombres. Ne perds pas un moment pour rattraper, quand tu es libre, le temps que tu perds au collège.

M. Dubois était alors un grand vieillard de soixante-dix à soixante-douze ans qui portait haut la tête, saluait avec grâce et se montrait à la fois affable et distant. Une coiffure en coup de vent et de courtes pattes de lièvre, à la mode de sa jeunesse, rehaussaient son long visage glabre. Sa face était sévère, son sourire charmant. Il portait d'ordinaire une longue redingote vert boutellle, prisait dans une boîte d'écaille à médaillon, et se mouchait dans un vaste foulard rouge.

Il s'était trouvé en relation avec ma famille par sa sœur dont mon père avait été le médecin et l'ami. Après la mort de cette sœur, M. Dubois ne cessa pas de fréquenter notre maison. Il y était très assidu. Si je n'avais pas entendu M. Dubois causer avec mon père, dont il ne partageait les opinions sur aucun sujet, si je ne l'avais pas vu rendre ses devoirs à ma mère qui était trop simple et trop timide pour encourager les belles manières, je n'aurais pas l'idée du point de perfection auquel un galant homme peut porter le bon ton, la réserve et la politesse. Issu de gros bourgeois de Paris, avocats, magistrats sous l'ancien régime, M. Dubois tenait par son éducation à la vieille société française. On le disait égoïste et parcimonieux. Je crois qu'en effet pour lui la grande affaire était de vivre, et que, menant un train des plus réduits, il ne recherchait pas les occasions de faire des largesses. C'était un homme d'habitudes, qui aimait la simplicité, la pratiquait, s'en faisait à la fois un agrément et une vertu. Il habitait seul avec sa vieille gouvernante Clorinde qui lui était dévouée. Mais « elle buvait », ce qui la rendait incommode, et peut-être, M. Dubois, en recherchant notre maison, fuyait-il la sienne.

M. Dubois me témoignait une bienveillance d'autant plus précieuse qu'elle venait d'un vieillard qui n'aimait pas les jeunes gens. Je la gagnai, à ce que je pense, en l'écoutant avec attention ; car il se plaisait à conter, et tout enfant que j'étais, ce qu'il disait m'intéressait presque toujours. Vers mes seize ans, je fus tout à fait dans ses bonnes grâce. Sans me flat-

ter, il causait avec moi plus volontiers qu'avec mon père. Après si longtemps qu'elle s'est tue, j'ai encore sa voix dans l'oreille. Elle était sans beaucoup de force et ne s'élevait jamais. Sa prononciation, ainsi que celle de ses contemporains, différait de celle des hommes d'aujourd'hui : elle était plus facile et plus douce. M. Dubois disait *mame* pour *madame*, *Sèves* pour *Sèvres*, *Luciennes* pour *Louveciennes*. Il disait *segret* pour *secret*, ne faisait jamais sonner les lettres doubles, prononçait *commentaire*, comme nous prononçons *comment*, et ne faisait pas entendre les consonnes finales dans les mots *fils*, *ours*, *dot*, *legs*, *lacs*.

De sa vie, je savais peu de chose et ne me souciais pas d'en savoir davantage ; je n'avais pas alors, comme aujourd'hui la curiosité du passé. A vingt ans, au déclin de l'Empire, il était entré dans l'armée, et avait fait, comme aide de camp du général D... la campagne de 1812. Il avait eu les oreilles gelées à Smolensk. M. Dubois n'aimait pas Napoléon à qui il reprochait avec une égale amertume d'avoir fait périr cinq cent mille hommes en Russie et de s'être coiffé, pendant la campagne, d'un bonnet polonais à créneaux, fort séant, sans doute, aux magnats, mais qui lui donnait l'air d'une vieille femme.

— Et dans le fait, curieux et bavard, — ajoutait M. Dubois, — c'était une véritable commère. Quand je l'ai vu, il était gras et jaune. Il ne faut pas s'en faire une idée d'après ses bustes et ses portraits. Ses artistes sur son ordre, corrigeaient son visage d'après l'antique. Il était commun dans ses manières, impoli avec les femmes, se barbouillait de tabac et mangeait avec ses doigts.

Mon parrain, M. Danquin, qui adorait l'empereur, bondissait à de tels propos.

— Moi aussi, je l'ai vu ! — s'écriait-il. — En 1815, âgé de huit ans, à cheval sur les épaules de mon père, je l'ai vu entrer à Lyon. Sa tête était d'une beauté souveraine. Tel je le voyais, tel le voyait un peuple immense, pétrifié par ce grand visage, comme par la tête de Méduse. Nul ne pouvait soutenir son regard. Ses mains, qui ont pétri le monde, étaient petites comme des mains de femme et d'une forme parfaite.

En ce temps-là, Napoléon vivait fortement dans les esprits. Deux générations n'avaient pas encore passé sur sa gloire.

Il n'y avait pas vingt ans qu'il était venu sur son char, dormir au bord de la Seine. Deux de ses sœurs, trois de ses frères, son fils, ses maréchaux, s'échelonnant dans la tombe avaient éveillé tour à tour, à leur départ, un écho de son nom. Un de ses frères, plusieurs de ses généraux, une multitude de ses soldats et de ses collaborateurs vivaient encore. Quelques vieillards simples d'esprit, comme ma bonne Mélanie, le croyaient lui-même toujours vivant.

Toutes les conversations dont il était le sujet s'enflammaient.

— Ce fut le plus grand des capitaines, — disait M. Danquin.

— Je le crois, — répliquait M. Dubois, — si l'on mesure sa grandeur sur ses défaites.

Et la dispute engagée se développait toujours dans les mêmes termes.

M. DANQUIN

Il avait le génie de la guerre, comme il avait toutes les sortes de génies. Son œil d'aigle voyait tout à la fois. Il possédait la présence d'esprit, la mémoire, la connaissance des hommes, le sens des foules, une puissance de travail unique ; il pénétrait dans les moindres détails et les subordonnait à l'ensemble. Il passa dans l'action les limites assignées jusque-là aux forces humaines.

M. DUBOIS

Il connaissait les hommes, mais il haïssait les supériorités. Il ne souffrait auprès de lui que des médiocres, ne voulait que des lieutenants et des commis. Et quand, à l'heure de l'épreuve, il eut besoin d'hommes, il n'en trouva pas autour de lui. Sans doute, il était intelligent ; son regard était lucide quand l'ambition ne le troublait pas. Mais il avait un esprit terre à terre. Il voyait les hommes et les choses non pas en philosophe, mais en administrateur. Indifférent aux théories, étranger à toute philosophie, tout ce qui ne sert pas ses projets lui est indifférent. Même dans la mécanique, où il est sur son terrain, il rejette tout ce qu'il ne juge pas d'un profit immédiat, comme les bateaux et les voitures à vapeur. Chez lui, jamais une idée désintéressée, une spéculation pure. Il ne soupçonna jamais le génie d'un Lavoisier, d'un Bichat, d'un Laplace. Il avait la pensée en horreur.

M. DANQUIN

C'est-à-dire que sa nature répugnait à l'idéologie et aux idées creuses. Il avait le génie de l'action.

M. DUBOIS

Il n'avait pas le sentiment de la mesure. On trouve en lui des contrastes qui étonnent. Il est tout action, et il tombe dans le romantisme. Il y a en lui du grand homme et il y a de l'enfant. Voyez-le dans ces croquis où Girodet le surprit au théâtre de Saint-Cloud : sa tête poupine est d'un enfant, d'un enfant de Titan, si vous voulez, mais d'un enfant. Au moral, il garde de l'enfant la puissance d'illusion, le goût de l'énorme, de l'excessif et du merveilleux, l'impossibilité de résister à ses désirs, une légèreté d'esprit qu'il porte jusque dans les situations les plus graves, et cette faculté d'oublier que la plupart des hommes perdent au sortir de l'enfance et qui subsista chez lui dans la maturité de l'âge.

M. DANQUIN

Il fallait bien qu'il détendît parfois son esprit tendu à se rompre. Il y avait mis le monde entier.

M. DUBOIS

Ce fut un joueur et, comme tous les joueurs, il finit misérablement. Il a dit une fois : « On n'agirait jamais si, pour agir, on attendait d'avoir toutes les chances pour soi. » Ce mot révèle le joueur. Les joueurs veulent des émotions fortes. L'incertitude est nécessaire à leur volupté. Ils n'auraient plus de plaisir s'ils jouaient à coup sûr. A la paix, il préférait la guerre, parce que la guerre offre plus de risques et plus de chances. Et quand il avait perdu au jeu des armes, c'est au même jeu qu'il demandait de réparer ses pertes.

Et qu'a-t-il laissé, votre héros? Quelle est son œuvre? Il s'est jugé lui-même à Munich, en 1805, ou en 1809, le jour où trouvant dans la chambre qu'on lui avait préparée un portrait de Charles XII, il dit avec un impérieux dédain : « Qu'on ôte ce portrait ! C'est un homme sans résultat. » Ce jour-là, il dicta sa propre condamnation au tribunal de l'Histoire, lui

qui devait être entre tous les grands hommes l'homme sans résultat.

M. DANQUIN

Sans résultat !... Il a sauvé la France de l'anarchie, il a consolidé les conquêtes de la Révolution, fondu dans la fournaise de son génie l'ancienne société et la nouvelle et obtenu ainsi un alliage d'une force, d'une richesse d'une beauté uniques, à l'épreuve du fer et du feu, des torches de la guerre civile comme des canons de l'étranger ! Il a créé la France nouvelle, et donné à la patrie ce qui lui est plus précieux que l'or, plus nécessaire que le pain, la Gloire.

Et les breloques de M. Danquin sonnaient la charge sur son ventre tandis que M. Dubois tournait entre ses doigts sa boîte comme pour en associer les formes géométriques à celles de sa pensée. Et cela faisait un groupe digne de figurer dans l'école d'Athènes de Raphaël.

Mon parrain avait le goût des batailles, qu'il n'avait vues qu'en peinture; M. Dubois, qui avait passé la Bérésina, en avait rapporté l'horreur de la guerre. Ayant donné sa démission, en 1814, il ne reprit pas de service sous la Restauration qu'il n'aimait pas plus que l'Empire. Il regrettait Marc-Aurèle.

Bien jeune encore, M. Dubois dédia sa vie aux arts et aux lettres. Il apprit le grec pour lire Homère dans le texte et prit des leçons de l'illustre Clavier. Quand je le connus, il aimait avec feu l'art et la poésie antiques et s'appliquait à me les faire aimer. Parfois, penché sur un livre que je feuilletais, il me donnait de savantes leçons que je ne puis me rappeler sans songer à ce groupe tant de fois répété de l'harmonieux Satyre instruisant un jeune Faune à jouer de la syrinx :

> Il instruisit ma main, jeune et débile encore,
> A boucher tour à tour les trous du buis sonore.

M. Dubois, imbu de Winkelmann, me prêta les œuvres de cet illustre antiquaire, à la grande inquiétude de ma mère qui craignait, non sans raison, que ces gros in-quartos, sur lesquels je pâlissais, me fissent négliger mes exercices scolaires.

Je les négligeais, en effet. En comparant à M. Dubois, d'un goût si noble et si pur, d'un esprit si vaste, mon professeur

de rhétorique, fort honnête homme, d'une parfaite droiture, mais privé du sens de la poésie et du génie des arts, je négligeais, à mon grand préjudice, un enseignement aride et sans charme, dont je méconnaissais l'utilité. D'ailleurs tout, au collège, tout me rendait l'étude odieuse et la vie insupportable. Je n'ai jamais pu m'accoutumer au système abêtissant des récompenses et des punitions qui abaisse les caractères et fausse les jugements. J'ai toujours considéré que créer l'émulation, c'est exciter les enfants les uns contre les autres ; mais ce qui me rendait le plus malheureux au collège, c'était la saleté ignominieuse des tables et des murs, l'horrible mélange de craie et d'encre qui faisait pour moi d'une classe un lieu abominable. Et l'hiver, quand le poêle de fonte rougissait et répandait sa lourde puanteur, tous mes sens étaient offensés, et c'est à travers de cruels dégoûts que j'entrevoyais la beauté ou la gloire, Cassandre levant au ciel des yeux ardents ou le triomphe de Paul-Émile. Aussi m'a-t-il fallu refaire plus tard mes études comme j'ai pu et rapprendre seul ce qu'on m'avait mal appris. Je dois dire, à l'excuse de mes maîtres, que je n'étais pas bien doué pour recevoir l'instruction publique et commune. Je n'étais pas moins intelligent que mes condisciples, j'étais peut-être plus intelligent que quelques-uns d'entre eux, mais mon intelligence était d'un tout autre ordre. Je comprenais certaines choses avec une force et une profondeur singulières pour mon âge et d'autres choses qui passaient pour faciles ne pouvaient m'entrer dans l'esprit. Ces inégalités ne se compensaient pas. Enfin, j'ai toujours été doux, mais d'une douceur farouche, et dès l'enfance avide de solitude. La pensée d'une allée dans un bois, d'un ruisseau dans un pré me jetait sur mon banc, dans des transports de désirs, d'amour et de regrets qui allaient jusqu'au désespoir.

Peut-être serais-je tombé malade de chagrin dans cet affreux collège si un don, que j'ai gardé toute ma vie, ne m'avait sauvé, le don de voir le comique des choses. Mes professeurs Crottu, Triaire et Beaussier m'ont, par leurs ridicules et leurs vices, donné la comédie. Ils me furent des Molières sans le savoir ; ils m'ont sauvé de l'ennui mortel ; je leur en garde une profonde reconnaissance.

Le fonctionnement très particulier de ma mémoire me ren-

dait impropre aux études en commun. Au rebours de mes condisciples qui apprenaient vite et oubliaient aussi vite, je retenais lentement et gardais indéfiniment ce que j'avais retenu, en sorte que j'étais toujours savant trop tard. Somme toute, cette disposition m'a été salutaire, si elle m'a empêché de préparer ces examens, ces concours qui abîment le cerveau. Je lui devrais alors d'avoir gardé, à défaut d'autres qualités, la fraîcheur des idées. Assurément elle ne convenait point à un enseignement en masse qui s'adressait uniquement à la mémoire, à la mémoire machinale, et non à la mémoire esthétique, à cette divine Mnémosyne, qui enfante les Muses. Mais prenons garde; peut-être, quand je parle ainsi, traîne-t-il dans mon âme un reste de rancune contre Fontanet, dont la mémoire rapide comme les Victoires de César, triomphante, insolente, me remplissait d'admiration et d'envie.

Sur mes seize ans je passai, à la diable, un affreux petit examen nommé baccalauréat, bien fait pour avilir en même temps les candidats et les examinateurs. Il y avait alors un baccalauréat ès sciences et un baccalauréat ès lettres. Celui que je subis était de la seconde sorte, pire que la première, car on conçoit qu'on demande à un pauvre garçon ce que c'est qu'une machine pneumatique, et ce qu'il sait du carré de l'hypoténuse, mais interroger des jeunes hommes sur leur commerce avec les Muses héliconiennes, c'est une odieuse profanation. Il nous fallait deux jours pour montrer nos connaissances. Le premier jour nous en faisions la preuve écrite. Le second jour la preuve orale.

Le matin de ce second jour, ma chère maman me donna une pièce de cent sous pour déjeuner place de la Sorbonne et me trouver tout de suite à même de répondre à l'appel. Ayant alors l'âme romantique, je gardai la pièce de cent sous, achetai un petit pain de gruau et l'allai manger sur les tours de Notre-Dame. Là, je régnai sur Paris. La Seine coulait entre les toits, les dômes et les clochers, et on la voyait dans le lointain bleuâtre perdre son filet d'argent entre les verts coteaux. J'avais sous mes pieds quinze cents ans de gloire, de vertus, de crimes et de misères, ample sujet de méditation pour mon esprit encore informe et malhabile. Je ne sais à quoi je songeai, mais quand j'arrivai dans la vieille Sorbonne mon tour était

passé. De mémoire d'appariteur, rien de pareil ne s'était vu encore. Je m'accusai. On ne me crut pas. La vérité parut invraisemblable et l'on m'inscrivit en queue de liste. Les examinateurs étaient fatigués et maussades. A cela près tout se passa bien. On me demanda de prouver l'existence de Dieu ; je le fis aussitôt. Un examinateur, fort savant homme, nommé Hase, montra plus d'esprit que ses collègues. Renversé sur sa chaise, les jambes croisées, et caressant son magnifique mollet, il me demanda si le Rhône ne se jetait pas dans le lac Ontario. Je n'osai lui dire non de peur d'être incivil et gardai le silence, sur quoi il me reprocha de manquer d'idées en matière de géographie générale.

Je secouai la poussière de mes souliers sur le seuil de la vieille Sorbonne et rompis pour jamais toute relation avec *l'alma mater.*

(*A suivre.*)

ANATOLE FRANCE

LES SOLDATS ALLEMANDS

EN CAMPAGNE

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE [1]

II

Nous avons suivi les soldats allemands dans leur marche à travers les territoires dévastés de Belgique, de France et de Pologne. Ce n'était là encore que le prologue de la guerre. Il nous faut voir maintenant comment les soldats se comportent au feu et quelles réflexions éveille chez eux la bataille.

Malgré les succès des premières semaines — alors qu'en Allemagne l'enthousiasme de la population civile ne connaît plus de limites — l'armée a tout de suite l'impression que la lutte va être dure. On a une tendance à croire chez nous que, pendant la campagne du mois d'août, nos troupes n'ont pas été à même de montrer leurs qualités, et que certains services, comme celui de l'aviation, ont été pendant longtemps en état d'infériorité. Que cette opinion soit très exagérée, les lettres allemandes sont là pour le montrer. En voici deux, écrites par des officiers de réserve, qui sont significatives à cet égard.

Le capitaine Stoppelhaar, membre de la corporation universitaire *Obotritia*, a fait la campagne des Vosges :

Les fatigues des ascensions ont été énormes pour les réservistes habitués aux pays plats, — écrit-il, — pensez qu'il fallait souvent

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre 1915.

prendre des hauteurs de plus de mille mètres. A première vue l'ordre était simple : nettoyer les Vosges de quelques paquets d'ennemis. Mais nous avions affaire à de vraies troupes d'élite (les chasseurs alpins), cinq ou six mille hommes parfaitement équipés, extrêmement tenaces et résistants, conduits par un chef de premier ordre (général Pau, perdu un bras en 1870). C'étaient de solides gaillards de vingt-deux à vingt-trois ans, des hommes de la région de Grenoble, qui étaient comme chez eux dans ce pays de montagnes. Ils trouvaient un précieux appui dans leur artillerie de montagne, traînée par des mulets. On recevait des boulets sans savoir d'où ils venaient et sans pouvoir répondre. Les Français étaient de première force dans l'art de choisir leurs positions et de les dissimuler. Ce jeu de cache-cache leur était facilité par les buissons qui couvrent entièrement certaines hauteurs et dépassent souvent la taille de l'homme. Les chasseurs alpins ne portent pas de képis et de pantalons rouges, mais des vestes et des pantalons bleu foncé, des jambières en étoffe et des casquettes plates et molles de couleur sombre. A l'aide de crochets de fer, ils grimpaient dans les arbres avec une agilité de singe. Nous avons fait de grandes pertes, spécialement aux combats du Donon, de la vallée de la Bruche, à Sainte-Marie-aux-Mines et aux cols [1].

Le lieutenant d'artillerie, docteur Gerhard Anders, membre de la corporation *Teutonia* de Fribourg, nous renseigne sur le rôle des avions français [2] :

... Nous bombardions une batterie ennemie, découverte par nos avions à une distance d'environ six kilomètres. Les aviateurs nous dirigeaient en lançant des fusées. Cela claquait ferme. Notre tir fut vite réglé et nous envoyâmes quelques salves au bon endroit. Soudain voilà que les officiers aviateurs restés à notre poste d'observation s'écrient : « La Bête de l'Apocalypse ! La charogne ! » Et, en effet, on voyait venir un avion français d'un aspect fort effrayant, orné à l'avant d'un nez de vautour. Il venait rapidement sur nous. Quelques minutes d'angoisse pour nos camarades, car cette Bête était armée d'une mitrailleuse. Je lâchai vite encore une bordée pour faire retourner nos aviateurs et leur faire voir le danger. L'avion allemand se retourne effectivement et, à notre joie, s'élève pour survoler le vilain ennemi. En même temps il trouve encore le temps de nous envoyer quatre fusées. Il observe paisiblement nos coups, et l'on croyait qu'il allait adresser un message d'adieu au Français, lequel faisait déjà mine de s'élancer sur lui. Les signes nous étaient favorables et nous étions de nouveau tout à la joie. Mais notre aviateur ne tarda pas à descendre à toute vitesse. L'aigle ennemi régnait en maître sur le champ de bataille. Notre artil-

1. Lettre publiée dans les *Burschenschaftliche Blätter*, Berlin, 15 décembre 1914.
2. *Ibidem.*

lerie ne pouvait pas l'atteindre et le feu de l'infanterie était sans effet sur son corps cuirassé. J'espère que nous recevrons bientôt des pièces de défense plus efficaces... Aujourd'hui nous avons recommencé à tirer, mais à peine notre aviateur était-il en vue que voici la Bête de l'Apocalypse qui réapparaît. Elle est suivie d'une seconde ; et, d'après le rapport de notre aviateur, il y a même eu jusqu'à quatre de ces vilaines bêtes dans l'air à la fois. C'est un signe que notre tir était efficace. Mais il n'en est pas moins vexant d'assister impuissants au vol de ces oiseaux de proie qui viennent ainsi troubler la fête.

Nous ne reviendrons pas sur la bataille de la Marne dont tant de relations ont été publiées. Notons seulement que plus la campagne s'avance, plus augmente la terreur qu'inspire notre artillerie :

Le feu de l'artillerie ennemie devient chaque jour plus précis, — dit le docteur Paul Kaufmann [1].

C'était une musique effroyable, — écrit [2] un ouvrier gazier de Westphalie qui combat près de Nancy, — et jamais je n'ai eu pour l'artillerie autant de respect que maintenant. Nos fantassins sont absolument sans défense en face d'une pareille arme.

L'artillerie ennemie tire parfaitement et nous a causé des pertes considérables, — écrit de Chauvigny l'instituteur Otto Bieling [3].

Mais bientôt la guerre de tranchées commence, et, avec elle, les stations dans la boue, les assauts meurtriers sous la pluie et sous le feu des mitrailleuses.

Je suis maintenant au sud-ouest de Thiaucourt, — écrit Ranneforth, de la corporation universitaire *Germania* [4]. — Devant nous un sinistre tas de décombres, qui fut jadis Limey, et Lironville, également détruite. Les premiers jours passés dans notre nouvelle position ont été terribles. Dans les tranchées l'eau, ou plus exactement la soupe de boue, s'élevait jusqu'à trente centimètres, parfois cinquante, — si bien que le bouillon nous entrait dans les bottes. La pluie traversait les abris de fortune que l'on avait installés. La paille à l'intérieur était du fumier mouillé, sale, boueux, comme je n'en voudrais pas pour mon cheval. Ajoutez que nous étions morts de fatigue et trempés jusqu'aux

1. Lettre publiée dans *Der Evangelist*, Brême, 26 décembre 1914.

2. Lettre publiée dans la *Tabakarbeiter-Zeitung*, Düsseldorf, 8 janvier 1915.

3. Lettre d'Otto Bieling, adjudant au 72e régiment d'infanterie de réserve, publiée dans *Aus der Heimat, Evangelisches Gemeindeblatt für Kayna*, octobre-novembre 1914.

4. Lettre publiée dans les *Burschenschaftliche Blätter*, Berlin, 15 janvier 1915.

os. Nous ne pouvions pas nous déshabiller, car nos bagages étaient à Thiaucourt.

Quand vous lisez à la maison les récits des journaux, — écrit à son père le jeune Burkhardt de Brême [1], — vous ne soupçonnez pas la centième partie des terribles réalités de la guerre. Il faut en vérité se battre pour chaque pouce de terrain. A peine l'un de nous laisse-t-il apercevoir sa tête que les Français et les Anglais tirent comme des enragés.

Mon cher vieux, — écrit un ouvrier [2], — l'endroit où nous sommes s'appelle Soupir. J'ignore de quel malheur passé ce nom tire son origine. Mais ce que je sais, c'est que les derniers événements le justifient entièrement. C'était du 1er au 3 novembre, lors de l'assaut contre Vailly sur l'Aisne. A cette époque tous les habitants étaient encore dans le village, et les maisons étaient intactes. Maintenant Vailly n'est plus qu'un tas de décombres fumants. Les magnifiques monuments et les sculptures du parc ont été détruits par les obus, et, à leur place, ce ne sont partout que des tombes, qui témoignent de la résistance acharnée de l'ennemi. Le village laissera à notre compagnie des souvenirs particulièrement pénibles, car des deux cent trente hommes qui prirent part à l'assaut, soixante-dix seulement revinrent sans blessures. Tous les officiers et adjudants tombèrent, et ce qui restait de la compagnie était commandé par un sous-officier. Maintenant nous sommes depuis deux mois terrés dans le village et notre nombre s'est encore réduit. Notre commandant, lui aussi, se repose maintenant de toutes ses fatigues.

A mesure qu'augmentent les privations et les souffrances, la rage de l'impuissance et la colère méchante montent dans le cœur du combattant allemand :

En dehors du terrible feu de l'artillerie, — écrit un secrétaire de syndicat [3], — ce qui caractérise surtout cette campagne, c'est le combat de nuit, livré dans la boue, l'eau et les débris de maisons. Les blessés tombent dans la vase et les cris qu'ils poussent pour appeler au secours sont affreux. Notre personnel sanitaire fait ce qu'il peut. Mais, dans l'obscurité, il faut du temps pour les trouver tous. Et quel terrible spectacle quand les blessés, après l'assaut, arrivent à se traîner jusqu'au pont à quatre pattes et que ce pont est détruit par les obus. Les braves sapeurs sont prêts à le rétablir, même sous le feu des

1. Lettre publiée dans *Der Evangelist*, Brême, 5 décembre 1914.

2. Membre du syndicat des ouvriers du bâtiment. Lettre publiée par *Der Grundstein*, Berlin, 20 février 1915.

3. Lettre publiée par la *Norddeutsche Arbeiter-Zeitung*, München-Gladbach, 23 janvier 1915.

canons. Mais, pendant ce temps, les vilaines machines font des vides cruels dans les rangs de ceux qui attendent pour passer, et beaucoup se noient dans l'Yser en poussant des cris sauvages. C'est cela qui rend les combats si épouvantables dans cette région. C'est cela qui met nos nerfs à si rude épreuve. Mais c'est cela, aussi, qui entretient dans nos cœurs une colère et une résolution si farouches ! Malheur à toi, Angleterre, quand les hommes de l'Yser marcheront sur toi et battront ton armée ! Une haine sans égale les animera, et une colère si violente, que chacun exposera volontiers sa vie pour t'anéantir. Alors ce sera œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang ! Nous saurons bien tenir ici et vaincre au moment voulu. Dieu veuille que ce soit bientôt ! Qu'il punisse l'Angleterre !

Nous n'avons rien à envier à notre alliée, car nous ne sommes pas traités avec plus d'indulgence. Rudolf Villinger, employé de la maison de cafés Franck et fils, écrit le 21 décembre[1] :

Dès le lendemain de mon arrivée, le 20 août, je fus déjà sérieusement refroidi par les arrosages de plomb dont les Français n'ont pas cessé de nous gratifier. Toute la haine des Allemands réservée pour l'Angleterre, c'est fort bien en théorie. Mais depuis que, voilà bientôt quatre mois, le plomb français m'oblige à vivre entre mon lit et mon sofa, il s'est amassé en moi un tel *furor teutonicus* que je ne regarde plus si j'ai affaire à un Français ou à un Anglais. J'espère taper également dur sur l'un et sur l'autre, quand je pourrai sortir d'ici.

La politique de Paul Rohrbach, d'après laquelle nous devrions nous unir aux Français contre les Anglais, me paraît bien faire fiasco. Le Français ne peut jamais être notre ami. Son anéantissement doit être pour nous un but aussi impérieux que l'anéantissement de l'Angleterre. Sans doute le Français est poli et souple comme tous les Méridionaux et tous les Latins ; mais, dès qu'il a la puissance, il devient le représentant le plus cruel de la race humaine.

La colère vient de l'impatience causée par l'insuccès. L'armée allemande constate qu'elle n'avance pas, elle voit qu'il est matériellement impossible d'avancer, et elle se demande avec inquiétude comment cette situation pourra prendre fin.

Nous restons cachés dans nos tranchées, — écrit un ouvrier[2], — attendant que les Français nous attaquent, et les Français suivent la même tactique. Une attaque contre des positions aussi fortes serait à peine possible. Aussi ne savons-nous trop comment nous pourrons sortir de là.

1. Lettre publiée dans les *Mitteilungen von Ihrer Firma und Ihren Kollegen*, Franck und Söhne, Berlin, 2 janvier 1915.

2. Lettre publiée dans la *Volksstimme*, Chemnitz, 17 décembre 1914.

Notre position actuelle à B..., — écrit [1] le 4 décembre un employé de la maison Franck, — est une position de défense ; elle est des plus épineuses, car nous nous sommes avancés jusqu'à quelques mètres de l'ennemi, et nous nous regardons, lui et nous, comme des chiens affamés. Nous avons pour mission d'empêcher à tout prix une percée. Les obus ennemis nous infligent presque chaque jour des pertes considérables.

Karl Klussmann écrit le 2 décembre [2] :

Il n'y a rien de nouveau ici. De part et d'autre on continue à s'observer, en tiraillant de temps en temps sans résultat, ou en s'envoyant quelques shrapnells. Pendant ce temps on creuse des deux côtés de solides retranchements et on fortifie les anciennes tranchées. Songe-t-on réellement à tenter une attaque sérieuse, ici, au nord de V...? Cela me paraît assez douteux. Les Français, après s'être armés pendant trois mois, ne se laisseraient pas déloger facilement. Bah ! qui vivra verra !

Décidément rien ne se passe comme on l'avait annoncé. Les Français ne sont pas les lâches que l'on avait dit :

Il faut rendre cette justice à ces gaillards : ils sont intelligents et braves, — dit le soldat Postel [3].

Les Anglais sont également des adversaires redoutables :

Sachons rendre justice aux troupes de French, — dit un soldat [4]. — Elles combattent avec une bravoure sans exemple, et le soldat allemand seul est leur égal. Ce sont, il est vrai, les meilleures troupes de l'Angleterre qui sont ici. Elles se glorifient de compter dans leurs rangs d'excellents tireurs et de ne jamais reculer. D'où l'âpreté de la lutte.

Et les Russes ont une armée superbe. Un garçon de café de Hanovre écrit [5] à un collègue :

Maintenant, mon cher Schorse, il est une chose que je veux te faire entrer dans la tête. Si jamais tu rencontres encore un de ces bar-

1. *Mitteilungen von Ihrer Firma und Ihren Kollegen*, Berlin, 19 décembre 1914.

2. *Ibidem.*

3. Lettre publiée dans la *Kriegs-Chronik der Turnerverbindung Agilolfia*, Munich, février 1915.

4. Lettre publiée dans l'*Evangelisches Gemeindeblatt für den Kirchenkreis Schkeuditz*, janvier 1915.

5. Lettre publiée dans *Der Gastwirtsgehilfe*, Hambourg, 4 février 1915.

bouilleurs de papier, qui te raconte des balivernes, comme quoi les Russes sont une bande de va-nu-pieds, sans armes, aux chaussures déchirées, mal équipés, alors applique au gaillard un bâillon dont il se souvienne longtemps. J'ai vu ici des masses de prisonniers, des provenances les plus diverses : des Sibériens et d'autres ; leur équipement était parfait, et plusieurs fois nos fantassins ont échangé leurs chaussures contre celles des Russes...

Et puis, avec ces diables de Russes, on n'en a jamais fini :

Ce n'est pas aussi facile qu'on pense, — écrit le portier Sch. à un collègue [1], — une guerre comme celle-là, où l'on a l'ennemi de tous les côtés. Quand on croit que l'on a battu les Russes à un bout, aussitôt ces diables-là apparaissent à l'autre bout avec des forces supérieures.

De nombreuses troupes allemandes sont envoyées dans les Carpathes et là commence, avant même qu'on livre bataille, la campagne la plus pénible de la guerre :

Nous avons faim, soif, les cantonnements sont mauvais, pires qu'en pays ennemis ! Et il nous faut traiter en amis cette engeance bohémienne [2] !

Et alors peu à peu la tristesse et la mauvaise humeur se répandent :

Ah, mes chers amis [3], — dit l'un d'eux (7 décembre), — je voudrais que vous nous voyiez ici, je crois que vos yeux se mouilleraient. Quand on voit nos soldats sortir de leurs tranchées, on se demande en vérité si ce sont bien des hommes.

Ici, — écrit [4] l'ouvrier Wehrmann (5 décembre), — les fatigues physiques et les privations sont grandes ; mais les douleurs morales sont plus grandes encore. On pense aux siens restés à la maison, on pense à tous les malheurs dont cette guerre a affligé les hommes. Ici, outre des ouvriers, il y a des ingénieurs, des employés, des instituteurs, des commerçants, les opinions les plus diverses sont représentées, et tous souhaitent la fin de la guerre.

1. Lettre publiée dans la *Deutsche Portier-Zeitung*, Berlin, mars 1915.

2. Lettre d'un soldat à son ancien maître, l'instituteur d'Allendorf, publiée par le *Vilser Inspektions-Bote*, mars 1915.

3. Lettre d'un membre du syndicat des ouvriers des transports, publiée par le *Courier*, Berlin, 17 janvier 1915.

4. Lettre publiée dans *Die Genossenschaft*, Cologne, 1er janvier 1915.

Plus résigné, mais non moins déprimé, est le portier Erich Tollkühn (littéralement : *le follement audacieux*) qui écrit tristement à son collègue Hampel [1] :

La guerre est sans conteste le plus grand de tous les maux, et il faut la condamner de toutes ses forces. C'est fort beau l'enthousiasme de ceux qui sont à la maison, assis près de leur poêle bien chaud, ou peut-être — qui sait? — devant leur pot de bière. Mais quand la terrible souffrance apparaît à l'homme sous son vrai visage, il y a de quoi désespérer.

Et voici une lettre d'un ouvrier peintre qui est bien intéressante, encore que, sur certains points, elle n'exprime sans doute que l'opinion d'une minorité [2] :

Ici on grogne contre tout le monde : contre les camarades, contre les supérieurs, contre les gouvernements, contre les Français, les Anglais, les Russes et tous les peuples de la terre. On discute les questions économiques et politiques et d'autres grands problèmes. Et surtout on grogne contre la guerre. Je ne sais pas... ou plutôt je sais. Tu n'as constaté au début de la guerre aucun enthousiasme ; moi non plus. Car les manifestations tapageuses arrangées par quelques personnes ne peuvent pas être prises pour de l'enthousiasme. Et ici non plus il n'y a aucun signe d'enthousiasme. Chacun fait son devoir en silence, — lorsqu'il le fait. Les anecdotes des journaux nous font sourire (les jours où nous n'en rions pas tout haut) quand nous les comparons avec la réalité. Néanmoins il ne faut pas croire que nous soyons tous des lâches. La plupart savent parfaitement de quoi il retourne. Si l'Allemagne perdait la guerre — ce qui me paraît impossible — je crois que la main de la Russie s'appesantirait si lourdement sur l'Allemagne que nous sentirions le knout plus encore que par le passé. C'est la raison qui a déterminé l'attitude de notre parti au Reichstag. Ce qu'il adviendra, d'autre part, et quelles seront en Allemagne les conséquences politiques d'une victoire allemande, cela nous le saurons plus tard. Je ne crois pas à la persistance de cette sympathie pour les ouvriers que manifestent nos gouvernements. Mais je me dis : « Mieux vaut toujours être victorieux; ensuite nous saurons bien faire valoir nos droits. »

Personne, sans doute, ne s'était attendu à une campagne aussi longue. Moi non plus je n'aurais jamais cru qu'avec les armements modernes une guerre pût tant se prolonger. Mais je ne veux pas te faire une leçon d'art militaire. Tu en trouveras dans les journaux.

1. Lettre publiée dans la *Deutsche Portier-Zeitung*, Berlin, 15 décembre 1914.

2. Lettre publiée dans le *Vereins Anzeiger, Organ des Verbandes der Maler, Lakierer*, etc., Hambourg, 23 janvier 1915.

Comme je te l'ai déjà écrit, nous sommes devant R...; trois jours dans les tranchées, trois jours au cantonnement. Ce qu'est la vie des tranchées, tu peux te le représenter, puisque tu en as fait l'expérience. Quelquefois nous pouvons nous reposer ; alors nous mangeons, tant qu'il y a à manger, nous fumons, nous lisons les journaux... Mais quand les Français nous envoient leurs saluts sous forme d'obus..., alors la scène change comme tu peux penser. Il faut être à tout instant préparé à une surprise. Et c'est cette incertitude, c'est la présence continuelle de la mort devant nos yeux, qui brise la plupart des hommes. Les Français, naturellement, tirent aussi bien que nous (bien que notre artillerie lourde soit supérieure à la leur). Souvent déjà nous avons eu l'occasion de constater l'habileté de leurs artilleurs. Maints obus ont déjà pénétré dans nos tranchées.

Il y a déjà huit longues semaines que nous sommes ici. Nous ne tarderons sans doute plus beaucoup à attaquer. Dès que nos ailes auront avancé un peu plus — et, d'après les journaux, elles font chaque jour quelques progrès — notre heure viendra aussi. L'attaque entraîne avec elle de lourdes pertes, c'est certain. Peut-être serai-je de ceux qui y laisseront leur vie.

Nous devons maintenant nous rassembler. Ce soir nous retournons dans les tranchées. Adieu et bonjour à tous les amis. Bien cordialement. — A. K.

Les soldats, on le voit, ne se font pas faute de se plaindre Tous, même, ne s'en tiennent pas aux paroles. Malgré la sévérité de la discipline, il en est qui passent à l'acte, envoient promener tous leurs devoirs, et, pris de panique, ne songent plus qu'à se mettre à l'abri.

Nous avons ici de curieux types de volontaires d'un an, — écrit un ouvrier chapelier [1]. — La moitié d'entre eux sont déjà tombés malades la première fois qu'ils ont dû se rendre dans les positions de combat, et ils se sont dépêchés de se faire porter malades pour être rapatriés comme inaptes à faire campagne. Quant aux autres, parmi lesquels se trouve un chanteur d'opéra, ils courent comme des possédés dès qu'on aperçoit les éclairs ou qu'on entend le bruit du canon. Si nous en faisions tous autant, l'État Allemand serait bien compromis !

Chez ceux qui résistent cependant, et qui sont soumis chaque jour à des épreuves plus pénibles, un sentiment va grandissant : l'indignation contre cette population inconsciente des villes allemandes, qui se refuse à comprendre la gravité

1. Lettre publiée par le *Korrespondent für die Arbeiter und Arbeiterinnen der Hut- und Filzwaren-Industrie*, Altenburg, 25 mars 1915.

de la situation, qui passe ses journées à s'amuser, et qui trouve encore moyen de récriminer sous prétexte que le dénouement se fait attendre et qu'elle est gênée dans ses habitudes.

Nous sommes indignés, — écrivent les soldats [1], — de la légèreté montrée par la population de chez nous, qui s'amuse au cinéma et dans les petits théâtres pendant que nous versons notre sang.

Je viens de lire, — dit un sous-officier d'artillerie [2], — les règlements restreignant la vente du pain. Je vois que, bien que la guerre se déroule hors de chez nous, Dieu s'arrange tout de même pour châtier le peuple allemand. Qu'il en soit remercié !

Un autre soldat écrit des tranchées du Nord de la France [3] :

On est très monté ici contre une certaine classe de gens de chez nous, piliers de cafés et politiciens de tramways, qui se plaignent parce qu'ils n'ont pas leur petit pain du matin, qui trouvent que les opérations marchent trop lentement, et qui, même, réclament bruyamment le droit de danser et de s'amuser. Nous voudrions voir ces gens-là ici ! Ils ne sont pas dignes que nous nous battions pour eux !

*
* *

Telles sont les réflexions auxquelles, durant les mois d'hiver, les combattants allemands se livrent dans leurs tranchées, Quelles indications, quelles conséquences en pouvons-nous tirer?

Des nombreux signes d'impatience et de mécontentement que manifestent nos ennemis, avons-nous le droit de conclure que leur armée soit à la veille de fléchir?

La force de résistance de cette armée diminue sans aucun doute ; mais sa confiance dans le succès est plus lente à s'ébranler. C'est un fait curieux, mais indéniable : malgré les désillusions, malgré les échecs, malgré la lassitude, les

1. D'après le *Monatlicher Anzeiger*, organe d'une association chrétienne de jeunes gens, Nuremberg, mars 1915.

2. *Ibidem.*

3. Lettre publiée dans la *Pauliner-Zeitung*, organe de l'association des « Pauliner », mars 1915.

soldats allemands, après huit mois de guerre [1], continuent à dire et à croire qu'ils seront nécessairement victorieux. Dans les lettres qu'ils écrivent, ils dépeignent leur situation sous les couleurs les plus sombres et ils concluent aussitôt, sans transition : « Bah ! La guerre sera vite finie et nous pourrons bientôt aller retrouver nos familles et reprendre notre vie paisible. »

Ne nous laissons pas émouvoir par cette sécurité, car l'Allemand a une manière à lui de raisonner. Tous ses jugements sont formés *a priori* et avec une partie de son cerveau où ne pénètrent pas les impressions du dehors : ils ne peuvent pas être modifiés : notre victoire seule les renversera. D'ailleurs les conclusions optimistes des soldats allemands ne sont nullement l'effet de réflexions personnelles.

Les arguments leur sont apportés, tout mâchés, par d'innombrables journaux et bulletins de l'intérieur, ceux-là mêmes que nous avons utilisés au cours de cette étude.

A côté des lettres du front, en effet, il s'imprime en Allemagne une seconde catégorie de *Feldpostbriefe*, ayant pour but de stimuler l'ardeur des combattants, qui mériteraient bien une étude spéciale. Ce sont des lettres ouvertes adressées par les pasteurs à leurs ouailles, par les patrons à leurs ouvriers, par les sociétés à leurs membres. En même temps que ces lettres, l'armée reçoit les sermons de guerre (*Feldpredigten*) qui se chiffrent par milliers, puis les circulaires et brochures de toutes sortes envoyées à diverses catégories de soldats, principalement aux membres des syndicats. Quel effet produit sur le combattant toute cette littérature d'apparence rébarbative? L'effet est certain, car nous retrouvons dans les lettres du front nombre de formules clichées et de déductions convenues qui n'ont pu être puisées que là. Mais nous ne saurions entrer ici dans le détail de cette propagande politico-religieuse. Il nous suffira d'observer qu'elle paralyse rapidement ce qui pouvait rester au soldat de sa liberté de jugement.

La croyance en la supériorité de sa race a pris chez l'Alle-

1. Les lettres que nous avons citées remontent à plusieurs mois déjà ; les remarques que nous faisons s'appliquent donc à la fin de l'hiver.

mand la valeur d'un axiome. Il ne peut pas imaginer que nous la contestions. Que le bon droit, d'ailleurs, toutes les vertus, et la faveur divine soient de son côté, il n'en doute pas un seul instant. Et dans ses appréciations à l'égard des alliés il fait preuve de l'aveuglement et de la crédulité la plus invraisemblable. N'a-t-on pas réussi à lui persuader que Français et Anglais sont à la veille d'en venir aux coups et que notre population regarde les soldats allemands comme des libérateurs qui viennent les affranchir du joug britannique?

Hier ennemis
Aujourd'hui amis,
Demain unis
Contre l'Angleterre.

Voilà ce que, d'après les relations des journaux, nos paysans chanteraient aux Allemands dans tout le Nord de la France. Des aviateurs français se chargeraient même de répandre cette chanson en en faisant pleuvoir des exemplaires sur les territoires envahis. C'est avec des histoires de ce genre[1] que l'on entretient la confiance.

Parmi les idées toutes faites du soldat allemand, il en est une — bien connue d'ailleurs — que nous ne devons pas perdre de vue, et dont il nous appartient de faire notre profit. C'est cette idée, que le Français, étant dépourvu de constance et de persévérance, ne peut pas manquer de se lasser le premier : d'où il résulte que l'Allemagne sera fatalement, automatiquement, victorieuse :

Qui peut dire combien de temps la guerre durera encore? — écrit un employé communal saxon[2]... — L'artillerie des Français est excellente. Et leur connaissance du terrain les aide beaucoup. Cependant nous finirons bien par en avoir raison grâce à notre ténacité, — quels que soient les renforts qu'ils aillent encore chercher.

1. La presse provinciale abonde en récits fantaisistes où l'on retrouve la même inspiration. Elle se plaît, par exemple, à raconter que les prisonniers français sont remplis d'admiration pour la personne du Kaiser. A sa vue, ils sont saisis de respect et s'écrient : « Oh! c'est l'Empereur! Un homme excellent! Un grand général! » (*Evangelisches Gemeindeblatt für Erfurt*, 15 février 1915.)

2. Lettre publiée par la *Sächsische Gemeindebeamten-Zeitung*, Leipzig, 15 décembre 1914.

Je ne crois pas que le Français tienne encore longtemps. Il est essentiellement lâche... — dit un autre soldat, le 6 septembre [1].

Cette guerre est une guerre de nerfs — déclare un article intitulé *Tenir* (*Durchhalten*), qui a fait le tour de la presse syndicaliste : ceux-là triompheront qui auront les nerfs les plus solides.

Si grande est notre incapacité à persévérer que — comble de l'ironie — ce sont finalement les Allemands qui en souffriront :

Les Français se sont maintenant retranchés aussi solidement que nous, — écrit, le 24 octobre, Georg Oertel, employé de commerce [2], — et il faudra lutter chaudement si l'on veut les déloger. Malheureusement les Français manquent toujours de persévérance, et, dès que cela commence à sentir le brûlé, ils se dépêchent de se retirer. C'est pour cela que nous n'avons pas encore pu livrer de combat décisif.

L'Allemand croit donc qu'il triomphera et il le croit d'autant plus que la victoire lui apparaît comme une absolue nécessité [3]. Il est convaincu que les alliés ont attaqué et voulu détruire l'Allemagne. Il sait par expérience (car il juge les autres d'après lui-même) ce qu'ont à souffrir les pays envahis, et l'idée que l'Allemagne puisse être soumise à pareille épreuve lui paraît tout à fait inacceptable.

Comme c'est beau ici, dans notre chère patrie allemande, — écrit un soldat [4] qui rentre au pays. — Partout règne la paix. Quel contraste avec les territoires dévastés de la France !

Je veux bien, — écrit [5] un paroissien de Technitz, — que la discipline soit grande dans l'armée allemande. Les circonstances ont pourtant pour conséquence inévitable que des territoires entiers sont — quant aux moissons, troupeaux, affaires, habitations — entièrement anéantis. Nous ne saurions trop remercier notre Dieu bien-aimé de ce que jusqu'ici la guerre ne s'est pas déroulée dans notre patrie, mais le plus souvent sur le territoire ennemi.

1. Lettre publiée dans *Der B. K.-Bote* (Bibel-Kränzchen Bote). Francfort février 1915.

2. Lettre publiée dans les *Verbandsblätter*, Leipzig, janvier 1915.

3. « *Deutschland wird siegen, weil es siegen muss.* » (*Zeitschrift für die Deutschen mittleren Beamten*, Berlin, 1er mars 1915.)

4. Lettre publiée dans le *Vilser Inspektions-Bote*, décembre 1914.

5. Lettre publiée dans *Gott im Kriege*, Technitz, Noël 1914.

Et le garçon de café Karl Klix déclare [1] :

Nous aurons soin de faire en sorte qu'aucun ennemi ne franchisse plus les frontières de notre pays. Ah ! que ne verrions-nous pas s'ils avaient réussi à pénétrer plus avant ! Un simple regard jeté sur la Prusse Orientale (*Suite de la phrase supprimée par la censure allemande.*)

Donc ne vous plaignez pas. Il faut nous réjouir que cette guerre effroyable ne se livre pas dans notre pays. Ici il n'y a plus rien à acheter, ni à se faire donner (*La suite supprimée par la censure allemande.*)

***

C'est ainsi que les Allemands raisonnent, du haut en bas de l'échelle sociale, et qu'ils prennent chaque jour davantage le goût de la conquête. Certainement il y a des exceptions : mais, jusqu'ici, ces exceptions paraissent avoir un caractère individuel ; il n'y a pas d'indication générale à en tirer.

Mais les socialistes, dira-t-on? Ne trouvera-t-on pas chez eux, si l'on cherche bien, des sentiments différents?

Nous avons cité plus haut quelques lettres de socialistes ; toutefois nous n'avons pas considéré ceux-ci isolément, en tant que constituant une classe distincte de l'armée. N'est-ce pas là une lacune de notre analyse? Certaines personnnes peuvent le penser, et il convient de prévenir leur objection.

Il sera, certes, fort intéressant d'étudier en détail la conduite du parti socialiste allemand pendant la guerre. Mais les éléments de cette étude se trouvent à l'intérieur de l'Allemagne plus que dans les camps militaires, et c'est pourquoi il ne nous appartenait pas de l'entreprendre ici. D'ailleurs, pour bien comprendre l'attitude des socialistes, il serait probablement nécessaire de remonter assez loin dans le passé et de corriger d'abord certaines idées préconçues qui s'étaient répandues à leur sujet. Et, surtout, il faudrait distinguer soigneusement entre les intellectuels, ou les théoriciens, et les véritables ouvriers.

Bornons-nous, pour le moment, à rapprocher les unes des autres les lettres de soldats syndiqués qui sont entre nos

1. Lettre publiée dans le *Gastwirtsgehilfe, Organ des Verbands der Gastwirtsgehilfen*, Berlin, 24 décembre 1914.

mains, et voyons si quelque impression d'ensemble se dégage de cette correspondance.

Que pensent les socialistes de la prolongation de la guerre? Ne commencent-ils pas à lire dans le jeu du parti militaire? Ne discerne-t-on pas déjà chez eux quelques tendances généreuses?

Si c'est là ce que nous pensons constater, notre attente risque fort d'être déçue. Par contre, les lettres des socialistes[1] arrivent à souhait pour achever de nous éclairer sur le caractère du soldat allemand. Elles vont mettre la dernière touche au portrait que nous nous sommes efforcés de tracer.

Charité bien ordonnée commence par soi-même. Le socialiste mobilisé a d'abord une préoccupation constante : obtenir du syndicat des avantages particuliers pour lui et sa famille. Il exige que les membres restés au foyer versent une cotisation supplémentaire à son profit. Le non mobilisé regimbe, car, dans bien des cas, il souffre du chômage et du renchérissement de la vie. Et voilà engagée une discussion des plus vives entre les anciens collègues, séparés par la guerre :

Je vois avec regret par votre rapport, — écrit un ouvrier[2], — que certains de nos collègues ne se comportent pas comme tels. Ces beaux messieurs devraient venir un peu à notre place. C'est ici qu'ils auraient vu d'abord la petite grève, et maintenant la grande grève générale. Et qui sait combien de temps encore Papa État nous infligera cette épreuve?

Dans tous les bulletins professionnels et syndicalistes nous trouvons les mêmes récriminations. Chez les concierges eux-mêmes, il règne une grande excitation :

Le rouge de la honte devrait leur monter au visage, — dit de ses collègues un portier mobilisé[3], — et ils ne sont pas dignes d'être membres de l'association des portiers allemands... S'il se trouvait de

1. Ici encore nous voulons parler de l'ensemble des lettres et non des exceptions, — car il y en a, et nous avons cité plus haut les plus curieuses ; mais ces lettres, d'inspiration indépendante, restent très peu nombreuses.

2. Lettre d'un membre du syndicat des ouvriers des transports, déjà citée plus haut (*Courier*, 17 janvier 1915).

3. Lettre d'Otto Henning, publiée par la *Deutsche Portier-Zeitung*, Berlin, 15 décembre 1914.

pareils lâches dans l'armée allemande, il n'y aurait bientôt plus d'Allemagne et plus d'association des portiers allemands. Il est heureux que les hommes de cette pâte soient une minorité. Sans doute il est plus facile et plus confortable de s'asseoir au coin du poêle et de pérorer, plutôt que de mettre comme nous la main à l'ouvrage ; mais ce sont des actes qu'il faut pour en finir, et non des paroles. C'est à vous, mes vrais et véritables collègues, c'est à vous que j'adresse mon appel. Ne vous lassez pas, ne vous fatiguez pas ; étouffez, empêchez les conflits et les désunions ; soutenez et faites prospérer l'association des portiers allemands, afin que, quand nous reviendrons sains et saufs du champ de bataille, nous n'ayons pas à rougir d'être membres de l'association des portiers allemands. Mais à ceux qui oublient leur devoir, et se montrent lâches envers l'association et les familles de leurs collègues mobilisés, je crie d'une voix tonnante : « Honte ! Nous n'oublierons jamais votre conduite scandaleuse ! Car agir et peiner, c'est toute la vie. »

Que ceux de nos collègues qui travaillent, — dit un avis imprimé en gros caractères dans un bulletin syndicaliste [1], — n'oublient pas de verser leurs cotisations, régulière et supplémentaire. *Après la guerre, ceux qui reviendront leur demanderont des comptes, et honte à celui qui ne pourra pas prouver qu'il a rempli son devoir et qu'il n'a pas été un lâche embusqué.*

Les non mobilisés ne se contentent pas de refuser leur assistance aux mobilisés. Mais, ce qui est plus grave, ils désertent en masse les organisations. Privés de leurs chefs — car les ouvriers les plus énergiques sont partis pour l'armée — les syndicats menacent de se désagréger. On s'en aperçoit et on s'en indigne dans les tranchées.

Je sais par expérience, — dit un syndiqué [2], — que ces messieurs nos collègues trouvent du temps, de l'argent et du goût pour tout ce qu'on voudra, sauf pour la chose principale, *le syndicat*. Or en ce moment, précisément, où nous ne pouvons pas, nous, coopérer, ceux qui sont restés à la maison devraient réfléchir et se dire : « Il faut que je soutienne mon syndicat, parce que des milliers de mes camarades sont à la guerre et se trouvent dans une situation plus difficile que moi ! *Il faut que j'empêche mon syndicat de périr !* »

Je n'aurais pas cru, — écrit un ouvrier libraire [3], — qu'il pût y avoir, dans ces temps d'épreuve, des lâches qui tournassent le dos au

1. Le *Courier*, organe des ouvriers des transports, Berlin, 17 janvier 1915.

2. Lettre publiée dans le *Courier*, 17 janvier 1915.

3. Lettre publiée par la *Buchlinder-Zeitung*, citée par le *Gastwirtsgehilfe*, Hambourg, 4 février 1915.

syndicat. Un regard jeté sur le journal de mes collègues de Leipzig m'a prouvé que je me trompais. Le compte rendu de notre syndicat pour le troisième trimestre achève de m'ouvrir les yeux. J'y vois que nous avons perdu environ 6 400 membres, alors que 2 900 seulement ont été appelés à l'armée. Il reste donc 3 500 défections inexpliquées. Comment cela est-il possible, sacrebleu ? Ces gens-là sont-ils tous des lâches qui se terrent derrière leurs poêles, pendant que leurs frères sur le front voient la mort dans les yeux et sauvent le pays allemand des horreurs de la guerre? Est-ce ainsi qu'ils pensent assurer la prospérité du syndicat? Est-ce là la reconnaissance dont ils font preuve envers ceux qui sont partis ?

De toutes les épreuves amenées par la guerre, celle-là est la plus rude pour le syndiqué. L'œuvre d'un quart de siècle se trouve menacée. Peut-être va-t-il falloir tout recommencer. D'ailleurs le socialiste ne se fait pas illusion sur les sentiments des sphères dirigeantes à son égard. La bienveillance actuelle n'aura pas de lendemain, et la lutte reprendra de plus belle une fois la paix signée.

Certains indices, — écrit l'ouvrier G. V. [1], — comme, par exemple, le retard apporté à la protection des sans-travail par la municipalité de Hambourg, montrent qu'il y a encore conflit d'intérêts entre les travailleurs et ceux qui possèdent. La grande épreuve nationale — qui a comblé tant de fossés — n'a pu tout de même éclairer sur les intérêts des travailleurs ceux qui croient être à eux seuls l'État et la Société. Aussi, après la guerre, sera-t-il plus que jamais nécessaire de faire effort pour bien organiser les syndicats.

Ainsi les perspectives ne sont pas brillantes, et les ouvriers ont hâte de rentrer chez eux pour recommencer au plus vite *l'agitation* socialiste. Est-ce à dire qu'ils condamnent la guerre, et qu'ils voudraient la faire cesser demain? Rien dans leur correspondance ne nous autorise à faire cette supposition.

Le syndiqué ne s'exprime pas tout à fait comme le général von Bernhardi, mais il n'est pas très loin de penser comme lui.

Remarquons en premier lieu que la population ouvrière, d'abord très éprouvée par la détresse économique de l'Allemagne, a fini par se ressaisir. Fort habilement, elle a su pro-

1. Lettre de G. V. publiée dans le *Vereins-Anzeiger, Organ des Verbandes der Maler Lackierer*, etc., Hambourg, 13 février 1915.

fiter des circonstances pour réclamer des augmentations de salaires.

Tandis qu'au mois de juin 1914, — écrit l'organe d'une association d'employés de commerce [1], — une famille de quatre personnes dépensait en moyenne pour sa subsistance 24 marks 73 par semaine, elle devait dépenser en août 26 marks 41, en novembre 27 marks 46, etc... Pour ces raisons nous croyons le moment venu de réclamer pour le personnel de toutes les maisons qui fonctionnent normalement une allocation de vie chère, ou, tout au moins, un relèvement du taux des salaires.

La guerre a causé un renchérissement général, — dit le journal des jardiniers [2]. — Les vivres principalement, mais aussi les vêtements et surtout les chaussures, ont atteint des prix très élevés, auxquels ils se maintiendront, ou même qu'ils dépasseront pendant la durée de la guerre. C'est donc un devoir de simple équité d'élever les salaires d'une manière correspondante. Le printemps est le meilleur moment pour obtenir des augmentations, et ce doit être d'autant plus facile cette année que la main-d'œuvre est plus rare.

Toutes les catégories de travailleurs ont fait des réclamations analogues. Or les journaux nous apprennent qu'un grand nombre ont obtenu satisfaction, et les intéressés espèrent bien que les avantages obtenus seront définitifs [3].

Voilà déjà aux yeux de l'ouvrier un bon côté de la guerre ; mais une raison plus profonde détermine son sentiment : l'ouvrier découvre, et, de plus en plus, il est persuadé que le socialisme a partie liée avec l'empire allemand.

Nous avons vu combien les horreurs de la guerre impressionnent péniblement le soldat allemand et lui font redouter d'être à son tour envahi. Ruiner les autres, passe encore ; mais être ruiné, jamais.

Il n'y a plus rien ici, ni vivres, ni argent, écrivent les soldats qui font campagne en France. Or l'argent, qui procure la bonne chère, ce paraît être pour les travailleurs d'Allemagne la fin suprême et unique de la vie. Les sentiments altruistes

1. *Der Handelstand*, Hambourg, 1er avril 1915.

2. *Allgemeine Gärtner-Zeitung*, Berlin, 10 avril 1915.

3. *Werbt Mitglieder ! Die Nachtarbeit darf nimmer wiederkommen !* affirme en gros caractères le journal des boulangers dans chacun de ses numéros : « Le travail de nuit ne doit jamais être rétabli. »

et généreux n'ont pas accès chez eux. Et ils font ce raisonnement très simple que, plus l'Allemagne sera puissante, plus chacun de ses enfants sera riche[1].

Les articles populaires sur les difficultés économiques de l'empire peuvent se résumer en deux lignes : « Il faut, pour le moment, nous serrer le ventre. Mais, après la guerre, comme on mangera bien! » L'Allemagne deviendra la première puissance économique du monde, et tous les Allemands en profiteront. C'est pourquoi ceux-là mêmes à qui la guerre répugne le plus se disent comme l'ouvrier peintre dont nous avons plus haut cité la lettre : « Il vaut toujours mieux être victorieux. »

Mais l'alliance entre le socialisme et le militarisme n'est pas seulement un mariage de raison. C'est un mariage d'inclination. Le travailleur, en effet, ne tarde pas à faire une surprenante constatation : c'est que le syndicat est la meilleure préparation à la vie des camps, comme la guerre est la meilleure école de socialisme.

Je n'ai fait aucun mystère de mes opinions, — écrit un ouvrier du bâtiment[2], — et, j'ai trouvé parmi les réservistes beaucoup de travailleurs organisés. De même parmi les volontaires. Beaucoup sont nos collègues, membres de longue date. Et je le dis carrément : *les ouvriers organisés sont les meilleurs soldats.*

Je pense que cette guerre, — écrit l'ouvrier peintre G. V.[3], — cette guerre, que l'Allemagne doit soutenir contre des ennemis supérieurs en nombre, est la meilleure preuve de ce que peut faire l'organisation des forces. Certainement il y a chez nos hommes de l'enthousiasme et du dévouement. Mais n'y en a-t-il pas aussi chez l'adversaire? Ce qui nous assure l'avantage, c'est certainement la supériorité de notre organisation, qui était notamment une organisation des forces. Chaque chose était à sa place et à la place préparée pour la recevoir. Les parties

1. « *C'est justement en tant que travailleurs,* — écrit le journal des ouvriers du bois — *que nous luttons de toutes nos forces pour la cause allemande.* Nous voulons améliorer la situation matérielle des travailleurs. Or, les ouvriers ne sont pas moins intéressés que les patrons à la prospérité et au développement de l'industrie. Bien que le combat se livre sur le champ de bataille, les conséquences s'en feront immédiatement sentir dans la vie économique. » (*Holzarbeiter-Zeitung*, Berlin, 13 février 1915.)

2. Lettre publiée par *Der Grundstein*, Hambourg, 2 janvier 1915.

3. Lettre de G. V., déjà citée plus haut.

n'avaient pas à se préoccuper les unes des autres ; mais elles se sont combinées dans le tout, et les efforts réunis forment un ensemble tout puissant. Il me semble que nous pouvons tirer de là une leçon pour notre syndicat.

L'organisation allemande, — écrit le bulletin des ouvriers des tabacs[1], — la discipline allemande, nous conduiront à la victoire sur le terrain économique comme sur le terrain militaire.

Ainsi, après la guerre, le socialisme se réorganisera en s'inspirant des méthodes militaires, et il deviendra plus fort que jamais. Et comme, d'autre part, le socialisme aura puissamment contribué au triomphe des armes allemandes, il s'arrangera de manière à recueillir une part — et une part royale — des fruits de la victoire :

Divers facteurs ont contribué à nous rendre forts, — écrit un journal d'employés de commerce [2], — mais, il ne faut pas se lasser de le répéter, le principal a été le *socialisme*. C'est pourquoi il est indiscutable que cette guerre doit accroître le prestige de la réforme sociale et en assurer la poursuite avec, désormais, le concours de tous.

*
* *

Tels sont les rêves d'avenir qui entretiennent l'ardeur du soldat ouvrier, et il n'est pas loin de dire, comme le frère W. Muller de l'église baptiste :

Il me semble que je n'ai pas encore rempli tout mon devoir sur le champ de bataille. J'aimerais bien entrer dans Verdun, et plus tard dans Paris avec une armée victorieuse. Comme Dieu voudra ! Dieu n'a que des pensées de paix [3] !

Orgueil doctrinaire, caporalisme, froids calculs d'intérêts, voilà décidément ce que nous retrouvons dans toutes les lettres allemandes. Pas plus chez le syndiqué que chez le plus

1. *Tabakarbeiter-Zeitung*, Düsseldorf, 9 avril 1915.

2. *Verbandsblätter*, Leipzig, mai 1915. Cf. *Der Grundstein*, Hambourg, 6 février 1915.

3. Lettre publiée par *Der Wahreitszeuge, Organ der deutschen Baptisten*, Cassel, 2 janvier 1915. — Les baptistes semblent avoir un goût particulier pour les parades : « Ce qui ne m'avait pas été donné pendant mon temps de service, — écrit l'un d'eux, — me fut accordé maintenant : *j'ai eu la joie de défiler au pas de parade devant Sa Majesté.* » (*Der Wahrheitszenge*, 3 avril 1915.)

belliqueux des soldats de Guillaume II, nous ne voyons poindre le sentiment que depuis le début de cette étude nous cherchons vainement à découvrir, le sentiment que les malheurs de la guerre devraient pourtant éveiller naturellement dans un cœur humain : la pitié, accompagnée de respect pour les souffrances d'autrui.

Et ici, nous touchons probablement à un des traits distinctifs du caractère germanique. Durci par son égoïsme et par sa raideur intellectuelle, l'Allemand a perdu la faculté de sortir de lui-même. Il est si enfoncé dans ses idées qu'il est hors d'état de comprendre celles des autres. Cette incapacité explique les étranges bévues psychologiques, les grossières erreurs de jugement que les combattants allemands n'ont pas cessé de commettre depuis dix mois, à l'étonnement de toutes les nations.

L'Allemand apprend que l'ancien et le nouveau monde rendent son pays responsable de la guerre, il constate que la violation de la neutralité belge a été universellement condamnée, et il conclut : « L'Angleterre a voulu envahir la Belgique, et la Belgique nous a déclaré la guerre. »

L'Allemand voit le monde indigné de la brutalité avec laquelle il a traité les provinces envahies, il s'entend à chaque pas qualifier de *barbare*, et il prononce : « Déjà nous sommes regardés ici, par les Belges comme les bienfaiteurs de l'humanité [1]. »

L'Allemand est témoin de l'admirable union des alliés, de leur collaboration intime, il signale lui-même dans ses lettres notre résistance inébranlable, la persévérance de notre offensive, et il se console en disant : « Les Anglais et les Français vont se prendre à la gorge, les Français sont trop lâches pour tenir. »

L'Allemand assiste au déchaînement des forces destructrices de la guerre, il les voit anéantir en quelques heures les fruits de longs siècles de civilisation, et il conclut : « La guerre est le chef-d'œuvre dont doivent s'inspirer les organisateurs de la société. »

1. *Wir gelten hier jetzt bei den Belgiern als die Wohltäter der Menschheit.* » (Lettre d'un paroissien de Vilsen, publiée par le *Vilser Inspections-Bote*, décembre 1914.)

Il serait facile d'allonger la liste de ces paradoxes ; mais l'heure est passée de nous en amuser et d'y relever des contradictions logiques. Nous n'avons plus aujourd'hui qu'un avertissement à en tirer : c'est que la tâche des alliés, si vigoureusement qu'elle soit menée, ne touche pas encore à sa fin ; et, même, elle ne peut atteindre complètement son but qu'à la condition de se prolonger suffisamment. Il faut du temps pour abattre les armées ennemies ; il en faut plus encore pour triompher du sophisme et de la présomption invétérée.

PIERRE BOUTROUX

YOUMA[1]

VIII

... Elle ne douta pas un instant de l'habileté de Gabriel à mettre son projet à exécution. Les risques d'une poursuite, d'une capture, ou d'une rafale survenant pendant la traversée, car on était dans la saison des ouragans, tout cela l'émut fort peu. Quel danger n'affronterait-elle pas pour Gabriel? A ses côtés, elle se sentirait partout en sécurité. Puis lentement l'exaltation de son esprit se calma. L'idée, absolument nouvelle, de se dérober à la volonté d'autrui et de conquérir par elle-même tout ce qu'elle désirait, cette idée, lorsqu'elle y réfléchit, refroidit la colère où l'avait jetée sa déception. Elle retrouva en même temps la pondération naturelle de son caractère. Alors elle eut peur : elle eut peur de quelque chose qui grondait en elle-même, et qu'elle savait être mal. Dès le premier instant la proposition de Gabriel avait vaguement troublé sa conscience et effrayé son sens moral, avant même qu'elle eût eu le temps de peser les conséquences qui résulteraient pour elle de l'abandon de ses amis, de la fuite loin de son lieu de naissance, du manquement à tous ses devoirs, qui la déclasseraient pour toujours et lui feraient perdre l'estime de tous ceux qui avaient confiance en elle. Mais, maintenant, tandis qu'elle songeait, — qu'elle songeait très sérieusement, — elle savait

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre 1915.

que lorsqu'elle aurait mal agi la honte lui brûlerait le visage. Non ! Non ! Non ! ce n'était pas vrai que sa vie avait été absolument malheureuse. Elle se rappelait une suite douce et brillante de jours délicieux. Et, surtout, les jours de son enfance, avec Aimée, quand elles jouaient ensemble dans la maison de madame Peyronnette, dans la grande belle cour ensoleillée, pleine de plantes bizarres aux feuilles gigantesques et de palmiers, la grande cour d'où on apercevait, dans la clarté bleue, toute la baie merveilleuse qui s'étend entre Grosse-Roche et Fond-Carré, avec ses navires allant et venant par-dessus l'horizon, ou bien se balançant paresseusement à l'ancre : la grande cour où tous les matins, elles donnaient à manger aux *zanolis*, les petits lézards verts qui vivaient dans la tonnelle et qui descendaient, en un scintillement, du haut de la voûte verte de vigne grimpante, pour ramasser les miettes qu'elles leur jetaient... Aimée qui avait tout partagé avec elle, même lorsqu'elle était devenue une grande jeune fille... Aimée, dont la main de mourante avait serré la sienne avec une si affectueuse confiance, et qui avait murmuré à l'instant d'expirer :

— Youma ! Oh Youma, tu aimeras mon enfant? Youma, tu ne la quitteras jamais, quoi qu'il arrive, tant qu'elle sera petite?... Promets-moi cela, chère Youma.

Et elle avait promis.

Youma revit ensuite le visage de madame Peyronnette, qui lui souriait sous ses bandeaux argentés, qui lui souriait comme lorsque Youma sentait une fine main blanche, chargée de bagues, lui caresser doucement le visage, et aussi comme lorsqu'elle entendait la vieille dame lui dire :

— Toi aussi, enfant, tu es ma fille, ma jolie sombre filleule en Dieu ! Tu dois être heureuse ! Je veux que tu sois heureuse.

Et elle avait vraiment essayé de la rendre heureuse : elle avait formé beaucoup de projets, elle avait dépensé beaucoup d'argent afin que Youma ne pût jamais envier d'autres femmes de sa classe... Et Youma songea à tous les cadeaux qu'elle avait reçus. Elle songea au confort dont elle avait joui. Elle avait toujours eu sa chambre, qui donnait sur la tonnelle ornée de vignes et de pommes de liane, où les oiseaux-mouches

cramoisis et émeraude tournoyaient, — une petite chambre toute remplie du vent de la mer ! On ne lui avait jamais permis de se coucher sur un simple matelas étendu à terre, comme une domestique ordinaire !

Et, en souvenir d'Aimée, elle n'avait pas été moins bien traitée dans la maison de madame Desrivières et de son fils. Depuis la mort d'Aimée, M. Desrivières lui témoignait la bonté d'un père. Il avait eu en elle une telle confiance, qu'il ne s'était même jamais aperçu des visites de Gabriel !

Que penseraient-ils tous d'elle? Envers qui avait-elle le plus de devoirs? Envers ceux qu'elle connaissait depuis toujours, envers l'excellente femme qui l'avait élevée comme sa propre fille après lui avoir donné son nom sur les fonts baptismaux, ou bien envers Gabriel qu'elle ne connaissait que depuis une saison?... Ah jamais, même pour lui, elle ne pourrait les trahir ! Le Bon Dieu ne le lui pardonnerait pas ! Mais Gabriel ne savait pas tout cela : s'il le savait, il ne pourrait sûrement plus lui demander de s'enfuir avec lui.

Et une fois encore, le côté le plus violent de sa nature fut dompté, et s'affaissa en sanglotant à sa place accoutumée. Une cruelle souffrance la tourmentait toujours ; mais ce soir-là elle se coucha bien résolue à aller trouver Gabriel aussitôt que possible et à lui dire *non*.

Pourtant, son courage faiblit un peu, le lendemain matin lorsque Gabriel se croisa avec elle, alors qu'elle conduisait Mayotte à la rivière, et lui dit rapidement à voix basse :

— Allez à la plage, cet après-midi, à quatre heures. Je vous y verrai. Le gommier part pour la Trinité avec un chargement.

Puis il passa, avant qu'elle eût pu lui répondre un seul mot.

IX

C'est une côte étrange que celle où s'ouvre la vallée d'Anse-Marine. C'est une côte de caps fantastiques, et de rochers aux appellations sinistres, où le nom du Diable revient souvent.

Les hautes falaises sont composées de minerai de fer noir, mais elles sont tapissées d'innombrables plantes grimpantes ; partout des lianes pendent et rejoignent la frange de *patate bo lanmé*, la vigne de mer d'un vert éclatant qui se traîne sur le sable noir pareil à du jais en poudre. Et les vagues sont très longues et très lourdes ; elles déferlent avec un fracas assourdissant, et lancent des jets fantastiques d'écume pareils à des mains qui s'agitent. Ici, la mer n'est jamais calme : au nord et au sud les falaises apparaissent toujours à travers un voile d'embruns tièdes qui s'élèvent vers le soleil comme des fumées. Une légende créole assure qu'il n'en était pas ainsi autrefois ; mais un jour, un prêtre, dont les pêcheurs se moquaient, secoua sa soutane noire au-dessus de la mer, et la maudit en la condamnant à l'agitation éternelle. Et les barques de pêche, et les filets étendus pour sécher sur le sable, pourrirent, pendant que les hommes attendaient vainement que la mer s'apaisât.

Pendant toute l'année la ligne d'écume ne disparaît point ; elle s'élargit ou se rétrécit suivant que les brisants deviennent plus ou moins dangereux, sous la pression des vents étésiens. Parfois l'écume franchit l'embouchure des rivières ; parfois elle bondit jusqu'aux sommets des falaises, et fait trembler tout le pays, bien que la brise soit à peine perceptible, et qu'il n'y ait pas un nuage dans le ciel. Et alors, on voit qu'au large, jusqu'à l'horizon, la mer est bleue comme du lapis lazuli, et polie comme un miroir : le tonnerre et l'écume ne s'étendent pas au delà de la côte. C'est un raz de marée, c'est la mer qui se balance du fond. Ce spectacle durera peut-être deux ou trois jours : puis il cessera aussi mystérieusement qu'il a commencé.

Pour le travailleur des plantations de l'*est*, cette mer sauvage était la seule barrière entre l'esclavage et la liberté. Il n'y avait guère de bateaux sur cette côte; au nord de la Trinité il y avait peu d'endroits d'où une barque pût être lancée sans danger. Mais Anse-Marine possédait une sorte de crique naturelle, abritée par un promontoire qui avançait dans l'eau profonde, à l'extrémité sud de l'ouverture de la vallée, et qui se recourbait de façon à s'opposer au vent. C'était de là qu'on lançait *le gommier*, au son du tambour. Il y avait également dans un hangar un petit bateau ; c'était la barque privée de

M. Desrivières, et elle sortait rarement. Et Gabriel savait fort bien la manœuvrer.

Bien avant l'heure indiquée, Youma conduisit Mayotte jusqu'à la plage. La grande chaleur de la journée était tombée, et les falaises projetaient leurs ombres denses sur le sable. C'était un grand plaisir pour l'enfant de faire une promenade sur cette côte. Il n'y avait pas de jolis coquillages comme ceux que rejette la marée à la Grosse-Roche à Saint-Pierre, et les vagues étaient trop fortes pour qu'elle pût y faire la trempette, comme elle l'aurait voulu. Mais c'était une joie de voir les brisants s'écrouler, et briller ; et puis le sable noir était tout rempli de drôles de petits crabes jaunes, aux pattes poilues, des *gardons* de mer, des *savettlanné*, qui se servent de leurs queues comme de bêches, pour creuser le sable. Et parfois on rencontrait une toute petite tortue, à peine sortie de l'œuf, qui se dirigeait vers l'eau.

Bientôt les enfants de la plantation arrivèrent, noirs et jaunes, bruns et rouges, sous la surveillance de Zoune et de Gambi, les filles de Tanga. Ils venaient assister à la sortie du gommier. Zoune et Gambi ne permettaient pas aux tout petits de s'avancer trop loin dans la mer, par crainte d'accidents. Mais ils avaient le droit de s'en donner à cœur joie sur le bord des vagues. Ils criaient et sautaient tous ensemble chaque fois qu'une grande vague s'effondrait sur le sable en tourbillonnant autour de leurs petits pieds nus.

Ensuite les chariots apparurent, remontant la route des falaises, portant leur charge de rhum et de sucre. Les mulets avaient peine à avancer, tout forts et gros qu'ils fussent. Youma entendit Gabriel qui les encourageait de la voix et qui aidait les conducteurs.

Puis un adolescent brun et mince, nu comme un bronze, parut à cheval sans selle : il se dirigeait vers la plage au galop.

C'était le petit groom de l'intendant qui allait faire baigner le cheval de celui-ci dans les brisants. L'adolescent n'était guère plus qu'un enfant, et l'animal, un étalon noir de Porto-Rico, était très vif. Mais ils se connaissaient bien, tous les deux. Lorsque le cheval eut de l'eau jusqu'aux genoux, le

garçon sauta dans la mer, et se mit à laver l'animal. Puis, un immense brisant déferla et les cacha presque tous deux à la vue, dans un drap laineux d'écume frissonnante. Le cheval parut y prendre plaisir : il ne bougea pas. Et il n'y avait rien à craindre pour l'enfant qui savait nager comme un *couliou*. Il fit des gambades autour de l'animal, il le caressa, lui serra le cou, l'inonda d'eau. Et quand il voyait venir une grosse vague, il s'accrochait à la crinière de l'étalon.

— *Yo kallé ! Yo kallé !* — crièrent enfin les enfants, comme un roulement de tambour vibrait de la crique d'où on lançait le gommier. La cargaison était à bord, les hommes de l'équipage étaient chacun à sa place, et le *tambouyé* était assis sur sa perche. C'était le signal du lâchez-tout. Tout le monde se tourna pour voir le gommier glisser à l'eau ; et tout le monde poussa un cri en le voyant toucher la mer, plonger, retrouver son équilibre dès le premier coup de rame, et commencer son voyage au rythme entraînant de *Madame Leshabitants*. Les enfants interrompirent leurs jeux pour le regarder s'éloigner. Du haut des falaises retentirent des applaudissements, des rires de femmes, des cris joyeux d'*adié*, tandis que la longue embarcation filait vers le large. Enfin le chant des marins se perdit dans le bruit des brisants, et leurs visages s'effacèrent. Bientôt le gommier contourna la longue pointe de terre du promontoire et disparut, se dirigeant vers le sud. Le grand événement de la journée était terminé.

Les filles de Tanga réunirent leur petit troupeau, et quittèrent la plage. Le garçon sauta sur le dos de l'étalon et lui fit faire demi-tour. Et tous deux brillants comme un groupe en métal remontèrent la vallée au galop, pour se sécher au soleil et au vent. Les curieux disparurent des falaises ; les chariots vides regagnèrent pesamment la plantation... Mais Youma s'attardait toujours, à la grande satisfaction de Mayotte. L'enfant avait trouvé une noix de coco vide, recroquevillée, noircie par un long séjour dans la mer. Elle s'amusait à faire rouler cette noix dans les vagues qui la rejetaient toujours à quelque distance de l'endroit où elle l'avait lancée. Et ce jeu l'amusait si fort qu'elle ne remarqua pas Gabriel qui accourait... Mais Youma se porta à la rencontre du commandeur.

— Doudoux-moin, — dit-il en respirant vite après avoir

couru, et en prenant la main de la jeune fille dans les siennes, — écoutez bien ce que je vais vous dire... Le gommier est parti. Il n'y a pas d'autre bateau pour nous poursuivre : nous pouvons fuir ce soir-même si vous êtes brave... Et demain nous serons libres, demain matin, doudoux.

— Ah ! Gabriel, — dit Youma.

Mais il ne voulut pas l'écouter. Il continua à parler si vite, si ardemment qu'elle n'eut pas la force de l'interrompre. Il lui dit ses espoirs, ses projets. Il avait un peu d'argent et savait ce qu'il voulait faire. Ils achèteraient un peu de terre à la campagne, la campagne était si belle, à la Dominique, tout y était très bon marché, et il n'y avait pas de serpents ! Il construirait lui-même leur maisonnette, et planterait un petit verger...

La barque du maître était toute prête pour leur fuite ; le vent et la mer leur étaient favorables, la lune ne se lèverait qu'après minuit ; il n'y avait donc rien à craindre... Et dès l'aurore prochaine, ils seraient libres !

Il lui parla de son amour pour elle, de la vie qu'ils mèneraient ensemble, de la liberté telle qu'il se l'imaginait, de leurs enfants qui naîtraient libres, avec une naïve puissance de persuasion, et avec une plénitude qui montrait combien longtemps et ardemment il avait nourri ce rêve. Et pour donner plus de couleur à sa pensée, il se servait de ces étranges mots créoles qui, pareils aux lézards des tropiques, changent de couleur suivant les positions qu'ils occcupent. Ce ne fut que lorsqu'il eut dit tout ce qu'il y avait dans son cœur, que Youma put lui répondre, les larmes coulant sur ses joues :

— Oh Gabriel ! Je ne puis pas partir ! Ne me parlez plus ! C'est impossible.

Elle s'arrêta, interdite par le soudain changement qui se dessina sur le visage de Gabriel. Il laissa retomber sa main, elle vit dans ses yeux une expression inconnue. Mais il ne la regarda pas ; il se tourna, et, croisant les bras, contempla fixement la mer.

— Doudoux, — reprit-elle, — vous ne m'avez pas laissé parler. J'ai suivi vos conseils ; j'y ai réfléchi, j'ai tout pesé. Et plus j'y pensais, plus je sentais que cela ne pouvait pas être. Et vous ne vouliez pas me laisser m'expliquer, — répéta-

t-elle d'une voix suppliante, et en lui touchant légèrement le bras, pour attirer son regard.

Il ne répondit pas ; il se tenait rigide et sombre comme le rocher noir qui se trouvait derrière lui. Et il regardait toujours vers l'horizon, vers l'endroit où il avait pensé réaliser tous ses espoirs, vers la libre Dominique, aux vallées sans serpents, qui maintenant était invisible, voilée par les vapeurs du crépuscule.

— Gabriel, — insista-t-elle d'une voix caressante, — écoutez-moi, doudoux.

— Ah ! vous ne voulez pas partir ! — dit-il enfin. — Vous ne voulez pas partir !

Et il y avait presque de la menace dans sa voix lorsqu'il tourna la colère de son regard vers elle.

— Je ne puis, doudoux, — reprit-elle avec une douce insistance, — écoutez-moi. Vous savez comme je vous aime?

— *Pas palé ça, pa la peine !* — répondit Gabriel amèrement. — Je vous offre tout ce que j'ai ; cela ne vous suffit pas... Je vous offre la chance de devenir libre, avec moi, et vous me dites que vous préférez demeurer une esclave !

— Oh, Gabriel, — sanglota-t-elle, — comment pouvez-vous me faire de tels reproches. Vous savez dans votre cœur que je vous aime.

— Alors, vous avez peur, vous avez peur de la mer?

— Non, ce n'est pas cela...

— *Ouill mafi !* Je vous croyais brave...

— Gabriel, — s'écria-t-elle alors, d'un accent presque farouche, — je n'ai peur de rien, sauf de mal agir, j'ai peur du Bon Dié !

— *Qui Bon Dié ça !* — ricana-t-il. — Le Bon Dié des békés? Le Bon Dié de madame Peyronnette?

— Je vous défends de parler ainsi, Gabriel ! — s'écria-t-elle les yeux brillants. — Ça porte malheur !

Il la regarda, surpris du soudain changement de son attitude, comme pour la première fois, la volonté de Youma se mesurait contre la sienne.

— *Ça ka poté malheur, on tenne ?* — répéta Youma, en rencontrant le regard de Gabriel, et en le domptant.

Alors il se retourna, boudeur, vers la mer, et laissa parler

Youma en écoutant avec impatience son explication passionnée. Peur?... Elle? Combien peu il connaissait son cœur ! Mais elle avait oublié à cause de lui ce qu'il était mal d'oublier. Elle avait mal agi d'oser seulement songer à fuir avec lui, d'abandonner la marraine qui l'avait élevée dès son enfance, la maîtresse qui l'avait aimée comme sa fille, et de laisser l'enfant confié à ses soins, l'enfant de madame Desrivières, l'enfant qui l'aimait tant, qui aurait tant de peine en la perdant qu'elle en mourrait peut-être. Elle avait connu un petit enfant qui était mort de chagrin parce que sa *da* était partie. Non, ce serait cruel, ce serait mal de quitter Mayotte ainsi.

— Et vous voulez me quitter pour un enfant, qui n'est même pas le vôtre, Youma? — s'écria Gabriel. — Vous parlez comme s'il n'y avait pas d'autres bonnes au monde ! Il y a des quantités de *das* !

— Oui, il y en a, mais elles ne me ressemblent pas ! — répliqua Youma, — du moins pour Mayotte. Je lui ai servi de mère depuis la mort de sa vraie maman... Mais il ne s'agit pas seulement de l'enfant, Gabriel. Il s'agit aussi de tout ce que je dois à ceux qui m'ont aimée, et qui ont eu confiance en moi depuis tant d'années.

Et sa voix retrouva toute son ancienne douceur tandis qu'elle lui demandait :

— Doudoux, pourriez-vous me croire fidèle, et pourtant me voir agir d'une façon ingrate et fausse envers ceux qui se sont montrés si bons pour moi pendant toute ma vie?

— Bons pour vous ! — s'écria Gabriel, avec une soudaine amertume. — Vous les croyez bons parce que par hasard ils ne sont pas méchants? En quoi se sont-ils montrés bons pour vous? Parce qu'ils vous parent de belles robes, parce qu'ils vous donnent une belle jupe, un madras, un *collier-choux*, et des bijoux en or, afin que tout le monde s'écrie : « Voyez comme madame et monsieur sont généreux pour leur esclave ! Mais ils ne vous les donnent même pas, ces objets ! Ils vous les prêtent, ils les pendent sur vous pour la parade ! Ces choses ne vous appartiennent pas. Vous n'avez le droit de rien posséder, même pas ce que je vous ai donné. Vous n'êtes qu'une esclave ; devant la loi vous êtes nue comme un ver ! Vous n'avez pas le droit de devenir la femme de l'homme que vous

avez choisi. Et, si vous étiez mère, vous n'auriez pas le droit de soigner votre enfant, bien que vous donniez la moitié de votre vie, et toute votre jeunesse, pour élever les enfants des békés... Non, Youma ! Vous n'avez pas été élevée comme la fille de votre maîtresse. Pourquoi ne vous a-t-on jamais appris ce qu'on apprend aux jeunes filles blanches? Pourquoi ne vous a-t-on pas enseigné à lire et à écrire? Pourquoi vous garde-t-on esclave? Bons pour vous? Mais c'était leur intérêt, ma fille, vous les repayez aujourd'hui, puisque vous demeurez auprès d'eux, lorsque vous pourriez devenir libre avec moi !

— Non ! non ! Doudoux, — protesta la jeune fille, — vous êtes injuste, vous ne connaissez pas ma marraine, vous ne savez pas tout ce qu'elle a été pour moi. Jamais vous ne réussirez à me faire croire qu'elle n'a pas été bonne et généreuse envers moi !... Croyez-vous, Gabriel, que les gens ne sont bons que par raison? monsieur Desrivières ne vous a-t-il pas bien traité?

— Il y a de bons békés, Youma. Il y a certains maîtres qui sont moins mauvais que d'autres. Mais il n'y a pas de bon maître.

— Oh ! Gabriel ! Et monsieur Desrivières?

— Croyez-vous, Youma, que l'esclavage soit une chose équitable et juste?

Elle ne lui répondit pas immédiatement. Son attention avait été attirée vaguement pour la première fois par sa récente déception sur la question morale de l'esclavage. Jadis, ce sujet lui eût paru un de ceux qu'il n'était guère convenable d'examiner de trop près.

— Je crois que c'est mal d'être cruel pour les esclaves, — répondit-elle enfin, — mais, doudoux, puisque le Bon Dieu l'a arrangé de façon à ce qu'il y ait des maîtres et des esclaves ?

— *Oh ! ou trop sott ! Ou trop enfant !* — s'écria-t-il.

Puis il se tut, sentant qu'il était inutile de discuter avec elle, et que ce qu'il appelait sa folie et son enfantillage les séparait bien plus que la volonté d'une maîtresse. L'idée que Youma se faisait de son devoir envers sa marraine et envers l'enfant semblait se confondre en quelque sorte avec son idée de la religion. La moindre allusion à cette conception provoquait sa colère. Gabriel ne pouvait se l'expliquer autrement

que comme une sorte de faiblesse d'esprit due à l'enseignement des békés. Selon sa propre pensée, l'esclavage était une espèce de duperie ou les noirs étaient joués par les blancs. Et c'était simplement parce que les blancs n'avaient pas réussi à le duper, qu'ils lui avaient donné une position qui ne nécessitait aucun travail physique, et où il se sentait plus libre que les autres nègres. Mais il n'était pas reconnaissant de cela, il lui semblait que nulle bonté, nulle indulgence possible de la part du maître, ne valait que l'esclave sacrifiât à celui-ci volontairement sa chance de liberté. Et, bien qu'il possédât réellement une rude intelligence fort au-dessus de celles de ses camarades, Gabriel avait beaucoup des traits sauvages de sa race, que près de trois ans de servitude coloniale ne parvenaient guère à modifier. Parmi ces traits, il y avait chez lui l'horreur de toute contrainte, raisonnable ou déraisonnable. Le *bitaco* créole préfère, encore aujourd'hui, la liberté et la faim au bien-être qu'il lui faudrait gagner en louant son travail. De là son refus de travailler pour des gages, qui rend nécessaire l'importation de coolies, alors que le bitaco est capable d'abattre à lui seul la besogne de trois coolies. Il peut fournir un prodigieux effort physique, il portera sur sa tête, pendant vingt milles jusqu'à la ville, un fardeau de légumes qui équivaut à son propre poids, ou vingt-quatre « bread-fruits ». Il se frayera un chemin à travers les forêts jusqu'aux sommets des montagnes, pour trouver certaines herbes particulières et le palmier-choux, à vendre au marché. Il accomplira des prouesses extraordinaires afin d'éviter de recevoir des ordres, il martyrisera son corps dans des efforts herculéens pour échapper à toute contrainte...

En Gabriel, cet esprit avait été momentanément adouci par les profits et la petite dignité que lui valait sa fonction, et aussi par l'ambition qu'il nourrissait de s'établir un jour ou l'autre sur sa propre terre, dans un endroit sauvage, et d'y vivre sans dépendre de qui que ce soit. Et la confiance qu'il avait de pouvoir fuir quand bon lui semblerait n'était pas la moindre des raisons qui le rendaient si précieux à Anse-Marine...

Pourtant, en jugeant Youma d'après lui-même, la raison qu'elle donnait pour motiver son refus lui paraissait une de celles qu'il lui était le plus difficile de discuter, parce qu'il la

comparait à ses propres idées sur le surnaturel, et la rapprochait de certaines sombres superstitions, dont il connaissait le pouvoir extraordinaire. Grâce au bon cœur de Youma, les *békés* avaient su prendre un empire sur son esprit ; et Gabriel considérait comme enfantine et insensée toute tendresse de cœur qui ne s'adressait pas à lui, et à lui seul ! Un proverbe nègre dit : « *C'est bon ké crabe qui lacause y pas ni tête.* » « C'est à cause de son bon cœur que le crabe n'a pas de tête. »

Pourtant Gabriel lui-même avait un cœur, un cœur rude, et ce cœur fut touché à la vue des larmes que Youma versait et qui étaient dues à sa colère et à ses reproches. Il l'aimait infiniment, à sa manière ; et toute sa tenacité de volonté s'opposa à l'idée de la perdre. Youma avait refusé de le suivre et il connaissait le caractère résolu de la capresse. Cependant, avec le temps, il trouverait peut-être un autre moyen de faire d'elle sa femme. Cela pouvait dépendre beaucoup d'elle-même, de l'influence qu'elle pouvait avoir sur sa maîtresse. Pourtant il se fiait plus à la possibilité d'un changement social. Et bien qu'à Youma il eût dépeint un avenir sans espoir, en son for intérieur, il était loin de le croire si désespéré. Des échos des discours et des travaux des philantropes étaient parvenus jusqu'à lui. Il savait comment et pourquoi les esclaves anglais avaient reçu leur liberté. Et il savait aussi autre chose, dont il ne pouvait parler, même à voix basse à Youma. D'une plantation à une autre un message secret avait été transmis, formulé en langue africaine, et destiné seulement aux oreilles de ceux qu'on avait choisis pour le leur confier, et qui étaient connus pour leur intrépidité. Et déjà, même dans les vallées les plus éloignées de la colonie, les cœurs avaient été étrangement émus en sentant souffler le vent puissant de l'Émancipation !

— *Doudoux moin,* — supplia-t-il, tout à coup, avec un accent d'une tendresse qu'elle ne lui avait jamais entendu, — *pa pleiré comme ça ché non !*

Elle sentit qu'il l'attirait à lui, en une caresse pleine de remords.

— Ce n'était pas contre vous, mon petit cœur, que j'étais fâché ! — reprit-il. — Écoutez. Il y a des choses que vous ignorez, enfant. Mais je vous crois. Vous agissez selon ce que

vous croyez le bien ! *Pa pleiré, non ! ti bigioule moin !* Écoutez ! Puisque vous refusez de partir, je ne partirai pas non plus. Je resterai ici, à Anse-Marine... *Pa pleiré, doudoux !*

Elle sanglota quelques instants encore, serrée contre lui, et puis elle murmura :

— Je serai beaucoup plus heureuse, doudoux, de savoir que vous ne partez pas... Mais ce n'est guère le moment de se fâcher, alors qu'il faut nous dire adieu pour toujours !

— Ah ! ma petite guêpe ! Est-ce que vous leur laisserez vous choisir un autre mari, lorsqu'ils vous auront près d'eux à Saint-Pierre? — demanda-t-il avec un sourire confiant.

— Gabriel ! — s'écria-t-elle alors passionnément. — Ils ne pourront jamais faire cela ! S'ils ne veulent pas me donner à vous, je resterai toujours comme je suis !... Non ! Ils ne feront pas cela !

— *Bon, li khémoin !* Alors ce n'est pas adieu pour toujours ! Attendez !...

Elle leva la tête vers lui le regard étonné... Mais au même instant, Mayotte, lasse de jouer avec sa noix de coco, aperçut Gabriel causant avec Youma, et elle courut vers eux, en criant « Gabou, Gabou », et s'accrocha joyeusement aux genoux du commandeur.

— Non ! Va jouer encore un peu ! — dit Youma, — Gabou est trop fatigué pour être tiraillé comme ça !

— C'est vrai, Gabou? — dit Mayotte, en jetant sa petite tête en arrière, afin de regarder le visage de Gabriel.

Et, sans attendre sa réponse, elle se mit à lui dire :

— Oh ! Gabou, nous retournons demain à la ville avec Papoute.

— Il le sait, —reprit Youma, — allons, va jouer !

— Mais je suis fatiguée, *da*, — protesta-t-elle, mécontente, en s'accrochant toujours au genou de Gabriel, espérant qu'il la ferait sauter dans ses bras. — *Pouend moin*, — supplia-t-elle. — Prends moi !

— *Pauv piti, magré ça*, — s'écria Gabriel, en l'élevant au niveau de son grand visage de bronze. Tu te moques bien de quitter Gabou et tous tes chers amis d'Anse-Marine ! *Piess ! Piess ! piti méchante.* Tu n'aimes pas Gabou.

— Mais si ! — murmura Mayotte en caressant ses joues sombres. — Je t'aime bien, Gabou !

— *Allé ! ti souyé !* Tu aimes Gabou parce qu'il joue avec toi, c'est tout. Et Gabou n'a plus le temps de jouer ; Gabou doit aller voir ce que tout le monde fait, avant qu'il ne soit l'heure de sonner le *conebambi... Bo... adié, cocotte.*

Il la mit dans les bras de sa bonne, et il embrassa aussi Youma, mais sur le front seulement, comme il avait vu faire M. Desrivières, à cause de l'enfnt.

— *Adié, ti ké,* — lui dit-il.

— Pou toujou? — murmura-t-elle d'une voix si basse qu'il l'entendit à peine, et en luttant vainement contre l'émotion qui l'étranglait. — Pour toujours?

— Ah non, ché ! — répondit-il en souriant pour lui donner du courage. — *Mône pas ké encontré, moune k'encontré toujou.* (Les mornes ne se rencontrent pas. Les gens se rencontrent toujours.)

X

Le reverrait-elle jamais? Youma se posa sans cesse cette question pendant toute la nuit qui suivit son entrevue avec Gabriel, l'avant-dernière nuit qu'elle devait passer à Anse-Marine. Mais toujours elle se répondait par des larmes... Elle entendit sonner l'heure à laquelle elle eût pu fuir avec lui, vers la liberté. Et la petite pendule de bronze du salon, sous la cloche de verre, tinta toutes les heures les unes après les autres. Youma ferma les yeux, elle revit encore, comme à travers ses pauplères les images de la soirée ; elle revit la figure de Gabriel, et Mayotte qui jouait avec sa noix de coco, et l'ombre veloutée projetée par les falaises noires sur le sable noir, et les bonds des brisants d'écume, silencieux comme des fragments de nuages. Toutes ces images allaient et venaient, s'agitaient et disparaissaient, et puis revenaient encore avec une netteté effrayante. Ce ne fut qu'aux premières heures du matin que commença pour elle cette obscurité douce et muette qu'est le répit de toute pensée.

Mais, bientôt, son esprit s'éveilla. Elle s'imagina qu'une voix l'appelait, faiblement, comme de très loin, une voix qu'elle reconnaissait comme on reconnaît dans un rêve d'autres rêves déjà disparus.

Puis, elle eut conscience d'un visage, le visage d'une très belle femme, d'une négresse, qui la regardait avec des yeux grands et doux, qui lui souriait sous les plis d'un turban *madras* jaune. Et elle était éclairée par une lumière qui ne venait de nulle part, qui n'était plus que le souvenir de quelque matinée morte depuis longtemps. Et à travers cette clarté indistincte grandit un doux rayonnement bleu, le fantôme d'un jour. Et elle reconnut ce visage, et murmura tout bas : « Doudoux, maman... »

... Elles se promenaient toutes les deux où elle s'était promenée autrefois, parmi les mornes. Elle sentait la main de sa mère qui la guidait comme lorsqu'elle était une petite fille. Et devant elles, tandis qu'elles marchaient, quelque chose de pourpre, de vague et d'immense se leva et s'étendit, le spectre énorme de la mer qui s'arrondissait jusqu'au ciel. Et, dans la blancheur perlée, par-dessus l'horizon confus, jaillit de nouveau la vision de l'île anglaise, dont les cimes violettes étaient barrées de longs effilés de nuages lumineux... La vision se définit lentement, et changea de couleur, tandis qu'elle regardait toutes les cimes rosirent jusqu'à leur extrémité, comme une éclosion de roses merveilleuses s'épanouissant dans la mer, sous le soleil...

Et Douceline, parlant comme à un petit enfant, lui dit :

— *Travail Bon Dié toult joli, anh ?*

— Oh, ma petite maman bijoux. Oh ti bijou-mamman, oh, ma piti khé maman,.. Je ne puis pas partir...

Mais déjà Douceline n'était plus auprès d'elle : l'ombre brillante de l'île avait aussi disparu, et elle entendit la voix de Mayotte qui pleurait quelque part derrière les arbres. Alors elle se hâta dans cette direction, trouva l'enfant sous une plante immense qui étendait fort loin ses racines enroulées : et les lianes innombrables qui tombaient de cet arbree empêchaient de voir à quelle espèce il appartenait. L'enfant avait cueilli une feuille sombre, et elle avait peur, car un liquide étrange coulait sur ses doigts...

— Ce n'est que la *liane de sang*, — dit Youma, — on s'en sert pour la teinture.

— Mais c'est chaud, — répliqua l'enfant encore toute effrayée.

Elles eurent ensuite toutes deux très peur, à cause d'un lourd battement, qui résonna comme la dernière vibration d'un coup de canon tiré parmi les mornes. Toute la terre en trembla. Le jour se mit à tomber, et s'atténua en une obscurité rouge, comme lorsque le soleil meurt.

— C'est l'arbre, — cria Mayotte, — c'est le cœur de l'arbre qui bat !

Cependant, il leur était impossible de s'enfuir. Un étrange engourdissement clouait leurs pieds à terre.

Et, tout à coup, les racines de l'arbre s'animèrent d'une vie effroyable, et s'étendirent en se tordant comme pour les saisir. Au-dessus d'elles, les profondeurs sombres des branches se transformèrent en un grouillement monstrueux, et les extrémités des racines et des branches avaient des yeux.

Alors à travers l'obscurité toujours plus intense de son rêve, Youma entendit Gabriel qui criait :

— C'est un *zombi* ! Je ne puis l'abattre.

XI

La saison des chaleurs lourdes et humides et des pluies torrentielles, — le long hivernage — était passée avec ses orages, et aussi la saison des vents du nord-est, durant laquelle les hauteurs sont fraîches ; et aussi la saison de la sécheresse, où les cimes se débarrassent de leurs manteaux de nuages. C'était le *renouveau*, le période la plus délicieuse de l'année, le printemps magique des tropiques où le pays se baigne tout à coup en une vapeur irisée. Alors tous les lointains prennent des teintes de joyaux ; après les mois de sécheresse où tout s'était flétri la nature renouvelle ses sèves, et avive toutes ses couleurs. Les forêts se couvrent de fruits et de fleurs ; les lianes desséchées vivifient leurs verts lumineux et projettent des millions de tendrons nouveaux. Et, par-dessus les hauteurs

des *grands bois* des cascades de fleurs bleues, blanches, roses et jaunes se déversent. Les palmiers et les angelins semblent grandir tout à coup, en secouant leurs palmes mortes ; une brume est suspendue au-dessus des vallées de cannes à sucre mûres ; et les routes des montagnes verdissent presque jusqu'à leur milieu, sous la formidable invasion des herbes, et des arbustes nouveaux... Toutes ces surfaces de pierres ou de bois qui ne sont pas protégées par une couche de peinture se couvrent de mousse et de lichens, des herbes surgissent entre les fentes du pavé de basalt, et, simultanément des plantes vigoureuses, et de couleurs vives, s'épanouissent de toutes les crevasses des murs et des toits, s'attaquant même à la solide maçonnerie des fortifications, et obligeant l'homme à défendre ses travaux contre l'invasion du printemps. Une variété infinie : fougères, capillaires, et vignes, qui plongent leurs vrilles dans le roc le plus dur : la *thé-miraille* et la *mousse-miraille*, le pourpier et le goyave sauvage ; le *fleuri-Noël*, le tabac du diable, et le *lakhératt*, et même de petits arbres qu'il faut déraciner immédiatement pour sauvegarder les maisons, tels que le jeune *fromager*, ou le *cotonier-soie*, s'élèvent du haut des murs et des toits, dressant leurs rameaux jusqu'aux pointes des pignons, et prenant racine dans les gouttières et les corniches.

... Le cône énorme de la montagne Pelée, qui, pendant des semaines, balayé par les vents du nord, avait dessiné les cornes de son cratère sur le fond de lumière bleue, se voila de nouveau de nuages, et le ton fauve de ses pentes flétries se transforma en vert foncé. De doux grondements de tonnerre roulèrent dans les montagnes ; les averses d'une pluie tiède rafraîchirent la terre, par intervalles ; l'air embauma de parfums balsamiques, et la couleur même du ciel s'approfondit.

Pourtant le pays avait beau déployer tout son enchantement, les cœurs des colons demeuraient lourds. Pour la première fois, depuis bien des années, la récolte se faisait avec difficulté, les moulins étaient silencieux, car les bras manquaient pour les alimenter. Pour la première fois depuis des siècles l'esclave refusait d'obéir, et le maître craignait de le punir. La République de 1848 venait d'être proclamée, et la promesse de l'émancipation avait provoqué, dans les esprits

simplistes des nègres, une fermentation d'idées fantastiques. Ils s'étaient mis à rêver des dons de plantations, de libres distributions de richesses, d'un repos perpétuel gagné sans effort, d'une vie paradisiaque pour tout le monde. Ils savaient pourtant ce qui résultait à l'ordinaire de la liberté accordée à certains d'entre eux pour des services exceptionnels ; ils étaient familiarisés avec la vie des classes libres ; mais ces exemples n'avaient guère de valeur pour eux ; la liberté que leur donnait le *béké* ne ressemblait en rien à cette espèce particulière de liberté accordée par la République. Malheureusement, de mauvais conseillers les encourageaient dans ces divagations : c'étaient des hommes de couleur qui entrevoyaient dans la transformation sociale imminente de plus belles occasions politiques. La situation avait tout à fait changé depuis le temps où esclaves et affranchis avaient combattu ensemble pour les planteurs, contre Rochambeau et le républicanisme, contre la *bourgeoisie* et les *patriotes*. La méfiance que les hommes de couleur avaient témoignée à la première Révolution s'expliquait par la conquête de l'île par les Anglais. Elle avait contribué à maintenir l'ancien régime pendant encore un demi-siècle. Mais durant ce demi-siècle, la classe affranchie de couleur avait conquis tous les privilèges que les préjugés ou la prudence lui avaient refusés jusque-là. Les intérêts des gens de couleur cessèrent d'être confondus à ceux des blancs. Ils avaient obtenu tout ce qu'il était possible d'obtenir par la coalition ; ils savaient maintenant que l'esclavage était irrémédiablement condamné, non par le simple fait d'une convention, mais par l'opinion du XIXe siècle. On leur avait promis le suffrage universel. Or, à la Martinique il n'y avait guère que deux mille blancs : et il y avait cent cinquante mille nègres et métis !

Pourtant rien dans l'aspect, ni dans l'attitude de la population nègre n'aurait justifié aux yeux d'un étranger l'inquiétude des blancs. Non seulement la race soumise s'était affinée physiquement par ces influences extraordinaires du climat, du milieu et de la créolisation, mais les caractères les plus séduisants de sa nature sauvage primitive, sa sensibilité naïve, sa gaîté, sa bonté, sa promptitude à ressentir de la sympathie,

sa faculté de prendre plaisir à des riens, tout cela avait été cultivé et intensifié par l'esclavage. Le parler même de la population, le curieux patois formé dans le moule d'une langue africaine oubliée, et liquéfié par la plénitude de voyelles longues caressait l'oreille comme le roucoulement des pigeons... Aujourd'hui encore, l'étranger trouvera un charme indicible dans la douceur de cette humanité exotique malgré tous les changements de caractère apportés par les difficultés beaucoup plus nombreuses de la liberté. Le créole seul connaît par expérience ce qu'il peut y avoir de plus sombre dans cette nature à demi barbare : ses facultés soudaines de cruauté, ses exaltations aveugles de rage, ses furies de destruction.

... Avant que l'annonce officielle ne fût parvenue à la colonie, les nègres, par quelque système de communication inconnu et plus rapide que les vaisseaux du gouvernement, avaient déjà appris ce que l'on faisait pour eux, ils se sentaient déjà libres ! Une prompte solution de la question de l'esclavage était fort à désirer, car tout retard devenait dangereux. Il n'y avait pas encore eu, jusqu'ici, de manifestation hostile. Pourtant les propriétaires d'esclaves connaissaient l'histoire de ces révoltes soudaines qui révélaient une puissante organisation insoupçonnée et un art merveilleux de la dissimulation. Ils sentaient que l'air était chargé de nuages. Et il se rangèrent, en général, à une politique de prudence et de tolérance. Mais dans une classe habituée à commander, il se trouvera toujours des hommes dont la colère fait fi de la prudence, et dont la résolution affronte toutes les aventures. Ainsi en 1848, parmi les planteurs un seul osa affirmer ses droits. A la veille même de l'émancipation, il châtia de ses propres mains l'esclave qui refusait de travailler, et l'envoya à la prison de la ville attendre le verdict d'une loi qui allait être abolie d'un moment à l'autre. Son imprudence précipita l'orage. Les travailleurs commencèrent à quitter les plantations et à se masser en bandes armées sur les hauteurs qui dominent Saint-Pierre.

La population de la ville se révolta, força les boutiques des couteliers, s'empara des armes, entoura la prison et demanda qu'on relâchât le prisonnier.

— *Si ou pas lagué y, ké oué ! Nou ké fai toutt nègue bitation descenne !* — criaient-ils.

Cette terrible menace révéla pour la première fois l'entente secrète qui existait entre les esclaves du port et les nègres des plantations. Les officiers de la loi reculèrent et ils relâchèrent le prisonnier. Mais la passion que la classe soumise contenait depuis si longtemps ne s'apaisa pas si vite. La foule continuait à parader dans les rues en proférant des cris que l'on n'avait jamais entendus jusque-là.

— Mort aux blancs ! A bas les békés !

La lâcheté du gouverneur militaire la rassurait contre l'éventualité de toute intervention armée. La nuit vint, et l'émeute grondait toujours ; les blancs étaient emprisonnés dans leurs demeures, ou bien ils fuyaient et se réfugiaient sur les navires du port. Ceux qui habitaient sur les collines passèrent la nuit à veiller, et ils entendirent le cri de ralliement, le *ouklé* des nègres qui passaient armés de coutelas, de piques, de bambous, et de bouteilles remplies de sable...

Vingt-quatre heures plus tard, toute la population esclave de l'île était en révolte. Et les villes étaient menacées d'une descente générale des travailleurs des plantations.

XII

Le lendemain, la situation fut encore plus terrible. Tout travail était suspendu, tous les magasins, toutes les boutiques étaient fermés, les marchés même étaient vides, les boulangeries étaient pillées, et il était presque impossible de se procurer des vivres. Le bruit courait que l'affranchissement était voté, mais que les blancs essayaient de cacher cette nouvelle : on n'obtiendrait la proclamation officielle de la liberté que par un appel aux armes.

La révolte avait été précédée d'une violente agitation politique créée par l'élection républicaine. Les propriétaires d'esclaves avaient voté pour un affranchi qui défendait leurs intérêts, les nègres s'étaient servis de leurs nouveaux privilèges pour se faire représenter par un célèbre abolitionniste

français. On avait distribué des milliers d'exemplaires de son portrait, ainsi que des cocardes et de minuscules drapeaux tricolores. Les gens du peuple embrassaient les portraits avec des pleurs d'enthousiasme et en criant : « Vive Papa ! » Les enfants nègres agitaient les petits drapeaux et criaient : « Vive la République ! » ; certains même étaient si petits, qu'ils pouvaient à peine articuler : « Vive la Ipipi ! » La victoire complète des hommes de couleur ne fit qu'accroître cette exaltation.

Mais, après l'affaire de la prison, les enfants ne se promenèrent plus dans les rues avec leurs petits drapeaux. On ne distribua plus les cocardes, qui furent remplacées par des coutelas, des coutelas tout neufs, qu'il fallut aiguiser... Et toutes les meules furent réquisitionnées pour cela !...

Les blancs couraient le plus grand danger à se montrer dans les rues. Ils guettaient l'occasion de gagner les navires, sous la protection de leurs propres esclaves, ou de loyaux affranchis qui exerçaient une certaine influence sur la foule dont ils connaissaient tous les sombres visages. Mais dans l'après-midi ces fidèles domestiques comprirent l'inutilité de leur dévouement. Des nègres inconnus, des étrangers, se mêlaient aux émeutiers; c'étaient des hommes aux regards farouches, que ne connaissaient point les domestiques de la ville, et qui, lorsque ceux-ci affirmaient en désignant leurs maîtres : *C'est yon bon béké.* C'est un bon blanc, répondaient par des insultes ou par des grossièretés. Des bandes d'hommes armés passaient incessamment. Ils battaient le tambour, chantaient, criaient : « A bas les békés! » à l'affût des fugitifs qu'ils interpellaient : « Eh citoyen... citoyenne... Arrête !... je te parle ! » Ils affectaient exprès de parler en français pour le plaisir d'employer le tutoiement insultant. Ils regardaient par toutes les fenêtres, à la recherche de visages blancs ; lorsqu'ils en apercevaient, ils se mettaient à les maudire, et criaient : « *Mi ! Ausoué à ké debrayé ou !* » Et ils faisaient avec leurs couteaux le geste d'éventrer des poissons.

Une grande attaque semblait se préparer, car les travailleurs se massaient sans cesse sur les hauteurs. Les blancs qui ne pouvaient fuir sentaient leurs vies en danger, et ils essayaient de se préparer à résister. Dans certaines maisons,

les femmes et les jeunes filles se mirent à fondre des balles. Les esclaves trahirent ces préparatifs, et le bruit courut aussitôt que les békés s'organisaient en secret pour attaquer la foule...

Le temps était bien loin où les blancs pouvaient réprimer une révolte en pendant les nègres aux mangoustans de la Batterie d'Esnotz... Mais les nègres se souvenaient de ce que les blancs avaient fait, autrefois, et ce souvenir se retournait contre eux !

C'était dans le quartier du Fort, la partie la plus ancienne de la ville, située sur une hauteur, et isolée par la rivière Roxelane, que les créoles blancs se sentaient le moins protégés contre une attaque possible. Il leur était extrêmement difficile de gagner les bateaux, les ponts et tous les alentours de la plage étant gardés par des nègres armés. Dans ce quartier les maisons étaient en général fort petites, et ne pouvaient offrir que peu de protection en cas de siège. Bien des personnes préférèrent quitter leurs habitations et chercher asile dans les quelques grandes demeures de la région. Les Desrivières furent au nombre des fugitifs ; ils se réfugièrent chez leurs parents, les de Kersaint. La résidence des de Kersaint était particulièrement spacieuse. Bien que n'ayant que deux étages elle était très longue et très large, et construite avec la solidité d'une forteresse. Elle était située à la limite du Vieux Quartier, dans une rue en pente très rapide qui descendait vers l'ouest de façon à laisser visible au-dessus des toits, tout un grand demi-cercle de mer. Vers l'est, la rue montait rejoindre une route de campagne qui menait dans l'intérieur du pays. A l'arrière de la maison les fenêtres donnaient sur de vastes champs de canne à sucre grimpant très haut le long des flancs de la montagne Pelée, dont la crête nuageuse surgissait dans le lointain à quinze milles de là. Plus de trente personnes s'abritèrent donc chez les de Kersaint ; c'étaient, en général, les femmes et les filles de leurs parents, fort alarmées par les événements. Dans la matinée, les domestiques avaient abandonné la maison ; une des servantes, une négresse, irritée par un reproche quelconque était partie la menace à la bouche : « *Au soué ou ké oué.* — Attendez cette nuit, et vous verrez ! » M. de Kersaint, un vieillard de soixante-dix ans,

aidé de son fils, avait installé les fugitifs aussi confortablement que possible : il essaya de calmer leurs craintes. Il croyait que la nuit n'amènerait rien d'autre qu'un accroissement de bruit, et de menaces. Il était persuadé que les meneurs de la populace citadine n'avaient pas d'autre intention que de pratiquer l'intimidation. Peut-être y aurait-il une descente générale des travailleurs des plantations : ce serait un danger plus grave; mais encore, n'y avait-il pas cinq cents hommes de troupe dans la caserne? Aucun acte de violence criminelle n'avait encore été commis dans le quartier. Le bruit courait qu'un homme avait été tué à l'autre extrémité de la ville, mais les fausses rumeurs étaient si nombreuses !

En fait, les blancs du quartier Fort, dont la plupart avaient été quittés par leurs domestiques et par leurs esclaves, étaient peu au courant de ce qui se passait même dans leur voisinage immédiat. Des choses qui pendant près de deux siècles avaient eu lieu en secret, dans l'obscurité, se faisaient maintenant ouvertement. Une puissance jusque-là occulte avait pris tout à coup un empire absolu : c'était le Sorcier Africain.

Sous les tamaris de la place du Fort, un de ces *quimboiseurs* exerçait sa profession sinistre. Il vendait des amulettes, des fétiches, des onguents magiques faits de graisse de serpents.

Devant lui, il y avait un tonneau ouvert, rempli de tafia mêlé de poudre à fusil, et de guêpes écrasées. Il était entouré d'une foule de nègres du Port, de *gabarriers* à demi nus, qui maniaient des rames de vingt-cinq pieds de long ; de *néguegouôs-bois*, herculéens, abrutis à force d'avoir godillé leur embarcation massive et lourde ; de rudes *canotiers* dont les peaux bronzées transpirent rarement, même sous le plus chaud soleil d'été ; des équipages des *yôles*, des *sabas* et des *gommiers* ; des tonneliers et des arrimeurs ; et il y avait aussi les pêcheurs de *tonne* et les pêcheurs de requins.

— *Ça qui lé !* — criait le quimboiseur en versant le venin dans les gobelets d'étain. — *Ça qui li vini boué li ?* Qui veut en boire, de l'Ame de l'Homme? De l'Esprit de Combat? De l'Essence qui tombe pour se relever? Du Mineur de Cœurs? Du Briseur de l'Enfer?

Et tous ils en réclamaient à grands cris, et ils avalaient les guêpes, la poudre et l'alcool, s'enivrant jusqu'à la fo ie.

... Le soleil couchant jaunit le ciel et remplit l'horizon d'un flamboiement d'or. La mer changea du bleu au violet, les mornes avivèrent leur vert éclatant en une teinte si lumineuse qu'ils paraissaient phosphorescents. Le couchant passa très vite au cramoisi, les ombres s'empourprèrent, et la nuit s'étendit rapide, de l'orient, une nuit d'un noir violet, toute pleine d'étoiles.

Au moment même où la dernière lueur vermeille commençait à se faner, de la place du Fort résonna un long appel creux, étrange, dont l'écho se répercuta en sanglotant par-dessus les collines comme un énorme gémissement. Puis un autre partit du Mouillage, un troisième de l'embouchure de la rivière. D'autres encore s'élevèrent en s'entremêlant, des *pirogues* des *gabarres* et des *sabas* du port.

C'étaient les nègres de la ville qui soufflaient dans de grandes conques, et appelaient leurs frères des collines. Aujourd'hui encore, les pêcheurs de requins, sur la côte sombre du Prêcheur, hèlent ainsi les travailleurs des hauteurs, afin que ceux-ci descendent et viennent aider à dépecer le poisson.

D'autres signaux gémissants répondirent faiblement aux premiers ; ils partaient de la Vallée de la Roxelane, des terrasses de Périnelle, du Morne d'Orange, du Morne Mirail, et du Morne Labelle ; les ouvriers des plantations arrivaient.

Et, sur la place du marché où le Sorcier distribuait toujours son « *l'essence brisé l'enfer* », ses amulettes et la graisse de serpents... Le lourd battement d'un tamtam retentissait sinistrement.

Barricadés chez eux, les blancs de la Ville Basse entendaient le tumulte de l'émeute. Et maîtres et esclaves étaient hantés par une vision de sang et de feu : par le souvenir de la révolte de Haïti.

XIII

Chez les de Kersaint, toutes les chambres avaient été mises à la disposition des fugitifs, toutes sauf une qui donnait sur la rue et où les hommes veillaient Mais plusieurs femmes et jeunes filles avaient préféré demeurer debout avec les hommes plutôt que de prendre quelque repos. En bas, les portes et les fenêtres étaient soigneusement barricadées, et on décida d'éteindre toutes les lumières au passage de la foule. Puis on parla des événements du jour précédent, de la dernière élection, de l'histoire de certaines révoltes antérieures, que les hommes les plus âgés se rappelaient fort bien. On discuta aussi le caractère des nègres. Ce dernier sujet provoqua une série d'anecdotes les unes sinistres, mais la plupart fort drôles. Un planteur raconta l'histoire d'un de ses propres esclaves qui avait épargné assez d'argent pour acheter une vache. A la première nouvelle du changement politique qui s'était produit en France, il sortit la vache du champ et l'attacha au proche de la maison de son maître.

— *Pouk ou marré vache lan maison?* — demanda le planteur. (Pourquoi attachez-vous la vache à la maison?)

— *Moin ka marré vache lan maison maîte, pou yo ka proclamé la répiblique. Pisse yon fois répiblique a proclamé, zaffai ta yon c est ta toutt !* (Maître, j'attache la vache à la maison parce qu'ils proclament la République, et une fois que la République est proclamée, les biens de l'un sont les biens de tous.)

Cette anecdote fit rire, malgré l'inquiétude générale. Puis la conversation prit un autre tour, et M. Desrivières raconta l'histoire de Youma et du serpent, encore ignorée de plusieurs personnes présentes. La jeune capresse, qui, assise, tenait Mayotte sur ses genoux, se leva et quitta la chambre avant que M. Desrivières eût achevé son récit. Il la rejoignit quelques instants plus tard dans la pièce voisine, et lui faisant signe de laisser l'enfant, il lui dit à voix basse, pour que Mayotte ne l'entendît pas :

— Youma, ma fille, la rue est très tranquille en ce moment. Je crois qu'il serait plus sage pour vous de confier Mayotte à ma mère, et d'aller passer la nuit chez nos voisins nègres. Je vous ouvrirai la porte.

— Pourquoi, maître?

C'était la première fois qu'elle l'interrogeait ainsi.

— Ma fi, — répondit-il avec une caresse dans le regard, — je ne puis vous demander de passer cette nuit près de nous. Nous courons tous un très grand danger, — ajouta-t-il presque dans un murmure, — nous serons peut-être attaqués !

— C'est pour cela que je désire rester, maître.

Et cette fois la voix de Youma était ferme, distincte.

— O papa ! — s'écria la petite Mayotte en se glissant entre eux. — Ne la renvoie pas. Je veux qu'elle me raconte des histoires.

— Petite égoïste ! — dit monsieur Desrivières en se baissant pour l'embrasser. — Et si Youma veut partir?

— Oh, elle ne le veut pas, n'est-ce pas, *da* ? — demanda l'enfant surprise, qui s'imaginait sans doute être à une fête quelconque.

— Je resterai pour te raconter des histoires, — dit Youma doucement.

Alors M. Desrivières lui serra la main et la laissa avec l'enfant.

Comme M. Desrivières l'avait prédit, la rue était fort tranquille. C'était une des voies les plus retirées de la ville ; pendant le jour il n'y avait eu aucun attroupement ; de temps à autre des bandes de nègres y étaient passées en criant : « *A bas les békés !* » mais depuis la tombée de la nuit tout désordre avait cessé. Les citoyens osèrent même ouvrir leurs fenêtres et jeter un coup d'œil dehors. Ils entendirent l'appel des conques, sans en comprendre le sens et ils crurent à une nouvelle effervescence du côté du port. Pourtant l'inquiétude s'accentua chez tous, lorsque le bruit de l'eau qui courait dans les ruisseaux en pente, l'eau de la montagne qui purifiait toutes les rues, se fit soudain beaucoup plus violent que de coutume.

— L'eau fait toujours beaucoup de bruit dans cette rue, — dit monsieur de Kersaint, — elle est tellement en pente.

Mais Youma entra tout à coup seule dans la chambre où les

hommes parlaient entre eux. D'un geste elle désigna la fenêtre et s'écria :

— Ce n'est pas l'eau !

L'ouïe des métis est d'une finesse extraordinaire à distinguer les sons... Tout le monde se tut, et les hommes retinrent leur souffle pour mieux écouter.

XIV

La rue se remplit d'un lourd murmure, pareil à celui des brisants lointains, et qui s'enfla lentement en un rugissement sourd et continu. Ce bruit s'approcha, venant des hauteurs, accompagné d'un flamboiement pareil à celui d'un incendie. Immédiatement, les lumières s'éteignirent dans toutes les maisons. Les portes furent barricadées. La rue se fit déserte comme un cimetière. Mais aux étages supérieurs, derrière les volets à lattes, tout le monde pouvait regarder s'approcher la lueur et entendre venir le rugissement.

— *Yo ka vini !* — s'écria Youma.

Et, soudain la grande rue fut envahie par un tonnerre de clameur, et tout embrasée par la lueur des torches. Une masse compacte de nègres en culotte de toile, nus jusqu'à la ceinture, s'approcha au pas de course. C'était l'avalanche des travailleurs. Les maisons tremblèrent sous le choc de leurs pieds nus. Une vibration, pareille à celle d'une légère secousse sismique, fit frémir tous les murs. Si seulement les travailleurs passaient sans s'arrêter !

Des centaines étaient déjà passés : mais la vision tumultueuse semblait infinie, la cascade des grands chapeaux de paille était interminable, et au-dessus de ce torrent, l'acier des piques, des fourches et des coutelas scintillait dans le vacillement des torches. Tout à coup, il y eut une halte imprévue, la foule se bouscula, se poussa et la tempête des cris s'apaisa. La rue s'emplit d'une odeur sinistre d'alcool, une puanteur de tafia. La foule était évidemment ivre, et donc doublement redoutable. Quelqu'un donna un ordre que per-

sonne n'entendit distinctement. Alors une voix de stentor le répéta tandis que le tumulte se calmait :

— *Là ! làmemm ! caïe béké !*

Tous les visages noirs se tournèrent immédiatement vers la demeure des de Kersaint, et un rugissement partit de tous ces gosiers noirs. Malheureusement la façade imposante de la maison, seule construction à deux étages dans cette rue de chaumières révélait que ses propriétaires devaient sûrement être de riches békés. Être un « béké », un blanc, c'était du moins pour le simple travailleur être un aristocrate, un ennemi de l'affranchissement, et sans doute un propriétaire d'esclaves.

— *Fouillé là !* — tonna la même voix immense.

Et toute la maison trembla. La foule secouait furieusement l'entrée principale, dont les massives portes doubles étaient cependant consolidées par une barre de fer.

— *Ouvé, ouvé pa nous !* — hurla la foule.

M. de Kersaint repoussa un volet du premier étage donnant sur la rue, et regarda la foule. C'était une horde effrayante, pleine de visages de cauchemar. La plupart des figures lui étaient inconnues. Pourtant, il en reconnaissait quelques-unes, celles d'hommes du port, de la classe la plus basse, qui s'étaient joints aux travailleurs avant leur descente. Il y avait aussi des femmes dans la foule ; elles criaient et gesticulaient ; certaines étaient des négresses des plantations, d'autres n'en étaient pas, et elles étaient les plus violentes.

— *Ça oulé, méfi ?* — demanda M. de Kersaint.

La première fois ils ne l'entendirent point à cause du tumulte, mais ils se turent lorsqu'ils aperçurent à la fenêtre le béké aux cheveux blancs. Ils voulaient tous l'écouter. M. de Kersaint n'était pas sérieusement inquiet, il croyait que la foule se bornerait à une manifestation brutale, à ce qu'en patois on appelle *un voum*. Il répéta en créole :

— Que voulez-vous, mes fils?

C'était ainsi que le béké s'adressait aux esclaves. Dans sa bouche, le mot « monfi » prenait presque un sens d'affection patriarcale, et même en ces années de républicanisme cet usage survit encore. Mais tel que M. de Kersaint le prononçait le mot tomba sur la passion politique de la foule comme de l'huile sur le feu.

— *Ou sé pé nou ahn?* — ricana un nègre moqueur. — Êtes-vous notre père? Il n'y a plus de fils: il n'y a que des citoyens!

— *Y trop souyé, y trop malin!* — cria une aigre voix de femme.

(Le vieux blanc veut nous flatter! Il est trop malin!)

— *Citoyens pouloss!* — répondit M. de Kersaint. — Pourquoi voulez-vous forcer l'entrée de ma maison? Vous ai-je jamais fait de mal?

— Vous avez des armes chez vous! — répondit la même voix menaçante, qui, la première, avait attiré l'attention du peuple sur la maison des Kersaint.

Elle appartenait à un très grand nègre, qui paraissait le meneur de l'émeute; il n'était vêtu que d'une culotte de canevas, et d'un chapeau de paille, et il portait un coutelas. M. de Kersaint se souvint tout à coup de l'avoir déjà vu, qui travaillait comme commandeur sur la plantation de Fond Laillet.

— Sylvain, mon fils, — répondit M. de Kersaint, — nous ne sommes pas armés. Mais des femmes et des enfants se sont réfugiés chez nous. Et nous ne sommes pour rien dans les maux dont vous vous dites victimes.

— *Ouvé ba nou!*

— Personne parmi vous n'a le droit d'entrer dans la maison.

— *Ouvé ba non!*

— Vous n'avez pas le droit...

— Eh bien, nous prendrons le droit, — s'écria le meneur.

Alors il s'éleva une clameur générale. Des milliers de voix excitées répétèrent :

— *Ouvé ba nou!*

La tête blanche du vieillard se retira de la fenêtre. Elle fut remplacée par un jeune et sombre visage très beau, et très résolu. C'était celui du fils de Kersaint.

— Tas de charognes! — cria le jeune homme. — Oui, nous avons des armes, et nous savons nous en servir. Je brûlerai la cervelle au premier d'entre vous qui entrera ici.

Il tenait l'unique pistolet chargé : il n'y avait pas d'autres armes dans la maison. Il comptait sur la lâcheté de la foule ;

mais les nègres savaient ou croyaient savoir la vérité : le vieux béké ne leur avait pas menti. Ils n'avaient pas peur.

— *Bon ! non ké oué !* — dit le meneur d'une voix menaçante. — *Ennor,* — cria-t-il en se tournant vers la foule, — *crazé caië là !*

Presque au même instant une pierre lancée par une main puissante, siffla tout près de la tête du jeune de Kersaint et vint ricocher avec fracas sur les meubles de la chambre. Ce fut en vain qu'on ferma les volets ; un deuxième projectile les ouvrit de force, un troisième fendit ceux de la fenêtre voisine. Les pierres se succédaient. Plusieurs personnes furent gravement blessées ; une femme tomba étourdie, un homme eut l'épaule démise. La foule réclamait encore des pierres, toujours plus de pierres : elle hurlait :

— *Ba non ouôches ! ba ouôches !*

Le pavé devant la maison était fait de grosses pierres et ne fournissait pas de projectiles. Mais un peu plus bas, une rue transversale était pavée de cailloux ronds tirés du lit de la rivière.

Des négresses s'alignèrent alors en une rangée qui allait du point d'attaque à cette rue, aux cris de :

— *Fai la chaîne !*

Elles se passèrent de tablier en tablier les cailloux qu'elles avaient arrachés, et cela avec un ordre parfait. Les négresses étaient dressées depuis des générations à « faire la chaîne » lorsqu'elles transportaient les pierres des torrents jusqu'au lieu de construction d'une maison, ou d'un mur. Alors la pluie de pierres tomba drue et terrible. Elles fracassaient les meubles, faisaient éclater les murs, brisaient les portes... Ceux qui ont vu le nègre créole abattre, sur les routes montagneuses, des fruits poussant à des hauteurs inaccessibles, pourront seuls comprendre comment il sait lancer une pierre... Déjà tous les volets de l'étage supérieur étaient défoncés, les assiégés s'étaient réfugiés dans les pièces de la façade postérieure. Mais les volets du rez-de-chaussée, très solides et protégés en partie par des barres de fer, résistaient toujours. Les portes de la grande entrée voûtée défiaient la pression robuste de toutes les épaules qui pesaient contre elles.

— *Mené pié bois ici ! pié bois ! pié bois !* — criaient les

hommes qui s'évertuaient à faire sauter les portes à la faveur du bombardement.

Et le cri passa le long de la rue et gravit la pente de la montagne. De l'intérieur de la maison il n'y avait plus moyen de se rendre compte de ce que faisait la foule ; il était impossible de s'approcher des fenêtres. Mais tout à coup la rue retentit d'un tel cri, qu'il était évident qu'un fait nouveau venait de se produire.

— Ah ! Ce sont peut-être les soldats ! — s'écria avec joie madame de Kersaint.

Elle se trompait. La nouvelle effervescence était provoquée par l'apparition de la *pié bois*, longue poutre que portaient une vingtaine d'hommes, qui criaient tous ensemble :

— *Ba lai ! Ba lai !*

Alors ceux qui poussaient des épaules sur la porte d'entrée reculèrent pour faire place au bélier.

Les nègres chantaient en se balançant :

— *Soh ! soh ! yaïe yah ! Rhâlé fô...*

Et toute la maison frémit sous le choc immense.

— *Soh ! soh ! yaïe yah ! Rhâlé fô...*

Les serrures et les verrous sautèrent ; l'encadrement même de la porte s'effondra avec une pluie de plâtras ; la large barre de fer tenait toujours bon, mais elle s'était courbée comme un arc, et les portes avaient bien cédé de cinq pouces.

— *Soh ! soh ! yaïe yah... Rhâlé fô !*

Il y eut un fracas de métal brisé, une explosion de bois qui éclate : et les portes s'abattirent. La voûte résonna du bruit de leur chute comme d'un coup de canon. Les hommes laissèrent tomber la poutre, et un rugissement de brute acclama l'exploit... A l'intérieur de la maison, tout était sombre.

Ils hésitèrent un instant, le vide et l'obscurité les intimidaient.

— *Pôté flambeau vini !* — cria le meneur aux porteurs de torches, en étendant la main. — *Ba moin ! Ba moin !*

Il saisit une torche et bondit en avant, brandissant de l'autre main son coutelas. Mais à l'instant même où il traversa le seuil, une détonation formidable retentit sous la voûte. Le grand nègre vacilla. Il laissa tomber sa torche et son coutelas. Il jeta ses bras en l'air, fit demi-tour sur lui-même, et retomba

sur le dos. Il était mort. Le jeune de Kersaint avait tenu sa parole.

Tous les nègres qui se pressaient devant l'entrée voulurent fuir en panique. Mais la pression de derrière, le cours de la rage aveugle était irrésistible, et ceux qui formaient l'avant-garde de la foule furent précipités sous la voûte, se bousculant, hurlant, se frappant, trébuchant sur le cadavre et sur les portes fracassées, avec un élan tel que plusieurs d'entre eux tombèrent !... Le jeune de Kersaint ne songea pas à fuir, même lorsque les amis qui étaient descendus avec lui, voyant que toute résistance était inutile, remontèrent au deuxième étage. Il demeura au pied de l'escalier, son pistolet déchargé à la main, il se crut capable de refouler les envahisseurs, de les terroriser par sa seule force morale. Mais la terreur se transforme parfois en une rage aveugle, même chez l'esclave, poussé jusqu'au désespoir par la nécessité de braver le canon d'un pistolet.

Les nègres se jetèrent sur le jeune homme avec toute l'énergie de la terreur. Il n'eut pas le temps de lancer son arme inutile dans le visage du premier, une baïonnette attachée à une perche lui passa à travers le corps. Il s'effondra sans un cri sous les coups des coutelas qui battaient l'air avec une frénésie telle, que les assaillants s'entre-blessaient dans leur rage...

Au même instant un nègre tira de l'entrée une décharge vers les blancs qui remontaient l'escalier. M. Desrivières tomba. Il expira presque aussitôt, avant que ses amis aient pu l'emporter dans une chambre voisine dont les portes furent immédiatement barricadées avec tous les meubles les plus lourds de la pièce : la charge entière lui était entrée dans le dos et avait brisé l'épine dorsale.

... La panique momentanée des nègres fut suivie d'une réaction de la haine, de la soif de vengeance de la foule. La haine traditionnelle du blanc rendue plus forte encore par les passions du moment ; la soif de venger la mort de leurs chefs d'autrefois et de tous les griefs imaginés ou vrais qu'ils avaient contre les blancs.

Mais les appartements du rez-de-chaussée étaient vides ; es blancs s'étaient retirés dans les pièces du haut. Ils y avaient

probablement des armes qu'ils gardaient pour s'en servir dans la dernière extrémité. Il serait peut-être imprudent de les y poursuivre. Et pourtant ils n'échapperaient pas. Les fenêtres de derrière étaient élevées, et donnaient sur une route de plantation, qui longeait des champs de cannes à sucre, où des nègres armés faisaient le guet. Les murs latéraux étaient en maçonnerie solide, sans aucune ouverture. Impossible de s'échapper par le toit, qui s'élevait bien à vingt pieds au-dessus des toits de chaumières voisines. Les békés étaient sans défense !... Pourtant, personne ne s'offrit à mener l'assaut. Il n'y eut que des clameurs, de hideuses menaces, des cris de cannibales en délire... Cependant une bande de noirs promenaient à travers les rues, à la lueur des flambeaux, le cadavre de l'ancien meneur, hissé sur des battants de la porte. Des hommes armés couraient à côté, ils montraient la cervelle rose qui sortait de la blessure, et criaient :

— *Mi you ke assassiné nou. Ichoué foué nou !*

L'exaltation s'accrut encore et devint du délire maniaque. Mais une voix, celle d'une femme, la femme de Sylvain le meneur, glapit par-dessus tout le bruit :

— *Metté difé-zauté, brilé toutt béké !*

La foule répéta le cri, qui se répercuta comme un tonnerre à travers la rue.

— *Difé ! metté difé !*

Mais si par hasard, les békés tentaient une descente désespérée sur les incendiaires?...

— *Oté lescalié !* — suggéra un nègre, et cette idée mit fin à toutes les hésitations.

Ils étaient assez nombreux pour arracher tout l'escalier en cinq minutes, et il fallut moins de temps que ça pour que les émeutiers exécutassent l'idée qui leur avait été suggérée. Ils arrachèrent l'escalier. Ils le brisèrent en petits morceaux qu'ils entassèrent sur les dalles de l'entrée. Puis il les enflammèrent à l'aide des torches. La rampe était en acajou, mais les marches étaient en bois du nord, en pin jaune, résineux et léger.

— *Ka pleine gomme ! Ka brilé bien !*

Immédiatement tous les meubles du rez-de-chaussée furent démolis et empilés sur le bûcher, qu'ils fussent combustibles

ou non : portraits, rideaux, *verrines*, bronzes, carpettes, miroirs et tentures !

— *Sacré tonné ! Nou ke brilé toutt ! Ké oué !*

Au premier étage, des bruits de terreur retentirent : des pas qui couraient éperdument, des meubles qu'on traînait et enlevait de devant les portes... des cris...

— *Ouaill !* ils sont moins braves à présent, les maudits *békés !*

Puis des visages apparurent à travers la fumée, se penchant vers le sol, regardant en bas : une femme aux cheveux gris qui essayait de se faire entendre, d'émouvoir quelque cœur; une jeune mère qui désignait silencieusement son bébé. Deux bras noirs se tendirent vers elle, en une raillerie sauvage, et une négresse cria d'une voix rauque :

— *Ba moin li ! moin se vlopé enlai, y conm chatrou !* — et elle imitait la seiche qui dévore sa proie.

Un éclat de rire grossier souligna cette plaisanterie infâme.

La chaleur et la fumée devenaient insupportables. Les incendiaires se retirèrent dans la rue, et quelques-uns gagnèrent les champs de cannes à sucre à l'arrière de la maison pour prévenir toute tentative d'évasion. Ils ne jetaient plus de pierres ; ils étaient las, mais contents de contempler le progrès de leur vengeance. Les cris retentissaient toujours à l'étage supérieur : ils y répondaient par des jurons et des railleries ! La voûte rougit, s'illumina et se mit à rayonner comme une fournaise : et la chaleur qui s'en dégageait força les nègres à se retirer encore davantage. Bientôt à l'intérieur le pétillement devint un sourd rugissement, pareil au bruit d'un torrent. Les flammes s'emparèrent de tout le rez-de-chaussée. Elles passèrent de longues langues jaunes par les fenêtres ; elles s'enroulaient autour de la maçonnerie, elles léchaient les clefs de voûte et les murs, elles s'efforçaient de grimper et se mirent à dévorer la charpente des volets... Et de temps à autre dans la rue résonnait l'appel sinistre et mélancolique des grandes conques.

La voix d'une cloche immense se mit à tinter par-dessus tous les toits de la ville, rapidement et de façon continue : c'était le bourdon de la cathédrale qui sonnait le tocsin. Les unes après les autres, les cloches des plus petites églises se joignirent au bourdon. Mais, pour la première fois les pompes

à incendie demeurèrent dans leurs hangars ; les pompiers nègres ignorèrent l'appel. Et cependant, les soldats, bien que menaçant de se mutiner, étaient rigoureusement enfermés dans leur caserne par ordre supérieur. Pourtant le gouverneur Rostoland, maréchal de camp, savait que la ville était à la merci d'une foule nègre ; il savait que la population blanche courait le danger d'être massacrée. Un tel ordre, donné en un tel moment semble incroyable à ceux qui l'ont vu de leurs yeux ; cela reste un des faits stupéfiants de l'histoire coloniale française, un des nombreux faits qui paraissent justifier la haine éternelle que le créole blanc porte à la République.

... Avivées par une brise du sud, les flammes assaillirent l'arrière de la maison assiégée plus rapidement que les chambres de devant. Elles détruisirent tous moyens de communication entre l'avant et l'arrière, en incendiant les corridors qui aboutissaient à cette extrémité de l'escalier démoli. A travers les voûtes de fumée, des hommes affolés de mourir hideusement brûlés vifs se laissèrent choir des fenêtres donnant sur la campagne, en abandonnant les femmes et les enfants. Du côté de la rue, ils n'auraient eu aucun espoir. Mais du côté des champs leurs ennemis étaient moins nombreux : il y avait à courir une chance inespérée. Parmi ceux qui tentèrent cette chance deux furent tués dès qu'ils mirent pied à terre, le troisième, un Français, bien qu'horriblement blessé put courir près de deux cents mètres avant d'être rejoint et abattu. Mais deux autres profitèrent de cet incident ; ils gagnèrent les hautes cannes à sucre, et s'enfuirent en courant entre les tiges, courbés en deux, se tordant, se faufilant. Ils furent bientôt perdus de vue.

— *Béké la campagne menm !* — s'écrièrent les poursuivants déçus. — *Yo ka fenne kamoé !*

Seuls les créoles campagnards connaissaient ce truc pratiqué avec succès par les nègres marrons : de *fenne kanne* « fendre la canne »...

L'obscurité, la terreur des serpents favorisèrent leur fuite.

Certains hommes chevaleresques, dont M. de Kersaint, refusèrent de tenter cette dernière chance. Ils préférèrent rester pour encourager de leur présence les femmes impuissantes, les mères, les épouses et les jeunes filles, élevées dans

le raffinement, et dont l'existence tranquille et parfumée n'avait pas été jusque-là troublée par la plus légère ombre de crainte.

Il y avait encore près de trente personnes dans la maison en flammes. Et pourtant les soldats demeuraient toujours enfermés dans la caserne.

La fumée était poussée vers le nord, et du côté de la rue on distinguait nettement la façade. Mais, depuis que l'on avait jeté des pierres, personne n'était encore apparu aux fenêtres de devant. La foule regardait et s'étonnait; on eût dit que toute communication était déjà coupée entre la façade et l'arrière de la demeure. Ainsi la dernière scène de la tragédie leur serait cachée. Ils en conçurent une déception brutale. Leur frénésie première s'était apaisée, il ne leur restait plus que cette apathie révoltante qui, dans les natures sauvages, suit l'accomplissement d'un acte monstrueux. La tempête des cris se calma et fut remplacée par des conversations animées, pareilles au rugissement assourdi de la marée basse !

— Ce sont les femmes et les enfants qui crient ainsi, — dit un nègre.

— Qu'ils soient maudits ! Ce sont des békés. Qu'ils rôtissent tous ensemble !

— *Ouill papa !* Ils nous ont brûlé assez souvent quand ils le pouvaient.

— Oui ! Ils ont brûlé des pauvres négresses accusées de sorcellerie ! Et le prêtre qui les confessa affirma qu'elles étaient innocentes.

— *Ah ! C'est taille toto ça !* Ça se passait autrefois !

— Autrefois ! Mais nous n'oublions pas !... Aujourd'hui les choses sont changées.

— C'est juste ! Aujourd'hui nous luttons pour notre liberté.

— Houlo !...

Une nouvelle clameur s'éleva, car une apparition se montrait à une des fenêtres.

— *Mi ! Yon négresse !*

— C'est la *da !* Jésus Maria !

— *Pé !... pé zauti.*

— *Pé !...*

Le mot courut de bouche en bouche et un silence suivit un

silence d'expectative malveillante ! Puis le puissant contralto de Youma sonna avec la clarté d'un appel de clairons !

— *Eh ! tas de capons !* — cria-t-elle sans crainte. — Lâches qui avez peur de faire face à des hommes ! Croyez-vous que vous gagnerez votre liberté en brûlant vifs des femmes et des enfants? Qu'étaient donc vos mères?

— Nous brûlons des békés ! — répondit une négresse d'une voix aiguë. — Ils nous tuent, nous les tuons à notre tour ! C'est juste.

— Tu mens ! — s'écria Youma. — Les békés n'ont jamais assassiné des femmes et des enfants.

— Mais si ! — vociféra un mulâtre un peu mieux vêtu que ses compagnons. — Ils l'ont fait en 1721 ! Et en 1725 !

— Aïe Macaque ! — dit Youma d'une voix moqueuse. — Et toi, tu fais brûler des négresses aujourd'hui pour les imiter? Quel mal les négresses t'ont-elles fait, singe?

— Elles sont avec les békés.

— Et vous tous, vous étiez avec les békés hier, et avant-hier, et toujours ; les békés vous ont nourris, les békés vous ont donné à boire, les békés vous ont soignés lorsque vous étiez malades... Et à toi, ô mulâtre, traître que tu es, les békés ont donné la liberté, ils t'ont donné un nom, *saloperie* !... ils t'ont donné les vêtements qui te couvrent, ingrat. Toi, menteur, tu ne luttes pas pour ta liberté, car les békés te l'ont donnée il y a longtemps pour l'amour de ta mère noire ! *Fai docté milatt !* Je te connais. Lâche sans famille, sans race ! Fais philosophe, ô renégat, qui veut voir brûler une négresse parce que ta mère était une négresse !... *allé... bata béké !*

Youma ne put se faire entendre davantage. Une nouvelle clameur de vociférations noya sa voix. Mais ses reproches avaient porté au moins d'une certaine façon, elle avait touché, et éveillé le mépris dormant, la haine secrète et jalouse que le noir ressentait pour l'affranchi de couleur, et la déconfiture du mulâtre fut accompagné de hurlements de rires ironiques. Au même moment, il se produisit dans la foule une violente bousculade ; quelqu'un se frayait un chemin jusqu'au premier rang à travers la cohue compacte, rapidement, furieusement, jouant des coudes, écartant tout de ses épaules. C'était un capre géant. Il se dégagea enfin, bondit jusqu'à l'espace libre

devant l'édifice en flammes, fit tournoyer son coutelas au-dessus de sa tête, et cria :

— *Nou paka brilé négresse.*

Le mulâtre ridiculisé s'avança pour parler, mais avant qu'on pût proférer une parole, le travailleur l'assomma d'un seul coup du revers de sa main libre.

— *A moin ! me oué !* — clama le nouveau venu. — Soutenez-moi, mes frères. Nous ne brûlerons pas des négresses !

Alors Youma reconnut Gabriel qui était là, seul, colossal, menaçant, magnifique, bravant l'enfer qui l'environnait par amour d'elle.

— *Ni raison ! Ni raison !* — répondirent plusieurs voix. — *Non ! non ! nou pa ka brilé négresse ! châché l'échelle !*

Gabriel avait forcé la sympathie, et réussi à éveiller la pitié dans ces cœurs de bêtes fauves.

Et toute la foule se mit à clamer :

— *Poté l'échelle ! vini ici yon l'échelle !*

Cinq minutes plus tard une échelle touchait la fenêtre. Gabriel lui-même y grimpa ; il atteignit les derniers échelons, et étendit sa main de fer. Mais au même instant Youma se baissa jusqu'à l'allège de la fenêtre et souleva Mayotte qui se dissimulait derrière. L'enfant était stupide de terreur. Elle ne le reconnut pas.

— Pouvez-vous la sauver, — demanda Youma, en lui tendant la petite fille toute blonde.

Gabriel fit un signe de négation. De la rue, un cri affreux partit.

— *Non ! non ! non ! non ! pas lé yché béké, jénmain yché béké !*

— Alors, vous ne me sauverez pas non plus, — s'écria Youma, en serrant l'enfant sur sa poitrine. — Jamais ! *Janmain ! mon ami !*

— Youma, au nom de Dieu...

— Au nom de Dieu, vous me demandez de commettre une lâcheté? Êtes-vous assez vil, Gabriel? Êtes-vous assez bas? Me sauver et laisser brûler l'enfant. Jamais... partez !

— Laisse la yché des békés... laisse la yché fille ! — crièrent cent voix.

— Moin ! — répliqua Youma en se retirant hors de la portée

des bras de Gabriel. — Je ne l'abandonnerai jamais, jamais... j'irai trouver le Bon Dieu avec elle...

— Alors, brûle avec elle ! — hurlèrent les nègres. — A bas l'échelle ! jetez-la à terre...

Gabriel eut à peine le temps de sauter, l'échelle fut arrachée sous lui. Toute la frénésie première de l'émeute s'était rallumée à la vue de l'enfant, et la tempête des malédictions se déchaîna de nouveau. Mais, il se produisit un autre mouvement. Gabriel avait trouvé des hommes pour le soutenir. Ils replacèrent enfin l'échelle et la protégèrent désespérément, le coutelas au poing. Ils appelèrent Youma, la supplièrent de descendre... Mais elle leur fit de la main, un signe de mépris : elle savait qu'il était impossible de sauver Mayotte.

La chaleur intense qui émanait du rez-de-chaussée refoula peu à peu, la garde debout au pied de l'échelle. Tout à coup Gabriel poussa un cri de désespoir. Atteinte par un jet de flamme l'échelle elle-même prit feu, et flambait furieusement.

Youma demeura à la fenêtre. Son beau visage ne reflétait plus ni haine, ni crainte. Elle était aussi calme que la nuit où Gabriel l'avait vue immobile, son pied écrasant le serpent.

Soudain une clarté éclata derrière elle, et grandit. Contre ce flamboiement sa haute silhouette ressembla à la silhouette de Notre-Dame du Bon-Port, que Gabriel avait vue, dans la chapelle du Mouillage se détachant sur un fond d'or... Ses traits doux n'exprimaient toujours aucune émotion. Ses regards s'abaissaient sur la tête blonde qui se cachait contre son sein, ses lèvres remuaient, elle parlait à l'enfant. La petite Mayotte leva un instant la figure vers le beau visage sombre penché vers elle, et elle joignit ses petites mains ensemble comme pour prier.

Mais elle poussa aussitôt un cri lamentable, et s'accrocha à Youma. Les murs épais vibrèrent tout à coup comme vibrent les murs lorsque souffle un ouragan. Des cris frénétiques et déchirants partirent de l'arrière de la maison, et un bruit retentit, le bruit d'un sourd tonnerre. Youma enleva son foulard de soie jaune et en enveloppa la tête de l'enfant. Elle la caressa avec une tendresse calme, la berçant doucement dans ses bras, placidement, comme si elle l'endormait d'une

complainte... Jamais Youma n'avait paru aussi belle au regard de Gabriel.

L'instant d'après il ne la vit plus. La silhouette de la jeune fille et la clarté disparurent en même temps, au moment où le toit et les poutres s'effondrèrent ensemble dans l'obscurité.

Un silence suivit, un silence brisé seulement par les sifflements et les crépitements du feu étouffé par le tintement du tocsin, et par l'appel des grandes conques. Les victimes ne criaient plus, et les bourreaux étaient épouvantés par l'horreur de leur crime consommé.

Puis, d'en bas, les flammes luttèrent et s'élevèrent de nouveau et colorèrent de cramoisi les tourbillons de fumée, la maçonnerie toute nue, les débris de bois. Elles se haussèrent en serpentant, elles s'allongèrent, léchèrent les poutres noircies. Elles se redressèrent et grandirent féroces, et s'enlacèrent en une longue spirale fluide de langues de feu qui s'agitaient haut dans la nuit.

Le rayonnement jaunissant s'étendit de promontoire en promontoire, palpita au-dessus du port, et gravit pendant des lieues à travers l'obscurité les flancs du volcan éteint. Les mornes boisés se dressaient fantastiques, autour de la ville illuminée. Ils paraissaient plus élevés que pendant le jour, et blanchissaient et s'obscurcissaient tour à tour, avec l'essor et la chute des flammes. Et à chaque grande pulsation du feu, la croix blanche de leur sommet apparaissait portant l'étrange passion de son Christ noir...

A la même heure, de l'autre côté du monde, un navire filait avant le soleil, et portait le don républicain de la Liberté, et la promesse du Suffrage universel aux esclaves de la Martinique.

LAFCADIO HEARN

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MARC LOGÉ.

LA TUNISIE PENDANT LA GUERRE

La paix, une paix absolue règne de l'Oranie au golfe de Gabès. Nous avons pu parcourir en voiturette 2 800 kilomètres en Afrique française, sur des chemins parfois très écartés des centres armés, et jamais aucun indigène ne montra une attitude hostile : presque toujours au contraire, des marques de politesse saluaient notre passage. Ni à Maillot, dans ce paysage ample et harmonieux de belles montagnes boisées de cèdres et de vallées aux somptueuses oliveraies, à Maillot, principal foyer de l'insurrection kabyle en 1871, ni à Ighil-Ali, puissante agglomération de colporteurs berbères, ni dans le Béjaoua tunisien, nous ne pûmes surprendre la moindre trace de haine ou même de défiance. Un incident de route à la frontière algéro-tunisienne, dans une forêt de chênes-lièges habitée par des populations réputées turbulentes, devait même nous faire mesurer la sympathie de la population. Notre automobile avait glissé dans une fondrière. Aussitôt, des fellahs invisibles dans le maquis, mais qui nous avaient aperçus, avertirent des ouvriers sardes qui nous secoururent. Or, dans cette région que n'habitent pas les Européens, il eût été loisible à ces montagnards de nous voler avec sécurité ou, tout au moins, de nous abandonner à notre sort.

Il n'est pas exagéré d'écrire que l'élite musulmane se

méfie de l'Allemagne, et le peuple qui fournit les tirailleurs se range par sentiment sous nos drapeaux. Comme témoignage, nous citerons, au passage, cette apostrophe récente d'un sergent arabe revenu du front. Il voyait arriver à Constantine un convoi de prisonniers. Parmi les Allemands il reconnut un ancien représentant de commerce qui soufflait la haine de la France dans les douars. Notre sous-officier aux tirailleurs saisit ce Hambourgeois par le bras et lui cria : « Tu voulais prendre mon pays français et tu reviens prisonnier, ah ! ah ! Regarde, moi, portefaix avant la guerre; moi sergent, maintenant. Moi, sous-lieutenant bientôt. Français *M'lih* (bon), moi gai, content. Mon père, mes oncles ont du travail et le ventre plein ! Toi Boche, croyais-tu nous faire révolter contre nos frères de France? » Si ce troupier se trouvait satisfait, c'est qu'il savait que sa famille était assurée de vivre convenablement. Instruits par l'expérience, nous n'avons plus commis l'erreur politique de 1870. En effet, il ne suffit pas de demander à l'Afrique de valeureuses troupes, il faut, avant tout, assurer l'existence des millions de musulmans appauvris par la guerre qui restent dans leurs villes ou leurs douars. Le commerce et l'industrie sont aussi gênés en Algérie et Tunisie qu'en France; et comme, d'autre part, les Arabes végètent au jour le jour, les ravages produits par le chômage deviennent aussitôt effrayants.

Si donc la paix française s'impose avec tant de puissance à ces millions de musulmans de races et de mentalités diverses, c'est à l'œuvre économique du Protectorat tunisien qu'on le doit en grande partie. C'est contre la mort de faim de 500 000 Tunisiens que nous avons lutté avec succès.

*
* *

Le 3 août 1914, à la déclaration de guerre qui surprenait la Tunisie en pleine crise agricole, le directeur des finances du Protectorat, M. Dubourdieu, devait prendre un ensemble de mesures pour sauver de la misère les fellahs, qui forment l'énorme majorité de la population, et pour éviter les crises redoutables qui auraient interrompu la marche des organismes économiques tant français qu'indigènes. Déjà, depuis le mois

mai de 1914, le Protectorat, voulant remédier au déficit de sa récolte presque nulle et venir en aide aux cultivateurs, avait ouvert un premier crédit de 2 millions pour l'achat de grains de subsistance pour les indigènes nécessiteux, 100 000 francs pour l'ouverture de chantiers publics, et 200 000 pour des prêts aux colons. Aux premiers jours de la mobilisation le Gouvernement empêchait la sortie des grains de la Régence et donnait mandat au directeur de l'agriculture de se procurer, au besoin par voie de réquisition, les produits d'alimentation nécessaires à la population.

La crise s'aggravant, un compte courant du ravitaillement fut institué. Des achats de grains de semence pour une valeur de 3 millions, représentant les ressources nettes des sociétés musulmanes de prévoyance, étaient ensuite effectués. Les cinq premiers millions dépensés parurent insuffisants et, devant l'importance des besoins pressants, d'autres opérations d'achats furent entreprises et rassemblées sur les écritures du compte de ravitaillement, d'où on les dégagera au fur et à mesure de la liquidation pour imputer les soldes créditeurs ou débiteurs, soit aux sociétés indigènes de prévoyance, soit au budget.

A l'heure actuelle, plus de 100 000 quintaux d'orge et 100 000 quintaux de maïs ont été acquis. A raison de 250 grammes par jour et par personne, ces grains permettent d'assurer la subsistance de 400 000 Tunisiens. De nouveaux achats se poursuivront autant qu'il sera nécessaire, et près de 7 millions de francs y seront consacrés. La distribution est faite par les soins de la direction des finances pour le compte des sociétés indigènes de prévoyance, à titre de prêts remboursables. La nouvelle récolte s'annonce bonne et ces prêts rentreront en majeure partie.

D'autre part, il a été distribué, à titre de prêt, pour 8 millions de francs de grains de semences, orge et blé, aux Tunisiens reconnus hors d'état de se procurer des semences sans se mettre entre les mains des usuriers, qui réclament au moins deux sacs de blé par sac de grains prêté, soit du 100 p. 100, lorsque ce n'est pas du 250 p. 100.

M. Soubrane, chargé de la gestion des sociétés de prévoyance et de prêts, arracha des centaines d'agriculteurs aux usuriers,

dont le départ de 32 000 tirailleurs, presque tous cultivateurs, favorisait les manœuvres ; la direction des finances fit agir les sociétés de prêts, fondées en 1909 dans chaque caïdat. L'excellente récolte de 1911 avait permis d'organiser le prêt hypothécaire à long terme, rendant possible aux Tunisiens l'achat d'un outillage moderne et la mise en valeur des terres.

Ces prêts d'argent étaient accordés pour quinze ans au taux de 8 p. 100, réduit à 6 p. 100 lorsque l'immeuble était immatriculé. Aussitôt les ventes à réméré devinrent rares ; les usuriers étaient atteints. Un peu plus tard, les sociétés locales de crédit furent autorisées à créer des coopératives, afin de pouvoir étendre le chiffre de leurs transactions. Les artisans villageois, au même titre que les cultivateurs, pouvaient profiter de ces dispositions, et les habitants du Djérid et du Sahel s'empressaient de demander au crédit le relèvement de leurs ateliers familiaux de tissage. Ailleurs, dans les régions propices à la culture maraîchère, comme Makhtar, ou favorables à l'élevage des moutons barbarins, comme Thala, des coopératives spéciales furent créées. Ces œuvres ne favorisent pas seulement la vie matérielle des indigènes, elles accroissent le prestige de la France et développent des sentiments de confiance et de solidarité chez nos protégés. Les intelligents berbères des oasis de Tozeur et Nefta nous en donnèrent récemment une preuve éclatante. Voici l'extrait d'une lettre envoyée par un notable de l'industrieuse région du Djérid au directeur des Services économiques :

... Des milliers d'indigènes des Djelass, de Kairouan, des Hammama, des Frachiches et des Madjeurs (régions sans récoltes de céréales en 1914) sont venus au Djérid implorer leurs coreligionnaires de les secourir en leur vendant des dattes à terme. Les Djéridis pris de pitié *et imitant le Gouvernement* qui multiplie ses efforts pour parer à la misère, leur ont consenti des ventes de dattes à des prix avantageux payables à la prochaine récolte de juin 1915.

Ils ont ainsi accordé des prêts d'honneur qui s'élèvent à plus de 20 000 sacs de dattes. Chacun des emprunteurs est retourné chez lui, content de pouvoir assurer la subsistance de sa famille.

Ainsi les Djéridis consentent un prêt d'environ 500 000 francs, alors qu'ils auraient pu encaisser la majeure partie de cette somme, s'ils avaient exigé la vente au comptant. Mais ils ont été poussés à agir ainsi par le désir de s'associer à l'œuvre d'assistance entreprise par le

Gouvernement *et de manifester ainsi leur foi dans l'avenir glorieux du peuple protecteur. Que Dieu le soutienne !*

Nous ne doutons pas que la collaboration que nous apportons au Gouvernement pour l'amélioration de la situation économique vous fera plaisir.

Nous pensons aussi que vous êtes au courant des efforts des Djéridis en faveur des blessés, des réfugiés belges, des tirailleurs et de notre souscription aux Bons du Trésor.

Voilà ce qu'il y a à vous signaler. Que Dieu vous assiste. Salut de la part de celui qui a besoin de son Dieu.

Cette lettre mériterait d'être connue des Allemands qui, dans leur aveuglement, s'imaginaient pouvoir déchaîner la guerre sainte. Même chez ces peuples croyants, la religion n'est plus aujourd'hui un motif suffisant d'insurrection. Les soulèvements dans l'Afrique du Nord avaient toujours pour cause le paupérisme. Inversement, un peuple satisfait est rarement un peuple de mécontents.

Dans notre traversée de la Kabylie, parmi des populations de caractère indépendant, les administrateurs et les Pères blancs qui les fréquentent depuis trente ans, nous dirent : « Tant que ces hommes pourront manger, nous n'avons rien à redouter. L'erreur politique des Allemands fut de s'imaginer qu'on mène les musulmans avec des mots. Ils ne sont touchés que par la réalité. »

*
* *

L'organisation préalable des Services économiques indigènes avait rendu possibles les mesures qui furent ainsi prises au moment de la mobilisation.

Dès la fin de l'année 1913, M. Alapetite, par la création des Services économiques indigènes de la Régence, coordonnait les efforts des sociétés de prévoyance et de crédit à long terme et ceux des comités de subsistance pour les années de disette. Son but était de généraliser dans l'ordre économique la salutaire tutelle déjà accordée aux enfants musulmans par l'enseignement professionnel, de s'occuper dès maintenant des adultes, de veiller sur la condition des artisans en exercice et même des femmes, qui jusqu'ici n'avaient gagné que des salaires misérables. Presque à la veille de la guerre ces

nouveaux services furent confiés à M. Bériel, un homme d'action, qui connaît bien le monde musulman et qui en est aimé, et à M. Monge, qui sait améliorer les industries indigènes, sans néanmoins retirer à leurs ouvrages leur cachet savoureux. Quoique cet office du travail date à peine d'une quinzaine de mois, il a déjà rendu des services à la cause française. C'est au point de vue spécial de la collaboration entre protecteurs et protégés que nous voulons en examiner le fonctionnement et le résultat.

La base de ce système est l'éducation professionnelle. M. Charléty, directeur de l'enseignement à Tunis l'avait très bien compris lorsqu'il écrivait :

> Le premier problème à résoudre est de donner à l'enseignement primaire indigène la substance qui lui manque. On ne la trouvera qu'en l'imprégnant, en la pénétrant d'un esprit nouveau. L'examen continuel, et partant méthodique, l'observation raisonnée des réalités où se meut l'enfant indigène, c'est-à-dire l'étude élémentaire des sciences physiques et naturelles, peuvent fournir cette substance et cet esprit.

Et M. Alapetite précisait ce programme en disant des dix mille élèves tunisiens qui fréquentent nos écoles :

> Nous ne devons pas seulement leur enseigner la langue française. Il est nécessaire de les faire profiter au point de vue professionnel des progrès de la science et de la civilisation.

Belles paroles qui contrastent avec la sauvage politique coloniale des Allemands.

M. Alapetite, treize mois avant la mobilisation, suggérait aux sociétés musulmanes de prévoyance de fonder à Tunis un *Laboratoire d'essais industriels et commerciaux indigènes*, qui devrait non seulement aider au fonctionnement des coopératives en leur fournissant des matières premières aux meilleures conditions, mais former les futurs contremaîtres, les ouvriers ou agents commerciaux des nouvelles fondations indigènes.

M. Bériel, de son côté, était chargé de veiller à ce que l'enseignement scientifique élémentaire fût donné à l'école transformée partiellement en atelier d'apprentissage, variable

suivant les formes locales de l'activité économique : agriculture, commerce, tissage, pêcheries, céramiques, etc.

M. Bériel tient l'atelier pour la base de l'éducation des musulmans. L'expérience prouve en effet qu'un certain nombre d'adultes ayant obtenu le certificat primaire, sont devenus des déclassés parce qu'ils méprisent le travail manuel ; or la Régence manque encore dans de très fortes proportions des bons ouvriers indigènes qui devraient remplacer les étrangers. Très renseigné sur la vie industrielle d'une grande ville comme Lyon.

M. Bériel pense que la pratique d'un métier doit primer toutes les considérations de la théorie pour les petits Arabes. Il veut le plus vite possible décharger la famille besogneuse de l'enfant, qu'il place immédiatement chez des patrons français; ceux-ci tantôt exigent du Gouvernement une petite somme mensuelle pour enseigner leur métier, et tantôt accordent au jeune Tunisien de 25 à 50 centimes par semaine pour ses débuts. L'apprenti est instruit suivant le système de nos vieilles corporations. Il vit de la vie même de son futur métier et s'attache à son patron qui finit lui-même par s'intéresser à l'avenir de son élève. Actuellement 650 apprentis sont placés dans des ateliers français ; c'est dire qu'un nombre égal de familles indigènes se trouvent en rapports étroits avec nous. La bonne entente entre protecteurs et protégés dépendra toujours de la solidarité de leurs intérêts : or, l'enfant, c'est l'avenir. Les pères musulmans ne s'y trompent pas. Aucune politique, si brillante soit-elle, et appuyée sur le prestige des armes, ne nous attacherait au même degré un peuple dont les mœurs sont parfaitement contraires aux nôtres. Ce qu'il y a de neuf dans le système inauguré par les directeurs des Services économiques tunisiens, c'est qu'ils arrivent à nous associer les musulmans.

L'organisation des Services indigènes prouva qu'il fallait un contact intime et permanent entre administrateurs français et administrés tunisiens. Avant l'occupation française, le « beylick », c'est-à-dire le pouvoir, ne se présentait aux yeux du peuple que sous les apparences d'une puissance vexatoire et fiscale. Les Services économiques font pénétrer dans les masses rurales et citadines l'idée d'un Gouvernement attentif

aux souffrances des paysans et des ouvriers et désireux de les aider. Jamais missionnaires n'eurent tant d'influence que ces conférenciers, agronomes ou économistes, qui vont porter la bonne parole dans les caïdats, procèdent à l'organisation des sociétés musulmanes, suggèrent des essais, expliquent la raison des insuccès, cherchent des remèdes aux maux d'un peuple attardé, mais perfectible.

C'est l'honneur de notre administration, lorsqu'on la compare à celle du Cameroun et du Togoland allemands, par exemple, d'avoir su se mêler à la vie indigène. Robert Arnaud, le directeur du bureau politique de Dakar, l'un des hommes les plus renseignés sur nos diverses colonies africaines, assurait que seul le Français sait devenir l'ami de ses administrés, tandis que l'Anglais et le Belge gouvernent de leur bureau, que l'Espagnol et le Portugais rêvent, que l'Allemand pressure ou brutalise.

L'effroyable conflit européen démontre au monde entier que la domination par la manière forte à la façon des Allemands finira toujours par la faillite. Une nation guerrière pourra, pendant une ou deux générations, tenir en servage une race provisoirement vaincue, mais aux heures critiques, l'édifice s'effondre. Parce que le second Empire n'avait eu qu'une politique exclusivement militaire en Algérie, nous avons dû lutter contre l'insurrection de 1871. Mais, ces dernières années, il s'est trouvé de hauts fonctionnaires qui se sont penchés avec intérêt et même avec amour sur nos sujets, dont la situation leur apparaissait plus critique de jour en jour, et voilà pourquoi en ces années 1914 et 1915, la France n'a pas à se préoccuper de rebellions, même locales, et trouve des concours dans la population musulmane dont la cause s'identifie à la nôtre.

Citons un exemple de cette tutelle bienfaisante qui nous vaut la reconnaissance des artisans tunisiens.

Un jour l'intendance résolut de commander en Tunisie, pour les besoins spéciaux de l'armée africaine, 22 000 gilets de laine et autant de cachabias, excellents vêtements à capuchons et larges manches taillés dans des étoffes de laine, près de 7 000 couvertures et presque le même nombre de ceintures en « haram », ce chaud tissu tunisien, des milliers de chandails et de bachlick, capuchons imperméables. Si l'admi-

nistration n'était pas intervenue, les petits patrons indigènes n'auraient pas obtenu le moindre ouvrage parce qu'ils ne savent ni s'exprimer clairement, ni traiter une affaire; comme à l'ordinaire, les intermédiaires israélites se seraient interposés entre l'intendance et les artisans et auraient prélevé à leur détriment une commission représentant à peu près les bénéfices.

Mais M. Monge, le directeur du laboratoire industriel, connaissait la valeur des tisseurs tunisiens. La direction des finances lui assura les crédits nécessaires : il intervint auprès de l'administration militaire, garantit la régularité des livraisons, leur qualité parfaite et l'économie que la France trouverait à s'adresser directement aux producteurs. Les indigènes obtinrent ces travaux. Ce fut un succès ; les sommes versées rémunérèrent des ouvriers dignes d'être encouragés, et le chômage menaçant fut évité. Ces artisans sont pleins de reconnaissance pour ceux qui les sauvèrent de la ruine pendant la guerre leur permirent même de réaliser des bénéfices appréciables. Quant à l'honnêteté des transactions, un incident peindra la confiance illimitée de ces tisseurs en nos chefs de service. Lorsque ces petits patrons ont terminé le tissage de leurs couvertures ou de leurs étoffes, ils apportent leurs marchandises à la salle de manutention du boulevard Bab-Djédid, afin qu'elles soient examinées. A la fin de la semaine ils se présentent au cabinet de M. Monge qui remet à chacun d'eux la somme qui lui revient, après examen des quantités et qualités livrées. L'indigène s'en rapporte aveuglément au contrôle du directeur, estimant que l'argent versé rémunère convenablement son travail. Or il arrivait, le mois dernier, qu'au contrôle, on relevait une erreur de soixante francs au détriment de l'un de ces artisans. Lorsque ce tisseur revint livrer de nouvelles étoffes, M. Monge lui remit trois billets de vingt francs en lui expliquant ce qui s'était passé : « Tout ce que tu fais est juste, prononça ce Tunisien. J'avais cru que tu estimais mon travail à ce prix, et je n'avais rien à dire. Tu me donnes aujourd'hui une somme sur laquelle je ne comptais pas : cela va très bien. » Et il se retira dignement.

Peut-être les effets de cette guerre se sont-ils fait sentir principalement sur les artisans qui, après avoir connu jadis

une relative prospérité sous le régime beylical, étaient cruellement atteints par les industries européennes. Et lorsque, comme cette année, il faut ajouter à la misère des fellahs, leurs clients habituels, le resserrement de toutes les transactions, la situation menace même l'avenir des prolétaires des grandes villes, Tunis, Sousse, Sfax, Kairouan et celui des agglomérations de tisseurs et céramistes, Djerba, Kasar-Hellal ou Nabeul.

Cette année, grâce à l'intermédiaire de M. Monge, près de 500 000 francs ont pu circuler de mains en mains, du paysan qui vend les toisons de ses moutons et des fileuses aux tisseurs et aux couturières. Il faut tenir pour considérable cette somme, lorsqu'on songe que ces artisans se contentent ordinairement de repas de 15 à 20 centimes. Combien de vies auront été sauvées, combien d'ateliers ranimés pendant ces mois redoutables! L'administration des finances, qui s'est associée à l'œuvre de relèvement des industries indigènes en étendant au commerce et à l'industrie la faculté d'emprunter aux sociétés de prévoyance, accepte la création de coopératives dans des buts spéciaux, comme d'acheter en France le coton pour le tissage ou l'indigo pour la teinture. Ailleurs les gens du Djérid se procurent les toisons à des conditions qui leur permettent, pendant les hostilités, un travail soutenu et même d'honnêtes bénéfices.

D'autre part le *Laboratoire d'essais industriels indigènes* aidera de plus en plus nos protégés à perfectionner leur technique, de façon que leurs produits deviennent dignes d'être vendus en Europe. Bientôt contremaîtres, patrons, instituteurs pourront fréquenter ces ateliers où les fabrications diverses seront étudiées par des spécialistes en vue du meilleur rendement. Ce laboratoire cherchera les moyens d'introduire en Europe les produits tunisiens, car il faut bien admettre que les artisans du Protectorat ne pourraient, avant longtemps, commercer directement avec des pays dont ils ignorent les usages, les goûts, la langue et les procédés commerciaux; il faut les guider, les conseiller, les exhorter et presque leur garantir la réussite des opérations qui leur préparent un avenir meilleur.

*
* *

Si riches d'avenir que soient les premiers résultats obtenus dans les milieux citadins par les Services économiques à la faveur des besoins urgents de l'armée, leur œuvre agricole est tout aussi féconde et pourra se développer sur un plan plus vaste.

Les paysans tunisiens remarquent qu'ils n'obtiennent de récoltes passables que quand des pluies abondantes mouillent leurs champs médiocrement labourés avec l'antique araire. Tandis que leurs voisins français ou italiens moissonnent bon an mal an, les bédouins connaissent à peine une récolte satisfaisante sur trois années. Or, tant que les fellahs seront misérables, la Tunisie restera pauvre et nos industriels et nos commerçants n'y trouveront pas de clients.

Préoccupé de ce grave état de choses, M. Bériel voudrait faciliter à ces cultivateurs l'achat du cheptel et de l'outillage nécessaires à la mise en valeur de leurs terres. Nous avons déjà parlé des coopératives qui facilitent aux indigènes l'acquisition de charrues, d'animaux, et leur permettent au besoin la construction d'abris pour leurs troupeaux. Mais les Arabes délivrés des usuriers, sont menacés d'autres maux. Parfois ils achetaient des outils perfectionnés dont ils ne savent pas se servir et, dans le Béjaoua par exemple, nous pouvions apercevoir, il y a quelques années, des charrues françaises abandonnées dans les fossés par des indigènes qui ne possédaient pas d'attelages assez vigoureux pour en obtenir un bon rendement et ne savaient pas davantage les entretenir et les réparer. M. Bériel a raison de déclarer que de tels échecs sont plus préjudiciables que les abstentions. Il serait déplorable que les bonnes intentions de l'indigène tournent à son détriment. Précisément parce qu'il vient au progrès, il doit être à chaque pas conseillé et instruit.

La guerre n'interrompit pas l'œuvre agricole des services indigènes, tout au contraire : au mois d'octobre dernier, ils ouvraient à Smindja une école d'agriculture pour les fils des propriétaires musulmans. Le vénérable commandant Omar Guellaty est le directeur de cet établissement. Une première

promotion de vingt-deux internes y reçoit un enseignement à la fois pratique et théorique.

D'autre part, les tournées dans les divers centres agricoles se multiplièrent afin d'apporter une preuve tangible de la sollicitude française aux parents des combattants, — des 30 000 tirailleurs qu'ont fournis les fellahs tunisiens.

Lorsque des conférenciers, agronomes ou jardiniers, vont ainsi trouver les fellahs dans leurs caïdats afin qu'ils puissent améliorer à bref délai leurs cultures, il n'y a pas d'arrivées sensationnelles dans les douars, pas de réceptions officielles. Plus de « diffas » pantagruéliques organisées par les caïds et les cheiks, en présence de la foule au ventre creux! Les fonctionnaires ou les agents de culture chargés de renseigner ou d'enquêter sur les besoins des populations rurales, arrivent simplement sur des mulets, se rendent aux lieux de rassemblement où, les sièges à l'européenne manquant, ils s'accroupissent sur les nattes, bientôt entourés par les fellahs familiers et pourtant respectueux.

La première fois, la stupéfaction de ces braves gens fut grande lorsqu'ils se virent interroger avec bonté par un « sidi » d'importance. Le Gouvernement se révélait à eux comme une Providence sans gendarmes et sans prison. Ces bédouins rassemblés s'enhardirent jusqu'à confier leurs doléances aux fonctionnaires venus de Tunis. Cette atmosphère cordiale donnait au conférencier beaucoup plus d'action sur son naïf auditoire. La méfiance du paysan est identique dans toutes les races, mais sachez le conquérir et il se livrera plus tard avec l'abandon du primitif. La causerie d'enseignement terminée, l'agronome répond aux questions qui lui sont posées. Tour à tour, on parle des pommes de terre, des fourmis, de la médecine, de la nourriture des bêtes, de la justice, de la France, de la culture du sorgho, des oliviers, etc. Comme ces réunions ne peuvent malheureusement être assez fréquentes, et pour n'en pas perdre les fruits, les Services économiques éditent un bulletin mensuel en langue arabe vulgaire, afin d'être compris des fellahs. Dans chaque exemplaire les travaux correspondant aux saisons sont traités le plus clairement possible. Les agriculteurs reçoivent gratuitement ce périodique qui assure des relations constantes entre eux et la

direction de Tunis. Il s'ensuit même une correspondance touchante entre les indigènes et les chefs de culture chargés de les éduquer. Ces lettres sont significatives de l'état d'esprit de nos protégés pendant la guerre.

Des cultivateurs du centre tunisien écrivent :

Le jardinier Si Mohamed El Knani (un excellent ouvrier formé par le Gouvernement et actuellement chef de culture à l'école de Smindja) est venu parmi nous durant le Mouled et il a su s'attirer les cœurs de ceux qui désirent apprendre l'agriculture moderne. Il nous a enseigné la greffe et il nous a *exercés à greffer devant lui comme l'hirondelle qui enseigne à ses petits à voler auprès du nid.* Il nous a émerveillés par son bon vouloir et par *sa bonne éducation.* Nous rendons hommage à ceux qui l'ont instruit et à ceux qui nous l'ont envoyé. Que Dieu chérisse notre France qui fait de nous ses enfants adoptifs. Que Dieu la protège contre ses ennemis présents et qu'il fasse d'elle la mère des nations civilisées.

Nous éprouvons le plaisir de vous annoncer la pluie. Avec la pluie nous avons l'espoir *et avec l'espoir nous pourrons attendre.*

Le Kahia, les notaires, cheiks et notables d'un autre caïdat, envoient cette lettre imagée :

A sa Seigneurie, Bon conseiller, auteur de bienfaits universels et de souvenirs dignes de toute louange, que Dieu couronne de succès ses travaux. Nous tenons à vous dire, nous les Tunisiens, combien nous apprécions vos bienfaits.

Nous avons reçu les cent calendriers agricoles et nous les avons trouvés très utiles.

L'homme de haute valeur dont le seul désir est de donner à ce pays le bonheur et la richesse, Notre Seigneur Alapetite qui sait apprécier les hommes et ne remet la flèche qu'à celui qui peut la manier, que Dieu le laisse comme un trésor pour les habitants.

Nous faisons des vœux au Bon Dieu pour qu'il fasse durer le bonheur qui nous a été donné par la France chérie, prolonge la vie de cette grande nation dans la gloire et lui donne la victoire sur tous ses ennemis.

Un simple cultivateur comme Mabrouk ben Hadj Ali el Majeri, de la banlieue de Djelma, n'hésite pas à confier ses ennuis au directeur des Services économiques pour des sujets très minces et, de son « calam » de roseau, il trace ces lignes :

J'ai une plantation de courges semées en pépinière et repiquées avec soin. Malgré cela les courges tombent et j'ignore la cause de la chute de ces fruits. Indiquez-moi le remède.

Dans votre bulletin il est parlé d'un insecte ressemblant à la punaise par la forme et pouvant donner des maladies. J'ai des abris de pierre pour préserver mes animaux du froid; or, depuis huit ans, toutes les volailles et les chiens deviennent malades. J'ai constaté la présence de l'insecte de couleur noire au corps mince qui ressemble en effet à la punaise, ayant l'apparence d'une peau vide pourvue de nombreuses pattes. Pouvez-vous me donner des renseignements complémentaires sur cette question d'hygiène.

Insistons-y, ces relations familières entre les Arabes du bled et nos fonctionnaires sont tout à fait nouvelles. Elles incitent même certains d'entre eux à la franchise la plus méritoire. C'est ainsi qu'un de nos sujets admoneste en ces termes les Services économiques :

... Je vous pose une seule question :

Gafsa est-elle dépendante de la Tunisie? Si oui, est-il digne de vous de parcourir toutes les régions de la régence et de donner aux indigènes les renseignements utiles à l'agriculture et à l'industrie, sans jamais aller à Gafsa, parce que cette ville est pauvre et ses habitants ignorants? En cela vous avez agi comme la Conférence consultative qui, l'an dernier, négligea complètement nos intérêts. De même, dans tous les voyages officiels, Gafsa est mise à l'écart. Ni le ministre de la République, ni les ministres français, ni les directeurs des exploitations agricoles n'ont visité Gafsa.

Il n'est jamais question de cette ville que lorsqu'il s'agit d'impôts généraux.

En conséquence, nous vous demandons :

1° de vous intéresser à notre ville autant que possible et de nous rendre visite ;

2° de nous désigner un délégué à la Conférence consultative pour défendre nos intérêts, car les autres délégués ont raison de soutenir leurs intérêts avant ceux de leurs voisins ;

3° de faire revivre notre industrie qui consiste dans la fabrication du frach et de la farachia et qui constitue l'unique ressource des veuves et des orphelins ;

4° de rendre obligatoire l'institution d'une société de mutualité.

Ces lettres, choisies entre beaucoup d'autres, ont une grande signification, car elles prouvent que la politique d'association prêchée depuis tant d'années et souvent essayée par des moyens inopérants avec des populations simples d'esprit, devient une réalité dans la Régence depuis qu'on a aperçu l'importance des questions économiques et professionnelles dans la solution du problème. Et cette guerre vint comme une terrible épreuve

confirmer la bonne entente grandissante, sur ces bases, entre protecteurs et protégés.

Dans l'avenir, les Services économiques voudraient, tâche difficile, assurer la sécurité des petites propriétés indigènes. L'Arabe n'a jamais su résister à l'appât d'une offre d'argent. Il ne peut voir briller un « douro » dans la main de l'israélite ou du Maltais, sans avoir envie de le prendre, en offrant en gage son jardin ou ses champs. L'usurier, bon apôtre, laisse s'écouler des ans sans réclamer les intérêts excessifs et capitalisés, stipulés dans le contrat ; puis, après avoir surveillé son débiteur, il profite d'une saison de famine, comme en 1914, où blés et olives manquèrent simultanément, pour réclamer impérieusement la somme due. Le pauvre Tunisien ne pouvant s'acquitter est vendu, ou bien, comble de raffinement en usage dans le cap Bon, on lui laisse le dixième ou le onzième de sa propriété, et on l'oblige à la cultiver en touchant seulement le dixième ou le onzième des fruits de la terre.

Il faudrait instituer le bien de famille insaisissable. Un premier essai satisfaisant fut fait en ce sens à Sidi Bouzid. Mieux encore, on voudrait arriver — grande révolution — à fixer les nomades au sol, en leur accordant des concessions d'environ 18 hectares par famille dans les régions où, jadis, les colons romains cultivaient avec succès l'olivier. On arriverait ainsi à reconstituer les immenses oliveraies de « l'Ifrikia » et on civiliserait des pasteurs nomadisants, qui, si leurs caravanes de chameaux et d'ânes amusent l'artiste par leur pittoresque, sont affreusement misérables et mangent rarement à leur faim. Peu à peu, les régions du centre et du sud tunisien, aujourd'hui pelées et bonnes tout au plus pour la transhumance précaire des moutons, retrouveraient leur ancienne fertilité. Est-il nécessaire d'ajouter qu'aussi bien en Algérie que dans la Régence ce sont ces errants déguenillés qui, pendant cette guerre, causèrent le plus de préoccupations à nos gouverneurs. Il régnait même un fâcheux état d'esprit chez ces sahariens que leur misère excuse. Près de Biskra, nous pûmes assister à des distributions de semoule à des nomades infortunés qui accomplissaient parfois 30 kilomètres pour venir vendre une poignée d'herbes épineuses dont ils retiraient quatre sous. Plus qu'au-

cun autre Arabe, le caravanier doit être éduqué et amené progressivement à accepter une forme de vie supérieure à celle qu'il mène depuis l'antiquité. Ce jour-là, l'enrichissement du Sud serait assuré, et la paix française règnerait à jamais au pays de la poudre.

Le régime agricole tunisien était bien peu propre à fixer le cultivateur au sol. Le propriétaire musulman loue sa propriété seulement à l'année, au métayer nommé le *khammès*, c'est-à-dire le *cinquième*, parce que ce cultivateur n'a droit pour la rémunération de son travail qu'au cinquième des produits de la terre. Comment, dans ces conditions précaires de temps et de salaire, ces pauvres gens pourraient-ils améliorer leurs méthodes culturales? Ils comprennent qu'un effort supplémentaire de leur part, en risquant de donner une plus-value à la propriété, ne leur sera pas profitable, car le propriétaire peut les renvoyer l'année suivante et laisser bénéficier un nouveau khammès des champs améliorés. Les Services économiques tâchent de prolonger la location des terres domaniales et cherchent à obtenir de l'administration des « Biens Habous » des baux assez semblables à ceux qui sont consentis en France. D'autre part, il existe en Tunisie un moyen de faire accéder à la propriété les cultivateurs de médiocre aisance : c'est la vente à « enzel ». L'acheteur paie au vendeur ou à ses héritiers une rente stipulée et devient propriétaire du fonds, sans rien avoir à débourser qu'une location annuelle. Ces accessions multipliées à la propriété auraient l'avantage d'augmenter la productivité de la Tunisie ; c'est une règle générale que le petit bien de famille fournit, proportionnellement à sa surface, les rendements les plus élevés.

A Gamouda, on vient ainsi d'allotir une partie de l' « henchir[1] » domanial au profit des indigènes qui ne jouissaient autrefois que d'une location annuelle. L'administration a même poussé la sollicitude jusqu'à défendre les acquéreurs contre leur imprévoyance par des clauses qui font des lots cédés de véritables biens de famille, et empêchent la dépossession des concessionnaires par la saisie ou la vente. Dans le nord de la Régence, au Goubellat, on voudrait aussi faire une place

1. Vaste propriété rurale.

aux Arabes qui voisineraient avec nos colons et leur fourniraient une main-d'œuvre stable. L'immense domaine de l'Enfida situé dans une région favorable vendra bientôt à « enzel » des terres ardemment réclamées par les Tunisiens qui méritent de vivre dans leur pays.

Reconnaissons à ce propos que si le régime de la grande propriété pouvait se concevoir à l'aube de notre occupation, maintenant il serait d'une politique plus avisée de fixer au sol par des liens indissolubles des milliers de familles arabes. La stabilité, le bien-être et la science culturale pourront seuls transformer les fellahs qui composent les huit dixièmes de la population indigène. L'énergique et clairvoyant Méhemet Ali l'avait bien compris en Égypte, lorsqu'il inculquait à coups de « courbache » les principes de la bonne culture et de l'attachement au sol. Par des moyens plus doux nous espérons arriver à des résultats au moins égaux. Le succès exigera d'ailleurs une souplesse infinie d'exécution, car on ne peut édicter aucune mesure générale dans un pays à climat et population aussi variés que la Régence. Les règles de vente, d'instruction, d'amélioration doivent se plier aux circonstances. Les plantations d'arbres fruitiers, dans les montagnes désolées de Tamerza où nomadisaient des guenilleux, ne peuvent être assujetties aux mêmes clauses que les terres à céréales du Nord; et les oliveraies du Sahel, entre les mains des énergiques Berbères, exigent du Gouvernement moins d'attention que les essais de fixation à la terre des mobiles douars du Sud.

*
* *

Une création curieuse suscitée par la guerre, c'est l'ouvroir des *Femmes tunisiennes* fondé avec une partie des souscriptions versées par les musulmans tunisiens en faveur des œuvres de secours. La traditionnelle générosité arabe s'affirma dans ces circonstances avec tant d'éclat que le dévoué caïd de Tunis, Si Chadli El-Okby, fut obligé de refuser des dons de plusieurs centaines de francs qu'il savait hors de proportion avec les minces ressources des donateurs. Devant ce témoignage de la sympathie de nos protégés, il fut décidé qu'on ferait bénéficier les femmes musulmanes des commandes d'effets

nécessaires à l'armée. Madame Alapetite ayant organisé un important atelier français, les Services indigènes pensèrent à faire appel aux femmes ou parentes des tirailleurs envoyés au front et aux Tunisiennes miséreuses. Ce projet fut accueillie avec un certain scepticisme. Mais MM. Bériel et Monge, vivant en contact permanent avec nos protégés, osèrent demander aux pères, aux maris et aux frères de confier à leur atelier des jeunes filles et des femmes sans travail. Dès le premier jour, rompant avec leurs préjugés, une centaine de musulmanes quittant leurs patios, le visage voilé, venaient se faire inscrire.

Malheureusement, la plupart d'entre elles ne savaient ni tailler, ni coudre, ni tricoter. L'ignorance manuelle des Tunisiennes est déplorable. Une Française de grand dévouement, madame Kusse, fut nommée directrice de cet atelier et chargée de leur éducation. En trois mois, ces femmes apprirent la couture et, aujourd'hui, elles rivaliseraient d'habileté avec des Européennes. L'ouvroir fut installé dans le pittoresque palais Ben-Ayed aux plafonds à caissons peinturlurés. Devant l'affluence des ouvrières qui se présentaient chaque matin, les pièces se trouvèrent bientôt trop étroites : les couloirs et jusqu'aux escaliers furent transformés en annexes pour les débutantes. Chaque marche devint un banc, et c'est un spectacle amusant que celui de ces Tunisiennes en costumes bariolés, appuyées contre les céramiques multicolores qui revêtent les murs. Ces femmes aux mains effilées — car l'aristocratie de cette race se révèle à ses fines attaches — ne bavardent pas : c'est le silence et le labeur. Jamais transformation ne fut plus complète. Là-bas, en leurs blanches maisons, ces musulmanes pépiaient allongées sur leurs nattes, avec une exubérance de gestes bien orientale. Ici, c'est l'atmosphère d'un atelier à l'européenne, des expressions réfléchies et volontaires ; les sourcils se froncent, épaissis du fard noir qui les fait se rejoindre sur le nez. Un sentiment bien nouveau transforme jusqu'aux attitudes de ces Tunisiennes : l'appétit du salaire honnêtement gagné par le travail leur est venu. Hier encore elles ne soupçonnaient rien du labeur de leurs sœurs françaises ; aujourd'hui elles s'imaginent la vie des chrétiennes, parce qu'elles se sont soumises librement à cette discipline

féconde. Nous parcourons la salle des machines à coudre et, lorsque nous regardons le travail d'une piqueuse, elle arrête sa machine et, fièrement, elle nous tend le gilet qu'elle borde afin de nous faire admirer la régularité de son piquage. Leur habileté est devenue si grande qu'elles ne faufilent jamais.

Dans une autre pièce, sous la direction d'une monitrice indigène, quelques Tunisiennes confectionnent à la machine à tricoter des chaussettes pour les tirailleurs. A l'atelier voisin les apprenties tricotent à l'aiguille. Quand cet ouvroir fut inauguré en septembre dernier, quelques esprits chagrins assurèrent que ces femmes se lasseraient vite et, après avoir joué à l'ouvrière pendant une semaine, regagneraient leurs harems. Or, depuis sept mois, leur labeur ne s'interrompt pas et même leur zèle s'accroît au point que madame Kusse doit limiter leur production, qui est payée aux pièces. Il n'était pourtant pas mauvais de faire connaître la fièvre du travail à des musulmanes ordinairement oisives, car leurs occupations ménagères sont limitées par leurs infimes ressources. Si vous entriez dans les patios où ces Tunisiennes passent leurs journées à l'abri des regards masculins, vous les trouveriez accroupies devant un plat, triant avec nonchalance, pendant de longues heures, les épis d'orge ou de blé dont elles feront leur nourriture ; ou bien, avec une sage lenteur, elles pilent dans un mortier les fards dont elles se maquilleront et les aromates dont elles assaisonnent leur cuisine.

A l'ouvroir du palais Ben-Ayed les ouvrières arrivent voilées, chaque matin à huit heures, et leurs pères ou maris sont assurés qu'aucun musulman ne circulera dans leurs ateliers. La journée de travail ne dépasse pas huit heures, afin de donner à ces femmes le moyen de tenir leur ménage. Chacune possède un livret et, en le feuilletant, on peut constater et leur assiduité et leurs gains quotidiens. En moyenne les couturières qui confectionnent les boutonnières touchent 1 fr. 20 à 1 fr. 50, ce qui représenterait à Paris une somme triple. Les meilleures piqueuses ont atteint un salaire de 4 francs. Or les ouvriers tunisiens ne gagnent guère plus de 2 francs. Ces femmes ne s'absentent jamais sans un motif sérieux. L'une d'elles faisait tenir à la directrice ce billet d'excuse naïf :

Habida Kafia est malade avec « une » rhume et son garçon « il est malade aux yeux ».

Par déchéance physiologique et manque d'alimentation, la santé de ces Tunisiennes est fragile.

Malgré leur condition précaire, à la Noël, elles se cotisèrent et envoyèrent 8 fr. 50 à nos soldats. Après sept mois d'observation, madame Kusse peut déclarer qu'elles sont dignes d'intérêt et que leur délicatesse toucherait les plus indifférents.

L'évolution rapide de ces femmes est donc tout à fait remarquable et, sans vouloir créer un prolétariat féminin musulman, nous souhaitons non seulement que cet ouvroir continue d'exister après la guerre, mais encore que chaque ville de la Tunisie en possède un semblable où les femmes malheureuses puissent gagner des salaires convenables. Ces ateliers rapprocheraient de nous les musulmans. Il faut avoir vécu en Afrique pour s'apercevoir avec étonnement que certains de nos concitoyens, fixés depuis vingt ans en Algérie ou en Tunisie, ignorent complètement la société islamique et, de même, il est risible d'entendre les « vieux turbans » juger nos conceptions philosophiques ou économiques. Ce mur de défiance entre les deux civilisations ne tombera que par la pénétration des intérêts et des labeurs.

Il ne faudrait néanmoins pas croire que des ouvroirs de cette sorte, gérés par des particuliers, pourraient se multiplier, et que, de ce fait, la société musulmane se transformerait brusquement. Le prestige de notre Gouvernement facilita la réussite de celui-ci, mais il n'est pas défendu d'espérer que le Protectorat voudra développer cet heureux essai. A Alger, madame Lutaud nous assurait qu'elle avait la certitude de faire subsister après la guerre ses ouvroirs algérois, car elle avait traité avec les grands magasins de la ville pour la fourniture de la lingerie et de la bonneterie. Ainsi pourront être atteints les industriels austro-allemands qui, rien qu'en Tunisie, fournissaient pour 20 millions de marchandises diverses.

*
* *

Les Pères blancs du cardinal Lavigerie avaient compris, les premiers, combien les œuvres d'assistance médicale donnent d'influence aux Français parmi les populations arabes.

Les infirmeries-dispensaires organisées par le Protectorat sont autant de maisons propres à faire aimer notre pays, et nos médecins de colonisation se montrent les meilleurs apôtres d'une France charitable et généreuse. Les douars savent que l'on combat chez eux les épidémies et le fellah est toujours assuré d'un bon accueil, s'il vient faire panser ses plaies ou consulter le *toubib*, qui jouit d'un grand prestige, car la science médicale paraît aux bédouins un don divin.

Dans les premières années de l'occupation française, les hôpitaux militaires recevaient des malades indigènes ; aujourd'hui la Régence est divisée en une trentaine de circonscriptions médicales où les médecins-fonctionnaires, dits de colonisation, prodiguent leurs soins gratuits aux Tunisiens. Essentiellement mobiles, ces docteurs entreprennent des tournées de vaccination, luttent contre le paludisme, signalent et réduisent les épidémies avec l'aide des autorités civiles et militaires, visitent les écoles franco-arabes et veillent sur l'hygiène des enfants. Partout ils sont les conseillers des cheicks de villages. Nos colons l'ont constaté, le passage du médecin de colonisation fut bienfaisant aux premières semaines de la guerre. Des lettres envoyées par des tirailleurs de faible courage démoralisaient leurs familles. Lorsque les parents émus par ces récits voyaient arriver le « toubib » français aussi calme qu'en temps de paix et aussi dévoué dans ses soins, ils comprenaient que rien n'était perdu, puisque la France continuait d'assurer ses services à ses protégés.

Afin d'introduire nos œuvres d'assistance médicale jusque dans les endroits les plus reculés du « bled », des auxiliaires musulmans qu'on peut comparer à nos anciens « officiers de santé », sont envoyés, après un stage de deux à trois années à l'hôpital indigène de Sadiki, dans les localités que nos médecins ne sauraient desservir facilement. Chacun de ces centres est doté d'une infirmerie-dispensaire où l'auxiliaire musulman donne ses soins et exécute les prescriptions du médecin de colonisation. Ces infirmeries sont très fréquentées; les fellahs ne viennent pas seulement y exposer leur corps, mais aussi l'état de leur esprit et, depuis l'an dernier, ils n'ont jamais quitté ces hôpitaux de campagne sans être réconfortés au physique et au moral.

Dans certains villages, des maisonnettes servent à nos médecins et à leurs auxiliaires de cabinets de consultation et de pharmacies. Par la multiplication de ces postes de secours, ils évitent aux malades des déplacements parfois impossibles et sauvent ainsi des vies humaines.

Le budget de l'assistance médicale indigène en Tunisie atteint un assez gros chiffre ; l'entretien du seul hôpital musulman de Sadiki à Tunis coûte annuellement 220 000 francs fournis par l'administration des habous. Il n'a pas paru possible de créer des hôpitaux mixtes pour Européens et Tunisiens. Soumis à un régime alimentaire et à des prescriptions religieuses qui leur sont chers, les musulmans et les israélites ne peuvent accepter la nourriture à la graisse de porc; bien mieux, leurs autres viandes doivent provenir d'animaux égorgés dans des conditions rituelles particulières. L'œuvre entière de notre Protectorat est basée sur le respect de la religion et des mœurs des Tunisiens. Une seule pression fut exercée sur eux, en ce qui concerne les vaccinations. La variole régnait à l'état endémique lorsque nos troupes entrèrent en Tunisie et, encore aujourd'hui, beaucoup trop de visages portent les traces de cette maladie. Afin de concilier les préjugés des indigènes et les besoins de l'hygiène, une doctoresse dévouée, mademoiselle Gordon, pénétra dans les maisons réfractaires à l'introduction un médecin homme et vaccina les femmes. En 1914, les médecins-militaires chargés de la révision des recrues vaccinèrent des tribus entières.

Comme les accès de paludisme débilitent les fellahs incapables ensuite de cultiver leurs terres, le Gouvernement fait vendre à prix coûtant chez les débitants de tabac des dragées de chlorhydrate de quinine. En outre, les médecins de colonisation distribuent gratuitement le sulfate de quinine.

***

Combien pourrait-on conter d'anecdotes sur le bon état d'esprit des Tunisiens après huit mois de guerre! Dans la riche province agricole de Béjoua, les indigènes, spontanément, viennent garder les fermes françaises abandonnées

par leurs colons mobilisés et les protègent contre les maraudeurs.

Aux environs de Nabeul, dans le pays des beaux jardins de citronniers et d'orangers, où l'émotion des grosses bourgades fut grande aux premiers jours de septembre, un notable répond ainsi à ses coreligionnaires :

Parce que les Prussiens sont entrés en France vous semblez croire qu'elle est perdue. Avez-vous remarqué un oued aux grandes pluies du printemps? Oui! Eh bien, l'Allemagne c'est un oued. Brusquement le torrent survient et semble tout emporter sur son parcours ; puis il baisse, baisse, devient un ruisseau, disparaît enfin. Ainsi en sera-t-il de leur offensive. Si vous connaissiez comme moi les fleuves de France, vous sauriez que leur cours ne se précipite jamais, mais qu'ils ne cessent jamais de couler à pleins bords.

L'un des chefs de service du Protectorat passait devant Bab-Djédid, cette porte des forgerons contre laquelle s'accroupissent les faubouriens Ce matin-là la conversation semblait vive, et voici ce qu'il entendit :

Les Turcs! Parlons-en de ces Turcs! Qu'est-ce qu'ils viennent faire? Les deux fils de notre ancien grand ministre Khereddine se trouvaient chez eux et ils ont voulu les pendre. L'un est mort ; l'autre fut sauvé de la corde par les Français et, chaque jour, vous pouvez l'apercevoir se promenant au milieu de nous. Jugez et cherchez maintenant vos vrais amis.

Nous interrogeons sur la guerre un « beldi » à turban immaculé qui, sa djebba couleur fleur de pêcher artistement drapée sur l'épaule, rentre à son discret logis au fond d'une blanche impasse. Il nous répond :

A Dieu ne plaise que je souhaite du mal aux Français! Jadis, avant leur arrivée, des gens de ma sorte étaient souvent volés. Maintenant plus de larcins, la police bien faite, les rues propres, et la tranquillité. Qu'Allah confonde ces Allemands qui voudraient déranger nos habitudes!

Un meskine nous avoue pourtant qu'il n'est et ne sera qu'un gueux sous tous les gouvernements, mais un musulman instruit s'écrie :

Sous l'ancien régime beylical, nos vies et nos biens étaient à la merci du caprice d'un ministre, tandis que vous ne permettriez jamais

une telle injustice. Nous vous devons routes, postes, chemins de fer, relèvement de nos finances, enseignement de nos fils. Nous croiriez-vous assez sots pour ignorer le sort des indigènes dans les colonies allemandes? Non, et nous n'avons pas la moindre envie de devenir des Herreros.

Un parfumeur du Souk-el-Attarine redoute encore d'être frappé d'un impôt extraordinaire d'une dizaine de mille francs à la fin de la guerre, car il sait de son père que les beys en usaient de la sorte dans de telles circonstances. On le rassure, et il prononce :

Alors, que Dieu bénisse la France. C'est merveilleux !

Rentrant chez son père, un élève musulman du lycée lui raconte qu'un de ses condisciples ayant voulu l'obliger à rester la tête découverte pendant la classe, le professeur s'écria :

Nos élèves indigènes savent qu'ils sont absolument libres d'agir à leur guise, — couverts de leur fez, comme le veut leur tradition, ou décoiffés. Jamais nous n'avons rien exigé qui puisse blesser leurs convictions.

Il n'est donc pas exagéré d'assurer que musulmans et Français non seulement supportent la vie commune, mais nouent des relations amicales.

Il y a quelques années pourtant, des chocs inévitables se produisaient encore entre les deux civilisations, — celle qui subit et celle qui agit, — celle qui prévoit et celle qui se contente de respirer chaque jour le parfum de la rose. Lorsque nous étions arrivés en Tunisie, nous avions trouvé un palais charmant sur lequel flottait un pavillon rouge à croissant étoilé. Des dignitaires de belle allure, drapés comme des antiques, l'habitaient. C'était le mirage oriental et son prestige. Des sondages révélaient bientôt que les murs épais, en maçonnerie arabe, sans moellons, allaient s'écrouler et les eaux du ciel filtraient à travers les terrasses blanches. Et les belles statues humaines qui occupaient ce monument ne subsistaient plus qu'au moyen d'artifices. Il fallut réparer. Cette œuvre de démolition et de reconstruction troubla forcément la société indigène. D'autre part, le budget tunisien, en subvenant aux énormes dépenses des travaux publics et en rétribuant nos

fonctionnaires, appauvrissait d'autant les musulmans. Sans doute, jadis, c'était parfois la gabegie, mais les bénéficiaires de ce gaspillage, très dépensiers, faisaient tomber une pluie de douros sur les artisans. D'ailleurs les grains, le bétail, le poisson ne s'exportant pas, l'existence était peu coûteuse. L'administration française substitua à ce régime du bon plaisir un ordre sévère, surtout profitable aux Européens.

Depuis huit ans, il se reconstruit un palais franco-arabe assez vaste pour que protecteurs et protégés y trouvent place, et sur lequel le drapeau tricolore flottera près du pavillon de pourpre. Cette politique française de bonté et de justice triomphe à Tunis, et l'œuvre économique du relèvement des indigènes nous vaut certainement, pendant cette guerre, non seulement la tranquillité, mais encore la sympathie des Tunisiens.

CHARLES GÉNIAUX

LES COSAQUES ET LA LITTÉRATURE

On ne connaît les Cosaques, en France, le plus communément, que sous leur aspect d'une cavalerie d'élite en service dans l'armée russe, et d'une gendarmerie redoutable contre les désordres civils quand il s'en produit dans l'empire du czar. Pourtant, si l'on cherche, dans sa mémoire, quelques bribes des *Chansons* de Béranger, on y découvre ces vers assez surprenants :

> Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
> Et foule aux pieds les peuples et les rois !

Ces guerriers, devant qui tout plie dans la mêlée, tantôt séides de l'autorité, tantôt champions de la liberté, selon les images que l'on s'en fait couramment, n'ont pas manqué de se signaler à l'attention, durant cette guerre, par des exploits analogues à ceux qu'ils ont inscrits, depuis si longtemps, dans les fastes militaires. Le poids de leurs foudroyantes chevauchées en Prusse-Orientale, sous les ordres du général Rennenkampf, s'est fait sentir au moment de la bataille de la Marne. Et, au cours de toute la campagne de nos alliés, leur méthode de combat traditionnelle n'a pas moins fait merveille contre les plus meurtrières innovations de la guerre scientifique.

Si les Cosaques d'aujourd'hui, parmi les corps divers de l'armée russe, ont ce caractère d'une troupe spéciale, qui s'y

distingue par sa fougue, son entrain, son élan, son mépris absolu de tous les obstacles, sa volonté de traverser les pires ouragans de fer et de feu, c'est sous l'action d'une hérédité qui a sa racine au plus profond des âges. Les Cosaques ont failli être une nation, avant de faire corps avec le peuple russe, et une nation uniquement guerrière. La Prusse de Frédéric II n'a pas été la première en Europe pour qui la guerre ait été une spécialité.

Mais la guerre, par une véritable loi de nécessité, engendre la littérature. Les hommes ont eu, de tout temps, le besoin de célébrer leurs exploits sur leurs ennemis, pour s'en faire gloire parmi leurs compagnons, et pour en léguer le souvenir à la postérité. Les Cosaques n'ont pas été étrangers à ce besoin plus que les autres hommes. Et, de même qu'ils ont été presque une nation, de même aussi ils ont eu presque une littérature. Ils ne l'ont pas poussée, il est vrai, à ce point de floraison où elle acquiert assez d'art pour rester un aliment durable de la pensée humaine. Elle n'a eu qu'une valeur rudimentaire, dans sa forme de chants oraux transmis d'âge en âge, sans nom d'auteur, par des récitants pareils aux guzlars de Serbie. Telle qu'elle, elle a fourni matière à de véritables œuvres littéraires, en Angleterre, en France, en Russie, surtout en Pologne. Et comme les Polonais, au cours de leurs conflits avec les Russes, durant le siècle dernier, n'ont pas eu précisément à se louer de l'intervention des Cosaques, leurs emprunts à la littérature cosaque ne laissent pas que d'étonner. Mais l'histoire est là pour résoudre cette apparente énigme.

I

Le mot *kosak* a signifié primitivement : libre maraudeur, ravisseur et brigand, homme sans demeure fixe. Et cette espèce d'hommes a été le produit du sol sur lequel elle a vécu. « Le steppe engendra le Cosaque, a remarqué M. Gabriel Sarrazin, dans *les Grands Poètes romantiques de la Pologne*, ou plus exactement, il le recueillit, lui servit d'asile. C'est là, dans le steppe immense, qu'accoururent et se réfugièrent,

au moyen âge, le proscrit, le vagabond, l'homme sans aveu : ennemis du joug, fugitifs, criminels, s'y trouvèrent à l'aise. Ils s'associèrent, formèrent des confédérations, des républiques militaires. » Ce steppe immense était le territoire limitrophe de la Pologne, du Dniéper jusqu'à la mer Noire, spécialement l'Ukraine, les Champs Sauvages, et le pays des Zaporogues. D'autres Cosaques s'agglomérèrent sur les rives du Don et furent surtout en relations avec l'empire naissant de Russie ; ceux des rives du Dniéper mêlèrent surtout leur vie, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, avec la vie du royaume de Pologne.

Le steppe, avant la formation des communautés cosaques, n'était pas inhabité. Il était peuplé de Slaves et de ces *Northmen* qui avaient reflué de la Scandinavie et s'étaient implantés dans la Ruthénie, ou Russie Rouge et Russie Blanche, bien avant que l'empire moscovite les eût amalgamés et leur eût même emprunté son nom définitif de peuple européen. Par ce mélange de peuples slaves accrus d'éléments scandinaves, par des infiltrations polonaises et par voisinage, même par des enclaves que la noblesse polonaise réussit à y acquérir, l'Ukraine a donc été, dans une certaine mesure, de la mouvance de Pologne, comme on dit, en style féodal. En sorte que la vie nationale des Cosaques et celle de la Pologne ont été pénétrées l'une par l'autre, durant une certaine période, tantôt unies dans l'œuvre de refoulement des barbares et des Ottomans, tantôt aux prises en de sanglants conflits. Celui que soutint l'attaman Bohdan Chmielnicki, de 1648 à 1657, — sujet du célèbre roman de Sienkiewicz, *Par le Fer et par le Feu*, — mit en extrême péril l'existence même de la Pologne. Le dessein de Bohdan Chmielnicki n'était pas de subjuguer la Pologne, mais, plus modestement, d'obtenir pour les chefs zaporogues, d'être admis à peu près aux mêmes privilèges que la noblesse polonaise, moyennant quoi ses régiments enregistrés, c'est-à-dire limités aux contingents autorisés par le roi de Pologne, auraient été au service de celui-ci, en toutes circonstances. C'était, en somme, une vassalité, sous condition du respect des franchises de son peuple, qu'il proposait à Vladislas puis à Jean-Casimir. L'extrême fierté de la noblesse polonaise ne put se résoudre à traiter d'égal à égal des hommes sans naissance, quoiqu'ils eussent démontré, en

nombre d'occasions, et souvent aux Polonais eux-mêmes, qu'en exploits guerriers, origine de tout anoblissement, ils pouvaient aller de pair avec eux.

L'ambition de Bohdan Chimielnicki, a dit Prosper Mérimée, dans *les Cosaques d'autrefois*, « était, à vrai dire, du patriotisme, ou plutôt un dévouement absolu à cette association étrange qu'on appelait l'armée zaporogue. Ses institutions étaient les seules qu'il comprît jamais, et le plan qu'il poursuivit toujours fut de former non pas une nation, mais des régiments de soldats dont chacun aurait sous ses ordres quelques serviteurs pouvant devenir soldats eux-mêmes. C'était une aristocratie comme celle de Pologne qu'il voulait fonder, mais moins dure et accessible à tous les hommes de cœur. Quant à élever les paysans au rang des cosaques, il n'en eut jamais l'idée. »

Tel fut l'objet des constantes négociations de Bohdan Chmielnicki avec le roi de Pologne, durant les dix années de guerre qu'il lui fit, souvent couronnée par la victoire. Lorsque, définitivement écrasé à Berestetchko, il préféra, plutôt que se soumettre aux Polonais, se retourner vers le czar de Moscou, et plaça l'Ukraine dans la mouvance de la Russie, on put dire que commençaient les malheurs de la Pologne. Pour la Pologne, le peuple cosaque eût été le plus utile auxiliaire. Czajkoski, dans ses *Contes cosaques*, est d'avis que le démembrement de la Pologne est en germe dans sa dissociation d'avec l'Ukraine et dans son rapprochement avec l'empire moscovite.

Ce ne fut pas sans regrets que les Cosaques renoncèrent à l'amitié polonaise et unirent leurs destinées à celles de la Russie. Un de leurs chefs, le légendaire Mazeppa, vint la combattre avec les siens, dans l'armée de Charles XII de Suède. Cette défection leur valut même l'abolition de leurs derniers vestiges d'autonomie, par Pierre le Grand. Néanmoins Sawa, l'un des derniers héros de cette nation définitivement fondue dans les populations de la Petite Russie, amena aux Polonais, lors de la confédération de Bar, en 1772, un contingent de ses intrépides cavaliers, et mourut bravement pour la Pologne.

Les Cosaques du Don, plus avant mêlés à la vie de la Russie, lui créèrent aussi parfois de cruelles difficultés. Dans la

seconde moitié du XVIIe siècle, elle vit une partie de son territoire dévasté par Stenka Razine qui se fit rapidement une armée de paysans et de gens sans aveu. Quiconque se rangeait sous ses ordres devenait cosaque, c'est-à-dire homme libre. Il offrait en proie, à ses bandes d'aventuriers, les seigneurs et les popes, leurs biens et leurs vies. Il renouvelait, sur les territoires du Volga, les terribles exploits des esclaves révoltés de Spartacus. Il fanatisait sa horde en lui persuadant qu'il était doué de pouvoirs surnaturels. Par la vertu de son chapeau de feutre, il faisait croire à son invisibilité, à son ubiquité, à ses déplacements à travers l'espace. Pris enfin, en 1671, après trois années de pillages, d'incendies et de massacres, et soumis à Moscou, à la torture de l'eau, il subit le jet glacé sur son crâne rasé, pendant des heures, sans une plainte, et mourut sans le moindre frémissement de sa chair suppliciée. On lui attribue une complainte qu'il aurait composée, en attendant la mort.

« Enterrez-moi, frères, à la croisée des trois chemins qui mènent à Moscou, à Astrakan, à Kieff, la ville des saints.

« A ma tête, placez la croix qui donne la vie ; à mes pieds, déposez mon sabre tranchant.

« Passant, voyageur, arrête-toi ; devant ma croix qui donne la vie, fais une prière. Regarde mon sabre tranchant et tremble.

« Celui qui repose ici fut un aventureux bandit, un bon garçon. Stenka Razine Timoféief était son nom. »

Longtemps, le peuple russe a douté que Stenka Razine fût mort. Un conte populaire le fait apparaître, à des matelots russes, prisonniers en Perse, sur la mer Caspienne, sous l'aspect d'un vieillard tout blanc, couvert de mousse. Il leur demande ce qui se passe en Russie. Ils l'ignorent, puisqu'ils en sont absents depuis six ans.

« — Mais n'êtes-vous jamais allés à la messe, le premier dimanche du grand carême?

« — Assurément, notre oncle.

« — Eh bien, vous avez entendu qu'on y maudissait Stenka Razine?

« — En effet.

« — Sachez-le donc, je suis Stenka Razine. La terre n'a pas voulu me recevoir, à cause de mes péchés. C'est pourquoi

je suis maudit. Je fus condamné à de terribles tourments. Deux serpents me dévoraient, l'un depuis minuit jusqu'à midi, l'autre de midi à minuit. Au bout de cent ans, l'un des serpents s'en est allé. L'autre est resté ; à minuit, il me suce le cœur. Je suis tourmenté, je meurs jusqu'à midi, et j'ai l'air d'un cadavre ; à midi, je revis. Vous le voyez, je suis vivant, je sors de la montagne ; seulement je ne puis aller loin, le serpent ne le permettrait pas. Dans cent années, les péchés en Russie se seront multipliés. Le peuple oubliera Dieu, et devant les saintes images on allumera des cierges de cire mêlée de suif ; alors je reviendrai au monde et mènerai une tempête pire que la première. Racontez cela à tout le monde dans la sainte Russie. »

Les paysans russes ont si bien ajouté foi à la survivance de Stenka Razine, accréditée par ce conte, qu'ils le crurent réincarné dans Pougatchef, qui joua, cent ans plus tard, le même rôle que lui.

II

Un conte de Michel Czajkowski, *la Fiançée du Zaporogue*, suffit à nous révéler le fond de l'âme cosaque, dominée par l'attrait du métier des armes. Toute autre occupation, dans les plaines propices au labour et au pâturage de ces pays de l'Ukraine, était tenue en mépris et pour une sorte de calamité. Et, à partir du XVIe siècle, en effet, les paysans y étaient réduits au servage, comme en Pologne et en Russie. On conçoit donc que, pour ces groupes d'hommes, animés d'un farouche esprit d'indépendance et de l'impérieuse passion de la guerre, l'enrôlement dans un corps de troupe fût la plus ardente aspiration, puisqu'il préservait celui qui l'obtenait de la condition servile. Et le plus grand sacrifice que pût faire à l'amour un Cosaque — comme Ostap, du conte de Czajkowski — était bien de suspendre son épée et sa lance, pour se mettre à la charrue et au rateau. Ostap s'y est résolu pourtant, pour l'amour de la jolie paysanne Marienka.

« Elle se tient debout sur la colline ; son œil plonge vers le

midi, et là-bas, vers le midi, un cheval blanc, au galop de son sabot, bat le steppe ; sur son cou, un Kosak est tellement penché que le kolpak rouge se confond avec les nattes de la blanche crinière ; le cheval s'allonge tellement que les étriers et les bottes du Kosak frémissent, et son sabre, à chaque saut, touche le sol, rebondit et résonne. Il vole, car il est pressé. D'un seul bond, il voudrait atteindre la colline, car déjà il a aperçu la jeune fille qui vers lui étend les bras, agite sa petite main et lui fait signe de l'œil. Et le cœur du Kosak bat comme un marteau dans sa poitrine, le sang bouillonne dans ses veines. Déjà le cheval, au pied de la colline, de lui-même, s'est arrêté. »

On célèbre le mariage. Mais au beau milieu de la noce, passent, au loin, des sotnias en route vers l'armée du roi de Pologne, Étienne Bathory. Ostap, malgré ses serments et son amour, n'y peut tenir; il a bondi sur son cheval blanc, pressé sa lance et serré les genoux : il a franchi les barrières, sauté les fossés et galopé vers la plaine où a passé l'armée cosaque.

L'aventure se termine sur un tableau qui rappelle la catastrophe de *la Fiancée du Timbalier*.

Chaque jour, Marienka vient attendre sur la colline le retour des Cosaques. Ils paraissent. « Ils approchent de la colline ; la jeune fille voit rouler les chariots derrière les rangs des cavaliers, et, après les chariots, un cheval blanc marche, la tête basse, et sur la selle sont suspendus en croix une longue lance et un sabre étincelant, le tout recouvert d'une housse rouge, récompense kosake. Marienka regarde, sourit, soupire, tombe et expire. »

A ce trait de mœurs étonnant, on voit que la fascination du métier militaire, pour les Cosaques, l'emportait même sur les charmes tout puissants de l'amour. C'est que les Cosaques réguliers, les Cosaques enregistrés ou régimentaires, comme disent les écrivains polonais, ceux qui étaient admis au privilège de la profession des armes, constituaient une corporation de guerriers pour la plupart célibataires. On les a comparés aux chevaliers de l'Ordre teutonique. Mais, quoiqu'ils aient alternativement servi et combattu les Tartares et les Polonais, ils n'ont jamais nourri, comme les Teutoniques, le noir dessein de subjuguer les peuples qu'ils acceptaient de défendre. Leur célibat, s'il leur interdisait le mariage ou retardait leurs noces

jusqu'à l'âge mûr, parce qu'ils devaient être, à tout moment, prêts à sauter en selle, et à courir en expédition, ne leur imposait pas la continence. La trinité cosaque était l'eau-de-vie, le tabac, la jeune fille. Bohun, l'un des types les plus accomplis du Cosaque, dans l'armée de Chmielnicki, dit, dans un des *Chants historiques de l'Ukraine*, recueillis par Alexandre Chodzko :

« Jeune fille, ta natte (ta couche), je l'aimerai ; le tabac, je le fumerai ; l'eau-de-vie, je la boirai à pleine gorge. »

De même, dans *le Chalet* d'Adolphe Adam, le mercenaire helvétique chante :

Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà, voilà le refrain du bivouac !

Leur goût de l'eau-de-vie, en particulier, est si fort qu'ils en viennent parfois jusqu'à vouloir vendre leur cheval, pour s'en procurer. Dieu sait cependant si leur cheval, comme leurs armes, fait, pour ainsi dire, partie intégrante de leur personne. Témoin ce *Chant cosaque* :

A Vilgore, en plein marché de la ville,
Le Cosaque se promène,
Conduisant son cheval par la bride.
Il conduit son cheval en lui parlant :
« — Je te vendrai pour cent ducats d'or,
Cent ducats d'or, plus un tonneau de vin.
« — Maître, ô mon maître, ne me vends pas !
Ne me vends point et dis mes louanges ;
Dis comment les Turcs et les Tartares nous pressaient,
Comme, d'un seul bond, j'ai franchi le Danube.
T'en souviens-tu? D'un seul bond et sans mouiller mes sabots,
Ni ton sabre effilé, ni toi-même, mon brave, dis ! »

La jeune fille, la captive, celle qu'on prend et qu'on laisse, pour les avantages d'une belle solde et d'un somptueux équipement, apparaît encore dans cet autre *Chant*, comme l'appât du Cosaque oisif dont les chefs peuvent vendre les services, à leur gré, à qui leur en offrira marché :

En rase campagne, près d'un grand chemin,
Brillent des tentes toutes blanches, toutes d'étoffes de soie,
Et, sous ces tentes, des groupes siègent pour délibérer.
Ah ! puissent-ils conseiller l'accord !

Ne donnons pas notre argent pour la pelisse de nos femmes,
Ni pour les bijoux d'or de nos filles.
Mais achetons-nous des barques d'or et des rames d'argent,
Puis allons voguer vers les rives du Danube,
Arrivons jusqu'à la rive de Caregrod ;
Nous avons ouï dire qu'un Pane (seigneur) y demeure,
Qui paie bien ceux qui le servent.
Il donne, dit-on, ducats par centaines, un harnachement,
Cent ducats d'or à chacun, puis un cheval noir
Puis un zoupan (manteau) doublé de satin,
Puis des flèches en acier bien trempé, et, en sus, *une belle fille.*

Ces guerriers cependant n'étaient pas indifférents, au bruit de leurs exploits. Dans un autre *Chant*, qui est aussi le tableau d'un conseil, avant une expédition, Solop, quoiqu'il avoue n'y voir pas plus loin que le bout de son fusil ou le tranchant de son sabre, émet l'avis qu'il serait plus sûr de piller Trébizonde et Sinope que d'aller jusqu'à la capitale des Ottomans. Mais l'attaman lui répond :

« Celui qui ne désire rien n'a rien. Que le Tartare se contente du simple pillage. Le Cosaque, il lui faut étonner le monde. Et, s'il y avait une échelle jusqu'au ciel et un escalier jusqu'en enfer, là encore, il ferait ripaille. »

Dans la période de leur bon accord avec les Polonais, les Cosaques des rives du Dniéper ne fournirent pas seulement d'utiles contingents à l'armée, en temps de guerre. Ils faisaient la police des steppes et des confins de la Pologne, contre les ravages des Tartares. « Voici l'horizon qui s'embrase de l'incendie des villages, dit Charles-Edmond Chojecki dans *la Pologne captive*, les Tatars (comme les Teutons, aujourd'hui), chassent devant eux des milliers de prisonniers polonais, les mains liées derrière le dos ; l'air retentit des lamentations des femmes, des enfants et des vieillards. Mais la communauté des Zaporogues s'est élancée sur ses coursiers ; elle se précipite comme un ouragan à travers le steppe, délivre les captifs et jonche le sol des cadavres ennemis. » Ces incursions des Tartares étaient devenues, à un certain moment, d'une fréquence intolérable. Quelques seigneurs polonais des frontières organisèrent des escadrons zaporogues de deux à trois cents hommes. Ils parcouraient, à bride abattue, le steppe, même dans l'obscurité de la nuit, et, le jour venu, ils

se reposaient au fond des ravins ; ils échappaient ainsi à la vigilance de l'ennemi. Parfois, ils lui arrachaient son butin, parfois ils lui coupaient toute communication avec les colonies de la Pologne. « Cette manière de combattre, dit Alexandre Chodzko, s'appelait *cosaquer* : se mettre à l'affût sur le passage de l'ennemi. »

III

Le Cosaque à cheval, il semble que ce fût un homme auquel il avait poussé des ailes. C'est l'idée que les Cosaques avaient d'eux-mêmes, puisque, dans le poème de celui qui voulait vendre le sien pour boire, le rapide animal lui rappelle qu'il a franchi d'un bond le Danube sans mouiller ses sabots. C'est cette impression de vol, sans presque toucher terre, qu'en donne Victor Hugo, dans son *Mazeppa* :

Tous ses membres liés
Sur un cheval fougueux, nourri d'herbes marines,
Qui fume et fait jaillir le feu de ses narines,
Et le feu de ses pieds.
. . . . . .
Leur course, comme un vol, les emporte, et, grands chênes,
Villes et tours, monts noirs, liés en longues chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.

Byron, dans son poème sur le même héros, nous rend également sensible le galop effréné de l'animal qui emporte, enchaîné, le malheureux page du roi Jean-Casimir.

« En avant ! en avant !... raconte-t-il. Mon souffle était épuisé... Je ne vis point de quel côté le coursier se dirigeait, c'était au point du jour ; le coursier m'emporte !... en avant, toujours en avant, il vole...

« Nous fendions les airs comme ces météores qui traversent les cieux, quand la nuit est venue...

« Il était (le cheval), d'une race sauvage, aussi agile que le daim des montagnes, et il fuyait plus vite que la neige éblouissante qui tombe devant la porte du laboureur qu'elle emprisonne dans sa chaumière. Toujours plus ardent, plus épouvanté,

il était aussi furieux qu'un enfant qui éprouve un refus, et plus irrité qu'une femme que le dépit a mise hors d'elle-même...

« La terre fuyait, les cieux roulaient autour de moi... »

Par ces fragments de poèmes que l'on peut retrouver dans sa mémoire, cette image du Cosaque sur son coursier buvant l'espace nous est assez familière. Avec l'ivresse du combat, ce qui attirait encore le Cosaque à son métier c'était aussi l'ivresse de la vélocité, cette ivresse qui supprime aujourd'hui pour l'automobiliste et l'aviateur la notion même du danger. Mais il y a une autre image du Cosaque, moins présente à nos esprits, et qui a surgi dans deux vers du poème, cité plus haut : « Achetons-nous des barques d'or et des rames d'argent, puis allons voguer sur les rives du Danube ! » C'est l'image du Cosaque navigateur. C'est celle qui a retenu les méditations de Jules Slowacki, et lui a inspiré son poème *Zmiya*.

Jules Slowacki, classé entre Mickiewiez et Sigismond Krazinski au nombre des trois grands poètes romantiques de la Pologne, ne se rattachait pas aux Cosaques par l'hérédité, comme Michel Czajkowski. Mais il a été, selon M. Gabriel Sarrazin, une sorte de Cosaque de la pensée. « Il n'y eut jamais, dit-il, de cavalier du Rêve plus incroyable. Les affinités de son tempérament sont manifestes avec celui de certains Polonais du Sud, mêlés sans cesse aux Cosaques et sur lesquels ceux-ci déteignirent. Il représente, ajoute-t-il, dans le Rêve, ce que de tels compagnons, deux fois pétris par l'histoire et sortis du même moule avec des particularités si typiques et si riches avaient représenté dans la Vie : c'est-à-dire la fantaisie et l'aventure effrénées. Slowacki fut l'imagination lancée au triple galop dans son steppe idéal, ivre des symphonies féeriques qu'il y entendait. »

Son poème *Zmiya* est tout imprégné d'influence byronienne. Zmiya, le chef cosaque, dont le nom signifie vipère, est un personnage de la lignée du *Corsaire*, du *Giaour*, de *Lara*. Il est Turc et l'a caché aux Zaporogues, sans s'inquiéter de ses origines ni de son passé, et dont il est devenu le chef. Son père a été étranglé par un pacha, favori du sultan. La vengeance l'a poussé dans la *sicz*, dans le campement, et, par extension, la

troupe des Zaporogues. Il est devenu leur attaman. Il habite un château merveilleux dans les îles marécageuses du Dniéper, entourées de roseaux, Czertomelik, le château du Diable. Il a des accointances avec la *Roussalka* du fleuve, avec la fille du pope, Xéni, la pleureuse des morts, dont il a eu un enfant, et il aime surtout Zulime, la sultane favorite du pacha, meurtrier de son père, qu'il est venu lui enlever dans son harem. Il doit à tout prix dissimuler son identité à ses Zaporogues, chrétiens-uniates ou chrétiens-orthodoxes, qui ne lui pardonneraient pas, s'ils découvraient qu'il est musulman. Mais sa duplicité réussit d'autant mieux à les tromper là-dessus qu'il les tient constamment en haleine, en multipliant leurs razzias sur les Turcs. Il les entraîne sur le Dniéper, dans leurs étroites et longues barques de cuir ou de bois peint en noir, poussant parfois devant elles, s'il s'agit de briser les chaînes de fer tendues aux bouches du fleuve pour leur barrer le passage, toute une flottille de troncs d'arbres qui font bélier. Et, tout en ramant, les corsaires entonnent le chant des *czajki*, des barques.

« Bien loin, bien loin est la mer Noire, où les *czajki* se baignent dans l'écume. Mettons le feu au Bosphore comme aux roseaux de nos rivages. Il est beau de voir brûler les plaines et les buissons ; mais quel magnifique incendie que celui d'une immense forêt de mâts, d'une forêt de minarets. Vive le bruit des czajki ! Vive le bruit des flots !

« Oh ! le Kosak est le roi de la vague azurée... Hourrah ! en avant ! hourrah ! en avant ! Avec notre hetman, hourrah ! en avant ! »

Et le chant dit l'agilité de la *czajka*, noire comme l'hirondelle, légère comme elle ; elle vole et rase les joncs ; elle défie en vitesse les corneilles marines. Si elle est vide, en ce moment, elle reviendra bien remplie, et, au retour, le vin coulera dans les cristaux de Venise. « Les frères vivants boivent à la mémoire des frères morts. Vive le bruit des *czajki !* vive le bruit des flots ! »

Bientôt les galères turques, dans le Bosphore, flambent. Tout le faubourg de Péra est en feu. Un émir accourt vers Zmiya, précédé d'un drapeau blanc.

« — Que me veut ton maître, émir?

« — Le fils du soleil, le frère de la lune...

« — Oh ! Oh ! votre vieux sultan, ce frère de la lune...

Et l'attaman énumère fièrement les présents qu'il exige contre la promesse de sa retraite.

« — Avant tout la *cerkiew*[1], » dit-il, pieusement. Pour la *cerkiew* de la *sicz*, il lui faut un tableau miraculeux de la Vierge, détenu par les Turcs. Son visage verse de vraies larmes Plongé dans la mer, il la met en courroux et il ne l'apaise que lorsque les vaisseaux des païens y sont engloutis. Ce n'est pas que Zmiya se soucie beaucoup de ces merveilles. Mais il doit ménager les croyances de ses compagnons. « Le tableau est pour le pope. » Il stipule ensuite une piastre d'or pour chacun de ses soldats. « Le Dniéper ne coule pas sur un sable d'or. Comme nous le labourions tout entier de notre flotte, en lui demandant : « Dniéper, ton lit contient-il de l'or? » en réponse, il a porté nos *czajki* sur la mer Noire et les a poussés jusqu'aux portes de *Caragrod*[2], en disant : « C'est là qu'il y a de l'or. » Pour lui, il demande la démolition d'une aile du palais du sultan. Chaque soldat en emportera une pierre qu'il jettera plus tard sur son tombeau. La hauteur de ton du pirate envers l'envoyé du Grand Seigneur donne une assez belle mesure de la fierté des Zaporogues et de leur dédain de leurs ennemis.

Mais parfois les galères turques se jettent à la poursuite des *czajki*, en route vers la *Sicz*. Dans leur chant du retour des barques, les rameurs en raillent les dimensions. « Il est fou, ce vieux sultan, de construire de si grandes galères... elles ne peuvent lutter de vitesse avec les *czajki* : lorsqu'elles nous poursuivent à pleines voiles, nous nous jetons du côté des écueils, et, souvent, dans la poursuite, le navire se brise à leurs bancs de sable, et résonne comme une coupe de verre. » Si la coque de la galère tient bon, elle n'en est pas moins enlisée. « La *czajka* tremblante incline son cou, plonge dans l'onde, s'élance hors des flots et le Kosak est vivant, et la *czajka* vivante. Ils volent. » Et c'est l'abordage, dans les fumées du canon, c'est la tuerie sur le pont, c'est la victoire.

Maintenant les Kosaks jouissent des fruits de leurs prouesses. Ils boivent l'hydromel dans les villes et jusque dans Kiew, la

1. L'église.

2. *Caragrod*, ville de César, Constantinople.

sainte. « La mer, en effet, chantent-ils, est le champ qu'ensemence le Kosak : au printemps, quand arrive la récolte, les piastres brillent à plein sac, comme des feuilles jaunes. Elles sont venues, elles s'en iront ; mais riche seigneur pendant six mois, tout Kosak devient voïévode. » Si la misère fait mine d'approcher, le Kosak a la pêche pour y parer, et la reprise de l'aventure. « Aussi, affirme-t-il, les flots auront détruit nos îles, avant que le Kosak touche la charrue et se vende à prix d'or...

« Oh ! on ne verra pas le Zaporogue vendre sa liberté... »

Que Slowacki ait utilisé des légendes locales, survivantes dans les populations de l'Ukraine, qui y restèrent après la déportation dans l'intérieur de la Russie des Cosaques professionnellement militaires, ou qu'il ait eu, aidé de rares documents, la divination de l'âme des corsaires zaporogues, il en interprète avec une rare intensité, dans ces chants qu'il leur attribue, la virile allégresse dans le combat, l'altier mépris de l'ennemi, la fougue audacieuse, l'inflexible indépendance, l'ardeur à l'orgie après le danger surmonté et surtout l'épanouissement de tout l'être dans le mouvement, dans la vitesse, dans la course vertigineuse. Ces Cosaques en barque sont aussi avides de triompher des lois de l'inertie que les Cosaques à cheval. Seulement, au lieu de leur cheval, c'est leur *czajka* qui leur donne des ailes. Comme on ne goûte la plénitude de la vie que dans la plus haute exaltation des énergies, quel qu'en soit le moyen, cette frénésie de la vitesse pour le Cosaque, soit rameur, soit cavalier, était l'état de suprême béatitude. On conçoit, dès lors, tout l'attrait exercé par le métier des armes sur les hommes des rives du Dniéper, et leur aversion pour toute autre condition qui les excluait de cette vie intense.

Même après l'abolition de ces courses sur l'eau et de ces chevauchées qui passionnaient les plus mâles enfants du steppe, la nostalgie en demeura dans le pays. D'authentiques seigneurs polonais avaient terres et châteaux en Ukraine, en même temps qu'en Pologne. Et l'esprit aventureux en avait pénétré quelques-uns autant que l'esprit polonais. Ce fut au moins le cas du comte Wenceslas Rzewuski. Il se fit cosaque, à la révolution de 1831, après avoir été, chez les Arabes, une

sorte d'émir. Mickiewicz l'a chanté dans son poème *Faris* ou *le Chevalier*. Et c'est aussi la frénésie de parcourir l'espace à bride abattue qui, pour Wenceslas Rzewuski, constitue le charme enivrant de la vie qu'il a adoptée :

« Qu'il est heureux l'Arabe, lorsqu'il s'élance sur son coursier, du haut d'un rocher dans le désert, lorsque les pieds de son cheval s'enfoncent dans le sable avec un bruit sourd, comme l'acier rouge qu'on trempe dans l'eau ! Le voilà qui nage dans l'océan avide et coupe les ondes sèches de sa poitrine de dauphin. Plus vite et plus vite, déjà il effleure à peine la surface des sables, déjà il s'élance dans un tourbillon de poussière. Il est noir, mon coursier, comme un nuage orageux. Il étale au vent sa crinière, et ses pieds blancs jettent des éclairs. Forêts, montagnes, place, place ! »

Ce personnage a séduit aussi Jules Slowacki. Il lui a inspiré sa *Douma de Wenceslas Rzewuski*. En Ukraine, on appelle *douma* tout chant historique ou légendaire sur les hauts faits des aïeux, parce qu'il était destiné à être dit devant une assemblée.

Quittant le désert et une jeune fille qui l'aimait, il lui prit le poignard dont elle voulait se tuer, et lui dit : « Vis de longues années. Adieu, fille du désert, ton poignard me mettra au tombeau. » Revenu à la demeure de ses ancêtres, il la trouva déserte, et ses amis disparus. Un jour, un messager arriva de Varsovie, criant : « Le pays se soulève ! »

« Aussitôt l'émir Rzewuski s'élance dans les sentiers des steppes, et, derrière lui, sur leurs chevaux, des Kosaks turcs vêtus de rouge et de blanc, glissaient au milieu des steppes, à travers les tristes sépulcres du passé.

« Les Kosaks de l'émir, quand ils errent dans les bruyères, savent chanter en chœur un chant triste et sauvage. L'écho du tertre des steppes renvoie ce chant qui dit : Ho ! hourrah ! notre émir ! »

Un ordre mal compris amena la retraite de la cavalerie polonaise, à la bataille de Daszow, d'où Rzewuski se retira le dernier, mais non sans avoir fait merveille puisque « les brèches sont nombreuses au tranchant de son sabre, comme les perles dans un chapelet ».

Il se réfugia dans une cabane. « Il s'endormit profondément,

— la lutte l'avait épuisé. Un paysan payé par le czar le tua dans son sommeil, et, de ses mains tremblantes, enfonça dans la poitrine de l'émir le poignard de la jeune fille jusqu'au manche doré.

« Oh ! pourquoi donc, émir, n'avoir pas rendu le poignard à la jeune fille du désert, lorsqu'elle voulait se tuer? Aujourd'hui elle dort dans les flots, mais son présent fatal restera à jamais dans ton cœur. »

La fin du gentilhomme polonais devenu cosaque est encore plus belle dans la réalité que dans la fiction de Jules Slowacki. On raconte qu'il se perdit dans la mêlée, à Daszow. On ne retrouva point son corps parmi les morts. Il ne resta de lui aucune trace. Sa disparition mystérieuse donna naissance à des légendes qui coururent l'Ukraine : sa cavale Guldia l'a soustrait à la mort, et l'a emporté au plus profond des plaines, et peut-être dans l'invisible, jusqu'au milieu des milices célestes.

Mazeppa, tragédie en cinq actes en vers de Slowacki, ne tient à la vie cosaque que par le nom de son principal personnage. L'entrée du page du roi Casimir dans le steppe où il tombera, déchiré dans tout son corps et à l'agonie, mais comme dit Victor Hugo, en exagérant, d'où il se relève roi, se passe hors de la pièce et lorsqu'elle est finie. Mais, si son étrange aventure a intéressé Slowacki jusqu'à lui fournir matière à une tragédie, c'est donc une preuve de plus du lien étroit des choses cosaques et de la littérature polonaise. En outre cette tragédie, que l'on représentait récemment encore en Pologne, et qui est une reprise de la situation de la *Phèdre* de Racine, la renouvelle entièrement, par des traits de noblesse d'âme et de délicatesse psychologique auxquels, si étonné qu'on en soit, Racine n'a point pensé.

Mazeppa, sorte de Chérubin à peine plus âgé que celui de Beaumarchais, galant et chevaleresque comme un de ces blondins qui ont introduit tant d'entrain à la jeune cour de Louis XIV, s'enflamme d'amour pour Amélie, seconde femme du Palatin chez qui il a accompagné le roi. A la vérité, son amour est un caprice plus qu'une passion profonde. La passion profonde pour Amélie, c'est le fils du Palatin qui l'éprouve, son beau fils Zbigniew, l'Hippolyte de cette *Phèdre* polonaise. Et Zbigniew

qui dissimule son amour et le maîtrise au point de le laisser ignorer même à sa belle-mère, le révèle à Mazeppa, dans toute sa ténébreuse ardeur, en le sommant de lui rendre raison de l'outrage qu'il lui a infligé la nuit, en cherchant à s'introduire, chez elle, par sa fenêtre. C'est le roi qui a tenté ce méfait. Mais c'est Mazeppa qui en est soupçonné. Et, pour tirer son roi d'un mauvais pas, il assume le soupçon qui pèse sur lui. A la fureur qui anime Zbigniew, Mazeppa comprend quel amour désespéré le torture. Une tendre et pitoyable amitié le saisit pour le malheureux. Il lui propose cette amitié : Zbigniew insiste pour se battre en le piquant sur le point d'honneur.

« *Mazeppa.* — Jeune homme, quand vous aurez appris à connaître le monde, vous saurez que, souvent, la perte de l'honneur ou du sang est nécessaire pour sauver les personnes qui nous sont chères. — Vous n'avez encore passé par aucune épreuve, vous... et pourtant vous vous trouvez aujourd'hui dans une position où la personne qui vous est la plus chère au monde repose, non pas tant sur un courage tapageur ou sur la force de vos armes que sur la prudence... Le véritable courage consiste à avoir le cœur en feu et le visage froid comme la glace, et à emporter avec soi son secret au tombeau.

« *Zbigniew.* — Je n'ai aucun secret à cacher, monsieur.

« *Mazeppa.* — Alors, je puis me tromper. Chacun a reçu du sort un calice plus ou moins amer ; et pour moi, je plains surtout ceux-là qui se rongent le cœur par un supplice de tous les jours. Je me suis senti pris de tristesse, en apercevant, dans le brouillard sombre du destin, deux êtres qui souffrent sans gémir, sans parler, bouche close, et qui ayant le cœur plus sanglant que celui du Christ, ne peuvent que dire « Hélas ! » et sont forcés d'ajouter : « Hélas, à jamais ! » Je ne suis qu'un enfant étourdi, mais, en voyant une pareille destinée, j'ai senti dans mon cœur une grande et sincère souffrance et beaucoup de pitié, et je me dévouerais. »

Mazeppa décide enfin Zbigniew à accepter son amitié, à fuir l'impossible amour qui l'obsède, à courir avec lui par le monde. Cependant, étourdi autant que généreux, il est retombé à ses velléités de bonne fortune avec Amélie... Il s'est introduit dans sa chambre vide, dissimulé dans son alcôve.

Il assiste ainsi, invisible, à la scène d'amour la plus chaste et la plus frémissante de douleur qui ait peut-être jamais été écrite. C'est cette scène où l'on conviendra sans doute que la *Phèdre* polonaise dépasse celle de Racine en délicatesse et en noblesse de cœur. Zbigniew fait ses adieux à Amélie. Elle entend le chant des rossignols ; les larmes lui en viennent aux yeux. Oh ! elle est bien malheureuse. Elle ne désire rien ici-bas, pourtant elle n'est pas heureuse. Tout à l'heure, quand elle était avec Zbigniew, sous le hêtre, il lui semblait entendre sonner une heure terrible dans les ténèbres.

« — Mais, — demande-t-elle à Zbigniew, — vous partez pour revenir ?

« *Zbigniew.* — Non, ma mère.

« *Amélie.* — Non, alors vous ne reviendrez plus jamais?

« *Zbigniew.* — Jamais ! non jamais ! jamais !

« *Amélie.* — Vous répétez cela d'une voix plaintive comme un oiseau qui n'a appris qu'un seul mot, et qui le dit sans comprendre...

« *Zbigniew.* — O ma mère, adieu !

« *Amélie.* — Venez ici ! mettez-vous à genoux, là : pourquoi me dire si tristement adieu?... Et vous me dites que c'est pour toujours ! Je ne vous comprends pas. Venez ; votre front est glacé.

« *Zbigniew, à genoux.* — Ma mère, ô ma mère, pitié !

« *Amélie.* — Taisez-vous ! taisez-vous ! je vous comprends maintenant. Vous êtes là devant moi. Vous êtes tombé d'une manière effrayante... Dieu puisse me protéger !... Je n'ai rien à vous donner, que des larmes. Je souffre autant que vous. Retirez-vous.

« *Zbigniew.* — Un peu de pitié !...

« *Amélie.* — Rien que des larmes... Quelle souillure pour mon âme innocente de parler avec vous, comme si je devinais votre pensée ! Je ne veux rien examiner. Je prierai toujours Dieu pour vous. Ne craignez rien ; nous sommes innocents... Je vous dis un éternel adieu. Je suis pauvre. Je n'ai rien à vous donner, que des larmes. Votre pureté ne sera pas ternie des larmes dont je vous inonde, penchée au-dessus de vous. Vous vous en souviendrez, de ces larmes, je vous en prie ! je

vous en prie ! Souvenez-vous-en bien de ces larmes, — et de moi. »

Le Palatin, sorte d'Othello qui se berne lui-même, et ne soupçonne que Mazeppa, le sachant dans l'alcôve, l'y fait murer. Zbigniew, trompé sur la loyauté de son ami, par les apparences, consent à ce châtiment. Mais le roi intervient et fait délivrer son page. Dans un nouveau combat singulier, Zbigniew, revenu de sa nouvelle erreur sur Mazeppa, se blesse mortellement, en se jetant dans les bras de son ami. Amélie, assurée par Mazeppa que Zbigniew l'aimait, expire de douleur. C'est alors que, bravant même le roi qui attaque son château, le Palatin fait saisir Mazeppa par ses serviteurs. Il est lié, comme on sait, sur une cavale sauvage ; elle l'emporte et expire sous lui, au fond du steppe où les Cosaques l'ont recueilli, et, par la suite, en ont fait leur chef.

IV

Cette élévation à l'autorité suprême d'un homme recueilli mourant par les Cosaques, quand il leur eut prouvé sa bravoure et sa supériorité intellectuelle, n'a rien de surprenant, malgré les apparences. Mazeppa était un jeune homme instruit parmi les Polonais, dont la culture approchait assez de la nôtre, en ce temps-là. Son savoir fut l'un de ses titres au commandement suprême qui lui fut déféré par l'élection. Bohdan Chmielnicki avait dû déjà une bonne part de son prestige à l'éducation qu'il avait reçue au collège de Kiew et chez les Jésuites de Galicie.

Cependant, vers le XVIe siècle, les Cosaques n'étaient point aussi dénués de culture que le dit Mérimée, d'après l'historien Kostamarow. Quelques-uns de leurs chefs employaient leur butin à se constituer d'importants domaines ; ils prenaient figure de seigneurs. Par imitation des seigneurs polonais, ils faisaient donner à leurs enfants une certaine instruction. Cela est visible dans *Tarass-Boulba* de Nicolas Gogol.

Tarass-Boulba a mis ses deux fils, Ostap et André, au séminaire de Kiew. A l'exemple des autres chefs cosaques, il avait

tenu à ce qu'ils fissent leurs classes, quoiqu'il espérât bien qu'une fois hors de l'école, ils oublieraient tout ce qu'on leur avait enseigné.

« Vous voulez des gâteries? dit-il au plus jeune qui lui paraît moins rude que son aîné. Je sais quelles gâteries il vous faut ; les steppes et un bon cheval ! Voilà vos gâteries ! Puis, vous voyez ce sabre? Voilà votre mère ! Mais tout ce qu'on vous a fourré dans la tête dans vos séminaires, tous ces livres, toutes ces grammaires, ces philosophies, ces b-a-ba, c-a-ca, tout cela c'est de la frime, et je crache dessus. »

Ne dirait-on pas quelque riche fermier, d'il y a une cinquantaine d'années, qui a envoyé ses enfants au collège, parce qu'il se le devait, pour se faire honneur de sa richesse, mais qui ne les mettait pas moins, une fois grands, à la charrue?

Le plus souvent l'attaman n'était qu'un sabreur plus intrépide et plus avisé que ses compagnons. C'est pourquoi il lui était adjoint un auditeur général ou *écrivain*. Ce dignitaire était l'orateur des siens dans les négociations avec les étrangers ; il écrivait les transactions passées avec le roi ou la diète de Pologne ; il tenait la liste des Cosaques enregistrés. Le roi de Pologne avait intérêt à trouver toujours prêt à se lancer en campagne un contingent de ces guerriers. Mais il avait intérêt aussi à ce que ce contingent ne grossît pas à l'excès. Pour le contenir dans de justes limites, le roi de Pologne Étienne Bathoriy avait voulu le fixer à 6 000 hommes. Cela ne faisait pas l'affaire des populations russiennes où l'honneur d'être Cosaque était si ardemment recherché, tant par passion de la guerre que par aversion du servage dont le métier des armes dans le corps régulier des Cosaques affranchissait. L'opposition de la Pologne à un accroissement de ce contingent de 6 000 hommes que Chmielnicki voulait porter à 20 000 et même à 50 000 fut l'une des causes de la guerre qu'il mena contre elle, pendant près de dix ans. Chmielnicki n'eut qu'à tolérer, à cette occasion, la prise d'armes des paysans russiens, exclus des corps cosaques, pour voir son armée régulière renforcée, à un moment, de près de 200 000 partisans ou *ha'damaks*, armés de leur faux emmanchée en long, et plus acharnés que ses réguliers au carnage, au pillage et à l'incendie.

L'armée cosaque, ou plutôt la confrérie guerrière des

Cosaques, était organisée par districts. Chaque régiment était désigné par son district d'origine, tels nos régiments de l'ancienne armée royale distincts entre eux par le nom de leur province. Ils étaient subdivisés en *sotnias* ou centuries composées des hommes d'un ou de plusieurs villages. La *sotnia* se divisait elle-même en *kourènes* ou escouades formées des hommes d'un même hameau, parfois d'une seule famille. L'amour-propre de corps était très vif entre les régiments. Si le Cosaque de naissance, homme libre et guerrier de profession, s'estimait fort au-dessus du laboureur, asservi et cantonné dans l'agriculture, le Zaporogue jugeait autant au-dessous de lui les autres Cosaques que jadis les Spartiates le faisaient des Lacédémoniens. Et, si Chmielnicki toléra le concours des laboureurs, occasionnellement transformés en *haïdamaks*, il n'eut jamais l'intention de les laisser s'élever au rang de Cosaques.

Il n'y avait pas de constitution, ni de législation, dans le steppe. Il n'y avait d'autre règle que la coutume. Quand il y avait lieu à délibération, l'attaman convoquait les Anciens au *cercle*. Cette assemblée en plein air procédait à l'élection du chef. Elle se prononçait par acclamations ou dénégations sur les propositions de l'attaman. L'ordre intérieur était maintenu par les popes, ou orthodoxes ou uniates. Et encore les uniates étaient-ils en minorité, puisque, dans leurs incursions en Pologne, les *haïdamaks* s'en prenaient surtout au clergé catholique. Et Chmielnicki, dans une des rodomontades dont il prétendait intimider les négociateurs polonais, les menaçait de marcher jusqu'à Rome, d'y prendre le pape et de le vendre au Grand-Turc.

La conversion des Cosaques au christianisme n'avait pas éteint leur croyance à la magie. Les sorcières exerçaient sur eux grande autorité. Chmielnicki en avait une près de lui et usait de ses augures pour relever le moral de son armée. On connaît, dans *Par le Fer et par le Feu*, l'enlèvement d'Hélène Kurcewicz par Bohun, l'un des lieutenants de Chmiolnickr, qui la confie à la garde de la sorcière Hordyna. Avant d'arriver au Trou-du-Diable, qui est l'antre de la sorcière, le cortège approche du lieu dit le Champ des Morts.

Dès qu'on fut à mi-côte, le souffle léger de la brise se

changea en rafales. Il semblait qu'on discernait de lourds soupirs, des gémissements, des rires et des pleurs, et, entre les pierres, de hautes silhouettes noires. Dans les ténèbres scintillaient des pointes de feu ; on entendit hurler.

« — Des loups? — murmura un jeune Cosaque, se tournant vers le vieux sous-officier.

« — Non, des vampires, — répondit l'ancien, d'une voix plus basse encore.

« — Seigneur, ayez pitié de nous ! — s'écrièrent-ils, se découvrant tous et se signant. »

Les chevaux couchaient l'oreille, inquiets... Hordyna, toujours en tête du cortège, grommelait quelque diabolique oraison. Enfin, lorsqu'on fut au versant opposé, elle se retourna vers ses compagnons :

« — Voilà qui est fini ! Je les ai tenus à distance par mes incantations... et je vous réponds qu'ils étaient affamés de chair humaine. »

Un peu plus tard, elle consulte, sur l'avenir de Bohun, l'eau du moulin. Elle la regarde fixement bouillonner, les deux mains sur ses oreilles, et dit :

« — Montre-toi ! Dans la roue de chêne, l'écume blanche, le clair tourbillon, qui que tu sois, bon ou mauvais esprit, parais ! »

Il y a aussi une scène de sorcellerie dans un des *Contes cosaques* de Czajkoski. Le jeune comte Orlenko va consulter la Cygain, la Tsigane. Le chat Maruszka, et un coq, avec du feu et de la cire sont ses auxiliaires auguraux. Elle allume un grand feu, au milieu de son antre et ordonne : « Maruszka, en avant ! » Le chat décrit un cercle autour du feu. creusant le sol de ses griffes et miaulant doucement. La Cygain verse ensuite de la cire jaune dans une poêle qu'elle fait fondre sur le feu, place Orlenko dans le cercle magique, inscrit à terre avec sa baguette des chiffres de forme étrange, puis saisit un flacon au hasard, en mêle le contenu à la cire fondue, clignote des yeux, remue la tête, tord ses lèvres, et tandis que le coq chante et que le chat se réfugie dans un coin, elle rend au jeune homme un oracle horrifique, où il y a de l'amour, du sang et sa damnation.

V

La vie, cependant, avait sa douceur, en Ukraine, plus spécialement sentie par ses habitants sédentaires, exclus des entraînements furieux de l'aventure et de la guerre. Dans son uniformité plate, le steppe offrait sa poésie de l'étendue sur laquelle pouvait errer le rêve presque à l'infini. C'était, sous le ciel, le domaine de la solitude et du silence. A la belle saison, s'enflaient, ondulées par la brise, des houles et des houles de hautes herbes que les fleurs embaumaient, jusqu'aux extrêmes lignes d'un vaste horizon. Parfois, de la masse odorante de ces herbages, un aigle prend essor et monte, tourne dans l'espace, guettant sa proie. Et quand la prairie devient rase et grisâtre, on distingue, légers accidents surgis à la surface, des sépultures de guerriers, des tumuli, — endormis sous le vaste silence qu'entre coupe parfois, comme un roulement sourd, le galop des chevaux sauvages.

De cette invitation au rêve qui vaguait dans la plaine illimitée, naissaient ces ballades, ces récits rimés des exploits guerriers, assez semblables à nos complaintes populaires, que des musiciens ambulants chantaient à travers le pays. La nuance mélancolique des airs sur lesquels se récitaient plutôt que se chantaient ces effusions lyriques a survécu dans plus d'une œuvre des musiciens russes que l'on a tant goûtées, à Paris, les années d'avant la guerre. Charles-Edmond Chojecki, dans *la Pologne captive*, a défini très heureusement le caractère de ces mélodies rudimentaires : « La note de l'habitant des steppes, ne rencontrant aucun obstacle, glisse sur la rosée de la plaine, se propage au loin, s'effile à l'infini, se fond dans l'espace, sans laisser de trace après elle. De là, dans un tel chant, ce rappel de sons perdus, cette mélancolie qui, dans la solitude, se plaît au ressouvenir des douloureux instants de la vie, et enfin, ces amères voluptés de la souffrance s'enivrant d'elle-même. »

Cette définition ne peut s'appliquer qu'aux ballades relatives à la vie intime. Les ballades guerrières, ayant à exprimer les joies farouches du combat dont tout bon Cosaque était

avide, se distinguent nécessairement par une ardente et mâle allégresse. Et la tristesse dolente qui est l'accent dominant des mélodies domestiques dont Charles-Edmond Chojecki a été particulièrement frappé, tient à la solitude du cœur imposée aux femmes par la vie errante et aventureuse des Cosaques.

Lorsque Tarass-Boulba va emmener ses deux garçons à la *Sicz* des Zaporogues pour les faire affilier à la confrérie des Cosaques soldats, à peine échappés du séminaire de Kiew, et pour les débarrasser au plus vite du frottis d'instruction qu'ils y ont reçu, il ne laisse pas à leur mère le moindre répit pour exhaler la tendresse dont son cœur déborde pour eux.

L'amour de son mari a été ardent et bref comme l'éclair. A peine en a-t-elle goûté toute la saveur que le rude soudard l'a abandonnée pour son sabre, ses compagnons et les orgies de bière et d'eau-de-vie. Durant ses courtes apparitions au foyer, elle en a reçu plus d'injures et même de coups que de caresses.

« C'est, dit Nicolas Gogol, que la femme était un être déclassé, au milieu de ce ramas de guerriers sans famille, vivant de rapines et de ripaille, qui donnait à la *Sicz* une physionomie si curieuse. » Et les mariages, pour les Cosaques de la confrérie, quand ils en contractaient, étaient tardifs. « C'était regardé comme une honte pour un Cosaque de penser à la femme et à l'amour, avant d'avoir goûté les plaisirs de la guerre. »

Pour ces sabreurs joyeux, même les transes de la sensibilité maternelle n'existent pas. « Lorsque la femme de Tarass-Boulba vit ses fils à cheval, elle s'élança vers le plus jeune dont le visage exprimait le plus de tendresse ; elle saisit l'étrier, se suspendit à la selle et, le désespoir dans les yeux, s'empara des mains du jeune homme, sans vouloir les lâcher. Deux solides Cosaques l'appréhendèrent et la ramenèrent à la maison. » Le vieux Tarass-Boulba était bien trop impatient de s'assurer qu'en ses fils revivaient toute sa vaillance impétueuse et sa vigueur musculaire pour les laisser s'attarder à des attendrissements superflus. A leur arrivée du séminaire, au lieu de les serrer dans ses bras, il s'est mis d'abord à les injurier jusqu'à les amener à un pugilat avec lui. Et, comme ils lui ont montré, dans la lutte, qu'ils ont bien hérité de sa force et de son âme cosaques, il les étreint de tout son cœur.

V

Ce fut à la guerre de Crimée que l'on vit combattre, pour la dernière fois, des Cosaques libres et contre les régiments de Cosaques réguliers, désormais incorporés à l'armée russe, depuis le XVIIIe siècle. Et la présence de ce corps de volontaires dans l'armée turque, dont nous n'étions, après tout, que les auxiliaires, est le dernier vestige de cette amitié, traversée de si furieuses explosions de haine mutuelle, qui a lié Cosaques et Polonais.

Michel Czajkowski, l'auteur des *Contes cosaques*, ainsi qu'un certain nombre d'autres gentilshommes polonais, n'avait pas hésité à faire cause commune avec les Turcs. Combattre la Russie était encore, alors, servir la Pologne, pour ces patriotes exaspérés. Czajkowski avait formé deux légions parmi lesquelles il avait recruté nombre de Cosaques de l'Ukraine. Il les commandait, sous le nom de Sadyk-Pacha. Mickiewicz, envoyé en mission à Constantinople par le gouvernement français, passa sous sa tente une quinzaine de jours, avant d'aller contracter, dans la capitale du sultan, le choléra dont il mourut. Il y fut témoin des fantasias, des chasses et des brillants exercices de cavalerie, dans lesquels les Polonais et les Ukrainiens rivalisaient d'élan et d'adresse, pour se préparer au combat. L'antique fraternité revivait parmi les sotnias cosaques. On voyait, comme jadis, les chevaux accourir, au moindre appel, auprès de leurs cavaliers. On chantait, dans les repas en commun, les vieilles ballades de guerre et d'amour, et on se livrait aux danses nationales, toutes bruyantes du son des éperons.

FÉLICIEN PASCAL

PRÉVISIONS DÉMENTIES

Je ne me propose pas ici d'établir des responsabilités : ce n'est ni de mon droit, ni de ma compétence. Je ne viens pas me plaindre d'avoir prêché dans le désert, pour la bonne raison que je n'ai pas prêché du tout ; eussé-je prophétisé, on m'aurait cru, puisque je partageais les erreurs du plus grand nombre. Il ne s'agit même pas ici d'un plaidoyer déguisé en faveur d'une doctrine quelconque : toutes les opinions sortiront triomphantes de cette guerre qui les a déjà toutes contredites.

Mais il m'a semblé que passer une brève revue des prévisions démenties, ce serait diminuer les fausses craintes et les faux espoirs, considérer la vérité plus en face, aider nos âmes de civils à la meilleure direction de leur courage, ce courage qui, même dépourvu de tout mérite, est aussi nécessaire que celui des combattants.

***

Un aveu m'autorisera en quelque sorte à parler des prévisions démenties ; les miennes l'ont été : je ne croyais pas à la guerre européenne.

Ce n'était pas que je fisse fond sur les sympathies allemandes, d'ailleurs très réelles, *encore maintenant*. Elles étaient si dangereuses que la haine valait mieux. Il y a, en effet, entre le germanisme et notre civilisation, une différence de telle nature que la curiosité pour les choses françaises divise

l'intellectuel teuton contre lui-même. Il chérit la France comme on chérit un vice, donc beaucoup, mais avec un remords caché. L'Allemagne étant l'épouse légitime, le réveil de conscience pouvait aboutir à des coups pour la maîtresse. En les administrant, le Germain s'écrierait, les yeux pleins de vraies larmes : — pauvre France! — Cet homme-là est fort : il sait se faire saigner le cœur à lui-même ; nul courage ne lui coûte moins. Et le dogme, proclamé outre-Rhin, de l'amitié allemande, servait à exciter l'Allemagne populaire contre nous, des ingrats, toujours prêts à mordre la main loyale qu'on leur tendait. Je n'étais pas non plus sans inquiétude sur les menaces allemandes, les plaintes « d'encerclement », le refrain sur la « place au soleil » que des « jaloux » refusaient à la première nation du monde.

Mais il me semblait impossible que l'Allemagne se lançât dans une aventure par quoi elle eût une chance, même infime, de voir anéantir les fruits magnifiques de son labeur. Il faut que cet argument n'ait pas manqué de force convaincante, puisque les Allemands l'invoquent encore pour essayer de tromper l'opinion des neutres. « Comment croire, disent-ils, que nous ayons déchaîné cette guerre, que nous ayons risqué de gaieté de cœur une situation économique sans précédents? »

Comment le croire? en effet, si l'on se fie sur la raison pratique pour réfréner les passions, lors, du moins, qu'il s'agit de la gestion des intérêts matériels.

Or c'était là que gisait mon erreur : la passion l'emporte toujours. L'Allemagne avait une crise d'orgueil national ; il ne fallait pas douter que les grognements poussés par son ambition insatisfaite ne fussent l'annonce de la ruée toute proche.

Telle n'est pas la manière de voir de tout le monde. Beaucoup estiment au contraire que l'Allemagne a tiré l'épée du fourreau, comme un boursier tire son carnet de sa poche, pour faire une affaire ; la conflagration actuelle aurait des origines surtout économiques. Un gros livre ne serait pas de trop pour discuter cette opinion. Je me contenterai d'observer que le fait d'attribuer à la guerre une origine passionnelle permet de résoudre les difficultés que soulève, précisément au point de vue des intérêts matériels, l'explication économique.

Celle-ci doit se baser sur les besoins vitaux de l'Allemagne ; mais si on en met un en évidence, les bonnes raisons abonderont pour prouver que l'épithète de « vital » lui sied peu ou même s'appliquerait plus justement au besoin contraire.

On dit, par exemple, que l'Allemagne a trop d'hommes entre des frontières trop resserrées ; de là ses ambitions annexionnistes. Mais il est vrai aussi qu'elle a trop peu d'hommes sur des champs trop vastes : M. Charles Bonnefon nous montrait ici-même [1] que l'introduction annuelle de 7 à 800 000 ouvriers slaves étrangers était une question de vie ou de mort pour l'agriculture prussienne. D'autre part, l'économiste allemand von der Goltz [2] (pas le maréchal) notait que l'émigration germanique avait toujours été la plus forte dans les districts les moins peuplés (ce sont ceux où prédomine la grande propriété). Enfin, dans l'ensemble, cette émigration diminue très vite, son taux, en 1910, n'atteignant plus qu'au vingtième de ce qu'il était vers 1880.

Pour expliquer les tendances de l'Allemagne à l'hégémonie, on invoquait la nécessité où elle était de s'assurer des débouchés, en faveur notamment de son immense fabrication métallurgique : le marché se resserrait-il, c'était le chômage des ouvriers et la crise financière. Mais, malgré de telles crises, difficilement évitables pour toute industrie très intensive, et malgré qu'ils soient plus grands producteurs encore que l'Allemagne, les États-Unis ont vécu assez bien sans se croire intéressés à déchaîner un cataclysme mondial. Et une guerre aussi gigantesque que celle d'aujourd'hui n'est-elle pas une crise? S'épargner une crise éventuelle par une crise certaine et beaucoup plus violente ne saurait passer pour une spéculation de tout repos.

On pourrait poursuivre longtemps : on ne donnerait jamais qu'une faible idée des objections et contre-objections également raisonnables que suscite la thèse de la guerre provoquée par les besoins économiques de l'Allemagne.

Tandis que tout s'éclaire si l'on admet que cette nation a été

1. *Revue de Paris*, 15 janvier 1915.

2. A.-P. Serça. *Le Bluff de l'expansion allemande. Grande Revue*, mai 1915, p. 441-442.

soulevée par un accès de passion collective, par le vertige de la force et de la grandeur. Le besoin économique ne fait alors que traduire un besoin moral, celui que nous avons tous *d'avoir raison*. Les sentiments déterminent *d'abord* l'action d'un peuple, mais il faut absolument *ensuite* qu'il la justifie dans tout ce qui est du ressort de la justification. Ses appétits lui font-ils commettre un crime flagrant, plutôt que de se taire il produira des affirmations et des sophismes stupéfiants comme ceux que la presse germanique imprime encore chaque jour. L'ordre de l'intérêt matériel n'échappe pas à cette loi ; aussi nécessairement que les Allemands prétendent fonder leur guerre sur l'équité, ils lui assignent des buts profitables à leur prospérité industrielle et commerciale : rien n'empêche d'appeler « causes économiques de la guerre » la poursuite de ces buts qui sont aussi divers que les intérêts eux-mêmes, donc parfois contradictoires. Il n'y a plus lieu dès lors de discuter sur les « véritables » causes économiques de la guerre ; toutes les opinions à cet égard, même les plus opposées, se valent : il suffit de pouvoir les attribuer à des Allemands ; c'est la seule condition qu'elles aient à remplir pour devenir admissibles.

La *Grande illusion*, suivant Norman Angell, est que la guerre puisse rapporter des profits économiques. M. Ch. Gide, dans une belle étude, démontre l'exagération de cette thèse, sans disconvenir toutefois que si la guerre peut être une bonne affaire, la paix en soit une meilleure, et il termine en disant : « La vraie cause des guerres, ce sont bien moins les intérêts que les passions... Au reste, j'aime mieux cela... Si nous avons à verser notre sang, ce sera pour une idée, pour un drapeau et non pour des intérêts économiques [1]. »

Oui, tous, nous aimons mieux cela.

*
* *

Autant de gens prévoyaient la guerre, autant annonçaient la violation de la neutralité belge : ils en croyaient l'Allemagne dont les intentions étaient pour ainsi dire affichées, sur le ter-

1. *La Vie militaire*. Première année : 1911-1912. Paris, F. Alcan. — *La Grande illusion*, p. 28-30.

rain même, en langage clair et en lettres énormes. Un abondant réseau ferré, qui aboutissait à la frontière germano-belge, desservait l'Eifel, pays presque désert et sans industrie : les rails s'arrêtaient parfois en pleine lande. C'était bien écrire : — des armées se concentreront là. — Pourquoi faire? pour attaquer la France par la Belgique, et non pas pour prévenir une offensive française, puisque nous étions aussi intéressés à voir respecter la neutralité belge que l'Allemagne à la violer ; l'inverse n'aurait été plausible que si nos ennemis avaient décidé de porter d'abord le gros de leur effort offensif contre les Russes.

Six ou sept mois avant la guerre, MM. Maxime Lecomte et Camille Lévi avaient publié un résumé de toutes les prévisions relatives à l'invasion allemande par nos frontières du nord-est, et c'est un gros livre [1].

Mais le tout n'était pas de deviner que les Allemands entreraient en Belgique ; la question demeurait de savoir sur quelle partie de ce territoire s'étendrait leur invasion. Or les opinions différaient beaucoup sur l'amplitude de leur déploiement. Toutes impliquaient comme évidente l'occupation du Luxembourg grand-ducal. Jusqu'où l'armée allemande déborderait-elle au delà? Quelques-uns, et à ceux-là l'événement donna raison, estimaient que l'aile droite des envahisseurs franchirait la Meuse dans la partie belge de son cours et se rabattrait vers Mons et Charleroi. Dès 1880, les généraux belges Brialmont et Dejardin envisagèrent cette hypothèse qui eut chez nous comme partisan le général de Lacroix [2] précédé par le général Langlois.

L'immense majorité des écrivains militaires, aussi bien en Allemagne que chez nous, annonçaient une opération de moindre envergure, cantonnée en Belgique sur la rive droite de la Meuse : une armée serait détachée pour tenir les Belges en observation entre Liége et Namur tandis que le gros fonderait sur la ligne Sedan-Carignan-Stenay. Cette opinion était si prépondérante qu'on peut bien la considérer comme celle du public dit « averti ». Citons, parmi les spécialistes qui

1. *Neutralité belge et invasion allemande.* — Paris, Ch. Lavauzelle, 1914.

2. *Le Temps*, 23 septembre 1913.

l'étayaient de leur autorité, les généraux Maitrot [1] et Bonnal [2]. Au moment même où les Allemands apparaissaient devant Liége, on lisait dans *le Temps* (du 4 août 1914) : « Il n'est pas admissible qu'ils (les Allemands) commettent la faute d'opérer à la fois sur les deux rives de la Meuse... Il y a donc gros à parier qu'ils limiteront leurs opérations aux deux provinces du Luxembourg belge et de Namur. »

Augurer ainsi, ce n'était d'ailleurs nullement déraisonnable. Il était plausible de compter que l'armée germanique ferait une économie d'effort qui serait du même coup une économie de temps : les Allemands violaient un traité signé par eux à seule fin de nous attaquer sur une frontière non fortifiée et lorsqu'ils pouvaient atteindre cette frontière directement, ils rendraient leur félonie gratuite, ils s'assujettiraient au préalable à franchir la ligne fortifiée de la Meuse belge !

Ils avaient intérêt cependant à tenter cette entreprise : sa réussite leur permettait l'attaque enveloppante impossible autrement et les rendait maîtres des chemins de fer, avantage inappréciable pour la suite des opérations.

Mais, pour envelopper, il faut le nombre. Or si l'on se basait sur les théories militaires les plus répandues tant en France qu'en Allemagne, on était fondé à prédire que le front allemand ne prendrait pas, dès le début de la guerre, l'extension prodigieuse qui a surpris la plupart d'entre nous.

Les officiers français de la « vieille école » avaient un préjugé contre le nombre par le fait qu'ils étaient portés à surestimer le soldat de métier. Des publicistes civils éminents partageaient leurs idées.

Il est fort probable, écrivait le docteur Gustave Le Bon, qu'à l'époque où les Allemands pourront réunir des multitudes capables d'envahir un peuple dont l'histoire ne permet pas de méconnaître les aptitudes guerrières, l'Europe sera revenue de cette illusion que la puissance des armées se mesure à leur effectif. L'expérience aura prouvé... que ces hordes de soldats indisciplinés... dont se composent les armées actuelles... seront vite détruites par une petite armée de soldats professionnels aguerris [3].

1. *L'Offensive allemande par la Belgique.* — *Correspondant*, 10 septembre 1911.

2. *Questions d'actualité.* — 1re série, 1906 et 2e série, 1908.

3. *Psychologie du socialisme.* — Paris, F. Alcan, p. 288-289.

Sans aller aussi loin, le général Kessler, chez nous, déplorait qu'on en vînt à la formule de la nation armée et accusait la loi de 1905 (service de deux ans) de ne fournir à la France que des milices incapables de la défendre [1]. Or ce n'était pas pour abonder dans ce sens que nos Chambres votaient en 1913 le service de trois ans : c'était pour donner le nombre à nos troupes de couverture.

Bien que l'école « moderne » des critiques militaires acceptât le principe de la nation armée, les traditions anciennes, toujours plus ou moins persistantes, leur inculquaient une certaine méfiance des réserves, au moins pour les premières batailles; et faisant foi sur les écrits des généraux von Blume, von der Goltz, Bernhardi, ils comptaient que l'Allemagne lancerait sur nous ses régiments actifs grossis par un minimum de réserves. Quand ils évaluaient le choc que nous aurions à subir dans les trois premières semaines de la mobilisation, ils ne dépassaient pas 1 200 000 hommes, et ils estimaient que la plus grande partie de ces troupes étaient destinées à la Lorraine ; devaient nous attaquer par la Belgique cinq corps (général Maitrot), ou sept (colonel Boucher), ou huit (général Bonnal), c'est-à-dire 200 000 à 320 000 hommes, forces tout à fait insuffisantes évidemment pour étendre la manœuvre offensive jusqu'à la région de Sambre-et-Meuse.

En réalité, nous eûmes affaire à deux millions d'hommes, dont un et demi se ruèrent sur notre frontière nord-est. Les Allemands avaient incorporé en première ligne une très grande proportion de réserves, sauf peut-être à leur aile droite, armée de von Kluck. C'est ce que confirme le journal de guerre d'un sous-officier de réserve allemand, Erich X... [2] : parti de Glatz en Silésie le 3 août 1914, cet Erich débarqua en Lorraine le 11 et gagna par de rudes marches le Luxembourg belge où il fut engagé les 22 et 23 dans la gigantesque bataille qui se déroulait jusqu'à Mons et Charleroi. Il témoigne qu'à son bataillon et à nombre d'autres les réservistes comptaient pour les trois quarts de l'effectif. Beaucoup d'ailleurs furent semés en route avant qu'on eût tiré un coup de fusil.

1. Général Kessler : *La Guerre*. — Paris, Berger-Levrault, 1913, p. 18.

2. Feuilletons du *Temps*, 2-13 mars 1915.

Surprise par la masse des envahisseurs, notre opinion publique le fut encore bien plus par le peu de résistance que lui opposa le système fortifié Liége-Namur. Malgré l'héroïque défense des Belges, cet obstacle ne fit subir à l'attaque allemande qu'un retard insignifiant, si même il y eut aucun retard. Il arrêta de fortes avant-gardes, non le gros [1]. « On annonce, disait un communiqué officiel daté de Nancy, 20 août 1914, que des forces allemandes très importantes franchissent la Meuse entre Liége et Namur. » Étant donnée l'heure matinale du communiqué — 7 heures — le passage signalé avait donc commencé au moins le 19. *Sans combat*, il s'effectuait entre les Belges occupés vers Liége et les Français qui venaient de remporter un succès à Dinant. Il faut se rappeler que, dans l'hypothèse de l'attaque limitée au sud de la Meuse belge, les auteurs compétents avaient calculé que l'armée allemande serait en ligne le long de notre frontière nord-est le seizième jour de la mobilisation. Or la bataille dite de Charleroi s'est engagée le vingt-troisième ; une semaine de plus pour amener cinq fois plus d'hommes sur un front deux fois plus étendu, c'est de l'avance bien plutôt que du retard sur l'horaire, j'entends le délai matériel nécessité par la mobilisation, la concentration, les transports et les marches.

Les forts de la Meuse faisaient faillite parce qu'ils étaient isolés. Ils n'arrêtaient pas plus l'inondation teutonne que les piles d'un pont ne barrent le cours d'une rivière : l'eau en est quitte pour passer avec plus d'impétuosité. On sait que les Allemands prirent Liége avant ses forts. Ces derniers, comme ceux de Namur et de Maubeuge, devaient succomber avec une promptitude qui nous a consternés. Repérés d'avance, ils n'avaient aucun moyen de repérer les pièces qui les battaient : ils devaient recevoir les coups sans les rendre. Encore eût-il suffi que ces coups amenassent de simples contusions, non des blessures. Mais la protection des coupoles et des bétonnages était illusoire : lutte du canon contre la cuirasse, comme le

1. Les Belges ne nous ont pas moins rendu un service immense. En privant l'armée allemande de leurs chemins de fer et en retenant devant eux des effectifs importants, ils ont entravé l'afflux des renforts et du ravitaillement aux troupes de von Kluck ; ils nous ont permis de gagner la bataille de la Marne. On peut donc continuer à dire qu'ils nous ont sauvés.

faisait remarquer le regretté général Langlois dès avant 1906 : une fois la cuirasse construite, on s'empressera de fabriquer l'obus qui la brisera ; aucun superdreadnought ne résisterait à l'armement offensif dont il est pourvu, car dans la susdite lutte, la force des choses a obligé de laisser au canon le dernier mot.

Certains écrivains militaires faisaient confiance aux principes de fortification appliqués par le général Brialmont à la défense de la Belgique. Le général Maitrot, par exemple, préconisait pour les Hauts de Meuse des dispositifs analogues à ceux de Liége [1], et le colonel Boucher demandait que nos forts d'arrêt fussent pourvus de tourelles cuirassées [2]. Une autre idée courante chez nous était que les meilleures fortifications ne valaient rien : elles incitaient à la défensive, danger mortel, suivant eux, sous prétexte que l'offensive seule donnait la victoire.

Que sont cependant les fronts actuels en Occident sinon d'immenses lignes reliant entre eux les échantillons d'un véritable musée où le génie militaire aurait exposé tous ses travaux? On n'imaginait guère combien un tel ensemble serait efficace pour la défensive. Il sanctionne donc par l'expérience la théorie à laquelle il correspond et qui est tout le contraire du principe des forts de la Meuse. Cette théorie ne bannit pas les forts classiques, mais elle exige l'ampleur et la continuité de l'enceinte fortifiée, la mobilité de l'artillerie, même des grosses pièces, la force relative de la garnison ; elle admet que l'on protège les canons le mieux possible à condition qu'ils ne soient pas prisonniers de leur appareil de protection comme dans le cas, par exemple, des tourelles à éclipse ; elle repousse l'assimilation entre une fortification terrestre et un cuirassé, car sur mer c'est la forteresse elle-même qui se déplace. Une telle doctrine, d'ailleurs, n'était pas neuve. Nous avons vu que le général Langlois la professait de bonne heure, d'où il concluait contre les forts de la Meuse.

En construisant ceux-ci, le général Brialmont eût admis

1. *Les Débuts probables de la prochaine guerre franco-allemande.* — *Correspondant*, 2 février 1912, p. 653.

2. *L'Allemagne en péril.* — Paris, Berger-Levrault, 1914, p. 151-152.

peut-être qu'ils ne seraient pas pour l'armée d'invasion un obstacle matériel direct. En revanche, pensait-il, comme leur artillerie commandait les chemins de fer et les principales routes, ils arrêteraient tout de même l'ennemi en arrêtant son ravitaillement. On ne pouvait les laisser derrière soi que peu de temps : il fallait les prendre. Or le général Brialmont s'en référait encore aux précédents de la guerre de 1870, aux lenteurs et aux difficultés de transport et d'installation des pièces de siège : Liége et Namur jouiraient d'un long répit avant que les frappât le premier obus de calibre dangereux. A cette prévision répondirent le 305 autrichien et la « grosse Bertha » ; on n'a pas oublié comment.

Des engins analogues, bien que moins puissants, existaient depuis plusieurs années : c'était sur leur emploi que se basaient les auteurs militaires, disciples du général Langlois, pour croire à la réussite possible de l'attaque brusquée d'un fort. L'Allemand Bleyhoffer publia en 1905 une étude sur l'enlèvement de notre fort de Manonviller : il envisageait la collaboration avec l'infanterie d'une batterie des mortiers déjà construits de 210, à recul sur l'affût, à boucliers, capables de suivre une colonne au pas.

Peu importent cependant les prévisions démenties, pourvu que ce ne soient pas celles de notre état-major, et il semble bien que l'opinion publique l'ait considéré comme tout à fait pris au dépourvu par le vaste mouvement offensif des ennemis. Ce serait vrai qu'il n'aurait pas à en convenir. On ne connaîtra donc qu'après la guerre, et d'ailleurs avec une très vague approximation, la valeur de tels jugements. Mais, en attendant la paix, il est loisible de montrer que les mesures prises par le haut commandement n'étaient pas incompatibles avec la plus entière clairvoyance.

Une violation de la neutralité belge, même sans déclaration de guerre, nous trouvait préparés. Nous avions en effet, depuis la loi de trois ans, un corps de couverture à effectifs renforcés, le 2e (Amiens), qui était chargé de protéger la frontière du nord-est entre Givet et Audun-le-Roman. Ce fut assez, puisque les Allemands n'entreprirent aucun raid pour troubler notre mobilisation ; ils n'eussent pas manqué de le faire s'ils avaient jugé les circonstances favorables.

Après la prévision de la couverture, venait celle de la concentration, et l'on s'est demandé pourquoi nous n'avions pas massé nos forces sur la ligne menacée aussi vite que sur la frontière de l'est. On oubliait que la situation était assez délicate : si nous avions paru prendre les devants, nous donnions une teinte — bien légère ! — de vraisemblance aux dires des agresseurs quand ils prétendaient que leur irruption ne faisait que prévenir la nôtre. L'Allemagne bénéficiait du prestige de la force, et devait donc avoir mille fois tort pour qu'on lui donnât tort, surtout au prix d'une guerre contre elle ; il fallait fermer aux consciences des hésitants de Belgique et d'Angleterre la moindre échappatoire vers la non-intervention. En outre, notre plan de concentration ne pouvait pas être combiné *obligatoirement* en vue du développement maximum de l'offensive allemande à travers la Belgique, car nous étions alors exposés à un grave désarroi si les Allemands, ne suivant pas le dessein qu'on leur attribuait, tombaient avec des masses plus profondes sur une partie de notre front aminci. Notre concentration devait nous permettre *éventuellement* de parer aux diverses attaques possibles sur la Belgique : elle devait poser un éventail à demi fermé entre le Luxembourg grand-ducal et la frontière suisse, en se ménageant la possibilité de l'ouvrir vers le nord-ouest à mesure que les tentacules germaniques s'allongeraient dans la même direction.

Ainsi fut fait d'après le récit officiel : deux armées serrèrent sur leur gauche, quatre corps furent transportés par chemin de fer. Il est donc vraisemblable que le haut commandement a raison en niant toute surprise stratégique à la bataille de Charleroi. Notre défaite aurait été due à des fautes tactiques.

*
* *

Parmi ces fautes, nous devons nous en tenir ici à celles qui concernent l'armement, son emploi, les méthodes de combat.

Les témoins oculaires ont parlé. Ceux de nos glorieux blessés qui ont combattu pendant le commencement de la campagne sont unanimes : pas de tranchées sérieuses, pas de liaison entre l'infanterie et l'artillerie, manque d'artillerie lourde, manque

de munitions. Toutes ces défectuosités nous sont aujourd'hui familières. Elles ne résultent pas de prévisions à proprement parler fausses, mais de prévisions auxquelles on ne s'est pas conformé du tout ou pas à temps.

Rien de plus connu, et souvent depuis très longtemps, que le type des retranchements actuels et leur valeur. En 1899, M. Jean de Bloch parlait des réseaux de fils de fer, des tranchées, etc., comme de ressources défensives tellement formidables qu'elles devaient contribuer à rendre impossible une guerre entre grandes puissances [1]. On n'a pas oublié que, pendant la guerre des Boers, l'armée du général Kronje, tapie au fond des tranchées, subit sans pertes sérieuses un bombardement et ne fut réduite que par la famine. La guerre de Mandchourie mit en vedette le rôle des fortifications de campagne. Bref, l'importance de celui-ci était vraiment tombée dans le domaine commun ; tout ce qu'il y avait de littérature militaire classique le reconnaissait. Malgré cela, nos soldats partirent sans être ni outillés pour les travaux de terrassements, ni dressés à les accomplir. A quoi tenait cette négligence? Peut-être à un culte trop superstitieux pour l'offensive, à l'idée que, si l'on donnait aux hommes trop de confiance dans le couvert, ils se méfieraient trop du découvert?

Que de fois les prévisions, même codifiées, laissaient ouvertes les discussions et demeuraient dépourvues de sanction pratique ! C'était le cas pour la liaison de l'artillerie et de l'infanterie. La question, d'ailleurs, présentait des difficultés en ce qui concernait le commandement. L'artillerie, pouvait-on penser, ayant une mission très générale, devait attendre ses instructions des chefs de grosses unités ; c'était avec eux qu'il fallait la mettre en correspondance suivie, en liaison. Cette conception cadrait mal avec la subordination absolue des batteries aux besoins de l'infanterie pendant le combat, subordination que l'expérience d'aujourd'hui a reconnue nécessaire.

Ce que j'ai critiqué dans mon rapport d'inspection, écrivait le général Percin [2], ce n'est pas que le chef de groupe (d'artillerie) ait ignoré

1. *Impossibilités techniques et économiques d'une guerre entre grandes puissances.* — Conférences tenues à la Haye en 1899.

2. *Revue militaire générale.* — Mars 1912, p. 377.

de qui il relevait, c'est qu'il n'ait pas relevé de qui il fallait. Le plus souvent, en effet, il était aux seuls ordres du commandant de l'artillerie. Il le savait très bien. Ce qu'il ne savait pas, c'étaient les besoins de l'infanterie.

Aussi a-t-on pu voir, aux manœuvres de Picardie (1910), sur cinquante-neuf attaques ayant nécessité l'appui du canon, vingt-trois seulement dans lesquelles l'objectif de tir de l'artillerie ait été l'objet d'attaques de l'infanterie.

Et pourtant, ajoute le général, le Règlement a très nettement défini que la liaison doit s'établir entre les exécutants :

Elle a pour but de déclancher le feu de l'artillerie sur des points et à des moments déterminés à la demande de l'infanterie [1].

Violé pendant les manœuvres, le Règlement devait l'être non moins pendant la guerre. Qui sait s'il n'y avait pas de sa faute? Complet, minutieux, pourvu d'additions et de corrections, ne contenait-il pas des articles qui se contredisaient l'un l'autre?

Notre artillerie n'en a pas moins fait d'excellente besogne. Nous aurions eu à cet égard une supériorité marquée sans notre pénurie en munitions et en artillerie lourde.

Il s'agissait d'abord d'avoir autant de munitions que les Allemands. Malgré des efforts incontestables dus aux objurgations répétées du général Langlois, nous restions sans doute au-dessous de ce desideratum. Au commencement de cette année, notre ministre de la Guerre disait : « En ce moment, pour les munitions, on a atteint un chiffre qui est de 600 p. 100 par rapport à celui qui avait été prévu comme nécessaire au début de la guerre, et sous peu, il atteindra celui de 900 p. 100. » Nous devons en être à ce 900 p. 100, et l'on vient de prendre des mesures pour obtenir davantage. C'est qu'en effet les données du problème des munitions ont changé. Il n'y a plus à calculer *combien il en faut*, mais *combien on peut s'en procurer* par fabrication ou achat (y compris les canons de rechange, puisque si le canon mange des munitions, les munitions mangent du canon : quelques centaines d'obus ont raison de la grosse pièce de marine qui les tire). A cet égard, en effet, aucun degré de supériorité sur l'ennemi n'est excessif : plus il sera grand,

1 *Loc. cit.*, p. 379.

plus on donnera de ces coups de bélier d'artillerie qui ont permis aux Austro-Allemands d'enfoncer les lignes russes en Galicie occidentale.

Les Allemands eux-mêmes n'avaient pas prévu à quel point atteindrait la débauche de munitions. Cet hiver, leurs pièces à l'âme usée nous bombardaient avec d'archaïques obus, ce qui prouve que, pour un instant, ils étaient à court. Ils ne nous offriront plus de pareille aubaine, à moins toutefois qu'ils n'aient disette de nitrates, mais n'y comptons pas.

L'artillerie lourde avait rencontré chez nous de la résistance, et, chose étrange, plus dans les milieux militaires que dans les milieux parlementaires. On objectait contre elle qu'à poids égal de munitions dépensées, les petits calibres dépassent les gros en efficacité. Rien de plus exact, comme l'a montré encore tout récemment le lieutenant-colonel Boissonnet [1] : 100 obus de 75 pesant ensemble 725 kilogrammes tueraient beaucoup plus de monde qu'un seul obus monstre de 725 kilogrammes. Mais l'artillerie lourde n'a de raison d'être que si elle rend des services différents de ceux de la légère. Elle est en somme une artillerie de siège rendue très portative. Or on ne croyait pas que les organisations défensives de campagne dussent devenir aussi formidables, et l'on considérait comme illusoire l'avantage de très longues portées : à quoi sert, disait-on, de pouvoir tirer sur des objectifs qui, presque toujours, dans la pratique, échapperont à la vue? Il n'y avait pas lieu de compter encore, pour le réglage du tir et le repérage exact, sur les avions ; ils n'ont, en effet, montré ce dont ils étaient capables à cet égard que tout récemment.

On finit cependant par se décider au développement de notre artillerie lourde. Les grandes manœuvres de 1913 virent une batterie de quatre pièces de 120 long amenée sur le terrain par des tracteurs et mise en position en moins d'une demi-heure. Notre 105 long actuel, à tir rapide, portant à plus de 10 kilomètres, est d'un modèle adopté en 1913 et a commencé à entrer en service vers la fin du printemps de 1914.

Mais la guerre nous surprenait en pleine construction de ce matériel. Comme il était commandé, on commença d'assez

1. Feuilleton du *Temps*, 23 avril 1915 : *A propos des munitions.*

bonne heure à en être pourvu. Il vint s y joindre des pièces tirées des batteries de côte et de réserves d'artillerie de forteresse, pièces pour lesquelles on avait prévu des appropriations à leur nouveau service. La fabrication a été poursuivie et intensifiée. Il semble que nous ayons maintenant à peu près ce qu'il nous faut.

Quand l'artillerie lourde a des objectifs que ne peut atteindre l'artillerie ordinaire, elle trouve dans l'avion un auxiliaire indispensable. C'est un des cas où la cinquième arme a progressé plus vite que les espoirs fondés sur elle. On se contenta d'abord de la destiner au service de reconnaissance, et encore sans lui faire beaucoup de crédit ; l'aviateur, suivant bien des gens, avait le choix entre mourir d'un shrapnell au-dessous de 2 000 mètres ou ne rien voir au-dessus de 500. Et voilà qu'en bravant la mort sans mourir plus que bien d'autres combattants, il observe, note, photographie, repère, bombarde.

Les Allemands nous avaient dépassés là dans la confiance que méritait une invention française, non pas peut-être qu'ils eussent beaucoup plus d'appareils que nous, mais ils n'avaient pas craint de leur demander des services au sujet desquels nous restions un peu sceptiques. En outre ils se laissèrent moins guider que nous par la conception sportive qui vise les records au détriment parfois de la commodité pratique, de la solidité du véhicule aérien, de la fidélité de son moteur. Mais ces défauts de notre matériel d'aviation sont corrigés aujourd'hui, et nous accentuons dans la maîtrise de l'air une supériorité que nous assuraient déjà nos admirables pilotes.

En parlant ainsi, je parais oublier les dirigeables. C'est qu'en effet on n'y penserait plus guère s'il n'y avait les zeppelins, ces excellents sergents recruteurs de l'armée anglaise. Bien qu'on les chansonne maintenant, on les prenait très au sérieux avant la guerre. Le colonel A. Boucher s'écriait : « Laisserons-nous les zeppelins absolument maîtres de la situation, libres de jeter la panique sur leur passage, ayant toutes facilités pour annihiler nos forts, détruire nos voies ferrées[1] ? » Le général Maitrot exprimait les mêmes craintes[2],

1. *L'Allemagne en péril*, p. 123-124.

2. *Correspondant*, 25 février 1912.

et le général de Lacroix prévoyait, au moment de la déclaration de la guerre, une surprise aérienne « destinée à produire un grand effet peut-être matériel et sûrement moral[1] ». Et en somme, on devrait plutôt raisonnablement s'étonner de ce que le zeppelin ait si mal réussi : il opère la nuit, il est peu visible, même par clair de lune, il emporte de puissants projecteurs dont il lance de brefs éclairs pour explorer la région au-dessus de laquelle il se trouve, il peut s'arrêter pour mieux viser, et il est beaucoup moins vulnérable qu'on ne croit : les obus ordinaires le traversent sans enflammer son hydrogène, et comme il est cloisonné, les pertes de gaz produites par une déchirure, même assez large, de l'enveloppe, n'entraînent pas sa chute ; poursuivi par des avions, il leur échappe assez facilement parce qu'il gagne en hauteur beaucoup plus vite qu'eux : l'exploit magnifique du lieutenant Warneford ne sera renouvelable que dans les circonstances exceptionnelles où il s'est produit : surprise du monstre au moment où il rentre dans sa tanière. On connaissait la délicatesse de complexion de ce mastodonte aérien; on le savait sensible aux intempéries. Mais on supposait qu'il pourrait bien se risquer à prendre l'air une centaine de fois par an avec plus de dangers pour ses ennemis que pour lui-même.

L'expérience a prononcé : le rendement du zeppelin est déplorable ; pour autant de marks dépensés en taubes, les Allemands eussent tué sur les deux bords de la Manche dix fois plus de petits enfants. Mais ils s'entêtent dans leur zeppelinomanie qui ne finira qu'avec la guerre. C'est qu'ils ne sont plus libres de s'en affranchir. Le zeppelin est devenu l'objet d'un culte religieux et son triomphe un dogme. On nous annonce des *superzeppelins* : soyons certains qu'ils essaieront de bombarder Londres. C'est dans le programme.

Et tout programme germanique doit théoriquement s'accomplir. Celui-ci cependant a changé. Originairement les zeppelins devaient collaborer avec les sous-marins pour affaiblir la flotte de guerre anglaise jusqu'à ce que les escadres allemandes ne lui fussent plus inégales. Vint le jour où les navires cuirassés refusèrent de s'exposer. Zeppelins et sous-

1. *Le Temps*, 15 février 1913.

marins n'ayant plus rien à faire ensemble se taillèrent des besognes séparées.

Les sous-marins tournèrent leurs principales assiduités vers la marine marchande. Réussiront-ils à bloquer l'Angleterre? Avec le temps, oui, mais beaucoup de temps, dix ans, peut-être, si l'on fait la part belle aux Allemands, si l'on admet qu'ils ajoutent tous les quatre mois à leur flotte sous-marine l'équivalent de ce qu'ils possédaient en février, et en obtiennent proportionnellement les mêmes services destructifs, déduction faite des progrès défensifs de l'adversaire et des pertes.

La marine de guerre n'est cependant pas épargnée par les sous-marins, comme les alliés ne l'ont que trop expérimenté. Aussi les dreanoughts de la *home-fleet* ne trouvent-ils pas de meilleur parti à prendre que de rester au « garage ». Et les adversaires des gros et coûteux cuirassés tirent argument de là pour triompher ; ils l'avaient bien prévu : on n'aurait dû construire que des sous-marins et des croiseurs légers. Ils ont raison en ce qui concerne l'Allemagne vis-à-vis de l'Angleterre.

Les Allemands se passeraient évidemment de leurs cuirassés, mais pourquoi? précisément parce que l'Angleterre en a trop pour eux. Quoi qu'on imagine, la course aux armements se fera toujours pour la première place en grosses unités à forte protection, à gros canons, à puissantes machines. Tant qu'il existera des navires de surface, on aura toujours intérêt à en construire qui soient capables de détruire ceux de l'adversaire et l'adversaire à pouvoir détruire ces destructeurs, ainsi de suite. Or la multiplication même des sous-marins chez un parti belligérant entraîne chez l'autre celle de certains navires de surface : on ne se défend pas contre les sous-marins par des sous-marins mais par des contre-torpilleurs qui, s'ils ne tuent guère leur ennemi caché, diminuent du moins sa capacité de nuire en proportion de leur nombre et de leur activité.

L'expérience présente n'allègera donc pas les programmes navals de l'avenir, au contraire : on construira plus de sous-marins, de croiseurs légers, de contre-torpilleurs et pas un cuirassé de moins.

*
* *

En attendant, ce sont les cuirassés alliés qui nous donnent l'empire des mers et le ferment aux Austro-Allemands. Ils n'agissent plus que par leur présence, et cela suffit : la guerre navale s'est ainsi réduite presque exclusivement à un blocus économique. L'opinion publique chez les alliés avait fondé sur cette maîtrise des mers de grandes espérances qui ont été quelque peu déçues.

On a cru que l'on affamerait l'Allemagne. Elle-même le craignait : « Dans l'hypothèse d'une guerre où l'importation en Allemagne des articles d'alimentation serait coupée, notre position deviendrait critique », écrivaient en 1912 les *Schmoller's Jahrbücher*. Mais le retard des mesures de rationnement est la seule cause qui ait rendu menaçante une disette sérieuse de pain. On estime, en effet, que l'Allemagne est obligée d'importer de 20 à 25 p. 100 de sa consommation en céréales. Tenez compte d'une savante contrebande, des ressources des pays envahis, de la conquête des magasins de blé de Libau, de l'importation balkanique, de prélèvements indus sur la ration austro-hongroise, le déficit se réduira, à partir de la prochaine récolte, à 10 ou 15 p. 100 ; cela est parfaitement supportable, sauf pour les gens de la classe pauvre qui ne peuvent pas remplacer le pain et qui, en temps de paix, étaient déjà à la limite de leurs besoins. Ceux-là seuls souffriront, mais comme aucune publicité n'est permise à leurs plaintes et comme ils ne se montrent guère là où passent les étrangers, l'Allemagne paraîtra manger à sa faim.

— C'est par la tête que pourrit le poisson, — dit un proverbe ; ce sera ici par la queue, par l'Autriche-Hongrie. Pendant que les grands propriétaires magyars vendent les produits de leurs terres à Berlin, où on les paie mieux, Vienne et Budapest se voient mises à la portion congrue ; les cris de famine des petites gens, très assourdis en Allemagne, sont perçus nettement par les voyageurs qui traversent le pays du « brillant second » ; tous les témoignages concordent sur ce point.

Et que d'autres denrées devaient manquer à l'Allemagne !

Le pétrole pour ses automobiles, ses sous-marins, ses avions, ses dirigeables... Elle le remplace par de la benzine et de

l'alcool partout où c'est possible, elle le supprime dans l'éclairage, elle en reçoit de Roumanie, elle reprend pour quelque temps l'usage des puits de Galicie ; les pays envahis lui ont fourni des stocks importants qui se joignent aux siens.

Le caoutchouc. Là sans doute elle peut se trouver à court. Mais, sauf pour les chambres à air des automobiles, motocyclettes et cycles, où il faut du caoutchouc pur et assez neuf, elle saura bien se procurer un produit de qualité suffisante en malaxant les déchets qui surabondent.

Pas de cuivre pour ceinturer ses obus, pensait-on. Elle n'en persiste pas moins à entretenir sur tous les fronts une pluie littérale de projectiles. Cela ne devrait pas surprendre. Depuis le temps que la Belgique, la Pologne industrielle, la France du Nord, les empires germano-hongrois importent du cuivre, ils en ont accumulé des quantités prodigieuses, et ce métal ne s'est pas dissous en fumée. L'Allemagne n'a qu'à se donner la peine de le voler. On verra qu'elle en manque lorsqu'elle attaquera le filon des canalisations électriques, mais ce sera l'éclairage des villes belges qui pâtira d'abord. A cette heure on n'en est encore qu'aux monuments : il paraît que le lion de Waterloo va être fondu, changé, ô ironie du sort ! en « marmites » à tuer des Anglais. Et il se peut que la métallurgie teutonne découvre dans quelque alliage un succédané du cuivre.

L'Allemagne ne reçoit plus les nitrates du Chili qui lui étaient indispensables pour son agriculture et la fabrication des poudres modernes lesquelles sont toutes nitriques, à base de nitrocellulose ou de nitroglycérine. L'agriculture se passera de nitrates : elle récoltera moins par hectare mais aura emblavé plus d'hectares, tous ceux notamment où poussaient les betteraves dont le sucre était exporté, superficie considérable. La fabrication des poudres monopolisera ainsi les ressources nitriques; or, la chimie commence à savoir tirer industriellement l'azote des produits ammoniacaux ; l'Allemagne a monté les usines nécessaires qu'elle développe avec une activité fiévreuse. Elle a aussi un fournisseur : la Norvège, où de vastes installations hydro-électriques extraient depuis plusieurs années l'azote de l'air.

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure cependant que

nos ennemis nagent dans l'abondance, comme ils semblent parfois s'efforcer de nous le faire croire. Ils sont certainement gênés. L'erreur a été d'amplifier cette gêne en une impossibilité de continuer la guerre. Mettons-nous dans la tête que le jour où l'Allemagne demandera la paix, ce ne sera pas faute d'armes, de projectiles, d'explosifs ou de vivres. Nos illusions à cet égard étaient connexes à certaines fausses prévisions sur la rapidité de l'épuisement économique et financier que devait produire une guerre européenne. Toutes les forces productives du pays seront absorbées par la guerre, pensait-on : il ne restera plus personne pour produire les choses nécessaires à la vie. Les dépenses atteindront à un taux si formidable que les États feront banqueroute au bout de quelques semaines de guerre : M. Ch. Richet notamment exprimait cet avis [1].

On avait mal estimé la possibilité de vivre d'une vie ralentie et surtout l'immense réservoir d'énergie qui subsisterait parmi le peuple une fois les combattants prélevés ; on ne se figurait pas ce que seraient les femmes. Quant à la question financière, on confondait trop deux pouvoirs : celui de payer ses dettes et celui d'en faire, or ce second pouvoir est énorme chez les grands États modernes. Si la guerre doit amener leur banqueroute, elle retarde aussi le jour où ils seront obligés de déposer leur bilan, et ce jour sera celui de la paix, s'ils n'ont eu auparavant la certitude d'un désastre, bien voisine elle-même de la paix.

*
* *

C'est sur le rapide épuisement économique que beaucoup d'auteurs tablaient pour nous prédire une guerre courte. Le général von Schlieffen écrivait :

> Ces guerres-là (qui traînent en longueur) sont devenues impossibles à une époque où l'existence de la nation repose sur la marche ininterrompue du commerce et de l'industrie, où il est indispensable qu'une rapide décision remette en mouvement les rouages arrêtés [2].

Cependant chez nous le général Bonnal basait ce même pronostic sur des raisons morales et stratégiques. Pour lui, la

1. *Le Passé de la guerre et l'avenir de la paix.* — Paris, Ollendorf, 1907, p. 72-73.
2. *Deutsche Revue*, janvier 1909.

première grande bataille devait décider de l'issue de la guerre : c'était donc une affaire d'un mois. Toute prolongation au delà de ce délai ne changerait rien au résultat final, sinon pour rendre plus dures les conditions du vainqueur [1]. Le capitaine Sorb partageait entièrement cette opinion [2]. Là contre s'élevait avec force le lieutenant-colonel Mordacq dans sa brochure *la Durée probable de la prochaine guerre* [3], à la fin de laquelle il est appuyé par une note énergique du général Langlois. Et il invoque l'autorité du commandant Amet et du général Maillard. Tous faisaient ressortir le danger vraiment terrible qu'il y avait pour un peuple à se croire définitivement terrassé par le premier revers. Où en serions-nous, en effet, si tel avait été le sentiment de la France après Charleroi?

Les théoriciens de la guerre courte étaient inspirés par leur peu de confiance dans les formations de réserve qu'ils jugeaient indispensables pour l'exploitation des succès mais destinées à changer les défaites en déroutes. Si, au contraire, on prêtait une valeur militaire aux réserves des classes les moins âgées, on pouvait admettre qu'elles aideraient l'armée de première ligne, même en retraite, à retarder l'ennemi. Dès lors, à mesure que l'on gagnerait du temps, d'autres réserves seraient rendues capables d'entrer en ligne, et ainsi de suite, et comme un afflux parallèle se produirait dans le camp adverse, ce serait la guerre longue.

Pas aussi longue toutefois que ne s'annonce la guerre actuelle. Le lieutenant-colonel Mordacq, timidement, il est vrai, en évaluait la durée probable à trois mois au moins, cinq au plus, et il affirmait avec plus d'assurance qu'elle ne se prolongerait pas au delà d'un an [4]. Lui seul, d'ailleurs, semble avoir cherché une précision.

Sauf von Schlieffen, les écrivains militaires allemands ont admis en général une guerre longue comme possible : pour von der Goltz, elle aurait comme limite l'épuisement économique

1. *Questions militaires d'actualité : la prochaine guerre.* — Paris, R. Chapelot, 1906, p. 17-19.

2. *La Doctrine de la défense nationale.* — Paris, Berger-Levrault, 1911, p. 154-155.

3. Paris, Berger-Levrault, 1912.

4. *Loc. cit.*, p. 31.

qui, lui-même, se produirait bien avant celui des forces militaires. Von Bernhardi, par contre, envisage une adaptation de la vie économique aux conditions de la guerre [1], ce qui semble en opposition avec l'idée de von der Goltz ; je dis « semble » car le célèbre pangermaniste n'est clair que dans l'expression de ses pensées agressives.

Mais parler de la guerre longue, c'était pour nos ennemis comme parler de la défaite : ils n'en voulaient à aucun prix, ils étaient absolument décidés à n'engager la lutte que le jour où ils seraient sûrs de renverser leur adversaire d'un coup de massue.

Aujourd'hui plus que jamais, disait von Blume, il est de l'intérêt non seulement de notre pays, mais aussi de la civilisation (*sic*), qu'une guerre se termine rapidement [2].

Une guerre longue, pour l'Allemagne, était en effet une mauvaise affaire, tellement que les ambitions mondiales elles-mêmes n'eussent pu empêcher d'y préférer la paix. La guerre longue impliquait la nécessité de faire face *à la fois* sur le front oriental et le front occidental : c'était le coup manqué. Certainement l'Allemagne comptait en finir au moins aussi vite qu'en 1870 ; la preuve en est que le conseil fédéral germanique n'a décrété le monopole et le rationnement des céréales que le 27 janvier de cette année. S'il avait prévu ne fût-ce qu'un an d'hostilités, la prudence la plus élémentaire lui imposait d'user sans le moindre retard de cette précaution qui, prise à temps, eût réduit le déficit alimentaire à presque rien.

Nous voici donc en pleine guerre d'usure : c'est celle que personne, on peut le dire, n'avait prévue. Nous admettons le fait, maintenant, mais il ne semble pas que nous nous rendions compte encore de l'épaisseur et de la dureté du bloc auquel s'attaque la lime des alliés. L'Allemagne, d'abord, ne mourra pas de faim ; tout au plus l'Autriche-Hongrie aura-t-elle faim. Il n'y a pas à compter sur les autres formes de l'épuisement économique : la guerre les maintient pour la plupart à l'état latent, comme des maladies qui couvent et ne se déclareront

1. *La Guerre d'aujourd'hui*, traduction Étard. — Paris, Chapelot, 1913. Vol. I., p. 55-57.

2. *Dans quelle mesure les conditions du succès à la guerre se sont-elles modifiées depuis* 1871? — *Revue d'infanterie*, 15 novembre 1908, p. 391.

qu'à la paix. L'épuisement militaire entre seul en jeu. On peut chercher à se le représenter en examinant les trois espèces de forces qui concourent à former la puissance guerrière : l'armement, les énergies d'ordre moral, le nombre.

L'Allemagne, comme industrie métallurgique, ne le cède qu'aux États-Unis ; elle possède temporairement 80 p. 100 de nos exploitations de minerai de fer ; elle pourrait fabriquer autant de canons, de fusils, de mitrailleuses, d'obus, que la France et l'Angleterre réunies : ressources, en somme, illimitées, si à côté du projectile il ne fallait la cartouche. Quand nous disions que l'Allemagne ne manquait pas, ne manquerait jamais de nitrates pour ses poudres, cela signifiait qu'elle aurait toujours de quoi entretenir son effort actuel. Mais cet effort est vraisemblablement un effort maximum. Les alliés le dépasseront quand il leur plaira, puisque tout le nitrate naturel du monde entier est à leur disposition. Encore faut-il vouloir, et ils ne font que commencer à vouloir.

Il est bien délicat d'apprécier le moral de l'armée allemande. Il diminue sans doute à l'Ouest, mais pas assez pour qu'elle cesse d'opposer une résistance sérieuse à nos attaques et de mettre de l'énergie dans les siennes. Quant au moral de l'ensemble des Allemands, comment serait-il abattu? Leurs troupes luttent partout en territoire ennemi ; leur front défensif n'est guère entamé que comme un gros chêne par deux ou trois coups de rabot ; et si, du côté russe, leurs victoires ne servent à rien, elles font tout de même figure de victoires. Dans de pareilles conditions, notre peuple lui-même, qui a pourtant plus de sens critique, ne résisterait pas à la confiance. Le découragement germanique pourrait fort bien ne précéder que de très peu notre victoire finale, aussi n'est-ce pas la peine de spéculer dessus.

Une seule usure est certaine, inexorable pour nos ennemis : celle du nombre. Mais, là encore, il y a eu de fausses prévisions. Les ressources en hommes des Allemands furent souvent mal supputées, notamment par deux de nos grands journaux d'économie politique [1], qui sont de doctrines opposées, d'où

1. *Journal des Économistes*, 15 octobre 1914, p. 81. — *L'Économiste français*, 10 octobre 1914, p. 397.

l'on peut conclure à la grande expansion de l'erreur qu'ils soutenaient. Voici leur calcul : les évaluations faites en 1913, donnant à l'Allemagne 67 millions d'habitants contre 40 à la France, c'est-à-dire une supériorité de 67 p. 100 en faveur de la première, on est tenté d'estimer au même taux l'avantage numérique que le recrutement allemand possède sur le nôtre, mais on oublie, en raisonnant ainsi, que les plus jeunes soldats sont nés il y a dix-huit ans, que les mâles venus au monde depuis lors ne comptent pas dans les armées actuelles; ce sont donc les chiffres d'il y a dix-huit ans qu'il faut comparer : or, ils sont de 52 millions pour l'Allemagne, 38 pour la France, ce qui réduit à 36 p. 100, — un peu plus d'un tiers, — la supériorité allemande.

Argumentation tout à fait fausse, comme on va le voir par un exemple extrême : supposons que la natalité soit un jour entièrement et définitivement arrêtée dans un pays de 100 millions d'habitants et qu'elle persiste dans un autre pays de manière à le maintenir constamment à 50 millions ; quarante-cinq ans après l'arrêt de la natalité dans le premier pays, celui-ci, non seulement n'aura pas deux fois plus de soldats que le second, mais n'aura pas de soldats du tout, si on compte comme tels les hommes valides de vingt à quarante-cinq ans, et ce sera bien en vain qu'il tentera de se rassurer par des statistiques rétrospectives. Ce qu'il faut considérer, c'est la natalité, non la population totale. Or, pendant les trois années 1894, 1895 et 1896, il est né 58 Allemands contre 26 Français, donc plus du double, et comme cette situation s'est à coup sûr établie progressivement, on peut affirmer que les soldats de dix-huit à vingt-cinq ans sont deux fois aussi nombreux en Allemagne qu'en France. Dans les classes plus âgées, la disproportion diminue graduellement, jusqu'à l'égalité pour les hommes de cinquante ans. Et si l'on ne se battait qu'entre vieillards, les contingents français l'emporteraient par le nombre sur les germaniques.

Il n'y avait, pour jauger les deux réservoirs humains en présence, qu'à additionner de part et d'autre toutes les naissances mâles de 1869 à 1897 et à défalquer, conformément aux données statistiques, les morts, les faibles, les invalides, les mal constitués, etc... On arrive ainsi à des évaluations allant de

4 millions de Français contre 7 millions d'Allemands à 5 de Français contre 9 d'Allemands.

Gardons-nous, par ailleurs, d'être aussi dédaigneux pour les Autrichiens que leurs alliés. L'Autriche a 50 millions d'habitants et une natalité au moins aussi forte proportionnellement que l'allemande. Et les Turcs ne sont nullement négligeables.

De sorte que les Allemands cherchent à nous en faire accroire quand ils s'admirent eux-mêmes de combattre « un monde d'ennemis », un ensemble d'empires de 600 millions d'âmes (400 pour le seul empire britannique). Ne dirait-on pas Léonidas aux Thermopyles !

La vérité est qu'après un an de guerre *ils vont seulement commencer* à être en infériorité numérique. Pour s'en rendre compte, il faut comprendre quelle a été notre méprise à nous tous sur le rôle de l'armée russe. « Le plein de leur concours, écrivait le colonel A. Boucher, les Russes ne nous le donneront que lorsqu'ils arriveront sous les murs de Berlin, au plus tôt le quarantième jour [1]. » Cela paraissait si clair : une mobilisation tardive, une lente accumulation, puis la ruée d'un mascaret, broyant tout sur son passage par le seul effet de sa masse. On rêvait à des forces moscovites doubles, triples des forces adverses. C'était confondre la capacité d'un réservoir avec le débit de la canalisation qu'il alimente. La canalisation de voies ferrées que possède le grand empire allié étant pauvre, il doit limiter les effectifs combattants; sans cela il ne pourrait plus envoyer assez de trains pour les ravitailler, d'autant que, par précaution, il a choisi des villes éloignées de la frontière comme grands dépôts d'approvisionnements. En outre, les conditions économiques ne permettent d'équiper et d'armer, à un moment donné, qu'une faible partie des réserves russes. Estimons à 4 millions d'hommes, — et c'est exagéré, — le maximum de ce que le grand duc Nicolas peut réellement maintenir sur le front. L'Allemagne et l'Autriche ont et auront quelque temps encore le moyen d'y faire face par l'emploi chacune de 2 millions d'hommes. Et il reste à l'Allemagne de quoi égaler, s'il lui plaît, ses ennemis de l'Ouest.

1. *L'Allemagne en péril*, p. 150.

Mais le réservoir russe, au débit duquel le réservoir des ennemis oppose un débit équivalent, débitera plus longtemps ; en outre, l'Italie est entrée en scène, la formation de l'armée de Kitchener s'achève, et on a le droit de dire, non pas que la balance numérique a changé, mais qu'elle *va* changer. La frontière austro-italienne étant puissamment fortifiée par la nature et l'art, l'Autriche pouvait d'abord n'aligner devant notre sœur latine que de faibles effectifs ; elle sera obligée de les augmenter au détriment de la Galicie ou en puisant à ses réserves qui sont mauvaises. Quant à l'armée britannique, nous nous sommes fait des illusions qui nous stupéfieront plus tard, tant elles impliquent d'ignorance de la psychologie des peuples : un peuple, le peuple anglais moins que les autres, ne change pas ses habitudes du jour au lendemain ; or tout, l'histoire, les traditions, les conditions de vie, les mœurs politiques, retardait l'adaptation de nos amis d'outre-Manche à cette guerre. Ce serait bien plus justement l'intensité de leur effort militaire qui aurait dû passer pour imprévue.

Ainsi l'usure des ennemis, déjà considérable par rapport à la nôtre, ira s'accélérant. Tandis que leurs ressources en effectifs baisseront, les nôtres s'augmenteront de forces neuves.

Le résultat est donc certain, mais sans doute encore très éloigné. Ce n'est pas maintenant, c'est dès novembre ou décembre dernier que, pour éviter les déceptions, nous devions préparer nos esprits à une campagne d'hiver 1915-1916 : on avait vu par l'exemple des Allemands sur l'Yser et à Ypres ce que coûterait l'offensive sur le front occidental. Des succès étaient possibles, mais accessoires, une décision improbable ; entre l'Aisne et le Rhin, les Allemands se sont aménagé, pour leur retraite éventuelle, des lignes fortifiées de plus en plus faciles à défendre parce que de plus en plus courtes. La décision, il n'était pas raisonnable non plus de l'attendre de l'Orient : quand les Russes s'avancent trop, ils reçoivent un « coup de chemin de fer » ; cela n'a jamais manqué jusqu'ici : deux fois aux lacs Mazures, une fois entre Vistule et Wartha, et récemment par Cracovie. Grâce à leur réseau ferroviaire, les Austro-Allemands peuvent jeter sur une partie du front des masses énormes avant que les Russes aient le temps d'amener contre elles des forces suffisantes ; les Russes reculent. De tels succès

ne peuvent aucunement terminer la guerre en faveur des Austro-Allemands, mais ils montrent à quel point il était chimérique de penser que les armées du tsar entreraient d'un élan à Berlin ou même à Budapest : combien de « coups de chemin de fer » aurait-on eu l'occasion de leur asséner en route ! Les Russes sont cependant d'admirables alliés, parce que leurs défaites valent des victoires par le prix qu'elles coûtent aux ennemis. Nous avons en eux les infatigables ouvriers de l'usure des empires centraux.

Quand, avec leur aide, la barre d'acier germanique aura été assez profondément entamée, on la prendra aux deux extrémités et, d'un coup sec sur le genou, on la brisera. Nos soldats sauront faire cet effort au moment opportun et, jusque-là, conserver la force, plus méritoire pour leur courage, de la patience. Que leur ténacité ne nous laisse aucun doute, à nous autres civils, mais surveillons la nôtre. Songeons à ce que nous sommes : la floraison imparfaite ou qui fane déjà. *Nous sommes dans la patrie ce pour quoi il ne vaut pas la peine de mourir*, et c'est à nous seuls cependant qu'appartient un pouvoir capable de rendre les morts inutiles : l'opinion.

Mon ambition est, par l'article qui précède, de contribuer à ce que « le civil tienne ».

JULES SAGERET

UNE DATE MONÉTAIRE :

1890

L'économie politique est-elle une science bien vieille? Et, si par hasard elle n'était pas encore une science, mais une simple ébauche de science, est-ce à une date bien reculée que remontent les premiers chiffres essentiels? Comme nous avons étudié la production de l'or [1], nous allons étudier la consommation industrielle de l'or, par où nous serons conduits au stock de l'or que nous étudierons à son tour ; puis nous passerons en revue le stock des billets de banque, celui des monnaies d'argent, celui, si l'on peut dire, des dépôts dans les banques, enfin la production de chacune des principales marchandises. Et, à chaque étape, nous retournant, nous verrons à quelle distance dans le passé remontent nos chiffres.

Le stock d'or n'est pourvu, sur la production d'une année, qu'après que la consommation industrielle l'a d'abord été. L'orfèvre veut de l'or à tout prix, parce que ses bénéfices sont gros ; il se sert d'abord. L'État, qui certifie ces petits lingots, commodes à manier, charmants, les espèces, gagne au contraire si peu ! A quoi lui est bon d'ailleurs de frapper, si l'orfèvre reprend aussitôt et refond ce qu'il a frappé?

La consommation industrielle de l'or va son train sans

1. Voir, dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1914, *l'Or et les Prix*, dont le présent article n'est qu'une suite ; c'est à ce titre seul de « suite » que nous le publions — car qui songe aujourd'hui aux théories monétaires et à leur rapport avec l'année 1890?

Une erreur de rédaction nous a fait dire dans le tableau annexe de l'article du 1er juillet 1914, qu'il s'agissait de l'année 1911, quand c'est l'année 1912 qu'il faut entendre.

souci de la production, dont le prix de l'or est indépendant, puisqu'il est fixe, dont le pouvoir même d'achat de l'or ne dépend qu'indirectement. Comme toute autre consommation ordinaire de l'humanité, celle de l'or progresse, en temps normal. Cependant si la production de l'or croît très vite, la consommation industrielle, qui ne peut croître aussi vite, est cause que l'addition au stock croît encore plus vite. Et si la production de l'or croît très lentement, la consommation industrielle, qui ne peut croître, non plus, aussi lentement, est cause que l'addition au stock croît encore plus lentement. Les crises se traduisent, lorsqu'on monte, par la croissance, et, lorsqu'on descend, par la décroissance de la consommation industrielle de l'or, et il arrive que cette décroissance soit extrême. On ne s'en étonne pas si l'on songe que, pour les autres marchandises, la baisse combat la paresse du public à les acheter, ce qui n'a pas lieu pour l'or ; d'aucuns prétendent, il est vrai, que la baisse, en décourageant le public, le rend encore plus paresseux. Quant aux phases, qui relient, dans un même mouvement, plusieurs crises, accélèrent-elles, quand elles sont ascendantes, et ralentissent-elles, quand elles sont descendantes, l'accroissement de la consommation industrielle? C'est ce qu'il est encore trop tôt pour dire, car notre expérience est trop courte ; les chiffres que nous possédons ne remontent pas au delà de 1850 et cessent d'être tout à fait incertains seulement depuis 1890. On a :

	Accroissements de la consommation industrielle annuelle moyenne de chaque période par rapport à la période précédente [1].	Prix moyen des marchandises (*Index number* Sauerbeck).
1851-1860.....	»	94,1
1861-1870.....	+103 p. 100	100,3
1871-1880.....	+ 47 —	96,5
1881-1885.....	+ 0 —	79,8
1891-1900.....	+ 6(?)—	66,3
1901-1910.....	+ 47 —	73,2

1. Chiffres de la consommation industrielle 1851-1885, d'après *Matériaux pour faciliter l'intelligence et l'examen des rapports économiques des métaux précieux et de la question monétaire*, par Ad. Soetbeer. — Berger-Levrault et Cie, 1889, p. 43.

Chiffres postérieurs, d'après le Rapport de la « Monnaie » de Washington

Cet ensemble justifie déjà une présomption sans établir encore une certitude ; la récurrence fréquente des crises établit, en ce qui les concerne, une certitude : aux États-Unis, la consommation fléchit, après la crise de 1893, de 34,2 p. 100 ; après la rechute de 1895, de 13,2 p. 100 ; après la crise de 1903, de 8,1 p. 100 ; après celle de 1907, de 23,3 p. 100. Le monde réagit moins, ou les statistiques qui l'embrassent sont moins précises [1] ; après la crise de 1907 sa consommation fléchit de 8,8 p. 100 ; après la crise double, européenne de 1900, américaine de 1903, elle fléchit de 6,1 p. 100 ; la statistique, ébauchée seulement en 1890, lors de la crise Baring, ne marquait pas encore de fluctuations annuelles [2]. Qu'en principe les grandes additions au stock soient rendues, à la longue, plus grandes, et les petites additions plus petites par l'effet de la consommation industrielle, comme il a été dit d'abord, il n'est point besoin de preuve d'une proposition si évidente, que des exemples éclairent cependant. De 1890 à 1911, la production de l'or a crû de 300 p. 100 [3], la consommation de 120 p. 100 [4] ; résultat : en 1911 la consommation industrielle absorbait 25 p. 100 de la production de l'or, au lieu de 40 p. 100 en 1890 ; mais la production de l'or repasse par une série de faibles accroissements ; on a eu :

sur l'exercice au 30 juin 1911, p. 52. La différence des sources rend très problématique la comparaison entre 1891-1900 et 1881-1885, d'où le point d'interrogation en regard du chiffre 6 (pour 100).

1. Rapport de la « Monnaie » de Washington sur l'exercice clos au 30 juin 1911, p. 51 : chiffres de la consommation industrielle des États-Unis, aussi mention de ce fait que la « Monnaie » des États-Unis vend des barres d'or fin, de dimensions commodes, si bon marché que la consommation ne se fournit presque pas ailleurs, préférant de telles barres à des monnaies susceptibles d'avoir perdu, par le frai, un peu de leur poids.

Pour faire ressortir les fléchissements de la consommation aux États-Unis, nous avons établi les comparaisons suivantes : entre 1892 et 1894, entre 1895 et 1896, entre 1903 et 1904, entre 1906 et 1908.

2. Rapport de la « Monnaie » de Washington sur l'exercice 1911, p. 52.

Pour faire ressortir les fléchissements de la consommation dans le monde, nous avons établi les comparaisons suivantes : entre 1901 et 1903, entre 1907 et 1908.

3. *Ibid.*, 1912, p. 250.

4. *Ibid.*, 1911, p. 52 et *Ibid.*, 1912, p. 241.

ACCROISSEMENT P. 100 DE L'ANNÉE PAR RAPPORT A L'ANNÉE PRÉCÉDENTE

	Production.	Consommation industrielle.
	—	—
1909	2,6	11,8
1910	0,3	10,1
1911	1,4	2,1

*
* *

Le stock d'or a pour satellites : billets de banque, monnaies d'argent pleinement libératoires, dépôts dans les banques, et l'ensemble se présente ainsi (milliards de dollars [1]) :

Aux environs des dates ci-après.	STOCK MONÉTAIRE				Dépôts dans les banques.	*Index Numbers* de M. Sauerbeck (années échues)
	Or.	Billets à découvert par rapport à l'or.	Argent pleinement libératoire en dehors des banques d'émission.	Total.		
—	—	—	—	—	—	—
31 décembre 1889.	3,52	2,40	1,04	6,96	7,35	72
— 1897 (Début approximatif de la hausse des prix)	4,39	2,30	0,81	7,50	9,98	62
31 décembre 1899.	4,79	2,50	0,99	8,28	12,27	68
— 1910.	7,36	2,95	0,75	11,06	26,17	78

1. *Stock d'or.* — D'après une façon d'entendre les chiffres des Rapports de la « Monnaie » de Washington, et sources diverses.

Stock de billets à découvert par rapport à l'or. — D'après rapports de la « Monnaie » de Washington, et sources diverses.

Stock d'argent pleinement libératoire en dehors des banques d'émission. — Stock d'argent pleinement libératoire, d'après Rapports de la « Monnaie » de Washington : chiffres de plusieurs pays au 1er janvier 1893, rangés par nous dans le total au 1er janvier 1890.

Stock d'argent pleinement libératoire en dehors des banques d'émission compté, tout arbitrairement, par nous, pour les trois quarts du stock d'argent pleinement libératoire total.

Dépôts dans les banques. — Les dépôts dans les banques dont le caractère principal est d'être des banques d'émission ne sont pas compris. Sources diverses ; à défaut de sources en notre possession, chiffres arbitraires.

Par dépôts, nous entendons, aussi bien, « comptes courants créditeurs ».

l'Europe, l'Amérique, l'Australie, une Afrique limitée à l'Égypte et à l'Afrique du Sud britannique, une Asie limitée au Japon et aux possessions russes et ottomanes. Ils ne comprennent pas la monnaie divisionnaire : cette monnaie n'entre pas dans l'encaisse des banques ; sa frappe n'est pas libre, sa situation est, nous l'avons dit [1], subordonnée, servile.

Trois points vont retenir notre attention : l'accroissement à peine sensible des billets à découvert, l'accroissement énorme des dépôts, l'accroissement relativement faible des prix.

Des années durant, les productions d'or s'étaient succédé, stationnaires ou décroissantes ; le stock d'or d'un ensemble de pays [2] fort analogue à notre « monde conventionnel » ne s'était accru, entre fin 1880 et fin 1890, que de 10 p. 100 environ, après 20 p. 100 entre fin 1870 et fin 1880, 36 p. 100 entre fin 1860 et fin 1870, 135 p. 100 entre fin 1850 et fin 1860 ; à l'or qui paraissait manquer, on suppléa par des billets : le spectacle offert par l'année 1890 fut donc celui d'une

1. Voir, dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1914, *l'Or et les Prix.*

2. Chiffres du stock d'or pour fin 1850, 1860, 1870 et 1880 d'après Soetbeer : *Matériaux*, etc. — Berger-Levrault, 1889, p. 43. Chiffre fin 1890 ainsi obtenu : au chiffre de Soetbeer du stock fin 1885 nous avons ajouté la somme des productions d'or, telles qu'indiquées dans le Rapport de la « Monnaie » de Washington sur l'exercice 1911, p. 321, en regard de chacune des cinq années, 1886-1890. Après avoir retranché de ladite somme cinq fois le « prélèvement annuel moyen pour emploi non monétaire de l'or pendant l'ensemble des cinq années 1881-1885 » tel qu'indiqué par Soetbeer, *ibid.*, p. 43 ; enfin, en tout ceci, nous avons tenu le dollar pour gramme 1,50462 d'or. Rien certes ne nous assure que le « prélèvement annuel moyen pour emploi non monétaire de l'or pendant l'ensemble des cinq années 1886-1690 » ait été égal, ou même analogue, au prélèvement annuel moyen de 1881-1885, toutefois le prélèvement de l'année 1890, résultant de sources diverses rapprochées par nous, ressemble beaucoup au prélèvement annuel moyen de 1881-1885. Nous aurions pu, au lieu d'admettre implicitement les chiffres de production de Soetbeer pour les années 1881-1885, adopter les chiffres de la « Monnaie » de Washington, résultats, peut-être, de revisions postérieures et qui, un peu plus élevés, feraient ainsi apparaître pour la décade 1881-1890 un accroissement du stock un peu supérieur à celui de 9,6 pour 100 que nous avons trouvé. Toutefois, le chiffre du stock fin 1880 étant de Soetbeer. il nous paraît logique de composer le chiffre, mis en regard, du stock fin 1890 le plus possible d'après les chiffres de Soetbeer, qui malheureusement s'arrêtent à fin 1885.

De tels chiffres s'entendent d'un « monde conventionnel » : masse considérable de billets à découvert par rapport à l'or avec de grands troubles dans les changes et une dépréciation du papier, imminente dans certains pays, déjà chronique dans d'autres, extravagante dans plusieurs. Les inconvénients d'un tel désordre parurent avec trop d'éclat pour ne pas appeler, dans la suite, le remède sous la forme d'une accumulation de stocks d'or, servant de protection aux billets. A elle seule la Russie, par l'effet d'une volonté suivie, accumula 0,6 milliard de dollars [1] d'or entre 1887 et 1899. Depuis 1900, le simple cours naturel des échanges accumula de l'or en divers pays, ainsi en Argentine 0,2 milliard de dollars [2]. Les stocks d'or accumulés de côté et d'autre servirent quelquefois à remplacer par de l'or une fraction de l'encaisse argent ou la fraction disparue de la valeur de cette encaisse, à fortifier la réserve d'or pour défendre au besoin une circulation qui, trop encombrée de monnaie d'argent, serait vite dégarnie par des sorties de monnaies d'or ; ou bien les instituts d'émission ont cru devoir constituer comme une réserve d'or nouvelle en regard des dépôts dans les banques ordinaires, si fort accrus. Voilà où on en est ; l'habitude de grands stocks d'or a été prise, on a mieux et plus généralement compris leur utilité aux fins de paix et de guerre et le préjudice, au contraire, causé par de grandes émissions de billets à découvert, constamment dépréciés, gênant ainsi la communication de plus en plus nécessaire avec les marchés du dehors. Cette fois donc, des productions d'or stationnaires ou décroissantes viendraient-elles à se succéder, on hésiterait plus que pendant les années qui précédèrent 1890, à combler en partie, à masquer le vide de l'or, à retarder l'échéance, cependant fatale, de ses conséquences naturelles, à l'aide d'émissions de billets.

1. On lit dans *le Marché financier en* 1899, p. 445, note 2 : « Il y a douze ans le total des existences d'or en Russie était inférieur à un milliard de francs. Aujourd'hui il est de plus de quatre milliards (note du traducteur) ».

2. On lit dans *Economia y Finanzas de la Nacion Argentina*, 1903-1913 de M. Carlos F. Soares, édité par Est. Graf. Gran y Soulès, Buenos-Ayres, p. 79 : Stock d'or dans le pays, Caisse de conversion et banques, équivalent en francs : au 31 décembre 1903, francs 357 498 620 ; au 31 décembre 1910, francs 1 267 429 455.

Du 31 décembre 1889 au 31 décembre 1910 les dépôts dans les banques ont crû de 256 p. 100, tandis que le stock d'or croissait de 109 p. 100, le stock monétaire total de 59 p. 100 :

	ACCROISSEMENT ANNUEL MOYEN P. 100		
	Stock d'or.	Stock monétaire total.	Dépôts.
	—	—	—
31 décembre 1889 aux			
31 décembre 1897.	2,80	0,94	3,90
31 décembre 1899.	3,13	1,75	5,26
31 décembre 1910.	3,57	2,23	6,23
et encore			
31 décembre 1897 au			
31 décembre 1910.	4,05	3,03	7,69
31 décembre 1899 au			
31 décembre 1910.	3,98	2,67	7,12

Pour que les dépôts dans les banques se soient si fort accrus, il est nécessaire que, de son côté, l'encaisse des banques, que nous supposerons, faute de données, dans une proportion constante par rapport aux dépôts, se soit très fort accrue. Elle fut à même de le faire, grâce peut-être à ce que la population s'accrut moins vite que le stock d'or, grâce certainement à ce que le stock d'or s'accrut beaucoup, et grâce certainement enfin à ce que la place tenue par le chèque, entre les instruments monétaires, s'accrut aussi beaucoup.

On sait que les banques ne forment leur encaisse que des espèces que la « circulation » leur abandonne, et l'on peut bien croire que chaque existence humaine se traduit dans la « circulation » par un certain contingent d'espèces[1] : de fin 1889

1. Appelons « circulation » la quantité de monnaie en circulation.

Si la « circulation » par tête était un chiffre constant, on aurait « accroissement de la circulation » = « accroissement de la population » ; dans cette hypothèse catégorique :

avec « addition au stock monétaire pour 100 de la circulation » = « accroissement de la population », ou, ce qui est synonyme dans l'hypothèse considérée, « accroissement de la circulation », l'addition au stock monétaire serait égale à l'addition à la « circulation », et, par suite, l'addition à l'encaisse des banques serait nulle ;

faisons croître « addition au stock monétaire pour 100 de la circulation » au-dessus de « accroissement de la population » supposé positif, autrement

à fin 1910, en regard d'un accroissement du stock d'or, à usage monétaire, de 3,57 p. 100, l'accroissement annuel de la population a été, disons, de 1 1/8 p. 100.

On n'arrive qu'indirectement à se faire une idée des progrès du chèque. En Écosse[1], première patrie peut-être de l'industrie de banque, entre fin 1889 et fin 1910 les dépôts dans les banques ont crû de 20 p. 100 ; mais ce chiffre n'eut-il pas été beaucoup plus fort sans les absorptions de banques écossaises par des succursales de banques anglaises ? En Angleterre, deuxième patrie peut-être de l'industrie de banque, les dépôts ont crû de 86 p. 100 ; en France, ils ont crû de 273 p. 100. Cependant le progrès économique fut moindre en France. La raison alors d'un accroissement si énorme, comparé à l'accroissement anglais ? Le progrès du chèque dont on peut dire, en conséquence, qu'il fut énorme.

dit, faisons croître « addition au stock monétaire » au-dessus de « addition à la circulation », « addition à l'encaisse des banques » représentera une proportion croissante de « addition au stock monétaire » et de « addition à la circulation » ;

faisons décroître « addition au stock monétaire pour 100 de la circulation » au-dessous de « accroissement de la population », supposé positif, autrement dit, faisons décroître « addition au stock monétaire » au-dessous de « addition à la circulation », « diminution de l'encaisse des banques » représentera une proportion croissante de « addition au stock monétaire » et de « addition à la circulation ».

1. Chiffres, pour l'Écosse et l'ensemble du Royaume-Uni, d'après *The Economist*. Pour la France, compilation des bilans de 13 sociétés de crédit : chiffre en réalité au 31 décembre 1890 bien que nous ne parlions dans le texte que du 31 décembre 1889. De vrai, la disproportion de l'accroissement Français par rapport à l'accroissement Anglais se trouve forcée, en premier lieu, parce que les dépôts français sont dépôts à échéance fixe, — d'accroissement, pour lors, en France, nul ou faible, — exclus, les dépôts anglais, dépôts à échéance fixe compris. En second lieu, parce que, en 1890, les sociétés de crédit françaises avaient encore beaucoup de terrain à gagner sur les banques privées ; les sociétés de crédit anglaises très peu.

L'accroissement des dépôts, pour l'Angleterre et le Pays de Galles seulement, a été, du 31 décembre 1889 au 31 décembre 1910, de 104 p. 100 ; dans le même temps l'accroissement du stock d'or du « Monde conventionnel » a été de 110 p. 100, rapprochement curieux bien qu'une semblable conformité de chiffres ne soit sans doute l'effet que d'un simple hasard. Comment ne pas admirer que précisément en Angleterre, — pays d'où, plus que de tout autre, rayonnent sur le monde or, capitaux, marchandises, — pays où la circulation, dès longtemps démunie d'espèces superflues, n'était pas, pour les banques, en 1889, une mine d'or supplémentaire, — les dépôts se soient accrus, entre 1889 et 1910, presque dans la même proportion que le stock d'or du « monde conventionnel » !

Il ne restait aux pays anglo-saxons, dès 1890, rien à apprendre quant à l'usage du chèque ; l'éducation de presque tous les autres pays, quant à cet usage, était encore à faire. Les progrès de cette éducation, en libérant au profit des banques des espèces que le chèque remplaçait dans la « circulation », ont agi comme un redoublement de la production de l'or. Le ralentissement et l'arrivée au terme de ces progrès agiront ou agissent comme un ralentissement de la production de l'or.

Les dépôts, entre fin 1889 et fin 1910, s'accrurent de 256 p. 100, et toutefois, dans le même temps, les prix ne s'accrurent que d'un tiers ! Encore, pour trouver ce tiers, faut-il comparer au prix de 1910, représenté par le nombre 78, non pas le prix assez élevé de 1890, mais le prix de 1896, le plus bas des vingt et une années 1890-1910, représenté par le nombre 61. Dans l'intervalle 1897-1910, la production annuelle des marchandises, — si treize importantes matières premières suffisent à donner un témoignage véridique, — a crû des deux tiers environ. Ainsi le déluge de moyens de paiement ne fit pas beaucoup monter le niveau des prix, parce qu'il y eut une surface beaucoup plus grande à couvrir, la quantité des marchandises figurant la surface, et leur prix la hauteur de cette manne monétaire qui les recouvre[1].

1. Appelons « unité de paiement » l'acte par lequel une valeur de un dollar est échangée, quel que soit l'instrument monétaire servant à cet échange. Cela posé, formons l'hypothèse suivante : que le stock des monnaies autres que l'or et celui des dépôts varient dans la même proportion que le stock d'or et que la teneur annuelle en unités de paiement soit identique pour les monnaies autres que l'or, les dépôts et l'or.

On doit avoir :

Accroissement des prix = accroissement du stock d'or moins accroissement de la production des marchandises, le tout divisé par un plus accroissement de la production des marchandises.

Après avoir supposé l'accroissement du stock d'or toujours positif, nous ferons varier l'accroissement de la production des marchandises, le faisant grandir d'abord au-dessus, le faisant rapetisser ensuite au-dessous du niveau, où il est égal à l'accroissement du stock d'or, — niveau qui correspond à un accroissement des prix nul. Grandissant au-dessus, l'accroissement de la production indique un accroissement négatif des prix ; rapetissant au-dessous, il indique un accroissement positif des prix, plus faible que l'accroissement du stock ; puis il indique, au moment où il devient nul, un accroissement positif des prix, égal à l'accroissement du stock ; enfin, après qu'il a commencé à devenir négatif, il indique un accroissement positif des prix, plus fort que l'accroissement du stock.

Comment avons-nous pu dire que la production de treize matières premières avait augmenté de deux tiers environ? Les productions, en tonnes, en boisseaux et autres mesures de poids ou de volume, relevées par nous, se rapportent à un monde plus ou moins complet, qui n'est pas cependant notre « monde conventionnel ». Du prix grossièrement évalué de chaque marchandise en 1897, et de son prix en 1910 nous avons fait la moyenne, puis multiplié par cette moyenne, d'une part les quantités de 1897, de l'autre celles de 1910. De la sorte, nous avons obtenu une valeur totale des treize marchandises en 1897, une en 1910 ; les accroissements qui ressortent sont les suivants :

Denrées agricoles (blé, maïs, avoine, seigle, orge, sucre).....	en plus	56	p. 100
Minéraux (charbon, pétrole, fonte, cuivre, blomb, zinc, étain)	—	91	—
Ensemble des treize marchandises..	—	63	—

Et ce sont ces accroissements qui nous tiennent lieu de la connaissance impossible des accroissements de quantité [1]. Que d'objections cependant ! Nous avons fait la moyenne entre deux prix, celui de 1897 et celui de 1910 ; nous aurions pu faire la moyenne entre treize prix, ceux, respectivement, de chacune des treize années 1897-1910 et le résultat eut, sans doute, été fort différent. Au point de vue de la production minérale, 1897 et 1910 peuvent ne pas être bien comparables, n'étant pas symétriques par rapport aux crises. Pour les

Retenant devant nos yeux ce dernier trait, — que l'accroissement des prix est plus fort que celui du stock lors des accroissements négatifs de la production, — et nous rappelant cet autre trait, — que l'accroissement des prix est plus faible que celui du stock lors des accroissements de la production compris entre zéro et l'accroissement du stock —, nous comprendrons peut-être une des raisons pour lesquelles les « intervalles descendants » après les crises sont ordinairement plus courts que ne sont les « intervalles ascendants » avant les crises — du moins, semble-t-il.

1. Le principe suivant lequel nous faisons ainsi ressortir l'accroissement quantitatif d'un ensemble de marchandises est emprunté à *Imports and exports at prices of* 1900. — *Tables showing for each of the years* 1900-1911 *the estimated value of the imports and exports of the United Kingdom at the prices prevailing in* 1900 *with an introductory memorandum* (*in continuation of Parliamentary Paper Cd* 5160, 1910). Londres, Wyman and sons.

récoltes, 1897 fut une année de blé exceptionnellement pauvre [1], mauvais terme de comparaison. Les variations trouvées avec treize matières premières peuvent n'avoir rien de commun avec celles qu'ont eût trouvées avec un ensemble plus grand de marchandises, comprenant des matières premières telles que fourrage, bois, coton, graines oléagineuses, celles-ci qui, avec leurs dérivés, sont peut-être aussi importantes, peut-être plus importantes [2] que le sucre ; et si l'on prenait un ensemble de marchandises plus grand encore, comprenant des produits fabriqués, quel résultat trouverait-on? Il n'y a pas d'ailleurs que les marchandises qui exigent, pour leur production, du travail payé par des espèces ; ainsi en est-il des constructions, des plantations, des services de toute nature, services des transports, par exemple, services, enfin, que rend ce grand consommateur d'espèces : le mécanisme des échanges.

L'incertitude serait-elle moindre du côté monnaies et dépôts que du côté marchandises?

Le montant des billets à découvert ne peut être connu exactement parce que, dans plusieurs pays, dont les États-Unis, le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud, les mêmes banques qui sont principalement banques de dépôts, sont aussi banques d'émission, c'est pourquoi, dans leur encaisse, la couverture des billets et celle des dépôts sont confondues ; on voit alors le chiffre de l'encaisse dépasser souvent celui des billets ou lui être inférieur de peu, d'où l'on conclut qu'il n'y a pas ou qu'il y a peu de billets à découvert, ce qui est faux, mais aucun moyen n'existe de conclure d'autre manière.

Si la comptabilité distinguait entre deux encaisses, l'une propre aux dépôts, l'autre propre aux billets, on verrait tout de suite bien plus de billets à découvert et, — vu les progrès géants tout juste des pays à banques mixtes, de

1. *Culture, production et commerce du blé dans le Monde* (*Publication du Ministère de l'Agriculture*). Imprimerie nationale, Paris, 1912, p. 39 : production du blé dans un grand nombre de pays du monde depuis 1880.

2. Statistiques d'oléagineuses, entre autres, celle de MM. Aspegren and C°. *Produce-Exchange, New-York.*

dépôts et d'émission, — l'accroissement du stock mondial des billets à découvert, entre 1890 et 1910, ressortirait peut-être alors à un chiffre plus important.

Pour les dépôts, la plupart des statistiques omettent de distinguer deux choses aussi différentes cependant que le sont les dépôts à vue et les dépôts à échéances fixes, en sorte que le chiffre mondial s'entend des dépôts de toute nature pris en bloc.

Et l'encaisse vraie, quelle est-elle quand, sous le titre général d'« encaisse », les bilans comprennent souvent de simples disponibilités, immédiates, mais quelconques?

Ignorant donc l'encaisse vraie des banques de dépôts, comment accorder le chiffre du stock des monnaies avec celui du stock des dépôts? Ajouter ces deux chiffres, c'est compter deux fois l'encaisse, une fois dans le stock monétaire, une fois dans les dépôts ; il faudrait extraire du stock monétaire l'encaisse des banques de dépôts et inscrire alors : stock monétaire net. Cela fait, on pourrait ajouter monnaies et dépôts?

Point encore. Des monnaies ne sont pas des dépôts ; on n'ajoute que choses semblables ; le problème est donc de rendre semblables, c'est-à-dire de ramener à une commune mesure, monnaies et dépôts. La définition d'une monnaie est d'être une chose qui sert à des paiements : on peut s'aviser de compter combien de fois une monnaie change de main, c'est-à-dire quel est le nombre de ses mouvements, pendant un temps donné, une année par exemple. Certaines banques publient ainsi le mouvement annuel, quelques-unes le mouvement mensuel [1] de leurs comptes de dépôts. Si ces publications se généralisaient, et si des observations étaient faites tendant à établir quelque connaissance du mouvement des monnaies de la « circulation », on pourrait dire : tant de dollars des dépôts, tel mouvement de dollars, tant de dollars de la « circulation », tel autre mouvement de dollars ; d'où une somme parfaitement homogène de mouvements de dollars ; ce ne serait plus alors cette juxtaposition disparate

1. Publication mensuelle du Comité des banques par actions de Saint-Pétersbourg.

d'aujourd'hui, monnaies d'un côté, dépôts de l'autre, à peine du moindre secours pour l'étude des phénomènes [1].

Le progrès n'est pas étranger à la statistique. Que de catégories de chiffres sont venues à la lumière à peu près depuis l'année 1890 qui fut celle du krach Baring ! Les prix esquissaient alors leur dernière reprise avant le grand déclin de 1896 ; le métal argent redevenait momentanément ferme [2] avant sa déchéance finale en 1893, date de la fermeture des Hôtels des Monnaies des Indes à sa frappe libre.

Dès 1873 les prix avaient commencé de fléchir. Dès 1873 l'Allemagne, grâce à la défaite de la France, avait pu démonétiser l'argent, devenir monométaliste or, à l'image de l'Angleterre, ce qui marquait ses espoirs nouveaux. Le déclin des prix, l'ébranlement progressif de la foi dans l'un des deux métaux monétaires, colonnes éternelles, eût-on dit jusque-là, de

1. Rappelons que nous avons nommé « unité de paiement » l'acte par lequel une valeur de un dollar est échangée, quel que soit l'instrument monétaire ayant servi à cet échange.

Supposons : que la teneur annuelle en unités de paiement, respectivement du stock de monnaies et du stock de dépôts, ait été identique en 1910 et en 1897 ; que l'unité de marchandise ait passé de main en main un nombre identique de fois en 1910 et en 1897 ; que la proportion des unités de marchandises consommées, de celles reportées de l'année précédente, de celles reportées à l'année suivante, par rapport aux unités de marchandises produites, ait été identique en 1910 et 1897 ; que la somme des valeurs échangées sous forme de biens autres que les marchandises, ou sous forme de services, ait varié comme la production des marchandises ; supposons enfin qu'un rapport existe réellement entre la quantité des moyens de paiement et le prix des marchandises, compte tenu de leur quantité ; admettons que les dépôts soient protégés par une encaisse de 10 p. 100, ce qui transforme le stock monétaire total brut de 7,5 milliards de dollars au 1er janvier 1898 et de 11,06 milliards de dollars au 1er janvier 1911 en un stock monétaire net respectivement de 6,50 et de 8,44 milliards de dollars; admettons que le prix des marchandises et la quantité annuelle de leur production dépasse en 1910, respectivement de $\frac{1}{3}$ et de $\frac{2}{3}$ le niveau de 1897, il ne nous reste plus qu'à appeler X la teneur annuelle en unités de paiement du stock de dépôts de 1910 (ou de 1897 indifféremment) exprimée par rapport à la teneur annuelle en unités de paiement du stock de monnaie de 1910 (ou de 1897 indifféremment) pour avoir :

$$8{,}44 + 26{,}15\ X = (6{,}50 + 9{,}98\ X)\left(1 + \frac{2}{3}\right)\left(1 + \frac{1}{3}\right)$$

d'où, se contentant de l'approximation $\frac{2}{3} = 0{,}66$ et $\frac{1}{3} = 3{,}33$, $X = 1{,}43$.

2. Rapport de la « Monnaie » de Washington sur l'exercice du 30 juin 1912, p. 290 : cours annuels du métal argent 1833-1911.

tout l'édifice humain, furent cause que beaucoup d'esprits firent réflexion et se dirent : « Mais qu'est-ce donc que cela — la valeur? » Entre 1880 et 1886, M. Adolphe Soetbeer, professeur à l'Université de Gœttingen, poursuivit, avec l'appui de la Chambre de Commerce de Hambourg, sa grande enquête monétaire, fondement de tout ce qui s'édifia par la suite. En 1886, M. Sauerbeck, à Londres, inaugura ses grands travaux sur les prix. A partir de 1885 la Monnaie de Washington compila chaque année et publia le chiffre de la production universelle de l'or. Elle publia pour la première fois en 1893 le chiffre au 1er janvier du stock d'or et du stock d'argent pleinement libératoire de presque tous les pays, continua cette publication [1] tous les ans, la compléta par l'adjonction de plusieurs pays si bien qu'au 1er janvier 1899 sa liste se trouva complète. En 1911 elle donna un grand tableau des encaisses or des banques d'émission et de leurs billets, au 31 décembre 1889, 1899, 1910, fit remonter jusqu'au 1er janvier 1890 la série des chiffres annuels de la consommation industrielle de l'or, accompagna le tout d'une magnifique étude d'ensemble sur la question des prix. Un aperçu sommaire de la puissance bancaire du monde (*banking power of the world*) vers 1890 fut tenté par M. M. G. Mulhall [2]. *The Economist* de Londres commença en 1876 ses publications semestrielles de la situation d'ensemble des Banques par actions du Royaume-Uni, *Der Deutsche Oekonomist* de Berlin commença en 1883 ses publications annuelles de la situation d'ensemble des Banques par actions de l'Empire allemand, et le Comité des Banques par actions de Saint-Pétersbourg commença en 1894, pour l'ensemble des Banques de l'Empire

1. Chiffres donnés sous toutes réserves par la « Monnaie » de Washington comme étant la plupart du temps tout à fait problématiques.

2. Dans le *Dictionary of Statistics*, de M. M. G. Mulhall, ouvrage dont l'édition de 1898 est citée à ce sujet par *Report of the Comptroller of the currency, Washington*, année 1900, volume I, p. XLIII. Mises à jour, fondées au moins au début sur un principe inexact — à savoir une proportionnalité supposée entre les accroissements continentaux et les accroissements anglais, seuls connus de l'auteur ou des auteurs de ces mises à jour —, de l'aperçu Mulhall, années 1901-1908 des Rapports du *Comptroller of the currency*. Aussi Rapport 1902, p. 56 : évaluation de la puissance bancaire du monde en 1894 par M. Maurice L. Mulhemann et chiffre d'ensemble pour la péninsule Balkanique.

Russe, ses publications, modèles du genre, les unes mensuelles, les autres annuelles, avec états de chiffres remontant, encore complets, jusque vers 1874, réduits à leur plus simple expression, jusqu'à 1865 [1]. L'année 1892 est la première du recueil annuel américain *The Mineral Industry*, « annuaire de la production mondiale des minéraux », et ce premier volume évoque les chiffres de production annuelle du charbon, depuis, et y compris, 1864, du pétrole, depuis 1860, de la fonte et de l'acier, depuis 1865, du cuivre, depuis 1879, du plomb, depuis 1885, enfin, avec intermittences, du zinc, depuis 1883, de l'étain, depuis 1890. L'année 1893 [2] est la première du recueil allemand de la *Metallgesellschaft* de Francfort, annuaire de la production mondiale des métaux usuels, et autres que l'or et le fer, devenu classique, en quelque sorte. L'année 1897 est la première du recueil annuel anglais, non privé comme les deux recueils précédents, mais officiel, rempli de détails, notamment sur les prix locaux, qui traite, à son tour, de la production minérale du monde [3]. Les points de départ des publications annuelles de productions mondiales de produits agricoles de l'Annuaire du Département de l'Agriculture de Washington sont : 1893 pour le blé, 1899 pour le maïs, l'avoine, l'orge, le seigle, le sucre, 1905 pour la pomme de terre, le coton, la soie, 1908 pour la laine, et, rétrospectivement, les annuaires des années ci-dessus rapportent les chiffres, depuis 1891, pour le blé, depuis 1894, pour le maïs, depuis 1895, pour l'avoine, l'orge, le seigle, le sucre [4], depuis 1900, pour la pomme de terre, le coton, la soie, depuis 1901, pour la laine.

Avant 1893, l'Annuaire du Département de l'Agriculture de Washington donnait bien tous les chiffres de production des États-Unis et un aperçu vague de loin en loin de la pro-

1. Par exemple, fascicule *Opérations des banques de commerce par actions russes pour les années* 1912 *et* 1911, p. 67.

2. L'année 1893 est la première de ce recueil d'après le rapport pour 1896, le plus ancien que nous ayons sous les yeux; toutefois les chiffres de production universelle, cuivre, plomb, zinc, étain, remontant à 1889, sont évoqués.

3. *Mines and Quarries : General report with statistics by the chief inspector of mines. Part. IV. — Colonial and Foreign Statistics.* London. Wymann and sons.

4. Campagne 1895-96.

duction de blé de l'Europe [1], mais c'était tout. Les trois organes quotidiens anglais, spéciaux au marché des céréales, *George Dornbusch's floating cargoes evening list* (fondé en 1858 à Londres), *J. E. Beerbohms's evening corn trade list* (fondé en 1869 à Londres), *George Broomhall's corn trade mews* (fondé en 1888 à Liverpool), donnaient, au jour le jour, abondance de nouvelles ; de recensement systématique de la production agricole du monde, aucun. En 1893, *Beerbohm's* donnait, il est vrai, enfin [2] un tableau de la récolte annuelle de blé du monde 1888-1893 — mais justement cette année-là l'Annuaire du Département de l'Agriculture de Washington inaugurait, de son côté, une statistique semblable.

Avant 1893, rien comme évaluation annuelle du stock d'argent pleinement libératoire. Entre 1850 et 1870 l'addition annuelle au stock monétaire d'argent pleinement libératoire, que fut-elle ? Égale en valeur, parfois, peut-être à 15 p. 100, à moins que ce ne soit à 25 p. 100 de l'addition annuelle au stock monétaire d'or? Entre 1873 et 1893 l'addition annuelle au stock monétaire d'argent pleinement libératoire varia follement et fut peut-être parfois négative : beaucoup d'États avaient comme pris position à la hausse ou à la baisse sur l'argent. Cette part, revenant au métal argent dans l'addition annuelle totale au stock monétaire du monde, était d'autant plus intéressante à connaître et à suivre qu'elle était plus variable : elle ne put être connue ; M. Soetbeer lui-même, qui retraça les évolutions du stock d'or d'un ensemble de pays analogue à notre « monde conventionnel » aux dates de 1850, 1860, 1870, 1880 et 1885, renonça, faute de bases suffisantes, à un travail semblable pour l'argent [3]. Il

1. Ainsi vers 1870, vers 1880, et annuellement 1886-1890. Même recueil, production de maïs et d'avoine de l'Europe et de plusieurs pays d'outre-mer, vers 1892.

2. Numéro du 22 septembre 1893, p. 7. Aussi, dans ce même numéro, évaluation, en chiffres ronds, de la récolte de blé de 1887.

3 Dans *Matériaux pour faciliter l'intelligence et l'examen des rapports économiques des métaux précieux et de la question monétaire*, par Ad. Soetbeer, — 2e édit. — Berger-Levrault et Cie, 1889, au bas de la page 42, nous lisons : « Nous n'avons pas osé nous risquer à donner dans notre nouvelle édition un tableau semblable pour l'argent. » — Semblable, c'est-à-dire semblable à celui « Varia-

est presque incroyable qu'avant 1893, environ, l'humanité ne soit arrivée à connaître, ni l'accroissement annuel du stock monétaire de métaux précieux, ni la production annuelle de céréales, ni celle de minéraux, tandis que le montant des dépôts dans les banques de plusieurs des principaux pays ne fut lui-même connu qu'à partir de dates échelonnées entre 1876 et 1894 ! Un métal monétaire, l'argent, disparut en pleine nuit, et sa disparition fut justement cause, par le trouble qui l'accompagna, qu'on s'émut de cette nuit et qu'on s'avisa d'en dissiper quelque peu les ténèbres.

Billets de banque, monnaies d'argent pleinement libératoires, devenues, comme les billets, de véritables bons d'or, dépôts, permettent à l'or de rendre plus de services et font qu'un même stock d'or compte davantage ; moins ou plus d'or ainsi compté, en regard d'une production annuelle de marchandises plus ou moins grande, détermine une abondance de l'or moins ou plus grande.

Nous avons admis tantôt comme évident qu'un certain état d'abondance de l'or rendait possible un certain niveau des prix. La mesure de l'abondance de l'or paraît bien être la première mesure requise pour l'étude du phénomène de la valeur qui n'est autre que celui des prix, et l'étude du phénomène de la valeur paraît bien être la première étude à la base de la science économique, puisque cette science vise à traiter des choses sous le seul aspect de leur valeur. La mesure de l'abondance de l'or est donc à la base de la science économique. Cette mesure elle-même suppose au moins trois mesures : celle du stock de l'or, celle du stock des représentations de l'or, c'est-à-dire des billets et des dépôts, celle des marchan-

tions 1851 à 1885 du stock d'or » qui se trouve à la page suivante, p. 43. — Eût-on même un tableau semblable, il ne serait utile qu'à condition d'être complété par un autre tableau distinguant les quantités de monnaies d'argent pleinement libératoires d'avec celles de monnaies d'argent divisionnaires. Quelques éléments du problème stock argent se trouvent dans les chapitres du même ouvrage de M. Soetbeer intitulés : « Production des métaux précieux », « Emploi des métaux précieux », « Quantités existantes des métaux précieux en circulation dans les pays civilisés ». Productions annuelles d'argent données par les Rapports de la « Monnaie » de Washington ; divers passages sont relatifs au stock argent dans l'Étude, p. 46 à p. 69, du Rapport 1911, notamment un passage p. 68.

dises produites. Ces trois mesures, encore très défectueuses, n'ont commencé à devenir possibles, même en cet état plein de défauts, que vers 1890. Dans un ordre d'idées si complexe, où tant de phénomènes se présentent à la fois qu'il faut avoir, à vingt reprises, noté : « ceci précède cela », pour pouvoir dire : « cela vient de ceci », dans un ordre d'idées où les grands cycles sont lents, les accidents analogues souvent très espacés, qu'est-ce que ces vingt pauvres années d'expérience 1890-1910? D'où enfin il faut conclure que, si la science économique n'existe pas aujourd'hui, faute d'aucun fondement, on ne peut affirmer qu'elle n'existera pas cependant un jour.

MARCEL LABORDÈRE

RÉCITS

DE LA GUERRE INCONNUE

Août 1914.

Qui connaît nos longues croisières des premiers mois de la guerre? Nos aventures burlesques ou tragiques de ces moments où l'on chassait le commerce ennemi, à défaut de ses cuirassés? Et qui a décrit la stupeur du bateau boche entrant en Manche et apprenant d'un croiseur anglais ou français que la guerre était déclarée?

Ce jour-là, les destroyers en surveillance aperçurent, dans la matinée, un gros vapeur faisant route au N.-E., et, derrière lui, une longue fumée noire, provenant à coup sûr (un marin ne s'y trompe pas) d'un bâtiment de guerre. Ordre est donné aussitôt au *X*... d'aller le reconnaître. 200 tours ! le voilà parti... Quelle joie, une fois à portée du cargo, de voir celui-ci arborer tranquillement les couleurs autrichiennes ! Un signal appuyé d'un coup de canon à blanc (ne gâtons rien) lui intime l'ordre de stopper et immédiatement après la baleinière s'éloigne du torpilleur, portant quelques hommes armés et un officier — le « midshipman » du bord. Le capitaine du *D*... (un bateau dont on a beaucoup parlé depuis), qui est un Autrichien pur sang, le reçoit à la coupée, et l'interrogatoire commence : — D'où venez-vous? — D'un port russe de la

mer Noire avec du blé. — Où allez-vous? — A Brême. — Quelle est votre dernière escale? — Le Pirée. — N'avez-vous eu aucune nouvelle de la terre depuis? — Aucune. — Eh bien, la guerre est déclarée entre la France, la Russie, l'Autriche et l'Allemagne. Je vous saisis.

Le capitaine ne semble pas affecté outre mesure par ce déluge de fâcheuses nouvelles. Il réfléchit quelques instants, puis finit par demander, inquiet cette fois : « Que va-t-on faire de moi? Va-t-on me rapatrier en Autriche? » Le midshipman est un peu étonné de l'accent effrayé avec lequel la question est faite. Heureusement le « second » du bord — un Espagnol — lui confie : Le capitaine est officier de réserve dans l'armée autrichienne et il ne se soucie pas de prendre du service ! « — Rassurez-vous, mon brave homme, la France vous gardera jusqu'à la fin de la guerre, à l'abri des mauvais coups ! » La figure du capitaine s'éclaire instantanément et il devient d'une amabilité charmante. Comme le midshipman reste à bord pour conduire son bâtiment à C..., le plus prochain port français, il lui demande : « Vous n'avez sans doute pas déjeuné? Acceptez donc de partager ma table avec ma femme et ma fille (une charmante enfant, ma foi!). Le midshipman a accepté, bien entendu...

Pendant ces pourparlers, la fumée noire de tout à l'heure s'est transformée en un croiseur anglais qui, voyant la besogne faite, signale : Bonne capture, félicitations, — puis vire de bord et retourne en chasse.

Et voilà l'histoire d'une invitation à déjeuner peu banale certes, mais, avouons-le, le menu fut médiocre. L'histoire ne finit pas là cependant : le *D...* passé sous pavillon français a été torpillé par un sous-marin allemand quelques mois plus tard, mais il a survécu à ses avaries, et il transporte aujourd'hui encore des marchandises destinées à nos soldats.

*
* *

Combien en avons-nous rencontrés de ces gros cargos chargés de troupes anglaises pendant les premiers mois de guerre ! Je me rappelle encore ces bateaux qu'on voyait tout à coup sortir du brouillard dans les fraîches matinées d'août ! Leurs

ponts étaient couverts d'uniformes khakis. Et quand nous nous approchions, tout cela remuait, se penchait vers nous, agitait des casquettes, poussant de « cheerful » hourrahs, auxquels notre équipage, massé sur le pont, répondait jusqu'à ce que la brume ait repris sa vision. Puis un autre vapeur sortait de la muraille grise et les acclamations reprenaient. Pour nous, privés de nouvelles à ces heures difficiles, ce spectacle était réconfortant. Maintenant le souvenir en est un peu mélancolique.

Combien de ces gas roses et blonds ne verrons-nous plus repasser? Ceux-là qui dorment dans nos plaines du Nord ne connaîtront pas la joie de voir poindre et s'élever à l'horizon les falaises blanches, éblouissantes, de Douvres ou les molles ondulations vertes de Wight.

Nous avons convoyé aussi des troupes de chez nous qui remontaient vers le Nord, après la bataille de la Marne. Les soldats portaient encore le pantalon rouge à cette époque, et cela faisait une tache lumineuse sur les coques sombres des paquebots. Ces grands « liners » de la Transatlantique, autrefois clairs et luxueux, avaient revêtu, eux aussi, leurs uniformes de guerre. Les cheminées, les superstructures étaient passées uniformément au gris de fer, et les ponts-promenades, où des femmes, autrefois, s'allongeaient paresseusement dans les rocking-chairs, cachaient des canons et des projecteurs. Ils ont quitté le Havre par une journée splendide, emportant une division entière au milieu des acclamations de la foule massée sur les jetées. Les fantassins grimpés sur les ponts, les embarcations, dans les mâts, chantaient *le Chant du Départ* et, en franchissant les passes, le transatlantique envoyait les traditionnels coups de sirène d'adieu. Ce furent là les départs les plus impressionnants de tous ceux que j'ai vus. Nous les avons conduits, ces transports, à D..., leur première étape vers la gloire, puis nous sommes revenus en chercher d'autres. Et j'ai vu passer les tristes convois de réfugiés, les navires-hôpitaux, pimpants et coquets sous leurs couleurs blanches à bandes vertes, emmenant nos blessés vers le repos. J'ai vu les lourds cargos transportant des chevaux, des vivres, des approvisionnements de toute sorte. « Il passe tant de choses sur la mer », a écrit Vogüé.

Ça été notre besogne très humble de les escorter, de les pro-

téger du sous-marin embusqué sur leur route, de les mener à bon port.

*
* *

Il entre en Manche chaque jour des centaines de bateaux de toutes nations. Le trafic inverse n'est pas moins grand. Aucun de ces navires cependant ne traverse cette mer sans qu'on ait vérifié sa nationalité, ses papiers, sa cargaison. D'ailleurs, au début surtout, les patrouilles anglaises et françaises arrêtaient souvent les mêmes bâtiments plusieurs fois. Le cérémonial était toujours le même. Ordre de stopper immédiatement. Puis une baleinière à la mer, et en route pour la visite. On n'était pas toujours très bien reçu : il y avait des gens pressés qui levaient les bras au ciel en s'écriant : « Je vais manquer la marée » ou bien : « Ma prime postale est compromise ! » Le plus souvent on se prêtait de bonne grâce à nos investigations et parfois on nous offrait le whisky de l'Entente ou le cigare de la neutralité amicale !

Il y avait aussi des visites amusantes : celle par exemple de ce paquebot anglais arrêté au petit jour par un coup de canon (à blanc, bien entendu). Les passagers affolés étaient montés sur le pont : gens ébouriffés, les yeux bouffis de sommeil, en pyjamas, en peignoirs, en sauts de lit roses et blancs, des petites voix apeurées, suppliantes : « Que nous voulez-vous? Vous êtes Français, n'est-ce pas? » Cette qualité tranquillisait tout le monde. Et, malgré la peur dont nous avions été cause, on nous disait au revoir gentiment, et même on agitait parfois un minuscule mouchoir, pendant que la baleinière s'éloignait avec une cargaison de journaux réquisitionnés. — C'était drôle de circuler en ciré, en suroît, en bottes de mer, au milieu de ces fanfreluches claires. Cela, c'était le côté joli des choses.

Mais il y avait aussi les poursuites par mauvais temps du gros paquebot qui crève dédaigneusement les vagues, qui les émiette sous son étrave en écume et en brouillard. Nous, plus petits et plus légers, nous étions trempés, aveuglés, ruisselants. Il fallait se cramponner à la passerelle pour ne pas être jeté en bas par les soubresauts du torpilleur lancé à toute vitesse.

Il y avait le bateau qui n'obéit pas aux sommations et sur

lequel on tire à obus : oh ! il ne se faisait plus prier quand il avait entendu le sifflement du projectile et vu la colonne blanche soulevée par sa chute.

Il y avait surtout la fatigue accumulée de ces nuits de mauvais temps, passées sur le qui-vive, dans le noir, sans feux, secoués, moulus, les yeux rougis, la figure brûlée par le sel des embruns.

Malgré tout, maintenant que nous faisons un autre service, nous regrettons parfois les jolies misses blondes, ébouriffées, qui nous regardaient monter à bord avec un peu d'inquiétude dans leurs yeux clairs.

*
* *

Ce n'est pas chose facile que de découvrir un sous-marin. Et c'est le plus souvent par un effet du hasard qu'on se trouve brusquement face à face; il arrive même parfois qu'on le surprenne dans des conditions très curieuses.

Le torpilleur *X*... est en patrouille au large de C... Beau temps brumeux, rien en vue. Puis on vient prévenir tout à coup le commandant que le poste de T. S. F. a entendu le signal de détresse *S O S* provenant d'un bâtiment anglais : l'*A*..., suivi de sa position. Tout le monde connaît maintenant ce *S O S* dont on a tant parlé après la perte du *Titanic;* mais je crois qu'on n'a pas assez dit ce qu'il y a de terrifiant dans ces trois lettres qui tremblent fébrilement dans les écouteurs. Prenez le casque récepteur et entendez le grésillement léger : ...s ——o ...s ; cela veut dire : au secours, le navire fait eau, il s'incline, les ponts s'immergent ; puis les machines sont envahies, la dynamo s'arrête ; alors le grésillement devient plus léger, parce que la T. S. F. n'a plus que la ressource des accumulateurs. Le cri d'angoisse est plus faible, presque indistinct : *s o s, s o s*... Parfois un lambeau de phrase s'adjoint aux lettres, en anglais généralement : « *Make haste, ship is sinking very fast.* (Venez vite, le navire s'enfonce rapidement) »... Puis tout à coup, plus rien. On a beau lancer les lettres distinctives du bâtiment en détresse, il ne répond plus. Et il arrive que vous recueillez tous ces appels à des distances énormes, que plusieurs centaines de kilomètres vous séparent

du bâtiment en perdition et que vous restez là, impuissant à le secourir, écoutant ses appels se multiplier, s'affaiblir, s'éteindre. Cette fois-là pourtant le signal de position indiquait un point tout proche : le *X*... s'y rendit à toute vitesse. On aperçoit d'abord une embarcation abandonnée, contenant du linge et des provisions, puis un bateau pêcheur qui vient, signale-t-il, de voir le sous-marin, enfin un grand vapeur stoppé, fortement incliné sur le côté : c'est bien l'*A*...

Il a l'air abandonné aussi : encore faut-il s'en assurer et voir si l'on peut le sauver. Un officier se rend à bord et le visite ; puis, sa ronde terminée, il remonte sur le pont pour rendre compte au torpilleur qui est tout près, marchant à petite allure. Brusquement, le voici qui agite vivement sa casquette, puis dans ses mains en porte-voix, crie : « Un sous-marin droit derrière ! » De la hauteur où il se trouve, il a vu sous l'eau transparente la forme allongée et noire de l'ennemi qui rôde autour de sa proie. C'est de cette façon originale et inattendue que le *X*... a attaqué le Boche, mais celui-ci s'est bientôt mis hors de vue et il a fallu renoncer pour cette fois à lui faire payer sa torpillade. Tout au moins n'a-t-il pas pu achever son ouvrage et empêcher que le vapeur escorté ne fût conduit au port où il a été remis en état.

*
* *

C'est beaucoup plus passionnant que le vrai jeu, celui que nous venons de jouer avec notre « sister ship » le *X*..., un peu plus dangereux peut-être, mais cela ajoute à son charme. On en avait signalé un ce matin-là, du côté du cap d'A... Deux torpilleurs l'avaient aperçu et lui avaient donné la chasse. Comme signe manifeste de sa présence, il avait laissé dans les environs un grand vapeur charbonnier qui dérivait doucement, incendié...

A bonne allure, le *X*... et nous, nous approchons du point où il a été signalé. Il fait un temps splendide, un peu brumeux, un de ces temps par lesquels il fait bon d'être de quart. Bientôt on apercevra la terre, cette côte normande sévère et haute d'où j'ai vu la mer pour la première fois. Peut-être ira-t-on relâcher au Havre, ma ville natale.

Tout en remuant ces espoirs vagues, je regarde vers l'avant, dans le brouillard léger qui traîne à la surface de la mer calme. Au loin, par tribord, je reconnais la malle anglaise qui file vers le port : par conséquent, nous sommes sur la bonne route. Il est onze heures et, vers midi, nous serons en vue du cap de... Brusquement, grand brouhaha sur l'arrière. Je me retourne pour voir arriver un matelot qui me crie : « Lieutenant, une torpille sur l'arrière, à bâbord ! » Instinctivement je me précipite de ce côté, et j'aperçois le long fuseau d'acier qui émerge, bondit hors de l'eau, puis plonge encore. Cette torpille venant derrière nous n'avait été vue du bord qu'au dernier moment, mais le X..., qui nous suivait, avait aperçu très nettement son sillage rapide, bouillonnant, allant droit à nous. L'officier de quart de ce torpilleur m'a dit depuis quelle sensation d'angoisse il avait ressentie pendant quelque secondes, en pensant : « Fichu, notre pauvre camarade! Je ne puis rien, pas même le prévenir, pas même sauver les gens qui resteront, car il faudrait stopper, et stopper à courte distance du sous-marin, c'est la destruction certaine pour moi aussi. » — Savoir l'ennemi là, à quelques centaines de mètres et ne rien voir ! Ne pas pouvoir l'attaquer ni se protéger, à moins qu'il ne montre son périscope, c'est une impression fort pénible.

Le X... recevait, lui aussi, pendant ce temps, une torpille qui le manqua, comme nous, d'une dizaine de mètres. Quels maladroits !

Nous avons croisé de longues heures dans ces parages, espérant trouver un indice, un renseignement sur Lui. Mais plus rien. Nous aurions même pu douter de sa présence réelle, si toute la nuit nous n'avions vu la torche immense du vapeur charbonnier qui brûlait toujours.

*
* *

C..., le..., à bord du contre-torpilleur X...

Nuit calme. Nous sommes amarrés dans l'avant-port, tout près de la gare maritime. Tout dort : moi pas, pourtant, car je rêve, étendu sur ma couchette, à un appareillage pour des aventures, hélas ! encore irréalisées !

Tout à coup, une détonation lointaine, puis une autre plus rapprochée, puis un fracas assourdissant, tout près. Le bateau se soulève, retombe. Mes livres dégringolent des étagères et s'éparpillent dans ma chambre. Du coup me voilà tiré des rêveries. Le temps de chausser des sandales et je bondis sur le pont. Il n'y a là qu'un factionnaire un peu ahuri qui bredouille: « Lieutenant, la bombe... Sur l'arrière, zeppelin... » Je constate avec un étonnement heureux que le bateau semble entier. J'avais bien cru pourtant que nous sautions ! Tout autour de nous, par exemple, un concert extraordinaire. Les bombes se succèdent, les canons tonnent de tous côtés et les silences sont remplis par le « tacata » des mitrailleuses.

Par-dessus tout cela, serein et majestueux, plane le ronflement des moteurs du zeppelin. On suit sa marche à la direction d'où vient le bruit. Le voilà par bâbord, il se rapproche... il est au-dessus de nous. Va-t-il faire pleuvoir des bombes encore?

Le ciel un peu brumeux est éclairé par les nuages lumineux des shrapnells et les grands pinceaux blancs des projecteurs qui se déplacent, tournent, errent, s'étirent, se fixent brusquement sur une tache blanchâtre, allongée. C'est lui ! Le fracas redouble.

A bord, grand branlebas, les hommes arrivent plus ou moins habillés. On prend les dispositifs de protection, on arme les pièces. Le factionnaire de tout à l'heure qui a retrouvé complètement l'usage de la parole explique avec volubilité que la bombe est tombée tout près de l'arrière. Nous avons de la veine : quelques mètres plus près... nettoyé notre pauvre X... ! Derrière nous une lueur rougeâtre monte : bombe incendiaire sans doute. Puis elle s'affaiblit, s'éteint. Le ronronnement se perd, les projecteurs s'éclipsent un à un, les canons se taisent, tout rentre dans le silence; seul le phare jette ses rayons tournants dans la nuit redevenue calme. Allons nous recoucher !

*
* *

Et moi aussi j'ai été sur le front ! Mais à ma manière et je trouve qu'elle n'est pas trop banale.

Nous quittons Dunkerque après le dîner. Temps calme, ciel gris et bas ; un fin crachin nous enveloppe d'un manteau froid et voile à demi cette côte, déjà triste et morne par elle-même, encore plus morose sous ce voile de brume.

Voici Malo-les-Bains, voici ce fameux sanatorium de Zuydcoote que les Allemands ont bombardé l'autre jour. Je veux bien croire qu'on guérit de terribles maladies dans cette caserne grise aux toits rouges, mais on doit, faute de mieux, y périr d'ennui. Encore une longue ligne jaunâtre de dunes parsemées d'ajoncs, puis un nouveau groupe de maisons : Bray-Dunes. Enfin voici le village pêcheur de la Panne, devenu plage à la mode, et, au loin, dans le crépuscule triste, l'amoncellement des maisons de Nieuport.

Quel dommage d'avoir pour cette première visite un si vilain temps ! J'aurais vu Ostende peut-être ! Je sais bien qu'il ne ferait pas bon ici le jour et les Boches ne se font pas faute de nous envoyer une salve d'artillerie ou de nous dépêcher un taube, quand nous arrivons un peu trop tôt.

Maintenant tout est silence et repos ; une ou deux lumières se montrent à la Panne, dans la nuit tout à fait venue. Nieuport se confond dans l'ombre. Pourtant, tout à coup, une lueur blanche que la pluie fine entoure d'un halo paraît sur Nieuport, puis une autre, une troisième. Elles planent un moment, semblent descendre et s'éteignent. A chaque instant il s'en allume d'autres presque au même endroit, et je reconnais les fusées éclairantes que mes camarades de la brigade appellent « le feu d'artifice ». Il est bien pâle et bien mouillé cette nuit !

Il se corse bientôt, car des détonations sèches et brèves arrivent jusqu'à nous, et puis, en prêtant l'oreille, nous entendons encore un roulement lointain, assourdi par l'atmosphère humide. Cette fois, c'est bien le canon ! Ce sont les premiers coups tirés à terre que j'entends depuis le mois d'août dernier ! Ce canon-là semble plus bref, plus impérieux, plus méchant que nos canons de marine, qui ont la puissance et la majesté. Il est plus impressionnant aussi dans cette nuit froide et mystérieuse, cette nuit que nous allons passer tout entière, — faute de proie, — spectateurs silencieux et obscurs d'une lutte que nous ne comprenons pas très bien.

*
* *

Treize mois de guerre ! Il a fallu tout ce temps-là avec ce qu'il représente d'alertes, d'appareillages hâtifs, de poursuites infructueuses, d'espérances déçues, pour que nous rencontrions l'ennemi. Eh bien, je ne trouve pas cela chèrement payé, et, en repassant la liste de mes quarts à la mer, je ne me plains d'aucun d'eux, puisqu'ils devaient aboutir à cette heureuse rencontre.

Nous sommes encore avec le X..., comme au jour de la torpillade que j'ai racontée : cette section était décidément prédestinée, et la superstition bien connue des marins trouvera là un formidable argument. Cette fois-ci pourtant l'ordre de marche est inversé et nous sommes second dans la ligne, en croisière au large d'O... Il fait très beau, très clair. Je suis de « quart ». La lune me permet de tenir mon poste aussi facilement qu'en plein jour. Ce n'est pas la première fois que nous venons dans ces parages, et, dans des circonstances analogues, j'ai remué le même espoir pendant mes quatre heures de veille. Si c'était pour cette nuit? Mais le temps passe... Onze heures : mon remplaçant monte sur la passerelle ; je lui rends le quart et je descends au carré, un peu mélancolique. Vais-je dormir maintenant? Je n'en ai guère envie ; d'ailleurs je ne puis que m'étendre sur une banquette, car se coucher pendant ces croisières-là est défendu ; je reste penché sur un journal sans le lire, la tête dans les mains. Des minutes passent : quelqu'un descend l'échelle, vient frapper à la porte de l'officier en second et le prévient : « Lieutenant, on rappelle au branlebas de combat ! »

Je remonte immédiatement sur le pont et je vois nos hommes se diriger vers leur pièce ou leur tube lance-torpille, un à un, silencieusement. En quelques instants, tout est paré. Je grimpe sur la passerelle qui est mon poste de combat comme directeur du tir. En passant, un coup d'œil au compas : cap à l'est. Diable ! nous sommes en plein chez les Boches !

Le timonier de veille me renseigne : le X... a signalé alerte, un bâtiment suspect est en vue par bâbord. Et en effet, à 1 000 ou 1 500 mètres par notre travers, j'aperçois sur l'eau claire une silhouette noire, allongée, marchant parallèlement

à nous. L'ennemi nous voit encore mieux certainement, car la lune est derrière nous et nos coques doivent se découper sur le ciel lumineux. Nous glissons ainsi côte à côte aux aguets, toujours à petite vitesse. Ces moments me paraissent interminables.

Je vois au-dessous de moi les formes sveltes des canons, les silhouettes immobiles des hommes. Tout est silencieux. Pourtant le chien du bord, ému sans doute par ces préparatifs, pour lui incompréhensibles, se met à gronder sourdement, puis aboie. Mais sur la menace d'être jeté à l'eau s'il continue, il semble comprendre que c'est grave et se tait. Un éclair sur le bâtiment ennemi, une détonation, le premier coup de canon est parti. Aussitôt le X... ouvre le feu et nous l'imitons. Un tonnerre ininterrompu succède au silence; nos pièces tirent très vite, jetant chaque fois un éclair rouge et une odeur âcre de poudre. Le Boche tire aussi, mais je ne sais où vont ses coups, nous ne recevons rien. Par contre, à son bord, des gerbes d'étincelles jaillissent, explosions de nos projectiles, peut-être commencements d'incendie. Le projecteur du X... s'allume et nous montre la coque grise d'un destroyer environné des gerbes blanches de nos points de chute. Il tente de nous échapper en filant sur Ostende. Nous augmentons de vitesse. Son élan est brisé, il doit se sentir perdu : le jeu de ses pièces est éteint. Nous entendons alors le sifflement d'une torpille lancée par notre chef de file et, quelques secondes après, une immense colonne où il y a du feu, de l'eau, de la fumée, jaillit le long du destroyer et il s'enfonce par l'arrière. Bien qu'il soit stoppé maintenant et désemparé, notre tir continue, de l'autre bord cette fois, car, dans sa tentative de fuite, il est passé sur notre avant. Une fumée rougeâtre tournoie au-dessus de lui, et il nous salue, avant de disparaître, d'une dernière salve de mitrailleuse. Depuis quelques minutes, la scène est devenue plus claire encore : les batteries allemandes de la côte nous arrosent d'obus éclairants pour tâcher de repérer leur tir et nous voyons tomber les projectiles qu'elles nous destinent. Maintenant, il faut déguerpir. Toute tentative de sauvetage pourrait entraîner notre perte et, là-bas, dans l'est, ces feux qui se déplacent si vite doivent être les compagnons de celui qui coule ici, des bâtiments d'un tonnage double du

nôtre. Dans la féerie de la lune, des fusées, des obus éclairants, sur une mer plate où nos sillages soulèvent des vagues phosphorescentes, empanachées de fumée, nous retournons vers les eaux françaises. Le combat a duré vingt minutes.

***

C'est fini : nous restons à nos postes par prudence, dans l'attente d'un retour offensif de l'ennemi. Je descends pourtant sur le pont et je fais une ronde à toutes mes pièces : pas d'avaries, pas de blessures ; les hommes sont enchantés ; je me souviens d'un pointeur que je trouve inspectant soigneusement sa culasse : il est pieds nus, tête nue, au milieu d'un amoncellement de douilles vides et de caisses éventrées. A ma question : « Tu voyais bien le but? » — il répond : « Oh oui, lieutenant ! et j'ai *envoyé dedans*, pour sûr ! » En un clin d'œil tout est remis en ordre. De nouvelles caisses de munitions montées des soutes remplacent celles qui sont vides, on rechange le tube qui a craché la torpille et les hommes de veille écarquillent de nouveau les yeux dans la nuit.

Les mécaniciens et les chauffeurs, bouclés dans leurs machines pendant le combat, se hasardent aux panneaux et demandent des nouvelles. Certes, ceux-là sont à plaindre qui n'ont pas vu l'ennemi. Pourtant leur enthousiasme ne le cède en rien à celui des hommes du pont et je sais tel chauffeur qui chantait *la Marseillaise* en chargeant les fourneaux !

Les impressions d'un combattant sont beaucoup moins nombreuses qu'on pourrait le croire : il y a bien au début l'émotion que cause la vue de l'ennemi, puis celle du premier coup de canon : Est-il pour nous? Mais ensuite chacun est pris par la discipline de son rôle. La pensée ne sort plus du cadre des gestes et des commandements réglementaires et la seule idée bien nette de tous est parfaitement résumée par la simple phrase de mon canonnier : Envoyer dedans !

ENSEIGNE ***

Juillet 1915.

LES
PRUSSIENS DANS LES PAYS CHOUANS
EN 1815 [1]

« Français de tous les pays, habitants des villes et des hameaux, accourez sous les drapeaux de l'honneur... Nos augustes Alliés, les empereurs et les rois, viennent à notre secours sous les bannières de la France ». Ainsi, au début des Cent-Jours, s'exprimait d'Autichamp. Et de même, à peine débarqué sur les côtes de France, le marquis Louis de La Rochejaquelain s'écriait : « Les nations de l'Europe, pleines d'admiration pour votre courage, vous donnent tous les moyens nécessaires pour coopérer au rétablissement du trône et de l'autel. » Il y avait donc entente formelle entre les rebelles de l'Ouest et les Alliés. Et l'insurrection de la Vendée, bien que vaincue par Lamarque et Travot, contribua grandement à la chute de l'Empire renaissant ; les royalistes le proclamèrent assez haut : « Dans cette dernière lutte de la légitimité contre l'usurpation, rappellera, au mois d'août, le collège électoral

1. Sources. — Arch. de la L.-I., série M, Police, dossier *Prussiens*. Série K, Corr. des préfets. — Arch. de M.-et-L., série M, Police, dossier *Prussiens*. Série K, Corr. des préfets. — Arch. de la ville de Nantes, série H², *Prussiens*, cinq cartons. Rég. des dél. de la Mairie. — D'Andigné, *Mémoires de la campagne de* 1815 *dans la Vendée*, Paris, octobre 1817. — Canuel (baron), *Mémoires sur la guerre de Vendée*, Paris, 1817. — Lasserre, *les Cent-Jours en Vendée, d'après les papiers du général Lamarque*. — *Moniteur*. — *Journal de Nantes*. (*Le Moniteur* reproduit généralement les nouvelles locales figurant au *Journal de Nantes*.) — *Journal politique et littéraire de Maine-et-Loire*.

de Maine-et-Loire en son adresse au roi, vos fidèles Angevins ont simultanément déployé la bannière des lys. Ils se sont ralliés autour des chefs les plus dévoués à la cause sainte de Votre Majesté et par *une utile et glorieuse diversion*, ils ont contribué de tout leur courage au retour de Votre Majesté. » Bien mieux, quand Nantes gémira sous la botte prussienne, la commission de réquisition aura le cynisme d'écrire au préfet, exagérant les chiffres : « Plus de 60 000 hommes ont pris les armes et ont opéré une *diversion* qui, nous osons le dire, n'a pas été inutile au succès des armées alliées. En effet, nous avons forcé Buonaparte de détacher contre nous 25 000 hommes de ses meilleures troupes et en partie même de sa garde. Sans cela, ces 25 000 hommes se seraient trouvés à la bataille de la Belle-Alliance et en auraient peut-être rendu les succès plus difficiles [1]. » Il aurait suffi, en effet, à Waterloo, d'un poids si léger pour faire osciller en notre faveur les plateaux de la balance qu'on peut accepter la thèse royaliste : l'armée dirigée sur l'Ouest eût vraisemblablement été ce poids fatidique.

L'Empire tombé, ces Alliés tant désirés envahissent la France : les chefs royalistes, les paysans vendéens exultent. Leurs bandes, hier vaincues, aujourd'hui triomphantes, assistent narquoises au départ des troupes de Lamarque qui, laissant à Nantes la division Estève, et confiant la ville de Napoléon à la vigilance des gardes nationaux, ramène vers Paris ses régiments fatigués.

Mais bientôt soldats impérialistes et royalistes, maintenant ennemis, vont communier dans la même pensée. C'est l'invasion, c'est la présence de l'étranger qui va fondre les partis, dégageant dans l'âme des rebelles un patriotisme qu'ils ignorent. Il suffit pour cela d'un bruit qui se répand : les Alliés vont dépecer la France et se la partager. A cette nouvelle, une vive indignation s'empare des corps royalistes. Sapinaud et La Rochejaquelain chargent MM. Duchesne et Duperat de

1. Le chiffre de 25 000 hommes est de beaucoup exagéré, 10 à 12 000 hommes tout au plus. Dans ce chiffre de 25 000 sont sans doute compris les gardes nationaux, les fédérés, les chasseurs vendéens. Mais, par contre, il faut mentionner l'absence à l'armée de Waterloo de tous ceux des rebelles qui étaient « réfractaires ».

se rendre à Cholet, de porter à Lamarque leur vainqueur « le vœu unanime de tous les chefs vendéens » de se réunir à ses troupes pour combattre comme Français toutes les tentatives de puissances étrangères qui auraient pour but le démembrement de la France. Lamarque ayant quitté Cholet, Delaage les reçoit et les félicite. « Pensez-vous, répliquent les deux messagers, que nous sommes moins bons Français que vous? » Lamarque averti répond aussitôt aux Vendéens : « Vous venez de faire une déclaration qui vous honore trop pour que je ne la fasse pas savoir à la France entière. Elle reconnaîtra que ceux qui se sont battus pour des opinions diverses n'en conservent pas moins un cœur tout français. » Le prince d'Eckmuhl, ministre de la Guerre, dans un ordre du jour à l'armée, proclame : « Les Vendéens nous donnent un puissant exemple. » Il mande à Lamarque la satisfaction qu'il éprouve ; il signale l'inquiétude où l'on se trouve des projets de démembrement : « Ce n'est que par notre union et notre réunion franche au gouvernement, déclare-t-il, que nous pouvons éviter ce grand malheur. »

Lamarque réunit les généraux vendéens : il leur propose d'utiliser leur masse, si jamais ils doivent combattre pour l'indépendance nationale. Quant à lui, laissant la police des pays insurgés aux insurgés eux-mêmes, il marchera sur Tours. « Le sang français doit cesser d'être versé par la main des Français ; nous sommes aujourd'hui tous unis pour la même cause. » Loyalement, il met, lui impérialiste, son épée et ses troupes au service du roi : « N'oublions pas que les Russes, les Prussiens, les Anglais sont chez nous ; ce sont là nos seuls et vrais ennemis. »

Bientôt pourtant la défiance reparaît, pour une question de cocarde : Sapinaud s'aperçoit que les légionnaires de Lamarque arborent encore la cocarde tricolore. Il s'indigne, il écrit au général Delaage que « si tous les Français étaient forcés de marcher contre ceux qui tenteraient de démembrer leur patrie, la seule bannière qui les rallierait serait la bannière sans tache des lys ». Quelques jours plus tard, dans une lettre à Lamarque, il proclame sa confiance dans la parole des Prussiens : leurs déclarations pacifiques lui sont une garantie.

La cocarde tricolore n'offusquera pas longtemps les regards des intransigeants : au nom du salut de la Patrie, Davout demande, le 16 juillet, « un grand sacrifice » aux soldats de Lamarque, il leur enjoint de prendre le drapeau blanc. Le 24 juillet, comme les troupes atteignent Tours, Lamarque donne l'ordre de détruire drapeaux, fanions, cocardes : le drapeau blanc, comme en 1814, abrite sous ses plis les soldats de la Révolution et de l'Empire. Puis, conformément aux conventions, il passe sur la rive gauche de la Loire, laissant la marée prussienne inonder rapidement la rive droite ; les régiments, la rage au cœur, traversent le fleuve. La division Estève franchit les ponts de Nantes la veille même du jour où l'avant-garde prussienne pénètre dans la ville. Elle rencontre, dans la Vendée départementale, les corps royalistes sur le pied de guerre : quelques regards haineux de part et d'autre, certaines communes sonnent le tocsin ; mais aucun incident grave. Estève remonte vers Niort, où doit s'opérer la dislocation de l'armée de l'Ouest.

*
* *

Les paysans de la rive droite voient avec plaisir s'éloigner les régiments impériaux ; eux qui depuis Charles VII n'ont jamais connu d'invasion, ils ne s'effraient pas de l'arrivée des troupes prussiennes, — des troupes alliées. Ce mot « Allié » prend pour eux un sens prestigieux ; il leur rappelle le duc de Brunswick lançant le premier à la face de la Révolution son insolent manifeste.

L'avant-garde prussienne atteint, le 2 août, les premières communes des pays angevins. Les proclamations des envahisseurs sont tout miel. Le général comte Tauentzien, qui commande le 7e corps, déclare : « Ce n'est pas comme ennemis que nous entrons chez vous ; soyez tranquilles, restez dans vos villes et villages ; personne ne sait mieux apprécier votre généreux et héroïque dévouement pour la cause de votre roi, que l'armée prussienne. Vos familles, vos biens seront respectés ; vous n'aurez à pourvoir qu'à la subsistance et au logement de mes troupes. » Les paysans accueillent avec sympathie souvent, avec enthousiasme parfois, ceux qui leur ont *ramené le-*

roi légitime. A Châteaubriant, les lanciers prussiens sont reçus par le maire « décoré de son écharpe », accompagné d'une partie de la garde nationale et de la division de l'armée royale de M. de Larochequairie. « Les cris mille fois répétés de *Vive le Roi, vivent les libérateurs de la France!* se font entendre. Les braves Prussiens répondent par des cris d'allégresse. » Le lendemain, *Te Deum* à l'église, feux de joie sur la place, banquet auquel assistent officiers de l'état-major de l'armée royale, officiers prussiens et fonctionnaires publics, toasts au roi, à la paix, aux Alliés, feux d'artifice, danses, toutes les manifestations des réjouissances populaires.

Courtes illusions ! Les bruits de démembrement se répandent dans les campagnes, alors du reste qu'ils n'ont plus leur raison d'être. On cite le mot du roi — du roi lui-même — pour sauver le pont d'Iéna : « Je sauterai avec lui si vous y mettez la mine » et d'autres paroles analogues[1].

Tous ces récits commencent à briser la légende enchantée ; la dure réalité de l'occupation prussienne achèvera rapidement la transformation des esprits.

Un joug affreux pèse en effet sur le pays occupé. Le Maine-et-Loire souffre le premier, puis une trombe de 13 700 hommes et 3 600 chevaux ravage la Loire-Inférieure. Il ne s'agit pas d'apprécier le dévouement des paysans pour la cause du roi, mais bien plutôt d'apprécier leur blé, leur seigle, leur avoine, leur vin, leur eau-de-vie. Les réquisitions pleuvent dru comme grêle. Les Prussiens ne perdent pas de temps : dans le court délai de 24 heures on demande 20 000 rations d'avoine, 40 000 rations complètes de vivres pour le magasin de la Flèche ; comment suffire à toutes ces demandes? Le général en chef a fixé la ration pour un cheval et par jour : il semble donc qu'on sache ce qu'il faut pour un nombre déterminé de chevaux ; mais l'arithmétique ici manque de précision. La

1. « La conduite des armées alliées, avait-il dit, réduirait incessamment mon peuple à s'armer en masse contre elles, à l'exemple des Espagnols. Plus jeune, *je me mettrais à sa tête ;* mais si l'âge et les infirmités ne le permettent, du moins je ne veux pas sembler conniver aux violences dont je gémis. » — Un des vicaires généraux lui ayant demandé s'il voulait qu'un *Te Deum* fut chanté après la messe : « Un *Te Deum*, monsieur, y pensez-vous ? » répondit le monarque. Le vicaire comprit et se retira les larmes aux yeux.

consommation de l'avoine est énorme : « La moitié est perdue et jetée sous les pieds des chevaux », écrit le maire de Joué.

De même pour la ration des soldats; force est à l'habitant de la doubler et même de la tripler. La table du général regorge des mets les plus délicats, des liqueurs les plus fines. Ses exigences épuisent la commune de Baugé, écrit le maire. Celui-ci, à la fin, est contraint de s'adresser au préfet pour obtenir, par la voie de la réquisition : 1° cinquante bouteilles de vin de haut Anjou ; 2° dix bouteilles de Kirchwasser ou autres liqueurs fortes ; 3° six jambons ; 4° douze langues fourrées.

La gloutonnerie des hommes dépasse tout ce que pouvaient rêver les géants de Rabelais ; campés dans un pays riche, ces barbares venus de régions infécondes, gourmands par nature, épuisés par les misères de la guerre, donnent à leur appétit de robustes revanches. « Trois soldats morts, dans les environs d'Angers, appellèrent l'attention de leurs chefs, qui les crurent d'abord empoisonnés. Ces malheureux furent ouverts : on trouva dans l'estomac de chacun d'eux sept à huit livres de viande. Comme pour le loup glouton, un morceau qui n'avait pu passer le gosier, montrait qu'ils avaient été étouffés. » Ces hordes d'Attila dévorent même les grains gardés pour la semence : « elles violentent la nature et épuisent jusqu'aux derniers moyens ». Dans les vignes, pareilles aux nuées d'insectes qui rongent les fruits à peine formés : « elles mangent et enlèvent les raisins qui n'ont pas acquis leur maturité ».

La bonne chère, le vin ne vont pas sans le tabac. Les grosses pipes allemandes en absorbent d'invraisemblables quantités. Les communes où l'on ne fume pas, mal approvisionnées, sont plongées dans le plus grand embarras. Les entreposeurs doivent, « bien qu'il y ait impossibilité physique », alimenter les entrepôts d'une façon suffisante.

Parfois les Prussiens accommodent leurs exigences d'un petit couplet en faveur de l'alliance. Le colonel du 7e lanciers requiert les gens d'Ancenis d'apporter 400 étrilles, autant de brosses, 16 000 clous pour les fers des chevaux, 400 aulnes de linge ; il ajoute : « Je vous donne l'occasion si désirée des bons sujets du roi de montrer votre zèle pour sa

cause et celle des Alliés et de prouver combien ces bruits ont été vains qui me sont parvenus, que la ville n'avait jamais été pour le roi. » Payer au roi de Prusse, c'est affirmer ses sentiments pour le roi de France.

Quand l'Allemand rapace et vorace n'obtient pas ce qu'il désire, le coup de sabre appuie son éloquence impérative. Au paysan qui gémit, le reître objecte : « En Allemagne, les Français en ont fait bien d'autres. »

Les royalistes s'ajoutent aux Prussiens pour épuiser le pays, occupant les mêmes paroisses tour à tour ou simultanément. Certaines divisions vendéennes profitent âprement de la situation. Le général de Landemont contraint la garde nationale d'Ancenis à déposer les fusils à la mairie ; les Prussiens, leur dit-il, punissent de peine de mort toute personne convaincue de conserver des armes à feu. Les armes une fois remises, Landemont s'en empare. A Riaillé, au moment où le maire, « décoré d'une écharpe blanche à frange jaune, en faux galons » distribue leur ration aux soldats prussiens, une bande de royalistes fait irruption, attirée par l'odeur de la curée ; elle exige sa part. Les hommes ont des fusils, il serait dangereux de ne pas acquiescer.

Écrasé par les réquisitions, molesté, ruiné, l'habitant se sauve ; il met la Loire entre l'envahisseur et lui. Royaliste, il luttait hier contre les troupes de Lamarque ; il demande aujourd'hui protection aux soldats de Lamarque contre les alliés du roi. A Nantes, les départs sont si nombreux que le ministre de l'Intérieur écrit au maire : « L'exode, en diminuant le nombre des habitants, augmente les charges de ceux qui restent. » A Ancenis, on juge prudent de faire passer de l'autre côté du fleuve les jeunes filles de dix à douze ans.

*
* *

A Nantes, la situation est spéciale. A l'annonce des Prussiens, la ville trembla. On craignait les désordres « qui suivent les armées victorieuses » ; cité riche, peuplée de 80 000 habitants, Nantes avait le droit d'envisager sous les plus sombres couleurs la ruée étrangère. Le bruit s'y répandit qu'une contribution de guerre de trente millions

allait l'écraser. L'avant-garde, « un corps de hussards de belle tenue », y fait son entrée le 8 septembre ; 6 000 hommes suivent. La préfecture, la mairie adressent de pressants appels à la population : « On doit redouter les maux qui pourraient retomber sur la ville entière, si quelques ennemis de l'ordre, si quelques perturbateurs du repos public excitaient par des injures et des menaces la vengeance et l'inimitié de ces troupes. » Le maire, baron Dufou, se montre à la hauteur de sa tâche difficile. Usant tour à tour de diplomatie et d'énergie, il parvient à conserver le calme dans la ville et chez les Prussiens le respect des intérêts dont il a la lourde charge. Une réglementation habile, une surveillance étroite maîtrisent les quartiers turbulents ou plus particulièrement patriotes : Dufou entretient à cette intention « une police mystérieuse ». Les charges sont réparties équitablement. Défense rigoureuse de sortir de la ville ; en cas d'absence et de non-représentation, les chefs prussiens logent à l'auberge, aux frais des absents. Dufou obtient que la plus grande partie des soldats soient placés dans les casernes. Il s'entoure d'une commission dont les membres, choisis parmi les habitants les plus éclairés, consentent à partager avec lui la responsabilité. « Dans quelle immensité de détails, écrira Dufou, il a fallu entrer pour satisfaire à des goûts, à des fantaisies, pour apaiser le murmure que le moindre refus ferait naître ! »

Le préfet de Brosses — intervertissant les rôles — seconde le maire ; de lui-même il ne sait que gémir. Entre deux gémissements il clame la gloire des ennemis, il écrit à Blücher : « La nation française et les habitants de ce département en particulier n'oublieront jamais ce qu'ils doivent à la magnanimité du roi de Prusse et à la bravoure de ses armées. » Mais il ajoute : « Je ne crains pas de le dire, parce que vous avez trop d'élévation dans les idées pour que la vérité vous blesse : l'occupation de notre département par les troupes alliées achève de le dévaster absolument. » Seule la dernière phrase est de circonstance.

Grâce aux mesures prises, l'occupation de Nantes ne suscite pas les colères dangereuses qu'on a pu craindre. Visiblement d'ailleurs les Prussiens ménagent la ville : ils ne s'y sentent point en sûreté. Des manifestations significatives

décèlent, dans le calme apparent, l'orage toujours possible. Dès le 12 août, un scandale se produit : comme le commandant des troupes, général Thielmann, sort de l'hôtel de France pour se rendre au spectacle, trois à quatre cents personnes, réunies sur la place Graslin, l'accueillent aux cris de : « Vive la nation, vive l'indépendance, vivent les royalistes, à bas les Prussiens ! » Du café Grandseau, d'autres cris font écho : « Vive Napoléon, vive l'empereur, à bas les Prussiens ! » Des gendarmes chargent l'attroupement.

Ce jour-là, deux groupes hostiles se rencontrent dans la même pensée ; d'autres fois, les impérialistes accusent les royalistes de pactiser avec l'étranger. Le dimanche qui suivit ces incidents, on donnait au théâtre une pièce intitulée : *les Héritiers Michaud* ; le portrait d'Henri IV ayant paru sur la scène y fut outrageusement sifflé. Un autre jour, un sieur Lambert est arrêté pour avoir dit méchamment à un officier prussien que « les dames royalistes étaient bien satisfaites de leur arrivée ! »

La différence de langues cause de part et d'autre bien des énervements. Chaque jour des rixes éclatent entre marins français et soldats prussiens, dans certaines maisons crapuleuses de la Fosse. Partout, malgré l'accalmie apparente, malgré l'adresse du maire, on sent l'effervescence croître. Les Prussiens regardent avec défiance les rues étroites, encadrées de hautes maisons sombres, les canaux profonds ; ils se souviennent des luttes dont la ville a été le théâtre : une inquiétude les prend. Ils quittent Nantes prématurément, pour n'y plus revenir [1].

*
* *

Partout, dans l'Ouest, la résignation des premiers jours fait place à la haine, dans les campagnes surtout, où la soldatesque prussienne est plus éloignée des officiers.

Le préfet de Maine-et-Loire prévient le commandant des troupes, à propos de l'occupation exagérée du petit bourg de Juvardel, que les habitants « qui avaient, avec empres-

1. Les corps prussiens partirent les 25 et 26 septembre pour le Calvados et la Manche.

sement et cordialité, fait tous les sacrifices dépendant d'eux, se trouvent hors d'état de pourvoir à la subsistance de militaires toujours plus exigeants. Il est à craindre que le désespoir ne produise des événements fâcheux. » A Savenay, en Loire-Inférieure, les royalistes sont extrêmement montés contre les Prussiens. « On parle d'un mouvement qui s'organise. Ce serait le signal de la guerre civile. » Les gens de Blain veulent s'unir à ceux de Cambon et lever l'étendard de la révolte. A Saint-Étienne-de-Montluc, les paysans, qui reçoivent des coups de plat de sabre quand ils refusent d'obéir, sont poussés à des actes extrêmes. L'un d'entre eux, en train d'arranger son mulon de foin, déclare à un détachement étranger : « Je n'en donne point aux coquins. » Les Prussiens, à ces mots, bondissent, mais notre homme en blesse quatre[1].

A Carquefou, centre royaliste, dans la nuit du 3 au 4 septembre, les habitants se réunissent au son de la caisse. L'adjoint Bécavin, chouan de marque, les excite à l'attaque du détachement saxon qui opprime le bourg. Probablement ne se sentent-ils pas en force? Ils regagnent leurs maisons sans coup férir. A Angers, un tailleur nommé Pelu, à la suite d'une altercation avec un soldat, se barricade chez lui, tire sur les Prussiens lorsqu'ils veulent briser sa porte, en blesse deux et ne capitule que lorsqu'il a brûlé toutes ses cartouches. On le prend, on l'emmène en quelque lointaine forteresse.

Ainsi, pour lier de nouveau par un sentiment unanime tous ces cœurs séparés par la guerre civile, il fallait le joug de l'occupation étrangère. Quelques jours suffisent pour refaire l'unité nationale entre ceux qui avaient combattu les Prussiens et ceux qui les avaient appelés de leurs vœux.

Les fonctionnaires, les maires que le pouvoir royal venait de rétablir ou de nommer cessent vite d'obéir eux-mêmes aux exigences des Alliés. Le maire d'Ancenis démissionne, d'autres regimbent. M. de Terves, maire de Cheffes, las de courir en tous sens pour approvisionner le magasin communal, écrit au préfet avec humour : « Souffrez que je prenne

1. Il reçoit comme peine trente coups de nerf de bœuf. Le maire, M. de Chevigné, écrit : « Je dois dire à la louange du commandant des volontaires royaux prussiens que la correction faite, il a fait panser mon homme et lui a donné 6 francs, sur ce qu'on lui a dit qu'il était très pauvre et avait beaucoup d'enfants. »

un peu de repos ; après avoir servi trente ans sur mer, un peu plus vous feriez de moi un officier de cavalerie. » Le maire de Carquefou dit aux Prussiens : « Allez dans la commune voisine, elle est bien plus riche que la mienne. » L'autorité préfectorale ne goûte pas la plaisanterie et punit le maire trop avisé. Le maire de Nort, M. de Cornulier-Lucinière, écrit au préfet de la Loire-Inférieure : « Nous avons reçu un gouverneur pour commander notre forteresse. Cet officier demande des renseignements statistiques, que je ne voudrais lui remettre qu'après vos ordres. Nous sommes Français et nous ne devons, je pense, donner aucune connaissance de nos ressources ni de notre population aux étrangers. »

Mais les Prussiens s'emportent, punissent les récalcitrants. Le sous-préfet de Baugé reçoit l'ordre de payer aux troupes une certaine quantité de tabac ; le lendemain, ne recevant rien, l'inspecteur des vivres lui accorde jusqu'à deux heures après-midi pour se soumettre ; à défaut de quoi, il sera placé chez lui « personnellement une exécution militaire qui ne quittera qu'après l'entière liquidation ». Menace qui fut effectivement réalisée : un sous-officier et dix militaires occupèrent la maison du sous-préfet.

La plus célèbre, la plus dramatique des exécutions de ce genre fut celle du préfet de Maine-et-Loire, baron de Wismes [1]. Déjà, en quittant le Maine-et-Loire, le préfet impérial, baron Galéazzine, avait conseillé l'union de tous les Français pour empêcher le démembrement du territoire national. Son successeur fit passer dans le domaine des faits ces théories de résistance. Devant l'insolence étrangère il osa lever le front ; administrateur royaliste d'un département français, il brava en face ceux qui se disaient les amis du roi [2].

Dès les premiers jours de l'occupation, il prend la défense énergique des populations spoliées. L'intendant prussien réclame dans les vingt-quatre heures 20 000 rations d'avoine,

1. En 1817, de Wismes refusera de livrer aux Anglais les statues tombales de Henri II Plantagenet, Richard Cœur de Lion, Eléonore de Guyenne, Isabelle d'Angoulême, statues de l'ancien couvent de Fontevrault.

2. Déjà, en 1814, sous-préfet de Soissons, il avait été fait prisonnier par les Russes (14 février), conduit au quartier général de Winzingerode et retenu jusqu'au 31 mars, après la capitulation de Paris.

40 000 de vivres ; de Wismes proteste. L'intendant maintient ses prétentions ; le préfet expédie une députation à Paris et répond avec une politesse très digne que dans l'intérêt des deux parties en cause, le ministre de la Guerre tranchera le différend. Première escarmouche ; le lendemain la lutte va se renouveler plus ardente.

Outre des réquisitions incessantes, bizarres ou vexatoires, mais toujours très lourdes, les Prussiens imposent au pays une contribution de guerre de un million de francs. Le roi promet d'indemniser les populations des sacrifices consentis. Les Prussiens ne se contentent pas de cette somme globale, ils lèvent sur les départements par eux occupés des impôts considérables. Aux termes des stipulations, les troupes prussiennes ont le droit d'exiger ce qui est nécessaire à leur subsistance, non des charges en argent. En Maine-et-Loire, le général Thielmann réclame cependant 300 000 francs, en plus de 200 chevaux et de l'attirail de deux pièces de canons.

A cette nouvelle, d'Andigné, commandant les troupes royales, court chez le général prussien ; il invoque les engagements, il plaide la misère de l'Ouest. « Nous avons reçu les Prussiens avec plaisir, ajoute-t-il, nous avons même désiré leur arrivée, parce que nous voyions en eux les auxiliaires du roi de France. Vous nous trouverez donc disposés à satisfaire à tous leurs besoins, tant que leurs demandes ne nous paraîtront pas intolérables. Mais, dans ce cas, nous avons prouvé depuis longtemps que nous saurions nous défendre [1]. » De Wismes déclare à son tour que la contribution est irrégulière, et qu'il ne se rendra pas complice de l'arbitraire allemand.

Au-dessus du général divisionnaire Thielmann est le général de Borcke qui réside au Mans. De Wismes de la défensive passe à l'attaque ; il écrit à de Borcke que, devant les charges nouvelles, il ne répond pas d'assurer plus longtemps les besoins de ses troupes. Le 17 août il reçoit l'ordre de se rendre au Mans ; là, on l'avertit, on le menace.

Revenu à Angers, il ne s'amende point. Le 24 août, dans une longue lettre, il discute encore pied à pied toutes les exa-

1. L'état général des charges imposées à tout le Maine-et-Loire s'éleva à 2 176 271 francs. La liquidation en traîna jusqu'en 1824.

gérations comptables de l'intendant prussien. Cette fois, la fureur allemande est à son comble. Quelques jours après, comme le collège électoral se trouve réuni dans la salle de la préfecture, un officier avise le préfet de se tenir prêt à partir le soir même pour la Prusse.

Mais d'Andigné, « qui ne voit rien de plaisant à être enlevé ainsi », dit à de Wismes : « Êtes-vous bien décidé à vous laisser emmener? — Et comment faire autrement? — Si vous y consentiez, dans une demi-heure vous trouveriez mes chevaux à la petite porte de votre jardin ; à quelques lieues d'ici, vous passeriez facilement la Loire et vous iriez établir le siège de votre administration à Saumur, très tranquillement. »

La proposition était hardie, digne de celui qui, dans un jour de tempête, tint tête au premier Consul ; mais elle parut d'une réalisation difficile. Le roi l'eût-il couverte de son autorité, eût-il accepté cette préfecture irrégulière, dressée contre la tyrannie prussienne? De Wismes refusa. « Alors, ajouta d'Andigné, souffrez qu'en cours de route, je vous fasse délivrer par mes hommes. » Le préfet refusa encore ; peut-être tint-il à demeurer dans la légalité. Le soir même, il commença vers la frontière, à travers l'armée ennemie, un long et dur voyage. Aucune avanie ne lui fut épargnée, avant qu'il atteignît la citadelle de Juliers, lieu de son internement.

Lui parti, force est au conseiller de préfecture qui remplit l'intérim, de se rendre aux exigences des Alliés. Il réunit les notables du département à Angers, leur fait part de l'ultimatum de l'intendant prussien, qui menace de faire venir plusieurs autres régiments, si l'on ne cède immédiatement. L'assemblée, ayant émis une protestation de pure forme, accepte d'accorder « aux demandes faites sous la puissance des baïonnettes » des fournitures d'habillement et d'équipement pour une valeur de 140 000 francs. L'offre est rejetée. L'intendant renouvelle la sommation de payer dans les 24 heures 300 000 francs en espèces, sous peine d'exécution militaire. Malgré d'Andigné qui s'écrie : « Ne donnez rien », ces bourgeois angevins, « hommes d'opinions diverses, incapables pour la plupart de la moindre fermeté », préfèrent une soumission rassurante à un refus périlleux : ils versent les 300 000 francs.

*
* *

Il faut le dire à l'honneur de la noblesse : les résistances vinrent surtout de son côté ; la bourgeoisie, patriote, certes, mais plus attachée à ses intérêts matériels, n'aimait point les affaires inutilement compromettantes. Les nobles, au contraire, une fois dégagés, par la brutalité et l'âpreté des Alliés, des sentiments de reconnaissance qu'ils croyaient leur devoir, prirent résolument une attitude hostile.

On connaît le duel qui, à Angers, mit face à face le chevalier du Boberil et le comte de Fickenstein, commandant un corps de lanciers prussiens. Le premier, insulté, provoque le second, et le tue. Les officiers prussiens, furieux et humiliés, parlent aussitôt de s'aligner, au nombre de cent, contre cent Français. Le gant est relevé : officiers royalistes, officiers en demi-solde, bourgeois, jacobins ardents même, demandent à s'inscrire pour faire partie des cent champions. L'autorité supérieure intervient sans doute : l'affaire en reste là.

D'Andigné ne demeure pas une minute sans organiser la résistance. Nommé au commandement de la Mayenne par le duc de Bourbon, la veille de l'arrivée des Prussiens à Laval, où déjà les caisses et les registres ont été enlevés par les soins du préfet, baron d'Arbelles, il fait cacher les armes dans les campagnes, il disperse en des lieux ignorés les étalons du dépôt de Craon. Grâce à ces mesures, les Prussiens ne trouvent dans le département ni caisses, ni armes, ni renseignements d'aucune sorte [1].

Envoyé quelques semaines plus tard en Maine-et-Loire, il y arrive trop tard, lorsque les Prussiens occupent déjà Angers depuis plusieurs jours. Aucune précaution n'a été prise pour dissimuler les ressources du pays. Les Prussiens se hâtent de consulter les registres du receveur général : depuis six mois les impôts n'ont pas été payés. De là l'intransigeance, la dureté prussienne, plus marquées dans ce département qu'ailleurs. Mais d'Andigné ne laisse passer aucune injustice,

1. Ajoutons que, politiquement parlant, d'Andigné se montra aussi... énergique. Dans une seule journée, il destitua quarante maires et adjoints suspects d'impérialisme. Ce n'était peut-être pas le moyen de faire l'union.

aucune vexation sans protester. Un jour, il se rend à la parade, et devant tout l'état-major du général de Borcke, il se plaint des grossièretés d'un régiment prussien. Il fait mieux et prépare la révolte : le paysan n'attend qu'un signe pour se soulever en masse, les chefs des paroisses offrent leur épée ; l'armée de Lamarque étouffe et gronde dans ses campements d'outre-Loire, tous, généraux, officiers et soldats, ne demandent qu'à combattre. Les Prussiens ont 40 000 hommes dans l'Ouest, d'Andigné veut en réunir 100 000. Mais on lui fait dire de bien s'en garder : toujours prudent, Fouché n'entend point voir se former une pareille armée irrégulière dont les exigences demain pourraient être excessives.

En Loire-Inférieure, le comte de Coislin, celui qui, aux Cent-Jours, organisa dans le nord de ce département la lutte contre l'Empire, écrit au préfet : « J'ai empêché toute la jeunesse de partir pour Bonaparte... Faut-il, pour empêcher que les Prussiens aient un prétexte de se répandre dans les campagnes, leur montrer plus de force ou devons-nous leur laisser le champ libre? » Terrien, dit Cœur de Lion, l'un des plus féroces chefs de bandes de la Loire-Inférieure, rôde autour de Châteaubriant, prêt à intervenir au moindre appel des habitants.

Dans le Morbihan, les Prussiens ne parurent pas[1]. Une tradition rapporte qu'ils reculèrent devant une menace du général Sol de Grisolles. Ce fait est peu probable, le général chouan ayant tout au plus avec lui quelques milliers d'hommes. Ce qui est indiscutable, c'est l'hostilité du chef morbihannais envers les Alliés. La veille il tendait la main aux Anglais, dont il recevait, à l'embouchure de la Vilaine, armes et munitions ; aujourd'hui, il écrit au commandant des troupes d'occupation d'éviter les paroisses bretonnes rangées sous ses ordres.

Cependant les chefs royalistes s'exagéraient leur puissance. D'Andigné parle de réunir facilement 100 000 combattants,

1. Le préfet, Musnier-Lacconverserie, par une proclamation infâme, datée du 7 septembre, avait annoncé ainsi la prochaine arrivée des Alliés : « C'est pour vous délivrer d'un joug affreux sous lequel nous gémissons que les Prussiens ont quitté leur pays ; c'est pour consolider notre tranquillité qu'ils restent parmi nous. » Par bonheur pour eux, les Morbihannais ne connurent pas la joie annoncée, les Prussiens ne franchirent pas la Vilaine. Ils occupèrent l'Ille-et-Vilaine en entier ; en Loire-Inférieure, les arrondissements de Nantes, Ancenis, Châteaubriant ; dans les Côtes-du-Nord, l'arrondissement de Dinan.

compris « les royalistes armés, les troupes de ligne, qui bien que fort affaiblies, formaient encore un noyau respectable et la majeure partie des citoyens qui jusqu'alors nous avaient combattus. » En réalité, Sol de Grisolles et d'Andigné ont-ils autour d'eux 10 000 hommes? Ce n'est pas certain. Quant aux paysans, s'ils souffrent, s'ils tendent le poing, s'ils frappent isolément, on n'entrevoit pas bien pour eux, entourés, cernés de tous côtés par les cantonnements ennemis, la possibilité d'un soulèvement général. La plupart sont sans armes. Ils parlent bien d'en prendre aux Prussiens : les habitants de Cossé, dans la Mayenne, où est établie la réserve de l'artillerie prussienne, proposent à d'Andigné de lui livrer artillerie et artilleurs. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Quant à l'armée de Lamarque, elle est en pleine dissolution. Par contre il y a en France 1 135 000 étrangers ; dans l'Ouest, plus de 40 000 : tous bien armés, portant en eux cette force irrésistible que donne la victoire.

Ce n'est pas que les Prussiens soient bien rassurés ; s'ils ont confiance dans leur nombre, ils savent la bravoure légendaire des provinces occidentales. Un des leurs, dit-on, monta sur les hautes tours de la cathédrale de Nantes et tint, dans un geste d'admiration et de respect, à se faire montrer la terre sacrée de la Vendée, la terre des « Géants ». D'Andigné prend un malin plaisir à grossir leurs craintes. Le général prussien lui demandant la manière de combattre des Vendéens, il répond : « Elle est facile à expliquer. Si vous veniez nous attaquer, vous ne pourriez pénétrer dans le pays qu'en suivant la grande route. Dans ce cas, nos hommes borderaient les haies et les fossés. Bien à couvert, ils tireraient sur vos gens comme on tire à la cible. » Le Prussien considère, méfiant, les solides gaillards qui accompagnent le chef chouan, et n'en demande pas davantage.

Aussi bien les Prussiens multiplient-ils les précautions. A Rennes, quelques coups de fusils s'étant fait entendre, le général Tauentzien donne l'ordre de désarmer toute la ville. Les campements sont couverts par des feux établis de distance en distance et surveillés chacun par un bivouac de quatre hommes. A la moindre apparence de danger, les feux s'allument, propageant au loin l'appel d'alarme.

Le sommeil des soldats n'est pas à l'abri des alertes : dans la nuit du 19 au 20 septembre, un mauvais plaisant parcourt les rues d'Angers, criant en allemand : « Vous allez être attaqués. » Il galope en chemise et en pantalon blanc ; comme il parle leur langue, les Prussiens le prennent pour un camarade ; affolés, blêmes, ils bondissent hors des maisons.

Puis subitement, au moment où l'on s'y attend le moins, ils partent, fuyant devant l'ouragan qui monte.

*
* *

Leur contact abhorré consacra, pour un temps tout au moins, la réconciliation française ; l'horreur qu'ils inspirèrent fut la pierre de touche du patriotisme. Il y eut des exceptions, mais il n'en faut pas exagérer l'importance. Qu'importe la conduite de ces maires qui ne voient dans l'attitude des impérialistes à l'égard des Prussiens qu'une manœuvre destructive dirigée contre le « gouvernement légitime » ! Qu'importe ce souper intime offert par l'un d'eux au colonel saxon du cantonnement de Thouaré, où l'on voit une « réunion charmante de femmes, d'officiers chouans » porter des toasts au roi, aux Bourbons, aux Alliés, et MM. les officiers du roi de Prusse en porter aux dames, aux chouans, aux Vendéens ! Qu'importe ce spectacle donné au théâtre de Nantes que les généraux prussiens « veulent bien honorer de leur présence » et où « plusieurs officiers de l'armée royale » rencontrent le prince Hermann de Hohenzollern-Helchingen ! Qu'importe surtout, quand La Rochejaquelein, quand d'Andigné lancent leurs appels vibrants de foi patriotique, qu'importe la défection de chefs tels que Saint-Hubert et Mornac refusant de « réunir leurs armées sans tache aux phalanges rebelles et parjures », affirmant que « c'est une calomnie infâme d'avoir osé dire que tous les chefs vendéens offraient de marcher de front avec les traîtres qui ont voulu renverser le trône de saint Louis, contre les puissances amies et généreuses qui viennent avec tant de magnanimité prêter leurs bras pour le rétablir ! »

Malgré tout, il reste que les cœurs éprouvèrent sous l'étreinte germanique une humiliation profonde, une souffrance inat-

tendue, une révolte salutaire. L'invasion épura les idées. Ceux qui virent les Prussiens de près, assis à leurs foyers, se rapprochèrent de ceux qui les avaient battus à Valmy et à Iéna.

Un des chefs royalistes et non des moindres a écrit, au lendemain des faits que nous venons de conter, ces paroles mémorables : « La fin des discordes civiles doit être considérée comme le raccommodement qui termine une querelle de famille ; et dans cette situation il faut fondre les anciennes inimitiés en un même sentiment : l'*Amour de la Patrie*. Il n'y a qu'à désespérer des hommes chez qui ce sentiment n'existe plus. »

Peu de chefs vendéens se montrèrent réfractaires à ce grand sentiment. La Vendée rebelle, alliée à l'étranger et sourde aux appels de la Nation meurtrie, avait à jamais disparu.

ÉMILE GABORY

LA PROPAGANDE ALLEMANDE

EN ESPAGNE

« La campagne entreprise en Espagne par les agents et les collaborateurs de l'Allemagne a pour objet d'isoler, dans la guerre actuelle, la Péninsule de l'Europe et de lui faire jouer, dans l'ordre moral, le rôle que la Turquie a joué dans l'ordre matériel. »

Cette réflexion est empruntée à une excellente brochure de Alvaro Alcalá Galiano, la *Verdad sobre la guerra.* Elle caractérise l'effort véritablement prodigieux que, depuis le début de la guerre, les Allemands déploient dans la Péninsule pour faire prévaloir leurs arguments, leurs communiqués, leur « vérité ». De cette fureur prosélytique est née toute une littérature d'exportation, qui se répand jusque dans les provinces les plus reculées, grâce à une organisation de propagande minutieuse et prévoyante. La presse étrangère a souvent fait allusion à cette organisation, qui est d'autant plus intéressante que, l'Espagne représentant, en quelque sorte, pour les Allemands, le neutre inaltérable, le « neutre-type », on peut y voir l'application concrète des méthodes sur lesquelles on comptait à Berlin pour effectuer la mobilisation des sympathies mondiales.

Il est opportun, aujourd'hui que cette organisation revêt

une forme qui paraît définitive, d'en rappeler le développement et d'en dégager les caractères généraux.

*
* *

La catastrophe d'août 1914 ne trouva point — tant s'en faut — le kaiser dépourvu de partisans en Espagne. Depuis plusieurs années déjà, sous des impulsions plus commerciales que politiques, un mouvement germanophile s'était dessiné dans la Péninsule et rapidement amplifié. Les campagnes anti-françaises de l'*A. B. C.* et de la *Mañana*, le discours anglophobe du leader jaimiste Vazquez de Mella en avril 1913, avaient, surtout dans les provinces du Nord, avivé bien plus qu'éveillé des sympathies numériquement imposantes en faveur de l'Allemagne. Mais ces sympathies étaient dispersées, indisciplinées et, pour ainsi dire, inorganiques. L'esprit de méthode des agents d'influence germanique s'alarma, dès les premiers jours, de cette déperdition de forces utiles. Le commerce allemand d'exportation était naturellement désigné pour reconnaître les amitiés sûres à l'étranger, les grouper et les mettre en état de faire œuvre profitable. Aussi le Gouvernement s'empressa-t-il d'inviter les courtiers et les industriels de l'Empire à entrer en rapports avec leurs correspondants espagnols. C'est donc sous l'aspect de relations épistolaires entre fournisseurs et clients que la propagande teutonne se manifesta tout d'abord.

Dans la forme, cette propagande de la première heure apparaît comme improvisée, tâtonnante et sans cohésion. Dans le fond, elle révèle, sous les apparences désintéressées de l'exaltation patriotique, la préoccupation d'un négociant qui voit son crédit menacé. Le thème commun à toutes les missives adressées par les maisons de Cologne de Nuremberg, de Francfort, de Stuttgart, à leurs correspondants espagnols, c'est d'abord la nécessité de permettre à la « vérité allemande » de se faire jour, « malgré les informations tendancieuses des agences Reuter et Havas » ; c'est ensuite l'opportunité de rassurer le commerce de la Péninsule sur la situation du marché allemand, « toujours prêt, malgré la guerre, à satisfaire aux demandes de la clientèle étrangère ».

En un mot, c'est pour sauvegarder des intérêts mercantiles en péril, bien plus que pour exalter la « culture », la pensée ou les armes germaniques, que les Allemands ont été amenés à se créer en Espagne de nouveaux moyens d'influence. Ceci explique la décision et la spontanéité avec lesquelles les grands établissements des principaux centres industriels (Zeitz, Ulm, Chemnitz, etc.) se sont transformés, au cours des premières semaines de guerre, en agences d'informations politico-économiques ou en succursales du Bureau des communications près le Grand Quartier Général.

Voici, par exemple, la traduction d'une lettre-circulaire adressée, dès la fin d'août, par une maison prussienne à des commerçants de Castille et de Catalogne. Elle témoigne de cet esprit à la fois pratique et patriotique que nous signalions plus haut, et elle montre en outre comment a pris naissance le fameux *Nachrichtendienst* de Barcelone :

Berlin, le 28 août 1914.

Permettez-moi, Monsieur, de vous faire connaître que la plus grande tranquillité règne en Allemagne et que tout y marche comme si nous n'étions pas en guerre. On ne pense pas à établir un *moratorium* et, le trafic des personnes et des marchandises (*sic*) s'étant régularisé, les affaires reprennent de l'animation.

Le commerce dans les rues est ce qu'il était avant ; les restaurants et les cafés restent ouverts jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Malheureusement, comme on a coupé à peu près complètement nos communications avec l'étranger, nos ennemis profitent de cette circonstance pour propager des mensonges sur l'Allemagne. Jusqu'ici la campagne militaire allemande a été conduite avec une exactitude mathématique. Liége, Bruxelles, Namur et la plus grande partie de la Belgique sont en notre pouvoir. Nous avons obtenu de grandes victoires sur les Français à Metz et à Mulhouse.

Me référant à nos larges relations, je me permets de vous demander si vous seriez disposé à accepter des articles de journaux allemands, que je vous enverrais afin que vous les traduisiez et fassiez parvenir, aux fins d'insertion, aux journaux espagnols sérieux ; de sorte que le public apprenne la vérité sur la façon dont nous vivons en Allemagne. Tout ce que vous lirez dans nos journaux avec la note « *Amtlich* » (officiel), ou « *von Generalstabe* » (de l'état-major), ou « *W. T. B.* » (*Wolffs Telegraphen-Bureau*), est la stricte vérité, car l'Allemagne est si grande et si forte qu'elle n'a pas besoin de mentir, comme le font ses ennemis. On sait que, seul ment celui qui se sent faible ! Nous, nous

ferons éclater la vérité non par des paroles, mais par des faits. Ce nonobstant, il est nécessaire qu'à l'étranger on sache la vérité en temps utile. Je vous prie de me répondre avec la plus grande promptitude.

P.-S. — Je suis obligé de vous écrire en langue allemande parce que la poste n'admet pas de lettres écrites en d'autres langues.

Il ne s'agit encore que de faire parvenir à la presse sympathique aux Impériaux, des extraits de journaux allemands et de lui offrir une documentation orthodoxe.

Aussi toutes les lettres commerciales adressées d'Allemagne, en août et en septembre, à des maisons espagnoles se terminent-elles à peu près invariablement de la même façon :

Permettez-moi de vous communiquer ci-joint des nouvelles véridiques de la guerre actuelle.

Parfois, le correspondant teuton croit devoir faire valoir ses *Nachrichten* dans les termes mêmes qui lui serviraient à recommander l'efficacité d'un produit pharmaceutique ou l'indiscutable supériorité d'un acier trempé.

Je cite, entre cent documents de même ton, cette circulaire rédigée en français et dont les passages en italiques, sont soulignés dans l'original :

Cologne, le 5 septembre 1914.

Très honorés Messieurs,

Il est scandaleux de voir avec quels moyens la presse de nos ennemis essaye à ameuter tous les pays contre l'Allemagne et comme elle continue à déformer les *succès brillants* de notre armée et à cacher nos *victoires glorieuses sur toute la ligne.*

Pour nous défendre contre ces mensonges et calomnies odieuses et, supposant que vous poursuivez aussi avec intérêt les succès de la guerre, je me permettrai de vous faire parvenir régulièrement comme *imprimés* (probablement une fois par semaine) des rapports *officiels* (comme celui ci-inclus) avec prière de les communiquer à vos amis et, si possible, de les faire *publier dans les journaux de votre pays* ; pour quelle action je vous serais très reconnaissant. Je répète encore une fois expressément que ces rapports sont *officiels* et contiennent *la pure vérité.*

Vous me feriez un grand plaisir en me disant si ces rapports vous intéressent et s'ils vous parviendront régulièrement.

A vous lire, recevez, Messieurs, mes salutations sincères.

ED. WIELAND

Nous sommes donc, maintenant, en présence de rapports imprimés, spécialement destinés à l'exportation en pays neutres.

Ces rapports imprimés avaient été devancés par un bulletin circulaire au duplicateur, rédigé en français et propagé bénévolement, depuis le 28 août 1914, par un représentant de commerce de Stuttgart, M. Karl Meinel.

Le premier numéro de ce bulletin débute par un avertissement au lecteur :

N'ignorant pas que des journaux étrangers répandent des nouvelles, sur notre pays et la marche de la guerre, qui contrastent étrangement contre (*sic*) la vérité, nous croyons bien faire de donner à nos amis des traductions de telles nouvelles qui sont publiées sous le contrôle de notre gouvernement.

Pour comprendre ce que l'honnête industriel de Stuttgart entend par « contrôle du gouvernement », il n'est que de regarder l'enveloppe sous laquelle arrivent ses plis. Un timbre humide placé sur la fermeture atteste en ces termes le visa de l'autorité militaire :

Beglaubigt durch Generalkommando XIII (Kgl. Wurt.) Armeecorps.

Ainsi les négociants de Madrid et de Barcelone sont assurés de recevoir régulièrement la vérité sous estampille.

Bien que la collection des bulletins de M. Meinel ne soit guère faite pour apporter des matériaux originaux aux historiens de l'avenir, nous nous en voudrions de ne pas donner un échantillon de cette prose. Voici la relation d'un combat naval :

Berlin, 29 août.

Dans le courant de la matinée d'hier, pendant un temps partiellement nébuleux, il s'est montré dans la mer, au nord de Heligoland, plusieurs croiseurs modernes anglais et environ quarante bâtiments plus petits. Il y avait des combats obstinés entre eux et nos forces inférieures. Nos petits croiseurs s'élançaient vers l'ouest et alors, par suite du temps qui offrait peu de regards, ils se trouvaient à la fois en face de plusieurs forts cuirassés anglais.

Notre navire *Ariadne* s'enfonçait bombardé par deux grands croiseurs cuirassés armés d'artillerie forte. Ainsi, aussi, le navire de torpédo

n° 187, bombardé par un grand nombre de navires anglais, fut submergé. Le chef de la flottille et le commandant sont tombés. Les deux petits croiseurs *Köln* et *Mainz* manquent.

D'après un avis de *Reuter*, eux aussi sont allés au fond. D'après la même source, les navires anglais sont gravement endommagés.

Et maintenant une pittoresque image de la furie teutonne :

Des aéroplanes, des zeppelins et des automobiles cuirassées furent dirigés vers l'ennemi comme des flèches. Superflu de parler de la bravoure des Allemands. Ils avancent dans de longues colonnes presque fermées. S'il y a des lignes qui tombent sous le feu, de nouveaux hommes s'élancent en avant. La supériorité des forces est telle que l'on ne peut les arrêter, aussi peu que les vagues de la mer. La supériorité des Allemands est basée dans le nombre de leurs canons et surtout des machines à fusils [1], dont ils font usage d'une manière très efficace. Le service des renseignements excellemment organisé avec des aéroplanes et des zeppelins, ainsi que l'agilité extraordinaire des troupes, sont les raisons pour la bonne chance des Allemands.

Le système d'information breveté par M. Meinel fut, dès son apparition, perfectionné et mis au point par un organisme créé à Francfort-sur-le-Mein et beaucoup plus autorisé, le *Nachrichtendienst* ou *Servicio de Informaciones para los paises de lengua española y portuguesa.*

On ne trouvera pas le mot « autorisé » excessif quand on saura que le Comité de ce « Servicio » réunissait, aux côtés de personnalités du monde politique et commercial, plusieurs consuls accrédités par des puissances étrangères, entre autres : Dr Ed. Dettmann, consul du Brésil ; Ernesto Langenbach, consul de Colombie ; F. Panizza, consul de la République Argentine ; Bernardo Wolff, consul de Danemark.

Le *Servicio de Informaciones*, véritable succursale hispanique de l'agence Wolff, a publié, à partir du 28 août, une feuille dont il a paru, jusqu'au mois de novembre, à des intervalles très irréguliers, près de vingt-cinq numéros rédigés en espagnol et en allemand. Les titres des articles publiés dans cette feuille dispensent d'en analyser le contenu : *Mensonges et Vérités, l'Opinion étrangère, la Conspiration anglo-belge*, etc. On y trouve pêle-mêle des communiqués d'état-major, des

1. *Maschinengewehre*, mitrailleuses.

renseignements économiques, des commentaires plus ou moins philosophiques et, par-dessus tout, une campagne de dénigrement systématique contre la manière dont les Alliés font la guerre.

Depuis le mois de novembre, le *Servicio de Informaciones*, bien que toujours daté de Francfort, n'est plus imprimé dans cette ville, mais à Barcelone (calle de Bruch), où se trouve l'agence de propagande germanique pour l'Espagne, installée dans le quartier de Grâce, 8 et 10, calle de Santa Teresa, et dirigée par le Dr Augusto H. Hofer.

Cette agence barcelonaise est d'une activité prodigieuse. Non seulement elle assure la publication du *Servicio*, qui paraît en quinze et vingt pages tous les douze jours environ, mais encore elle lance une quantité inimaginable de tracts, de bulletins et de feuillets d'une ou deux pages, imprimés d'un seul côté et sur un papier pelure qui permet de les glisser au besoin dans une lettre. La documentation de ces feuilles volantes est réjouissante par sa diversité. Dans l'une, on reproduit, sans commentaires, la relation d'une bataille navale ; la suivante est intitulée *l'Afghanistan* ; une autre déplore *une catastrophe de la science internationale*, et apprend aux Espagnols que, si l'établissement du *Corpus medicorum antiquorum* et l'édition de l'épopée indienne Mahabaratha ont été retardés, c'est par suite de la mauvaise volonté de l'Institut de France. Une autre feuille porte cet intitulé mythologico-métaphorique : *le Tendon de l'Achille britannique*. Celle-ci, dans *le Kaiser au temple*, vante un trait de l'impériale piété : Sa Majesté, assistant à un office religieux dans une ville lorraine, remarqua que les chanteurs, bien qu'accompagnés par huit trompettes, manquaient un peu de ferveur. « Elle se mit alors à marquer le rythme avec la main, en frappant sur son prie-dieu. Et, dès la troisième strophe, les musiciens reprirent la mesure ».

Voici un imprimé de quelques lignes sur *les Prisonniers de guerre au Maroc*, un autre sur *l'Intelligence allemande et la guerre*. Que dire de celui-là qui est intitulé : *Kooolossal*? Il y est prouvé, à grand renfort de citations, que cette expression « colossal » était en usage dans la langue littéraire française d'il y a un demi-siècle, et que c'est malice ou gallomanie que

de lui donner, comme on fait en France, une physionomie teutonne.

Avec le temps, cette débauche de papier noirci parut bientôt insuffisante. Le dogme de l'invincibilité allemande, qui avait failli triompher à la suite des événements d'août 1914, s'affaiblit rapidement chez les neutres quand on vit les troupes impériales réduites, en Occident comme en Orient, à une prudente défensive. Il devint alors opportun d'affermir les enthousiasmes vacillants. De cette opportunité naquit, en février 1915, à Barcelone, et également sous les auspices du *Servicio*, un bulletin quotidien intitulé la *Correspondencia alemana de la guerra*, qui se subdivisa bientôt en trois séries distinctes, toujours constituées par des feuillets de papier pelure imprimés d'un seul côté. L'une de ces publications reproduit les communiqués des états-majors allemand, autrichien et ottoman (radiogrammes lancés par les postes de Norddeich, de Nauen et de Pola). Il y eut même un bulletin spécial qui prit le titre de *Servicio radiográfico*, mais son existence fut éphémère. La seconde série contient des extraits de la presse mondiale, choisis avec le discernement que l'on devine. La troisième reproduit des articles qui semblent spécialement rédigés en vue de l'édification des neutres. Ce sont les anciennes feuilles volantes du *Servicio*. Il serait superflu de s'arrêter à discuter la valeur de l'ensemble de ces productions. J'emprunte seulement à la *Correspondencia* du 19 avril cette citation ; elle me dispensera d'insister :

Le général Joffre dictateur?

Des nouvelles de source parisienne bien informée font connaître que, dans les milieux gouvernementaux français, il règne *une certaine anarchie*. Le ministre des Affaires étrangères Delcassé est gravement malade, et le président des ministres Viviani a perdu la tête (*textuel*) devant la gravité de la situation. En raison de cette impuissance du gouvernement civil, on dit que le généralissime Joffre a établi, bien que non officiellement, *la dictature militaire*. Il y a peu de temps, il existait en France un mouvement très prononcé en faveur de la paix. Mais le gouvernement britannique a fait savoir à Paris qu'une paix séparée de la France obligerait l'Angleterre à continuer d'occuper Calais, la paix fût-elle effective entre la France et l'Allemagne.

*
* *

La propagande allemande ne se limita pas aux extravagantes publications du *Servicio*. Un petit bulletin de quatre pages et d'aspect triste parut pendant quelque temps à Berlin sous ce titre : *Noticias destinadas á propagar la verdad en el extrangero*. Un cachet noir indique l'origine de ce périodique : *Bureau des deutschen Handelstages*. On y trouve, à côté d'articles sur la guerre, des renseignements d'ordre commercial qui prouvent que l'Allemagne cherchait à se créer non seulement des sympathies, mais des débouchés. Il existe, d'ailleurs, des *Noticias* une édition française destinée peut-être au Levant, à la Suisse romande et au Canada.

Ce caractère mi-justificatif, mi-commercial, se retrouve dans l'ensemble des publications de même esprit et de même origine. Je ne les citerai pas toutes pour éviter de donner à ces quelques pages l'allure austère d'une bibliographie. Mais on ne saurait passer sous silence les périodiques de pure propagande, comme la *Crónica alemana de la guerra*, éditée par l'Institut colonial de Hambourg; la *Correspondencia continental*, qui paraît à Berlin, sous la direction de L. Asch ; le *Correo de Alemania* (édition étrangère du *Bulletin de la guerre*), qui s'imprime à Charlottenbourg ; la traduction espagnole des *Hamburger-Nachrichten* ; l'organe des Allemands à l'étranger : *Das Echo*, et la publication instituée en vue du développement du commerce extérieur sous le nom de *Revista de la Exportación alemana*.

De son côté, la Chambre de commerce de Potsdam publie en différentes langues — y compris la langue espagnole — des tracts propres à édifier les neutres sur la résistance et les ressources économiques de l'Empire.

Plus spécialement réservés à une clientèle austro-allemande ou d'une germanophilie « introuvable », trois périodiques paraissent à Madrid et à Barcelone sous une forme soignée, sinon luxueuse. Ce sont : à Madrid, la *Germania* (revue hebdomadaire) ; à Barcelone, le *Heraldo germanico* (journal hebdomadaire) et la *Germania* (revue bi-mensuelle).

La *Germania* de Madrid, avec une collaboration mi-allemande, mi-jaimiste, est un organe illustré qui paraît depuis

le 3 avril dernier, mais dont les affaires vont depuis quelques semaines en périclitant.

Le *Heraldo Germanico* paraît depuis le mois de mars ; il s'intitule le « défenseur des sujets allemands et austro-hongrois résidant en Espagne ». Il semble vivre essentiellement d'une publicité que ne lui marchandent point les fabricants de moteurs, de bicyclettes ou de lampes électriques qui représentent en nombre respectable l'industrie germanique dans la Péninsule [1].

Quant à la *Germania* de Barcelone, c'est une revue « de confraternité hispano-allemande ». Elle se propose « d'aviver (*sic*) les liens d'amitié entre l'Espagne et l'Empire ». De là son allure solennelle et doctrinale. On y trouve, parfois, sous des signatures autorisées, des chroniques sur la philosophie de la guerre, des études économiques, des statistiques, des dissertations d'art, d'esthétique ou de morale politique. C'est, par excellence, l'organe de la « culture » ; évidemment il s'adresse à l'élite de la germanolâtrie militante ; aussi se présente-t-il sous une forme plus séduisante que les précédentes publications qui, toutes, sont destinées au grand public.

A Madrid, deux autres feuilles de propagande sont à signaler. L'une émane de l'*Oficina de información alemana* ; c'est une manière de bulletin tiré au duplicateur et surtout adressé aux rédactions de journaux, pour que celles-ci y puisent (*se ruega la publicación*) des nouvelles de source authentiquement germanique. L'autre feuille est plus connue. C'est la revue à couverture verte publiée (à l'instigation de l'ambassade d'Allemagne) par un horloger de la rue Fuencarral, M. Carlos Coppel, sous ce titre généreux : *Por la patria y por la verdad*. Ce plaisant factum qui tire, paraît-il, à cent dix mille exemplaires, s'adresse, à en juger par la prodigieuse indigence et les enfantillages de son argumentation, aux pauvres d'esprit de la famille germanophile. M. Coppel présente aux Espagnols la victoire allemande comme « la bonne affaire ». Il ne leur recommanderait pas plus éloquemment

1. D'après des renseignements récents, le *Heraldo Germanico* aurait cessé de paraître, faute de lecteurs.

un chronomètre indéréglable ou un réveille-matin garanti cinq ans :

Après la guerre, écrit-il, les relations commerciales de l'Allemagne avec la France et le Portugal ne seront pas, tant s'en faut, ce qu'elles étaient auparavant. L'Espagne aura là une occasion, qui ne se représentera pas aisément, d'accaparer le très important marché qu'offre un pays de 70 millions d'habitants, pour la vente de ses excellents vins et de ses fruits... Le vin de la Rioja ressemble beaucoup au bordeaux et au bourgogne qu'il pourra détrôner. Les vins récoltés au Priorato sont aussi bons que ceux d'Oporto. Le xérès peut remplacer sans désavantage le madère. Et le cognac espagnol peut tout aussi bien supplanter le cognac français.

Ce sont surtout les régions industrielles de Catalogne et de la côte cantabrique qui sont « travaillées » par les organisations allemandes. C'est à Barcelone, à Bilbao, à Alicante, à Malaga même, que l'influence des apôtres du kaiser s'exerce avec le plus de décision et de ténacité. Et, dans ces différents centres, c'est, systématiquement, auprès des groupements ayant un caractère religieux ou des tendances conservatrices que les premières démarches sont effectuées.

J'ai sous les yeux un curieux document qui peint au vif la méthode de pénétration adoptée par ces propagandistes. C'est une circulaire confidentielle adressée à environ deux cents membres du clergé. Elle mérite d'être traduite *in-extenso*, tant par son style prolixe et prédicant qu'à cause de l'organisation concrète dont elle nous révèle le plan.

COMMISSION DE PROPAGANDE
HISPANO-GERMANIQUE
Ciudad Rodrigo, 9, 2°.

Madrid, le...

Monsieur,

Nous avons l'honneur de nous adresser à vous avec la certitude que vous êtes l'une des personnes de cette localité qui sache définir avec le plus de tact et de prudence le problème socio-mondial qui provoque notre démarche et que voici :

Nous, qui aspirons vivement au triomphe de la véritable civilisation, de la moralité, de la discipline sociale, du travail et de la religion, ces belles qualités qui s'incarnent dans l'Allemagne et dans l'Autriche,

et qui, grâce à ces deux puissances, se dressent en face de l'anarchie, de l'immoralité, de la corruption et de l'hypocrisie politique qui règnent sans frein dans d'autres nations (qu'il vaut mieux ne pas nommer pour éviter de tomber dans l'erreur), nous avons décidé :

1° De constituer une commission sous ce titre : *Commission de propagande hispano-germanique*, composée de personnalités de l'un et l'autre sexe, et dont les membres, chacun avec un but désintéressé et dans la limite de ses forces, répandront en Espagne une opinion purement et sincèrement austro-allemande ; de telle sorte que, au cas où l'Espagne sortirait de sa neutralité, il soit possible d'empêcher par la force morale et logique que notre nation aille se battre en faveur de ceux qui ne nous laisseraient pour tout partage que le germe de sombres douleurs.

2° D'organiser une propagande par la presse et de faire tirer des circulaires gratuites destinées à être réparties dans tous les éléments sociaux, spécialement entre les commerçants et les industriels.

3° D'ouvrir une souscription parmi les éléments qui sympathisent avec notre cause. Le produit de cette souscription serait attribué en partie à la propagande précitée et le reste, si infime soit-il, serait réparti entre les orphelinats et les hôpitaux de Berlin les moins fortunés.

Nous soumettons à votre jugement droit et sacré cet acte de propagande, afin que, sur les bases susdites, vous patronniez avec toute votre foi et tout votre enthousiasme notre idée, aussi noble que simple. Dieu et les hommes sauront récompenser votre action !

Nous vous prions de nous faire connaître les noms des personnes de la commission constituée par vos soins, si vous le jugez prudent ; dans le cas contraire, dressez une liste ainsi conçue : Hommes... Femmes... Total...

Si, pour des raisons d'ordre privé et contrairement à votre désir, vous ne pouviez coopérer à une aussi belle entreprise, nous espérons que vous voudrez bien la recommander à telle ou telles personnes que votre prudence vous indiquera.

Au nom de la Commission, nous vous adressons, par anticipation, nos remerciements les plus chaleureux, et nous restons dans l'attente de vos respectables instructions[1].

*
* *

La propagande en faveur de la « culture » menacée ne se fait pas seulement par les soins du *Nachrichtendienst* de Bar-

1. Ajoutons que des mesures ont été prises par le Gouvernement royal pour que les autorités locales s'opposent, au nom des principes de la neutralité, à la constitution des groupements préconisés par cette circulaire.

celone ou de la *Comisión hispano-alemana* de Madrid. Elle a d'autres foyers : à Madrid, par exemple, les clubs (il en existe deux : le Club *Germania* et le Cercle allemand), la *Librairie nationale et étrangère* du pasteur Fliedner, le *Collège allemand* de la calle Fortuny, et, pour ne rien oublier, ces tavernes « genre munichois », *cocrodilos* ou autres, dont l'arrière-salle s'adorne aujourd'hui du portrait d'Hindenburg...

L'image, la photographie, le cinématographe [2], la caricature, sont autant de moyens que les Allemands n'ont eu garde de négliger pour faire impression sur les neutres.

L'illustration tendancieuse des principaux faits de la guerre occupe déjà une large place dans les journaux ou revues que nous signalons plus haut : *Heraldo germanico* et *Germania* de Madrid.

En outre, des publications spéciales sont répandues ici pour mettre sous les yeux du public espagnol une sélection de photographies édifiantes ou justificatrices. Ce sont, entre autres : l'Album mensuel de la *Guerra grande*, luxueuses rotogravures d'une réelle valeur documentaire ; la *Crónica de la guerra*, fascicule également mensuel, d'une soixantaine de pages, d'allure plus agressive ; enfin, un curieux journal international, le *Welt im Bild*, publié par la firme Hamburger Fremdenblatt, Broschek et C°, exclusivement composé de reproductions photographiques obtenues à l'aide de cylindres de cuivre et dont toutes les légendes sont en sept langues : allemand, anglais, français, espagnol, portugais, italien et arabe (depuis qu'il a cessé d'être neutre, l'italien est remplacé par le hollandais).

Le caractère de cette iconographie se devine aisément. Telle photographie, prise dans la zone envahie du Nord de la France, représente un soldat du kaiser partageant son pain avec les petites filles de la localité ; telle autre nous montre une sentinelle d'avant-poste d'aspect martial et robuste, vêtue de neuf des pieds à la tête ; ici, c'est un convoi de prisonniers russes qui défile sous escorte ; là, un amoncellement de munitions et d'engins pris à l'ennemi.

2. La propagande par le cinématographe est restée extrêmement aride, en raison de l'interprétation sévère donnée par les gouverneurs des provinces à des instructions spéciales venues de Madrid.

Il s'agit de solliciter tour à tour, grâce à une alternance calculée d'images glorieuses ou touchantes, la sensibilité et l'admiration des neutres...

Les caricaturistes sont, à vrai dire, moins abondamment inspirés par la cause des Impériaux que par celle des Alliés ; ce qui n'a rien de bien surprenant. Il n'est rien, par exemple, qu'on puisse comparer, dans les « charges » d'inspiration allemande, à la verve cruelle et émouvante de la revue barcelonaise *Iberia*. Mais on fait circuler, dans les pays de langue espagnole, de méchants chromos qui, peut-être, parlent plus éloquemment à l'élément inculte de la population. Ce sont des cartes postales, portant, en guise de légende, une niaise parodie de telle fable de La Fontaine ; ce sont des gravures aussi, dont la plus célèbre, œuvre d'un dessinateur réputé en Allemagne, E. Hilleman, représente un camp de prisonniers à Döberitz, près de Berlin : tous les pays qui luttent aux côtés des Alliés y sont représentés par des types dont les tares ethniques ont été malicieusement outrées ; commentaire imprévu de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*.

Cette hétérogénéité des peuples qui combattent sous le drapeau du droit est méthodiquement exploitée auprès des esprits simples, qui, sur la foi d'images fantaisistes, finissent par se représenter un Canadien comme un demi-sauvage et un turco comme un anthropophage.

***

Telle est, dans ses grandes lignes et pour ne l'étudier que dans les centres importants, l'organisation de la propagande allemande en Espagne. Nous avons laissé de côté certaines feuilles d'un caractère trop spécial, par exemple le *Bulletin espérantiste de la guerre* (*Internacia Bulteno, duonmonata informilo pri la milito*), publié à Berlin par l'*Internationale Korrespondenz Argus*, ainsi que les revues plus ou moins éphémères qui paraissent dans les villes de province.

Même réduite à l'énumération qui précède, la *Kriegslitteratur* qui fleurit depuis treize mois sur le sol de l'Espagne révèle un effort immensément onéreux. Quant à l'effet moral que les zélateurs officieux ou bénévoles de la cause austro-

allemande ont pu tirer de cette débauche de papier, il est encore assez incertain. Parmi les Espagnols que les agences allemandes honorent de leurs communications, il en est fort peu qui y prêtent une attention sympathique. Quelques-uns en prennent connaissance par curiosité ; l'immense majorité les jette au panier sans les lire. Aussi bien ce mode de propagande était-il *a priori* contre-indiqué dans un pays comme celui-ci où les susceptibilités sont à fleur de peau et où une sollicitation indiscrète est promptement interprétée comme un déni de sens critique à l'égard de celui qui en est l'objet.

On croirait plus volontiers à l'influence oblique qu'exerce, en faveur des Empires du centre, la presse espagnole (jaimiste ou impérialiste) à la solde des ambassades germaniques. Il est à peine utile d'insister sur cette forme inélégante d'une propagande que les scrupules ne sauraient gêner. Du reste, il s'agit de compromissions que tout le monde devine, mais dont la base échappe nécessairement au grand public. Sans chercher à reconstituer d'une façon conjecturale le « cahier des charges » de la corruption, on peut, « de l'extérieur », observer que la dernière page de la plus obscure des feuilles sympathiques à la cause allemande est encombrée d'annonces fournies par des succursales d'établissements teutons. Telle grande société industrielle, spécialisée dans la fourniture des articles d'éclairage électrique, a vu, par le fait du blocus, sa production ralentie et son chiffre d'affaires considérablement réduit. Paradoxe singulier, elle a élargi, dans d'incroyables proportions, son budget de publicité. Mais il suffit de voir à quelle presse va cette publicité pour avoir le secret d'une apparente contradiction. Un jour, on pourra faire l'histoire de quelques journaux de la Péninsule pendant la guerre en se bornant à collectionner les pages d'annonces de ces journaux...

***

On remarquera que nous avons laissé de côté la propagande d'origine autrichienne. Celle-ci, en effet, se borne à fort peu de chose : une réduction du *Lives* requelq *ro,uueg folletos* sur la prospérité financière de la Double-Monarchie ; une série de bulletins publiés en français à Budapest par l'*Institution hon-*

groise pour la politique douanière (*Magyar Vampolitikai Központ*), et qui n'est pas spécialement destinée à l'Espagne.

A ne la considérer que dans sa forme, la propagande allemande de guerre en Espagne paraît donc avoir été, au début, menée, sous une impulsion officielle, avec des moyens de fortune. Elle a été l'affaire à peu près exclusive des industriels et des commerçants d'outre-Rhin qui ont fait preuve, il faut le reconnaître, de beaucoup d'activité et de décision.

Peu à peu, l'esprit de méthode qui anime toute œuvre allemande a transformé les efforts dispersés en une organisation officieuse, qui est allée se développant et qui couvre aujourd'hui la Péninsule de ses revues, de ses journaux, de ses bulletins et de ses tracts, sans perdre jamais le contact et l'appui de la colonie germanique.

Cette littérature occasionnelle est l'enfant nouveau-né de la « Kultur ». Elle se caractérise par sa prolixité, par ses allures de prospectus commercial et par son manque de mesure — par tout ce qui authentique le *Made in Germany*.

ALBERT MOUSSET

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

673,

PERMISSION DE QUATRE JOURS

En sortant des Invalides, par cette matinée de septembre tout embrasée de soleil, je ne résiste pas au plaisir de déployer et de regarder à nouveau le carré de papier qui vient de m'être délivré au bureau central de mon service (corridor X, escalier Z).

PERMISSION DE QUATRE JOURS

A et R non compris

VALABLE *du* ..... *au* ..... *Septembre inclus.*

ACCORDÉE *au Chef d'escadron* .....

POUR ALLER *à* ..... (*Lot-et-Garonne*).

Paris, le ..... Septembre 1915.

Quatre jours de permission ! Pour me rapprendre ce que cela signifie (ce que cela signifiait dans ma vie, non pas même au temps où j'étais fonctionnaire, mais au temps où j'étais collégien), il m'a fallu treize mois de guerre. C'est que, depuis treize mois, mon domicile n'est plus mon chez moi. Si j'ai pu coucher trois ou quatre fois à Paris, je n'ai pas une seule fois, même pour une heure, passé le seuil de ma vraie maison, de celle où j'ai le droit de planter un clou dans un mur ou même de jeter bas une cloison sans avoir de compte à rendre... A la fin du mois de juillet 1914, quand l'affaire austro-serbe

se gâta, j'étais précisément en route vers cette lointaine maison de Gascogne ; le vendredi 31, je rebroussai chemin; il ne fallait pas une perspicacité exceptionnelle pour prévoir que je rencontrerais, en route, l'ordre de mobilisation... Je le rencontrai, je m'en souviens, à Saint-Amand, quelques lieues avant Bourges. C'était par un jour éclatant de soleil, comme celui-ci...

Depuis, treize mois ont coulé, et, comme pour la plupart des Français valides, une vie nouvelle s'est substituée à ma vie : autres lieux, autres gens, autres labeurs, autres devoirs — autres habits. Suppression d'à peu près tout ce qui s'appelait divertissements : cela va sans dire, et que la perte est mince, grands dieux ! Mais suppression, aussi, de cette menue liberté qui consiste à s'organiser comme on veut dans le temps et dans l'espace, à se diriger où il plaît, à l'heure qu'il plaît, selon sa commodité ou son envie. Voilà la privation la plus dure, pour qui, le 31 juillet 1914, était encore ce qu'on voit de plus indépendant au monde : un conteur d'histoires racontant les histoires qu'il veut, où il veut, quand il veut. Et certes, on est bien aise, à l'heure où tant d'autres ont donné leur vie, ou leur santé, ou quelqu'un de leurs membres au pays, de lui faire au moins ce sacrifice-là : il nous vaut cependant le droit de considérer avec une amicale ironie les gens qui se plaignent des incommodités de la guerre à leur table accoutumée, dans leur fauteuil et dans leur lit parisiens, ou bien entre Trouville et la Riviera...

L'avers éclatant de la médaille, c'est qu'on a reconquis le sens puéril, le sens « collégien » de la permission. Mon carré de papier en main, je redeviens le potache qui sort du lycée pour courir en vacances. Cette permission a le même sens, exactement, qu'avaient les vacances d'alors : aptitude à faire, pendant un certain laps de temps, ce qui est infaisable en temps normal ; récupération du pouvoir de conduire ses gestes et ses démarches ; suspension de toute responsabilité... Oui, c'est enfantin, j'y consens. Mais par cela même, c'est imprévu et délicieux, quand le temps a reculé si loin les souvenirs de l'enfance...

Et ce n'est pas la première fois, depuis un an, que je

constate autour de moi, et sur moi-même, l'effet rajeunissant de la discipline militaire.

Quatre jours de permission, A et R non compris, cela veut dire six jours au moins, pour qui demeure, et c'est mon cas, à plus de sept cents kilomètres des Invalides. Et comme je suis bien résolu à faire A et R la nuit, c'est six bons jours pleins de liberté et de détente que me dispense le précieux papier. Surcroît de chance : les nouvelles des divers fronts n'ont rien d'angoissant et même, étant un peu renseigné par mon service :

Nescio quid majus nascitur Iliade.

D'ailleurs, pendant mon absence, ce sera encore la préparation de l'épopée, non l'épopée même. Toutes raisons valables pour partir en sérénité, comme c'est le vœu de nos chefs quand ils nous accordent une permission, comme c'est notre vœu quand nous en accordons à nos hommes.

Le train bleu.

Toutes les sensations du voyage sont pour moi restaurées, transformées. Il y a treize mois que je n'avais pris un train, sauf pour des trajets de banlieue. Je compare réellement la gare du quai d'Orsay, septembre 1915, avec la même gare, juillet 1914, comme on compare à son visage de naguère le visage retrouvé d'un ami.

A quoi, — me demandé-je, — à quoi pourrais-je m'apercevoir que nous sommes en guerre, si je ne le savais? A l'aspect physique des agents du chemin de fer? Franchement, ils n'ont nullement l'air d'un résidu de mobilisation. — Aux voyageurs? Ce train part bondé, toutes les couchettes et tous les wagons-lits occupés : public habituel de gens qui vont à Bordeaux pour leurs affaires ou à Biarritz pour leurs plaisirs ; même gentil caquetage d'Espagnoles et d'Argentines. Le seul signe, le seul, est la proportion accrue de militaires. Dans ce train-ci — qui est le rapide en temps de paix (en temps de guerre il ne va pas moins vite, mais ne s'appelle plus rapide ; pourquoi?) — ces militaires sont surtout des officiers. Mais sur le quai voisin, un train parallèle s'apprête à démarrer, un bon

train flâneur qui suivra le même itinéraire en s'arrêtant de-ci de-là dans la campagne, toutes les fois qu'un clocher de village se dresse à une portée de fusil de la voie... Ah ! le beau train de poilus... D'abord, toutes les nuances que peut fournir la combinaison d'un bleu « horizon » primitif avec l'humus, la craie, l'argile, le charbon, — rôties par le soleil ou délavées par la pluie... Et puis, plus pittoresque encore, l'attitude !... Je ne sais quoi de supérieur aux contingences de la vie civile, une façon de porter sa musette et son képi qui révèle qu'on a beau être vêtu de bleu, on n'est pas des bleus, qu'on sait son métier, qu'on l'a prouvé et que la vraie vie maintenant est celle des gens vêtus de bleu aux nuances glorieusement diverses, la musette en bandoulière et le képi sur l'occiput... Camarades magnifiques, je vous reconnais pour vous avoir admirés dans vos tranchées, en Argonne, sur les Hauts-de-Meuse, sur l'Yser, en Champagne. L'air de résolution sans fanfaronnade, mais toutefois conscient de votre importance et de votre valeur, il convenait que, de ces tranchées lointaines, vous l'apportiez pour qu'on l'admire, dans des milliers de communes françaises... Voilà qui est fait, et qui se fait, et qui se continuera, en dépit des trembleurs annonçant à l'avance le « danger des permissions ». L'effet des permissions a été excellent, tout le monde le constate, excellent sur les permissionnaires, et plus encore, sur ceux qui les ont accueillis. C'est bien !... Que le chef de gare souffle sa note de cornemuse, que le train bleu démarre et vous emporte, mes amis, vous déverse le long de la ligne, des plaines solognotes aux landes de Gascogne et aux pentes du Béarn. C'est plaisir à vous voir calmes sur vos banquettes, sans cris, sans rixe, sans ribote. D'abord, à vous compter si nombreux, on pense : « Il y a du bon : on ne manque pas de soldats sur nos lignes... » Ensuite, à constater votre noble tenue, on pressent que vous ferez du bien aux gens que vous allez rejoindre, gens de la ferme, de l'usine, du magasin, aux civils des champs et de la cité, — bleus *missi dominici* de la gloire !

Sous la clarté du Midi.

A la gare de Bordeaux, ceux des voyageurs, arrivés de Paris par le rapide, qui prennent la ligne de Cette, ont tout juste le

temps de courir d'un train à l'autre. Les deux compagnies, Orléans et Midi, sont sans doute d'accord pour nous priver de *breakfast*. Bah ! en temps de guerre !... L'important pour moi, c'est de n'avoir pas manqué la correspondance et de rouler maintenant à bonne allure, par les plaines girondines, vers les coteaux de l'Albret.

Pour chacun de nous, — n'est-ce pas? — il y a en France, sur une certaine ligne de chemin de fer, quelques lieues privilégiées — dans la région où s'écoula notre enfance —, une certaine étape qui, refaite cent et cent fois au cours de notre vie, a fini par prendre le caractère d'un pèlerinage. De Bordeaux aux landes de l'Albret, voilà mon étape sacrée. A chaque station, puis à tel et tel point particulier du paysage, je vois apparaître un autre voyageur, qui me ressemblerait comme un frère si le temps, poursuivant pour moi son cours irrésistible, ne s'était arrêté pour lui lorsqu'il était un élève de seconde, ou un petit polytechnicien tout ensemble vif et rêveur, ou ce bizarre sous-ingénieur des tabacs cachant, à la manufacture de Tonneins, le manuscrit du *Scorpion* dans les *États de rendement*, — ou même, hélas! ce viticulteur quadragénaire dont je commence à envier la relative jeunesse... Le train court, s'arrête, repart ; une sonnerie grésillonne au passage ; un coin de rivière s'offre et se dérobe entre les peupliers ; des appels fortement accentués annoncent telle gare, tel changement de train... et mes souvenirs se lèvent comme des vols de perdreaux dérangés dans les chaumes... Ce coin de terre et moi, nous avons en commun des secrets dans le passé ; chaque fois que j'y reviens, les choses me disent : « Tu sais, je me rappelle... » Mais quand on refait l'étape à l'instant de la vie où je la refais aujourd'hui, il s'ajoute à l'émotion de ce mystérieux chuchotement des choses la mélancolie de penser :

« Combien de fois me le diront-elles encore?... »

Lecteur, j'aime, moi aussi, la France plus que tout ; mais j'aime mon village mieux que ton village. J'aime le midi du Sud-Ouest plus que nulle autre région du monde. Et maintenant que j'y reviens après dix-sept mois d'absence, je me confirme dans la joie de cette préférence, je me dis : « Comme j'ai raison!... » La guerre fait que, pour la première fois de ma

vie, j'ai vu, sans descendre moi-même au dessous de la Loire, une année parcourir l'orbe entier des saisons. Durant cette année, j'ai souvenance de belles journées d'automne et aussi de prestigieux matins de gel sur les hauteurs boisées de l'Yvette et de la Bièvre. A travers les champs reconquis par la victoire de la Marne, ou dans le morceau inviolé de la Belgique, j'évoque de charmantes après-midi de printemps en grisaille. En Argonne et surtout à la Tranchée de Calonne, je ne peux pas oublier certaines heures de soleil superbe... Mais voici qu'en regardant se dérouler, le long du train, les rives de la Garonne, du Lot, de la Baïse, j'aperçois les choses baignées dans la lumière de telle façon que j'avais perdu l'habitude de les voir. Je cherche à préciser, à définir pour moi la différence. Les plans successifs sont mieux détachés les uns des autres : leur distance relative s'évalue aisément ; arbres, bosquets, cabanes, la charrue traînée par deux grands bœufs gascons qu'un maigre vieillard attaque de la *tocadère*, l'auto qui file sur la route blanche, même la silhouette lointaine de ce château qui nous guette à l'horizon, tout cela plonge dans un air dont chaque molécule semble faite de clarté. On compterait les feuilles des ormeaux, comme dans les paysages du XVIIe siècle. Les brumes et les brouillards ne sont pas inconnus à cette vallée garonnaise dont le charme est, justement, d'être un Midi sans sécheresse outrée, un Midi qui n'ignore pas la pluie et où le vent n'est point roi. Mais par leurs jours les plus radieux, même les plaines de la Loire ne se revêtent pas d'une telle lumière. Déshabitué d'elle depuis dix-sept mois, elle me paraît si merveilleuse que je n'exagère pas en disant :

« Il me semble que depuis hier, j'ai changé d'yeux. »

La vieille maison.

Un des charmes les plus capteurs de ce pays d'Albret, c'est qu'il est très vieux, et tout chargé d'histoire. Si vous circulez dans la campagne, vous n'y rencontrez pour ainsi dire pas de bâtisse moderne : beaucoup datent de Louis XIII et de Henri IV ; les plus jeunes sont du XVIIIe siècle. Point de brique ni d'ardoise : c'est la pierre dure, difficile à tailler, impossible à sculpter, d'où l'architecture simple et robuste, l'air de petites

forteresses des châteaux et des métairies. Sur les faîtages, la tuile demi-ronde, la tuile à canal pour les moins anciennes demeures, l'étroite tuile plate pour les pavillons datant du Béarnais. Ah ! les charmants pigeonniers d'Albret, la tourelle carrée collée au logis, juchée sur son arche triple, coiffée de sa rouge pyramide !

La maison où me voilà de retour est, elle aussi, une très vieille maison. Des centaines d'années ont travaillé à la bâtir, puis à la détruire en partie, jusqu'au jour où un homme de lettres a fait son logis dans les pierres usées et, peu à peu, a relevé ce qui tombait, rebâti ce qui avait disparu. Les messieurs de Montagut, dont ce fut le domaine, reconnaîtraient-ils leur demeure s'ils sortaient demain de leur tombeau pour rendre visite à l'hôte actuel? Je le voudrais. Du moins ils rendraient témoignage, je l'espère, à la piété de cet hôte envers leur passé.

J'arrive dans la vieille maison par un ardent soleil, un soleil qui depuis plus d'un mois a victorieusement chassé toute pluie, non sans rôtir les herbes et fendiller le sol. Mais la vieille maison est fraîche, grâce à l'épaisseur de ses murs, et pour peu qu'on n'ouvre pas les fenêtres toutes grandes, à la façon des gens du Nord, pourvu qu'on ne laisse pénétrer la lumière que par l'entrebâillement des contrevents, on y vit délicieusement...

Ces retours à la demeure des champs, je ne connais nulle arrivée aux lieux les plus illustres, aux paysages les plus admirables qui me remue aussi profondément. A chaque retour, je reste de longs instants immobile et silencieux, me laissant repénétrer par l'âme des corridors, des escaliers et des chambres. C'est doux avec une pointe d'amertume, comme ces mots même qui viennent à la pensée : « Une fois de plus... une fois encore... » Chaque fois il en va ainsi : mais combien plus émouvante est cette arrivée-ci !... Le drame formidable qui — là-bas — se joue en contraste avec la grande paix d'ici; l'incertitude où je fus d'y revenir jamais (principalement il y a presque un an jour pour jour, quand les troupes du camp retranché de Paris attendaient la ruée des Barbares, et puis certain jour en Argonne, et puis certain jour aux environs

des Éparges) ; l'incertitude persistante du : — Quand y reviendrai-je désormais? — tout cela compose à ce tête-à-tête avec la vieille maison une atmosphère plus fervente que jamais.

Comme dans beaucoup de demeures gasconnes, les locaux d'exploitation prolongent ici l'habitation des maîtres ; il y a une cour pour le « castet » et une autre pour la métairie. Grâce à ce voisinage, nous voyons nos amis les bœufs paresseusement aller aux champs ou au pacage, et paresseusement en revenir ; la meule de paille des moissons récentes s'aperçoit de certaines fenêtres ; nombre de poulets, plus les trente-sept pintadons qu'une poule noire a couvés, s'obstinent à fréquenter les allées du parc ; enfin, au temps des vendanges, les chars amènent les comportes pleines de raisin jusque sur notre seuil, et toute la vieille maison s'emplit alors d'une odeur vineuse.

Voici venir à moi le maître valet de la métairie adjacente. Étant de la classe 1887, Théophile n'a pas été convoqué encore ; il a pu, tant bien que mal, cultiver avec un personnel réduit la partie du domaine qui lui est assignée. Il y a plus de onze ans que Théophile est chez moi. Nous causons familièrement. Ce pays est d'ailleurs égalitaire : nos domestiques ruraux, très affables, ne marquent aucune servilité. Cela tient à ce que presque tous possèdent eux-mêmes quelque petite maison et quelques rangs de vigne. Autre conséquence d'un tel état social : il n'y a guère de lutte de classes dans nos campagnes. Étant propriétaires, nos serviteurs connaissent les difficultés de la terre : ils souffrent chez eux, en même temps que nous, des intempéries, des méventes, voire des difficultés de main-d'œuvre. Sans doute on peut trouver ailleurs des paysans plus laborieux que certains de nos Gascons : on n'en trouvera pas de plus courtois, de plus policés et, comme on dit ici, de « meilleure commande ».

Théophile, qui, lui, est laborieux, commente pour moi les nouvelles agricoles que je connaissais déjà en bref. Cette année, il n'y a pas et il n'y aura pas de récolte pour nos contrées du Sud-Ouest. Un printemps de brouillard et de pluie a tout gâté. Les blés, sur de hautes tiges, dressèrent des épis à peu près vides. Quant à la vigne infortunée, toutes les maladies cryptogamiques l'assaillirent : mildiou, oïdium, black-rot,

bothrytis cinerea, etc. Enfin la main-d'œuvre étant réduite, on ne put donner les soins nécessaires. Depuis la moisson, il fait un temps radieux, mais trop radieux. Ce qui reste de raisin aux rameaux des ceps ne gonfle pas, et se flétrit sans mûrir. S'il ne pleut pas d'ici à quelques jours, on n'aura pas la peine de chercher des vendangeurs...

Ainsi me parle Théophile, et ce qui m'attriste dans ses paroles, ce n'est pas — oh non ! — le déficit de mes propres récoltes : j'ai trop vu, le long du front, entre Verdun et l'Yser, de maisons éventrées et de champs ravagés pour ne pas me tenir privilégié de ce que mes murailles sont debout et mon sol intact. Mais je pense à toute notre population agricole qui devra passer l'hiver sans sa provision de blé et de vin, sans argent pour acheter « l'animal » (on est trop poli chez nous pour l'appeler par son nom), ni pour se procurer les engrais et le sulfate de cuivre, indispensables pourtant et devenus si chers !... Or ce n'est pas seulement le Sud-Ouest qui est ainsi déshérité, mais toute la région de la vigne entre l'Atlantique et la Méditerranée... tout le Midi !...

Le Midi !

Que d'encre il a fait couler depuis le commencement de la guerre et combien de légendes il a fallu, sur son compte, démolir officiellement, parfois par la bouche même du ministre ! Les choses seront remises au point après la paix : on saura dans quelles régions de la France les pertes de vies humaines, pour la défense du pays, furent les plus lourdes... Seulement, voilà : le Midi, bénéficiant de son éloignement des champs de bataille, n'a pas connu — c'est vrai — les calamités de la Lorraine, des Ardennes, du Nord, ni des régions envahies que la bataille de la Marne a délivrées, — ni même de celles que l'invasion a menacées. Alors, les envahis, les angoissés, tous ceux qui ont pâti directement de la guerre, songeant qu'ils payaient pour la sécurité des côtes ensoleillées aux blanches bastides, des pays d'oliviers et de chênes-lièges, ont pensé : « Ah ! ce n'est vraiment pas la guerre, pour eux !... » Ne cherchez nulle autre origine (et qu'elle est humaine !) aux légendes...

Eh bien ! vous, les meurtris du Nord et de l'Est, apprenez donc que le Midi se ressent aussi de la guerre. Il s'en ressent

dans la chair de ses enfants : attendez les statistiques, vous dis-je, et dans cette émouvante revendication des provinces françaises, à qui a fourni plus de sang, vous connaîtrez la part du Midi... Il s'en ressent dans sa terre : ses cultures sont de celles où la machine ne saurait intégralement remplacer la main des hommes. Est-ce qu'il y a des machines pour tailler, pour plier, pour attacher la vigne? pour la ramer, pour ouvrir et fermer proprement le cavaillon, pour écheniller, pour vendanger? Faute de tant de mains d'hommes qui tiennent en ce moment un fusil, la vigne a langui, les maladies s'y sont mises ; la récolte est nulle. Au moment même où le Midi souffrait ainsi, j'ai vu (et c'est un grand bonheur !) j'ai vu les plus florissantes récoltes ranimer les champs de guerre de la Marne, de l'Aisne, de la Meuse, parce que dans leurs cultures, dans leurs terrains, la machine supplée en quelque mesure aux bras masculins, parce qu'aussi la température y fut moins anormale.

Gens de l'Est et du Nord, personne ne conteste que vous soyez les plus émouvantes victimes : mais sachez que le Midi paye sa large part des frais de la guerre — impôt du sol, impôt du sang.

Le village.

De la terrasse qui, selon la mode du pays, précède la partie la plus récente de la maison (fin du XVIIIe siècle) on entrevoit dans la vallée, tout près, la tour carrée de l'église dépassant les cyprès de l'antique cimetière, et aussi un bout de l'enceinte fortifiée. Cette petite ville est très vieille. L'église est du XIe siècle. Les remparts, murailles flanquées de tours rondes ou carrées, sont indiqués sur cartes postales comme datant du XIIIe... Quoi qu'il en soit, V... fut une des places fortes disputées entre Anglais et Français durant la guerre de Cent ans. Elle barrait la vallée de la Baïse et se reliait au système de défense que domine encore, au point le plus élevé du pays, le château de Xaintrailles, où vécut ce Pothon de Xaintrailles cité par Shakespeare.

Outre ses murailles que les Beaux-Arts ont classées et restaurent, V... a conservé dans son enceinte une jolie place

carrée, où subsiste encore un exemple de l'ancien encadrement de « cornières », et, groupées dans le même quartier, cinq ou six maisons bourgeoises d'avant la Révolution, habitées maintenant par de simples détaillants. La maison du maire est empire. Tout le reste est moderne, mais reconstruit sur de l'ancien, et l'ensemble a de l'harmonie et de l'attrait. Un moulin à farine occupait une grande partie de la population mâle. Il a brûlé aux premiers jours de la guerre. Les femmes travaillent principalement à fabriquer des bouchons de liège, à domicile, avec de petites machines portatives.

Le maire de V... est mon régisseur et mon ami. Comme je reviens de la poste où j'ai porté mon courrier (il faut se servir soi-même : plus de domestique homme dans la maison) je rencontre le maire sur la place carrée, et nous faisons les cent pas à l'ombre des platanes. On serre la main aux habitants qu'on croise, l'appariteur, le boulanger, l'adjoint... Chacun m'interroge, avidement, comme si j'avais dans ma poche les secrets du grand quartier général avec ceux du ministère. O vous qui dites couramment : « Les gens du Midi ne s'inquiètent pas beaucoup de la guerre !... » je souhaiterais que vous entendissiez ces interrogatoires passionnés... « Alors... c'est la campagne d'hiver?... Et l'offensive, pour quand?... Et les Russes, leurs munitions, est-ce qu'ils ne vont pas bientôt en avoir, les pauvres?... Et les Balkaniques?... Ah ! ces Bulgares, tenez, monsieur, quelles crapules !... » Non, ce n'est pas parce qu'entre lui et le front coulent la Marne, puis la Seine, puis la Loire, puis la Garonne, qu'un village français peut s'isoler de la guerre... Une artère palpitante relie chaque village au front : chaque village a déjà, par cette artère, senti s'échapper des gouttes de sang. Dans le village de V..., il y a déjà des morts, des disparus, des blessés, des prisonniers... Voici passer une femme en deuil... Une autre, qui me salue, n'est pas en deuil, mais son jeune mari est porté disparu depuis dix mois... Cependant, le maire me le dit et tous les habitants en témoignent : l'esprit de la région maintient une excellente fermeté. Il y a eu, il y a encore des permissionnaires dans quelques familles de V... Ils ont raconté des exploits extraordinaires, et, cette fois, on a compris qu'ils n'exagéraient point. Ils sont repartis pleins d'ardeur.

Oui, la France est bien unanime dans sa volonté obstinée de vaincre à tout prix et de souffrir pour vaincre. Comme le proclame le *Chant du Départ*, l'appel aux armes a retenti jusqu'au fond de tous les cœurs, « du Nord au Midi ».

Voisinage.

Dîné ce soir chez mes plus proches voisins. Un vieux nom, greffé sur le nom légendaire du chevalier de Batz, qui fut l'un des ancêtres. Un manoir Louis XIV, composé de deux gros pavillons carrés flanquant la vaste salle d'honneur ; en avant, une immense cour rectangulaire encadrée par les bâtiments des communs et des chais. Ceux-ci sont couverts en tuiles : le château proprement dit a été, sans doute au cours du siècle dernier, revêtu d'ardoises.

Ce château de T... ne ressemble en rien aux somptueuses habitations de richards installées en Seine-et-Oise et Seine-et-Marne : mais que ceux-ci me pardonnent si je leur déclare que le château de T... a autrement de « chic ». La grande salle de T... montre au visiteur les mêmes cheminées surmontées des mêmes glaces, les mêmes tapisseries (point fines) couvrant des panneaux, les mêmes encoignures aux quatre coins que quand elle fut livrée à son premier habitant. Seuls, les trumeaux sont du XVIIIe siècle, qui, sur les portes, symbolisent les quatre saisons par quatre divertissements appropriés... Grâce à ce décor immuable, on sent circuler autour des habitants cette atmosphère « historique » que tout le coûteux bric-à-brac des environs de Paris est bien impuissant à créer.

Notre pays gascon n'est pas pauvre : mais on y est riche, et l'on y tient son rang, avec des revenus qui feraient sourire de dédain les susdits richards de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, ou les gens pourvus de châteaux en Blaisois.

La vie des châtelains eux-mêmes est simple en Albret, et ce n'est pas un des moindres charmes de cette vie. On se reçoit beaucoup de château à château, à des tables succulentes ; mais les domestiques des invités (qui parfois cumulent cette fonction avec celle de cocher) servent à table chez l'amphytrion... Soyons sincères : cette simplicité délicieuse,

qui disait tout net à l'étranger cossu : « Nous sommes un vieux et noble pays de France, et vous ne nous en imposerez pas avec des somptuosités de parvenus »; — cette simplicité avait lentement décru, depuis mon enfance jusqu'à l'époque actuelle. Influence des trop faciles voyages à Paris ; influence de quelques Parisiens installés dans le voisinage. La guerre est en train de restituer à ce vieux pays le caractère que je lui ai connu dans mon enfance. Plus d'autos : on les a réquisitionnées. Comme chevaux, quelques canassons dont la commision militaire n'a pas voulu ; l'avoine ayant été réquisitionnée aussi, ces canassons n'en ont pas mangé lourd depuis six mois. Les systèmes d'éclairage intensif ont disparu : voici les bougies d'autrefois rallumées aux branches des candélabres, des girandoles et des lustres. Ce soir, à T..., le service est fait par des femmes, plus le fils du métayer équipé soudain en maître d'hôtel, et qui ne peut se défaire de l'habitude de frapper à la porte de la salle à manger chaque fois qu'il apporte un plat. Quant à la chère, — si l'on ne se restreignait volontairement, par solidarité de guerre, — elle aurait peu changé. On a coutume, ici, de vivre sur sa terre et cette terre produit tout : pain, vin, viande, volailles, légumes, fruits, — tout, jusqu'aux truffes, au tabac et à la fine eau-de-vie d'Armagnac. Ainsi les conditions d'existence sont redevenues, par la guerre, à peu près ce qu'elles étaient il y a deux cents ans, quand les notables d'Agenais refusèrent l'offre d'une grand'route vers Bordeaux, pour la raison « qu'ils n'avaient aucun besoin de recevoir les produits des autres provinces, et ne se souciaient pas de se priver des leurs... »

La maîtresse du logis est une dame de petite taille, aux bandeaux gris, mais d'un visage merveilleusement jeune, et qui, alerte de tous ses membres comme à vingt-cinq ans, continue d'ignorer ce que c'est que la migraine et la neurasthénie. Voici longtemps qu'elle est veuve ; tout en élevant trois filles et en les mariant, elle a dirigé le domaine héréditaire. Elle incarne un type devenu assez rare dans la société féminine de la contrée, mais que je me rappelle avoir fréquemment rencontré au cours de mon enfance : la châtelaine qui est le génie familier de la maison et de la terre, qui gouverne personnellement l'un et l'autre, s'adressant aux métayers dans leur

patois qu'elle sait mieux qu'eux, experte en l'art de bien recevoir, connaissant les recettes des plus savoureuses conserves, — avec cela aimant à lire, n'ignorant rien des événements, vive et spirituelle dans sa conversation dont une pointe d'accent avive la saveur...

Hélas ! la génération suivante n'a presque plus d'accent ; la troisième, plus du tout.

Ces deux générations suivantes sont représentées autour de la table de T..., ce soir, par l'une des filles de la maison — le mari absent, comme la plupart des maris en ce moment — et ses deux enfants garçon et fille, quatorze et seize ans ; plus un jeune cousin, lieutenant d'infanterie, retour d'Alsace en permission, croix de guerre sur l'uniforme bleu. Enfin un ami commun, célibataire que sa moustache blanche ne parvient pas à vieillir et qui donne en temps de guerre aux soins des blessés la même dépense d'effort et d'argent que lui coûte en temps de paix une écurie de courses célèbre dans le Sud-Ouest.

C'est le lieutenant retour d'Alsace, d'abord, et moi ensuite, qu'on questionne : car, là-bas comme à Paris, naturellement, on ne saurait parler que de la guerre. Et les questions sont pareilles, pour le fond, à celles que j'ai entendues la veille dans mon village, sous les platanes de la place : campagne d'hiver, probabilité d'une offensive, intensité de la fabrication des canons et des obus, moral des troupes... Je suis frappé une fois de plus par l'unanimité des esprits en France, de l'identité des préoccupations, de la concordance exacte des sentiments. « C'est long, mais il faut aller jusqu'au bout... C'est effrayant, mais c'était nécessaire... » Et, dominant tout, cette forte conviction que ne comprennent pas nos ennemis et qui est le motif suprême du stoïcisme français devant les menaces, les ruines et la mort : « Il *n'est pas possible* que nous ne soyons pas victorieux. »

... Le dîner fini, dans la grande salle immuable pareille à elle-même depuis deux siècles, le lieutenant raconte des choses d'Alsace.

« Le charme de ce pays-là, dit-il, on ne peut pas se le figurer quand on ne l'a pas habité. Pour les soldats français de 1915, aucun front ne vaut le front alsacien. Les Boches ont pu

occuper le sol depuis près de cinquante ans, ils ont beau y entretenir encore des espions, ils n'ont pas réussi à bochifier la population... Et puis le pays est tellement admirable que les combats y ont plus de beauté... »

Il parle, il raconte... et lui aussi, comme tous ses camarades, même dans son pays, même au milieu des siens, je comprends qu'il commence à avoir cette nostalgie du front, qui n'est nullement une invention de journaliste et d'orateur, mais la stricte vérité.

« S'il allait se passer quelque chose là-bas pendant que je suis ici », murmure, comme à lui-même, le jeune lieutenant...

Les prisonniers boches.

Ils sont nombreux dans toute la région du Sud-Ouest. Il y en a soixante à V..., mon village.

On les y débarqua il y a huit mois environ pour travailler à l'exploitation de carrières de pierre, sous la direction d'un agent militarisé des ponts et chaussées. Vingt territoriaux les surveillent.

On les a cantonnés dans un magasin à farines proche du moulin brûlé ; ils habitent le premier étage, bien à l'abri, bien à sec. Les fenêtres du magasin donnent sur le plus joli paysage du monde : au bord de la verte Baïse, traversée en cet endroit par un de ces ponts suspendus fréquents chez nous, si légers, si gracieux, qu'ils ont un faux air de hamac ou d'escarpolette. Un large espace de terrain, moitié boulevard, moitié pré communal, s'étend jusqu'au parapet qui surplombe l'encaissement de la Baïse. On a isolé — oh ! tout simplement à l'aide de cordes tendues sur des piquets — un carré de sol sur ce communal, devant la façade du magasin. C'est le préau des Boches : une sentinelle française, fusil chargé et baïonnette au canon, en garde l'unique issue. Nulle évasion ne fut tentée, depuis qu'ils sont là : l'évadé ne ferait pas deux kilomètres sans qu'on l'arrêtât.

Les prisonniers boches travaillent à extraire de la pierre d'une carrière voisine de V... et ensuite à charger sur des wagons, à la gare de V..., les pierres extraites, qui serviront à la construction d'une ligne nouvelle sur le réseau du Midi.

Le rendement de leur travail est convenable, ni plus ni moins. On n'éprouve avec eux aucune difficulté de discipline. Seule, la mésintelligence entre les Prussiens, les Saxons, les Wurtembourgeois, les Bavarois, cause quelquefois dans la colonie une certaine effervescence.

Ils sont commandés — sous le contrôle du poste français — par un *Feldwebel* et plusieurs sous-officiers allemands. L'interprète est un étudiant berlinois qui faisait sa médecine à Paris au moment de la mobilisation. Seul, il parle aisément le français.

Le jour où ils arrivèrent à V..., la population se porta naturellement sur leur passage pour les voir de près ; mais le maire avait d'avance fait la leçon aux habitants; malgré la vivacité méridionale, aucun cri ne fut proféré, aucun geste de menace ébauché. Le lendemain l'interprète, parlant au maire, lui dit :

— Monsieur le maire, je tiens à vous dire combien, mes camarades et moi, nous avons apprécié l'attitude de votre population.

— Ma foi, répliqua le maire, prenez garde de vous y méprendre! N'attribuez pas notre silence à de la sympathie. L'Allemand est cordialement détesté ici, comme il le mérite après les horreurs qu'il a commises. Mais nous sommes des civilisés, *nous*, et nous n'injurions ni ne maltraitons des soldats désarmés.

Cette bonne tenue des habitants a strictement persisté depuis. Entre eux et les prisonniers boches, il n'y a aucune relation, sauf pour le travail des carrières et de la gare ou pour les achats quotidiens, — ceux-ci effectués par un prisonnier qu'un territorial accompagne. Le dimanche, une curiosité très excusable amène aux alentours du cantonnement boche quelques voisins des prochains villages. Mais on peut s'en remettre à l'extraordinaire éducation de nos paysans gascons, à leur sens fin de la mesure, pour être assuré que tout se passe correctement.

La veille de mon dernier jour de permission, j'ai tenu à visiter le cantonnement boche. Le maire m'accompagnait : le sous-lieutenant, agent militarisé des ponts et chaussées, avec le maréchal des logis chef du détachement territorial,

m'attendaient sur les lieux. L'heure choisie était une heure trois quarts après-midi : les prisonniers, ayant achevé leur repas, sont alors réunis dans leur vaste dortoir, à lire ou à dormir. L'appel se fait à deux heures, précédant le départ pour la carrière.

Cette journée était la plus ardente, après d'autres ardentes : une trentaine de degrés à l'ombre. La chaleur, saine et tolérable les jours précédents, devenait lourde, annonçant un prochain changement de temps.

A mon entrée dans la chambrée, tous les Boches sont étendus sur leur paillasse (paille et sac de couchage). Un « *Auf* » strident du Feldwebel les met debout. Je ne remarque cependant rien, dans l'exécution de ce mouvement, qui révèle une souplesse ou un entraînement supérieurs à ceux de la moyenne de nos territoriaux.

Le Feldwebel est près de moi. Je l'interroge dans sa langue :

— Parlez-vous français?

— Très peu, — répond-il.

Je continue en allemand :

— Vous êtes mieux ici que nos compatriotes ne sont chez vous.

Il hoche la tête ; je vois qu'il hésite à répondre.

— Dites ce que vous pensez.

Alors il se décide, et assez bas.

— Il fait très chaud pour travailler dans les carrières.

Je lui réponds que des ouvriers français travaillent, aux mêmes heures, dans des carrières voisines et ne se plaignent pas. Mais déjà le visage de l'homme, un instant détendu aux premières syllabes prononcées dans sa langue, se ferme, se durcit. Il rengaine la phrase qu'il allait dire, et se tait, gardant la position rectifiée.

— Vous ne tirerez rien d'eux, mon commandant, — me dit un gardien à voix basse.

Soit ! n'insistons pas. Je n'ai pas qualité pour interroger ces hommes un à un, et je prévois qu'il n'y a rien à en tirer quand ils sont en groupe. Mais je veux les examiner à l'appel, au départ pour le travail. Nous descendons sur le préau. En attendant l'heure, je converse avec le sous-lieutenant.

— Mon commandant, je vais vous dire mon avis sur les

Boches que je commence à connaître : ils sont menteurs, ils sentent mauvais et ils sont douillets... Mais oui : extrêmement douillets. Le moindre bobo, le plus inoffensif accident dans le travail, une piqûre de mouche qui enfle un peu, un doigt déchiré qui saigne, les voilà verts d'inquiétude.

Je rapproche ce plaisant propos de tant d'échos qui me sont venus, soit du front, soit des hôpitaux, sur le faible moral des blessés boches. Presque toujours brave dans le combat, l'Allemand blessé crie et se lamente, contrastant ainsi avec le Français, qui « crâne » jusqu'au bout, jusqu'à la mort...

Un coup de sifflet. Les hommes descendent, les voilà alignés sur deux rangs. Sauf quelques sous-officiers qui ont endossé la veste en drap d'uniforme, tous sont vêtus de treillis ; mais la plupart ont une tunique de treillis au lieu du classique bourgeron. Les casquettes sont disparates, beaucoup ont l'air de coiffures civiles : quelques-unes ont conservé la couleur du régiment. Sur un ordre du Feldwebel, les hommes se numérotent.

Je les regarde attentivement. Indisponibles défalqués, ils sont là cinquante de nos ennemis, valable échantillon des meilleures formations de l'armée allemande, des premières formations, avant les copieuses saignées de l'Yser et de Russie : car tout ce lot date de la bataille de la Marne, quand Reims fut réoccupé. Notons même que c'est un surchoix, car le travail des carrières exigeant une certaine résistance physique, tous les éléments malingres ont été éliminés et renvoyés au dépôt pour d'autres affectations.

Évaluons l'échantillon :

Un très beau garçon, grand, figure fine, moustache blonde ; il est sous-officier, casquette à bande rouge, tunique de treillis à boutons dorés. C'est, paraît-il, un juge suppléant de Kœnigsberg. Les gens de V... l'ont baptisé : le Comte.

Trois ou quatre gaillards d'apparence solide (dont le Feldwebel), mais sans aucune race.

Le surplus... ma foi ! c'est un peu inférieur à la moyenne du recrutement dans nos provinces les moins favorisées. Rien, mais rien d'une race de conquérants venus du Septen-

trion pour dicter des lois à l'Occident. D'ailleurs, effet assez comique du long séjour de ces étrangers parmi nous : leur caractère spécifique est déjà émoussé sensiblement. A la surface, bien sûr ! Nul doute que l'âme boche ne soit demeurée intégralement boche. Mais, par exemple, les barbes germaniques, trop lourdes à porter ici, sont tombées. Les secrètes influences du climat, avec l'irrésistible action de l'exemple, ont conspiré pour amollir la raideur des gestes appris... Tels qu'ils sont là, s'ils ne font pas voir leur casquette, je défie bien qu'on les distingue d'un demi-cent de tâcherons pris au hasard dans n'importe quelle contrée moyenne de l'Europe. Les voilà numérotés ; à droite, marche !... Le demi-cent de complets-treillis s'éloigne, passe sous la porte ogivale d'une des tours d'enceinte, s'éloigne par la rue ensoleillée... Le pas de l'oie n'est plus qu'un lointain souvenir, remplacé par un bon petit pas de pères de famille, tête dodelinante et bras ballants. On dirait d'un détachement de Lazzaroni.

Ne va pas t'y tromper, bonhomme de Gascogne qui les regardes passer. Avec leur air de braves chiens, ce sont des loups tout de même. Et s'ils le pouvaient, ils feraient de ta fille, de ta maison et de toi ce qu'ils ont fait à Termonde ou à Louvain.

Retour.

C'est mon dernier jour de permission ; c'est même le jour R, le supplément concédé pour regagner le cantonnement, et je n'en ai la disposition que parce que je voyagerai la nuit...

Il est quinze heures, comme disent nos ordres militaires : l'après-midi, cette fois, est franchement étouffante. L'orage qui menace depuis hier blanchit déjà la lumière du soleil, lui donne cet aspect caractéristique de fer chauffé à blanc, toujours correspondant ici à une chute du baromètre.

Je me réfugie dans la bibliothèque, où les fenêtres dûment closes ont conservé une demi-fraîcheur. Je m'assieds et, sans prendre un seul livre, je regarde tous mes livres. Ce sont de modestes éditions des environs de 1825, avec les reliures du temps, que j'ai collectionnées pour leur claire typographie, en

prévision de la vieillesse de mes yeux. Elles ne sont point certes comparables, ni pour la beauté, ni pour le prix, à celles que Mazarin mourant caressait d'un œil attendri... Et pourtant les mêmes mots me montent aux lèvres : « Il va donc falloir quitter tout cela ! »

Ces six jours — quatre plus A et plus R — n'ont point équivalu à la durée ordinaire des jours. Ils ont été tellement différents de ceux que je passe depuis treize mois que, sans réflexion, je ne saurais pas dire s'ils ont été courts ou longs. En réfléchissant, je découvre qu'ils ont été beaucoup plus longs que six jours consécutifs quelconques, consacrés à mon service actuel. Rien d'étonnant à cela. C'est une opinion courante, mais bien puérile et inexacte, que de penser : les jours qui semblent longs sont les jours d'ennui. Les jours d'ennui sont longs : mais point vraie n'est la réciproque. Certains laps de temps, d'ailleurs heureux, s'allongent, dans notre mémoire, de tout ce qu'ils ont évoqué de souvenirs. Tel fut mon temps de permission. Toutes sortes de pensées endormies par l'effet des événements s'y sont réveillées une à une ; leur cortège a défilé dans mon esprit : et c'était interminable, car cela rejoignait, par delà les visions de mon âge mûr, celles de ma jeunesse et de mon enfance. Ces six jours ont été rapides comme une visite à des amis chers, mais longs aussi et profonds comme une retraite... Le passé lointain, le récent passé m'y sont apparus.

Ce n'est pas seulement, comme à mes séjours d'avant, le petit collégien, le polytechnicien, l'ingénieur-romancier de Tonneins que mes yeux ont revu. Pour la première fois, à distance et avec le recul nécessaire, j'ai pu juger cet autre moi-même, en vareuse, en culotte, en bottes et en képi que je suis depuis un an et que je redeviendrai demain.

Je me suis demandé, en conscience : — Est-ce que je sers à quelque chose? — et certes, j'ai constaté l'infimité de mon effort dans l'effort total. Mais j'ai compris aussi que presque aucun des Français qui servent en ce moment n'est capable de mesurer sa propre utilité. Alors, il n'y a qu'à se plonger résolument dans l'unanime discipline française et à penser :

— Je suis où l'on m'a mis, où je n'ai pas demandé qu'on

me mette, et d'où l'on m'ôtera quand on voudra pour m'envoyer où l'on voudra, sans que jamais j'intervienne.

Je me suis demandé aussi :

— Si telle ou telle circonstance indépendante de ma volonté me faisait quitter l'armée et demeurer ici, libre comme je le suis durant ces jours de permission, quel serait l'état de mon cœur?

Et j'ai senti tout de suite que je serais très misérable. Pourtant, je viens de passer dans ma maison six jours heureux. Mais mon bonheur durant ces six jours, la communion fervente qu'ils ont rétablie pour moi avec les choses qui me sont chères, — tout cela ne fut possible, par ces temps formidables, que parce que ma liberté était encore un incident légitime de mon service et qu'en goûtant mes vacances dans le plein sens du mot (comme saint Augustin dit du bonheur céleste : *vacabimus* !) je demeurais dans l'ordre et j'observais la discipline... Un tel bonheur a assez duré : il commencerait de se flétrir, prolongé d'un jour.

Comme le jeune sous-lieutenant avec qui je dînais avant-hier à T..., pourquoi ne pas l'avouer? — moi aussi je ressens la nostalgie du labeur quotidien en harmonie avec l'effort de tous. Déjà je ne regarde plus mes livres... Ma pensée est ailleurs. Je pense que demain, à la première heure, je retrouverai mes camarades, mes hommes, la vie encadrée, réglée, militaire.

Je sors de ma poche le petit carré de papier : *Permission de quatre jours...* Non seulement j'y lis sans rancune la date du retour, mais je lui sais gré de la fixer à demain.

MARCEL PRÉVOST

L'ÉCUEIL ENCHANTÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

Même en ses jours maussades, l'historien Pierre Valleray gardait la religion des repas. Jamais il ne s'asseyait à table avec indifférence. Au plaisir de manger s'ajoutaient les petites légendes de la vie. Il les évoquait avec prédilection, et, à force d'exercice, les retrouvait sans peine, tantôt en ordre, tantôt indisciplinées, tumultueuses et charmantes. Quelque chose de mystique s'y mêlait — un mysticisme léger, des rites indulgents, le sens des longs efforts de l'homme pour créer le pain, la gratitude pour les contemporains et la vénération pour les ancêtres. Selon le jour, le plat, — le geste, les souvenirs accouraient des carrefours mystérieux et passaient aussi dissemblables que des insectes dans une luzernière.

Ce soir, le hasard voulut que l'aventure fût complète. Il parut d'abord des truites, préparées comme les voulait Valleray, à la meunière.

— Les mets rares, — disait-il, — à qui nous avons donné nos préférences, doivent être cuits simplement... La truite au beurre, le perdreau à la broche...

Il attira l'un des poissons sur son assiette et le considéra pendant deux secondes avec sympathie :

— Quel dommage ! — soupira-t-il, — qu'il ait fallu t'ôter la vie...

Il le disait avec une mélancolie perverse, qui ne touchait pas à sa béatitude, et il ajouta, tandis qu'il soulevait la peau rissolée :

— Tu ne l'as pas su !

Puis, laissant fondre la chair fine contre son palais, il voyait l'Areuse sourdre de la montagne et se perdre dans les gorges profondes. Chaos des gouffres, grands hêtres allongés dans la pénombre, rumeur émouvante des eaux !

— Il est doux, — fit-il, — d'arriver au Champ-du-Moulin, et d'y trouver le petit vin bavard de Neuchâtel qui fleure la pierre à fusil et bouillonne comme le Vouvray. Nulle part la truite n'est meilleure ni les songes plus clairs.

Il mangeait avec une ferveur qui faisait rire sa femme Julienne et surprenait sa filleule Janine. François, son fils, bourrait le poisson de sel ou de poivre, et le happait avec voracité :

— C'est une injustice de te servir des truites, — déclara Pierre, — tes mâchoires ne méritent que la basse viande, la morue, le pain épais...

François regarda son père de travers :

— Je mange pour vivre ! — dit-il.

C'était un garçon de quinze ans, au visage maigre et aux yeux inquiets, que la croissance rendait maussade. Il s'irritait de sa voix qui muait, de ses articulations craquantes, des désirs impuissants, le plus souvent informulables, qui agitaient son âme et son orgueil.

— Je vis pour manger, — riposta le père. — Qui ne sait tirer l'agréable de l'utile est un niais. Pour la nourriture, l'homme a dépensé le plus clair de son génie. Il faut vouloir qu'elle soit une bonté, une joie et souvent une consolation. Combien de fois n'ai-je pas allégé mes peines par un joli repas ! Combien de fois n'ai-je pas remplacé la chimère par un plat savoureux ou par une friandise !

— Mais tu ne manges pas beaucoup, — remarqua Janine, — tandis que François...

— Un ogre ! — se mit à rire Pierre, avec un air d'innocence. — A son âge, moi aussi, j'étais un ogre... Mais je mâchais, mais je n'insultais pas les nourritures fines en les avalant comme un dogue.

Il acheva lentement sa truite et vit apparaître, environné de petites pommes de terre rondes, un gigot roussi au four. Il murmura :

Un gigot tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre !

Et saisit joyeusement le couteau à découper, long comme un glaive :

— Janine, ma filleule, nous nous sommes perdus dans les bois ; nous entendons hurler les loups ; le vent d'automne souffle sur les ramures, la nuit est venue, et nous arrivons tout transis à l'auberge.

— Où il y a un grand feu ! — ajouta Janine avec enthousiasme.

Les grands yeux de la fillette, insatiables, dévorants, fourmillants, enveloppaient Pierre. Maigre, un paquet d'os, un visage fervent, tous ses sens avaient une acuité incomparable. Elle était exclusive, injuste, tendre et rageuse, faite pour les répulsions vives et les dévouements excessifs.

François fit une mine sarcastique. Il comprit pourquoi son père n'était même pas décoré. Ah ! le fils ne se perdrait pas dans des enfantillages ! Et un rêve passant à la cantonade, l'adolescent savoura sa renommée future, l'étonnement des professeurs, la jalousie d'un nommé Guestre, un voyage en automobile qu'il offrait à son humble admirateur, Guillaume Marginot. Mais la manche de Rose Blandine, la nouvelle femme de chambre, l'ayant effleuré, il se souvint avec amertume que Raoul Guestre avait une maîtresse. Et lui !... rien encore... à quinze ans !

— Je crois que j'achèterai l'armoire normande, — dit madame Valleray, — quoique Sarvagnes ne veuille pas descendre au-dessous de onze cents francs...

Valleray, qui savourait une tranche aux bords rissolés, conseilla avec onction :

— Suis ton penchant !

La fine face de Julienne, la bouche rouge où l'ironie combat-

tait la tendresse, les longs yeux feuille-morte, se tournèrent vers le visage aquilin mais caressant de Pierre :

— Pourquoi? — demanda-t-elle. — Si encore tu l'avais vue !... Mais tu ne veux pas. C'est pourtant une affaire importante.

— Et fichtre, qu'elle est importante ! Une armoire qui vivra jusqu'à la fin de nos temps ! Si j'étais allé la voir, elle m'eût paru ravissante, j'aurais mis fin à ton incertitude et à ton impatience. Tu le sais pourtant que mon intervention est pernicieuse ! Jusqu'à la dernière minute, il faut que tu puisses te dédire :

Marchandez-la sans cesse et la remarchandez !

Ah ! cher petit, comme cette armoire sera belle !

François songea que le bon truc serait d'attendre Blandine dans le petit corridor noir, qui mène à la salle de bains. Fallait-il agir militairement comme le conseillait Raoul Guestre, ou valait-il mieux poser un joli baiser dans la nuque, ainsi que le voulait Poichauvin ? D'après le premier, *elles* aiment à être chambardées. D'après l'autre, elles chavirent en sentant une bouche derrière leur oreille.

— Un des pieds d'arrière est piqué, — fit Julienne, après un silence.

— Diable ! — s'écria Pierre, qui regardait les yeux étincelants de Janine.

— Un rien !... Cela peut durer cinquante ans sans qu'on ait seulement à y toucher. Seulement, je voudrais...

Elle n'acheva pas, elle tomba dans une méditation.

Pierre se sentit mollement insoucieux. Il n'y avait plus d'avenir ; une volupté paisible dissimula les pièges et s'accrut encore lorsque parut le café.

« L'oasis ! » se dit-il, en saisissant un petit cigare.

Janine apporta le cendrier de cuivre, où l'on voyait un geindre attaquer le pétrin ; François se sauva dans le corridor, où il désespéra de son courage et souhaita que Blandine prît l'offensive.

— J'aime l'odeur du cigare, — chuchota la petite fille, et sa passion de vivre semblait s'accroître tandis qu'elle aspirait la fumée.

— Le dernier courrier n'a rien apporté, — remarqua Pierre, — nous sommes en paix avec l'univers.

Instinctivement, il toucha du bois. Mais tandis qu'il vidait sa tasse, on entendit retentir la sonnerie électrique et Rose Blandine introduisit une visiteuse.

C'était la sœur de Julienne, une femme brune, qui marchait avec fougue, en faisant bruire sa jupe, et dont les yeux vous regardaient d'une manière pathétique.

— Ma grande ! — s'exclama madame Valleray.

L'inquiétude se répandit comme la pluie d'orage. Irène Marival l'apportait naturellement avec elle, par la suggestion d'une âme à catastrophes, que les vicissitudes avaient rendue plus ombrageuse. Elle montrait un teint de la couleur du petit lait, pailleté de rides fines, qui s'effaçaient aux jours d'aise ; des traits longs, encore que le menton fût raccourci ; des lèvres arides et des yeux dévorants, dont le chagrin amortissait la beauté.

A force de la voir soucieuse, sans que ses pressentiments se réalisassent, on redoutait peu ses plaintes et on ne les écoutait guère. Cependant, Valleray prédisait qu'elle deviendrait fatalement un fardeau pour la famille :

— Nous sommes ruinés ! — cria-t-elle après avoir serré Julienne contre son cœur.

Pierre blêmit en déposant ce qui restait du petit cigare. Pour la première fois, les plaintes d'Irène cessaient d'être conditionnelles.

— Comment l'entendez-vous? — fit-il. — Marival a-t-il perdu de l'argent?

— Il a tout perdu ! — cria-t-elle, en tordant violemment ses mains.

Un flot de larmes ruissela sur les paupières flétries.

— En êtes-vous bien sûre? — insista-t-il, espérant encore qu'elle parlait par hyperbole.

— Il est engagé dans des spéculations effrayantes, — soupira-t-elle, — il faut vendre ou trouver trente mille francs !

L'imagination de Pierre refléta le désordre, les avanies et les pièges qui menacent la petite machine humaine. Un long frisson lui glaça l'échine :

— Trente mille francs ! — bégaya-t-il, — trente mille francs !

La révolte agita ses épaules. Ça ne le regardait pas. Il ne devait rien à Marival.

— La hausse, — reprenait Irène, — est certaine. S'il pouvait attendre quelques mois, il serait sauvé.

— Il suffit toujours d'attendre quelques mois ! — répliqua Pierre.

Il vit, dans un jour aveuglant, les défauts de Marival. C'était un de ces hommes auxquels on peut faire confiance tant qu'ils n'ont pas dépassé leurs limites, mais qui, s'ils les dépassent, subissent les plus alarmantes métamorphoses.

« Je laisserai faire les événements ! » se dit Pierre.

Mais il se sentait attiré, saisi, enlizé dans la circonstance et captif de son propre caractère. Le malheur d'Irène pénétrait dans ses veines comme un venin ; aucune discipline ne le mettrait à l'abri. Alors, avec un grand soupir, il se résigna aux misères qui allaient suivre et darda vers Janine un regard désespéré :

— Il est temps, — murmura Julienne, — que cette enfant prenne du repos.

Il acquiesça, il attira le petit corps maigre et mit un baiser sur la joue. Janine le lui rendit violemment et regarda Irène avec malveillance.

Après le départ de l'enfant, madame Marival reprit :

— Je voudrais, Pierre, que vous lui parliez. Son désespoir est effrayant...

Ces paroles choquèrent Valleray ; il répliqua avec irritation et rancune :

— Que lui dirais-je? Vous savez bien que nous sommes « incompatibles ». Jamais il ne m'écoute, jamais il ne me parle de ce qui l'intéresse. Notre conversation sera inutile et pénible.

— Il a tant d'estime pour vous !

— Une estime morte ! Je ne puis lui donner ni un conseil, ni une consolation.

Ses yeux rencontrèrent le regard pathétique d'Irène :

— Allons au fond de notre cœur. Ce n'est pas mes conseils qu'il désire : il les dédaigne. Ce n'est pas ma consolation : elle

lui est indifférente. Il veut mon aide. Que puis-je et que dois-je faire?

Le visage d'Irène était suppliant et impérieux, humble et obstiné :

— Vous voulez qu'on lui trouve les trente mille francs ! — murmura Pierre.

Ses pensées errèrent comme un troupeau dans la pluie. Il se sentait faible et abandonné ; d'inutiles bouffées de colère le secouaient par intermittences.

— Avez-vous vu votre frère? — reprit-il enfin. — Il est plus riche à lui seul que toute la famille.

— Vous seul avez de l'influence sur lui !

— Bon ! Je le verrai. Et que lui demanderai-je? Faut-il ou ne faut-il pas qu'on donne les trente mille francs? Si dur que soit le sacrifice, je ne refuserai pas de donner ma part. Hélas ! je crains que ce ne soit inutile, et pire, que ce ne soit nuisible. Cette aventure va mettre Marival aux prises avec ses pires défauts. L'équilibre que lui donnait le succès fera place à la fièvre et aux convulsions. Il voudra reconquérir ce qu'il a perdu et je suis persuadé qu'il est incapable de le faire.

— Il a de grands mérites ! — protesta ardemment Irène.

— Oui, il est intelligent, il est habile, il est actif. Mais il a besoin du succès ; dans l'adversité, je le vois frénétique et téméraire.

Agacé de ses propres paroles, Valleray se mordit la lèvre et se tut.

— J'irai le voir demain matin, — promit-il, après une pause.

Puis, songeant qu'il passerait une nuit d'autant plus mauvaise que l'incertitude serait plus grande :

— Ou plutôt, j'irai ce soir même.

Son cœur battait d'une manière qu'il jugeait ridicule et qui était insupportable ; son cerveau fournissait à foison les images de détresse. Il se voyait déjà ruiné, condamné aux tâches humiliantes, englué dans un professorat épuisant et aléatoire :

« Eh non ! Eh non ! s'exhortait-il. Ton intervention sera limitée ! »

Mais l'imagerie était la plus forte et Pierre, par surcroît,

avait ce mal de la prévoyance qui, à chaque alerte, nous fait entrevoir l'infini des catastrophes.

Il se leva pour mettre son pardessus. Julienne le suivit dans le couloir et l'étreignit en silence.

— N'exagère pas en noir ! — dit-elle.

Elle connaissait ses faiblesses aussi bien que lui-même ; elle ajouta :

— Surtout ne promets rien encore. Il faut que Marival sente que c'est difficile...

II

Quand Valleray arriva place Saint-Sulpice, dix heures sonnaient à la mairie. Un quartier de lune montait entre les tours, de longs nuages errants semblaient emporter les étoiles. L'historien considéra d'un œil chagrin les évêques de pierre, noyés dans la pénombre, et cette église pesante, dont mille images, se clichant dans sa mémoire, illustraient les chapitres de sa vie d'enfant ou de jeune homme.

— Cloches de Saint-Sulpice ! — murmura-t-il.

Il les aimait passionnément, non qu'il les jugeât plus harmonieuses que d'autres, mais elles avaient retenti aux heures émouvantes et rythmé les grands rêves. Il sonna d'une main lasse à la maison ancienne où vivaient les Marival, traversa un long vestibule et gravit l'escalier de porphyre.

Claude Marival le reçut dans un cabinet au plafond surhaussé, dont trois lampes électriques ne pouvaient vaincre toutes les ombres. La poignée de mains, méfiante, fut suivie d'un silence dur et fiévreux. Aucun motif de sympathie ou d'aversion n'existait entre les deux hommes, mais ce soir, ils étaient sur le sentier de la guerre. Marival prétendait arracher à Pierre une part de sa sécurité ; Pierre désirait se défendre :

— Irène vous a dit? — dit enfin Claude, d'une voix affligée.

— Elle m'a dit, oui... En somme, je ne sais rien.

Cette réponse découragea visiblement Claude ; il aurait voulu éviter un déblayage.

— Mon argent est engagé dans une spéculation de terrains et dans deux affaires de mines, — expliqua-t-il avec lassitude.

— Il m'est impossible de vendre... du moins brusquement... les loups n'attendent qu'un faux geste pour me dévorer. L'affaire, remarquez bien, et je le prouverai, est magnifique. Seulement, faute de deux échéances impayées, l'une sur les terrains, l'autre sur une mine, je tombe.

— Toute votre fortune est engagée?

— Toute ma fortune.

— Vous aviez perdu de l'argent auparavant?

La crainte et la colère firent vaciller le visage de Claude. Il détesta étrangement Valleray.

— C'est exact... — fit-il. — Des affaires qui, de l'avis des meilleurs experts, devaient donner des bénéfices, se sont terminées en perte, moins par la faute des événements que des individus.

Pierre leva légèrement les bras, comme un homme qui se résigne à ne pas aller au fond des choses :

— Êtes-vous sûr, — reprit-il avec une crispation des paupières, — que trente mille francs vous sauveront?

— Voulez-vous en être juge?

— Non. Je n'y comprendrais rien, ou pire, je comprendrais de travers. Il me faut beaucoup de temps pour saisir les affaires d'argent... Vos échéances sont-elles immédiates?

— La première, vingt mille francs, tombera dans quatre jours... l'autre quinze jours plus tard.

Pierre réfléchit d'un air accablé, les yeux fixés sur les trous d'ombre qui persistaient dans les encoignures. Il n'avait aucune confiance. Plein de révolte mélancolique, il subissait Marival avec détresse et stupeur. Des paroles de combat se pressaient entre ses tempes, qu'il n'était pas dans sa nature de prononcer et qu'il estimait vaines :

— Je ne suppose pas, — fit-il en prenant sa voix la plus dure, — que vous avez pensé à moi seul pour ces trente mille francs. Vous vous êtes déjà adressé à Claveraux?

— Non ! C'eût été dangereux. Claveraux m'aurait englué de bénévolence et de larmes... Je vous en demande pardon, Pierre, mais j'ai compté sur vous pour lui exposer l'affaire. C'est la seule chance que j'aie de ne pas le voir s'en tirer par des lamentations.

— Il a bon cœur.

— A prix réduit !

— Et comment lui exposerai-je l'affaire? Car enfin, je ne la connais pas.

— Aussi n'ai-je pas pensé que vous la lui exposeriez par le menu. C'est un effet moral que vous devez produire. Il vous redoute, il craint votre mépris. S'il sait que vous comptez sur son concours, nous aurons un maximum de chance.

Il serrait les maxillaires et regardait Pierre en face. L'historien, avec un soupir, sentit se refermer le piège : les affaires de Marival devenaient les siennes.

— Je parlerai au frère d'Irène, — acquiesça-t-il amèrement, les yeux fixés sur le visage roussi du beau-frère.

Marival montrait une tête à pans, soutenue par un cou de cheval. C'était un homme velu. Le poil lui foisonnait sur les doigts, le dos de la main et lui feutrait les oreilles. Avides et jaloux, ses yeux semblaient toujours en chasse. Il avait deux renflements au-dessus des tempes. Lorsqu'il parlait, des rides se déplaçaient verticalement. Ses mâchoires étaient agressives et le menton semblait inachevé. Au total, il donnait une impression d'énergie, une énergie d'attaque, exaspérée par la débâcle.

Plein d'une aversion désolée, Valleray songe :

« Comme ce malheureux deviendra encombrant ! Que de matins empoisonnés et de nuits perdues ! »

— Marival, — dit-il avec un soudain courage, — vous nous promettrez de ne plus faire d'affaires !

Marival se détourna pour cacher la haine qui lui ravageait la face :

— Il faut pourtant que je m'en tire ! — grommela-t-il d'une voix clapotante.

— Non ! Il faudra laisser agir Claveraux. Il est fin, habile et prudent.

— Et moi, — cria furieusement l'autre, — je suis maladroit et casse-cou.

— Vous avez du flair, de la compétence, de l'ingéniosité, tout ce qu'il faut pour faire fortune. Mais vos qualités et votre caractère, qui conviennent au succès, valent moins pour le malheur.

— Les malheureux ont toujours tort !

— Je suis aussi malheureux que vous, Marival. Je le suis

plus peut-être. Car je me sens responsable d'Irène et de ses enfants, sans avoir rien fait pour les mener à la ruine.

— La ruine !... — cria Claude avec indignation. — La ruine !...

Son grand corps tremblait de rage et d'une mystérieuse épouvante. L'idée que lui, Marival, pouvait être ruiné, faisait apparaître tous les cloaques du souterrain social. Comme il y a toujours un épisode dans l'imagination dramatique des hommes, il se voyait vêtu d'une houppelande jaune et d'un feutre gommé, pareils à la houppelande et au feutre d'un pique-assiette qui fréquentait chez son père.

Pierre se disait, consterné :

« Décidément, aucune parole ne va à son but ! Je ne puis qu'exaspérer les idées, les instincts et les impulsions de ce dangereux vaincu... »

Il se leva en silence, chercha son chapeau qu'il avait déposé dans la pénombre et promit :

— Je parlerai à Claveraux.

— Faites vite ! — dit l'autre en qui le péril prochain chassa les inquiétudes lointaines. — Il faut que tout soit décidé avant quarante-huit heures...

Il eut un geste large. Les projets déferlèrent, et la fortune, qu'il croyait engloutie l'instant d'auparavant, reparut comme un navire au détour des îles.

— Claveraux veille tard, — grommelait Pierre en descendant la rue Bonaparte.

Il s'arrêta devant Saint-Germain-des-Prés et regarda avec amour la silhouette ténébreuse. Les siècles flottaient autour, la brume de souvenirs que la bête humaine n'emporte pas seulement dans sa petite cage pensive, mais dont elle enveloppe la pierre des vieilles villes et l'eau des fleuves légendaires.

— Ah ! Saint-Germain-des-Prés !... — balbutia Valleray, — ces histoires d'argent sont si tristes et si peu faites pour un historien !

Il tourna autour de l'église et entra dans la rue Furstenberg. Une croisée luisait au troisième étage de la maison devant laquelle il s'était arrêté :

— Il doit jongler avec des chiffres. Je vais être le visiteur

funeste, qui rompt le rêve et gâte la veillée !... Et qu'y faire? Il le faut.

Il sonna. Le vieux corridor fleurait le remugle et le chat mouillé. Le visiteur, tâtant la muraille, atteignit une rampe ; elle vacillait. Il gravit mélancoliquement l'escalier, en songeant aux créatures endormies qui mijotaient à tous les étages.

Au troisième, la sonnette de Claveraux rendit un son de clarine :

— Qui est là? — fit une voix de basse-taille, très pure, impressionnante.

— Moi, Valleray.

Deux serrures gémirent, chacune fermée à double tour, une chaîne cliqueta. Le grand visage de Claveraux, environné d'une barbe de pilote, se détacha dans une lueur cuivreuse :

— Bonsoir, cher ami. Comme je serais heureux de vous voir... si hélas ! à cette heure, il ne fallait craindre...

— De mauvaises nouvelles ! — fit Pierre. — Et oui, j'apporte de mauvaises nouvelles.

Le visage de Claveraux se décomposa ; il eut les yeux triangulaires et la bouche plaintive :

— Ma sœur? — exclama-t-il.

— Non, Julienne n'a rien. C'est Marival.

— Il est malade?

— Il a besoin de trente mille francs !

Claveraux cessa de regarder Pierre. Ses yeux se tournèrent vers les coins, puis vers sa table où gisaient des paperasses que, avant d'aller ouvrir la porte, il avait recouvertes d'un buvard : car il était mystérieux.

— Trente mille francs? Pourquoi trente mille francs?

Sa main tremblotait, sa face semblait s'être fermée comme une malle.

— Il vous l'expliquera. Il vous dira que s'il n'a pas trente mille francs pour faire face à deux échéances très prochaines, il s'effondre.

— Et s'il peut y faire face?

Claveraux devint de plus en plus vague, nébuleux, énigmatique.

— S'il peut y faire face, il paraît qu'il se tirera d'affaire. *Votre* sœur Irène et *vos* neveux ne seront pas ruinés !

Il y avait de la dureté dans le ton de Pierre, et Claveraux ne l'ignora point.

— Qu'y pouvons-nous? — dit-il d'une voix suppliante. — Le malheur ira jusqu'au bout. Le mal de Claude est sans remède. C'est un cancer moral. Pauvre sœur ! Je l'aime plus que moi-même !

— Il faut l'aimer plus que votre argent.

Claveraux tressauta et fit un geste de détresse :

— Vous aussi, vous me croyez riche?

— Je ne le crois pas, — répondit Pierre, — j'en suis sûr.

— Quelle chose extraordinaire que la formation des légendes ! — bégaya l'autre en agitant ses mains pâles. — Pourquoi serais-je riche, et pourquoi me condamnerais-je à une vie presque misérable?... J'aime la beauté et la douceur du luxe... Je donnerais mon sang pour les miens.

— Ce n'est pas votre sang qu'on demande, Claveraux. Je sais très bien que vous le donneriez pour vos sœurs, et presque pour moi : vous êtes tendre et courageux ! Mais il faut faire un plus rude effort ; il faut vaincre ce dont vous souffrez et dont vous avez si amèrement honte et m'aider dans l'œuvre inévitable. Si vous ne le faisiez pas, jamais vous ne vous le pardonneriez ; vous n'oseriez plus me regarder en face.

Les yeux de Claveraux se remplirent de larmes.

— Je vous assure, mes ressources ne sont pas considérables, et elles sont pour la plus grande partie engagées. Alors... je ferai... tout ce que je pourrai.

— Il faut que vous puissiez faire autant que moi.

— Eh bien ! — fit Claveraux dans un effort terrible et en hoquetant, — eh bien ! quoi qu'il m'en coûte... oui... je le ferai.

Il était livide, hagard, baigné de sueur. Pierre lui tendit la main.

Claveraux la saisit convulsivement. Pendant une minute, sa souffrance fut affreuse, puis, de se sentir engagé (il tenait toujours parole) il lui vint une sorte de quiétude :

— J'examinerai les affaires de Marival, — dit-il, — il y a peut-être moyen de le sauver. Cet homme n'est pas malhabile. Je serais étonné que ses spéculations fussent mauvaises en elles-mêmes... Le défaut de son jeu doit être une position trop chargée.

— S'il y a moyen de le dégager, vous le dégagerez, — affirma Pierre.

Une douceur singulière et presque tendre unissait maintenant les deux hommes. Valleray avait de l'inclination pour Claveraux ; mais cette inclination était restrictive, pleine d'hiatus, méfiante, en quelque sorte crépusculaire. Il n'existait pas d'homme dont Claveraux souhaitât l'estime autant que celle de l'historien, et il sentait amèrement qu'il n'aurait jamais que des lambeaux de cette estime.

— Ce sera difficile ! — reprit Claveraux après un silence... — Le malheureux va s'acharner. Sa vanité est terrifiante.

— Vous saurez la contourner et parfois vous appuyer sur elle... Elle est comme le vent : il importe de ne pas l'attaquer en face mais de louvoyer. Et merci, Claveraux ! Vous avez été généreux : je ne l'oublierai point.

Dans le grand collier de barbe, Claveraux montrait un bizarre visage d'enfant, bouleversé et pathétique :

— Ah ! Pierre, — murmura-t-il, — je voudrais...

Il s'arrêta, désemparé, saisi de craintes mystérieuses et regardant tout autour de lui, comme un homme caché qui redoute d'avoir décelé sa présence.

« C'est pourtant une excellente créature ! songeait Valleray en se retirant. Son vice en devient plus terrible : il n'en tire pas même de joie. »

III

Le lendemain, Pierre descendit au Luxembourg, sous un ciel d'ardoise et d'argent — lac d'ardoise et gouffres d'argent. Dans un puits de nacre, une coquille luisante était le soleil. C'était là-haut, en somme, un océan d'eau plus légère que notre eau, mais un océan très profond, aussi profond peut-être que l'Atlantique. Il reposait sur l'espace, sur un lit mobile et impondérable, qu'il ne transperçait pas plus que les océans terrestres ne percent leur lit minéral.

En passant devant Verlaine, Pierre scanda :

— Pauvre homme !

Ce poète camus lui inspirait une admiration apitoyée et pleine d'indulgence. Il l'avait rencontré aux terrasses des cafés, le cou dans son écharpe de laine, proférant des paroles chaotiques, subtiles ou dégradantes. Ce fut une image formidable de la misère humaine. « Quel emblème ! rêva-t-il. Comment un misérable débris social, cette loque perdue dans le ruisseau, a-t-elle recélé un tel parfum ! »

Mais il abandonna Verlaine et l'humble Vicaire, à qui la mousse faisait une chevelure verte. Sa fièvre enfiévrait l'ambiance ; Claude Marival empoisonna le présent et l'avenir. Tourmenté par cette faculté à qui un philosophe attribue la création du non-moi, Pierre se voyait réduit à la gêne et contraint d'abandonner le beau travail pour les articles mesquins ou les leçons épuisantes. Tous les appels à la sagesse se perdaient dans une clameur de naufrage :

— J'osais me plaindre ! — murmura-t-il tandis que deux ramiers s'élevaient avec un bruit de jupes.

Quelquefois, il se livrait à des calculs interrompus ou rêvait de placements d'argent qui accroîtraient ses ressources. Mais les chiffres se formaient mal et ne tardaient pas à se confondre. Alors, l'inquiétude prenant ses formes lancinantes, il voyait Marival dans des abîmes de spéculation et perdant des centaines de mille francs. Une volonté obscure mais impérieuse forçait Pierre à payer ces dettes. Il était ruiné ; il courait le cachet et collaborait à de besogneux dictionnaires ; son œuvre se perdait dans la nuit ; une vieillesse infamante le rendait comparable au Verlaine des taudis et des hôpitaux. L'idée de Julienne vêtue de robes de deuil rougeâtres, réduite à des meubles miteux et à des nourritures brutales, lui donnait des palpitations.

— Ce n'est pas tant la douleur que l'inquiétude qui est le mal des civilisations, — murmura-t-il, plein de colère contre lui-même. — Car enfin ! rien n'est effectivement changé dans ma vie... Je souffre l'avenir, et je me précipite dans cet avenir comme un voyageur saisi de vertige se jette dans l'abîme !

Ces paroles ne le ramenaient pas au rivage. Il flottait sur l'océan des vicissitudes. Son cœur passait des battements lourds aux glas sinistres.

A son inquiétude s'ajoutait l'ennui de voir partir sa filleule

Janine, dont le père revenait dans peu de jours. Pierre s'affligeait à la pensée qu'il ne verrait plus accourir le petit paquet de nerfs et n'entendrait plus la voix haletante.

Il y avait sept semaines qu'elle était chez Valleray et il la chérissait chaque jour davantage. Elle était la fille d'une cousine de Pierre, Gabrielle Vivian, qu'il avait aimée jadis. C'était au temps où Gabrielle commençait à s'épanouir. Il y eut une semaine, sur les rivages divins de l'adolescence, où cet amour fut réciproque. Ils ne respirèrent qu'un instant la rose mystérieuse. A peine si, devant les crépuscules de cuivre, les grands cheveux de Gabrielle s'abaissèrent sur l'épaule du jeune homme. Le mot terrible, qui dévoile et cimente, ne fut pas prononcé. Un événement simple les sépara longtemps et, quand ils se revirent, Philippe Vivian avait paru, qui devait tout emporter. Par son incertitude même, l'épisode jetait une lueur enchantée sur leur affection et parfaisait leurs souvenirs d'enfance. Pierre gardait une rancune voilée contre Philippe, de tous les hommes qu'il connaissait le plus propre à plaire aux femmes.

Gabrielle tint à ce que Valleray fût le parrain de Janine. Et il avait vite conçu pour la fillette une prédilection d'autant plus singulière que, par les yeux, par les gestes, par vingt traits de caractère, elle ressemblait à Philippe. Mais elle était tendre de cœur tandis que Philippe était dur.

Depuis deux ans, Gabrielle était malade. On avait cru longtemps à des rhumes opiniâtres... Le mal se mit à croître sinistrement. Les nuits de Gabrielle devinrent terrifiantes. Philippe s'était décidé à la conduire en Égypte, et on avait confié Janine à Pierre.

La petite fille apportait un élément de bonheur que la plupart des hommes ne connaissent jamais, car il y faut des circonstances presque irréalisables. L'accord qui existait entre Janine et Pierre différait de tout autre accord. Par certaines faces, leurs natures auraient dû se contrarier et se déplaire. L'extrême vivacité de l'enfant, son ardeur à prendre parti, son injustice, choquaient l'indulgence de Valleray, sa justice timorée et un peu tortueuse. Un obscur triage ordonnait ces contrastes, au point que d'avoir Janine auprès de lui, pendant

qu'il remuait la poudre des livres et des documents, c'était l'idéal de l'intimité. Le regard vivace suivait les gestes de l'homme, avec impatience et ravissement ; la petite caboche avait un sens passionné des papiers où traîne un reflet des humanités mortes. Quand il relevait la tête, il trouvait un visage fervent, dont la vue lui donnait une sensation analogue à celle des premières bouffées d'air, le matin, à la campagne. Il lui parlait comme à une grande personne qui aurait des « trous ». Elle absorbait les anecdotes sans que les énigmes la gênassent. Au rebours, peut-être. Pasteur a pu dire qu'un homme uniquement pourvu d'idées claires ne saurait avoir du génie : de même, s'il ne renferme une part de vague, un récit manque d'envergure. Les enfants le savent, qui se passionnent pour des livres qu'ils comprennent à moitié

De quelle façon, secouant la poudre des paperasses, Pierre rend son âme mûre accessible à cette âme neuve, lui-même l'ignore, mais Janine, malgré tant de restrictions et de raccourcis, finit par en savoir long sur la nature vraie de cet adulte : l'intelligence n'est qu'une buée sur la réalité des êtres.

Combien son propre fils est plus loin de son esprit que cette petite ! François s'ennuie aux travaux, aux idées et aux sentiments du père. Ainsi il manque à Valleray une douceur qui manque le plus souvent aux hommes, par leur faute comme par celle des circonstances : tous la voudraient pour eux et sont incapables de la donner aux autres. Mais avec Janine, Valleray connaît une petite renaissance. Le goût profond qu'il a de l'humanité et de son avenir en prend plus de force. De mauvaises habitudes mentales se détachent comme des herbes parasites ; la haine du temporaire, qui est le poison de sa pensée, s'atténue au point de disparaître ; il lui semble approcher de cet éternel présent que Spinoza considérait comme une réalité suprême...

Et déjà, Janine va partir ! Vivian, rappelé par des affaires qui ne souffrent plus de délai, revient d'Égypte, où Gabrielle achève sa cure.

— J'aurais voulu l'avoir quelques temps encore ! — soupira-t-il.

L'après-midi, il devait la conduire chez le cousin James, qui avait *droit* à la fillette deux fois par semaine. Il sentit son

âme infiniment lourde lorsque l'heure fut venue ; et sa détresse croissait au long de la route...

*
* *

Lorsque Pierre eut quitté Janine, il fut saisi d'un ennui intolérable et d'une envie de voir son ami Guillaume Guyverre. Guyverre habitait, près de Saint-Germain-des-Prés, un appartement vaste et sonore. Il travaillait dans une salle presque vide, aux vitres teintées d'ambre, aux tentures et aux tapis orangés. Ainsi obtenait-il la lumière qu'il jugeait normale et que, d'ailleurs, il préférait.

Guyverre était entré dans la vie par les portes d'ivoire. Les misères que font présager une sensibilité aiguë se compensaient par cette ivresse particulière donnée aux êtres qui s'exaltent pour l'avenir des hommes et se passionnent pour la beauté morale. A toutes les joies, il préférait celles qui ont pour principe les ferveurs collectives. Il appartenait à la race surprenante qui s'agite pour créer des morales, des croyances et des enthousiasmes nouveaux. Dangereuse et salutaire, variable et indestructible, cette race est condamnée aux illusions nées du choc des foules ou des abus du langage. Son énergie persuasive reste un mystère. Elle comporte une variété de héros qui mènent directement la multitude, comme Mahomet, la soulèvent par délégation, comme Jean-Jacques Rousseau, ou agissent par la voie philosophique, ainsi qu'Auguste Comte ou Nietzsche.

Guyverre avait reçu les dons de la persuasion. Depuis son enfance il connaissait l'inquiétude des conflits moraux, et il exerçait sur les âmes une action excitante mais plus encore consolatrice, qui faisait découvrir dans la souffrance même des motifs d'exaltation et de douceur.

Toutefois, son influence directe demeurait restreinte : l'arsenal de Guyverre était le papier et l'écritoire. Comme Rousseau et Comte, il n'avait pas été construit pour séduire les femmes. Sa forme était massive, son visage confus, ses mouvements mal assortis, et l'amour le desservait en lui communiquant un surcroît de gaucherie, en même temps qu'une humilité dérisoire.

Pierre l'aimait depuis vingt ans et trouvait parfois auprès de lui la griserie mentale qui nous sort de nos déserts.

Vêtu d'un ulster couleur soufre, Guyverre se promenait dans sa salle.

— C'est mon agora ! — faisait-il...

Il n'y avait qu'une longue table, dans l'encoignure sud. Trois portes ouvertes laissaient entrevoir une bibliothèque, un salon et l'antichambre.

— Tes pensées ressemblent peu à la nature des anciens, — dit Pierre, — elles n'ont pas horreur du vide.

— Elles bourrent l'étendue, — répliqua Guillaume, — les meubles les embarrassent et les font trébucher.

Ils se regardaient, avec cette quiétude des amis qui ne furent point rivaux et s'épargnèrent les récriminations qui vivifient les torts ou les engendrent.

La maison vibrait aux bonds des autobus et vacillait lorsque les rames du métropolitain passaient dans leurs souterrains :

— Le tremblement de terre domestique ! — dit Guillaume. — Je ne crois pas que ces murs, déjà vieux, puissent résister plus d'un quart de siècle.

Cette idée semblait lui plaire. Il souriait :

— C'est un emblème des temps nouveaux. Jadis les minéraux vivaient avec lenteur ; l'homme les troublait peu et en usait avec économie. On mettait cinq cents ans à bâtir une cathédrale. Un château-fort durait des siècles. Ninive, Babylone et Thèbes se sont perpétuées jusque dans les entrailles du sol. Dolmens et cromlechs persistent dans les plaines millénaires. A présent le minéral subit notre fièvre. Quel drame que celui du fer, du cuivre, des calcaires et des granits ! Les hauts fourneaux, les usines et les chantiers sont les champs où s'ensemence et grandit la vie minérale. La pierre et le métal se plient à des évolutions plus rapides que jadis l'arbre dans la forêt ! Le règne de l'homme, cher ami, a une signification effrayante. Une faune surgit des profondeurs où la matière-énergie gisait informe, et remplace l'antique Animal. Je regarde avec une crainte sacrée ces machines qui ne cessent de naître et de mourir autour de nous, menues comme des moustiques ou plus vastes que le léviathan. Une vie d'homme

ne suffirait pas à les décrire. Aucun travail qu'elles n'exécutent, aucune fonction des sens qu'elles ne remplacent, aucune combinaison qu'elles ne réalisent ; elles pénètrent l'atome et creusent la montagne ; elles galopent sur la chaussée des villes et planent dans les nuages !... Ah ! ce fut une voix prophétique, mais non comme on le crut, qui annonçait la mort du grand dieu Pan ! La Terre achève de mourir : j'entends la vieille surface mystérieuse qui dressait devant l'homme une énigme si passionnante et si redoutable. Tout ce qui a vécu *à côté* de nous, pendant les myriades de siècles, est asservi aux lois et aux caprices de notre vouloir. Seuls les microbes et les météores nous tiennent tête !

A la voix de son ami, Pierre retrouvait un peu de cette chaleur sacrée qui, jadis, donnait une solennité si douce aux crépuscules du Luxembourg, aux soirs où le jardin semblait plongé dans les astres. Alors, tous les possibles emplissaient l'étendue.

— Oui, — grommela-t-il, — les grandes émotions sociales jaillissent du travail. La loi se forme dans la nue orageuse. Demain naîtront des individus collectifs dont nos ancêtres n'eurent aucune prescience. L'homme sera capable d'œuvres si soudaines et si cohérentes que ce sera, en vérité, comme si de prodigieux surorganismes étaient sortis de la caverne. Et de tels êtres ne pourront agir avec nos morales surannées... Ah ! je sens la poésie tragique du monde de l'homme, mais je ne puis me consoler de ce que l'autre monde doive disparaître... Comme la terre est devenue petite, Guillaume !

Parce qu'il projetait son âme dans l'avenir. Guillaume concevait mal ces regrets.

— L'homme a besoin de la terre, — répliqua-t-il. — Qu'y ferait-il de l'éléphant, du lion ou de l'alligator?... Le milieu les condamne. Chacun de leurs pauvres gestes n'est qu'une caricature du grand passé où leurs ancêtres furent redoutables... Ils ne persisteraient que pour être bafoués. Leur survie serait plus triste que leur mort.

— Prends garde que la grandeur de l'homme tient autant à la conservation qu'au renouvellement ! Sans le trésor des vieilles choses et des vieilles légendes, nous ne serions que des bêtes perdues dans la pénombre. Nous détruisons trop depuis

trois cents ans. Nous nous séparons trop de la nature... Elle aura sa revanche.

C'était un sujet sur lequel ils ne pouvaient s'entendre. Guyverre l'abandonna.

— Il m'est arrivé une grande chance ! — dit-il. — Et je te la dois !

— Tu me la dois?

— Oui, cet adolescent... ce Maurice Arlagnes que tu m'as recommandé. Je lui donne quelque travail. Il est très intelligent et d'une conscience incroyable. Il me rend des services réels... et surtout, c'est la plus charmante nature, — sous une carapace presque anglaise. Il a fallu aller à la découverte... C'est comme si je retrouvais notre jeunesse...

Guillaume trottait le long des murailles avec ce sourire qu'il n'avait que pour les intimes :

— Je m'attache, comme on s'attacherait à son propre enfant... Je vais le voir chez lui... Sa mère aussi a une âme délicieuse, d'une naïveté que rien ne corrigera... avec une confiance prodigieuse dans la justice finale des choses. Ah ! la vie a été féroce pour eux !

— Épouvantable, oui ; Barzel me l'a dit.

— Toutes les douches de la richesse et de la misère... et quelle misère ! La douceur est qu'on peut les rendre heureux... ils ont le don du bonheur !

— C'est bien un don, — soupira Pierre, — et le plus rare... Tu l'as, toi !

Une tristesse passa sur le visage de Guyverre. Elle s'effaça. Il reparla de Maurice Arlagnes ; sa face respirait la ferveur : tout son être projetait quelque chose d'ardent, de fraternel et de mystique. Et ce spectacle plaisait à Pierre, il sentait s'évaporer son inquiétude...

Cependant, la même amertume que naguère parut sur le visage de Guillaume. Un long moment, il demeura pensif, les épaules tombantes :

« Il songe à Jacqueline ! » se disait Pierre.

C'était la femme de Guyverre. Elle « pourrissait » sa vie. Une incompatibilité effarante les séparait et que rien ne pourrait combler : comment le délivrer?

Dans le silence qui suivit, les deux hommes évitaient de se regarder. A la fin, Guillaume murmura :

— C'est le jour de Jacqueline. Elle se plaint de ne pas te voir.

Il y avait une sorte de supplication dans la voix du mari : il croyait que Pierre avait une influence salutaire sur Jacqueline.

IV

Valleray trouva madame Guyverre en compagnie de madame Claudie Borigues, de six autres dames et d'un petit homme orangé, qui parlait par saccades et laissait ensuite retomber sa tête avec accablement.

Jacqueline étincelait dans un corsage nué comme la gorge des ramiers : elle tourna ses yeux fervents vers Pierre.

— Ah ! — fit-elle. — Tout de même !

Les nuances mouvantes de la perle passaient sur ses joues. Il s'assit près d'elle et respira ses parfums. Le mirage passa, ce grand mystère des origines et de la fin des êtres qui se mêle au rêve de la femme. Ce n'est pas qu'il désirât Jacqueline — elle se perdait dans l'inaccessible — mais elle était comme la nue d'avril qui évoque tous les voyages.

— Et tenez, — reprit-elle, — vous allez nous tirer d'embarras... Monsieur Salivou soutient que les nègres sont meilleurs musiciens que les blancs.

— Cela ne fait pas de doute ! — cria le petit homme orangé. — Tout nègre est musicien, un blanc l'est sur trois, à peine un jaune sur dix. On le voit bien aux États-Unis où la seule musique originale est inspirée par les nègres...

— Pourquoi Beethoven et Mozart sont-ils des blancs? — demanda Claudie Borigues.

Elle tournait vers Salivou un beau visage jaloux, où la bouche brillait comme la fleur rouge du balisier.

— Pourquoi Phidias n'était-il pas un Gaulois, un Cimbre ou un Scythe? — demanda railleusement le petit homme. — Il y a un temps pour chaque chose même pour une civilisation. Le nègre aura son jour. Pour l'heure, il lui suffit de créer la musique du nouveau monde et d'être le roi de la boxe.

Madame Borigues se mit à rire, en ayant soin de découvrir ses dents, qui étaient en forme de petits coquillages.

— Qu'en pensez-vous? — demanda Jacqueline, en regardant Pierre avec langueur.

— Rien. Mais on ne vient pas de découvrir les nègres. Ils furent mêlés aux civilisations antiques et mahométanes. Leur œuvre est nulle.

— Ils nous vaincront, — affirma Salivou avec jubilation, — ils nous feront knock-out, comme leur Jack a fait de Jeffries.

— Ce sera laid ! — fit madame Borigues.

Monsieur Salivou se leva et sortit avec un vague mouvement de matchiche. Des dames s'évadèrent une à une. Pierre demeura seul avec Jacqueline et Claudie. Madame Borigues répandait de l'ombre. Ni sa chevelure couleur de suie ni sa peau ne donnaient de reflets ; ses yeux semblaient faits de ténèbres denses ; du mystère apparaissait dans ses gestes, et une avidité tragique sur son visage. On devinait une extrême incapacité d'être heureuse, en même temps qu'une vive sensualité, dans le demi-sourire qui, par intervalles, plissait sa bouche écarlate. Naturellement jalouse, surtout de Jacqueline, elle passait pour vertueuse...

A côté de cette femme sombre, la clarté de Jacqueline devenait saisissante.

Tous trois parlaient à voix basse, et simplement pour parler, car c'était un de ces moments où le moi se tasse, en proie aux vœux clandestins. Jacqueline avait une envie subite, et sans raison, d'être seule avec Pierre. Elle savait que c'était une envie vaine, mais elle y tenait. Il y avait entre elle et Valleray quelque chose d'agaçant et de mystérieux. Madame Borigues, sentant que Jacqueline attendait son départ, résistait confusément. Ce fut Pierre qui se leva :

— Ah ! vous allez encore fuir ! — s'exclama Jacqueline. — J'avais un conseil à vous demander...

Claudie Borigues fit mine de se lever à son tour :

— Ce n'est rien de secret, — fit Jacqueline, — avec un petit rire nerveux.

Tous trois ressentaient une de ces agitations futiles et furtives, qui n'ont presque jamais de suite, mais où s'esquissent

les possibles. Quelque combativité animait Claudie Borigues et Jacqueline.

L'entrée d'une dame obèse changea l'état des âmes :

— Revenez me voir, — fit Jacqueline, en tendant la main à Pierre, — j'ai vraiment un conseil à vous demander.

Il sortit ; il se sentit par tout le corps une grande langueur. Le trottoir était humide ; un nuage gris sillait vers l'orient, le soleil tendre séchait l'ondée. Il y avait dans l'air toutes sortes de nuances charmantes et la peau des femmes semblait éclaircie.

Pierre aperçut en lui-même une métamorphose. Des désirs impérieux remplaçaient ses vœux mélancoliques ; Jacqueline et Claudie Borigues se profilaient dans l'étendue :

— Je ne veux pas vieillir encore !

La menace de Marival, après avoir créé de l'épouvante, créait de l'excitation. Sans cette menace, il demeurait enlizé dans ses rêveries inertes et ses amertumes croupies. A présent, une sève neuve emplissait ses veines. Il voulait vivre l'orage et subir l'ouragan :

« En es-tu bien sûr? » se demanda-t-il.

Non, il n'en était pas sûr. Il connaissait ses fluctuations. Mais entre l'acuité de son trouble et les troubles d'hier, il y avait une différence d'espèce. L'homme qui palpitait dans le soleil d'après pluie ne ressemblait pas à l'homme qui souffrait la peur de la vieillesse, ni à celui qui, hier soir, s'arrêtait douloureusement devant les tours de Saint-Sulpice. Pour retrouver une agitation comparable, il fallait remonter à sept années...

Alors, comme aujourd'hui, il avait perçu une de ces mues qui étaient parmi les caractéristiques de son être. Sans doute étaient-elles préparées, mais sans qu'il en eût conscience : un seul événement les déclenchait. Les grandes circonstances de sa vie avaient un aspect heurté, brusque, discontinu, plus étrange chez cet homme doué d'un sens fin de la durée.

Il y avait sept ans... La mer soupirante... la falaise noire... et les phares qui clignotaient au fond de la même étendue que l'étoile Vesper. Un soir, ils montèrent, à quinze, dans une barque de pêcheur, et doublèrent la côte escarpée. Sur les vagues longues, tous étaient jeunes, riches de vie et pourvus

des beaux rêves qui conduisent la créature périssable. Une rivière d'argent s'en allait vers la lune ; debout à la proue, un d'eux clamait dans la brise salée :

> Déjà de hauts vaisseaux apparaissent qui font
> Palpiter sur ses eaux des gonflements de voiles,
> Chaque nuit sa splendeur réfléchit plus d'étoiles... [1]

Et la barque se retourna comme une coquille. C'est à peine si l'on entendit une clameur ; déjà l'eau, mère de vie, commençait à détruire ; Pierre roulait dans la mort. Quand il s'éleva sur l'écume, il aperçut la falaise. Il nageait mal et lourdement ; ses vêtements aidaient à le perdre ; il fut une petite chose frissonnante que les hasards obscurs poussaient dans les granits, à l'entrée de l'échancrure... Neuf de ses compagnons avaient péri.

Cette aventure lui paraissait, aujourd'hui encore, la cause de son amour pour madame Coraines. La veille, il admirait cette femme longue et frileuse, comme si elle eût vécu parmi les phares et les écumes. Soudain, il fut proche ; les choses qui étaient difficiles devinrent faciles... Julienne voyageait avec Irène Marival et ne devait pas revenir avant trois semaines. Elle avait cessé d'être une amoureuse. Elle l'avait été, pour n'y jamais revenir, pendant les fiançailles et la première année du mariage. Elle aimait Pierre d'une affection égale, profonde, immortelle, sans ressauts. Elle pardonnerait, pourvu qu'il lui gardât son cœur de compagnon, sa tendresse spécifique. Elle disait parfois :

— S'il t'arrive d'être faible, sois discret ; que je n'en sache rien !

Longtemps, il avait cru que c'était de ces mots qui s'abolissent devant la réalité. Sûr enfin que c'était vrai, il succomba à un amour timoré pour Thérèse Coraines.

Heureuse et dévorée de scrupules, Thérèse tremblait, le soir, en écoutant Valleray devant l'Atlantique, où chaque astre formait un ruisseau. Son corps frileux recélait des voluptés qu'elle sentait en elle comme des crimes. Sur la place obscure, au fond du jardin d'hôtel, grand et plein de brous-

1. Albert Samain.

saille, dans le bois de Saint-Jacques-les-Loups, leurs étreintes avaient une ferveur douloureuse dont il se souvenait en tremblant...

« J'étais plus jeune ! songea-t-il. Et Thérèse était là... Aujourd'hui, personne... »

Jacqueline et madame Borigues flottèrent dans un rais du soleil d'après pluie. Il serait mort plutôt, croyait-il, que de flirter seulement avec Jacqueline. Madame Borigues était bien loin. L'amour apparaissait comme ces pépites qui se donnent moins à l'effort qu'à la chance. Pourquoi serait-il aimé encore? Il l'avait été ; c'était déjà trop de bonheur. Maintenant, prêt à entrer dans le couloir sinistre, ne vaudrait-il pas mieux se donner à la vie morale?

Un peu d'enthousiasme souleva Pierre. Il avait reçu quelques-uns des dons qui rendent l'homme apte à l'exaltation collective, au dévouement et même au sacrifice. Pourquoi, comme Guillaume, ne se passionnait-il pas pour le bonheur et la grandeur des foules? Un mysticisme généreux demeurait au tréfonds de son être.

Il croyait, en somme, que les morales sont des réalités supérieures, source des plus beaux actes, indispensables aux métamorphoses et à la Création humaines.

Seulement, hélas ! ces hautes réalités prennent inévitablement la fiction pour véhicule. Et Pierre détestait le mélange de la fiction et de l'acte. Que faire, sinon rassembler ses paperasses et honnêtement en tirer le suc historique? Si là même les fables tendent leurs pièges, du moins lutte-t-il pour réduire leur part et pour gagner quelques promontoires à la réalité...

— Hasard, chaos ou mystérieuse harmonie, — murmura Pierre en regardant une jeune créature qui s'avançait dans sa grâce et laissait un sillage de foin coupé, — que je voudrais connaître ma voie ! Il me serait doux de remplir de grands devoirs dussé-je me plier à quelque dogmatisme, et toutefois, je voudrais ne pas vieillir sans avoir communié une fois encore avec le monde intense et charmant de la femme !

V

Hugues Claveraux s'était glissé furtivement derrière la femme de chambre ; il parut dans la salle d'études sans qu'Irène l'eût entendu. Elle se tenait d'un air tragique devant le jeune René et la petite Mauricette qui revenaient du lycée. René était sombre comme elle, avec des sourcils d'homme, tracés au fusain, et des yeux de bandit barbaresque. Mauricette montrait une face roussie, où luisaient des prunelles de guenon, vives et courantes.

— Ma chère Irène ! — balbutia Claveraux.

Elle tourna vers lui son visage rougi par les larmes :

— Hugues !

Elle l'aimait avec contrainte. L'argent était entre eux, qui creuse des fossés ou dresse des haies :

— Pauvre petite ! — murmura-t-il.

Ses yeux se mouillèrent. Alors, sentant revenir l'enfance et la jeunesse (il avait été si tendre et si complaisant !) elle s'avança, elle cacha son visage sur l'épaule de Hugues avec un sanglot. Lui aussi sanglotait. Son grand visage de chef scandinave frissonnait d'émotions infinies :

— Courage ! — répétait-il... — Courage... Courage...

Il tapotait les omoplates de cette jeune femme tragique :

— Tout s'arrangera !

Elle releva la tête pour l'épier. Il était indéchiffrable, à cause même de sa terrible sensibilité : autant que les autres, il ignorait ce qui se tramait au fond de son âme. Un instinct invincible veillait derrière les pires attendrissements.

« Que va-t-il faire? » se demandait Irène.

Car Pierre, selon sa promesse, n'avait pas révélé l'engagement de Claveraux. Après avoir embrassé la mère, il embrassa les deux enfants : le jeune René pleurait ; on voyait trembloter ses sourcils d'homme. Il avait déjà le sens des catastrophes, il en connaissait les sursauts pathétiques. Sa santé n'en souffrait point : ainsi qu'Irène, il était construit pour ces agitations et il semblait que, par intervalles, elles lui fussent salutaires. Mauricette ne ressentait que du malaise et de la curiosité.

— Que deviendront-ils? — sanglota madame Marival.

— On ne le abandonnera point ! — répondit Claveraux avec chaleur. Puis il demanda :

— Claude est sorti?

Il n'était pas venu à la première heure, retenu par l'espérance obscure que Marival aurait peut-être trouvé ailleurs les fonds utiles :

— Il vient de rentrer, — répondit Irène. — Oh ! Hugues, aie pitié de nous... Nous nous aimions tant... tu étais si bon !...

Il s'essuyait les yeux ; il imaginait des héritages, des gros lots, des miracles :

— Je ferai mon possible ! Moi aussi, hélas ! J'ai mes peines... Toute vie est difficile...

Un peu d'irritation crispe ses lèvres : Irène le dépouillerait sans merci, non seulement pour elle et pour les petits, mais pour Claude. Puis, une sorte de peur le saisit, la peur des avares qui multiplie sinistrement les présages.

— Nous allons tâcher de le tirer d'affaire, Pierre et moi, — reprend-il, avec une bonhomie sèche, — seulement, jusqu'où est-il enlizé? Et comment le retenir? Car il n'y a pas seulement les événements...

Il s'arrête à cause du jeune René qui lève vers lui ses yeux barbaresques :

— Tu peux nous sauver... tu n'as qu'à le vouloir !

Ces paroles mécontentèrent Claveraux : il repoussa du geste, avec réprobation, l'idée de sa puissance :

— Comment peux-tu parler ainsi ! Je ne suis qu'une pauvre créature qui ne raconte pas ses misères. Si on savait !

Son geste implique des malheurs mystérieux et toutes les menaces du destin. Encore qu'elle soit peu perspicace, Irène conçoit qu'il ne faut pas avoir l'air de douter. Elle acquiesce d'un geste grave, elle murmure :

— Tu as si bon cœur !

C'est ce qu'il faut dire. Les larmes remontent aux yeux de Claveraux et cette tendresse qu'il voudrait pouvoir épancher sans craindre pour sa fortune.

— Nous ferons ce que nous pourrons ! Je ne veux que votre bonheur à tous... je le veux de toute mon âme... Allons voir Marival.

Marival avait préparé ses paperasses : il savait que Claveraux ne « marcherait » pas avant de les avoir examinées. Ses doigts velus fourrageaient; les renflements de ses tempes semblaient plus larges. Quand son beau-frère entra, il ne leva pas tout de suite sa face, déformée par une crise de rage et d'aversion.

— Bonjour, Claude ! — fit la voix de cloche.

— Je te remercie d'être venu, — répondit l'autre, en tendant une main mouillée par l'émotion.

Ils se regardèrent. C'étaient deux combattants ; mais Claveraux aimait à cacher sa puissance autant que Marival à l'étaler. Chacun de leurs rêves était dissemblable. Hugues voulait une force douce, secrète et bienfaisante, une immense fortune derrière la petite maison pâle aux volets verts. Des pêches, des cerises, des fraises, des poires dans le verger ; des légumes cultivés par un vieux bonhomme; une cuisinière qui se disait aussi femme de chambre... et lui, Claveraux, menant une existence modeste, vêtu de velours à côtes, et jouant le rôle bleu des providences. Il répétait avec enthousiasme :

> Voici trois médecins qui ne se trompent pas :
> Gaîté, doux exercice et modeste repas !

Marival ne concevait que la cohue, l'éclaboussement et la jactance. La hâte l'avait engagé dans le nœud coulant. Ses yeux jaloux, couleur d'argile, essayaient de déchiffrer le grand visage de Hugues :

— Mon pauvre ami ! — psalmodiait celui-ci.

Il tendait sa main de femme, fondante, qui s'affermissait dans l'étreinte.

— Puis-je compter sur toi? — fit soudain Marival.

Claveraux se réfugia dans le vague :

— Tout mon possible ! Je ferai tout mon possible !

Claude connaissait cette phrase fluide, et une autre encore : « Tout s'arrangera », qui enveloppaient Hugues comme des mares.

— Pierre t'a dit? — demanda-t-il.

— Oui, Pierre m'a dit... — fit la voix magnifique. — Mais, dans son intérêt même, il faut que nous y voyions clair. Nous ne sommes pas riches...

Claude baissa la tête, pour cacher l'amertume de son mépris ; l'autre devint rouge, car il souffrait du sentiment qu'il inspirait au beau-frère.

— Nous ne sommes pas riches, — insista-t-il, avec une nuance plaintive, — Pierre n'a qu'une petite fortune. C'est un grand homme... Nous ne sommes rien à côté de lui... Il est affreux de toucher à sa sécurité. Et moi, j'ai de gros, de très gros engagements. Tu sais, hélas ! ce que cela veut dire, ce que ça représente de faiblesse et de péril... Allons ! parle à cœur ouvert, mieux nous connaîtrons la situation et mieux nous pourrons agir.

Avec quelle joie Marival lui aurait écrasé les narines à coups de poing ! Fou de haine, il roidissait les mâchoires. Et il répondit d'une voix blanche :

— C'est simple et compliqué. Je suis engagé dans une spéculation de terrains en Seine-et-Oise... dans deux affaires de mines en Catalogne et dans l'Amalgamated Copper Company du Lac Ontario. Ces affaires sont sûres... mais il faut que je « fasse » du temps... le temps, c'est ma chair.

— Les cours du cuivre ont été trop hauts, — remarqua Clavereaux, — et l'Amalgamated Copper a été téméraire. Il y a des difficultés d'exploitation... le lac inonde les galeries... A quel prix as-tu acheté ?

— Cent quatre-vingt-dix...

— Nous devons être aux environs de cent cinq ?

Marival considéra l'autre avec un frisson superstitieux :

— Tu en es donc ?

— Non !... — mentit Claveraux, qui profitait de la baisse. — En tout cas, le cours de cent quatre-vingt-dix ne se reverra pas avant longtemps... ni même celui de cent cinquante. Et les affaires de Catalogne ?

Marival tendit en silence une liasse de papiers, avec des plans, que Claveraux examina :

— Je sais ! — dit-il, après une pause. — J'ai été tâté. Quand donc sonnera l'heure de l'exploitation ? Et il y a eu des mécomptes.

— Pas dans la richesse des gisements.

— Non, dans les travaux. En tout cas, affaire plus lente encore que la Copper. Restent les terrains.

De nouveau, Marival exhiba des plans et des comptes. L'autre s'attarda dans une longue vérification. Par intervalles, il posait quelque question précise ou insidieuse. A la fin :

— Nous sommes disposés, Pierre et moi, à te venir en aide... Mais il nous faut des garanties... et des promesses formelles.

— La corde au cou ! — ricana Claude.

— La bouée de sauvetage. Tu es dans les sargasses... tu n'as ni la liberté de tes mouvements, ni le sang-froid nécessaire. Qui l'aurait à ta place? Pas moi... Je me sentirais devenir fou... Par suite, il est indispensable que tu ne prennes aucune résolution sans nous consulter... plus indispensable encore que tu renonces à toute nouvelle spéculation...

— Ah ! — râla Marival.

Il courut à travers la chambre puis, saisissant un vase de Copenhague, il le brisa contre le marbre de la cheminée :

— Avare ! — hurla-t-il.

Claveraux devint très pâle. Ses mains de femme se mirent à trembler, son grand visage se revêtit d'horreur.

— Tu vois ! — fit-il avec résignation... — tu perds toute dignité et tout contrôle sur toi-même. Que te dois-je, après tout? Par quel acte as-tu mérité mon affection et mon aide?... Tu n'es qu'orgueil, égoïsme et cruauté... tu n'as songé aux autres que pour les étonner, les éblouir, les réduire en servitude ou exiger leur assistance. Et pourtant, me voici prêt à te rendre service. En échange, je n'aurai que l'injure et la haine. Soit. J'accepte. Du moins, je veux que mon effort ne soit perdu ni pour toi-même ni pour les tiens, qui sont les miens aussi.

— Pourquoi me traites-tu comme un enfant? Je te vaux bien...

— En affaires, certes. Tu vaux mieux. Mais comme tous les hommes acculés, tu n'as pas la plénitude de ton sang-froid et, enfin, tu vaux pour la fortune, non pour l'infortune. Chacun son infirmité.

Les ondes de la colère s'éteignaient dans la poitrine de Marival. Il regrettait d'avoir injurié Claveraux, et tout de même, il éprouvait une satisfaction hargneuse :

— Excuse-moi, — dit-il, — je suis vif.

— Je n'ai pas de rancune.

C'était exact. Claveraux ne haïssait point, mais ceux qui

l'avaient offensé « mouraient » en lui, à moins qu'ils ne fussent de son sang :

— Tu as besoin de trente mille francs — reprit-il. — Si j'ai bien tout compris, ces trente mille francs te donneront un répit de trois ou quatre mois. Ensuite, à moins d'une chance, les difficultés reparaîtront... La chance peut venir d'une hausse soudaine de la Copper. C'est improbable. Pour les mines, ce sera heureux s'il n'y a pas un appel de capitaux. Restent les terrains. Ils monteront, je le crois. Pas tout de suite. Ce que je voudrais examiner avec toi, c'est la possibilité d'en revendre une partie, à des conditions que nous pouvons *rendre* avantageuses... et qui d'ailleurs le seraient pour les acquéreurs... Jusqu'à un certain point, je pourrais m'associer avec toi pour cette opération.

Marival le regarda avec méfiance et Claveraux s'en aperçut :

— Ce dernier point n'a aucune importance !... Les événements nous guideront... De quelque manière que l'opération se fasse, elle doit se faire, si tu ne veux pas te retrouver devant la banqueroute. Il faut aussi que tu nous ménages une hypothèque, à Pierre et à moi...

— Crois-tu que je m'en tire? — dit Claude avec brusquerie.

— Tu peux, à la rigueur, tenir jusqu'à la fin de l'année. Si l'Amalgamated Copper a progressé... si les terrains sont en hausse... si les mines espagnoles ne réclament pas de capitaux ou en réclament peu... tu pourras *partiellement* rétablir ton équilibre.

Marival écouta avec indifférence, jusqu'au mot « partiellement ». Alors, il sursauta :

— Pourquoi ne pourrais-je pas le rétablir tout entier?

— Tu perds sur les cuivres jusqu'à cent quatre-vingt-quinze! Et ta position y est importante.

— Mais les mines? Mais les terrains?

— Les mines, aléa. Les terrains, *pour la plupart*, longue échéance. Un coup de fortune est possible : dans l'espèce, je le compare à un coup de loterie.

Ces mots tombaient en coups de trique sur Claude, car il croyait, malgré lui, à la finesse du beau-frère. Pendant une

minute, il demeura assommé. Puis les soupçons rampèrent sournoisement dans sa cervelle...

— Merci ! — fit-il, de mauvaise grâce. — *Après tout*, tu me sauves.

Claveraux sentit la méfiance et la révolte :

— Prends garde ! — dit-il, d'un ton affligé. — Tu es dans les ténèbres de la caverne... Le sang-froid seul, des mouvements lents et *vérifiés*, peuvent te tirer d'affaire.

— Le moindre grain de mil... — dit tout bas Claude.

Ils demeurèrent encore une minute face à face, machines humaines mystérieuses, tout gonflés de secrets qu'ils cachaient comme des crimes. Chacun tuait mentalement l'autre. L'héritage de Claveraux ouvrait la voie sacrée ; les spéculations croissaient comme des chênes ; une forêt d'argent éblouissait l'avenir... La mort de Claude délivrait Irène, les enfants, Pierre Valleray, Claveraux. Il était le fauve tapi dans l'île.

Pleins de leur rêve, ils firent le geste d'alliance des hommes : leurs mains s'étreignirent.

« Il est fait pour vivre longuement ! » se dit Marival avec amertume.

Claveraux songeait que seuls l'accident ou le suicide pourraient libérer la famille.

VI

Depuis la veille, François guettait Rose Blandine. Il souffrait beaucoup et ses désirs s'étaient évanouis. Blandine devenait une ennemie redoutable, dont chaque geste lui donnait d'horribles battements de cœur. Il avait mal dormi. Jusqu'à l'aube, il ne cessa d'imaginer la « meilleure manière ». A son réveil, fatigué et très lâche, il entrevoyait le délice de ne rien poursuivre. Mais des forces supérieures le poussaient — sentiment d'une déchéance, souvenir d'autres reculs, certitude que le camarade Raoul Guestre avait une maîtresse. Il fallait que Rose Blandine lui donnât le trophée.

Rose le voyait continuellement dans le couloir, ou bien il apparaissait, d'un air vague, au moment où elle mettait le couvert ; parfois, d'une voix éteinte, il marmonnait quelque

propos informe. Elle le trouvait singulier, et s'abstenait d'hypothèses trop directes. Agée de vingt-sept ans, le teint clair mais sec, des yeux indigo, un petit chignon paille de maïs, des lèvres déteintes, qui pelaient, elle révélait une certaine élégance terne et élimée. François l'aurait trouvée parfaite, si elle avait « voulu ». Il mettait une sorte de modestie dans sa vie sentimentale et ne désirait pas énormément les femmes trop belles ou trop éclatantes. L'autre sexe tout entier apparaissait assez surnaturel pour qu'un jeune homme ne dédaignât pas les dames blettes. Rose, à peine fanée, réalisait une sorte d'idéal :

— Je la veux ! — se répétait-il avec autorité.

Plus il le disait, moins il en était sûr. Il puisa quelque force au lycée, à cause de Guestre, et parce qu'il y sentait mieux la honte de son inexpérience. A quatre heures, il rentra avec des décisions telles qu'il en flageolait. On le vit au salon, dans le fumoir, dans la salle à manger et même dans le cabinet de débarras, où il dressait des embuscades. Lorsqu'il entendait le pas feutré de Blandine, il se sentait une âme d'assassin timide et se sauvait le long des murailles. La fuite lui rendait du courage ; il serrait les poings ; il grommelait :

— Il le faut !

A bonne distance, il prenait un air cynique :

— Je vais lui régler son affaire !

Comme ce serait doux si elle faisait des avances ! « Elles en font toutes », affirmait Morisseau, le psychologue. Peut-être en faisait-elle, sans qu'il les vît? Peut-être encore n'avait-elle pas de sens? Il essayait de le croire : ce serait une excuse décisive.

Vers cinq heures et demie, n'en pouvant plus, et sous l'empire d'une résignation morne, il se plaça dans le couloir, près du tournant qui conduisait au fumoir. Un dégoût immense lui soulevait la gorge ; le monde entier était devenu un chaos malpropre. Du moins, il allait en finir...

Le pas feutré... la silhouette gris souris... le petit chignon pâle... Il baisse le front, livide, il claque des dents. Quand elle est proche, il avance deux bras mous, deux bras de cauchemar, et la saisit, à peu près, par les épaules. Elle a compris. Elle fait un sourire terne. Et rejetant les mains humides d'effroi :

— Pas avec moi, monsieur François ! Ça mène à l'hôpital.

Déjà, elle a disparu et le soulagement est immense. Plus d'attente, plus d'embûche, plus d'espérance amère ni de crainte glaciale. Ce soir, il mangera paisiblement, et il sent que la pâleur a déjà quitté son visage ; ses jarrets se raffermissent. Mais à peine il a fait quelques pas, et voici la déchéance. Il est un paria, un outlaw, un rebut. Rose l'exile de l'amour ; jamais aucune femme ne voudra de lui. Le sentiment d'une tare secrète l'effare et le dégrade. Puis, dans un accès de rage et de haine, il voudrait torturer Blandine ou la couvrir d'opprobre : il rêve aussi de donner dix francs à une fille, pour qu'elle se promène avec lui, dans le square, à l'heure où Rose sort. Mais non, il se dévouera à des œuvres magnanimes, il méprisera l'opinion des hommes et vivra en cénobite :

— Je sanctifierai ma solitude ! — déclare-t-il, car il a lu *Stello*.

A la fin, c'est une vaste lassitude et une amertume affreuse. Sa mère le méconnaît ; son père l'ignore ; ses compagnons sont des brutes :

— Je suis un malheureux... je n'ai jamais eu une minute de bonheur sur la terre !

Cette phrase lui tire des larmes qui, d'ailleurs, le soulagent et lui font sentir qu'il a faim... Il va couper un quignon de pain dans l'office, le mange avec sensualité et mélancolie, tout en songeant que, peut-être, il aurait dû suivre l'avis de Poichauvin et « lui coller un baiser derrière l'oreille ».

— Alors, tu préfères du pain sec au goûter? — fit une voix ironique.

François sursaute et regarde sa mère avec malveillance :

— Je n'avais pas faim tout à l'heure !

Elle voit qu'il a les yeux rouges :

— Tu as pleuré?

Le grand garçon redevient pour Julienne l'être fragile autour de qui s'agite la douceur féminine :

— Moi... pleuré !

Le ton est rude ; elle soupire. Comment saisir cette âme que l'adolescence rend inconnaissable? Tout s'y contredit d'une manière déconcertante et baroque, pitoyable et

rugueuse. L'incohérence de l'enfant est maniable par l'instinct, par l'impulsion simple, mais celle de l'adolescent est pleine de chocs en retour. Puis, le lien de la mère et de l'enfant est naturel, celui de la mère et de l'adolescent implique de l'artifice. Les siècles de civilisation et de vie familiale ont pu atténuer la rupture ; ils n'ont pu la supprimer. Ou du moins, la soudure ne s'est bien faite que d'un côté, celui des parents — elle est faible et inégale du côté de la jeune bête humaine qui veut courir son aventure.

Julienne sait trop que le petit n'est plus à elle. Il échappe à la fois par les mirages sociaux et la rétivité animale ; son idéal change chaque jour ; rien ne l'intéresse qui vient du père ou de la mère. Plus que tout, son inertie rend l'intimité impossible. La douceur échoue, parce qu'elle demeure inaperçue, la colère agit trop et exagère la séparation ; le persiflage — Julienne y est encline — remplit le garçon de rancune. Si l'on peut agir, un peu, par l'amour-propre, il semble dur de flatter son enfant, quand cette flatterie n'apparaît pas seulement exagérée mais mensongère. Puis, il s'y serait vite accoutumé ; il l'aurait accueillie avec l'indifférence dont il accueille les soins matériels...

« Tout lui est dû ! » songeait madame Valleray avec amertume. Elle souffre davantage parce qu'elle est clairvoyante. Les mères se sauvent par l'aveuglement. Mais Julienne a perçu, dès son origine l'hiatus qui les sépare, et qu'aucune lutte ne serait efficace. Il lui vient une prescience que l'atavisme n'explique point, car ce genre de souffrance est récent : fruit trop tendre des dernières sensibilités humaines, il n'existait guère dans le monde antique ni au moyen âge. D'ailleurs, l'effrayante aventure de la maternité est un recommencement du monde pour chaque femme...

— Il n'est pas plus mauvais qu'un autre ! — disait Valleray — C'est la loi. Comment savoir si elle n'est pas salutaire?

Cela ne consolait pas Julienne : elle savait bien que Pierre souffrait presque autant qu'elle de voir ce grand garçon s'ennuyer auprès des siens...

— Pourquoi n'aurais-tu pas pleuré? — fit-elle tendrement en posant la main sur le bras de François.

Il serait si doux de le presser sur son cœur ! Lui-même sentit passer une onde de tendresse... Puis il devint rouge et l'impatience crispa son visage ; il venait d'entendre le pas feutré de Blandine :

— C'est rien du tout ! — dit-il avec une brusquerie que sa voix de mue rendait brutale.

Il s'éloigna. Elle demeurait pensive, avec le sentiment qu'il y avait en somme des choses qu'il ne *pouvait* pas dire ; la vie tournoyait en elle, insaisissable comme le vent dans un feuillage...

L'heure était funeste. Le malheur avait paru avec Irène, il assombrissait les chambres. Pierre venait de « faire » les quinze mille francs, à grand'peine ; la cuisinière avait cassé un vase de Delft que Julienne aimait passionnément ; l'architecte réclamait des réparations coûteuses à la maison de rapport des Valleray... Cette sécurité qui enveloppait si doucement Julienne décelait des craquelures ; de toutes parts s'avançaient les hordes des vicissitudes. La scène avec le jeune garçon rendait l'inquiétude si âpre que Julienne avait envie de pleurer. Quand cette envie la prenait, elle ne pouvait s'empêcher d'aller auprès de Pierre. Elle y alla.

Il se plongeait dans ses paperasses comme on se plonge dans le sommeil. Plus encore que sa compagne, il sentait « l'importunité des sinistres oiseaux ». Son âme pourrie de prévoyance, comme il disait, accumulait les mauvais présages.

Il leva la tête et regarda venir sa femme. Elle lui avait épargné tout ce qui gâte le souvenir d'un grand amour ; il voulait qu'elle fût présente, à l'heure où il se roidirait dans la mort. Aux jours de froissements, l'un et l'autre avaient réprimé les mots qui déposent des lies et des miasmes. Il ne reprochait qu'une chose à Julienne : elle l'écoutait mal. Elle lui faisait le même reproche, quoi qu'il parût plus attentif qu'elle : c'était une attention trop souvent voulue ; elle semblait une politesse. Au total, leurs mentalités demeuraient hétérogènes et ne pouvaient se rejoindre que par intermittences. Chacun ayant le sens de l'inévitable, quoique diversement, ils acceptaient cette lacune, ils ignoraient la « lutte pour la parole », qui ronge tant de couples et demeuraient l'un pour l'autre un suprême refuge.

— Ça ne marche pas? — fit-il, en lui voyant ce visage qu'on nomme si justement visage tiré.

Il la prit contre sa poitrine, d'un geste lent qu'elle aimait.

— C'est François. Il est étrange... il a pleuré...

Il eut, par-dessus l'épaule de sa femme, un mince sourire.

— Rien d'anormal, — affirma-t-il. — Le garçon n'est étrange que pour nous. Nous n'y pouvons rien.

Ces paroles la révoltèrent :

— Et s'il lui arrivait malheur?

— Ce serait par accident. François sait ce qu'il doit à sa personne, il est aussi bien équilibré que nous — mieux peut-être. Non qu'il soit insensible : il n'ignore pas la tendresse, il pratique l'enthousiasme, même l'exaltation, mais il est pourvu d'un bon frein, un frein automatique, à peu près indéréglable et incassable : chaque fois que la pente sera trop forte, ce frein l'arrêtera.

— Pourquoi, — gémit Julienne, — nous traite-t-il comme des étrangers?

— Comme des étrangers ! — se récria-t-il. — Il nous traite comme ses parents. Les parents, c'est une propriété qui se cultive elle-même et ne craint aucun dégât. Il n'y a qu'à cueillir les fruits, à jouir du soleil et de l'ombre... C'est le Saint des Saints de la sécurité. Notre vie est pour François une utilité incessante ; notre mort même, pour peu que nous gardions quelques rentes, sera salutaire. Pourquoi François s'occuperait-il de nous, puisque *immanquablement* nous donnerons le nécessaire et le superflu?

— Oh ! — se récria-t-elle — il n'est pas si égoïste.

— Pas plus égoïste que les autres. Sa moyenne est bonne. Il nous aime bien. Il ferait, à la rigueur, un effort pour nous — chose pourtant bien anormale ! Mais nous ne l'intéressons point. Nos idées, nos sentiments, nos goûts sont les idées, les sentiments et les goûts qui l'ennuient. Le moindre geste du camarade Guestre ou du copain Marsoulat a des significations autrement passionnantes. Pauvre petite, la loi ancienne n'est abolie que du côté parents...

Il l'embrassa encore ; ils se regardèrent, les yeux moites.

— C'est affreux et magnifique !... — fit-il à mi-voix. — S'il n'y avait pas encore ce néfaste Marival !

On frappa à la porte ; ils virent apparaître Hugues Claveraux. Ses sourcils retombaient en accent circonflexe, les paupières soucieuses donnaient aux yeux une forme triangulaire ; il poussa un grand soupir en déposant une chemise de papier jaune :

— J'ai pris les garanties possibles. S'il s'en tire, notre créance rentrera automatiquement.

— Mais s'en tirera-t-il?

Hugues différa de répondre. Il regardait Pierre et Julienne en sa manière affectueuse. Il aimait à se trouver là, non seulement à cause de sa sœur mais tout autant, plus peut-être, à cause du beau-frère.

— Sa situation est lourde, — répondit-il enfin, — et de toute manière, aléatoire. Elle renferme de bons éléments, et les éléments douteux ne devraient guère empirer... Cependant, il ne pourra pas rétablir sa fortune ; il y faudrait, outre un large et long crédit, un sang-froid dont Claude n'est plus capable. S'il ne rue pas trop dans les brancards, peut-être sauvera-t-il la moitié de sa mise.

— Le ménage avait trente mille francs de rente, — remarqua Pierre. — Avec quinze mille, Marival se rongera le foie...

— Il ne consentira point ! — dit rêveusement Claveraux. — Plutôt vivrait-il dans les pampas. Sa mentalité est *faite*... rien ne peut plus la défaire. Pour Marival, il n'y a pas de vie intérieure, il n'y a que la vie sociale, et une seule forme de la vie sociale — la pire. Ou il mangera son capital et se supprimera, ou il continuera le jeu de conquête. C'est encore la première voie qui serait la meilleure, pour les siens et pour nous... Si du moins, nous pouvions le juguler pendant une année, temps nécessaire pour que la situation actuelle se résolve !... La cage est fragile... le fauve frénétique !...

Pierre vit le trou noir de la ruine :

— Limitons nos risques — ajouta Hugues. — Il serait affreux que vous fussiez entraînés...

— Comment limiter nos risques ! — fit plaintivement l'historien. — Si c'était une affaire positive, nous n'en courrions pas. Aucune loi ne nous asservit, aucun contrat ne nous lie... Le drame est dans nos âmes. Nous sommes faibles, Hugues.

Claveraux lui saisit les deux mains, dans une exaltation

subite. Parce que Pierre l'avait associé à sa faiblesse, il se sentait envahir par un flot de dévouement, de générosité et d'héroïsme ; de grosses larmes coulaient sur ses joues :

« Je le sauverai ! » pensait-il.

Pendant une minute, sa fortune même lui parut peu de chose au prix de l'amitié et de l'estime du beau-frère :

— N'importe ! — cria-t-il avec un sanglot. — Il faut se défendre. Nous ne sommes pas seuls. En nous entraînant dans sa ruine, Marival y entraînerait Julienne, François, Irène aussi et ses enfants. Promettez-moi de ne rien faire sans me consulter. Et s'il va trop loin !...

Les larmes avaient tari. Il eut un de ces gestes chaleureux et obscurs qui exprimaient l'éternel conflit de ses deux instincts :

— Comptez sur moi ! — faisait-il avec énergie.

Tout de suite, cette énergie devint de l'accablement ; Claveraux regarda autour de lui, comme un homme qui a parlé trop haut, dans un lieu environné de délateurs :

— Convenablement maniée, la loi nous donnerait des armes, — reprit-il tout bas. — De ceux qui abusent des biens de leur descendance, elle permet de faire des mineurs...

— Mais s'il se suicide? — demanda Pierre.

Claveraux détourna la tête et retint son souffle. Ce qui s'agitait en lui était si violent, qu'il craignit son visage comme un ennemi mortel... Quand il parla, sa voix chevrotait :

— Il se suicidera *sûrement* s'il se ruine ! Tandis que, garanti contre lui-même, soutenu par l'espoir que, tôt ou tard, sa tutelle serait levée et stimulé par la vision d'une revanche, il y aurait chance pour qu'il accepte la vie et même qu'il s'y cramponne...

— Hugues a raison ! — intervint Julienne.

— N'est-ce pas? — fit humblement Claveraux.

— Il n'a pas considéré le choc, — affirma Pierre. — Il serait effroyable. A cet homme tout en surface et en surface d'orgueil, la tutelle apparaîtrait comme une fin du monde.

— Oui, s'il était frappé brusquement. Mais la loi n'est jamais rapide quant au fond. Il y aurait d'abord la menace, puis quelques mesures conservatoires, puis la procédure, une

lutte enfin, où Marival peut escompter la victoire et se préparer à la défaite. Donc pas de vrai choc.

— C'est égal ! — murmura Pierre, — une telle aventure me remplirait de terreur...

— Nous en reparlerons plus tard, — fit Claveraux avec précipitation, car il craignait que le beau-frère, mal préparé à l'événement, ne prononçât quelqu'une de ces paroles par lesquelles l'homme se prend soi-même au piège...

Quand Claveraux fut sorti, Pierre et Julienne demeurèrent plongés dans un rêve chagrin :

— Voilà notre vie semée de chausse-trapes ! — grommela enfin Valleray. — Je me demande si nous en sortirons, et comment?

— Mon pauvre mari ! — s'écria Julienne, bouleversée de remords. — Ce sont les miens qui te menacent !

— Lorsqu'un Marival doit se trouver sur notre route, il s'y trouve toujours... Et il y a Claveraux pour nous défendre. Il est habile, il est patient, il est plein de vigilance... Je me méfie terriblement de lui, mon petit enfant, et en même temps, il m'inspire une grande confiance. Ce n'est pas le plus complexe des hommes, non, mais c'est le plus *double*. Je ne connais personne qui semble, à ce point, fait de deux individus superposés, et qui ne cessent de se combattre. Je songe toujours à lui, lorsque je contemple ce lieu tumultueux, où les eaux jaunes de l'Arve et les eaux bleues du Rhône se ruent les unes sur les autres. Mais il nous aime et chose singulière, il m'aime presque autant que toi...

— Il *avait* une si belle âme !

— Il l'a toujours. Seulement, il a l'autre aussi, celle qui était de beaucoup la plus petite quand il avait quinze ans, et que vous n'aperceviez pas. Elle a poussé !

La souffrance ayant presque les gestes de l'amour, ils mêlèrent leur affection dans une mélancolique étreinte, et Pierre demeura seul. Il n'avait jamais été plus seul. Le mal qu'avait apporté Irène ne cessait de s'accroître. Toutes les assises de l'être semblaient ébranlées ; l'historien refaisait, par étapes convulsives, l'histoire de sa propre vie. Cette chétive histoire contenait ses tribus, ses peuplades, ses cités et ses nations.

Elle résumait singulièrement l'évolution des multitudes humaines.

— Où suis-je? — murmura-t-il avec un grand frisson. — Que me veut ce flot de jeunesse, puisque je ne puis remonter le courant? Que me veulent ces regrets, puisque les arrêts de la chair sont irrévocables? Que me veulent ces désirs, puisqu'ils doivent être inassouvis? Oh ! monde multiple, monde insaisissable, si je pouvais me perdre dans une grande œuvre !

La porte s'ouvrit, Janine montra ses yeux frais comme les jeunes prairies. Elle savait qu'il avait de la peine. Elle lui prit la main et la baisa tendrement :

— Ah ! Janine, — balbutia-t-il.

Elle versait de la joie dans son cœur triste, telle une petite pluie qui mouille faiblement le désert de sables.

(*A suivre.*)

J.-H. ROSNY AINÉ

AUX DARDANELLES

(FÉVRIER-MARS 1915)

L'ATTAQUE DES DÉTROITS

Récit d'un témoin.

1er février 1915.

Au mouillage de Port-Trébouki, dans l'île de Skyros. Les cuirassés à l'ancre semblent assoupis dans ce clair décor d'Orient, que ferme à l'Occident un horizon lumineux de collines, et, tout près de nous, à toucher presque notre proue, le fantastique écran de pierrailles que jaunit le soleil couchant. Aucun être humain ne les habite, ces pentes rocailleuses et ravinées, que des torrents, au creux de capricieuses vallées, dégringolent à la saison des orages. Quelque berger grec, attardé, le soir, dans le rose du crépuscule, pousse, seul, parmi les oliviers et les lavandes, la tache mouvante de son troupeau. La voile d'une tartane qui s'échoue palpite un instant près de la côte ; une chanson s'égrène à la brise qui meurt, tandis que dans le ciel, bleui de nuit, s'allume et naît la première étoile. La mélancolie de l'heure nous pénètre, et nous causons à mi-voix, d'un ton lassé, sur la plage arrière du navire...

Il y a si longtemps que nous sommes ici, dans l'ennui amollissant de l'inaction, au sein de cette même mer Égée, où nos

escadres connurent si souvent de triomphantes croisières ! Avec quelle joie ne l'accueillait-on pas autrefois, cette tournée du Levant, quand la nouvelle, un beau matin, s'en répandait dans l'armée navale ; et cette Provence, vers qui va notre nostalgie, avec quel cœur léger ne la fuyait-on pas alors ! Mais les temps sont changés : cette mer, ces îles, toute cette nature, adorable en temps de paix, nous semblent aussi hostiles aujourd'hui que l'ennemi nouveau — pauvre peuple éternellement asservi — qui, dans un coup de folie, vient de prendre les armes contre nous.

Avant que la stupide Turquie ne nous obligeât à venir monter la garde aux Dardanelles, notre rôle n'avait été ni plus glorieux ni plus actif. Le 3 août, notre division, qui avait appareillé de Toulon avec l'armée navale, recevait en mer l'ordre de se détacher du gros de l'escadre et de rejoindre la côte d'Algérie. A Oran d'abord, puis à Alger, nous avions protégé, parmi les hourrahs, l'embarquement de nos troupes d'Afrique, que nous avions ensuite convoyées jusqu'à Marseille et jusqu'à Cette. Une croisière de trois longs mois, alors, près de Bizerte, autour du plus morne des caps, au pourchas des bâtiments de commerce contrebandiers, puis, dans les premiers jours de novembre, en route pour les Dardanelles !

Voilà donc près de trois mois que nous naviguons dans ces parages, en compagnie des croiseurs anglais qui poursuivirent le *Gœben* et le *Breslau*. Aucun événement nouveau, depuis ce temps, du côté du Détroit, que barre une flottille de torpilleurs. Ténédos, Port-Sigri à Mitylène, Port-Trébouki à Skyros sont nos habituelles escales. Pas un jour de terre, ou dans des pays si désolés que l'esprit n'en pouvait plus chasser l'obsédante vision. Ce Sigri, où chaque fois nous revenons pour charbonner, comment imaginer, dans la laideur et la déchéance du présent, qu'il ait pu, sans la dégrader, naître au sein de l'antique et légendaire Lesbos? Comme la moindre, la plus misérable bourgade d'Orient, il séduit, au premier aspect, avec sa vieille citadelle turque aux créneaux croulants, sa plage blonde où des pêcheurs s'ébrouent, le clocheton pointu de son minaret, et, dominant le semis des maisons arrêtées à mi-flanc du coteau, le primitif moulin qui tourne à la brise comme un minuscule jouet d'enfant. Mais, à terre,

quel désenchantement ! Après la jetée de corail, où dansent à la houle les barcasses grecques accostées, c'est de suite le dédale des ruelles fangeuses, que bordent de misérables échoppes enfumées. Grossière enluminure des enseignes, vitres poussiéreuses où transparaît le visage étonné des buveurs d'araki, et, dans l'ombre du comptoir, le dédaigneux turban du vieux marchand turc impassible. Étrange mélange, en ce pays, de deux races si longtemps ennemies et pourtant si voisines ! Grecs et Turcs sont fusionnés au point que l'étranger ne saurait faire entre eux aucune distinction. Le noble pope qui m'a salué et que je suis sur les cailloux glissants, franchit le seuil également familier de la mosquée et de l'église. Pour nous, même accueil, réservé sans doute, de cette population — amie ou ennemie — à qui nous apportons l'espoir de quelque gain en proportion de l'effectif de nos navires. Très bienveillante est la neutralité du marchand grec qui fait venir à grands frais — ainsi que l'atteste sa note — les provisions dont s'emplissent pour nous ses maigres entrepôts. Très bienveillante et reconnaissante à la fois, cette foule d'émigrés qui ont fui devant les atrocités turques, et qui, entassés dans les masures de Sigri, ont reçu, aux premiers jours, les soins des médecins de notre escadre. Nous en rencontrons à tous les coins de rue, de ces lamentables réfugiés, des femmes surtout, qui, les pieds nus dans la boue et vêtues de haillons, implorent, en se frappant la poitrine, la miséricorde du passant. Seuls, des groupes d'enfants, croisés dans le décombre du chemin, mettent à ce tableau d'infinie tristesse une note d'innocence et presque de gaieté. Ils trottinent près de nous, soulevant sur leurs mollets bronzés leurs robes trop longues, ou bien, le bras recourbé vers le front où se pose un menu fardeau, lèvent sur nous leurs graves regards bleus...

De temps en temps, après nos escales à Sigri, c'est à Ténédos que nous allions jeter l'ancre, et devant ce point de l'île où la terre ferme semble un grand mur abrupt qui vient de sortir du flot. Rade ouverte à tous les vents, mais si près des Dardanelles, dont on devine l'entrée, là-bas, dans la buée bleuâtre où disparaît Imbros. Là stationnent torpilleurs et sous-marins, vigilantes sentinelles croisant à tour de rôle aux portes mêmes du dangereux Détroit, prêts à donner l'alarme,

si le *Gœben* ou quelque autre navire ennemi s'avisait de sortir. Mais, à ce sujet, aucune crainte n'est possible : ni le *Gœben*, ni l'escadre turque n'oseront s'exposer au feu de nos cuirassés et des croiseurs de bataille britanniques. Pour qui connaît la façon dont les Allemands mènent la guerre — et personne ne l'ignore plus aujourd'hui — nul doute que c'est du côté de la mer Noire, où l'escadre russe est moins puissante et moins armée, que l'hétéroclite flotte ennemie ira cueillir, en bombardant des ports ouverts, de plus faciles victoires. Et c'est pourquoi notre rôle nous paraît ingrat et sans gloire : l'ennemi se dérobe au combat.

Quelquefois, une alerte ! Des torpilleurs turcs sont signalés dans le Détroit, et même des sous-marins, dont nous croyions la Turquie dépourvue. Renseignements officieux venant de diplomates peu avertis sur les choses de la marine et confondant de bonne foi des torpilleurs avec des sous-marins. N'empêche ! L'alerte était donnée, et l'on prenait, ne fût-ce que pour exercice, au sérieux l'avertissement... Un jour, à Dékeli, près de Ténédos, le canot de la *Fanfare* avait été accueilli par une vive fusillade. Les hommes qui le montaient avaient ordre d'incendier une barcasse turque échouée sur le rivage et pouvant servir au mouillage de mines. Un matelot avait été tué, deux autres blessés grièvement. A la suite de cette escarmouche, toute action provocante avait été interdite contre la côte, de peur sans doute des représailles dont on menaçait nos nationaux, et cela resserrait davantage, si possible, les limites de cette désespérante guerre de blocus, où commençaient à s'énerver nos énergies.

Depuis, ce blocus continuait, sans trêve ni imprévu, sans autre espoir que de le voir finir après la guerre. Comment penser autrement, autrement que ce soir, comme tous les soirs, devant Skyros, sur la plage arrière du navire, où nous causons à mi-voix, d'un ton lassé, tandis qu'autour de nous tous les feux des vaisseaux à l'ancre se masquent déjà pour la nuit?...

15 février.

Serait-il vrai, mais nous n'osons y croire, que nous allons enfin sortir de notre inertie? Depuis plusieurs jours, il n'est

question dans les carrés que d'une action prochaine contre les Dardanelles. Nous en sommes bien un peu étonnés, car, à diverses reprises déjà, les deux amiraux des flottes alliées avaient, dit-on, soumis à leur gouvernement un projet d'offensive contre les Détroits, mais nulle réponse n'était encore venue de l'Amirauté ni de la rue Royale. Et puis, au début, les gens bien informés ne donnaient-ils pas mille raisons subtiles contre une semblable action commune de l'Angleterre et de la France? La tentative en elle-même est ardue, et nul n'ignore que le mince chenal qu'il faudra forcer, si l'on renonce à se contenter du bombardement à longue portée du 3 novembre, est semé de mines, de torpilles, et gardé par des forts puissants mis au point par la science teutonne. Non, malgré les précisions qu'on nous en donne, cette nouvelle, au moins prématurée, nous laisse sceptiques. Ne nous avait-on pas annoncé, en ce pays du mirage et de la fantasmagorie, que le premier bombardement des forts de l'entrée avait exterminé tant de Turcs que quarante charrettes avaient à peine suffi pour évacuer les cadavres? Renseignements toujours de source officieuse, mais qui, avec le temps, perdaient en valeur ce qu'il gagnaient en précision, les charrettes n'étant plus qu'au nombre de huit et bientôt de quatre! Il était indéniable, toutefois, que les résultats obtenus ce jour-là, encore qu'ils n'eussent pas été exactement appréciés, dussent faire bien présager d'une attaque à plus courte distance.

Notre amiral, à qui je rends visite au retour d'une mission à Malte, s'étonne quand je lui apprends qu'aucun navire de guerre anglais n'était, lors de mon passage, mouillé dans ce port. Et pourtant, on attend sous peu une puissante escadre aux Dardanelles, où la flotte alliée ne compte à présent, outre les sous-marins et les torpilleurs, que trois cuirassés français et un croiseur de combat britannique. Le *Saint-Louis*, qui faisait partie de notre division de complément, nous a quittés récemment pour se faire réparer à Bizerte, et vient d'être rattaché à la division de Syrie. Le vice-amiral Carden est parti à Malte sur l'*Indefatigable*, pour discuter, croit-on, le plan de l'Amirauté. Mais la *Vengeance* arrive, ayant à son bord le contre-amiral de Robeck, suivie de près par le *Cornwallis* et par le *Triumph*.

16 février.

L'amiral quitte le *Suffren* et vient inspecter à bord du *Gaulois* la compagnie de débarquement. Sur le quatrième pont du cuirassé, les cols bleus alignés présentent les armes, aux accents de la *Marche Lorraine*. Les canons de 65 ont été fourbis avec soin, le matériel de démolition — pioches, grappins, cordes à nœuds — est correctement amarré au-desssus des havre-sacs. C'est qu'il faudra peut-être, une fois les forts détruits, aller par escalade enclouer les batteries et les empêcher de se braquer à nouveau contre nous. Tout est au point, et l'amiral paraît satisfait. Juché sur une glène de filin, dominant de sa svelte taille le cercle recueilli qui l'entoure, il explique en termes clairs la portée de l'action qui se prépare : la Turquie frappée au cœur, l'Allemagne humiliée dans son prestige, la Russie donnant par le Bosphore la main aux alliés, et cette longue guerre abrégée par la chute de Constantinople. L'auditoire a frémi, quand l'amiral, après un chaud serrement de main, a donné l'accolade au chef du corps de débarquement, et dans tous ces yeux, qu'un peu d'émotion vient troubler, passe, furtive lueur, un désir d'héroïsme et de noble gloire...

A 8 heures du soir, chaque bâtiment de la division française dépêche à bord du *Suffren* un de ses officiers pour y chercher des ordres. Ces ordres, c'est dans le Mémorandum anglais, dont le chef d'état-major fait la distribution, qu'on les trouvera implicitement contenus : le plan du forcement du Détroit, sa subdivision en sept phases principales, le bombardement des forts hors de leur portée, puis leur écrasement à très faible distance, le dragage des champs de mines sous la protection des cuirassés et des croiseurs, y sont exposés avec une clarté et une concision toutes britanniques. Douze cuirassés anglais, dont un superdreadnought, la *Queen-Elizabeth*, huit croiseurs rapides, seize destroyers, six sous-marins, sans compter les dragueurs de mines, un bateau porte-aéroplanes et les nombreux navires de ravitaillement, doivent prendre part aux opérations, concurremment avec nos quatre cuirassés français, nos sous-marins et nos dragueurs. Un détail inquiète bien un peu nos canonniers : c'est la question du

« tir indirect » des Anglais, cette méthode qui consiste à bombarder un but qu'on ne voit pas et que voit seul un avion ou un bâtiment appréciateur, et aussi celle du tir *deliberate*, du tir lent et bien ajusté, auquel nous préférons le tir rapide. Mais bast ! L'expérience permettra de juger, et ce sera le moment ou jamais, pour nos officiers de tir, de comparer les deux procédés.

17 février.

Toute une escadrille de chalutiers anglais arrive en rade de Skyros. Ce sont les fameux dragueurs qui doivent relever les mines dans les Détroits et créer ainsi un chenal de sécurité pour les unités de haut bord. Besogne délicate et périlleuse que celle du dragage, d'autant que ces petits bâtiments n'ont, à part leur blindage, aucun moyen de se défendre contre le feu de l'ennemi. Voici, émergeant de l'arrière, les deux bossoirs qui soutiendront l'appareil déployé ; entraîné par le câble dragueur, l'orin de la mine arrachera du sol sous-marin le crapaud qui l'y fixe ; alors, remorqué dans des bas-fonds, le perfide engin n'aura besoin, pour couler, que de quelques coups de fusil, à bout portant, dans sa carapace [1].

Nous les regardons longuement défiler, ces vaillants dragueurs, qui portent en tête de mât leur flamme de guerre fièrement éployée. Le succès de notre entreprise ne dépend-il pas d'eux pour une grande part, et ne sont-ils pas, ces satellites, les précieux auxiliaires des cuirassés qui, demain, Seddul-Bahr et Koum-Kaleh anéantis, se lanceront, confiants, dans leur sillage?...

Peu à peu nous rallient les unités annoncées dans le Mémorandum. Le croiseur *Inflexible* a remplacé l'*Indefatigable*, que nous n'avons pas revu depuis son départ. Sa silhouette, identique et trapue, se découpe sur la nacre du ciel, avec sa coque très basse, ses tourelles ramassées, ses trois courtes cheminées, dont l'une, surélevée, se cache derrière le mât de misaine. Il revient du combat des îles Falkland, où périrent les croiseurs

1. Le système français, très prisé d'ailleurs par nos alliés, repose, on le sait, sur un principe différent : l'orin est coupé par de puissantes cisailles que traîne à son arrière le dragueur, et la mine, ainsi libérée, remonte à la surface.

allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau*. Ses flancs sont tigrés de larges bandes blanches, qui, de loin, fondent son profil dans l'éblouissante nappe marine. A ses côtés, le fidèle *Dublin*, notre compagnon de blocus, montre à fleur d'eau, tachetées comme une robe de léopard, ses quatre obliques cheminées, que couronne un éternel panache de suie.

De retour d'une croisière devant Dédéagatch, l'*Amiral-Charner* nous rapporte quelques impressions recueillies au cours d'un entretien avec des officiers bulgares. Quelle sera l'attitude de ce pays? Sera-t-il favorable à la Duplice ou à la Triple Entente? Les officiers, interrogés, n'ont pas caché que leur intérêt les portait plutôt vers l'Allemagne, malgré leur sympathie pour la France. Mais sait-on seulement si la Bulgarie a l'intention d'entrer dans le conflit?... Et la Grèce, va-t-elle saisir l'occasion qui s'offre de régler ses litiges avec le Grand-Turc? Il nous revient que le Ministre de Grèce a quitté Constantinople, et l'on chuchote qu'une escale que fit dernièrement le *Mirabeau* au Pirée pourrait bien avoir une très haute signification... Mais ce ne sont là que des bruits, dont la source est souvent dans les journaux hellènes...

18 février.

L'amiral Carden, que l'*Indefatigable* ramène dans la mer Égée, adresse l'ordre du jour suivant aux bâtiments de la flotte alliée :

La noble tâche du forcement des Dardanelles a été confiée à l'escadre alliée de la Méditerranée orientale. Il est aisé de se rendre compte de l'extrême importance de cette action de guerre, en ce qui touche la péninsule des Balkans, la Turquie et le théâtre général des hostilités.

Une puissante force navale vient d'être groupée. Le plan général des opérations consiste surtout dans la réduction des ouvrages fortifiés et dans le dragage des champs de mines.

Dans ces conditions, l'amiral considère devoir rappeler particulièrement l'attention sur l'absolue nécessité de ne point gaspiller les munitions, surtout celles des pièces de gros calibre, par des ouvertures de feu intempestives. Ce principe est si important que l'amiral se réserve de reléguer à l'arrière-garde tout bâtiment qui se rendrait coupable de quelque manquement à cette injonction.

Économie de munitions, voilà le grand principe. Ils sont pourtant prévus avec des projectiles plein leurs flancs, les ravitailleurs de nos bouches à feu. Cela signifie donc clairement qu'il y aura plus d'un coup de canon à donner avant d'arriver à Stamboul, — n'en déplaise à certains optimistes souriants, qui, les pieds aux chenets, un atlas de Schrader ouvert sur les genoux, forcent, à leurs soirées perdues, les Dardanelles...

C'est le tour du *Gaulois* de quitter Port-Trébouki et d'aller patrouiller autour de Ténédos. Nous sommes à la veille du grand jour, et nous n'avons pu voir jusqu'ici qu'un petit nombre de vaisseaux anglais. Mais nous allons probablement rencontrer demain toute l'armée navale, si nous comprenons bien le sens de ce message sans fil : « Ordre au *Gaulois* de se trouver demain au sud-ouest de Ténédos et de rejoindre l'escadre. »

Chacun à bord prend ses dispositions en vue du combat. Les armoires des chambres sont vidées de leurs vêtements, les bibliothèques de leurs livres, que l'on déménage, à l'abri dans des caisses, sous le pont cuirassé. Dès les premiers jours de la guerre, elles s'étaient déjà vues dépouillées de leur superflu — tapis, rideaux, tentures — ces petites chambres d'officier, dont l'exiguïté prend, avec l'habitude, un air d'intimité et presque de confort. La mienne n'est plus aujourd'hui qu'une cellule aux parois de fer, plafonnée d'amiante, où reste intacte encore l'indispensable couchette. Sur la tôle des ponts le linoléum a été arraché ; les revêtements de peinture grise ou blanche, si inflammable, ont été grattés partout, depuis le salon du commandant jusqu'au poste de l'équipage, sur les tourelles et les canons, que la rouille a marqués de ses fauves efflorescences. Tout ce qui faisait la gaieté et l'ornement du carré, les aquarelles ensoleillées, les panneaux humoristiques de Gervèse, les coussins de plus d'un moelleux divan, tout s'est en hâte englouti dans les coquerons ou dans les soutes. Seuls les portraits du président Poincaré et du général Joffre, les cartes du front français et du front russe restent accrochés à quelque boiserie épargnée.

19 février.

L'escadre qui nous rallie au matin à Ténédos n'est autre que notre division de complément, *Suffren*, *Bouvet*, *Charlemagne*, précédée du croiseur anglais *Inflexible*. Aussitôt monte au mât du cuirassé-amiral l'ordre d'appareiller, et les cinq bâtiments, arborant le petit pavois, doublent en ligne de file le nord de l'île Ténédos. Les moulins blancs, piqués aux crêtes des collines, qui nous ont vus quelquefois passer au temps du blocus, semblent nous reconnaître et nous saluent, joyeux, de leurs grands bras. De chaque étrave, sur la mer immobile et si bleue, qu'aucune brise ne ride, divergent, symétriques et bruissantes, deux longues banderoles d'argent. A 9 heures moins 7 minutes, les clairons sonnent dans les entreponts le branle-bas général de combat. Aussitôt, à travers les batteries, dans les échelles, sur les ponts, commence une galopade qui se répercute jusqu'au tréfonds du navire : canonniers gagnant leurs tourelles ou leurs casemates, mécaniciens en bleu de chauffe dégringolant dans les machines, timoniers se hâtant vers le blockhaus ou le poste central. Une fois vidé chaque compartiment, les portes étanches claquent et se ferment. Mon poste de combat est à l'arrière de la chambre des dynamos, près du moteur de la tourelle de 305 avant. Espace exigu, qu'occupent, outre les auxiliaires du service médical, une vingtaine d'hommes dont le rôle est à la fois d'armer les pièces d'artillerie moyenne, de manœuvrer à bras la tourelle en cas d'avarie, de tirer au fusil sur les mines dérivantes. Il y a même parmi eux Mirza, le prisonnier turc, un Turc d'Anatolie qu'une de nos croisières captura sur un vapeur grec, et qui rit à belles dents en imitant le bruit du canon.

A 10 heures moins 10, on entend vaguement bâbord tirer. Mais notre artillerie ne doit pas avoir, ce matin, un rôle très actif, car, à 10 heures, les boulangers sont autorisés à aller retirer leur pain du four, et, trois quarts d'heure plus tard, les cuisiniers retournent à leurs cuisines...

On déjeune au carré, comme à l'ordinaire, à 11 h. 30, en se hâtant un peu, car nous sommes mouillés très près de terre et à bonne portée d'un canon de campagne qui se démasquerait.

Je monte sur le pont supérieur. A bâbord de nous, le *Suffren*

fait, avec son artillerie de gros et de moyen calibre, du tir indirect sur Koum-Kaleh, tandis que le *Bouvet* apprécie. Nous sommes à peine à 3 000 mètres de la côte, en face du village de Yeni-Keui, où ne se distingue à la jumelle aucune forme humaine : le village a dû être abandonné. Au nord de Yeni-Keui apparaît sur le plateau d'une colline l'agglomération de Yeni-Chehr, une colline qui descend en pente douce vers la mer et qui limite avec le cap Hellès une échancrure au fond de laquelle s'abrite Koum-Kaleh. C'est là qu'à chaque coup au but, s'élève une fumée d'abord noire puis blanche. Aucun fort ne répond. De temps en temps, le vrombissement d'un moteur fait lever les têtes vers la mâture : c'est un avion anglais qui, parti de la plage-avant de l'*Ark-Royal*, va survoler la rive d'Asie et régler le plongeon des projectiles. Aucune activité, aucun mouvement anormal sur la côte voisine. On se croirait à une école à feu, tant le tir est conduit régulièrement, tant on se soucie peu d'une riposte de l'ennemi. Un torpilleur turc, seul, a débouché dans la matinée entre les deux escarpements du Détroit, mais il a suffi d'un obus du *Suffren*, fusant très loin sur son avant, pour le faire immédiatement virer de bord.

Vers 3 heures du soir, le *Suffren* et le *Gaulois* se rapprochent à 7 000 mètres de terre. Le *Suffren* s'embosse, et ouvre aussitôt avec ses 305 et ses 140 tribord un feu tantôt « délibéré », tantôt par salves sur l'extrême pointe de la presqu'île de Koum-Kaleh, où l'on sait que s'érige le fort, le vieux château d'Asie. Un éclair fulgurant, un peu de fumée brune ou blanche qui s'envole, puis, quelques secondes après, un roulement de tonnerre. Malgré soi, le regard se rive à cette presqu'île qui semble morte, et qui, sentinelle trop avancée, entraverait, si on ne lui portait les premiers coups, l'offensive résolue que nos deux escadres commencent aujourd'hui. La gerbe, d'abord, qui naît de la chute de l'obus, jaillit très en avant du but : les coups sont courts. Puis, au delà, la trajectoire ayant grandi, c'est une aigrette blanche à peine perceptible : les coups sont longs. Coups courts, coups longs, mais enfin, coups au but ! Alors, plus de tir délibéré, mais des salves qui font voler Koum-Kaleh en éclats, soulevant de toutes parts, dans leur ouragan de fer et de feu, une poussière noire et lourde qui, en retombant, couvre la presqu'île d'un suaire de deuil. Un torpilleur

turc, encore, qui se défilait le long de la côte d'Europe, gagne à toute vapeur, quand le *Suffren* le prend pour cible, l'entrée des Dardanelles : il crache un épais nuage de fumée, s'en enveloppe et disparaît, tel ces poulpes qui, surpris par l'ennemi, vident, pour troubler l'eau, leur poche de fiel. « *Suffren*, cessez votre tir, je vais commencer le mien. » Ainsi vient de parler par la T. S. F. le cuirassé anglais *Vengeance*, dont je vois maintenant, de la passerelle où je suis monté, les deux longues cheminées glisser à trois ou quatre milles de notre avant. Chaque bâtiment continue méthodiquement son feu sur le fort qui lui a été assigné, et c'est à l'explosion des projectiles qu'on devine l'emplacement des batteries. Koum-Kaleh, d'abord, à l'extrémité d'une langue de terre, maintenant couleur de suie, avec très peu de zones claires — les zones épargnées — et, en face, en contre-bas de la côte plus abrupte d'Europe, le fort de Seddul-Bahr, que surmonte, au sommet de la falaise, un village, qui déjà flambe par endroits ; au sud de Koum-Kaleh, les ouvrages en terre d'Oranieh, derrière lesquels se cachent les canons ; au nord de Seddul-Bahr, la batterie du cap Hellès, dont l'emplacement à peine se devine, et que depuis longtemps bombarde à grande distance l'*Inflexible*. Mais la *Vengeance* a commencé son tir, et c'est sur elle, à cause de la distance, que se concentrent nos regards. A intervalles réguliers, les coups se succèdent et, chaque fois, font naître, avec une admirable précision, sur les ruines encore fraîches de Koum-Kaleh, une colonne noire qui monte lentement, rougeoyant un instant par la base. Tout alors devient noir, de la pointe au pied de la presqu'île, noir et cendre, comme un morceau de charbon à demi consumé. Quelques obus s'égarent bien sur le village de Koum-Kaleh, mais c'est à la pointe surtout, où se dresse le fort, que s'abat, d'un rythme assuré, la pluie des projectiles. La position de la *Vengeance* est excellente, car elle prend Koum-Kaleh presque en enfilade, cependant que, dans la même direction, elle peut viser Oranieh, sur lequel, de temps en temps, sans délaisser son premier but, elle crache quelques obus de gros calibre. Koum-Kaleh, Oranieh s'empanachent donc de volutes épaisses, qui constamment, à peine évanouies, se renouvellent, et le cuirassé qui vient ainsi, sans relâche, d'illuminer son flanc tribord des

éclairs de sa canonnade, cesse brusquement son feu, vire et reprend sa marche. C'est maintenant vers l'est qu'il se dirige, allant droit sur Seddul-Bahr, auprès duquel, à deux milles à peine de la côte, il stoppe et se prépare encore à tirer. Spectacle, à cette minute, inoubliable. La lumière, dans le soir qui tombe, est violette, avant les traînées roses qui présagent le crépuscule. Très loin devant nous, la *Vengeance* côtoie la rive d'Europe, mettant résolument le cap sur Hellès. A l'ouest, entre les îles émergées, les navires alliés exhalent lentement, dans l'air alourdi, leurs fumées qui montent verticales. L'ennemi, qui jusqu'ici s'est tenu coi, va-t-il se laisser narguer impunément, et n'y a-t-il plus un seul Turc vivant dans les forteresses écroulées? Accoudés sur la passerelle, nous suivons, en échangeant nos impressions, les évolutions de la *Vengeance*. Sans doute, la hardiesse de sa provocation n'a-t-elle d'autre but que de juger des effets de notre tir.

— Voyez-la qui se rapproche.

— Elle est sous Hellès et c'est sur Seddul-Bahr qu'elle va tirer.

— La voici qui ouvre le feu.

Chaque obus, en effet, allume un incendie sur la vieille redoute et les casernes.

— Tiens ! Une lueur sur son arrière.

— Hellès répond !

— Mais non ! Hellès reçoit. C'est un obus qui vient d'éclater à terre.

Quelques secondes, puis, près de la poupe, une gerbe d'eau. Aucun doute, cette fois : Hellès a tiré. Enfin ! les forts se décident à répondre.

Un deuxième éclair sur la côte, puis une fumée noire à bâbord avant du navire. Un peu d'angoisse nous étreint : la *Vengeance* serait-elle touchée? Le coup, en tout cas, n'a pas dû porter loin.

Quelqu'un dit :

— Si elle reste là, elle risque de payer cher son audace.

Nous savons qu'Hellès n'a que deux pièces, que, pour les recharger, il faut un certain temps. La *Vengeance* va-t-elle en profiter pour se mettre hors de portée? Non, elle ne bronche pas, mais elle a cessé son tir sur Seddul-Bahr. Silence des deux

côtés : le cuirassé et la batterie se sont tus. Ce court répit, la *Vengeance* l'emploie à changer d'objectif, à régler sur place, posément, son tir sur Hellès. Moment, pour les spectateurs, d'anxieuse attente. Comment va se terminer ce duel presque à bout portant? Prête avant Hellès, la *Vengeance* répond vigoureusement à son attaque. Aux gerbes d'eau succèdent à terre des flocons blanchâtres, qui cernent les deux rouges scintillations. Le fort faiblit, trop lent à s'émouvoir ; son tir hésite, s'espace, devient maladroit, s'éteint enfin sous la violence des rafales. Alors, Hellès étant réduit, la *Vengeance* appareille et tranquillement s'éloigne de la côte.

— Qui douterait, — déclare un officier, — que les forts turcs sont armés et dirigés par des Allemands? Si nous n'avions à faire qu'à des *Teurs*, il y a beau temps qu'on nous aurait tiré dessus, sans attendre qu'un de nous soit bien à portée. Mais les Boches sont plus prudents : ils préfèrent le tir à courte distance...

Mais voici que pendant que la ligne de file est ordonnée, des hauteurs d'Oranieh part une vive canonnade contre les bâtiments les plus proches. Il est 5 heures du soir. Branle-bas général de combat. Ayant rejoint mon abri sous cuirasse, j'entends le poste central transmettre cet ordre aux casemates de 140 : « Point à viser, à droite de la maison blanche. » Quarante fois parvient à mes oreilles le claquement, sec comme un coup de fouet, de nos pièces d'artillerie moyenne, tandis qu'assez loin de nous, sauf une fois à 400 mètres de tribord, éclatent les gros projectiles du fort ennemi.

20-24 février.

Mouillés au nord de l'île de Ténédos. Courte croisière, le 20. Les Anglais sont toujours devant les Détroits. Dès le 21, un fort vent du sud se met à souffler ; certainement, les opérations vont être suspendues.

Le communiqué sans fil de Norddeich sur le bombardement nous amuse : « On annonce une attaque de la flotte alliée contre les Dardanelles. Huit cuirassés ont bombardé pendant sept heures les forts de l'entrée, *sans les réduire au silence.* L'ennemi a tiré 600 coups de gros calibre et de 15 cm. *Trois*

cuirassés ennemis endommagés, dont le navire-amiral gravement. *Les Turcs n'ont qu'un blessé légèrement.* »

Le 22 et le 23, le mauvais temps continue. La crête des lames en rade de Ténédos, écume sous les rafales et s'éparpille en pénétrants embruns. C'est le présage, au large des Détroits, d'une houle qui gênerait le pointage des pièces. Mieux vaut donc attendre une embellie, dût-on donner aux Turcs le temps de dégager leurs canons du décombre des forts et de remettre en état leurs batteries.

Le 24 au matin, l'escadre anglo-française tente une sortie, mais de suite, un essai de bombardement, à cause du roulis, apparaît inutile. Un incident, au moment de l'appareillage. Un marchand grec, qui s'était installé à notre bord, ne put débarquer à temps, l'amarre de son embarcation s'étant rompue. Force lui fut donc d'accepter une petite promenade aux Dardanelles, toute pacifique d'ailleurs, en raison de la mer.

25 février.

Le vent du sud est brusquement tombé, et la mer, calme aujourd'hui, ne se hérisse plus que d'un léger clapot. L'escadre appareille à 9 h. 30, et le *Gaulois*, qui a suivi dans la ligne de file le *Bouvet*, s'embosse à 6 500 mètres dans le sud-ouest de Koum-Kaleh. A 10 h. 14, éclatent les premiers coups de canon : c'est l'*Agamemnon* qui ouvre le feu sur Hellès, dont les batteries presque immédiatement répondent. Une minute après, nos 140 tirent à leur tour, puis, à 10 h. 37, les grosses pièces reçoivent l'ordre de s'armer. Alors commence à tonner la double voix formidable des tourelles de 305. Celle qui manœuvre au-dessus de ma tête, et dont je devine l'intermittente rotation au mouvement de l'énorme pignon denté qu'animent les dynamos, celle-là, que je sens voisine, fait, chaque fois, vaciller, en une transversale et brutale secousse, les quatre murs d'acier brûlant qui nous tiennent enfermés. A 10 h. 30, l'effroyable vacarme cesse un instant, mais la canonnade continue néanmoins, comme assourdie : le *Dublin*, non loin de nous, lâche sa bordée sur des batteries volantes installées à terre. A 10 h. 50, l'équipe en réserve dans notre

compartiment est appelée sur le pont. Le feu des forts a repris violemment, et sans doute est-il besoin de se désembosser, la position étant critique. J'interroge un homme qui redescend.

— Ça chauffe par là-haut. Les marmites pleuvent de tous les bords.

Il paraît que, pendant que notre tir se réglait sur Koum-Kaleh, Hellès s'est démasqué et nous bombarde. Même situation que la *Vengeance* le 19. Nous sommes encadrés, et il faut avec nos hommes sur le pont, filer l'embossage et relever l'ancre de bossoir. Nous changeons de poste sous une grêle d'obus, mais nos canons, abandonnant comme la *Vengeance* Koum-Kaleh, se préparent à répondre à Hellès. L'amiral anglais a signalé, nous voyant en danger : « Éloignez-vous du feu des forts. » Mais la place est trop bonne, et Hellès mérite bien une leçon. A nouveau grondent nos 305, avec, comme objectif, les batteries d'Hellès, qui continuent à nous prendre pour point de mire.

Un ébranlement, qui semble partir de la quille, court le long de la cuirasse.

— L'ancre qui râcle au fond, — explique un second-maître.

Divers chocs — éclatement probable d'obus — sont encore perçus sur la paroi extérieure de notre cellule. A midi, on annonce que la pièce de droite de Hellès est démolie. Le fort, réduit au silence, ne répond plus : notre feu peut se concentrer sur Koum-Kaleh.

L'*Inflexible*, puis le *Suffren* félicitent le *Gaulois* : « Votre tir a été très bon. » Mais n'a-t-il pas aussi permis, ce tir habilement réglé, de dégager le cuirassé anglais *Agamemnon*, vivement pris à partie par le fort ennemi, et qui put, sur un ordre de l'amiral, rallier sans dommage les lignes de l'arrière?

Il fait une chaleur intolérable dans les fonds, où tout se lubrifie d'une humidité malsaine : le parquet huileux tout trépidant quand ronflent les dynamos, les tuyaux bigarrés qui serpentent le long du plafond, les deux puissants leviers, sur lesquels s'accoudent, en attendant de les mouvoir, les hommes préposés à la manœuvre à bras de la tourelle.

Dans une casemate de bâbord, où je vais respirer, le chef de pièce scrute avec ses jumelles l'horizon. Il a vu des Turcs quitter les casernes de Seddul-Bahr et descendre vers les

batteries, mais aucune d'elles n'a encore ouvert le feu. La *Vengeance* et le *Cornwallis*, depuis 12 h. 55, harcèlent Oranieh, dont les ouvrages en terre, les « cavaliers » qui masquent les canons, volètent en fines gerbes opaques. La *Queen-Elizabeth*, pour achever Hellès, envoie sur lui ses gros obus de 380.

Après un frugal déjeuner sous le pont cuirassé, près de l'échelle qui descend aux chaufferies, je rejoins mon poste de combat. Malgré que le pignon denté de la tourelle tourne encore par instants, nos 305 ne parlent plus, car c'est au tour du *Suffren* et du *Charlemagne* de prendre part à l'action. Ils doivent s'avancer vers l'entrée, en tirant sur Oranieh et sur Koum-Kaleh, puis, virant de bord, lâcher leur bordée sur Seddul-Bahr et sur Hellès. Le bruit de la canonnade est tel que je ne perçois distinctement aucun coup, mais bientôt, quand ces cuirassés ont terminé leur tir, nos 305 et nos 140 recommencent leur feu.

A 3 h. 29, le *Triumph* et l'*Albion* sont signalés faisant route à petite allure vers le Détroit, pour tirer à bonne portée sur la côte d'Asie. Les forts répondent, car des obus explosent près de nous. Mais soutenir, même en y répondant, le feu de dix cuirassés armés chacun d'au moins quatre pièces de gros calibre, est chose malaisée, et l'on comprend que les servants turcs, que l'on avait vus tout à l'heure descendre vers Seddul-Bahr, lâchent pied maintenant et remontent en courant vers leurs casernes. A 4 h. 15, la deuxième pièce du cap Hellès, probablement détruite par notre tir, est réduite au silence, et nous pouvons la considérer comme hors de combat, cette batterie bien défilée, qu'aucun ouvrage visible ne révèle, et qui, le 19, avait mis en péril la trop téméraire *Vengeance*.

A 5 heures du soir, la bataille est terminée. Aucun des forts turcs ne répond plus. Pourront-ils répondre jamais?

L'escadre alliée se groupe par divisions, et se prépare à quitter le Détroit. En sens inverse arrive un croiseur à quatre cheminées, qu'escorte une flottille de minuscules vapeurs : le *Dublin* et les chalutiers-dragueurs, qui, dès à présent, vont se mettre à la besogne et relever la première ligne de mines, celle que l'on sait tendue entre Koum-Kaleh et Seddul-Bahr.

26 février.

L'engagement d'hier nous a valu quelques légères avaries. Un obus, d'abord, de gros calibre, lancé par le cap Hellès, a dû éclater à tribord sur la grosse cuirasse ou dans son voisinage. La plage arrière offre quelques éclats, des trous dans les tôles du pont, des éraflures sur les parois de la tourelle. C'est cet obus qui produisit, en explosant, la violente secousse qu'on mit, dans les fonds, sur le compte du râclage de l'ancre. L'ébranlement de la tourelle avant a été si fort qu'une vis de pointage s'est brisée.

Un autre projectile est tombé sur le quatrième pont, a déchiqueté son rebord, arraché, en le tordant fortement, un support de montant de tente. Ni tué, ni blessé, tout le monde étant, à ce moment, à l'abri.

Nous voici de nouveau au mouillage de Ténédos, en train de faire du charbon. Rien ne presse, puisque les dragueurs préparent l'entrée des Détroits. Un cuirassé anglais aurait déjà franchi la passe.

L'*Agamemnon* a eu hier trois tués et quelques blessés. Tous les pavillons sont en berne. Un grand navire blanc s'approche lentement du cuirassé. Il porte sur ses flancs une bande verte avec de larges croix vermillon. C'est le *Sudan*, le navire-hôpital anglais, venu d'Angleterre avec l'escadre.

Le soir, une immense colonne de fumée s'élève de la côte d'Europe. Seddul-Bahr brûle ! A la longue-vue, on distingue des flammes parmi les ruines.

Le bruit court que des troupes anglaises ont débarqué aujourd'hui dans la presqu'île de Gallipoli. Bonne nouvelle, si elle est exacte. Car personne ici ne met en doute la nécessité d'un corps de débarquement, sans lequel l'avance des cuirassés ne peut être qu'éphémère. Nous savons que des transports doivent amener des troupes, mais nous ignorons quand et comment elles pourront coopérer. La Grèce, disait-on, devait fournir 60 000 hommes, mais rien, dans ce qui se passe autour de nous, ne donne confirmation à ce bruit. Il est vrai qu'à moins d'être sur les lieux, les opérations auxquelles nous sommes mêlés sont quelquefois des énigmes que nous résol-

vons à l'aide d'hypothèses. Notre droite, en bonne règle, doit ignorer ce que fait notre gauche...

27 février.

Après le charbon, les munitions. Le *Loiret*, accosté, se déleste à notre profit de sa cargaison de 140 et de 305. On a tiré beaucoup de projectiles avant-hier, plus peut-être qu'on ne pensait. Qu'importe? si les forts sont détruits.

Le vent souffle assez fraîchement du nord, mais les travaux continuent du côté des Détroits. Les dragueurs, affirme-t-on, n'ont pas trouvé de mines à l'entrée : ce redoutable barrage entre le Château d'Asie et le Château d'Europe, indiqué sur nos cartes comme le premier obstacle, n'était-il qu'un bluff de la part de nos ennemis?

Un télégramme sans fil, lancé hier au soir par l'amiral de Lapeyrère, signale sans commentaires que le gouvernement russe apprend que les mines mouillées dans les Dardanelles sont disposées de telle façon qu'une seconde mine remplace automatiquement la mine draguée. Renseignement précieux — à moins qu'il ne s'agisse encore de bluff — quand les chalutiers devront déblayer l'intérieur du chenal.

Un peu moins optimiste, le télégramme de Norddeich, intercepté cette nuit : « Dix grands cuirassés ont continué le bombardement des forts de l'entrée des Dardanelles, puis ont fait retraite sur Ténédos. Trois cuirassés ont été atteints. »

Retraite, soit ! Le mot est, sinon exact, du moins heureux pour les neutres.

28 février.

La tempête s'est levée. Partis le matin pour le golfe de Saros, nous sommes obligés de revenir mouiller à Ténédos, à cause du temps. Que se passe-t-il aux Dardanelles? Les Turcs ne vont-ils pas profiter de cette situation pour se ressaisir, et tout ne sera-t-il pas à refaire, quand nous nous représenterons devant les Détroits?

L'ordre du jour suivant circule dans la division française :

A la suite de la belle et féconde journée du 25 courant, le contre-amiral commandant la division est tout particulièrement heureux

de porter à la connaissance des commandants, officiers, officiers-mariniers et marins, les télégrammes qui suivent, émanant l'un du vice-amiral commandant l'escadre alliée, l'autre de l'Amirauté britannique :

Vice-amiral commandant l'escadre alliée au contre-amiral *Suffren* :

« Permettez-moi de vous dire combien je vous suis reconnaissant, tant à vous qu'à l'escadre que vous commandez, du remarquable concours que vous m'avez donné hier en contribuant à l'éclatant succès de la première phase des opérations de guerre entreprises par la flotte alliée... »

Vice-amiral commandant la flotte alliée au contre-amiral *Suffren* :

« J'ai l'honneur de vous informer que j'ai reçu du premier lord de l'Amirauté britannique l'expression de sa haute et entière satisfaction en ce qui touche l'heureuse issue de la première phase des opérations de la flotte alliée. C'est avec la plus vive satisfaction que je fais part de ce flatteur message à la force navale... »

Le contre-amiral commandant la division considère devoir joindre à ces témoignages si hautement flatteurs l'expression de ses plus cordiaux remerciements à ses fidèles compagnons d'armes.

Il y voit la certitude d'un triomphe, dont les conséquences seront incalculables pour les destinées de la patrie.

Il décide que toutes les punitions seront levées.

Le présent ordre sera lu par un officier aux équipages assemblés et affiché pendant huit jours dans les batteries de la force navale.

1er mars.

Le vent s'est calmé cette nuit, et le baromètre est remonté dans la matinée. Nous appareillons le soir pour Lemnos, où nous trouvons au mouillage la *Queen-Elizabeth*, l'*Indefatigable*, l'*Agamennon* et le *Lord Nelson*. Il souffle une brise glacée. Sur la pâleur du ciel hivernal, étincellent, dans le pur lointain, des cimes neigeuses. Dans l'est, s'estompe la côte d'Asie, confuse encore de brume et de lourdes fumées d'incendie. Nous continuons notre route sur le golfe de Saros, précédés de dragueurs de mines, et nous canonnons à 5 heures les batteries du fort Napoléon.

2 mars.

Canonnade intermittente sur des forts, dont aucun ne répond, à la hauteur des lignes de Boulaïr. Le terrain est zébré de profondes tranchées qui zigzaguent, inoccupées vraisemblablement depuis la dernière guerre balkanique, mais toutes prêtes pour une défense en cas de débarquement.

Tandis que, dans le sillage de notre dragueur, nous reprenons notre marche à faible allure, le *Bouvet* s'applique à détruire un pont jeté sur la rivière Kavak.

3 mars.

La division de complément continue à croiser dans le golfe de Saros, accompagnée de ses chalutiers. De grand matin, plusieurs coups de canon tirés du troisième pont me précipitent à bas de ma couchette. Qu'est-ce? A-t-on aperçu un navire ennemi, un rassemblement de troupes à terre? Mais, dans ce cas, pourquoi n'a-t-on pas sonné le branle-bas de combat? Il s'agit simplement d'un baril de galère qui flottait le long du bord, et que l'on a coulé par prudence, pensant que ce pouvait être une mine. L'inoffensive épave, qu'a dû semer quelque voilier caboteur, a pirouetté sous la gerbe du projectile et disparu dans un remous aux acclamations de l'équipage. But bien misérable, et qui pourtant divertit les pointeurs, que le formidable bombardement de ces jours derniers semblait emplir d'indifférence. Quel psychologue expliquera la disproportion de ces deux sentiments?

Le *Suffren* et le *Bouvet* rallient Ténédos, nous laissant seuls dans le golfe avec le *Charlemagne*.

L'écho de la canonnade du 25 serait-il parvenu jusqu'à Stamboul? et les Turcs, pris de terreur, comprendraient-ils qu'il ne s'agit pas d'une simple démonstration navale? Le T. S. F. reçu de Lyon signale des symptômes d'insurrection à Constantinople ; mais cette nouvelle est peut-être encore passée par Athènes...

4 mars.

Toujours dans le golfe de Saros, où, sur un ordre télégraphique de l'amiral, nous recherchons des points de débar-

quement. Sans qu'une seule batterie ennemie nous inquiète, nous défilons lentement le long de la côte. Tout semble désert, les tranchées qui dévalent vers la mer, les villages assoupis — Krithia, Bouïouk, Kisik — d'où ne s'exhale aucune fumée, les pacifiques fortins qu'apprivoise encore le crépuscule.

Nous sommes prêts à repartir bientôt pour Ténédos. Nous pensions rencontrer la *Queen-Elizabeth* en train de faire du tir indirect sur les forts de Chanak, mais notre espoir est déçu.

En doublant le cap Tekeh, un feu violent d'artillerie troue la nuit d'éclairs rapides. Hé ! quoi, les forts de l'entrée résisteraient-ils encore? La silhouette de plusieurs croiseurs et cuirassés se profile sur la rive d'Asie, qui s'illumine par endroits de lueurs pareilles à des feux follets. Mais au-dessus de Koum-Kaleh, un rougeoiement persiste, s'étend et monte comme une aurore...

5 mars.

L'arrivée du général d'Amade avec des troupes est annoncée. Les convois d'avant-garde seront dans nos eaux demain ou après-demain. La coopération par voie de terre s'impose de plus en plus.

Hier, les Anglais ont tenté un débarquement sur la côte asiatique, pour détruire les dernières pièces de Koum-Kaleh. Mais les Turcs, cachés dans le village, les ont accueillis à coups de mitrailleuses. Les Anglais ont dû faire appel au feu des navires pour protéger, la tâche accomplie, leur rembarquement. C'est là l'explication de la canonnade qui nous avait surpris en passant au large des Détroits. Plusieurs officiers seraient manquants. Le *Lord Nelson* compte dans sa compagnie de débarquement cinq morts et deux blessés. Les grosses pièces des cuirassés ont rasé complètement les murs encore debout de la vieille redoute et incendié le village de Koum-Kaleh, que l'escadre avait épargné — peut-être à tort — le 19 et le 25.

... Décidément les Turcs commencent à juger grave la situation. Voici qu'ils essaient de nous intimider en faisant circuler chez les neutres des nouvelles dans le genre de celle-ci, que nous dépêche par sans-fil l'*Amiral-Charner* : « Deux sous-

marins attendent la flotte alliée et sont prêts à l'attaquer dans la mer de Marmara. » C'est au moins ce qu'apprend, d'après des renseignements « de source autorisée », notre consul de France à Dédéagatch.

6 mars.

Au mouillage nord de Ténédos, pour embarquer des munitions. Demain commence la deuxième phase des opérations. Nous devons pénétrer dans l'intérieur des Dardanelles et bombarder les ouvrages de Dardanus, installés à 18 milles environ de l'entrée, un peu avant la pointe Képhez. L'officier canonnier du bord, qui revient d'une reconnaissance dans les Détroits sur un contre-torpilleur, annonce qu'un très grand nombre de batteries de campagne sont établies sur la côte d'Asie, tirant sans relâche sur les chalutiers-dragueurs, qui n'en continuent pas moins à repêcher les mines. Plusieurs gros projectiles de la *Queen-Elizabeth* sont tombés sur Chanak.

7 mars.

A 9 heures du matin, le *Gaulois* lève l'ancre avec la division de complément. Sans doute, le combat qui va se livrer aujourd'hui entre les navires et les batteries sera-t-il plus chaud que celui du 25 février, car l'attaque doit se faire à plus courte distance, et les canons ennemis, plus ou moins dissimulés derrière des plis de terrain, essaieront de nous couper la route.

A 10 h. 34, la division, conduite par le *Suffren*, pénètre dans les Détroits. Par un sabord, je regarde à la jumelle la côte d'Asie. Les trois cavaliers d'Oranieh se détachent nettement dans l'ardente lumière : trois sortes de tertres étalés en plateaux et séparés par des encoches, où des volées de canons, émergeant de la terre retournée se dressent, à demi détruites, vers le ciel. En face, Seddul-Bahr, où, dès les premiers jours, s'alluma l'incendie, n'est qu'un amas de ruines encore fumantes : la vieille forteresse au ras de l'eau, les casernes trouées d'immenses ogives, et, plus à l'est, le bourg abandonné dont pas une maison n'est debout.

Mais il sied mal de s'attarder ainsi à la vue de ces ruines.

Avant même que le clairon n'ait sonné le branle-bas de combat, les premiers obus tombent autour de nous : deux batteries, qu'on ne peut repérer, nous ont visés de la côte asiatique. Le *Suffren* répond à cette attaque, bientôt suivi par le *Bouvet*. Quelques nuages blancs éclatent sur la route de Koum-Kaleh à Aren-Keui, et les batteries cessent presque aussitôt leur feu.

...Quand le cuirassé-amiral a terminé son tir sur Dardanus, le *Gaulois*, qui s'était jusqu'alors tenu à l'arrière, se rapproche du fort à 7 200 mètres, et commence à 1 h. 15 le bombardement. A 1 h. 20, le duel est engagé. Outre les pièces de Dardanus, qui vigoureusement ripostent et nous encadrent, nous sommes harcelés par des batteries de campagne, dont il est impossible de deviner l'emplacement. L'une d'elles est installée, croit-on, sur un chemin qui descend d'Aren-Keui vers la mer. D'autres se défilent derrière des abris naturels et peut-être se déplacent. A 1 h. 27, quelques éclats d'un projectile tombé près du *Bouvet* viennent frapper le *Gaulois*, sans dommage. Du poste que j'occupe au-dessous de la tourelle avant, la canonnade me paraît intense. Les 305, sans arrêt crachent deux par deux leurs redoutables obus, ébranlant les cloisons de fer et d'acier, vous souffletant, à chaque déflagration, le visage. Des hommes armés de fusils montent à 2 heures sur le pont pour couler des flotteurs suspects que l'on a signalés. Une grosse bouée grise — une mine sans doute — et, derrière elle, une bouée rouge munie d'antennes, ont été vues défilant à 200 mètres du bord. Des gerbes d'eau s'élèvent, nous apprend-on, de toutes parts : le tir de Dardanus, étant réglé, nous atteint...

Du couloir qui descend aux chaufferies, auprès duquel je suis maintenant, une âcre odeur de roussi me prend à la gorge. Nous venons de recevoir un projectile dans la batterie, à l'étage au-dessus, mais personne, assure-t-on, ne s'est trouvé sur son passage. Un autre obus, sans éclater, s'est arrêté miraculeusement sur la plate-forme de l'atelier des machines.

Il est 2 h. 30. Le combat prend fin. En regagnant ma chambre, je me heurte à une vaste crevasse qui a éventré le plancher de tôle. Dans la salle d'armes, un grand trou béant, près de l'échelle de descente des officiers supérieurs, marque la sortie du projectile. Les fusils en faisceaux dans leurs pano-

plies ont été coupés en deux, le bois de la crosse laissant encore pendre ses fibres. La troisième chambre de bâbord a sa porte défoncée et sa cloison en tôle gondolée criblée d'éclats. Le projectile — car il ne s'agit, en somme, pour ce trajet si compliqué que d'un seul obus — a été ramassé dans l'échelle qui mène à l'atelier de la machine, et dont il dégringola quatre à quatre les marches, interrompant le commissaire en train de déchiffrer des télégrammes... C'est un fort bel obus de 150 m/m, qui, ayant perdu son culot, a fusé en arrière sans exploser. Il a percé la coque à bâbord dans le premier entrepont, près d'un canon de 47, a labouré la tôle du premier pont, bouleversé, en les incendiant, des caissons à sacs, traversé la salle d'armes, et, à bout de souffle, est venu mourir, en ricochant, sur la plate-forme blindée du panneau de descente des machines. On l'a ramassé avec précaution (de peur de l'abîmer), chacun lui rend visite, et on lui prépare un socle d'honneur dans la salle d'armes.

Ma chambre, où je pénètre, a été complètement saccagée, probablement par le vent de la tourelle de 305 arrière. Les taquets du sabord ont été arrachés, le plafond d'amiante, effondré, jonche le parquet dans un indescriptible désordre, avec mille objets que je n'ai pu mettre à l'abri...

8-10 mars. — Ténédos.

Les journaux de France reçus avec le dernier courrier parlent avec enthousiasme du bombardement des Dardanelles. Il ne nous déplaît pas d'être mêlés à des événements, dont la répercussion doit être mondiale, mais chacun ici a conscience de la difficulté de la tâche entreprise. La destruction des défenses de l'entrée représente à peine le prologue du grand drame qui va se jouer, et dont le dénouement exigera peut-être de cruels sacrifices.

Le corps expéditionnaire français a dû arriver en rade de Sigri, si l'on en croit un télégramme adressé au général Masnou par l'amiral du *Suffren*. Il ne faut plus espérer voir la Grèce marcher à nos côtés, car le roi a refusé les 60 000 hommes que l'on escomptait pour prendre pied dans la presqu'île de Gallipoli, et dont il n'ose se démunir, par crainte de la Bulgarie (?).

Le débarquement des troupes anglo-françaises aux Dardanelles doit commencer vers la fin du mois, mais d'ici-là, a déclaré le chef d'état-major anglais, il est probable que nous aurons passé.

11-13 mars.

Nous allons croiser dans le golfe de Saros, pendant que l'escadre anglaise opère dans les Détroits. Le 11 mars, le *Gaulois* tire sur une batterie voisine du fort Napoléon. Pas de riposte de l'ennemi. Un cavalier seul surgit au sommet d'une crête, caracole un instant, puis disparaît.

La journée du 11 se passe au mouillage, en compagnie du *Suffren* et de quelques bâtiments anglais : le *Dartmouth*, l'*Irresistible*, l'*Ark-Royal*. Deux obus, partis des environs du fort Sultan tombent près du *Dartmouth*, stoppé sans méfiance à quelques milles de la côte. Les Turcs amènent évidemment des batteries sur ce point qu'ils croient menacé.

Pourtant, le 13 mars, le *Suffren* et le *Gaulois*, après avoir lancé quelques projectiles, s'approchent assez près du rivage, sans essuyer un seul coup de feu.

14 mars.

Ténédos. Mouvement inusité d'embarcations autour du transport-hôpital français *Canada*. On amène des blessés du croiseur anglais *Amethyst*, qui se trouvait cette nuit dans les Détroits [1].

Un obus de gros calibre a explosé dans le lavabo des mécaniciens au moment du changement de quart : des tués et des blessés, ceux-ci en plus grand nombre. Dans le cadre léger, suspendu comme une nacelle, qui, du bastingage entr'ouvert, vient se poser au ras du flot, on hisse à bord doucement chaque blessé. Des bandages hâtifs, aux spires maculées, entourent des visages dont les yeux ne voient plus, des membres meurtris qui ne sentent pas la douleur. Sur un signal, accourent en renfort les médecins inoccupés de l'escadre. Les linges dérou-

1. Ce croiseur réussit, cette nuit-là, à couper le câble télégraphique entre Kilid-Bahr et Chanak.

lés, la plaie apparaît, rutilante ou couleur feuille morte, dans son cadre de saine chair rose : muscles mâchés par les shrapnells, exsangues et béants, ou saillant, au contraire, en rouges hernies palpitantes, articulations perforées, grands os broyés dont chaque esquille est un nouvel éclat. Pas une plainte, pas un cri dans la salle d'hôpital. Devant les chirurgiens pensifs défilent à tour de rôle les blessés, et j'admire alors, moi qui les approche aussi, jusqu'où peut aller l'esprit de discipline de ces hommes. Aucun ne croit avoir droit à des soins plus rapides que son voisin, moins atteint peut-être. Couché sur la table de métal, le regard vers le ciel si les yeux sont intacts, chacun se prête, tacite et confiant, aux nécessités souvent pénibles de l'examen. Et l'on reste confondu parfois de la constance de cet état d'âme, que n'influence en rien la gravité de la blessure. Avant de nous être apporté, le blessé l'ignore, cette gravité, et rien n'est plus drôle souvent que de voir l'un d'entre eux, porteur d'une légère contusion, observer, avant qu'on ne l'éclaire sur sa bénignité, le même recueillement, la même touchante immobilité, puis, quand l'arrêt est prononcé, se lever d'un bond, le visage épanoui, et regagner en courant sa couchette. Sourire et humour chez les uns, stoïcisme serein chez les autres. Il n'a pas une seule fois maudit sa destinée, ce sous-officier dont on vient d'explorer longuement l'affreuse plaie, et que l'on emporte, livide sur son brancard, pour la plus mortelle des opérations...

15 mars.

L'attaque de Chanak se prépare, les Détroits étant, jusqu'à la pointe Képhez, à peu près expurgés de leurs mines. Un filet, rempli de ces engins, est en train de dériver le long de la côte d'Europe. Le sous-marin *Coulomb*, qui revient des Dardanelles, a croché une mine au passage, l'a traînée avec lui, et c'est miracle qu'il ait pu s'en dégager sans qu'elle explose.

Les Anglais ont occupé Lemnos en dépit des représentations de la Grèce, à laquelle ils ont fait savoir qu'ils considéraient cette île comme appartenant à la Turquie. Ils aménagent le port de Moudros en base navale.

Depuis que l'*Ark-Royal* est revenu dans les eaux de Ténédos,

chaque jour, à la même heure précise, les hydravions prennent leur vol. Attirés par le bourdonnement croissant de leur mise en marche, nous sortons aux abords nos têtes curieuses. Là-bas, sur la vaste plage nue de l'*Ark-Royal*, le bras oblique d'une grue tient en suspens un frêle biplan, et, avec d'infinies précautions, comme un pêcheur prudent jette sa ligne, le laisse choir au fil de l'eau. L'appareil bondit sous la crépitation du moteur ; il s'élance sur la piste unie, traçant avec ses flotteurs un double sillon d'écume. Sur le steppe luisant et figé, c'est un traîneau qui fend la glace de ses patins courbes. Avec quelle prodigieuse vitesse il mène, avant de s'élever, cette première course horizontale ! Comme il dépasse, dans son essor, les lourdes vapeurs des cuirassés, les agiles vedettes qui se garent ! On sent pourtant que, dans ce milieu qui n'est pas le sien, ses mouvements sont gauches et retardés. Mais, tout d'un coup, le blanc sillage s'interrompt, l'oiseau, doucement soulevé, tangue imperceptiblement. Au-dessus de la ligne nette qui marie le ciel et l'eau, les deux flotteurs montent, montent dans l'impalpable azur. D'un trait, maintenant, il gagne de vertigineuses hauteurs. Ses blanches élytres, sa longue queue qui sert de gouvernail se confondent en un rais clair qui bientôt se dissout, mais qui, à la jumelle, se discerne encore : deux ou trois hachures délicates, un H renversé, ou, si l'on veut, un double trait d'union — celui qui nous relie au mystérieux Détroit...

16-17 mars.

Grâce à l'activité des hydravions qui, de l'altitude où ils évoluent, surplombent le transparent chenal, on a pu repérer exactement l'emplacement des mines fixes. Un filet de mines, dont quelques-unes sont vides et sans danger, a été rompu par les dragages, et, partiellement détruit, dérive, à quelques milles de l'entrée, le long de la côte d'Europe. Une aussière, à cause du courant, devait le maintenir tendu d'une rive à l'autre. En deçà, le long de la même côte, quelques mines détachées au-dessous de Képhez, ainsi qu'après Képhez, quelques autres arrêtées par la rive d'Asie, dans la baie de Sari-Siglar. Une mine très volumineuse est encore mouillée

au milieu du Détroit entre Képhez et Chanak, et, sous Chanak même, dans le goulet, une douzaine de ces engins fait un barrage incomplet du chenal. Il y a donc un chemin libre que pourront suivre les cuirassés pour arriver à portée de Chanak et de Kilid-Bahr.

Grande nouvelle : l'amiral Carden, malade, a résigné ses fonctions, et c'est le contre-amiral de Robeck qui prend le commandement de l'escadre. La marche des opérations va-t-elle en être retardée?

(*La fin prochainement.*)

XXX...

LA MARNE

I

Marathon, du profond des âges, lève-toi !
Dans ces champs où jadis les soldats du Grand Roi
Sont tombés par monceaux en leur fuite panique,
Près des monts bleus pareils aux plis de la tunique
Qu'aurait laissé glisser Athéné dans son vol,
Parmi les arcs, les traits, les crocs comblant le sol,
Sous l'enchevêtrement des lances et des piques
Qui pourrissent à fleur de terre en tas épiques,
Moins nombreux cependant que les os ennemis,
Étire avec lenteur tes membres endormis,
Lève-toi du sommeil vénéré de la gloire !
Trempe aux ruisseaux où les Grecs las ne pouvaient boire
Tant le sang les avait empourprés et tiédis,
Trempe aux eaux sœurs de l'Ilissus tes doigts raidis,
Passe-les longuement sur tes tempes de marbre ;
Adosse-toi, comme ivre encore, au fût d'un arbre,
Respire ! tourne-toi vers le côté du ciel
Où plonge dans la mer l'attelage immortel,
Et, rouvrant ton regard blanc de paros antique,
Mets la main sur tes yeux que le soleil d'Attique
Fait cligner éblouis sous l'éternel azur,
Et regarde, aux confins de l'Occident obscur,
Plus loin que l'horizon et l'horizon, — regarde !

Dans une ombre où le rêve à peine se hasarde,
Aux lointains confondus de l'espace et du temps,
Vois-tu, près d'une Ville aux beaux toits miroitants,
Parmi les orageux tourbillons de fumées
Dont les volutes fuient au front de deux armées,
Oui, face à toi, pareille à toi, mais se dressant
Comme mirée au tain d'un miroir grandissant,
Dans l'étendue énorme et la future histoire,
Le spectre fraternel d'une immense Victoire?
— Non pas de marbre, ainsi que les dieux morts d'Hellas,
Non blanche, comme toi qui sauvas Phidias, —
Mais de chair, d'une chair qui souffre et qui palpite,
Mais retenant du geste au vent froid qui l'agite
Son manteau déchiré sur son corps frémissant,
Mais rose de la vie, et rouge encor de sang?

Regarde, Marathon, avec stupeur : contemple !
Toi que toute mémoire exhausse comme un temple,
Regarde, Marathon, et pleure, et bats des mains !
Éclate en noble pleurs naïvement humains,
En pleurs amers et doux de tendre jalousie ;
Et puis bats de ces mains qui défirent l'Asie
En brisant net le glaive où flamboyait l'effroi :
Une Athène aussi grande aura fait plus que toi !

II

Miracle !
— Ah ! n'allons pas criant au seul miracle !
— Respect à ceux qui prient devant un tabernacle
Et voient ici la main de Dieu !
Ce n'est pas le moment de souffler sur les flammes,
Et de nier qu'en haut, peut-être, il est des âmes
Qui nous assistent du ciel bleu !

Mais, ayant honoré les autels aux vieux rites,
Ne rétrécissons pas nous-mêmes nos mérites
Que déjà le monde sacra !

En face du Destin qui l'écrase et l'assomme
N'oublions pas le mot le plus fier dit à l'homme :
« Aide-toi, le Ciel t'aidera ! »

Nous nous sommes aidés dans la subite angoisse
De toute la vertu d'une race que froisse
Le seul frôlement d'un lien !
Nous nous sommes aidés dans l'inique souffrance
De toute notre vieille et native espérance
Qu'un jour doit triompher le Bien !

Miracle, mais miracle issu de notre terre !
Bond en avant d'un peuple au vieux sang militaire
Qui courut l'Europe en vainqueur;
Miracle, comme l'est l'effort nu de l'athlète
Dont la poitrine rompt la chaîne qui l'arrête :
Le plus grand miracle est le cœur !

... Oui, c'est vrai, tu fus là, bergère Geneviève !
Tu fus la Ville même au front serein qui rêve,
Le soir, sur ses quais endormis,
Et qui regarde ainsi que les éclairs d'un glaive
Tourner ce long fuseau de clarté, qui sans trêve
Chasse les oiseaux ennemis !

Oui, l'on te vit charger, Jeanne, bergère aimée !
Tu fus la Nation même, la France armée
Qui se ruait toute à la fois :
Comme quand tu gardais tes brebis sous les hêtres,
Elle aussi, dans le ciel peuplé de ses ancêtres,
Elle avait entendu ses voix !

III

Gloire à Joffre, cœur ferme et raison souveraine,
Yeux clairs sous les sourcils broussailleux de Turenne,
Sang pur de ces guerriers sérieux et savants,
Les Catinats pensifs et les Carnots fervents,

Qui, leur poing fort serré sur la chance infidèle,
Firent la France mieux qu'illustre, sûre d'elle !
Gloire à Joffre qui joint en ses sages élans
La finesse gauloise aux sursauts catalans,
Qui, vieux chef au sourire ami, doux à ses hommes,
N'ouvrant que s'il le faut, de ses mains économes,
Le réservoir sacré du noble sang français,
Décidé sans tumulte et prudent sans excès,
N'a pas pu consentir qu'on fêtât sa victoire
Parce que trop de morts avaient payé sa gloire,
Et qui saura finir, comme il l'a commencé,
Son œuvre immense, d'heure en heure, au jour fixé !
Gloire à Galliéni, nerveux soldat d'Afrique,
Front chaud qui n'a point cru le salut chimérique,
Lui que l'on aura vu dans les jours assombris,
Passer, éclair doré, sur les ponts de Paris,
Assis au bord des mols coussins de sa voiture
Aussi droit qu'un guerrier d'antan sur sa monture,
Revenant de saisir avec son sûr instinct
La fissure ennemie où risquer le destin !
Gloire à Pau, Nestor plein d'une tranquille audace,
Qui s'en alla chercher son bras droit en Alsace !
Gloire au fils de Joubert, au lucide Dubail !
Gloire au neveu de Hoche, à ce rocher, Sarrail !
Gloire à Castelnau, père au cœur saignant, maître homme
Qui nous fait souvenir des vieux consuls de Rome !
A French, meneur des boys qui meurent sans un cri !
Au solide et fougueux de Langle ! à Maunoury,
Philosophe lauré, tendre figure austère
De penseur-né, malgré sa mouche militaire,
Et qui vit la Victoire, et put la voir à temps,
Descendre et couronner ses étendards flottants,
Avant qu'un peu d'acier stupide siffle, et crève
Ses yeux français mêlés de lumière et de rêve !
Gloire à Humbert, soldat de fer, s'offrant partout
Où le troupier attaque et doit tenter un coup !
A Maud'huy, colonel qui trop longtemps piétine,
Son lourd bâton de maréchal dans sa cantine !
Au mâle, inébranlable et vibrant d'Espérey !

A Foch, qui reculait et toujours espérait,
Qui, son centre pliant et ses ailes blessées,
Réattaquait avec ses troupes enfoncées,
Et, perdant du terrain, le regagnait encor,
Et qui jadis, docteur au képi feuillu d'or,
Enseignant que jamais le hasard n'est le maître,
Que l'on n'est pas vaincu tant qu'on ne veut pas l'être,
Que la fortune vole au drapeau qu'on brandit,
Simplement, sous le feu, fit ce qu'il avait dit !

***

Gloire aux soldats, milliers de héros anonymes !

***

Et gloire à vous aussi, gloire aux humbles victimes,
Aux paysans chenus fusillés sur leur seuil
Pour avoir regardé d'un trop hardi coup d'œil,
Aux otages creusant leurs fosses, mal comblées,
Aux prêtres massacrés, aux femmes violées,
Aux enfants dont la baïonnette des Germains
A scié de sa scie atroce les deux mains,
A tous ceux qui roulaient dans leurs obscures veines
Le beau sang dont la sœur est la sève des chênes,
Et qui l'auront versé, chacun a sa façon,
Pour qu'il coulât encore avec un long frisson
Devant le moindre champ de la terre française,
Avec un long et doux frisson d'orgueil et d'aise,
Dans les corps libérés, sous les fronts triomphants
Des arrière-petits-enfants de nos enfants !

Gloire encor, par delà les êtres, gloire aux choses !
Gloire aux villages blancs que le feu faisait roses,
La nuit, quand leur clocher, brûlant comme un flambeau,
Dressait le coq de l'incendie horrible et beau !
Gloire aux mères du cœur français, aux cathédrales
D'où montait la fumée aux épaisses spirales,
En plein jour, dans l'azur baignant leurs toits en feu,
Comme un appel diffus et prolongé vers Dieu !

Gloire aux vitraux brisés, gloire aux cloches croulées,
Gloire aux hameaux détruits, gloire aux maisons brûlées,
Gloire aux ponts éventrés, gloire aux murs dégradés,
Gloire aux greniers pillés, gloire aux celliers vidés,
Gloire aux vins entonnés dans des gosiers d'ivrogne,
Beaux vins patriciens bus à flots sans vergogne,
Mais par où se sauva le terroir champenois,
Lui-même, avec son fin sourire un peu narquois,
En plongeant l'ennemi dans un sommeil d'ilote !
Gloire au moindre caillou qui, craquant sous la botte
D'un fantassin badois ou saxon aux pas lourds,
Retint son pied pendant quelques instants si courts,
Et, ferme, avant de rendre en soupir de poussière
Sa petite âme encor somnolente de pierre,
Soldat perdu du grand chemin, sut protéger
Un moment son pays natal de l'étranger !
Gloire à la glaise opaque, à la gluante boue
Qui collait, saintement obstinée, à la roue ;
Au sable du talus qui toujours s'éboulait
Quand l'ennemi rentrait sous terre, ou le voulait ;
Gloire à l'herbe innombrable enfin, à cette plèbe
Des champs, à cette armée infime de la glèbe,
Chaumes durs et têtus qui tiennent sans plier,
Brins de gazons que foule un régiment entier,
A tout ce qui subit la plus humble souffrance
Pour que ce sol restât le sol libre de France !
Gloire aux chefs, aux soldats, aux cités, aux labours
Que la victoire unit dans l'œuvre des Sept Jours !

IV

France, que tu fus belle, ô combattante auguste
A qui nul ne pourra faire un seul grief juste,
Sinon d'avoir été folle de trop d'amour.
Que tu fus belle, au soir de ce septième jour,
Au bout de la Semaine héroïque et féconde
Où ton geste sauveur aura refait le monde !

Que tu fus belle, France, en ce suprême soir
Où septembre faisait fumer son encensoir
De lente brume éparse au ciel chaud, la première,
Mêlée à la vapeur du sang dans la lumière,
Lorsque, sous des milliers d'âmes prenant l'essor,
Pâle, les bras rompus et haletante encor,
Tes cheveux répandus sur ta face souillée,
Ton col ouvert, sublimement dépoitraillée,
Essuyant de tes doigts qu'empourpre une lueur
La poussière des champs à ta tempe en sueur,
— Comme la moissonneuse après la moisson faite,
Qui vient, pour renouer ses cheveux sur sa tête
Près de la mare où dort l'immobile horizon
Et s'y regarde avant d'entrer dans sa maison, —
Lorsque, comme elle, ayant aussi fini ta tâche,
Près des eaux qui, partout, devant l'agresseur lâche
Avaient creusé leur brusque et fluide ravin,
Arrêtée, inclinant ton visage divin
Vers leurs flots murmurants qui furent tes barrières,
Tu pus te contempler dans tes douces rivières !

France, que tu fus belle, ouvrant tes yeux sereins,
Sur les remous rougis des deux légers Morins !
Que tu fus belle, France où l'idéal s'incarne,
Aux frémissantes eaux de l'Ourcq et de la Marne !
France, que tu fus belle au tain blême et profond
Que rayaient de roseaux les marais de Saint-Gond !
Que tu fus belle, France, ô grande face claire,
Dans les canaux dormants de la Vesle et de l'Aire !
France, que tu fus belle au fil des lents ruisseaux
Qui coulent sinueux vers la Suippe et la Saulx !
Que tu fus belle, France, en la glace fameuse
Que si souvent offrit à l'histoire la Meuse !
France, que tu fus belle en l'argent incertain
Que vont frayant sous bois la Vezouse et l'Othain !
Que tu fus belle, France, au cristal qui ruisselle
Avec la glauque Meurthe et la verte Moselle !
Que tu fus belle enfin dans les moindres étangs,
Dans les viviers stagnants, dans les lacs palpitants,

Dans la douve qui luit au loin comme une plaque
D'étain pâle sous l'or des branches, dans la flaque
Qui frémit à travers les saules en rideau,
Dans tout ce qui nourrit en secret tes cours d'eau,
Et qu'une molle pente insensiblement guide,
Et qui sauva ton sol de son rempart liquide !
Jusqu'aux vieux abreuvoirs veloutés et moussus,
Jusqu'aux grands bassins morts des parcs entr'aperçus
Qui ne paraissaient faits que pour mirer des cygnes,
— Lorsqu'à ton front le vol de tes aigles insignes
Tournoya, reflété par ces miroirs sacrés,
Des lauriers reverdis à leurs becs empourprés !

Et que tu seras belle, ô France, — encor plus belle ! —
Quand, ayant subjugué le sort longtemps rebelle,
Quand, par un autre soir, un soir proche ou lointain
Mais qui viendra, — celui qui doute en est certain ! —
Debout, regardant fuir au bas du crépuscule
Le dernier bataillon barbare qui recule
Entre les noirs sapins d'Hermann et de Teutburg,
Ayant derrière toi la flèche de Strasbourg
Sur le fond du ciel vert où flottent les cigognes,
Lasse de la guerre âpre aux terribles besognes,
Triste de tant de sang qu'il a fallu verser,
Mais sentant tes destins premiers recommencer,
Mais le cœur déjà plein des fois réparatrices,
Tu viendras, ton drapeau baisant tes cicatrices,
Incliner fièrement et gravement ton front
Sur les flots du vieux Rhin, qui te reconnaîtront !

FERNAND GREGH

L'EFFORT ANGLAIS

Récemment, je rencontrai dans le vestibule d'un ministère un sénateur distingué, qui, m'accostant, me demanda :

— Eh bien ! quand donc votre fameuse armée sera-t-elle enfin prête?

Je me sentis quelque peu blessé par cette question qui trahissait la pensée de mon impatient ami. Il estimait sans doute que l'Angleterre ne remplissait pas avec assez de zèle sa part de la besogne commune. J'en parlai au ministre à qui je rendais visite.

— Tranquillisez-vous, me dit-il, il y a des gens qui critiquent toujours. Nous ne sommes pas aussi aveugles en France que prétend l'être ce grincheux parlementaire.

Ce n'était pourtant pas la première fois que j'avais surpris chez certains de mes amis français des doutes sur l'efficacité de la coopération anglaise. C'est là mon excuse pour ces quelques observations : je voudrais faire bien comprendre qu'en Angleterre on n'a pas conscience d'être en défaut vis-à-vis de nos alliés français, dont nous reconnaissons avec gratitude l'immense effort et les efficaces et glorieux services.

Afin d'apprécier le rôle de l'Angleterre dans la guerre actuelle, il faut se reporter à ses débuts. Bien que les faits aient profondément modifié les relations des alliés depuis un an, pour apprécier l'état actuel de l'effort anglais il y a forcément lieu de considérer, d'abord, la situation au commence-

ment de la guerre. Or, cela nous oblige à remonter au 22 novembre 1912, date où une lettre de la plus grande importance pour les relations entre les deux pays fut adressée par Sir Edward Grey à M. Paul Cambon. Dans cette lettre Sir Edward Grey rappela que des experts français et anglais en matière navale et militaire avaient eu des consultations en vue d'une coopération possible. Il avait été, alors, expressément convenu que ces consultations entre experts ne devaient nullement être considérées comme un engagement formel de prendre les armes dans des éventualités qui pouvaient ne jamais se produire. Toutefois, si l'un des deux gouvernements avait de graves raisons de craindre une attaque non provoquée de la part d'une tierce puissance, il pouvait néanmoins devenir essentiel de savoir si ce gouvernement pouvait compter sur l'appui armé de l'autre. Il fut, par conséquent, convenu que dans ce cas, ou dans le cas où il arriverait quelque chose qui menaçât la paix générale, les deux gouvernements devraient immédiatement se concerter pour agir d'accord, et essayer ainsi d'empêcher l'agression et de maintenir la paix. Si les mesures prises entraînaient une action quelconque, les plans des états-majors seraient tout de suite pris en considération et les gouvernements décideraient de la suite à leur donner.

On voit que la coopération en question avait un côté général qui démontre le prix que l'Angleterre attachait à l'entente avec la France, et penser que l'Angleterre ne se trouve aux côtés de la France dans la guerre actuelle que pour la défense de la Belgique, c'est confondre l'occasion de la guerre avec ses causes, faute que seul un historien bien superficiel pourrait commettre.

Dans la question marocaine, l'Angleterre avait appuyé la France comme une alliée de fait, en vertu des conventions de 1904, conventions spéciales à cette affaire. Mais dans la lettre que je viens de citer, il s'agissait du cas général d'une agression non provoquée, de « quelque chose » qui menacerait la « paix générale », en fin de compte d'un acte dont le caractère révolterait le sens moral et le sentiment de justice de l'Angleterre.

Or, le 30 juillet 1914, M. Paul Cambon rappelait cette lettre au souvenir de Sir Edward Grey. M. Cambon faisait remar-

quer que la France était menacée d'une agression non provoquée. Il remettait en même temps à Sir Edward Grey une note dont le contenu expliquait très clairement la situation, sans — soit dit en passant — qu'il y fût question de la Belgique. Cette note faisait remarquer que l'armée allemande avait ses avant-postes aux bornes-frontières ; que le jour précédent, par deux fois, des patrouilles allemandes avaient pénétré sur le territoire français ; que les avant-postes français avaient été reculés à dix kilomètres en arrière de la frontière pour éviter tout incident. Le gouvernement français tenait à montrer que l'agresseur ne serait en aucun cas la France.

En effet, tout le XVIe corps de Metz, renforcé par une partie du VIIIe venu de Trèves et de Cologne, occupait la frontière de Metz au Luxembourg ; le XVe corps de Strasbourg était concentré sur la frontière ; sous menace d'être fusillés, les Alsaciens-Lorrains des pays annexés ne pouvaient pas quitter le pays ; des réservistes par dizaines de milliers étaient rappelés en Allemagne, mesure qui précède immédiatement la mobilisation. De son côté, la France n'avait rappelé aucun réserviste. Ces préparatifs allemands avaient commencé le samedi 25 juillet, le jour même de la remise de la note serbe. C'était la preuve de la volonté pacifique de l'une et des intentions agressives de l'autre.

Le 30 juillet, en réponse à l'offre du chancelier allemand de respecter l'intégrité territoriale de la France en Europe, si l'Angleterre acceptait de rester neutre, une dépêche fut envoyée à Berlin repoussant cette proposition avec indignation.

Le jour suivant, sir Edward Grey posa pour la première fois aux deux puissances voisines la question que le gouvernement anglais avait posée en 1870, à savoir si la France et l'Allemagne s'engageaient à respecter la neutralité de la Belgique. Comme on le sait, la France répondit affirmativement, l'Allemagne évasivement. Mais il était encore possible que l'Allemagne respectât la neutralité belge et, en effet, ce n'est que le 2 août, à 7 heures du soir, que le ministre allemand à Bruxelles remettait l'ultimatum de son gouvernement au ministre des Affaires étrangères de Belgique.

En attendant, le 2 août, Sir Edward Grey, après une réunion

du cabinet tenue dans la matinée, faisait à M. Cambon cette grave déclaration :

Je suis autorisé à donner l'assurance que, dans l'éventualité où la flotte allemande entrerait dans la Manche ou passerait par la mer du Nord pour entreprendre des opérations de guerre contre les côtes ou la navigation françaises, la flotte anglaise accorderait toute protection en son pouvoir. Cette assurance est naturellement subordonnée à l'approbation par le Parlement de la politique du gouvernement de Sa Majesté et ne peut être considérée comme engageant le gouvernement à prendre aucune mesure jusqu'à ce que se produise l'éventualité d'action par la flotte allemande mentionnée plus haut.

Le matin du 3 août, avant d'avoir encore connaissance de l'ultimatum allemand à la Belgique, Sir Edward Grey complétait cette déclaration par la note suivante :

Dans le cas où la flotte allemande entrerait dans la Manche ou dans la mer du Nord dans le but de faire le tour des Iles Britanniques afin d'attaquer les côtes ou la flotte françaises, ou de harceler la navigation marchande française, la flotte anglaise interviendrait afin de donner à la navigation française son entière protection, de telle façon qu'à partir de ce moment l'Angleterre et l'Allemagne seraient en état de guerre.

Ainsi l'Angleterre était prête, même avant la violation de la neutralité de la Belgique, à venir au secours de la France avec toute sa flotte si l'Allemagne employait la sienne contre les côtes ou la navigation françaises. Il ne faut pas oublier cette première formule de la coopération anglaise : la flotte anglaise serait employée à paralyser la flotte allemande, mais la France devait compter sur ses propres forces pour résister à l'invasion par terre. On a souvent parlé, en Angleterre même, de l'indécision du gouvernement britannique. Cette indécision a été invoquée même en Allemagne pour faire retomber sur l'Angleterre la responsabilité de la guerre ! Or, l'armée anglaise, forte de 170 000 hommes, maximum du corps expéditionnaire réalisable, n'était pas de taille à effrayer une grande puissance européenne quelconque. On redoutait la flotte anglaise et uniquement la flotte, et dès le 2 août, Sir Edward Grey avait pris sur lui d'assurer à la France la coopération de cette flotte. Cette assurance fut réitérée le 3. C'est l'ultimatum allemand à la Belgique et l'appel du roi Albert qui ont provoqué l'action *militaire* de l'Angleterre et c'est alors

qu'a commencé l'effort britannique — effort dont il serait difficile de trouver le parallèle dans l'histoire.

Aussitôt que l'Allemagne eut envahi la Belgique, le maximum du corps expéditionnaire anglais fut mis en mouvement pour aller à sa défense. Il se joignit dans ce but aux forces françaises et belges, et ainsi, dès le début des hostilités, par l'appui de la flotte et du corps expéditionnaire était réalisée la totalité de l'effort anglais prévu. La demande de mon sénateur ne pouvait donc, provoquer qu'une seule réponse : « Non seulement notre fameuse armée est prête, mais elle s'est fait complètement anéantir, et nous l'avons remplacée par une autre encore plus nombreuse. »

En effet, les pertes anglaises dépassaient récemment le chiffre de 258 000, à savoir plus de 50 000 tués, plus de 53 000 prisonniers et disparus, plus de 155 000 blessés. Néanmoins, l'Angleterre a sur le front un contingent plusieurs fois supérieur à celui qu'elle avait envoyé au mois d'août dernier, et le nombre de ses troupes augmente de jour en jour. Les unités de réserve, elles aussi, s'accroissent avec une rapidité qui dépasse toutes les prévisions que permettait un système uniquement basé sur le recrutement volontaire. Trois millions d'hommes ont répondu à l'appel de la patrie. Non seulement le territoire de l'Angleterre est aujourd'hui un vaste champ de manœuvres, mais les colonies et les dépendances anglaises se sont jointes à la mère-patrie avec enthousiasme, preuve qu'elles ont conscience que la liberté assurée par la domination anglaise est en péril.

Pour créer une armée sur une échelle absolument sans précédent pour l'Angleterre, pour entraîner les hommes et produire l'armement et les munitions nécessaires dans des proportions qu'elle n'avait jamais rêvées, on a dû concentrer toutes les forces vives de l'empire sur un unique objet : vaincre l'ennemi. L'Angleterre n'était guère organisée, ai-je dit, que pour une armée de 170 000 hommes. Il a fallu créer des arsenaux pour en équiper quinze fois autant. Je n'ai pas besoin d'insister sur les difficultés qu'une besogne pareille devait rencontrer. Transformer des hommes de métiers différents en ouvriers pour la fabrication des armes et des munitions de guerre, suppose un entraînement industriel bien plus compliqué que

l'entraînement du simple soldat. Le ministre le plus populaire du cabinet actuel, M. Lloyd George, a dû être nommé titulaire d'un nouveau ministère créé tout exprès pour s'occuper de ces nouveaux arsenaux et il y consacre toutes ses énergies. Ceux qui croient que l'Angleterre ne fait pas le maximum possible et le lui reprochent, commettent une double injustice envers un pays qui apporte à la cause commune la totalité de ses ressources en hommes et en matériel et toutes ses richesses accumulées.

Il est vrai que toutes les nouvelles armées de l'Angleterre ne sont pas encore prêtes et ne le seront peut-être que lorsque les armées de ses alliées seront considérablement diminuées; mais on peut trouver là plutôt une raison de se réjouir, puisque les forces anglaises alors toutes fraîches et bien armées pourront les remplacer contre un ennemi dont les effectifs seront aussi considérablement affaiblis et les armes très émoussées. C'est à ce moment-là que le point culminant de l'effort anglais pourra être atteint, car on concèdera volontiers qu'il est sage de ne tenter l'effort final que lorsque toutes les troupes disponibles auront l'entraînement, l'équipement et le matériel qui leur donneront la supériorité nécessaire pour assurer le succès.

Et tout cela, je le répète, n'avait jamais été prévu. Le rôle tout spécial de l'Angleterre, celui que chacun attendait d'elle jadis et qu'il ne faut pas oublier maintenant qu'il a été accompli dans le silence et l'obscurité — c'est celui d'assurer aux États alliés de l'Angleterre la maîtrise de la mer. Pour apprécier la valeur de cette coopération, on n'a qu'à considérer que la différence entre l'effectif de la flotte française et celui de la flotte allemande est à peu près la même que celle qui existe entre l'effectif allemand et l'effectif anglais. Or, quelle est à présent la situation de la flotte inférieure? Ce qui n'en a pas été détruit est immobilisé dans les ports. Sans doute les sous-marins allemands ont pu en sortir grâce à leurs dimensions relativement restreintes, mais quelle est l'importance que l'on doit attacher à ces raids? Depuis le commencement du « blocus » des Iles Britanniques, sur 24 442 arrivées et départs de leurs ports, les sous-marins allemands n'ont réussi, d'après une statistique récente, qu'à faire couler 76 vaisseaux de commerce et 68 bateaux de pêche! Dans l'activité maritime

d'une nation comme l'Angleterre, de tels résultats sont insignifiants. D'ailleurs personne ne se trompe sur la signification des manœuvres du commandement naval allemand qui, à bout de ressources légitimes, fait la guerre aux civils, aux faibles et aux innocents en violation du droit et de la morale acceptés dans les règlements de la guerre, règlements signés à La Haye par l'Allemagne elle-même.

Donc, si les Allemands occupent la Belgique et une partie du nord de la France, l'Angleterre et ses alliées dominent tous les océans, ce qui leur permet de se faire ravitailler et de se fournir d'engins et de munitions dans le monde entier sans entrave appréciable de la part de leurs ennemis. De plus, l'Angleterre travaille pour la grande lutte suprême que l'avenir amènera, le jour où les ennemis auront épuisé les avantages qu'ils avaient accumulés à l'ombre de la paix. Les millions d'hommes recrutés volontairement en Angleterre, et qui sont le meilleur de sa jeunesse par la vigueur et la santé physiques, l'intelligence et le courage, viendront apporter en temps utile l'appui de leurs énergies fraîches à leurs vaillants alliés.

Certaines personnes m'ont exprimé l'opinion que l'Angleterre n'ayant pas à souffrir comme la France des effets de la guerre, peut n'avoir pas un aussi grand intérêt à en hâter le dénoûment. Rien n'est plus loin de la vérité. On sait la part que l'Angleterre prend dans les dépenses financières de la lutte. Chaque jour de guerre lui coûte une somme qui suffirait à doter quelqu'une de ces belles œuvres d'instruction publique, de paix sociale et de progrès industriel, dont le peuple anglais a été privé, vu la difficulté d'augmenter des charges publiques déjà énormes. Le peuple anglais connaît très bien ce côté de la question. Il y en a un autre. C'est que cette guerre a bouleversé toutes les industries britanniques. Après la guerre sud-africaine on a eu le plus grand mal à réparer les pertes qui en résultèrent. Les industries de guerre avaient créé pour beaucoup d'ouvriers une situation exceptionnelle. Ils gagnèrent des salaires de plus en plus élevés ; la guerre finie, ils ne se réadaptèrent que difficilement aux conditions normales du travail. Il en résulta des crises et des grèves qui ont duré longtemps après la conclusion de la paix. Ce qui s'est produit après cette guerre sud-africaine, très petite en comparaison de la guerre

actuelle, se produira forcément de nouveau, et cela promet aux hommes d'État anglais des difficultés semblables, mais infiniment plus grandes. On peut, par conséquent, être sûr que, même si ce n'était que pour ces raisons d'un caractère économique et matériel, ils ne peuvent que souhaiter que la guerre dure le moins de temps possible.

Ce que sera la nature de la paix éventuelle, il est prématuré de l'escompter. Quant à l'Angleterre, la guerre a prouvé qu'elle est à même de continuer à assurer sa supériorité navale contre la puissance rivale dans les proportions actuelles. Ce point acquis, ce n'est pas du côté anglais qu'il faut prévoir de l'intransigeance, le jour où ses alliées seront disposées à traiter. Et, dans l'hypothèse inverse, la France sait bien que l'Angleterre restera fidèle à ses engagements. Le « chiffon de papier » du 4 septembre 1914, par lequel l'Angleterre, la France et la Russie se sont engagées mutuellement à ne pas conclure de paix séparée et à ne pas proposer des conditions de paix sans accord préalable, est une promesse sacrée. L'Angleterre ne s'engage pas à la légère et ce ne sera pas de son côté que la parole donnée sera violée. Les alliés ont une cause commune : mettre fin à un état politique qui a constitué depuis un quart de siècle une menace permanente pour la paix de l'Europe. L'Angleterre ira jusqu'au bout aux côtés de ses alliées. Les peuples neutres comprennent quelle importance a pour eux aussi une paix qui leur garantira un avenir sans menace d'agressions gratuites. Dans cette lutte il faut se fier les uns aux autres. Il s'agit de terrasser avec l'ennemi une épouvantable idée, l'idée que la force non seulement prime le droit, mais qu'elle est le droit. L'Angleterre et la France ont fait leurs révolutions pour établir le contraire. Ensemble elles lutteront pour conserver la plus précieuse de leurs conquêtes. Sur la suprématie du droit et de la justice reposent leurs institutions politiques, leur économie sociale, leur fierté individuelle et tout ce qui constitue pour elles le bonheur des peuples.

THOMAS BARCLAY

LES SOCIÉTÉS DE CRÉDIT

On compare souvent et avec raison nos principaux établissements de crédit aux grands magasins de nouveautés parisiennes. De même que le *Bon Marché*, le *Louvre*, la *Samaritaine*, le *Printemps* ont installé, dans de vastes palais de la mode, des rayons où s'étalent les marchandises les plus variées ; de même, le Crédit Lyonnais, la Société Générale, le Comptoir National d'Escompte ont fait construire de somptueux immeubles comprenant des guichets sans nombre et où le commerce de l'argent revêt les formes les plus diverses : escomptes et recouvrements, délivrance de chèques, dépôts à vue et à échéance, achats et ventes de monnaies étrangères, ouvertures de crédits, locations de coffres-forts, valeurs de placement, avances sur titres, dépôts de titres, encaissements de coupons, ordres de bourse, etc. Tandis que, en Angleterre, les banques de dépôts se distinguent nettement des banques d'affaires et d'émissions, nos grands magasins financiers se livrent aux opérations de toute nature et s'adressent à toutes les catégories de capitalistes petits ou grands, aux rentiers comme aux industriels. Ils s'occupent de la gestion des capitaux d'épargne et se chargent de toutes les négociations de valeurs ; ils écoulent des titres de toute provenance, soit par la vente directe aux guichets, soit en participant aux émissions publiques, soit en exécutant les ordres de Bourse. Ils ont fondé des succur-

sales dans toutes les parties de la France et même dans les pays les plus lointains. A la fin de 1913, la Société Générale possédait, à Paris, en province, dans les colonies et à l'étranger, un réseau de 1 108 agences, sans compter les filiales qu'elle avait créées en Belgique, en Suisse, en Russie et en Allemagne ; le Crédit Lyonnais avait établi 415 agences et sous-agences ; le Comptoir National d'Escompte, 395.

Quelques chiffres montreront les progrès réalisés par les grandes sociétés de crédit de 1880 à 1914, c'est-à-dire pendant les trente-cinq années qui ont précédé la guerre.

Au Crédit Lyonnais, le portefeuille commercial qui s'élevait à 137 millions en 1880, atteignait 1 700 millions le 30 mai 1914 ; le montant des dépôts de fonds passait de 244 à 1 015 millions et le montant des comptes créditeurs, de 138 à 1 456 millions. Pendant la même période, le portefeuille de la Société Générale s'élevait de 108 à 989 millions ; les dépôts de fonds, de 253 à 681 millions et les comptes courants créditeurs, de 73 à 1 187 millions. Au Comptoir National d'Escompte, les mêmes postes accusaient une augmentation de 136 à 1 227 millions pour le portefeuille ; de 103 à 860 millions pour les dépôts et de 127 à 771 millions pour les comptes créditeurs.

A la date du 30 mai 1914, les capitaux confiés par le public aux trois principales sociétés de crédit s'élevaient aux chiffres que voici :

	Crédit Lyonnais	Société Générale	Comptoir
	(En millions de francs)		
Dépôts de fonds.....	1 015	681	860
Comptes courants créditeurs.	1 456	1 187	771
Totaux.....	2 471	1 868	1 631

Si l'on ajoute à ces dépôts, qui forment un total de 5 970 millions, le capital versé des trois établissements, soit 700 millions, et leurs réserves qui atteignaient, d'après les bilans de l'exercice 1913, 322 millions, c'est donc à près de 7 milliards que s'élevaient les fonds dont ils pouvaient disposer. Cette énorme concentration de capitaux a parfois semblé exagérée, et l'on s'est demandé si elle ne présentait pas plus d'inconvénients que de réels avantages. N'est-il point, en effet, dangereux qu'un petit nombre d'établissements disposent d'une

puissance financière telle que les grandes opérations de crédit ne puissent se réaliser sans leur concours et que, par suite, elles soient subordonnées à leur bonne volonté?

Il est cependant juste de reconnaître que les grands magasins financiers ont favorisé la production nationale en ce sens que, pour développer leur courant d'affaires, ils ont dû abaisser le taux de l'escompte : l'abondance des dépôts leur permettait d'ailleurs de mettre le crédit à la disposition de nos négociants à des tarifs moins élevés que dans la plupart des autres pays.

Mais ce crédit s'est-il étendu indistinctement à tous ceux qui en avaient besoin et qui offraient des garanties suffisantes? On peut d'autant moins l'affirmer que le petit et le moyen commerce ont fait entendre à ce sujet des plaintes assez vives et qu'une commission extraparlementaire pour la réforme bancaire, instituée en 1911, a élaboré un projet de loi destiné à leur donner satisfaction. Au surplus, l'initiative des abaissements de tarifs a été prise par la Banque de France et, si les grands établissements de crédit n'avaient pas suivi son exemple, ils se seraient heurtés aux réclamations de leurs clients.

D'autre part, la propagande intensive des grands magasins financiers a fort heureusement habitué le public aux dépôts de capitaux improductifs ; elle a répandu l'usage du chèque et des virements et elle a, de la sorte, contribué aux progrès économiques de la nation. On peut même regretter que, chez nous, ces modes de libération se soient encore si peu développés et que certains propriétaires, notaires et autres catégories de créanciers, se refusent à accepter des chèques de leurs débiteurs. Alors que, en Angleterre, la plupart des paiements s'opèrent de cette manière, ceux de l'État comme ceux des particuliers, on se sert surtout en France du billet de banque et de l'effet de commerce pour solder ses dettes ; les mouvements de fonds restent considérables et immobilisent une part beaucoup trop importante de la fortune privée.

Quoi qu'il en soit, le monopole des grands établissements de crédit n'est pas aussi absolu qu'on a pu le supposer. Il s'est fondé, à côté d'eux et à Paris, d'autres sociétés d'ordre secon-

daire qui ont mieux aimé, il est vrai, imiter leurs procédés commerciaux que leur faire une concurrence sérieuse. Le remède à la concentration excessive des capitaux consistait, selon nous, à augmenter le nombre des banques régionales déjà existantes et qui ont donné des résultats très favorables au commerce et à l'industrie, chaque fois qu'elles ont été dirigées avec intelligence et dans un véritable esprit de progrès économique. Les banques régionales qui se sont fondées à Lille, à Nancy, à Lyon, à Marseille et dans d'autres grands centres, ont, en effet, obtenu, par les mêmes moyens que les grandes sociétés, les mêmes succès. Elles avaient des frais généraux moins élevés que ceux de leurs concurrents, un personnel mieux adapté au milieu, plus connu de la clientèle ; elles connaissaient mieux les besoins économiques de la région et, si elles possédaient moins de capitaux, elles savaient les employer plus utilement à des entreprises locales. Un certain nombre de ces banques régionales ont fini par se syndiquer : la Société centrale des Banques de province s'est créée à Paris, en 1904, et elle s'est réorganisée, en 1911, en portant son capital à 50 millions. On pouvait espérer que cette Société centrale se serait surtout attachée à fonder de nouveaux établissements dans les régions qui en étaient dépourvues et à aider les petites banques locales qu'elle aurait pu grouper sous sa protection. Malheureusement elle a préféré se préoccuper presque exclusivement des intérêts personnels de ses membres, en prenant des participations dans les émissions financières et, au lieu de faire une concurrence aux grands établissements, elle s'est attachée à prélever une part de leurs bénéfices dans les opérations les moins intéressantes pour le développement économique du pays. L'idée dont s'était inspirée tout d'abord la Société centrale n'en était pas moins excellente et la nouvelle administration n'hésitera certainement pas à la reprendre. Le véritable rôle d'un organisme de cette nature consiste, cela va de soi, à créer des institutions de crédit là où il n'en existe pas et à transformer, sous sa direction, en banques associées ou coopératives, les petits établissements qui sont trop faibles pour résister aux succursales des grandes sociétés.

L'État ne pouvait-il pas, à son tour, se défendre contre la

toute-puissance des grands magasins financiers? Il lui suffisait de retenir et d'accroître l'ancienne clientèle des trésoriers-payeurs généraux. Mais, par un singulier oubli de ses intérêts, l'État s'est, au contraire, empressé de briser l'instrument qui lui permettait de développer son propre crédit. Au moment même où les grands magasins financiers multipliaient leurs agences de province, le ministère des Finances, obéissant à des injonctions parlementaires, jugeait à propos de fixer à ses trésoriers généraux un maximum de traitement qu'il leur était interdit de dépasser : il ne comprenait pas que, en limitant les profits légitimes de ses collaborateurs immédiats, il les incitait à se désintéresser des opérations de placement dont il avait été le principal bénéficiaire. En outre, au lieu de choisir le personnel des trésoriers parmi ses agents les plus capables, il distribuait au hasard ou à la faveur des postes de la plus haute importance. Faut-il s'étonner que, dans de pareilles conditions d'infériorité, les trésoreries générales aient été impuissantes à lutter contre les sociétés qui, ayant le don des affaires, savaient si bien attirer la clientèle? D'un côté, c'était l'engourdissement et la routine ; de l'autre, les efforts continus, les progrès persistants, tous les moyens de publicité mis en œuvre, des bureaux installés avec luxe dans les quartiers les plus riches et au centre des grandes villes, des employés toujours empressés à donner des renseignements et des conseils, des guichets et des halls largement ouverts, des affiches sur tous les murs et des réclames dans tous les journaux.

On a vite compris, il est vrai, au début de la guerre et lorsque les besoins de capitaux ont été si considérables, la faute qui avait été commise. M. Ribot s'est efforcé de la réparer : par son décret du 11 décembre 1914, il a voulu aider les trésoriers à se refaire une clientèle de déposants ; ceux-ci ont reçu, sous la garantie de l'État, un intérêt qui s'est élevé, en moyenne, à 2,25 p. 100. Ce retour partiel à l'ancienne organisation des trésoreries est susceptible de donner plus tard des résultats favorables au crédit public, mais il ne faut pas se dissimuler que l'accroissement des dépôts sera très lent : il est difficile de retrouver une clientèle dispersée et de changer ses habitudes. Depuis le décret du 11 décembre dernier, c'est

à peine, d'ailleurs, si les trésoriers ont reçu une centaine de millions de nouveaux dépôts [1].

La question de savoir si la concentration des banques et des capitaux a été plus favorable que nuisible à l'économie nationale s'est souvent posée ; l'opinion a été émise d'une manière générale que la gestion des grands établissements de crédit aurait pu être beaucoup plus utile au développement de la richesse publique. Reconnaissons que, pour discuter le problème dans toute son ampleur, il faudrait connaître d'une manière plus précise les opérations financières de nos trois principales sociétés, savoir plus exactement comment elles ont employé leurs ressources et celles que leurs déposants leur ont confiées. Or il est très difficile de se renseigner à cet égard ; les grands magasins financiers n'ont même jamais expliqué dans quelle mesure ils avaient consacré leurs efforts aux opérations régulières de banque et aux opérations très différentes de placement. Alors que des études nombreuses, sérieuses et documentées ont été publiées sur la Banque de France et sur les banques étrangères, il n'en existe pour ainsi dire aucune sur le Crédit Lyonnais, la Société Générale et le Comptoir National d'Escompte. Par contre, ces établissements ont été l'objet tantôt d'attaques violentes, tantôt d'apologies excessives ; mais on ne peut pas faire état de polémiques toujours intéressées. C'est seulement par la lecture attentive des bilans

1. Le public n'a pas compris, parce que sans doute on ne les lui avait pas suffisamment expliqués, les avantages que lui offrent les dépôts de fonds à vue dans les trésoreries.

Rappelons à ce propos que le concours des capitalistes à l'œuvre de la Défense Nationale peut se réaliser de trois manières : 1° par des dépôts à vue qui rapportent 2,25 p. 100 dans les trésoreries générales, alors que les mêmes dépôts ne produisent qu'un très faible intérêt dans les établissements de crédit, sauf quand ils sont à échéance fixe ; 2° par des souscriptions à des bons de la Défense Nationale qui rapportent 4 p. 100 lorsqu'ils sont à trois mois d'échéance et 5 p. 100 à six mois ou à un an ; 3° par des souscriptions aux obligations de la Défense Nationale qui rapportent un intérêt supérieur, et dont les coupons sont exemptés de tout impôt. Il nous semble que, si une propagande plus active avait été organisée en faveur de ces trois modes de placement, les résultats auraient pu dépasser ceux qui ont été atteints par des moyens de publicité des plus médiocres.

Enfin, sur le conseil du ministre des Finances, la Banque de France a ouvert ses guichets aux échanges d'or contre des billets. L'empressement du public à remettre ses réserves d'or à la Banque a été remarquable.

et des rapports annuels que l'on peut se faire une opinion réfléchie.

Malheureusement cette source précieuse de renseignements fait également défaut et l'on a souvent reproché, non sans raison, aux grands magasins financiers de ne publier que des bilans obscurs et des rapports incomplets. Nous ne pouvons donc pas connaître ce qui serait essentiel : le résultat de leurs opérations d'escompte et de placement, le montant de leurs frais généraux, le montant de leur portefeuille, le mode d'emploi de leurs réserves et tant d'autres comptes qu'il serait utile d'avoir sous les yeux pour discuter leur gestion en toute impartialité. Il est même singulier que l'établissement qui passe à juste titre pour le plus solide, soit précisément celui qui cache avec le plus de soin ce qu'il nomme le « secret de ses affaires ». Le bilan général du Crédit Lyonnais ne comprend, en effet, que sept postes à l'actif et neuf au passif ; son compte rendu annuel d'une vingtaine de pages renferme à peine quelques renseignements statistiques sans valeur et ne donne aucune indication sur la nature des opérations de l'année. Le compte « profits et pertes » par exemple, comporte simplement et en une seule ligne le total des bénéfices dont le mode d'évaluation n'est pas expliqué ; aucune distinction n'est faite entre les bénéfices provenant des placements de fonds et des placements de titres ; l'évaluation de ses immeubles est fixée arbitrairement à 35 millions, alors que le vaste et magnifique siège social qu'il a fait construire entre le boulevard des Italiens et la rue du Quatre-Septembre vaut à lui seul bien davantage.

Le Comptoir National d'Escompte qui donnait, il y a vingt ans, des renseignements plus étendus et répartissait l'actif et le passif en un plus grand nombre de postes, a fini par renoncer à ses traditions pour imiter les errements du Crédit Lyonnais. Toutefois, la Société Générale a consenti à aller un peu plus loin. On trouve, notamment, dans son rapport sur l'exercice 1913 — celui de l'exercice 1914 n'a pas été rédigé de la même manière en raison des circonstances — des chiffres intéressants sur la composition de son portefeuille, divisé en effets sur Paris, sur la province et sur l'étranger ; sur l'encaissement des coupons, les ordres de Bourse, les comptes de

chèques, etc. Le compte « profits et pertes » est résumé, au débit et au crédit, en plusieurs chapitres malheureusement incomplets et qui prêtent à une confusion fâcheuse. Le total des frais généraux, par exemple, y figure pour la somme de 12 772 865 francs, ce qui est tout à fait invraisemblable : il doit être certainement cinq ou six fois plus élevé. Comment admettre que les dépenses de personnel n'aient atteint que 7 millions pendant cet exercice? La Société Générale déclare, dans son rapport sur l'exercice 1914, que le nombre de ses agents mobilisés a été de 8 456 ; il n'est donc pas excessif de l'évaluer à 15 000 en temps de paix. Or 15 000 agents qui ne recevraient qu'une moyenne assez basse de 2 000 francs de traitement coûteraient à la Société la somme de 30 millions par an et non de 7 millions.

En se reportant aux chiffres du produit de l'exercice 1913, on s'aperçoit, d'autre part, qu'ils ont été à leur tour fortement diminués : les « intérêts sur placements de fonds » ne se seraient élevés qu'à 22 millions et les « commissions et bénéfices divers », c'est-à-dire les bénéfices sur les placements de titres, n'auraient atteint que 19 millions. Selon toute vraisemblance, ces derniers chiffres ne comprennent que les produits nets des agences de province et de l'étranger : on a déduit des bénéfices bruts les frais généraux du personnel et autres, afin de ne pas faire ressortir des chiffres trop significatifs. Il est, en effet, impossible d'admettre que la Société Générale n'ait obtenu qu'un rendement de 22 millions pour ses placements de fonds, alors que le mouvement général de son portefeuille a dépassé, pendant l'exercice, 48 milliards d'escomptes, auxquels il faut ajouter 9 milliards d'effets remis à l'encaissement, et que les capitaux dont elle disposait, sous forme d'encaisse, de comptes, de chèques et de dépôts, de réserves et de versements sur les actions, dépassaient 2 330 millions le 31 décembre 1913. Au taux moyen de 4 p. 100, cela ferait 93 millions et non 22.

Il ne saurait être douteux, selon nous, que les sociétés de crédit ont réalisé des bénéfices beaucoup plus importants que ceux qui figurent sur les bilans. Elles les ont employés, sans le dire, soit à des constructions et à des agencements d'immeubles rapidement amortis, soit à des réserves plus ou

moins occultes qui leur ont servi à accroître progressivement leurs dividendes, quel que puisse être le résultat de l'exercice.

En ce qui touche le Crédit Lyonnais, la constitution de ces réserves occultes ne saurait faire aucun doute : on en trouve la preuve dans son rapport du 29 avril 1915 à l'assemblée générale des actionnaires. « Les *provisions* faites dans les exercices antérieurs en vue de risques aujourd'hui éteints, déclare ce rapport, pourront au besoin servir à l'amortissement des pertes résultant de la guerre. Ces provisions seront-elles suffisantes et pourrons-nous conserver intacte notre réserve de 175 millions? Nous le souhaitons ; disons même, nous l'espérons. Mais trop de faits imprévus peuvent encore surgir pour que nous ne soyons pas tenus à la plus grande circonspection dans l'expression de nos espérances. Nous pouvons dès maintenant vous proposer de prélever sur ces *provisions*, pour l'exercice 1914, le montant de l'intérêt de 5 p. 100 de notre capital, soit 12 millions et demi de francs. » Que d'aveux significatifs, et même que de contradictions dans ces quelques lignes ! D'une part, le Crédit Lyonnais affirme que, outre ses réserves de 175 millions, il a mis de côté des provisions dont il ne fixe nullement le chiffre et qui figurent on ne sait dans quel poste de son bilan, mais qu'il serait aisé de découvrir ; de l'autre, il prélève sur ces provisions inconnues un dividende de 12 millions et demi. En agissant de la sorte, il dissimule son exacte situation financière, au lieu de la faire apparaître en pleine lumière, et il distribue des dividendes au gré de sa fantaisie ou de ce qu'il croit être son intérêt. Le procédé n'est évidemment pas d'une correction absolue : comment se fait-il qu'aucun actionnaire ne l'ait relevé?

Autant que l'on en peut juger par la teneur des bilans, les établissements de crédit se bornent, en définitive, à aligner dans la colonne de l'actif le montant des espèces en caisse, qui est certainement très exact ; le montant du portefeuille-effets, dont la valeur est sujette au contraire à discussion ; les avances sur garanties dont on ne peut apprécier le degré de sécurité, et le solde des comptes courants débiteurs, qui soulève les mêmes objections ; le portefeuille-titres qui peut être évalué de bien des manières ; les immeubles dont la valeur est toujours contestable. Mais ces évaluations diverses sont-

elles exagérées ou intentionnellement diminuées? Il est impossible de le savoir. Quant au passif, il comporte, en dehors des réserves et du capital versé, le montant des dépôts à vue et à échéance, les comptes courants créditeurs, des comptes d'ordre au sujet desquels aucune explication n'est fournie.

Après avoir additionné les divers chiffres de l'actif et ceux du passif, on trouve une différence au profit de la colonne de l'actif ; c'est tout simplement cette différence qui est portée au compte des bénéfices et ajoutée à la colonne du passif, de telle sorte que la balance soit exacte : elle l'est en effet, mais les chiffres de l'actif ont été plus ou moins majorés ou diminués, selon qu'il a convenu à la société de faire apparaître des bénéfices plus ou moins élevés. Il est sans doute difficile de dresser des bilans rigoureusement exacts ; la méthode la plus sincère d'évaluation des divers postes de l'actif peut toujours provoquer certaines critiques. Mais le public se tiendrait pour satisfait, les actionnaires et les déposants ne soulèveraient aucune objection, si les chapitres de l'actif étaient plus nombreux et plus clairs ; si le montant de toutes les réserves était sincère, et si le compte de profits et pertes faisait apparaître nettement le montant des frais généraux et celui des bénéfices, et comportait plusieurs postes distincts.

A titre d'exemple, nous citerons les comptes rendus de la Banque de France et ceux du Crédit Foncier qui fournissent tous les renseignements, toutes les explications et tous les chiffres nécessaires pour connaître la situation financière de ces deux établissements. Nous citerons encore les comptes rendus de la Société Générale de Belgique dont les opérations sont à peu près les mêmes que celles de nos propres établissements de crédit : les bilans ne comprennent pas moins de vingt postes à l'actif et de dix-huit au passif ; le compte de profits et pertes de 1913, que nous avons sous les yeux, comprend, au débit, quatorze articles, dont plusieurs sont même divisés en sous-articles et, au crédit, treize articles — alors que le même compte ne comporte qu'un seul chiffre aux bilans du Crédit Lyonnais et du Comptoir National d'Escompte. Tous les frais généraux et toutes les sources de bénéfices y figurent ; le rapport contient quatre-vingts pages d'un format plus grand que celui de nos établissements de crédit. Cette publicité loyale

et complète n'a certainement pas nui à la prospérité de la Société Générale de Belgique, puisqu'elle a pu répartir, pour l'exercice 1913, un dividende de 235 francs par action, venant s'ajouter à l'intérêt fixe de 5 p. 100 sur l'action qui s'élève à 52 fr. 90. Pourquoi la méthode de clarté et de précision, qui a été adoptée par la Société Générale de Belgique dans la publication de ses comptes, serait-elle de nature à porter préjudice à nos établissements de crédit? Elle aurait pour effet, dans tous les cas, de faire cesser les attaques violentes, pour ne pas dire les tentatives de chantage dont nos sociétés ont raison de se plaindre, mais dont elles ont tort de ne pas se disculper, comme elles pourraient certainement le faire, en substituant la pleine lumière à l'obscurité de leurs bilans.

Toutefois, il est des chiffres que l'on ne peut cacher et nous avons indiqué plus haut ceux qui ne sauraient prêter à aucune contestation. En les examinant avec soin, en se livrant à des recherches et à des comparaisons d'ailleurs assez longues, on peut aboutir à des conclusions intéressantes.

*
* *

La fonction la plus utile d'une banque moderne consiste, on le sait, à mettre des crédits à la disposition des industriels, des commerçants et des agriculteurs qui pourront les utiliser pour le développement de la richesse nationale. Les capitaux sont fournis, en premier lieu, par les actionnaires ou par les commanditaires de la banque ; en second lieu, par les dépôts de ses clients. Mais, comme la majeure partie de ces dépôts sont exigibles à vue, ils ne doivent être immobilisés que pour une courte durée : l'escompte des effets de commerce constitue à cet égard le meilleur des placements, à la condition cependant que ces effets aient été souscrits pour des actes réels de commerce, et qu'ils puissent ainsi être réescomptés sans délai, en cas de besoin, par la Banque de France. De la sorte, les dépôts seront toujours en parfaite sécurité ; ils seront remboursés en espèces et à toute réquisition, même si tous les déposants se présentaient à la fois aux guichets de l'établissement de crédit, ce qui ne peut arriver d'ailleurs qu'au moment d'une panique provoquée par une déclaration de guerre. En temps ordinaire,

une banque peut également placer ses dépôts en reports sur des valeurs de premier ordre, parce que les capitaux ainsi employés sont remboursables après chaque liquidation. Quant aux avances sur titres et autres garanties, elles ne constituent pas des ressources liquides, et à plus forte raison les avances à découvert ont-elles encore moins le caractère de liquidité qui convient seul au placement des dépôts à vue. Sans doute les établissements de crédit doivent consentir des avances, mais à leurs risques et périls, c'est-à-dire avec leurs ressources propres, avec les capitaux versés par les actionnaires et avec leurs réserves, non avec l'argent des déposants qui ne leur appartient pas.

Pour apprécier le degré de liquidité des ressources d'une banque, il faudrait donc avoir sous les yeux un bilan d'une clarté absolue, comprenant non seulement, d'une part, le montant de l'encaisse et le montant du portefeuille-effets, et, de l'autre, le montant des dépôts à vue et des comptes courants créditeurs, mais encore la composition du portefeuille. Ce portefeuille devrait être divisé en plusieurs postes : celui des effets de commerce sur la France et celui des effets sur l'étranger ; le montant des effets négociables à la Banque de France et celui des effets qui n'ont pas cette qualité. Bien que cette règle n'ait pas été suivie par les sociétés de crédit, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, on peut cependant admettre que le portefeuille dont nous parlons comprenait, à la veille de la guerre, des effets de commerce que la Banque de France pouvait escompter dans une proportion de 75 à 80 p. 100 et qui étaient par suite susceptibles d'une mobilisation immédiate. A ce portefeuille, on pourrait ajouter le montant des capitaux employés en reports, parce que ces capitaux sont susceptibles d'être remboursés, en temps normal, après chaque liquidation de quinzaine ou chaque liquidation mensuelle. Mais, si la Société Générale et le Comptoir indiquent, dans leurs bilans, cette nature de placement, les deux établissements ne disent pas s'il s'agit de reports sur le marché officiel ou sur le marché libre, ou même de titres mis en pension par leurs clients particuliers. Quant au Crédit Lyonnais, il ne dit absolument rien : le chiffre des reports et avances sur titres figure, dans son bilan, dans le même poste. Par suite,

nous n'avons pu tenir compte, dans le tableau ci-dessous, du montant des reports que l'on peut cependant évaluer à une centaine de millions. Mais nous avons ajouté, pour avoir la somme des disponibilités, l'encaisse des trois sociétés qui s'élevait à 621 millions. Voici quelle était leur situation à la date du 30 mai 1914, d'après les derniers bilans publiés avant la déclaration de guerre, et en admettant que l'actif réalisable du portefeuille s'élève à 80 p. 100 du total :

	Dépôts et comptes créditeurs	Portefeuille réalisable et encaisse	Différence
	(En millions de francs)		
Crédit Lyonnais....	2 471	1 590	881
Société Générale ...	1 868	962	906
Comptoir National .	1 631	1 202	429
	5 970	3 754	2 216

En ajoutant aux 3 754 millions de disponibilités les 100 millions de capitaux engagés en reports, on voit qu'il manquait aux trois grands établissements de crédit, à la veille de la guerre, plus de 2 milliards pour rembourser sans délai tous les dépôts. Cela ne voulait pas dire, loin de là, que leur situation fût compromise. Le découvert du Crédit Lyonnais était en effet largement compensé par les comptes courants débiteurs s'élevant à 721 millions, par des reports et avances sur titres de 359 millions, sans parler de la valeur des titres et des immeubles qu'il possédait. La Société Générale avait engagé 672 millions en comptes courants et 403 millions en avances sur titres ; le Comptoir faisait figurer 162 millions au poste des comptes débiteurs et 255 millions au poste des avances sur titres. Si aucun doute ne pouvait s'élever sur les garanties offertes par les sociétés de crédit, et tout au moins par deux d'entre elles, il leur était cependant impossible de rembourser sans délai leurs créanciers. Voilà pourquoi le ministre des Finances, cédant à leurs sollicitations pressantes, dut soumettre à la signature du Président de la République, dans la soirée du 1er août 1914, un décret de *moratorium* accordant un premier délai de trente jours pour le remboursement des dépôts-espèces et des comptes-courants créditeurs.

Ce décret était d'ailleurs illégal ; il visait la loi de 1910

autorisant les prorogations d'échéances des valeurs commerciales, mais ne s'appliquait nullement aux dépôts. Il a été régularisé, il est vrai, par la loi du 4 août 1914 assimilant les dépôts aux effets de commerce, ce qui n'a pas empêché les déposants de protester contre une mesure aussi inattendue.

Ne leur avait-on pas répété sans cesse qu'ils seraient remboursés à vue et en toute circonstance? Et voilà qu'on limitait les remboursements à 250 francs et à 5 p. 100 du surplus, en expliquant que, des délais de paiement étant accordés à tous les débiteurs, il était logique d'appliquer le même traitement aux banquiers. N'y avait-il pas cependant une différence entre une dette et un dépôt? Sans doute, un décret de *moratorium* du 1er août avait suspendu les poursuites contre les débiteurs d'effets de commerce échus depuis cette date ou venant à échéance avant le 15 août 1914. Sans doute aussi, la Banque de France avait restreint ses escomptes à partir du 2 août et, dès lors, la contre-partie des dépôts pouvait se composer dans une certaine mesure d'effets moratoriés. Mais, à la date du 1er août, plus de 2 milliards de ces effets avaient déjà été escomptés par la Banque de France et la décision prise par elle de défendre sa circulation de billets a suivi et non précédé le *moratorium* des dépôts. A quoi eût-il servi que la Banque de France escomptât du papier, sans même le regarder, comme elle l'avait fait depuis le 25 juillet, alors que les établissements de crédit limitaient à 5 p. 100 le retrait des dépôts? Même si la Banque avait escompté la totalité de leur portefeuille, la totalité des remboursements, on vient de le voir, n'aurait pu d'ailleurs être effectuée.

On peut donc en conclure que la crise des dépôts a été provoquée par l'imprévoyance des sociétés de crédit. C'est ce que M. Ribot a fait très justement remarquer dans son exposé des motifs du projet de loi sur les douzièmes provisoires déposé le 22 décembre. « Si tous les établissements, écrivait alors le ministre des Finances, ne s'étaient servis que pour l'escompte des effets de commerce négociables à la Banque de France, de la plus forte part de leurs dépôts et s'ils n'avaient employé à des avances sur titres ou à des opérations qui ne peuvent se liquider, en temps de crise, à de courtes échéances que leur

capital et leurs réserves, comme le voudrait la prudence, ils n'auraient pas eu besoin de mesures de protection. Une aide passagère offerte par l'État, au début de la crise, leur eût suffi, comme en Angleterre, pour se maintenir à flot. »

En quoi consistaient les immobilisations que le ministre des Finances reprochait aux sociétés de crédit? On a prétendu que de trop larges avances avaient été consenties par elles à des banques étrangères et notamment à des banques allemandes, mais on n'a apporté aucune preuve à l'appui de cette assertion.

Toutefois les établissements visés ne se sont défendus que par des déclarations équivoques d'avoir aidé l'industrie étrangère à faire concurrence à la nôtre ; ils ont affirmé que leurs portefeuilles ne contenaient qu'une proportion très normale d'effets de commerce de l'Allemagne sur la France et ils ont rappelé avec raison que les banquiers étaient les intermédiaires naturels des règlements de comptes qui devaient nécessairement suivre les échanges du commerce extérieur. C'est évident, mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de savoir si, par l'entremise des banques de pays neutres, comme la Suisse, ou même par l'entremise de ses filiales, telle ou telle société n'a pas mieux aimé placer des dépôts d'argent français dans des entreprises étrangères qui concurrençaient les nôtres que d'aider notre propre industrie à lutter contre la concurrence allemande, austro-hongroise ou autre. On peut admettre que les banquiers fassent telles ou telles ouvertures de crédit à qui bon leur semble, mais avec leurs ressources propres, non avec l'épargne des déposants qui doit être employée, encore une fois, à des avances de courte durée et d'une réalisation certaine.

Reconnaissons d'ailleurs que les grands établissements de crédit ont fait de sérieux efforts pour se mettre en règle avec leurs déposants. Après avoir remboursé 25, 50 et 75 p. 100 des dépôts à ceux de leurs clients qui se présentaient à leurs guichets, ils ont fait connaître à la fin de décembre 1914 qu'ils renonçaient à se prévaloir du *moratorium* facultatif dont ils continuaient à bénéficier.

A ce moment-là, c'est-à-dire le 31 décembre dernier, leur situation était la suivante :

	Dépôts et comptes créditeurs	Portefeuille	Encaisse
		(En millions de francs)	
Crédit Lyonnais....	1 736	653	721
Société Générale ...	1 079	277	101
Comptoir National .	1 039	355	385
	3 854	1 285	1 207

Pendant les derniers jours du mois de juillet 1914 et les cinq premiers mois de la guerre, les dépôts avaient donc diminué de 2 112 millions ; ils ont, il est vrai, depuis le commencement de l'année, une tendance à s'accroître. Mais le brusque arrêt des remboursements n'en a pas moins laissé subsister une certaine méfiance et, pour la faire disparaître, il sera nécessaire que les grands établissements de crédit modifient leur politique financière et qu'ils opèrent de sérieuses réformes dans leur gestion de l'épargne publique.

*
* *

La plus nécessaire consiste, selon nous, à renoncer aux méthodes de placement de titres qui ont été suivies jusqu'ici. On sait comment procèdent en cette matière les établissements de crédit. Connaissant d'avance les disponibilités de leurs clients, puisqu'ils les ont sous les yeux, et la composition de leurs portefeuilles, puisque la garde leur en est confiée, ils peuvent les solliciter en toute connaissance de cause, leur donner le conseil de vendre ou d'acheter telles ou telles valeurs. A cet égard, la plupart des capitalistes sont d'une telle ignorance et ils disposent d'ailleurs de si peu d'éléments d'informations qu'ils n'hésitent pas à écouter les avis toujours intéressés des démarcheurs des établissements de crédit. Par le réseau d'agences et le nombre d'employés dont ils disposent, ces établissements possèdent donc ce qu'ils nomment une « puissance de placement » considérable et ils peuvent la faire payer très cher, quand on est obligé d'avoir recours à eux.

Les placements des titres étrangers offrent, pour les banques de dépôt et pour le public, de sérieux dangers. Qu'un établissement de crédit ouvre ses guichets à la souscription publique de valeurs de premier ordre et qu'il perçoive une commission

en échange du service rendu, on peut d'autant moins s'en plaindre que, en pareil cas, il n'expose ses dépôts à aucun risque. Mais il en est tout autrement lorsque, après avoir accepté en prise ferme la totalité d'un emprunt étranger ou même une part de cet emprunt, il utilise sa puissance de placement pour faire absorber les titres par sa clientèle. Les émissions de cette nature étaient, d'ordinaire, précédées d'avances assez importantes et consenties aux villes ou aux États étrangers sous forme d'achats de bons du Trésor ou de bons de Caisse ; dès que ces avances avaient atteint un certain chiffre, le prêteur cherchait alors le moyen de se récupérer de sa créance en préparant une émission. S'il s'agissait d'une consolidation nécessitant un large appel au public, une entente s'établissait entre les diverses sociétés de crédit et les membres de leurs conseils d'administration. On formait un syndicat de garantie qui souscrivait la totalité de l'emprunt et qui faisait ensuite vendre les titres aux guichets des établissements.

Si tous les titres étaient placés, le syndicat n'avait plus qu'à se dissoudre, après avoir touché les bénéfices de l'opération. Mais si une partie seulement de l'emprunt avait été absorbée par le public, il fallait avoir recours à un autre moyen pour se dégager. On annonçait alors dans tous les journaux que le succès de l'émission était considérable, que l'emprunt était couvert plusieurs fois et qu'il ne restait plus un seul titre disponible : on provoquait ainsi, à la Bourse, par cette fausse déclaration, un mouvement de hausse qui permettait d'écouler une certaine quantité des titres, soit sur le marché à terme en les vendant à des spéculateurs, soit sur le marché au comptant en les vendant à l'épargne. Enfin, si ces divers procédés de placement ne suffisaient pas, les syndicataires et les sociétés de crédit devaient conserver en portefeuille les titres dont ils n'avaient pu se défaire : c'est ce qui s'est produit après les émissions d'emprunts balkaniques du commencement de 1914.

Une autre méthode de placement, plus discrète et plus sûre, consistait à préparer un emprunt de moindre importance sans publicité et par la seule entremise des agences et des démarcheurs. D'après les instructions qu'ils recevaient, ceux-ci se mettaient en campagne : ils offraient à la clientèle qu'ils connaissaient des titres qu'ils appelaient de « tout repos » et à

des conditions qu'ils déclaraient « exceptionnelles ». De la sorte, l'emprunt était souscrit avant même que l'émetteur ait pris des engagements envers l'emprunteur ; il pouvait réaliser des bénéfices sans courir le moindre risque. Par contre, les souscripteurs étaient très souvent déçus : ils ne s'apercevaient qu'ils avaient fait une mauvaise affaire qu'après l'introduction du titre en Bourse où il subissait une dépréciation plus ou moins sérieuse. Ajoutons que, en l'espèce, la commission de l'établissement de crédit était d'autant plus élevée que le titre était émis à un cours plus haut ou qu'il avait une moindre qualité. En sorte que, pour placer avantageusement un titre nouveau et de second ordre, l'agent d'une société pouvait ne pas hésiter à faire vendre à son client des titres anciens de premier ordre : il en résultait par conséquent à la Bourse une baisse plus ou moins accentuée sur les bonnes valeurs et qui lésait les intérêts de l'épargne la plus prudente. Quoi qu'il en soit, l'émetteur achète à l'emprunteur au meilleur marché possible et revend à sa clientèle le plus cher possible. Mais c'est ainsi, a-t-on répondu, que procèdent tous les négociants dans un intérêt personnel qui est l'âme du commerce ! La comparaison n'est pas exacte. Un négociant de denrées ou autres marchandises ne peut pas vendre à sa clientèle des produits à un prix supérieur à celui de son voisin, car il ne trouverait plus d'acheteurs, et la concurrence a pour effet de faire baisser les prix. En matière de placement direct de valeurs mobilières qui ne sont pas cotées en Bourse et qui ne le seront qu'après l'émission — si elles le sont — il n'y a plus de concurrence; il n'y a qu'un monopole que s'est attribué la banque de dépôt. Et il n'y a pas non plus de contrôle possible : comment l'acheteur de telle ou telle valeur étrangère aurait-il pu connaître la situation financière de l'établissement industriel ou de l'État emprunteurs, puisqu'aucune indication ne lui a été fournie, puisqu'aucun prospectus ne lui a été délivré, puisqu'on lui a mis simplement sous les yeux un titre muni de coupons dont le rendement paraît supérieur à celui des titres qu'il possède?

Les émissions occultes de titres étrangers ont pris dans ces dernières années une extension très grande et on en a souvent critiqué l'importance, sans pouvoir d'ailleurs se rendre un

compte exact des exportations de capitaux auxquelles elles avaient donné lieu. Pour obtenir des chiffres approximativement justes, nous avons fait le relevé des valeurs françaises et étrangères admises de 1905 à 1914 à la Cote officielle de la Bourse de Paris et, d'autre part, il nous a été facile de calculer le montant annuel des émissions publiques qui ont été faites pendant la même période. La différence entre le montant des valeurs admises à la Cote officielle et le montant des émissions publiques s'est élevée, de 1905 à 1914, en ce qui touche les valeurs étrangères, à 11 050 millions. Nous pouvons donc en conclure que la moyenne annuelle des placements directs de valeurs étrangères aux guichets des sociétés de crédit, sans publicité et sans prospectus, a dépassé 1 milliard.

Sans doute, toutes les valeurs étrangères admises à la Cote officielle n'ont pas été placées en France, mais beaucoup de ces valeurs n'ont pas été inscrites à la Cote officielle, soit parce que leur admission n'a pas été demandée ou qu'elle a été refusée, soit parce qu'elles figurent à la Cote du marché libre. Dans ces conditions, des compensations rationnelles peuvent s'établir et le chiffre que nous avons obtenu se rapproche beaucoup de la vérité.

Voici d'ailleurs les deux tableaux que nous avons dressés d'après des relevés rigoureusement exacts :

Montant des émissions pratiquées de 1905 à 1914 et ne comprenant que les valeurs admises à la Cote officielle de la Bourse de Paris :

Années	Valeurs françaises	Valeurs étrangères
1905	845 millions	2 191 millions
1906	1 217 —	2 611 —
1907	560 —	1 221 —
1908	495 —	1 550 —
1909	1 351 —	2 394 —
1910	1 112 —	4 163 —
1911	871 —	2 921 —
1912	2 335 —	1 796 —
1913	1 702 —	1 553 —
1914	1 812 —	2 000 —
Totaux	12 300 millions	22 400 millions

Montant des émissions publiques.

Années	Valeurs françaises	Valeurs étrangères
1905.....	200 millions	800 millions
1906.....	700 —	1 450 —
1907.....	100 —	400 —
1908.....	50 —	650 —
1909.....	600 —	1 700 —
1910.....	450 —	1 800 —
1911.....	150 —	1 400 —
1912.....	1 100 —	400 —
1913.....	1 000 —	950 —
1914.....	1 200 —	1 800 —
Totaux..	5 550 millions	11 350 millions

Il résulte du premier de ces deux tableaux que les admissions à la Cote officielle des valeurs étrangères se sont élevées, depuis dix ans, à un chiffre très supérieur à celui des valeurs françaises : 22 400 millions contre 12 300, c'est-à-dire près du double. Dans le total des 12 300 millions de valeurs françaises, se trouvent surtout des titres des grandes compagnies de transport, du Crédit Foncier, de la Ville de Paris et de l'État, empruntant soit pour son propre compte, soit pour le compte de son réseau de chemin de fer, et enfin des titres coloniaux garantis par l'État. Mais les émissions de valeurs industrielles sont fort rares : elles ont été faites presque exclusivement par nos grandes banques régionales.

En consultant le second tableau, celui des émissions publiques, c'est-à-dire celles qui ont été faites par voie de souscriptions dont les affiches et les prospectus expliquent les conditions et permettent d'apprécier le degré de confiance qu'on peut accorder aux titres émis, la différence entre les valeurs françaises et les valeurs étrangères est encore plus frappante : en dix ans, les souscriptions publiques de valeurs françaises n'ont atteint que 5 550 millions, alors que celles de valeurs étrangères s'élevaient à 11 350 millions. Il faut évidemment en conclure que les grandes sociétés de crédit ont usé de leur force et de leur prestige pour placer dans leur clientèle des titres étrangers de toute provenance, mais qu'elles n'ont participé aux émissions de valeurs françaises que dans la mesure où elles ne pouvaient pas faire autrement.

Si l'on excepte, en effet, les titres de premier ordre dont nous venons de parler — Crédit Foncier, Ville de Paris, Chemins de fer et Fonds d'État français —, quelles sont donc les valeurs nationales dont nos établissements ont favorisé la diffusion? La liste n'en serait pas longue à dresser.

Sans aller jusqu'à proscrire les placements en valeurs étrangères et sans être partisan d'un « nationalisme financier » qui pourrait offrir d'autres inconvénients, ne peut-on pas regretter les périls d'un internationalisme poussé à l'excès? M. Lucien Brocard, professeur à la Faculté de droit de Nancy, relevait très justement les abus qui se sont produits, dans une éloquente conférence faite en 1912 à l'École libre des Sciences Politiques. « Puisque, disait-il, les placements à l'étranger enlèvent au travail national une partie de ses moyens d'action, encore faut-il que, si nous ne voulons pas nous sacrifier au développement des autres peuples, nous soyons servis avant eux, de préférence à eux ; encore faut-il que nous ne procurions aux étrangers, c'est-à-dire à des concurrents, parfois même des adversaires (ce qui a été le cas pour la Turquie et pour l'Autriche-Hongrie, par exemple) que l'excédent des capitaux dont nous ne pouvons pas faire emploi. Or, il est manifeste que nous leur prêtons bien davantage. Nous prêtons précisément les capitaux qui pourraient contribuer le plus efficacement à l'expansion de notre production, les capitaux qui, sous forme d'avances à moyenne et à longue échéance, permettraient à nos industries régionales de se développer et de se multiplier ; les capitaux qui, consacrés à l'amélioration de notre outillage national, encourageraient les progrès de nos entreprises en leur facilitant la lutte contre les concurrents étrangers. Nous prêtons même depuis quelque temps les capitaux que nos grands emprunts nationaux ou privés avaient su jusqu'ici attirer et retenir. En agissant ainsi, nous lésons les intérêts de notre pays et par conséquent les nôtres. Nous nous comportons comme un industriel qui, ayant des capitaux disponibles, les mettrait à la disposition de ses concurrents et laisserait, faute de ressources, végéter sa propre entreprise. »

A ces objections si sensées, qu'ont répondu les sociétés de crédit? Elles ont dit qu'elles n'étaient point responsables des préférences du public pour les valeurs étrangères et que, si

le public délaissait les bonnes valeurs françaises, c'est qu'il redoutait les inquisitions du fisc, les menaces d'impôt sur le revenu, les aggravations de taxes successorales. Sans doute il est aisé, malgré les précautions prises, de frauder le Trésor en plaçant des valeurs étrangères dans les coffres des banques étrangères ; mais les sociétés de crédit auraient-elles donc consenti à favoriser de fausses déclarations? Nous ne pouvons pas le croire et, d'ailleurs, ceux qui auraient suivi d'aussi mauvais conseils en auraient été cruellement punis, puisqu'ils ne peuvent plus, à cette heure, ni encaisser les coupons des titres déposés à Bruxelles, ni savoir ce que leurs titres sont devenus. Ce qui est vrai, c'est que les sociétés de crédit ont imité l'exemple des pouvoirs publics, des ministres et des députés qui ont trop souvent pratiqué dans le passé une politique mesquine et personnelle, si nettement opposée à l'intérêt national. Si nos établissements ont mieux aimé placer des valeurs étrangères que des valeurs françaises, c'est parce que les premières leur laissaient une marge plus grande de profits et des commissions plus élevées que les secondes et ils ont ainsi sacrifié l'intérêt général à leur intérêt particulier. Il leur a manqué, dans trop de circonstances, le sentiment élevé du devoir social qui s'impose aux dirigeants de l'épargne. Ils ont fait ce qu'ont fait bien des hommes d'affaires, bien des hommes publics, dont l'égoïsme aurait causé la ruine et la déchéance du pays, si ses fils n'avaient pas opposé leur poitrine à l'invasion germanique avec un courage et un mépris de la mort qui ont fait l'admiration du monde. Mais la leçon des événements servira sans doute aux uns et aux autres. Pendant de longues années, il ne pourra être question de placements à l'étranger par les moyens divers dont on a usé jadis : il y aura, en France, assez d'efforts à accomplir pour réparer les désastres matériels de la guerre, assez de besoins de capitaux et de crédit pour absorber l'activité de nos établissements financiers. Nous sommes heureux de reconnaître, d'ailleurs, que, dans leur empressement à provoquer des souscriptions aux bons et obligations de la Défense Nationale, ils ont nettement manifesté leur intention de suivre désormais une politique nouvelle et plus conforme à l'intérêt national.

GEORGES LACHAPELLE

LAMARTINE

SECRÉTAIRE DE LÉGATION

Le jour précis de l'arrivée de Lamartine à Florence nous est donné par une de ses lettres, la première qu'il ait écrite de la ville toscane et qu'il a naturellement adressée à celui qu'il appelait « l'ombre de moi-même », à Virieu. Elle est ainsi datée : *Firenze*, 5 octobre 1825. « J'y suis, dit-il, depuis trois « jours, dans ce Florence : c'est bien l'Athènes du moyen « âge ; elle m'étonne et me charme plus que la première et « la cinquième fois. »

Il arriva donc le 2 octobre.

Où alla-t-il demeurer?

Cette même lettre nous offre une lamentable peinture de son logement, qui est vétuste et laisse à désirer pour la propreté. Mais comment se plaindre, lorsque ces défauts sont rachetés par des avantages capables de satisfaire un sportsman de sa force et un amant de la belle nature? A ce double point de vue, le logement est à souhait. « Belles écuries, immenses remises, « cour, jardins et terrasses, vignes et cyprès tout alentour, « et la vue et l'air bornés seulement par les collines du midi, « la villa d'Albizzi et celle de notre ami Machiavel, près de la « porte romaine, et n'ayant que dix pas de pavé pour galoper « dans les avenues de Poggio-Imperiale. »

On voit, d'après ces indications, que la demeure choisie se trouvait dans le quartier de la rive gauche de l'Arno [1], à peu de distance de la Porte Romaine, d'où partent deux grandes routes : l'une pour Sienne et Rome, l'autre (à gauche) qui gravit une colline et mène au *Poggio Imperiale*, ancienne villa grand-ducale, aujourd'hui pensionnat de jeunes filles; elle s'étend dans les campagnes voisines, où elle se ramifie. De l'intérieur de la ville deux rues convergentes aboutissent à la Porte Romaine, la *Via Romana* et la *Via de' Serragli*. L'habitation de Lamartine était située sur cette dernière, comme nous l'apprend le dossier Puccinelli-Sannini, dont nous parlerons plus loin. Sa lettre du 12 février 1826, au colonel Gabriel Pepe, donne son adresse : *Casa Pouchin à côté de la villa Torregiani près la Porte Romaine.* Il n'y a pas à s'y tromper : il s'agit de l'hôtel, situé rue *de' Serragli*, nº 126, qui appartenait alors à Achille Pouchin de la Rochepouchin [2], chef d'état-major de l'armée du duc de Lucques, et que ses héritiers possèdent aujourd'hui. L'hôtel est en façade sur la rue. D'un côté il est attenant à un immeuble ; par deux autres faces il donne sur un jardin en terrasses plantées d'arbres et parfumées de fleurs. Au delà, c'est la villa Torrigiani. Lamartine pouvait très bien voir à travers la charmille la scène qui se déroulait chaque jour au sommet de la tour, qui se dresse au-dessus des buissons. Le marquis Torrigiani y montait pour se livrer à la méditation et aux regrets [3]; son regard était tourné vers l'endroit où reposaient les restes d'une amie adorée [4]. Cet attachement d'outre-

1. Santo Spirito.

2. Achille Pouchin, puis comte de Rochefort Saint-Louis et de la Rochepouchin, ancien émigré français, était en faveur auprès de Charles-Louis de Bourbon, souverain de Lucques. (V. C. Sardi. Lucca e il suo Ducato dal 1814 al 1859. Firenze, 1912, p. 50.)

3. *Lamartine par lui-même.* Lemerre, éd., p. 216-17.

4. Le marquis Piero Torrigiani avait aimé une dame juive, Allegrina F., femme d'un riche banquier, qui possédait un ancien palais dans le *Ghetto*, où elle donnait des réceptions. Il pleura amèrement la perte de son amie, lorsqu'elle mourut. Il lui avait été très dévoué. Il avait fait reproduire ses propres traits et ceux de madame F., dans deux médaillons, sur une coupe en porcelaine que ses descendants conservent. Un autre souvenir de son amour est gravé sur un sceau : c'est le mot : *Ajutatelo* (Secourez-le). Ce cri, qu'Allegrina poussa au

tombe eut-il le pouvoir d'évoquer aux yeux du spectateur le charmant fantôme de la déesse tutélaire, à laquelle il avait jadis consacré, en guise d'épitaphe affectueuse et reconnaissante, une note affligée dans la préface de *Saül*[1]?

Le tableau, esquissé par Lamartine, du paysage environnant, reste à peu près exact de nos jours. Des villas et des bosquets se sont multipliés, ombrageant les crêtes ou le penchant des riantes collines sur lesquelles serpente la promenade *dei Colli*. On a bâti quelques maisons en bordure sur la route qui va vers Sienne, spécialement sur la première rampe qui monte à *San Gaggio*. C'est là, très près de la Porte Romaine, que se trouve la villa *Rangoni-Machiavelli* (qui n'a jamais appartenu à « notre ami Machiavel »), et dont les bosquets commencent à disparaître aujourd'hui pour faire place à un quartier nouveau.

*
* *

La suite de cette lettre à Virieu (5 octobre 1825), dont nous avons cité deux passages, montre que Lamartine n'avait loué que le premier étage et le rez-de-chaussée de l'hôtel de la Rochepouchin. Il offrait le second à son ami, qu'il cherchait à attirer par une description des plus séduisantes.

« Au second étage de la *suddetta casa*, il y a appartement « pareil, moins les remises et les écuries qu'on trouve aussi à la « porte. Le veux-tu, et pour combien de temps et d'argent? « et m'autorises-tu à le louer fort et ferme? Vue délicieuse, « tapis et cheminées partout, du bruit comme à Pupetières [2]. « Je ne ferai rien sans un ordre formel de toi ; et je tâche,

moment de rendre le dernier souffle et qui la montre plus empressée envers son amant, tombé en défaillance à son chevet, que troublée par la pensée de la mort, fut recueilli par le marquis et devint sa devise. La tour d'où il plongeait son regard dans le cimetière des Juifs, hors la porte San Frediano, fut bâtie en 1821, sur les dessins de l'architecte Baccani ; elle reproduit l'emblème des Torrigiani, qui portent : d'azur, à la tour d'argent, accompagnée de trois étoiles d'or, l'une en chef, les deux autres posées à chaque flanc.

1. 11 mai 1818. Dédicace du *Saül*. A Aymon de Virieu. — « ... Je la composai pour toi et pour cette autre moitié de moi-même etc. » (V. Corresp.)

2. Château d'Aymon de Virieu.

« en attendant, d'en dégoûter les Anglais qui commencent « à pleuvoir ici. Je loue ma demi-maison cent louis par an, « c'est bien honnête. Tu auras, je pense, ton second pour « deux cents, deux cent cinquante, au plus trois cents francs « par mois et deux mille francs par an. Les chevaux, en fai- « sant, comme je fais, provision d'avance, ne nous passeront « guère vingt à vingt-deux sols par jour de nourriture. Vois « donc. Mais le voyage est cher, je suis ruiné, le mien a outre- « passé d'un tiers, et l'établissement m'achève. Une fois établi, « c'est très raisonnable. Adieu donc. J'ai la fièvre tout comme « ailleurs, mais l'air est chaud. Bonsoir et mille amitiés à ta « femme.

« *P.-S.* — Tu auras le second meublé pour vingt-quatre « sequins de douze francs par mois. On attendra quinze jours « avant de louer à un autre. »

Virieu se laissera tenter.

*
* *

Le marquis de la Maisonfort, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. Charles X, n'était pas à Florence, lorsque Lamartine y arriva. Il se trouvait à la campagne, dans une villa qu'il avait louée aux environs de Lucques. La politique « tout à fait nulle [1] », lui permettait de passer tout l'été, et même une grande partie de l'automne, loin de sa résidence. En son absence, J. Antoir, attaché de légation, dépêchait les rares affaires qui se présentaient. Lamartine, aussitôt après avoir installé son monde rue *de' Serragli*, prit le chemin de Lucques et alla rendre hommage à son chef. Il en reçut un bienveillant accueil, resta quelques jours auprès de lui, puis revint avant lui à Florence. Le 24 octobre, rentré dans la capitale toscane, il était à son poste de secrétaire de légation et de remplaçant temporaire du Ministre. C'est lui qui adressa une lettre, la première de toute sa correspondance diplomatique, au Conseiller d'État, Ministre des Affaires étrangères du grand-duc, comte Fossombroni. La voici :

1. *Lamartine par lui-même*, p. 216.

Florence, 24 octobre 1825 [1].

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur de m'adresser à Votre Excellence pour obtenir les renseignements qui me sont demandés sur le sort du nommé Louis-Joseph Dussault, Français, ancien sergent-major dans la garde du prince de Lucques, marié il y a quelques années à mademoiselle Bresciani, de Piombino, et qu'on présume être maintenant établi à Livourne.

J'ai l'honneur d'être, avec une très haute considération, de Votre Excellence monsieur le Comte, le très humble et très obéissant serviteur,

AL. DE LAMARTINE,
Secrétaire de la légation de France.

A. S. E. M. le Comte Fossombroni, Ministre des Affaires étrangères de Toscane.

Le jour suivant, Fossombroni répondait à M. le chevalier de Lamartine, secrétaire de la légation de France, « qu'au « reçu de la lettre qu'il avait bien voulu lui adresser la veille, « il avait invité le Département que cela concernait à se pro- « curer et à lui donner communication des renseignements « qu'il désirait recevoir sur le sort du sieur Louis-Joseph « Dussault. »

Le marquis de la Maisonfort était le 8 novembre à Florence. C'est à partir de ce jour que la correspondance de la légation porte sa signature.

Nous trouvons, dans les dossiers du Ministère toscan des Affaires étrangères, les lettres suivantes, écrites par Lamartine, signées par M. de la Maisonfort, au cours de cette période.

La première et la deuxième ont rapport à des intérêts privés : notification faite en France d'actes judiciaires pour le compte d'une maison patricienne de Florence, acte de naissance demandé de France.

La troisième se rapporte à un objet philanthropique. Le marquis de la Maisonfort a été chargé de remettre au gouvernement toscan « le prospectus pour le pensionnat des sourds-muets », institué à Paris.

1. Archiv. Flor. Esteri. Prot° 134.47. *Autographe de Lamartine.* Inédit.

Florence, 8 novembre 1825 [1].

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence les actes auxquels a donné lieu en France la commission rogatoire émanée du Conseil suprême de Florence dans la cause de madame la marquise Panciatichi d'Aragon contre M. le marquis Duplessis-Chatillon. Les frais occasionnés par les susdits actes se montent à la somme de quatre-vingt-douze francs quatre-vingt-treize centimes, que le gouvernement français me charge de réclamer du gouvernement toscan.

Je profite de cette occasion pour renouveler à Votre Excellence les assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur le Comte, votre très humble et très obéissant serviteur,

LE MARQUIS DE LA MAISONFORT

A. S. E. M. le Comte Fossombroni, Ministre des Affaires étrangères.

Florence, 20 décembre 1825 [2].

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur de m'adresser à Votre Excellence pour obtenir l'acte de naissance du nommé Pascal-Vincent-Joseph Laplace, né à Sienne le 21 mars 1801, de Jean-Baptiste Laplace, soldat français, et d'Angela Gualdi.

Je profite de cette occasion pour renouveler à Votre Excellence les assurances de la très haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur le Comte, votre très humble et très obéissant serviteur,

LE MARQUIS DE LA MAISONFORT

A. S. E. M. le Comte Fossombroni, Ministre des Affaires étrangères.

Florence, 17 janvier 1826 [3].

Prince,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence quelques exemplaires d'un prospectus pour le pensionnat des sourds et

1. Arch. Flor. Esteri, Protº 135, nº 15. *Lettre écrite par Lamartine.* Inédite.
2. Arch. Flor. Esteri. Protº 136, nº 33. *Lettre écrite par Lamartine.* Inédite.
3. Arch. Flor. Esteri. Protº 137, nº 37. *Lettre écrite par Lamartine.* Inédite.

muets institué à Paris. Le gouvernement français, désirant faire partager aux malheureux de tous les pays les bienfaits d'une institution formée et propagée par lui, et recueillir en même temps des lumières sur un objet si intéressant pour l'humanité, ne croit pas pouvoir atteindre plus sûrement ce double but qu'en communiquant aux gouvernements voisins les efforts qu'il tente dans l'amélioration de cette institution et les succès qu'il obtient.

Je profite avec empressement de cette occasion pour renouveler à Votre Excellence les assurances de ma haute considération,

LE MARQUIS DE LA MAISONFORT

A. S. E. le Prince Corsini, chargé du Portefeuille des Affaires étrangères.

Le ministère toscan répondit chaque fois avec empressement et se montra particulièrement sensible à la dernière communication de la légation française. Le prince Corsini répondit à la Maisonfort :

Le 18 janvier 1826.

« Monsieur le Marquis,

« Au reçu de la lettre que Son Excellence voulut bien « m'adresser à la date d'hier, avec l'envoi de quelques exem- « plaires du prospectus relatif au pensionnat des sourds et « muets institué à Paris, je me suis empressé de soumettre les- « dites pièces à S. A. I. et R. Monseigneur le Grand-Duc, « qui ne pourra, j'en ai la certitude, accueillir qu'avec le plus « vif intérêt ce témoignage évident des soins philanthro- « piques et paternels par lesquels le gouvernement de Sa « Majesté Très Chrétienne cherche à améliorer de plus en plus « un établissement précieux à l'humanité et dont la création « suffit, à elle seule, à ajouter de nouveaux titres à la gloire « de la France.

« L'on s'empressera ensuite de communiquer lesdits pros- « pectus à l'établissement des sourds-muets de Pise. Si de « même qu'on trouvera certainement dans ces pièces des « indications très utiles pour améliorer cet institut, on croit

« pouvoir suggérer quelque idée profitable au perfectionne-
« ment de ces établissements en général, je vous prie, monsieur
« le Marquis, d'être persuadé que l'on aura rien de plus à cœur
« que de vous en donner communication.

« Je saisis, etc... »

Le 8 novembre 1825, Lamartine recevait une lettre de Virieu qui acceptait sa proposition de louer le second étage de l'hôtel de la Rochepouchin. Il lui répondit le jour même qu'il arrêtait l'appartement pour lui. En même temps il lui passait des commissions pour Turin, où Virieu, nouvellement marié, se trouvait avec sa femme. Enfin, se plaignant de l'état de sa santé, de celle de madame de Lamartine, et de certaines souffrances morales, il faisait entendre, sur ce dernier point, qu'il était en butte à des désagréments, dont nous trouverons l'explication plus loin :

« Je reçois ta lettre, mon cher ami, j'y vois avec chagrin ta
« rechute et ton retard qu'elle occasionne. Nous sommes bien
« mal aussi : ma femme plus souffrante que jamais, et moi
« très fiévreux et pétri de souffrances physiques et morales.
« Ainsi Dieu veut ! — Ton appartement est loué. Il y a des
« cheminées suffisantes, le bois, à bon marché, est excellent.
« On trouve des poêles : tu auras assez chaud et même trop.
« Dès qu'on a un peu de feu on ne peut plus y tenir. — Je
« viens de perdre mon cheval chéri ; il est mort cette nuit de
« la gourme. C'était un bijou que je ne remplacerai jamais.
« Amène-moi donc le cheval de mademoiselle de Fargues. Je
« le paierai ce qu'elle voudra : il n'y a rien ici. Si à Turin tu
« trouvais un joli cheval sarde bon pour ma femme, prends et
« amène. Adieu. *J'ai beaucoup à te dire. Tout ceci n'est pas*
« *rose*, mais tout le serait si tu étais ici et que nos maux, nos
« triples maux, nous laissassent un peu de relâche [1]. »

Aymon de Virieu arriva à Florence bien en retard, vingt-cinq jours après qu'il était parti de Turin. Il n'alla pas tout de suite loger *via de' Serragli*. Il descendit à l'hôtel. Lamartine y laissa ce billet : « Soyez les bienvenus ! Je commençais à
« m'inquiéter, vous sachant partis de Turin, par madame

1. Au comte de Virieu, à son passage à Turin. Florence, 8 novembre 1825. (Corresp.)

« de Barol, depuis vingt-cinq jours et n'ayant nulle nouvelle « de vous. Je vois avec plaisir que tu te portes mieux et tous « les autres bien. — Ce soir, à huit heures, nous passerons « chez vous. Si vous êtes couchés, tant pis ! Sinon, nous vous « dirons un premier bonjour. Demain matin je serai chez toi « à neuf heures et demie, dix heures. — Adieu, et bonjour. « Je t'ai acheté du bois ce matin à tous risques et demain je « t'aiderai pour le reste. Ton logement est prêt [1]. »

Dans ces deux premiers mois de séjour, Lamartine ne songea donc qu'à s'installer, à organiser son train de vie et à préparer une habitation convenable à son ami, sans négliger les devoirs de sa charge, qui, à vrai dire, ne lui donnait pas beaucoup de besogne. De poésie, point. Il n'était pas bien portant, tant s'en fallait ; et il s'en plaignait. Au moins était-il content de son poste? Pas tout à fait. Il était second secrétaire, tandis qu'il avait ambitionné de passer premier. Il exprime ses regrets et ses désirs dans un passage de sa lettre à la marquise de Raigecourt, le 5 novembre 1825 :

« Me voici relancé dans la carrière diplomatique ; j'y fais « de mon mieux ; je m'en occupe exclusivement, mais je rou- « gis cependant un peu de n'être pas même jugé digne d'être « premier secrétaire d'ambassade à mon âge et après mon novi- « ciat déjà long. Du reste je suis bien ici, à peu d'inconvé- « nients près, mais où n'y en a-t-il pas? Je voudrais seule- « ment au bout d'un temps moral raisonnable, passer pre- « mier secrétaire à Turin... »

Son ministre est exigeant, veut qu'il s'applique. Mais il se trouve bien d'ailleurs au milieu d'une société française. Les Anglais commencent à pleuvoir ; un important arrivage de Russes est signalé. Les lettres de franchise et les registres des visas de passeports, que nous avons passés en revue aux archives de Florence, foisonnent de noms étrangers bien connus.

Une colonie cosmopolite nombreuse s'est donné rendez-vous dans la Cité des Fleurs, attirée par la clémence du climat, la douceur des habitants, l'amabilité d'un souverain accueillant, affable et libéral. C'est un concours de toutes les nations.

1. A M. le comte de Virieu, 1825. (Corresp.)

La marquise dut être enchantée de séjourner dans « le Salon de l'Europe [1] ».

Dans cette même lettre à la marquise de Raigecourt, citée plus haut, Lamartine cite les noms des Sainte-Aulaire, des Castellane, des Valence, de la princesse Borghese-Aldobrandini [2], qui sont tous à Florence :

« C'est un cercle de Paris sous un plus beau ciel. Ma femme « goûte beaucoup, et est très goûtée par la princesse. La cour, « très aimable aussi, nous comble de bontés [3]. »

Cependant, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, la lettre de Lamartine à Aymon de Virieu, du 8 novembre, avait une intonation triste, attestait une certaine préoccupation. Ces expressions : « J'ai beaucoup à te dire ; tout ceci n'est pas rose », durent attirer l'attention de Virieu, qui comprit probablement que son ami avait des confidences à lui faire, des conseils, un appui peut-être à lui demander.

Qu'était-il arrivé?

Tant que Lamartine était resté en France, on ne s'était guère inquiété, de l'autre côté des Alpes, d'une tirade contenue dans son poème de *Childe Harold*, tirade qui sonnait mal à des oreilles chatouilleuses de patriotes. On affecta l'indifférence ou le dédain. Mais dès que le poète vint occuper à Florence une position officielle à côté du représentant de la France, on se récria.

Des protestations circulèrent qui durent arriver à son oreille. La société florentine le reçut avec une froideur marquée, évita tout commerce avec lui, en dehors des rapports officiels. Quelqu'un même, comme l'a dit un contemporain, lui aurait tourné le dos [4]. On ne lui pardonnait pas d'avoir mis dans la bouche de Byron des appréciations injustes, une apostrophe qui blessait profondément l'amour-propre et l'orgueil national, d'avoir représenté le poète anglais, au moment où il quittait l'Italie pour aller en Grèce, désabusé sur le compte d'un peuple

1. *Lamartine par lui-même*, p. 265.

2. La princesse Borghese-Aldobrandini était une demoiselle de La Rochefoucauld.

3. A la marquise de Raigecourt, 5 novembre 1825. (Corresp.)

4. Cantù. *Della Indipendenza italiana*. Cronistoria, p. 623-24, nota 9.

qu'il avait cru formé d'hommes, et non de « poussière humaine ». L'injure atteignait tous les partis. Les conservateurs, qui rongeaient leur frein, n'en souffraient pas moins que les libéraux. Ceux-ci éclatèrent en reproches, crièrent haro sur le poète, par des protestations énergiques, qui parurent dans des ouvrages littéraires. Lamartine fut regardé comme le partisan aveugle du despotisme, qu'il avait mission de défendre d'une plume servile. Il apparut comme un émissaire et un suppôt de la Triple Alliance. Son attachement à la dynastie des Bourbons, l'accent religieux de sa poésie, à laquelle on se plaisait à allier un catholicisme intolérant, contribuaient à accréditer de semblables insinuations. Bref, il était complètement méconnu [1].

Il aurait voulu s'expliquer, faire entendre que, loin de la mépriser, il adorait cette terre des classiques et des beaux-arts, parée des ornements de la Renaissance ; qu'il nourrissait une admiration véritable et sincère pour tout ce qui en avait formé la gloire, qu'il était pénétré de principes franchement libéraux, qu'il souhaitait de tout cœur que chaque État de l'Italie vécût dans l'indépendance et que chaque peuple retrouvât l'usage de la liberté. Il aurait voulu dire que sa fiction de Byron, partant découragé, n'exprimait pas sa pensée, à lui, Lamartine; que ce cinquième chant ne faisait que reproduire un modèle de poésie déjà reçu, dont il avait voulu seulement suivre le mouvement, sans en prendre la pensée à son compte. Bien d'autres d'ailleurs, et même parmi des Italiens, s'étaient servis des paroles aussi dures, et plus dures encore que celles de Childe Harold, envers leur patrie ou bien envers des pays étrangers : témoin les invectives d'Alfieri contre la France.

Le monde où il se trouvait n'était pas d'humeur à lui prêter l'oreille. Le gouvernement toscan, mis en éveil, s'efforça de faire taire la critique par l'interdiction de toute manifestation ultérieure. Sa voix autoritaire qui tendait à calmer les

1. On jugeait des convictions politiques et religieuses de Lamartine d'après son éducation. Élevé dans un collège de Jésuites, on le croyait jésuite lui-même : « Pour moi, écrivait-il à Percy, le 25 mars 1827, depuis que j'ai fait des « élégies pour l'amour, et des odes pour le Créateur, ils me prennent toujours « pour un jésuite déguisé : cela prouve que les gens à Florence ont du coup « d'œil. »

esprits par la répression, exaspérait au contraire le ressentiment général : il était impossible qu'elle fût entendue ou comprise. Il ne se rendait pas compte du progrès des temps. Il jugeait à la façon des anciens autocrates.

Tant que le sort d'un peuple reste soumis à un despotisme personnel ou oligarchique, il n'y a de place dans son cœur que pour l'image de ses maîtres. L'idée de patrie s'y confond avec celle de la servitude. Tel avait été l'état de l'Italie durant des siècles. Les Italiens de la fin du XVIIIe siècle purent à peine concevoir que la noblesse française eût spontanément renoncé à ses privilèges et à ses droits pour le bien du peuple, sur l'autel de la patrie. Ils virent les armées de la République promener victorieusement le drapeau tricolore et les principes de 89, dans leurs plaines historiques. Leux yeux regardèrent ébahis. Alors l'idée de patrie se fit jour. Ce réveil, qui succédait tout à coup à un long assoupissement, mit debout des âmes généreuses. L'appel à la liberté retentit partout. Animées d'un chaud entraînement, elles cherchèrent à enflammer les cœurs encore fermés à ce saint enthousiasme. Elles n'hésitèrent pas, pour secouer des sentiments encore engourdis, à se servir de l'injure. Mais si l'injure était proférée par une bouche étrangère, tous les partis se coalisaient et réagissaient de concert par un sentiment de solidarité bien naturel.

L'Italie des Dante, des Pétrarque, des Filicaja, épuisée par les luttes stériles ou abaissée par la conquête, se morfondait dans un tel état de lassitude et de prostration que les exhortations patriotiques de ces poètes n'eurent aucun pouvoir sur elle.

L'Italie des Berchet, des Leopardi, des Niccolini relevait ses yeux dessillés. Ils pouvaient, pour achever de l'entraîner, la cingler, comme on fait d'une jument qui, s'étant laissé vaincre par la lassitude et la paresse, tarde à reprendre son allure. Leur peine ne devait pas être perdue. Leurs compatriotes les écoutaient, prêts à s'ébranler. Le dernier surtout de ces écrivains n'avait pas craint de mettre dans la bouche d'un de ses héros, Piero Strozzi, des adieux à l'Italie autrement outrageants que ceux de Childe Harold. C'était un tissu d'imprécations à faire frémir. Les poètes du terroir pouvaient tout se permettre. On entrait dans leurs desseins,

on savait pour quelle fin ils donnaient les étrivières à leurs compatriotes. On les applaudissait.

Avec les étrangers il en était autrement. Lady Morgan ayant osé avancer un peu trop crûment quelque vérité peu agréable à entendre pour des Italiens, journaux et brochures de riposter aussitôt et avec virulence[1].

Lamartine ne s'était pas rendu compte à l'avance d'un tel état de choses. Ne prévoyant pas la tempête qui se déchaînerait autour de lui, le jour où il aurait une place à Florence, il n'avait pas hésité à laisser imprimer les vers connus qui sont une apostrophe si véhémente à l'Italie.

« Italie, Italie ! adieu, bords que j'aimais !... »

Ces flammes du génie littéraire portèrent l'incendie dans les cœurs italiens, mais un incendie bien différent de celui qu'attisaient les Berchet, les Leopardi et les Niccolini. Elles allumèrent l'indignation et la haine.

Le poète Borghi voulut repousser tout de suite ces attaques injurieuses par des stances, que devait publier une revue florentine : l'*Antologia*. La censure empêcha cette publication.

Un autre homme de lettres, Pietro Giordani, dans sa préface aux œuvres de Leopardi, adressa au poète français un compliment qui voulait être ironique et n'arrivait qu'à être un galimatias :

« Le grand poète de la Sainte-Alliance... compilateur guil-
« leret de rimes saccadées, vaporeuses et hydropiques. »

C'était bien mal connaître la poésie de Lamartine. Qu'il soit pardonné à l'aveuglement du patriotisme offensé.

Enfin, un militaire lettré, qui s'était réfugié en Toscane après l'insuccès de la révolution à Naples, sa patrie, le colonel Gabriel Pepe publia, dans une brochure, la troisième réponse à Lamartine. Pour atteindre le détracteur de l'Italie, il dut, selon le procédé de Giordani, recourir à une digression, car l'incident n'avait rien à voir avec le sujet de son ouvrage.

La discussion d'un vers de Dante qui prêtait à deux inter-

1. Cantù. *Ibid. L'Italie*, par lady Morgan. Bruxelles, 1826.

prétations différentes alimentait alors toutes les conversations, soulevait des contestations et des disputes infinies. Savants, pédants, poètes et rimailleurs, tous y apportaient leurs lumières, et la chose n'en était que plus obscure.

Poscia più che il dolor potè il digiuno [1].

Le comte Ugolin, était-il un cannibale qui, après s'être repu de la chair de ses enfants, succombe faute d'autre nourriture? Ou bien se laissa-t-il mourir d'inanition devant les cadavres de ses trois fils?

On a peine à comprendre aujourd'hui l'acharnement avec lequel les uns soutenaient que l'instinct de conservation l'avait emporté sur le sentiment paternel, tandis que les autres, justement choqués d'une telle barbarie, la repoussaient de toutes leurs forces. Jamais question oiseuse n'avait tant passionné les âmes, ni donné plus libre cours aux sophismes dans des réunions où les conversations prenaient le ton de la pédanterie. On cite le mot qu'un homme d'esprit (peut-être Alexandre Dumas, de passage alors à Florence) trouva à propos d'une telle manie d'érudition dantesque : « Mais il est aisé de « trancher la question : le comte Ugolin a mangé ses enfants « pour leur conserver un père. » Enfin, après avoir tant déclamé, il en arriva ce qui arrive toujours en pareille occurrence : on cessa de discuter parce qu'on ne savait plus que dire.

Parmi ceux qui se distinguèrent dans la tâche d'innocenter le comte Ugolin, se trouva le colonel Gabriel Pepe (1779-1849)[2], exilé napolitain. Il avait combattu dans les armées de Napoléon, s'était bravement conduit en Italie et en Espagne, avait été plusieurs fois blessé. La révolution des Deux-Siciles l'avait porté en 1820 au Parlement de Naples[3]. Le triomphe de la réaction l'en chassa. Il était venu à Florence, en 1823. Hon-

1. Ensuite, la faim fut plus puissante que la douleur.
(Dante. *Inferno*, c. XXXIII.)

2. D'Ayala M. Vite degli Italiani benemeriti della libertà e della patria. Firenze, 1868.
Il ne faut pas confondre le colonel Pepe (Gabriel) avec son homonyme, le général Pepe (Guillaume) qui eut aussi sa part dans les troubles du midi de l'Italie.

3. Il était né à Civita-Campomarano, dans le royaume de Naples.

nête et loyal, fier de sa pauvreté, il gagnait sa vie d'exilé en donnant des leçons d'histoire aux enfants du Grand-Duc et aux étrangers qui venaient séjourner l'hiver à Florence. Il voulut dire son mot sur le sens du fameux vers de Dante. Il publia, dans les premiers jours du mois de janvier 1826, une brochure intitulée : *Cenno sulla vera intelligenza del verso di Dante : Poscia piu che il dolor potè il digiuno, di G. Pepe, colonnello napoletano. — Firenze, presso Giuseppe Molini all'insegna di Dante*-MDCCCXXVI.

Après avoir, dans cet opuscule de vingt et une pages, allégué plusieurs raisons à l'appui de sa thèse, il concluait ainsi. Le dessein de Dante fut d'accabler les Pisans, qu'il haïssait au suprême degré, il voulut les charger de honte, en même temps qu'il idéalisait les figures des Della Gherardesca, de manière à concentrer sur le comte et ses enfants toute la pitié que le malheur inspire. « Si Dante n'eût pas agi de « la sorte, ajoutait-il, il serait tombé dans une contradiction « inadmissible, vu le but qu'il se proposait, et il aurait alors « commis une faute que le dernier des bateleurs de carrefour « n'eût pas faite, ne fût-ce que par paresse. Le rimailleur « du *Dernier Chant de Childe Harold* eût été seul capable « d'une telle ineptie, lui qui s'efforce de suppléer à l'inspira- « tion qui lui manque et à des pensées dignes de son sujet par « des fadaises qu'il débite contre l'Italie, fadaises que nous « nommerions injures, si, comme le dit Diomède (V. *l'Iliade*) « *les coups des faibles et des lâches pouvaient jamais porter.* « Sur ce je reviens à mon sujet. »

Lamartine eut aussitôt connaissance de cette diatribe, qui venait se joindre au persiflage à mots couverts, auquel il était en butte. N'étant pas d'humeur à se laisser traiter de la sorte, « il résolut à l'instant d'y répondre simultanément de « deux manières ; par la plume pour le public, par l'épée pour « le colonel[1]. » Cependant il paraît, d'après une phrase contenue dans la première de ses lettres à Pepe, que nous verrons plus loin, qu'avant même que celui-ci publiât sa brochure, il avait formé dessein de s'expliquer devant le public dans un mémoire.

1. *Lamartine par lui-même.*

« Vous n'avez pas attendu pour parler de moi que j'eusse « fait paraître ma réponse aux interprétations aussi fausses « qu'injustes que l'on a faites d'un passage isolé d'un de mes « poèmes. »

Un fâcheux accident, qui lui arriva au cours d'une promenade à cheval, le mit dans l'impossibilité d'exécuter simultanément les deux parties de son programme. Il avait eu l'ongle de l'orteil droit brisé par une ruade de cheval. Contraint de garder la chambre, il dut attendre de pouvoir se tenir debout pour aller sur le terrain. On a cru que des scrupules de religion l'avaient d'abord retenu. Il n'en est rien. On en trouve la preuve dans le ton ferme de ses lettres au colonel. Les termes dont il se servit, pour courtois qu'ils fussent, n'admettaient d'autre solution que des excuses de la part de l'offenseur. Sinon il fallait en découdre. D'ailleurs Lamartine n'en était pas à sa première affaire. En 1814, à Cosnes (Nièvre), il avait donné un coup d'épée à un officier polonais qui s'essayait à corrompre un détachement des gardes du corps [1].

Lamartine a raconté, dans ses mémoires, comment lui arriva cet accident, qui retarda sa démarche près de Pepe. Au cours d'une promenade qu'il faisait aux *Cascine* avec Medwin, il montait un des chevaux qui lui étaient venus de Tunis ; Medwin en montait un autre. Le cheval de Medwin lança une ruade qui brisa l'étrier droit de Lamartine, atteignit le pied et fit sauter l'ongle du gros orteil [2].

Peut-être son ami Virieu l'aida-t-il à rédiger cette « défense « presque judiciaire de ses vers calomniés [3] », qui fut imprimée, mais non pas mise dans le public, et « envoyée à toutes « les personnes de Florence qui avaient pu avoir connaissance « du secret du colonel Pepe [4]. » Le titre en était : *Sur l'interprétation d'un passage du cinquième Chant de Childe Harold.* — Lucques, chez François Baroni 1826.

1. *Mémoires.* Hachette, p. 219. *Lamartine par lui-même*, p. 20. Ce duel est confirmé par Dargaud qui eut occasion d'approcher plus tard le Polonais blessé. (V. Jean des Cognets. *La vie intérieure de Lamartine.* Mercure de France.)

2. *Lamartine par lui-même*, p. 241.

3. Commentaire au dernier chant du pèlerinage de Childe Harold.

4. *Lamartine par lui-même*, p. 245.

Dans le dossier des Archives de Florence [1], où sont déposées les pièces relatives à l'affaire Lamartine-Pepe, il existe deux exemplaires de cette publication. Un autre exemplaire est conservé à la Bibliothèque Palatine, également à Florence.

Trois lettres de Lamartine au colonel Gabriel Pepe se suivirent à deux jours de distance, le 12, le 14, le 16 février 1826. Le poète attaqué y demandait des explications au sujet de la phrase qui le concernait dans la brochure nouvellement parue. Pepe répondit trois fois par une même fin de non-recevoir. Le duel était inévitable.

Nous allons reproduire les six pièces de la correspondance Lamartine-Pepe, qui compose le dossier Puccinelli-Samini. Elles furent, après la rencontre, remises par Pepe à M. Antonio Puccinelli, de Percia, demeurant à Florence, grand-oncle des possesseurs actuels de ces documents, un libéral avec lequel le réfugié napolitain s'était lié d'une étroite amitié. M. Puccinelli eut charge de garder ce dépôt d'honneur.

Trois enveloppes sont jointes aux trois lettres de Lamartine, toutes trois cachetées avec de la cire rouge. Le cachet de la première est timbré d'une couronne de comte, clairement visible. La figure qui décore le champ de l'écu est moins nette. On n'y distingue qu'un cerceau en relief. Un cachet semblable très bien conservé sur l'enveloppe d'une lettre de Lamartine, déposée à la Bibliothèque nationale de Florence, permet de reconnaître cet emblème pour un sicamor ou cerceau, qui était celui des Lamartine d'Hurigny. Le cachet est chargé de cette devise :

A LA GARDE DE DIEU

Au centre, dans l'espace vide, les initiales A. L. — La deuxième enveloppe porte un cachet plat. — Celui de la troisième porte les initiales A. V. (Aymon de Virieu).

Des quatre lettres de Lamartine au colonel Pepe, qui vont suivre, les deux premières (21 et 14 février) n'ont point paru dans sa correspondance. La troisième (16 février) offre des variantes, — que nous noterons, — au texte qui en a été

1. Ministère des Aff. étr. Protº 138, nº 39.

publié[1], probablement d'après un brouillon. Enfin, les originaux de ces trois lettres font partie du dossier Puccinelli ; celui de la quatrième (18 février), que nous rapporterons à l'appui de notre récit, ne s'y trouve point. Nous proposerons tout à l'heure une explication de cette absence. Aux trois premières lettres de Lamartine se rapportent trois réponses du colonel, conservées en copies par le colonel lui-même. Nous en donnerons la traduction.

Dossier Puccinelli. — Autographes de Lamartine : *Suscription* :

A M. le Colonel Gabriele Pepe, Piazza del Duomo, casa della Signora Angela Ruggini n° 6239. — Florence.

Florence, 12 février 1826.

Monsieur le Colonel,

On m'a communiqué seulement aujourd'hui l'essai que vous venez de publier sur le sens d'un vers de Dante. J'y trouve un passage qui me concerne, et je regrette en le lisant que vous n'ayez pas attendu pour parler de moi que j'eusse fait paraître ma réponse aux interprétations aussi fausses qu'injustes que l'on a faites d'un passage isolé d'un de mes poèmes. Quoi qu'il en soit, je n'ai rien à dire au jugement qu'il vous plaît de porter de mon faible talent poétique ; c'est aux ouvrages à répondre pour eux-mêmes : j'aurais encore moins le ridicule de me déclarer le champion de mes vers, bons ou mauvais ; mais quelques-unes des expressions dont vous vous êtes servi, et particulièrement celles de la traduction du vers d'Homère, me paraissent susceptibles d'être prises dans un double sens dont l'un des deux serait très offensant pour mon caractère. Je crois devoir m'adresser franchement à vous et vous deman-

1. Des copies de ces trois lettres de Lamartine, du 12, du 14 et du 16 février, se trouvent déposées à la Bibliothèque nationale de Florence, section des Manuscrits (Manoscritti V, busta 63, busta 72, copia). Ce ne sont point des brouillons. L'écriture n'est pas celle du poète. Elles ont été faites plus tard, probablement par M. Carraresi, qui les gardait parmi les manuscrits dont il faisait collection et qui dut obtenir de M. Puccinelli la permission de prendre copie des documents qui composaient le dossier confié à sa garde. La collection des manuscrits appartenant à M. Carraresi a passé à la Bibliothèque nationale.

der si vous avez entendu faire porter le sens de ces mots *fiacchi e imbelli* sur mes vers ou sur moi-même, en un mot si ces expressions de dédain doivent être prises par moi dans le sens littéraire ou dans un sens personnel? Dans le premier cas, je le laisserai sans réponse, dans le second je me croirais obligé de les relever.

Un accident qui me prive momentanément de l'usage d'un pied m'empêche seul d'aller vous demander moi-même cette explication. Quelle que soit la réponse que vous fassiez à cette lettre, je vous donne ma parole de ne point rendre la vôtre publique ; si elle est hostile, j'y répliquerai ; si, comme je le désire, elle énonce que vous n'avez point prétendu confondre dans vos expressions le talent et la personne, je me bornerai à la montrer à trois ou quatre de mes compatriotes à qui le peu d'intelligence de votre langue ne permet pas de discerner suffisamment dans le passage en question ce qui est dénigrement littéraire d'avec ce qui pourrait être injure personnelle.

Si vous préférez une explication verbale et que vous veuilliez bien vous donner la peine de passer chez moi, j'y serai pour vous tous les jours de la semaine de midi à cinq heures.

Agréez, monsieur le Colonel, les assurances de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

AL. DE LAMARTINE

(*Casa Pouchin, à côté de la Villa Torregiani, près la Porte Romaine.*)

Pepe à Lamartine [1] :

Florence, 15 février 1826.

Monsieur,

Ce n'est qu'hier que votre aimable lettre du 12 m'a été remise. Je m'empresse d'y répondre franchement et simplement.

Je trouve hors d'usage que des écrivains se demandent l'un à l'autre des explications. Les écrits parlent par eux-mêmes.

1. Traduction.

Vous avez attaqué très violemment l'Italie dans un passage de vos vers. Je l'ai défendue dans une phrase de mon *Essai*. Voilà tout.

Je ne reconnais aucunement à qui que ce soit le droit de me questionner sur mes intentions. On peut faire indifféremment beaucoup de choses, mais il n'est pas permis à un galant homme de les faire dès qu'on a l'air de vouloir l'y contraindre. Je ne suis certes pas venu vous demander quelle était votre intention, quand vous oubliâtes, à l'égard du peuple italien, que toutes les nations ont toujours droit au respect. J'ai écrit ce que j'ai cru devoir écrire. Ne veuillez donc pas prétendre à savoir quelle fut mon intention à propos de la citation d'Homère, ce dont il me semble que vous vous plaignez.

Vous me déclarez que c'est à votre poésie de répondre à ma critique. Permettez-moi de me servir ici de votre juste argument. Ce sera donc ce passage de mon *Essai*, où il est question du dernier chant de *Childe Harold*, qui vous offrira l'explication requise. Je n'en dois rien ôter, rien y ajouter. Vous en feriez autant, et puisque vous vous estimez vous-même, vous ne pouvez pas ne pas accorder votre estime à un homme qui agit comme vous-même vous agiriez.

Enfin, comme, lorsque j'écris je tâche d'employer mes faibles forces à le faire de mon mieux, pour les Italiens comme pour les étrangers qui connaissent notre langue, je ne me crois pas obligé de commenter ce que j'ai écrit pour l'édification de vos trois ou quatre compatriotes qui ne connaissent pas l'italien. Tout écrivain français en ferait et en dirait autant à l'égard d'un étranger, et vous-même ne feriez pas autrement.

Je ne veux pas achever cette lettre sans vous dire que j'ai remarqué avec plaisir dans la vôtre que vous êtes prêt à apaiser le juste ressentiment des Italiens. Je ne saurais que vous y exhorter et vous y encourager, car il n'est que noble et honorable de reconnaître qu'on s'est trompé à l'égard d'un corps moral de vingt millions d'hommes. C'est cette réflexion qui m'inspire d'avance envers vous, monsieur, l'estime et la considération avec laquelle j'ai l'honneur de signer.

M. de Lamartine, Florence.

Lamartine à Pepe :

A M. le Colonel Gabriele Pepe, Colonnello di Napoli, casa di Angiola Ruggini, Piazza del Duomo, nº 6239, — Florence.

Florence, 14 février 1826.

Monsieur le Colonel,

Je viens de recevoir votre réponse à ma lettre du 12 du courant. Je n'ai qu'à me louer de la mesure et de la politesse des expressions dont vous y faites usage. Elles sont de nature à diminuer en moi plutôt que fortifier les doutes personnels que j'aurais pu avoir sur le sens que vous avez prétendu donner aux mots sur lesquels j'ai cru devoir vous demander, non un désaveu public, mais une explication pure et simple. Mais il s'agit plus du public que de moi-même, et d'après les raisons que vous me donnez pour vous refuser à aucune explication favorable de vos expressions (raisons que je comprends aussi bien que vous-même) je ne puis, quoique avec le plus sincère regret, m'empêcher de vous déclarer que je ne suis pas satisfait.

En conséquence, et pour éviter dans cette affaire tout ce qui pourrait la compliquer ou l'envenimer inutilement, je vous réitère la prière de vouloir bien passez chez moi à l'heure de la journée qui vous conviendra, ou si cela vous gêne en aucune façon, de vouloir bien me faire dire à quelle heure je pourrai aller seul me présenter moi-même chez vous : nous y conviendrons entre nous des moyens les plus simples de concilier à la fois ce que mon honneur exige et ce que vous pensez que votre dignité vous interdit. S'il reste encore quelque possibilité de nous entendre, vous en jugerez vous-même : soyez persuadé dans tous les cas qu'aucune animosité personnelle ne me pousse et que je m'en tiens à ce que la plus stricte délicatesse me commande.

Agréez, monsieur le Colonel, les nouvelles assurances de ma considération la plus distinguée,

AL. DE LAMARTINE

P.-S. — Si vous préférez que je me rende chez vous, permettez que je me présente dans mon costume de malade et

sans soulier, ce sera ma première sortie depuis quinze jours, mais mon état me laisse heureusement assez de force pour me tenir debout quelques minutes.

Pepe à Lamartine [1] :

Florence, 16 février 1826.

Monsieur,

On m'a remis votre aimable lettre d'hier. Je manquerais à mon caractère si j'y répondais en apportant quelque modification aux sentiments que j'ai exprimés dans ma première réponse, et si je ne continuais à refuser toute explication sur la pensée que j'ai eue en citant le vers d'Homère dans mon *Essai*. En toute autre circonstance je me prêterais volontiers à fournir une semblable explication; je ne veux pas le faire aujourd'hui pour cette raison, qu'on veut me l'imposer.

Cela étant, je me permets de préciser quelques détails, afin de ne pas manquer à mon principe, qui est de ne jamais aller chercher noise à qui que se soit.

Vous avez eu la bonté de me dire que vous n'avez contre moi aucune *animosité personnelle*. Je puis vous faire le même déclaration, n'ayant même pas l'honneur de vous connaître personnellement.

Vous dites que vous voulez vous en tenir à votre *stricte délicatesse* en me demandant de faire ce à quoi je me refuse. Il est nécessaire que je m'en tienne à la mienne en refusant de faire ce qui m'est demandé.

Vous avez eu la bonté de me dire dans votre lettre que ce n'est pas pour vous, mais pour en donner communication à trois ou quatre de vos compatriotes, qui ne connaissent pas la langue italienne, que vous me demandez des éclaircissements sur mon intention en citant le vers d'Homère. Je me permets de vous dire que vous êtes trop exigeant non pour votre compte, mais pour le compte d'autrui, en me demandant un commentaire, dont vous n'avez pas besoin, puisque vous savez assez bien notre langue pour avoir compris, mais pour ceux qui ne la savent pas.

1. Traduction.

Je ne me rendrai pas à votre aimable invitation d'aller vous trouver, parce que j'aurais trop de regret à vous répéter de vive voix, et cela chez vous, le refus de me prêter à quelque explication que ce soit.

Je ne regretterais pas moins de vous la renouveler chez moi, manquant ainsi aux égards que je dois à quiconque m'honore de sa visite. Ajoutez à cette considération celle de l'indisposition dont vous souffrez ; je serais trop désolé que vous vous donnassiez la peine de venir chez moi ; mais tenez pour certain que je serais fort honoré de votre visite. En ce cas vous me trouveriez tous les jours jusqu'à une heure de l'après-midi. Je ne dois pas vous cacher néanmoins, à vous parler franc, que, pour la conversation dont vous voulez m'honorer, il serait préférable de nous réunir chez une tierce personne, en présence de deux respectables amis, à seule fin de prévenir toute interprétation défavorable et fâcheuse, pour la dignité de chacun de nous.

Après quoi, recevez, Monsieur, les assurances de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être...

M. de Lamartine, Florence.

Lamartine à Pepe :

A M. le Colonel Gabriele Pepe, casa della Signora Angela Ruggini, Piazza del Duomo. — Firenze.

Florence, 16 février 1826.

Monsieur le Colonel,

Aussitôt après avoir reçu votre lettre, je me suis adressé à une personne marquante de ce pays-ci et que je savais être de votre connaissance pour lui demander que notre entrevue eût lieu dans sa maison ; mais la chose n'a pas pu s'arranger par des considérations étrangères à l'un et à l'autre [1]. En conséquence je vous prie de vouloir bien m'indiquer vous-même une maison où je puisse aller vous rencontrer demain à l'heure que vous jugerez [2] convenable. Je m'y rendrai

1. « A lui et à d'autres. » (Correspondance.)

2. « Qui vous sera. » (*Ibid.*)

accompagné d'un de mes amis les plus intimes, M. le comte de Virieu [1].

Si cela ne vous est pas possible, ayez la bonté de me le faire dire demain de bonne heure. Je vous indiquerai alors moi-même une heure de la journée chez une personne qui n'est ni française, ni italienne [2].

Au reste, monsieur le Colonel, j'ai assez de confiance dans votre honneur et dans la parfaite délicatesse de vos procédés pour qu'une rencontre chez vous-même eût été tout aussi satisfaisante pour moi.

Agréez, monsieur le Colonel, les assurances de ma considération distinguée.

AL. DE LAMARTINE

Pepe à Lamartine [3] :

Florence, 17 février 1826.

Monsieur,

Puisque, en des termes fort aimables, vous me dites que vous ne trouvez aucune de ces difficultés que je vous avais représentées uniquement par délicatesse de ma part et aussi par égard pour la vôtre, à ce que la conversation dont vous voulez m'honorer ait lieu chez moi, je m'empresse de vous répéter que vous pourrez y venir toutes les fois que vous voudrez. Je vous recevrai avec honneur et avec beaucoup de plaisir. Vous pouvez compter que vous y trouverez tous les égards dont un gentilhomme visité est redevable à tout gentilhomme qui le visite, et vous me rencontrerez ainsi que je vous l'ai écrit hier, tous les jours jusqu'à une heure de l'après-midi.

Je saisis cet expédient afin de ne pas m'exposer aussi à des refus semblables à celui que vous me dites avoir essuyé de la part d'une personne de marque que vous ne m'avez pas nommée.

1. Convenable, accompagné de M. le comte de Virieu, un de mes amis intimes. (*Ibid.*)

2. Si vous ne trouvez pas vous-même cette facilité, ayez la bonté de me le faire dire demain sur les huit heures. Je vous indiquerai alors moi-même une heure de la journée, chez une personne qu'il est inutile de nommer à présent, mais qui n'est ni Français, ni Italien. (*Ibid.*)

3. Traduction.

S'il vous agrée mieux que notre entrevue ait lieu chez une autre personne qui n'est ni Française, ni Italienne, que vous ne me nommez pas non plus, vous pouvez être sûr qu'il suffira que vous me l'indiquiez pour que je m'en tienne à votre choix, comme si c'était le mien.

J'ai l'honneur, en attendant, d'être, avec toute ma considération distinguée.

M. de Lamartine, Florence.

La « conversation » eut lieu après cette troisième réponse de Pepe. Lamartine se rendit chez celui-ci le 18 [1]. C'est ce qu'on apprend par le récit des deux parties intéressées. Lamartine informait, le 23, le duc Mathieu de Montmorency de ce qui s'était passé, et voici le passage relatif à l'entrevue : « J'écrivis au colonel dans les termes les plus mesurés pour lui « demander à lui-même une explication favorable. Il crut de « son devoir de la refuser. Je répliquai. Une entrevue s'ensui- « vit ; nous convînmes de vider la querelle de la seule manière « que l'honneur de l'un et de l'autre nous laissait. Mais le « colonel ayant refusé obstinément de se battre avant que « j'eusse le libre usage de tous mes membres, l'affaire fut « remise à huitaine. » La version de Pepe s'accorde avec celle de Lamartine. Il écrivait à son frère le 21 mars 1826 [2] une longue lettre, d'où nous extrayons ce qui suit :

« Lamartine vint donc et me demanda cette explication « verbale. Je lui dis que, l'ayant deux fois refusée par écrit, « je lui donnerais une pauvre idée de moi-même si elle sortait « maintenant de ma bouche. Alors il ajouta qu'il se voyait « contraint de me la demander les armes à la main. Je répon- « dis à cette proposition que j'étais toujours à ses ordres. Il « voulait se battre le jour même, mais je refusai parce qu'il « boitait, étant tombé de cheval quelques jours avant. — « Je ne me mesurerai avec vous, lui dis-je, que quand vous « serez parfaitement guéri et en état de vous servir complète- « ment de tous vos membres. Ma délicatesse me défend

1. Pepe applique à cette entrevue la date du 13 dans la lettre qu'il écrivit un mois plus tard, le 21 mars 1826, à son frère (Cantù Cronistoria, II, 2de partie). C'est une erreur. Elle eut lieu la veille même du duel, le 18.

2. Cantù. *Della Indipendenza italiana.* Cronistoria, 1873. vol. II, parte 2a.

« d'aborder sur le terrain un homme qui ne peut faire avec « agilité tous les mouvements et les pas de l'escrime. Je ne « serais certes pas capable de tirer quelque avantage que ce fût « de votre indisposition ; mais et je ne veux donner à personne « l'occasion de m'en soupçonner. Soignez-vous et guérissez ; « et je vous assure, de mon côté, que je ne quitterai pas Flo- « rence sans vous avertir, même si on venait en poste me « prendre pour me ramener dans ma patrie. Il entendit raison « et nous nous quittâmes. »

Dans cette première conférence, qui eut lieu le 18, il fut donc convenu que le duel serait renvoyé à huitaine, ce qui est confirmé encore une fois dans la lettre que Lamartine commença d'écrire à Eugène de Genoude quelques heures, quelques moments peut-être, après avoir parlé avec Pepe : « Je « vis encore, mais je pourrai bien être à demi mort dans « quelques jours, car j'ai plusieurs affaires fort délicates sur « les bras. Dieu veuille que je m'en tire avec honneur et avec « mes os ! C'est trop long à vous raconter, et silence absolu sur « ceci... On m'en veut parce que je suis d'un parti qu'on « exècre, et on me reproche des choses qu'on applaudit dans les « autres. Tout ceci fait allusion au morceau de *Childe Harold* : « Italie, etc. — Je suis chez moi avec un coup de pied de « cheval qui m'a écrasé un pied et fait sauter les ongles. J'es- « père dans peu de jours remettre un soulier. » Cette lettre fut interrompue brusquement, et reprise *d'une autre main* trois jours après, le 21 février, avec la mention : « Ceci sera d'une « autre main, car je n'ai plus l'usage de la mienne. »

(*La fin prochainement.*)

L. GUERRINI

LA RÉSURRECTION

DE LA MARINE RUSSE

« Comment, il existe encore une marine russe ? »

C'est par cette question étonnée que nous aborda, le 23 août, un de nos amis, qui brandissait le premier quotidien annonçant la victoire navale de Riga.

Son ignorance était bien excusable. Avant la guerre avec le Japon, aux débuts heureux de l'alliance, on nous avait si souvent vanté les mérites et les réformes de la flotte du tsar que beaucoup de gens, même parmi les « Maritimes », doutaient légitimement de l'efficacité des nouveaux programmes navals et de la réorganisation annoncée. Ils se rappelaient les numéros rutilants de l'ancien *Armée et Marine*, tout pleins de photographies brillantes, d'éloges dithyrambiques des bateaux et des grands chefs, et ils secouaient la tête, car ils avaient lu les ouvrages de Séménoff dans la traduction du commandant de Balincourt.

C'est qu'il n'était pas optimiste, l'ancien capitaine de deuxième rang, et il avait, pour cela, bien des motifs. Arrivé à Port-Arthur en plein désordre, après cette première sortie de l'escadre, qualifiée d' « Expédition des Argonautes » où les cuirassés avaient manqué vingt fois de s'aborder les uns les autres, il assistait à l' « Abdication de la Flotte », à la

bataille du 10 août, puis avait pu regagner la Russie, pour repartir avec la flotte de Rodjestvensky et devenir l'éloquent narrateur du désastre de Tsoushima.

Témoin intelligent, instruit, douloureux, il a raconté ce qu'il a vu et ressenti, en ces quatre petits volumes pleins de vie et de souffrance : l'incapacité suffisante d'Alexeïeff, le vice-roi ; la mollesse du pauvre vieil amiral Starck, trop discipliné; le brave et savant Makharoff enseveli avec le *Petropawlosk*, et remplacé par l'honnête, mais peu militaire Whiteft, qui déclare à ses capitaines : « J'espère trouver en vous, messieurs, non seulement des collaborateurs, mais surtout des conseillers ; *car, hélas ! je n'ai rien d'un chef d'escadre.* » Rodjestvensky, énergique et désespéré, conduisant son armada sur le chemin du sacrifice, ayant pour sous-ordres son vieil ami Felkersham, mourant à bord de l'*Osslablya*, Enquist, affolé qui devait se sauver à Manille, et le lamentable Nebogatoff dont le nom signifie en russe « Pas de chance »!...

Les équipages de l'escadre de Port-Arthur menés comme des troupeaux dociles ; les états-majors divisés, parfois frondeurs ; le servilisme, la délation des inférieurs ; la tyrannie de satrape du vice-roi ; le scientifisme pédant des anciens membres du comité d'expériences de Transund, ce « Transund qui nous tue », dit Rodjestvensky ; la terreur éperdue des responsabilités qu'éprouvent les bureaux ; leur entêtée paperasserie : Semenoff a dit tout cela.

Il a dit encore la rébellion absurde de Vladivostock, mais ce qu'il n'a pas pu dire, c'est la révolte de l'escadre de la mer Noire, en juin 1905, l'odyssée du *Potemkine*, son plus beau cuirassé, dont l'équipage, après avoir massacré ses officiers, avait hissé le drapeau rouge, élu pour capitaine un civil, qui le promenait dans la mer Noire de Sébastopol à Odessa, d'Odessa à Custentje, accompagné d'un vapeur et de deux torpilleurs...

Un haut commandement insuffisant et livré à de profondes divisions ; des états-majors épuisés — il avait fallu, pour compléter ceux de Rodjestvensky, faire appel aux officiers de l'armée de terre — et, de plus, profondément aigris par la défaite ; des équipages rebelles, ou en pleine fermentation ; des ports fomentant la révolte, vidés d'approvisionnements et

de matériel ; des chantiers navals désorganisés ; une flotte de la Baltique réduite à quelques unités vieillies, ou tout au moins hétérogènes : tel était le tableau que présentait la marine russe au lendemain du traité de Portsmouth.

Par quel miracle cette institution croulante et pourrie a-t-elle pu être régénérée? D'où sort donc cette flotte de guerre qui, des rives du Bosphore au golfe de Riga, refoule sous son feu implacable et bien ajusté les meilleures unités allemandes?

On peut dire, en effet, suivant une expression chère à Séménoff que la flotte russe de la Baltique a *fait sa force*. Jetée dans le conflit — mais non pas surprise par la guerre — avant qu'elle ait eu le temps d'achever son programme, elle vient de rendre un service immense à l'Empire et aux alliés, en arrêtant net, avec le concours si efficace de quelques sous-marins anglais, l'offensive allemande sur Riga, la menace sur Pétrograd, en donnant le temps d'arriver aux munitions que de tous côtés l'on s'efforce de faire parvenir à l'armée russe. En de telles circonstances, quinze jours de gagnés, huit jours même, ont une importance capitale et, l'attaque allemande viendrait-elle à se renouveler, victorieuse cette fois, la petite escadre de la Baltique aurait déjà fait mieux que sauver l'honneur.

Comment est-on parvenu, d'abord à la créer, puis à la pousser à ce point d'entraînement militaire?

C'est ce que nous allons essayer d'expliquer en ces pages.

*
* *

La tâche qui s'imposait aux réformateurs apparaissait terrifiante : rétablir l'ordre et la discipline en chaque endroit où ils faisaient défaut, c'est-à-dire à peu près partout ; instruire au point de vue pratique les officiers et les équipages, lutter contre l'inertie routinière et le formalisme des bureaux, défenseurs nés des coteries, des grands conseils sans responsabilité ni compétence, des intérêts traditionnels ; reconstituer de toutes pièces un matériel et des chantiers navals ; organiser sans retard une force flottante quelconque, utile pour donner au personnel la pratique de la mer, et capable aussi d'offrir une certaine résistance en cas de guerre avec l'Allemagne ;

arracher les crédits nécessaires à la Douma d'Empire, nouvelle institution qui ne semblait nullement favorable à la Marine, telles étaient les nécessités qui apparaissaient au milieu des polémiques de presse soulevées par le procès Rodjestvensky, Nebogatoff et Enquist...

Cette formidable besogne a cependant été menée à bien. L'honneur de l'avoir accomplie revient, en premier lieu, à l'empereur Nicolas II, qui a voulu fermement reconstituer sa marine, passant outre, quand besoin était, aux résistances du parlement et des conseils de l'Empire ; puis au ministre actuel, l'amiral Grigarovitsch, assisté de quelques autres amiraux novateurs, tous anciens capitaines des bâtiments qui avaient pris part à la guerre russo-japonaise ; il n'est pas enfin jusqu'à la Douma dont les résistances n'aient servi la bonne cause, car elle se montra dès le début favorable aux sous-marins et aux flottilles qui, sans elle, eussent été peut-être négligées, et surtout elle subordonna son adhésion aux programmes navals étendus à l'accomplissement des réformes nécessaires.

Enfin, nous ne saurions omettre, sans injustice, le pauvre Séménoff lui-même. Impliqué dans le procès de Rodjestvensky, mais honorablement acquitté, l'ancien aide de camp de Makharoff, l'ancien second du prince de Lieven sur la *Diana*, s'était fait journaliste. Il a consacré ses dernières années à préparer l'opinion à l'œuvre qu'il estimait indispensable. Malheureusement il ne put assister au triomphe des idées qu'il avait si éloquemment défendues. Mort des suites de ses blessures, le 1er mai 1910, à l'âge de quarante-quatre ans, il n'a pu apprendre que « le prix de la sueur et du sang répandus » s'appelle quelquefois « la Victoire ».

*
* *

L'Empire russe, comme notre propre pays, a deux fronts de mer à défendre, mais complètement séparés l'un de l'autre. Comme la France, également, la Russie doit se préoccuper d'un front de mer colonial et lointain.

Le principe de la reconstitution d'une marine étant accepté, la première question qui se posait était celle-ci : « Sur quel front de mer devons-nous faire porter notre effort principal ? »

Les uns rêvaient de reconquérir aux Japonais l'hégémonie en Extrême Orient ; d'autres, férus de diplomatie traditionnaliste, eussent volontiers encombré la mer Noire de cuirassés pour forcer le Bosphore et conquérir Byzance, avec le passage vers la mer libre. Quelques-uns, mieux inspirés prévoyant, dès 1907, l'offensive allemande sur Riga et Pétrograd, se sont préoccupés d'y résister. Cette opinion fut celle de l'Amirauté russe, et, en particulier, si nous en croyons M. Poselonine, qui le dit dans un article publié en avril 1915 par le *Novoïe Wremya*, celle de l'amiral Essen, chef de l'escadre de la Baltique.

C'est dès 1908, en effet, que l'amiral Dikoff, ministre de la Marine, adopte et fait péniblement accepter par la Douma le principe de la répartition actuelle de la flotte : l'effort le plus considérable sera donné sur le front de la Baltique ; on continuera néanmoins d'entretenir des cuirassés dans la mer Noire, mais seulement de quoi constituer une escadre suffisante pour conserver la maîtrise de ce lac contre toute coalition des riverains. La flotte de Sibérie sera sacrifiée et réduite à une forte flottille de contre-torpilleurs et de sous-marins, soutenue par quelques croiseurs rapides.

Pour réaliser ce plan défensif si modeste, de grosses constructions étaient nécessaires.

Sans doute, la flotte de la mer Noire était demeurée intacte et comptait toujours deux cuirassés robustes ; trois autres plus anciens pouvaient entrer en ligne ; deux cuirassés et deux croiseurs neufs descendus des cales de Nikolaïeff s'achevaient lentement à flot. En face d'un adversaire hésitant et pauvre, comme la Turquie, la situation pouvait être tenue pour satisfaisante.

Mais il n'en allait pas ainsi sur le front de la Baltique. L'ennemi, de ce côté, c'était l'Empire allemand. L'Amirauté voyait la capitale découverte en face de ce formidable adversaire ; elle estimait que la guerre avec le Japon venait de mettre en lumière la haute valeur des cuirassés, et elle réclamait une puissante escadre.

Hélas, il ne restait, de l'ancienne flotte de la Baltique, qui,

sans la guerre avec le Japon, eût compté en 1907 au moins douze vaisseaux de ligne, que les cuirassés *Slava*, terminé trop tard pour suivre l'escadre Rodjestvensky, et *Cesarewitsch*, interné à Tsing-Tao, où il s'était réfugié avec le croiseur rapide *Askold* pour réparer ses avaries après la bataille de Port-Arthur (10 août 1904). D'autres ports neutres rendaient aussi les croiseurs qui s'y étaient abrités après les combats de la mer Jaune : Saïgon, la *Diana*; Cavite, l'*Oleg*, l'*Aurora* et le *Jemtchoug*... Deux croiseurs-cuirassés et un croiseur, le *Rossia*, le *Gromoboï* et le *Bogatyr* étaient aussi retrouvés, en plus ou moins bon état, à Vladivostock... Au total, deux cuirassés, deux croiseurs-cuirassés, trois croiseurs rapides, dont un petit, deux croiseurs médiocres et quelques torpilleurs.

Ajoutons, cependant, que les chantiers de Petersbourg et des environs n'étaient pas vides. Deux cuirassés très puissamment armés et blindés, *Imperator Pavel I* et *Andreï Pervozwanni* s'y construisaient lentement depuis 1903; en outre, deux petits croiseurs cuirassés, *Pallada* et *Bayane*, du modèle exact du croiseur coulé à Port-Arthur, avaient été mis sur cales en 1905 aux chantiers de la Baltique; un autre bâtiment semblable, l'*Amiral Makharow*, commandé en France à la même époque, s'achevait à La Seyne; la firme anglaise Vickers avait reçu la commande d'un croiseur-cuirassé de 14 500 tonnes, d'un type spécial, rapide et fortement armé, le *Rurick*. Enfin, un nombre assez considérable de contre-torpilleurs, commandés pendant la guerre, soit sur les crédits budgétaires, soit sur le produit de souscriptions ou de dons de riches sujets de l'Empire, s'achevaient dans différents chantiers nationaux ou étrangers, et les premiers sous-marins russes, au nombre d'une douzaine, mais très petits — type Bubnow Holland ou Lake — se terminaient rapidement ou commençaient leurs essais.

Quatre cuirassés, dont deux seulement achevés, c'était peu pour résister à la flotte allemande.

La Douma ne consentait des crédits que de mauvaise grâce, et leur assignait une destination spéciale : l'amiral Dikoff ayant préparé, dès 1907, un projet de cuirassés de 22 000 tonnes et 21 nœuds, demanda la mise en chantiers de quatre d'entre eux en 1909. Chacun devait coûter 58 millions. Mais, comme

la Douma prétendait les faire construire en Russie, on ne pouvait prévoir leur achèvement avant 1915. Le coût de la construction de ces cuirassés, joint à celui de grands torpilleurs, au montant des dépenses nécessitées par la réorganisation des bases de la Baltique, devait entraîner une dépense annuelle de 127 millions de francs pendant quatre ans.

Un autre projet, plus important encore, était un programme complet de reconstitution de la flotte, en dix années; la dépense totale devait être de 5 milliards 200 millions. Une somme de 217 500 000 francs devait être engagée en 1909; les dépenses atteindraient 625 millions en 1914, elles tomberaient à 170 millions en 1918.

Ce programme devait mettre la Russie en état de lutter à coups de grands cuirassés avec la flotte germanique; car le dreadnought, réalisé en 1906, qui déclassait tous les cuirassés antérieurs, fournissait un excellent point de départ à cette rivalité navale.

La Douma goûta peu ces propositions qu'elle estimait ruineuses et d'une efficacité trop lointaine. Elle comptait parmi ses membres des partisans des doctrines de l'amiral Aube et des admirateurs de Semenoff. Elle adopta leurs idées. Ils soutenaient que la Russie n'avait nul besoin de la maîtrise de la Baltique. Pour défendre les approches de la capitale, des sous-marins, des torpilleurs en grand nombre, soutenus par des croiseurs rapides, appuyés sur une base bien choisie, aux îles d'Aaland, ou dans le golfe Finlande, suffiraient parfaitement.

Sur les rapports de MM. Slavitch et Sveguineff, elle vota un crédit d'environ 30 millions de francs, à répartir sur les exercices 1909 et 1910 avec affectation spéciale à la construction de bâtiments de flottille pour la défense des côtes de la Baltique ; mais elle refusa, toujours sur les conclusions des deux rapporteurs de la commission du budget, un crédit de 3 400 000 roubles qui devait amorcer la construction des quatre grands cuirassés, ramena le budget ordinaire à 81 068 266 roubles, et réduisit à 4 millions de roubles le budget naval extraordinaire proposé par le gouvernement. Il fallut l'intervention personnelle du tsar et l'avis conforme du Conseil de l'Empire pour mettre à la disposition du ministre

les sommes indispensables à l'achèvement des cuirassés commencés, et à la mise en chantiers des quatre fameux dreadnoughts.

Ceux-ci ne furent mis sur cales qu'en juin 1909. Les innombrables conseils n'étaient pas d'accord. La Douma se montrait toujours récalcitrante. Le centre de l'assemblée, influencé par les écrits de Semenoff, estimait que les défaites de la flotte en Extrême Orient étaient dues à l'organisation plus que défectueuse de la marine et exigeait des réformes profondes. L'amiral Dikoff s'y refusait énergiquement ; son désaccord avec la Douma s'accentuant, il offrit sa démission en janvier 1909.

L'amiral Wœdowsky lui succéda. Chef militaire et entraîneur d'hommes avant tout, mais médiocre tacticien parlementaire, le nouveau ministre ne tarda pas à se trouver en conflit avec l'assemblée. Celle-ci réclamait ses réformes, et venait d'émettre un vœu à l'Empereur tendant à faire instituer, pour la Marine, une commission d'enquête sénatoriale, analogue à celle qui fonctionnait à la Guerre. Ses demandes étaient soutenues par une campagne de presse, notamment par une série d'articles violents et précis que le *Novoïe Wremya* publiait sous la signature de « Brutus ». La commission d'enquête fut bien constituée, sous la présidence du contre-amiral Grammatchikow, mais après quelques séances, ce président fut expédié, à l'improviste, à l'autre bout de l'Empire, à Vladivostock.

A la suite de ce fait et d'autres semblables, les rapports se tendirent à ce point entre la Douma et l'amiral Wœdowsky, que celui-ci dut renoncer à présenter son budget lui-même devant l'assemblée, et chargea de ce soin l'amiral Grigorowitsch, qui portait le titre de vice-ministre.

L'amiral Grigorowitsch était fin et tenace. Il réalisa ce tour de force de faire voter par la Douma, malgré l'avis contraire de la commission du budget, les crédits des quatre dreadnoughts, commencés depuis deux années déjà, crédits repoussés à trois reprises par le Parlement ! La mise sur cales officielle des *Gangout* peut donc être datée de juin 1911. — Ainsi von Tirpitz avait enlevé au Reichstag, en 1897, le premier programme naval allemand, la loi du « Sexennat », sur laquelle

son prédécesseur, l'amiral von Hollmann, avait été renversé.

Pour obtenir ce résultat inespéré, l'amiral Grigorowitsch avait dû faire des concessions et promettre à l'assemblée les réformes qu'elle exigeait. Il en était d'ailleurs lui-même partisan : il avait assez souffert de l'organisme si justement critiqué, lorsque, contre-amiral, il commandait en second les forces navales de Port-Arthur sous les ordres de Makharow. L'amiral Wœdowsky ayant démissionné, l'amiral Grigorowitsch reçut le portefeuille de la Marine et tint toutes ses promesses.

Il profita aussi de son action sur la Douma pour reprendre le programme Dikoff en l'amplifiant encore, du côté de la mer Noire. La Turquie ayant acheté en 1910 les cuirassés allemands *Friedrich-Wilhelm* et *Weissenburg*, et commandé un ou deux dreadnoughts aux chantiers anglais en 1911 [1], le nouveau ministre fit mettre sur cales à Nikolaïeff, en grande pompe, le 29 octobre de cette même année, le premier dreadnought russe de la mer Noire, l'*Imperatrice Marie*, suivi bientôt de la *Catherine II* et de l'*Alexandre III*, bâtiments identiques.

Il obtint ensuite de la Douma, le 19 juin 1912, le vote d'un programme à longue échéance, qui devait se terminer en 1930 et donner à la Russie les forces navales suivantes :

1° *Flotte de la Baltique.* — Trois escadres, dont deux actives et une de réserve, chaque escadre étant ainsi constituée :

2 divisions (brigades) de 4 cuirassés chacune;
1 division (brigade) de 4 croiseurs-cuirassés;
2 divisions (brigades) de 4 éclaireurs chacune;
4 divisions de 9 torpilleurs chacune;
1 division de 12 sous-marins.

Au total, 24 cuirassés, 12 croiseurs-cuirassés, 24 éclaireurs, 108 torpilleurs et 36 sous-marins ; à ce total devaient s'ajouter des transports-ravitailleurs, des mouilleurs de mines, des transports-ateliers, hôpitaux, etc...

2° *Flotte de la mer Noire.* — Ici aucune précision ni limitation.

1. Le *Resbah V*, type Orion, qui, réquisitionné en août 1914 par l'Amirauté britannique, s'appelle aujourd'hui *Erin*.

Le programme se bornait à déclarer que la flotte russe devait être une fois et demie supérieure à la combinaison des flottes des trois puissances riveraines de cette mer, la Turquie, la Bulgarie, la Roumanie.

3° *Sibérie.* — Cette flotte, réduite à une simple flottille, était ainsi prévue : 2 divisions de 9 torpilleurs d'escadre chacune, 4 divisions de 3 sous-marins, 3 gardes-côtes de type spécial, et 2 croiseurs légers.

Le programme, en fait de cuirassés, n'admettait que les dreadnoughts, c'est-à-dire les quatre *Gangout.* Il appelait *croiseurs-cuirassés* la catégorie de bâtiments dénommés par les autres marines *cuirassés rapides*, et l'inaugurait par les quatre *Kinburn* de 32 000 tonnes et 28 nœuds, mis sur cales en 1913, de sorte que pour la Baltique seule, il fallait construire 32 dreadnoughts et croiseurs de bataille. La limite d'âge des cuirassés devait être fixée à vingt-deux ans, celle des croiseurs légers à dix-huit, des torpilleurs à dix-sept, des sous-marins à quatorze ans.

Toute la flotte devait être construite en Russie. Ce plan grandiose était si coûteux (plus de 6 milliards en douze ans) que ses auteurs eux-mêmes se décidèrent à le décomposer en tranches.

La première tranche « ou petit programme » votée le 7 juillet 1913, devait s'étendre de 1913 à 1917 et comprendre pour la Baltique, 8 cuirassés, dont les 4 *Gangout* déjà lancés, 8 croiseurs-cuirassés, dont les 4 *Kinburn*, déjà mis sur cales en 1912 (*Borodino*, *Navarine*, *Ismaïl* et *Kinburn*), 8 croiseurs légers, dont 4 pour la Baltique, 2 pour la Sibérie et 2 pour la mer Noire ; 36 grands torpilleurs pour la Baltique, 18 sous-marins, dont 12 pour la Baltique et 6 pour la Sibérie.

Ce plan, qui devait coûter 2 milliards, était en cours d'exécution quand éclata la guerre. Peut-être ne fut-il pas étranger à la résolution du gouvernement allemand qui l'a précipitée. Les créateurs de la flotte germanique ne pouvaient voir sans appréhension se développer cette puissante marine russe.

L'ère des dreadnoughts touchait à son apogée. Or les dreadnoughts russes étaient, unité pour unité, beaucoup plus puissamment armés et beaucoup plus rapides que les cuirassés

de ligne et les croiseurs de bataille allemands commencés en même temps qu'eux. La Russie allait droit au *cuirassé maximum*. Guillaume essaya de parer la menace, en disant à l'amiral Grigorowitsch, au cours d'une de ses nombreuses entrevues avec le tsar (juillet 1912) : « Pourquoi ne voulez-vous pas commander des navires aux chantiers allemands? Voyez le croiseur-cuirassé *Moltke* : ils peuvent vous construire, en peu de temps, six navires d'un type analogue. »

La Douma voulait, avec raison, faire construire la flotte de guerre en Russie, avec des matériaux russes. Elle favorisait ainsi le développement de l'industrie nationale, ce qui a permis dans le conflit actuel de retarder la crise des munitions, et ce qui laissait à l'État russe la libre disposition de ses navires en cas de guerre.

Les six *Moltke* que Guillaume II offrait de faire construire par les chantiers allemands, réquisitionnés par le *Reichs Marine Amt*, seraient allés grossir la flotte allemande, et tireraient aujourd'hui sur les bâtiments et les ports de nos alliés, avec des canons payés par la Russie !

En voici la preuve. Pour avoir le modèle des petits croiseurs allemands que l'on vantait un peu partout, l'amiral Grigorowitsch en avait commandé deux, en octobre 1912, aux chantiers allemands Schichau, à Elbing, le *Newelski* et le *Murawiew-Amurski*. Ils sont allés remplacer dans la flotte du kaiser leurs nombreux congénères détruits par la flotte russe de la Baltique.

*
* *

Si l'amiral Grigorowitsch peut s'enorgueillir d'avoir accompli les réformes les plus radicales et les plus profondes, il convient de ne pas négliger les tentatives plus ou moins heureuses de ses devanciers.

Ils s'efforcèrent, comme nous l'avons vu, de terminer au plus tôt les bâtiments mis sur cale pendant la guerre, et de réparer les « rescapés ». Ils ne se désintéressèrent ni du personnel, ni des ports.

Ainsi l'amiral Dikoff essaya de tirer des jeunes gardes-marine nobles, des ingénieurs-constructeurs, et même des

officiers mécaniciens; il établit le grade de capitaine-lieutenant (lieutenant de vaisseau commandant); il régla les conditions de l'avancement (il se fit à raison de : trois quarts à l'ancienneté, un quart au choix, et seulement pour les officiers inscrits sur une liste dite de « capacité »); il abaissa les limites d'âge à quarante-sept ans pour les officiers subalternes, cinquante et un ans pour les capitaines de deuxième rang (capitaine de frégate), cinquante-cinq ans pour les capitaines de vaisseau, soixante ans pour les contre-amiraux. Les officiers restés trois ans à terre sans embarquer devaient être versés dans le cadre de résidence fixe pendant deux ans, puis congédiés. Ainsi, à la fin de 1908, *cent dix-sept* officiers supérieurs ou généraux furent mis à la retraite ou congédiés, et, parmi ceux-ci, *dix-sept amiraux*, dont les amiraux Starck et Wirénius, qui avaient commandé des escadres pendant la dernière guerre.

Dès 1908, une première division des écoles navigantes était créée : elle comprenait, avec le croiseur *Aurora*, les vieilles frégates ou corvettes *Minin*, *Rydna*, *Vjerny* et *Voin*. Ces bâtiments passaient trois mois en armement et neuf autres en réserve ; au milieu de 1910 on se préoccupait de réorganiser le haut commandement en reconstituant l'école supérieure de marine (section de l'École Nicolas). Les officiers subalternes n'ayant pas subi deux échecs aux examens de spécialité étaient admis à concourir pour la nouvelle école.

En même temps, on ouvrait, à Cronstadt, une autre école pour jeunes gens de seize à dix-huit ans, qui, après six mois d'instruction militaire à terre, étaient embarqués pendant un an sur un bâtiment, et, une fois matelots de deuxième classe, envoyés aux écoles de spécialités, d'où ils devaient sortir sous-officiers. Ainsi l'on préparait le cadre de maistrance de la future marine.

L'amiral Grigorowitsch, devenu ministre, compléta ces mesures par la loi du 23 juin 1912, sur le recrutement des équipages, et le décret du 11 avril 1913 sur l'organisation du corps des officiers.

Avant la loi de 1912, les marins de la flotte russe provenaient du recrutement général. Les bureaux de recrutement les choisissaient parmi les conscrits les plus aptes au service

à la mer de toutes les provinces. Ceux-ci, bien entendu, étaient toujours en nombre insuffisant. La nouvelle loi a eu pour objet de substituer des règles précises à l'arbitraire des bureaux, et d'imposer le contingent demandé par la marine. Les hommes destinés au service de la marine sont désormais choisis parmi les jeunes gens de vingt ans que le tirage au sort a désignés, et qui appartiennent aux professions suivantes : d'abord, les timoniers et mécaniciens, brevetés de la marine du commerce, jeunes gens ayant suivi les cours des écoles de pilotage, de timonerie, des mécaniciens de la marine marchande ; puis, ceux qui, n'ayant pas de brevet, ont conduit, en fait, des machines marines ; — ensuite, les matelots, chauffeurs et, en général, les marins navigants ni brevetés, ni instruits ; — en troisième lieu, les ouvriers de certaines professions, tels que monteurs, ajusteurs, charpentiers, mais après avoir donné satisfaction aux besoins de l'armée ; — enfin, à titre de complément, des conscrits quelconques, pris parmi les habitants du littoral ou des bords des rivières navigables. Cette loi se rapproche de celle qui régit le recrutement de la marine allemande. La durée normale du service est toutefois de cinq ans au lieu de trois. Les hommes des professions maritimes et fluviales passent, en outre, dix ans dans la réserve de l'armée de mer. Ce nouveau recrutement a donné à la marine russe 50 000 hommes pour le service actif, en 1914.

Le décret du 11 avril 1913, relatif au corps des officiers, a de nouveau réglé leur admission, leur avancement, leur congédiement. Un autre décret, de même date, a donné aux officiers mécaniciens les mêmes appellations qu'aux officiers de vaisseau, au-dessous du grade de capitaine de 1er rang. Au-dessus de ce grade, les officiers mécaniciens sont appelés général-major (contre-amiral) général-lieutenant (vice-amiral) et général (amiral). Ce titre est précédé de la désignation « ingénieur-mécanicien ».

Cet ensemble de dispositions a produit de bons résultats. Lors de la visite à Brest de l'escadre russe de la Baltique, en septembre 1913, on a constaté que les équipages étaient au complet, ainsi que les états-majors. Les grands cuirassés type *Pavel Ier* comptaient trente officiers, plus les aspirants. Ces officiers étaient jeunes : le second du *Pavel Ier*, un capitaine

de frégate, n'était âgé que de trente-quatre ans. Les enseignes de vaisseau passaient à vingt-trois ans lieutenants de vaisseau, et cessaient alors de faire le quart. La discipline, redevenue très militaire, paraissait à nos officiers un peu rigoureuse, et il en résulta de nombreuses désertions (150 à Brest, 120 en Angleterre) [1]. Mais beaucoup de déserteurs, simples « tireurs de bordée », firent leur soumission, sur l'assurance qu'ils ne seraient pas punis.

Ce rajeunissement des cadres, fait en 1908 dans l'état-major de la flotte, a eu les conséquences les plus heureuses. Il a rapidement porté aux sommets de la hiérarchie des officiers qui avaient fait la guerre contre le Japon, et, parmi eux, outre l'amiral Grigorowitsch lui-même, en 1911, les amiraux von Essen, Eberhardt et von Reitzenstein ; les vice-amiraux prince de Lieven, Setzenko, von Fersen, Nitviski, etc...

L'amiral von Essen a commandé l'escadre de la Baltique pendant les huit premiers mois de la guerre ; la mort est venue l'arracher à la tâche qu'il avait si bien commencée. Savant, obstiné, taciturne, von Essen s'était distingué en qualité de commandant du *Novick* à Port-Arthur, aux beaux jours de Makharow. Ce fut lui qui, à la fin de février 1904, conduisit son petit croiseur, « ce joujou de croiseur », ayant l'amiral à bord, au secours d'un torpilleur russe malheureusement engagé contre plusieurs navires légers japonais. Nommé ensuite au commandement du *Sevastopol*, von Essen soutint avec succès un nombre considérable d'attaques de torpilleurs. Placé à la tête de la première force navale de l'Empire depuis huit années, l'amiral Essen (comme on l'appelle depuis la guerre, en omettant la particule germanique de son nom) encourut la haine implacable de Guillaume II, par son énergie à préparer la lutte actuelle : il proclamait la nécessité de couvrir Pétersbourg contre une attaque allemande ; il ne cessait de répéter que la guerre européenne était imminente, alors que certains hauts personnages riaient de ses prédictions. Essen est mort à son poste, tué par l'excès de travail. La censure n'a pas cru devoir révéler encore le nom de son successeur.

Moins loup de mer, plus accessible, était le prince de Liéven,

1. *Yacht* du 18 octobre 1913, p. 64.

choisi par l'amiral Grigorowitsch comme chef d'état-major général. Ancien commandant de la *Diana* pendant le siège de Port-Arthur, le prince de Liéven fut hautement apprécié de Semenoff, qui servait sous ses ordres en qualité d'officier en second. Après avoir préparé la guerre pendant trois années, le vice-amiral de Liéven couronna son œuvre, en septembre 1913, par les conférences qu'il eut à Paris avec le ministre et le chef d'état-major général de la marine française. Mais surmené, atteint d'une grave maladie de cœur, il mourut le 7 mars 1914. Le vice-amiral Setzenko l'a remplacé.

L'escadre de la mer Noire est également placée sous la direction d'un ancien commandant de bâtiment de la dernière guerre ; l'amiral Eberhardt, en effet, a commandé le *Cesarewitsch*, qui ne cessa de se distinguer en toutes circonstances.

Non seulement les amiraux Essen et Eberhardt ont eu sous leur autorité les escadres de la Baltique et de la mer Noire, *mais encore on a placé sous leurs ordres les bases navales qui leur servent de point d'appui*. Cette mesure a permis d'éviter les lenteurs administratives si préjudiciables qu'on avait pu constater pendant la guerre avec le Japon.

*
* *

La réorganisation des ports et celle des chantiers privés a vivement préoccupé les ministres russes. Dans la Baltique, le port de Libau était beaucoup trop près de l'Allemagne : il manquait, du reste, de profondeur pour les nouveaux cuirassés. Dans la mer Noire, Sébastopol ne pouvait suffire aux constructions neuves. Les chantiers privés de la Baltique, des îles Galernii, Newski, les usines d'artillerie Oboukoff, les forges gouvernementales d'Izhora ne pouvaient répondre aux besoins de la nouvelle flotte. Or, la Douma exigeait que celle-ci fût construite en Russie, avec des matériaux russes.

La nécessité la plus urgente était le choix d'un port sur la Baltique. Faute de mieux on décida de reprendre Revel, qui devait être armé de 70 canons, dont 20 de 30 cm. 5 en tourelles cuirassées. Les travaux commencèrent en 1910. Deux bassins de radoub de 250 mètres de long et des quais pour cuirassés de 30 000 tonnes ; un port spécial pour torpilleurs et sous-marins, des dépôts de charbon, de pétrole et de munitions ;

des magasins d'objets et de matières de rechange, des ateliers de réparation y furent commencés en 1913. En même temps, des usines privées s'installaient aux environs, poussant fiévreusement leurs travaux : le Creusot, l'usine Becker (Normand, du Havre), la Société Nobel, les usines Hesner. De grandes cales de constructions pour cuirassés, torpilleurs, sous-marins même, s'élevaient rapidement dans la concession du Creusot, qui recevait, pour ses débuts, la commande de croiseurs-cuirassés légers de 158 mètres, 6 728 tonnes et 29 nœuds 1/2, armés de 13 canons de 13 cm., et de torpilleurs de 1 260 tonnes, 98 mètres et 35 nœuds porteurs de 2 canons de 102 mm., de 4 tubes lance-torpilles, et de mitrailleuses. Rien que pour l'arsenal impérial, une somme de 107 millions de francs devait être dépensée.

Après avoir essayé de réorganiser les sociétés privées uniquement au moyen de capitaux russes, il fallut se résigner à les faire aider par des firmes étrangères. Le Creusot devint le tuteur de la Société russe de Reval, et Normand celui de Lange et Becker. En outre, l'usine Poutiloff, qui fabrique des blindages et des pièces de machines, fit alliance avec Blohm et Voss de Hambourg, la Société Ziese avec Schichau d'Elbing; la maison anglaise Vickers eut, pour sa part, les chantiers de la Baltique, ainsi que les Forges et Chantiers de Nikolaïeff, sur la mer Noire. L'autre firme de Nikolaïeff, la Société russe de constructions, échut à une autre maison anglaise, John Brown de Clydebank. Bien en a pris au gouvernement russe d'avoir fait aux maisons allemandes une part relativement mince, et d'avoir conservé, en les réorganisant, les usines Oboukoff, qui fabriquaient l'artillerie. Toutefois, aucun établissement de Russie n'était en état de produire de bonnes chaudières marines, à la fin de 1913.

Au cours du premier trimestre de 1914, la Douma votait encore 27 millions pour la reconstitution des bases navales, et 196 millions et demi de francs pour la construction des navires de guerre et des bâtiments de servitude.

*
* *

Ainsi se préparait la flotte russe. Mais il ne suffit pas de posséder des vaisseaux, des ports, et des hommes pour consti-

tuer une *force navale*. Il faut adapter le personnel au matériel, de manière à former un tout solidaire, une division, une escadre, une armée navale.

On n'y parvient qu'en faisant naviguer ensemble les unités destinées à combattre ensemble, en les entraînant à de nombreux exercices tactiques, et à des tirs variés. Il n'y faut ménager ni le charbon, ni les munitions. Bien que les eaux de la Baltique soient couvertes de glaces pendant cinq à sept mois de l'année, dès 1907, on y constitua sous les ordres de l'amiral Roussine, une division formée des cuirassés *Slava*, *Césarewitsch* et du croiseur *Bogatyr*; elle visitait Portsmouth le 24 mars.

A la fin de cette même année, quelques vétérans de la guerre ayant achevé leurs réparations, et un ou deux croiseurs neufs venant d'entrer en service, une nouvelle classification des navires, à peu près conforme à la nôtre était adoptée. On les constituait, en outre, en *flotte active*, comprenant les cuirassés et croiseurs achevés depuis moins de dix ans.

Ils recevaient des états-majors et des équipages complets ou peu s'en faut, on formait une *première réserve*, avec les grands bâtiments âgés de dix à vingt ans, ayant les deux tiers de leur effectif, et mobilisables en quarante-huit heures; enfin, on plaçait en *seconde réserve*, avec de simples noyaux d'équipages, égaux au tiers de l'effectif régulier, les bâtiments les plus vieux et les moins puissants. L'escadre fut fixée à deux *brigades* (divisions) de quatre cuirassés chacune, et l'amiral Essen en reçut le commandement.

L'entrée en service des croiseurs-cuirassés *Rourick*, *Makharoff*, *Pallada* et *Bayane*, bientôt suivie de celle des cuirassés *Imperator Pavel Ier* et *Andreï Pervozwanni* permit d'améliorer cette situation dès le début de 1912, et de constituer, dès cette époque, la flotte de la Baltique et sa réserve, telles, ou peu s'en faut, qu'elles existaient au mois d'août de l'an dernier.

A cette dernière date, elles se composaient de :

1 croiseur-cuirassé hors formation, *Rourick*, pavillon de l'amiral Essen;

1 brigade de cuirassés : *Imperator Pavel Ier* (vice-amiral Fusen), *Andreï Pervozwanni*, *Slava*, *Cesarewitsch*;

1 brigade de croiseurs-cuirassés : *Gromoboï* (contre-amiral Schultz) *Pallada*, *Admiral Makharow*, *Bayane*;

1 division de réserve : croiseur-cuirassé *Rossia*, croiseurs *Oleg*, *Bogatyr*, *Diana*, *Aurora*, et, pour ordre, l'*Askold*, détaché en Extrême Orient ;

2 flottilles de torpilleurs, l'une à Libau (contre-amiral Stone, 4 divisions, 36 torpilleurs), l'autre à Helsingfors (contre-amiral Kurosh, 26 torpilleurs, 10 à 12 sous-marins).

Les cuirassés devaient passer, normalement, cinq mois en service, sept en réserve armée ; les croiseurs trois mois en escadre, trois mois en service à l'étranger, six mois en réserve armée. L'escadre de réserve et les flottilles passaient six mois dans chacune de ces deux positions : service à la mer et réserve armée.

La flotte de la mer Noire, avec le *Sviatov-Eustafi* (vice-amiral Nowinsky), *Joan-Slatoust*, *Pantaleimone*, le croiseur *Pamiat Merkouria*, escortant 14 torpilleurs et 6 sous-marins, a pu être renforcée par une division de réserve presque égale, composée des cuirassés *Rostislaw*, *Tri Sviatitelia*, *Sinope*, du croiseur rapide *Kagoul*, de 10 torpilleurs et 6 sous-marins.

Enfin, le dreadnought *Imperatrice Marie*, de 22 500 tonnes, 21 nœuds 5, 12 canons de 30,5 et 20 de 13 ayant sa coque entièrement cuirassée au-dessus de la flottaison, a rejoint en avril la flotte de la mer Noire. Les quatre *Gangout*, *Poltawa*, *Sewastopol*, *Petropawlosk*, de 23 400 tonnes, 23 nœuds, un peu moins puissamment blindés que l'*Impératrice Marie*, mais portant le même armement, ont renforcé, au mois d'août, la flotte de la Baltique : c'est pourquoi les Allemands ont jugé nécessaire d'envoyer des dreadnoughts contre Riga.

*
* *

Nos alliés sont devenus bons manœuvriers, et tirent remarquablement bien. L'escadre de la mer Noire l'a prouvé, dès le 18 novembre 1914. Les trois vieux cuirassés de sa division active, bateaux de 13 000 tonnes, 16 nœuds, armés chacun suivant la vieille formule de 4 canons de 30,5 et de 12 à 16 pièces de 20,3 et de 152, rencontrèrent une division ennemie composée du *Gœben*, du *Breslau* et de l'*Hamidieh*. Les trois

bâtiments avaient une grande supériorité de vitesse, puisque l'*Hamidieh*, le moins rapide d'entre eux, donne 23 nœuds; le *Gœben* porte en ses cinq tourelles 10 canons de 28 centimètres modernes, l'équivalent de l'armement en grosses pièces dispersé sur les trois unités de la division russe. Celle-ci, *Eustafi* en tête, ouvrit le feu à 8 000 mètres. Atteint de quinze projectiles, le *Gœben* fut mis hors de combat en quelques instants. Sa tourelle de retraite fut coincée, une de ses cheminées abattue ; atteint sous la flottaison, une de ses machines fut mise en avarie, et son équipage compta 126 tués ! Le brouillard, et sa vitesse de 20 nœuds avec les deux machines qui lui restaient, le sauvèrent seuls d'une perte certaine. L'escadre russe avait seulement 33 tués et 25 blessés sur l'ensemble de ses bâtiments. Aucun de ceux-ci ne présentait d'avarie sérieuse.

Lors de l'attaque allemande sur Riga, du 16 au 18 août, on nous a montré le vieux *Slava* tenant tête à lui seul à plusieurs dreadnoughts ennemis en défendant l'entrée d'une passe, la canonnière *Sivoutch*, le grand torpilleur *Novick* luttant chacun contre toute une flottille.

Quelles sont les pertes ennemies en grands bâtiments cuirassés? Dans la Baltique, le *Friedrich Carl*, le *Wilhelm der Grosse* sont coulés par des mines au début de la guerre et, plus récemment, le *Pommern* et le croiseur-dreadnought *Moltke* le sont par des sous-marins anglais. En outre, un sous-marin russe anéantit un transport allemand chargé de troupes et de matériel. Dans la mer de Marmara, ce sont également des sous-marins anglais qui détruisent deux des quatre cuirassés turcs ; le *Mesudieh* et le *Barbaross Haïreddin* (ex-*Kurfürst Friedrich-Wilhelm*). En préconisant les croiseurs légers, les flottilles et les submersibles, la Douma de 1908 n'était donc pas si loin de la vérité.

OLIVIER GUIHÉNEUC

CHRISTINE DE SUÈDE

PRÉTENDANTE AU TRONE DE POLOGNE

La Suède a plusieurs fois été mêlée à l'histoire orageuse de la Pologne. Au XVIe siècle les Polonais se donnèrent pour roi un prince suédois de la maison de Wasa, Sigismond, fils de Jean III roi de Suède et de Catherine Jagellona, princesse polonaise. A Sigismond succédèrent l'un après l'autre ses deux fils, Ladislas IV et Jean-Casimir. Ces précédents déterminèrent la fille de l'illustre Gustave-Adolphe, Christine, arrière-petite-fille de Gustave Wasa, ex-reine de Suède, à poser sa candidature au trône de Pologne devenu vacant en 1668.

Christine de Suède n'est-elle pas de toutes les grandes figures féminines de l'histoire la plus déconcertante? De son vivant elle paraissait déjà énigmatique au plus haut degré. Son abdication volontaire, sa conversion au catholicisme, son amitié avec la cour de Rome, ses excentricités, ses voyages, sa réputation de savante, tout chez elle excitait la curiosité et cette curiosité s'accroissait du fait que la reine errante était originaire d'un pays quasi-fabuleux.

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, la Suède semblait aussi éloignée que la Perse et les Indes. C'était, croyait-on, une contrée peu hospitalière. Descartes, invité par M. Chanut, envoyé de France à Stockholm, à se rendre auprès de la reine Christine, amie et bienfaitrice des savants, répondit d'abord « qu'un homme né dans les jardins de Touraine et retiré en Hollande dans une terre où il y avait moins de miel à la vérité

mais peut-être plus de lait que dans la terre promise des Israélites ne pouvait pas aisément se résoudre à la quitter pour aller vivre au pays des ours, entre des rochers et des glaces. »

Il ignorait que les soldats suédois avaient rapporté de la guerre de Trente ans un riche butin et le goût du luxe, que des habitudes de dépense, inconnues du temps de Gustave-Adolphe, s'étaient répandues dans la nation, qu'à la cour, assez brillante, tous les efforts tendaient à imiter les choses de France et que la reine donnait l'exemple des prodigalités. Il fut surpris, en arrivant en Suède, d'y trouver une nombreuse réunion de savants anglais et hollandais et plus de vingt savants français qui tiraient des pensions de la reine; en outre, les secrétaires et presque tous les domestiques de Christine, ainsi que ceux de son favori Magnus de la Gardie, étaient français. Mais plus encore le surprit la conversation raffinée de la reine, « chose plus rare au Nord que les éléphants », dit un contemporain.

Pourtant la renommée de Christine s'était depuis quelques années étendue jusqu'en France. Le 23 février 1645, *la Gazette de France*, rendant compte du couronnement de la reine de Suède, écrivait :

« La politique a des raisons et des expériences qui nous « apprennent que la mâle vigueur requise au gouvernement « des États ne dépend pas du sexe. La belliqueuse nation « suédoise entre plusieurs autres nous l'a bien appris ; selon « les lois de laquelle la reine de Suède, demeurée en minorité « depuis la mort du grand Gustave, son père, qui s'ensevelit « comme un autre Samson dans les ruines de ses ennemis, est « appelée par son âge de dix-huit ans à prendre elle-même « les rênes de son État de la main des régents qui en avaient « eu l'administration ; la cérémonie s'en fit à Stockholm « le 8 décembre 1644 dans la grande salle royale dédiée aux « magnificences du pays. »

L'année suivante Christine envoyait à Paris une ambassade extraordinaire dont le chef était le comte Magnus de la Gardie, d'origine française. Ses aïeux possédaient la terre de la Gardie, dans le Languedoc; pendant les guerres de religion une branche de la famille émigra en Suède. Le comte Magnus, dont les belles

manières firent sensation en France, avait complété son éducation à Paris et à Angers. Sa suite comprenait un maréchal de la cour, deux chambellans, quarante-deux gentilshommes, huit officiers de la garde royale, quatre pages, quatre trompettes et une nombreuse domesticité. Splendidement reçu d'abord à Paris où il habita l'hôtel de Vendôme, ensuite à Fontainebleau, il commanda pour sa reine un carrosse chargé de broderies d'or et d'argent dont il orna la promenade de Fontainebleau. Il fit traîner ce carrosse par six chevaux richement harnachés et le fit suivre de pages habillés d'une livrée jaune et noire garnie de passements d'argent ; venait ensuite le comte avec une grande quantité de livrées orange et argent.

« Cette cour avec la nôtre, écrit madame de Motteville, rendait la promenade tout à fait agréable. »

Invité au bal chez la reine-mère, il mena danser Mademoiselle, raconte l'austère *Gazette de France*, avec une disposition qui fit voir que toute l'adresse n'était pas en France.

Comme il parlait de sa reine en termes passionnés, mademoiselle de Scudéry fit de lui, sous le nom de Myrinthe, un personnage de son *Grand Cyrus*. Myrinthe est aimé de Cléobuline, qui n'est autre que Christine, reine des Goths. Dans la *Muse historique* de 1652, on lit au sujet du « très beau roman de Cyrus » :

C'est là que cette reine illustre
Paraît avec un digne lustre
Et qu'on y voit en mots exprès
Ses sentiments les plus secrets
Et sa vertu toute divine
Sous le nom de Cléobuline [1].

Malheureusement, l'aimable comte de la Gardie se vit pendant son ambassade obligé d'emprunter de l'argent à l'État français et à un riche Suédois nommé Salvius, établi à Paris, agent diplomatique clandestin de la reine de Suède. Les sommes avancées ne furent jamais restituées par Christine

1. Magnus de la Gardie tomba en disgrâce après quelques années de faveur. Un jour, à la table royale, il se trouva mal et parut à toute extrémité. La reine lui dit froidement : « Adieu, mon cher comte. » Ainsi lui fut signifié son congé. (Holberg : *Vies comparées de quelques femmes illustres*.)

qui plus tard, dans sa vie nomade, usa largement du même procédé.

*
* *

Une des particularités de cette reine du Nord était son aversion pour le mariage, aversion qu'elle manifesta dès son avènement, car auparavant elle avait paru disposée à prendre pour mari son cousin le comte palatin Charles. Il avait été son camarade de jeux pendant les années d'enfance vécues chez la comtesse palatine, sœur de Gustave-Adolphe. Une intrigue amoureuse se noua, dont quelques lettres conservées en Suède font preuve. Une d'elles, datée du 5 juin 1644, est fort éloquente :

« Bien-aimé cousin,

« Votre missive m'apprend que votre tendresse n'ose se confier au papier. Nous pourrions aisément nous écrire si vous m'envoyiez une clé de chiffres. Les lettres seraient adressées à la comtesse Maria, votre sœur. Nous devons observer une grande prudence, mais nous triompherons si votre amour est fort, comme je l'espère. Celui que je vous porte ne peut être vaincu que par la mort. Quelques-uns vous conseilleront de demander ma main dès à présent, mais je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré de prendre patience jusqu'à ce que je sois reine. »

Or son avènement au trône eut lieu le 8 décembre de la même année ; brusquement ses sentiments parurent changés. Elle se moqua de la tournure épaisse du cousin porté au vin et à la bonne chère, et l'appela « le petit bourgmestre ». Comme il faisait allusion à la promesse de mariage échangée entre eux, elle répondit :

— Cette promesse, je la fis dans un temps où je n'avais pas le pouvoir de disposer d'une ferme, encore moins de ma personne, aussi je la tiens pour non avenue.

Une autre fois, elle lui dit :

— Si jamais je me marie ce sera avec vous ; mais si le mariage ne se fait pas, je vous ferai choisir pour mon successeur.

Elle ne manquait pas une occasion de manifester son mépris

du mariage. Holberg raconte qu'elle tournait en ridicule les femmes enceintes et les appelait « vaches [1]. »

Après la paix de Westphalie, elle reçut des offres de mariage de bien des pays ; elle les repoussa toutes, disant à ses ministres qui la pressaient de donner un héritier à la Suède : « A quoi bon? je pourrais tout aussi bien mettre au monde un Néron qu'un Auguste. » Elle ajoutait qu'elle avait prié Dieu de tourner son esprit vers le mariage, mais en vain.

Trois ans plus tard, le bruit de ses projets d'abdication commença à courir. Déjà des Suédois qui voyageaient en Italie entendaient dire que la reine de Suède y était attendue l'année suivante [2]. Le résident français Piques lui porta à cette occasion les compliments du roi de France. Elle dit à ce diplomate que sa résolution n'était pas encore inébranlable comme l'était celle de ne pas se marier. Elle avait une telle horreur du mariage qu'elle préférait la mort à un mari.

Le comte palatin parut se consoler aisément de son échec comme prétendant à la main de Christine. Quand elle eut enfin renoncé au trône en sa faveur, il appela son ancienne fiancée « madame-mère ». Peu de temps après il épousa une fille du duc de Holstein-Gottorp. Christine, convaincue de l'avoir mis au désespoir, écrivit en marge d'un mémoire rédigé par un de ses secrétaires :

« Dans le mariage, le roi témoigna de la plus grande mélancolie du monde et s'écria : « Que je suis malheureux ! Je suis « roi et je suis marié ! Christine m'a fait roi, mais je serai mal- « heureux toute ma vie puisqu'elle me refuse la gloire de la « posséder. »

Elle-même définissait son tempérament : « violent, enclin à l'amour », mais si on l'en croit elle aurait toujours vaincu cette disposition. L'illustre Holberg, qui n'est pas tendre pour elle, lui accorde pourtant « qu'elle ne céda pas, comme Marie Stuart, aux entraînements de la chair et qu'on ne

1. Dans ses lettres manuscrites il est fait un fréquent usage de noms supposés, parfois choisis avec malice. Le mariage est désigné par « la nasse », elle-même est « la palme », « l'étoile », « la tourterelle » ; Louis XIV est « la fleur », « le balcon » ; l'Angleterre, « le tonnerre » ; la Moscovie, « le taureau » ; le Grand Turc, « l'Aigle » ; la reine-mère de Suède est « la morue ».

2. Friis : *La Reine Christine de Suède*. Copenhague.

peut savoir jusqu'où la conduisit son affection pour le Français Bourdelot, pour l'Espagnol Pimentel et autres favoris, à moins qu'on ne veuille ajouter foi aux lettres de Monaldeschi, lesquelles sont importantes. »

Elle abdiqua, dit le même Holberg, parce que ses folles dépenses avaient causé dans la nation un tel mécontentement qu'elle ne voyait d'autre ressource que de partir pour l'étranger. Elle se convertit au catholicisme parce qu'elle pouvait voyager plus commodément étant catholique et qu'elle désirait exercer à Rome une royauté littéraire, ce qu'elle ne pouvait faire en restant protestante ; peut-être aussi parce qu'elle avait décidé d'attirer par tous les moyens possibles l'attention sur sa personne. Ses extravagances avaient mis la patience de ses sujets à de rudes épreuves. Ils lui avaient donné pendant longtemps des témoignages de dévouement et de fidélité ; pourtant elle haïssait la Suède, les mœurs de la nation et sa langue. « Me voilà libre ! j'espère ne jamais revenir dans ce pays », s'écria-t-elle quand elle fut hors de Suède. Ensuite elle porta un toast au feu auquel personne ne comprit rien, dit encore son biographe danois Holberg.

Le poète espagnol Rebolledo, ministre d'Espagne à Copenhague, rendit compte à Philippe IV du voyage de Christine à travers le Danemark, voyage qu'elle fit habillée en homme.

« La reine de Suède, écrivait ce diplomate, arriva à Kolding, dans le Jutland, où se trouvait la famille royale. Elle visita la ville sans se faire connaître. Cependant la reine de Danemark, informée de son passage, revêtit un costume de paysanne et suivit dans une voiture la reine Christine jusqu'à Haderslev [1] où elle assista au souper que Sa Majesté suédoise se fit servir dans une auberge, en compagnie de ses cavaliers. »

Les rapports entre les cours de Stockholm et de Copenhague étaient à ce moment-là très tendus, c'est la raison pour laquelle Christine ne fit pas de visite à la famille royale danoise. M. de Rebolledo se montra inconsolable de n'avoir pas vu à son passage celle qu'il appelait « un Messie du sexe féminin ».

1. Ville du Slesvig.

Beaucoup de personnages princiers accoururent à Hambourg pour voir la célèbre voyageuse. Elle traversa ensuite les Pays-Bas et l'Allemagne. L'accueil brillant qui lui fut fait à Anvers et les collections de tableaux de cette belle ville l'enchantèrent au point qu'elle déclara : « J'aimerais mieux être margrave d'Anvers que reine de Suède. »

La fille de Gustave-Adolphe n'alla pas à Liége où elle eût pu saluer la mémoire de quelques Scandinaves qui, au siècle précédent, s'étaient dirigés vers la capitale de l'évêché liégeois comme vers un foyer de lumière. Chez Nicolas Olah, parent du roi de Hongrie Mathias Corvin, secrétaire d'État de la gouvernante des Pays-Bas, Marie de Hongrie, humaniste de premier ordre, ami et admirateur d'Erasme, avaient fréquenté le diplomate suédois Jean Veze, ancien évêque de Lund, le Danois Rosencrantz, conseiller de l'Empire, deux autres Danois, Jacob Jespersen, helléniste, qu'on appelait Danus, et le moine Kristen Umbra, dit Christianus. A ces érudits du Nord s'étaient joints le liégeois Rescuis, professeur de grec, et un membre du gouvernement des Pays-Bas, conseiller de l'Empire, nommé Cornélius Scepper, latiniste et poète, qui avait été chancelier du roi de Danemark Christian II. Ce cercle littéraire avait créé à Liége un courant d'idées favorable à la Réforme.

Christine, dont la conversion, faite à Bruxelles, eut un caractère d'intimité, alla à Louvain, centre catholique, et visita l'Université et la Bibliothèque. Un jésuite, voulant lui adresser un compliment, lui dit : « Votre Majesté qui embrasse la foi catholique sera rangée au nombre des saintes de l'Église, à côté de sainte Brigitte de Suède. » Elle l'interrompit pour dire : « Je préférerais être rangée parmi les sages. »

A Bruxelles, comme on lui demandait le nom de son confesseur, elle répondit : « Je n'en ai pas, j'ai laissé en Suède tous les objets inutiles. »

Son attitude ne fut jamais celle d'une croyante ; néanmoins la conversion au catholicisme de l'unique enfant d'un souverain qui avait été le plus ardent défenseur de la foi protestante était un triomphe pour Rome. Et Rome appuya sur la signification de cette conversion. Le 3 novembre 1655, à Insbrück, Christine abjura publiquement le protestantisme.

A l'issue de la cérémonie, le prédicateur de la cour impériale prêcha sur un texte choisi par le nonce Holstenius dans un psaume de David : « Écoute, fille, et considère ; incline ton oreille et oublie ton peuple et la maison de ton père... »

Les yeux secs, Christine écouta cette exhortation.

*
* *

Quand elle eut salué à Rome le pape Alexandre VII qui lui fit une réception fastueuse, l'amie de Descartes, la Minerve suédoise, la fille des demi-dieux, partit pour la France.

Mieux que les mémoires du temps, le portrait suivant, tracé sous forme d'épître par un courtisan français dont le nom demeure inconnu, nous éclairera sur l'opinion qu'on se fit d'elle à la cour de Louis XIV. Il est inséré dans le *Grand Almanach d'amour* de 1690 « où sont contenues les prédictions générales de l'année et de chaque saison en particulier, avec un moyen très nécessaire pour savoir en quels temps et lieux il faut semer et cultiver toutes les choses qui servent en amitié ou en amour, et de plus une facile méthode pour guérir l'indifférence ». On y trouve aussi une collection de « sonnets, élégies, ballades, rondeaux, madrigaux, virelays, épigrammes, bouts-rimés, placets, épitaphes, sarabandes, airs, anagrammes, fables, dialogues, et surtout lettres originales de grands personnages ».

« Il y aura, dit l'auteur anonyme de ce portrait plus savoureux que ceux dus à Chanut et au duc de Guise, il y aura des différents jugements à la cour sur cette reine suédoise ; je vous dirai en peu de mots le mien.

« C'est une fille de trente ans qui a le visage beau et plus jeune que ses années. Elle a la voix masculine et le port hautain et fier mais mitigé d'une douceur humaine, la taille petite qu'elle n'aide pas du moindre secours du cordonnier ; elle abhorre toutes sortes de déguisements, ce qui est rare dans son sexe et dans sa condition.

« Les livres, les excellents tableaux sont les perles, les diamants et autres précieux bijoux de son cabinet et l'on peut dire avec vérité que la charge de maître de sa garde-robe est la moins lucrative de sa maison.

« Cette reine hait les flatteries, sans trouver mauvais que l'on exprime ses sentiments même en ce qui touche sa personne ; elle se raille la première de l'inégalité de ses épaules, elle est plus réservée à donner des louanges que du blâme. »

Nous apprenons ensuite qu'elle connaît toutes les personnes considérables des principales villes et provinces d'Europe et qu'elle sait ce qu'en disent les éloges et les satires ; qu'elle est portée aux vertus héroïques, à la justice et à la libéralité.

« Mais elle est comme ceux qui ont été fort agités et dispos et qui sont devenus paralytiques. Ils peuvent discourir des exercices mais non pas les mettre en pratique. Elle a néanmoins tiré cet avantage de la généreuse et volontaire privation de son opulence royale, qu'elle a montré et montre qu'elle sait bien posséder les richesses et s'empêcher d'en être possédée. »

Elle est sobre, ne mangeant que des fruits, « n'usant guère plus de viande et de poisson que si Pythagore était son maître d'hôtel et ne buvant non plus de vin que si elle venait d'abjurer son hérésie entre les mains du mufti ».

Elle aime à parler « en un style serré et succinct » qui dise en peu de mots beaucoup de bonnes choses. Notre écrivain insiste sur sa connaissance des langues étrangères et des termes exquis du français et de l'italien. Sa prononciation du français est exempte d'aucun accent provincial, « ce qui est si rare qu'il y a fort peu de gens en France qui n'aient quelque prononciation municipale ».

Ici se place une intéressante observation touchant la reine-mère Anne d'Autriche :

« J'ai souvent dit à la reine notre maîtresse, qu'elle était la seule personne que j'eusse étudiée de qui je n'eusse jamais ouï parole ni accent qui ne fût dans la justesse et que je donnais davantage de cette qualité qu'elle a par-dessus les autres. Sa Majesté avait appris le français dans la cour où les termes et la prononciation sont les plus châtiés. Mais la reine de Suède l'a appris d'un précepteur liégeois qui avait fidèlement conservé la diction et la prononciation de sa patrie qui l'emporte par-dessus toutes les élocutions des provinces wallonnes. »

Puis c'est l'éloge du savoir de Christine qui émerveille les savants :

« J'ai opinion qu'elle a peur qu'on l'ait dépeinte pour une pédante. Mais son savoir et ses capacités paraissent au travers des nuages dont elle veut obscurcir ses belles lumières. Par exemple, quelqu'un ayant nommé Homère et Virgile, elle ne put s'empêcher de dauber (c'est son mot) sur les héros de l'un et de l'autre, du premier sur ce qu'il se console incontinent de la grande affliction qu'il doit avoir d'avoir perdu sa maîtresse, et de l'autre de ce qu'ayant quarante ans sur la tête il est aussi inséparable de sa nourrice que s'il tétait encore. »

Mais elle jure et tient souvent, dit-on, un langage qui offense la pudeur. A cela encore l'enthousiaste courtisan ne voit rien à reprendre : « Si elle entrelace ses discours de quelques affirmations où le nom de Dieu soit employé, c'est pour montrer qu'elle y croit et sait que Moïse quand il présentait des peuples à Dieu ne lui promettait pas qu'ils lui sacrifieraient mais bien qu'ils jureraient par lui. »

Et il poursuit :

« Quant aux paroles obscènes, je n'ai vu aucun qui m'ait assuré lui en avoir entendu prononcer, et quand cela serait je ne doute point qu'elle n'ait appris dans la Bible que le grand reproche que Dieu fit par sa propre bouche à notre premier père Adam, sitôt qu'il eût parlé, ce fut de le voir persuadé qu'il y ait des paroles honteuses dans l'homme qu'il a créé à son image, qui ne peut avoir rien de déshonnête à nommer.

« En un mot, cette princesse est faite de telle façon qu'à moins d'une chasteté canonisable la reine de Saba trouverait son Salomon. »

Cléobuline, l'Amazone du Nord, avait bien réellement conquis la cour et la ville. Mais lorsqu'elle revint, l'année suivante, en France, celle que madame de Motteville appelle si plaisamment « une reine gothique » n'eut aucun succès. On s'était aperçu dans l'intervalle que ses vertus étaient médiocres. L'indignation fut grande lorsqu'elle fit assassiner, à Fontainebleau, le marquis Monaldeschi. Des rimeurs s'emparèrent du tragique fait-divers en s'apitoyant sur le sort du grand écuyer qu'on supposait aimé de la reine et victime d'intrigues auxquelles aurait été mêlé de loin son rival François

Sentinelli demeuré en Italie. Dans les salons et les ruelles on récitait cette poésie anonyme dont voici un échantillon :

PROSOPOPÉE DU MARQUIS MONALDESCHI

Le pays des Césars m'a donné la naissance
Et j'y passais mes jours avec tranquillité
Quand un objet moins beau que plein de majesté
Par l'amour des grandeurs me mit sous sa puissance.

D'un rival éloigné le peu de défiance
Au coup qui m'abattit donna facilité.
Et d'un pouvoir déchu la faible autorité
Par mes accusateurs assouvit sa vengeance.

Stockholm, Rome et Paris, au bruit de mon malheur
Ont cru que j'abusais d'un excès de faveur
Et que ma langue avait attiré ma disgrâce.

Mais ils peuvent juger en voyant mon tombeau [1]
Si j'ai pu me vanter d'avoir eu quelque grâce
D'un amour qui pour moi n'a paru qu'un bourreau [2].

Les mauvaises langues eurent beau jeu pour attaquer l'ex-reine de Suède. Un petit volume, recueil d'articles anonymes, publié chez « Jean plein de courage », critiqua ses mœurs, l'accusa d'impiété et signala tous ses défauts moraux et physiques dont le moindre était d'avoir l'haleine fétide :

« Elle ne prend pas soin de ses dents. Elle ne pue pas jusques à faire mourir ceux qui sont auprès d'elle mais elle pue assez honnêtement pour obliger ceux qui s'en approchent à se précautionner et à parer de la main. »

Le même indiscret petit ouvrage rappelait que Magnus de la Gardie avait choisi à Paris une bande de violons auxquels par contrat signé de sa main il promettait des appointements fort raisonnables :

« Ces pauvres gens s'engagèrent dans le voyage de Suède et reçurent au commencement un traitement assez favorable pour ce que la reine se plaît aux choses nouvelles, mais cela ne

1. Monaldeschi fut enterré dans la petite église d'Avon, près de Fontainebleau.

2. Ce sonnet figure dans la collection de pièces de vers de *l'Almanach d'amour*.

dura pas longtemps et aujourd'hui ils sont misérables sans qu'il leur ait été possible, quelques poursuites ou quelques sollicitations qu'ils aient faites, de pouvoir rien retirer de ce qui leur avait été promis. »

Les railleurs ne ménageaient même pas la Suède, fort innocente pourtant des incartades de son ex-souveraine :

« Que ces musiciens quittent donc les antres, les rochers et les huttes de bois des Goths, qu'ils laissent aux Suédois leur Cakebrut pour venir se rassasier des délicates viandes que la France leur présente. »

Holberg assure que les Français, dans leur désir d'être débarrassés de Christine, étaient disposés à lui payer le voyage. Le scandale causé par « l'affaire Monaldeschi » la contraignit à partir. Elle retourna à Rome pour y mener sa vie de royale aventurière et de Mécène pauvre à qui le gouvernement suédois, en proie à des embarras d'argent, payait très irrégulièrement la pension convenue.

*
* *

Sans doute commençait-elle à regretter d'avoir renoncé à sa couronne. Le cousin avec qui elle avait jadis ébauché un tendre roman, le « petit bourgmestre » tourné en ridicule par elle, Charles X Gustave, avide de gloire et de conquêtes comme l'avait été Gustave-Adolphe, promenait ses armes victorieuses en Pologne. Il rêvait de soumettre à sa domination toutes les rives de la Baltique. Il s'empara de Varsovie, d'où il marcha sur l'ancienne capitale des Jagellons, Cracovie, la ville aux beaux monuments gothiques, le foyer des lettres et des sciences en Pologne. Le faible roi Jean-Casimir s'y trouvait ; invité par les conseillers du royaume à partir pour l'étranger, il dit en pleurant qu'il voulait mourir là où il avait été couronné. Il céda pourtant aux instances de l'archevêque André Leczinski et s'enfuit en Silésie. Peu de jours après, les Suédois furent aux portes de la ville. Charles X s'installa dans un couvent de moines augustins. Le trésor de la Couronne avait été apporté à Cracovie ; en outre l'évêque avait fait réunir tous les objets précieux des églises de son diocèse afin de les faire fondre et d'en tirer de la monnaie d'or et d'argent. Des incendies et des épidémies avaient cruellement décimé la population, réduite

à cinq mille âmes. L'insécurité était grande dans cette ville où en 1573 Henri, duc d'Anjou, élu roi par les Polonais, avait été couronné, où il avait reçu l'hommage des villes prussiennes, Thorn, Danzig et Elbing, vassales de la Pologne. Des malandrins jetaient des cadavres de pestiférés devant les habitations des riches pour pouvoir ensuite piller et saccager les maisons contaminées. Cependant des mesures avaient été prises pour la défense ; des tranchées et une double ceinture de murailles flanquées de quarante-six bastions entouraient Cracovie. Les portes étaient barricadées par ordre du bourgmestre André Cienowicz.

Le vaillant Étienne Czarniecki commandait une armée de six mille combattants. Déguisés en Polonais, les Suédois s'emparèrent de plusieurs faubourgs et y mirent le feu. Les étudiants et les soldats luttèrent vaillamment, mais, trop inférieurs en nombre, les défenseurs succombèrent. Cracovie se rendit le 18 octobre 1655 après un siège d'un mois.

Charles X exigea une contribution de guerre de cent mille écus et fit ériger sur la principale place deux potences destinées à l'exécution des Polonais qui refusaient de se soumettre [1]. Il fit ensuite son entrée solennelle par la porte Saint-Florian. Il avait avec lui un Français, le chevalier de Terlon, chargé par Louis XIV de lui porter des présents à l'occasion de son mariage avec la princesse de Holstein ; le chevalier l'avait au prix de beaucoup de fatigues et de difficultés rejoint sur la route de Cracovie. En pénétrant dans la cathédrale le roi de Suède dit au chanoine Starowolski : « Votre Jean-Casimir ne reviendra jamais. » A quoi Starowolski répondit : « *Fortuna variabilis, Deus immutabilis.* »

Jean-Casimir devait revoir Cracovie en souverain, mais seulement après deux années d'occupation suédoise. La domination étrangère pesa lourdement sur la Pologne. Trois dictateurs se succédèrent : Alfred Wittenberg, Würtz et Fabien de Fersen. Le premier, lorsqu'il quitta Cracovie, emmenait plus de cinquante voitures chargées de butin. Würtz, le plus dur des trois, menaça de la peine de mort quiconque recélerait

1. Des pièces de monnaie furent frappées à l'effigie de Charles X, protecteur de la Pologne.

des armes dans son domicile ou correspondrait avec Jean-Casimir. Il leva de gros impôts, interdit les processions religieuses ainsi que les sonneries de cloches. Les prêtres ne purent plus porter le saint-sacrement aux malades et aux mourants. Presque tous les monastères furent pillés ainsi que les églises. Dans leurs banquets les officiers suédois s'amusaient à tirer en prenant pour cibles des images de saints.

Un Polonais du nom de Dembinski réunit deux mille hommes et résolut de secouer un joug odieux. Instruit du complot, Würtz envoya dans le camp ennemi huit fûts de vin et une grande quantité de femmes jeunes et jolies qui firent oublier aux soldats de Dembinski leur patriotique dessein. Le général suédois les surprit, en tua quelques centaines et emmena le reste prisonnier [1].

Dans les chroniques du temps on trouve de menus faits qui montrent la terreur inspirée aux Polonais par leurs oppresseurs. L'évêque de Przemysl, Paul Piacesius, raconte qu'il y avait dans l'armée ennemie des Finlandais qui, à l'aide de formules magiques et autres maléfices, découvraient les trésors les mieux cachés ; en outre, parmi les Suédois se trouvaient des hommes assez vigoureux pour porter un bœuf à bras tendu. Un apothicaire vendait des drogues qui préservaient de la furie des Suédois.

Fabien de Fersen, troisième dictateur, vit renforcer ses troupes par un contingent cosaque et hongrois que lui amenait Georges Rackoczy. Malgré cela les Suédois quittèrent précipitamment la Pologne au mois de septembre 1657 sur la nouvelle que le roi de Danemark commençait des hostilités contre la Suède [2]. Une guerre se déchaîna dans laquelle Charles X faillit conquérir tout le Danemark ; il l'eût fait sans l'intervention diplomatique de Louis XIV. Celui-ci désirait empêcher, dans l'intérêt du commerce maritime français, que les deux rives

1. *Historisk Tidskrift* (Revue Historique), Stockholm 1914 ; d'après des manuscrits conservés à Cracovie, à la Bibliothèque de Jagellon.

2. M. de Terlon reprit avec Charles X la route du Holstein ; ce fut une marche épique où il fallut toutes les nuits « se retrancher et faire bonne garde afin d'éviter les gens de guerre » et parfois traverser des villages en flammes. *Mémoires du chevalier de Terlon pour rendre compte au Roy de ses négociations, de l'année* 1656 *à l'année* 1661.

du Sund fussent placées sous le même sceptre et trouva en M. de Terlon un habile négociateur. Le célèbre général Montecuculli amena une armée d'Autrichiens et de Polonais au secours du Danemark, mais ces troupes pillèrent et saccagèrent ce que les Suédois laissaient subsister dans leur marche victorieuse à travers le pays. Aussi les paysans danois soupiraient-ils :

« Dieu, préserve-nous de nos amis, les sauvages Polonais [1]. »

La guerre prit fin en 1660, à la mort de Charles X Gustave qui laissait la couronne de Suède à son fils mineur Charles XI.

*
* *

Huit ans après, Christine, qui dans l'intervalle avait fait deux voyages à Stockholm où les ministres l'avaient contrainte à signer une renonciation formelle au trône de Suède pour le cas où le jeune roi serait venu à mourir, se posa en prétendante à la couronne de Pologne que l'abdication de Jean-Casimir laissait vacante. Projet très chimérique, car pouvait-elle supposer que les Polonais verraient avec sympathie une candidature suédoise? Charles X et ses généraux leur laissaient de si mauvais souvenirs ! En outre, des frasques récentes de l'ex-reine, sa conduite à Brême où, en costume d'homme, elle voulut instruire les soldats du général Wrangel et se fit moquer d'elle, à Hambourg où son nouveau favori le comte del Monte [2] exploita honteusement le riche banquier juif Texeira et où elle causa un affreux scandale en célébrant dans une ville protestante, par des illuminations et un feu d'artifice, l'avènement du pape Clément IX, ne devaient pas accroître son prestige.

Elle se flattait pourtant de réussir. Son esprit inquiet cherchait de nouvelles aventures ; la Pologne, à la fois république et royaume, la tentait par ce qu'avait d'exceptionnel sa constitution. Elle croyait ce pays ouvert à toutes les convoitises. Tout d'abord elle invoqua sa parenté avec Jean-Casimir, elle

1. Friis : *La Reine Christine de Suède.* Copenhague.

2. Del Monte avait un tel empire sur Christine qu'il lui commandait souvent de se taire (Holberg).

et lui étant arrière-petits-enfants de Gustave Wasa ; elle se disait de lignée jagellonique. A l'obstacle que pouvait être son sexe elle opposait deux exemples pris dans l'histoire de la Pologne. Le premier était celui de la reine Wanda, fille du roi Gracbus qui régnait au VIIIe siècle. Wanda fut proclamée reine en l'absence de mâles ; elle ne voulut jamais se marier, combattit les Allemands, puis se voua aux dieux et se jeta dans une rivière que les Polonais, dit la légende, appelèrent Wandala et qui donna son nom aux Vandales.

Le second exemple est celui de Jeanne Jagellona. En prenant pour roi Henri d'Anjou, les Polonais lui firent promettre d'épouser cette princesse, parente éloignée de leurs derniers souverains. Une fois élu, Henri oublia sa promesse, mais quand il eut quitté la Pologne la couronne fut donnée à Jeanne.

Le cardinal Azzolini qui avec le pape soutenait la candidature de Christine déclarait que « tout le monde considérait déjà la reine non seulement comme un homme, mais comme supérieure à tous les hommes ».

Elle-même écrivait à l'agent qu'elle avait envoyé en Pologne : « Si l'on se donne la peine d'examiner tout le cours de ma vie, mon humeur et mon tempérament, il me semble qu'on pourrait me faire la grâce de compter mon sexe pour rien. »

Cet agent, le père Michel Hacki, Polonais de naissance, moine de Citeau et desservant de la chapelle catholique de Christine à Hambourg, avait reçu de la reine la recommandation de conduire l'affaire avec beaucoup de prudence : « Il faut surtout, lui disait-elle, que ni l'ambassadeur de France, ni les ministres de Suède et d'Autriche ne pénètrent rien de cette négociation car tous les trois ont intérêt à l'empêcher. »

Aux yeux du père Hacki, l'obstacle le plus sérieux était le manque d'argent. « Que ferons-nous sans rien offrir? » s'écriait-il. Christine répondait qu'elle ne voulait devoir sa couronne qu'à Dieu, à son vicaire et à la République polonaise.

Le bon père entreprit un petit voyage hors de Varsovie et fit des visites à la noblesse pour plaider la cause de la reine. Il revint aussi à Hambourg afin de conférer avec Christine, puis retourna à Varsovie. Christine continuait de lui refuser des subsides. Elle ne pouvait pas faire de dépenses et, l'eût-elle

pu, elle ne l'eût pas voulu. « Les Polonais, disait-elle, prennent l'argent de tout le monde et s'en moquent ensuite. » Si elle échoue, elle n'aura au moins perdu que la peine d'écrire quelques lettres.

La mission de Michel Hacki n'était pas facile. Que de compétitions autour de ce trône toujours vacillant ! Chaque prétendant avait ses émissaires secrets. L'on découvrit à Varsovie un moine irlandais déguisé en cavalier qui intriguait pour le prince Charles de Lorraine ; pour ce même candidat agissait aussi le comte Zani, au service de l'empereur. Par contre, le comte Schafgots, ambassadeur impérial, travaillait en faveur du prince de Neubourg qui avait, dit un chroniqueur français [1], le tort d'être Allemand, nation peu agréable aux Polonais. Le tsar Alexis qui présentait son jeune fils Féodor faisait distribuer beaucoup d'argent et entretenait 80 000 hommes sur les frontières de Lithuanie. Il déclarait que Féodor se ferait catholique romain, puisque par ce changement de religion il rendrait un service considérable à l'Église grecque et à l'Église latine dont il réunirait les forces contre le Turc, l'ennemi le plus redoutable qu'eussent les chrétiens. Le prince de Condé recevait de l'argent français pour sa candidature, la seule que Christine craignît.

Elle écrivit à la noblesse et aux sénateurs de Pologne, « ses bons amis », pour se recommander à eux ; elle se servit pour cette lettre de la langue française « à cause des titres et politesses qui s'ajustent mieux en cette langue qu'en aucune autre ». En même temps, arrogante lorsqu'on lui rappelait les erreurs de sa vie, elle écrivait à son agent qui évoquait le souvenir gênant de Monaldeschi « qu'elle n'était pas d'humeur à se justifier à messieurs les Polonais de la mort d'un Italien à qui d'ailleurs elle avait fait donner tous les sacrements avant de le faire mourir ».

Mais il y a une autre objection plus sérieuse. Hacki l'avise que « cette raison que Votre Majesté ne veut pas se marier fera le plus contre elle, parce que les Polonais souhaitent à cette heure d'établir une maison régnante ».

A cela elle répond :

1. M. de la Bizardière : *Histoire des Diètes de Pologne*. Paris, 1697.

« Pour le point du mariage, j'avoue qu'il m'embarrasse furieusement, car considérant mon humeur et mon âge, je vois qu'il n'y a pas de remède. Pour mon humeur elle est ennemie mortelle de cet horrible joug auquel je ne consentirais pas pour l'empire du monde. Dieu m'ayant fait naître libre, je ne saurais me résoudre à me donner un maître et puisque je suis née pour commander, le moyen que je puisse me résoudre à obéir ni me donner à cet esclavage? »

L'argument que le père lui opposait lui paraissait sans poids, le trône de Pologne étant électif. D'ailleurs, la même nation qui avait élu Jean-Casimir, un jésuite, pouvait tout aussi bien porter son choix sur une femme vouée au célibat. Elle ne prenait pas au sérieux les Polonais et ne savait pas à quel point ceux-ci le lui rendaient.

« Mon opinion, disait-elle encore, est que cela ne fera pas obstacle et qu'on ne se souciera pas si je me marie ou non. »

Restait son ignorance de la langue polonaise :

« Cet obstacle me semble si grand qu'il me fait horreur et je tremble quand j'y pense, car le moyen de gouverner un peuple à qui on ne saurait parler? Comment entendrai-je les ordres qu'il faudra donner? Comment signerai-je les dépêches et les ordres sans les lire ni les entendre? Mais le prince de Lorraine, ni le duc de Neubourg n'en savent pas plus que moi et je ferai ce qu'ils ne pourront pas faire : c'est que je tâcherai de l'apprendre en peu de temps. »

Le pape écrivit aux prélats polonais que « Christine s'était de son propre mouvement démise de sa couronne dans la seule vue de vivre en bonne catholique, au-dessus de toutes les grandeurs humaines ». Mais lorsque Christine pressait le père Hacki de hâter les négociations il lui répondait : « Votre affaire ne se peut établir que sur le trouble des discordes des différentes parties auxquelles nous travaillerons. » Lui et le nonce Marescotti à qui l'ex-reine de Suède promettait le chapeau de cardinal s'il réussissait à la faire élire, étaient d'accord pour temporiser. Ils le firent si bien qu'ils oublièrent même de proposer leur candidate à la Diète enfin réunie. On entendit à cette assemblée le représentant du duc de Neubourg offrir au nom de ce prince deux millions pour l'armée et s'engager à bâtir deux forteresses sur la frontière et un

collège polonais en Allemagne. M. de Leixin qui parla pour le prince de Lorraine fit les mêmes offres ; ensuite l'abbé Riquet dit que ce prince était disposé à disputer dans un combat singulier la couronne à son compétiteur. Quant au nonce qui devait plaider pour Christine, il parla en latin et, sans même nommer sa cliente, recommanda simplement d'élire un prince catholique. La candidature de Christine n'avait aucune chance de réussir. Les Polonais déjouèrent tous les calculs en portant leur choix sur un des leurs, Michel Koribut Wiesnowieski, qui fut trouvé pleurant dans l'église des Récollets. Christine attendait la décision de la Diète à Hambourg où, pour prendre patience, elle étudiait l'alchimie et cultivait ardemment la lecture. « Je donne beaucoup de temps aux livres, écrivait-elle à son ancien maître de grec, le Hollandais Isaac Vossius, vous savez que j'habite un pays où il faut se consoler de la présence des vivants en fréquentant les morts. » L'Allemagne était haïe de cette étrange femme à qui l'on accorde, parmi beaucoup de folies, quelques beaux gestes, des mots profonds et des jugements pénétrants. Au docteur Bourdelot elle écrivait dans le même temps :

« De tous les êtres que j'ai connus, l'Allemand est celui qui ressemble le moins à une créature humaine [1]. »

Elle montrait déjà du mépris pour l'Allemagne à l'époque où elle entretenait à Stockholm quantité de savants et d'écrivains étrangers, car il n'y eut jamais dans le nombre un seul Allemand.

Aussitôt après l'élection de Michel Koribut, la fille de Gustave-Adolphe repartit pour la douce Italie. A Rome elle reçut de Clément IX un accueil magnifique et elle fut heureuse d'être une sorte d'agent secret de Louis XIV qui lui payait une pension en échange de vagues services diplomatiques. Il ne paraît pas que son insuccès à Varsovie l'ait beaucoup affectée. Comme le dit un de ses historiens, le baron de Bildt : elle était accoutumée à ne jamais voir réussir ses entreprises. Sa vie après son abdication fut une série d'échecs.

MARTINE RÉMUSAT

1. Friis : *La Reine Christine de Suède* Copenhague.

LES ALLEMANDS

EN EXTRÊME-ORIENT

Dans son rêve d'hégémonie universelle, le kaiser accordait une place de choix à l'Extrême-Orient. Cette contrée lointaine, avec ses peuples innombrables, ses richesses encore inexploitées, sa civilisation antique et bizarre, lui semblait devoir constituer un des plus beaux fleurons de sa future couronne d'empereur du monde. Depuis vingt-cinq ans, son gouvernement et ses sujets travaillaient de leur mieux à faire de ce rêve une réalité. Ainsi que dans les autres pays, les Allemands s'introduisaient partout, d'abord subordonnés, obséquieux, puis prenant chaque jour plus d'autorité. Ils créaient et augmentaient leurs lignes de navigation dans le Pacifique, étendaient leurs entreprises en Chine, en Indo-Chine, en Malaisie, fondant des banques, des établissements commerciaux et industriels, plaçant partout leur argent aux bons endroits, sur les côtes et dans l'intérieur, se montrant en un mot les pionniers d'une invasion pacifique, en attendant la prise de possession politique qu'ils rêvaient.

Déjà, ils avaient obtenu d'importants résultats dus à leur esprit méthodique et patient, à la coordination de leurs efforts par un gouvernement qui sait ce qu'il veut et qui marche vers son but avec constance. L'édifice de la puissance allemande s'élevait rapidement.

Aujourd'hui, cet édifice est à bas. Quelques mois de guerre ont suffi à le renverser. La prise de Tsing-Tao par les Japonais a pour ainsi dire annulé le travail d'un quart de siècle de patience et d'activité; le prestige germanique a reçu un coup mortel.

Mais les Allemands sont tenaces, ils ne s'avouent battus que lorsqu'il ne leur reste plus aucun espoir. Évidemment, ceux qui résident actuellement en Extrême-Orient, loin des surexcitations, des entraînements, des illusions que subissent et dont sont victimes leurs compatriotes en Europe, doivent être obligés de s'avouer à eux-mêmes que les ambitions grandioses de l'Allemagne en Extrême Asie sont à jamais irréalisables, et que, quoi qu'il arrive, ils ne prendront pas la direction du monde jaune. Cependant, ils continuent la lutte, malgré leurs défaites, avec les moyens qui leur restent, comme le soldat battu, qui n'ayant plus de balle à mettre dans son fusil, combat encore, en reculant, avec sa baïonnette.

La Chine, pays neutre, leur reste ouverte. Là, installés sur le territoire des concessions internationales, comme en des forteresses, à Changhaï, à Hankeou, à Canton, à Tsentsin et dans les autres ports ouverts, ils s'efforcent de porter encore de rudes coups à leurs ennemis.... Multipliant leurs intrigues en Chine même, ils sont arrivés à séduire une grande partie du peuple.

Il est extrêmement intéressant de les voir à l'œuvre ; mais, pour bien comprendre leur action, on doit connaître d'abord la situation qu'ils avaient conquise en Extrême-Orient avant la guerre.

I

Au déclin du règne de Bismarck, au moment où débuta la politique d'expansion coloniale, l'Allemagne sentit le besoin de prendre un point d'appui sur la côte du Pacifique.

Géographes et navigateurs avaient soigneusement étudié le littoral de la Chine. La baie de Kiaotchéou, dans la province du Chantong, leur parut l'endroit le plus désirable. La position était, en effet, magnifique, aux deux points de vue mari-

time et terrestre : rade sûre et profonde, bien protégée, non loin de l'entrée du golfe du Petchéli, dans lequel se déverse le Peiho, fleuve passant près de Pékin ; possibilité de communiquer rapidement par terre avec la capitale, non éloignée, où aboutissent les grands réseaux de chemins de fer. De plus, la province du Chantong était riche en mines ; sa population, d'une trentaine de millions d'âmes, capable de développer ses besoins. Mais le territoire de Kiaotchéou n'était pas un bien sans maître, il fallait donc employer un moyen efficace de s'approprier la baie convoitée.

En Chine, les étrangers ont droit de résidence en certains lieux que l'on appelle du nom impropre de concessions, puisqu'aucune aliénation, même temporaire, de propriété ne leur est concédée. Là, ils sont juridiquement locataires perpétuels, administrant, par des municipalités communes ou non, les villes qu'ils ont édifiées. Une telle situation ne pouvait convenir aux Allemands. Ils ambitionnaient plus et mieux.

L'assassinat, en 1897, de deux missionnaires catholiques de leur nationalité fournit l'occasion attendue. Comme compensation de ce meurtre, le gouvernement de Berlin exigea de celui de Pékin la cession de Kiaotchéou par bail de quatre-vingt-dix-neuf ans, ainsi que des droits spéciaux qui faisaient de ce bail une cession véritable. L'indemnité accordée par la cour chinoise se trouvait être hors de toute proportion avec le préjudice causé. Le moyen employé pour l'imposer à la Chine n'avait d'autre raison d'être que la nécessité, d'une part, de sauver la face du faible gouvernement de Pékin, et, d'autre part, de ménager les susceptibilités des puissances.

Celles-ci, dont beaucoup de nationaux résidaient pourtant depuis longtemps en Chine et qui avaient eu maintes fois à se plaindre d'outrages ou de meurtres semblables, n'avaient point pour cela essayé d'attenter à la souveraineté du pays. L'Allemagne, usant du prestige de sa force, acquérait donc une situation privilégiée. Les autres grandes puissances en recevaient une atteinte aux yeux des Chinois ; aussi, les plus intéressées, l'Angleterre et la France, se firent-elles toutes deux accorder par la Chine une concession analogue ; l'une, Weihaïwei, sur le golfe du Petchéli, l'autre, Kouangtcheouwan, sur

la côte sud de la mer de Chine, non loin de notre Tonkin ; mais ces territoires étaient de peu d'importance, et les deux puissances y établirent un minimum d'occupation.

Il n'en fut pas de même de l'Allemagne. Elle s'installa puissamment, construisit un grand port, une ville qu'elle entoura de forts redoutables, planta des bois sur les collines, créa un chemin de fer, etc.; en un mot, elle s'attacha visiblement à faire de ce morceau de la Chine une terre vraiment allemande.

L'attitude des étrangers avait provoqué dans le peuple une vive irritation ; l'humiliation ressentie se transforma en colère qui se répandit de proche en proche par tout l'empire, et qui éclata enfin en 1900, sous le nom de révolte des *Yhokiuen*, ou *Poings fermés* pour la justice — d'où le nom de Boxeurs. Ce soulèvement, dont l'Allemagne était la cause première, faillit amener le massacre de tous les représentants des puissances, de tous les blancs enfermés dans la capitale chinoise. Au début des troubles, le baron de Ketteler, ministre à Pékin, fut tué dans une rue, au moment où il se rendait au ministère des Affaires étrangères. Ce meurtre lui-même était significatif.

La grandeur de l'offense fournit au kaiser l'occasion de revendiquer, pour l'Allemagne, le commandement suprême du corps expéditionnaire qui devait délivrer les blancs assiégés dans le quartier des légations, et ainsi d'augmenter encore son prestige.

La révolte vaincue, les légations sauvées, la cour chinoise dut s'humilier et accorder les réparations nécessaires ; le kaiser exigea l'érection d'un monument expiatoire, pour rappeler aux Chinois, avec le souvenir du crime commis sur la personne de son envoyé, celui de sa puissance. Ce monument, un vaste portique de marbre blanc, à trois entrées, se dresse toujours en travers d'une des principales rues de la capitale ; piétons, cavaliers, voitures, troupes passent continuellement sous ce portique. Pour que l'humiliation des Chinois fût plus complète, Guillaume prétendit, en outre, que le prince envoyé par la Cour pour lui porter de légitimes excuses au sujet du meurtre du baron de Ketteler, s'agenouillât devant lui, selon le grand rite qui consiste à se prosterner trois fois et à mettre

neuf fois le front sur le sol, comme on fait en Chine dans les cérémonies cultuelles; mais le prince chinois ne consentit point à accomplir un acte considéré, dans la civilisation européenne, comme dégradant pour la dignité humaine. Il fut inflexible, et l'empereur dut se contenter de saluts.

Tout cela blessait profondément les Chinois qui, comme tous les Asiatiques civilisés, ont un sentiment très vif des nuances. Mais l'Allemand tient avant tout à donner une rude impression de sa force, il considère ce système comme une habileté politique.

Néanmoins, on ne tarda pas à s'apercevoir que, même chez ces hommes jaunes, il était bon d'agir par d'autres moyens; le fameux von Bernhardi lui-même ne conseillait-il pas de gagner la masse et le gouvernement chinois en se servant de la religion, de l'enseignement, de la presse, en faisant croire à la Chine que l'Allemagne pourrait éventuellement devenir pour elle une puissante protectrice?

C'est lui qui disait : « Si nous n'arrivons pas à augmenter notre prestige en Chine et à le maintenir sans égard pour personne, si nous n'arrivons pas à convaincre la Chine de notre force et à lui assurer un soutien contre ses ennemis, qui sont en même temps nos concurrents, tous les grands sacrifices financiers auxquels nous aurions pu nous résoudre resteraient vains. »

*
* *

Déjà en 1890, une mission catholique allemande, établie au Chantong avec un évêque, se soustrayait au protectorat français qui, jusque-là, s'était étendu sur les missionnaires catholiques de toutes les nations. Bien que son gouvernement fût luthérien, le kaiser revendiquait le droit de protéger lui-même ses nationaux catholiques, et de les venger s'il leur arrivait malheur en Chine. Protection intéressée : ce fut, ainsi que nous l'avons vu, le meurtre de deux de ces missionnaires qui servit, sept ans plus tard, de prétexte à la prise de la baie de Kiaotchéou et du territoire qui la borde.

Depuis Louis XIV, l'action du clergé catholique a été grande en Chine; pendant des siècles, c'est lui seul qui a représenté la civilisation occidentale dans l'Extrême-Orient

tout entier, et particulièrement dans le Céleste Empire. Des jésuites occupèrent même d'importantes fonctions officielles et scientifiques à Pékin. Actuellement, parmi les missionnaires, les Français tiennent la première place : jésuites, franciscains, lazaristes, prêtres de la Société des Missions étrangères, auxquels sont venus se joindre des frères maristes et des religieuses de divers ordres, possèdent des établissements, de fondation plus ou moins ancienne, un peu partout sur l'immense territoire de la Chine. Un couvent de trappistes se trouve même dans le nord de la province du Pétcheli. En vertu de traités passés avec la France, les missionnaires catholiques peuvent résider, en dehors des ports ouverts, dans l'intérieur, où le droit de domicile n'est pas reconnu aux autres étrangers. En fait, ils administrent des communautés chrétiennes indigènes, lesquelles jouissent du droit de propriété. Il y avait là un moyen d'influence dont les Allemands songèrent à se servir pour eux-mêmes. Le kaiser donna aux prêtres catholiques allemands du Chantong deux millions de marks afin qu'ils pussent réaliser, par toute la Chine, le plan d'ensemble qu'ils avaient hardiment conçu sans tenir compte des règles de l'Église catholique.

D'abord, les missionnaires allemands, prétendant que la science allemande était supérieure à toute autre, essayèrent de fonder une université catholique, pour faire concurrence à celle que possèdent les jésuites français à Zikawei, près de Changhaï. Le prêtre, promoteur de ce projet, rencontra une vive opposition de la part de ses coreligionnaires français et ne réussit pas. Néanmoins, avec le sans-gêne et le manque de tact propre aux gens de sa nation, il s'avisa de convoquer à l'évêché de Pékin, et sans en informer l'évêque, les vicaires apostoliques de l'importante province du Petchéli. Mgr Jarlin, justement froissé de ces procédés singuliers, congédia le personnage.

Celui-ci chercha alors à nouer des liens avec les missions du centre de la Chine, afin d'organiser, si possible, des points d'appui pour une propagande religieuse spécifiquement germanique au fond, mais qui se présentait sous l'aspect d'universalité doctrinale propre, par définition même, à l'Église catholique. L'abbé, piètre diplomate, laissait trop voir le bout

de l'oreille. Ses confrères français l'éconduisirent poliment. De ce côté, les espoirs allemands se trouvaient donc déçus, et l'extension de l'influence sous cette forme religieuse dut se borner à l'hinterland germanique — en l'espèce, la province du Chantong.

Mais, si la propagande pro-allemande sous forme religieuse rencontrait, pour des raisons de préséance historique, des obstacles particuliers, il n'en était pas de même d'une propagande laïque dans le domaine de l'instruction.

A Changhaï, la société germano-asiatique consacra un budget de 250000 francs à une université destinée à dispenser aux jeunes Chinois les bienfaits de la Kultur. Cette université comprend trois facultés : une faculté littéraire et scientifique, où l'on enseigne la langue allemande, le latin, la physique, les mathématiques ; une faculté de médecine qui devait avoir dix chaires et un amphithéâtre; enfin, une école d'ingénieurs, qui fut ouverte, avec un professeur, en 1913.

Dans le centre de la Chine, on fit des acquisitions de terrains pour y édifier des établissements d'instruction, dès que les moyens le permettraient.

Il va de soi que, dans la colonie de Tsingtao, l'activité était grande. Les Allemands y possédaient une école, dénommée université, où l'on enseignait en allemand aux jeunes Chinois la législation, la mécanique, l'agriculture, la science forestière, plus onze écoles élémentaires pour les indigènes, une école d'apprentissage pour les filles et une pour les garçons, une autre tenue par les missionnaires.

A Hankéou, au cœur du pays, ils disposaient d'une école et d'une université de mécanique ; dans la province éloignée de l'ouest, le Seutchoenn, ils avaient ouvert à Tchengtou, la capitale, une école moyenne.

Tout autour de Tsingtao, centre d'action, se multipliaient les entreprises industrielles, les exploitations de mines. Un chemin de fer reliait Tsingtao à Tsinanfou, la capitale provinciale du Chantong et, de là, continuait vers le nord, se raccordait aux lignes allant vers Pékin et vers le sud. De puissants groupes financiers se constituaient pour favoriser le développement des affaires allemandes, la *Deutsch-Asiatische Bank* et

les autres anciens établissements ayant suscité la concurrence des maisons analogues.

Dans toute la Chine, la presse locale était surveillée et, partout où la chose était possible, des Allemands cherchaient à l'influencer d'une façon quelconque. A Pékin, le principal journal officieux du gouvernement chinois, le *Cheupao*, ou *le Temps*, se trouvait en réalité dans des mains allemandes ; il publiait une édition en anglais pour travailler l'opinion des Européens résidant dans le pays, l'anglais étant pratiquement en Extrême-Orient la langue internationale. Cette feuille était, et est encore sans doute, dirigée par l'Allemand que je trouvai dans les bureaux du journal chinois en 1912.

Enfin, le kaiser veillait à ce que des conseillers à lui fussent toujours bien placés auprès du gouvernement débile de Pékin. Il ambitionnait visiblement d'exercer à la cour une grande influence au point de vue militaire ; tout porte à croire qu'il rêvait de faire de cette Chine, à la population innombrable, une sorte de Turquie, d'où il pourrait puiser plus tard les soldats destinés à étendre par la force la puissance allemande dans cette partie du monde. L'Allemagne tenait toujours prête une mission militaire destinée à mettre la main sur l'organisation et la direction de l'armée chinoise. A un certain moment, on crut même qu'elle allait réussir à implanter trois cents officiers allemands pour prendre en main la grande réforme militaire. La rivalité des autres puissances, justement inquiètes, l'empêcha de réaliser ce projet.

Lors de la Révolution de 1911, l'Allemagne fit partie du fameux consortium des puissances qui appuya le président dans sa lutte contre le Parlement ; mais elle n'y tenait qu'une petite place et y jouait un double jeu. Tandis que, d'un côté, elle participait, autour du tapis vert, aux délibérations et aux décisions qui avaient pour but de mettre la Chine en tutelle par l'argent, d'un autre côté, elle s'efforçait de gagner les bonnes grâces du personnage ambitieux, dont elle comptait se faire un instrument à son service. C'est ainsi que, lorsque l'emprunt du coup d'État eut été accordé par le consortium au président, lorsque tout fut signé, on apprit que l'Allemagne et l'Autriche avaient dans le secret passé un contrat à leur profit exclusif ; Yuen Chekaï, le dictateur, leur accordait, en garantie

de prêts éventuels, certaines ressources fiscales qu'il s'était engagé à réserver aux autres prêteurs; de plus, il prenait l'engagement de faire en Allemagne d'importantes commandes d'armement, ce qui ruinait les espérances des maisons anglaises et françaises pour lesquelles surtout cet emprunt avait été lancé.

Malgré ces manœuvres, les Allemands ne disposaient pas de l'influence prédominante sur le nouveau chef de l'État chinois. La situation diplomatique à Pékin était telle que, lorsque les grandes puissances de la Triple Entente, jointes aux États-Unis et au Japon, se montraient hostiles aux entreprises de l'Allemagne, celle-ci, dans l'impossibilité de briser un faisceau si puissant, était obligée de reculer; elle s'y résignait, en préparant l'avenir par la pénétration pacifique de la Chine et des autres pays d'Extrême-Orient.

*
* *

Au nombre de ceux-ci, l'Indo-Chine française se présentait comme un morceau de choix. Depuis longtemps, le monde colonial allemand pensait bien qu'un jour viendrait fatalement où, la France étant de nouveau vaincue, l'Indo-Chine serait pour l'Allemagne une riche proie. Mais une invasion pacifique d'avant-guerre présentait chez des Français ombrageux un caractère particulièrement difficile; la tactique fut donc appropriée à la situation.

Les Allemands se contentèrent d'implanter en Indo-Chine quelques maisons seulement ; celles-ci devaient étendre leurs succursales avec personnel franco-indigène sur tout le territoire. On ne courait pas le risque d'inquiéter un patriotisme défiant, comme il serait arrivé si de nombreux sujets allemands étaient venus s'installer dans la colonie.

Déjà, en 1884, la famille Speidel avait créé en Cochinchine, sous un nom français : *La Rizerie de l'Union*, une société commerciale pour exploiter la principale richesse du pays : le riz. Comme la plupart des entreprises coloniales, cette maison devait faire des opérations de toutes sortes ; avec le temps, elle poussa ses rameaux au Tonkin, et jusque dans la province du Yunnan, en Chine, où elle avançait en même temps que les Français. Puis, les défiances françaises disparaissant

peu à peu, la puissance de l'Allemagne grandissant, il devint inutile de dissimuler le nom de la maison ; le 25 juin 1914, quelques jours avant les événements qui devaient amener la guerre, Ulrich Speidel, Frédéric Speidel, Hermann Prescher, François Dobwehl, Oscar Bezold, associés en nom collectif, ainsi que la veuve Emma Speidel, née Haid, et Ulrich Speidel, commanditaires, tous sujets allemands, déposaient au greffe de Saïgon les nouveaux statuts de leur société agrandie sous le nom de Speidel et Cie.

Le succès des Speidel engagea M. Engler, de Francfort, à perfectionner le système. C'est de Francfort même, en effet, que la maison Engler et Cie, fondée en 1896, à Saïgon, était dirigée. C'est de là que M. Edouard Engler autorisait toutes les ventes, tous les achats importants et tous les mouvements de fonds de la société.

On peut se faire une idée de l'importance et de l'activité du commerce de ces quelques Allemands en Indo-Chine, quand on sait que, lorsqu'ils voulurent lutter contre l'industrie française de l'automobile, ils réussirent du premier coup à égaler par leurs importations les maisons françaises de la métropole. Elles importaient pour 1 329 000 francs en 1912; les Allemands, en 1913, pour 1 174 000 francs.

Ils importaient pour 363 000 francs de métaux en 1912, et pour 1 023 000 en 1913. Cette même année, le chiffre de leurs entrées fut de 3 836 000 francs de marchandises d'origine allemande et 175 000 d'origine autrichienne, soit pour plus de 4 millions de produits.

Leurs navires, en 1912, embarquaient et débarquaient dans la colonie 422 000 tonnes de marchandises, pour 71 625 000 francs. Afin de favoriser cette conquête des marchés et des transports, le gouvernement de Berlin subventionnait largement les grandes compagnies de navigation desservant l'Extrême-Orient ; à la *Norddeutscher Lloyd* de Brême et aux autres, il accordait 4 275 000 francs annuellement.

Le développement rapide du commerce germanique dans notre grande colonie asiatique se serait vraisemblablement accru si la guerre n'avait pas éclaté, et bientôt on aurait vu, grâce à la confiance, à l'insouciance, au laisser-aller des Français pacifiques, se multiplier les firmes allemandes, accourir

des agents, des commis, des comptables, des acheteurs travaillant pour le compte de la plus grande Allemagne, exploitant habilement le travail des indigènes et les richesses du pays, tandis que les Français se seraient consacrés à administrer, à tenir en bride la population et à encourir, de ce fait, l'animadversion de celle-ci. Le terrain eût été ainsi admirablement préparé pour de futures révoltes et pour une prise de possession du pays par les mains expertes de gens le connaissant bien.

***

Le travail souterrain d'avant-guerre ne pouvait, en ce qui concernait l'Angleterre et ses colonies, être poursuivi avec moins de soin que celui qui s'accomplissait dans l'Indo-Chine française. De fait, l'Indo-Chine anglaise, connue sous le nom usuel de *Straits Settlements* ou Établissements des Détroits, était elle aussi, le théâtre de l'activité germanique. Du jour où les Allemands se lancèrent dans la politique mondiale, ils ne pouvaient négliger de dresser, dans le secret, leurs batteries en un point aussi important de la carte du monde que le détroit de Malacca.

Au sud de ce détroit, en effet, se trouve Singapoure, île de quelque 580 kilomètres carrés, avec une capitale dont les Anglais ont fait un port de premier ordre. La ville de Singapoure est située sur une rade magnifique, au point de croisement des lignes de navigation entre l'Europe, l'Inde, la côte orientale d'Afrique et la Cochinchine, la Chine, le Japon, Sumatra, Java. Singapoure est un vaste dépôt de charbon, une station de ravitaillement et de réparations, un grand marché commercial, une station de transit, et un centre stratégique qui surveille la route maritime d'Extrême-Orient.

Sur la côte ouest de la presqu'île malaise, la Grande-Bretagne possède également plusieurs territoires : la province de Malacca, jadis portugaise et hollandaise, celle de Dinding, plus haut, celle de Wellesley qui s'étend en une étroite et longue zone côtière, et en face de laquelle se trouve l'île de Penang et le port du même nom. Le protectorat anglais s'applique en outre à quelques États indigènes voisins.

Là, comme en Indo-Chine française, mais plus nombreux

les commerçants allemands allèrent un à un se fixer. Le libéralisme des Anglais leur facilita la tâche, car l'administration coloniale de nos voisins, non seulement ne met aucune entrave à l'établissement des étrangers sur le sol britannique, mais s'ingénie au contraire à seconder de son mieux leurs entreprises qui, pense-t-elle, doivent concourir à la prospérité générale. C'est du moins ce qui se passe en Malaisie, où les Français qui possèdent des plantations ou qui exploitent des mines sont unanimes à préférer les méthodes accommodantes de l'administration coloniale britannique aux procédés de notre bureaucratie indo-chinoise.

L'étranger qui va en Malaisie planter le manioc, l'hévéa à caoutchouc, ou faire du commerce, s'y trouve donc comme chez lui, ou mieux encore. Profitant du bon accueil anglais, les Allemands fondèrent là également quelques exploitations, quelques comptoirs, quelques maisons de commerce; mais ils ne se contentèrent pas de poursuivre leurs entreprises commerciales, industrielles ou agricoles. Au milieu des Anglais sans défiance, ils se préparaient pour le jour où leur kaiser donnerait le signal du conflit qui devait amener la réalisation de son rêve d'hégémonie mondiale. Ils installaient sur les côtes et dans les ports des postes secrets de télégraphie sans fil qui devaient, ainsi qu'on le découvrit plus tard, leur rendre les plus grands services en cas de conflit de l'Allemagne avec une autre puissance, et particulièrement avec l'Angleterre.

Nul ne se défiait d'eux. En Extrême-Orient, les blancs, quelle que soit leur nationalité, vivant loin de leur patrie au milieu d'hommes d'une autre race et d'une autre civilisation, entretiennent, en général, des rapports assez étroits; ils se rencontrent le soir dans des cercles communs, où tout le monde fraternise ; des mariages se concluent entre personnes de nationalités différentes; le contact journalier, la communauté des intérêts, les relations d'affaires, fondent en quelque sorte tous ces enfants de la civilisation occidentale en une communauté où s'atténuent les divergences nationales.

Qui aurait pu se douter, parmi ces Anglais, convaincus de l'inviolabilité de l'empire britannique et si confiants, que certains membres de cette communauté formaient le plan de s'emparer, par un massacre, de la colonie? Qui aurait pu croire

que, sur tous les points du territoire, aussi bien à Penang qu'à Singapoure, ils prenaient leurs dispositions pour trahir ceux qui les accueillaient si fraternellement?

Les événements devaient pourtant démontrer qu'il en était ainsi. A Singapoure même, un certain Deahn, Allemand très actif, fondé de pouvoirs de la maison Benh Mayer et consul de Turquie, s'était attaché à acquérir de l'ascendant sur les sous-officiers hindous du bataillon de cipayes qui, avec quelques soldats anglais, composaient la garnison de la colonie. Pour arriver à ses fins, il s'était servi d'un intermédiaire musulman qui entretenait des relations suivies avec le monde religieux et politique de l'Islam en Europe. Deahn et son acolyte réunissaient les sous-officiers à l'écart, dans une maison de campagne de l'île, et travaillaient l'esprit de ces cipayes musulmans; ils leur présentaient, dans le sens des intérêts allemands, les événements politiques de l'Europe, la situation du pays où régnait le commandeur des croyants, leur parlaient de leurs intérêts religieux; en un mot, ils s'efforçaient de prendre la direction intellectuelle de ces hommes simples. Les Anglais, distants, par caractère et par système, à l'égard des indigènes qu'ils dominent, ne s'apercevaient pas de ce travail de pénétration d'une influence étrangère dans l'esprit de leurs soldats. Les résultats s'en révélèrent à eux d'une façon terrible lorsque la guerre eut éclaté en Europe.

II

Pendant tout le mois de juillet à peu près, les Occidentaux résidant en Extrême-Orient se doutaient moins encore que le public européen, de l'imminence du formidable conflit dans lequel la volonté d'un homme allait précipiter le monde. Seuls, les Japonais, Asiatiques défiants, et dont le service des renseignements et d'espionnage ne le cède en rien à celui de l'Allemagne elle-même, constataient, dès juillet, qu'on accumulait approvisionnements et munitions à Tsingtao, comme si l'on avait prévu un siège prochain de cette place.

A la fin du mois, arrivèrent les premières dépêches inquié-

tantes, puis, coup sur coup, la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie et à la France. L'émotion fut à son comble. Quel parti allait prendre l'Angleterre? Bientôt on reçut la nouvelle de l'entrée de celle-ci dans le conflit, ce qui devait, aux yeux de tous, avoir pour l'Extrême-Orient de graves conséquences en donnant au Japon un motif d'intervenir lui aussi.

Les hommes d'État de cette dernière puissance ne pouvaient laisser échapper une occasion si belle de faire faire un pas de géant à leur politique d'expansion sur le continent asiatique. Ils agirent rapidement; lorsque la flotte allemande de Tsingtao fut partie vers les côtes du Chili, le Japon, le 19 août, envoya à l'Allemagne son ultimatum : l'orgueilleuse Germanie devait s'humilier devant ces Asiatiques qui n'avaient pas oublié le tableau fameux sur le péril jaune tracé de la main même du kaiser; elle devait remettre au Japon la plus belle des colonies allemandes, et cela sans indemnité. C'était la guerre fatale; fatale également devait être la perte de Tsingtao. Les défenses entourant la ville et le port étaient plus fortes, dans leur ensemble, que celles de Port-Arthur lorsque les Japonais assiégèrent cette place. Certes, les Allemands auraient pu opposer là une résistance très longue aux alliés. Peut-être même les puissances de l'Entente auraient-elles pensé que la prise de Tsingtao ne présentait pour elles un assez grand intérêt pour en entreprendre le siège. L'intervention du Japon changeait complètement la situation : c'était la perte assurée de la position allemande en Extrême-Orient.

Aussi les Allemands, qui considèrent l'héroïsme moral comme une inutilité, ne s'obstinèrent-ils pas. Ils subirent leur destin, à Tsingtao, avec le minimum d'efforts. Le combat fut, en quelque sorte, protocolaire. Comment, d'ailleurs, les quatre mille défenseurs de la place auraient-ils pu espérer résister longtemps avec succès à toute une armée de soldats valeureux possédant une puissante artillerie et trois escadres. Attaqué par terre et par mer par les Japonais, auxquels s'était joint un corps de huit cents cipayes et soldats anglais, Tsingtao succombait le 7 novembre, et le gouverneur, Meyer Waldeck, signait la reddition.

Le 16, les troupes victorieuses faisaient leur entrée triom-

phale ; les autorités s'installaient dans les édifices allemands que l'artillerie assiégeante avait eu soin de respecter. De nombreux civils, sujets du mikado, accoururent de Corée, de Mandchourie, des îles japonaises elles-mêmes, et prirent possession réelle du territoire, de la ville, du port, de ses docks. On débaptisa la colonie qui s'appelle maintenant *Seitou*.

Cette colonie ne fut point rendue à la Chine, bien que les termes de l'ultimatum à l'Allemagne parlassent « d'une restitution éventuelle » aux Chinois; les Japonais prétendent, en effet, que, l'Allemagne n'ayant pas accepté l'ultimatum, cet instrument diplomatique est devenu caduc et que le Japon a acquis, par les sacrifices faits pour expulser les Allemands, des droits à prendre leur place. D'ailleurs, cette question pourra se discuter avec les puissances lors de la conclusion de la paix générale.

En attendant, le flot des immigrants japonais continue d'arriver à Seitou, tandis que les soldats allemands qui occupaient Tsingtao sont prisonniers au Japon. Cette colonie, pour laquelle tant de sacrifices d'argent avaient été faits par ses possesseurs, se trouve désormais en des mains robustes qui la tiennent solidement, et ainsi s'accomplit la prévision de von Bernhardi, lorsqu'il disait : « Si nous abandonnions Tsingtao, ou si nous le perdions par la force des armes, notre prestige en Extrême-Orient recevrait un coup mortel et notre commerce serait livré sans secours possible à la destruction. Une telle perte ne détruirait pas seulement le germanisme en Extrême-Orient, mais encore atteindrait notre prestige dans le monde entier. »

*
* *

Lorsque la guerre eut éclaté en Europe, les agents allemands résidant dans le sud de la Chine disposèrent immédiatement leurs batteries pour combattre, avec les moyens dont ils disposaient, les Français en Indo-Chine.

L'Indo-Chine française, et particulièrement le Tonkin, offrait un champ d'action tout proche aux consuls chargés de mener la lutte. Nos frontières avec la Chine commencent à Moncay sur le golfe du Tonkin; elles longent, sur une

petite distance, la province de Canton, sur une très grande, celle du Koangsi et du Yunnan; cette dernière province enfonce même comme un coin une pointe de son territoire dans notre Laos, avant d'atteindre la Birmanie. Ces régions frontières sont montagneuses, couvertes de forêts, d'accès difficile; une vraie terre d'élection pour le banditisme. Aussi, du côté français restent-elles encore presque toutes dans la condition de territoires militaires, comme au temps de la conquête ; du côté chinois, l'administration y est à peu près inexistante, et jamais le pouvoir central n'a pu tenir vraiment en mains ce pays à demi-sauvage. Des bandes de malfaiteurs, d'outlaws, ont toujours plus ou moins infesté le pays et fait des incursions dans l'intérieur du Tonkin, pour y voler les paisibles cultivateurs.

D'autre part, c'est dans la Chine du Sud que les Annamites mécontents de notre domination, ceux qui ont été l'objet de condamnations politiques et ont pu s'enfuir, se sont réfugiés. De là, exploitant les fautes de notre administration, ils agissent sur l'esprit de leurs compatriotes, les incitant à la révolte contre les Français. Un petit-fils de l'empereur annamite Gialong, du nom de Cuong-Dé, et un lettré renommé, Pham-Bau-Chau, y dirigent l'agitation contre nous.

On pense bien que les Allemands ne se firent pas faute d'exploiter cette situation. Le centre de leur action paraît avoir été Pakhoï, petit port chinois sur le golfe du Tonkin. Là se trouve un consul allemand très actif, et qui semble avoir été placé si près de notre colonie pour la surveiller et y organiser éventuellement toute action contre nous. A Longtchéou, un peu plus haut sur la frontière sino-tonkinoise, se trouve un consul général ; à Yunnanfou, au nord-ouest de notre Tonkin, un autre agent allemand s'était depuis longtemps signalé par ses intrigues ; enfin Hoaï-Hao, le port de la grande île chinoise de Haïnan, possédait également sa sentinelle allemande.

Dès le début de juillet, le consul Bragard, de Hoaï-Hao, se rendait à Yunnanfou et y restait le mois entier, vraisemblablement pour organiser, avec son collègue, une action concordante ; mais cet agent joua de malheur, fut surpris par la déclaration de guerre et arrêté au moment où il retraversait le Tonkin.

Le consul de Pakhoï fut plus heureux. Il est vrai qu'il réside dans un endroit bien choisi pour se livrer à des intrigues et tramer des complots ; car Pakhoï se trouve dans une région indépendante de fait du gouvernement central chinois ; on y reçoit quelquefois les agents de l'autorité et les troupes gouvernementales à coups de fusil. Aussi ce port fut-il toujours signalé comme un centre très actif de propagande contre nous.

Quant à l'action des agents allemands, consul, vice-consul, missionnaires luthériens, luttant pour le *Deutschland über alles*, voici ce qu'en dit le correspondant à Pakhoï même du journal du Tonkin le plus proche, le *Courrier d'Haïphong* :

C'est à Pakhoï, et non ailleurs, que la dernière main a été mise aux complots bassement criminels tramés contre l'Indo-Chine. C'est là, en des visites nocturnes, que les affiliés, chefs des bandits annamites, chinois, nhungs, minhs, etc., sont venus prendre le mot d'ordre, recevoir des subsides et des *poisons violents importés d'Allemagne*. Voretzh et Weiss se sont certainement occupés de ces abominables besognes, mais celui qui a agi sans relâche et en dernier ressort, c'est Metzeltin.

C'est de Pakhoï que sont partis les Boches chargés de diriger les agressions préparées contre l'Indo-Chine. Si les attaques projetées vers plusieurs points de la frontière, notamment vers Moncay et Longtcheou, se sont réduites à un point dégarni du Laos, nous le devons à la tournure favorable de nos opérations militaires en Europe.

Un de ces officiers ou sous-officiers boches débarquait encore récemment à Pakhoï nanti d'une caisse d'armes et de munitions, et, après un séjour au consulat boche, se mettait en route pour la frontière du Tonkin.

L'effet de ces machinations ne tarda pas à se faire sentir... Des bandes munies de fusils furent signalées en divers points de la frontière... Les autorités du Tonkin prirent immédiatement des mesures rigoureuses ; des troupes partirent à la chasse de ces pirates, car tel est le nom qu'on leur donne habituellement.

A Yen Bay, au nord du Tonkin, quatorze indigènes furent condamnés à mort en décembre 1914 ; à Backan, où des détenus s'étaient enfuis de la prison, vingt-six furent exécutés en février 1915.

Dans la nuit du 13 au 14 mars de cette même année, le poste de Talong, sur la frontière du Koangsi, était attaqué. Les assaillants avaient d'abord essayé de corrompre les tirailleurs

annamites qui gardaient le poste. Ils furent repoussés avec pertes. Les attaques les plus sérieuses eurent lieu sur la frontière du Yunnan, contiguë au Laos..... On dut envoyer là une colonne composée de cinq compagnies de tirailleurs annamites, conduites par le commandant Sourisseau qui lutta énergiquement ; en mars et avril les bandes furent enfin victorieusement repoussées.

Cette reprise du vieux banditisme, fomentée par les Allemands, n'aurait, en somme, pu avoir un caractère vraiment dangereux que si la population annamite elle-même avait été gagnée par des excitations et appelée à la révolte ; mais le fait ne se produisit pas. Une tentative de complot, à la suite de l'attaque infructueuse d'un poste, fut jugée par un conseil de guerre du Tonkin et vingt-sept indigènes furent exécutés, mais la population ne s'en émut pas.

L'affaire la plus curieuse est celle de la Légion étrangère tenant garnison en Indo-Chine ; parmi ces soldats se trouvent, comme on sait, beaucoup d'Alsaciens et d'Allemands. Lors de l'envahissement de la Belgique, des rixes se produisirent, d'abord entre légionnaires belges et allemands. Malgré leur engagement sous les drapeaux d'une nation autre que la leur, certains de ces hommes, excités par les événements, sentaient se réveiller leur patriotisme. L'autorité militaire prit les mesures de précaution indiquées par les circonstances...

Dans le deuxième territoire militaire, sur la frontière de Chine, se trouvait, à Namnang, un poste comprenant vingt-cinq ou trente Allemands et sept Français. Un caporal qui dit se nommer Kurth, engagé en 1908 et naturalisé en 1913..., ne projetait pas moins que de chasser les Français du Tonkin, après avoir soulevé la population, puis de se rendre avec tous les Allemands de la légion, à Tsingtao, pour participer à la défense de la forteresse allemande.

Le plan n'était pas mal imaginé. Il consistait à massacrer d'abord les sept Français, officiers et sous-officiers, à s'emparer de la caisse du poste, à se joindre aux autres légionnaires allemands, préalablement prévenus, de Caobang et des postes de la même région. Kurth comptait ainsi rassembler les deux cents Allemands du 5e bataillon ; le caporal avait des intelligences... à Talong et même à Langson. Les deux mitrail-

leuses dont le poste disposait étant servies habituellement par des Allemands, ces armes bien maniées devaient rendre de grands services...

La réalisation d'un tel plan n'avait rien d'impossible; mais Kurth commit, lui aussi, l'erreur de psychologie qui a fait faire tant de fautes à ceux de sa race. Il ne se rendait pas compte que, dans un milieu mêlé, comme celui de la légion étrangère, il est fort difficile de conserver le secret nécessaire à un complot de ce genre, et cela d'autant plus, en l'espèce, que parmi les Allemands de la légion, il y a des Alsaciens. Kurth fut dénoncé à temps. Il passa en conseil de guerre et fut fusillé. Il aurait déclaré, avant de mourir, être officier dans l'armée du kaiser. La chose n'a rien d'invraisemblable, au contraire. Ce rôle de traître poursuivi pendant plusieurs années est tout à fait conforme à la mentalité allemande.

En somme, dans notre Indo-Chine, les intrigues teutonnes n'avaient produit qu'un maigre résultat. Le réveil du banditisme n'était pas arrivé à exciter contre les Français la population annamite. Tandis que, sur les hauts plateaux sauvages du Laos, dans les bois et les montagnes de la zone frontière, se livraient comme autrefois les combats avec les pirates, les indigènes du bas pays apportaient généreusement leur obole aux œuvres de secours pour les blessés de la guerre. Plusieurs d'entre eux, et non des moindres, combattaient en Europe, y versaient leur sang pour la France. Ainsi le fils aîné du Tong-Doc de Cholon commande actuellement un régiment français sur le front, et tout le monde connaît de nom son frère, le célèbre officier aviateur Dohuu.

*
* *

C'est en Malaisie que les Allemands obtinrent un résultat appréciable de leurs machinations. Grâce aux appareils de télégraphie sans fil dont ils disposaient, ils purent renseigner continuellement le fameux croiseur l'*Emden* qui, dès le début des hostilités, s'était rendu dans le sud de la mer de Chine, puis dans l'océan Indien, pour y attaquer les navires de commerce des puissances alliées.

La présence des Allemands sur les divers points des côtes lui permit longtemps d'esquiver les vaisseaux lancés à sa pour-

suite. Averti de leur présence dans les ports et des moments de leur départ, il se trouvait toujours là où ils n'étaient pas. Il put ainsi couler un nombre considérable de vapeurs sur la route maritime d'Extrême-Orient. La télégraphie sans fil permettait même aux indicateurs de pousser dans des embûches les navires alliés ; ainsi, un de nos plus grands paquebots reçut un jour un message en clair lui annonçant la présence de l'*Emden* à un certain point où il n'était pas. Le commandant se défia, et bien lui en prit, car s'il se fût guidé sur les indications qui lui étaient ainsi données, son navire eût été au-devant du triste sort qui échut à tant d'autres.

C'est à Penang, dans le port même, que l'*Emden* accomplit son plus beau coup, en détruisant en quelques minutes un croiseur russe à l'ancre.

Depuis le commencement de la guerre, les croiseurs et torpilleurs anglais, français, russes qui convoyaient les grands paquebots et les navires de commerce alliés avaient pris Penang, situé un peu en retrait de la grande route maritime dans le nord du détroit de Malacca, comme station de ravitaillement. Le 26 octobre, un des navires de cette station, le croiseur anglais à quatre cheminées le *Yarmouth*, se trouvant en mer, il ne restait dans le port, avec le croiseur russe *Jemtchoug*, que le *D'Iberville*, de notre station du Pacifique, et quelques torpilleurs français.

A quatre heures du matin, heure la plus favorable au sommeil dans ces régions tropicales, toute la ville dormait ; les feux des torpilleurs étant éteints, le commandant russe et la plus grande partie des hommes se trouvant à terre, l'*Emden*, maquillé par l'addition d'une quatrième cheminée, afin de ressembler au *Yarmouth*, entra doucement dans le port, en répondant aux « Qui-vive? » des sentinelles : « *Yarmouth*, rentrant au mouillage ! », puis il alla se placer entre le *Jemtchoug* et la ville, à moins de trois cents mètres du vaisseau russe.

A ce moment, un marin de quart du *Jemtchoug* vit remuer la quatrième cheminée, comprit la supercherie, donna l'éveil en criant : « *Emden* ! » ; mais il était trop tard. Une torpille frappait le *Jemtchoug*, dont le pont était en même temps balayé par une grêle de mitraille. Le malheureux vaisseau, désemparé et donnant de la bande, tira quelques coups

le canon qui, passant par-dessus l'*Emden*, allèrent frapper la ville, et coula avec les quatre-vingts hommes restés à bord sur les trois cent cinquante-cinq de son équipage. En moins d'un quart d'heure, tout était terminé.

L'action fut si rapide que l'*Emden* sortait déjà du port lorsque les marins français arrachés au sommeil, revenus de leur stupeur, se précipitaient au secours des matelots russes s'accrochant aux épaves.

Deux heures plus tard, le navire allemand gagnait la haute mer quand il rencontra le contre-torpilleur français *Mousquet* qui rentrait d'une ronde nocturne. Le petit bateau le prit lui aussi, de loin, pour le vaisseau anglais et continua sa route. A six heures quarante-cinq, il hissa ses couleurs et se dirigea vers le faux *Yarmouth*, attendant que celui-ci lui fît le signal de reconnaissance. A sept heures, le pavillon allemand apparut et, au moment même où l'*Emden* se révélait ainsi, ses canons ouvraient le feu sur le *Mousquet*, à deux milles et demi. La lutte était vraiment trop inégale pour que le contre-torpilleur français pût espérer même porter un coup grave à l'*Emden* ; il essaya pourtant. Le commandant, le lieutenant de vaisseau Théroinne, fit forcer la vitesse dans l'espoir d'arriver assez près pour lancer une torpille au navire ennemi ; mais bientôt, les obus tuèrent hommes et officiers à leur poste, et le *Mousquet*, transpercé, coula par l'avant.

Les canots de l'*Emden* recueillirent une trentaine d'hommes surnageant au milieu des débris, sur les quatre-vingts composant l'équipage ; les quatre officiers avaient péri. Le corsaire allemand remit le lendemain les survivants à un vapeur qui passait et partit pour continuer le cours de ses exploits, jusqu'au jour où il fut détruit lui-même par le croiseur australien *Sydney*, en vue de l'île des Cocos, dans le Pacifique.

*
* *

A Singapoure, la barbarie allemande se donna libre carrière, et c'est grâce à un hasard providentiel qu'elle fut réduite à l'impuissance après avoir obtenu un commencement de succès.

Pendant les premiers mois de la guerre, les Anglais, toujours trop confiants, se contentèrent de surveiller les Allemands dans l'île ; ils ne se décidèrent à les interner que lorsqu'il devint

évident qu'une plus longue tolérance était une lourde faute.

Le fameux Deahn profita de cette circonstance pour dresser un plan hardi et minutieusement établi, afin de s'emparer du port de Singapoure et de l'île ; mais, lors de son internement, il dut en passer l'exécution à son acolyte musulman. Celui-ci s'adressant aux sous-officiers hindous ses coreligionnaires, excita en eux le sentiment religieux et les persuada de se révolter, afin de s'emparer de l'île qui resterait sous la direction allemande, car bientôt la puissante et victorieuse Allemagne allait, dans le monde entier, supplanter la Grande-Bretagne.

La sédition avait été soigneusement préparée ; elle devait éclater à quatre heures du matin, au moment où tous les services sont suspendus. Les Hindous avaient reçu des instructions écrites ; les uns devaient se rendre immédiatement à l'usine à gaz et la faire sauter; d'autres devaient détruire le télégraphe et le téléphone ; un groupe devait ouvrir les écluses des réservoirs d'eau de la ville, et tous avaient le mot d'ordre de délivrer les Allemands et de tuer tous les blancs qu'ils rencontreraient sur leur passage, afin que personne ne pût donner l'alarme.

Si cet horrible plan avait été exécuté à la lettre, et surtout à l'heure fixée, une des plus belles et des plus vivantes cités d'Extrême-Orient eût été, en moins d'une heure, détruite au milieu de scènes de carnage. Mais l'internement de Deahn, l'absence de cette tête directrice, devait sauver la ville et sa population.

Le 15 février 1915, la sédition des cipayes éclata bien, mais dans l'après-midi et non pas à quatre heures du matin... Certains conjurés commencèrent à s'emparer d'un magasin de munitions; ils tuèrent un capitaine, blessèrent un lieutenant, puis se répandirent dans la ville, tirant des coups de feu sur les civils qu'ils rencontraient, hommes, femmes, enfants. Ils firent ainsi plusieurs victimes.

Les mutins coururent aussitôt au camp des prisonniers allemands et leur rendirent la liberté. Dix-huit seulement, parmi lesquels Deahn, s'enfuirent, les autres n'ayant pas confiance dans la réussite, et moins audacieux, préférèrent attendre les événements.

Environ quatre-vingts soldats anglais et quelques officiers qui faisaient des manœuvres de tir dans un camp voisin furent heureusement avertis ; ils accoururent et engagèrent le combat avec les mutins qui s'étaient dispersés en plusieurs groupes... Les civils, de toute nation, résidant à Singapoure, accoururent prêter main forte aux troupes, pendant qu'on embarquait les femmes et les enfants sur les bateaux en rade et qu'on donnait, par la télégraphie sans fil, l'alarme de tous côtés, appelant les navires alliés qui pouvaient se trouver dans les parages. Le premier vaisseau qui arriva fut un français, le *Montcalm*, portant le pavillon de l'amiral Huet. Deux cent cinquante hommes avec deux canons de 65 descendirent à terre, ce qui permit aux défenseurs de passer à l'offensive ; puis arrivèrent successivement un croiseur russe, un japonais, qui débarquèrent également des troupes. Les mutins durent se réfugier dans l'intérieur de l'île ; beaucoup d'entre eux, démoralisés, mirent bas les armes.

Le 17, la sécurité était rétablie dans Singapoure ; on put faire revenir les femmes et les enfants ; la chasse aux quelques révoltés et allemands fugitifs se poursuivit avec succès et tout rentra dans l'ordre. Plus tard, la cour martiale condamna à mort une trentaine de cipayes. Les Allemands réintégrèrent leur camp de concentration ou furent emprisonnés.

La population musulmane de Singapoure, habituée à jouir des libertés britanniques, voulut protester particulièrement contre l'acte de ses coreligionnaires trompés et tint à cet effet un grand meeting, le 6 mars, lorsqu'on connut la décision de la cour martiale jugeant les mutins.

Encore une fois les Allemands avaient démontré leur impuissance à comprendre l'esprit des autres hommes ; encore une fois, ils n'avaient pas hésité à provoquer le massacre de non combattants pour servir leurs intérêts ; ils avaient ajouté, en vain, un crime de plus à tous ceux dont ils devront répondre devant l'histoire.

*
* *

Ces coups avaient pu être tentés contre les Français au Tonkin, contre les Anglais et les alliés en Malaisie, à cause de la facilité offerte par la neutralité de la Chine soit pour les

préparer, soit pour en profiter en cas de réussite. La neutralité chinoise laissait à l'activité allemande un vaste champ libre ; ministre à Pékin, consuls dans les ports, commerçants, industriels, banquiers sur les concessions étrangères, conseillers auprès du chef de l'État, professeurs dans les écoles pouvaient librement disposer et étendre le réseau de leurs machinations. Avec discipline, tout ce monde se mit en mouvement pour tirer parti des travaux d'approche faits pendant la paix en Chine même.

En ce qui concernait la Chine, l'objectif était double. Il fallait, d'une part, agir sur le gouvernement de Pékin, et d'autre part, sur l'opinion publique qui n'est négligeable en aucun pays.

La situation particulière du gouvernement chinois rendait l'action allemande à son égard particulièrement difficile. L'Allemagne et l'Autriche étaient en guerre avec les autres membres du consortium qui depuis plusieurs années tenait la Chine en tutelle ; mais les autres puissances du groupe : Angleterre, Belgique, France, Japon, Italie, Russie, si occupées qu'elles fussent par la guerre, représentaient néanmoins une force encore assez grande pour s'imposer au dictateur chinois.

Sans doute, Yuen Chekaï, soldat autoritaire et despotique, destructeur par le glaive des libertés de son pays et qui ne règne que par la terreur, est par nature porté vers l'Allemagne et ses méthodes ; mais que peuvent ces sympathies intellectuelles ou sentimentales dans la position subordonnée où il se trouve par rapport aux puissances en guerre contre l'Allemagne? On lui fit bien voir qu'il devait avant tout compter avec elles. Lorsque le Japon voulut commencer ses opérations contre Tsingtao, l'impuissant dictateur fut obligé de lui accorder, malgré les protestations allemandes, une zone de débarquement sur le territoire chinois, zone qui fut d'ailleurs insuffisante. Puis, il dut se débarrasser de son ministre des Affaires étrangères, M. Soun Paoki, jadis ministre à Paris et à Berlin, et que l'on considérait comme trop sympathique aux Allemands. Il le remplaça par M. Lou Tchengsiang, qui parle parfaitement les langues française et russe, et qui est marié à une Belge, très influente sur son mari.

Yuen Chekaï, ménageant l'avenir incertain, réussit tout de

même à donner quelques satisfactions aux Allemands. C'est ainsi qu'il laissa sortir de Pékin pour une soi-disant partie de chasse, le capitaine von Pappenheim, de la légation allemande, qui s'en allait, avec vingt chameaux chargés d'explosifs et un groupe d'Allemands et de Chinois à sa solde, essayer de détruire quelque partie de la voie du Transsibérien.

Mais surtout, il permit que les Teutons travaillassent tout à leur aise, par la presse, l'opinion chinoise. En Chine, depuis le coup d'État de 1913, la presse n'est pas libre. Tout journaliste qui publierait un article ou une nouvelle désagréable au dictateur s'exposerait à être tué ou fusillé pour rébellion. Cela est déjà arrivé. L'action allemande par la presse ne put donc se déployer qu'avec l'assentiment de Yuen Chekaï. Sans doute celui-ci comptait-il encore une fois sur l'ignorance par les Européens de la langue chinoise écrite, pour échapper à la surveillance de ses tuteurs. Toujours est-il que les Allemands profitèrent, avec leur habituel esprit de méthode, de la licence qui leur était ainsi donnée pour développer et intensifier leur emprise sur la presse chinoise.

A Changhaï, le grand port d'Extrême-Orient où les sujets de toutes les nations ont leurs concessions et leurs municipalités, centre puissant économique et intellectuel, dont l'action se répand sur toute la Chine, les Allemands avaient fondé une agence de presse, chargée de fournir de la copie aux journaux chinois des provinces et de leur envoyer des dépêches. De là, ils inondent maintenant les feuilles indigènes d'informations où le mensonge est habilement entremêlé à la vérité, car les communiqués officiels allemands transmis par la légation sont contrebalancés par ceux des alliés.

Voici un spécimen de ces informations que nous relevons dans le numéro du 22 mars du *Kingpao — Journal de la Capitale* — organe officieux actuel du dictateur chinois.

Extension de la rébellion en Egypte. — D'après une lettre d'un commerçant allemand de la Haute Égypte, les villes de Khartoum, province du Soudan, ainsi que tout le territoire de la province de Nubie sont envahis par des indigènes révoltés contre l'Angleterre.

Le 19 septembre dernier, une multitude d'indigènes ont attaqué les troupes australiennes, puis une troupe de quatre-vingt mille hommes a envahi Médine et s'est précipitée sur la partie nord de

l'Égypte ; elle a détruit le chemin de fer du Caire à Suez, et le 20, celui du Caire à Alexandrie. En outre, quarante mille indigènes ont attaqué Siout.

En cet endroit, le général anglais Hawalei (?), à la tête de six mille soldats, s'est porté au-devant d'eux ; mais parmi ces six mille hommes les indigènes qui avaient l'intention de se révolter contre les Anglais étaient très nombreux ; beaucoup ne se battirent pas, à peine deux mille restèrent soumis ; lorsque la bataille eut lieu, les troupes anglaises subirent donc une grande défaite et furent presques anéanties. Hawalei et tous ses officiers périrent. Le chef indigène Mapamgailati a fait massacrer tous les prisonniers anglais.

En d'autres lieux, les rebelles sont revenus dans le premier mois de la présente année, ils ont envahi Nacheeul, la ville de Yaosin, de la province de Chemma (?).

Le commerçant dont il s'agit dit également que les lignes télégraphiques du nord de l'Égypte ont été détruites ; c'est pourquoi les circonstances de cette rébellion ont été jusqu'à présent ignorées.

Ces informations supplémentaires truquées donnent à l'influence allemande dans la presse une supériorité sur celle des alliés, car les Chinois défiants n'ont plus aucune confiance dans les communiqués officiels qui disent si souvent des choses contradictoires. Rien ne contrebalance les dires allemands ; ceux-ci forment ainsi le seul résidu d'impressions qui demeure finalement dans l'esprit des Chinois.

Il va de soi que les Allemands possèdent en propre des journaux chinois. C'est un de ceux-ci qui, à Changhaï, publia, en tirage à part, l'image grandeur nature d'un obus de 120. Cette image, accompagnée d'une légende explicative, ornée sur l'obus d'un portrait casqué du kaiser, complétée par la reproduction des coupoles écrasées des forts de Liége ou de Namur, fut affichée partout. Jusqu'au Seutchoenn, à plus de quatre mille kilomètres de la côte, on a pu la voir collée sur les murailles pour en imposer aux foules.

A Changhaï également, se trouvait un journal américain la *China Press* ; les journaux chinois avaient coutume de puiser dans cet organe beaucoup d'informations. Il fut acquis par les Teutons.

Le sud de la province de Canton avait aussi sa feuille : le *Singming*, *La Vie*, celle-ci rédigée par des missionnaires luthériens.

Dans la grande province de l'ouest, le Seutchoenn, qui

compte soixante-dix millions d'habitants, les Allemands qui résidaient au moment de la mobilisation, ne pouvaient espérer arriver à temps à Tsingtao, à cause de l'éloignement ; ils combattirent d'une autre manière. Disposant de fonds importants, ils réussirent à prendre un tel ascendant sur la presse de cette province que les Anglais, pour rectifier les mensonges de l'agence Wolff, devaient payer les insertions des dépêches Reuter, au tarif des annonces. La province était inondée de nouvelles sensationnelles telles que la démission de M. Poincaré, l'assassinat du vice-roi des Indes, la prise de Paris, une grande révolution en Indo-Chine, à Hongkong, etc.; des fonctionnaires et même des chefs de tribus aborigènes recevaient des télégrammes personnels rédigés en chinois leur annonçant ces fantastiques événements.

Dans la province du Yunnan, l'action devait être particulièrement soignée, puisqu'elle est contiguë au Tonkin; elle le fut. Les quatre quotidiens de Yunnanfou furent tous, pendant plusieurs mois, de tendances allemandes; trois sont financièrement aux mains des Allemands; le plus francophobe reçoit cent abonnements du consul allemand ; il fut fondé par le gouverneur militaire actuel de la province, une créature de Yuen Chekaï.

Toute cette activité porte ses fruits : l'Allemagne est vue d'un œil sympathique par les foules chinoises, surtout dans les provinces reculées. Avant la guerre, l'invincibilité de l'armée allemande était déjà un dogme pour tous, et, dès les premières batailles, les missionnaires français entendaient leurs ouailles exprimer des condoléances pour la pauvre France corrompue et décadente, que la force et la vertu allemandes allaient écraser. Après la bataille de la Marne, lorsque le recul des armées du kaiser et la résistance des Français furent connus, cet état d'esprit se modifia un peu...

En somme, dans son ensemble, la presse chinoise est, avec l'approbation de Yuen Chekaï, favorable aux Allemands. Pourtant, à cet égard encore, celui-ci pratique la politique de bascule traditionnelle à Pékin. Un de ses conseillers, M. Maliang, un vieillard vénérable, orateur renommé, ancien membre de la Compagnie de Jésus et toujours prêtre catholique, a publié plusieurs articles pour flétrir, au nom de la

morale, la violation de la neutralité de la Belgique et les atrocités commises dans ce pays et en France.

Mais la voix d'un seul homme ne peut contrebalancer une campagne de presse si étendue, si persévérante, si longue. Actuellement, partout où se trouvent des Allemands en Chine, ils s'efforcent de mettre la main sur les journaux et y réussissent presque toujours avec la complicité du pouvoir. Ainsi, ce vaste pays se trouve encore sous une pression morale que rien ne vient vraiment contrarier.

Loin de se décourager par leurs défaites en extrême Asie, les sujets du kaiser continuent la lutte et perfectionnent leur système de propagande en se servant des moyens les plus modernes. Ils font appel aux phonographes et aux cinématographes. Les grands marchands français de disques phonographiques n'ont jamais importé en Chine tant des morceaux allemands qu'aujourd'hui. Certains de nos compatriotes font à cet égard des affaires bien meilleures qu'avant la guerre.

D'autre part, on annonce de Changhaï que des agents allemands, munis d'appareils cinématographiques, se mettent à parcourir le pays et font défiler sous les yeux des Chinois les hauts faits des armées triomphantes du kaiser.

Tant de ténacité têtue, tant d'efforts méthodiques, pour efficaces qu'ils soient en eux-mêmes, ne changeront pas le résultat final. Comme elle l'a été déjà en Extrême-Orient, l'Allemagne sera vaincue en Europe, et lorsque le bruit de la bataille aura été apaisé, lorsque les peuples jugeront les actes de ceux qui, pour satisfaire une ambition folle de domination universelle, ont fait couler sur le monde un fleuve de sang, le peuple chinois, tout comme les autres, prononcera la condamnation de la barbarie allemande.

FERNAND FARJENEL

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
ANATOLE FRANCE	Le Petit Pierre (3e *partie*)	5
X.	Troupes coloniales. — Les Contingents créoles	22
JACQUES-É. BLANCHE	Cahiers d'un Artiste. — II	42
CONTRE-AMIRAL DEGOUY	La Guerre sous-marine	84
FERDINAND BAC	Quelques Souvenirs sur François-Joseph	114
L. B.	La Mobilisation civile de la Russie	137
EMMANUEL BOURCIER	Gens de Mer (3e *partie*)	154
GUSTAVE GLOTZ	Les Lois de la Guerre dans l'Antiquité grecque	190
STOYAN NOVAKOVITCH	Problèmes yougo-slaves	207

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

LAFCADIO HEARN	Youma (1re *partie*)	225
X.	Troupes coloniales. — Nos forces ignorées	265
EMMANUEL BOURCIER	Gens de Mer (*fin*)	281
PIERRE BOUTROUX	Les Soldats allemands en Campagne. — I	323
AUGUSTE DUPOUY	Les Anglais à Rouen	344
JULES BERTAUT	La première Ambassadrice de Belgique à Paris	376
RENÉ MAUBLANC	La Guerre vue par des Enfants (septembre 1914)	396
RAOUL BLANCHARD	Le Front italien	419

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
ANATOLE FRANCE. . . .	Le Petit Pierre (4e *partie*).	449
PIERRE BOUTROUX. . .	Les Soldats allemands en Campagne. — II.	470
LAFCADIO HEARN. . . .	Youma (*fin*)	492
CHARLES GÉNIAUX . . .	La Tunisie pendant la Guerre	532
FÉLICIEN PASCAL. . . .	Les Cosaques et la Littérature	557
JULES SAGERET	Prévisions démenties.	582
MARCEL LABORDÈRE. .	Une Date monétaire : 1890.	609
ENSEIGNE ***	Récits de la Guerre inconnue	627
EMILE GABORY	Les Prussiens dans les Pays chouans en 1815 . .	639
ALBERT MOUSSET . . .	La Propagande allemande en Espagne.	657

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

MARCEL PRÉVOST. . . .	Permission de quatre Jours.	673
J.-H. ROSNY AINÉ. . . .	L'Écueil enchanté (1re *partie*)	694
X X.	Aux Dardanelles. — L'attaque des Détroits. — I . .	736
FERNAND GREGH	La Marne.	765
SIR THOMAS BARCLAY .	L'Effort anglais	773
GEORGES LACHAPELLE.	Les Sociétés de Crédit	781
L. GUERRINI	Lamartine, Secrétaire de Légation. — I.	803
OLIVIER GUIHÉNEUC . .	La Résurrection de la Marine russe.	829
MARTINE RÉMUSAT. . .	Christine de Suède en Pologne	848
FERNAND FARJENEL. .	Les Allemands en Extrême-Orient.	867

AP
20
R47
1915
sept.-oct.

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY